

Université Lumière – Lyon 2
Ecole Doctorale de Sciences Humaines et Sociales
Faculté de Géographie, Histoire, Histoire de l'Art et Tourisme
Laboratoire Histoire et sources des mondes antiques :
Institut Fernand Courby et Institut des sources chrétiennes

**« Lumière de Rome », « Lumière
de l'Église ». Édition, traduction et
commentaire de la Correspondance
d'Ennode de Pavie (livres 1 et 2)**

Par Stéphane GIOANNI

Thèse de doctorat en Langues, histoire et civilisations des mondes anciens

Dirigée par Guy SABBAAH

Présentée et soutenue publiquement le 6 juillet 2004

Devant un jury composé de : M. François Dolbeau, École Pratique des Hautes Études – IV^e section
M. Martin Heinzmann, Institut Historique Allemand M. Paul Mattéi, Université Lumière-Lyon II M.
Guy Sabbah, Université Lumière-Lyon II, directeur de thèse M. Vincent Zarini, Université Paris IV-
Sorbonne

Table des matières

Abréviations des ouvrages les plus cités . . .	8
A. Sources . . .	8
B. Revues, dictionnaires, collections et catalogues . . .	9
C. Études . . .	10
Introduction . . .	12
A. La réception d'Ennode et des épistoliers de l'Antiquité tardive . . .	12
1. Des jugements sévères . . .	12
2. Les correspondances : un genre « mineur » ? . . .	13
3. La diversité de la réception d'Ennode . . .	14
B. Les <i>Épîtres</i> d'Ennode entre Antiquité et Moyen Âge . . .	14
1. Une source majeure pour l'histoire de l'Italie au début du VI ^e siècle . . .	14
2. Latinité et catholicité : les fondements d'une nouvelle identité romaine ? . . .	15
3. La christianisation de l'espace profane . . .	17
4. De l'histoire à la littérature . . .	18
C. Méthode et plan . . .	19
1. Pour une approche philologique de la Correspondance . . .	19
2. Les différentes étapes de l'enquête . . .	19
Première partie. Présentation générale : la collection, l'auteur, les épîtres . . .	21
Chapitre 1. La collection et la transmission des <i>Épîtres</i> depuis le VI ^e siècle . . .	21
A. « Archéologie ³⁹ » de la collection d'Ennode : bilan et hypothèses . . .	22
B. La transmission et la réception des <i>Épîtres</i> (livres I et II) . . .	37
Chapitre 2. Biographie et personnalité d'Ennode . . .	57
A. Les sources . . .	57
B. Éléments de biographie . . .	59
C. Quelques traits de personnalité . . .	70
Chapitre 3. Ennode et l'épistolographie latine . . .	74
A. L'héritage des correspondances antiques . . .	74
B. Idéal et pratique de l'échange épistolaire dans les livres I et II . . .	80
Deuxième partie. Les fonctions des épîtres (livres I et II) . . .	101
Chapitre 4. Culture latine et religion chrétienne . . .	101
A. La christianisation de la culture profane . . .	101
B. L'enseignement de la morale chrétienne . . .	110
Chapitre 5. La sociabilité épistolaire et l'évolution des élites chrétiennes . . .	123
A. Éléments de prosopographie de la Gaule et de l'Italie . . .	123
B. L'apologie de la « religion des amitiés » . . .	135
Chapitre 6. L'engagement d'un clerc au service de Rome . . .	141
A. Au service des évêques . . .	142
B. Le « soldat de l'Église » . . .	146
Troisième partie. L'écriture sinueuse de la lumière : une esthétique du labyrinthe . . .	155

Chapitre 7. Demain, la <i>lux romana</i> . . .	155
A. L'expression nuancée de la lumière . . .	155
B. La représentation du monde . . .	157
C. Une vision eschatologique de l'histoire . . .	161
D. La <i>lux romana</i> : permanence et renouvellement de la romanité . . .	166
Chapitre 8. en attendant, les feux et les artifices de l'écriture . . .	171
A. L'idéal stylistique d'Ennode : la « simple beauté » . . .	171
B. La pratique : une Écriture labyrinthique . . .	177
C. La « préciosité » : l'écriture de la lumière . . .	199
Conclusion . . .	207
A. La <i>lux romana</i> à l'aube du VI ^e siècle . . .	207
B. La latinité après l'empire : une question d'identité . . .	208
C. Une esthétique du labyrinthe et de la ruse . . .	210
D. Ennode, un épistolier « entre deux mondes » ? . . .	211
Prolégomènes à l'édition et à la traduction des <i>Épîtres</i> . . .	220
I. Principes de l'édition . . .	220
A. La supériorité de <i>B</i> sur les manuscrits de la famille du <i>Vaticanus</i> . . .	220
B. Modifications apportées à l'édition de F. Vogel (<i>MGH</i> , aa. 7, 1885) . . .	222
II. Principes de la traduction . . .	227
Conspectus Siglorum . . .	227
Répertoire des manuscrits ennodiens . . .	228
Livre I : édition et traduction . . .	232
I. – Ennodius Iohanni . . .	232
1. – Ennode à Jean . . .	233
II. – Ennodius Floro . . .	236
2. – Ennode à Florus . . .	237
III. – Ennodius Fausto . . .	239
3. – Ennode à Faustus . . .	240
IV. – Ennodius Fausto . . .	243
4. – Ennode à Faustus . . .	245
V. – Ennodius Fausto . . .	248
5. – Ennode à Faustus . . .	250
VI. – Ennodius Fausto . . .	254
6. – Ennode à Faustus . . .	256
VII. – Ennodius Fausto . . .	258
7. – Ennode à Faustus . . .	259
VIII. – Firmino Ennodius . . .	262
8. – Ennode à Firminus . . .	262
IX. – Olybrius Ennodius . . .	264
9. – Ennode à Olybrius . . .	264
X. – Iohanni Ennodius . . .	267
10. – Ennode à Jean . . .	268

XI. –Castorio et Floro Ennodius . . .	270
11. – Ennode à Castorius et Florus . . .	270
XII. – Avieno Ennodius . . .	271
12. – Ennode à Avienus . . .	272
XIII. – Ennodius Agapito . . .	274
13. – Ennode à Agapitus . . .	275
XIV. – Ennodius Fausto . . .	277
14. – Ennode à Faustus . . .	277
XV. – Floriano Ennodius . . .	279
15. – Ennode à Florianus . . .	280
XVI. – Floriano Ennodius . . .	281
16. – Ennode à Florianus . . .	282
XVII. – Fausto Ennodius . . .	285
17. – Ennode à Faustus . . .	285
XVIII. – Ennodius Avieno . . .	286
18. – Ennode à Avienus . . .	286
XIX. – Ennodius Deuterio . . .	288
19. – Ennode à Deuterius . . .	289
XX. – Ennodius Fausto . . .	290
20. – Ennode à Faustus . . .	291
XXI. – Ennodius Fausto . . .	293
21. – Ennode à Faustus . . .	294
XXII. – Ennodius Opilioni . . .	294
22. – Ennode à Opilion . . .	295
XXIII. – Ennodius Senario . . .	296
23. – Ennode à Sénarius . . .	297
XXIV. – Ennodius Asturio . . .	298
24. – Ennode à Astyrius . . .	298
XXV. – Ennodius Olybrio et Eugeneti . . .	300
25. – Ennode à Olyrius et Eugénés . . .	301
XXVI. – Ennodius Fausto . . .	301
26. – Ennode à Faustus . . .	302
Livre II : édition et traduction . . .	304
I. – Ennodius Armenio Consolatoriam . . .	304
1. – Consolation d’Ennode à Arménius . . .	305
II. – Ennodius Speciosae . . .	308
2. – Ennode à Speciosa . . .	309
III. – Ennodius Speciosae . . .	310
3. – Ennode à Speciosa . . .	311
IV. – Ennodius Olybrio . . .	312
4. – Ennode à Olybrius . . .	313
V. – Ennodius Laconio . . .	314

5. – Ennode à Laconius . . .	315
VI. – Ennodius Pomerio . . .	316
6. – Ennode à Pomerius . . .	316
VII. – Ennodius Firmino . . .	320
7. – Ennode à Firminus . . .	321
VIII. – Ennodius Apollinari . . .	323
8. – Ennode à Apollinaire . . .	323
IX. – Ennodius Olybrio . . .	324
9. – Ennode à Olybrius . . .	325
X. – Ennodius Fausto . . .	326
10. – Ennode à Faustus . . .	327
XI. – Ennodius Fausto . . .	328
11. – Ennode à Faustus . . .	329
XII. – Ennodius Astyrio . . .	330
12. – Ennode à Astyrius . . .	331
XIII. – Ennodius Olybrio . . .	333
13. – Ennode à Olybrius . . .	334
XIV. – Afris . . .	336
14. – Aux Africains . . .	336
XV. – Ennodius Euprepiae . . .	338
15. – Ennode à Euprepia . . .	339
XVI. – Ennodius Fausto . . .	341
16. – Ennode à Faustus . . .	342
XVII. – Ennodius Constantio . . .	343
17. – Ennode à Constantius . . .	343
XVIII. – Ennodius Iohanni . . .	344
18. – Ennode à Jean . . .	344
XIX. – Ennodius Constantio . . .	346
19. – Ennode à Constantius . . .	348
XX. – Ennodius Constantio . . .	351
20. – Ennode à Constantius . . .	352
XXI. – Ennodius Albino . . .	352
21. – Ennode à Albinus . . .	353
XXII. – Fausto Ennodius . . .	353
22. – Ennode à Faustus . . .	354
XXIII. – Domno Suo Fausto Ennodius Diaconus . . .	355
23. – Ennode diacre ¹⁸⁶⁶ à Faustus questeur . . .	355
XXIV. – Domno Suo Fausto Ennodius Diaconus . . .	356
24. – Ennode Diacre à son Seigneur Faustus . . .	357
XXV. – Fausto Quaestori Ennodius Diaconus . . .	358
25. – Ennode Diacre à Faustus Questeur . . .	358
XXVI. – Ennodius Liberio . . .	359

26. – Ennode à Libérius . . .	360
XXVII. – Honorato Ennodius . . .	362
27. – Ennode à Honorat . . .	362
XXVIII. – Avieno Ennodius . . .	363
28. – Ennode à Avienus . . .	364

Abréviations des ouvrages les plus cités

Nous proposons une liste d'abréviations destinées à ne pas alourdir inutilement les notes du commentaire et de la traduction. Nous avons suivi les normes établies par l'*Année Philologique* pour les revues, les collections et les instruments de travail. Nous y avons ajouté les monographies et les articles auxquels nous avons fait souvent référence. Pour les autres études, nous signalerons en notes de bas de page le titre, l'année et la pagination, en réservant les notices complètes pour la bibliographie finale. Enfin, en ce qui concerne les sources (titres et auteurs anciens), nous avons repris les abréviations de l'*Index du Thesaurus*. Nous avons précisé l'éditeur scientifique, la collection, l'année et la pagination sauf lorsque la référence se limitait à une comparaison lexicale.

A. Sources

BA	Bibliothèque Augustinienne.
CCL	Corpus Christianorum, series latina.
CCCM	Corpus Christianorum, continuatio mediaevalis.
CSEL	Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum.
CUF	Collection des Universités de France (G. Budé).
Ennod.	Opera Ennodii, éd. F. Vogel, MGH, aa. 7, Berlin, 1885. [sauf Épîtres, livres I et II : voir notre édition]
Lib. pontif.	Liber pontificalis, L. Duchesne (éd.), Paris, De Boccard, 1955 ² .
MGH aa	Monumenta Germaniae Historica, auctores antiquissimi.
MGH ssg	Monumenta Germaniae Historica, scriptores rerum Germanicum.
PL	Patrologia Latina.
SC	Sources Chrétiennes.
Sidon.	Lettres, tomes II-III, texte établi, traduit et commenté par A. Loyen, Paris, Belles Lettres, 1970.
Symm.	Lettres, tomes I-IV, texte établi, traduit et commenté par J.-P. Callu, Paris, Belles Lettres, 1972-1982-1995-2002.
Vetus Latina	Die Reste der Altlateinischen Bibel, Freiburg, Herder, 1950-
Vulgata	Biblia Sacra iuxta vulgatam uersionem, éd. R. Gryson, Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 1994 ⁴ .

B. Revues, dictionnaires, collections et catalogues

ALMA	Archivum Latinitatis Medii Aevi.
BEFAR	Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome.
CIL	Corpus Inscriptionum Latinarum, Berlin, 1863-
DACL	Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de Liturgie, Paris, 1907-1953.
DECA	Dictionnaire encyclopédique du Christianisme ancien, tomes 1 et 2, dir. A. Di Berardino, adaptation française dir. F. Vial, Paris, Cerf, 1990.
Grimal	P. Grimal, Dictionnaire de la Mythologie, Paris, Presses Universitaires de France, 1951 ¹ , 1994 ¹² .
HC	Histoire du Christianisme, des origines à nos jours, sous la direction de J.-M. Mayeur, Ch. (†) et L. Pietri, A. Vauchez, M. Venard, tome III « Les Églises d'Orient et d'Occident (432-610) », Paris, Desclée, 1998.
MEFRA	Mélanges de l'École française de Rome (Antiquité).
MEFRM	Mélanges de l'École française de Rome (Moyen Âge).
PCBE II	Prosopographie Chrétienne du Bas-Empire, 2, « Prosopographie de l'Italie Chrétienne (313-604) », 2 vols., sous la direction de Ch. Pietri (†) et L. Pietri, Rome, École française de Rome, 1999.
PLRE	J. R. Martindale, The Prosopography of the Later Roman Empire, Volume II (A. D. 395-527), Cambridge University Press, 1980.
RAC	Reallexikon für Antike und Christentum, Th. Klauser - E. Dassmann et alii (ed.), Stuttgart, A. Hiersemann, 1950-
RBen	Revue Bénédictine.
RE	Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft, A. Pauly, G. Wissowa et alii (ed.), Stuttgart, J. B. Metzlerscher Verlag, 1894-
10	Copyright © GIOANNI Stéphane et Université Lumière - Lyon 2 - 2004. Ce document est protégé en vertu de la loi du droit d'auteur.
Reaug	Revue des Études Augustiniennes.
REL	Revue des Études Latines.
SEA	Studia Ephemeridis

Bruggisser	Ph. Bruggisser, <i>Symmaque ou le rituel épistolaire de l'amitié littéraire</i> , Fribourg, éditions universitaires, 1993.
Bührer-Thierry	G. Bührer-Thierry, « Lumière et pouvoir dans le Haut Moyen Âge occidental : célébration du pouvoir et métaphores lumineuses », <i>MEFRM</i> , 116. 1, 2004 (à paraître).
Burnet	R. Burnet, <i>Épîtres et lettres I^{er} -II^e siècle. De Paul de Tarse à Polycarpe de Smyrne</i> , Paris, Cerf, 2003.
Cugusi	P. Cugusi, <i>Evoluzione e forme dell'Epistolografia latina nella tarda Repubblica e nei primi due secoli dell'Impero, con cenni sull'epistolografia preciceroniana</i> , Roma, Herder, 1983.
Curtius	E. R. Curtius, <i>La littérature européenne et le Moyen Age latin</i> , Paris, PUF, 1956 [édition originale allemande, Berne, 1948].
Delmaire	R. Delmaire, <i>Les Institutions du Bas-Empire romain de Constantin à Justinien. I. Les Institutions Palatines</i> , Paris, Cerf, 1995 (Initiations au Christianisme Ancien).
Dubois	A. Dubois, <i>La Latinité d'Ennodius. Contribution à l'étude du latin littéraire à la fin de l'Empire romain d'Occident</i> , Paris, Klincksieck, 1903.
Ernout-Thomas	A. Ernout et F. Thomas, <i>Syntaxe latine</i> , Paris, Klincksieck, 1984.
Fini	C. Fini, <i>Il censimento dei codici di Ennodio</i> , Pisa, Roma, Istituti Editoriali Poligrafici Internazionali, 2000.
Fontaine	J. Fontaine, « Ennodius », <i>Reallexikon für Antike und Christentum</i> , tome 5, col. 398-421.
Fougnyes	A. Fougnyes, « Résultats d'une étude sur les clausules chez Ennodius », <i>Revue Belge de Philologie et d'Histoire</i> , 26, 1948, p. 1049-1053.
Goelzer, Avit	H. Goelzer, <i>Le latin de Saint Avit</i> , Paris, Alcan, 1909.
Goelzer, Jérôme	H. Goelzer, <i>Étude lexicographique et grammaticale de la latinité de Saint Jérôme</i> , Paris, Hachette, 1884.
Inglebert	H. Inglebert, <i>Les Romains chrétiens face à l'histoire de Rome. Histoire, christianisme et romanités en Occident dans l'Antiquité tardive (III^e -V^e siècles)</i> , Paris, Études Augustiniennes, 1996.
Kennell	S. A. H. Kennell, <i>Magnus Felix Ennodius. A Gentleman of the Church</i> , Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2000.
Otto	A. Otto, <i>Die Sprichwörter und sprichwörtlichen Redensarten der Römer</i> , Hildesheim, Georg Olms, 1964 ² .
RichÉ	P. RichÉ, <i>Éducation et culture dans l'Occident barbare VI^e -VIII^e siècle</i> , Paris, Seuil, 1995 ⁴ .
Schanz	M. Schanz, « Magnus Felix Ennodius », <i>Geschichte der römischen Literatur</i> , IV. 2, Munich, C. H. Beck, 1920.
Salzman	M.-R. Salzman, <i>The Making of a christian Aristocracy. Social and Religious Change in the Western Roman Empire</i> , Havard University Press, 2002.
Sundwall	J. Sundwall, <i>Abhandlungen zur Geschichte des ausgehenden Römertums</i> , Helsingfors, 1919.

« Il ne se donne point de visible sans lumière ». Lettre de Nicolas Poussin à M. de Chambray, Rome, 1^{er} mars 1665.

Introduction

A. La réception d'Ennode et des épistoliers de l'Antiquité tardive

1. Des jugements sévères

En aura-t-on jamais fini avec Ennode de Pavie ? Depuis sa mort, en juillet 521, on célèbre régulièrement¹ sa « redécouverte » sans pour autant convaincre définitivement de son intérêt. Il faut bien reconnaître qu'Ennode – que beaucoup continuent d'appeler Ennodius – compte parmi les « épouvantails » de l'Antiquité tardive, ces « rhéteurs ampoulés et vains, sans âme et sans esprit² ». Dès le XII^e siècle, l'évêque Arnulf de Lisieux s'étonnait qu'on pût lire un auteur dont « l'expression ténébreuse émousse la compréhension³ ». Mais il fallut attendre le XX^e siècle pour que se concentre sur son œuvre un feu nourri d'opinions lapidaires : si le *Panégyrique de Théodoric* ou la *Vie d'Epiphane évêque de Pavie* ont trouvé grâce aux yeux de quelques historiens intrépides, peu de latinistes⁴ ont véritablement lu ou apprécié les *Opuscula*, les *Carmina*, les *Dictiones* et surtout les *Epistulae* dont le contenu était jugé « languissant⁵ » et « insignifiant⁶ ». La plupart estimaient qu'« on ne [pouvait] rien déduire de ces lettres superficielles⁷ ». Il est donc légitime, aujourd'hui, de se demander si la *Correspondance* d'Ennode mérite d'être lue. Cette question fondamentale soulève plus

¹ Une synthèse de la transmission de son œuvre, dans le premier chapitre, mettra en évidence les phases de « redécouverte » d'Ennode, au IX^e s. (durant la renaissance carolingienne), au XII^e (chez les professeurs de rhétorique et les milieux monastiques), à la Renaissance (chez les humanistes), au début du XVII^e s. (chez les Jésuites), à la fin du XIX^e s. (dans l'érudition allemande) et, semble-t-il, depuis la fin du XX^e siècle.

² Curtius, p. 723 : « À leur nombre appartiennent Fulgence et Ennode ; Sidoine Apollinaire est leur proche parent et Sedulius est leur représentant type ».

³ Arnulf de Lisieux, epist. 27 à Henri de Pise, p. 37 éd. F. Barlow, 1939, p. 37 (*Camden Third Series* 61) : *Prima siquidem facie difficilis et obscurus incedit et, cum rerum difficultatem stilus lucidior debeat aperire, intelligentiam potius sermo tenebrosus obtundit* ; « Oui vraiment, au premier aspect, se manifeste son expression difficile et obscure et, alors qu'un style plus limpide doit éclaircir la difficulté des sujets, son expression ténébreuse émousse plutôt leur compréhension ».

⁴ Signalons l'exception notable de l'abbé S. Léglise qui, au début du XX^e siècle, entreprit une traduction complète de l'œuvre d'Ennode. Sa traduction, qui reste inachevée, est d'une grande utilité pour tous ceux qui abordent cette œuvre (*Œuvres complètes de saint Ennodius*, I. Lettres, texte latin et traduction française par l'abbé S. L. Église, 1910).

⁵ *DAFL*, VIII. 2, col. 2857.

⁶ Schanz, p. 143.

⁷ C. Pietri, « Aristocratie et société cléricale dans l'Italie chrétienne au temps d'Odoacre et de Théodoric », *MEFRA*, 93, 1, 1981, p. 458, note 199.

largement le problème de la valeur littéraire et historique des épîtres latines de l'Antiquité tardive⁸.

2. Les correspondances : un genre « mineur » ?

La terminologie épistolaire a varié au cours de l'histoire : il semble que les auteurs de l'Antiquité tardive aient employé les termes *epistola* et *litterae* comme de véritables synonymes. Cette équivalence nous a incité à ne pas reprendre en français la distinction, canonique mais souvent artificielle, entre « épître » (forme littéraire des correspondances) et « lettre » (forme non-littéraire)⁹. Dans les deux cas, la notion d'« épître » n'est pas clairement définie : de nombreux manuscrits médiévaux lui donnent une signification extensive en transmettant des lettres, des poèmes et des discours sous la rubrique *epistulae*¹⁰. Cette incertitude nous conduira à mener une réflexion globale sur le « genre épistolaire », expression que l'on trouve déjà sous la plume d'Ennode¹¹.

On critique souvent la superficialité des correspondances. Mais la difficulté, pour nous, à saisir le sens profond d'une épître tient moins à son insignifiance qu'au caractère allusif de l'expression. Celui-ci s'explique par la brièveté du texte, les contraintes esthétiques ou la prudence des auteurs qui préféreraient confier aux porteurs la mission d'explicitier leur courrier. L'étude littéraire d'une correspondance suppose donc une attention scrupuleuse aux allusions les plus discrètes, un décryptage constant et une analyse historique aussi précise que possible de son contexte. Au grief de superficialité s'ajoute l'impression d'oralité que donnent les épîtres qui reconstruisent, il est vrai, une fiction de dialogue. Le *sermo* épistolaire, qu'Ambroise définit comme une « conversation des absents », pourrait donc souffrir aussi de l'infériorité de l'oral sur l'écrit. Mais les correspondances sont surtout considérées comme un genre « mineur » à cause de leur caractère circonstanciel et de leur diversité qui semblent faire obstacle à l'expression d'une pensée cohérente. Or, en reflétant les activités diverses, les conflits intérieurs et les hésitations d'un auteur, les correspondances sont le lieu de l'élaboration et de la maturation des œuvres majeures. Elles montrent que le cheminement d'une pensée résulte moins d'une théorisation abstraite que de situations de crises au cœur desquelles nous plongeons les épîtres plus que tout

⁸ Signalons les traductions récentes des épîtres de Symmaque, de Sidoine Apollinaire ou d'Avit de Vienne : ces travaux ont été pour nous une source inépuisable de connaissances et d'ardeur tout au long de notre recherche. Citons les principaux : Symm. *Lettres*, tomes I-IV, texte établi, traduit et commenté par J. P. Callu, CUF, 1972-1982-1995-2002 ; Sidon. *Lettres*, tome II-III, texte établi, traduit et commenté par A. Loyen, CUF, 1970 ; Avitus of Vienne. *Letters and Selected Prose*, translated with an introduction and notes by D. Shanzer and I. Wood, 2002 (TTH 38).

⁹ Nous rejoignons sur ce point l'avis de R. Burnet qui réfute lui-même cette distinction établie par A. Deissmann dans son célèbre ouvrage (*Licht vom Osten*, 1923⁴) : « aussi proposons-nous de l'abandonner tout à fait, et d'employer « épître » et « lettre » indistinctement » (voir Burnet, p. 28).

¹⁰ Dans les florilèges, les extraits des opuscules, des lettres, des poèmes et des discours d'Ennode, sont toujours présentés comme des extraits d'épîtres (*codex Vatican*, lat. 3087, XIII^e s., folio 63 : <excerpta> *epistularum Ennodii incipiunt* ; *codex Vatican*, lat. 1575, XII^e-XIII^e s., folio 76 : *incipiunt excerpta epistularum sancti Ennodii* ; etc.). D'autres manuscrits plus complets entretiennent cette ambiguïté de genre (*codex Vatican*, Ottob. lat. 687, IX^e-XV^e s.). Dans ce manuscrit, le folio 13 commence par le titre *Ennodii epistularum <excerpta>* et, sur ce même folio, une autre main a également écrit en très petits caractères verticaux : *Ennodii epistulae*. Certains *carmina* (par exemple, le *carm.* 1, 6) se concluent même par un *Vale* qui ne se trouve pas dans les autres copies mais qui contribue à les présenter comme des épîtres.

¹¹ Ennod. *epist.* 1, 12, 2 à Avienus : *generis epistolaris alloquii*.

autre texte. Par exemple, la *Correspondance* d'Ennode permet de mieux comprendre les motivations et les thèmes de son œuvre la plus célèbre, le *Panegyrique de Théodoric*.

3. La diversité de la réception d'Ennode

Si ces remarques générales peuvent s'appliquer à toutes les correspondances, le cas de l'évêque de Pavie est singulier dans la mesure où le « latin d'Ennode » est devenu synonyme d'une langue compliquée à l'extrême. Cette difficulté, à laquelle nous avons été confronté tout au long de notre travail, nous apparaît aujourd'hui comme un des principaux intérêts de cette œuvre. Car pourquoi tant d'efforts, voire de contorsions stylistiques, si Ennode n'avait réellement rien – ou si peu – à dire ? De plus, nous savons que son œuvre a été transmise en partie ou en intégralité par une centaine de manuscrits¹². Or pourquoi des érudits du Moyen Âge se seraient-ils intéressés à un auteur inutile ? L'histoire de la réception d'Ennode depuis le VI^e s. nous révèle qu'il n'a pas été toujours considéré ainsi.

Le développement des *artes dictaminis* et la renaissance de l'art épistolaire à partir du XII^e siècle¹³ révèlent que la *Correspondance* d'Ennode était perçue comme un modèle épistolaire au même titre que celle de Symmaque ou de Sidoine Apollinaire. Les recueils de citations choisies montrent qu'Ennode figurait aussi parmi les « moralistes » : de nombreux extraits de ses œuvres se retrouvent dans les *Flores philosophorum* et, plus généralement, dans des recueils de sentences morales¹⁴ ou de proverbes monastiques destinés à l'*aedificatio sui*. Il est plus surprenant de repérer des textes d'Ennode dans des collections pontificales¹⁵ destinées à défendre l'autorité du pontife romain. Les recherches sur les collections manuscrites font ainsi ressortir un aspect peu connu de l'œuvre d'Ennode (sa contribution à l'histoire de l'Église) et permettent de mieux comprendre l'intérêt que lui ont porté des figures marquantes de la papauté médiévale du IX^e s. au XII^e siècle¹⁶.

B. Les *Épîtres* d'Ennode entre Antiquité et Moyen Âge

1. Une source majeure pour l'histoire de l'Italie au début du VI^e siècle

Le classement des œuvres d'Ennode, qui varie d'une édition à l'autre, pose le problème de la constitution de cette collection que nous étudierons dans le premier chapitre : en 1611, J. Sirmont les répartit par genres (les *Epistulae*, les *Opuscula*, les *Dictiones* et les *Carmina*) et distingua neuf livres d'épîtres ; la même année, A. Schott choisit également un

¹² Cette estimation n'est pas exhaustive. Nos recherches codicologiques ont permis d'ajouter quatre nouveaux florilèges à la liste des quatre-vingt dix-sept manuscrits établie en 2000 (voir Fini et notre chapitre 1, p. 60-62).

¹³ J. Leclercq, « Le genre épistolaire au Moyen Âge », *Revue du Moyen Âge Latin*, 2, 1946, p. 63-70.

¹⁴ Citons l'exemple d'un florilège (*codex Rome*, Biblioteca Angelica, lat. 720, XIII^e s.) qui porte le titre d'*exhortationes morales*. Les extraits d'Ennode y sont présentés sous la forme de brèves sentences morales à la suite de citations célèbres de Sénèque, de Pline, de Cicéron, etc.

¹⁵ Voir par exemple chapitre 1, p. 43-44.

¹⁶ Voir chapitre 7, p. 212-213.

classement par genres mais répartit la *Correspondance* en douze livres ; en 1885, F. Vogel revint à l'ordre des manuscrits anciens qui étaient indifférents aux genres littéraires. Mais qu'elles fussent ou non séparées par d'autres textes, les épîtres ont toujours été publiées dans un ordre semblable. Tous les travaux qui font référence à ces œuvres admettent qu'elles ont été classées dans un ordre globalement chronologique. Or, il nous est apparu que l'on pouvait identifier des petits groupes de textes qui révélaient non pas un critère unique de classement mais une multiplicité de critères (le plus souvent la chronologie mais aussi l'identité des thèmes traités, la proximité géographique des destinataires ou même la répétition d'expressions semblables d'une épître à la suivante). La diversité de ces critères montre que l'ordre chronologique n'a pas pu être scrupuleusement reconstitué et nous invite à une extrême prudence dans la datation des épîtres. Elle autorise aussi à s'interroger sur la date de cette collection qui pourrait être postérieure à l'époque d'Ennode. Toutefois, l'évocation de certains événements aisément identifiables permet de reconstituer une chronologie d'ensemble selon laquelle la *Correspondance* aurait été écrite, à quelques exceptions près, entre le début du VI^e siècle (vers 500) et l'accession d'Ennode au siège épiscopal de Pavie (vers 514). Selon cette hypothèse, dont nous examinerons la validité dans le chapitre 1, les cinquante-quatre premières épîtres (les livres I et II depuis l'édition de Sirmund) seraient contemporaines des années 500 à 503, période marquée, en Italie, par le schisme laurentien au cours duquel Ennode apparut comme un fervent défenseur du pape Symmaque et de l'autorité du siège de Rome. Or, les deux premiers livres des *Épîtres* font de nombreuses allusions à ce schisme : ils révèlent qu'Ennode devint diacre de Milan au sommet du conflit, en 502, et que son principal correspondant n'était autre que Faustus Niger, le « seul¹⁷ » soutien de Symmaque dans l'aristocratie consulaire. Ils constituent donc, au moins dans les grandes lignes, un ensemble chronologique cohérent qui demande à être étudié séparément.

Dans ce contexte crucial pour l'histoire sociale et religieuse de l'Italie mais aussi pour Ennode, âgé d'une trentaine d'années, il est impossible de réduire ses épîtres à des jeux littéraires. Loin de les considérer comme de simples exercices de style mais sans jamais perdre de vue leur finalité esthétique, nous verrons qu'elles constituent un témoignage majeur sur les activités religieuses, politiques et littéraires du diacre de Milan. Au premier abord, elles remplissent des fonctions fort diverses : elle tente de transmettre la culture antique, dispenser des conseils de direction morale, défendre les intérêts de son évêque et, en toute occasion, entretenir la cohésion des élites gallo-romaines. Au cœur des relations entre l'Église, l'aristocratie et la cour de Ravenne, les *Épîtres* d'Ennode offrent un observatoire idéal pour comprendre les ambitions, parfois contradictoires, des élites italiennes : elles permettent de reconstituer les stratégies d'alliance nécessaires à l'exercice des différents pouvoirs et révèlent les conflits que provoquait l'affirmation du pouvoir épiscopal.

2. Latinité et catholicité : les fondements d'une nouvelle identité romaine ?

La diversité de la *Correspondance* donnerait le sentiment d'un ensemble de lettres hétérogène si le contexte du schisme laurentien ne faisait apparaître la complémentarité des activités religieuses, sociales et littéraires d'Ennode. En effet, s'il ne faut pas minimiser

¹⁷ Lib. pontif. 53. 5, p. 261 : *solus autem Faustus ex consulibus pro ecclesia pugnabat* (« seul Faustus, parmi l'aristocratie consulaire, combattait pour l'Église ») ; voir aussi Paul Diacre, *Historia Romana*, 16, 2, éd. H. Droysen, 1978 [1^{ère} édition 1879], p. 127 (MGH *ssrg* 49).

le sens particulier de chaque lettre, l'ensemble de la *Correspondance* reflète une ambition commune : faire rayonner la « lumière romaine » ! Mais comment définir cette expression équivoque à laquelle font référence ces petits textes considérés comme insignifiants ? Comme l'écrit G. Bühner-Thierry, « la lumière fait partie des composantes rituelles qui permettent de mettre en scène le pouvoir et de le célébrer dans sa dimension sacrée¹⁸ », ce dont témoignait la célébration du pouvoir impérial sous l'Empire. Cette tradition antique est accentuée, dans la littérature patristique, par le thème de la royauté céleste du Christ. Pourtant, c'est à un autre type de rayonnement que fait allusion Ennode lorsqu'il emploie l'expression la *lux romana* : dans une lettre au *grammaticus* romain Meribaudus, Ennode demande à son correspondant d'accepter le jeune Ambroise afin que son rang social (sa *claritas*) éclate à la « lumière romaine¹⁹ ».

D'après la fonction du destinataire (*grammaticus*), l'expression *lux romana* désigne d'abord l'éclat de la latinité, comme le confirme, l'attachement d'Ennode à la continuité culturelle. En effet, sa *Correspondance* s'inscrit ouvertement dans la tradition de l'épistolographie tant profane que chrétienne. Cet héritage est omniprésent à travers les citations des grands prédécesseurs (Cicéron, Symmaque, Sidoine Apollinaire), le rappel incessant du code épistolaire et le double statut des *Épîtres*, à la fois textes littéraires et correspondances réelles. En explorant jusqu'à l'excès les richesses de la langue classique, le style des épîtres entretient le prestige de la latinité mais aussi une excellence culturelle qui est un moyen de distinction sociale, l'assurance d'une position dominante et le fondement de toute romanité. Le « latin d'Ennode » ne saurait donc être interprété du seul point de vue formel. Il exprime les motivations complexes où la littérature latine rejoint l'histoire mouvante de la romanité.

Mais comment définir la « romanité²⁰ » à l'époque d'Ennode, celle de la génération qui suivit la chute de l'Empire d'Occident ? Le mot « romanité », au début du VI^e s., exprime des réalités fluctuantes et il serait illusoire de prétendre y reconnaître une identité fixe. Un quart de siècle plus tôt, l'évêque de Clermont Sidoine Apollinaire, l'un des modèles d'Ennode, témoin des dernières années de l'Empire, offre un point de départ à notre réflexion : pour lui, Rome, « ce n'est plus la Ville, comme le pensaient les sénateurs, car les dignités ont disparu ; ce n'est plus l'Empire comme le disaient les Grecs, car l'Empire s'est écroulé en Occident ; ce n'est plus le Capitole, car les temples sont fermés ; ce n'est pas non plus la Ville de Pierre, dont Sidoine ne parle guère. Pour lui, Rome, après 476, c'est la culture latine. (...) elle est devenue un héritage, une tradition qu'il faut transmettre et perpétuer²¹ ». Pour Sidoine, Rome n'était donc déjà plus dans Rome. Seul son rayonnement culturel entretenait la flamme de la romanité et l'espoir d'une ambition universelle. Après la prise de Rome par Odoacre en 476 et la victoire de Théodoric sur ce dernier en 483, les livres I et II de la *Correspondance* d'Ennode sont donc particulièrement intéressants pour étudier le devenir de cette romanité sous la domination gothique.

¹⁸ G. Bühner-Thierry, « Lumière et pouvoir dans le Haut Moyen Âge occidental : célébration du pouvoir et métaphores lumineuses », *MEFRM*, 116. 1, 2004. Nous remercions l'auteur de nous avoir fait connaître cette étude avant sa publication.

¹⁹ Ennod. epist. 9, 3, 1-2 à Meribaudus : (...) claritatem suam in *Romanam lucem* putat erumpere.

²⁰ Le terme « *romanitas* » apparaît pour la première fois chez Tertullien dans le *De pallio*. Il désigne, non sans ironie, le mode de vie des « Romains » par opposition à celui des « Grecs » (voir pall. 4, 1, éd. V. Bulhart, 1957, p. 114 (CSEL 76) : *Quid nunc, si est Romanitas omni salus, nec honestis tamen modis ad Graios estis ?*, « Que dire maintenant, si la *Romanité* est le salut de chacun et si, cependant, vous ne vous adressez aux Grecs pas même pour les bonnes manières ? » (voir Inglebert, p. 102, note 123).

²¹ Inglebert, p. 676-677.

Par sa famille, les *Magni Felices*²², et par son œuvre, Ennode appartient sans conteste aux mêmes élites que Sidoine, cette aristocratie gallo-romaine qui s'efforce de transmettre la grandeur de la « culture²³ » antique. Mais, d'un autre côté, l'ambition littéraire et sociale de la *Correspondance* ne saurait occulter son intention religieuse. Ennode ne cesse de déclarer qu'il a renoncé aux « fleurs de la rhétorique » pour se consacrer à ses devoirs de clerc. Les préceptes de morale chrétienne qu'il dispense dans ses lettres, sa contribution à la chancellerie pontificale et sa défense de la primauté pontificale confirment qu'il est bien aussi le propagandiste d'une « romanité » nouvelle, entièrement soumise à un autre universalisme : la « catholicité²⁴ ». Dès lors, comment interpréter ce contraste ? Faut-il y voir une évolution personnelle, un renoncement au passé ou, au contraire, la prise de conscience d'une nécessaire adaptation de la « romanité » ? Si son œuvre épistolaire ne marque pas une rupture avec l'Antiquité, n'exprime-t-elle pas la volonté de défendre le rayonnement de Rome, la *lux Romana*, à travers la *lux ecclesiae*²⁵ ? Nous verrons que la *Correspondance* est la scène d'une confrontation entre différentes idées de la « romanité » à une époque où tout semble possible.

3. La christianisation de l'espace profane

Dans la mesure où elles reflètent, en même temps qu'elles l'accompagnent, l'affirmation croissante du pouvoir épiscopal, les *Épîtres* d'Ennode nous inciteront, par leur diversité même, à réfléchir sur le sens et l'extension du « religieux » après 476 et *a contrario* sur l'élimination (?) de tout espace « profane²⁶ ». Le problème est fondamental pour l'étude de l'Antiquité tardive : la conversion de l'Empire au christianisme, au cours du IV^e siècle, avait fait apparaître un espace « profane » – ou sécularisé – qui était en quelque sorte commun aux chrétiens et aux païens comme en témoignent la sécularisation des temples²⁷ et la persistance des rites païens y compris dans le culte chrétien²⁸. Mais cet espace

²² Dans son ascendance se trouve Agricola, consul en 421, son petit-fils Magnus, consul en 460 et le fils de ce dernier, Magnus Felix, patrice en 469, un proconsul d'Afrique (Felix Ennodius) : voir chapitre 5, p. 153-159.

²³ Nous employons ici le mot « culture » dans son sens anthropologique : la « culture » est ainsi ce qui s'oppose à la « nature » et qui désigne l'état d'esprit et les valeurs d'une société donnée.

²⁴ Ennode accompagnerait ainsi l'évolution sémantique de la « catholicité ». En effet, au sens théologique (le rayonnement universel de la véritable Église qui s'étendrait à tous les temps et à tous les lieux) s'ajoute progressivement une dimension institutionnelle : la catholicité désigne ici l'ensemble des églises unies et soumises à l'Église de Rome.

²⁵ L'expression se trouve dans l'epist. 2, 2, 2 où elle qualifie Speciosa, exemple de vie chrétienne.

²⁶ Le terme « profane » s'oppose d'abord au « religieux ». Il ne peut donc pas être considéré comme un synonyme de l'adjectif *paganus* qui apparaît vers 370 pour désigner la persistance de l'ancienne religion en particulier dans les campagnes. Toutefois, les Pères de l'Église ont entretenu une confusion croissante entre le « profane » (le non-religieux) et le « paganisme » (les cultes non-chrétiens), résumant, d'un côté, l'espace « religieux » au christianisme et, de l'autre, le « profane » à tout ce qui ne servait pas le christianisme. À ce titre, l'évolution sémantique du terme « profane » est significative dans l'œuvre d'Ennode : ce mot désigne non pas les résurgences du paganisme mais les déviations schismatiques, celles qui menacent le pouvoir de l'Église (en particulier au cours du schisme acacien et du schisme laurentien). *Profanus* est employé comme un antonyme de *sanctus* et un synonyme de *diabolicus*. En ce qui nous concerne, nous emploierons le terme « profane » pour désigner un espace neutre, commun à toutes les religions, et nous réserverons le terme « païen » aux pratiques persistantes du paganisme.

²⁷ Les empereurs Constant et Constance II prirent chacun plusieurs mesures contre l'ancienne religion, proscrivant les sacrifices et ordonnant la fermeture des temples respectivement en 346 (voir Cod. Theod. 16, 10, 4) et en 356-357.

²⁸ Aug. conf. 6, 2.

intermédiaire fut critiqué, tout au long du V^e siècle, par des évêques comme Augustin qui, par exemple, supportait mal la présence de chrétiens parmi les convives d'un banquet païen²⁹. La disparition du pouvoir impérial en Occident en 476 marqua une nouvelle étape dans l'élimination progressive de tout ce qui ne servait pas exclusivement le christianisme. En d'autres termes, s'il n'était pas question de faire disparaître la culture profane, il fallait plus que jamais la soumettre aux besoins de la nouvelle religion. Or, la *Correspondance* d'Ennode illustre parfaitement les enjeux de cette évolution à la fois par son implication dans l'histoire de l'Église, par sa condamnation des réminiscences païennes (les *profetica oracula*³⁰, la *fabulosa antiquitas*³¹...) mais aussi par son attachement à la culture antique. C'est ce que montre, dans chacune de ses lettres, la contradiction permanente entre l'idéal de simplicité évangélique d'Ennode et la préciosité de son style : le futur évêque de Pavie n'est pas moins fidèle aux devoirs de son ministère qu'attaché à l'excellence de la latinité.

Auteur complexe et paradoxal, Ennode incarne donc les tensions, parfois même les contradictions, d'une époque de transition, de transformation sociale et de recomposition de l'identité romaine : tout en restant enracinée dans l'héritage du passé, sa « religion épistolaire³² » poursuit la conversion des formes de pensée traditionnelles et encourage la concorde d'une *nobilitas* chrétienne, tiraillée entre la nostalgie de la grandeur impériale et la « lumière » espérée d'un monde en construction.

4. De l'histoire à la littérature

Pourtant, l'intérêt historique de cette *Correspondance* – annoncer et construire une nouvelle *lux romana* – ne permet pas d'en dégager toute la saveur. Au contraire, il soulève une nouvelle contradiction qui constitue le paradoxe fondamental de cette œuvre : pourquoi Ennode a-t-il célébré la lumière dans une langue dont l'obscurité est devenue proverbiale ? Pourquoi a-t-il poussé si loin la complexité et la préciosité du style ? Pourquoi a-t-il recherché une opacité qui met directement en cause la communication qui est pourtant l'objectif majeur de toute correspondance ?

Nous verrons que l'étude des fonctions culturelles, sociales et religieuses des épîtres ne dissipe jamais totalement l'obscurité de ces épîtres dont le sens nous échappe quand on croit le saisir. Nous tâcherons de comprendre le mode de fonctionnement de ces textes qui font miroiter la lumière à travers l'obscurité³³. Cette esthétique de la sinuosité, qu'Ennode pousse parfois jusqu'à l'extrême, nous permettra de nous interroger sur la signification et les fonctions de la préciosité. Elle nous incitera à réfléchir sur cette poétique de l'ornement, de l'ambiguïté et de l'expressivité qui définit, selon l'expression de J. Fontaine, une « mentalité

²⁹ Id., serm. 62, 9-16.

³⁰ Ennod. epist. 2, 12, 1 à Astyrius.

³¹ Epist. 1, 9, 4 à Olybrius.

³² Voir epist. 2, 26, 2 à Liberius : l'expression *religio dirigendae paginae* (« la religion de l'échange épistolaire ») apparaît dans une lettre programmatique sur le genre épistolaire.

³³ Cherchant à définir leur « préciosité », nous reviendrons sur le terme « maniérisme » qui sert parfois à désigner leur langue contournée. L'emploi généralement dépréciatif de cette catégorie critique soulève en effet plusieurs problèmes : d'abord, il est anachronique puisque le « maniérisme » apparaît au XVI^e siècle dans l'histoire de l'art pour désigner les successeurs des grands classiques de la Renaissance et qu'il ne prend un sens péjoratif qu'à partir du XVII^e siècle ; ensuite, la transposition de cette catégorie critique d'un système esthétique (la peinture) à un autre (la littérature) suppose une conception « formaliste » et « universelle » du maniérisme qui relativise l'ancrage historique et les thèmes particuliers de l'œuvre d'Ennode.

esthétique³⁴ » commune aux auteurs païens et chrétiens. Nous tenterons donc d'avancer dans ce jeu de va-et-vient et d'impasses, dans ce labyrinthe de mots au cœur duquel la « lumière de Rome » rayonne comme un horizon inaccessible et pourtant vital. Nous comprendrons alors que la valeur de cette *Correspondance* repose essentiellement dans ce jeu – littéraire s'il en est ! –, dans cette quête du sens qui vaut plus que le sens et qui témoigne, au début du VI^e siècle, dans les « cendres de la Ligurie³⁵ », de l'éclat de la latinité. Nous nous demanderons donc si, loin de contredire la célébration de cette lumière, la préciosité du style ne constitue pas une tentative d'écriture de la lumière en même temps qu'une stratégie de communication.

C. Méthode et plan

1. Pour une approche philologique de la *Correspondance*

La méthode philologique nous semble la mieux adaptée pour étudier les lettres dans la mesure où elle ne se résume pas à l'édition d'un texte mais se définit par l'ensemble des approches complémentaires (codicologiques, historiques, littéraires et linguistiques) qui permettent de dégager le ou les sens d'un texte. Les différents écueils de cette *Correspondance* sont étroitement liés entre eux : ils relèvent à la fois des incertitudes de l'Antiquité tardive, des difficultés du genre épistolaire et de la complexité de la langue d'Ennode. Ils rendent donc nécessaires plusieurs types d'études qui révéleront, par leur complémentarité, la valeur des épîtres.

2. Les différentes étapes de l'enquête

a) Première partie : présentation de la collection, de l'auteur et des épîtres (livres I-II)

Nous étudierons d'abord les problèmes posés par la collection et la transmission de la *Correspondance* (chapitre 1). Nous nous efforcerons ensuite de retracer la biographie et personnalité complexe d'Ennode à travers ses nombreuses activités (chapitre 2) avant de présenter ses cinquante-quatre premières épîtres dans l'histoire de l'épistolographie antique (chapitre 3).

b) Deuxième partie : fonctions culturelles, sociales et religieuses

Cette présentation générale permettra d'aborder ensuite les principales fonctions des livres I et II de la *Correspondance* : nous essaierons d'abord de comprendre l'ambition culturelle de ces lettres qui cherchent à mettre la richesse des lettres antiques au service d'un enseignement moral (chapitre 4). Mais nous verrons que cet enseignement ne s'adresse

³⁴ J. Fontaine, « Unité et diversité du mélange des genres et des tons chez quelques écrivains latins de la fin du IV^e siècle : Ausone, Ambroise, Ammien », *Christianisme et formes littéraires de l'Antiquité tardive en Occident*, 1977, p. 432.

³⁵ Epist. 2, 19, 1 à Constantius : *Non est, ut uideo, effeta Liguria : nobilitatem pariendi nec in temporum extremitate deposuit. Inimicum uitii adhuc et in cineribus nutrit incendium (...)* ; « À ce que je vois, la Ligurie n'est pas épuisée : même à la fin des temps, elle n'a pas renoncé à la gloire d'enfanter. Dans les cendres encore, elle nourrit un foyer (...) ».

pas à tout le monde : en effet, par leurs exigences culturelles et morales, les épîtres offrent l'espace d'une sociabilité « réservée » à la « noblesse » chrétienne dont elle reflète l'évolution (chapitre 5). Nous essaierons de montrer ainsi que l'effort pour entretenir les vieilles solidarités et étendre les réseaux d'influence est inséparable de la charge ecclésiastique d'Ennode et qu'il s'inscrit dans son engagement au service du pouvoir épiscopal (chapitre 6).

c) Troisième partie : l'écriture sinueuse de la lumière

Les diverses fonctions des épîtres dans l'engagement d'Ennode nous permettront, dans une dernière partie, de déceler la cohérence des diverses activités d'Ennode en montrant que les épîtres délivrent une vision eschatologique de l'histoire qui reflète une nouvelle conception de l'universalisme romain ancrée dans la latinité et la catholicité (chapitre 7). Il sera temps alors de montrer que l'attente idéale de cette *lux romana* s'exprime dans une écriture de l'attente, une esthétique sinueuse qui se nourrit de ses propres contradictions et qui constitue un des principaux intérêts de ces lettres. Nous tenterons ainsi de comprendre le sens de la « préciosité » tant redoutée du latin épistolaire d'Ennode (chapitre 8).

Première partie. Présentation générale : la collection, l'auteur, les épîtres

Chapitre 1. La collection et la transmission des *Épîtres* depuis le VI^e siècle

*Ennodius uatis lucis rediturus in ortu (...)*³⁶

Depuis l'édition *princeps* de J. J. Grynæus publiée à Bâle en 1569³⁷, les éditeurs successifs d'Ennode ont complété l'histoire de sa transmission et décrit les principaux témoins utilisés pour l'établissement du texte³⁸. L'introduction à la nouvelle édition du *Panegyrique de Théodoric* proposée par C. Rohr est la plus complète parce qu'elle tient compte de deux nouveaux manuscrits du XII^e et du XIII^e siècle recensés après l'édition de F. Vogel publiée dans les *Monumenta Germaniae Historica* en 1885 et considérée à juste titre comme l'édition de référence. Nous n'entendons pas répéter ici les recherches conduites par nos prédécesseurs mais étudier les éléments nouveaux (concernant en particulier la collection, la réception et les témoins partiels jusqu'ici inconnus) susceptibles d'éclairer la compréhension des épîtres. Nous analyserons ainsi la constitution de la collection ennodienne et les étapes de la transmission de la correspondance depuis le VI^e siècle.

³⁶ *Épithaphe d'Ennode, CIL, V. 2, 6464, vers 1* : « Le poète Ennode, sur le point de retourner où naît la lumière (...) ». C. Merkel, « L'epitafio di Ennodio e la basilica di S. Michele in Pavia », *Reale Accademia dei Lincei, Classe di Scienze Morali, Memorie* 3, ser. 5, 1896, p. 409-429 ; J.-Ch. Picard, *Le souvenir des évêques*, 1988, p. 208 : « L'épithaphe d'Ennode de Pavie, la seule épithaphe d'évêque de Pavie dont on ait conservé l'original, se trouve à l'heure actuelle à San Michele Maggiore, la basilique du sacre des rois d'Italie, située à l'intérieur de la ville. Mais Opicinus de Canistris nous apprend que c'est le résultat d'une translation, dont il ne donne malheureusement pas la date, alors que les autres translations de corps d'évêques de Pavie sont datées. Le fait qu'on ait transporté aussi son épithaphe est également exceptionnel. (...) Ennode aurait été d'abord inhumé dans une église qu'il aurait construite en l'honneur du martyr milanais S. Victor » ; Le texte de cette épithaphe du VI^e s. pourrait avoir été écrit par Ennode lui-même (voir M. Heinzemann, *Bischofsherrschaft in Gallien*, 1976, p. 64, note 14 : « Vf. legt nahe, daß Ennodius sein Epitaph in der Sorge um einem posthumen literarischen Nachruhm selbst verfaßt habe. In der Tat läßt sich feststellen, daß die Grabschrift mit denen der anderen italischen Bischöfen nur wenig Gemeinsamkeiten besitzt und vielmehr zu den gallischen Epitaphien gehört » ; « On peut supposer qu'Ennode aurait lui-même composé son épithaphe par souci de sa renommée littéraire posthume. En effet, on peut remarquer que l'inscription funéraire ne possède que peu de traits communs avec celles des autres évêques italiens et appartient davantage aux épithaphe gauloises »).

³⁷ *Magni Felicis Ennodii Opera*, éd. Joh. J. Grynæus, 1569, p. 393-402.

³⁸ Voir Hartel, p. XXI sq. ; F. Vogel, p. XXIX-XLVIII « *De codicibus Ennodi* » ; *Der Theoderich-Panegyricus des Ennodius*, éd. C. Rohr, *MGH Studien und Texte*, 12, 1995, p. 64-178. Les quatre-vingt-dix-sept manuscrits complets et partiels d'Ennode ont été recensés par C. Fini en 2000. Cette dernière publication, qui ne tient naturellement pas compte des florilèges signalés depuis cette date, n'est pas exempte d'erreurs mais propose pour chaque manuscrit une bibliographie à laquelle nous renverrons.

A. « Archéologie³⁹ » de la collection d'Ennode : bilan et hypothèses

1. Essai de datation des livres I et II

La transmission des cinquante-quatre premières lettres ne peut être considérée indépendamment de l'ensemble de la collection. En effet, la répartition des œuvres « par genre » (*Epistulae*, *Opuscula*, *Dictiones* et *Carmina*) – qui se trouve déjà dans certains manuscrits humanistiques⁴⁰ – ne fut adoptée que par J. Sirmond, dans son édition de 1611, qui classa les deux-cent-quatre-vingt-dix-sept lettres en neuf livres ; la même année, A. Schott répartit la *Correspondance* en douze livres. Mais en 1885, F. Vogel revint à l'ordre proposé par les plus anciens manuscrits qui faisaient alterner les lettres, les déclamations, les poèmes et les opuscules. Selon ce classement (en chiffres romains), les cinquante-quatre premières lettres sont comprises entre les numéros IV (= epist. 1, 1) et LXV (= epist. 2, 28). Dans cet ensemble se trouvent également des *carmina* (XXVI = carm. 1, 7 ; XXVII = carm. 1, 8 ; XLIII = carm. 1, 9 ; XLVI = carm. 2, 1 ; L = carm. 2, 2) et des *opuscula* (VIII = opusc. 7 ; XIV = opusc. 9 et IL = opusc. 2).

On admet généralement que cet ordre « mélangé » restitue la chronologie⁴¹. Si l'analyse de la collection permet de constater, nous le verrons, que les exceptions au classement chronologique sont nombreuses, nous pensons aussi que les œuvres sont rangées majoritairement dans l'ordre de leur composition. La *Correspondance* semble donc avoir été écrite entre le début du VI^e siècle et l'accession d'Ennode au siège épiscopal de Pavie (vers 513). Cette hypothèse attire notre attention sur deux conséquences de première importance. Premièrement, les cinquante-quatre premières épîtres (les livres I et II depuis l'édition de Sirmond) dateraient des années 500 à 503, période marquée, en Italie, par le schisme laurentien au cours duquel Ennode apparut comme un fervent défenseur du pape Symmaque. Les livres I et II constituent donc, peu ou prou, un ensemble chronologique cohérent comme nous tenterons de le montrer ultérieurement. Deuxièmement, nous ne possédons a priori aucune œuvre d'Ennode écrite durant son épiscopat, à partir de 513. Plusieurs causes peuvent expliquer cette absence. La première serait d'admettre qu'Ennode a cessé toute activité littéraire personnelle après son élévation au siège épiscopal. Cette hypothèse – reconnaissons-le tout de suite – nous paraît peu probable. Certes, l'accession à l'épiscopat s'accompagne d'un renoncement aux lettres

³⁹ Nous employons le terme « archéologie » dans le sens que lui donne M. Foucault dans *L'archéologie du savoir* (1969).

L'archéologie désigne l'étude des conditions concrètes de l'émergence d'un fait, d'un objet ou d'une notion. L'objet de « l'archéologie », ce sont les formations, les transformations et les mutations qui constituent de véritables ruptures dans les systèmes de pensée mais aussi dans notre représentation du passé. Ces redistributions sont fondamentales dans la mesure où elles instituent ce qui plus tard semble inévitable, indiscutable et nécessaire. Tel est le cas, croyons-nous, de la constitution des collections « canoniques » considérées par la postérité comme des entités à part entière. Elles déterminent l'analyse particulière des textes qui la constituent et qui auraient été lus différemment si la collection avait été faite autrement.

⁴⁰ Voir *codex* Vatican, Urbin. lat. 61, XV^e s.

⁴¹ L'édition de Vogel a été suivie d'une étude qui tenta de démontrer l'ordre globalement chronologique de la collection (C. Tanzi, « La cronologia degli scritti di Magno Felice Ennodio », *Archeografo Triestino*, 15, 1890, p. 339-412). Toutefois, les efforts de l'auteur pour justifier la composition de tous les textes entre 496 et 513 l'empêchent de remarquer les œuvres qui n'entrent pas dans le cadre chronologique (voir commentaire, p. 26 sq.)

profanes comme en témoignent les exemples de Sidoine Apollinaire, Rurice ou Avit. Toutefois, le refus de cultiver des genres littéraires trop manifestement liés à la culture païenne n'empêchait pas d'écrire des lettres⁴². Au contraire, les trois évêques que nous venons de citer ont concentré leur activité sur l'écriture épistolaire, qui était perçue comme un mode de prédication et d'édification des correspondants. Dans l'epist. 9, 16, qui constitue une sorte de testament littéraire, Sidoine Apollinaire revient sur ses textes de jeunesse et justifie son choix d'avoir abandonné la poésie légère pour l'épistolographie : « (...) j'éprouve plus de honte à me rappeler les frivoles badinages de mon jeune âge. Pénétré de cette crainte, j'ai reporté sur la pratique du style épistolaire les soins que je consacrais à tous les autres genres de travaux littéraires, pour n'être point coupable par mes actes, si j'étais coupable par mes chants trop irrévérencieux⁴³ ». L'exemple de l'évêque de Clermont montre que l'écriture des épîtres n'est pas incompatible avec la charge épiscopale. La décision de cesser toute activité épistolaire, chez Ennode, serait d'autant plus étonnante que Sidoine Apollinaire est l'un de ses modèles.

Une deuxième explication serait le manque de temps dont il se plaint même avant 513⁴⁴. Mais s'il est vrai qu'il contribua activement à la chancellerie pontificale, cette implication ne peut l'avoir empêché, huit ans durant (de 513 à 521 !), de rédiger la moindre lettre pour ses proches ou pour ses fidèles. Il faut donc envisager une troisième hypothèse : les œuvres écrites au cours de son épiscopat ont pu être rassemblées dans un recueil aujourd'hui disparu. Ce classement est d'autant plus probable qu'il structure aussi les deux livres des *Retractationes* d'Augustin⁴⁵. La décision de séparer les œuvres d'Ennode en deux volumes, le premier rassemblant les œuvres antérieures à l'accession à l'épiscopat, le second, celles postérieures à 513, représenterait ainsi une étape majeure dans la constitution de la collection d'Ennode. Mais qui serait responsable de ces choix ? Ennode lui-même, l'un de ses proches dans la première moitié du VI^e siècle, ou bien un collecteur anonyme beaucoup plus tard ? En d'autres termes, est-il possible dater la collection des œuvres d'Ennode ?

2. La collection des œuvres d'Ennode est-elle tardo-antique ?

a) Retour sur deux notions : « collection » et « édition »

Il convient de préciser, avant tout, ce que nous entendons par « collection » : il s'agit du classement organisé d'un ensemble de textes suivant un ou des critères définis à l'avance dans le but d'une transmission de l'œuvre ainsi constituée. Le travail de collection relève d'un processus éditorial qui ne saurait être confondu avec la simple volonté d'un auteur de diffuser ses écrits.

Les épîtres et autres productions d'Ennode manifestent clairement un désir de transmission. Mais un tel souhait n'exprime pas un processus de « publication », du moins telle que nous l'entendons. La lettre reste dans le cadre du groupe auquel il est destiné et la

⁴² L'article 5 des *Statuta Ecclesiae Antiqua*, collection issue des milieux provençaux au milieu du V^e siècle, interdisait aux évêques de lire des ouvrages païens.

⁴³ Sidon. epist. 9, 16, 3 carm. 47-52 : (...) *plus pudet, si quid leue lusit aetas, / nunc reminisci. / Quod perhorrescens ad epistularum / transtuli cultum genus omne curae, / ne reus cantu petulantiore / sim reus actu.*

⁴⁴ Ennod. epist. 1, 15, 3 à Florianus : *ecce quantum occupationi subducere potui, celer scripsi.*

⁴⁵ Augustin commence la première partie des *Retractationes* avec deux livres écrits « avant d'avoir été baptisé », le *Contra Academicos* et le *De Academicis*, (Aug. retract. 1, 1, 1, éd. bénédictine, trad. G. Bardy, 1950, p. 274 (BA 12) : *nondum baptizatus*) et traite, dans la seconde partie, « des livres qu'[il] a composés étant évêque » (retract. 2, 1, 1, p. 450 : *librorum quos episcopus elaboravi*).

diffusion répond avant tout à un besoin de communication et d'échange, comme le montre l'epist. 9, 13 à Pamphronius : « je vous demande de transmettre sur le champ mes écrits au Seigneur Aviénus et au Seigneur Libérius (...) et de me faire savoir quelle réponse ils m'auront faite⁴⁶ ».

On pourra objecter, comme l'a écrit H.-I. Marrou, qu'à l'époque patristique « éditer, publier un livre consistait simplement, une fois la décision prise, à fixer définitivement la teneur du texte, à en exécuter ou en faire exécuter une copie soignée et à mettre en circulation cet exemplar-archétype en en autorisant la lecture et la copie⁴⁷ ». Mais il y a une différence entre le souci d'Ennode de diffuser ses écrits et la *Correspondance* de Sidoine Apollinaire qui a constitué personnellement le classement des lettres qu'il destinait à l'édition : l'*editio*⁴⁸, comme il dit, se définit par trois critères : 1. la composition d'une œuvre épistolaire, 2. Le travail de révision par un tiers⁴⁹ et 3. l'autorisation de l'auteur de diffuser l'exemplaire qu'il envoie à ses « éditeurs » Constantius et Firminus. La *Correspondance* d'Ennode ne contient pas d'indices sur les attentes d'un éditeur ou sur la constitution d'une collection même si quelques textes révèlent un travail de relecture et de révision auquel se livrait Ennode lui-même : la dernière phrase de l'epist. 5, 17 à Aviénus est suivie de la mention « *Legi* » ; la dict. 21 se termine par l'indication « *Ennodius emendavi meam deo meo iuvante* ». Le seul indice qui pourrait exprimer le désir d'Ennode de faire circuler la collection de ses œuvres est finalement trop incertain pour être probant : l'epist. 9, 32 au prêtre Adeodatus, qui se trouve à la fin de la *Correspondance*, accompagne en effet un *codex* qu'Ennode adresse à son correspondant et à ses proches : « Vous, acceptez l'hommage de mes salutations dans la sainte pureté de votre cœur et renvoyez mon manuscrit que vous recevez avec celui que vous-mêmes vous m'avez promis⁵⁰ ». Mais qui peut affirmer que le *codex* qu'Ennode présente comme « sien » rassemble ses propres œuvres ? Cette salutation illustre simplement l'échange et la circulation des livres qui accompagnaient souvent les relations épistolaires, comme en témoignent les correspondances de Sidoine et de Rurice⁵¹. En outre, même si le *codicem meum* évoqué dans l'epist. 9, 32 désignait un ensemble de textes d'Ennode, comment savoir s'il constituait la collection canonique de ses œuvres réalisée par l'auteur lui-même ? De nombreux éléments tendent au contraire à remettre en cause l'idée d'une collection tardo-antique.

⁴⁶ Ennod. epist. 9, 13, 2 à Pamphronius : Rogo ut scripta mea, et domno Auieno, et domno Liberio protinus contradatis et (...) ut uos me quid responsi dederint instruat.

⁴⁷ H.-I. Marrou, « La technique de l'édition à l'époque patristique », *Vigiliae Christianae*, 3, 1949, p. 208-224. H.-I. Marrou répond dans cet article aux travaux du père de Ghellinck et du chanoine Bardy, qui prétendaient qu'à l'époque patristique existait – comme du temps d'Atticus éditant les lettres de Cicéron – une distinction nette entre « les copies privées, qui restent très nombreuses (...) et un mode de publication en quelque sorte officielle » (voir J. de Ghellinck, *Patristique et Moyen Age*, II, dans *Revue du Moyen Age latin*, 3, 1974 ; G. Bardy, « copies et éditions au V^e siècle », *Revue des Sciences Religieuses*, 23, 1949, p. 52).

⁴⁸ Sidon. epist. 8, 1, 3, p. 83.

⁴⁹ Il s'agit de Petronius (voir Sidon. epist. 8, 16, 1, p. 127).

⁵⁰ Ennod. epist. 9, 32, 4 au prêtre Adeodatus : *Vos salutationis meae obsequia prosancti pectoris uestri puritate suscipite, et codicem recipientes meum, cum illo qui a uobis promissus est destinate.*

⁵¹ La communication épistolaire était en effet une occasion de diffuser des exemplaires d'ouvrages, de demander ou de proposer des copies. Les correspondances de Sidoine Apollinaire et de Rurice contiennent plusieurs exemples de la circulation d'ouvrages : l'epist. 4, 16 de Sidoine répond à l'epist. 1, 8 de Rurice à propos d'un livre destiné à Sidoine et intercepté par Rurice qui voulait en faire une copie ; l'epist. 5, 15 de Sidoine accompagne une copie de plusieurs Livres Saints que Sidoine adresse à Rurice après les avoir révisés ; l'epist. 2, 16 de Rurice demande à un certain Turencius de lui envoyer la *Cité de Dieu* d'Augustin.

b) La collection a-t-elle été constituée par Ennode ou un de ses « protégés » ?

Stefanie A. H. Kennell considère que le classement des œuvres reflète l'ordre de leur composition, supposant ainsi qu'Ennode a lui-même supervisé cette collection en classant les œuvres au fur et à mesure qu'il les écrivait : « the manuscripts present the works in roughly the order Ennodius wrote them. In other words, they represent a collection in a very intimate sense, as the deacon of Milan must gradually have added pieces of different style and genre over the years in much the same way as a family might slowly build up a collection of ivoiries or silver plate⁵² ». La comparaison avec quelque collection d'ivoires ou d'argenteries ne nous semble pas pertinente pour illustrer des lettres qui remplissent des fonctions culturelles, sociales et religieuses importantes. À la fois privées par leurs motivations et publiques par leurs destinations, ses épîtres ressemblent davantage à des documents historiques, considérés au Moyen Âge comme des modèles de lettres dans les chancelleries et les écoles, qu'à des souvenirs personnels ou des cartes « intimes ». De surcroît, si Ennode avait voulu réaliser personnellement cette collection, pourquoi n'aurait-il pas gardé des copies de lettres de ses correspondants, comme on en trouve dans les collections de Symmaque, Sidoine Apollinaire, Rurice de Limoges ou Avit de Vienne ? Autre élément surprenant, Ennode fait allusion dans l'epist. 2, 21 à Albinus aux lettres précédentes qu'il lui a adressées et qui sont restées sans réponse⁵³. Or, nous ne possédons plus ces lettres. Pourquoi Ennode les aurait-il retranchées de son recueil épistolaire alors qu'il aurait conservé par ailleurs de nombreuses lettres répétitives et formelles comme les billets d'amitié ? Enfin, nous savons que les épîtres étaient accompagnées parfois de documents qui constituaient le véritable objet de la relation : dans ce cas⁵⁴, l'évidence du document remis par le porteur ou le caractère allusif du style épistolaire n'incitait pas Ennode à donner plus de détails. Mais pourquoi n'aurait-il pas explicité leur contenu – indispensable à la compréhension des épîtres – s'il avait voulu que ces lettres fussent lues par la postérité ? Pourquoi aurait-il délibérément laissé dans l'ombre les éléments les plus importants de ces échanges ? Ces indices laissent penser que la collection des œuvres d'Ennode n'est pas le fait de leur auteur.

Une seconde hypothèse, proche de la précédente, a été défendue par Richard H. et Mary A. Rouse⁵⁵. Pourtant aucun élément ne prouve avec certitude qu'un des « protégés » d'Ennode a réalisé la collection de ses œuvres. Au contraire, un « protégé » d'Ennode n'aurait-il pas disposé des copies des lettres qu'on avait adressées à ce dernier ? L'absence des lettres des correspondants milite, une fois de plus, pour une collection tardive. Deuxièmement, il semble que les œuvres d'Ennode soient tombées dans l'oubli jusqu'à

⁵² S. A. H. Kennell, « Ennodius and his editors », *Classica et Mediaevalia*, 5, 2000, p. 268.

⁵³ Ennod. epist. 2, 21, 1 à Albinus : « Quatre fois j'ai envoyé mes écrits à votre Grandeur et me voici encore accusé comme si j'étais paresseux. Ma langue s'est mise au service de mon affection : mais votre amitié ne récompense pas mon assiduité. Je crois que c'est la négligence ou l'hostilité du porteur qui m'a conduit à cette disgrâce. Voici pourtant que je multiplie mes écrits (...) ».

⁵⁴ Par exemple l'epist. 9, 32 au prêtre Adeodatus accompagne un *codex* et l'epist. 2, 20 à Constantius un document indéterminé (*nugas meas*) qui désigne, pensons-nous, l'epist. 2, 19 qui constitue un petit traité sur la grâce et le libre arbitre.

⁵⁵ R. H. et M. A. Rouse, « Ennodius in the Middle Ages: Adonics, Pseudo-Isidore, Cistercians, and the Schools », *Popes, Teachers, and Canon Law in the Middle Ages*, ed. J. R. Sweeney and St. Chodorow, 1989, p. 92 : « At an early date, presumably after the Pavian bishop's death, an edition of his works, made perhaps by one of his protégés, brought them together in roughly chronological order ».

la fin du VIII^e siècle au moment de leur « redécouverte » par Paul Diacre⁵⁶. Certes, M. Lapidge signale la possible influence d'un poème d'Ennode (carm. 1, 7, 72-73 : *munera parua / suscipe laetus*) sur un texte de Venance Fortunat (carm. 1, 17 ad Placidinam : *munera parua nimis, pia, suscipe quaeso libenter*)⁵⁷. Mais le lien entre ces deux textes est trop hypothétique pour qu'on puisse en déduire que les œuvres d'Ennode circulaient déjà au VI^e siècle. Si l'on ne peut exclure que certaines d'entre elles aient connu une diffusion limitée dans un cadre privé, l'oubli d'Ennode pendant plus de deux siècles plaide pour que la collection de ses œuvres n'ait pas circulé avant la fin du VIII^e siècle. Il laisse penser que les textes d'Ennode n'avaient fait l'objet antérieurement d'aucun travail de copie et, partant, qu'il s'agissait des archétypes (autographes ou non) qui avaient été rassemblés. Mais ces derniers étaient-ils déjà classés dans un ordre défini et cet ordre correspond-il à celui que nous connaissons ?

3. Une collection carolingienne ?

Deux séries d'éléments semblent attester que la collection des œuvres d'Ennode n'a pas été constituée avant la fin du VIII^e siècle. Les premiers concernent le rôle éminent de Paul Diacre et des cercles carolingiens dans la redécouverte d'Ennode ; les seconds se fondent sur l'analyse des premiers témoins connus de la collection, qui sont tous carolingiens.

a) L'intérêt de Paul Diacre et des cercles carolingiens pour Ennode

Paul Diacre a joué un rôle déterminant dans la « redécouverte » d'Ennode à la fin du VIII^e siècle⁵⁸ : c'est lui, en effet, qui apporta en 782 ses œuvres à la cour franque où il resta jusqu'au printemps 785⁵⁹. Paul avait probablement lu Ennode au cours de sa formation à Pavie auprès du grammairien Flavien, disciple du diacre Félix. Il rend hommage à ces deux lettrés dans l'*Histoire des Lombards* : « (...) Félix, l'oncle de mon précepteur Flavien, acquit sa célébrité dans l'art de la grammaire. Le roi le prit tellement en affection qu'il lui donna, entre autres marques de sa générosité, un bâton orné d'or et d'argent⁶⁰ ». L'œuvre d'Ennode a peut-être profité du rayonnement de Félix qui ne pouvait ignorer Magnus Felix Ennodius, comme lui diacre et lettré réputé, et dont l'œuvre était restée consignée à Pavie. Après ses années de formation à Pavie, à la cour du roi lombard Ratchis (744-749), Paul devint diacre d'Aquilée puis moine au Mont-Cassin après la conquête du royaume des Lombards par Charlemagne en 774. Il se rendit en 782 à la cour franque où le roi, passionné par les « arts libéraux », finit par rassembler une véritable Académie palatine composée d'autochtones (Angilbert ou le jeune Éginhard), d'Italiens (Paul Diacre, Pierre

⁵⁶ M. Lapidge, « The Authorship of the Adonic Verses ad Fidolium Attributed to Columbanus », *Studi Medievali*, 18. 2, 1977, p. 256.

⁵⁷ Id., p. 272.

⁵⁸ Voir la biographie de Paul Diacre proposée par François Bougard (Paul Diacre, *Histoire des Lombards*, présentation et traduction par F. Bougard, Brepols, 1994, p. 5-11).

⁵⁹ Le rôle de Paul Diacre dans la diffusion des œuvres entre l'Italie et le royaume franc dépasse le cas d'Ennode. Outre les nombreux manuscrits apportés d'Italie, il faut signaler les œuvres que Paul a rapportées de la cour à son retour en 785 : « De son séjour chez Charlemagne, il a retiré la connaissance de Grégoire de Tours, dont un manuscrit fut rapporté au Mont-Cassin et recopié au XI^e siècle, et celle de Bède le Vénérable, dont un exemplaire circulait à la cour carolingienne » (P. Diacre, p. 10).

⁶⁰ Id., livre VI, 7, p. 130-131 (trad. F. Bougard).

de Pise, Paulin d'Aquilée), de personnalités issues de l'Espagne wisigothique (Théodulfe, Agobard) et d'insulaire (Dungal, Alcuin). Toutes ces figures marquantes de la « renaissance carolingienne » apportèrent des manuscrits dépositaires de la culture antique mettant ainsi leur savoir au service de l'ambition culturelle de Charlemagne. Cet apport de textes « nouveaux » bénéficia au développement des disciplines libérales. Les œuvres d'Ennode en fournissent un exemple probant. En effet, selon M. Lapidge, la tradition carolingienne d'utiliser des vers adoniques (– UU / – –) dans les échanges épistolaires serait due à la lecture des épîtres poétiques d'Ennode qui utilise ce mètre en particulier dans le carm. 1, 7, 69-80 à Faustus :

Lux mea, Fauste, Spesque salusque, Litterularum Munera parua Suscipe laetus.

À l'aide de parallèles textuels, M. Lapidge parvient à montrer la dépendance de la poésie carolingienne (Alcuin, Columban de Saint-Trond, etc.) à l'égard d'Ennode : « What has not been realized previously is the extent to which adonic verses were used in poetic epistles in the Carolingian period, and it is probable that the impulse to use adonics in this way came from Paulus' rediscovery of Ennodius⁶¹ ». La « probabilité » se change en certitude lorsqu'il évoque l'inspiration ennodienne de Paul Diacre dans son œuvre historique et dans ses poèmes : « Paulus' inspiration and model for these epistolary adonics was unmistakably Ennodius' verse letter to Faustus, as can readily be seen by comparing Ennodius' words 'lux mea...spesque salusque' with Paulus' line 'luxque decusque'⁶² ».

Si le mérite de la « redécouverte » d'Ennode au IX^e siècle revient donc à Paul Diacre, on peut s'interroger sur les causes de son intérêt pour l'évêque de Pavie. Flavién, son maître, l'avait sans doute sensibilisé à la lecture de cette œuvre dans laquelle la culture antique, la défense de la latinité et l'enseignement des arts libéraux occupent une si grande place. Mais quels étaient les textes d'Ennode susceptibles de retenir l'attention du grammairien et de ses élèves ? La réponse à cette question pourrait éclairer la constitution de la collection : il serait artificiel de reconstituer *a posteriori* les lectures des grammairiens (Flavién et, à travers lui, Félix) dont l'influence fut si grande sur Paul Diacre. Mais nous pouvons supposer que leur intérêt se portait avant tout sur les textes antérieurs à son accession au siège épiscopal, textes qui célèbrent l'enseignement des « arts libéraux » et qui manifestent une grande recherche rhétorique et littéraire (*dictiones, opuscula, epistulae, carmina*). Il n'est donc pas étonnant que Paul Diacre ait connu cette partie de l'œuvre d'Ennode plutôt que ses sermons et ses homélies qui sont aujourd'hui perdus. La transmission de la culture antique et l'enseignement des « arts libéraux » étaient en effet les préoccupations majeures de Paul Diacre, qui fut lui-même le précepteur d'Adelperga, la fille du roi Didier, à laquelle il avait dédié un *carmen* sur les six âges du monde en 763. L'ensemble de son œuvre confirme son goût pour l'enseignement de la grammaire (*de uerborum significatione, commentarius in Donatum*), pour la poésie (*carmina*) et pour l'histoire (*Historia Longobardorum, Libellus de ordine episcoporum Mettensium, Historia Romana*) : s'il est l'auteur d'une célèbre *Vita* de Grégoire le Grand, la théologie n'y tient pas plus de place que dans l'œuvre d'Ennode dont les deux textes hagiographiques sont les deux compositions les plus explicitement religieuses⁶³.

⁶¹ M. Lapidge, p. 258.

⁶² Id., p.257. M. Lapidge cite ici une épître versifiée de Paul à Charlemagne : voir *MGH, Poetae*, I, p. 69.

⁶³ Une distinction trop schématique entre les textes « littéraires » et « religieux » n'aurait pas grand sens : l'œuvre d'Ennode, dans le Nord de l'Italie, était aussi appréciée par les auteurs ecclésiastiques, comme en témoigne le *Libellus de situ ciuitatis mediolanensis*, une histoire de l'Église de Milan écrite vers le X^e s. (voir J.-Ch. Picard, *Le souvenir des évêques*, 1988, p. 450-459)

L'ensemble de ces éléments ne permet pas de formuler une conclusion définitive sur la constitution de la collection des œuvres d'Ennode. Mais il est possible que l'enseignement littéraire dispensé à Pavie (par Flavien et ses prédécesseurs) ait délibérément négligé les œuvres pastorales d'Ennode, qui ont pu être rassemblées à part avant d'être perdues. Paul Diacre n'aurait pas apporté ces dernières à la cour franque soit parce que le volume des œuvres pastorales d'Ennode avait déjà disparu soit parce qu'il l'intéressait moins. Les œuvres épiscopales d'Ennode devaient faire une part importante à l'éloge de l'autorité pontificale dont il fut un défenseur durant son diaconat et dont il devint même l'ambassadeur au cours de son épiscopat, comme nous le verrons plus loin. Dès lors, il ne serait pas étonnant que Paul, « peu porté à encenser la papauté romaine en dehors de Grégoire le Grand⁶⁴ », ait surtout manifesté son intérêt pour les œuvres d'Ennode à dominante littéraire. Cette hypothèse – qui ne repose que sur des suppositions – confirmerait que Paul Diacre a joué un rôle majeur non seulement dans la diffusion des œuvres d'Ennode dans le nord de la France mais peut-être aussi dans la constitution de la collection « canonique » qui pourrait alors être considérée comme une collection carolingienne. Elle permettrait ainsi de comprendre pourquoi nous ne possédons pas ou peu de textes d'Ennode postérieurs à son accession au siège de Pavie puisque notre connaissance d'Ennode dérive intégralement des témoins carolingiens. Pour analyser la pertinence de cette hypothèse, il convient d'examiner de plus près la collection d'Ennode dans les témoins du IX^e siècle.

b) La collection des œuvres dans les témoins carolingiens

c) La diversité des critères de classement

1. Les entorses à la chronologie

Comme nous l'avons rappelé au début de ce chapitre, les éditeurs d'Ennode ont considéré que le classement des œuvres était globalement chronologique. Cette hypothèse s'accorde avec une datation haute (contemporaine d'Ennode) de la collection puisque seul l'auteur, ou un proche, était en mesure de classer chronologiquement des textes qui sont, pour la plupart, dépourvus de repères chronologiques. La biographie d'Ennode proposée par F. Vogel signale les pièces qui contiennent des éléments de datation manifestes⁶⁵. Il y en a moins de trente sur un total de quatre-cent soixante-dix, soit 6 % environ, regroupés dans le tableau ci-dessous :

et p. 549 : « Le milanais qui a écrit le *Libellus de situ ciuitatis mediolanensis* est indubitablement un homme cultivé, trop même : son admiration pour Ennode de Pavie l'a conduit à imiter son style dans ce qu'il a de compliqué et de pompeux »).

⁶⁴ P. Diacre, p. 5.

⁶⁵ F. Vogel, p. XXVIII.

Année	Titre de l'œuvre	N° Vogel d'après mss.
495	Dict. in natale Epiphani	op. XLIII
501/2	Epist. ad Faustum de consulatu Auieni	op. IX
501-504	Vita Epiphani Ticinensis episcopi	op. LXXX
502	Dict. quando de Roma rediit post synodum Romanam	op. II
503	Libellus apologeticus pro synodo	op. IL
503	Praeceptum de cellulanis	op. VIII
503-506	Dict. in Laurentium Mediolanensem episcopum	op. I
506/507	Epist. ad Faustum quaestorem	op. LXII
507	Epist. ad Symmachum papam	op. CDLVIII
507	Panegyricus in Theodericum regem	op. CCLXIII
507/8	Epist. ad Iulianum comitem patrimonii	op. CXXV
510	Epist. ad Boethium consulem	op. ccclxx cdxv
510/511	Epist. ad Aurelianum de Aetheria	op. CDXII
511	Epist. de epitaphio Cynegiae	op. CCCLXI CCCLXII
511	Epist. ad Ambrosium et Beatum	op. CDLII
511/512	Epist. ad Liberium Galliae praefectum	op. CDXLVII CDLVII
512	Contra turbas ecclesiarum orientalium	op. CDLXIV
512	Epist. ad Auienum	op. CDLXIII
512-513	Epigramma in honorem Eustorgi	op. CCCLXXIX
513	Epitaphium	op. CDLXII
513	Epist. ad Caesarium episcopum	op. CDLXI

Si l'on repère dans ce tableau des groupes d'œuvres contemporaines (année 511 : op. CCCLXI-CCCLXII ; année 513 : CDLXII-CDLXI), le classement de plusieurs textes ne suit visiblement pas la chronologie : par exemple, le carm. 1, 9 (Vogel XLIII), qui célèbre les trente ans de sacerdoce de l'évêque Épiphane de Pavie en 496 et qui est le premier texte datable d'Ennode, est en quarante-troisième position. À l'inverse, le premier texte dans la collection, la *Dictio in Laurentium Mediolanensem episcopum*, a été écrit après le règlement du schisme laurentien, soit, au plus tôt, après 503. Mais qu'en est-il des 94 % de textes qui ne contiennent pas de repères chronologiques explicites ? Si le style allusif des épîtres ne facilite pas leur datation, nous relevons, une fois encore, des entorses à la chronologie. Par exemple, l'épist. 7, 13 remercie Boèce d'avoir écrit « le premier » (*primus*) et d'avoir permis une « nouvelle » correspondance (*noua res*)⁶⁶. Or, cette épître est la seconde à Boèce suivant l'ordre des manuscrits. Autre exemple, la *Vita Antoni* est habituellement datée en 506 à cause de sa place dans la collection⁶⁷. Toutefois, l'allusion à l'*illustrissimus uir Seuerinus*⁶⁸ semble indiquer que ce texte a été écrit après la *Vita Severini* d'Eugippe, qui date de 511⁶⁹. Le récit d'Ennode remet lui aussi en cause la datation haute de 506 : « entré à Lérins

⁶⁶ Ennod. epist. 7, 13, 3 à Boèce : *Vere dedisti pretium loquacitati meae, dum desiderantem colloquia primus aggredieris.*

Contigit noua res garrulo, ut usque adeo produceretur, donec exigerent scripta responsum.

⁶⁷ La composition de la *Vita Antoni* a été située entre 501 et 509 par C. Tanzi (« La cronologia degli scritti di Magno Felice Ennodio », *Archeografo Triestino*, 15, 1890, p. 339-412), entre 504 et 509 par F. Magani (*Ennodio*, II, Pavia, 1886, p. 151) et, plus précisément, en 506 par J. Sundwall (*Abhandlungen zur Geschichte des ausgehenden Römertums*, Helsingfors, 1919, p. 38). La date de 506 est désormais communément admise (F. Lotter, « Antonius von Lérins und der Untergang Ufernorikums », *Historische Zeitschrift*, 1971, 212, p. 292 sq. ; C. Rohr, « Ergänzung oder Widerspruch ? Severin und das spätantike Noricum in der *Vita Antonii* des Ennodius », *Eugippius und Severin*, 2001, p. 115 sq.).

⁶⁸ Ennod. *Vita Antoni*, opusc. 4, 9.

⁶⁹ Voir Eugipp. *Vie de saint Séverin*, introduction de P. RÉgerat, 1991, p. 16 (SC 374).

'à un âge avancé' (*iam grandaeuus*), Antoine semble avoir largement dépassé les trente ou quarante ans qu'il avait sans doute vers 500-505. Ainsi est-on tenté de repousser la mort du saint et la rédaction de sa biographie jusqu'aux dernières années de la vie d'Ennode (515-520)⁷⁰ », c'est-à-dire après son accession au siège de Pavie. Ces exemples – que nous pourrions multiplier – confirment une fois de plus que les œuvres ne sont pas toutes classées dans un ordre chronologique. Ce constat n'est pas propre à la *Correspondance* d'Ennode puisque les épîtres de Rurice et d'Avit – pour s'en tenir aux correspondances contemporaines – ne suivent absolument pas la chronologie. Le cas de Sidoine Apollinaire ressemble davantage à celui d'Ennode car la collection est constituée de sous-ensembles chronologiques contenant des exceptions notables⁷¹.

La recherche des principes qui ont présidé à la constitution d'une collection est une tâche difficile comme l'ont constaté I. Wood et D. Shanzer dans leurs travaux sur la *Correspondance* d'Avit de Vienne : « Reconstructing the order of any 'original letter-collection' on the basis of the current manuscript evidence is impossible⁷² ». Dans le cas d'Ennode, la juxtaposition d'œuvres de genres différents permet d'isoler des petits groupes de textes qui suggèrent, semble-t-il, différents critères de classement.

2. Répétitions de termes ou d'expressions dans deux textes rapprochés

Le premier critère est le plus frappant : il consiste à rapprocher deux textes dans lesquels Ennode répète des expressions entières ou des mots relativement rares. Nous avons regroupé ci-dessous les exemples qui nous paraissent les plus significatifs. Ils montrent la fréquence de ce procédé :

- 1, 1, 5 : *calcibus* // 1, 2, 4 : *calcibus*.

La forme *calcibus* n'est employée que trois fois dans l'ensemble de l'œuvre : epist. 1, 1, 5 : 1, 2, 4 et *Carm.* 2, 67, 2 ; les epist. 1, 1 et 1, 2 contiennent d'autres répétitions lexicales : *saeuit ut bestia* (1, 1, 2) et *bestiam quam mitiorem* (1, 2, 2) ; *currit ut fluuius* (1, 1, 2) et *ad cursum flumina* (1, 2, 4).

- 1, 2, 5 : *caue, mi domine,...* // 1, 3, 9 : *caue faxis, mi domine,...*
- 1, 5, 4 : *deus bone, quantum est* // 1, 6, 1 : *deus bone, quam nihil est*.
- 1, 9, 1 : *per domos cereas (...)* mella // opusc. 9, 9 : *per domos cereas (...)* mella.
- 1, 13, 2 : *sermonis frequentia pensabitur tale silentium* // 1, 14, 6 : *hanc credo culpam scriptionis emendari posse frequentia*.
- 1, 13, 3 : *reuertor ad propositum* // 1, 14, 5 : *ad usum reuertor*.
- 1, 13, 3 : *diuinitas* // 1, 14, 6 : *diuinitas*.
- 1, 21, 2 : *quod in solacio est* // 1, 22, 2 : *quod in solacio solet*.
- 1, 24, 3 : *te ore parentis stimulo, quia tibi et proposito meo uocem debeo castigantis* // 1, 25, 1 : *deberem sanguini et proposito silentii uenustatem*.
- 2, 4, 1 : *nulli dubium est inter prudentes* // 2, 5, 1 : *numquam inter amantes*.
- 2, 7, 2 : *nuntiet epistula sospitatem* // 2, 8, 2 : *pagina uestram nuntiet sospitatem*.

⁷⁰ A. de Vogüé, *Histoire littéraire du mouvement monastique dans l'Antiquité*, 8, 2003, p. 199-200. A. de Vogüé rejoint, sans le citer, le point de vue de P. Buzzetti (*Vita di Sant'Antonio Lerinese*, 1904, p. 9).

⁷¹ Par exemple, « les livres IV et V contiennent plusieurs lettres qu'on ne peut dater que de 476-77, mais presque toutes les lettres du livre VI sont antérieures à 474. Quant au dernier livre, le livre VII, il contient plusieurs lettres tardives, datées de 476 ou 477, mais aussi bon nombre d'exemplaires bien antérieurs à cette date » (Sidon. p. XLVII).

⁷² *Avitus of Vienne. Letters and Selected Prose*, translated with an introduction and notes by D. Shanzer and I. Wood, 2001, p. 44 (TTH 38).

- 2, 10, 3 : uerum dico teste diuina clementia // 2, 11, 4 : uerum dico illo teste.
- 2, 12, 2 : lingua mendicus // 2, 13, 2 : narratio mendicis limitibus.

Dans les livres 1 et 2, le terme *mendicus* n'est utilisé par Ennode que dans ces deux épîtres.

- 2, 12, 5 : salutationis honorificentiam // 2, 13, 7 : honorificentiam salutationis.
- 2, 20, 1 : iussionis uestrae patrocini // 2, 21, 2 : patrocini uestro credentem.

Nous retrouvons également des expressions semblables ou des répétitions lexicales dans des textes qui ne se suivent pas immédiatement mais qui demeurent proches l'un de l'autre dans la collection :

- 1, 5, 2 : commutato condicionis ordine // 1, 7, 1 : mutatas ordinum uices.
- 1, 7, 4 : opem ecclesiae // 1, 9, 3 : ecclesiae ope.
- 1, 8, 2 : in eloquentiae arce (...) conscientiam perfectorum // 1, 10, 3 : ad arcem scientiae (...) summam perfectionis.
- 1, 10, 6 : sub hac claritatis tuae intentione // 1, 12, 3 : sub quadam claritatis tuae praesentia
- 1, 10, 3 : tenerae aetati // 1, 12, 6 : tenerae adhuc aetati.
- 1, 11, 3 : conuersationi uestrae sancta conscientia // 1, 13, 1 : sanctae conscientiae tuae in conseruatione amoris.
- 1, 11, 3 : inmemores // 1, 13, 1 : inmemor.
- 1, 11, 3 : foederis // 1, 13, 5 : foederis.
- 1, 19, 3 : lumina nube doloris hebetantur // 1, 21, 1 : de luminum nostrorum salute sollicitor.
- 1, 19, 4 : per sudum rutilantis nitore // 1, 22, 1 : per sudum rutilanti splendore.
- 2, 4, 3 et 2, 6, 1 : nolo euadere opinionem temerarii dummodo ad...
- 2, 4, 3 : peruenisse perfecti... // 2, 6, 1 : peruenire perfecti...

La liste des répétitions pourrait être plus fournie mais ces exemples semblent suffisamment significatifs pour ne pas relever du hasard. Objectera-t-on que ces répétitions confortent le classement chronologique des œuvres puisqu'il est normal qu'un auteur emploie les mêmes expressions dans des textes rédigés en même temps ? Nous ne rejetons pas totalement cet argument qui confirme, en partie, le classement globalement chronologique de la collection mais nous nous empressons d'ajouter que les répétitions sont trop nombreuses pour qu'on se satisfasse de cette seule explication. En effet, nous verrons au chapitre 8 que l'un des traits caractéristiques du « latin d'Ennode » est la recherche de la *uariatio*. Ennode épuise parfois les champs lexicaux et sémantiques de certaines notions pour éviter les répétitions et manifester sa virtuosité : par exemple, dans l'épist. 2, 28 l'expression *expectantur saepe fastidita conloquia* (« on attend [de nous] des entretiens qui ont souvent été dédaignés ») est répétée mot pour mot mais au moyen de synonymes dans une expression de sens identique *desiderantur frequenter contempti affatus* (« mes propos, fréquemment méprisés, sont à présent désirés »). Il paraît donc peu probable qu'Ennode ait adressé à un même correspondant et à bref intervalle deux lettres contenant des expressions semblables. C'est pourquoi la répétition de termes semblables nous apparaît comme un des critères de classement retenus par le ou les auteurs de la collection. Ce critère est en effet attesté dans certains recueils médiévaux pour justifier la juxtaposition des extraits, comme en témoigne un sermon constitué de citations patristiques, essentiellement de Grégoire le Grand⁷³ :

⁷³ Codex München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 6340, 107 fol., X^e s. (2^e moitié) : ce sermon (fol. 83-85) constitue un florilège patristique pour la fête des martyrs Firmus et Rusticus (9 août). Nous exprimons notre reconnaissance au Professeur François Dolbeau qui a attiré notre attention sur la structure interne de ce florilège dans le cadre de son séminaire hebdomadaire à l'E.P.H.E.

cum illos suscipiendo remunerat, istis laborum uirtutes quas remuneret subministrat (=Greg. M. Jb 26, 41, 19). His roborati uirtutibus, sanctus Firmus pariter et Rusticus contra hostes fidei audacter pergunt ad prelium ipsosque insurgentes patiando despiciant (=Jb 3, 21, 9), quia tales secum dux noster ad predicationis prelium adduxit (=Jb 30, 25, 155) (...) Martyres ergo nostri in hoc loco afflictionis humiliati sunt, quia in eterna uita, id est in loco gaudii, sublimantur (=Jb 4, 16, 33). Intantum siquidem sublimantur quod certissimum est ipsos (=source inconnue) cum deo iudices uenire, qui nunc pro ipso iuste iudicantur (=Jb 10, 31, 4).

Dans l'exemple de ce florilège, la succession des extraits se justifie par la répétition d'un mot (en gras) dans les citations juxtaposées. Ce procédé de classement par reprise de fragments semblables était donc reconnu par les compilateurs. Il conforte l'hypothèse de ce mode de classement pour certains textes de la collection d'Ennode. En effet, la probabilité de ce critère n'exclut pas d'autres types de « rapprochements », plus hypothétiques, qui suggèrent que le collecteur eut recours à plusieurs critères de classement.

3. Identité dans l'adresse épistolaire

Nous trouvons également la répétition d'éléments identiques dans les adresses épistolaires. Par exemple, il est surprenant de constater que le titre *Ennodius diaconus* n'apparaît que dans trois épîtres successives (epist. 2, 23 ; 2, 24 ; 2, 25). Cette première mention du titre est généralement interprétée comme la preuve qu'Ennode est devenu diacre au moment où il a composé ces épîtres, c'est-à-dire vers 502-503. Mais l'absence du titre *diaconus* dans les lettres postérieures, à une époque où Ennode était forcément diacre, laisse supposer qu'Ennode l'était peut-être déjà dans les lettres qui précèdent l'épître 2, 23. Dès lors, le regroupement de ces trois épîtres très diverses pourrait s'expliquer simplement par la mention *Ennodius diaconus* dans leurs adresses.

4. Identité de fonction entre deux textes

Dans le groupe d'œuvres contenant les livres I et II des épîtres (Vogel IV à Vogel LXV), nous pouvons déceler une identité de fonction entre deux textes rapprochés : le *Libellus pro Synodo* (opusc. 2=Vogel IL), composé par Ennode à la demande du pape Symmaque pour répondre aux accusations lancées par les partisans du schismatique Laurent, est presque immédiatement suivi par l'épître 2, 14 aux évêques africains (Vogel LI) écrite par Ennode pour le compte du pape Symmaque. Ainsi ces deux textes sont-ils les seules productions, dans l'ensemble que nous étudions, où apparaît explicitement la contribution d'Ennode à la chancellerie pontificale. La brève épitaphe (Vogel L) qui les sépare ne contredit pas ce rapprochement dans la mesure où nous avons pu constater, à propos du premier critère, que les textes rapprochés étaient parfois séparés par un autre texte.

5. Proximité géographique des destinataires

Quatre épîtres successives (epist. 2, 5 ; 2, 6 ; 2, 7 ; 2, 8) présentent un point commun qui pourrait expliquer leur regroupement : elles sont adressées à des correspondants qui se trouvent en Gaule sans que l'on puisse établir des liens précis entre eux. L'épître 2, 5 est destinée à Laconius, le *consiliarius* du roi Burgonde Gondebaud, l'épître 2, 6 à Pomerius, le *grammaticus* qui vit en Provence, l'épître 2, 7 à Firminus, le parent d'Ennode qui réside à Arles et l'épître 2, 8 à Apollinaris qui est sans doute le fils de Sidoine Apollinaire.

6. Identité de thèmes, de sujet ou de personnages

Dans d'autres cas, on est surpris par la succession de deux épîtres qui contiennent un point commun mais qui semblent éloignées dans le temps. Par exemple, quel lien y a-t-il entre l'épître 2, 21 à Albinus et l'épître 2, 22 à Faustus ? Dans la première, Ennode insiste pour recevoir quelques lignes de son puissant correspondant, Albinus, membre de la famille des *Decii*, consul en 493, préfet du prétoire en Italie de 500 à 503 puis patrice. Dans l'épître suivante, Ennode fait l'éloge d'Albinus, souligne sa parenté avec Faustus et le recommande au questeur de Ravenne afin de l'introduire à la cour. Le contraste est si net entre l'épître 2, 21 écrite à une personnalité et l'épître 2, 22, dans laquelle Albinus est recommandé comme un jeune homme ambitieux, qu'on a du mal à croire qu'elles aient été écrites au même moment, comme pourrait le laisser penser l'ordre des épîtres. Dès lors, le regroupement de ces deux lettres ne s'expliquerait-il pas par le fait qu'elles concernent toutes les deux Albinus ?

La liste des critères que nous avons relevés n'est sans doute pas exhaustive. Elle ne prétend pas non plus rendre compte de la place de tous les textes dans la collection. Nous croyons en effet que celle-ci est constituée de petits ensembles – chacun suivant un type d'organisation interne différent – entre lesquels sont peut-être intercalées des œuvres isolées. Nous rejoignons donc l'avis de C. Tanzi selon lequel « l'éditeur primitif » de la collection devait disposer de « volumes dans lesquels étaient rangés les écrits d'Ennode, en partie dans des fascicules, en partie en exemplaires séparés. Ces derniers furent insérés dans la première copie (...) là où la fin d'un fascicule le permettait⁷⁴ ». Mais nous croyons que la chronologie et le hasard ne sont pas les seuls critères de la constitution de la collection. Au contraire, leur diversité – qui ne remet pas en cause l'ordre chronologique de certaines parties de la collection – doit inciter à une extrême prudence dans la datation des épîtres. Mais constitue-t-elle un indice sur la date de la collection ?

Reflétant certaines techniques de classement pratiquées par les compilateurs médiévaux, elle pourrait être interprétée comme la difficulté, pour le collecteur, de reconstituer un ordre chronologique, ce qui s'expliquerait facilement si le moment de la « collection » était éloigné de celui de la « composition » des œuvres. L'examen des plus anciennes copies – qui sont toutes deux carolingiennes – apporte quelques indices supplémentaires à l'hypothèse d'une collection médiévale.

d) La confrontation des témoins carolingiens

Bruxelles, Bibliothèque Royale, 9845-9848, IX^e s. (*B*)

Le plus ancien *codex*, considéré à juste titre comme le meilleur témoin de l'œuvre d'Ennode⁷⁵, se trouve à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Destiné à l'abbaye de Lorsch, ce manuscrit fut réalisé entre 825 et 830 puisqu'il est mentionné dans le premier catalogue

⁷⁴ C. Tanzi, p. 347-348 : « Si può (...) dedurre (...) che il primitivo editore siasi giovato di (...) volumi nei quali stavano disposti gli scritti di Ennodio, parte in fascicoli, parte in ischede sparse. Queste ultime furono nella prima copia inserite (...) là dove la fine di un fascicolo ne presentava l'occasione ».

⁷⁵ Nous rassemblons plus loin quelques éléments qui démontrent la supériorité de *B* sur les manuscrits de la seconde classe (voir « Prolégomènes », p. 278).

de la bibliothèque de Lorsch vers 830⁷⁶. B. Bischoff y décrit plusieurs écritures, l'une représentant « un exemple typique de la calligraphie du premier style de Lorsch⁷⁷ », les autres évoquant des écritures du nord-ouest de la France, probablement celles du *scriptorium* de Saint-Vaast. Sans postérité connue, ce manuscrit réapparut en 1588⁷⁸ dans le catalogue de la bibliothèque de François Modius qui utilise Ennode dans son ouvrage *Pandectae Triumphales*, publié en 1586. Il fut attesté ensuite dans la bibliothèque des Bollandistes⁷⁹, à Anvers, au début du XVII^e s., où il fut collationné pour l'édition de la *Vita Epiphani* dans les *Acta Sanctorum* (1643) qui présente *B* comme « un vieux manuscrit de François Modius⁸⁰ ».

Vatican, Biblioteca Apostolica, Vat. Lat. 3803, fin IX^e s. (*V*)

Le second manuscrit carolingien, auxquels sont rattachés tous les autres témoins d'Ennode, est à l'origine de la seconde famille de manuscrits. Il fut probablement copié à Corbie à la fin du IX^e siècle comme l'indiquent la régularité et la limpidité de sa minuscule caroline. Ce témoin, dont dérivent toutes les autres copies, fut probablement copié sur un troisième manuscrit carolingien (=α), aujourd'hui perdu, utilisé lors de la composition des *Fausse Décrétales* du Pseudo-Isidore au milieu du IX^e siècle. Cet ensemble de fausses lettres pontificales, qui contient plusieurs textes d'Ennode, a été lui aussi compilé à Corbie, vers 835, comme l'a montré K. Zechiel-Eckes⁸¹. Ce manuscrit ne peut être *V* dans la mesure où le *codex uaticanus* ne porte aucune des annotations (*marginalia*) que l'on retrouve dans les autres manuscrits utilisés par « le laboratoire pseudo-isidorien⁸² ». Dérivant de (α), le modèle de *V*, les nombreux extraits d'Ennode contenus dans les *Fausse Décrétales* présentent un intérêt majeur pour l'établissement du texte comme nous le verrons plus loin⁸³.

Si nous comparons le contenu des deux manuscrits rapportant l'ensemble de la collection d'Ennode, nous constatons que *B* et *V* – ou plus sûrement (α) – classent les œuvres dans le même ordre. Cette identité prouve que la collection a été réalisée en amont. Mais à quelle date a-t-elle été constituée ? Comme nous l'avons vu plus haut, l'absence de circulation des œuvres pendant plus de deux siècles, la diversité des critères de classement au sein de la collection et la nature de certains critères tendent à prouver que celle-ci n'a pas été réalisée à l'époque d'Ennode. C'est pourquoi nous pensons que l'archétype de la collection (□) a été réalisé, comme d'autres collections d'auteurs antiques, au moment de

⁷⁶ *Codex Vatican*, Lat. 1877, fol. 67-79, vers 830 : ce catalogue mentionne, au fol. 78^f, un *Liber ennodii epistularum multarum in uno codice*. Sur les quatre catalogues du IX^e s. de la bibliothèque de Lorsch, voir R. McKitterick, *The Carolingians and the written Word*, 1990, p. 186 ; A. Häse, *Mittelalterliche Bücherverzeichnisse aus Kloster Lorsch*, 2002.

⁷⁷ B. Bischoff, *Lorsch im Spiegel ihrer Handschriften*, München, 1974, p. 39.

⁷⁸ P. Lehmann, *Franciscus Modius als Handschriftenforscher*, München, 1908, p. 131-133.

⁷⁹ *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae regiae Bruxellensis* 2, Bruxelles, 1889, p. 387.

⁸⁰ *Acta Sanctorum, Ianuarii tomus II.*, p. 728 : *e uetusto Francisci Modii codice descripsit Rosweyodus*.

⁸¹ K. Zechiel-Eckes, « Ein Blick in Pseudoisidors Werkstatt. Studien zum Entstehungsprozeß der falschen Dekretalen. », *Francia*, 28/1 (Mittelalter), 2001, p. 37-90. Deux témoins principaux des *Fausse Décrétales* ont été copiés à Corbie : Vatican, Ottob. Lat. 93, IX^e s. ; Vatican, Vat. Lat. 630, IX^e s. (K. Zechiel-Eckes, p. 70).

⁸² Id., p. 61.

⁸³ Voir notre analyse, p. 38-39.

la redécouverte d'Ennode, à la fin du VIII^e siècle. Mais sous quelle forme se présentait l'archétype (□) ? S'agissait-il d'un manuscrit homogène ou simplement d'un classement des archétypes de chaque œuvre ? En effet, l'hypothèse d'une collection carolingienne des œuvres signifierait seulement qu'il n'a jamais existé d'archétype tardo-antique de la collection. Mais il est évident que chaque œuvre possédait depuis longtemps son archétype propre, ne serait-ce que ceux qu'Ennode avait gardés « dans son *armarium* ou son *scrinium*⁸⁴ » ou, du moins, ceux que Paul Diacre avait apportés en 782.

La confrontation de *B* et de *V* délivre un premier indice sur l'origine de la collection (□) : nous constatons en effet que *B* et *V* ne présentent pas les mêmes lacunes : dans *B* manquent deux épigrammes (carm. 2, 4 et 2, 7), un poème (carm. 2, 87), des extraits de la dict. 9 et de l'opusc. 5. Les carences furent peut-être plus nombreuses puisqu'on constate que plusieurs folios (folio 80-81 et folios 122-124) ont été ajoutés entre des quaternions. Mais le plus étonnant, est, d'une part, que ces lacunes sont comblées dans *V* et dans les manuscrits qui en dérivent et, d'autre part, que les textes absents de *V* se retrouvent dans *B* : il s'agit des douze hymnes (carm. 1, 10-21), de trois épigrammes (carm. 2, 134-136) et de sept épîtres (epist. 7, 23-29)⁸⁵. Comment expliquer ces lacunes différentes si l'on suppose que *B* et *V* (ou son ancêtre α) ont été copiés sur un manuscrit homogène déjà constitué ? Cette difficulté a conduit C. Rohr à supposer l'existence d'un témoin perdu entre l'archétype et *B* : « Da in der Vaticanus-Gruppe diese Lücken geschlossen sind, muß es zwischen dem Archetyp und *B* zumindest noch eine Zwischenstufe gegeben sein⁸⁶ ». *B* et *V* auraient donc eu chacun pour modèles deux copies différentes de l'archétype de la collection (□). Ces deux copies, (□) et (α), qui sont les modèles respectifs de *B* et de *V*, suivent le même classement mais contiennent quelques lacunes différentes. Nous pensons qu'elles pourraient constituer les deux premiers manuscrits homogènes de la collection « canonique » d'Ennode⁸⁷.

Il est difficile de fonder une conclusion définitive sur une argumentation souvent fragile. Nous pouvons toutefois récapituler l'« archéologie » – hypothétique – de la collection de la façon suivante :

1. Les archétypes de chaque œuvre sont rassemblés et déposés à Pavie ; à une époque indéterminée, entre 521 et la fin du VIII^e siècle, ils sont classés selon différents critères. Toutefois, la multiplicité des critères de classement, l'impossibilité de reconstituer un ordre uniquement chronologique et l'absence de diffusion de la collection jusqu'à la fin du VIII^e militent pour une date basse, probablement au moment de la redécouverte d'Ennode par Paul Diacre qui apporte cette œuvre à la cour franque en 782.
2. Le premier classement des œuvres, c'est-à-dire l'archétype de la collection pourrait avoir été copié deux fois et avoir donné lieu à deux copies légèrement différentes (□) et (□), respectivement ancêtres de *B* et de *V*.

⁸⁴ Nous empruntons cette expression à I. Wood et de D. Shanzer dans leur étude sur les *Lettres* d'Avit (p. 44).

⁸⁵ Pour une description précise de *B*, voir C. Rohr, *Der Theoderich-Panegyricus*, p. 65-72.

⁸⁶ Id., p. 65.

⁸⁷ L'histoire de la collection d'Ennode présente des points communs avec celle des *Épîtres* d'Avit de Vienne. (Voir *Avitus of Vienne, op. cit.*, p. 44 : « the 'archetypal' of the *Epistles* was an unbound one, from which epistolary material was copied at least three times »).

Ces deux étapes, qui remettent en cause l'hypothèse communément admise d'une collection tardo-antique, ne feraient pas de la collection d'Ennode un cas exceptionnel : D. Shanzer et I. Wood ont démontré récemment que la collection canonique de la *Correspondance* d'Avit de Vienne, une autre grande figure de l'épistolographie tardo-antique, était elle aussi postérieure à l'Antiquité tardive⁸⁸. La différence entre ces deux collections tient au fait que celle d'Avit n'aurait pas circulé au Moyen Âge sous une forme fixe alors que celle d'Ennode a été établie une fois pour toute à l'époque carolingienne. La constitution des collections et la multiplication des copies d'auteurs antiques sont au cœur de la « renaissance carolingienne » dont elles constituent un des fondements⁸⁹. L'« archéologie » des collections présente donc un double intérêt, à la fois pour comprendre leur fonction précise dans l'idéologie carolingienne mais aussi pour restituer leur sens d'origine, tant il est vrai que notre lecture des auteurs anciens est conditionnée par la place et la présentation de chaque texte dans leur collection⁹⁰. Les exemples d'Avit et d'Ennode mériteraient donc d'être comparés aux autres collections épistolaires de la fin du V^e et du VI^e siècles sur lesquelles ils jettent un éclairage nouveau.

Mais en l'état actuel de nos connaissances, l'absence de parallèles nous invite à la plus grande prudence : les souscriptions des manuscrits prouvent que la compilation des collections était fréquente dans l'Antiquité tardive alors que les informations sont plus rares pour la période suivante⁹¹. Il n'en reste pas moins que l'hypothèse d'une collection carolingienne d'Ennode mérite d'être encore approfondie dans la mesure où elle modifierait profondément notre lecture de la *Correspondance*. Nous avons rappelé au début de ce

⁸⁸ Voir *Avitus of Vienne, op. cit.*, p. 41-46 : cette démonstration constitue la partie la plus originale de l'introduction à la traduction anglaise des lettres d'Avit (chapter 2 : manuscripts, papyrus, and editions of Avitus' letters). Les témoins manuscrits de l'œuvre d'Avit sont généralement partiels comme l'illustrent des fragments de papyrus du VI^e s (Paris, BN, lat. 8913-14). L'ensemble de la collection est connue, quant à elle, par deux sources principales : un manuscrit du XI^e-XII^e siècles conservé à la bibliothèque municipale de Lyon (L) et l'édition de Sirmond qui fut réalisée en 1643 à partir d'un manuscrit humanistique (XIV^e-XV^e siècles ?) aujourd'hui disparu (S). Malgré un classement globalement semblable, la comparaison entre ces sources laisse apparaître quelques différences notables : tout d'abord, les deux témoins ne présentent pas les mêmes carences (par exemple, l'epist. 4 est absente dans S ; l'epist. 22 absente dans L) ; ensuite, certaines épîtres sont classées différemment (par exemple, les lettres théologiques à Gondebaud et Sigismond). Le classement global des épîtres ne suit pas un ordre chronologique ni une hiérarchie de destinataires mais révèle « des petits groupes d'épîtres » (p. 38) rassemblées par thèmes. Les auteurs suggèrent donc de remettre en cause le *stemma* proposé par Peiper qui supposait l'existence d'une collection complète des épîtres et des homélies d'Avit réunies dans un même *codex* dès le VI^e siècle. Les plus anciens témoignages et les manuscrits partiels semblent confirmer que le corpus des lettres d'Avit ne circulait pas au Moyen Âge sous une forme fixe : si Grégoire de Tours évoque neuf livres d'épîtres, la *Vita Aviti* (texte tardif connu par un manuscrit du XI^e siècle) n'en recense que trois. Ces éléments incitent donc les auteurs à formuler une hypothèse originale : il se pourrait que S représente en fait « le premier état » (p. 43) de la collection des œuvres d'Avit et que « l'archétype des *Épîtres* soit un manuscrit hétérogène à partir duquel l'œuvre épistolaire fut copiée au moins trois fois (les ancêtres de S et de L et le papyrus ou son ancêtre) » (p. 44).

⁸⁹ Voir R. McKitterick, « Script and book production », dans *Carolingian Culture : emulation and innovation*, R. McKitterick (ed.), 1994, p. 231 : « Our own visual and aesthetic comprehension of most of the texts of Classical, Christian and Jewish Antiquity has been shaped by the scribes of the Carolingian period, for all these texts depend on copies made in the ninth century ».

⁹⁰ La compréhension d'un auteur dépend naturellement des conditions et de la connaissance de sa transmission manuscrite : par exemple, la découverte récente d'une homélie de Liutprand de Crémone, dont n'était connue que sa production historique, a montré qu'il était aussi l'auteur d'une œuvre morale et pastorale. Le texte de l'*Homelia Paschalis* a été publié deux fois : B. Bischoff, « Eine Osterpredigt Liudprands von Cremona (um 960) », *Anecdota nouissima*, 1984, p. 20-34 et *Liudprandi Cremonensis Opera*, cura et studio P. Chiesa, 1998, p. 153-165 (CCCM 156).

⁹¹ Voir J. E. G. Zetzel, *Latin Textual Criticism in Antiquity*, 1981, 307 p.

chapitre que, selon les éditeurs précédents, cette collection était amputée des textes écrits durant l'épiscopat d'Ennode. Mais si l'on admet que le classement des œuvres n'est pas uniquement chronologique et que la collection est postérieure de plusieurs siècles à la composition des lettres, il est légitime de reconsidérer l'ensemble de la chronologie : il n'est pas impossible, en effet, que nous possédions également des œuvres écrites après l'accession d'Ennode au siège épiscopal. Le collecteur de la fin du VIII^e s. ou du début du IX^e siècle pourrait avoir mélangé, suivant les critères que nous avons étudiés, l'ensemble des œuvres conservées, y compris celles qui ont été écrites entre 513 et 521, comme c'est probablement le cas pour la *Vita Antoni*⁹². En d'autres termes, la collection canonique d'Ennode rassemblerait déjà – mais dans un ordre dispersé – des œuvres couvrant la totalité de la carrière littéraire d'Ennode, de 496 à sa mort, en 521.

Cette hypothèse résoudrait plusieurs difficultés : tout d'abord, elle expliquerait les paradoxes apparents entre certains textes rapprochés dans la collection mais qui sont, à l'évidence, éloignés dans le temps ; ensuite, elle justifierait les préoccupations pastorales de nombreuses épîtres dont nous parlerons au chapitre 4 et qui dateraient, en fait, de l'épiscopat d'Ennode ; elle dissiperait ainsi le mystère d'une collection séparée des œuvres épiscopales qui se serait perdue. Enfin, elle expliquerait le nombre très élevé des œuvres d'Ennode par rapport à celle des autres épistoliers qui lui sont proches : Sidoine Apollinaire écrivit cent-quarante-sept lettres, parfois longues il est vrai, en une trentaine d'années (entre 455 et 487) ; nous possédons quatre-vingt-sept lettres de Rurice de Limoges, écrites entre 470 et 507, et cent-trois lettres d'Avit de Vienne écrites entre 490 et 518. Si l'on compare ces trois ensembles à la *Correspondance* d'Ennode (deux-cent-quatre-vingt-dix-sept lettres auxquels il faut ajouter les *opuscula*, les *dictiones* et les *carmina* !), la productivité littéraire d'Ennode (un total de quatre-cent-soixante-dix œuvres écrites entre 496 et 513) est beaucoup plus importante que celle de ses contemporains. On attendrait qu'elle correspondît à une période plus longue (496 à 521 ?). Mais cette hypothèse, qui reste à démontrer, supposerait une analyse approfondie de l'ensemble de la collection. En attendant, il convient d'étudier les étapes de la transmission de la *Correspondance* depuis le haut Moyen Âge, qui met en lumière la diversité de la réception d'Ennode.

B. La transmission et la réception des *Épîtres* (livres I et II)

1. La *Correspondance* dans les manuscrits

Nous pouvons distinguer deux types de manuscrits « ennodiens », ceux qui transmettent la totalité (ou presque) de son œuvre et ceux qui n'en recueillent que des extraits choisis. À l'exception du manuscrit de Bruxelles (*B*), aucun témoin ne contient la totalité de la *Correspondance*. Ils dérivent tous, en effet, du *codex uaticanus* dont ils reproduisent les lacunes déjà signalées (la totalité des Hymnes, trois épigrammes *carmin.* 2, 134-136 et sept lettres *epist.* 7, 23-29). Les manuscrits découverts après l'édition de F. Vogel, que nous signalerons chemin faisant, méritent naturellement une attention particulière pour l'établissement du texte. Le recensement de l'ensemble des témoins permet de distinguer

⁹² Voir notre commentaire, p. 26. Cette hypothèse permet de reconsidérer le sens et la date d'autres textes, comme la *dictio* 5 (Vogel CCCXXXVI : *dictio incipientis episcopi*) prononcée par un évêque accédant à la charge épiscopale. On considère, depuis Simond, qu'elle a été écrite par Ennode durant son diaconat pour un évêque dont le nom n'est jamais cité. Mais la remise en cause d'un classement uniquement chronologique autorise à l'interpréter comme le discours prononcé par Ennode au moment de son accession au siège de Pavie vers 513. Ce texte pourrait être lu alors comme une apologie du pouvoir épiscopal par Ennode lui-même (*opus.* 5, 4 : *splendorem pontificis res, non lingua testetur*).

trois phases d'intérêt pour l'œuvre d'Ennode, l'époque carolingienne (IX^e s.), les XII^e-XIII^e s. et la période humaniste (XIV^e-XV^e s.).

a) Les témoins carolingiens

Nous venons de le voir, après avoir été quasiment oubliée au cours des VII^e et VIII^e s., l'œuvre d'Ennode fut copiée en intégralité au moins quatre fois au IX^e s.

- Premier codex carolingien (=□ ; fin VIII^e s-début IX^e s. ; perdu).
- Deuxième codex carolingien, (=□ ; fin VIII^e s-début IX^e s. ; perdu, utilisé lors de la compilation des Fausses Décrétales du Pseudo-Isidore).
- Bruxelles, Bibliothèque Royale, 9845-9848, IX^e s. (B)
- Vatican, Biblioteca Apostolica, Lat. 3803, fin IX^e s. (V)

1. Fausses Décrétales du Pseudo-Isidore (Pi).

Comme nous l'avons dit plus haut, le recueil des *Fausses Décrétales* du Pseudo-Isidore, ensemble de fausses lettres et décrets pontificaux collectés à Corbie vers 835, cite plusieurs extraits d'Ennode probablement copiés à partir de (□). Ce recueil contient quatre œuvres complètes de l'évêque de Pavie : l'epist. 2, 13 (présentée comme la fin de l'epist. 3 du pape Liberius), l'epist. 5, 1 à Liberius (écrite sous le nom du pape Symmaque), l'opusc. 2 (*Libellus pro Synodo*) et la dict. 3 pour l'évêque Maximus (présentée comme une lettre de remerciement du pape Symmaque à l'évêque Laurent de Milan). À ces exemples s'ajoutent de nombreux extraits disséminés dans la collection. L'éditeur des *Fausses Décrétales*, P. Hinschius, a recensé quarante citations d'Ennode dont sept issues des livres I et II de la *Correspondance* (epist. 1, 4 ; epist. 1, 18 ; epist. 1, 20 ; epist. 2, 13 ; epist. 2, 14 ; epist. 2, 19 ; epist. 2, 22)⁹³. Dans sa réédition d'une lettre du pape Jules aux évêques orientaux, K. Zechiel-Eckes a signalé deux nouveaux extraits de l'epist. 1, 3. Nous avons systématiquement tenu compte de ces extraits qui présentent un grand intérêt pour notre édition : copiés sur l'ancêtre de V, ils offrent en effet des leçons spécifiques⁹⁴ de B, montrant que (□), la source ennodienne du Pseudo-Isidore, et B dérivent d'un exemplaire commun dans lequel nous avons vu un archétype possible de la collection d'Ennode. Certaines copies des *Fausses Décrétales* ont été réalisées dans la seconde moitié du IX^e s., à Corbie même ou dans le nord de la France⁹⁵ (Vatican, Lat. 630, milieu IX^e s. ; Vatican, Ottob. Lat. 93, fin IX^e s. ; Saint-Gall, Stiftsbibliothek, 670, fin IX^e s.)⁹⁶.

⁹³ P. Hinschius, *Fausses-Décrétales*, 1863, 771 p ; voir *tabula fontium*, p. CXXIX-CXXX.

⁹⁴ Epist. 2, 13, 7. pectoris BPI : peccatoris V ¹ alii || opusc. 2, 49. loquacitate V ² alii : colacitate BPIV ¹ || opusc. 2, 55. manifestam eum BPIV ^{ac} : manifestam in eum in V ^{pc} alii.

⁹⁵ Ces témoins du IX^e s. sont présentés à tort par l'éditeur des *Fausses Décrétales* (P. Hinschius, *op. cit.*, p. XI-LXXVI) comme des manuscrits du XI^e et XII^e s. (voir H. Fuhrmann, *Einfluß und Verbreitung der pseudoisidorische Fälschungen*, 1972, p. 176 ; S. Williams, *Codices Pseudo-isidoriani*, « Monumenta iuris canonici, C.3 », 1971, p. 149 ; K. Zechiel-Eckes, *op. cit.*, p. 70, note 82).

⁹⁶ L'epist. 2, 13 d'Ennode ne se trouve pas dans le manuscrit Vat. lat. 630. Elle est transmise dans les autres témoins du IX^e s. à la fin de l'epist. 3 du pape Liberius, ce qui suscita la surprise de certains lecteurs : nous pouvons lire dans le manuscrit de Saint-Gall une note marginale correspondant au début du texte d'Ennode : *abhinc uacillat scriptura epistolae*.

2. Paris, Bibliothèque Nationale, lat. 2833 A, IX/X^e siècle (F)

Deux autres témoins partiels de la *Correspondance*, copiés vers la fin du IX^e siècle, ont été recensés. Le manuscrit du fonds latin (2833 A) de la Bibliothèque Nationale, qui était jusqu'à présent inconnu des éditeurs d'Ennode, montre à lui seul l'intérêt de certains florilèges. Constitué de soixante-quatorze feuillets, il se termine par un recueil liturgique pour les Vigiles des défunts (fols. 54^V-74) qui a été édité en 1942 par J. Leclercq. Comme l'indique ce dernier, « la source patristique à laquelle l'auteur puise le plus abondamment est l'œuvre d'Ennode de Pavie⁹⁷ ». Si l'utilisation liturgique de l'œuvre d'Ennode est déjà remarquable, la date de cette copie (IX/X^e siècles) d'origine inconnue⁹⁸ montre que ce recueil est « au moins aussi ancien⁹⁹ » que les deux témoins principaux d'Ennode. Reproduisant des leçons caractéristiques du *codex uaticanus*¹⁰⁰, ce recueil dérive donc de V, lui aussi de la fin du IX^e s., ou de son ancêtre (□), légèrement antérieur ? Si le compilateur transforme systématiquement la première personne du singulier en première personne du pluriel et ajoute de nombreuses expressions propres à l'office des défunts, les extraits d'Ennode présentent quelques « variantes de très bon aloi¹⁰¹ » que nous avons signalées dans l'apparat critique. Un autre manuscrit plus complet confirme l'intérêt croissant pour les correspondances tardo-antiques.

3. Londres, Lambeth Palace Library, 325, fin du IX^e-début X^e siècle, (L)

Ce témoin se compose de cent-quarante-cinq feuillets et se termine (fol. 145^V) par une prière à la Vierge (*O beata maria...*) et une liste de noms d'abbés (*Albertus, Gauffredus, Tomas, Rainaldus, Uuanilo, Gausbertus, Rotbertus, Gauffredus abbates*). Si l'écriture de ces *addenda* indique que le manuscrit se trouvait encore en France au XI^e s.¹⁰², le monastère de ces abbés n'a pas été identifié. Considéré comme un descendant direct¹⁰³ de V, ce manuscrit fut copié dans le nord-ouest de la France et transporté en Angleterre, à la cathédrale de Durham¹⁰⁴, au milieu du XII^e s. Il contient l'intégralité des livres I et II (fol. 4^r-40^r) et une grande partie de la *Correspondance* d'Ennode à l'exception des epist. 7, 23-29, absentes dans V, et des epist. 3, 26-27.

⁹⁷ J. Leclercq, « Un ancien recueil de leçons pour la vigile des défunts », *RBen*, 54, 1942, p. 16-40.

⁹⁸ La notice 2833A du catalogue de la Bibliothèque Nationale précise que le *codex* a été copié par une « main méridionale » (*Catalogue général des manuscrits latins*, 3, 1952, p. 134-135).

⁹⁹ Id., p. 19, note 1.

¹⁰⁰ Epist. 1, 3, 2. surgat deus et tribuat VF : surgat et tribuat deus B || epist. 1, 5, 11. dampna VF: damna B || epist. 2, 19, 10 : filii VF : -li B || 2, 19, 11. offert ad VF : offert operi B || epist. 2, 19, 12. appetitus VF : adpe- B || epist. 2, 19, 16. peregrinantes VF : -tis B || epist. 2, 19, 16. proinde VF : perinde B || epist. 2, 19, 16. liberare VF : -ari B

¹⁰¹ J. Leclercq, « Un ancien recueil de leçons pour la vigile des défunts », 1942, p. 19, note 1.

¹⁰² M. R. James, *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Library of Lambeth Palace*, 1932, p. 426-427 ; Fini, p. 49.

¹⁰³ F. Vogel, p. XXXVIII-XXXIX.

¹⁰⁴ R. A. B. Mynors, *Durham Cathedral Manuscripts to the End of the twelfth Century*, 1939, p. 26, cité par R. H. et M. A. Rouse (« Ennodius in the Middle Ages », *art. cit.*, p. 101, note 36).

b) Ennode aux XII^e-XIII^e s.

L'essor et le renouveau qui caractérisent la « renaissance du XII^e s. » dépassent le champ de la culture, comme le montre l'histoire de ce concept depuis le livre classique de Ch. H. Haskins *The Renaissance of the Twelfth Century* (1927). Toutefois, la multiplication des copies d'Ennode illustre certaines caractéristiques de cette période qui se traduit notamment par « la remise à l'honneur de textes provenant de l'Antiquité classique et jusque-là négligés ou ignorés, l'adoption, plus ou moins complète, des valeurs intellectuelles, morales et esthétiques transmises par ces textes et enfin, par voie de conséquence, le développement d'un secteur, sinon laïcisé, en tout cas moins strictement contrôlé par l'Église, du savoir et de la pensée¹⁰⁵ ». On distingue deux milieux de circulation et de production des copies d'Ennode à partir du XII^e s., les lieux d'enseignement de l'*ars dictaminis* et les abbayes cisterciennes.

1. Un modèle pour l'*ars dictaminis*

La seconde phase d'intérêt pour Ennode est en effet contemporaine du développement de l'*ars dictaminis*, dès la fin du XI^e s., qui « [subordonnait] toute la rhétorique à une théorie du style épistolaire¹⁰⁶ ». La contribution d'Ennode à la chancellerie pontificale – nous verrons plus loin qu'il écrivit plusieurs lettres pour le compte d'évêques et du pape lui-même¹⁰⁷ – n'est probablement pas étrangère à ce succès. En effet, les missives pontificales étaient considérées comme les lettres par excellence car elles exprimaient, par leurs codes très stricts, la hiérarchie des relations et structuraient la communication entre les membres du corps social. Le développement de l'*ars dictaminis* se traduit par la multiplication de manuels¹⁰⁸ et des copies complètes ou partielles des correspondances antiques dont l'expression, très formelle, n'était pas sans rapport avec le style de chancellerie (Symmaque, Ennode, Cassiodore...).

- León, Biblioteca de la catedral, 33, fin du XII^e siècle (D)

Ce nouveau témoin se compose de cent-quatre-vingt-dix-sept feuillets de parchemin¹⁰⁹. Copié dans le centre de la France (Orléans ?) dans les années 1170-1180¹¹⁰, ce manuscrit

¹⁰⁵ J. Verger, *La Renaissance du XII^e siècle*, Paris, 1996, p. 12.

¹⁰⁶ Curtius, p. 143. Voir *Repertorium der Artes dictandi des Mittelalters*. I : « Von den Anfängen bis um 1200 », F.-J. Worstbrock, M. Klaes und J. Lütten (hgg.), *Münstersche MittelalterSchriften* 66, 1992, p. 1-6.

¹⁰⁷ Voir chapitre 6, p. 181.

¹⁰⁸ Les premiers manuels connus ont été écrits vers 1080 par Albéric du Mont-Cassin (*Breuarium de dictamine, Flores rhetorici*), vers 1120 par son disciple Hugues de Bologne (*Rationes dictandi prosaice*) et par un maître d'éloquence, Henricus Francigena, qui écrivit à Pavie entre 1119 et 1124 un traité intitulé *Summa dictandi quae dicitur aurea gemma*. L'enseignement de l'*ars dictaminis* se répandit en France (Toulouse, Tours, Orléans, Paris) à partir du milieu du XII^e s., grâce en particulier à Bernard de Bologne. Il se fonde sur une division de l'épître en cinq parties : *salutatio, benivolentiae captatio, narratio, petitio, conclusio* (Voir V. Abbruzzetti, « La codification du genre épistolaire au Moyen Âge. Un exemple italien : Boncompagno da Signa », *Epistulae Antiquae II*, 2002, p. 367-377. ; voir aussi A.-M. Turcan-Verkerk, *ALMA*, à paraître).

¹⁰⁹ R. Beer – J. E. Diaz, « Noticias bibliograficas y catalogo de los codices de la Santa Iglesia Catedral de León », 1888, p. 35 ; voir aussi C. Rohr, *Der Theoderich-Panegyricus*, p. 88-90.

est signalé au XV^e s. dans la bibliothèque de la cathédrale de León où il a sans doute été rapporté par un clerc ayant fréquenté les écoles françaises d'*ars dictaminis*. Présentant les mêmes lacunes que le *codex uaticanus*, il contient l'intégralité des livres I et II (fols. 6^r-50^v). R. H et M. A. Rouse se fondent sur un relevé de variantes caractéristiques pour montrer que *D* ne dérive directement « d'aucun manuscrit connu¹¹⁰ ».

- Londres, British Library, Royal 8 E. IV, XII/XIII^e siècle (A)

Recensé après l'édition de Vogel, ce nouveau témoin se compose de cinquante-cinq feuillets de parchemin. Si son origine est inconnue, nous pouvons noter la présence de quatre leçons caractéristiques de *L* (Londres, Lambeth Palace Library, 325, fin du IX^e-début X^e s.), copié dans le nord-ouest de la France et transporté en Angleterre à la cathédrale de Durham.

epist. 1, 3, 1. fuerat <i>BVDETCP</i>	fuerant <i>LAO</i>
epist. 1, 3, 9. inpasta <i>BVDETCP</i>	inpascha <i>L^{pc} AO</i>
epist. 1, 14, 5. ancipiti <i>BVDETCP</i>	accipienti <i>LA</i>
epist. 2, 27, 1. ut <i>BME</i>	ut <i>V^{sl} T² ut om. DCPet LA</i>

Recensé au XVI^e siècle dans la bibliothèque de l'abbaye cistercienne de Rievaulx (Yorkshire) sous le titre *Epistolae Ennodii*¹¹², ce manuscrit contient, avec quelques lacunes, la *Correspondance* d'Ennode (epist. 1, 1 à epist. 9, 17 : fol. 1-50^r) ainsi que des extraits de la *Correspondance* de Symmaque (epist. 5, 72-76, 78, 77, 91-98 et epist. 6, 1-32 : fol. 50^v-55^r). P. Orth constate que les extraits de Symmaque reproduisent les variantes du manuscrit carolingien de Paris (*codex Paris*, BNF, lat. 8623, IX^e s.)¹¹³. La collation de ce témoin, qui n'avait jamais été entreprise pour une édition d'Ennode, confirme sans surprise que *A* appartient à l'ensemble des manuscrits dérivés du *codex uaticanus*. Toutefois, ce témoin manifeste plusieurs traits caractéristiques : il multiplie les variantes aberrantes¹¹⁴,

¹¹⁰ R. H. et M. A. Rouse, « Ennodius in the Middle Ages », p. 109: « The manuscript was written toward the end of the twelfth century – at the beginning of the last quarter, to judge from the absence of ampersands and the rare use of the cedilla. The occasional paragraph marks in gibbet form also suggest a date in the 1170s or 1180s. ».

¹¹¹ Id., note 69.

¹¹² Id., p. 48 ; N. R. Ker, *Medieval Libraries of Great Britain*, 1941, p. 89 ; D. N. Bell, *The Libraries of the Cistercians, Gilbertines and Praemonstratensians*, 1992, p. 140, n. 23.

¹¹³ P. Orth, « Eine vermeintliche Sammlung von Briefen aus dem Ostgotenreich », *Deutsches Archiv für Erforschung des Mittelalters*, 53, 1997, p. 554-561.

¹¹⁴ De nombreuses variantes propres à ce manuscrit modifient complètement le sens de certaines phrases, par exemple dans l'epist. 1, 15 :4. inpendere *codd.* : *om. A* || 7. antiquauerat *codd.* : *antiquum erat A* || 9. calliditatis *codd.* : *caliditate A* || 11. conuerto *codd.* : *committo A* || 13. occupationi *codd.* : *-ne A* || 14. pulsati *codd.* : *-tum A* || 14. ualet *add. A*. La collation des lettres de Symmaque conduit à un constat différent si l'on en croit P. Orth. En confrontant ce manuscrit à sa source, le *codex parisinus* du IX^e s. (*P*), principal témoin des lettres de Symmaque, il remarque que les variantes améliorent le texte de Symmaque : « [A] bietet einen gegenüber *P* besseren Text » (P. Orth, *art. cit.*, p. 559).

contient des répétitions de termes voire des gloses¹¹⁵, ajoute souvent la salutation *uale* ou *ualete*¹¹⁶, omet quelques épîtres¹¹⁷, ne marque pas toujours le passage d'une œuvre à l'autre¹¹⁸ et présente une version abrégée des épîtres les plus difficiles¹¹⁹. Ce manuscrit pourrait constituer, selon R. H. et M. A. Rouse, un *compendium* épistolaire d'Ennode dont témoignerait aussi un florilège beaucoup plus court (*cod.* Bourges 400, fols. 126v-133, XII^e s.)¹²⁰. L'omission volontaire d'extrait religieux¹²¹ et le choix exclusif de modèles épistolaires (Symmaque et Ennode) indiquent que cet abrégé était destiné à l'enseignement de l'*ars dictaminis*. La collation de A présente un grand intérêt pour l'histoire de la transmission du texte : si certaines leçons laissent supposer qu'il dérive de L, nous pouvons le rattacher aussi à un témoin postérieur (*Ottobonianus lat.* 687, XIII^e s., fols. 13-28 = O) dont l'origine était jusqu'alors inconnue.

- Vatican, Biblioteca Apostolica, Ottobonianus lat. 687, XIII^e s. (O)

Ce *codex* hétérogène se compose de quinze fragments de manuscrits différents. L'œuvre d'Ennode est transmise partiellement dans un ensemble de feuillets du XIII^e s. répartis en deux quaternions : le premier contient treize épîtres du livre I (epist. 1, 1 à epist. 13, 3 jusqu'à « ... si miseretur » ; les epist. 1, 10 et 1, 11 sont mutilées) ; le second contient la dict. 22 ainsi que deux groupes de six (epist. 8, 6 à 8, 11) et trente-huit épîtres (epist. 8, 22 à 9, 17)¹²². L'absence d'œuvre explicitement religieuse montre que ce *codex* composite, essentiellement constitué de modèles épistolaires, était destiné à l'enseignement de l'*ars dictaminis*. La collation de ce témoin partiel met en évidence sa dépendance à l'égard de A :

¹¹⁵ Ennod. epist. 1, 17, 6. *digenti praesentia codd.* : *praesenti digenti praesentia A.*

¹¹⁶ Dans les seuls livres I et II, la forme *uale* est ajoutée trois fois (epist. 1, 13 ; 2, 18 ; 2, 21) et la forme *ualete* quatre fois (epist. 1, 14 ; 1, 15 ; 1, 17 et 1, 25).

¹¹⁷ Plusieurs épîtres sont omises (epist. 1, 7 ; epist. 1, 8 et epist. 2, 11).

¹¹⁸ L'epist. 2, 13 se termine par le *carmin*. 2, 2 sans que soit indiqué le début du *carmin* dont les vers se fondent dans le corps de l'épître comme de la prose ; alors que les lettres commencent par une initiale, le passage de l'epist. 2, 15 à l'epist. 2, 16 n'est pas marqué non plus.

¹¹⁹ L'epist. 1, 6 se réduit à quelques expressions, l'epist. 2, 6 ne contient pas la phrase « *taceo...instructum* » qui pose un difficile problème d'établissement du texte et de nombreuses lettres sont en réalité abrégées (les exemples les plus frappants sont l'epist. 1, 5, l'epist. 2, 12, l'epist. 2, 15 et l'epist. 2, 16).

¹²⁰ R. H. et M. A. Rouse, « The *Florilegium Angelicum*. Its Origin, Content and Influence », *Medieval Learning and Literature*, 1976, p. 83. Le manuscrit de Bourges ne contient aucun extrait de la correspondance mais recueille de longues citations de la dict. 1 (Vogel I) et de l'opusc. 7 (Vogel VIII).

¹²¹ Le meilleur exemple se trouve dans l'épître 1, 5 où sont omises les paragraphes 12 et 13 qui contiennent une prière à la Vierge (« *Felix mater...* ») et deux citations scripturaires (Matt. 11, 12 et Matt. 18, 19).

¹²² Fini, p. 68-69.

epist. 1, 2, 1. minaces <i>BDECP</i> -cis <i>VL T</i> ¹ -ci <i>AO</i>	
epist. 1, 3, 9. inpasta <i>BVDETCP</i>	-pascha <i>L</i> ^{pc} <i>AO</i>
epist. 1, 5, 2. exaltabit <i>B</i> -uit <i>VLDECP</i> excitavit <i>T</i>	exultavit <i>AO</i>
epist. 1, 5, 10. utraque <i>BVLDT</i>	utramque <i>ACPO</i>
epist. 1, 5, 12-13. uos gaudete...utilitate poscentibus	<i>om.</i> <i>AO</i>
epist. 1, 5, 14. supera <i>BVLDET</i>	-perna <i>ACPO</i>
epist. 1, 9, 1 loquendi <i>B</i> <i>CP</i> loquendis <i>L</i>	dis <i>VDATO</i>
epist. 1, 12, 5. significet <i>BVLDETCP</i> , <i>edd.</i> :	cetur <i>AO</i>

Si les variantes et les omissions communes illustrent, nous semble-t-il, le lien étroit entre *A* et *O*, ce manuscrit (*Ottobonianus* lat. 687, fols. 13-28) est trop lacunaire pour que sa fonction soit établie avec certitude. Toutefois, il serait artificiel de distinguer trop radicalement les copies destinées aux écoles d'*ars dictaminis* et aux milieux monastiques : la présence de *A*, contenant uniquement des épîtres de Symmaque et d'Ennode, dans la bibliothèque de l'abbaye cistercienne de Rievaulx illustre à elle seule l'intérêt que les milieux cisterciens portaient aux modèles épistolaires de l'Antiquité tardive et en premier lieu à Ennode.

c) Les Cisterciens, lecteurs d'Ennode : épistolographie, spiritualité et primauté pontificale

Il serait artificiel de penser le renouveau culturel du XII^e s. indépendamment de la mutation religieuse que connut alors l'Occident : « pratiquement tous les auteurs de cette Renaissance ont été, nous le verrons, des hommes d'Église (...) ; l'Antiquité dont ils cherchaient à remettre en valeur les œuvres et la langue n'était pas l'Antiquité païenne, mais l'Antiquité chrétienne (...) »¹²³. Le succès des auteurs patristiques chez les Cisterciens, dont l'essor a dominé le renouveau de la vie régulière du XII^e s., confirme que la *renouatio* culturelle était perçue comme un fondement de la *reformatio* de l'Église et de la société chrétienne. L'intérêt des Cisterciens pour les collections épistolaires répond à la nécessité de disposer de modèles de correspondances chrétiennes. Ce besoin révèle « l'un des paradoxes du monachisme médiéval¹²⁴ » selon lequel les interdictions d'écrire et de recevoir des lettres n'ont pas empêché les moines de composer des correspondances abondantes. Les Cisterciens illustrent parfaitement cette contradiction puisqu'ils ont été des correspondants prolifiques et qu'ils ont joué un rôle déterminant dans l'enseignement de l'art d'écrire des lettres : « On sait que l'abbaye de Clairvaux et les monastères qui en dépendaient furent, avec les villes universitaires de la Loire, au XII^e et au XIII^e s., les principaux conservatoires en France, de l'*ars dictaminis*¹²⁵ ». Mais l'intérêt des Cisterciens pour Ennode ne s'explique pas seulement par son éloquence mais aussi par la signification religieuse de son œuvre. Les recueils de morceaux choisis révèlent qu'Ennode était considéré comme un auteur propice à l'édification morale et à la spiritualité : de nombreux extraits de ses œuvres se retrouvent en effet dans des recueils destinés à l'*aedificatio sui* et dans les *Flores philosophorum*. Citons l'exemple d'un recueil d'*Exhortationes morales*

¹²³ J. Verger, *La Renaissance du XII^e siècle*, 1999, p. 20.

¹²⁴ G. Constable, « L'échange épistolaire en milieu monastique au Moyen Âge », *Érudition et commerce épistolaire. Jean Mabillon et la tradition monastique*, 2003, p. 353.

¹²⁵ Ch.-V. Langlois, « Formulaires de lettres du XII^e, du XIII^e et du XIV^e siècles », *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. 35. 2, 1897, p. 413.

(codex 720 de la Biblioteca Angelica, XIII^e s., 107 fols.), où les extraits d'Ennode sont présentés sous la forme de brèves sentences morales. Le recueil pour la liturgie des défunts (codex BNF, 2833A, IX^e s.), qui est essentiellement constitué de sentences ennodiennes, semble illustrer aussi que ses œuvres étaient propices à la spiritualité chrétienne. Toutefois, l'attrait des Cisterciens pour l'évêque de Pavie semble dépasser cette dimension spirituelle et s'explique surtout par sa contribution à la primauté du siège romain¹²⁶.

Cet aspect aujourd'hui méconnu¹²⁷ de la réception d'Ennode est confirmé par l'intérêt que son œuvre suscitait dans les milieux pontificaux depuis le IX^e s. Sa présence dans les collections et les bibliothèques pontificales¹²⁸ et l'hommage que lui rendirent plusieurs figures marquantes de la papauté médiévale montrent qu'il comptait parmi les auteurs qui avaient contribué à renforcer l'autorité du pape : Grégoire VII avait même célébré sa mémoire, en 1075, dans les célèbres *Dictatus Papae* qui définissent les prérogatives du pape face aux églises de la Chrétienté latine. Considéré comme un héraut de la primauté romaine, Ennode ne pouvait donc laisser indifférents les Cisterciens qui furent, on le sait, un auxiliaire puissant de l'autorité pontificale aux XII^e et XIII^e siècles¹²⁹. Parmi les principaux témoins produits ou acquis par les Cisterciens, nous pouvons signaler les manuscrits suivants :

1. Berlin, Deutsche Staatsbibliothek, Phillipps 1715, XII^e s. 5 (M)

Copié en Angleterre sur *L* peu après son arrivée à Durham, *M* fut ensuite donné à l'abbaye cistercienne *Sancta Maria de Fontanis* dans le Yorkshire où il resta jusqu'à la dissolution de l'abbaye en 1536. Son *ex-libris* indique que le généreux donateur, le *medicus* Atenulfus, fit présent des œuvres d'Ennode aux Cisterciens « pour le salut de son âme » : *Liber sancte marie de fontan(is) quem dedit ei pro redemptione anime sue magister Atenulfus medicus. Anima eius requiescat in pace. Amen*¹³⁰. Ce geste confirme qu'Ennode était perçu comme un auteur propice à l'édification morale et à la spiritualité. Ce manuscrit réapparut à la fin du

¹²⁶ Sur l'implication d'Ennode dans les schismes laurentien et acacien (voir chapitre 6, p. 182 sq.).

¹²⁷ Il est négligé par R. H. et M. A. Rouse qui expliquent l'intérêt pour Ennode au XII^e s. par les besoins de la spiritualité cistercienne et l'enseignement de l'*ars dictaminis* : « Quite distinct from Cistercian spirituality, was the role played by the twelfth-century schools in training men skilled in the *ars dictaminis* for service in the episcopal chancelleries » (« Ennodius in the Middle Ages », *art. cit.*, p. 113).

¹²⁸ L'intérêt pour la valeur doctrinale de l'œuvre d'Ennode se traduit par la présence de certains textes dans des collections pontificales. Par exemple, deux épîtres d'Ennode (epist. 2, 14 aux évêques africains ; epist. 5, 1 à Liberius) sont transmises dans la *Collectio Auellana* sous le nom du pape Symmaque. D'autres textes, nous l'avons vu, se retrouvent dans les *Fausse Décrétales* du Pseudo-Isidore. Cette collection hétéroclite, qui connut une importante diffusion, compte plus de dix mille fragments qui insistent notamment sur la nécessité de renforcer l'autorité du pontife romain. Enfin, les inventaires des Bibliothèques confirment l'intérêt suscité par l'œuvre d'Ennode. La cour d'Avignon, par exemple, possédait deux exemplaires de son œuvre : le premier est répertorié de 1369 à 1411 ; le second fait partie des 251 manuscrits que le pape Benoît XIII emporta dans sa fuite à Peñíscola en 1409. Ces exemplaires ne nous sont pas parvenus. La description de ces *codices* ne permet pas de les identifier aux témoins que nous connaissons actuellement (voir C. Rohr, *Der Theoderich-Panegyricus*, p. 77-80).

¹²⁹ Les Cisterciens, dont certains furent des papes (Eugène III : 1145-1153), jouèrent un rôle important pour le pouvoir pontifical, en particulier au cours du schisme d'Anaclet en 1130 et du conflit entre Alexandre III et Victor IV. Saint Bernard intervint personnellement dans la résolution des conflits schismatiques et dans la défense de l'autorité romaine (voir *De consideratione* ; l'epist. 124 à l'archevêque de Tours Hildebert ; etc.).

¹³⁰ Cet *ex-libris* est reproduit par V. Rose, *Verzeichniss der lateinischen Handchriften der königlichen Bibliothek zu Berlin*, 1893, p. 387.

XVI^e s. au collège jésuite de Clermont, à Paris, et devint la possession de Nicolas le Fèvre qui le prêta à J. Sirmond pour réaliser son édition de 1611¹³¹. Il est composé aujourd'hui de quatre-vingt douze feuillets de parchemin¹³², les vingt-quatre premiers feuillets ayant disparu. Les premières lignes correspondent à la fin du *Libellus pro Synodo* (Vogel IL). La *Correspondance*, amputée du livre I et du début du livre II, commence avec l'epist. 2, 14 (Vogel LI). Ce témoin corrompu – qui reproduit les lacunes de V et, pour les épîtres 2, 14 à 2, 28 – les variantes de L, n'apporte aucun élément nouveau pour l'établissement du texte et n'a pas de descendance connue. Nous n'en avons donc pas tenu compte dans l'apparat critique.

2. Escorial, Biblioteca de San Lorenzo, d. III. 22, début XIII^e s. (E)

Composé de cent-trente-neuf feuillets de parchemin¹³³, ce *codex* épistolaire contient des œuvres d'Ennode (fol. 1-66^r), d'Yves de Chartres (fol. 67^r-138^r) et de Bernard de Clairvaux (fol. 138^v-139^v). Il transmet l'intégralité des livres I et II des épîtres puisque l'œuvre d'Ennode s'interrompt au milieu de l'opusc. 1, paragraphe 59 (Vogel CCLXIII).

Le changement d'écriture (fol. 57^r) montre l'intervention de deux copistes différents. Selon C. Rohr, le contenu épistolaire du manuscrit prouve qu'il « provient des écoles de l'*ars dictaminis* français (Chartres, Orléans, Vendôme)¹³⁴ ». S'il n'y a, certes, « aucune contradiction » entre cette origine possible et la présence du manuscrit dans les cercles cisterciens, il n'est pas nécessaire toutefois de supposer qu'il ait été produit dans un cadre scolaire. En effet, les abbayes cisterciennes manifestaient elles aussi le besoin de modèles épistolaires et prodiguaient un enseignement destiné aux moines sans que l'on puisse parler à proprement parler d'écoles¹³⁵. En outre, les *ex-libris* de E confirment que ce manuscrit a circulé dans les milieux religieux : une première inscription incomplète ne permet pas d'identifier le nom de l'évêque du XIII^e s. (...*inati ep(iscop)i*) qui offrit probablement le *codex* pour le salut de son âme¹³⁶. En revanche, une inscription de la fin du XIII^e s. (fol. 138^r) indique que le manuscrit fut donné par un certain Pertussus à une abbaye cistercienne du Latium : *Liber sancti Stephani Fosse Noue quem dedit d(ominus) P(er)tussus*.

3. Troyes, Bibliothèque Municipale, 658, 461 et 469, fin XII^e-XIII^e s. (T)

L'œuvre d'Ennode est transmise à travers trois manuscrits de Clairvaux¹³⁷ contenant respectivement les textes suivants : *cod.* 658 : op. I-CXIX ; *cod.* 461 : op. CXX-CCCCVI ; *cod.*

¹³¹ Id., p. 387-389 et F. Vogel, p. XL.

¹³² Fini, p. 41.

¹³³ Id., p. 43.

¹³⁴ C. Rohr, *Der Theoderich-Panegyricus*, p. 92.

¹³⁵ T. Falmagne, « Les Cisterciens et les nouvelles formes d'organisation des florilèges aux 12^e et 13^e siècles », *ALMA*, 55, 1997, p. 100-101 : « La relative absence d'auteurs poétiques ou d'autorités propres au canon scolaire dans les manuscrits cisterciens antérieurs à 1250 n'engage pas à modifier la perspective d'un cloître sans école ».

¹³⁶ Sous le nom en partie effacé de l'évêque est écrit un avertissement d'inspiration religieuse : *Quicumque hunc librum furatus fuerit uel celauerit uel titulum hunc deleuerit, sit perpetuum anathema*.

¹³⁷ Fini, p. 57.

469 : op. CCCCVII-CCCCLXVIII). Les livres I et II des épîtres se trouvent donc dans le *cod.* 658, composé de cent-quatre-vingt-trois feuillets, où se trouvent des auteurs variés : Guibert de Nogent (*Expositio tropologica in Prophetas minores et in Lamentationes Ieremiae*), Ennodius (op. I-CXIX), *Explicationes breues in nonnulla Scripturae loca, Explanatio super hymnos quibus utitur ordo Cisterciensis, Almi prophetae*. Les œuvres d'Ennode dériveraient d'un manuscrit aujourd'hui perdu (Z), copie directe du *codex uaticanus*, qui est considéré par R. H. et M. A. Rouse comme « une source potentielle du *Florilegium Angelicum*¹³⁸ ».

L'étude synthétique de la transmission manuscrite des épîtres aux XII^e-XIII^e s. met en évidence la diversité de la transmission et des interprétations de cette œuvre qui est emblématique de la réception de l'Antiquité tardive. La multiplication des manuscrits épistolaires traduit en effet un réel intérêt pour Ennode qu'illustre aussi, dans une moindre mesure, la production littéraire de l'époque : citons, par exemple, cette réminiscence d'Ennode dans la *Correspondance* de Pierre de Celle, abbé de Saint-Rémi de Reims puis évêque de Chartres jusqu'à sa mort en 1183.

Ennode	Pierre de Celle
Epist. 2, 22, 1 à Faustus : <i>superuacuis ad beneficia laborat inpendiis , qui solem certat facibus adiuuare</i> ; « superflus sont les frais que s'impose, pour rendre service, celui qui lutte pour aider le soleil avec des torches ».	Epist. 173 à Jean de Salisbury : <i>superuacuis impendiis laborat, qui solem facibus nititur adiuuare</i> ¹³⁹ ; « superflus sont les frais que s'impose, qui cherche à aider le soleil avec des torches ».

Un demi-siècle plus tard, le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, écrit vers 1244, contient au moins onze citations d'Ennode¹⁴⁰. À ce regain d'intérêt rhétorique et doctrinal pour Ennode répondent les premiers témoignages négatifs sur son œuvre.

d) La dévalorisation d'Ennode à partir du XII^e

1. La correspondance d'un évêque et d'un légat pontifical en 1160

La première critique connue est celle de l'évêque Arnoul de Lisieux (vers 1109-1182) qui vécut à une période où, nous l'avons vu, l'œuvre d'Ennode connut une nouvelle diffusion. Constructeur de la cathédrale de Lisieux, Arnoul était connu pour ses compétences juridiques et diplomatiques : il avait rempli, par exemple, un rôle de premier plan dans les tentatives de conciliation entre le roi d'Angleterre Henri II et Thomas Becket dans le conflit sur l'immunité devant les tribunaux définie par le droit canon. Il était également un lettré reconnu, auteur de *carmina* et d'une abondante correspondance qui illustre son implication dans les affaires politiques de son temps¹⁴¹. L'une de ses épîtres fut écrite durant l'été 1160 au légat pontifical Henri de Pise, Cistercien et cardinal-prêtre de la Basilique des Sts-Nérée-et-Achillée. Henri était arrivé en France en février où il résida à Vézelay et probablement à l'abbaye cistercienne de Fontenay¹⁴². Le but de son séjour était essentiellement politique :

¹³⁸ R. H. et M. A. Rouse, « The *Florilegium Angelicum* », *art. cit.*, p. 83.

¹⁴⁰ Cette référence est citée par R. H. et M. A. Rouse, « Ennodius in the Middle Ages », *art. cit.*, p. 106.

¹⁴¹ *The Letters of Arnulf of Lisieux*, éd. F. Barlow, *op. cit.*

¹⁴² Sur l'ambassade du « cardinal cistercien Henri » en France en 1160, voir P. Classen, « Aus der Werkstatt Gerhochs von Reichersberg », *Deutsches Archiv*, 1967, p. 52-53.

après une intense activité diplomatique en Italie, le légat du pape Alexandre III multipliait les contacts en vue du synode de Londres à l'occasion duquel l'Église anglaise devait prendre parti dans le schisme entre Alexandre III et son rival Victor IV soutenu par l'empereur Barberousse. Au moment où Henri arriva en France, en février 1160, l'empereur réunit, de sa propre autorité, à Pavie, un concile qui proclama la légitimité de Victor. Dans ce contexte, la lettre d'Arnoul de Lisieux, qui est en réalité une réponse, permet de reconstituer la requête d'Henri qui avait voulu s'assurer de la fidélité d'Arnoul et lui avait demandé... un exemplaire d'Ennode de Pavie ! Le lien entre ces deux éléments est moins surprenant qu'il n'y paraît : Ennode avait lui-même participé au règlement d'un schisme entre deux papes rivaux, Symmaque et Laurent, qui incarnaient deux conceptions différentes du siège romain. Henri avait donc probablement entendu parler d'Ennode dans les milieux pontificaux qui, comme nous l'avons dit plus haut, célébraient, depuis le IX^e s., son engagement en faveur de l'autorité pontificale¹⁴³. Toutefois, le contenu de la réponse d'Arnoul ne manque pas de surprendre.

2. La critique stylistique : un code de la critique doctrinale ?

Après avoir rassuré Henri sur son attitude à l'égard de Rome¹⁴⁴, l'évêque de Lisieux manifeste sa réserve sur la qualité de l'œuvre d'Ennode. Mais il n'est nullement question de politique ou d'autorité pontificale dans cette lettre. Le discrédit prend la forme d'une « critique littéraire¹⁴⁵ » visant à déconseiller la lecture d'une œuvre dont il s'est procuré une copie pour l'occasion¹⁴⁶ : « (...) je vous envoie le livre d'Ennode. Ce n'est pas le mien, il est vrai, mais si votre expérience y consent, j'en renverrai une copie le plus rapidement possible. En ce qui me concerne, je n'avais pas connaissance de ce livre avant que vous ne me le signaliez (...). Oui vraiment, au premier aspect, se manifeste son expression difficile et obscure et, alors qu'un style plus limpide doit éclaircir la difficulté des sujets, son expression ténébreuse é mousse plutôt leur compréhension¹⁴⁷ ». La dévalorisation d'Ennode est justifiée par un jugement général sur la pureté du style et le bon goût littéraire.

¹⁴³ Cette explication nous paraît plus crédible que les vagues hypothèses avancées par R. H. et M. A. Rouse : « Perhaps Henry had heard of Ennodius through his Cistercian connections at Fontenay ; or perhaps, instead, he had come across the name, and copious extracts from text, of Ennodius in the *Florilegium Angelicum* at the court of Alexander III, its presumed dedicatee » (« Ennodius in the Middle Ages », *art. cit.*, p. 108).

¹⁴⁴ Arnoul donne à Henri une copie de la « lettre fidèle » qu'il enverra au concile de Londres auquel il ne se rendra pas personnellement (Arnoul de Lisieux, *epist. 27 à Henri de Pise*, p. 37 : (...) *Cui sane colloquio, quia corporaliter adesse non potui, per epistolam saltem interesse curavi, ut persone uicem pagina suppleat, et uiue uocis instantiam epistola fidelis instauret. Cuius etiam epistole transcriptum sanctitati uestre censui destinandum, ut deuotionem meam, quamuis parum utilem, officiosam tamen uestra dilectio recognoscat*).

¹⁴⁵ P. von Moos, « Literarkritik im Mittelalter : Arnulf von Lisieux über Ennodius », *Mélanges offerts à René Crozet*, t. II, 1966, p. 929-935.

¹⁴⁶ Arnoul de Lisieux a probablement emprunté cette copie à Philippe, l'évêque de Bayeux, un de ses proches, qui avait constitué une importante bibliothèque privée de cent-trente manuscrits environ et qui donna en 1164 un exemplaire d'Ennode à l'abbaye du Bec (R. H. et M. A. Rouse, « Ennodius in the Middle Ages », *art. cit.*, p. 108 : « Very likely, then, Philip was the 'someone else' from whom Arnulf borrowed a copy of Ennodius to fill Henry of Pisa's request, and Henry must thereafter have returned it, for it was included in Philip's bequest to Bec four years later »).

¹⁴⁷ Arnoul de Lisieux, *epist. 27 à Henri de Pise*, p. 37 : *librum Ennodii uobis mitto, alienum quidem, sed, si experientia uestra probauerit, transcriptum cum quanta fieri poterit festinatione remittam. Ego autem librum illum non uideram, priusquam mihi uestro fuisset assignatus inditio. (...) Prima siquidem facie difficilis et obscurus incedit et, cum rerum difficultatem stilus lucidior debeat aperire, intelligentiam potius sermo tenebrosus obtundit. Cumque multum habeat laboris inspectio, nihil habet assecutio uoluptatis, quia nec absolute sententia complacet nec oratio uenustate*.

Arnoul défend une conception classique de l'éloquence qui refuse la préciosité artificielle et contournée des auteurs « asianistes ». D'autres érudits¹⁴⁸ dénonçaient également la lecture, jugée excessive, des auteurs précieux de l'Antiquité tardive. Mais la charge contre Ennode dépasse la condamnation d'une « mode » : « A mon avis », poursuit Arnoul, « chez les anciens, ce livre n'était ni connu, ni apprécié et c'est pour cette raison qu'il n'est jamais tombé dans les mains de nombreux lecteurs ; au contraire, il est resté longtemps enseveli dans quelque vieille armoire jusqu'à ce que, récemment, il revienne à la lumière grâce à son obscurité et l'intérêt tout nouveau que suscite un nom étranger. Il y a des gens en effet qui admirent d'autant plus ce qui est difficile qu'ils le comprennent moins ; et ils considèrent comme de moindre valeur et comme des enfantillages ce que l'agréable sérénité d'un style lumineux fait rayonner. (...) Mais lisez-le donc et jugez cet Ennode non pas d'après mon sentiment mais plutôt selon votre propre expérience (...) ».

Le ton policé de cette « critique littéraire » dissimule mal le désir de discréditer une œuvre, à cause de son style, certes, mais sans doute aussi de son contenu : dans le contexte du schisme entre Alexandre III et Victor IV, la défense intransigeante, par Ennode, de la primauté pontificale ne pouvait passer inaperçue. En outre, nous savons qu'Arnoul était extrêmement méfiant à l'égard de l'autorité romaine. Défenseur des évêques en conflit avec le pape¹⁴⁹, il fut par exemple un adversaire résolu de Thomas Becket dont il dénonça l'arrogance à Alexandre III¹⁵⁰. Le contexte politique de l'année 1160, l'attitude d'Arnoul à l'égard de Rome et son silence absolu sur cet aspect de l'œuvre d'Ennode – qui avait écrit, entre autres, un opuscule entier sur l'immunité du pape – montrent que sa critique littéraire contient implicitement une condamnation idéologique profonde. Elle est un bon exemple du cryptage épistolaire qui, sous le couvert d'une argumentation littéraire ou théologique souvent érudite, respecte les codes de la communication sociale et hiérarchique pour critiquer des conceptions politiques ou ecclésiologiques. Cet encodage, qui ne dupait sans doute personne, n'est pas propre au XII^e s. Nous verrons dans le chapitre sur l'écriture épistolaire d'Ennode¹⁵¹ que la préciosité de ses correspondances définissait déjà, à la fin de l'Antiquité, un mode d'expression et de communication extrêmement fermé.

La correspondance entre Henri de Pise et Arnoul de Lisieux, qui aurait pu rester anecdotique, reflète la diversité de la réception d'Ennode. Si la valeur doctrinale de cette œuvre fut longtemps un sujet de controverse dans l'historiographie religieuse à propos de l'autorité pontificale¹⁵², le jugement de l'évêque de Lisieux traduit une sorte de *doxa*

¹⁴⁸ Voir à la même époque Jean de Salisbury (*Policraticus*, 659 f et *Metalogicus*, 891 d), au début du XIII^e s. Geoffroi de Vinsauf (*Poetria Noua*, vers 1946 sq.) et, à la fin du XIII^e s., Salimbene de Adam (*Cronica*, « *De diuersis historiarum scriptoribus* », p. 268-269).

¹⁴⁹ Il défendit, par exemple, l'archevêque d'York, Roger de Pont-l'Évêque, déposé pour avoir couronné Henri malgré l'opposition du pape (R. Poupardin, « Dix-huit lettres inédites d'Arnoul de Lisieux », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 63, 1902, p. 352-373 ; epist. XI, p. 366-367), et l'évêque de Bath, Renaud Fitzjocelin, auquel le pape reprochait son attitude lors du meurtre de Becket (Id., epist. XIII, p. 369).

¹⁵⁰ Arnoul de Lisieux, epist. 54b au pape Alexandre III, p. 106-110.

¹⁵¹ Voir chapitre 8 « les feux et les artifices de l'écriture ».

¹⁵² A la fin du XVII^e s., Louis Ellies Dupin fit une présentation très critique de l'œuvre religieuse d'Ennode (L. E. Dupin, *Nouvelle bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, A. Pralard, 1686). Cette dévalorisation systématique provoqua, deux siècles plus tard, une vive réaction du Père S. Législé qui tenta de réhabiliter Ennode dans une apologie de la suprématie pontificale : « [Ennodius] a mérité les plus amères critiques du coryphée de l'école gallicane au XVII^e s. Ellies Dupin et ses disciples (...) n'ont jamais pardonné à saint Ennodius d'avoir affirmé et démontré, au début du VI^e s., les séculaires prérogatives du Pontife romain ». Ils ont cherché à « ruiner

sur la médiocrité stylistique d'Ennode qui s'est prolongée jusqu'au XX^e siècle. Comme le cherchait sans doute Arnoul dans un contexte polémique précis, la critique du style a peu à peu contaminé celle du contenu de la *Correspondance*, jugé depuis lors « languissant¹⁵³ », « maigre et insignifiant¹⁵⁴ », voire « d'une consternante nullité intellectuelle¹⁵⁵ ». C'est ainsi que se forgea l'image d'un auteur obscur, voire illisible, dont la langue maniérée tenta sans succès d'entretenir la flamme éteinte de l'éloquence antique¹⁵⁶. Le temps de l'imitation des vers adoniques d'Ennode, à la cour carolingienne, de sa prose, dans l'*ars dictaminis*, ou de sa doctrine, dans les milieux pontificaux, ne fut plus bientôt qu'un lointain souvenir. Le mépris qui entourait la littérature tardo-antique depuis la Renaissance a naturellement renforcé la dévalorisation d'Ennode.

e) Les humanistes, critiques de la latinité tardive

La Renaissance a été déterminante dans la définition des normes du goût, notamment littéraire, dont nous sommes tributaires. La redécouverte des classiques se traduisit en effet par la volonté de fixer, à partir de leurs œuvres, les règles d'une langue idéale qu'illustre encore notre thème latin. Le concept dévalorisant de « bas-latin » – le latin corrompu, celui des solécismes – est en germe à la Renaissance comme en témoigne une lettre de l'humaniste Coluccio Salutati¹⁵⁷, datée du 24 février 1393 : cherchant à dater l'apparition du pluriel de politesse, ce dernier constate que l'usage est inconnu des auteurs classiques mais qu'il apparaît, quelques siècles plus tard, notamment chez Ennode¹⁵⁸, de façon sporadique : « je pense que cette vanité a commencé non pas avec le dictateur César, mais plusieurs siècles après ; quand ? Je l'ignore. En effet, jusqu'à l'époque de Valentinien (...), l'usage antique s'est maintenu très strictement. Après ce temps-là, les histoires sont rares pour les auteurs célèbres, comme nous le voyons. Bien que, parmi d'autres auteurs dont la parole est limée, je trouve qu'Ennode a utilisé ce genre d'expression corrompue, dans peu de cas, certes, mais dans quelques cas (...), pourtant, à peu près à la même époque, Sidoine et d'autres n'ont pas abandonné l'excellent usage de l'Antiquité¹⁵⁹ ». A partir du XIV^e siècle,

l'autorité de cet opuscule [=le *Libellus pro Synodo*], où les doctrines gallicanes se trouvent catégoriquement condamnées » (S. L. Église, « Saint Ennodius et la suprématie pontificale au VI^e s. (499-503) », *Université Catholique*, 1890, p. 222-223).

¹⁵³ Voir introduction, p. 8, note 5.

¹⁵⁴ Id. note 6.

¹⁵⁵ C. Pietri, « Aristocratie et société cléricale dans l'Italie chrétienne au temps d'Odoacre et de Théodoric », *MEFRA*, 93. 1, 1981, p. 458, note 199.

¹⁵⁶ Dans son célèbre ouvrage sur « l'histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain », E. Gibbon manifeste lui aussi un certain mépris pour l'éloquence d'Ennode qu'il cite souvent dans les pages consacrées au règne de Théodoric (voir chapitre 39 : p. 7 note 1 : « il faut traduire dans la langue de la raison les expressions emportées de cet écrivain » ; voir dans E. Gibbon, *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*, trad. de M. F. Guizot, présentation de M. Baridon, 1990-1991 (éd. originale anglaise 1776-1788).

¹⁵⁷ B. L. Ullman, *The Humanism of Coluccio Salutati*, « *Medievo e umanesimo*, 4 », 1963, p. 53-70 : « The defense of classical literature ».

¹⁵⁸ Coluccio Salutati demanda un manuscrit d'Ennode à Bernardo da Moglio en 1385 (epist. 6, 3 a Bernardo da Moglio, *Fonti per la Storia d'Italia*, 16. 2, a cura di F. Novati, 1893, p. 142 : *nunc autem habui repertorium bibliothecae paterne. Id quod ante omnia uolo Sidonius, Ennodius et Symmachus sunt*). Ce *codex*, qui se trouve aujourd'hui à Florence (Biblioteca Nazionale, Conventi Sopresse, J. VI. 29, XV^e s.), fut ensuite la propriété de Côme de Medicis (B. L. Ullman, *The Humanism of Coluccio Salutati*, *op. cit.*, p. 173 et 266).

¹⁵⁹ Coluccio Salutati, epist. 8, 11 al medesimo, Iohanni de Ravenna Conversano, p. 418-419 : *non puto quod hec uanitas inceperit cum Cesare dictatore, sed post plura secula ; quando tamen ignoro. Nam et usque in Valentiniani tempora (...) pertinacissime uetustatis*

les manuscrits d'Ennode, qui sont relativement peu nombreux, témoignent des lectures critiques que les humanistes faisaient des auteurs précieux de l'Antiquité tardive¹⁶⁰.

- Vatican, Biblioteca Apostolica, Reg. lat. 129, XIV^e s.
- Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, cvp. 745, XV^e s.
- Milan, Biblioteca Ambrosiana, D 117 sup., XV^e s.
- Paris, Bibliothèque Nationale, lat. 2177, XV^e s.
- Florence, Biblioteca Nazionale, Conventi Sopresse, J. VI. 29, XV^e s.
- Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, Urbin. lat. 61, XVI^e s.
- Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, Ottob. lat. 485, XVI^e s.
- Escorial, Biblioteca de san Lorenzo, f. II 9, XVI^e s.
- Munich, Bayerische Staatsbibliothek, clm 110, XVI^e s.
- Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. lat. 6057, XVII^e s.

Rattachées à la famille du « *Vaticanus* », ces copies, souvent incomplètes, ne proposent pas de variantes susceptibles d'améliorer l'édition de F. Vogel. Toutefois, deux d'entre elles méritent une attention particulière dans la mesure où elles contiennent presque la totalité de l'œuvre d'Ennode :

- Vatican, Biblioteca Apostolica, Reg. Lat. 129, XIV^e s. (C)

La totalité des quatre-vingt neuf feuillets contient des œuvres d'Ennode : amputé de ces deux premiers feuillets, le manuscrit commence avec le carm. 1, 6, vers 29 *sq.* (Vogel II). Un premier ensemble (1^r-60^v) reproduit fidèlement l'ordre du *codex vaticanus* jusqu'au carm. 1, 3 (Vogel CCLXII) et contient donc l'intégralité des livres I et II de la *Correspondance*.

Une deuxième partie (61^r-62r) est constituée d'un choix de textes classés suivant un critère indéfini : epist. 9, 1 ; epist. 9, 6 ; epist. 6, 31 ; epist. 6, 24 ; epist. 3, 5 ; epist. 4, 16 ; epist. 4, 19 ; epist. 4, 25 ; epist. 4, 31 et epist. 4, 32. Un dernier ensemble (62^r-89^v) suit à nouveau l'ordre du *codex* « *Vaticanus* », de l'epist. 6, 34 à l'epist. 9, 35. Les origines de ce manuscrit sont mal connues jusqu'à son arrivée dans la bibliothèque de la Reine Christine de Suède au XVII^e s. qui devint la possession du Cardinal Decio Azzolini à la mort de la Reine. Une indication manuscrite¹⁶¹ prouve qu'il ne provient pas des fonds de Paul et Alexandre Petau, contrairement à une grande partie de la bibliothèque de la Reine. Si l'histoire de ce *codex* reste en partie mystérieuse, il joua probablement un rôle direct dans la réalisation du manuscrit de Vienne.

- Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, cvp. 745, XV^e s. (P)

mos permansit. Post quod tempus rare sunt celebribus auctoribus, ut uidemus, hystorie ; licet inter alios excultri oris Ennodium inueniam hoc locutionis corrupte genus, quanuis in paucis, tamen in aliquibus obseruasse (...) circa que tamen tempora Sidonius et alii optimum antiquitatis morem non deseruerunt.

¹⁶⁰ Voir R. H. et M. A. Rouse, « Ennodius in the Middle Ages », *art. cit.*, p. 110-112.

¹⁶¹ Voir J. Bignami Odier, *Le fonds de la Reine à la Bibliothèque Vaticane*, 1962, p. 163 (*Studi e testi* 219) : le folio 1^r porte l'indication « Nu° 38 n(on) Pet(aui)anum ».

Les soixante-dix feuillets de ce témoin transmettent une grande partie de l'œuvre d'Ennode dont les livres I et II de la *Correspondance*. Le *codex* commence par un texte très bref d'Adalbert Ranconis de Ericino (fol. 70^V) et se termine par une notice historique sur les rois de Bohème (fol. 70^V). J. J. Grynæus se fonda essentiellement sur cette source pour réaliser, en 1569, l'édition *princeps* d'Ennode (*b*) qui reproduit parfois servilement *P*. Le manuscrit fut en la possession de W. Lazius au milieu du XVI^e s., comme l'atteste la signature de l'historiographe de la cour de Vienne¹⁶². La collation des témoins met en évidence plusieurs points communs entre cette copie et le manuscrit du Vatican (Reg. Lat. 129 = *C*) : l'*explicit* de *P* « *Liber Eunodii de sentencii* » (fol. 70r) est très proche de celui de *C* « *Liber Ennodii de sentenciis* » (fol. 89v). En outre, le manuscrit de Vienne reproduit plusieurs leçons caractéristiques de *P*, qui dérive probablement de *T*¹⁶³ :

epist. 1, 8, 2 arce VLDO arche <i>B</i>	arte <i>TCP</i>
epist. 2, 20, 1 : res crepera <i>BVLDA</i>	recia parat <i>TCP</i>
epist. 1, 12, 1 silentio <i>BVLDATO</i>	a silentio <i>CP</i>
epist. 1, 4, 8 mulcare <i>BVLDATO</i>	multare <i>CP</i>
epist. 1, 12, 1 silentio <i>BVLDATO</i>	a silentio <i>CP</i>
epist. 1, 13, 1 conseruatione <i>BVLDT</i>	conuersatione <i>AOCP</i>
epist. 1, 16, 3 Varronis <i>BVLTDAT</i>	Maronis <i>CP</i> ²
epist. 1, 24, 3 frequenter <i>BVLDAET</i>	om. <i>CP</i>
epist. 1, 26, 1 titubare <i>BVLDAET</i>	turbare <i>CP</i>

Le manuscrit de Vienne constitue une exception dans la transmission d'Ennode à la Renaissance : en effet, les autres témoins humanistiques ne contiennent que des extraits ou une sélection d'œuvres, rappelant que les recueils d'extraits ont rempli une fonction essentielle dans la transmission de la *Correspondance*.

f) Les recueils d'*excerpta* et les florilèges

L'histoire des témoins partiels est déterminante pour apprécier la réception de l'Antiquité au Moyen Âge¹⁶⁴. La transmission manuscrite d'Ennode confirme, par exemple, que celui-ci était connu davantage par des abrégés de formes diverses (recueils d'extraits, de sentences, florilèges, *compendium*...) que par les manuscrits complets¹⁶⁵. Une trentaine de florilèges médiévaux et humanistiques, contenant des extraits d'Ennode, ont ainsi été recensés jusqu'à présent. Ils constituent des documents de première importance, moins

¹⁶² Le manuscrit porte l'*ex-libris* « *C* » qui est la signature de Lazius.

¹⁶³ Voir F. Vogel, p. XLII.

¹⁶⁴ Recensant les nombreux extraits de Sénèque dans les trois grands florilèges qui ont connu une diffusion importante (le *Florilegium Angelicum*, le *Florilegium Gallicum* et le *Florilegium Duacense*), Birger Munk Olsen a montré par exemple que les florilèges et les abrégés étaient un mode de diffusion privilégié pour les épîtres de Sénèque au XII^e siècle (B. Munk Olsen, « Les florilèges et les abrégés de Sénèque au Moyen Âge », *Giornale italiano di Filologia*, 52, 2000 p.163-183). Jean-Pierre Callu a également constaté l'importance de ces témoins partiels pour la *Correspondance* de Symmaque, l'un des modèles d'Ennode. Il précise, dans son édition des lettres de Symmaque, que « les compléments qu'[il] souhaite apporter concernent principalement les florilèges » (Symm. *Lettres*, I, p. 35).

¹⁶⁵ R. H. et M. A. Rouse, « Ennodius in the Middle Ages », *art. cit.*, p. 107: « from this text, too difficult to be read as a whole yet interesting for style, energetic compilers snipped out the useful portions and assembled them with cuttings from other texts in *florilegia* ».

pour l'établissement du texte que pour la réception et la compréhension de cette œuvre. Ils rassemblent les extraits qui ont paru suffisamment intéressants pour être diffusés et révèlent les raisons pour lesquelles Ennode a suscité l'intérêt d'érudits et de religieux du Moyen Âge. L'étude de la transmission d'Ennode dans les recueils d'*excerpta* et dans les collections médiévales met ainsi en évidence l'importance de la réception d'Ennode au Moyen Âge. Mais la liste des florilèges est loin d'être exhaustive. Nos recherches nous ont permis d'en ajouter quatre autres à la liste établie en 2000 par C. Fini.

Nous avons déjà étudié l'exemple du recueil pour les Vigiles des défunts (Paris, Bibliothèque Nationale, lat. 2833 A, IX/X^e s.). D'autres florilèges peuvent être encore recensés. Certains recueils contiennent en effet des *excerpta* qui ne sont pas signalés dans les catalogues. Les trois florilèges qui suivent rassemblent des citations du *Florilegium Angelicum*¹⁶⁶ dont ils constituent des versions abrégées. Ils doivent donc être ajoutés à la liste des vingt manuscrits¹⁶⁷ qui transmettent en partie ou en intégralité le *Florilegium Angelicum*. Ce florilège, qui doit son nom à la Biblioteca Angelica de Rome, contient¹⁶⁸ des extraits de discours et de correspondances collectés en France dans la seconde moitié du XII^e siècle¹⁶⁹.

Paris, BNF, lat. 2695-I, début XIII^e siècle.

L'étude d'A.-M. Turcan-Verkerk sur *Les manuscrits de la Charité, Cheminon, et Montier-en-Argonne*¹⁷⁰ signale par exemple un « florilège s'inspirant d'auteurs classiques et d'auteurs chrétiens, citant Ennode de Pavie¹⁷¹ » : le *codex* Paris, BNF, lat. 2695-I, début XIII^e siècle¹⁷². Le catalogue de la Bibliothèque Nationale de France qui décrit ce florilège patristique indique la présence de « séries de sentences anonymes relatives à la vie ascétique ou monastique » aux folios 20-26^V et 87-88^V où les extraits de la *Correspondance* d'Ennode alternent avec

¹⁶⁶ R. H. et M. A. Rouse, « The *Florilegium Angelicum* », *art. cit.*, p. 66 : « The *Florilegium Angelicum* is a collection of extracts from ancient and patristic orations and epistles compiled in France during the second half of the twelfth century »; p. 93 : « The *Florilegium Angelicum* is a window through which we can observe a stage in the transmission of several classical texts. It documents the influence of ninth-century Carolingian libraries on a twelfth-century cathedral school ».

¹⁶⁷ H. R. et M. A. Rouse signalent initialement dix-sept manuscrits auxquels ils ajoutent eux-mêmes en annexe trois autres manuscrits découverts après la rédaction de l'article (p. 455). Voir aussi le compte rendu d'H. Silvestre, *Scriptorium*, XXXIII, 1979, n. 2, p. 177*-178*.

¹⁶⁸ On y trouve notamment des extraits de Macrobe, de Jérôme, de Grégoire le Grand, d'Apulée, de Pline le Jeune, de Cicéron, de Sidoine Apollinaire, de Sénèque, d'Aulu-Gelle, d'Ennode, de Martin de Braga, etc.

¹⁶⁹ À titre d'exemple, nous avons reproduit en annexe (p. 423-428) la totalité des sentences extraites des livres I et II d'Ennode qui se trouvent dans l'une des trois copies complètes du *Florilegium Angelicum* (*codex* Vatican, Biblioteca Apostolica, Reg. Lat. 1575, XII/XIII^e s., fols. 63^r-100^v). Les extraits d'Ennode (folios 76^r-78^r : voir planche 5, p. 422) sont introduits par le titre « *incipiunt excerpta epistularum sancti ennodii* ».

¹⁷⁰ A.-M. Turcan-Verkerk, *Les manuscrits de la Charité, Cheminon, et Montier-en-Argonne. Collections cisterciennes et voies de transmission des textes (IX^e -XIX^e siècles)*, 2000.

¹⁷¹ Id., p. 263.

¹⁷² Voir aussi Id., p. 128 : « le contenu de ce manuscrit [le *codex* Paris, BNF, 2695-I] l'apparente de très près à un manuscrit aujourd'hui détruit de Cheminon, Vitry-le-François BM 11, et de façon plus lâche au manuscrit 1276 de la Casanatense, provenant probablement de Montier, Cheminon ou d'un établissement proche ».

des citations de Sénèque (*Epistulae, De clementia, De remediis fortuitorum*), Martin de Braga (*Formula honestae uitae*), etc.

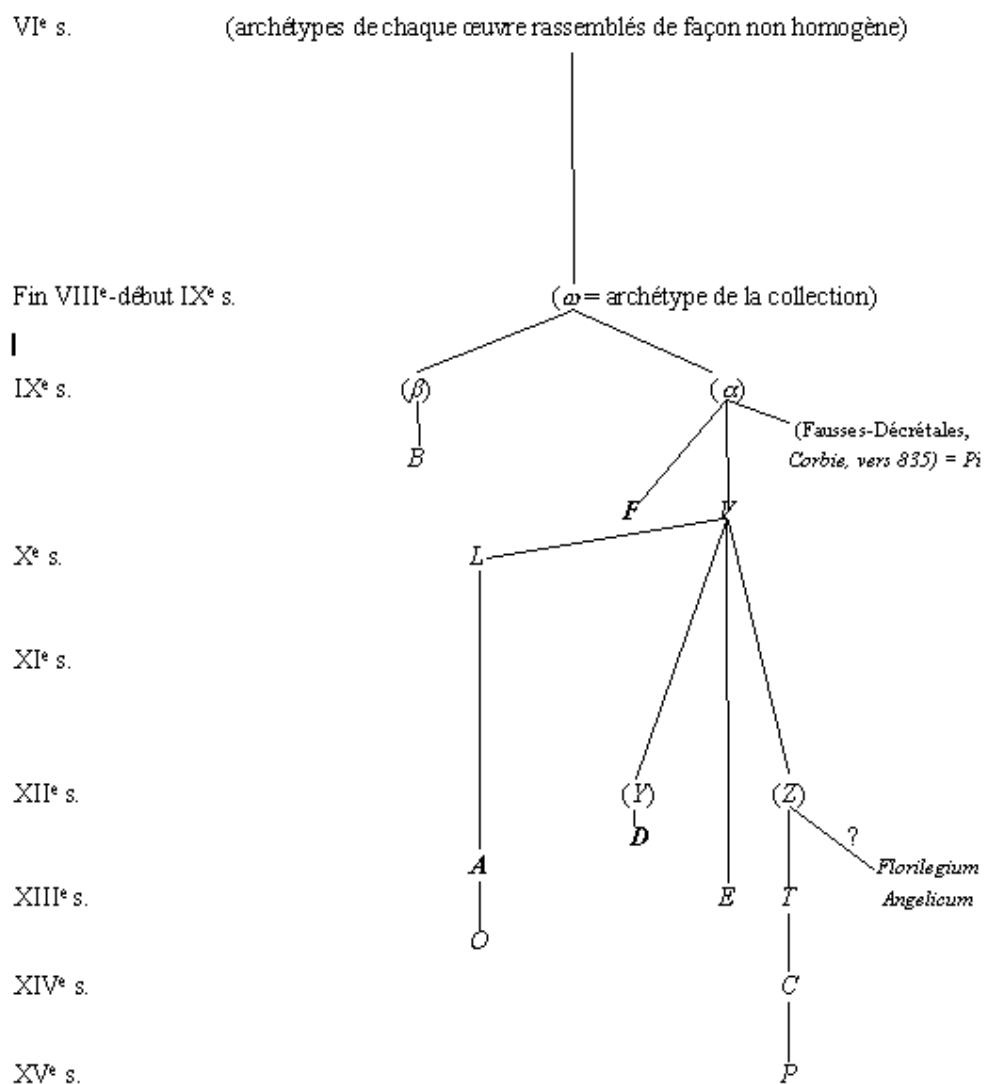
Vatican, Biblioteca Apostolica, Vat. Lat. 13007-I, XIV^e siècle.

L'organisation de ces *Flores Philosophorum* rappelle beaucoup celle du *codex 720* de la Biblioteca Angelica qui classe les citations par thèmes et non pas par auteurs ou par genres. Ce manuscrit de quatre-vingt-dix-neuf feuillets contient de brèves citations d'Ennode (fols. 1^r-6^v) présentées sous la forme de sentences morales à la suite de citations de Sénèque, de Pline, de Cicéron, etc. Ce florilège d'exhortations morales, qui reprend des citations du *Florilegium Angelicum*, confirme qu'Ennode a pu passer pour un moraliste au Moyen Âge. Le caractère fragmentaire et simplifié des *excerpta* ne permet pas d'en faire usage pour l'édition critique.

Vatican, Biblioteca Apostolica, Vat. Lat. 5994, XV^e siècle

Ce manuscrit hétérogène rassemble des cahiers de formats différents (fols. 1-90^r). Les feuillets 75^r à 83^v contiennent un florilège de citations empruntées aux œuvres de Macrobe, Jérôme, Apulée, Pline, Sidoine Apollinaire, Sénèque, Aulu-Gelle, Cicéron, Caton, Ennode et Plaute. L'identification des extraits montre qu'il s'agit d'un condensé du *Florilegium Angelicum*. Les *excerpta* d'Ennode, issus des épîtres, des opuscules, des discours et des poèmes, se trouvent aux feuillets 78^v B-79^r A.

L'examen critique des copies que nous avons utilisées pour l'établissement du texte permet d'établir un *stemma* (voir page suivante) qui reproduit en partie celui des éditeurs précédents mais tient compte, d'une part, de l'hypothèse d'une collection médiévale et, d'autre part, des témoins qui n'avaient pas encore été collationnés pour l'édition de la *Correspondance* (en gras).



Stemma des manuscrits utilisés pour l'édition critique

Les témoins de la *Correspondance*, qui correspondent à des périodes de redécouverte de la littérature tardo-antique, montrent la diversité de la réception d'Ennode au Moyen Âge. Ils révèlent aussi que cette œuvre était connue davantage par les recueils de textes ou d'extraits choisis que par des manuscrits complets beaucoup moins nombreux. Un rapide survol des éditions d'Ennode, depuis le XVI^e siècle, met également en lumière différentes phases d'intérêt pour l'évêque de Pavie.

2. Les éditions complètes et partielles d'Ennode

a) Les phases d'intérêt pour les épîtres depuis 1569

L'édition *princeps* de l'œuvre d'Ennode, qui est de piètre qualité, a été donnée par le calviniste J. J. Grynaeus et publiée à Bâle, en 1569. Au début du XVII^e siècle se produit

un événement étonnant : la même année, en 1611, deux jésuites, A. Schott¹⁷³ et J. Sirmond publièrent deux éditions différentes des œuvres d'Ennode¹⁷⁴ ! Ce fait mériterait une attention particulière mais, à l'évidence, il ne s'explique pas par une controverse philologique puisque, comme l'a montré Vogel, Sirmond utilise, sans jamais l'évoquer, le travail de Schott qui lui est légèrement antérieur¹⁷⁵. L'édition de J. Sirmond, considérée comme la plus complète, fut insérée dans la *Bibliotheca Patrum* de Galland, en 1781, et dans la *Patrologie* de Migne en 1847. À la fin du XIX^e s., deux nouvelles éditions, allemandes cette fois, apportèrent des améliorations sensibles, celle de G. Hartel en 1882, dans le *CSEL*, et celle de F. Vogel, trois ans plus tard, dans les *MGH*, considérée depuis comme l'édition de référence.

Aucun nouvel établissement du texte complet d'Ennode n'a été réalisé depuis 1885 mais de nouvelles éditions partielles ont été entreprises¹⁷⁶. Elles aboutiront finalement – de manière non concertée – à une nouvelle édition complète. Parallèlement à ces travaux ont été publiées des traductions partielles¹⁷⁷ (essentiellement des *opuscula*) qui ont mis en évidence l'intérêt de ces textes pour l'histoire, la littérature et l'hagiographie du VI^e siècle¹⁷⁸. Dans ce contexte, une nouvelle édition des épîtres est-elle justifiée aujourd'hui ?

b) Pourquoi une nouvelle édition des épîtres ?

Nous avons vu que plusieurs témoins, découverts après l'édition de F. Vogel, complétaient notre connaissance de la transmission manuscrite. L'un d'eux contient la totalité des livres I et II de la *Correspondance* (León, Biblioteca de la catedral, 33, XII^e siècle = D), un second en rapporte une grande partie (Londres, British Library, Royal 8 E. IV, XII/XIII^e siècle = A) et les autres sont des recueils ou des florilèges, du IX^e au XIII^e siècle, qui étaient inconnus jusqu'ici ou n'avaient pas été pris en compte par les éditeurs d'Ennode. Si leur collation ne bouleverse pas le texte établi par F. Vogel, elle apporte des éléments nouveaux qui l'améliore sur des difficultés que nous discuterons chemin faisant : à cet égard, les extraits contenus dans les *Fausse Décrétales* du Pseudo-Isidore (*Pi*) et le recueil pour les Vigiles des défunts (*F*), qui dérivent de copies antérieures à B et à V, sont des témoins essentiels. Ils illustrent l'intérêt des manuscrits partiels pour l'établissement des textes. Toutefois, la qualité

¹⁷³ J. Fabri, « Un ami de Juste Lipse : l'humaniste André Schott (1552-1629) », *Les Etudes Classiques*, 1953, 21, p. 188-208 ; J. de Landtsheer, « *Iusti Lipsi Epistolica Institutio* ou l'art d'écrire des lettres », *Epistulae Antiquae II*, 2002, p. 407-423.

¹⁷⁴ Edition de A. Schott, Tournai, 1611 ; édition de J. Sirmond, Paris, 1611. Voir S. A. H. Kennell, « Ennodius and his Editors », *Classica et Mediaevalia*, 51, 2000, p. 251-270.

¹⁷⁵ F. Vogel, p. LI.

¹⁷⁶ C. Rohr a déjà publié celle du *Panégyrique de Théodoric* (*op. cit.*, 1995).

¹⁷⁷ M. Cesa, *Vita del beatissimo Epifanio*, Como, Edizioni New Press, 1988 ; G. M. Cook, *The Life of Saint Epiphanius by Ennodius*, 1942 (*Studies in Medieval and Renaissance Latin Language and Literature* 14) ; C. Rohr, *Der Theoderich-Panegyricus des Ennodius*, 1995 (*MGH, Studien und Texte*, 12) ; S. Rota, *Panegirico del clementissimo re Teoderic*, Herder, 2002 (Biblioteca di Cultura Romanobarbarica, 6 : la traduction italienne se fonde sur le texte établi par C. Rohr).

¹⁷⁸ L. Navarra, « Contributo storico di Ennodio », *Augustinianum*, 14, 1974, p. 315-342 ; C. Sotinel, « Les ambitions d'historien d'Ennode de Pavie : la *Vita Epiphani* », *SEA* 50, 1995, p. 585-605 ; B. Marotta-Mannino, « Spunti narrativi biblici nelle *Vitae* di Ennodio », *SEA* 50, 1995, p. 607-624 ; E. Hermann-Otto, « Der spätantike Bischof zwischen Politik und Kirche : das exemplarische Wirken des Epiphanius von Pavie », *Römische Quartalschrift*, 90, 1995, p. 198-214 ; D. Russo, « La *Vita Antoni* di Magno Felice Ennodio », *Asprenas*, 43, 1996, p. 537-546.

de l'édition des *MGH* et la difficulté du texte, trop souvent amendé, nous ont incité à limiter les modifications à des problèmes précis et à proposer finalement une édition conservatrice¹⁷⁹.

L'analyse codicologique a néanmoins facilité notre lecture de la *Correspondance* en révélant les différents points de vue portés sur cette œuvre au cours des siècles. Elle nous a permis de constater les multiples liens de causalité entre la transmission de cette œuvre d'Ennode et les besoins de l'histoire. Ainsi la multiplication des manuscrits épistolaires et l'essor de l'*ars dictaminis* au XII^e siècle s'expliquent-ils, nous l'avons vu, par l'évolution des pratiques de l'écrit au sein des chancelleries, par le besoin de disposer de modèles de lettres et par les conflits schismatiques liés au pouvoir pontifical. Enfin, si les travaux sur Ennode, à partir de la fin du XVI^e s., s'inscrivent dans le cadre des lectures patristiques de la Contre-Réforme, le regain d'intérêt pour l'évêque de Pavie, à la fin du XIX^e s., répond aussi à des attentes précises : les éditions allemandes de la fin du XIX^e siècle sont contemporaines de l'essor du nationalisme prussien qui se nourrissait, entre autres, du passé ostrogothique dont Ennode avait été l'un des panégyristes ; à la même époque, l'enthousiasme du Père S. Légise pour l'évêque de Pavie, grand défenseur du pouvoir pontifical, s'explique, comme il l'écrit lui-même, par la volonté de rendre hommage au pape Léon XIII dans son effort pour entretenir le prestige et l'autorité du siège romain¹⁸⁰.

Mais peut-on épuiser ainsi les causes de la transmission d'une œuvre ? Peut-on déterminer totalement les raisons pour lesquelles un auteur ou une période suscite un engouement à un moment donné ? Ces questions, n'en doutons pas, seront une nouvelles fois posées le jour où l'on s'interrogera sur la multiplication des travaux sur Ennode depuis quelques années. La surabondance des études sur les auteurs classiques explique en partie, par réaction, l'intérêt croissant pour des temps moins courus. Mais il s'agit moins d'une question de modes que d'un besoin. Les études philologiques continuent de mettre en lumière des sources fondamentales pour l'étude de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge.

Pour conclure, l'histoire de la collection des œuvres d'Ennode et la synthèse de sa transmission nous éclairent sur plusieurs points fondamentaux pour l'étude de la *Correspondance*.

1. Cette collection est probablement postérieure à l'Antiquité tardive (d'époque carolingienne ?). Le classement des épîtres ne suit pas toujours un ordre chronologique et nous incite à garder une extrême vigilance dans la datation des correspondances qui sont considérées à juste titre comme la première source de renseignements sur la vie et les activités d'Ennode.
2. La diversité de la réception des épîtres depuis le IX^e siècle met en évidence les différentes interprétations d'Ennode au Moyen Âge considéré tantôt comme un modèle stylistique, tantôt comme un moraliste, tantôt comme un défenseur de l'autorité pontificale. Elle attire notre attention sur des aspects généralement méconnus de ces lettres (moral, religieux, doctrinal) qui nous permettent d'entamer

¹⁷⁹ Le texte et la traduction des livres I et II seront précédés d'une introduction qui exposera les principes suivis par notre édition (*orthographica, conspectus siglorum, apparat critique*), proposera la liste des manuscrits ennodiens et présentera les variantes que nous apportons (voir « Prolégomènes », p. 278-292).

¹⁸⁰ S. L'Église, « Saint Ennodius et la suprématie pontificale au VI^e s. (499-503) », *art. cit.*, p. 220 : « À l'occasion des Noces d'or de Sa Sainteté Léon XIII, en témoignage de notre foi et de notre filial dévouement au Vicaire de Jésus-Christ, nous avons entrepris ce modeste travail. On y verra qu'au commencement du VI^e siècle, le dogme de la suprématie absolue du pontife romain était tenu de tradition et faisait loi dans tout l'Occident ».

une lecture nouvelle des cinquante-quatre premières épîtres de la collection et de chercher leur cohérence à la lumière des diverses activités d'Ennode. Commençons donc notre enquête en examinant ce que nous pouvons savoir de l'auteur des ces épîtres.

Chapitre 2. Biographie et personnalité d'Ennode

Que savons-nous d'Ennode de Pavie ? Les éléments de réponse sont disséminés dans son œuvre et dans quelques autres témoignages contemporains. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, son œuvre est généralement considérée comme antérieure à son accession au siège de Pavie. Nous ne possédons donc, semble-t-il, aucun texte d'Ennode évêque de Pavie dont la totalité de l'œuvre connue aurait été écrite entre 496 et 513, c'est-à-dire pour l'essentiel durant son diaconat. Cette indication préalable n'est pas dénuée d'intérêt pour la compréhension des deux premiers livres des épîtres qui correspondraient, peu ou prou, à la période 500-503. Elle rappelle en effet que l'auteur de ces cinquante-quatre lettres est un jeune homme ambitieux d'une trentaine d'années, diacre de Milan et grand admirateur d'Ambroise (*Ambrosius noster*¹⁸¹), dont les diverses activités sociales, littéraires, politiques et religieuses ne sont peut-être pas sans rapport avec des ambitions plus hautes (le siège épiscopal de Milan ?).

A. Les sources

1. L'œuvre d'Ennode

La première source d'informations sur Ennode est son autobiographie inachevée (*l'Eucharisticum de sua uita*¹⁸²) composée sur le modèle des *Confessions* d'Augustin¹⁸³. Mais le modèle augustinien est trop prégnant pour qu'on accepte aveuglément les informations qu'elle nous livre. En outre, elle s'interrompt à l'entrée d'Ennode dans la vie religieuse. En revanche, la *Correspondance*, qui contient de véritables échanges épistolaires, semble un reflet relativement fidèle de la vie d'Ennode entre le début du VI^e siècle et l'année 513. Souvent composées dans l'urgence d'une situation, les épîtres nous plongent au cœur de ses activités et de ses ambitions. Les autres textes (*opuscula, carmina, dictiones*) délivrent également quelques informations précieuses : la *Vie d'Epiphane, évêque de Pavie*, évoque par exemple le voyage d'Ennode en Gaule au service d'Epiphane qui avait été chargé par Théodoric de négocier avec les Burgondes le rachat des prisonniers italiens. Le *carmin.* 1, 6, *Dictio Ennodii diaconi quando Roma rediit*, rappelle un séjour à Rome où il écrivit un libelle polémique pour défendre le pape Symmaque contre les partisans de son rival Laurent. Ce texte, le *Libellus pro Synodo*, constitue le principal témoignage de son implication dans le règlement du schisme laurentien et la défense de l'autorité pontificale.

¹⁸¹ Ennod. epist. 2, 1, 3.

¹⁸² Opusc. 5 (Vogel CDXXXVIII).

¹⁸³ P. Courcelle, *Les Confessions de saint Augustin dans la tradition littéraire*, 1963, p. 214-217. P. Courcelle relève les ressemblances entre le texte d'Ennode et son modèle augustinien : guérison, retour sur le passé profane, citations scripturaires (Paul, Rom. 7, 24), exemple d'une femme vertueuse.

2. Les autres sources : la *Collectio Auellana*, la *Correspondance d'Avit de Vienne*

Ennode est évoqué aussi dans d'autres textes contemporains : la principale source est la *Collectio Auellana* qui rassemble les épîtres pontificales et fait de nombreuses allusions à Ennode, devenu évêque de Pavie vers 513. En effet, celui-ci fut chargé par le pape Hormisdas, en 515 et 517, de conduire en Orient les ambassades pontificales destinées à résoudre le schisme acacien¹⁸⁴. Ces activités diplomatiques, au cours desquelles Ennode apporta des lettres pontificales et défendit la primauté du siège romain, suscitèrent l'ultime témoignage écrit du vivant d'Ennode. Il s'agit d'une épître de l'évêque de Vienne Avit, qui s'enquiert, auprès du pape Hormisdas, des résultats de l'ambassade : « vous ne m'avez pas fait savoir ce que votre vénérable fils, mon frère, Ennodius, a rapporté [d'Orient]¹⁸⁵ ».

Toutes les autres évocations d'Ennode sont postérieures, de quelques années¹⁸⁶ ou de quelques siècles¹⁸⁷, à sa mort, survenue à Pavie le 8 juillet 521.

3. Ennode par lui-même

L'œuvre d'Ennode étant la source principale de nos connaissances, ce que nous savons de lui dépend en grande partie de ce qu'il a bien voulu révéler ou taire mais aussi de la manière dont il l'a exprimé. Or, on constate une volonté de construire et diffuser une certaine image de lui-même. Le meilleur exemple en est son autobiographie inachevée, l'*Eucharisticum de uita sua* (opusc. 5). Le modèle augustinien, nous l'avons dit, est manifeste dans ce texte où Ennode prétend avoir vécu plusieurs expériences célèbres des *Confessions* (la maladie, la guérison miraculeuse, la conversion...) et où il se forge une image ressemblant à celle de l'évêque d'Hippone. La représentation de soi est parfois plus discrète, dans son œuvre, comme le montre l'acrostiche que nous avons repéré dans les quatre derniers vers du carm. 1, 9 :

***En statui quodcumque tibi nunc scalpere carmen Nodoso sub iure, pater, quod
nexit artis Diuersa sub sorte modis lex proxima poenae. Vsquam ne fallax
nutaret syllaba. Dixi***¹⁸⁸.

La *Correspondance* apparaît également comme une sorte de miroir et un moyen privilégié de faire valoir une certaine image de sa personnalité au sein des élites. Ambition d'autant plus manifeste qu'Ennode demande à ses correspondants de diffuser ses lettres : « je vous demande de transmettre sur le champ mes écrits au Seigneur Avienus et au Seigneur Liberius (...)»¹⁸⁹.

¹⁸⁴ Les activités diplomatiques d'Ennode sont évoquées dans le *Liber pontificalis* (Lib. pontif. I, 54. 3, p. 269).

¹⁸⁵ Avit. epist. 41, éd. R. Peiper, 1883, p. 69 (*MGH, aa, VI, 2*) : (...) *nec quid filius uester sanctus frater meus Ennodius retulerit, nec (...) indicastis.*

¹⁸⁶ Quelques années après la mort d'Ennode, l'abbé Florianus, qui avait été l'un de ses correspondants, célèbre Ennode, son *pater ex lauacro*, comme le défenseur de la primauté romaine « en Orient et en Occident » (voir *Floriani Abbatis Epistula ad Nicetium papam*, éd. Vogel, 1885 (*MGH, aa, VII, p. LIX-LX*)).

¹⁸⁷ Sur l'évocation d'Ennode de Pavie par les papes Nicolas I^{er}, au IX^e siècle, et Grégoire VII, au XI^e siècle, voir commentaire, chapitre 7, p. 212.

¹⁸⁸ ***Ennod. carm. 1, 9, vers 167-170. La présence de cet acrostiche est loin d'être anecdotique dans ce long poème qui célèbre le trentième anniversaire de sacerdoce de l'évêque de Pavie Épiphane, le modèle épiscopal d'Ennode.***

¹⁸⁹ Epist. 9, 13, 2 à Panfronius : *rogo, ut scripta mea et domno Auieno et domno Liberio protinus contradatis (...).*

Cette volonté de représentation nous incite à la prudence dans l'analyse des éléments que nous allons étudier : jusqu'où faut-il croire Ennode lorsqu'il parle de lui-même, lorsqu'il confie ses états d'âme au lecteur en insistant sur sa sincérité ? « Je dis la chose sans la couleur du moindre fard, sans la peindre d'aucun nuage trompeur car je ne suis pas habile à simuler¹⁹⁰ ». La question de la sincérité n'est pas anecdotique dans cette *Correspondance*. Si les épîtres ne doivent pas être interprétées *a priori* comme un reflet exact d'une réalité « objective », elles n'en sont pas moins la source d'un témoignage authentique. En outre, la sincérité ne se réduit pas à un lieu commun de l'écriture épistolaire : combien de fois, en effet, Ennode insiste-t-il sur la nécessité de tenir – enfin ! – un discours sincère dans les lettres familières (*familiares paginas*) qu'il distingue des autres types de lettres. « Dans les correspondances familières », écrit-il à Jean, « il faut taire les qualités des amis et non les exprimer pour ne pas tant alourdir nos consciences en rendant la louange avec des phrases creuses¹⁹¹ ». Loin de se réduire à l'expression d'une sincérité formelle, les « lettres familières » sont le lieu de la direction spirituelle et de l'édification morale. Elles contiennent parfois des témoignages de premier ordre sur la vie et les activités d'Ennode.

B. Éléments de biographie

1. Les récits de l'enfance, de la jeunesse : formation et solitude

La biographie d'Ennode a déjà suscité plusieurs exposés¹⁹². Nous nous contenterons donc de rappeler les principales étapes de sa vie en renvoyant aux travaux existants. Nous analyserons plus longuement les points sur lesquels la *Correspondance* apporte un éclairage nouveau.

Ennode, né à Arles vers 473, est issu d'une grande famille de l'aristocratie consulaire, les *Magni Felices*. Son ascendance précise est trop incertaine pour être présentée en quelques mots. Nous lui consacrerons un développement particulier au chapitre 5. La date de naissance (vers 473) se déduit d'une indication donnée dans l'*Eucharisticum* : Ennode avait « environ seize ans¹⁹³ » à l'arrivée de Théodoric en Italie, c'est-à-dire durant l'été 489. Orphelin de bonne heure, il vécut une grande partie de sa jeunesse auprès de sa tante en Italie du Nord. Mais loin de sa Provence natale, Ennode ne renie jamais ses origines gauloises même s'il lui arrive d'en jouer, comme lorsqu'il prie son ami Florus, après l'avoir froissé, de garder le silence devant un simple Gaulois : « que se mesure avec toi celui qui sort des rangs de la Curie : mais en face d'un Gaulois de souche, tais-toi donc !¹⁹⁴ ». Mais il n'y a là aucune dévalorisation sérieuse de ses origines. Au contraire, les correspondances avec ses proches, notamment avec sa sœur Euprepia restée en Provence, laissent percer, quelquefois, des airs de nostalgie : « [mon âme] a pris demeure à Arles, tandis que j'étais

¹⁹⁰ Epist. 1, 3, 7 à Faustus : *rem fateor nullis coloratam fucis, nullis nebularum depictam mendaciis, quia non sum simulandi artifex.*

¹⁹¹ Epist. 1, 10, 1 à Jean : *amantium enim ornamenta inter familiares paginas retinenda sunt, non loquenda, ne tantum conscientias nostras uacuis sensibus relatione laudis oneremus.*

¹⁹² On lira une biographie détaillée d'Ennode dans *PCBE II*, p. 620-632.

¹⁹³ Ennod. opusc. 5, 20 : *Tempore quo Italiam optatissimus Theoderici regis resuscitavit ingressus, (...), ego annorum ferme sedecim (...).*

¹⁹⁴ Epist. 1, 2, 4 à Florus : *Tecum decertet de mediis curiae sinibus eductus : circa Gallum prosapia conticisce.*

enfermé dans les murs de Milan ; alors que mon esprit libre s'échappait vers les douceurs de votre résidence, mon corps prisonnier me retenait en Italie¹⁹⁵ ».

Nous savons très peu de choses sur son éducation en Italie. En l'absence de remarques sur d'éventuels déplacements durant sa jeunesse, Vogel pense qu'il est inutile d'imaginer qu'il se rendit à Milan, où il aurait pu suivre les leçons du *grammaticus* Deuterius. Ecartant lui aussi cette hypothèse, P. Riché évoque une épître d'Ennode pour supposer qu'« un certain Servilio semble avoir été son maître¹⁹⁶ ». Mais d'après l'epist. 5, 14, ce dernier fut seulement le maître d'Ennode en matière religieuse : « envahi par l'amour de ta sainteté, (...) je souhaite la présence de mon précepteur afin que tu ne penses pas avoir confié à un fils dégénéré la semence ecclésiastique¹⁹⁷ ». Rien n'indique que Servilio dispensa un enseignement littéraire au jeune Ennode. En revanche, l'épître à Deuterius, le *grammaticus* de Milan, met en évidence une réelle complicité entre les deux hommes. Dans ce petit texte empreint d'admiration et de respect, Ennode cherche par tous les moyens à reconforter son correspondant qui, dans l'épreuve de la maladie, lui avait reproché de ne pas venir le voir plus souvent : « Tes regards, je te le demande, sont-ils émoussés par le nuage de la douleur, quand tes vers sont si brillants ? Et toi dont le langage est lumière, tu te plains de la vue ? Combien je crains de paraître louer chichement tes mérites ! Il est juste de te reconnaître la faculté de donner des yeux à tous et d'illuminer les ténèbres de nos esprits d'une splendeur qui leur est étrangère. Crois-tu donc que ce que tu accordes aux autres ne soit pas efficace pour toi ? Chasse de ton cœur, je te prie, les soucis conçus par une inquiétude ou une précaution peut-être superflues. Dieu te donnera que toute nouvelle faiblesse de ton corps soit en échange purifiée par l'éclat serein de ton âme resplendissante¹⁹⁸ ». Dans ces lignes, Ennode exprime une attention particulière pour Deuterius qui reçut également Lupicinus, le neveu d'Ennode, dans son *auditorium*¹⁹⁹. Si l'on ne peut en conclure qu'il fut l'élève de Deuterius, Ennode garde un souvenir ému de ses années de formation et regrette parfois d'être « éloigné de l'enseignement des écoles²⁰⁰ », relais fondamental de la latinité²⁰¹.

Les années de jeunesse d'Ennode sont assez banales pour un jeune homme issu de l'aristocratie provinciale. Toutefois, on est frappé par le sentiment de solitude qu'il ressentit à la disparition de sa tante, en 490, peu après l'entrée fracassante de Théodoric en Italie²⁰² :

¹⁹⁵ Epist. 7, 8, 2 à Euprepia : *Habuit Arelatensis habitatio, cum Mediolanensibus muris includerer : et dum ad dulcem sedem libertas mentis excurreret, intra Italiam me corporis captiuitas includebat.*

¹⁹⁶ RichÉ, p. 410, note 44.

¹⁹⁷ Ennod. epist. 5, 14, 1 à Servilio : *sanctitatis tuae adfectione possessus, (...) uultum praeceptoris expecto, ne degeneri te credas ecclesiasticum germen filio commisisse.*

¹⁹⁸ Epist. 1, 19, 3-4 à Deuterius : *Tua, quaeso, lumina nube doloris hebetantur, cuius tam clara sunt carmina ? Et qui lucem loqueris, de uisione causaris ? Quam timeo ne parcus in meritis tuis laudator inueniar ! Tibi recte adscribitur cunctis dare oculos et obscura mentium peregrino splendore radiare. Ergo putas tibi ualidum non esse quod tribuis ? Pelle, quaeso, animo curas superflua forsitan sollicitudine aut cautione conceptas. Dabit Deus, ut quidquid corporalis adcessit incommodi, uice animae tuae per sudum rutilantis nitore mundetur.*

¹⁹⁹ Dict. 8, *praefatio dicta Lupicino quando in auditorio traditus est Deuterio.*

²⁰⁰ Epist. 2, 7, 3 à Firminus : *nos ab scolarum gymnasiis sequestrati.*

²⁰¹ Epist. 1, 5, 9 à Faustus ; epist. 2, 6, 5 à Pomerius.

²⁰² Le récit de l'*Eucharisticum* exprime la violence de cet événement qui, si l'on en croit Ennode, répond à son désir le plus cher. On voit poindre dans ces lignes le futur panégyriste de Théodoric (voir opusc. 5, 20 : « à l'époque où l'Italie ressuscita grâce à l'entrée tant souhaitée du roi Théodoric, alors que ses ennemis dévastaient tout dans des combats inénarrables et que, ce qui avait

« Moi, vers seize ans, dans cette tempête, je fus privé des consolations de la tante qui m'avait nourri. Je restai seul, dépourvu de ressource et privé de conseil (...)»²⁰³. Il convient, bien entendu, d'interpréter ce sentiment d'abandon avec prudence dans la mesure où ce récit donne plus d'éclat à sa vie postérieure. Mais la construction littéraire de son autobiographie ne doit pas susciter un doute systématique sur les épreuves de sa jeunesse. Celles-ci ont sans doute nourri un désir de revanche qui n'est pas étranger à son insatiable activité et à ses ambitions.

2. Un mariage ? Avec *Speciosa* ?

La nouvelle étape marquante de sa vie fut la rencontre d'une jeune femme issue de la plus haute aristocratie. Nous serions bien en peine de trancher une fois pour toutes le débat sur l'éventualité de son mariage. Si l'expression *poposci in matrimonio cuiusdam nobilissimae*²⁰⁴ indique une promesse de mariage, une autre expression (*illa, quae mecum matrimonii habuit parilitate subiugari*²⁰⁵ : « elle qui eut à se soumettre avec moi aux liens égaux du mariage ») semble bien confirmer que le mariage eut lieu. F. Vogel récuse pourtant cette hypothèse²⁰⁶ en se fondant sur des dispositions conciliaires, depuis le Concile de Nicée, qui imposaient aux évêques, aux prêtres et aux diacres la chasteté et la continence²⁰⁷. Mais rien n'empêche qu'Ennode ait été marié avant son entrée dans les ordres. Comme pour dissiper toute difficulté sur ce point, il prend soin de préciser que la jeune femme a conservé sa chasteté²⁰⁸. Un dernier indice pourrait accréditer l'hypothèse d'un mariage : Ennode écrit dans son autobiographie que cette jeune femme lui a apporté une richesse considérable²⁰⁹ qui lui permit de rendre de précieux service au pape Symmaque pendant le schisme laurentien : nous savons en effet qu'il se porta caution²¹⁰ des sommes prêtées au pape par l'évêque de Milan et qu'il mit à sa disposition ses « nombreux chevaux²¹¹ » pour lui permettre d'aller plaider sa cause auprès du roi Théodoric à Ravenne. Comment Ennode

survécu aux glaives, périssait par la faim... » ; *tempore quo Italiam optatissimus Theoderici regis resuscitavit ingressus, cum omnia ab inimicis ejus inexplicabili clade uastarentur, et quod superesset gladiis, fames necaret...*).

²⁰³ Opusc. 5, 20-21 : *ego annorum ferme sedecim amitae, quae me aluerat, ea tempestate solacio priuatus sum. Remansi solus, inops re et consilio destitutus (...)*.

²⁰⁴ Opusc. 5, 22.

²⁰⁵ Opusc. 5, 27.

²⁰⁶ Vogel, p. VI : *at quomodo clericus consecratione atque etiam diaconatu honoratus coniugio frui potuit, cum tot concilia inde ab Nicaeno episcopis presbyteris diaconis castitatem continentiamque imperauerint ?*

²⁰⁷ Concile de Nicée I (325), canon III, éd. A. Duval et alii, 1994, p. 38-39 (*Les conciles œcuméniques*, II, 1) : *quae mulieres cum sacerdotibus commorentur : interdixit per omnia magna synodus, nec episcopo nec presbytero nec alicui prorsus, qui est in clero, licere subintroductam habere mulierem, nisi forte matrem aut sororem aut amitam uel eas tantum personas quae suspicionem effugiunt ;* « sur les femmes qui demeurent avec des clercs : le grand concile interdit de manière absolue de permettre aux évêques, aux prêtres, aux diacres, en un mot à tous les membres du clergé, d'introduire auprès d'eux une compagne, à moins que ce ne fut une mère, une sœur, une tante ou enfin les seules personnes qui échappent à tout soupçon ».

²⁰⁸ Ennod. opusc. 5, 8 : (...) *affectiosam seruauit pudicitiam non coactam.*

²⁰⁹ Opusc. 5, 23 : *tunc primum ex mendico in regem mutatus* ; « alors, d'indigent, je devins roi ».

²¹⁰ De nombreux extraits de la correspondance racontent l'histoire de cette garantie. Ennode écrit par exemple à Luminosus que « ces sommes ont été avancées par [son] évêque sous [sa] caution et (...) qu'[il] rembourser[a] de [son] propre fonds tout ce que le vénérable évêque a avancé sous [sa] garantie » (epist. 3, 10). Sur cette question, voir aussi epist. 4, 11 ; 6, 16 et 6, 33.

²¹¹ Epist. 5, 13, 2 à Hormisdas : *caballos nostros tot dandos.*

aurait-il pu bénéficier des biens de sa fiancée s'ils n'avaient pas été mariés, les fiançailles ne correspondant à aucune disposition juridique à cette époque ?

Ces éléments nous incitent à croire qu'Ennode a bien été marié sans que nous puissions toutefois en apporter la preuve définitive. On ne peut pas être plus catégorique sur l'identité de son épouse. Selon Vogel, la *Correspondance* délivre un indice sur le nom de cette femme qui pourrait être l'une des correspondantes d'Ennode, la religieuse de Pavie Speciosa²¹². Les épîtres 2 et 3 du livre II révèlent en effet qu'Ennode a entretenu des rapports étroits avec cette dernière. Cette impression est confirmée par l'epist. 2, 13 dans laquelle Ennode regrette de n'entretenir avec elle « plus aucun lien de familiarité ni d'affection²¹³ ». Dans l'epist. 2, 2, il reproche à Speciosa son silence épistolaire tout en lui adressant un éloge très appuyé : il promet de suivre « l'exemple de sainteté²¹⁴ » de cette « lumière de l'Église²¹⁵ », cette « splendeur sans nuage d'une conscience intègre²¹⁶ » qui fait « l'honneur de l'Église²¹⁷ ». Ce mélange d'affection et d'admiration rappelle, une fois de plus, l'autobiographie inachevée d'Ennode qui raconte l'entrée de son épouse (?) dans la vie religieuse et le comportement exemplaire de cette femme qui, comme Speciosa²¹⁸, dirigea une communauté religieuse : « (...) elle qui eut à se soumettre avec moi aux liens égaux du mariage, partagea avec moi les honneurs de la vie religieuse et devint, tout en étant femme, le chef d'une célèbre fondation. Mais puissé-je suivre, dans la vertu de l'âme, cet être fragile par son sexe (...) ! Par la force de sa précieuse constance, elle dompta les volontés malicieuses de la chair et conserva intacte sa chère chasteté²¹⁹ ». Le parcours d'Ennode et de sa femme (Speciosa ?) rappellerait d'autres exemples célèbres : on sait qu'Eucher, le futur évêque de Lyon, et sa femme Galla avaient eu deux enfants avant de choisir la vie religieuse. Leurs enfants avaient été confiés à des moines avant de devenir évêques à leur tour²²⁰. À la fin du V^e s., le futur évêque de Limoges, Rurice, était entré lui aussi dans la vie religieuse avec sa femme Sarra avec les félicitations de Faustus de Riez²²¹. L'hypothèse d'un mariage d'Ennode n'aurait donc rien d'exceptionnel.

Toutefois, trois restrictions nous invitent à rester prudent dans l'identification de la femme d'Ennode avec Speciosa proposée pour la première fois par F. Vogel en 1885 et

²¹² Voir Vogel, p. VII et Kennell, p. 7, 147-49 et 212 ; sur Speciosa, *PLRE*, p. 1024 ; *PCBE II*, p. 2099-2100.

²¹³ Ennod. epist. 2, 13, 6 à Olybrius : *nihil enim nunc mihi cum illis residuum est familiaritatis aut pignoris*.

²¹⁴ Epist. 2, 2, 3 à Speciosa : *exemplum sanctae conuersationis*.

²¹⁵ Epist. 2, 2, 2 à Speciosa : *lux ecclesiae*.

²¹⁶ Epist. 2, 2, 3 à Speciosa : *bonae splendor sine nube conscientiae*.

²¹⁷ Epist. 2, 3, 2 à Speciosa : *ecclesiae decus*.

²¹⁸ Epist. 2, 13, 6 à Olybrius : *sed quae iniunxistis de religiosis feminis Speciosa et germanis eius, male est animo quod implere non potui. (...) in disiunctis ciuitatibus degunt*.

²¹⁹ Voir opusc. 5, 27-28 : (...) *illa, quae mecum matrimonii habuit parilitate subiugari, religiosae mecum habitudinis decora partiretur, et fieret praeclari dux femina tituli. Sed utinam sexu fragilem in animi uirtute sequeremur (...) Illa pretiosae uigore constantiae mala carnis uota perdomuit, et affectiosam seruauit pudicitiam, non coactam*.

²²⁰ Paul. Nol. epist. 51 à Eucherius et Galla, éd. G. Hartel, 1894, p. 423-428 (*CSEL* 29).

²²¹ Faust. Rei. epist. 3, 10 à Ruricius, éd. A. Engelbrecht, 1891, p. 216, lignes 15-19 (*CSEL* 21) : *quod cum fidelissima Sarra tua sub uno Christi iugo ad communem tenderet coronam terrenorum despector et caelestium conpetitor (...)* ; voir aussi epist. 9 et 10 à Ruricius, p. 211-217 (*CSEL* 21).

acceptée récemment par S. Kennell²²². Tout d'abord, l'autobiographie inachevée d'Ennode sur laquelle se fonde ce rapprochement est tributaire du texte d'Augustin qui « s'accuse [lui aussi] de n'avoir fait que suivre l'exemple d'une femme, sa fiancée, qui, malgré la faiblesse de son sexe, s'est engagée la première dans cette voie de vie parfaite²²³ ». Ensuite, l'évocation des « liens de familiarité et d'affection » dont Ennode regrette la disparition dans l'epist. 2, 13 ne concerne pas seulement Speciosa mais l'ensemble des ses « sœurs » comme l'indique le pluriel *illis*²²⁴. Enfin, l'hypothèse d'une identification de Speciosa avec la fiancée ou la femme d'Ennode donnerait un certain piquant à l'epist. 2, 3 qui apparaîtrait pour le moins audacieuse : Ennode y exprime en effet sa douleur, son désespoir même, de n'avoir pu rendre visite à la religieuse. Il prétend même avoir accepté une mission de son évêque auprès du Goth Erduic dans le seul but de la rencontrer : « Je m'étais chargé d'une mission désirée qui m'avait conduit jusqu'à Pavie et j'avais franchi toutes les épreuves d'un pénible voyage, pensant que mon évêque croyait cette peine dépensée pour l'exécution de ses ordres, alors qu'elle servait en fait mes sentiments, quand soudain, sur le point d'atteindre la borne de mes vœux, le fruit recherché par de si grands efforts s'enfuit alors qu'il était déjà sur l'aire. Ah douleur ! Tu m'arraches de la conversation épistolaire pour m'appeler à la tragédie ! J'avais aperçu les murs de la cité qui est vénérable, à cause de toi, juste après ceux de la religion, je préparais déjà les paroles d'un agréable entretien – mais je crains de dire ce qu'il en est resté de peur de devoir, en le disant, endurer à nouveau les souffrances passées. L'illustre Erduic, que toi, l'honneur de l'Église, tu m'avais fait désirer rencontrer, le hasard le fit surgir à l'improviste devant mes yeux. Alors mes compagnons virent ce que j'étais venu chercher, alors mon cœur manifesta l'ardeur que je cachais jusque-là sous le prétexte de rencontrer la personne que je viens de citer : en proie aux tortures de mon affection, je n'ai pas su cacher ce que je voulais, ni maquiller mon état d'esprit sous quelques fards. À ma grande tristesse, il m'a reconduit chez moi, coupant court aux raisons de prolonger mon voyage²²⁵ ». Si le doute persiste sur l'identité de l'épouse d'Ennode, ses activités sont mieux documentées grâce notamment à sa *Correspondance*.

3. Des activités multiples

Ses cinquante-quatre premières épîtres entretiennent l'image d'un homme très occupé : « Voilà ! », écrit-il à Florianus, « autant que j'ai pu me soustraire à mes occupations, je me suis hâté de t'écrire. Dieu t'accordera, si tu désires des réponses, de trouver libre de soucis le cœur d'un homme tourmenté²²⁶ » ; « (...) je te prie, si, en observateur vif, tu pénètres

²²² Kennell, p. 148-149 : « on the basis of the correspondence just examined, however, it becomes attractive to identify Speciosa, the kinswoman of Olybrius, as Ennodius' ex-wife ».

²²³ P. Courcelle, *Les Confessions de saint Augustin*, 1963, p. 217.

²²⁴ Voir chapitre 2, p. 73 note 33.

²²⁵ Ennod. epist. 2, 3, 1-4 : *Ad Ticinensem urbem uotiuam susceperam necessitatem et molesti itineris uniuersa transieram, existimans hoc sacerdotem credere suis imperiis inpendi, quod meo militabat affectui, cum subito circa metas uotorum summo labore petitus iam de area fructus effugit. Pro dolor, qui me de epistolari alloquio ad tragoediam uocas ! Muros uenerandae post religionis loca propter te ciuitatis aspexeram, iam grati parabam uerba conloqui – uereor dicere quod remansit, ne loquendo cogar denuo sustinere transacta. Inlustrem uirum Erdui, quem me tu, ecclesiae decus, desiderare feceras, inprouisus oculis casus ingressit. Ibi comites mei uidere quid peterem, ibi animi mei aestus innotuit, quem ante sub praedictae claudebam umbra personae. Nesciui occultare per caritatis tormenta quod uolui nec fucis aliquibus colorare conscientiam. Maerentem me ad domum reduxit, qui prolixioris itineris causas incidit.*

²²⁶ Epist. 1, 15, 3 à Florianus : *Ecce quantum occupationi subducere potui, celer scripsi. Dabit Deus ut, si responsa desideras, uacuum curis pulsati pectus inuenias.*

les désirs que j'ai conçus par amour du silence, de pardonner du moins aux obligations qui nous accablent²²⁷ ».

Si un emploi du temps trop chargé peut apparaître comme une excuse pour mettre un terme à une relation épistolaire devenue ennuyeuse (c'est le cas de celle de Florianus qui ne recevra plus aucune lettre d'Ennode), la multiplication de ces formules se justifie aussi par les nombreuses activités d'Ennode. Il apparaît tantôt comme un professeur de rhétorique (dans des lettres dispensant des conseils stylistiques²²⁸), tantôt comme un maître de morale²²⁹, tantôt comme un clerc réglant des problèmes de juridiction ecclésiastique²³⁰ ou de théologie²³¹, tantôt comme un diplomate²³², un secrétaire²³³, ou encore un avocat²³⁴. Ces occupations *a priori* fort diverses révèlent pourtant des points communs : dans toutes ces activités, Ennode apparaît – ou cherche à apparaître – comme un intermédiaire soucieux de se rendre utile à la formation de ses proches (Jean, Olybrius, Parthenius, Arator...) et indispensable à son évêque Laurent de Milan. Car une autre convergence entre ces différentes activités est son engagement polymorphe au service de l'Église.

4. Le choix de l'Église : une rupture ?

Nous tenterons tout au long de notre étude de montrer la cohérence des activités (sociales, littéraires, religieuses) que reflètent les épîtres. Ennode nous livre lui-même un élément global d'interprétation qui pourrait orienter d'emblée notre recherche : il fait référence à deux périodes bien différentes de sa vie. Il oppose nettement un « avant » à un « présent », suggérant l'idée d'une rupture qui se serait traduite par un renoncement à la culture profane et par le choix de la cléricature : « (...) il y a longtemps que l'amour de l'oraison m'a éloigné des figures oratoires et que je ne peux me laisser accaparer par les fleurs de la rhétorique, moi que le cri du devoir appelle aux plaintes et aux prières²³⁵ ». La confrontation entre ces deux périodes est formulée explicitement dans l'epist. 2, 6 à Pomerius : « Je ne dois pas me risquer à la pompe de l'éloquence et je ne prends pas sur moi de dire comment et qui peut en user puisqu'il suffit à ma profession de s'attacher à la simple doctrine. Si, toutefois, jadis (*quondam*), quand je me délectais encore des études libérales toutes nouvelles pour moi, quelqu'un m'avait touché d'un tel coup de dent, j'aurais préparé soit une réplique adaptée pour me justifier soit une objection dont je n'aurais pas eu à rougir. Mais à présent (*nunc*), salut, mon cher Seigneur, et, à mon égard, joue plutôt le rôle de défenseur de l'enseignement de l'Église²³⁶ ». Ennode insiste sur le fait qu'il s'agit moins d'une évolution que d'une rupture

²²⁷ Epist. 1, 16, 6 à Florianus : *precor, ut si desideris meis, quae de amore taciturnitatis concepi, permixta te scrutator interseris, saltem occupationibus, quibus impedimur, ignoscas.*

²²⁸ Epist. 1, 10 à Jean.

²²⁹ Epist. 1, 24 à Astyrius.

²³⁰ Epist. 1, 7 à Fautus.

²³¹ Epist. 1, 10 à Jean.

²³² Epist. 2, 3 à Speciosa.

²³³ Epist. 2, 14 aux évêques Africains.

²³⁴ Epist. 2, 27 à Honoratus.

²³⁵ Epist. 1, 16, 4 à Florianus : (...) *diu sit quod oratorium schema affectus a me orationis absciderit et nequeam occupari uerborum floribus, quem ad gemitus et preces euocat clamor officii.*

²³⁶ Epist. 2, 6, 5 à Pomerius : *periculum facere de eloquentiae pompa non debeo nec praesumo qualiter quis ualeat experiri, cum professionem meam simplici sufficiat studere doctrinae. Si me tamen quondam studiorum liberalium adhuc nouitate gaudentem aliquis*

comme le confirme l'incompatibilité entre sa *professio* et les études littéraires : il écrira plus tard à son élève Arator qu'il déteste le nom même des arts libéraux²³⁷ et refusera à sa parente Camilla d'instruire son fils dans les arts libéraux en invoquant le fait que l'enfant est déjà engagé dans l'Église²³⁸. En cela, il est le témoin d'une rupture, au moins déclarée, entre les lettres profanes et les lettres chrétiennes, qui contraste avec l'attitude d'un Augustin²³⁹. Cette rupture est plus symbolique que réelle puisqu'Ennode continue d'écrire suivant les canons rhétoriques traditionnels. Elle n'en est pas moins fondamentale : le profane apparaît en effet comme une figure limite, un repoussoir qui permet à celui qui l'exclut du discours d'affirmer son identité propre.

5. Le *cursus honorum* d'un « soldat de l'Église²⁴⁰ » : du diaconat à l'épiscopat

La *Correspondance* entretient donc l'image d'un choix radical de la cléricature après un temps de perdition auxquels l'*Eucharisticum* donne plus de solennité. Il semble qu'Ennode ait cherché à forger cette représentation – très augustiniennne – de lui-même et à la diffuser aussi bien dans son autobiographie que dans ses épîtres. Les lettres les plus intimes insinuent pourtant des détails plus prosaïques : se plaignant d'être accusé du vol de deux esclaves maltraités qui avaient trouvé refuge à l'Église, Ennode se lamente sur sa charge ecclésiastique qui est à l'origine de toute cette affaire : « Maintenant, la cléricature du médiateur confiant que je suis bien à tort, est prise en chasse et la faute qu'il n'eût pas été convenable d'avoir commise avant d'avoir prononcé notre profession religieuse, on croit que nous la commettons sans considération de l'honnêteté, une fois que nous avons renoncé aux fautes en assumant le titre d'homme d'église. Par quelle tempête, quelle bourrasque de terribles péchés, m'as-tu acculé à un office infamant ?²⁴¹ ». Cette plainte, lancée comme un appel au secours, n'est compréhensible que si Faustus a effectivement joué un rôle dans l'entrée d'Ennode dans la cléricature. Reste à savoir quelle fonction précise occupait Ennode à l'époque de cette lettre.

Si les allusions à sa charge religieuse (*professio*²⁴²) sont fréquentes dans la *Correspondance*, il n'est pas facile de dégager les différentes étapes de la carrière

tali dente tetigisset, parassem uel quod ad excusationem esset idoneum uel quod non puderet obiectum. Nunc uale, mi domine, et circa me ecclesiasticae magis disciplinae exerce fautorem.

²³⁷ Epist. 9, 1, 4 à Arator : *ego ipsa studiorum liberalium nomina iam detestor.*

²³⁸ Epist. 9, 9, 1-2 à Camilla : *properantes ad se de disciplinis saecularibus salutis opifex non refutat, sed ire ad illas quemquam de suo nitore non patitur. (...) Erubesco ecclesiasticae profitentem ornamentis saecularibus expolire.*

²³⁹ Voir chapitre 4, p. 131.

²⁴⁰ **Ennod. epist. 1, 7, 3 à Faustus : ecclesiastici militis.**

²⁴¹ Epist. 1, 7, 2 à Faustus : *At nunc in aucupium trahitur male creduli interpretis clericatus, et quod ante religiosam professionem admisisse non decuit, hoc postquam per titulum ecclesiasticum culpae renuntiauimus, sine honesti credimur consideratione peragere. Qua me tempestate, procella inmanium peccatorum, ire ad famosum officium compulisti ?*

²⁴² Le terme *professio* (epist. 2, 6, 5 à Pomerius) est trop vague pour que l'on puisse en déduire la nature exacte de sa charge. Un autre mot est souvent employé par Ennode pour désigner sa fonction : *propositum*. Ce terme est ambigu puisqu'on le trouve tantôt dans son acception classique de « propos », de « projet », d'« intention » (epist. 1, 13, 3 à Agapitus : *sed reuertor ad propositum...*, « je reviens à mon intention (...) ») ; epist. 1, 6, 1 à Faustus : *si religioso liceat sine discrimine confessionis enarrare proposito*, « s'il est permis de [les] décrire dans une intention religieuse sans mettre en danger sa profession de foi », tantôt dans le sens de « vocation » ou de « ministère » religieux, autrement dit de « sacerdoce » (epist. 1, 20, 3 à Faustus : *Dico integre et uocem quam proposito debeo nulla mendacii nube concludo (...)* « je parle avec sincérité et aucun voile de mensonge ne dissimule la parole que je dois à ma

ecclésiastique d'Ennode. Il semble avoir exercé dès le début des fonctions de secrétaire, auprès d'Epiphane de Pavie par exemple, lors de sa négociation avec les Burgondes. Ennode a poursuivi cette tâche en mettant sa plume au service des évêques, comme en témoignent plusieurs de ses principaux textes, tels que le *Libellus pro Synodo* ou le *Praeceptum*. Le pape Symmaque eut lui-même l'occasion de solliciter Ennode puisque deux lettres de ce pape ont été écrites par Ennode : dans le *corpus* d'Ennode, l'epist. 2, 14 aux évêques africains et l'epist. 5, 1 au patrice Liberius. Plusieurs éléments suggèrent que la contribution d'Ennode à la chancellerie pontificale ne se limite pas à ces deux textes²⁴³. Ennode était sollicité, semble-t-il, pour ses compétences rhétoriques, littéraires et juridiques²⁴⁴. Il présentait aussi l'intérêt d'entretenir des relations avec des personnalités puissantes comme le laissent supposer les nombreuses lettres de recommandation qu'il écrit²⁴⁵, les demandes d'intervention qu'on lui adresse pour résoudre les conflits²⁴⁶ ou son rôle de représentant du pouvoir épiscopal²⁴⁷.

En fonction dans l'Église de Milan au plus tard en 499, date à laquelle il se porte caution des sommes prêtées par son évêque au pape Symmaque, Ennode y devint diacre vers 502 et accéda au siège épiscopal de Pavie en 513 ou en 514. Nous reviendrons au long de notre étude sur les premières années de sa cléricature et de son diaconat pendant lesquelles furent écrites la plupart des cinquante-quatre épîtres des livres I et II. Mais nous voudrions évoquer dès à présent la période – très peu documentée – de son épiscopat. La première mention d'Ennode évêque de Pavie se trouve dans une épître du pape Hormisdas, datée du 11 août 515 et relative à la première ambassade pontificale en Orient qu'Ennode conduisit avec l'évêque Fortunatus de Catane²⁴⁸. La *Collectio Auellana* contient les seuls témoignages des sept ou huit années passées sur le siège épiscopal de Pavie. Nous perdons complètement la trace d'Ennode après la seconde ambassade pontificale en Orient de 517, autrement dit entre l'été 517 et sa mort en juillet 521. Après avoir conduit les deux premières légations, Ennode ne fait même pas partie de la troisième, en 519, qui mit un terme au schisme acacien. Toutes les hypothèses sont permises sur cette disparition mais nous savons avec certitude que la deuxième ambassade échoua brutalement et que l'empereur Anastase renvoya les légats sans ménagement avec une lettre de protestation pour le pape : « nous pouvons accepter d'être injurié et de compter pour rien, écrivit l'empereur au pape, mais recevoir des ordres, nous ne pouvons l'accepter !²⁴⁹ ». Le *Liber Pontificalis* dramatise la scène et souligne la brutalité d'Anastase envers les légats :

vocation »). Ennode emploie d'autres expressions pour désigner sa charge religieuse : *titulum ecclesiasticum* (epist. 1, 7, 2), *famosum officium* (epist. 1, 7, 2), *ministerium meum* (epist. 1, 12, 5).

²⁴³ Voir W. T. Townsend et W. F. Wyatt, « Ennodius and Pope Symmachus », dans *Classical and Mediaeval Studies in Honor of E. K. Rand*, 1938, p. 277-291 ; S. Gioanni, « La contribution épistolaire d'Ennode de Pavie à la primauté pontificale sous le règne des papes Symmaque et Hormisdas », *MEFRM*, 113, 1, 2001, p. 245-268.

²⁴⁴ Ennod. epist. 2, 27, 4 à Honoratus : *saepe in causis sustineo fata perfecti*.

²⁴⁵ Par exemple : Ennode recommande successivement Albinus à Faustus (epist. 2, 22), Pamfronius à Faustus (epist. 5, 16), Ambrosius à Faustus (epist. 9, 2), Simplicianus à Faustus (epist. 6, 15) ; il recommande Ambrosius au consul Probinus (epist. 9, 4), etc.

²⁴⁶ Par l'epist. 3, 4, 4 à Stephanus, Ennode intervient auprès du questeur Faustus après que l'abbé Stephanus lui eut demandé de défendre des fidèles contre un clerc milanais.

²⁴⁷ Il est envoyé par son évêque à Pavie pour rencontrer le dignitaire Goth Erduic (epist. 2, 3, 1-2 à Speciosa).

²⁴⁸ *Collectio Auellana*, II, epist. 115, 12 d'Hormisdas à Anastase, éd. O. Günther, 1898, p. 513 (CSEL 35, 2) : *suscipite preces nostras per Ennodium atque Fortunatum fratres et coepiscopos nostros (...)*.

²⁴⁹ Id., epist. 138, 5 d'Anastase à Hormisdas, p. 565 : *iniuriari enim et adnullari sustinere possumus, iuberi non possumus*.

« [Anastase], plein de rage, (...) les mit sur un bateau dangereux avec des soldats, des agents de mission et des fonctionnaires du prétoire nommés Eliodorus et Demetrius ; et [il] leur donna pour mission (...) de n'accoster dans aucune cité²⁵⁰ » afin qu'ils ne nouent aucun contact avec des prélats orientaux.

L'évêque de Pavie, accompagné cette fois de l'évêque Peregrinus de Misène, échoua donc dans la mission difficile qu'on lui avait confiée : mettre un terme aux interprétations monophysites de l'*Hénotique*²⁵¹ encouragées par l'empereur, ramener les prélats de la *pars Orientis* dans la communion romaine, autrement dit défendre l'autorité du pape dans le domaine de la foi et de la discipline ecclésiastique. Le récit héroïque du *Liber pontificalis* prétend même que les légats refusèrent de se laisser corrompre par Anastase²⁵². Quoi qu'il en soit, c'est à ce moment précis, au printemps 517, que nous perdons la trace d'Ennode jusqu'à sa mort, quatre ans plus tard. A-t-il été blessé dans le retour brutal de la délégation ? Est-il tombé malade ? A-t-il été disgracié pour son échec ? Ou fut-il écarté par Hormisdas comme symbole de l'intransigeance pontificale au moment où le pape adopta une politique plus conciliante qui mit fin à un schisme de plus de trente ans ? Ennode aurait-il été sacrifié ainsi sur l'autel d'une « raison d'Église » ? Nous ne le saurons probablement jamais.

Toutefois, l'analyse rétrospective de l'engagement d'Ennode dans la chancellerie pontificale, tant auprès de Symmaque que d'Hormisdas, nous incite à revenir sur un point peu connu de sa biographie, son élection au siège de Pavie vers 513. En effet, la défense de Symmaque contre les schismatiques laurentiens (le *Libellus pro Synodo*), la rédaction de certaines lettres pontificales (epist. 2, 14 ; epist. 5, 1 et un nombre indéterminé de textes relatifs au schisme acacien) et enfin la conduite des ambassades pontificales en Orient illustrent la confiance que lui portaient les papes Symmaque et Hormisdas. Les ambassades de 515 et de 517 constituent le sommet de son engagement en faveur du siège de Rome : non seulement Ennode dirigea les deux légations chargées de défendre la primauté romaine auprès des plus hautes autorités orientales, mais en plus, il supervisa personnellement la rédaction des textes diplomatiques²⁵³. Dès lors, son accession au siège de Pavie peut surprendre : pourquoi Ennode n'exerçait-il pas une charge officielle dans l'Église de Rome ? Et pourquoi a-t-il été élu sur un siège de seconde importance, à Pavie, dans l'Italie annonaire, alors qu'il avait été diacre de Milan, qu'il avait servi l'évêque Laurent de Milan et qu'il avait nourri pendant de longues années l'ambition d'occuper le siège d'Ambroise ?

²⁵⁰ Lib. pontif. I, 54. 3, p. 269 : *tunc imperator repletus furia eiecit eos per posterulam et inposuit eos in nauem periculosam cum milites et magistrianos et praefectianos nomine Eliodorum et Demetrium ; qui hoc dedit eis in mandatis (...) ut nullam ciuitatem ingrederentur.*

²⁵¹ À la suite de la condamnation solennelle de l'hérésie monophysite par le concile de Chalcédoine en 451, l'empereur Zénon publia en 482 l'*Hénotique*, édit adressé aux évêques, aux clercs, aux moines et à tous les chrétiens de la *pars Orientis* par lequel il condamnait Eutychès aussi bien que Nestorius mais formulait des réserves à propos du concile de Chalcédoine. Gardien de la continuité de la foi, le pape Felix III prononça en juillet 484 l'excommunication d'Acace, le patriarche de Constantinople, coupable d'avoir encouragé la promulgation de l'*Hénotique* et d'avoir reconnu l'hérétique Pierre Monge comme évêque d'Alexandrie. La condamnation d'Acace divisa le monde chrétien entre la *pars Occidentis* et la *pars Orientis* pendant plus de trente ans. Mais plus qu'une divergence théologique, c'est la suprématie pontificale qui est au cœur de cette controverse. Rome dénonçait en effet l'ambition croissante de l'Église de Constantinople qui limitait de fait la *potestas* du pape.

²⁵² Lib. pontif. I, 54. 3, p. 269 : *[Anastasius Augustus] uolens itaque eos legatos per remunerationem corrumpere.*

²⁵³ Voir S. Gioanni, « La contribution épistolaire d'Ennode de Pavie à la primauté pontificale sous le règne des papes Symmaque et Hormisdas », *art. cit.*

L'élection à un siège plus prestigieux aurait davantage correspondu à son implication dans l'histoire pontificale. Mais Ennode n'avait pas atteint l'âge minimal pour devenir évêque (trente-cinq ans) lorsque Laurent de Milan mourut entre 503 et 506. Dès lors, le siège de Milan étant déjà pourvu, Pavie était la ville la plus proche de Milan où il avait été diacre et où il entretenait de nombreuses relations avec les élites. En outre, nous pouvons dire avec certitude que le siège de Pavie présentait une grande valeur aux yeux d'Ennode : en effet, Pavie, « la cité vénérable, à cause de [Speciosa], juste après les lieux de la religion²⁵⁴ », avait eu pour évêque Épiphane dont Ennode avait été le secrétaire au cours d'une ambassade chez les Burgondes. La *Vita Epifani*, l'un de ses deux textes hagiographiques²⁵⁵, et le carm. 1, 6 écrit pour les trente ans de sacerdoce d'Épiphane – le seul texte contenant un acrostiche d'Ennode – mettent en évidence l'admiration du jeune diacre de Milan pour son sujet : Épiphane est la « lumière des évêques²⁵⁶ » ; son dévouement à la charge épiscopale et ses qualités diplomatiques, notamment pour le compte du roi de Ravenne Théodoric, font de lui le modèle épiscopal d'Ennode. Aucun autre évêque – pas même celui de Milan ou de Rome – ne bénéficie de telles louanges²⁵⁷. Le siège de Pavie devait représenter une importance particulière dans la politique du pape puisque le successeur d'Épiphane, Maximus, incarnait, semble-t-il, la conception symmachienne de l'autorité épiscopale : la dict. 3 d'Ennode adressée à « l'évêque Maximus », qui avait été comte des largesses sacrées²⁵⁸, est en effet un éloge appuyé de ses qualités politiques et institutionnelles, en particulier de son combat « en faveur du gouvernement de l'Église²⁵⁹ ». Ce texte, écrit à l'occasion de la dédicace d'une église avec des reliques de Jean, Zaccharia, Antoine et Cassien²⁶⁰, apparut au Moyen Âge comme une apologie du pouvoir épiscopal et fut cité dans les *Fausse Décrétales* du Pseudo-Isidore comme une lettre du pape Symmaque à l'évêque de Milan !

²⁵⁴ Ennod. epist. 2, 3, 2 : *Muros uenerandae post religionis loca propter te ciuitatis aspexeram (...)*.

²⁵⁵ C. Sotinel, « Les ambitions d'historien d'Ennode de Pavie : la *Vita Epiphani* », art. cit., p. 585-605.

²⁵⁶ Ennod. opusc. 3, 142 : *episcoporum lux Epifanius*.

²⁵⁷ Dans le *Libellus pro Synodo* (opusc. 2), ce n'est pas la personne du pape Symmaque qui est célébrée mais l'autorité, la dignité et l'immunité du successeur de saint Pierre ; dans la dict. 1 écrite à l'occasion de l'anniversaire de l'élection de Laurent de Milan, on constate que l'éloge est plus mesuré : alors que l'évêque de Pavie, Epiphane, est présentée comme « la lumière des évêques », Ennode n'évoque que « la lumière d'un évêque » pour désigner Laurent de Milan (dict. 1, 17 : *Mediolanensium urbi lux est proprii reddita sacerdotis*).

²⁵⁸ Maximus avait été *castrensis* (voir note suivante) En l'absence d'informations supplémentaires, il est difficile de savoir exactement quelles fonctions administratives il avait exercées. Sur l'évolution de la fonction du *castrensis* (l'intendant général du palais), voir Delmaire, p. 160-161 : « Le *castrensis sacri palatii* prend au IV^e s. la suite du procureur de la *ratio castrensis*. Il a le titre de comte, est de rang respectable avant 416 et, dans la hiérarchie du début du V^e s., passe après le primicier du *cubiculum* et le primicier des notaires, mais avant les maîtres des bureaux palatins. (...) Désormais (...) nos connaissances sur les *castrenses* occidentaux sont fort minces ».

²⁵⁹ Dict. 3, 3-7 à l'évêque Maximus : *Ad te, uenerabilis mihi antistes Maxime, sermo est : (...). Te olim saecularibus inhaerentem titulis castrensis sudor excoluit et ad ecclesiae gubernacula pars aduersa solidauit. (...) Te sacrarum iudex et consilii comitem meruit et laboris. Bene uenerandis initiandus altaribus, et in laica conuersatione quod sacrum esset elegisti. Tu pudicitiae in illa aetate custos inuentus es, in qua et lex obsequitur desideris. (...) Adscitus ecclesiae pontificem actibus inplesti ante tempora dignitatis. (...) Manet te singularis sapientia, quae licet generaliter optanda est, tamen existit in magistro necessaria. (...) Dedit tibi apicem res iudicii, non fauoris. Dignus pontifice amor est, quem censura conciliat.*

²⁶⁰ C. Sotinel, « L'évergétisme dans le royaume gothique : le témoignage d'Ennode de Pavie », *Committenza e committenti tra antichità e alto medioevo*, 1996, p. 217. Voir aussi *PCBE II*, « Maximus 19 », p. 1475.

L'élection, à Pavie, au siège d'Épiphane et de Maximus ne pouvait donc être interprétée par Ennode comme un échec²⁶¹. Elle reflétait la continuité de l'influence romaine en Italie du Nord et revêtait une grande importance pour le pape. Un évêque aussi fidèle à la politique pontificale permettait en effet au siège de Rome de défendre sa vision de l'Église dans l'Italie du Nord et, le cas échéant, de contrôler les sièges autonomes ou récalcitrants comme celui d'Aquilée. Les épîtres d'Ennode au pape Symmaque à propos de l'évêque d'Aquilée Marcellianus, farouche partisan du schismatique Laurent contre Symmaque, en sont un bon exemple : Ennode informe le pape de l'envoi d'une légation chargée de convaincre Marcellianus de renoncer à son « erreur funeste » (epist. 4, 1) ; une autre lettre avertit Rome de la mort de Marcellianus, « un ennemi du siège romain » et des difficultés de sa succession (epist. 4, 29). Nous savons que celui-ci fut finalement remplacé par Marcellinus, un homme favorable à Symmaque et soutenu par le patrice Liberius²⁶², membre éminent de la cour de Ravenne, qui reçut une lettre de félicitation d'Ennode pour son rôle dans l'élection de Marcellinus (epist. 5, 1). Ces épîtres prouvent qu'Ennode était chargé, en tant que diacre de Milan, de superviser pour le compte du pape la succession du siège d'Aquilée.

Si cette affaire est contemporaine du diaconat d'Ennode, on peut légitimement penser que son engagement au service du pape en Italie du Nord s'est poursuivi après son accession au siège de Pavie. Nous pensons même que son élection à Pavie lui donna une autorité supplémentaire pour défendre l'autorité pontificale en Italie du Nord mais aussi lors des ambassades en Orient.

²⁶¹ Épiphane, Maximus et Ennode ont constitué une triade de grands évêques de Pavie au Moyen Âge. Les reliques de ces trois saints ont été placées au XII^e s. dans l'église San-Michele-Maggiore à Pavie où se trouvent aussi leur effigie (voir fig. 1, p. 83 : reproduction d'un haut-relief représentant Ennode de Pavie).

²⁶² Sur Liberius, voir J.J. O'Donnell, « Liberius the Patrician », *Traditio*, 37, p. 31-72.



Fig. 1. Haut-relief représentant Ennode de Pavie

Église San-Michele de Pavie, statue d'Ennode de Pavie, paroi du presbytère à droite (XII^e. s. ?).

C. Quelques traits de personnalité

1. Le goût de la ville et de la société : l'« urbanité » d'Ennode

Il est toujours périlleux de tenter de dégager la personnalité d'un homme sur lequel les témoignages sont finalement peu nombreux. Toutefois, les épîtres laissent çà et là ressortir quelques traits récurrents : le premier d'entre eux est sans doute le goût du diacre de Milan pour les relations sociales, son *urbanitas*. Ennode, à n'en pas douter, est un clerc de la ville. Il aime la société avec toutes ses intrigues. Dans la *Correspondance*, son goût pour la vie en

société²⁶³ se manifeste notamment par sa méfiance envers les sites ruraux : Ennode prend même un certain plaisir à dévaloriser les paysages de montagne, les environs du Larius par exemple, lieu enchanteur s'il en est, « où l'atmosphère est continuellement pluvieuse, le ciel menaçant et [où] (...) on sert comme nourriture aux poissons les cadavres des hommes²⁶⁴ ». Cette méfiance se transforme en mépris lorsqu'il évoque les sites alpestres où s'est retiré son parent, le sénateur Astyrius : « Il y a plusieurs années que toi, sénateur et savant, tu as choisi une résidence voisine des Alpes où, à force de regarder les cimes verglacées, une neige inattendue est apparue sur ton chef, où – tu l'as signalé par ta lettre – tu te nourris même de glands. Chose qui a été confirmée par les « beautés » de ta lettre quand la signification d'un tel aliment s'est manifestée dans l'éruclation d'un esprit boursoufflé et d'un style alpestre. Je m'étonne cependant qu'en ce lieu où les cours d'eau sont freinés par la glace et où le froid règne sans fin, la flamme de tes passions n'en soit que plus vive et que ton cœur ne retire pas de ce séjour quelque modération. La jeunesse perd son effervescence avec l'âge ; ta demeure est capable de convertir les eaux en métaux et de faire, contre la nature, régner sa propre loi sur les torrents²⁶⁵ ». Ces exemples montrent qu'Ennode n'aime pas la montagne, inhospitalière par nature. Cette attirance pour la ville a sans doute plusieurs causes : la première relève d'un fait de sociologie religieuse de l'Antiquité tardive. Il ne faut jamais perdre de vue qu'Ennode est un clerc et qu'il combat, à ce titre, la persistance des pratiques païennes au début du VI^e siècle. Or, le paganisme, comme son nom l'indique²⁶⁶, résistait davantage dans les campagnes que dans les villes où opérait depuis longtemps la pastorale des évêques. À cet égard, le christianisme de l'Antiquité tardive peut être considéré comme une religion de la ville, loin des campagnes où se pratiquaient encore des rites païens, y compris dans le culte chrétien. Le goût d'Ennode

²⁶³ Le goût d'Ennode pour la vie en société se manifeste dans sa conception de l'ascèse : il ne conçoit pas l'excellence de la vertu dans le refus du monde, comme le montre un des deux textes hagiographiques d'Ennode, la *Vie d'Antoine, moine de Lérins* (opusc. 4), qui retrace le parcours d'Antoine jusqu'à Lérins. Le charisme d'Antoine repose moins sur ses vertus personnelles que sur sa découverte de la vie cénobitique. Autrement dit, ce texte critique les modes de vie solitaire et valorise le cénobitisme : le saint n'est plus un ermite retiré hors du monde mais un moine au milieu de ses frères qui fait rayonner la communauté. Dans une lettre à sa parente Archotamie, dont le fils est moine à Lérins, Ennode affirme plus ouvertement encore sa préférence pour un mode de vie ascétique dans le monde, à travers un vibrant éloge de « l'ascétisme mondain » (Ennod. epist. 7, 14, 4-5 à Archotamia : « Cet habitant de Lérins, autant que j'ai pu me renseigner, trouve en sa sainte mère le modèle à imiter, bien qu'elle n'ait point quitté le monde. Si votre piété daigne m'en croire, il y a plus de mérite à vaincre le siècle de haute lutte qu'à le fuir. N'est-ce point montrer de la timidité que de fuir le combat et quels fonds peut-on faire sur la valeur d'un adversaire qui se retire avant d'en venir au main ? Il en est bien peu qui tirent de la conscience de leur force l'idée de se cacher »).

²⁶⁴ Epist. 1, 6, 5-6 à Faustus : *ubi aer pluuius perenniter et minax caelum et quaedam uitae sine tota luce transactio. (...) piscibus hominum ministratur esca cadaueribus.*

²⁶⁵ Epist. 1, 24, 1-2 à Astyrius : *ex quo Alpibus uicinam habitationem delegisti, senator et doctus, ubi tibi, dum pruinosa respicis iuga, adparuit inauspicata nix capitis, ubi etiam glande te uesci scriptione signasti. Cuius rei fidem litterarum tuarum decora fecerunt, cum cibi huius significantia in ructu turgidi pectoris, et Alpini sermonis adparuit. Miror tamen, quod inter loci illius frenata glacie flumina et sine successione frigus tui iecoris flamma plus aestuat nec aliquam sortitur pectus de mansione temperiem. Aetas deferuescit in senium ; est domus quae lymphas in metalla conuertat et contra naturam gurgitibus sua lege dominetur.*

²⁶⁶ P. Chuvin montre les limites d'une confusion systématique entre les païens et les habitants des campagnes. Il préfère définir les *pagani* comme des « gens du terroir », en ville ou à la campagne (voir P. Chuvin, *Chronique des derniers païens. La disparition du paganisme dans l'Empire romain du règne de Constantin à celui de Justinien*, 1990, p. 16 : « dans la société impériale, le *paganus*, c'est l'habitant d'un *pagus*, d'un « canton », c'est l'homme qui a ses racines là où il vit, à la différence du militaire ; et il est naturel que le paysan soit *paganus* par excellence, encore que le terme puisse dès Cicéron désigner des citadins (*Pro Domo*, 74) »).

pour la ville s'explique aussi par son ambition sociale et son désir de jouer un rôle de premier plan dans les relations entre les élites.

L'ambition sociale, aussi bien individuelle que collective (pour sa famille et la *nobilitas* chrétienne), est un trait récurrent dans la *Correspondance* comme en témoigne, par exemple, la joie que lui inspire l'accession au consulat de son jeune parent Aviénus : « (...) je m'adresse à un personnage consulaire comme son égal. Jusqu'à présent, la pompe de la trabée consulaire était donnée à notre famille par des distinctions étrangères et c'était plus par alliance que par le sang que nous avons la joie d'être liés à celui qui donnait son nom à l'année. (...) Mais qu'à présent cesse la jalousie ! Un tout jeune consul, restaurant les faisceaux anciens, s'est mis à briller et a rouvert les portes décrépités de nos dignités par sa ferme impulsion²⁶⁷ ». L'ambition sociale d'Ennode se traduit également par sa volonté d'entretenir des correspondances avec de très hautes personnalités : il revendique ainsi une place centrale dans la sociabilité épistolaire entre les élites en se présentant comme l'initiateur des relations épistolaires²⁶⁸, en rappelant les règles du genre épistolaire²⁶⁹ et en favorisant personnellement la circulation des épîtres²⁷⁰.

2. À propos de quelques « fragilités »...

L'énergie inépuisable que reflètent les épîtres contraste avec l'expression de la tristesse et de l'angoisse qui ressort de certaines d'entre elles : « les vœux de mon cœur anxieux », écrit-il à Faustus, « étaient encore suspendus entre espoir et crainte²⁷¹ » ; « (...) je vous supplie de penser à me reconforter par des messages fréquents car, au milieu des fardeaux de la tristesse, je ne peux avoir d'autres secours que les consolations de votre bouche²⁷² ». Exprimant cette angoisse sans retenue – en particulier dans les épîtres à son puissant protecteur Faustus – Ennode entretient l'image d'un homme « doux » et « de nature fragile²⁷³ ». S. A. Kennell a même été frappée par la « santé si souvent précaire » d'Ennode évoquée « dans plus de quatre-vingts lettres²⁷⁴ ». Mais le thème de la santé – qui est un lieu commun de l'écriture épistolaire – revêt parfois une dimension symbolique comme le reconnaît Ennode dans l'epist. 1, 21 à Faustus : « En indiquant donc, dans ces pages, ma mauvaise santé, je révèle la maladie de l'âme que le chagrin m'a fait contracter. Je suis inquiet pour le salut de nos yeux (*lumina*), me trouvant dans un lieu où le messenger

²⁶⁷ Ennod. epist. 1, 5, 2 à Faustus : *iam consularem uirum quasi aequalis adgredior. Hactenus trabealis coturni pompam familiae nostrae peregrina ornamenta tribuerant et pertinere nos ad eum magis adfinitate quam genere gaudebamus, qui anno nomen inposuit. (...) At nunc facessat inuidia : uetustorum reparator fascium nouellus consul inluxit et dignitatum nostrarum cariosas fores robustus reserauit impulsor.*

²⁶⁸ Epist. 2, 26, 2 à Liberius : *principem ergo locum in litteraria communione possideo et maiori cultura dignus sum, qui prior quid gestirem patefecit linguae testimonio.*

²⁶⁹ Voir chapitre 3, p. 100 sq. ; trois épîtres peuvent être considérées comme des lettres programmatiques dans les livres I et II (epist. 1, 8 à Firminus, epist. 2, 26 à Liberius et epist. 2, 13 à Olybrius).

²⁷⁰ Epist. 1, 10, 6 à Jean : *Scito epistulas tuas nulli doctorum a me denegandas.*

²⁷¹ Epist. 2, 10, 2 à Faustus : (...) *adhuc inter spem et metum anxii uota penderent.*

²⁷² Epist. 2, 16, 4 à Faustus : (...) *supplico, ut crebris me releuandum ducatis adfatibus, cui inter maeroris sarcinas nullum praeter oris uestri solacia potest esse subsidium.*

²⁷³ Epist. 2, 5, 1-2 à Laconius : *homo lenis (...) uictus sum naturae fragilitate.*

²⁷⁴ Kennell, p. 126-127 : « Precisely because his health was so often precarious, Ennodius was generally more aware of his body than most people (...). Well over eighty of Ennodius' letters make some reference to his health along with that of his correspondent ».

attendu ne parvient pas sans difficultés²⁷⁵ ». Le terme *lumina* est employé ici dans un sens métaphorique puisque la souffrance d'Ennode est une « maladie de l'âme » (*aegritudinem animi*). Ennode veut probablement dire qu'il craint de n'avoir pas assez bonne vue, du lieu où il se trouve, pour voir d'assez loin le messager qui va lui annoncer l'arrivée ou quelques nouvelles de Faustus²⁷⁶. Mais le terme *lumina* peut avoir encore un autre sens – celui que nous avons retenu dans notre traduction – et désigner les « brillants personnages », les « clarissimes ». Les allusions aux « fragilités » d'Ennode demandent à être interprétées avec d'autant plus de prudence que ses activités, son éloge de l'*inportunitas*²⁷⁷, ses appels à l'action, ses manifestations de colère²⁷⁸ et tant d'autres aspects de sa personnalité témoignent d'une volonté et d'une vitalité peu communes.

3. Une détermination indomptable

Ennode paraît pour le moins déterminé voire intrépide à l'occasion du schisme laurentien au cours duquel, si l'on en croit le *Liber Pontificalis*, les partisans de Symmaque risquaient leur vie dans les rues de Rome²⁷⁹. Dans une autre affaire, Ennode n'hésite pas à donner l'hospitalité à deux esclaves maltraités par leur maître qui saisit immédiatement les tribunaux pour l'accuser de vol. Cette détermination n'est sans doute pas étrangère à sa présence à la tête des ambassades en Orient destinées à imposer une conception intransigeante de l'autorité pontificale.

Il ressort de cela qu'Ennode était un homme déterminé, intransigeant, qui savait se faire apprécier des puissants mais qui dissimule mal sa susceptibilité : il supportait difficilement en effet les critiques sur ses méthodes ou sur son style : « si toutefois, jadis, (...) quelqu'un m'avait touché d'un tel coup de dent, j'aurais préparé soit une réplique adaptée pour me justifier soit une réplique dont je n'aurais pas eu à rougir²⁸⁰ ». Sa susceptibilité éclate lorsqu'il n'est pas le premier à recevoir des nouvelles d'un proche : « Ai-je jamais cru, moi, qu'un autre pût recevoir des nouvelles de votre retour avant moi ?²⁸¹ ».

Ambitieux, déterminé, intransigeant... ces adjectifs semblent convenir assez bien à l'auteur des deux premiers livres de la *Correspondance* qui, à une trentaine d'années, malgré sa faible expérience, fut plongé dans le règlement d'une crise grave (le schisme laurentien) et dut assumer des responsabilités (la défense des intérêts de l'évêque de Milan et de Rome) exigeant des prises de position tranchées. Il faudrait ajouter mille retouches au « portrait » qu'Ennode nous livre de lui-même. Mais nous ne devons pas perdre de vue que ses œuvres sont les seuls témoignages directs et que toute reconstruction relève davantage

²⁷⁵ Ennod. epist. 1, 21, 1 à Faustus : *His ergo ualetudinem meam indicans aegritudinem animi resero, quam de maerore contraxi. De luminum nostrorum salute sollicitor, in eo loci constitutus, ad quem difficile nuntius expectatus adlabitur.*

²⁷⁶ Le terme *lumina* peut aussi désigner les brillants personnages, les « clarissimes » : voir Val. Max. 3, 8, 7, éd. C. Kempf, Teubner, 1888, p. 157 : *non indignabuntur lumina nostrae urbis* ; « On n'indignait pas ceux qui font l'éclat de notre ville ». Cette interprétation est cohérente avec le pronom *eorum* dans la phrase suivante.

²⁷⁷ Ennod. epist. 1, 3, 2 à Faustus.

²⁷⁸ Epist. 1, 24 à Astyrius ; epist. 2, 15 à Euprepia.

²⁷⁹ Lib. pontif. I, 53. 5, p. 260-261 (voir citation et traduction dans notre chapitre 6, p. 185 note 31).

²⁸⁰ Ennod. epist. 2, 6, 5 à Pomerius : *Si me tamen quondam studiorum liberalium adhuc nouitate gaudentem aliquis tali dente tetigisset, parassem uel quod ad excusationem esset idoneum uel quod non puderet obiectum.*

²⁸¹ Epist. 2, 18, 1-2 à Jean : *ego numquam credidi ad alium reditus uestri citius indicia posse perferri* ? Il reproche aussi à Agapitus de ne pas l'avoir informé de sa promotion à Ravenne (epist. 1, 13, 1).

de la littérature que de l'histoire. Contentons-nous de signaler qu'Ennode aime surprendre, comme en témoignent son humour et son penchant pour le jeu qui ne nous est pas apparu tout de suite. Ennode n'est pas un clerc austère. Son engagement dans l'Église ne le prive pas de cultiver des amitiés littéraires dans sa *Correspondance* et dans les cénacles où les élites latines, païennes ou chrétiennes, goûtaient, depuis des siècles, le plaisir raffiné des jeux de l'esprit. Il ne laisse jamais perdre un bon mot²⁸², une situation cocasse²⁸³, une occasion de briller, au risque – mais c'est un risque sans danger – du mauvais goût. Ce n'est pas le moindre paradoxe de ce personnage complexe qui se dissimule autant qu'il se révèle sous ses masques multiples : auteur, professeur, homme de salons, polémiste, clerc, soldat de l'Église, diplomate, avocat, directeur spirituel... Ennode est tout cela à la fois. Telle est la conception qu'il se fait de sa charge.

Dès lors, loin de séparer les différents aspects de son œuvre et lui refuser par avance toute cohérence, nous aborderons l'étude de la *Correspondance* en nous demandant d'abord quel intérêt présentait pour Ennode l'expression épistolaire. Il apparaît en effet que ses lettres s'inscrivent délibérément dans la tradition de l'épistolographie antique dont Ennode revendique l'héritage et l'efficacité.

Chapitre 3. Ennode et l'épistolographie latine

A. L'héritage des correspondances antiques

1. Modèles et prédécesseurs

a) Les correspondances chrétiennes

Dans l'Antiquité, le genre épistolaire fut illustré par des correspondances célèbres, celles de Cicéron, Pline, Fronton ou Symmaque, qui n'ont cessé d'être imitées par leurs successeurs. La christianisation de la culture antique n'a pas empêché la composition de correspondances majeures comme celles d'Ambroise, d'Augustin, de Jérôme ou de Grégoire le Grand qui ont renouvelé la conception traditionnelle de l'épître en faisant d'elle un support de l'argumentation théologique ou de l'enseignement spirituel, comme en témoignent l'epist. 130 d'Augustin à Proba sur la prière ou l'epist. 130 de Jérôme à Démétriadie sur l'ascétisme. Mais l'épistolographie chrétienne ne se résume pas à ces textes célèbres et la production épistolaire resta intense au moins jusqu'à la seconde moitié du VI^e s. À cet égard, l'étude de la *Correspondance* d'Ennode ne peut ignorer celles des trois épistoliers à peu près contemporains, Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont (470-487), Rurice de Limoges (485-507) et Avit de Vienne (490-518), confrontés à la chute de l'Empire d'Occident, dans le cas de Sidoine ou appartenant à la génération suivante, pour Rurice et Avit.

Ces quatre *Correspondances* se croisent et s'entrecroisent puisque leurs auteurs, qui exerçaient une charge ecclésiastique, étaient aussi liés par des relations de parenté

²⁸² Epist. 1, 18, 4-5 à Avienus : *aves/auum* ; epist 1, 19, 3 à Deuterius : *lumina//lucem//uisione*.

²⁸³ Epist. 1, 4, 8 à Faustus : « Puissé-je avoir la chance (...), conformément aux commandements de Dieu, de rosser, autant que mon cœur le souhaite, le dos d'un si grand homme ».

sur lesquelles nous reviendrons²⁸⁴. Ces convergences nous permettront, tout au long de notre étude, d'établir des comparaisons textuelles qui éclaireront notre enquête sur de nombreux points. Mais l'héritage de l'épistolographie antique dans les deux premiers livres de la *Correspondance* se traduit avant tout par l'influence particulière d'un épistolier païen, Symmaque, et de l'un de ses correspondants, le poète Ausone²⁸⁵.

b) L'influence particulière de Symmaque et d'Ausone

Si la présence de ces auteurs « tardifs » est au moins aussi importante, sur la forme comme sur le fond, que celle des « classiques », il est frappant de constater qu'Ennode ne cite jamais leur nom que l'on ne devine qu'au détour d'une citation ou d'une périphrase²⁸⁶. Seuls les « classiques » méritent d'être cités explicitement. Pourtant, les correspondances de Symmaque et d'Ausone ont exercé une influence particulière sur la conception, le style et le contenu des *Épîtres* d'Ennode. La *Correspondance* de Symmaque, « personnage d'une éloquence sublime²⁸⁷ », était considérée dès le V^e siècle, comme un modèle épistolaire²⁸⁸ : Sidoine Apollinaire, par exemple, justifiait sa décision de publier sa propre *Correspondance* en invoquant les précédents de Symmaque et de Pline le Jeune²⁸⁹. Les références à Symmaque dans les œuvres de Jordanès, qui cite l'epist. 1, 12²⁹⁰, et d'Arator, qui cite l'epist. 8, 22²⁹¹, « prouvent », selon J.-P. Callu, qu'« au VI^e s., la *Correspondance* était accessible dans la bibliothèque des *Symmachi*²⁹² ». La révérence d'Ennode à l'égard de Symmaque n'est donc pas surprenante. Elle explique les nombreuses citations de l'epist. 17 d'Ausone qui était adressée à Symmaque et transmise avec l'œuvre de ce dernier. Dans les seuls livres I et II des *Épîtres* d'Ennode, nous avons relevé vingt citations ou réécritures de Symmaque et cinq d'Ausone.

1. Citations de Symmaque

²⁸⁴ Voir index prosopographique, p. 442.

²⁸⁵ Il n'entre pas dans notre étude de déterminer si Ausone était païen ou chrétien. En effet, cette question a peu d'importance pour notre propos puisqu'Ennode considérait Ausone et Symmaque avant tout comme des modèles épistolaires.

²⁸⁶ Comme nous l'avons remarqué plus haut, le nom de Symmaque n'apparaît jamais, bien que sa *Correspondance* soit de loin l'œuvre épistolaire la plus citée.

²⁸⁷ Epist. 2, 13, 1 à Olybrius : *eloquentiae persona sublimis*.

²⁸⁸ G. Polara, « La fortuna di Simmaco dalla tarda antichità al secolo XVII », *Vichiana*, 1, 1972, p. 250-263. Malheureusement, cette étude ne dit pas un mot de l'influence de Symmaque sur Ennode.

²⁸⁹ Sidon. epist. 1, 1, 1 à Constantius, p. 2 : *diu praecipis, domine maior, (...) ut, si quae mihi litterae paulo poltiores uaria occasione fluxerint, prout eas causa, persona, tempus elicit, omnes retractatis exemplaribus enucleatisque uno uolumine includam, Quinti Symmachi rotunditatem, Gai Plinii disciplinam maturitatemque uestigiis praesumptuosius insecurus* : « depuis longtemps vous me pressez (...) de réunir en un volume, après avoir révisé et corrigé les originaux, toutes les lettres qui seraient, parmi celles qui ont coulé de ma plume en diverses occasions, un peu plus châtiées en raison du sujet, de la personne ou de la circonstance qui les ont provoquées, pour suivre de mes pas présomptueux les traces de Symmaque dans son style périodique et celles de Pline le Jeune dans sa science et sa perfection » (trad. A. Loyen).

²⁹⁰ Iord. Get. 19, 104.

²⁹¹ Arator Act. 2, 455.

²⁹² *Symm.* tome IV, p. XIII, note 22.

Ennode	Symmaque
Epist. 1, 1, 4 à Jean : <i>nouitatem sensuum monstras serenitate sermonum</i> ; « tu exprimes la nouveauté des pensées par la pureté des entretiens ».	Epist. 1, 53, 2 à Prétextat, I, p. 115 : <i>Nam unde est haec in epistulis tuis sensuum nouitas, uerborum uetustas (...)?</i> ; « D'où vient, en effet, ce style archaïque qui dans vos lettres s'allie à des pensées modernes (...) ? » (trad. J.-P. Callu).
Epist. 1, 1, 5 à Jean : (...) <i>[eum] uicinis calcibus pernix insecutor adiunges. Beatum facturus nempe, si uiceris !</i> ; « tu es sur ses talons et tu le rendras heureux, c'est sûr, si tu le surpasses ».	Epist. 4, 20, 2 à Protadius, II, p. 102 : (...) <i>cuius eloquentissimus iuuenis (...) proximis facundiae calcibus urguet parentem. O te beatum, amice, si uinceris !</i> ; « vous dont le jeune garçon parfaitement disert (...) marche sur les talons de son père dans la course à l'éloquence. Ô mon ami, que vous serez heureux, si vous êtes vaincu ! » (trad. J.-P. Callu).
Epist. 1, 1, 6 à Jean : <i>Deum precor, ut adolescentia in te, (...) bonae frugis germina conualescant</i> ; « Je prie Dieu que, en grandissant en toi, les germes de la bonne semence (...) prennent encore de la force ».	Epist. 4, 20, 2 à Protadius, II, p. 102 : <i>Tuae res non in germine, sed in fruge sunt</i> ; « Chez vous, les choses ne sont pas en germe mais portent déjà du fruit » (trad. J.-P. Callu).
Epist. 1, 2, 4 à Florus : <i>te ad garrulitatem loquendi parcus ferratis uerborum calcibus animauit</i> ; « je t'ai provoqué à la loquacité, malgré la pauvreté de mon éloquence, avec les éperons ferrés des mots ».	Epist. 9, 110 : <i>stili tam parcus</i> : « malgré la si grande sobriété de ton style ». Le texte de l'édition Seeck est modifié par J.-P. Callu qui propose la leçon <i>stilum famae parcus</i> (IV, p. 63).
Epist. 1, 2, 4 à Florus : <i>silentii tui, si praeuales, talione multemur</i> ; « Qu'il soit châtié, si tu es supérieur, par un silence vengeur ».	Epist. 1, 65 à Celsinus Titianus, I, p. 122 : <i>[non] metuitis ne uos talione silentii mordeamus</i> ; « (...) sans craindre, pour autant, d'être atteint par un silence vengeur » (trad. J.-P. Callu).
Epist. 1, 3, 4 à Faustus : <i>fecisti hoc forsitan uoto et studio consulentis</i> ; « Vous avez peut-être fait cela pour répondre aux vœux et à l'empressement ».	Epist. 5, 15 à Théodore, II, p. 164 : <i>uoto et studiis meis</i> ; « contre ce vœu et mes désirs » (trad. J.-P. Callu).
Epist. 1, 3, 6 à Faustus : <i>ut terra cui caelo nihil liquitur nec uenas suas suco bibuli umoris infundit</i> ; « comme une terre qui ne reçoit aucune eau du ciel et dont les veines ne s'imprègnent d'aucune substance liquide ».	Epist. 1, 33 à Ausone, I, p. 98 : <i>Aiunt cocleas, cum sitiunt umoris atque illis de caelo nihil liquitur, suco proprio uicitare</i> ; « Les escargots, dit-on, quand ils ont soif d'humidité et que nul liquide ne leur tombe du ciel, vivent sur leur propre substance » (trad. J.-P. Callu).
Epist. 1, 4, 1 à Faustus : (...) <i>non ita pinnarum mentita formidinem discoloribus fucis ultro expetenda retia manus magistra conponit, quemadmodum me captum et sponte capistris ora porrigentem magnitudinis uestrae tenuere sermones</i> ; « (...) non, la main experte qui, simulant un épouvantail de plumes multicolores, met en place des rets dans lesquels les bêtes se jettent ».	Epist. 1, 53, 2 à Prétextat, I, p. 115 : <i>Nam unde est haec in epistulis tuis sensuum nouitas, uerborum uetustas, si tantum nodosa retia uel pinnarum formidines et sagaces canes omnemque rem uenaticam meliorum oblitus adfectas</i> : « D'où vient, en effet, ce style archaïque qui dans vos lettres s'allie à des pensées modernes, si, oublieux de distractions plus relevées, vous vous

<p>spontanément, n'ont pas autant d'efficacité que les discours de votre Grandeur qui m'ont tenu captif, moi qui tendais volontairement ma bouche au licol ».</p>	<p>intéressez seulement aux nœuds des filets, aux plumes des épouvantails, au flair des chiens, bref à tout l'art de la vénerie », (trad. J.-P. Callu).</p>
<p>Epist. 1, 9, 1 à Olybrius : <i>Dum fauos loqueris et per domos cereas eloquentiae nectare liquentis elementi mella conponis, peregrinum labiis meis saporem epuli diuitis infudisti (...)</i> ; « Pendant que tu prononçais des paroles suaves et que, dans les demeures de cire de ton éloquence, avec le nectar de l'élément liquide, tu fabriquais des rayons de miel, tu as versé sur mes lèvres la saveur nouvelle d'une riche nourriture (...) ».</p>	<p>Epist. 1, 91 à Antoine, I, p. 138 : <i>paginam melle eruditissimi oris obleueras</i> ; « vous aviez imprégné votre page du miel de vos paroles exquises », (trad. J.-P. Callu). Voir aussi Avson. epist. 12, 1-2 (= Symm. epist. 1, 32, 1) : <i>Modo intellego, quam mellea res sit oratio, quam delenifica et quam suada facundia</i> ; « Je comprends à présent le miel de la parole, la douceur et la persuasion de l'éloquence » (trad. J.-P. Callu).</p>
<p>Epist. 1, 10, 1 à Jean : <i>Vicem redderem, nisi oneraret diligentiam amici pectoris restituta laudatio, ne dum in praeconiis mutuum uidemur scabere, adulationis suspicione polluatur affectio et amor currat in uitium</i> ; « Je te rendrais la pareille si le fait de rendre l'éloge ne pesait pas sur l'affection d'un cœur ami. Il faut éviter qu'en paraissant nous gratter l'un l'autre, le soupçon de flagornerie ne vienne souiller notre affection et que notre amour ne se gâte ».</p>	<p>Epist. 1, 31, 1 à Ausone, I, p. 93 : <i>si plura de te praedicem, uidebor mutuuum scabere et magis imitator tui esse adloquii quam probator</i> ; « Mais poursuivrais-je ma louange, que nous paraîtrons nous chatouiller l'un l'autre et moi imiter plus qu'apprécier vos paroles. » (trad. J.-P. Callu).</p>
<p>Epist. 2, 7, 4 à Firminus : <i>mei macies ... studii</i> ; « La maigreur de ma science ».</p>	<p>Epist. 9, 110, IV, p. 63 : <i>mei ingenii exilitas</i> : « chez moi, la minceur du talent » (J.-P. Callu).</p>
<p>Epist. 2, 7, 6 à Firminus : <i>portitorum neglegentia fecit ut directae a uobis aut retinerentur aut perderentur epistulae</i> ; « la négligence des porteurs a retardé ou égaré les lettres que vous avez envoyées ».</p>	<p>Epist. 6, 56 à ses « enfants Nicomaques », III, p. 32 : <i>quae si casu aliquo aut neglegentia portitoris elapsae sunt...</i> ; « si par quelque hasard ou bien par la négligence du porteur, [la lettre] vous a échappé... » (trad. J.-P. Callu).</p>
<p>Epist. 2, 13, 1 à Olybrius : <i>Vt tradit quaedam eloquentiae persona sublimis, lex est in epistulis neglegentia et auctorem genii artifex se praebet incuria</i> ; « Comme le rapporte certain personnage d'une éloquence sublime, la négligence est la règle dans les épîtres et un habile défaut de soin se présente comme la garantie du génie ».</p>	<p>Epist. 7, 9 à Symmaque, son fils, III, p. 50 : <i>ingeniorum uarietas in familiaribus scriptis neglegentiam quandam debet imitari</i> ; « un talent aux ressources variées doit dans ses écrits privés imiter une sorte de nonchalance » (trad. J.-P. Callu).</p>
<p>Epist. 2, 16, 1 à Faustus : <i>Postulat adiutricem paginam latentium scrutator animorum, et ideo, ne quid apud eum nostri deesse contingat obsequii, scripta concessi, et si commendationi non necessaria, praeceptis eius adcommoda</i> ; « Lui qui scrute les secrets du cœur, il réclame le soutien d'une lettre et pour cette raison, afin qu'il ne lui arrive</p>	<p>Epist. 2, 67 à Flavien, I, p. 199 : <i>Suo igitur praeditus merito commendationis adminicula non requirit, et tamen abstinere non debeo tali genere litterarum (...)</i> <i>ut ei aliquid opis conferam</i> ; « Bien pourvu par son propre mérite, il ne demande donc pas l'appui d'une intervention. Et pourtant, je ne dois pas me</p>

pas d'être privé de notre dévouement, je lui ai accordé cet écrit qui, même s'il n'est pas nécessaire à sa recommandation, est du moins conforme à ses volontés ²⁹³ ».	dispenser de ce genre de lettre (...) pour lui apporter quelque secours » (trad. J.-P. Callu).
Epist. 2, 18, 1 à Jean : <i>probabiles causas habeo</i> ... ; « J'ai de bonnes raisons de m'en prendre à votre sympathie... ».	Epist. 3, 17, 1 à Grégoire, II, p. 31 : <i>habeo expostulandi tecum probabiles causas</i> ... ; « j'ai de justes raisons de me plaindre de vous... » (trad. J.-P. Callu).
Epist. 2, 19, 1 à Constantius : <i>abundo gaudio</i> ... ; « je déborde d'allégresse ... ».	Epist. 1, 22 à Ausone, I, p. 86 : <i>abundo gaudio</i> ... ; « je déborde d'allégresse ... » (trad. J.-P. Callu).
Epist. 2, 19, 2 à Constantius : ... <i>sollicitus trutinat or aspicerem, more parent is...</i> ; « ... scrutant et pesant avec inquiétude, à la manière d'un père... ».	Epist. 9, 7, 1 à Carterius, IV, p. 5 : <i>Vadem me tibi in omnia spondeo, quae solet parent um sollicitu do trutina re</i> ; « ma caution absolue vous est promise pour ce que d'habitude soupèsent des parents inquiets » (trad. J.-P. Callu).
Epist. 2, 19, 3 à Constantius : <i>Sed mihi inpraesentiarum supersedendum est huiusmodi scriptione</i> ; « Mais à présent il faut que je m'abstienne d'écrits de ce genre ».	Epist. 1, 94 à Syagrius, I, p. 140 : <i>mihi inpraesentiarum supersedendum est huiusmodi scriptione</i> , <i>ne incepti frustra sim...</i> ; « à présent il me faut m'abstenir d'un pareil écrit, si je ne veux pas que mon entreprise soit vaine... », (trad. J.-P. Callu).
Epist. 2, 23, 1 à Faustus : <i>Lupicinum Euprepiae nostrae filium loquor ; ad ipsum pertinet praefata generalitas</i> ; « Je veux parler de Lupicinus, le fils de notre chère Euprepia. Son cas illustre parfaitement cette généralité préliminaire ».	Epist. 2, 91, 1 à Flavien, I, p. 212 : <i>ad filium meum (...) pertinet praefata generalitas</i> ; « ces généralités d'introduction trouvent leur application dans le cas de mon fils » (trad. J.-P. Callu).
Epist. 2, 28, 2 à Avienus : <i>Non ibo longius</i> ; « Mais je n'irai pas plus loin ».	Epist. 7, 9 à Symmaque, son fils, III, p. 50 : <i>sed de his non ibo longius</i> ; « mais je n'irai pas plus loin là-dessus » (trad. J.-P. Callu).

2. Citations d'Ausone

À cinq reprises dans les livres I et II, Ennode s'inspire d'une épître d'Ausone à Symmaque qui devait représenter pour lui un modèle²⁹⁴.

Ennode	Ausone
Epist. 1, 2, 4 à Florus : <i>Hac fiducia prouocassem uentos ad flandum, ad cursum flumina, Faustum meum ad facundiam, quate ad garrulitatem (...) animai</i> ; « Avec la confiance qui m'aurait fait inciter les vents à souffler, les fleuves à couler, mon cher	Epist. 12, lignes 33-35 (= Symm. epist. 1, 32, 5) : <i>eadem opera et Musas hortabor, ut canant et maria, ut effluent et auras, ut uigeant et ignes, ut caleant admonebo et, si quid inuitis quoque nobis natura fit, superfluous instigator agitabo</i> ; « Du même coup, j'exhorterai les Muses à chanter, j'engagerai les mers à se

²⁹⁴ Auson. epist. 12, éd. R. P. H. Green, Oxford, 1991, p. 207-208. Cette lettre se trouve aussi dans la collection de Symmaque éditée par J.-P. Callu dont nous citons la traduction (Symm. *Lettres I*, CUF, 1972, p. 95-96).

<p>Faustus à déployer son éloquence, je t'ai provoqué à la loquacité (...) ».</p>	<p>répandre, les souffles de l'air à déployer leurs forces, les flammes à réchauffer, et de tout ce que produit la nature, aussi bien à notre corps défendant, je serai l'inutile mouche du coche » (trad. J.-P. Callu).</p>
<p>Epist. 1, 4, 2 à Faustus : <i>Aliud sentiebam de epistola uestra, aliud de proposito meo</i> ; « J'avais un sentiment quand je lisais votre lettre, j'en avais un autre quand je m'en rapportais à mon intention ».</p>	<p>Epist. 12, lignes 12-13 (= Symm. epist. 1, 32, 2) : <i>Aliud sentio ex epistula tua, aliud ex conscientia mea</i> ; « À vous lire, je ne juge pas comme je le fais d'après ma conscience », (trad. J.-P. Callu).</p>
<p>Epist. 1, 16, 3 à Florianus : <i>Tulliani profunditas gurgitis, Crispi proprietas, Varronis elegantia</i> ; « la profondeur abyssale de Tullius [Cicéron], la propriété du style de Crispus [Salluste] et l'élégance de Varron ».</p>	<p>Epist. 12, lignes 17-18 (= Symm. epist. 1, 32, 3) : <i>enthymemata Demosthenis aut opulentiam Tullianam aut proprietatem nostri Maronis</i> ; « la force démonstrative de Démosthène, la magnificence de Cicéron, l'exactitude de notre Virgile » (trad. J.-P. Callu).</p>
<p>Epist. 2, 19, 1 à Constantius : <i>tu, qui te ultra emendationem omnium protulisti, triumphum honore gratuleris</i> ; « toi, qui t'es élevé au-delà de la critique de tous, tu te félicites de l'honneur du triomphe ».</p>	<p>Epist. 12, lignes 14-15 (= Symm. epist. 1, 32, 3) : <i>tu, inquam, mihi ista, qui te ultra emendationem omnium protulisti</i> ; « Vous, dis-je, me tenir ces propos, alors que vous vous êtes placé au-delà de toute critique ! », (trad. J.-P. Callu).</p>
<p>Epist. 2, 19, 5 à Constantius : (...) <i>ut alucinationis nostrae concinnatio non inhumana uideatur</i> ; « (...) que l'assemblage de nos divagations ne paraisse pas monstrueux ! ».</p>	<p>Epist. 12, lignes 2-3 (= Symm. epist. 1, 32, 1) : <i>epistulae meae apud Capuam tibi redditae concinnatio inhumana non esset</i> ; « la missive qu'on vous a remise à Capoue n'était pas un monstrueux assemblage ! » (trad. J.-P. Callu).</p>

Ce relevé donne une idée de l'influence stylistique de Symmaque et d'Ausone sur l'écriture épistolaire d'Ennode. Toutefois, il ne permet pas de saisir le sens de ces remplois où l'on devine parfois des discrets procédés de réécriture²⁹⁵. Loin de réduire l'influence de ces auteurs à des emprunts formels, nous tenterons de montrer l'importance de la dette d'Ennode à l'égard de ces auteurs dans sa conception même des correspondances.

2. Les « théoriciens » et les « militants » du genre épistolaire

La présence des épistoliers antiques dans la *Correspondance* d'Ennode montre qu'elle s'inscrit dans un genre dont elle s'efforce d'entretenir l'éclat. Cette ambition se traduit d'abord par le rappel incessant des règles définies ou appliquées par les prédécesseurs.

On connaît plusieurs efforts de théorisation épistolaire dans l'Antiquité²⁹⁶ : dans le domaine grec, les textes les plus anciens sont le *Peri Hermeneias* (§223-235), transmis sous le nom de Démétrios de Phalère mais « qui date vraisemblablement des II^e-I^{er} s. avant J.-C.²⁹⁷ », et les *Tupoi epistolikoi*, attribués aussi à Démétrios, qui constitue le premier

²⁹⁵ Voir par exemple « la conversion de l'écriture épistolaire », chapitre 4, p. 139.

²⁹⁶ R. Burnet propose une analyse globale de la « théorie épistolaire gréco-romaine » (Burnet, p. 50-56). Selon l'auteur, les textes antiques sont « bien isolés » et les véritables théorisations épistolaires sont essentiellement tardives (p. 51).

²⁹⁷ Ibid.

véritable manuel. On recense ensuite les *Epistolimaioi Charakteres* du Pseudo-Libanios, probablement du IV^e siècle ap. J.-C., une section *De epistolis* des *Excerpta rhetorica* (cod. Paris. 7530)²⁹⁸ et l'enseignement que les épistoliers eux-mêmes dispensaient à leurs correspondants²⁹⁹ ; dans le domaine latin, les textes de référence sont le second appendice de l'*Ars rhetorica* du rhéteur Iulius Victor (IV^e siècle ap. J.-C.) et les correspondances elles-mêmes, en particulier celles de Cicéron et de Plinius, qui contiennent des développements théoriques sur le genre épistolaire.

Dans son étude sur l'épistolographie antique, P. Cugusi a dressé une typologie de ces textes théoriques en distinguant, d'une part, les « théoriciens » et, d'autre part, les « militants », c'est-à-dire les auteurs « qui ont exprimé à travers leurs lettres leurs idées sur la manière dont ils écrivaient leurs lettres³⁰⁰ ». Cette distinction est parfaitement adaptée à notre étude dans la mesure où Ennode appartient sans conteste à la seconde catégorie. S'il n'a jamais écrit de textes théoriques sur le genre épistolaire, il adressa plusieurs lettres programmatiques³⁰¹ qui exposent sa conception du *genus epistolaris alloquii*³⁰² : « Voilà ma religion de la correspondance ! » écrit-il au patrice Liberius après avoir rappelé les devoirs de l'*amicitia* épistolaire. Proposant des réflexions générales sur l'écriture épistolaire, sa *Correspondance* contient surtout des exemples concrets qui fournissent des modèles pour un enseignement pratique. Celui-ci reflète-t-il une conception originale ou se contente-t-il de transmettre les *sermonis officia*³⁰³ définis par ses prédécesseurs ?

B. Idéal et pratique de l'échange épistolaire dans les livres I et II

1. Les deux fictions du « dialogue à distance »

a) La « présence » épistolaire

Malgré leur extrême diversité, les correspondances réelles, comme les lettres d'art, sont conçues dans l'Antiquité, pour reprendre l'expression d'Ambroise, comme « une conversation entre absents³⁰⁴ ». L'échange épistolaire, réel ou fictif, suppose donc la communication de la lettre entre le scripteur et son/ses destinataire(s), éloigné(s) dans l'espace ou dans le temps³⁰⁵. Ennode fait souvent écho à cette valeur de l'épître qui

²⁹⁸ Ce texte est cité par Bruggisser, p. 17 sq.

²⁹⁹ Burnet, p. 53-54 : « au III^e siècle, Philostrate de Lemnos donne ses conseils à Aspasius, et au IV^e siècle, Grégoire de Naziance donne les siens à Nicobule ».

³⁰⁰ Cugusi, p. 27 : « Nell'elenco le fonti antiche riporto prima i luoghi di eruditi, che hanno 'teorizzato' circa l'epistolografia, e di raccoglitori di *typoi*, poi i passi degli epistolografi 'militanti', cioè di quanti hanno espresso per lettera le loro opinioni su come si scrivono lettere ».

³⁰¹ Parmi les lettres des livres I et II qui contiennent des réflexions sur l'écriture épistolaire, trois d'entre elles sont de véritables lettres programmatiques (epist. 1, 8 à Firminus, 2, 13 à Olybrius et 2, 26 à Liberius).

³⁰² Ennode emploie l'expression *generis epistolaris alloquii* dans l'epist. 1, 12, 2.

³⁰³ Epist. 2, 7, 6 à Firminus.

³⁰⁴ Ambr. epist. 48, 1, éd. M. Zelzer, 1990, p. 48 (CSEL 82, 2) : (...) *nobis cum absentibus sermo sit* ; voir aussi epist. 37, 4, p. 21.

³⁰⁵ Nous pensons, par exemple, aux lettres de Pétrarque aux auteurs de l'Antiquité (voir livre XXVI, epist. 3 et 4 à Cicéron, epist. 5 à Sénèque, epist. 6 à Varron, epist. 7 à Quintilien, epist. 8 à Tite-Live, epist. 9 à Pollion, epist. 10 à Horace, epist. 10 à Virgile, etc.) : Francesco Petrarca, *Le Familiari*, edizione critica per cura di V. Rossi, volume quarto per cura di U. Bosco, libri XX-XXIV, 1942.

rapproche les êtres éloignés : « (...) j'ai dicté, en quelque sorte en présence de ta Clarté, ce qu'elle devait lire », précise-t-il à Avienus : « il me semblait, en parlant, que ma page te rendait présent³⁰⁶ ». « La lecture [d'une lettre] », écrit-il à Faustus, « porte au loin jusqu'aux traits du visage et rend présentes les image des êtres chers par les bons offices de l'écrit³⁰⁷ ». Cette fonction est si importante qu'elle semble parfois justifier à elle seule l'échange épistolaire sans qu'il soit besoin pour Ennode de transmettre quelque information, le seul objet de l'épître étant alors de manifester une forme de présence : « Est-il quelqu'un pour considérer comme parti au loin celui qu'il touche par la pensée ? En effet, si l'esprit est en l'homme un bien de la divinité, il ne peut ressentir les dommages qu'infligent les distances. J'ai dit quelle raison me pousse à vous envoyer ces écrits³⁰⁸ ».

Maintes fois célébré par les épistoliers³⁰⁹, ce pouvoir de l'épître est d'autant plus important que les conditions précaires de la communication font obstacle au déplacement des personnes. Plusieurs épîtres évoquent la difficulté des voyages entre Milan et Pavie ou, pis encore, entre Milan et Ravenne. Envoyé en mission à Pavie par l'évêque de Milan, Ennode écrit qu'il s'était rendu aux portes de Pavie après avoir franchi « tous les obstacles d'un pénible voyage » (*molesti itineris*) qui lui avait valu une grande « fatigue » (*fatigationis*) et « une très grande peine » (*summo labore*)³¹⁰. Dans une autre épître à Faustus, Ennode s'empresse de rassurer son ami après son retour de Ravenne : « je suis arrivé à Milan en bonne santé, grâce à l'aide du Christ, tout en supportant mal, au retour, la rapidité que, sous la contrainte de l'hiver, j'ai souhaitée peut-être à contrecœur³¹¹ ». Ces témoignages montrent bien que les mauvaises conditions de communication, les distances et surtout les frontières des royaumes gothiques ne facilitaient pas le déplacement des personnes dans l'Italie du Nord au début du VI^e siècle. Dans ce contexte, les échanges épistolaires sont un mode indispensable de relations sociales et ils sont vécus comme une consolation face aux épreuves, une arme qui « détruit la douleur³¹² » : « Vous exprimant l'hommage de mes salutations », écrit Ennode à Faustus, « je vous supplie de penser à me reconforter par des messages fréquents car, au milieu des fardeaux du chagrin, je ne peux avoir d'autres secours que les consolations de votre bouche³¹³ ». Ce dernier exemple met en évidence la seconde fiction qu'entretiennent les épîtres : la présence épistolaire doit reconstituer le ton de la conversion.

b) L'« oralité » et la simplicité

³⁰⁶ Ennod. epist. 1, 12, 3 à Avienus : (...) *sub quadam claritatis tuae praesentia legenda dictavi : uisa est mihi, dum loquor, pagina mea te reddidisse.*

³⁰⁷ Epist. 2, 24, 1 à Fauste : *dispendium credo esse diligentiae nullas commeantium manus litterarum dote munerari, quae solent lectione etiam uultus ad longinqua portare et carorum imagines officio praesentare sermonis.*

³⁰⁸ Epist. 1, 17, 1 à Faustus : *Quisquamne digressum ad longinqua censeat quem mente contingit ? nam si spiritus res est diuinitatis in homine, prolixarum sentire non potest damna terrarum. Dixi causam, quae me faciat scripta porrigere.*

³⁰⁹ Voir Burnet, p. 64-67, « Lettre et substitut de présence ».

³¹⁰ Ennod. epist. 2, 3, 3-4 à Speciosa.

³¹¹ Epist. 2, 25, 2 à Faustus : *Mediolanum salua corporis ualitudine Christo prosequente perueni male ferens quam in redeundo hieme inpellente optavi forsitan contra desideria celeritatem.*

³¹² Epist. 2, 18, 3 à Jean : (...) *amantem tui releua communione sermonis ut scribendo deleas dolorem.*

³¹³ Epist. 2, 16, 4 à Faustus : *Obsequium salutationis inpendens supplico, ut crebris me releuandum ducatis adfatibus, cui inter maeroris sarcinas nullum praeter oris uestri solacia potest esse subsidium.*

La métaphore du « dialogue à distance » est un thème fondamental de l'épistolographie antique qui définit la lettre comme un *sermo*³¹⁴. Le style épistolaire doit imiter la conversation et reconstituer une fiction de dialogue³¹⁵ : c'est pourquoi les épistoliers ont recours au champ sémantique de l'oralité pour décrire leurs échanges (*sermo, adfatus, adloquium, conloquium, eloquium, confabulatio, uerba, etc.*)³¹⁶. Le caractère oral de la lettre implique donc une apparence de simplicité, de spontanéité et d'immédiateté que souligne Sénèque dans un passage célèbre de l'epist. 75 à Lucilius : « Ma conversation, si nous nous trouvions en tête-à-tête paresseusement assis ou à la promenade, serait sans apprêt, d'allure facile. Telles je veux que soient mes lettres : elles n'ont rien de recherché, rien d'artificiel³¹⁷ ». Cette déclaration d'intention que l'on retrouve chez tous les épistoliers est un lieu commun des correspondances. On aurait tort d'interpréter la recherche de cette illusion comme un « mensonge³¹⁸ » dans la mesure où elle est une convention admise par tous les acteurs de l'échange. Elle révèle néanmoins toute l'ambiguïté de la « simplicité » épistolaire qui atteint un niveau paradoxal dans les obscures épîtres d'Ennode. Nous verrons en effet dans le dernier chapitre que l'idéal de simplicité et de lumière – comme l'écrit Ennode lui-même – est le fruit d'un intense travail d'écriture. Il n'a aucun rapport avec la facilité d'un écrit improvisé : « Quant à force de travail, un homme minutieux a conduit à la lumière la veine abondante de son éloquence, alors sont remplis avec succès les devoirs épistolaires qui combleront les attentes du destinataire³¹⁹ ». « La négligence est de règle dans les épîtres et un habile défaut de soin se présente comme la garantie du génie³²⁰ ». Ce double objectif – rendre le destinataire présent et dialoguer avec lui – supposent le respect des règles contraignantes du code épistolaire.

2. Les contraintes et la richesse du code épistolaire

a) Les *officia* de l'épître et l'impression de formalisme

1. Le devoir de correspondance : la condamnation du silence

La nécessité des correspondances, nous venons de le voir, est indépendante du contenu de la lettre, parfois circonstanciel ou insignifiant. Le fait même de l'échange est important en soi puisqu'il reconstitue une « présence ». L'écriture d'une lettre ne saurait donc être remplacée par le récit du porteur (*uiuus sermo*) qui remplit, nous le verrons, une autre fonction : « Certes, il eût été égal, puisque le sublime Pamphronius se rend auprès de vous, que la fonction de la lettre fût remplie par un entretien de vive voix et que ce noble

³¹⁴ L'emploi de *sermo* pour désigner l'épître est banal chez les épistoliers : voir par exemple Symm. epist. 1, 45 : *sermo multus* ; 2, 2 *sermo parcior* ; 6, 2 : *desideratus sermo*.

³¹⁵ Burnet, p. 39-41 : « La lettre, substitut de l'oral » ; chez les épistoliers classiques, voir E. Gavaille, « La relation à l'absent dans les lettres de Cicéron à Atticus », *Epistulae Antiquae* I, 2000, p. 153-176.

³¹⁶ À ces termes empruntés au champ sémantique de l'oralité s'ajoutent d'autres synonymes d'*epistula* que l'on trouve fréquemment dans les lettres d'Ennode : *litterae, scriptum, scriptio, pagina, stilus, chartula*.

³¹⁷ Sen. epist. 75, 1, éd. F. Pr É chac, trad. H. Noblot, 1957, p. 50 (CUF) : *Qualis sermo meus esset, si una desideremus aut ambularemus, inlaboratus et facilis, tales esse epistulas meas uolo, quae nihil habent accersitum nec fictum*.

³¹⁸ P. Burnet interprète la « simplicité d'apparence » comme un des « usages menteurs de l'épistolaire » (p. 41).

³¹⁹ Ennod. epist. 1, 8, 1 à Firminus : *Quando abundantem loquellae uenam laboriosus in lucem scrutator adduxerit, tunc procedunt officia suscipientis desiderii paritura*.

³²⁰ Epist. 2, 13, 1 à Olybrius : *lex est in epistulis neglegentia et auctorem genii artifex se praebet incuria*.

Seigneur ne fût pas chargé d'un fardeau épistolaire, car il lui a été donné de connaître moins mes paroles que mes sentiments. Mais s'agissant de telles obligations, je m'en remets à ses ordres³²¹ ». La nécessité du texte écrit est également affirmée dans une autre lettre à Faustus apparemment inutile puisque l'information aurait pu être délivrée par un ami se rendant à Ravenne : « Par une disposition céleste, il convient que les nouvelles de mon retour ne soient données par nul autre mieux que par un ami pressé de se rendre à Ravenne, dont le récit fidèle eût suffi même en l'absence de lettre. Mais je n'ai pas pu m'abstenir de cet usage, car si je m'en privais par une négligence quelconque, je donnerais l'impression de condamner l'échange fréquent de courrier que j'ai toujours aimé³²² ».

La « médiation » de l'épître – qui permet également au destinataire d'identifier l'origine de la lettre – est donc indispensable pour entretenir les liens entre les correspondants. C'est pourquoi Ennode n'hésite pas à parler de « religion des amitiés³²³ » ou de « religion de l'échange épistolaire », s'appuyant sur l'une des étymologies du mot *religio*, à savoir « ce qui fait lien ». Cette « religion des amitiés » confère donc à l'échange épistolaire l'aura d'un véritable rite social au caractère obligatoire³²⁴. C'est pourquoi la quasi totalité des lettres³²⁵ se terminent par une condamnation du silence³²⁶ : « l'économie des paroles porte atteinte à la relation amicale³²⁷ ». Car si l'*amicitia* permet d'entretenir la cohésion, le « silence » épistolaire est *a contrario* une menace pour la cohésion de l'aristocratie gallo-romaine comme le rappellent les nombreuses formules de même sens : « une tendresse muette est presque à la ressemblance de l'homme qui n'aime pas³²⁸ », le silence « néglige les liens de l'amitié et de la parenté³²⁹ », « une tendresse qui reste muette offre l'image de l'ingratitude³³⁰ ». L'obligation du commerce épistolaire se traduit enfin par le besoin de recevoir des épîtres fréquentes de la part des amis silencieux : « Salut, mon cher Seigneur, et honore celui qui t'aime par les présents de lettres fréquentes pour ne pas laisser penser que chez toi, comme il est habituel chez certains, le seul témoignage d'affection ait été celui

³²¹ Epist. 2, 16, 1 à Faustus : *Par quidem fuerat sublimi uiro Pamfronio commeante ministerium paginae ad uiui sermonis officia transferri nec illum epistolari fasce onerari, quem non tam uerba mea contigit nosse quam studia. Sed eius in his officiis manus dantur imperio.*

³²² Epist. 2, 25, 1 à Faustus : *pro caelesti dispositione reditus mei indicia fieri nullo magis quam amico Rauennam properante conuenit, cuius fidelis relatio etiam pagina cessante suffecerat. Sed usu abstinere non potui, quo si sub quocumque neglectu temperem, uideor damnasse stili frequentiam quam amaui* ; voir aussi epist. 1, 8, 4 à Firminus : *Idoneae tamen perlatricis uiaticum praegrauauit et, quae me praesentare uiuis potuisset adfatibus, ea epistolam comitante perduxit (...).*

³²³ Ennode emploie l'expression *amicitiarum religio* quatre fois : epist. 1, 19, 2 ; 2, 1, 1 ; 3, 10, 1 ; 4, 35, 1.

³²⁴ Epist. 2, 28, 1 à Avienus : *me iussisti paginas destinare* ; epist. 2, 17, 2 à Constantius : *salutationis officia*.

³²⁵ Ennode reconnaît que c'est une « plainte habituelle » dans ses lettres (voir epist. 1, 14, 5 à Faustus).

³²⁶ On trouve également, ce qui revient au même, un appel pressant à une réponse immédiate (voir epist. 1, 13, 5 à Agapitus : « que l'abondance de vos entretiens répare votre négligence [à m'écrire] »). Signalons qu'Ennode est parfois accusé de négliger le devoir épistolaire. Mais il s'empresse, dans ce cas, d'accuser la malveillance des porteurs (voir epist. 2, 8, 1 à Apollinaris ; l'epist. 2, 21, 1 à Albinus).

³²⁷ Epist. 2, 5, 3 à Laconius : *in damnum gratiae parcitas contingat ista uerborum.*

³²⁸ Epist. 1, 23, 1 à Senarius : *Muta caritas paene repraesentat speciem non amantis.*

³²⁹ Epist. 1, 12, 2 à Avienus : (...) *dum et caritas et necessitudo neglegitur.*

³³⁰ Epist. 2, 26, 1 à Liberius : *Muta caritas simulacrum praesentat ingrati.*

de ton précédent entretien³³¹ » ; « Mon cher Seigneur, (...) je forme la prière de ne pas être privé (...) du fruit de mes efforts (...) afin que vous compensiez l'activité épistolaire que vous avez différée jusqu'à ici par la fréquence et la richesse de vos écrits³³² ». À l'obligation d'écrire s'ajoutent d'autres règles très strictes qui traduisent la fonction sociale des correspondances.

2. Le devoir de réciprocité : la *uicissitudo*

Le nécessité d'entretenir des correspondances suppose le devoir de réciprocité, la *uicissitudo*³³³. La réponse à une lettre reçue est en effet, pour reprendre une expression de P. Bruggisser, l'« application logique³³⁴ » de l'amitié épistolaire. Lorsqu'il rappelle ce principe, Ennode n'adopte pas le ton du reproche pour éviter de blesser son correspondant paresseux ou récalcitrant. Le devoir de *uicissitudo* est le plus souvent exprimé par l'évocation voire la mise en scène, dans l'épître, des porteurs qui doivent apporter la lettre et en recevoir une « en échange » : « Voici donc le message que doit recevoir le porteur qui m'a fourni l'occasion de cet entretien et que je recommande en échange de bons procédés³³⁵ » ; « Maintenant, les porteurs des présentes me doivent ce que je devais et non seulement ils ne me traînent pas en justice pour que je m'en acquitte mais ils se reconnaissent redevables³³⁶ ». Dans ces exemples, la médiation du porteur permet de rappeler ses devoirs au destinataire tout en ménageant sa susceptibilité. Elles relèvent d'une « courtoisie » épistolaire qui caractérise le ton des épîtres sociales.

Mais ces rappels de principe ne concernent pas que les correspondants paresseux qui ont transgressé le devoir de réciprocité. Ils ne servent parfois qu'à insister sur le besoin d'une réponse rapide : c'est le cas dans l'exemple que nous venons de citer (l'épist. 1, 17, 2 à Faustus) mais aussi, de façon plus contournée, dans une mise en scène du porteur à la fin de l'épist. 2, 25 à Faustus : « J'en viens à présent à l'objet de ma lettre, après vous avoir humblement salué, et à la recommandation du porteur qui, s'il doit vous remercier de bienfaits à la mesure de la sérénité de votre cœur, apprendrait ainsi qu'il a reçu en retour ce qu'il a lui-même apporté aux vôtres³³⁷ ». Le devoir de réciprocité est exprimé ici par la recommandation du porteur censé recevoir les bienfaits (=une lettre) qu'il a lui-même apportés. Mais dans le cas de cette relation avec Faustus, son principal correspondant, Ennode ne se contente pas de demander une lettre en retour. Il attend une réponse urgente : « Et même si [le porteur] refuse, forcez-le à revenir rapidement parce que sa présence est

³³¹ Epist. 1, 1, 7 à Jean : *Salve, mi domine, et amantem tui frequentibus cole muniis litterarum, ne amoris contestatio sola sicut in quibusdam esse solet, praeuui in te putetur exstitisse sermonis.*

³³² Epist. 2, 9, 4 à Olybrius : *domine, (...) precor, ut (...) studiorum meorum fructu non caream, (...) ut scriptionis operam quam hactenus protulisti, stili frequentiam uel ubertate pensetis.*

³³³ Voir Bruggisser, p. 15.

³³⁴ Ibid.

³³⁵ Ennod. epist. 1, 17, 2 à Faustus : *Quod recipiat tamen portitor qui alloquii occasionem praestitit <et> a me pro uicissitudine commendatur.*

³³⁶ Epist. 2, 8, 1 à Apollinaris : *Debent mihi nunc perlatores praesentium debita mea et non solum me ad solutionem non pertrahunt, sed se fatentur obnoxios.*

³³⁷ Epist. 2, 25, 3 à Faustus : *nunc ad scriptionis causam, dicta humili salutatione, et commendationem me confero perlatoris, qui si pro mentis uestrae serenitate gratuletur beneficiis, agnoscit se aut recepisse quod uestris praestitit (...).*

nécessaire à mon affection et que, si Dieu en a fait la promesse, il faut s'attendre, puisque c'est le commandement de Dieu lui-même, à ce qu'elle soit conforme à son intérêt³³⁸ ».

3. Le devoir de salutation : la *salutatio*

Le devoir de salutation porte moins sur l'échange épistolaire que sur la lettre dont la salutation constitue la dernière partie. Ennode rappelle que la *salutatio* constitue un devoir à travers les expressions *salutationis debita*³³⁹ et *salutationis officia*³⁴⁰. Elle peut être considérée comme l'un des principaux traits de la pratique épistolaire (*epistulae usus*³⁴¹ ou *mos scriptiois epistulariae*³⁴²) comme le montrent les formules qui introduisent la salutation finale : « Mais à présent je reviens à l'usage épistolaire. Salut, mon cher Seigneur (...)»³⁴³. Nous proposerons une typologie des salutations au cours de notre étude de la structure des épîtres³⁴⁴. Mais nous pouvons déjà remarquer que la *salutatio* exprime l'essence de la lettre et qu'elle suffit parfois à déterminer la nature épistolaire d'un texte : par exemple, les manuscrits qui transmettent le carm. 1, 6 comme une épître ajoutent un *Vale*, à la fin du texte, qui contribue à le présenter comme une lettre³⁴⁵.

4. Le devoir d'association

Le devoir d'association se traduit chez Ennode par la participation aux joies et aux douleurs de ses amis. Le meilleur exemple en est la lettre de consolation à Armenius après la mort de son fils : « toi, tu restes enfermé parmi ces témoignages, comme écrasé sous le poids d'un malheur qui te touche toi seul, refusant de savoir que le malheur peut être moins lourd lorsqu'il est réparti dans les cœurs d'un grand nombre. Pourquoi donc considérer comme une souffrance qui t'est propre ce qu'autant de gens qu'il est possible ressentent comme la leur par affection pour toi ? Le Goth s'afflige avec toi – sans parler de ton propre peuple – et toi, tu restes abattu jusqu'à présent comme si tu gisais seul à terre sous des tourments qui ne touchent que toi»³⁴⁶. Mais Ennode manifeste également son désir de partager des moments heureux comme une guérison inespérée : « c'est grâce à toi, Dispensateur tout puissant, que je n'ai pas eu de crainte concernant les enfants de votre Sérénité et l'héritage de leur parfaite honnêteté future dans la période d'angoisse qui a précédé : ainsi, j'ai été comme stupéfait d'apprendre aussi leur retour à la santé et, dans un état proche de la confusion, j'ai eu du mal à croire qu'étaient arrivés des événements heureux qui ont dépassé ce que je méritais. En vérité, l'esprit humain est incapable d'apprécier les richesses de la récompense

³³⁸ Id. : *quem, si uel nolit, festinum redire compellite, quia et affectui meo praesentia eius est necessaria et si deus promissionem statuerit, cum ipse iusserit, utilitati expectatur adcommoda.*

³³⁹ Epist. 1, 15, 3 à Florianus.

³⁴⁰ Epist. 1, 26, 4 à Faustus et epist. 2, 2, 3 à Speciosa.

³⁴¹ Epist. 1, 20, 6 à Faustus.

³⁴² Epist. 1, 22, 3 à Opilion.

³⁴³ Epist. 1, 20, 6 à Faustus : *Sed nunc ad epistulae usum reuertor. Salue, mi domine (...).*

³⁴⁴ Voir commentaire, p. 111-114.

³⁴⁵ Par exemple, *codex Vatican, Ottob. lat. 687, IX^e-XV^e s., folio 13.*

³⁴⁶ Ennod. epist. 2, 1, 5 à Armenius : *Tu tamen inter ista quasi specialis mali pressus onere concluderis, nesciens temperandum quod per multorum dispersum corda commune est. Quare ergo propriam aestimes anxietatem, quam suam per affectum tuum fecere quam plurimi ? Tecum, ut de cognata gente taceam, Gothus affligitur, et tu adhuc quasi solus propriis aestibus subiaccens inclinaris ? Instruant te, quaeso, veterum ornamenta morum et a maeroris ad bonam uoletudinem intentione restituant.*

divine !³⁴⁷ ». Le devoir d'association permet de comprendre l'indignation d'Ennode lorsqu'il apprend qu'un de ses amis ne l'a pas associé à son bonheur ou à la joie d'une promotion dans la carrière des honneurs : « jamais on ne cache un événement heureux aux amis sans avoir reçu offense³⁴⁸ ! »

5. Le devoir de recommandation : la *commendatio*

Enfin, le devoir de recommandation (*commendatio*) est mis en évidence par les nombreuses lettres de recommandation (*adiutrix pagina*)³⁴⁹. Citons déjà les exemples de l'épist. 2, 16 dans laquelle Ennode recommande Panphronius à Faustus et de l'épist. 2, 22 dans laquelle il lui recommande Albinus. Ces épîtres montrent que les devoirs de l'*amicitia* sont inséparables de la carrière des honneurs puisqu'elles consistent en « paroles d'introduction » (*insinuationis dicta*)³⁵⁰ dans des cercles influents. Cet objectif explique le ton flatteur, voire flagorneur, de certaines lettres d'éloge ou de félicitations qui paraissent artificielles.

Le respect scrupuleux des *officia* de l'épître n'est qu'un aspect du code épistolaire. Ces contraintes peuvent être en effet pour l'auteur la source d'inventions comme en témoignent les différentes représentations du destinataire.

b) Le destinataire : du singulier au pluriel

1. La diversité des destinataires

La diversité des destinataires permet d'abord à l'auteur de modifier ou du moins d'adapter le contenu de ses propos suivant la personnalité de son correspondant : ainsi Ennode se défend-il d'être un théologien quand on l'interroge sur une question de doctrine³⁵¹ et se présente-t-il comme un théologien quand on le prend pour un spécialiste de rhétorique³⁵². Dans une lettre adressée à un seul correspondant, Ennode peut aussi donner l'impression de s'adresser alternativement à plusieurs personnes, comme le montre l'épist. 1, 5 à Faustus : Ennode écrit à son ami pour célébrer les vertus de son fils Avienus : « toi-même, cher seigneur, qui as vaincu tous [tes ancêtres], je crois que tu as cédé le pas, volontairement, aux débuts [de ton fils]³⁵³ ». Puis il s'adresse soudain au jeune consul Avienus : « Courage, jeune homme aux qualités exceptionnelles, toi qui, sur le sentier effacé de ta lignée maternelle, as rapporté les haches vivantes des honneurs pour briser

³⁴⁷ Epist. 1, 20, 2 à Faustus : *Tuum est, dispensator omnipotens, quod de serenis pignorbis et futurae innocentiae haereditate in illa, quae praecessit anxietate, non timui : qui reductae etiam statum ualitudinis quasi stupefactus accepi et in confusionis similitudine conlocatus, quae supra meritum meum conlocata sunt prospera euenisse uix credidi. Vere supernae remunerationis diuitias humana mens nescit expendere.*

³⁴⁸ Epist. 1, 13, 2 à Agapitus : *Nunquam enim sine offensa amicis prosper euentus absconditur.*

³⁴⁹ Nous étudierons cette fonction sociale au chapitre 5, p. 167.

³⁵⁰ Epist. 2, 16, 3 à Faustus.

³⁵¹ Epist. 2, 19, 5 à Constantius : *Ipse ergo ad sancendam promissi ueritatem ueniat et ipse oris mei labantem confirmet infantiam, ut alucinationis nostrae concinnatio non inhumana uideatur.*

³⁵² Epist. 2, 6, 6 à Pomerius : *Nunc uale, mi domine, et circa me ecclesiasticae magis disciplinae exerce fautorem.*

³⁵³ Epist. 1, 5, 5 à Faustus : *te ipsum, mi domine, qui universos uicisti eius primordiis aestimo uotiuo cassisse.*

les obstacles chargés d'ans³⁵⁴ ». Ce glissement volontaire est permis par l'ambivalence de cette épître qui est avant tout un texte d'éloge. Dans ce même texte, les prières d'actions de grâce donnent l'impression qu'Ennode se tourne également vers Dieu : « Dieu de bonté, quelle grande chose que le nom d'un seul homme ait le pouvoir d'affermir ou d'anéantir l'effort dépensé pour rédiger les lois !³⁵⁵ ». La fin de l'épître contient même une adresse à la Vierge, « l'heureuse mère » (*felix mater*³⁵⁶). La multiplication des adresses à l'intérieur d'une même épître élargit le champ de la communication. Celle-ci est alors d'autant plus efficace qu'une seule épître peut toucher plusieurs personnes à la fois, comme le montre l'alternance du *tu* et du *uos* dans un même texte³⁵⁷.

2. L'alternance du *tu* et du *uos* : significations

Le passage inattendu du singulier au pluriel, qui est souvent considéré comme un défaut de langue³⁵⁸, est un trait caractéristique des correspondances tardo-antiques, païennes³⁵⁹ et chrétiennes. Il peut s'expliquer d'abord par un pluriel générique, désignant ainsi l'ensemble des gens qui occupent les mêmes fonctions que le destinataire : « On pourrait dire que la vengeance est ennemie de ma vocation. Mais dès lors qu'il arrive que vous en preniez l'initiative, je compte toutes les erreurs comme une soumission à la Loi³⁶⁰ ». Dans cet exemple, la deuxième personne du pluriel signifie « toi et les gens comme toi », c'est-à-dire « vous, les religieuses ». Dès lors, cette phrase peut être comprise de la façon suivante : « quand vous [les religieuses] prenez l'initiative du silence, mon silence épistolaire devient une marque de soumission à la Loi ». Le pluriel locatif est une variante de ce pluriel générique puisqu'il évoque tous les habitants d'un même lieu : « Il y a plusieurs années que toi, sénateur et savant, tu as choisi une résidence voisine des Alpes (...) où – tu l'as signalé par ta lettre – tu te nourris même de glands. (...) Je m'étonne cependant qu'en ce lieu où les cours d'eau sont freinés par la glace et où le froid règne sans fin, la flamme de tes passions n'en soit que plus vive et que ton cœur ne retire pas de ce séjour quelque modération. (...) À vous revient, après cela, si vous choisissez de recevoir de fréquentes lettres de moi, de [me] rendre grâces pour cette admonition³⁶¹ ». L'apparition soudaine du pluriel générique à valeur locative permet à Ennode d'exprimer son habituelle méfiance envers la montagne. Il

³⁵⁴ Epist. 1, 5, 4 à Faustus : *Macte insignium adulescens uirtutum, qui oblitterarum materni stemmatis callem uitales honorum secures adtulisti, quibus annosas, ne posteritatem tuam retinerent, splendidissimi itineris obices amputares !*

³⁵⁵ Ibid. : *Deus bone, quantum est, unius uocabulum hominis inpensum in dictandis legibus laborem uel stabilire posse uel soluere !*

³⁵⁶ Epist. 1, 5, 12 à Faustus : *felix mater, tot imperatorum domina.*

³⁵⁷ Ce fait de langue caractéristique de l'épistolographie tardo-antique est assez exceptionnel pour avoir piqué la curiosité d'un érudit du XIV^e siècle (voir Coluccio Salutati, epist. 8, 11 Al medesimo, Iohanni de Ravenna Conversano, extrait cité et traduit dans notre chapitre 1, p. 57).

³⁵⁸ G. Haverling, « On the 'illogical' *uos* in late latin epistolography », *Latin vulgaire, latin tardif IV*, 1995, p. 337-353.

³⁵⁹ Sur la « pluralité intermittente » chez Symmaque, voir J.-P. Callu, « *Symmachus Nicomachis Filiis* (Vouvoiement ou discours familial ?) », *Colloque Genevois sur Symmaque à l'occasion du 1600^{ème} anniversaire du conflit de l'autel de la Victoire*, 1986, p. 17-40.

³⁶⁰ Ennod. epist. 2, 2, 1 à Speciosa : *Dic as forsitan, uindictam inimicam esse proposito. Sed omnia errata ita conputo quasi legis obsequium, in quibus uos esse contingit auctores.*

³⁶¹ Epist. 1, 24, 1-3 à Astyrius : *Anni plures sunt, ex quo Alpibus uicinam habitationem delegisti, senator et doctus, (...) ubi etiam glande te uesci scriptione signasti. (...) Miror tamen, quod inter loci illius frenata glacie flumina et sine successione frigus tui iecoris flamma plus aestuat nec aliquam sortitur pectus de mansione temperiem. (...) Ego te oro parentis stimulo, quia tibi et proposito meo uocem debeo castigantis. Vestrum est post haec, si eligitis litteras meas frequenter accipere, de admonitione gratulari.*

signifie « vous, les habitants des montagnes qui vous comportez toujours ainsi », c'est-à-dire « les gens de la même espèce qu'Astyrius ».

La pluralité intermittente exprime aussi le pluriel de majesté qui donne une force et une solennité particulières à une louange ou une requête : se plaignant au questeur de Ravenne Faustus d'être victime d'accusations mensongères, Ennode emploie tantôt la seconde personne du singulier, tantôt la seconde personne du pluriel : « Par quelle tempête, quelle bourrasque de terribles péchés, m'as-tu acculé à un office infamant ? (...) c'en est fait de moi, je le vois, si je m'aperçois que vous n'êtes pas sûr que j'obéis à vos ordres. Cependant, dans cette affaire, aux yeux de Dieu, aucune faute n'incombera ni à moi ni à votre Grandeur (...)»³⁶² ». Le passage du « tu » au « vous » confère une certaine solennité à la requête. Ennode ne s'adresse plus seulement à son parent mais au questeur de Ravenne, celui qui reçoit les suppliques. L'alternance du *tu* et du *vous* peut enfin traduire un véritable pluriel qui permet de s'adresser, à travers le destinataire, au groupe qu'il représente ou qui est effectivement présent autour de lui, comme le montre la salutation de l'epist. 7, 28 au prêtre Adeodatus : « salue pour moi Dame Stefania et Dame Sabiana mais aussi Dame Fadilla (...) ; saluez suffisamment pour moi mon maître et frère Hormisdas (...)»³⁶³ ». L'oscillation entre le singulier et le pluriel se rencontre chez tous les épistoliers tardo-antiques³⁶⁴, y compris chez Avit où tend pourtant à se généraliser le pluriel de majesté. Elle doit être impérativement restituée dans la traduction car elle exprime parfois la conscience d'une *unanimitas*. Elle montre alors que la cohésion de l'ensemble de la *nobilitas* se joue dans chaque relation individuelle.

Malgré la diversité de ses aspects, le code épistolaire n'échappe pas à une impression de formalisme auquel on a parfois tendance à réduire ces épîtres. Cette impression est renforcée par l'utilisation de nombreux lieux communs (modestie, sincérité, brièveté de la lettre, représentation des porteurs, etc.) et par le respect d'une structure type que l'on retrouve dans la plupart des cinquante-quatre premières lettres.

3. Le plan type d'une épître d'Ennode

a) L'exigence de brièveté : la règle et les exceptions

L'épître d'Ennode est généralement brève, conformément à la règle des correspondances entre amis. Symmaque disait lui aussi sa préférence pour la brièveté laconique dans les correspondances avec des proches : « Vous me demandez une lettre plus longue. J'y vois la preuve de la sincérité de votre affection. Mais conscient de la pauvreté de mes moyens je préfère, quant à moi, rechercher une brièveté laconique que manifester dans

³⁶² Epist. 1, 7, 2-6 à Faustus : *Qua me tempestate, procella inmanium peccatorum, ire ad famosum officium conpuli sti ? (...) De me enim deliberatum esse uideo, si uos, utrum audiam quae iube tis, in ancipiti esse cognosco. Nulla me tamen nec magnitudinem uestram ex ea parte apud Deum culpa respiciet (...).*

³⁶³ Epist. 7, 28 à Adeodatus : *dominam meam Stefaniem et dominam Sabianam, sed et dominam Fadillam pro me salu ta (...); domnum et fratrem Hormisdam satis pro me salu tate, cui dicite ut clauem illam mittat.*

³⁶⁴ Par exemple, dans l'epist. 1, 16 de Rurice à son « frère » Sidoine, l'évêque de Limoges emploie soudain le pluriel de majesté dans la salutation, lui donnant ainsi une plus grande solennité : *quam ob rem salue in Christo domino plurimum dicens specialius quaeso, ut una cum domno meo confido, uobis ad humilitatem nostram uisitandam faciatis iniuriam (...).* Autre emploi : lorsque Rurice se lamente sur la fin de son amitié avec l'évêque Volusien en employant tantôt « tu » tantôt « vous », il regrette, à travers cette amitié particulière, l'amitié de la communauté épiscopale de Volusien (Ruric. epist. 2, 65) avec laquelle Sidoine entretenait déjà d'étroites relations (Sidon. epist. 7, 17).

d'innombrables pages la sécheresse de mon style dénué d'éloquence³⁶⁵ ». Ennode fait ouvertement référence à « l'usage » épistolaire lorsqu'il justifie la brièveté de ses lettres : « Je me ramène à la règle de l'écriture épistolaire de peur que l'introduction de la prolixité n'engendre le dégoût et que la supplique qui les a réclamées ne vous pousse au contraire à refuser ces lettres³⁶⁶ ». Imposée par les contraintes matérielles d'un écrit nécessairement limité, la brièveté donne lieu à des variations sur le thème d'un emploi du temps trop chargé³⁶⁷ ou de la hâte du porteur qui empêche l'auteur d'aller plus loin³⁶⁸.

Dans les deux premiers livres, quatre épîtres dépassent pourtant la norme de la *breuitas*. Ces exceptions sont des lettres de circonstance dictées par une situation particulière : les troubles consécutifs au schisme laurentien (l'épist. 1, 3 à Faustus), l'éloge du jeune consul Avienus à l'occasion de son entrée en fonction (l'épist. 1, 5 à Faustus), la consolation d'un proche en deuil (l'épist. 2, 1 à Armenius) et enfin la commande d'un texte théologique sur la grâce et le libre arbitre (l'épist. 2, 19 à Constantius). Dans ces deux derniers exemples, Ennode regrette même de ne pouvoir repousser davantage les bornes de l'épître : « Ah, si la brièveté d'une lettre permettait de dévoiler les mystères des livres sacrés ! Mais je crains que celui qui, grâce à l'aide de Dieu, n'a rien pu trouver à calomnier dans l'exposé de notre foi, ne mette en cause la longueur de cet écrit³⁶⁹ ». Si la brièveté est considérée positivement et suscite la satisfaction³⁷⁰, elle ne constitue donc pas une règle contraignante pour Ennode lorsque les circonstances exigent une lettre plus longue.

b) La structure de la lettre : les trois parties

1. Première partie : formules impersonnelles à valeur générale

Quelle que soit la longueur de l'épître, Ennode respecte une structure ternaire que l'on retrouve dans la plupart des lettres. La première partie, l'exorde, est constituée de formules impersonnelles qui ont pour objectif d'introduire le thème de l'épître. Ces formules ont souvent la tonalité de sentences morales à valeur universelle : « C'est la même chose de ne pas garder une limite dans l'arrogance et de la dépasser dans l'humilité³⁷¹ » ; « Jamais, entre amis, le silence n'est un châtement approprié à l'offense³⁷² ». Ennode emploie souvent

³⁶⁵ Symm. epist. 1, 14, 1 à Ausone, I, p. 78 : *Petis a me litteras longiores. Est hoc in nos ueri amoris indicium. Sed ego qui sim paupertini ingenii mei conscius, Laconicae malo studere breuitati quam multiuigis paginis infantiae meae maciem publicare* ; voir aussi epist. 5, 17 à Magnillus, II, p. 165 : *breuem decet esse sermonem quo redivus indicatur. Quid enim mandes paginae, cum omnia quae scripto committi solent, fabulis potius debeant reseruari* ? « les propos doivent être brefs, quand ils informent d'un retour, car que confier à une page, puisque tout ce qui, d'ordinaire, est déposé dans l'écrit doit plutôt être réservé aux conversations ? » (trad. J.-P. Callu).

³⁶⁶ Ennod. epist. 1, 22, 3 à Opilion : *Ad morem tamen scriptionis epistulariae me reduco, ne addat prolixitas ingesta fastidium et denegari paginas faciat magis allegatio quae poposcit.*

³⁶⁷ Epist. 1, 15, 3 à Florianus : *Ecce quantum occupationi subducere potui, celer scripsi. Dabit Deus, ut si responsa desideras, uacuum curis pulsati pectus inuenias.*

³⁶⁸ Epist. 2, 2, 3 à Speciosa : *epistulari dans ueniam breuitati quam in angustum artauit festinatio portitoris.*

³⁶⁹ Epist. 2, 19, 15 à Constantius : *O si epistularis pateretur angustia sacrorum uoluminum arcana reserari ! sed timeo ne qui nullam poterit deo inspirante in fide nostra inuenire calumniam de paginae prolixitate causetur.* Il exprime ce même regret dans l'épist. 2, 1, 11 à Armenius : « Voilà ce que j'ai assemblé en une lettre courte, alors que ma douleur est grande ».

³⁷⁰ Epist. 1, 15, 3 à Florianus : *epistulae breuitate contentus.*

³⁷¹ Epist. 1, 15, 1 à Florianus : *Idem est terminum in adrogantia non tenere quod in humilitate transcendere.*

³⁷² Epist. 2, 5, 1 à Laconius : *Numquam inter amantes silentio bene multatur offensa.*

des exclamatives exprimant une vérité générale : « Qu'il est lourd le fardeau qui écrase les pécheurs à cause de leurs actes (...) !³⁷³ » ; « Dieu de bonté, à quel point rien n'est difficile à ceux qui ont soin de grandes choses et avec quelle assurance les esprits divins rapportent ce qu'ils ont vu³⁷⁴ ! » ; « Qu'il est lourd le fardeau de la jalousie, qu'elle est facile la voie de la méchanceté, chaque fois que celui qui est attaqué souffre d'une opinion préconçue³⁷⁵ ! ».

Parmi les autres procédés remarquables de généralisation, Ennode choisit parfois d'introduire son propos par une prière d'action de grâces : « En vérité, rendons grâce à la Trinité que nous vénérons et honorons, notre Dieu, qui sous la distinction et l'admirable égalité des personnes nous a ordonné de comprendre et d'adorer pieusement une seule substance, qui a tourné notre tristesse en bonheur et qui a fait des larmes, compagnes des douleurs (...) »³⁷⁶. Ennode illustre ce procédé de généralisation dans une lettre à Faustus : « Ils ne manquent pas de protection les orphelins qui ont eu la chance de dépendre de vous : ils ne sont pas privés de secours paternels ceux que vous entourez de vos soins. Je veux parler de Lupicinus, le fils de notre chère Euprepia. Son cas illustre parfaitement cette généralité préliminaire³⁷⁷ ». Après avoir loué l'attention de Faustus à l'égard des orphelins, Ennode aborde le sujet qui le préoccupe et passe ainsi à la seconde partie de la structure habituelle.

2. Deuxième partie : l'objet de la lettre

La généralisation initiale n'est pas propre au style épistolaire d'Ennode. Ainsi l'exemple que nous venons de citer est-il une citation presque exacte d'une lettre de Symmaque dans laquelle J.-P. Callu traduit judicieusement les termes *praefata generalitas* par « généralités d'introduction ».

Ennode	Symmaque
Epist. 2, 23, 1 à Faustus : <i>Lupicinum Euprepiae nostrae filium loquor ; ad ipsum pertinet praefata generalitas</i> .	Epist. 2, 91, 1 à Flavien, I, p. 212 : <i>ad filium meum (...) pertinet praefata generalitas</i> .
« Je veux parler de Lupicinus, le fils de notre chère Euprepia. Son cas illustre parfaitement cette généralité préliminaire ».	« ces généralités d'introduction trouvent leur application dans le cas de mon fils », (trad. J.P. Callu).

Si l'hypotexte symmachien nous paraît indéniable, Ennode souligne peut-être davantage la transition entre les parties de l'épître. Ainsi arrive-t-il parfois que la seconde partie, qui expose le thème de la lettre, soit introduite par l'expression « j'en viens à

³⁷³ Epist. 2, 3, 1 à Speciosa : *Quanto deprimuntur peccatores suorum fasce factorum, (...) !*

³⁷⁴ Epist. 1, 6, 1 à Faustus : *Deus bone, quam nihil est arduum magna curantibus et qua quiete diuinae mentes uisa describunt ! Quibus ornantur dotibus loca, quae lingua diues et dicendi peritus aspexerit, si religioso liceat sine discrimine confessionis enarrare proposito !*

³⁷⁵ Epist. 1, 7, 1 à Faustus : *Quantus est fascis inuidiae, quam facilis nocendi uia, quotiens praecedenti opinione laborat impetitus !*

³⁷⁶ Epist. 1, 20, 1 à Faustus : *Vere gratias trinitati, quam ueneramur et colimus, Deo nostro, quae sub personarum distinctione et aequalitate mirabili unam nos pie iussit sentire et adorare substantiam, quae planctum nostrum uertit in gaudium, quae dolorum comites ad obsequium laetitiae lacrimas commutauit.*

³⁷⁷ Epist. 2, 23, 1 à Faustus : *Sine dispendio tutelae orbantur, quos ad uos pertinere contigerit : non desunt illis paterna subsidia quos fouetis. Lupicinum Euprepiae nostrae filium loquor ; ad ipsum pertinet praefata generalitas.*

présent à l'objet de ma lettre...³⁷⁸ ». L'insistance d'Ennode sur la structure de la lettre accroît l'impression de formalisme et de lourdeur de sa *Correspondance*. Paradoxalement, la troisième partie, la salutation, laisse apparaître une certaine diversité.

3. Dernière partie : la salutation

Certes, la majorité des épîtres se terminent sans surprise : leur conclusion se déploie sur de longues périodes qui emploient des expressions stéréotypées dans lesquelles on devine généralement une requête, un souhait ou une prière. Mais une typologie des salutations révèle que sept épîtres ne contiennent pas du tout de salutations, que seize comportent des salutations condensées en un seul mot (*salue*³⁷⁹, *uale*³⁸⁰ ou *ualete*³⁸¹) et que trois se concluent par des salutations brèves ponctuant sèchement une lettre polémique³⁸².

³⁷⁸ Epist. 2, 25, 3 à Faustus : *nunc ad scriptiois causam (...) me confero (...)*.

³⁷⁹ Epist. 1, 1, 7 à Jean ; epist. 1, 10, 5 à Jean ; epist. 1, 13, 5 à Agapitus ; epist. 1, 20, 6 à Faustus ; epist. 2, 2, 3 à Speciosa ; epist. 2, 7, 6 à Firminus ; epist. 2, 18, 3 à Jean ; epist. 2, 19, 17 à Constantius ; epist. 2, 21, 2 à Albinus.

³⁸⁰ Epist. 1, 8, 4 à Firminus ; epist. 1, 18, 6 ; epist. 2, 6, 6 à Pomerius ; epist. 2, 20, 2 à Constantius ; epist. 2, 24, 3 à Faustus ; epist. 2, 28, 4 à Avienus.

³⁸¹ Epist. 1, 25, 2 à Olybrius et Eugenetes.

³⁸² Epist. 1, 4, 8 à Faustus : *salua magnitudine uestra* ; epist. 1, 24, 3 à Astyrius : *Ego autem praeter ista cum honore salutati quae scribere possim in illa carnis quam tu diligis illuue uiuentibus non inueni* ; epist. 2, 15, 6 à Euprepia : *Salutis ergo gratiam praesentans quaeso, ut mei memineris, qui preces tuas circa communem filium et uota praecessi*.

« Lumière de Rome », « Lumière de l'Église ». Édition, traduction et commentaire de la Correspondance d'Ennode de Pavie (livres 1 et 2)

Epist.	Aucune salutation	Un seul mot			Expressions composées
		salue	uale	ualete	
1, 1 à Jean		X			
1, 2 à Florus	X				
1, 3 à Faustus	X				
1, 4 à Faustus	X				
1, 5 à Faustus					epist. 1, 5, 15 à Faustus : <i>salutationis reuerentiam soluens ueniam postulo...</i>
1, 6 à Faustus	X				
1, 7 à Faustus					epist. 1, 7, 6 : <i>salutationem largissimam dicens</i>
1, 8 à Firminus			X		
1, 9 à Olybrius	X				
1, 10 à Jean		X			
1, 11 à Castorius et Florus					epist. 1, 11, 3 : <i>salutationis debita effusissima humilitate persoluens, precor ut...</i>
1, 12 à Avienus					epist. 1, 12, 5 : <i>domine, ut supra, salutationis honore et reuerentia soluta spero ut...</i>
1, 13 à Agapitus		X			
1, 14 à Faustus					epist. 1, 14, 6 : <i>effusam salutem reuerentiae uestrae dicens precor, ut...</i>
1, 15 à Florianus					epist. 1, 15, 3 : <i>ad salutationis debita me conuerto, quod eloquio non potui, gratia pensaturus, reddendo amicitiam pro schemate et pompa sermonum</i>
1, 16 à Florianus					epist. 1, 16, 6 : <i>salutationem debendam restituens, precor, ut...</i>
1, 17 à Faustus					epist. 1, 17, 2 : <i>reddo salutationis obsequia, propter quae promulgantur epistulae, Deo supplicans ut...</i>
1, 18 à Avienus			X		
1, 19 à Deuterius	X				
1, 20 à Faustus		X			
1, 21 à Faustus					epist. 1, 21, 2 : <i>salutans debita seruitute precor, ut...</i>
1, 22 à Opilion					epist. 1, 22, 3 : <i>salutationis obsequium soluo (...) cupiens...</i>
1, 23 à Senarius					epist. 1, 23, 3 : <i>salutationis debita soluens precor, ut...</i>
1, 24 à Astyrius					epist. 1, 24, 3 : <i>cum honore salutati</i>
1, 25 à Olybrius et Eugenetes				X	
1, 26 à Faustus					epist. 1, 26, 4 : <i>salutationis officia dependens (...) spero tamen ut,...</i>
2, 1 à Armenius	X				
2, 2 à Speciosa		X			
2, 3 à Speciosa					epist. 2, 3, 6 : <i>domina mi, saluto et deprecor, ut...</i>
2, 4 à Olybrius					epist. 2, 4, 4 : <i>salutationis effusissimae debitum soluens, ut ...</i>
2, 5 à Laconius					epist. 2, 5, 3 : <i>salutationis debendae obsequium soluens perlatores (...) suscipite</i>
2, 6 à Pomerius			X		
2, 7 à Firminus		X			

Cette typologie élémentaire confirme que la pratique d'Ennode est loin d'être répétitive³⁸³.

. Toutefois, la diversité des formes de salutation n'est pas toujours facile à interpréter. Certes, les différents types montrent que la salutation renvoie à la position sociale du correspondant et à la nature de la relation entre l'auteur de la lettre et son destinataire³⁸⁴.

. Ainsi l'absence ou l'expression minimale de la salutation est-elle le signe d'un lien étroit entre Ennode et son correspondant auquel Ennode épargne des formules creuses et impersonnelles. Les trois épîtres à Jean, qui se terminent toutes par la salutation simple *salue*, expriment donc sans doute la proximité entre Ennode et Jean. Mais l'emploi d'une expression brève et d'une expression développée dans deux épîtres à un même correspondant (epist. 2, 19 à Constantius : *salue* et epist. 2, 17 à Constantius : *reddo ergo effusissimae salutationis officia*) montre qu'il est difficile d'en déduire les règles d'une pratique systématique.

Les trois parties distinctes des épîtres mettent en évidence une structure assez nette³⁸⁵. Mais elle ne rend pas toujours compte du contenu réel des échanges dont le véritable objet échappe au code formel de l'épître.

4. La représentation de la réalité de l'échange

a) Les documents « factuels » accompagnant la lettre

Les épîtres contiennent de nombreux indices qui montrent que la *Correspondance* d'Ennode est constituée de véritables échanges épistolaires. Par exemple, certains éléments font allusion à des documents accompagnant l'épître et constituant sans doute le véritable objet de la relation³⁸⁶. Nous avons déjà constaté que l'epist. 9, 32 au prêtre Adeodatus accompagnait un *codex* qu'Ennode adresse à son correspondant et à ses proches³⁸⁷. La

³⁸³ Toute réflexion sur la « pratique » d'Ennode se heurte néanmoins à une limite codicologique : certaines salutations brèves ou stéréotypées ont pu être « coupées » ou « réécrites » par l'auteur de la collection. Les copistes eux-mêmes intervenaient parfois : voir le cas de A (*codex* Londres, British Library, Royal 8 E. IV, XII/XIII^e siècle) où de nombreuses lettres sont conclues par un *Vale* qui a été ajouté.

³⁸⁴ La salutation est tellement importante dans l'expression des rapports sociaux qu'elle fut l'objet de traités spécifiques au Moyen Âge par les théoriciens de l'*ars dictaminis*. Voir par exemple la *Summa salutationum* transmise par un manuscrit de Milan (*cod.* Milan, Bibl. Ambrosiana, E 59 sup., c. 68^{r-v}) et éditée récemment par F. Delle Donne (*Summa salutationum*, 2 : « il y a en effet trois types de personnes : méprisable, médiocre et sublime, auxquelles correspondent trois styles de salutations » ; *est enim triplex persona : infima, mediocris et sublimis, quibus triplex salutationum stilus adactatur*). Voir F. Delle Donne, « Le formule di Saluto nella pratica epistolare medievale. La *Summa Salutationum* di Milano e Parigi », *Filologia Mediolatina*, 9, 2002, p. 251-279.

³⁸⁵ Cette structure est moins complexe que la division de la lettre enseignée au XII^e s. par l'*ars dictaminis* : les *Rationes dictandi*, parfois attribué à Albéric du Mont-Cassin, énumèrent cinq parties de la lettre conservées par la plupart des *dictatores* postérieurs : *salutatio, benivolentiae captatio, narratio, petitio, conclusio* (voir *Rationes dictandi*, chap. 5-9, éd. L. Rockinger, dans *Briefsteller und Formelbücher des elften bis vierzehnten Jahrhunderts*, 1863 (rprt. 1961), p. 9-28 ; voir aussi notre commentaire, chapitre 1, page 46, note 73).

³⁸⁶ Les épîtres étaient parfois accompagnées de documents et d'objets divers (voir D. Shanzer, « Bishops, Letters, Fast, Food, and Feast in Later Roman Gaul » dans *Culture and Society in Late Antique Gaul : Revisiting the Sources*, 2001, p. 216-230).

³⁸⁷ Ennod. epist. 9, 32, 4 au prêtre Adeodatus : *Vos salutationis meae obsequia pro sancti pectoris uestri puritate suscipite, et codicem recipientes meum, cum illo qui a uobis promissus est destinate* ; « Vous, acceptez l'hommage de mes salutations dans la sainte pureté de votre cœur et renvoyez mon manuscrit que vous recevez avec celui que vous-mêmes vous m'avez promis ».

très courte épître 2, 20 évoque des « bagatelles³⁸⁸ » (*nugas meas*) qu'Ennode adresse à Constantius : si nous pensons que l'expression *nugas meas* renvoie au petit traité sur la grâce et le libre arbitre (l'épist. 2, 19), Ennode désigne peut-être d'autres documents. Nous ne pouvons en aucun cas être catégorique. Dans ces exemples, le caractère allusif du style épistolaire ou l'évidence de l'objet remis par le porteur n'incitait pas l'auteur de l'épître à donner plus de détails. Nous n'en saurons donc pas davantage puisque nous ne possédons plus que le texte de l'épître, souvent formel, qui accompagnait les documents ou objets qui représentaient une partie de l'échange épistolaire.

b) La matérialité de la lettre : *pagina*, *tabella*, *stylus*...

Sans préciser le contenu de ces documents joints, la *Correspondance* délivre toutefois des éléments concrets sur la matérialité de l'épître. Ennode évoque parfois une information écrite par son correspondant « en tête » (*principe loco*) de la lettre³⁸⁹. Les éléments concrets de la lettre apparaissent le plus souvent dans les métaphores : par exemple, l'expression *fascis epistolaris*³⁹⁰ ne semble pas un simple synonyme d'*Epistula* mais pourrait désigner l'ensemble du courrier, c'est-à-dire la lettre, la *pagina*, et les documents joints ; dans une lettre à Avienus, le fils de Basilius, Ennode constate, non sans ironie, qu'on daigne désormais « recevoir les chaumes de [ses] tablettes³⁹¹ » ; dans une épître acerbe à son parent Astyrius, il compare le « stilet » (*stylus*) de son correspondant au « soc d'une charrue³⁹² » (*uomer*). Ce texte évoque en outre la procédure de l'adresse épistolaire : « je te prie, dans l'adresse de tes courriers, d'être attentif aux lieux, aux dates et aux personnes afin d'éviter que ce que je considère comme ne m'étant pas destiné n'aille blesser peut-être quelqu'un d'autre parce que je crois que tu as adressé le texte de cette lettre à plusieurs correspondants et que tu l'envoies à chacun en te contentant de changer le nom sans considération des mérites respectifs³⁹³ ». La réalité de ces correspondances ressort enfin de l'évocation des différentes étapes de l'échange épistolaire.

c) Les étapes du commerce épistolaire

1. Un échange = une lettre + une réponse

La notion même d'échange implique une réponse : ainsi Ennode exprime-t-il son mécontentement lorsque ses épîtres restent des lettres mortes : « Quant à moi », écrit-il à Avienus, « j'ai toujours écrit avec l'espoir de recevoir une réponse³⁹⁴ ». Parfois, le brusque changement de style entre plusieurs épîtres à un même destinataire permet de reconstituer

³⁸⁸ Epist. 2, 20, 1 à Constantius.

³⁸⁹ Epist. 2, 24, 2 à Faustus : *Deo gratias, quod principe loco ponendum est (...)*.

³⁹⁰ Epist. 2, 16, 1 à Faustus.

³⁹¹ Epist. 2, 28, 3 à Avienus : *tabellae nostrae culmos (...) accipere*.

³⁹² Epist. 2, 12, 4 à Astyrius : *Nam iniurius sim, si stili loco uomerem sentiam aut mihi scripta computem quae relegens non agnosco* ; « Car serais-je injuste en ressentant à la place du stilet le soc de la charrue ou en considérant que m'ont été écrits des reproches dont je ne reconnais pas le bien-fondé en les relisant ? ».

³⁹³ Epist. 2, 12, 5 à Astyrius : (...) *deprecor, ut in dirigendis epistolis loca tempora personas adtendas, ne quod ego ad me scriptum non conputo, alterum forsitan laedat, quia aestimo te huius epistulae formulam ad plurimos destinasse et sola nominum conmutatione eam per singulos sine meritorum consideratione transmittere*.

³⁹⁴ Epist. 1, 12, 3 à Avienus : *ego spem de responso capiens semper scripsi*.

un échange épistolaire, comme le montrent deux lettres adressées à son jeune parent Florianus. Dans une première lettre très courte, Ennode se borne à le féliciter pour sa belle « lettre riche du génie romain et qui manifeste le vrai style latin³⁹⁵ » ; mais, dans la seconde, le ton est différent : Ennode critique Florianus pour ses louanges hypocrites et conclut en lui demandant de ne plus troubler son silence ! Les lettres d'Ennode reflètent aussi le moment de la composition.

2. La composition et le transport du courrier

Ennode emploie le verbe *scribere* (quatre fois³⁹⁶), ses composés *rescribere* (deux fois³⁹⁷) et *describere* (une fois³⁹⁸) mais aussi le verbe *dictare* (deux fois³⁹⁹) : le terme *dictare* semble faire allusion au travail d'un secrétaire⁴⁰⁰ qui, suivant une pratique courante de l'épistolographie antique et médiévale, écrivait les lettres sous la dictée de l'auteur : « (...) j'ai dicté ce que [tu] devais lire. Il me semblait, en parlant, que ma page te rendait présent⁴⁰¹ ».

La description du transport du courrier occupe également une place importante dans la *Correspondance*. Ennode se plaint souvent des mauvaises conditions de communication. Il n'est pas rare en effet que les lettres se perdent ou qu'elles soient interceptées : « Ce n'est pas à cause de mon incurie si mes lettres <vous> sont rarement remises : il arrive souvent, à ce que je viens juste d'apprendre, que des richesses semblables s'égarèrent⁴⁰² ». En outre, certains porteurs se montrent négligents voire malveillants : « la négligence des porteurs a retardé ou égaré les lettres que vous avez envoyées⁴⁰³ » ; « Quatre fois j'ai envoyé mes écrits à votre Grandeur et me voici encore accusé comme si j'étais paresseux. (...) Je crois que c'est la négligence ou l'hostilité du porteur qui m'a conduit à cette disgrâce⁴⁰⁴ ». La représentation des porteurs, qui sont le plus souvent des personnages réels, est l'objet d'une attention particulière et parfois d'une mise en scène littéraire.

d) Les porteurs : des êtres réels et/ou des personnages littéraires

1. Les noms et les fonctions des porteurs

³⁹⁵ Epist. 1, 15, 2 à Florianus : *suscepi epistulam tuam Romana dote locupletem et stilum Latiarem (...) monstrantem*.

³⁹⁶ *Scripti* : epist. 1, 4, 8 à Faustus ; epist. 1, 6, 7 à Faustus ; epist. 1, 12, 3 à Avienus ; epist. 1, 15, 1 à Florianus.

³⁹⁷ *Rescripseram* : epist. 1, 16, 2 à Florianus ; *rescripsi* : epist. 2, 20, 1 à Constantius.

³⁹⁸ *Descripsi* : epist. 2, 12, 3 à Avienus.

³⁹⁹ Epist. 2, 16, 1 : à Faustus ; epist. 1, 12, 3 à Avienus.

⁴⁰⁰ Burnet, p. 45 : « Massivement, l'Antiquité faisait appel à des professionnels de l'écriture (...). Le métier de secrétaire était extrêmement répandu, et pas seulement dans l'administration (...). La façon de travailler était variable : ou bien on travaillait avec le scribe (...), on dictait *syllabatim*, mais cela prenait beaucoup de temps, ou l'on parlait *viva voce* si le secrétaire était capable de pratiquer la « tachygraphie » (...) ou bien on s'en servait comme d'un rédacteur : le client lui confiait des notes ou lui fournissait les grandes lignes de ce qu'il voulait dire, et le scribe rédigeait lui-même la lettre ».

⁴⁰¹ Ennod. epist. 1, 12, 3 à Avienus : (...) *legenda dictaui. uisa est mihi, dum loquor, pagina mea te reddidisse* ; voir aussi epist. 2, 6, 3 à Pomerius : *in epistulis meis sine cura dictatis*.

⁴⁰² Epist. 2, 8, 1 à Apollinaris : *non est incuriae quod raro a me scripta prorogantur : similia frequenter, ut nunc repperi, bona se subtrahunt*.

⁴⁰³ Epist. 2, 7, 6 à Firminus : *portitorum neglegentia fecit ut directae a uobis aut retinerentur aut perderentur epistulae*.

⁴⁰⁴ Epist. 2, 21, 1 à Albinus : *quater ad magnitudinem uestram scripta prorogavi et adhuc tamquam deses accusor. (...) credo portitoris aut neglegentia aut inuidia ad hanc me offensam fuisse perductum*.

Plusieurs termes sont employés pour désigner les porteurs : le plus fréquent est *perlator* (six fois⁴⁰⁵) ou au féminin *perlatrix* (deux fois⁴⁰⁶) mais nous rencontrons aussi *portitor* (deux fois⁴⁰⁷), *gerulus* (une fois⁴⁰⁸) ou encore *baiulus*⁴⁰⁹. La fonction de porteur ou de messenger est remplie par des personnes très diverses (des esclaves⁴¹⁰, des proches⁴¹¹, un ami se rendant à Ravenne⁴¹²...) qui ont pour point commun d'être des personnes de confiance. Certaines épîtres se terminent parfois par la recommandation chaleureuse du porteur : « Salut, mon cher Seigneur, et recevez le clarissime Bassus, porteur de la présente, avec l'estime que vous manifestez d'ordinaire à ceux qui me sont chers car, parmi tous ceux qui ont à cœur de garder mon amitié à cause de vous, celui que je viens de nommer a atteint en quelque sorte le comble de la pureté⁴¹³ ». Ces formules permettent d'identifier certains messagers auxquels Ennode confiait son courrier : Bassus, Felix⁴¹⁴, Luminosus⁴¹⁵, Pamphronius⁴¹⁶.

La représentation des porteurs traduit fidèlement leur double fonction qui consistait à apporter le courrier mais aussi à livrer des informations qui n'étaient pas contenues dans la lettre. Il revenait au porteur, en effet, d'explicitier les raisons précises de la relation et de décrypter ce qui restait codé. Ennode insiste parfois sur cette fonction, à la fin de l'épître, afin d'authentifier les informations importantes qu'allait transmettre le porteur. Mais ces rappels révèlent aussi que les correspondants n'étaient pas tous conscients de cet usage. Ennode est très explicite, par exemple, lorsqu'il prie la religieuse de Pavie Speciosa de « bien vouloir apprendre du porteur de la présente lettre ce qu'il doit [lui] faire connaître⁴¹⁷ ». Dans une autre épître destinée au *grammaticus* Pomerius, il fait référence aux « assertions du vénérable Félix, porteur de la présente⁴¹⁸ ». Enfin, il évoque des informations qu'il tient lui-même du porteur : « je compte parmi les bienfaits célestes les bonnes nouvelles (...) que j'ai apprises de la bouche du porteur⁴¹⁹ ». Cette fonction, qui explique l'apparence souvent formelle de ces lettres, a deux causes fondamentales. Elle tient d'abord aux exigences

405 Epist. 2, 5, 3 à Laconius ; epist. 2, 7, 5 à Firminus ; epist. 2, 8, 1 à Apollinaris ; epist. 2, 11, 4 à Faustus ; epist. 2, 16, 2 à Faustus ; epist. 2, 25, 3 à Faustus.

406 Il semble que *perlatrix* soit un néologisme (voir epist. 1, 8, 4 : *idoneae perlatricis uaticum* ; epist. 1, 22, 2 : *querellarum perlatrices litteras*).

407 Epist. 1, 17, 2 à Faustus ; epist. 2, 6, 3 à Pomerius.

408 Epist. 1, 20, 6 à Faustus.

409 Ce terme n'est pas employé dans les livres I et II mais revient dix fois dans les sept autres livres.

410 Epist. 1, 14, 4 à Faustus : *puer destinai*.

411 Epist. 1, 20, 6 à Faustus : *Bassum u. c. illa qua caros meos soletis dignatione suscipite (...)*.

412 Epist. 2, 25, 1 à Faustus : *amico Rauennam properante*.

413 Epist. 1, 20, 6 à Faustus : (...) *gerulum praesentium Bassum u. c. illa qua caros meos soletis dignatione suscipite, quia inter omnes quibus affectus est meam propter uos amicitiam custodire, quandam praedictus arcem puritatis ascendit*.

414 Epist. 2, 6, 3 à Pomerius : *Quantum habuit praesentium portitoris sancti Felicis adsertio (...)*.

415 Epist. 2, 24, 1 à Faustus : *Ad ista iungitur etiam bene de utrisque merentis sublimissimi Luminosi portitoris occasio, qui ad religionem meritorum uestrorum suae quoque gratiae fructus adiungit*.

416 Epist. 2, 16, 1 à Faustus : *Par quidem fuerat sublimi uiro Pamfronio commeante ministerium paginae ad uiui sermonis officia transferri nec illum epistolari fasce onerari, quem non tam uerba mea contigit nosse quam studia*.

417 Epist. 2, 3, 4 à Speciosa : *domina mi, (...) deprecor, ut libens per praesentium portitorem suggerenda cognoscas*.

418 Epist. 2, 6, 3 à Pomerius : *praesentium portitoris sancti Felicis adsertio*.

419 Epist. 2, 7, 5 à Firminus : *prospera quae (...) perlatoris relatione cognoui inter caelestia mihi beneficia competentur*.

esthétiques du genre épistolaire : l'épître est un texte littéraire qui ne saurait s'encombrer de considérations prosaïques. Ensuite, il était imprudent d'être trop expansif dans une lettre qui, à tout moment, pouvait être interceptée par n'importe qui. Cette menace était si pressante que Sidoine Apollinaire conseillait à l'évêque Faustus, un quart de siècle plus tôt, de ne pas confier au porteur des informations compromettantes : « un messenger ne peut en aucune façon franchir les postes de garde des grandes routes publiques, sans être l'objet d'un interrogatoire. Même s'il ne court aucune danger, étant exempt de crime, il éprouve néanmoins de très grande difficultés pendant tout le temps où un inquisiteur vigilant cherche à pénétrer tous les secrets des porteurs de courrier⁴²⁰ ». Cette prudence explique en partie le caractère superficiel ou du moins allusif des épîtres. Elle permet aussi de mesurer le rôle essentiel des porteurs et de comprendre pourquoi ils sont si souvent évoqués dans les lettres.

2. Les mises en scène du porteur

En effet, leur représentation est souvent l'occasion de véritables saynètes (le porteur pressé⁴²¹, le porteur insistant⁴²², le porteur négligent ou envieux⁴²³) qui permettent d'insister sur l'urgence d'une situation ou la nécessité d'une réponse. L'epist. 2, 25 à Faustus nous semble illustrer la fonction et l'efficacité de la représentation du porteur. Contenant des informations très formelles sur le retour d'Ennode, sur sa santé et sur les conditions de voyage, l'epist. 2, 25 paraît bien superficielle : elle semble se résumer à une mise en scène du porteur, cet ami pressé de se rendre à Ravenne dont Ennode demande le retour au plus vite. Cette fiction épistolaire est un jeu littéraire qui représente l'échange épistolaire lui-même. En effet, après avoir annoncé qu'« [il] en vient à présent à l'objet de [sa] lettre », Ennode se contente de recommander le porteur aux bienfaits de son correspondant, en le priant de lui donner en retour (*re-cepisse*) ce qu'il lui a apporté (*quod uestris praestitit*), c'est-à-dire une lettre. En outre, l'insistance avec laquelle Ennode demande à son correspondant de « forcer le porteur à rentrer au plus vite » revient à demander à Faustus de répondre au plus vite à sa lettre. Enfin, lorsqu'Ennode écrit que la présence du porteur est nécessaire à son affection, nous pensons une nouvelle fois à l'épître qui « est à la fois l'aliment et le soutien de l'affection⁴²⁴ ». L'unique objet de l'epist. 2, 25 serait donc de demander à Faustus de lui écrire à son tour ! Cet objectif illustrerait la vacuité de tels échanges épistolaires si le porteur n'avait justement pour mission de révéler un message qui ne figure pas dans la lettre. Dans l'epist. 2, 25, la représentation du porteur est donc l'occasion d'une fiction épistolaire qui ne se contente pas de distraire son correspondant ou d'illustrer l'échange épistolaire mais qui a pour but de presser son correspondant à répondre au plus vite à propos d'une affaire probablement trop délicate pour être racontée par écrit. Cette épître nous introduit au cœur d'une situation de crise qui n'empêche pas Ennode de se livrer à un véritable jeu littéraire.

e) Une mise en abyme de l'échange épistolaire ?

⁴²⁰ Sidon. epist. 9, 3, 2 à l'évêque Faustus, p. 135 : *Quarum ista calculo primore numerabitur, quod custodias aggerum publicorum nequaquam tabellarius transit inrequisitus, qui etsi periculi nihil, utpote crimine uacans, plurimum sane perpeti solet difficultatis, dum secretum omne gerulorum peruiqil explorator indagat.*

⁴²¹ Ennod. epist. 4, 27, 1 à Senarius : *festinatio portitoris.*

⁴²² Epist. 2, 16, 1 à Faustus : *eius (...) imperio. Postulat paginam (...); scripta (...) praeceptis eius adcommoda.*

⁴²³ Epist. 2, 21, 1 à Albinus : *portitoris aut neglegentia aut inuidia.*

⁴²⁴ Epist. 2, 26, 1 à Liberius : *Aut alitur aut sustentatur scriptione diligetia.*

Les éléments relatifs à la matérialité de la lettre et aux étapes de la relation épistolaire sont tellement nombreux qu'ils expriment finalement une mise en abyme de l'échange. La représentation des correspondances est en effet l'un des thèmes majeurs de ces épîtres et une nouvelle façon d'insister sur la nécessité culturelle et sociale du *sermo* épistolaire. Toutefois, elle ne remet pas en cause la dimension esthétique de ces épîtres puisque la représentation de ces échanges, à travers toute leur diversité, devient elle-même un motif littéraire. À la fois correspondance réelle et œuvre littéraire, les *Épîtres* d'Ennode répondent donc à des exigences variées, parfois contradictoires, qui ne facilitent pas leur classement.

5. Essai de typologie des *Épîtres* (livres I et II)

a) Les antécédents : les traités de rhétorique et les correspondances antiques

On distingue généralement, dans l'Antiquité, les lettres publiques et les lettres privées : « il existe deux types de lettres : les lettres d'affaires et les lettres familières⁴²⁵ », « celles qu'on écrit pour les rendre publiques, celles que l'on écrit à un ami⁴²⁶ ». Cette classification élémentaire n'empêche pas les auteurs anciens d'opérer une typologie plus précise dans des traités⁴²⁷ ou dans leurs correspondances. Pline le Jeune distingue ainsi une dizaine de types de lettres différents que l'on peut regrouper en sept catégories⁴²⁸ : 1. lettres d'affaires (anecdotes historiques, sociales et politiques), 2. lettres d'éloges (de personnes ou de lieux), 3. lettres de recommandation (promotion d'un tiers), 4. lettres d'exhortation (parénèse, exemples à suivre), 5. lettres domestiques (affaires privées), 6. lettres culturelles (question de poétique, critique littéraire et communication des œuvres), 7. lettres sociales (sociabilité épistolaire, billets d'amitié, invitations, nouvelles...). La *Correspondance* d'Ennode illustre chacun de ses thèmes mais se prête assez mal à une typologie aussi détaillée.

b) Dans la *Correspondance* d'Ennode (livres I et II)

Certes, il est possible de déterminer les lettres qui constituent une réponse à un courrier précédent à travers l'emploi du verbe *rescribere* à la première personne (epist. 1, 16 à Florianus ; epist. 2, 20 à Constantius) ou à travers l'évocation d'une commande antérieure (epist. 2, 19 et 2, 20 à Constantius ; epist. 2, 28 à Avienus). Mais ce critère est sans grand intérêt. Dans l'epist. 1, 10 à Jean, Ennode reprend la classification élémentaire établie par Cicéron et Pline et rappelle lui aussi qu'il ne faut pas mélanger le ton des lettres privées et celui des lettres publiques⁴²⁹. Les premières, les *familiares paginae*⁴³⁰,

⁴²⁵ Iul. Vict. rhet., éd. C. Halm, Teubner, 1863, p. 447, 37 : *epistularum species duplex est : sunt enim aut negotiales aut familiares* ; voir aussi Cic. Flacc. 37, éd. et trad. A. Boulanger, 1938, p. 102 : *non modo in publicis sed etiam in priuatis litteris*, « non seulement dans les lettres publiques mais aussi dans les lettres privées ».

⁴²⁶ Plin. epist. 6, 16, 22, éd. et trad. A.-M. Guillemin, 1927, p. 117 (CUF) : *aliud est enim epistulam aliud historiam, aliud amico aliud omnibus*.

⁴²⁷ Dans le domaine grec, les *Tupoi epistolikoi* du Pseudo-Démétrios, le plus ancien manuel d'épistolographie, distinguent vingt-et-un types de lettres. Les *Epistolimaioi Charakteres* du Pseudo-Libanios énumèrent 41 types de lettres (§ 4) auxquels correspondent des définitions (§ 4-45). Ces exemples sont cités par Burnet, p. 53.

⁴²⁸ Voir A. N. Sherwin-White, *The letters of Pliny. A historical and social commentary*, 1966, p. 42-45.

⁴²⁹ Ennod. epist. 1, 10, 1 à Jean : *adulationis suspicione polluat adfectio et amor currat in uitium, dum illud, quod apud alios debemus facere, nobis incompetenter ingerimus. Amantium enim ornamenta inter familiares paginas retinenda sunt, non loquenda, ne tantum conscientias nostras uacuis sensibus relatione laudis oneremus*.

sont adressées à des proches et regroupent les témoignages d'affection⁴³¹, les lettres de consolation et les blâmes⁴³². Le lecteur y est souvent touché par l'évocation délicate de la douleur de ses destinataires, de leur santé déficiente⁴³³ ou de leur tristesse⁴³⁴. Ces « lettres intimes » ne doivent pas être confondues avec les épîtres plus formelles « que nous devons, écrit Ennode, adresser aux autres⁴³⁵ ». Il est possible de préciser cette classification en distinguant des lettres portant sur des questions culturelles (critiques stylistiques⁴³⁶, conseils littéraires⁴³⁷, petits traités du genre épistolaire⁴³⁸), des lettres remplissant une fonction sociale (félicitations⁴³⁹, requêtes de nature judiciaire⁴⁴⁰, recommandations⁴⁴¹, réponses à des commandes⁴⁴²) et enfin des lettres plus exclusivement religieuses (portant sur des questions de discipline ecclésiastique⁴⁴³, sur des questions de doctrine⁴⁴⁴, de morale⁴⁴⁵ ou de spiritualité⁴⁴⁶). Mais cette distinction élémentaire nous semble artificielle tant il est vrai que les préoccupations sociales, esthétiques et spirituelles sont le plus souvent étroitement liées dans ces lettres et révèlent la cohérence profonde de ces différentes activités. Contrairement aux *Correspondances* de Pline le Jeune ou de Sidoine Apollinaire, les lettres d'Ennode sont donc essentiellement des échanges réels qui s'adaptent mal à des catégories définies à l'avance.

La *Correspondance* d'Ennode se caractérise par sa dimension réelle et par sa volonté de transmettre les règles pratiques de l'épistolographie dont elle serait en quelque sorte une illustration. Si elle reflète des situations concrètes, elle représente également une sorte de guide pratique du genre épistolaire dans les cercles de la société gallo-romaine du début du VI^e siècle. Cette seconde fonction explique le succès de ces épîtres dans les manuscrits utilisés pour l'enseignement de l'*ars dictaminis* au XII^e siècle. Toutefois, le poids de cette

430 Ibid.

431 Epist. 1, 8 et 2, 7 à Firminus et les épîtres à Faustus en général.

432 Les *querellarum perlatrices litteras* : epist. 1, 16 à Florianus ; epist. 1, 24 et 2, 12 à Astyrius ; epist. 1, 15 à Euprepia.

433 Dans l'epist. 1, 19, Ennode tente de consoler le célèbre grammairien Deuterius qui souffre des yeux ; les yeux « causent également de grandes inquiétudes » à Ennode dans l'epist. 1, 21 ; dans l'epist. 1, 20, il célèbre la guérison providentielle d'enfants de la famille de Faustus dans un débordement de joie.

434 Voir la longue lettre de consolation qu'il adresse à son cousin Armenius après la mort de son fils (epist. 2, 1).

435 Epist. 1, 10, 1 à Jean : (...) *quod apud alios debemus facere*.

436 Epist. 1, 10 à Jean ; epist. 1, 16 à Florianus ; epist. 1, 24 à Astyrius.

437 Epist. 1, 1 à Jean ; epist. 1, 9 à Olybrius ; epist. 1, 10 à Jean ; epist. 1, 16 à Florianus.

438 Epist. 1, 8 et 2, 7 à Firminus ; l'epist. 2, 26 à Liberius, etc.

439 Dans l'epist. 2, 24, Ennode félicite Faustus d'avoir écrasé l'orgueil des ennemis, les partisans de Laurent.

440 Epist. 1, 7 : une affaire relative à deux esclaves ; epist. 2, 23 : la spoliation des biens de Lupicinus.

441 Epist. 2, 16, à Faustus pour Pamfronius ; epist. 2, 22 à Faustus pour Albinus.

442 Epist. 2, 19 à Constantius ; epist. 2, 28 à Avienus.

443 Epist. 2, 14 aux évêques africains exilés en Sardaigne pour les exhorter au martyre.

444 Epist. 2, 19 à Constantius sur la grâce et sur le libre arbitre.

445 Epist. 1, 16 à Florianus ; epist. 1, 24 et 2, 12 à Astyrius ; epist. 1, 15 à Euprepia.

446 L'epist. 1, 20 est une prière d'action de grâce si bien qu'Ennode est contraint de revenir à l'usage épistolaire sur la fin (epist. 1, 20, 6 à Faustus : *Sed nunc ad epistulae usum reuertor*).

tradition n'empêche pas Ennode de poursuivre l'évolution du genre épistolaire en constituant
une *Correspondance* authentiquement chrétienne.

Deuxième partie. Les fonctions des épîtres (livres I et II)

Chapitre 4. Culture latine et religion chrétienne

La théorie et la pratique du genre épistolaire dans les cinquante-quatre premières épîtres nous ont permis de mesurer la dette d'Ennode à l'égard de l'épistolographie antique. Il est normal que ces épîtres reflètent les lectures de jeunesse d'Ennode qui avait une trentaine d'années dans les années 500-503. Les deux premiers livres sont donc un observatoire idéal pour reconstituer la culture personnelle d'Ennode et, partant, retrouver les bases de l'enseignement littéraire dans les écoles de la fin du V^e siècle et du début du VI^e siècle.

A. La christianisation de la culture profane

1. Une culture latine

a) La présence discrète de la culture grecque

Comme H.-I. Marrou l'a observé à propos d'Augustin, on est « frappé avant tout par sa dépendance à l'égard de la tradition scolaire antique⁴⁴⁷ ». Si une vue d'ensemble révèle que sa culture était essentiellement latine, Ennode avait nécessairement une bonne connaissance du grec puisqu'il fut choisi par le pape pour conduire les ambassades pontificales de 515 et 517 en Orient. Il l'avait probablement appris au cours de sa formation en Italie du nord. Si la culture grecque avait presque disparu en Gaule « après la mort de son dernier représentant Claudien Mamert (474)⁴⁴⁸ », plusieurs études ont souligné, pour reprendre l'expression de P. Courcelle, « la renaissance de l'hellénisme sous les Ostrogoths⁴⁴⁹ ». Or, la correspondance d'Ennode révèle ses liens étroits avec les milieux culturels de Ravenne où furent traduits en latin, au début du VI^e siècle, des traités des célèbres médecins grecs Hippocrate, Galien, Rufus d'Éphèse et Oribase⁴⁵⁰. Sans livrer d'éléments nouveaux sur le bilinguisme en Italie du nord au début du VI^e siècle, Ennode ne manque jamais une occasion de louer la culture grecque de ses correspondants, tel Aviénus qui était

⁴⁴⁷ H.-I. Marrou, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*, 1958⁴, p. 407.

⁴⁴⁸ P. Rich É, p. 42.

⁴⁴⁹ P. Courcelle, *Les lettres grecques en Occident*, 1943, p. 255-388 : « la renaissance de l'hellénisme sous les Ostrogoths ».

⁴⁵⁰ Voir P. Rich É, p. 429, note 126 : la plus ancienne traduction latine des œuvres d'Oribase est datée par ses éditeurs « du début du VI^e siècle et de l'Italie du Nord ; le *Cod. Ambr.*, G., 108, inf. en partie copié sur un archétype ravennate, mentionne un Agnellus *yatrosophesta*, un *Simplicius medicus* » ; voir A. Beccaria, *I Codici di medicina del periodo presalernitano, secoli IX-X-XI*, 1956, p. 290.

capable « d'apprécier l'or de Démosthène et le fer de Cicéron⁴⁵¹ ». Toutefois, il faut bien reconnaître que les épîtres ne manifestent aucune érudition particulière dans le domaine grec ni par le nom des auteurs cités (Homère⁴⁵² et Démosthène), ni par les réminiscences littéraires⁴⁵³ ni par le vocabulaire employé. Les rares mots grecs – essentiellement de la deuxième déclinaison – sont latinisés⁴⁵⁴ et il s'agit le plus souvent de mots usuels empruntés à la langue ecclésiastique (*Apocalypsis*⁴⁵⁵, *Apostolus*⁴⁵⁶, *clericus*⁴⁵⁷, *diaconus*⁴⁵⁸, *dogma*⁴⁵⁹, *ecclesia*⁴⁶⁰, *propheta*⁴⁶¹, etc.) ; en outre, l'usage de formes grecques est un lieu commun de l'écriture épistolaire⁴⁶².

b) Fonctions des lettres païennes : servir la culture chrétienne

Peu préoccupé par la « renaissance » de la culture grecque, Ennode s'intéresse avant tout à la vitalité de la culture chrétienne. Il est fidèle, sur ce point, au *De doctrina christiana* d'Augustin qui mettait l'enseignement des lettres païennes au service de l'éloquence chrétienne. Nous avons vu, par exemple, que les épistoliers païens (Pline le Jeune, Symmaque, Ausone) étaient considérés par Ennode comme des maîtres de l'écriture épistolaire et des modèles d'éloquence. Les lettres profanes remplissent donc avant tout une fonction pédagogique.

Les correspondances s'inscrivent d'abord dans le cadre de la rhétorique antique comme le montre le champ sémantique de l'épître (*sermo, adloquium, adfatus, conloquium, uerba, etc.*). Cette confusion entre l'épître et le discours tient au fait que ces deux types d'expression « s'adressent » à une ou plusieurs personnes ; au même titre que le discours ou la conversation, l'épître doit susciter la bienveillance, défendre le point de vue de l'auteur, c'est-à-dire convaincre. C'est pourquoi le principal modèle d'Ennode, Symmaque, est présenté, nous l'avons vu, comme un « personnage d'une éloquence sublime⁴⁶³ ». Ce lien intrinsèque entre l'éloquence et les correspondances se traduit par la célébration des

⁴⁵¹ Ennod. epist. 1, 5, 10 à Faustus : *aurum Demosthenis et ferrum Ciceronis*.

⁴⁵² Epist. 2, 6, 4 à Pomerius. Le nom d'Homère n'apparaît que dans une citation de Claudien (*carm. min. 23, deprecatio ad Alethium quaestorem*, 13-14).

⁴⁵³ On devine peut-être une allusion à Aristophane dans l'epist. 1, 14, 3 à Faustus : Ennode évoque la Paix quittant la ville « sous la pression de la Discorde (...) comme une divinité hésitante et vagabonde » (voir Aristophane, *La Paix*, 221-223).

⁴⁵⁴ Voir Dubois, p. 247. L'auteur cite *archiatrus, eremus, paradisus, holocaustum, anagnosticum, pragmaticum*. La plupart des noms dérivés du grec sont ramenés à des types de déclinaison latine ordinaires.

⁴⁵⁵ Ennod. epist. 2, 19, 7 à Constantius.

⁴⁵⁶ Epist. 2, 19, 8 à Constantius.

⁴⁵⁷ Epist. 1, 2, 3 à Florus.

⁴⁵⁸ Epist. 2, 14, 5 aux évêques africains.

⁴⁵⁹ Epist. 1, 4, 4 à Faustus.

⁴⁶⁰ Epist. 1, 7, 4 à Faustus et *passim*.

⁴⁶¹ Epist. 1, 4, 4 à Faustus.

⁴⁶² Cugusi, p. 83-91 : « Uso del greco e di forme grecizzante ».

⁴⁶³ Epist. 2, 13, 1 à Olybrius : *eloquentiae persona sublimis*. Symmaque fut en effet le plus grand orateur latin de son temps comme le montrent en particulier ses panégyriques impériaux et ses *relationes*.

grands orateurs de l'Antiquité : Démosthène et Cicéron⁴⁶⁴ sont les références obligées pour toute formation rhétorique. Si nous n'avons repéré aucune citation de l'orateur athénien, on reconnaît ça et là une expression du *Pro Caelio*⁴⁶⁵ ou des *Verrines*⁴⁶⁶ ainsi qu'un grand nombre de traits cicéronniens devenus des lieux communs. La révérence d'Ennode à l'égard de Cicéron apparaît encore dans une périphrase de l'epist. 2, 11 à Faustus : « je n'ai pas promis de renvoyer le discours qui repoussera dans l'ombre l'antique Tullius⁴⁶⁷ », qui signifie « je n'ai pas promis de renvoyer le discours qui atteindra la perfection oratoire ».

Les références aux « classiques » ne se limitent pas aux seuls orateurs. Ennode insiste en effet sur la diversité des lectures nécessaires aux études littéraires : « consacre-toi assidûment à la lecture », écrit-il à Jean, « afin de purifier les fruits de ton éloquence au van de multiples auteurs⁴⁶⁸ ». Les noms des écrivains sont associés à des qualités oratoires que l'on acquiert plus facilement à la lecture de leurs œuvres : ainsi Ennode évoque-t-il, pour décrire une éloquence efficace, « la profondeur abyssale de Tullius [Cicéron], la propriété du style de Crispus [Salluste] et l'élégance de Varron⁴⁶⁹ ». Cette citation montre qu'il est difficile de distinguer l'influence particulière de certains genres littéraires. La lecture des « auteurs classiques » sert avant tout la formation rhétorique comme en témoignent les réminiscences de Virgile, l'un des auteurs les plus cités dans la correspondance⁴⁷⁰. Celui-ci n'est pas présenté comme un simple poète mais comme « la racine des savants » et « le formateur de l'éloquence⁴⁷¹ ». L'œuvre de Virgile vaut comme une source de richesse, un moyen d'atteindre l'*ubertas linguae*. Le fait qu'elle ne soit pas chrétienne importe peu. Les auteurs les plus cités dans la *Correspondance* reflètent les bases de l'enseignement dans les écoles de l'Antiquité tardive : outre Virgile et Cicéron, nous trouvons en effet Salluste et Térence⁴⁷² qui constituaient le « quadrige » des auteurs classiques dans le domaine latin⁴⁷³. Si les sources profanes sont valorisées pour leur valeur littéraire et pédagogique, les

⁴⁶⁴ Epist. 1, 5, 10 à Faustus : *aurum Demosthenis et ferrum Ciceronis*.

⁴⁶⁵ L'epist. 1, 3, 9 à Faustus cite Cic. Cael. 67, éd. et trad. J. Cousin, 1969, p. 137 (CUF) : *alia fori uis est, alia triclinii* ; « une chose est le forum, autre chose est la salle à manger ».

⁴⁶⁶ La tradition manuscrite hésite entre deux leçons pour l'entame de l'epist. 1, 24, 1 à Faustus *quae mali ratio est* ou bien *quae, malum, ratio est*. La seconde possibilité rappelle Cic. Verr. I, 54 : *quae, malum, est ista audacia* !

⁴⁶⁷ Epist. 2, 11, 1 à Faustus : *Ego tamen remittere me orationem, per quam in umbram antiquus Tullius trudetur, non promisi*.

⁴⁶⁸ Epist. 1, 10, 5 à Jean : (...) *lectioni deuotus insiste, ut fructus eloquentiae multiplicium auctorum uentilatione purgetur*. Toutefois le sens du mot *auctor* est ambigu dans cette phrase. Nous pensons qu'il désigne les grands auteurs classiques. Mais cette recommandation pourrait dépasser le champ de la rhétorique et évoquer aussi les auteurs qui édifient l'âme, les « garants » de la foi, c'est-à-dire les Pères de l'Église.

⁴⁶⁹ Epist. 1, 16, 3 à Florianus : *Tulliani profunditas gurgitis, Crispi proprietas, Varronis elegantia*.

⁴⁷⁰ Nous avons repéré onze références virgiliennes dans les deux premiers livres des épîtres : ecl. 2, 58 ; georg. 4, 49-50 ; Aen. 1, 217-218 ; 2, 317 ; 2, 332 ; 5, 237 ; 6, 768 ; 7, 56 ; 8, 529 ; 12, 435 ; 12, 440.

⁴⁷¹ Ennod. epist. 1, 18, 3 à Avienus : *doctorum radix Maro ; formator eloquii*.

⁴⁷² Nous avons repéré quatre emprunts ou simples allusions à Térence dans les livres I et II : epist. 1, 2, 1 à Florus : *duram cepisse prouinciam* (voir Tér.Phorm. 72-3 : (...) *prouinciam / Cepisti duram* !), epist. 1, 4, 7 : *ego homuncio* (Ter. Eun. 591), epist. 1, 4, 8 à Faustus : *mulcare* (voir Tér. Ad. 90 ; Eun. 774) et epist. 2, 19, 17 à Constantius : *fac apud te ut sies* (voir Tér. Andr. 408 : (...) *proin tu fac apud te sies*).

⁴⁷³ Le grammairien latin Arusianus Messius réalisa, à la fin du IV^e s., une collection alphabétique de notions et de termes avec leurs constructions. Les exemples sont exclusivement tirés de Cicéron, Salluste, Virgile et Térence : voir Arusianus Messius, *Exempla Elocutionum*, (« Collana di Grammatici Latini », 1977). La première mention connue du « quadrige de Messius » apparaît dans les

sources judéo-chrétiennes, bibliques ou patristiques, remplissent d'autres fonctions liées au contenu du message.

c) Fonctions des sources judéo-chrétiennes

1. La Bible d'Ennode

Les emprunts à la Bible et aux Pères de l'Église sont globalement moins nombreux que les citations profanes : toutefois, un relevé des vingt-six références bibliques dans les livres I et II laisse apparaître des citations (ou allusions) de la Genèse (4, 7 ; 19, 29), Tobie (2, 21) ; des Psaumes (31, 9 ; 33, 12 ; 36, 1 ; 39, 9 ; 53, 8 ; 75, 12 ; 115, 18 ; 145, 3), de l'Écclésiastique (15, 17), de Jérémie (9, 1), des Évangiles (Mat. 10, 19 ; 11, 12 ; 18, 19 ; 25, 34 ; Luc. 11, 8 ; 12, 32 ; Jo. 12, 26), des épîtres de Paul (Rom. 7, 18 ; 9, 14 ; I Cor. 3, 10 ; 7, 23 ; 15, 19) et de Jean (I Jo. 1-8). La confrontation de ces citations avec d'autres traductions latines de la Bible montre qu'Ennode disposait d'une version très proche de la *Vulgate*.

1^{er} exemple : Gen. 4, 7.

- Epist. 2, 19, 12 : sub te erit adpetitus eorum.
- Vulgate : sub te erit appetitus eorum.
- Vieilles latines (« témoins européens⁴⁷⁴ ») : ad te (erit) conuersio eius.

2^{ème} Exemple : Eccl. 15, 17.

- Epist. 2, 19, 15 : (...) aquam et ignem, ad quoduis porrige manum
- Vulgate : (...) aquam et ignem, ad quod uoles porrige manum
- Vieilles latines (Vérone, Biblioteca Capitolare I (1), frag. 1, fols. 1-3, VI^es., Italie) : (...) ignem et aquam, ad quodcumque uolueris extende manum
- Vieilles latines (München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 19105, VII^e-VIII^e s. ; Nord de l'Italie ?) : (...) aquam et ignem, ad quoduis exporrige manum

Ce dernier exemple est très intéressant car il prouve la dépendance du texte d'Ennode par rapport à celui de la *Vulgate*, surtout lorsqu'on le compare à d'autres traductions utilisées à son époque. Il s'en distingue seulement sur une variante (*quoduis* à la place de *quod uoles*)

que l'on retrouve dans une version qui circulait, aux VII^e-VIII^e siècles, semble-t-il, dans le Nord de l'Italie⁴⁷⁵. Toutefois, les épîtres ne contiennent pas suffisamment d'informations pour nous permettre d'établir avec certitude de quelle Bible disposait Ennode. Il pouvait aussi consulter des traductions différentes, comme Cassiodore, par exemple, qui possédait trois Bibles dans sa bibliothèque⁴⁷⁶.

2. La présence discrète mais fondamentale des Pères : l'exemple d'Ambroise

Institutiones de Cassiodore qui exhorte à « ne suivre en aucune manière les règles des *Elocutiones* latines, c'est-à-dire le quadrige de Messius » (voir Cassiod. inst. 1, 7, éd. R. A. B. Mynors, 1961², p. 45 : *regulas igitur elocutionum latinarum, id est quadrigam Messii, omnimodis non sequaris...*).

⁴⁷⁵ Voir le texte de l'*Écclésiastique* transmis par un palimpseste du VII^e-VIII^e s. (München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 19105), dans *Vetus Latina*, 11, 1987, p. 24-25 et p. 463.

⁴⁷⁶ B. Fischer, *Lateinische Bibelhandschriften im frühen Mittelalter*, 1985, p. 67 : un premier exemplaire de *Vieilles Latines* en neuf volumes, un deuxième illustré, en un volume, contenant la révision de Jérôme et un troisième, en un volume, correspondant à la *Vulgate*.

La faible quantité de citations scripturaires n'est pas compensée par les références patristiques qui sont encore moins nombreuses. Nous n'avons repéré que quatre allusions – discrètes et parfois discutables – à des œuvres patristiques : Ambroise (exc. Sat. ; epist. 22, 15), Augustin (conf. 2, 4), Sidoine Apollinaire (epist. 3, 6, 3). Il faudrait y ajouter les textes provençaux sur le libre arbitre et la grâce, notamment la XIII^e *Conférence* de Jean Cassien et le *De Gratia* de Fauste de Riez⁴⁷⁷, dont Ennode résume l'argumentation dans l'epist. 2, 19. Mais ce relevé ne rend pas compte de l'influence profonde de la tradition patristique sur l'écriture et la pensée d'Ennode.

Il faut faire une place particulière à Ambroise de Milan dont Ennode semble suivre l'exemple, par sa carrière dans l'Église⁴⁷⁸, sa production littéraire et son style : outre les références à son œuvre⁴⁷⁹, nous savons que le diacre de Milan composa douze hymnes sur le modèle ambrosien (carm 1, 10-21) dont un à la gloire de l'évêque de Milan (carm. 1, 15 : *Hymnus sancti Ambrosi*). Enfin, l'étude stylistique des épîtres nous montrera l'influence de la préciosité ambrosienne sur l'écriture d'Ennode, en particulier dans l'emploi des métaphores⁴⁸⁰. Si les textes issus de la tradition judéo-chrétienne sont globalement moins nombreux que les textes profanes, ils ne sont pas moins importants. Les extraits retenus ne sont pas cités pour leur richesse stylistique ou esthétique mais ont pour fonction de livrer un enseignement : ils apportent des arguments qui servent à légitimer un comportement (l'*inpudentia* dans l'epist. 1, 3,⁴⁸¹ ; la lecture des œuvres « volées » dans l'epist. 1, 4⁴⁸²) à consoler un ami dans la peine (epist. 2, 1⁴⁸³), à renforcer l'ardeur des évêques exilés (epist. 2, 14⁴⁸⁴), à défendre la vérité d'une doctrine (celle de la grâce et du libre arbitre dans l'epist. 2, 19⁴⁸⁵) ou à rendre grâce à Dieu (après l'accession au consulat d'Avienus dans l'epist. 1, 5⁴⁸⁶ ; après la guérison des enfants dans l'epist. 1, 20⁴⁸⁷).

Le contraste entre l'utilisation des références païennes et chrétiennes ne remet pas en cause leur complémentarité : si les premières « ornent » et les secondes « argumentent », elles contribuent toutes à l'efficacité de la rhétorique épistolaire. La correspondance d'Ennode poursuit donc l'effort des Pères qui considéraient les richesses des lettres profanes et sacrées comme les deux fondements de la culture chrétienne.

d) Pomerius : *utriusque bibliothecae fibula*

⁴⁷⁷ Voir commentaire, chapitre 6, p. 182-184.

⁴⁷⁸ Voir commentaire, chapitre 2, p. 67 et p. 80.

⁴⁷⁹ Nous pouvons relever cinq références à Ambroise dans l'ensemble de l'œuvre d'Ennode (off. 1, 9 dans le carm. 1, 9 ; 1, 84 dans l'opusc. 3, 17 ; 1, 87 dans l'opusc. 7, 10 ; 2, 140 dans l'epist. 8, 5, 1 ; exc. Sat. dans l'epist. 2, 1, 3).

⁴⁸⁰ Voir chapitre 8, p. 242-249 et en particulier p. 247, note 136.

⁴⁸¹ Luc. 11, 8.

⁴⁸² Gen. 27 ; Ex. 25, 30 ; 1 Sam. 21, 2-7 ; Aug. conf. 2, 4 ; Paul, Rom. 2, 21 ; Tobie, 2, 21 ; II Rois, 22-23.

⁴⁸³ Ambr. exc. Sat. ; Gen. 22 ; II Sam. 18-19.

⁴⁸⁴ Luc. 22, 31 : *uos ut cribraret sicut triticum* ; Luc. 12, 32.

⁴⁸⁵ Paul, Rom. 9, 14 ; Rom. 7, 18 ; Ps. 33, 12 ; Mat. 25, 34 ; Jo. 12, 26 ; Gen. 4, 7 ; Ps. 36, 1 ; Ps. 145, 3 ; Ps. 31, 9 ; Paul, I Cor. 7, 23 ; Ps. 39, 9 ; Ps. 53, 8 ; Ps. 115, 18 ; Ps. 75, 12 ; Paul, I Cor. 15, 10 ; I Cor. 3, 10 ; I Cor. 15, 10 ; Sir. 15, 16.

⁴⁸⁶ Mat. 11, 12 ; Mat., 18, 19.

⁴⁸⁷ Jer. 9, 1.

Une expression ambiguë nous paraît illustrer cette complémentarité : vexé par une critique stylistique du rhéteur Pomerius, Ennode invite son correspondant à ne plus lui parler que des *Écritures* : « mon cher Seigneur, à mon égard, joue plutôt le rôle de défenseur de la discipline de l'Église. Écris-moi ou fais-moi savoir qui furent les parents de Melchisédech, quelle est l'exégèse de l'arche, le symbole de la circoncision et le contenu des mystères prophétiques. Que toutes les méprisables figures de rhétorique profanes soient rejetées, elles qui sont tendues vers des croyances dépassées et semblables à la trame de Pénélope⁴⁸⁸ ». Le rhéteur africain Pomerius, qui résidait en Arles⁴⁸⁹, était en effet un bon connaisseur des lettres chrétiennes comme le souligne Ennode : « telle une agrafe entre les deux bibliothèques, tu as mordu sur les parties les plus grandes de la perfection venant des deux côtés en faisant en sorte que ton génie se nourrit ainsi à satiété⁴⁹⁰ ». L'expression *utriusque bibliothecae fibula* a été interprétée différemment : S. A. Kennell⁴⁹¹ reprend l'opinion de C. F. Arnold⁴⁹² selon lequel Ennode veut dire que Pomerius réunit le savoir de la culture grecque et latine. Nous croyons au contraire, avec P. Courcelle⁴⁹³, qu'il s'agit des lettres profanes et des lettres sacrées. Nous avons vu en effet qu'Ennode était peu préoccupé par les lettres grecques qui avaient presque disparu en Gaule où vivait Pomerius. En outre, les œuvres de ce dernier manifestent une excellente culture chrétienne comme en témoignent son *De natura animae* et son *De uita contemplativa* qui traduisent l'influence de la théologie augustinienne de la grâce. Même si ces œuvres sont postérieures à l'epist. 2, 6 d'Ennode, datée de l'année 503, ce serait faire grand honneur à Ennode de croire que Pomerius a acquis cette science religieuse après avoir reçu sa lettre ! Devenu prêtre puis abbé, si l'on en croit Rurice⁴⁹⁴, le *grammaticus* Pomerius manifestait une érudition religieuse qui était bien connue : Ruricius, par exemple, écrivit une épître à l'abbé Pomerius (epist. 2, 10) pour l'interroger sur la nature de l'âme et pour louer sa « piété ». Une des phrases de ce texte est assez remarquable. Ruricius encourage Pomerius en citant successivement Virgile (l'une des deux citations profanes dans toute l'œuvre de Rurice !⁴⁹⁵) et saint Paul : *ut ille dixit, uicit iter durum pietas* (Aen. 6, 688), *et iuxta apostolum nostrum caritas omnia sustinet* (I Cor. 13, 7-8). Nous voyons donc que Pomerius incarnait en quelque sorte le lien (la *fibula*) entre la culture païenne et les besoins du christianisme, qui était une préoccupation majeure d'Ennode. Dès lors, il est possible que l'epist. 2, 6 d'Ennode ait été écrite à l'occasion de l'entrée de *frater Pomerius*⁴⁹⁶ dans la vie religieuse puisqu'elle lui est à peut-être contemporaine⁴⁹⁷.

⁴⁸⁸ Ennod. epist. 2, 6, 6 à Pomerius : *mi domine, et circa me ecclesiasticae magis disciplinae exerce fautorem. Scribe uel manda, Melchisedech parentes quos habuerit, explanationem arcae, circumcisionis secretum et quae propheticis mysteriis includuntur. Ista quae sunt saecularium schemata, respuantur, caducis intenta persuasionibus, telae similia Penelopeae.*

⁴⁸⁹ Voir *Vita Caesaris*, I, 8-9.

⁴⁹⁰ Ennod. epist. 2, 6, 2 à Pomerius : *utriusque bybliothecae fibula, perfectionis ex gemino latere uenientis partes maximas momordisti, procurando ut tali ingenium tuum saturitate pinguisceret.*

⁴⁹¹ Kennell, p. 63 : « [Ennodius] acclaims him ebulliently as master of both Greek and Latin ».

⁴⁹² C. F. Arnold, *Caesarius von Arelate und die gallische Kirche seiner Zeit*, 1894, p. 83, note 242.

⁴⁹³ P. Courcelle, *Les lettres grecques en Occident*, 1943, p. 249, note 5 : « [Pomerius] ne savait pas le grec : ses lectures *utriusque bibliothecae* dont parle Ennode désignent les auteurs profanes et sacrés, et non les auteurs grecs et latins ».

⁴⁹⁴ Ruric. epist. 1, 17 ; 2, 9 ; 2, 10.

⁴⁹⁵ Nous n'avons repéré que deux citations profanes dans toute la correspondance de Rurice : Verg. Aen. 6, 32-33 dans l'epist. 2, 4 à Namatius et Ceraunia ; Verg., Aen. 6, 688 dans l'epist. 2, 10 à Pomerius.

⁴⁹⁶ L'expression est employée par Rurice dans l'epist. 2, 9, éd. A. Engelbrecht, 1891, p. 385 (CSEL 21).

Par son attitude face à la culture païenne, Ennode est proche d'Augustin qui insistait, dans le *De doctrina christiana*, sur la nécessité de mettre la culture profane au service de la culture chrétienne. Mais la comparaison s'arrête là. Nulle part, dans la correspondance d'Ennode, on ne trouve une typologie de la culture profane, un « inventaire » rationnel semblable à celui que propose Augustin et susceptible de fournir un programme d'étude pour les lettrés de l'Antiquité tardive. On ne repère que de rares allusions aux *bonae artes*⁴⁹⁸ et aux *studia liberalia*⁴⁹⁹ considérées dans leur ensemble. Mais Ennode ne donne aucune précision sur le contenu de ces « disciplines profanes » (*saecularibus*⁵⁰⁰) qui le réjouissaient « autrefois » (*quondam*⁵⁰¹). Une vue d'ensemble de la *Correspondance* montre une différence très nette entre les derniers livres, dans lesquels Ennode prétend « détester le nom même des études libérales⁵⁰² », et les deux premiers où les arts libéraux sont jugés « excellents » (*optimis*⁵⁰³). Dans les cinquante-quatre premières lettres, l'enseignement et la transmission culturelle restent une véritable obsession. Les images de l'école, du maître, de l'élève, des exercices de la palestra reviennent comme des leitmotifs qui rappellent que la « transmission » et la « formation » culturelles sont, aux yeux d'Ennode, les fondements de toute ambition collective, qu'elle soit sociale, politique ou religieuse.

2. Enseigner et transmettre la latinité

a) L'éloge de la culture

Entretenir la vitalité de la culture latine est un enjeu majeur dans toutes les correspondances de l'Antiquité tardive. Constituant par elles-mêmes de nouvelles œuvres latines, les lettres donnent l'occasion de faire lire les classiques. La transmission des œuvres antiques se manifeste par l'éloge des grands auteurs, comme en témoigne l'enthousiasme d'Ennode devant « la profondeur abyssale de Tullius, la propriété des mots de Crispus, l'élégance de Varron⁵⁰⁴ ». Les descriptions émerveillées des bibliothèques cultivent le goût et l'attachement pour les grandes œuvres latines jusque dans leur matérialité. L'exemple le plus célèbre est la description de la bibliothèque du Préfet Tonantius Ferreolus, décrite

⁴⁹⁷ P. Riché ne précise malheureusement pas les éléments qui lui permettent de dater l'entrée dans la vie religieuse de Pomerius en 503, l'année même où il reçut cette lettre d'Ennode (voir P. Rich É, p. 33).

⁴⁹⁸ L'expression *bonae artes* apparaît dans l'epist. 1, 11, 2 à Castorius et Florus auxquels Ennode dispense un enseignement. Selon Sénèque, les *bonae artes*, qui sont le fondement des études libérales, sont les sciences dignes de l'homme libre car elles ne servent pas à gagner de l'argent mais à libérer l'esprit (Sen. epist. 88 ; voir aussi Cic. Arch. 4 ; inu. 1, 35 ; de orat. 3, 3, 127 ; Tusc. 2, 27). Définies par les pédagogues antiques comme les disciplines préparatoires à l'étude la philosophie, les *bonae artes* désignent, à la fin de l'Antiquité, la matière principale des études. Leur liste fut établie par Martianus Capella, vers 420, dans les *Noces de Mercure et de Philologie*. Au nombre de sept, elles furent classées dans un ordre qui fut conservé tout au long du Moyen Âge : grammaire, rhétorique, dialectique, arithmétique, géométrie, musique, astronomie. Contemporain d'Ennode, Boèce réunit les quatre dernières dans le *quadrivium* (arts du nombre) alors que les trois premières formèrent le *trivium* (arts de la parole). Notons enfin que Symmaque célèbre les *bonae artes* comme les « semences de la gloire » et comme les « mères des honneurs » (voir Symm. epist. 1, 20, 2 à Ausone, I, p. 85).

⁴⁹⁹ Ennod. epist. 2, 6, 5 à Pomerius : *me quondam studiorum liberalium adhuc nouitate gaudentem* .

⁵⁰⁰ Epist. 9, 9, 1 à Camella : *disciplinis saecularibus*.

⁵⁰¹ Ibid.

⁵⁰² Epist. 9, 1, 4 à Arator : *ego ipsa studiorum liberalium nomina iam detestor*.

⁵⁰³ Epist. 1, 5, 9 à Faustus : *disciplinis optimis*.

⁵⁰⁴ Epist. 1, 16, 3 : *credo aduersus me fuisset Tulliani profunditas gurgitis, Crispi proprietas, Varronis elegantia*.

par Sidoine Apollinaire : « des livres étaient en grand nombre à votre disposition (vous auriez cru voir les étagères d'une bibliothèque de professeur ou les gradins de l'Athénée ou les armoires chargées des libraires). (...) Il y a lieu de noter du reste que parmi ces derniers volumes, il est certains auteurs qui, tout en défendant des causes différentes, ont su garder la même saveur de style : car des hommes comme Augustin ou Varron, Horace ou Prudence, qui étaient l'objet de fréquentes lectures, sont des écrivains chez qui la science est de même qualité⁵⁰⁵ ». La communication épistolaire permet de diffuser des exemplaires de ces œuvres, de demander ou de proposer des copies, comme l'indique, parmi tant d'autres, cette lettre de Rurice demandant à un certain Turencius de lui envoyer la *Cité de Dieu* d'Augustin⁵⁰⁶. Apologistes de la latinité, les épistoliers ne manquent jamais une occasion de faire l'éloge des pédagogues, les vrais relais de la culture latine : Sidoine célèbre Iohannes⁵⁰⁷, Rurice remercie le « magnifique » Hesperius⁵⁰⁸, le maître de son fils, Ennode loue Deuterius⁵⁰⁹ et Meribaudus⁵¹⁰, les *grammatici* de Milan et de Rome.

b) Une pédagogie fondée sur les exemples et l'effort : la « religion des mérites⁵¹¹ »

La formation des jeunes talents et, plus généralement, des correspondants apparaît comme une priorité. Ennode souligne en effet la déshérence culturelle de la Ligurie : dans l'épist. 2, 10 à Faustus, Ennode se demande « s'il est en Ligurie des gens capables de juger du génie et de l'éclat littéraires (...) »⁵¹² ; dans l'épist. 2, 19 à Constantius, il s'étonne de la présence d'un homme de bien sur cette terre semblable à un champ de ruine : « À ce que je vois, la Ligurie n'est pas épuisée : même à la fin des temps, elle n'a pas renoncé à la gloire d'enfanter. Dans les cendres encore, elle nourrit un foyer, ennemi des vices, dans les braises duquel la flamme, qui venge les crimes, ne meurt pas et dont le feu, ennemi des fautes, ne s'éteint pas⁵¹³ ». Enfin, Ennode recommande le fils d'un de ses amis au *grammaticus* romain Meribaudus afin que le talent du jeune homme ne reste pas éclipsé « dans les étroites limites de la Ligurie⁵¹⁴ ». S'il faut faire la part de l'exagération rhétorique dans ces déclarations destinées avant tout à rehausser les mérites de ses correspondants,

⁵⁰⁵ Sidon. epist. 2, 9, 4-5, II, p. 64-65 : *Huc libri affatim in promptu (uidere te crederes aut grammaticales pluteos aut Athenaei cuneos aut armaria exstructa bybliopolarum) : sic tamen quod, qui inter matronarum cathedras codices erant, stilus his religiosus inueniebatur, qui uero per subsellia patrum familias, hi coturno Latiaris eloquii nobilitabantur ; licet quaequam uolumina quorumpiam auctorum seruarent in causis disparibus dicendi parilitatem : nam similis scientiae uiri, hinc Augustinus, hinc Varro, hinc Horatius, hinc Prudentius lectitabantur. Quos inter Adamantius Origenes, Turrano Rufino interpretatus sedulo fidei nostrae lectoribus inspiciebatur.*

⁵⁰⁶ Ruric. epist. 2, 17, p. 402 (CSEL 21) : *Salutem itaque dicens, rogo, sicut promittere dignati estis, librum nobis S. Augustini de Ciuitate Dei per portitorem harum sine dilatione mittatis. Cuius dum nos lectione aedificatis in terris, uobis eiusdem ciuitatis habitacula praeparetis in caelis, ad quam tamen aliter peruenire non possumus, nisi caritatis gradibus conscendamus.*

⁵⁰⁷ Sidon. epist. 8, 2.

⁵⁰⁸ Ruric. epist. 1, 3 ; 1, 4 ; 1, 5.

⁵⁰⁹ Ennod. epist. 1, 19.

⁵¹⁰ Epist. 9, 3 à Meribaudus.

⁵¹¹ **Epist. 2, 24, 1 à Faustus : *religio meritorum.***

⁵¹² Epist. 2, 10, 3 à Faustus : *si sunt aliqui in Liguria, qui de litterarum possunt genio et splendore iudicare.*

⁵¹³ Epist. 2, 19, 1 à Constantius : *Non est, ut uideo, effeta Liguria : nobilitatem pariendi nec in temporum extremitate deposuit. Inimicum uitii adhuc et in cineribus nutrit incendium, in cuius fauillis ultrix criminum flamma non moritur nec hostis errorum ignis operitur.*

⁵¹⁴ Epist. 9, 3, 2 à Meribaudus : *intra Liguriae angusta.*

la nécessité d'entretenir l'excellence culturelle des élites romaines incite Ennode à faire l'apologie de l'enseignement et de l'effort – une sorte de « méritocratie » – qui repose sur une pédagogie de l'exemple.

Les exemples invoqués par Ennode sont des personnalités remarquables par leur talent et leur conduite que les correspondants doivent prendre comme modèles. Ainsi son élève Jean a-t-il la chance d'avoir sous les yeux des personnalités de grande qualité en la personne de son père et surtout de son beau-père Olybrius dont Ennode vante les qualités oratoires : « Tu possèdes, dans ta maison, de quoi tirer les exemples vivants (*uiua exempla*) en rapport avec mon exhortation. Que ton père, par la tranquillité de ses mœurs, ton beau-père, par son éloquence, t'incitent à leur ressembler⁵¹⁵ ». Le jeune consul Avienus doit suivre, lui aussi l'exemple de la « perfection paternelle », celle de Faustus qui fait « l'honneur de Rome » : « Je ne veux pas que tu sois rempli de crainte si je parle de ce grand homme qui fait trembler les plus doctes et si je le place, pour ainsi dire devant tes yeux, comme un exemple d'éloquence⁵¹⁶ ». Cette pédagogie fondée sur l'émulation, le mérite et l'exemple trouve son accomplissement dans les lieux où l'on dispense l'enseignement.

c) Les lieux de l'enseignement : l'école, la palestra... et l'épître

Le premier d'entre eux est naturellement la palestra (*palaestra*). Le mot *palaestra* est toujours employé par Ennode comme un neutre pluriel⁵¹⁷. Cet emploi peut s'expliquer d'un point de vue pratique : en effet, la *palaestra* était devenue un lieu de sociabilité où s'exerçaient de multiples activités comme le sport, la lecture, l'enseignement, la conversation ou la détente. Le déclin du métier de citoyen, à l'époque impériale, avait accéléré cette évolution en transférant certaines fonctions politiques et sociales dévolues au forum, à d'autres lieux publics, tels que les bains, les thermes ou la palestra. Or, c'est bien le lieu de l'enseignement et des exercices oratoires qu'évoque Ennode en citant la « palestra » : « c'est ainsi en vérité qu'exercée aux études des belles lettres, la palestra rayonne, c'est ainsi que les organes de la bouche, enduits de l'huile des études, se plient aux techniques de la parole⁵¹⁸ ». Ennode célèbre aussi les lieux de la transmission du savoir.

La question de savoir si Ennode a lui-même enseigné dans une école est difficile à trancher. Ni ses correspondances avec les *grammatici* Pomerius, Deuterius ou Meribaudus, ni ses *dictiones*, qui ressemblent parfois à des exercices oratoires, ne livrent d'indices déterminants mais il paraît sûr qu'il n'exerçait pas dans une école au moment où il écrivit ses lettres. En effet, Ennode écrit explicitement à son parent Firminus qu'il est désormais « éloigné des écoles⁵¹⁹ ». En outre, le fait qu'il raconte l'entrée de son neveu Lupicinus et d'Arator dans l'auditorium de Deuterius⁵²⁰, ou d'Ambrosius dans celui de Meribaudus⁵²¹ sans

⁵¹⁵ Epist. 1, 1, 6 à Jean : *Domi habes, unde exhortationis meae uiua sumas exempla. Te pater morum tranquillitate, socer eloquentia similem producat.*

⁵¹⁶ Epist. 1, 12, 4 à Avienus : *Nolo metuas, quod illum formidandum doctissimis loquor et quasi ante oculos tuos in exemplum elocutionis adduco.*

⁵¹⁷ Voir epist. 1, 9, 1 : *palaestra dilucidant* ; epist. 2, 6, 4 : *inter studiorum suorum palaestra* ; dict.9, 6 : *inter palaestra*. Alors qu'il existe plusieurs exemples de neutres pluriels considérés comme des féminins singuliers (par exemple *folia*), le contraire est plutôt rare en latin.

⁵¹⁸ Epist. 1, 9, 1 à Olybrius : *Sic se equidem exercita litterarum gymnasiis palestra dilucidant, sic madefacta studiorum oleo loquendi artificii oris membra submitunt.*

⁵¹⁹ Epist. 2, 7, 3 à Firminus : *nos ab scolarum gymnasiis sequestrati.*

⁵²⁰ Dict. 8 et 9.

jamais mentionner le lieu de son propre enseignement semble indiquer qu'il n'exerçait pas lui-même. Enfin, on voit mal comment il aurait pu concilier une telle fonction avec sa charge ecclésiastique⁵²². Il n'en reste pas moins qu'Ennode ne redoute rien tant que de « recevoir [des lettres] qui n'aient aucune valeur rhétorique⁵²³ ». C'est pourquoi il supervise la formation de jeunes gens comme ses neveux Lupicinus et Parthenius, ou encore Iohannes, Florianus, Arator, etc. Le lieu de son enseignement, ce n'est pas l'école ou la « palestine », c'est son œuvre et en premier lieu sa *Correspondance*.

B. L'enseignement de la morale chrétienne

Pour certains lecteurs, la dépendance d'Ennode à l'égard de la culture antique et l'ambition sociale de ses épîtres superficielles jettent un doute sur ses convictions religieuses. Ainsi, dans son article « Ennodius » du *Reallexikon*, J. Fontaine estime ainsi qu'on est en droit de « s'interroger sur la profondeur et la nature de la foi d'Ennode⁵²⁴ ». Nous croyons au contraire que les ambitions littéraires et sociales d'Ennode sont entièrement au service de son engagement dans l'Église qui, dans les épîtres, revêt plusieurs formes.

1. La vocation « universelle » de l'enseignement épistolaire d'Ennode

a) Un « universalisme aristocratique » ?

Les divers aspects de la pédagogie d'Ennode tendent vers le même objectif, l'enseignement d'une rhétorique « efficace », c'est-à-dire d'une éloquence au service de la foi et de la morale chrétiennes. La notion d'efficacité apparaît dans l'epist. 1, 10, 5 à Jean dont l'éloquence ne produit pas de « fruits » : « Les discours que tu écris sont beaux mais moi, je les préfère vigoureux. Ils sont couronnés de fleurs mais j'aime davantage les fruits⁵²⁵ ». La direction morale est dispensée d'une manière tellement discrète dans les épîtres qu'elle a peu retenu l'attention des lecteurs modernes⁵²⁶. Mais il en était tout autrement au Moyen Âge où l'œuvre d'Ennode était présente dans des recueils d'*exhortationes morales*⁵²⁷. L'intention morale se devine au détour d'une phrase, parfois d'un simple mot. Par exemple, Ennode emploie souvent le terme *castigans* pour se qualifier lui-même⁵²⁸. Le choix de ce verbe est très révélateur puisque *castigare* désigne chez Sénèque l'action de corriger moralement autrui⁵²⁹. Le contenu de ces admonitions, qui est d'une grande simplicité, traduit la vocation

⁵²¹ Epist. 9, 3 à Meribaudus.

⁵²² Voir epist. 1, 16, 4 à Florianus : « il a longtemps que l'amour de l'oraison m'a éloigné de la forme oratoire et que je ne peux me laisser accaparer par les fleurs de la rhétorique, moi qui suis appelé vers les plaintes et les prières par l'appel du devoir ».

⁵²³ Epist. 2, 27, 3 à Honoratus : *nihil est enim, quod magis (...) metuum (...) quam (...) accipere scholasticum nil mereri*.

⁵²⁴ J. Fontaine, col. 416 : « Christentum des E. Beobachtungen wie die vorstehenden legen es nahe, die Frage nach der Tiefe und der Natur des Christlichen Glaubens des E. zu stellen ».

⁵²⁵ Ennod. epist. 1, 10, 5 à Jean : *pulchra sunt quae scribis, sed ego amo plus fortia ; redimita sunt floribus, sed poma plus diligo*.

⁵²⁶ Un article récent de R. Bartlett a souligné la portée morale des épîtres d'Ennode : voir R. Bartlett, « Aristocracy and Ascetism: The Letters of Ennodius and the Gallic and Italian Churches », *Culture and Society in Late Antique Gaul: Revisiting the Sources*, 2001, p. 201-216.

⁵²⁷ Voir chapitre 1, p. 61.

⁵²⁸ Ennod. epist. 1, 1, 5 : *industria castigantis* ; epist. 1, 10, 3 : *uocem debeo castigantis*.

⁵²⁹ Voir Sen. epist. 21, 11, 4 ; benef. 7, 24, 2.

universelle d'un enseignement moral qui ne vise pas seulement le destinataire mais tous les lecteurs potentiels de l'épître⁵³⁰, comme le montre la généralisation de l'expression.

b) Les procédés de généralisation : proverbes et sentences

Les arguments sont en effet souvent simples, voire rudimentaires. Ils tendent ainsi à présenter les admonitions d'Ennode comme des évidences dont témoignent les références à la sagesse populaire. Nous avons repéré sept proverbes tirés de la vie quotidienne, de l'observation de la nature ou de citations littéraires devenues des lieux communs :

Epist. 1, 3, 9 à Faustus	<i>alia fori uis est, alia triclinii</i> ; « une chose est le forum, autre chose est la salle à manger » (proverbe tiré de Cic. Cael. 67).
Epist. 2, 6, 6 à Pomerius	<i>Telae similia Penelopeae</i> . « semblables à la trame de Pénélope ⁵³¹ » (proverbe tiré d'Homère, <i>Odyssée</i> , 2, 94 sq.).
Epist. 2, 7, 3 à Firminus ; Epist. 2, 9, 3 à Olybrius et Epist. 2, 22, 1 à Faustus	<i>Lychnis contra solis radios pugnaturus</i> ; « lutter avec des lampes contre les rayons du soleil ⁵³² » (ce proverbe est employé, légèrement modifié, dans l'epist. 2, 9, 3 à Olybrius : « ajouter du lustre à la clarté du globe lunaire » et dans l'epist. 2, 22, 1 à Faustus : « aider le soleil avec des torches »).
Epist. 2, 15, 5 à Euprepia	<i>Omni dulcedinis melle condita</i> ; « aromatisés par toute la douceur du miel ⁵³³ ».
Epist. 2, 19, 16 à Constantius	<i>More aspidis clausa, ut aiunt, aure transiuit</i> ; « Je crois qu'il est passé, comme on dit, à la façon de l'aspic, les oreilles bouchées ⁵³⁴ ».
Epist. 2, 27, 1 à Honoratus	<i>Semper mihi cum dulcibus amara socientur</i> ; « pour moi, l'amer est toujours associé au doux ⁵³⁵ ».
Epist. 2, 28, 3 à Avienus	<i>Summis labiis uix libabat</i> ; « il goûtait à peine du bout des lèvres ⁵³⁶ ».

La référence à la sagesse populaire traduit un aspect fondamental de l'enseignement moral d'Ennode qui ne se déploie pas sur de longues épîtres mais prend la forme de courtes formules faciles à mémoriser⁵³⁷. Ce procédé, qui caractérisait déjà le style des moralistes antiques, a retenu l'attention des érudits et des religieux du Moyen Âge. Il explique la présence de nombreux extraits de sa correspondance dans les florilèges de sentences morales destinées à l'*aedificatio sui*. Les compilateurs, souvent cisterciens, ne s'y sont pas trompés. Ils ont précisément choisi les phrases dans lesquelles Ennode exprimait une exhortation ou un rapide enseignement. Ennode portait une grande attention à la rédaction de ce type de phrase qui condense un précepte en quelques mots⁵³⁸. L'analyse rythmique

⁵³⁰ Nous nous interrogerons dans le dernier chapitre sur la portée réelle de ces lettres dont la complexité stylistique limitait nécessairement la réception (voir chapitre 8, p. 257-258).

⁵³⁷ Voir M. Carruthers, *Le Livre de la Mémoire*, 2002, p. 258 sq.

⁵³⁸ Nous avons recueilli les sentences ennodiennes tirées de la *Correspondance* (livres I et II) que l'on retrouve dans le *Florilegium Angelicum* (XII^e s.) : voir annexe « Les Sentences d'Ennode », p. 423-428.

des derniers mots permet, par exemple, d'y reconnaître les clausules préférées d'Ennode⁵³⁹, en particulier le crétique-spondée⁵⁴⁰ (– U – / – –) ou le double-crétique⁵⁴¹ (– U – / – U –).

Par le ton et l'inspiration de son enseignement, cette correspondance s'inscrit dans la tradition des épîtres de direction morale, même si la brièveté, le style et l'ambition de ses lettres contrastent fortement avec les épîtres de Sénèque. Mais la principale différence tient au fait qu'Ennode justifie ses conseils par le devoir qui incombe à son « sacerdoce » chrétien : « Moi, je te stimule en parlant comme un père parce que je dois à ta personne et à mon sacerdoce la voix de celui qui corrige⁵⁴² ». Lorsqu'il parle de culture ou de rhétorique, Ennode n'oublie donc jamais les obligations de son ministère religieux, comme un pasteur soucieux de concilier les richesses de la culture antique avec la direction morale de ses correspondants. Cette intention fait de certaines épîtres le vecteur d'un enseignement chrétien.

2. L'expression de la foi chrétienne

A. Dubois introduit son étude sur la « latinité d'Ennodius » par une remarque qui reflète notre sentiment à la lecture des épîtres : « presque toutes les lettres d'Ennodius, malgré certaines apparences, attestent de l'homme d'Église et en découvrent la piété. Il n'est guère de récit, même de menus faits, où l'auteur ne trouve l'occasion de louer la providence divine et de se recommander aux prières de ses amis⁵⁴³ ». Si l'omniprésence de la référence à Dieu⁵⁴⁴ peut être, à la rigueur, considérée comme une topique de la littérature chrétienne au début du VI^e siècle, la multiplication des prières et les thèmes issus de la pastorale chrétienne ne laissent planer aucun doute sur le caractère authentiquement chrétien de la *Correspondance*.

a) La conversion de l'écriture épistolaire

Ennode demande à son correspondant Pomerius de ne plus s'adresser à lui qu'en « défenseur de la discipline ecclésiastique⁵⁴⁵ ». Le contenu de ses épîtres confirme cette

⁵³⁹ Voir chapitre 8, p. 226-228.

⁵⁴⁰ Ennod. epist. 1, 8, 2 à Firminus : *Grauat conscientiam perfectorum amor indocti*. L'analyse rythmique des derniers mots [*perfecto-r(um) amor indocti*] permet d'y reconnaître la clausule préférée d'Ennode : le crétique-spondée (– U – / – –).

⁵⁴¹ Epist. 1, 14, 3 à Faustus : *Sed sufficiat tristibus stricta narratio*. L'analyse rythmique des derniers mots [*stricta narratio*] permet d'y reconnaître un double crétique (– U – / – U –).

⁵⁴² Epist. 1, 24, 3 à Astyrius : *Ego te oro parentis stimulo, quia tibi et proposito meo uocem debeo castigantis*.

⁵⁴³ Dubois, p. 17, note 1.

⁵⁴⁴ Dieu et les Cieux souvent évoqués au début ou à la fin des épîtres comme en témoigne cette sélection d'exemples : epist. 1, 5, 1 à Faustus : *dei misericordiam* ; epist. 1, 6, 1 à Faustus : *deus bone* ; epist. 1, 7, 1 à Faustus : *deus omnipotens* ; epist. 1, 8, 4 à Firminus : *diuinus fauor* ; epist. 1, 14, 5 à Faustus : *sed haec ad deum iustius reportantur (...)* ; epist. 1, 14, 6 à Faustus : *diuinitas* ; epist. 1, 15, 3 à Florianus : *dabit deus ut...* ; epist. 1, 17, 2 à Faustus : *deo supplicans ut caelestis dispensatione beneficium in bona ualitudine degenti praesentia magnitudini uestrae uerba reddantur* ; epist. 1, 20, 2-3 à Faustus : *dispensator omnipotens* ; *deus bone* ; *huius boni largitori* ; *testis est diuinitas* ; epist. 1, 22, 1 à Opilion : *caelestis institui more* ; epist. 2, 10, 3 à Faustus : *curiae caelestis* (voir epist. 1, 13, 4 à Agapitus : *curiae sidera*) ; epist. 2, 10, 1 à Faustus : *regnator caelestis* ; epist. 2, 14, 5 aux évêques africains : *dabit deus* ; epist. 2, 15, 1 à Euprepia : *caelestis dispensatione* ; epist. 2, 23, 3 à Faustus : *salutationis obsequia praesentans de clementia diuina postulo, ut laborem uestrum iuuamen caeleste comitetur* ; epist. 2, 24, 3 à Faustus : *sententiae caelestis* ; epist. 2, 25, 2 à Faustus : *sed ad Deum cuncta referenda sunt, cui adiacet humana facta componere et diligentiam corporalem aeterni amoris sapore mutare* ; epist. 2, 28, 1 à Avienus : *deo gratias quod...*, etc.

⁵⁴⁵ Epist. 2, 6, 6 à Pomerius : *Nunc uale, mi domine, et circa me ecclesiasticae magis disciplinae exerce fautorem*.

aspiration : Ennode rappelle en effet à Faustus qu'il ne s'intéresse qu'à la santé de l'âme : « Que d'autres recherchent de quoi se délecter ! Moi, je demande les biens qui se rapportent à l'âme⁵⁴⁶ ». Son mépris pour les faiblesses du corps⁵⁴⁷ traduit son attachement à la vie de l'esprit qui est « une chose divine dans l'homme⁵⁴⁸ ». Or, la référence d'Ennode à la *diuinitas* est clairement distincte des sagesse profanes, stoïcienne par exemple. Elle est ancrée dans la tradition judéo-chrétienne comme en témoigne le vocabulaire employé.

La christianisation du vocabulaire est un procédé discret mais révélateur de l'ambition religieuse d'Ennode dans la correspondance : l'expression d'A. Rousselle, la « contamination spirituelle⁵⁴⁹ », semble adaptée pour décrire la multiplication des termes religieux dans le vocabulaire épistolaire : certaines formules déjà fréquentes chez les épistoliers païens, comme « religion épistolaire » ou « religion des amitiés⁵⁵⁰ », prennent un sens plus « religieux » dans la mesure où les correspondances d'Ennode sont mises au service du christianisme par l'enseignement de la morale chrétienne et la défense du pouvoir épiscopal. D'autres termes, en revanche, semblent inédits pour qualifier les échanges épistolaires, comme « offrande » (*tabellaria oblatio*⁵⁵¹) ou « communion » (*epistularis communio*⁵⁵², *litteraria communio*⁵⁵³, *communio conloquii*⁵⁵⁴, *communio sermonis*⁵⁵⁵).

La « contamination spirituelle » du vocabulaire épistolaire est accentuée par l'emploi de métaphores chrétiennes : par exemple, reprochant à sa sœur Euprepia d'avoir négligé ses devoirs familiaux au cours de son séjour en Gaule, Ennode décrit son retour en Italie comme une résurrection : « Nous avons vu l'amour se relever comme d'une sorte de sépulture. Un messenger est arrivé avec la nouvelle pour nous inespérée que vous étiez vivante, alors que nous pensions que, par mépris pour nous, vous étiez entrée vivante au tombeau⁵⁵⁶ ». L'écho du texte biblique est parfois plus discret, comme pour suggérer que le vocabulaire et les images sacrés font partie du langage familier même si le thème de la lettre n'est pas religieux. Par exemple, pour encourager Avienus sur la voie de l'excellence oratoire, Ennode emploie une expression qui semble inspirée des *Évangiles* : « Il fut aussi débutant celui que l'on redoute. Et chaque fois que le doigt trace dans la terre un cheminement d'eau à travers la poussière, tout ce qui coule en premier est trouble⁵⁵⁷ ».

⁵⁴⁶ Epist. 1, 3, 6 à Faustus : *quaerant alii quod delectet : ego res ad animam pertinentes expostulo*.

⁵⁴⁷ Epist. 1, 19 à Deuterius : Ennode minimise les problèmes physiques de son correspondant (une maladie des yeux) en insistant sur la santé de son esprit.

⁵⁴⁸ Epist. 1, 17, 1 à Faustus : *si spiritus res est diuinitatis in homine (...)*.

⁵⁴⁹ A. Rousselle, *La contamination spirituelle*, 1998.

⁵⁵⁰ Sur les fonctions sociales de la « religion » épistolaire, voir le chapitre 5, p. 168-175.

⁵⁵¹ Ennod. epist. 1, 11, 1 à Castorius et Florus.

⁵⁵² Epist. 2, 13, 1 à Olybrius.

⁵⁵³ Epist. 2, 26, 2 à Liberius.

⁵⁵⁴ Epist. 1, 23, 1 à Senarius.

⁵⁵⁵ Epist. 2, 18, 3 à Jean.

⁵⁵⁶ Epist. 2, 15, 2 à Euprepia : *uidimus amorem de quadam sepultura surgentem. Inauspicato nobis incolumitatis uestrae nuntius adcessit auditu, quam credebamus per contemptum nostri uiuentem busta conplesse*.

⁵⁵⁷ Epist. 1, 18, 5 à Avienus : *Fuit et ille incipiens qui timetur. Et quotiens scalpente terram digito ductus aquae per puluerem trahitur, turbidum fluit omne quod primum est*. On retrouve l'image du « Christ écrivant dans la terre avec son doigt » dans l'Évangile de Jean, 8, 6-7 : *lesus autem inclinans se deorsum digito scribebat in terra (...) et dixit eis : 'qui sine peccato est uestrum primum*

Ces procédés attirent l'attention sur un aspect majeur de la littérature patristique : la conversion des formes littéraires traditionnelles. Par exemple, l'épist. 2, 1 à Armenius, ami d'Ennode endeuillé par la mort de son fils, reprend les arguments des *consolationes* cicéroniennes⁵⁵⁸ tout en cherchant à mettre en valeur un argument chrétien, l'espérance en la résurrection : « Toi, alors qu'il a été emporté par un décret céleste, tu le recherches comme si tu avais été privé de lui et, celui qu'il eût été sacrilège de ne pas offrir, tu le couvres de larmes quand il a été appelé (...) ; il a ajouté à la vie éternelle d'un monde meilleur ce qu'il a gardé intact dans cette vie ; la pénitence qu'il a faite, dis-tu, même s'il n'avait rien trouvé en lui-même à purifier, a trouvé des vertus à couvrir de parures car, chaque fois qu'elle est donnée aux innocents, elle leur assure la couronne (...)»⁵⁵⁹. La dépendance d'Ennode à l'égard de la culture antique ne l'empêche donc pas de poursuivre la conversion des formes littéraires traditionnelles et d'invoquer *in fine* une sagesse supérieure, celle-là même qui doit apaiser la douleur d'Armenius, la sagesse divine.

La confiance en Dieu est un objectif majeur de l'enseignement moral des épîtres : « Ce n'est donc pas la seule voie d'une vie meilleure que je pourrais te montrer, si tu daignais m'écouter, bien que ta perfection morale ne demande pas de guide et que n'ait pas besoin d'un maître celui qu'ont distingué la droiture et l'honnêteté de ses actes, si ce n'est seulement qu'il te faut peser avec soin la confiance en une exhortation que tu dois à ta clairvoyance et à ta sagesse, te rappeler à l'amour des dons célestes desquels à la fois nous recevons et aimons le souffle de la vie, et nous sommes reconnaissants pour le bienfait dont nous honorons et vénérons l'auteur»⁵⁶⁰. Cette confiance en Dieu n'est pas seulement dictée par le désir de consoler un ami. Elle répond plus largement aux menaces qui pèsent sur le présent. Elle se traduit, dans les épîtres, par de courtes prières de dévotion et d'actions de grâces.

b) Les prières

Les Pères de l'Église, on le sait, composaient souvent des prières inédites, suivant l'exemple du Christ qui avait appris à prier à ses disciples en leur enseignant le *Pater*. Dans le domaine latin, les *Confessions* d'Augustin fournissent ainsi de nombreuses prières brèves. Les *Hymnes* constituent un autre genre dont Ambroise a écrit les exemples les plus connus :

in illam lapidem mittat ; « Jésus écrivait dans la terre avec son doigt (...) et il leur dit : 'que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette le premier une pierre' » (*La Bible de Jérusalem*).

⁵⁵⁸ Dans l'éloge funèbre de Népotien, Jérôme (epist. 60, 6, 5) retrace l'évolution de la littérature de consolation depuis ses origines païennes. La *Correspondance* de Cicéron offre des exemples célèbres de *consolatio* (voir Cic. fam. 4, 5 ; fam. 5, 14 ; fam. 5, 16 ; ad Brut. 17) qui font apparaître une série d'arguments types : 1. La mort est un décret de la Fortune (ou de Dieu chez Ennode) ; 2. La vie humaine est remplie de malheurs ; 3. La mort est partie intégrante de la vie et de la condition humaine ; 4. Le bonheur d'une mort précoce après une vie excellente ; 5. Le texte de consolation rendra immortel le souvenir du défunt ; 6. La sagesse exceptionnelle de l'homme en deuil. Si Ennode reste globalement fidèle au modèle cicéronien, il contribue, comme ses prédécesseurs chrétiens, au renouvellement de la *consolatio* par le recours à des arguments tirés de la Bible, des autorités patristiques et surtout de la foi en la résurrection (voir R. Kassel, *Untersuchungen zur Griechischen und Römischen Konsolationsliteratur*, 1958).

⁵⁵⁹ Ennod. epist. 2, 1, 6-8 à Armenius : *Tu translatum caelesti iudicio, quasi orbatus, inquis et, quem non obtulisse sacrilegium fuit, hunc oneras fletibus euocatum (...); iunxit ad uitam perpetuam melioris saeculi quod in ista seruaui: paenitentia, quam eum egisse loqueris, etsi in ipso non inuenisset quod dilueret, inuenerat quod ornaret, quae quotiens innocentibus datur, coronam (...) conciliet.*

⁵⁶⁰ Epist. 2, 1, 10 à Armenius : *Non unam ergo uiam, si audire digneris, uitae melioris ostendam, licet tua non egeat monitore perfectio nec magistro opus sit ei, quem fecerunt actuum suorum emendationes et honestamenta conspicuum. Nisi tantum ut adhortationis quam consilio tuo et prudentiae debes, fidem diligenter expendas et ad caelestium munerum affectum te reuoces, unde uitales auras et accipimus et amamus; et gratum nobis fit beneficium, cuius colimus et ueneramur auctorem.*

Ennode a lui aussi composé des hymnes sur le modèle ambrosien lorsqu'il était diacre de Milan. Outre ces prières liturgiques, on est frappé, en lisant la *Correspondance*, par le grand nombre de courtes prières (*preces*), le plus souvent d'actions de grâce ou de demandes : dans ces lignes, l'écriture épistolaire est comme suspendue, l'auteur s'adresse non plus à son destinataire mais à Dieu ou la Vierge, et l'épître, qui était destinée à une large diffusion, est alors portée par « les mains des prières⁵⁶¹ ».

La fréquence des prières s'explique par la charge religieuse : « l'amour de l'oraison (*oratio*) m'a éloigné des figures oratoires (...) moi que le cri du devoir appelle aux plaintes et aux prières (*preces*)⁵⁶² ». C'est pourquoi il invite ses correspondants à la prière qu'il présente comme une source d'apaisement⁵⁶³ et la garantie de récompenses divines⁵⁶⁴. Le secours de la prière est un thème suffisamment fréquent pour apparaître aussi dans les épîtres marquées par le formalisme de la rhétorique d'apparat, comme l'epist. 1, 5 à Faustus qui célèbre l'accession au consulat de son fils Avienus. La famille d'Avienus est favorisée par les « prières fidèles » de son père Faustus (*fideliū orationum*) et de la Vierge elle-même (*apud deum precibus suis*) : « la bienheureuse Mère, maîtresse de tant de chefs, en puissante matrone, vous élève auprès de Dieu par ses prières⁵⁶⁵ ».

Une rapide typologie permet de reconnaître des prières d'action de grâce (*gratulatio*)⁵⁶⁶, de dévotion (*deuotio*) à Dieu⁵⁶⁷ et de demande (*rogatio*)⁵⁶⁸. Écrite à l'occasion de la guérison de jeunes enfants, l'epist. 1, 20 à Faustus occupe à ce titre une place particulière dans la mesure où elle se présente comme une longue prière en deux parties : la première exprime une action de grâce (*gratulatio*) et un abandon total à Dieu (*deuotio*), la seconde évoque une demande à Dieu (*rogatio*) et « des prières sans fin pour les enfants ». Cette lettre ressemble donc si peu à une épître qu'Ennode doit introduire la salutation finale en « revenant à l'habitude épistolaire » :

[I. *Gratulatio et deuotio* :] En vérité, rendons grâce à la Trinité que nous vénérons et honorons, notre Dieu, qui sous la distinction et l'admirable égalité des personnes nous a ordonné de comprendre et d'adorer pieusement une seule substance, qui a tourné notre tristesse en bonheur et qui a fait des larmes,

⁵⁶¹ Epist. 1, 19, 2 à Deuterius : *manus precum*.

⁵⁶² Epist. 1, 16, 4 à Florianus : *oratorium schema affectus a me orationis abscederit (...) quem ad gemitus et preces euocat clamor officii*.

⁵⁶³ Epist. 2, 15, 6 à Euprepia : *tu deum religione placa et precum circa nos adsiduitate conpone*.

⁵⁶⁴ Epist. 2, 19, 11 à Constantius : *aut praemium deuotio aut poenam contemptus operatur*.

⁵⁶⁵ Epist. 1, 5, 12 à Faustus : *felix mater, tot imperatorum domina, uos apud deum precibus suis matrona fortis adtollit*.

⁵⁶⁶ Epist. 1, 3, 4 à Faustus : *Deo gratias, qui ea quae dura aestimantur, clementia bene uertit, et quae ex merito nostro uentura collegimus, ex sua facit miseratione transferri* ; epist. 1, 20, 1 à Faustus : *Vere gratias trinitati, quam ueneramur et colimus, Deo nostro (...)* ; epist. 2, 10, 1 à Faustus : *Sed gratias illi, qui delicta nostra sic ne extollamur resecat, ut spem ad latiora perducat* ; epist. 2, 24, 2 à Faustus : *deo gratias (...) quia felicitas uestra uotiuus erigitur aucta successinus* ; epist. 2, 28, 1 à Avienus : *Deo gratias, quod principe loco ponendum est, qui magnitudinem tuam, quae a me erant offerenda, fecit exigere*.

⁵⁶⁷ La *deuotio* exprime une confiance totale et, partant, un abandon à Dieu : epist. 1, 20, 1-4 à Faustus : *ut beneficiorum caelestium magnitudini sub hac deuotione respondeam : (...) referamus ergo strictioribus uerbis huius boni largitori, prolixis gemitibus quod debemus* ; epist. 2, 25, 2 : *Sed ad Deum cuncta referenda sunt, cui adiacet humana facta componere et diligentiam corporalem aeterni amoris sapore mutare*.

⁵⁶⁸ Epist. 1, 5, 11 à Faustus ; epist. 1, 17, 2 à Faustus : *oremus Deum ut...* ; epist. 2, 23, 3 à Faustus : *de clementia diuina postulo, ut laborem uestrum iuuamen caeleste comitetur* ; epist. 2, 27, 3 à Honoratus : *tu deum roga, ut...*

compagnes des douleurs, les servantes de la joie, pour que je puisse dire en vérité avec le prophète : 'qui changera ma tête en fontaine et mes yeux en source de larmes ?' pour que je puisse répondre à la grandeur des bienfaits célestes par cette prière, moi qui ai eu le bonheur de recevoir les présents célestes avant même de les demander, et de lire ce qui s'est produit d'heureux avant de comprendre de quel malheur nous menaçaient nos péchés. C'est grâce à toi, Dispensateur tout puissant, que je n'ai pas eu de crainte concernant les enfants de sa Sérénité et l'héritage de leur parfaite honnêteté future dans la période d'angoisse qui a précédé (...). En vérité, l'esprit humain est incapable d'apprécier les richesses de la récompense divine ! (...) Dieu de bonté, au-dessus de quel précipice avons-nous été suspendus (...). Rendons donc au généreux auteur de ce bienfait ce que nous lui devons, en des paroles plus ramassées, mais par de longs gémissements. [II. Rogatio :] Invitons-le à nous garder ses faveurs, lui dont nous avons la preuve qu'il nous a secourus dans les incertitudes ; prions-le, lui qui sait préserver – c'est un fait ! – ce qu'il a accordé et faire perdurer les témoignages vivants de ses miracles. Tels sont les vœux que forme pour vous, avec moi, l'ensemble du vénérable collège des serviteurs et amis de Dieu établis dans toute la Ligurie. Un tel suffrage est le soutien d'une sainte maison. Des prières sont dites sans relâche pour les enfants de votre Sérénité. (...) Mais à présent je reviens à l'usage épistolaire. Salut, mon cher Seigneur (...)⁵⁶⁹ ».

Les contraintes du code épistolaire n'empêchent donc pas Ennode de composer des prières dans les limites étroites de la lettre. Mais ces prières ne sont pas décoratives. Elles sont le prolongement logique de l'enseignement religieux dispensé dans les lettres. Parfaitement adapté à la direction spirituelle d'un correspondant ou d'un groupe de personnes, le *sermo* épistolaire apparaissait comme un moyen privilégié pour l'édification chrétienne. C'est pourquoi les évêques concentrèrent leur activité littéraire sur le genre épistolaire. Dans l'epist. 9, 16, qui constitue une sorte de testament littéraire, Sidoine Apollinaire revient sur ses textes de jeunesse et justifie son choix d'avoir abandonné la poésie légère pour l'épistolographie : « (...) j'éprouve plus de honte à me rappeler les frivoles badinages de mon jeune âge. Pénétré de cette crainte, j'ai reporté sur la pratique du style épistolaire les soins que je consacrais à tous les autres genres de travaux littéraires, pour n'être point coupable par mes actes, si j'étais coupable par mes chants trop irrévérencieux⁵⁷⁰ ». L'exemple de l'évêque de Clermont montre que l'écriture épistolaire, loin de faire obstacle à la charge épiscopale, devenait un instrument de la direction morale. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire ce qu'en pensaient les correspondants de épistoliers de l'Antiquité tardive : Taurentius remercie Rurice pour sa lettre qui a été pour une lui comme une nourriture spirituelle⁵⁷¹ ; l'abbé Florianus, qui reçut deux lettres d'Ennode d'édification morale lorsqu'il était encore

⁵⁶⁹ Epist. 1, 20, 1-6 à Faustus : *Vere gratias trinitati, quam ueneramur et colimus, Deo nostro [...]. Sed nunc ad epistulae usum reuertor. Salue, mi domine, (...).*

⁵⁷⁰ Sidon. epist. 9, 16, 3 carm. 47-52, III, p. 181 : (...) *plus pudet, si quid leue lusit aetas, / nunc reminisci. / Quod perhorrescens ad epistularum / transtuli cultum genus omne curae, / ne reus cantu petulantiore / sim reus actu.*

⁵⁷¹ Epist. 3 de Taurentius à Rurice, éd. A. Engelbrecht, 1891, p. 444-445 (CSEL 21) : *litterae sanctitatis uestrae me spiritali cibo pastum incitauerunt ad spem futurorum et uerba claritate radiantia ad discutiendas errorum tenebras purissima luce fulserunt.*

jeune, considère Ennode comme son père spirituel⁵⁷². Mais quel était le contenu de cette direction spirituelle ?

3. La *Correspondance* : le support d'un enseignement religieux

a) Les modèles de vertu et les contre-exemples

Comme l'enseignement rhétorique, l'enseignement religieux est fondé sur une pédagogie de l'exemple. Ennode propose à ses correspondants des modèles de vertu comme en témoignent « l'imitation des patriarches⁵⁷³ », le rappel des « exemples des vénérables pontifes⁵⁷⁴ » et l'éloge de certains proches comme Speciosa, *exemplum sanctae conuersationis*⁵⁷⁵, ou Faustus, *decus Romae*⁵⁷⁶, dont Ennode loue la *serenitas*. L'imitation des gens de bien est inscrite dans l'édification chrétienne puisqu'elle conduit à Dieu : « la grâce guide et précède les bonnes actions quand le Ciel nous invite à la paix par de nombreuses exhortations, quand il nous est dit : 'Venez, mes enfants, écoutez-moi'⁵⁷⁷ ». À ces modèles de vertu religieuse, Ennode oppose des contre-exemples et dresse un portrait négatif de certains correspondants : Euprepia, la mauvaise mère et la mauvaise sœur ; Florianus, le jeune correspondant flagorneur ; Astyrius, le cousin immoral. Ces exemples de bonnes ou mauvaises conduites donnent chair à l'enseignement d'Ennode, le rendent moins abstrait et lui confèrent une plus grande efficacité.

b) Des thèmes empruntés à la pastorale chrétienne : les *euangelii monita*

En effet, les « admonitions » d'Ennode expriment et diffusent des thèmes traditionnels de la prédication, comme la promesse des récompenses célestes⁵⁷⁸, l'exaltation du martyr⁵⁷⁹, la lutte contre le mal⁵⁸⁰, la recherche de l'humilité présentée comme le sommet de la vertu⁵⁸¹,

⁵⁷² Quelques années après la mort d'Ennode, l'abbé Florianus, qui avait été l'un de ses correspondants, célèbre le souvenir de l'évêque de Pavie, son *pater ex lauacro* : voir *Floriani Abbatis Epistula ad Nicetium papam*, éd. F. Vogel, p. LIX (MGH, aa, 7).

⁵⁷³ Epist. 1, 4, 3 à Faustus : *patriarcharum imitatio*.

⁵⁷⁴ Epist. 2, 1, 2 à Armenius : *uenerandorum exempla pontificum*.

⁵⁷⁵ Dans les epist. 2, 2 et 2, 3 Speciosa est successivement qualifiée de *lux ecclesiae, ecclesiae decus, bonae splendor sine nube conscientiae*.

⁵⁷⁶ Epist. 1, 11, 2 à Castorius et Florus.

⁵⁷⁷ Epist. 2, 19, 10 à Constantius : *Dux enim bonorum et praecessor est gratia, quando caelitus multiplici ad requiem inuitamur hortatu, quando nobis dicitur : 'uenite, filii, audite me' [Ps. 33, 12]*.

⁵⁷⁸ Epist. 1, 19, 1 à Deuterius : *dulcem mercedem* ; epist. 1, 20, 2 à Faustus : *supernae remunerationis diuitias (...)* ; *accipere caelestia dona ; mali minarentur peccata sentire* ; epist. 1, 20, 6 : *arcem puritatis ascendit*.

⁵⁷⁹ Epist. 2, 10, 3 à Faustus : *ista magis illis cum lacrimoso gaudio dixi quos aut effusus sanguis albo curiae caelestis adscripsit aut clara confessio* ; epist. 2, 14, 3 aux évêques africains : *maiora sunt confessionis praemia quam nominatae munera dignitatis / nec opus est eos in tropeo iam positos adtolli laudibus*.

⁵⁸⁰ Epist. 1, 13, 2 à Agapitus : *procul a moribus vestris malitiae facessat obscenitas !* La lutte contre le diable s'accomplit dans la lutte contre les schismatiques : epist. 2, 19, 1 et 7 à Constantius : *Abundo gaudio nec clauda laetitiae meae fides est, ideo aliqua per diabolicam inspirationem nasci certamina (...). O scismaticam propositionem, quae iuxta apocalypsim scriptas habet in fronte blasfemias !*

⁵⁸¹ Epist. 2, 28, 4 à Avienus : *praecelsi honorum tuorum apices haec sola recipiunt augmenta, quae de humilitate nascuntur*.

le rejet du mensonge⁵⁸², le respect des promesses⁵⁸³ et des devoirs envers sa famille⁵⁸⁴, le repentir après la faute⁵⁸⁵, la condamnation des pratiques païennes interdites⁵⁸⁶. Parfois, les exhortations prennent le ton d'une méditation sur la fragilité de la nature humaine⁵⁸⁷, d'une invocation de la sagesse divine⁵⁸⁸ ou d'un encouragement⁵⁸⁹.

L'intention religieuse est parfois explicite puisqu'Ennode invite à ne pas négliger les « exhortations de l'Évangile » (*euangelii monita*⁵⁹⁰). Mais il va plus loin : il présente l'assiduité de la relation épistolaire comme un moyen de rester fidèle aux Écritures : « revenez à la concorde épistolaire avec moi, de peur de vous opposer aux exhortations de l'Évangile⁵⁹¹ ». Il est vrai que les correspondances suivies lui permettent de poursuivre son enseignement et d'inscrire la direction spirituelle dans la durée. Support d'une forme de prédication abrégée, la communication épistolaire est aussi l'occasion d'une ascèse personnelle pour l'auteur, invité à ne pas négliger ses relations avec les autres : « une tendresse muette est presque

⁵⁸² Epist. 1, 10, 1-2 à Jean ; epist. 1, 16, 5 à Florianus : *Delentifica ergo et malesuada conpesce conloquia. Si ficta sunt quae scribis et peniculo decorata mendacii, muta propositum uel posteaquam uidēs mentem innotuisse qua feceris* ; « Cesse donc de tenir des propos flatteurs et de mauvais conseils. Si ce que tu écris est faux et orné par le pinceau du mensonge, modifie ton comportement même une fois que tu te rends compte que l'esprit dans lequel tu l'as fait, a été dévoilé ».

⁵⁸³ Epist. 2, 18, 2 à Jean : *uestrum est, si temporum mala contemnitis, promissam seruare concordiam* ; « il vous appartient, si vous bravez les malheurs des temps, de préserver la concorde promise ».

⁵⁸⁴ Epist. 2, 15, 2 à Euprepia : *ubinam gentium materna hactenus cura delituit ?* « En quel recoin du monde s'est donc caché jusqu'à présent ta sollicitude maternelle ? ».

⁵⁸⁵ Epist. 1, 12, 2 à Avienus : (...) *adhuc credo excusationem posse recipere quod fecisti, et purgationis tuae in hac parte causas aestimo* ; « (...) je crois encore pouvoir accepter comme excuse ce que tu as fait et je pense que tu as sur ce point des raisons pour te justifier que je ne peux pas connaître ».

⁵⁸⁶ Epist. 1, 24 et 2, 12, 1 à Astyrius : *Profeticis oraculis sublimitas tua praestat obsequium et ad fidem ueterum sanctorum militat nouellis excessibus* ; « Ta Sublimité témoigne du respect pour les oracles prophétiques et, fidèle à leurs vieilles recommandations, elle s'engage dans de nouveaux débordements ».

⁵⁸⁷ Epist. 1, 20, 2 à Faustus : *Vere supernae remunerationis diuitias humana mens nescit expendere*. « En vérité, l'esprit humain est incapable d'apprécier les richesses de la récompense divine ! » ; epist. 2, 27, 2 à Honoratus : *quam dura est humanarum rerum condicio, quae quotiens desideris aliquo sapore responderit, mox et in foris concessa permutat* ; « Qu'elle est pénible la condition humaine qui, chaque fois qu'elle a répondu à nos désirs avec quelque saveur, renverse bientôt ce qu'elle vient à peine de concéder ! ».

⁵⁸⁸ Epist. 2, 1, 10 à Armenius : *Non unam ergo uiam, si audire digneris, uitae melioris ostendam, licet tua non egeat monitore perfectio nec magistro opus sit ei, quem fecerunt actuum suorum emendationes et honestamenta conspicuum. Nisi tantum ut adhortationis quam consilio tuo et prudentiae debes, fidem diligenter expendas (...)* ; « Ce n'est pas une seule voie de vie meilleure que je te montrerais, si tu daignais m'écouter, bien que ta perfection morale ne rende pas nécessaire la présence d'un guide et qu'il n'ait pas besoin d'un maître celui qu'ont rendu remarquable la droiture et l'honnêteté de ses actes, si ce n'est seulement cette exhortation pour que tu juges scrupuleusement ma fidélité que tu dois à ta clairvoyance et à ta sagesse (...) ».

⁵⁸⁹ Ennode soutient l'effort de ses correspondants, comme dans l'epist. 1, 1, 6 à Jean : *Deum precor, ut adolescentia in te, quae perfectionem primordiis monstrant, bonae frugis germina conualescant* ; « Je prie Dieu que la jeunesse fasse croître en toi les germes de la bonne semence qui montrent la perfection dès le commencement ».

⁵⁹⁰ Epist. 1, 25, 2 à Olybrius et Eugenēs.

⁵⁹¹ Ibid : (...) *ad scriptionis mecum remeate concordiam, ne contra euangelii faciatis monita (...)*. Cette phrase reprend de façon condensée l'éloge de l'*inportunitas* par laquelle Ennode commence l'epist. 1, 3, 1-2 à Faustus. Ennode y justifiait également son insistance par une référence aux *Évangiles* (voir Luc. 11, 8-9 : *dico uobis et si non dabit illi surgens eo quod amicus eius sit propter improbitatem tamen eius surget et dabit illi quotquot habet necessarios. Et ego uobis dico petite et dabitur uobis* : « je vous le dis, même s'il ne se lève pas pour les lui donner en qualité d'ami, il se lèvera du moins à cause de son impudence et lui donnera tout ce dont il a besoin. Et moi je vous dis : demandez et l'on vous donnera », trad. *La Bible de Jérusalem*).

l'image de l'homme qui n'aime pas et c'est donner l'image de la haine que de ne pas montrer que l'on aime par le témoignage d'un entretien⁵⁹² ». « Je crois », écrit-il à Faustus, « que cette faute peut être réparée par la fréquence de la correspondance⁵⁹³ ».

L'enseignement religieux ne doit pas être minimisé par rapport à l'enseignement rhétorique dans la mesure où l'un et l'autre sont étroitement liés : l'omniprésence de la culture profane soulève en effet l'un des thèmes fondamentaux de la « pastorale épistolaire » d'Ennode : quelle attitude faut-il adopter vis-à-vis de la culture profane ?

4. Le bon « usage » de la culture profane

a) La mythologie

Les épîtres essaient de définir mais aussi d'illustrer ce que doit être un bon usage – un « nouvel usage » écrit Ennode – de la culture profane, comme le montre l'exemple de la mythologie : certaines expressions semblent condamner vigoureusement toute référence aux fables antiques : « que toutes les méprisables fictions profanes soient rejetées, elles

qui sont tendues vers des croyances dépassées et semblables à la trame de Pénélope⁵⁹⁴ ». La même condamnation de la mythologie apparaît dans l'épist. 1, 9 à Olybrius qui avait évoqué le combat d'Hercule et d'Antée : « Que cessent les inventions des vieilles femmes,

celles des poètes ! Répudions les fables de l'Antiquité !⁵⁹⁵ ». Pourtant, la suite de l'épître précise la véritable intention d'Ennode. Pour lui, la mythologie est un réservoir d'histoires dans lequel il est permis de puiser à condition qu'elles servent l'enseignement de la morale chrétienne : « Pour nous, si nous voulons rappeler les exemples des anciens pour en faire un usage nouveau, il convient de nous souvenir de la bienveillance et de la loyauté de Pylade et Oreste, de Nysus et Euryale, de Pollux et Castor, si toutefois l'indécence d'actes clandestins ne leur soustrait rien. (...) Voici qui est digne de mémoire quand, parmi les liens d'une concorde nouvelle, ce que j'appellerais l'écorce humide des cœurs permet à

un noble rejeton de s'unir au robuste terreau et de l'épouser⁵⁹⁶ ». Dès lors, la mythologie peut se révéler un support privilégié puisqu'elle contient des anecdotes familières à chacun. Loin de la rejeter en bloc, Ennode appelle donc à « évoquer les exemples des anciens

pour en faire un usage nouveau⁵⁹⁷ ». Cette conception reflète l'attitude de nombreux lettrés chrétiens : il ne s'agit pas de rejeter la culture païenne mais d'en condamner tout « usage » qui ne soit pas soumis à la finalité chrétienne, à ce qu'il appelle le *noellus usus*. Il est frappant de constater qu'Ennode ne se contente pas d'exprimer cette idée mais qu'il s'efforce d'illustrer sa théorie par une citation extraite d'une œuvre profane : l'image hardie

⁵⁹² Epist. 1, 23, 1 à Senarius : *Muta caritas paene repraesentat speciem non amantis, et odiorum simulacrum est non aperire quod diligas contestatione sermonis.*

⁵⁹³ Epist. 1, 14, 6 à Faustus : *sed hanc credo culpam scriptionis emendari posse frequentia.*

⁵⁹⁴ Epist. 2, 6, 6 à Pomerius : *ista quae sunt saecularium schemata, respuantur, caducis intenta persuasionibus, telae similia Penelopeae.*

⁵⁹⁵ Epist. 1, 9, 4 à Olybrius : *Cessent anilium commenta poetarum, fabulosa repudietur antiquitas.*

⁵⁹⁶ Epist. 1, 9, 4-5 à Olybrius : *Nobis, si placet in nouellum usum maiorum exempla reuocare, potius Pyladis et Orestis, Nisi et Euryali, Pollucis et Castoris, si nihil his clandestinorum actuum decerpit obscenitas, conuenit gratiae meminisse uel fidei. (...) Ista sunt digna memoria, quotiens inter nouos concordiae nexus, udo, ut ita dixerim, animorum libro caespitibus ualidis fetura nobilis iuncta maritatur.*

⁵⁹⁷ Epist. 1, 9, 4 à Olybrius.

de « l'écorce humide » des cœurs est en effet tirée des *Géorgiques*⁵⁹⁸. Ennode a aussi recours à des *exempla* mythologiques. Il compare par exemple les rapports entre Avienus et son père Faustus avec ceux d'Enée et d'Anchise, suggérant que son jeune correspondant est un nouvel Enée⁵⁹⁹. Cette exemple montre que l'épître est le lieu d'un enseignement théorique (le bon usage de la culture profane) fondé sur un cas concret (le recours par Ennode à une illustration virgilienne).

b) La rhétorique « trompeuse » et la rhétorique « mature »

Ennode a une attitude semblable à l'égard de la rhétorique : il n'y a pas de contradiction entre son dédain pour la « pompe oratoire » (*oratoria pompa*⁶⁰⁰) et son intérêt pour « l'éloquence mature » (*la matura facundia*⁶⁰¹) : Ennode critique sans relâche l'éloquence trompeuse, celle qui trahit la pensée (*proditor mentis loquella*⁶⁰² ; *oratoria et nimis daedala prouisio*⁶⁰³) et se fait la complice de la méchanceté (*adiutrix malitiae facundia*⁶⁰⁴) ; il méprise aussi l'éloquence âpre des juristes (*scabrida lingua*⁶⁰⁵) qui ne connaissent ni la saveur des mots ni celle de la « vérité » ; il dénonce enfin les « fleurs » de la rhétorique (*uerborum flores*⁶⁰⁶), la parole inutile, celle des orateurs qui ne cherchent qu'à briller. Ainsi s'amuse-t-il, dans l'épist. 1, 6 à Faustus, à prendre le contre-pied d'un texte de Faustus qui faisait une description émerveillée du lac de Côme, paysage maintes fois célébré par les auteurs latins

⁵⁹⁸ Verg. georg. 2, 74-77, éd. et trad. E. de Saint-Denis, 1956, p. 22 (CUF) : *Nam qua se medio tridunt de cortice gemmae / et tenuis rumpunt tunicas, angustus in ipso / fit nodo sinus : huc aliena ex arbore germen / includunt udoque docent inolescere libro* ; « En effet, à l'endroit où les bourgeons poussent du milieu de l'écorce et brisent ses minces tuniques, on fait une entaille étroite dans le nœud même : c'est là qu'on enserme le bouton pris d'un arbre étranger, et on lui apprend à se développer dans le liber humide ».

⁵⁹⁹ Ennod. epist. 1, 18, 2-5 à Avienus : *Viri fortis progenies armorum faciem inter patris agnoscit amplexus et, dum naturae obsequitur, discit amare terrorem. Doctorum radix Maro, uestri formator eloquii, sic animatum uerbis patris filium memorat, ut dicat : 'Disce, puer, uirtutem ex me' et alibi : 'Et pater Aeneas'. Numquid ille iam fortibus ad certamina brachiis adsurgebat, aut uirili ualetudine inminentia putabatur bella gesturus ? (...) Nunc ergo tu, dulce meum, bene coepta persequere et fauente Deo, ut auum nomine, ita patrem redde doctrina* ; « Le rejeton d'un homme courageux découvre le visage des armes au milieu des embrassements de son père et, obéissant à la nature, il apprend à aimer la peur. La souche des savants, Virgile, qui a formé votre éloquence, rappelle que ce fils fut encouragé par son père disant : « mon enfant, apprends de moi le courage » et ailleurs : « Enée, ton père... ». Celui-ci se portait-il par hasard aux combats avec des bras déjà puissants ou bien le croyait-on capable de livrer des guerres menaçantes avec la force d'un homme ? (...) Ainsi donc, à présent, toi, mon doux ami, persévère dans tes heureux commencements et, avec l'aide de Dieu, ressemble à ton père par la culture comme à ton aïeul par le nom ».

⁶⁰⁰ Epist. 1, 5, 10 à Faustus. La « pompe » oratoire est également évoquée dans l'épist. 1, 1, 2, l'épist. 1, 15, 3, l'épist. 1, 18, 1 à Avienus, l'épist. 2, 6, 5 à Pomerius et l'épist. 2, 7, 2 à Firminus.

⁶⁰¹ Epist. 2, 7, 5 à Firminus.

⁶⁰² Epist. 2, 26, 1 à Liberius.

⁶⁰³ Epist. 2, 27, 2 à Honoratus.

⁶⁰⁴ Epist. 2, 26, 1 à Liberius.

⁶⁰⁵ Epist. 2, 27, 3 à Honoratus.

⁶⁰⁶ Epist. 1, 16, 4 à Florianus.

607

: « Voici Côme, la situation d'une ville sombre, presque reléguée autrefois dans le silence, qui ne s'est glorifiée jusqu'à présent d'aucun avantage et, dit-on, d'aucune beauté, combien elle se réjouit d'être élevée par le privilège de ton génie ! Et avec ses vallées abruptes et ses vastes gouffres entre les montagnes ininterrompues, elle sait montrer une misérable harmonie avec les neiges éternelles ; (...) l'atmosphère y est continuellement pluvieuse, le ciel menaçant et, en quelque sorte, le cours d'une vie se passe sans jamais profiter de la pleine lumière. Les flots du Larius sont doux aux yeux des passants mais ils les invitent à la baignade pour provoquer leur perte. Qui pourrait dire beau un gouffre trompeur par de tels faux semblants ? Comment dirais-je habitable l'île que votre récit a présentée comme telle ? (...) les morts, là-bas, n'ont obtenu d'autres tombeaux que les eaux du Larius⁶⁰⁸ ».

Dans ce texte, Ennode cherche avant tout à surprendre pour mettre en évidence les « richesses de la rhétorique » (*diuitiae facundiae*⁶⁰⁹). Son tableau du Larius charriant des cadavres dans un décor polaire montre qu'elle peut tout, y compris dévaloriser un lieu réputé pour ses charmes. Mais ce n'est qu'une mise en garde contre les artifices et les dangers de l'éloquence, pas une condamnation de l'art oratoire ! Comme il l'écrit lui-même au début de l'épître, la rhétorique est une source de richesses incomparables lorsqu'elle est animée par une intention religieuse, c'est-à-dire lorsqu'elle est au service de la religion chrétienne : « de quelles vertus sont parés les lieux qu'a vus un homme à la langue riche et expert en l'art oratoire, s'il était permis de les décrire dans une intention religieuse, sans mettre en danger sa profession de foi⁶¹⁰ ! ». De même, lorsque dans une lettre au pape Symmaque, en 506, Ennode, diacre de Milan, proclame la « sainteté des belles lettres », ce n'est pas les belles lettres en tant que telles qu'il célèbre, c'est « l'étude des lettres dans lesquelles on désapprend les vices avant les progrès de l'expérience⁶¹¹ ». Ennode distingue donc clairement une bonne et une mauvaise⁶¹² rhétorique, c'est-à-dire une éloquence compatible ou contradictoire avec la religion chrétienne. Mais ce bon « usage » de la culture profane a ses limites : certaines pratiques païennes, incompatibles avec la foi chrétienne, doivent être définitivement écartées.

⁶⁰⁷ Voir Plin. nat. 2, 224 ; Plin. epist. 1, 3, 1 ; 3, 6, 4 ; 4, 13 ; Claud. 28, 195 (VI^e consulat d'Honorius) ; Sidon. epist. 1, 5, 4 et Cassiod. uar. 11, 14, 4.

⁶⁰⁸ Epist. 1, 6, 4-6 à Faustus : *ecce Comus pullae quondam paene in silentium missa condicio, quae nulla se hactenus commoditate, nulla ut aiunt formositate iactauit, quanto gaudet ingenii elata priuilegio ? Quae per praerupta conuallia et patulos cohaerentium hiatus montium aestiuus niuibus miseram scit exhibere concordiam ; (...) ubi aer pluuius perenniter et minax caelum et quaedam uitae sine tota luce transactio. Dulcia Larii oculis fluentibus et ad natatum quos perdat inuitantia. Quis ferat decorum gurgitem sub hac deceptione fallentem ? Quid dicam insulam relatione factam habitabilem ? (...) Nulla enim praeter aquas Larii defuncti ibidem sepulchra meruerunt.*

⁶⁰⁹ Epist. 1, 6, 7 à Faustus : *diuitias facundiae in rebus laude carentibus ostentare.*

⁶¹⁰ Epist. 1, 6, 1 à Faustus : *quibus ornantur dotibus loca, quae lingua diues et dicendi peritus aspexerit, si religioso liceat sine discrimine confessionis enarrare proposito !*

⁶¹¹ Epist. 5, 10, 3 à Symmaque : *sancta sunt studia litterarum, in quibus ante incrementa peritiae uitia dediscuntur.*

⁶¹² Il semble que l'adjectif *oratorius* soit employé par Ennode pour désigner une éloquence péjorative ou inutile (voir epist. 1, 5, 10 à Faustus : *oratoria pompa* ; epist. 1, 16, 4 à Florianus : *oratorium schema* ; epist. 2, 27, 2 à Honoratus : *oratoria et nimis daedala provisio*).

c) Limite de la « tolérance » envers la culture profane : les pratiques païennes interdites.

De fait, durant tout le VI^e siècle, les actes des conciles prouvent que les pratiques païennes sont loin d'avoir disparu, y compris dans les rites chrétiens, et qu'elles préoccupent beaucoup les évêques⁶¹³. Elles restent un objet d'inquiétude pour les religieux qui luttent contre leur persistance en particulier dans les campagnes. La vigilance d'Ennode à l'égard de ces pratiques interdites explique peut-être sa sévérité à l'égard de son parent Astyrius qui s'était retiré dans les Alpes. Ennode ne comprend pas comment ce dernier, *senator et doctus*, peut encore se fier aux « prophéties des oracles » : « Ta Sublimité montre du respect pour les oracles prophétiques et, fidèle à leurs vieilles recommandations, elle s'engage à de nouveaux excès⁶¹⁴ ». La lutte contre ces usages païens est plus importante aux yeux d'Ennode que le respect des devoirs épistolaires. Ainsi Ennode n'hésite-t-il pas à enfreindre les *officia* de l'épître en rompant toute relation épistolaire avec lui : « Garde donc tes bons mots pour toi ou réserve-les à ceux avec lesquels vous n'avez, sans l'office de la parole, par l'échange d'une familiarité secrète, que le langage des gestes⁶¹⁵ ».

L'expression *sine oris officio per clandestinae familiaritatis communionem clamor est actuum* est obscure : nous pensons qu'elle pourrait désigner des représentations théâtrales muettes (*sine oris officio...clamor actuum*), c'est-à-dire des pantomimes. L'épigramme *De pantomimo* de l'Anthologie Latine décrit la « gestuelle » de ces « récits sans parole » (*facit articulos ore silente loqui*⁶¹⁶) dans lesquels les auteurs latins ne voyaient que dépravations⁶¹⁷. Interdites dès le Haut-Empire pour raisons politiques⁶¹⁸, les pantomimes furent l'objet de violentes condamnations morales de la part des Pères de l'Église⁶¹⁹. L'intransigeance d'Ennode à l'égard d'Astyrius pourrait donc illustrer l'hostilité des clercs envers les pantomimes. Aucun mot n'est trop fort pour dénoncer le comportement de ce cousin : « je n'ai pu trouver d'autres choses à écrire à ceux qui vivent dans cette bourbe charnelle que toi, tu chéris ». Le terme *illuuius* est souvent employé dans la littérature chrétienne pour évoquer la « tache », le « péché »⁶²⁰. L'expression *illuuius carnis* désigne donc, croyons-nous, l'immoralité qui consiste à se livrer à une pratique interdite, « souillure charnelle » contraire à la vie de l'âme.

⁶¹³ O. Pontal, *Histoire des conciles mérovingiens*, 1989, p. 292-295. La lutte contre la persistance des pratiques païennes était un thème majeur de la prédication épiscopale aux IV^e et V^e siècles.

⁶¹⁴ Epist. 2, 12, 1 à Astyrius : *profeticis oraculis sublimitas tua praestat obsequium et ad fidem ueterum sanctionum militat nouellis excessibus*.

⁶¹⁵ Epist. 2, 12, 4 à Astyrius : *Tibi habe facetias tuas aut illis reserua, cum quibus uobis sine oris officio per clandestinae familiaritatis communionem clamor est actuum*.

⁶¹⁶ Anth. carm. 100, 9-10, éd. D. R. Shackleton Bailey, Teubner, 1982, p. 88-89 : « *De pantomimo* » : *tot linguae quot membra uiro, mirabilis ars est, / quae facit articulos ore silente loqui*.

⁶¹⁷ Cic. Mur. 6 ; Plin. paneg. 46, 4 ; Apul. apol. 78.

⁶¹⁸ V. Rotolo, *Il Pantomimo*, 1957, p. 66 : « Ummidia Quadratilla aveva suoi pantomimi, che si esibivano per lei, malgrado una disposizione di Tiberio del 15 interdicesse le esibizioni private dei pantomimi. Sotto Domiziano invece furono concesse soltanto le esibizioni private e interdette quelle pubbliche ».

⁶¹⁹ Tert. spect. 10, 17 et 23 ; Prud. perist. 10, 221-222 ; Lact. inst., 6, 20, 29.

⁶²⁰ Voir Prud. apoth. 924-925, éd. et trad. M. Lavarenne, 1945, p. 34 (*CUF*) : *inde secunda redit generatio et inde lauatur / naturae inluuius*, « d'où la régénération qui lave la tache originelle ».

L'attitude à l'égard de la culture antique dépasse la seule question de l'efficacité de la rhétorique classique. La différence entre le profane (le non-religieux) et le païen (l'ancienne religion) définit une limite infranchissable qui est l'objet d'une grande vigilance. Mais cette différence elle-même tend à disparaître lorsqu'Ennode demande à Pomerius de rejeter toutes « les méprisables figures des profanes⁶²¹ ». Le profane apparaît alors comme une figure limite, un repoussoir qui permet d'affirmer une identité nouvelle. Mais ce ne sont pas les frontières ou le sens du profane qui ont changé. Ce qui évolue profondément, c'est la tolérance à l'égard de « ce qui n'est pas chrétien » au fur et à mesure que se définit le christianisme. Cette évolution traduit une rupture symbolique – puisqu'Ennode continue d'écrire suivant les canons rhétoriques traditionnels – mais une rupture profonde qui se manifeste d'abord dans le langage où la représentation de « ce qui n'est pas chrétien » perd progressivement toute légitimité.

Il serait superflu de s'interroger indéfiniment sur la profondeur et la sincérité de la foi d'Ennode. Néanmoins, l'expression de la religion chrétienne dans les *Épîtres* est suffisamment importante pour ne pas être réduite à un simple décor rhétorique. L'enseignement religieux justifie, croyons-nous, l'étonnante liberté de ton de certaines épîtres. On est frappé en effet par l'ironie avec laquelle Ennode, qui n'était alors qu'un jeune diacre, s'adresse au patrice Albinus (epist. 1, 21), au préfet du prétoire Olybrius (epist. 1, 9) et surtout au questeur du palais de Ravenne Faustus, l'ancien consul. Le ton ironique et moqueur de l'epist. 1, 6 prend volontairement le contre-pied, nous l'avons vu, de sa description élogieuse du Larius qu'Ennode juge peu originale et inutile. Faustus n'a toujours pas compris qu'il fallait mettre l'éloquence au service de la foi : « Déployer les richesses de l'éloquence s'agissant des réalités dépourvues de mérites eut plus de prix que n'en auraient eu tous les bienfaits de la nature, si elle les avait accordés (...)»⁶²² ! Le ton, les thèmes et l'intention qui ressortent de ces lettres font donc bien de cette œuvre une correspondance authentiquement chrétienne destinée à circuler dans les cercles des élites – la *nobilitas* – qu'il convient à présent d'explorer.

Chapitre 5. La sociabilité épistolaire et l'évolution des élites chrétiennes

A. Éléments de prosopographie de la Gaule et de l'Italie

1. La famille de *Magnus Felix Ennodius* depuis le consulat d'Agricola (420)

Les deux premiers livres de la *Correspondance* contiennent de précieuses informations pour la prosopographie de la Gaule et de l'Italie au début du VI^e siècle⁶²³. Ils apportent

⁶²¹ Ennod. epist. 2, 6, 6 à Pomerius : *ista quae sunt saecularium schemata*.

⁶²² Ennod. epist. 1, 6, 7 à Faustus : *Tanti fuit diuitias facundiae in rebus laude carentibus ostentare, quanti non fuerant haec omnia naturae beneficia, si dedisset. Caelorum tamen Dominus, qui hoc uobis posse concessit, munera sua sub perennitate tueatur, quia haec ego non quasi a uobis diuersa sentiens scripsi, sed ut ex istis lector agnoscat, Comum per stilum uestrum melius esse legere quam uidere*.

⁶²³ M. Heinzelmann, « Gallische Prosopographie (260-527) », *Francia*, 10, 1982, p. 532 : « in prosopographischer Hinsicht wünschenswert wäre freilich noch eine neue Bearbeitung des Avitus von Vienne sowie des Ennodius, auch Sidonius Apollinaris ist für

quelques éléments nouveaux pour l'étude des individus, à commencer par Ennode. Celui-ci appartient à une vieille famille de l'aristocratie consulaire, les *Magni Felices*, au sein de laquelle les liens complexes de parenté ne sont pas tous établis avec certitude, en particulier dans l'ascendance directe d'Ennode.

a) Le père d'Ennode : Firminus ou Camillus ?

Deux hypothèses ont été formulées faisant d'Ennode tantôt le fils de Firminus, tantôt celui de Camillus. La première solution, la plus fréquemment admise⁶²⁴, se fonde sur des données onomastiques. Dans la *dictio* 8, écrite à l'occasion de l'entrée de son neveu Lupicinus dans l'auditorium de Deuterius, Ennode demande à Lupicinus (Flavius Firminus Licerius Lupicinus) de faire fructifier l'héritage de ses *maiores* : « Firminus et Licerius, astres de leur époque, confortent ton talent par ces paroles : contemple (...) la souche de l'une et l'autre famille⁶²⁵ ». Cet encouragement semble révéler l'identité des grands-pères de Lupicinus (Firminus et Licerius) et, partant, celle du père d'Ennode (Firminus). Toutefois, il est possible qu'Ennode ait cité les noms des personnages les plus en vue dans chacune des deux familles. La *Correspondance* témoigne en effet de son admiration pour un certain Firminus (epist. 1, 8 et epist. 2, 7) qui fut peut-être le correspondant de Sidoine Apollinaire et le commanditaire du livre IX des épîtres de Sidoine⁶²⁶. Ce Firminus est bien un parent⁶²⁷ d'Ennode mais ne peut pas être son père, décédé depuis longtemps. Si le père d'Ennode s'appelle Firminus, il faut donc supposer l'existence de deux Firminus. Néanmoins, la révérence d'Ennode pour son correspondant montre que ce Firminus est suffisamment rayonnant pour être cité en exemple à Lupicinus. Pouvant être le grand-oncle du jeune homme, il ne serait pas surprenant qu'il fût présenté comme un de ses *maiores*.

Ce constat a conduit J. Sirmond, en 1611, à considérer que le père d'Ennode était le frère de Firminus, Camillus, le second fils de Felix Ennodius, proconsul d'Afrique vers 420. L'ascendance directe de Camillus nous est donnée par une lettre de Sidoine Apollinaire : « à côté [de Sévérinus] se trouvait Magnus, préfet honoraire depuis longtemps, consul honoraire depuis peu, une personnalité digne de cette double distinction, après lequel avait pris place Camillus, le fils de son frère, qui, en assumant lui aussi la charge de deux magistratures avait fait honneur à la fois au proconsulat de son père et au consulat de son oncle⁶²⁸ ». Reprise par G. Hartel dans son édition de 1882 et défendue récemment par B. Bureau⁶²⁹, cette seconde hypothèse s'appuie sur une lettre d'Ennode à Bassus qui entretenait, semble-

diesen Bereich noch nicht ganz ausgewertet ». Parmi les travaux importants sur la famille d'Ennode, voir R. W. Mathisen, « Resistance and Reconciliation : Majorian and the Gallic Aristocracy after the Fall of Avitus », *Francia*, 7, 1979, p. 597-627 ; C. Settipani, « Ruricius I^{er} évêque de Limoges et ses relations familiales », *Francia*, 18/1, 1991, p. 195-222.

⁶²⁴ C. Settipani, « Ruricius I^{er} évêque de Limoges et ses relations familiales », p. 195 ; *PLRE*, p. 393 ; *PCBE II*, p. 620.

⁶²⁵ Ennod. dict. 8, 4 : *Peritiam tuam Firminus et Licerius, aetatis suae sidera, hac uoce conueniunt : 'Suscipe, doctissime hominum, utriusque plantam familiae (...)'.*

⁶²⁶ Sidon. epist. 9, 1, 1.

⁶²⁷ Ennod. epist. 2, 7, 2 à Firminus : *propinquus* ; epist. 2, 7, 4 : *prosapia*.

⁶²⁸ Sidon. epist. 1, 11, 10 à Montius, II, p. 38 : *iuxta eum Magnus, olim ex praefecto, nuper ex consule, par honoribus persona geminatis, recumbente post se Camillo, filio fratris, qui duabus dignitatibus et ipse decursis pariter ornauerat proconsulatum patris, patris consulatum* (trad. A. Loyen).

⁶²⁹ B. Bureau, « Parthenius et la question de l'authenticité de la Lettre à Parthenius d'Arator », *Moussyllanea. Mélanges de linguistique et de littérature anciennes offerts à Claude Moussy*, 1998, p. 387-399.

t-il, une vieille amitié avec les *parentes* d'Ennode⁶³⁰. Ennode prie Bassus de se souvenir de Camillus : « si tu gardes à l'esprit Camillus, tu n'oublieras pas Ennode⁶³¹ ». Cette lettre ne permet pas d'affirmer catégoriquement que le *parens* d'Ennode, Camillus, soit son père puisque le vocabulaire de la « parenté » ne désigne pas seulement les liens du sang⁶³². Toutefois, « s'il est difficile d'aller jusqu'à dire que Camillus est le père d'Ennode, il est tout aussi difficile, et peut-être plus encore, de le faire pour Firminus⁶³³ ». Si la lecture des *Épîtres* nous conduit à préférer l'hypothèse de Sirmond, il faut bien reconnaître que ce choix ne bouleverse pas notre connaissance de la famille d'Ennode puisque Firminus et Camillus étaient probablement frères, fils de Felix Ennodius, proconsul d'Afrique vers 420.

b) Frustrations et renaissance des *Magni Felices* depuis le consulat d'Agricola (420)

Suivant l'une ou l'autre de ces hypothèses, Ennode est en effet le petit-neveu de Magnus (consul en 460) et le petit-fils de Felix Ennodius (proconsul d'Afrique vers 420), descendants directs de Iulius Agricola (consul en 421). Il ne compterait aucun consul dans son ascendance directe depuis quarante-deux ans ! Ce constat explique sans doute le ton de revanche qui caractérise l'epist. 1, 5 à Faustus. Ce texte, qui présente le consulat d'Avienus, le fils de Faustus, comme la renaissance de leur famille commune, contient de précieux indices sur l'ascendance d'Ennode. Ennode écrit en effet à Faustus que le consulat d'Avienus restaure « la pompe de *notre* famille⁶³⁴ », qu'il « [assure] la continuité des faisceaux pour *ta* lignée (=celle de Faustus, consul en 490) et les [rend] à la *mienne* (=celle d'Ennode)⁶³⁵ ». Il en ressort, comme l'écrit C. Settiani, que, « premièrement, Ennodius est très proche parent d'Avienus, puisqu'il parle de leurs deux familles comme d'une seule, et, deuxièmement, [qu']il descend de consul(s), mais, par alliance seulement pour la période récente⁶³⁶ ». Ces données sont aujourd'hui admises. Mais le lien de parenté entre Ennode et Faustus reste incertain : la *Correspondance* révèle que cette parenté est établie par Cynegia, épouse de Faustus et mère d'Avienus. C'est pourquoi Avienus, en redonnant de l'éclat à la lignée d'Ennode, rapporte « les haches vivantes des honneurs sur le sentier effacé de [sa] lignée maternelle⁶³⁷ ». Mais quel est le degré exact de parenté entre Ennode et Cynegia ?

c) Le lien entre Ennode et Cynegia, l'épouse de Faustus

Si l'on admet généralement que Cynegia était une de ses cousines, une autre possibilité a été formulée, avant d'être écartée, par C. Settiani : « (...) il ne fait aucun doute que c'était

⁶³⁰ Ennod. epist. 4, 25, 1 à Bassus : *Si uetus diligentia quae a parentibus meis erga amplitudinem tuam fructus uberes de gratiae messe condebat, circa personam meam pro fidei memoria seruaretur, monstraret frequentia litterarum, et insepultam caritatem testis pectoris sermo recluderet.*

⁶³¹ Epist. 4, 25, 2 à Bassus : *si Camillum mente retines, Ennodium non omittes.*

⁶³² M. Heinzelmann, « *Pater Populi* : langage familial et détention de pouvoir public », *Aux sources de la puissance : sociabilité et parenté*, 1989, p. 47-56 ; voir aussi S. A. Kennell, p. 140, n. 64.

⁶³³ B. Bureau, « Parthenius et la question de l'authenticité de la *Lettre à Parthenius* d'Arator », *art. cit.*, p. 395.

⁶³⁴ Ennod. epist. 1, 5, 1 à Faustus : *pompam familiae nostrae.*

⁶³⁵ Epist. 1, 5, 6 à Faustus : *et tuo generi continuare fasces et nostro reddere.*

⁶³⁶ C. Settiani, « Ruricius I^{er} évêque de Limoges et ses relations familiales », *art. cit.*, p. 201, note 39.

⁶³⁷ Ennod. epist. 1, 5, 4 à Faustus : *oblitterarum materni stemmatis callem uitales honorum secures adtulisti.*

une très proche parente d'Ennode, sa cousine germaine très certainement, puisqu'elle devait avoir le même âge que lui et qu'Ennode aurait sans aucun doute spécifié qu'elle était sa sœur si tel avait été le cas⁶³⁸ ». Mais faut-il écarter définitivement l'hypothèse que Cynegia soit une sœur d'Ennode ? Nous savons que ce dernier eut trois sœurs⁶³⁹ : Euprepia (la mère de Lupicinus), une seconde sœur dont le nom n'est pas connu (la mère de Parthenius) et enfin une troisième dont nous ignorons tout⁶⁴⁰. Cynegia serait-elle cette dernière ? L'argument *a silentio* ne nous paraît pas probant pour écarter cette possibilité car le latin d'Ennode est trop allusif pour qu'on puisse tirer argument de ses silences. La *Correspondance* n'évoque jamais explicitement l'engagement d'Ennode en faveur du pape Symmaque dont il fut pourtant, nous verrons dans le chapitre suivant, l'un des principaux défenseurs durant le schisme laurentien. Le fait qu'Ennode ne dise pas que Cynegia est sa sœur ne signifie donc pas qu'elle ne l'est pas. En outre, plusieurs éléments méritent d'être signalés : tout d'abord, le fait que Cynegia soit la sœur d'Ennode donnerait évidemment beaucoup de sens à l'epist 1, 5 et justifierait l'enthousiasme d'Ennode devant l'accession au consulat d'Avienus qui serait alors son neveu. Ensuite, la parenté étroite entre Cynegia et Ennode expliquerait l'intensité de ses relations avec Faustus⁶⁴¹, sa liberté de ton⁶⁴² à l'égard d'un si haut personnage (ancien consul, questeur du palais...) et surtout l'influence de Faustus sur l'ascension fulgurante d'Ennode⁶⁴³. Un dernier indice doit être pris en considération : à la mort de Cynegia, Euprepia, la sœur d'Ennode, lui demande de composer une épitaphe que celui-ci lui adresse aussitôt : « J'ai composé l'épitaphe de *ma chère dame Cynegia* avec une rapidité qui ne m'a pas permis de la limer à loisir, ayant à peine une heure à y consacrer. Regarde si c'est suffisant pour exposer les mérites si éminents de cette femme ! (...) Et *toi, ma chère dame*, embrassant ma lettre comme si c'était moi-même, prie pour que l'esprit de celle-ci ne soit nullement blessé par la rudesse des devoirs officiels⁶⁴⁴ ». Cette épître ne manque pas de surprendre : le fait qu'Ennode envoie,

⁶³⁸ C. Settiani, *Continuité gentilice et continuité familiale dans les familles sénatoriales romaines à l'époque impériale*, Addenda I - III (juillet 2000- octobre 2002), p. 14. Nous exprimons notre reconnaissance à Monsieur C. Settiani qui a également porté à notre connaissance un article, en cours de publication, où il écarte à nouveau la possibilité que Cynegia soit une sœur d'Ennode (voir « L'ascendance romaine des aristocrates gallo-romains », à paraître : « Il est très difficile de déterminer le lien exact qui unissait Cynegia et Ennode (...). Mais il est pratiquement assuré qu'elle n'était pas sa sœur. D'abord il ne le précise pas, ce qu'il aurait certainement fait dans le cas contraire, et ensuite, on voit bien la distance qui sépare Cynegia d'Euprepia dans la façon dont il parle d'elle, éventuellement avec cette dernière précisément. La meilleure solution est bien sûr de voir en Cynegia une cousine germaine d'Ennodius »).

⁶³⁹ Voir Kennell, p. 29, note 89.

⁶⁴⁰ Ennod. carm. 1, 5, 22-26 : *Tunc ego feruenti germanae tractus amore, / Cui natum Parcae demessum pollice diro / Sustulerant, uiduamque domum constante marito / Hanc ut solarer uel uitam prodere legi.*

⁶⁴¹ Faustus est le principal correspondant d'Ennode : dix-sept des cinquante-quatre lettres des deux premiers livres lui sont adressées.

⁶⁴² Par exemple, dans l'epist. 1, 6, Ennode se moque d'un texte de Faustus en contredisant point par point la description que ce dernier avait faite du Larius.

⁶⁴³ Ennode laisse entendre que c'est Faustus qui l'a poussé dans la carrière ecclésiastique (epist. 1, 7, 2 à Faustus : *Qua me tempestate, procella inmanium peccatorum, ire ad famosum officium compulisti ?* voir chapitre 2, p. 77-78) ; en outre, nous savons que Faustus et Ennode furent les deux principales figures de la défense du pape Symmaque durant le schisme laurentien. Si cela peut se comprendre pour Faustus, ancien consul et questeur du palais de Ravenne, l'importance d'Ennode qui, à trente ans, fut le porte-parole des partisans du pape s'explique peut-être par le rôle déterminant de Faustus dans l'entourage de Symmaque.

⁶⁴⁴ Epist. 5, 7, 2 à Euprepia : *Domnae meae Cynegiae epitafium uix una hora habens tractandi spatium inelimita uelocitate composui. Vide necessitatem, ut illam tantorum meritorum feminam uerborum saltibus explicarem. (...) Tu, mi domina, epistolam praesentiae meae uice complectens ora, ut spiritus illius scabridis nequaquam laedatur officiis.*

à l'occasion de la mort de Cynegia, une épître pleine de compassion⁶⁴⁵ à Euprepia prouve bien qu'un lien étroit unissait les deux femmes (les deux sœurs ?), désignée chacune par le même terme (*domina / domna*). En outre, Cynegia est la seule personne pour laquelle Ennode ait composé deux épitaphes, l'une officielle⁶⁴⁶, qui évoque abondamment son époux Faustus et passe sous silence les origines de Cynegia, l'autre plus simple mais aussi plus intime, destinée à Euprepia. Le premier vers de cette seconde épitaphe se termine sur « le fil des sœurs⁶⁴⁷ ». Si cette expression évoque naturellement les Parques, ne contient-elle pas aussi une discrète allusion aux trois sœurs d'Ennode⁶⁴⁸ ? Enfin, il est frappant de constater que cette seconde épitaphe, plus personnelle, ne cite même pas le nom de Faustus et n'évoque que la famille de Cynegia – qui est aussi celle d'Ennode et d'Euprepia – dont elle a su se montrer digne : « Par ses mœurs, elle soutint la lignée de ses grands ancêtres / la marque de sa famille fut l'éclat de son intelligence⁶⁴⁹ ».

Ces éléments invitent à ne pas écarter définitivement la possibilité que Cynegia soit une des sœurs d'Ennode. Mais aucun d'entre eux, reconnaissons-le, ne constitue une preuve définitive. Nous devons donc continuer à considérer Cynegia comme une « cousine germaine » d'Ennode, autrement dit comme une petite-fille de Felix Ennodius. Si celle-ci n'est pas une fille de Camillus ou de Firminus, elle est peut-être, comme le suggère C. Settiani, « la fille de la tante paternelle d'Ennode, décédée en 490, qui avait élevé celui-ci en Italie, à Aquilée. Elle aurait pu épouser un fils de Cynegius de Nole (éventuellement le sénateur Cynegius Orfitus) et engendrer ainsi Cynegia⁶⁵⁰ ». Dans ce cas, Ennode aurait grandi non loin de Cynegia dont l'époux, Faustus Niger, allait influencer sa carrière de façon déterminante.

L'ensemble des remarques prosopographiques sur la famille d'Ennode permet de proposer deux *stemma* fort proches : le premier a été établi par C. Settiani ; le second reprend l'hypothèse de Sirmond concernant Camillus et tient compte de celle que nous avons formulée à propos de Cynegia.

d) Stemma de la famille d'Ennode

1. Première proposition

⁶⁴⁵ À la fin de la lettre, Ennode s'excuse des « rudesses » (*scabridis*) des « témoignages officiels » (*officiis*) faisant peut-être allusion à l'autre épitaphe, officielle, sans doute écrite à la demande de son époux.

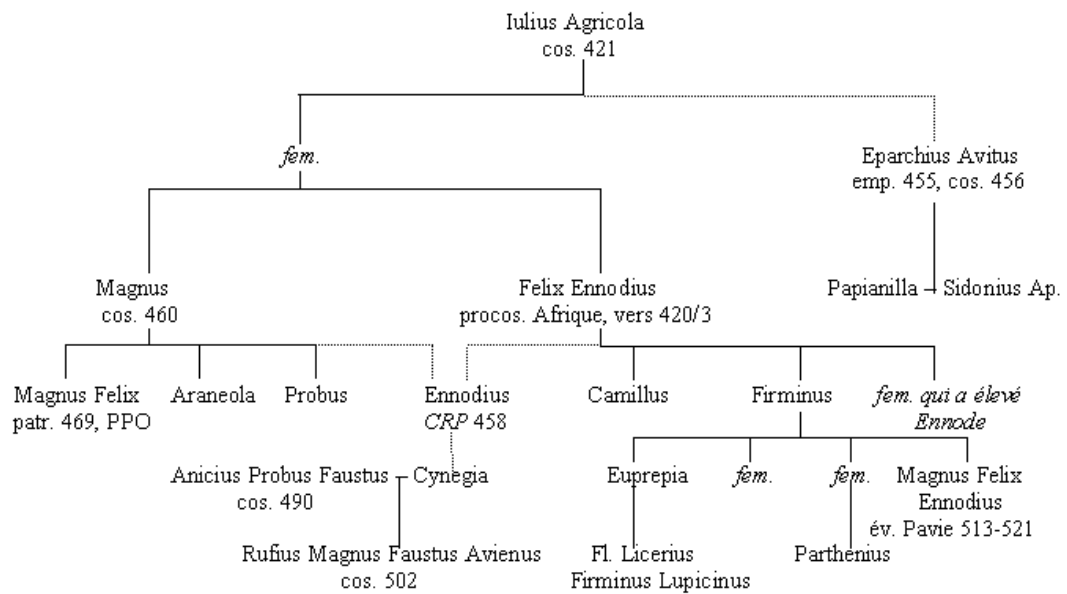
⁶⁴⁶ Voir epist. 7, 29 à Beatus.

⁶⁴⁷ Epist. 5, 7 carm. vers 1-2 : *Nil sexus, nec busta docent, nil fila sororum / Vltima, fallaci pollice quae tenuant.*

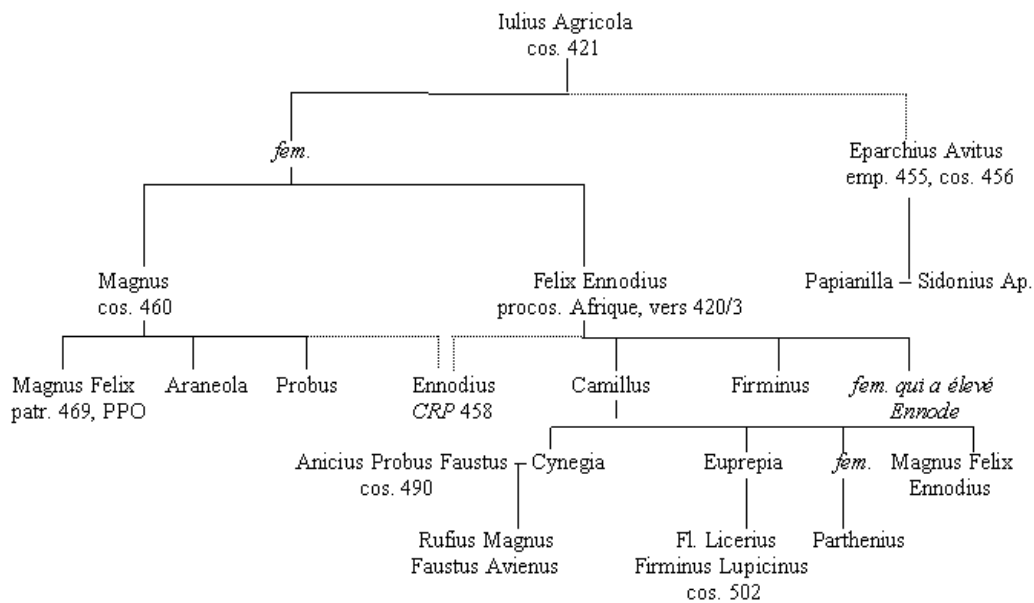
⁶⁴⁸ Le nom des Parques n'apparaît pas dans l'épitaphe de Cynegia où elles sont citées à travers la périphrase « le fil des sœurs ». Mais le terme *soror* n'est employé qu'à cette occasion pour désigner les Parques qu'Ennode évoque toujours ailleurs par leur nom (dict. 25, 3 : *in hoc deterius Parcarum ludibrio subjacentes* ; carm. 1, 5 vers 22 : *Parcae* ; carm. 2, 2 vers 6 : *fila legunt Parcae* ; carm. 2, 109 vers 5 : *Parcarum stamine*).

⁶⁴⁹ Epist. 5, 7, vers 7-8 : *moribus adseruit magnorum stemma parentum / Indicium generis mens cui clara fuit.*

⁶⁵⁰ C. Settiani, « L'ascendance romaine des aristocrates gallo-romains », article à paraître.



2. Deuxième proposition



2. Typologie des vingt-six correspondants des livres I et II

Sources de renseignements sur Ennode et les *Magni Felices*, les cinquante-quatre premières épîtres de la *Correspondance* reflètent également de nombreux liens de parenté, d'amitié et de clientèle entre ses vingt-six correspondants.

a) Tableau récapitulatif des correspondants des livres I et II

Nom des destinataires	Nombre de lettres	Qualité vers 500-503	Lien avec Ennode	Destination de la lettre (Voir carte, p. 443)
Faustus	17	ex-consul ; questeur du palais	Parent	Ravenne
Olybrius	5 (dont une avec <i>Eugenes</i>)	préfet du prétoire	Ami	Ravenne ?
Constantius	3	<i>uir illustris</i>	Ami	Ravenne
Jean	3	orateur	Ami	Ravenne
Avienus (fils de <i>Faustus</i>)	2	consul en 502	Parent	Rome
Astyrius	2	sénateur	Parent	Alpes
Firminus	2	fin lettré	Parent	Gaule (Provence)
Florianus	2		Parent	Italie
Florus	2 (dont une avec <i>Castorius</i>)	avocat	Ami	Ravenne
Speciosa	2		ex-fiancée, ex-épouse ?	Pavie
Agapitus	1	sénateur ?	ami	Ravenne
Albinus	1	ex-préfet du prétoire ; patrice	?	Ravenne
Apollinarius	1		parent	Gaule (Clermont ?)
Armenius	1		parent ?	Italie
Avienus (fils de <i>Basilus</i>)	1	consul en 501	ami ?	Rome ?
Castorius	1 (avec <i>Florus</i>)	avocat	ami	Ravenne
Deuterius	1	<i>grammaticus</i>	ami	Milan
Euprepia	1		sœur	Gaule (Provence)

b) Analyse de la typologie

1. Âge et qualité

Les correspondants des deux premiers livres présentent des caractéristiques semblables à ceux des autres livres (quatre-vingt onze au total) : d'âges variés, ils sont majoritairement des hommes jeunes qui, comme Ennode, n'ont pas atteint quarante ans. Tous appartiennent aux élites sociales, religieuses et politiques : nous trouvons un consul (Avienus), plusieurs anciens consuls (Avienus, le fils de Basilus, et Faustus qui est aussi questeur du palais), deux préfets du prétoire, l'un en exercice (Olybrius), l'autre sorti de charge (Albinus), etc... La seule différence notable entre les deux premiers livres et le reste de la collection est le nombre très faible de correspondants religieux : les epist. 2, 2 et 2, 3 sont adressées à Speciosa, la religieuse de Pavie très liée à Ennode, et l'epist. 2, 14 est écrite sous le nom du pape Symmaque aux évêques africains. Cette carence s'explique probablement par le classement globalement chronologique des lettres : l'auteur des livres I et II est encore un jeune clerc dont les relations dans l'Église se développeront progressivement.

2. Les correspondantes

Parmi les vingt-six correspondants ne se trouvent que deux femmes : elles sont toutes les deux très liées à Ennode puisqu'Euprepia est sa sœur et que la religieuse Speciosa fut peut-être sa fiancée ou sa femme⁶⁵¹. La proportion de correspondantes est de 8 % sur les livres I et II et de 10, 14% sur l'ensemble des neuf livres. Les deux-cent-quatre-vingt-dix-sept lettres sont adressées à quatre-vingt-onze correspondants dont treize femmes. Cette proportion est semblable à celle que l'on rencontre dans les lettres de Sidoine Apollinaire et de Rurice de Limoges.

3. La répartition géographique : l'Italie et la Gaule

La répartition des correspondants reflète les déplacements successifs d'Ennode, de la Gaule (où il est né), à la Ligurie (où il exerce ses charges religieuses), à Rome (où il a séjourné au cours du schisme laurentien) et surtout à Ravenne (lieu du pouvoir politique où il se rend parfois). Enfin, trois correspondants (Armenius, Astyrius et Florianus) résident dans des lieux indéterminés ou reculés, le sénateur Astyrius séjournant dans les Alpes. Le cas des évêques africains exilés en Sardaigne doit être considéré à part puisque cette épître est écrite sous le nom du pape Symmaque (epist. 2, 14).

La principale destination des *Épîtres* est donc Ravenne où les correspondants exercent ou ont exercé des fonctions à la cour : Faustus, Olybrius, Constantius, Jean, Florus, Agapitus, Castorius, Eugenius, Honoratus, Liberius, Opilion, Senarius. En revanche, les deux Avienus, respectivement consuls en 501 et 502, se trouvent sans doute à Rome. Les relations épistolaires d'Ennode s'étendent bien au-delà de la Ligurie et de la Péninsule italienne, jusqu'au royaume burgonde et à la Provence. Sur les vingt-six destinataires, cinq sont gaulois ou se trouvent en Gaule : Firminus, parent et lettré de renom ; Pomerius, rhéteur et religieux vivant à Arles ; Apollinarius, le fils de Sidoine ; Euprepia, la sœur d'Ennode qui réside en Provence ; Laconius, *consiliarius* du roi Burgonde Gondebaud à Vienne.

3. Perspectives globales de l'enquête prosopographique⁶⁵²

a) Remarques sur le principe d'une prosopographie chrétienne

En 1999, l'École française de Rome a publié un important dictionnaire de prosopographie de l'Italie chrétienne sous la direction de Ch. et L. Pietri. Cette publication couronnait une entreprise de recherche collective entamée dix ans plus tôt. S'il n'est pas nécessaire de souligner l'utilité de cet instrument de travail désormais indispensable, on peut s'interroger sur la pertinence d'une prosopographie chrétienne. En effet, seule la manifestation ou la déclaration de la foi d'un individu à travers des documents épigraphiques, iconographiques ou littéraires peut être considérée comme un critère justifiant sa présence dans un dictionnaire de prosopographie chrétienne. Le prosopographe ne s'intéresse donc pas aux convictions religieuses (par nature impénétrables) des individus mais à la représentation de leur foi (réelle ou pas). Cette condition tout à fait légitime pose toutefois deux problèmes : elle risque d'abord de laisser dans l'ombre des individus (d'origines romaine ou gothique) sous prétexte que nous ne possédons aucune représentation de leur foi. La deuxième restriction porte sur la nature des sources : une telle enquête repose, en partie, sur des sources littéraires constituées notamment par des correspondances, comme celles d'Ennode. Or, le caractère allusif de ces épîtres ne favorise pas l'expression de la foi, souvent réduite

⁶⁵¹ Sur les « liens » incertains entre Ennode et Speciosa, voir chapitre 2, p. 72-75.

⁶⁵² Nous prenons comme référence le dictionnaire de prosopographie chrétienne publié en 1999 (*PCBE II*).

à des formules stéréotypées⁶⁵³. Pour limiter les risques d'omissions, nous avons donc regroupé en annexe tous les éléments prosopographiques tirés des épîtres en précisant les cas où nous ne savions pas si l'individu était chrétien. Nous avons réparti les notices en deux catégories : les correspondants et les personnages évoqués dans les lettres⁶⁵⁴. Mais l'approche prosopographique des épîtres ne se réduit pas à l'étude des individus. Elle permet de reconstituer des réseaux et des stratégies d'alliances cruciales pour l'histoire des élites gallo-romaines au début du VI^e siècle.

b) Les relations entre les élites en Italie et en Gaule : une géographie épistolaire ?

Le premier fait marquant est la persistance des correspondances entre l'Italie du Nord et le Sud-Est de la Gaule. Dans le cas d'Ennode, elle s'explique avant tout par l'origine et les liens familiaux du diacre de Milan. Toutefois, le maintien des relations entre l'aristocratie provençale et les élites latines favorables au pouvoir ostrogothique dépassait les enjeux personnels et présentait un intérêt direct pour le roi de Ravenne : nous pouvons supposer que la conservation de ces liens – dont témoigne la *Correspondance* pour les premières années du VI^e s. – facilita l'occupation de la Provence par Théodoric à partir de 508. Mais l'absence de témoignage explicite ne permet pas d'étayer cette hypothèse. Les autres *Correspondances*, celles de Sidoine Apollinaire (470-487), de Rurice de Limoges (485-507) et d'Avit de Vienne (490-518), montrent en revanche que les épîtres apparaissaient comme le moyen le plus efficace pour entretenir les relations au sein même des élites gallo-romaines.

Les collections épistolaires de ces quatre évêques⁶⁵⁵ forment un ensemble de six-cent-vingt-neuf lettres qui se traduit par une continuité chronologique : Sidoine est contemporain de la chute de l'Empire d'Occident et les trois autres appartiennent à la génération suivante. La cohérence de ces collections tient aussi aux liens familiaux qui existent entre leurs auteurs ou leurs correspondants : ces évêques-épistoliers, issus de l'aristocratie gallo-romaine, sont en effet liés par le sang ou les alliances matrimoniales⁶⁵⁶. Leurs échanges épistolaires révèlent que la cohésion de l'aristocratie se traduit, à leurs yeux, par le maintien des solidarités au sein de quelques grandes familles (les *Magni Felices*, les *Decii*, les *Symmachi*, les *Auiti*, les *Apollinarii*...). Mais la dimension familiale de cette sociabilité ne doit pas faire oublier que la notion de « parenté » a une signification extensible. De manière générale, le vocabulaire de la parenté non génétique est très important dans ces épîtres. Au même titre que la paternité romaine, « son rôle dans la société se trouve facilité par le fait que [la parenté] est une donnée plus juridique et sociale que biologique⁶⁵⁷ ». Ce vocabulaire de la famille ne constitue pas des signes de parenté effective mais une sorte de « code »

⁶⁵³ Ces obstacles illustrent la difficulté mais aussi l'intérêt du dépouillement des correspondances dans les enquêtes prosopographiques : voir E. Paoli, « Les notices sur les évêques de Milan (IV^e – VI^e siècle) », *MEFRM*, 100, 1988, p. 208.

⁶⁵⁴ Voir annexe « Notices prosopographiques », p. 429-442.

⁶⁵⁵ La *Correspondance* d'Ennode, comme nous l'avons rappelé au chapitre 1, est considérée comme antérieure à son accession à l'épiscopat de Pavie.

⁶⁵⁶ Voir annexe « Notices prosopographiques », p. 442.

⁶⁵⁷ M. Heinzlmann, « *Pater Populi* : langage familial et détention de pouvoir public », *art. cit.*, p. 52.

qui crée « un climat favorable – pour ne pas dire familial⁶⁵⁸ » et qui renforce les liens dans l'aristocratie⁶⁵⁹.

Si l'on compare les correspondances de Sidoine (on pourrait remonter à Symmaque et Ausone) avec les correspondances postérieures à 476, celles de Rurice, Avit et Ennode, nous constatons donc la continuité de la communication épistolaire au sein de l'aristocratie gallo-romaine. Expression privilégiée de la culture aristocratique, ces épîtres se croisent et s'entrecroisent. Elles dessinent une géographie épistolaire qui dépasse les frontières politiques, du royaume burgonde à l'Italie ostrogothique, et reconstitue tant bien que mal les stratégies d'alliance et les vieilles solidarités. Cette sociabilité épistolaire met en évidence des phénomènes essentiels de l'histoire sociale du début du VI^e siècle.

c) La continuité de l'aristocratie consulaire

La famille d'Ennode, les *Magni Felices*, qui comptent dans son histoire, de grandes figures de l'aristocratie consulaire, illustre la volonté de conserver des positions dominantes. Très sensible au rayonnement de sa lignée, Ennode veille de près à la défense de ses intérêts : par exemple, dans l'epist. 2, 23, il prévient Faustus que l'héritage maternel de son neveu Lupicinus était convoité par des personnes parmi lesquelles se trouvait un certain Torisa. Ennode s'empresse donc d'en informer le questeur du palais et lui demande d'intervenir pour régler le problème : « Ils ne manquent pas de protection les orphelins qui ont eu la chance de dépendre de vous : ils ne sont pas privés de secours paternel ceux que vous entourez de vos soins. Je veux parler de Lupicinus, le fils de notre chère Euprepia. Son cas illustre parfaitement cette généralité préliminaire. (...) le comte Tancila qui vous vénère m'a fait savoir qu'il serait difficile d'obtenir de notre Seigneur le Roi qu'elle lui soit restituée. Car il affirme que toutes les maigres ressources de sa mère lui ont été disputées par Torisa ou par d'autres. Je n'avais pas d'autre aide à fournir à cet infortuné pupille sinon de porter la chose à votre connaissance et de m'acquitter du devoir d'un messenger véridique. Il vous appartient, avec l'inspiration de Dieu, de prendre les dispositions qui puissent aider ce malheureux⁶⁶⁰ ». Attentif aux intérêts de ses proches, Ennode accorde aussi beaucoup d'importance à la restauration de sa lignée. Dans l'epist. 1, 5 à Faustus, il interprète l'accession de son fils Avienus au consulat comme la renaissance de leur famille commune. Avienus est présenté comme une sorte de Messie pour cette aristocratie déchue qu'Ennode décrit sur un ton de revanche : « Un tout jeune consul, restaurant les anciens faisceaux, s'est mis à briller et a rouvert les portes décrépités de nos dignités par sa ferme impulsion⁶⁶¹ ». Cette épître ambitieuse, qui illustre la continuité des grandes familles impériales⁶⁶², montre bien que

⁶⁵⁸ Ibid., p. 53.

⁶⁵⁹ C. Settipani, « Ruricius I^{er} évêque de Limoges et ses relations familiales », p. 201.

⁶⁶⁰ Ennod. epist. 2, 23, 1-3 : *Sine dispendio tutelae orbantur, quos ad uos pertinere contigerit : non desunt illis paterna subsidia quos fouetis. Lupicinum Euprepiae nostrae filium loquor ; ad ipsum pertinet praefata generalitas. (...) sublimis uir uenerator uester comes Tancila (...) matris eius facultatulas a Torisa uel aliis adserit fuisse competitas. Aliud, quod infelicitati pupilli potuissem praestare, non habui, nisi ut uestram notitiam instruerem et ueri fungerer relatoris officio. Vestrum est inspirante deo circa miserum prouidere quod adiuuet.*

⁶⁶¹ Epist 1, 5, 2 à Faustus : *uetustorum reparator fascium nouellus consul inluxit et dignitatum nostrarum cariosas fores robustus reserauit impulsor.*

⁶⁶² M. Heinzmann, « Prosopographie et recherche de continuité historique : l'exemple des V^e-VII^e siècles », *MEFRM*, 100, 1988, p. 227-39 ; C. Settipani, *Nos ancêtres de l'Antiquité. Études des possibilités de liens généalogiques entre les familles de l'Antiquité et celles du haut Moyen-Âge européen*, 1991.

les dignités romaines sont loin d'avoir perdu leur pouvoir symbolique à la fin de l'Antiquité. Le choix de célébrer « son cher » Avienus est chargé de sens : Avienus incarne en effet l'héritage du passé et l'intégration de cet héritage dans le présent. Il symbolise l'espoir d'une continuité de la grandeur romaine. C'est pourquoi Ennode développe l'image du *puer-senex* que l'on trouve déjà chez Symmaque : « Mon cher consul a franchi le seuil d'une enfance heureuse avec les honneurs d'un vieillard⁶⁶³ ».

Les liens familiaux entre Ennode et Avienus expliquent en grande partie cet enthousiasme⁶⁶⁴. Toutefois, les attentes du diacre de Milan ne se résument pas à la conservation de la société traditionnelle. Si certaines images, comme les « aigles⁶⁶⁵ », rappellent les symboles impériaux, c'est surtout parce qu'elles représentent la grandeur et la force : « ce n'est pas l'unique mais le premier consulat de mon cher Avienus. Il a pris la tête des troupes de sa souche qui s'apprêtent à porter les aigles et il a montré le chemin de la vertu pour le combat capital⁶⁶⁶ ». Le projet d'Ennode n'est pas de contribuer à restaurer le pouvoir impérial. Son engagement en faveur de l'autorité pontificale montre que son soutien va plutôt à l'affirmation du siège de Rome⁶⁶⁷. Pourtant, les échanges épistolaires d'Ennode illustrent une donnée fondamentale de l'histoire sociale et politique du début du VI^e siècle : si l'Empire d'Occident n'existe plus, la sociabilité impériale, elle, fait mieux que résister. Les vieux réseaux d'*amicitia* demeurent un socle indispensable pour toute entreprise de pouvoir, y compris dans l'Église. Toutefois, la continuité des grandes familles de l'aristocratie impériale n'exclut pas l'ascension de nouvelles élites provinciales dont Ennode encourage l'essor.

d) De nouvelles élites à Ravenne et à Rome ? Mobilité sociale et pratique du pouvoir

Il faut relativiser d'emblée l'importance de cette mobilité sociale qui concerne, en partie, des individus originaires de Milan, l'ancienne capitale impériale, où était implantée, par exemple, la famille de Faustus Niger : si les nouvelles figures de la « noblesse », dans les livres I et II, ne désignent pas systématiquement des *homines noui*, l'ascension d'une élite provinciale nous semble confirmée par la présence à Ravenne de Constantius⁶⁶⁸, originaire de Ligurie, par Decoratus⁶⁶⁹ et Honoratus⁶⁷⁰, originaires de Spolète, ou encore

⁶⁶³ Epist. 1, 5, 7 à Faustus : *limen felicitatis infantiae consul meus cum honore senis ingressus est.*

⁶⁶⁴ Voir chapitre 5, p. 156-158.

⁶⁶⁵ Les aigles sont le symbole sacré des légions romaines et du pouvoir impérial (voir Tac. Ann. 2, 17, 2, éd. et trad. P. Willeumier, 1978, p. 87 (CUF) : *interea, pulcherrimum augurium, octo aquilae petere silvas et intrare uisae imperatorem aduerrere. Exclamat irent, sequerentur Romanas aues, propria legionum numina* : « cependant – magnifique augure – huit aigles, qui se dirigeaient vers les forêts et y entraient, attirèrent les regards du général. Il crie aux soldats de marcher, de suivre ces oiseaux romains, divinités spécifiques des légions »). Ils incarnent ici la permanence de la romanité et l'impulsion irrésistible qu'a donnée le consulat d'Avienus à la restauration de leur famille.

⁶⁶⁶ Ennod. epist. 1, 5, 3 à Faustus : *Stirpis suae gestatura aquilas agmina praeuius antecessit et ad principalem militiam iter uirtutis ostendit.*

⁶⁶⁷ Voir chapitre 6, p. 185-192.

⁶⁶⁸ Voir epist. 2, 17 ; 2, 19 et 2, 20 à Constantius.

⁶⁶⁹ Voir epist. 4, 17 ; 7, 6 et 7, 10 à Decoratus.

⁶⁷⁰ Voir epist. 2, 27 à Honoratus.

Liberius⁶⁷¹. Le cas de Liberius est particulièrement intéressant : si ses origines sociales sont mal connues, il n'appartient pas à une grande famille romaine puisque son éloge funèbre ne contient aucune mention de ses ancêtres. Liberius passa près de trente ans à la cour, devint préfet du prétoire en Gaule et joua un rôle de premier plan dans la reconquête de Justinien.

Lieu d'une certaine mobilité sociale, Ravenne est surtout le cœur du pouvoir, la cour, où rayonne le questeur Fautus Niger, le puissant protecteur d'Ennode. On peut le voir à l'occasion de demandes d'intervention dans des affaires fiscales (epist. 1, 26 à Faustus), judiciaires (epist. 1, 7 à Faustus) et dans des affaires de discipline ecclésiastique relatives au schisme laurentien (epist. 5, 1 à Liberius). La cour apparaît comme le lieu essentiel pour la résolution des conflits : bien après l'issue du schisme laurentien, Ennode rappelle au diacre Hormisdas le rôle déterminant du roi de Ravenne dans le règlement de la crise : « il y a quelque temps, nous étions sous le coup d'une vive anxiété, incertains de la clémence de notre pieux roi et du jugement qu'il porterait sur les accusations dont le pape était chargé⁶⁷² ». C'est pourquoi Ennode encourage ses correspondants à remplir des fonctions à Ravenne⁶⁷³ : une charge importante à la cour de Ravenne est synonyme de position influente. Aider des jeunes ambitieux, comme Pamfronius ou Albinus, à obtenir ces charges, c'est donc s'assurer des soutiens à la cour. Mais l'ascension à Ravenne n'est pas toujours une fin en soi : elle est aussi l'espoir d'une promotion sociale... à Rome.

Les *homines noui* qui remplissent une charge à la cour finissent souvent leur carrière dans l'ancienne capitale impériale comme en témoignent les parcours de plusieurs correspondants d'Ennode : citons l'exemple d'Agapitus, qui, selon l'epist. 1, 13, obtint une charge importante à la cour où il devint Patrice mais obtint finalement le privilège du consulat en 517. C'est aussi le cas de Liberius, dont nous avons parlé, et de son fils Venantius, lui aussi *propinquus* d'Ennode (epist. 5, 22), qui reçut quant à lui la dignité de *comes domesticorum* à Ravenne avant d'obtenir le consulat qui l'introduisit dans l'aristocratie romaine.

B. L'apologie de la « religion des amitiés »

1. Amicitia et concordia épistolaires

Ennode répète sans cesse que l'échange de lettres est un moyen efficace d'entretenir la cohésion des élites italiennes. Dans une lettre à Libérius, qui est une sorte d'hymne à l'*amicitia* épistolaire, il affirme ainsi que « l'écriture est à la fois l'aliment et le soutien de la sympathie. La conversation épistolaire est la servante de l'amour⁶⁷⁴ ». Cette relation épistolaire n'est pas un simple échange formel. Elle vise à établir une véritable *concordia* entre les élites. Cette ambition apparaît explicitement dans une épître au préfet du prétoire Olybrius : Ennode décrit leur amitié en évoquant la *concordia* qui unit un clerc à une

⁶⁷¹ Voir J. J. O'Donnell, « Liberius the Patrician », *Traditio*, 37, 1981, p. 31-72. Ennode adresse six lettres à Liberius : epist. 2, 26 ; 5, 1 ; 6, 12 ; 8, 22 ; 9, 23 et 9, 29.

⁶⁷² Epist. 5, 13, 2 à Hormisdas : *de clementia pii regis dubio meritorum aestimatione penderemus incerto*.

⁶⁷³ Certains jeunes correspondants recommandés par Ennode se retrouvent ensuite à de hautes responsabilités, comme Pamfronius. Peu après ses lettres de recommandation (epist. 2, 16 et epist. 4, 14), Ennode laisse entendre dans une lettre à Agapit que Pamfronius est sur le point de devenir vicaire (epist. 4, 16 : *cui aliqua de uicariae dignitate suggeranda commisi*). Pamfronius semble avoir obtenu une charge importante à la cour de Ravenne, comme le montrent les expressions employées par Ennode (*magnitudo tua, uir sublimis et magnificus*).

⁶⁷⁴ Epist. 2, 26, 1 à Liberius : *aut alitur aut sustentatur scriptione diligentia. Ministra affectionis est epistularis confabulatio*.

personnalité politique : « Quant à moi, lorsque je considère, en moi, la vocation religieuse et, en vous, la très haute noblesse de la fonction⁶⁷⁵, j'estime que les prémices de notre relation ont atteint, entre nous, la réalisation de la concorde⁶⁷⁶ ». Mais Ennode ne se contente pas de constater cette « concorde ». Il prévient Olybrius que celle-ci exige des lettres fréquentes et des efforts constants qui, seuls, peuvent garantir sa pérennité : « Les esprits qui promettent les fruits de la concorde, ce sont ceux qui reconnaissent ce que la culture exige de sueur⁶⁷⁷ ». Le diacre de Milan n'hésite pas à revenir à la charge lorsque ses correspondants, comme Olybrius, n'ont toujours pas compris la nécessité d'épîtres régulières : « revenez à la concorde épistolaire avec moi (...) ⁶⁷⁸ » !

Plusieurs expressions précisent la nature et la force de cette *concordia* qualifiée tour à tour de *communio epistularis* ou encore de *religio*. Nous avons pu déjà constater que le terme *religio* revenait fréquemment sous la plume d'Ennode qui parle de « religion épistolaire⁶⁷⁹ ». Son principal modèle, Symmaque, l'emploie aussi pour désigner à la fois les liens qui l'unissent à ses correspondants et le respect des règles de l'amitié épistolaire telle que la *uicissitudo epistularum*⁶⁸⁰. Si l'influence de Symmaque et de l'épistolographie antique est indéniable dans ces expressions, l'activité d'Ennode dans l'Église nous invite à donner aussi au terme *religio* une acception chrétienne puisqu'il met la « religion épistolaire » au service de son activité de clerc. Bien qu'elle soit issue d'une longue tradition, la « religion épistolaire » d'Ennode n'est donc pas en tous points semblable à celle de Symmaque : elle est mise au service d'une sensibilité et d'un engagement chrétiens⁶⁸¹.

La « religion épistolaire » –ou « religion des amitiés⁶⁸² » – est d'autant plus efficace que l'épître peut toucher plusieurs personnes à la fois. C'est pourquoi Ennode rappelle souvent à ses destinataires de ne pas oublier de faire circuler ses lettres dans leur entourage : « je vous demande de transmettre sur le champ mes écrits au Seigneur Avienus et au Seigneur Liberius (...) et de me faire savoir rapidement quelle réponse ils m'auront faite⁶⁸³ ». Nous avons rappelé que l'entremêlement du « tu » et du « vous » dans certaines épîtres permettait à l'auteur de s'adresser tantôt à son destinataire tantôt au groupe qu'il représente⁶⁸⁴. Cette « pluralité intermittente⁶⁸⁵ », qui exprime la conscience d'une *unanimitas*, caractérise donc des épîtres qui étaient probablement destinées à circuler entre plusieurs mains. Ces

⁶⁷⁵ Olybrius est alors préfet du prétoire (voir epist. 2, 13 note 6).

⁶⁷⁶ Epist. 2, 4, 2 à Olybrius : *Ego in me religiosi, in uobis nobilissimi consideratione propositi ad effectum inter nos concordiae aestimo peruenisse quae coepta sunt.*

⁶⁷⁷ Epist. 1, 9, 5 à Olybrius : *Illae mentes promittunt poma concordiae, quae quid in cultura sudoris sit opus agnoscunt.*

⁶⁷⁸ Epist. 1, 25, 2 à Olybrius et à Eugenes : *ad scriptionis mecum remeate concordiam, (...).*

⁶⁷⁹ Epist. 2, 26, 2 : *religio dirigendae paginae.*

⁶⁸⁰ S. Roda, *Commento storico al libro IX dell'epistolario di Q. Aurelio Simmaco*, 1981, p. 199 ; S. Roda cite Fest. 342, 22 : *religiosus est non modo sanctitatem magni aestimans sed etiam officiosus erga homines.*

⁶⁸¹ Voir notre commentaire sur « la conversion de l'écriture épistolaire » (chapitre 4, p. 139-141) et sur l'engagement d'Ennode au service du pouvoir pontifical (chapitre 6, p. 185-192).

⁶⁸² L'expression *amicitiarum religio* apparaît plusieurs fois : epist. 1, 19, 2 ; 2, 1, 1 ; 3, 10, 1 ; 4, 35, 1.

⁶⁸³ Epist. 9, 13, 2 à Pamfronius : *rogo, ut scripta mea et domno Auieno et domno Liberio protinus contradatis ; et (...) coniuro, ut mox me quid responsi dederint instruat.*

⁶⁸⁴ Voir chapitre 3, p. 106-108.

⁶⁸⁵ J.-P. Callu, « *Symmachus Nicomachis Filiis* (Vouvoiement ou discours familial ?) », 1986, p. 17-40.

formules épistolaires dessinent ainsi la configuration de cénacles où se retrouvent des membres éminents de l'Église et de l'aristocratie. Par exemple, les livres I et II nous font connaître les principales figures du cercle qui se réunissait autour de Faustus, à Ravenne, et qui fut un des lieux de ralliement pour les partisans du pape Symmaque pendant le schisme laurentien : Ennode tente, par tous les moyens, de garder contact avec le groupe de Ravenne où l'on retrouve plusieurs de ses correspondants en fonction à la cour, comme Liberius, Eugenes, Agapitus, Senarius, Albinus⁶⁸⁶ et probablement aussi Constantius, Jean et Olybrius. Il ne cesse en effet de se plaindre de leur silence : « (...) je prie que, si la lettre qui vous est adressée rencontre chez vous la même estime que vous aviez autrefois envers moi, elle obtienne réponse car je crois qu'entre nous ne peuvent être rompus les doubles liens de l'affection et du sang⁶⁸⁷ » ; « Quatre fois j'ai envoyé mes écrits à votre Grandeur (...) mais votre amitié ne récompense pas mon assiduité⁶⁸⁸ ». C'est pourquoi il leur demande d'entretenir son souvenir à la cour : « Je vous rends et vous ai grâces de venir gratifier ma modeste personne de l'adresse de votre entretien épistolaire et de ce que, parmi les occupations et les veilles qui retiennent tout le monde à Ravenne, vous ne renoncez pas au souci que vous avez de moi⁶⁸⁹ ».

2. Ennode au centre de ces réseaux

L'ambition d'Ennode ne se limite pas à garder contact avec ces cercles influents. Il cherche à jouer personnellement un rôle de premier plan dans la sociabilité épistolaire et manifeste son mécontentement lorsqu'il n'est pas le premier à recevoir des nouvelles d'un ami. « Mon cœur est blessé depuis que ta Grandeur, si respectueuse de l'équité et attachée aux amitiés, s'est tournée vers une telle négligence et un tel oubli de moi, que, sans se souvenir de notre diligence, elle a laissé la renommée, plutôt qu'une heureuse épître, m'annoncer les bonheurs d'un siècle meilleur que les progrès de tes honneurs ont apportés⁶⁹⁰ » ; « Ai-je jamais cru, moi, qu'un autre pût recevoir des nouvelles de votre retour avant moi ?⁶⁹¹ ». Si ces exemples expriment sans doute une certaine « susceptibilité⁶⁹² », ils traduisent surtout la volonté d'occuper une place centrale dans les relations entre les élites.

3. Une conception cicéronienne de l'*amicitia* ?

La sociabilité épistolaire qui se dégage de ses épîtres se caractérise par des pratiques et des ambitions pour le moins traditionnelles. Les cercles aristocratiques et les correspondances

⁶⁸⁶ L'epist. 6, 12 d'Ennode est adressée à ces cinq personnes, prouvant ainsi l'étroitesse des relations entre Liberius, Eugenes, Agapit, Senarius et Albinus.

⁶⁸⁷ Ennod. epist. 1, 23, 3 à Senarius : (...) *precor, ut si uos in antiquae circa me dignationis statum pagina directa repperit, responsa mereatur, quia puto inter nos gemina uincola disruppi non posse caritatis et sanguinis.*

⁶⁸⁸ Epist. 2, 21, 1 à Albinus : *Quater ad magnitudinem uestram scripta prorogavi (...) adsiduitas diligentiam non meretur.*

⁶⁸⁹ Epist. 2, 17, 2 à Constantius : *Ago nunc atque habeo gratias, quod paruitatem meam litterarii sermonis uisitatis affatu et inter occupationes et excubias, quibus uniuersos Rauenna dstringit, mei cura non ponitur.*

⁶⁹⁰ Epist. 1, 13, 1 à Agapitus : *Male est animo, postquam magnitudo tua aequi obseruantissima et amicitiarum tenax, in hanc meae obliuionis se uertit incuriam, ut diligentiae inmemor bona melioris saeculi, quae adcesserunt de profectu honorum tuorum, fama potius quam felici epistula nuntiasset.*

⁶⁹¹ Epist. 2, 18, 1 à Jean : *ego numquam credidi ad alium reditus uestri citius indicia posse perferri ? (...) Ecce ante oculos meos redduntur aliis paginae et amica expectatio sub omni credulitatis meae despectione frustratur. Il reproche aussi à Agapitus de ne pas l'avoir informé de sa « promotion » à Ravenne (epist. 1, 13).*

⁶⁹² Voir chapitre 2, p. 87.

n'étaient-ils pas des données majeures de la vie sociale sous la République ? « L'amitié, telle que Cicéron la conçoit et telle que l'avaient mise en pratique les hommes d'Etat jusqu'aux Gracques, est inhérente à la société romaine, elle semble bien fondée sur cette *pietas* qui unit, théoriquement, les citoyens entre eux⁶⁹³ ». Cette réflexion de P. Grimal s'adapte aussi bien à l'*amicitia* cicéronienne qu'à la « religion épistolaire » dont nous avons parlé. En effet, Ennode est convaincu que l'*amicitia* reste plus que jamais un ferment social et une condition de la *concordia christianorum*. C'est pourquoi la plupart des lettres se terminent de façon litanique par une mise en garde contre le silence, l'absence de relation, le dessèchement, comme l'écrit Ennode à Faustus : « Moi, si je suis privé des flots de votre entretien, je me meurs⁶⁹⁴ ». La haine d'Ennode contre les délateurs⁶⁹⁵ rejoint aussi ses efforts pour entretenir la *concordia* sociale car ces derniers menacent les liens d'*amicitia* et la *pietas*, les fondements de la sociabilité.

La continuité de la société romaine, par-delà les bouleversements politiques, ne se traduit donc pas seulement par le maintien de grandes familles dans des positions dominantes mais aussi par la permanence des modes de solidarités. Dans ce contexte, la *Correspondance* d'Ennode peut bien être considérée comme un petit traité pratique *De amicitia* destiné à circuler dans une société chrétienne. Mais les temps ont changé. L'identité des pratiques n'a pas empêché la société d'évoluer. Les efforts incessants d'Ennode pour entretenir les relations d'amitié et de parentèle ne s'inscrivent pas dans un attachement nostalgique à la société traditionnelle mais reflètent une conception originale des élites chrétiennes.

4. Le renouvellement du concept de *nobilitas* chrétienne

a) Fonction sociale de la « latinité »

Les bouleversements politiques de la fin du V^e siècle ont remis en cause les fondements et la représentation de la noblesse. Dès 478, Sidoine Apollinaire insistait sur la nécessité d'entretenir une excellence culturelle qu'il considérait comme un critère discriminant : faisant l'éloge du *grammaticus* Iohannes, il présentait la culture des lettres comme un moyen de se distinguer des « barbares » : « Maintenant en effet qu'ont été abolis les degrés des dignités grâce auxquelles on avait l'habitude de distinguer les grands des humbles, le seul signe de noblesse sera désormais la connaissance des lettres⁶⁹⁶ ». Ennode était également conscient de la fonction sociale de l'excellence culturelle. C'est pourquoi il insiste si souvent sur la nécessité de l'enseignement et de l'effort qui valorisent la naissance. Il l'écrit explicitement à Jean dans l'épître placée en tête de sa *Correspondance* : « Tu vois quel immense mérite une conversation polie à la perfection ajoute aux vertus d'un homme bien né. Ce que le rayonnement du sang a donné, le travail d'un maître l'a dépassé⁶⁹⁷ ». Dans l'éloge d'Avienus, il précise encore que la noblesse de sa naissance a cédé le pas

⁶⁹³ P. Grimal, *Cicéron*, 1986, p. 385.

⁶⁹⁴ Ennod. epist. 1, 3, 6 à Faustus : *ego subductis alloquii uestri fluentis interimor*.

⁶⁹⁵ Voir epist. 1, 7, 2 à Faustus et epist. 1, 22, 2 à Opilion : « Longtemps, donc, assuré d'une confiance si grande – après celle de Dieu – je n'ai pas craint ce que promettait le venin des calomniateurs » ; voir Y. Rivière, *Les délateurs sous l'Empire romain*, 2002, p. 95.

⁶⁹⁶ Sidon. epist. 8, 2, 2 à Iohannes, III, p. 84 : *nam iam remotis gradibus dignitatum per quas solebat ultimo a quoque summus quisque discerni, solum erit posthac nobilitatis indicium litteras nosse*.

⁶⁹⁷ Ennod. epist. 1, 1, 5 à Jean : *uides quantum ad unguem polita conuersatio pretiis bene nascentis adjungat ! quod iubar sanguinis praestitit, superauit industria castigantis*.

aux vertus de son éducation : « Je rends grâce à un effort qui nous comblera d'un profit commun, par lequel, avec l'aide de Dieu, l'éclat d'une bonne naissance, jusqu'à présent offusqué, a resplendi, par lequel un sang éclatant a retrouvé sa lumière (...) À cela s'ajoute que, ayant reçu au début de la vie les meilleurs enseignements, il a manifestement mérité ce qu'il a obtenu⁶⁹⁸ ».

Pour Sidoine comme pour Ennode, l'excellence culturelle se confond avec la « latinité » : l'analyse du style des épîtres révèle l'absence totale – à l'exception des noms propres – de termes empruntés à la langue « barbare » et une latinisation systématique des mots grecs⁶⁹⁹. Sidoine exprimait la même préoccupation lorsqu'il félicitait, vers 470, son jeune ami Hespérius pour la pureté de sa langue : « la multitude des négligents a crû dans de telles proportions que, si une très modeste minorité de locuteurs comme vous ne délivre pas de la rouille des barbarismes de la rue la langue pure de la véritable latinité, nous aurons à pleurer sous peu son effacement et sa disparition : oui, toute la pourpre du langage noble, victime de l'indifférence générale, perdra ses couleurs⁷⁰⁰ ». Le lien entre latinité et position sociale est mis en valeur par Sidoine : la pureté de la langue latine est exprimée par la couleur pourpre d'une « noblesse » qui s'oppose à l'incurie du « peuple » (*nobilium sermonum purpurae / incuriam uulgi*). Dans une lettre à Faustus, Ennode développe lui aussi une métaphore sociale de l'éloquence latine : il présente le texte d'un discours d'Avienus qu'il a pu conserver comme un titre de noblesse, un *ostrum nobilitatis*⁷⁰¹. Or l'*ostrum* est, sous l'Empire, une étoffe de pourpre qui marque la noblesse. Ici, le morceau de pourpre, le signe de la noblesse, c'est le texte, ce morceau de bravoure oratoire qui prouve que la noblesse romaine a conservé sa supériorité culturelle. Autrement dit, la *scedula* est un titre de noblesse à elle seule. C'est le texte désormais, y compris dans sa matérialité, qui tisse le lien social et qui donne corps à l'aristocratie.

Fruit d'une période de transition, la *Correspondance* d'Ennode délivre une réflexion sur la continuité de la culture latine et de sa fonction sociale au début du VI^e siècle. L'excellence culturelle apparaît pour les anciennes élites impériales comme un moyen de conserver une position dominante dans l'administration royale, en particulier à Ravenne. De célèbres contemporains d'Ennode avaient également compris la nécessité d'entretenir l'héritage de la latinité et de mettre leurs compétences culturelles au service du nouveau pouvoir. Boèce et Cassiodore ont été tour à tour « ministres » de Théodoric. Les correspondants d'Ennode, nous venons de le voir, (Faustus, Constantius, Liberius, Eugenius, Agapitus,

⁶⁹⁸ Epist. 1, 5, 6-9 à Faustus : *Ago gratias intentioni in commune augmentum profuturae, per quam cum Dei beneficio natalium bonorum claritas hactenus interclusa resplenduit, per quam diem suum lucidus sanguis agnuit. (...) Additur quod in principio uitae disciplinis optimis institutus uidetur meruisse quod adeptus est, nec dignatur totum in se felicitati tribui, in quo possunt etiam dari plura uirtuti.*

⁶⁹⁹ Dans les livres I et II, nous n'avons relevé qu'un seul véritable néologisme, *perlatrix*, le féminin de *perlator* (le porteur), terme par ailleurs très fréquent dans la latinité tardive. Nous n'avons repéré, en revanche, aucun terme emprunté aux langues « barbares » à l'exception de quelques noms propres (Erduic, Torisa, Tancilla) qui auraient pu être plus nombreux si l'on considère les rapports d'Ennode avec la cour de Ravenne.

⁷⁰⁰ Sidon. epist. 2, 10, 1 à Hesperius, II, p. 68 : *Illud appone, quod tantum increbruit multitudo desidiorum ut, nisi uel paucissimi quique meram linguae Latiaris proprietatem de triualium barbarismorum robigine uindicaueritis, eam breui abolitam defleamus interemptamque : sic omnes nobilium sermonum purpurae per incuriam uulgi decolorabuntur.* Si cette considération concerne moins « le latin littéraire d'apparat » que la pratique de « la langue parlée », il nous semble difficile de distinguer radicalement ces deux modes d'expression, comme le fait M. Banniard, tant il est vrai que l'évolution de la langue parlée influence nécessairement les pratiques de l'écrit, ne serait-ce que par l'évolution sémantique de certains mots (voir M. Banniard, « La rouille et la lime : Sidoine Apollinaire et la langue classique en Gaule au V^e siècle », 1992, p. 415).

⁷⁰¹ Epist. 2, 11, 3 à Faustus : *quandam scedulam quae ipsi remanere potuit ostrum mihi nobilitatis ingessit.*

Albinus, Senarius, Jean, etc.) occupaient eux aussi des fonctions de premier plan à la cour. En reconnaissant explicitement l'efficacité sociale de la culture, Ennode révèle un véritable pouvoir de l'écrit, indispensable à la conservation et au rayonnement futurs de la romanité : « Vous croîtrez, Provinces, par la culture des lettres⁷⁰² ». Cet essor culturel suppose d'entretenir l'excellence de la culture et de la langue latines. Plus qu'une stratégie de pouvoir, la latinité apparaît comme le fondement d'une identité, le dénominateur commun de la « noblesse » chrétienne qui reste, aux yeux d'Ennode, une aristocratie latine⁷⁰³.

b) Une définition culturelle et morale

La notion d'excellence qui se dégage des épîtres ne repose pas seulement sur un critère culturel. Le second critère qui définit la « noblesse » est l'excellence morale. Les deux épîtres critiques qu'Ennode adresse à Astyrius, son cousin qui s'est retiré dans les Alpes, sont très révélatrices. Si Astyrius remplit le premier critère (*senator et doctus*⁷⁰⁴) il doit absolument se plier au second s'il veut toujours être considéré comme « noble ». Car son comportement – honteux aux yeux d'Ennode – l'exclut de la sociabilité épistolaire et, partant, des élites : « À vous revient, après cela, si vous choisissez de recevoir de fréquentes lettres de moi, de [me] rendre grâces pour cette admonition. Quant à moi, hors cela, après t'avoir fait l'honneur de mes salutations, je n'ai pu trouver d'autres choses à écrire à ceux qui vivent dans cette souillure charnelle⁷⁰⁵ que toi, tu chéris⁷⁰⁶ ».

L'exigence morale comme critère de noblesse est un sujet récurrent dans la littérature patristique⁷⁰⁷, en particulier chez les maîtres provençaux⁷⁰⁸ qui exercèrent une influence

⁷⁰² Epist. 1, 6, 2 à Faustus : *crescetis, prouinciaie, cultura sermonum*.

⁷⁰³ Voir J.-P. Callu, « Être Romain après l'Empire », *Identità e Valori, Fattori di Aggregazione e Fattori di Crisi nell'Esperienza Publica Antica*, 2001, p. 284.

⁷⁰⁴ Ennod. epist. 1, 24, 1 à Astyrius.

⁷⁰⁵ Le terme *illuies* est souvent employé dans la patristique pour désigner la « tâche », le « péché » (voir Prud. apoth. 924-925 : *inde secunda redit generatio et inde lauatur / naturae inluuies*, « d'où la régénération qui lave la tâche originelle », trad. M. Lavarenne). L'expression *illuies carnis* désignerait-elle ici « le péché de la chair » ? En tout cas, elle souligne l'immoralité d'Astyrius.

⁷⁰⁶ Ennod. epist. 1, 24, 3 à Astyrius : *Vestrum est post haec, si eligitis litteras meas frequenter accipere, de admonitione gratulari. Ego autem praeter ista cum honore salutati quae scribere possim in illa carnis quam tu diligis illuue uiuentibus non inueni.*

⁷⁰⁷ Voir Salzman, p. 213-219.

⁷⁰⁸ Les maîtres provençaux sont des figures de l'aristocratie gallo-romaine mais aussi des relais de l'ascétisme dans la société (Voir Hil. Arel. vita Honorat. 4, 1 ; Val. Cem. hom. 20, 3). Les évêques du sud-est de la Gaule qui sont passés par Lérins nourrissent en effet leur pastorale de l'idéal de vie monastique et proposent à l'ensemble du peuple chrétien un idéal d'ascèse dont témoignent plusieurs dispositions (voir par exemple Concile de Vaison II (529), can. 1). La volonté de diffuser un idéal d'ascèse dans la Cité chrétienne à travers l'enseignement de la prière ne passait pas inaperçue aux yeux de leurs contemporains puisque Sidoine Apollinaire célèbre l'exemple de Loup de Troyes, « premier de tous les pontifes du monde » (Sidon. epist. 6, 1, 3 à Loup, III, p. 9 : *primus omnium toto (...) orbe pontificum*) et de Faustus de Riez, tous deux anciens moines de Lérins, qui ont introduit dans la ville les prières des îles : « vous connaissez par expérience les prières de îles, que vous avez rapportées des écoles de la congrégation érémitique et de l'assemblée des moines de Lérins pour les introduire aussi dans la ville où vous dirigez la vie de l'Église sans que l'évêque ait rien perdu en vous de l'abbé » (Id., epist. 9, 3, 3-4 à Faustus, III, p. 135 : (...) *precum peritus insularum, quas de palaestra congregationis eremitidis, et de senatu Lirinensium cellulanorum, in urbem quoque cuius Ecclesiae sacra superinspicis, transtulisti, nil ab abbate mutatus per sacerdotem*).

notable sur Ennode⁷⁰⁹. Mais ici, l'excellence morale n'est jamais conçue indépendamment de l'excellence culturelle. La pureté des mœurs et la pureté du style sont étroitement liées dans l'esprit d'Ennode comme elles l'étaient déjà dans la tradition profane du *uir bonus dicendi peritus*⁷¹⁰. Dans la littérature patristique, Sidoine Apollinaire rappelle lui aussi qu'il n'y a qu'un pas entre le barbarisme stylistique et le « barbarisme moral⁷¹¹ ». L'un des objectifs d'Ennode est précisément de faire prendre conscience aux correspondants que la notion d'« élite chrétienne » suppose l'excellence morale et culturelle, autrement dit que l'avènement de la « lumière romaine » exige à la fois l'éclat de la latinité et la perfection chrétienne. Si ces critères ne sont pas nouveaux, ils acquièrent une urgence et une signification supplémentaires après 476 dans le royaume gothique où se pose la question de la survie de la romanité et celle de l'avenir d'une « noblesse » latine.

Mais comment interpréter le sentiment d'urgence qui se dégage de ces épîtres et en particulier des livres I et II ? Ennode cherche-t-il seulement à entretenir des solidarités familiales et une structure sociale sans lesquelles aucune stratégie de pouvoir n'est possible ? Exprime-t-il une conception figée de l'identité romaine que refléterait la préciosité d'une langue que seuls quelques lettrés étaient capables de comprendre ? Nous voudrions montrer que la « religion épistolaire » d'Ennode traduit les mutations – profondes et parfois contradictoires – de la romanité qui repose, aux yeux d'Ennode, sur l'évolution de la société chrétienne et sur l'affirmation de l'autorité épiscopale dont témoigne, dans les livres I et II, son engagement multiforme au service des évêques.

Chapitre 6. L'engagement d'un clerc au service de Rome

***Scismata coniunxit dudum discordia legi Atque fidem Petri reddidit ecclesiis. Pollens alloquio, doctrinae nobilis arte Restituit Christo innumeros populos*⁷¹².**

L'attachement d'Ennode à l'excellence culturelle de la latinité et aux réseaux de solidarité de la société impériale ne doit pas nous faire oublier qu'Ennode est avant tout un clerc. Ses activités religieuses prennent des formes multiples que mettent en lumière les deux premiers livres de la *Correspondance*.

⁷⁰⁹ Voir chapitre 6, p. 182-185. Originaire du sud-est de la Gaule, Ennode avait eu des contacts avec Lérins et qui célèbre à maintes reprises, dans son œuvre, le célèbre monastère dans son œuvre (voir opusc. 4 ; epist. 2, 19 ; 7, 14 ; etc.). À l'influence probable des maîtres provençaux s'ajoutent naturellement les célèbres épîtres ascétiques de Jérôme, de Paulin de Nole, d'Augustin, etc.

⁷¹⁰ Quintilien rappelle la célèbre définition proposée par Caton : l'orateur idéal est « un homme de bien habile à parler » (voir Quint. inst. 12, 1, 1, éd. et trad. J. Cousin, 1980, p. 66 (*CUF*) : *uir bonus dicendi peritus*, « un homme de bien habile à parler »).

⁷¹¹ Sidon. epist. 9, 3, 3 à Faustus, III, p. 135 : *barbarismus morum*.

⁷¹² **Épithaphe d'Ennode, *CIL*, V. 2, 6464, vers 11-14 : « Il mit naguère en conformité avec la loi les conflits schismatiques / et rendit la foi de Pierre aux Églises. / Puissant par l'éloquence, célèbre par l'art d'enseigner, / il restitua au Christ des peuples innombrables ». L'adverbe *dudum* peut aussi porter sur l'adjectif *discordia* (accusatif neutre de *discors*) et désigner « les conflits schismatiques de naguère ». Ce détail remettrait en cause une datation précoce de l'épithaphe (à la mort de l'évêque) puisque le schisme acacien, auquel fait référence l'inscription, se termina en 519, soit deux ans avant la mort d'Ennode (Sur cette épithaphe, voir chapitre 1, p. 21, note 1).**

A. Au service des évêques

1. Un modeste théologien

Tout d'abord, il faut bien reconnaître qu'Ennode n'est pas un grand théologien. Sa principale lettre théologique manque d'envergure. L'épist. 2, 19 à Constantius se présente comme un petit traité sur le libre arbitre que lui a commandé le destinataire, *uir illustris* à la cour de Ravenne ; il se résume en effet à un rapide exposé de la théologie lérinienne sur laquelle nous reviendrons. L'épître est accompagnée d'un billet dans lequel Ennode s'excuse de la médiocrité de son texte : « préservez mes bagatelles des rigueurs du public, parce que si notre écrit est obscur et hésitant, il est protégé par l'autorité de votre commande⁷¹³ ». Cette humilité est sans doute plus sincère que « la modestie affectée » d'autres épîtres où l'on ne reconnaît qu'un lieu commun épistolaire. En effet, Ennode ne tient pas à ce que cette épître connaisse une trop grande publicité, surtout si les arguments qu'elle expose sont destinés à être repris par Constantius et présentés comme siens ! Toutefois, ce texte théologique témoigne d'une certaine audace : Sidoine Apollinaire n'avait pas hésité à refuser la proposition du comte de Trèves, Arbogast, d'écrire des commentaires sur l'Écriture, en arguant qu'il était incompetent en la matière : « quant aux textes sacrés sur lesquels vous voudriez que je bavarde, en bien méchant interprète, vous seriez mieux inspiré à demander ces commentaires à des pontifes (...) supérieurs par tous les dons des plus hauts mérites de la nature⁷¹⁴ ». Contrairement à Sidoine, Ennode accepta la commande de Constantius⁷¹⁵. Peu versé en théologie, il apparaît beaucoup plus habile dans la défense des intérêts de son évêque et, plus largement, du pouvoir épiscopal.

2. Un intermédiaire diligent

a) Ennode, porteur de messages et chargé de missions

De façon générale, Ennode se présente souvent comme un médiateur entre l'Église et le pouvoir politique : ainsi demande-t-il à Olybrius – qui semble avoir exercé les fonctions de préfet du prétoire – de « [lui] confier toutes les affaires qu'il doit traiter particulièrement avec l'Église⁷¹⁶ ». Ses multiples activités le conduisent à voyager, à quitter Milan pour se rendre à Pavie (epist. 2, 3), à Ravenne (epist. 2, 25) ou à Rome (carm. 1, 6). L'œuvre d'Ennode n'explique presque jamais l'objet de ces déplacements mais certains d'entre eux répondent clairement aux devoirs de sa charge ecclésiastique.

Ennode raconte, dans l'épist. 2, 3, qu'il a été chargé par son évêque de se rendre à Pavie pour rencontrer le dignitaire Goth Erduic mais il ne précise pas l'objet de cette rencontre : « Je m'étais chargé d'une obligation désirée qui m'avait conduit jusqu'à Pavie et j'avais franchi toutes les épreuves d'un pénible voyage, pensant que mon évêque croyait

⁷¹³ Ennod. epist. 2, 20 à Constantius : *nugas meas a publico rigore subducite quia si pagina nostra res crepera atque anceps est, iussionis uestrae se tuetur patrocinio.*

⁷¹⁴ Sidon. epist. 4, 17, 3 à Arbogast, II, p. 150 : *de paginis sane quod spiritalibus uis ut aliquid interpres improbus garriam, iustus haec postulantur a sacerdotibus (...) omni meritorum sublimium dote potioribus,*

⁷¹⁵ La comparaison avec Sidoine ne peut être poussée trop loin : contrairement à l'évêque de Clermont, Ennode entra très jeune dans les ordres et avait reçu une éducation religieuse précoce. Leur formation théologique ne pouvait donc être identique.

⁷¹⁶ Ennod. epist. 2, 13, 7 à Olybrius.

cette peine dépensée pour l'exécution de ses ordres (...) ⁷¹⁷ ». Cette fonction d'intermédiaire révèle le goût et le talent d'Ennode pour les missions diplomatiques qu'il acquit peut-être auprès de son modèle Épiphane de Pavie, l'évêque-diplomate dont il fut le secrétaire et qu'il célébrera dans la *Vita Epifani*. Elle suggère déjà les qualités qui inciteront le pape Hormisdas à lui confier le soin de conduire les ambassades pontificales de 515 et 517 en Orient.

b) Un médiateur dans des affaires judiciaires

Ces activités de représentation conduisent Ennode à défendre les intérêts de son évêque Laurent de Milan dans des affaires publiques. Ces évêques sont adressées à Faustus, questeur du palais à Ravenne ⁷¹⁸ : par exemple, l'épist. 1, 26 demande à Faustus d'intervenir dans la succession de l'avocat du fisc Mauricellus. L'évêque souhaiterait que Faustus remplît lui-même cette charge afin d'éviter les luttes de faction et de faire oublier Mauricellus dont toute la Ligurie garde un terrible souvenir : « C'est sur les ordres de Monseigneur, votre Père, que je m'acquiesce du devoir du présent message. Veillant à la sécurité de tous, son esprit sacrifie sa tranquillité à l'intention suivante : il est préoccupé de voir que la mort de Mauricellus n'a pas encore mis un terme aux malheurs des Ligures. En effet, notre province fait face à des périls renaissants comme si celui que j'ai nommé n'était pas enfermé dans la tombe. Certains, s'efforçant d'obtenir par l'intermédiaire d'individus malhonnêtes la charge d'avocat du fisc, montrent, avant le succès de leurs vœux, ce qu'ils se préparent à faire dans cette charge. Quant à moi, je n'ai pas caché la réflexion de votre Éminence sur l'intérêt public, en donnant l'assurance que, avec le soutien de Dieu, vous ne confiez à personne la charge dont j'ai parlé. Mais l'anxiété des provinciaux pense que tout ce qu'elle redoute peut se réaliser. C'est de Monseigneur l'Évêque que j'ai reçu la mission de cette supplique, celle de m'adresser à votre conscience par l'hommage d'une lettre pour éviter que la fourberie de tel ou tel ne conduise à l'accomplissement de pareille chose ⁷¹⁹ ».

Ennode exprime ici la volonté de l'évêque qu'il évoque à deux reprises. Sa requête traduit l'intervention directe d'un évêque dans la haute administration publique et son désir de placer des hommes de confiance à des postes stratégiques. En cherchant à étendre le domaine d'influence de l'évêque dans l'administration publique, cette évêque montre donc l'évolution des rapports entre l'Église et l'État. Avec cet exemple, on est loin de « la doctrine de non-immixtion » qui, au milieu du IV^e siècle, délimitait nettement les domaines respectifs du prince et des évêques suivant le principe du *Reddite Caesari* ⁷²⁰.

Ennode, nous l'avons vu, demandait également l'intervention de Faustus dans des affaires privées, pour lui-même ou pour ses proches. Mais certaines de ces affaires privées mettent en cause directement les intérêts et l'autorité de l'Église. Ainsi, dans l'épist. 1, 7,

⁷¹⁷ Epist. 2, 3, 1-4 à Speciosa : *Ad Ticinensem urbem uotiuam suscepam necessitatem et molesti itineris uniuersa transieram, existimans hoc sacerdotem credere suis imperiis inpendi (...)*.

⁷¹⁸ Delmaire, p. 57-63 : « le questeur du palais », p. 119-147 : « les comtes financiers ».

⁷¹⁹ Ennod. epist. 1, 26, 2-3 : *Domini mei, patris uestri iussionibus inpendo praesentis scriptionis officium, cuius animus dum omnium securitati prouidet, suam quietem sub hac intentione contempnit, qui dum mala Ligurum post Mauricelli obitum nondum uidet occidisse, confunditur. Reciduis enim prouincia nostra, quasi praefatum sepulchra non teneant, laborat insidiis. Aduocationem fisci dum aliqui per iniquos homines nituntur obtinere, ante uotorum copiam quid in ea meditentur ostendunt. Ego quidem deliberationem magnitudinis uestrae de bono publico non celauit, adserens uos praefatam dignitatem nulli uobiscum Deo adnitente committere. Sed anxietas prouincialium totum credit posse euenire quod metuit. Hanc a domno meo episcopo allegationis suscepi prouinciam, ut conscientiam uestram obsequio paginae conuenirem, ne cuius subrepto ad huius rei perducatur effectum.*

⁷²⁰ J. Gaudemet, *La formation du droit séculier et du droit de l'Église aux IV^e et V^e siècles*, 1957, p. 197-200.

Ennode se plaint-il d'être accusé d'avoir volé deux esclaves maltraités qui avaient demandé protection : « Il y a quelque temps, deux jeunes esclaves qui affirmaient que l'homme en question usait de violence à leur égard se sont placés sous la protection de l'Église par citation publique. Je me souviens d'avoir employé mes prières à faire respecter les volontés de leur défunt maître à leur égard. L'homme a promis, avec des paroles trompeuses et mielleuses, qu'il entendrait mes prières. En la présence du saint Évêque votre père qui offrait son aide aux mêmes personnes, je les ai exhortées, sous les regards de la cité, à revenir à l'obéissance à laquelle elles avaient été assignées. Ce qui est arrivé par la suite, je l'ai ignoré, sauf une fois que j'ai reçu à tort le nom de voleur⁷²¹ ».

Ennode ne défend pas seulement sa personne dans cette épître mais aussi l'autonomie de la juridiction ecclésiastique. En effet, quelques années plus tard, le premier concile d'Orléans (511) a légiféré sur le sort des esclaves qui se réfugiaient dans une église par crainte de mauvais traitements : « Que l'esclave qui s'est réfugié à l'église pour quelque faute, s'il reçoit de son maître le serment au sujet de cette faute, soit tenu de revenir au service du maître (premier canon : avoir juré sur les *Évangiles* qu'ils n'auront pas de châtiments à redouter). Mais si, une fois qu'il a été remis en vertu du serment donné par le maître, il vient à être prouvé qu'il a subi une peine pour cette faute qui est pardonnée, que le maître soit, en raison de ce mépris de l'Église et de cette violation de la foi, tenu pour étranger à la communion et à la table commune des catholiques⁷²² ». L'épître d'Ennode, antérieure à 511, montre que le concile d'Orléans entérina une pratique solidement établie ou reprit une disposition du droit civil. Dès le IV^e siècle, Constantin avait donné à l'Église le privilège de donner assistance aux esclaves et même de les affranchir : la *manumissio in ecclesia* avait d'ailleurs marqué une étape importante dans la christianisation du droit⁷²³. Le texte impérial imposait au maître de déclarer publiquement son intention d'affranchir son esclave devant la communauté réunie et en présence de l'évêque. C'est ce que l'on appelle l'*episcopalis audientia*⁷²⁴. L'épître d'Ennode ne témoigne donc pas uniquement d'une affaire particulière : elle est une défense plus générale de l'*audientia episcopalis* et de l'autonomie de la juridiction ecclésiastique par rapport à la juridiction royale.

S'inscrivant dans la défense des intérêts ecclésiastiques, de telles épîtres nous renseignent aussi sur la fonction du questeur du Palais, haut représentant de la justice royale⁷²⁵. Porte-parole du roi, il écrit ses textes de lois et reçoit les suppliques qu'on lui adresse, les *preces*⁷²⁶. Le puissant parent d'Ennode, Faustus, constituait donc un soutien

⁷²¹ Ennod. epist. 1, 7, 4-5 : *Ante aliquid temporis pueri duo, qui sibi a praefato adserebant inferri uiolentiam, ad opem se ecclesiae sub interpellatione publica contulerunt. Preces adhibuisse me memini, ut circa eos quod defunctus uoluit seruaretur. Auditorum se deceptiosis et blandis promisit inlecebris. Ut ad obsequium reuerterentur, ad quod deputati fuerant, sancto episcopo patre uestro praesente, qui eisdem praebebat auxilium, sub notitia ciuitatis hortatus sum. Quid postea euenerit ignorauit, nisi postquam male retentatoris nomen accepi.*

⁷²² Concile d'Orléans de 511, « troisième canon », ed. C. de Clercq, trad. J. Gaudemet et B. Basdevant, 1989, p. 75 (SC 353).

⁷²³ Voir Cod. Theod. 4, 7, 1 : *de manumissionibus in ecclesia* ; Cod. Iust. 1, 13, 1-2.

⁷²⁴ Voir epist. 1, 7, 4 : *sancto episcopo patre uestro praesente* et 1, 7, 6 : *sine alicuius audientiae libra*. Toutefois, les exemples de *manumissio in ecclesia* sont assez rares dans la littérature tardive : Aug. serm. 21, 6-7 ; 356, 7 et Ennod. opusc. 8 (le *petitorium quo absolutus est Gerontius puer Agapiti*, écrit par Ennode sous le nom d'Agapitus, évoque l'affranchissement d'un esclave, Gerontius, conduit par son maître devant un évêque).

⁷²⁵ Epist. 1, 7, 3 à Faustus : *regiam defensionem*.

⁷²⁶ Epist. 1, 7, 4 à Faustus : *preces adhibuisse me memini*.

de première importance pour l'évêque de Milan : ses demandes d'intervention⁷²⁷ devaient aboutir favorablement puisqu'Ennode célèbre la fonction de questeur dans ses hymnes : *Vox iusti quaestor, legum substantia...*⁷²⁸. Mais comment interpréter la médiation d'Ennode ? A-t-il été choisi par un évêque qui voulait profiter de sa relation privilégiée avec le questeur de Ravenne ou l'évêque a-t-il seulement bénéficié des relations familiales d'un de ses collaborateurs ? Nous croyons que ces exemples traduisent l'empiètement croissant de l'Église sur les compétences civiles mais aussi les relations privilégiées entre un clerc et son puissant parent, dont devait profiter au maximum l'évêque de Milan. Si la proximité d'Ennode et de Faustus a probablement influencé la carrière d'Ennode dans l'Église, les autorités ecclésiastiques devaient apprécier les compétences littéraires, oratoires et juridiques d'Ennode comme en témoignent ses activités de secrétaire.

c) Le secrétaire

L'intervention du théologien ou de l'épistolier dans la rédaction de textes pontificaux n'est pas inédite au début du VI^e siècle : on sait par exemple que des lettres majeures de Léon le Grand ont été écrites avec le concours de secrétaires aussi prestigieux que Prosper d'Aquitaine. Comme nous l'avons dit plus haut⁷²⁹, Ennode a mis très tôt ses talents oratoires et épistolaires au service de hautes personnalités religieuses. Quelques-uns de ses principaux textes répondent à des commandes précises : par exemple⁷³⁰, le *Libellus pro Synodo*, sur lequel nous reviendrons, ou le *Praeceptum*, commandé par l'évêque de Milan, qui enjoint aux évêques de partager leur demeure⁷³¹. Symmaque eut lui-même l'occasion de solliciter Ennode puisque deux lettres du pape ont été écrites par Ennode, l'épist. 2, 14 aux évêques africains et l'épist. 5, 1 au patrice Liberius. Elles se trouvent également dans le *corpus* des lettres de Symmaque⁷³². D'autres indices nous ont conduit à penser qu'Ennode avait probablement poursuivi, sous le pontificat d'Hormisdas, la contribution épistolaire commencée quelques années plus tôt dans l'entourage du pape Symmaque, en participant à la rédaction des lettres relatives au schisme acacien⁷³³. L'implication d'Ennode dans la chancellerie pontificale mériterait une étude à part entière. Il faudrait déterminer, par exemple, si sa contribution à la chancellerie pontificale n'a pas été encore plus importante, comme le suggère un fait chronologique troublant : l'épithaphe d'Ennode porte la date du 17 juillet 521, soit deux ans avant la mort d'Hormisdas, décédé en août 523. Or, la dernière lettre de l'abondante *Correspondance* d'Hormisdas transmise par la *Collectio Auellana* date de la fin du mois d'avril... 521 ! Cette coïncidence entre la dernière épître du pape (avril 521) et la mort d'Ennode (juillet 521) relève peut-être du hasard. Mais elle laisse supposer

⁷²⁷ Epist. 1, 7 à Faustus ; epist. 1, 26 à Faustus ; epist. 2, 23 à Faustus.

⁷²⁸ Carm. 1, 2, 5.

⁷²⁹ Voir chapitre 2, p. 78.

⁷³⁰ D'autres textes d'Ennode répondent probablement aussi à des commandes épiscopales : son célèbre *Panegyrique de Théodoric*, qui fut écrit pour remercier le roi d'avoir finalement soutenu la cause de Symmaque au cours du schisme laurentien, et ses deux textes hagiographiques (la *Vita beati Antoni monachi Lerinensis* et la *Vita beati Epifani* qui célèbre la mémoire de l'évêque Épiphane, l'un de ses prédécesseurs à Pavie).

⁷³¹ Ennod. opusc. 7 : *Praeceptum quando iussi sunt omnes episcopi cellulos habere*. Par ce texte, l'évêque cherchait à répondre aux accusations d'immoralité formulées contre certains prélats.

⁷³² *Symmachi papae epistolae et Decreta*, epist. 2 ad Liberium patricium, PL 62, col. 49-50 et epist. 11 ad episcopos confessores, col. 71-72.

⁷³³ Voir chapitre 2, p. 78, note 63.

que l'évêque de Pavie a pu jouer un rôle dans les archives (*scrinia*) ou la transmission des lettres d'Hormisdas.

Les différents aspects de la contribution d'Ennode à la chancellerie pontificale mettent en évidence les qualités (relations sociales, compétences rhétoriques, littéraires et juridiques) qui lui avaient permis de se rendre peu à peu indispensable auprès de l'évêque de Pavie (Épiphanes), de Milan (Laurent) et de Rome (Symmaque puis Hormisdas). Ils permettent également de constater que ses engagements ne sont pas seulement liés à des affaires particulières dans laquelle il aurait pu être impliqué personnellement mais, plus largement, au règlement des conflits que traverse l'Église du début du VI^e siècle.

B. Le « soldat de l'Église »

L'expression *ecclesiasticus miles* – que l'on trouve dans l'epist. 1, 7 où Ennode s'indigne des accusations dont il est victime – reflète l'activité multiforme d'un clerc engagé dans plusieurs controverses : si la *Correspondance* ne fait aucune allusion aux ambassades de 515 et de 517 liées au schisme acacien, les deux premiers livres des *Épîtres* illustrent son implication dans deux autres conflits.

1. Dans la controverse « semi-pélagienne »

L'évocation de la querelle « semi-pélagienne⁷³⁴ » est limitée à l'epist. 2, 19 et résulte d'une commande. Constantius, *uir illustris* à la cour de Ravenne qui soutenait des disputes théologiques, avait vraisemblablement « consulté » Ennode. En réponse, celui-ci fournit à son destinataire des arguments ainsi que des *testimonia* bibliques et patristiques. L'epist. 2, 19 apparaît ainsi comme un petit traité sur la grâce et le libre arbitre qui contient de violentes charges contre des « combats qui naissent d'une inspiration diabolique⁷³⁵ » ou encore des « propositions schismatiques⁷³⁶ ». L'argumentation d'Ennode est très influencée par la doctrine des maîtres provençaux qui s'étaient opposés aux derniers développements de la doctrine augustinienne de la grâce. On y retrouve en effet en particulier les thèses développées par Jean Cassien dans le livre XIII des *Collationes* et défendues par Faustus de Riez dans le *De Gratia*. Le livre I de ce dernier semble même avoir été la source principale de l'epist. 2, 19 qui réfute les thèses d'un adversaire diabolique et emprunte au traité de Faustus plusieurs arguments et références scripturaires :

⁷³⁴ Critiquée durant près d'un siècle par les défenseurs de l'augustinisme (Prosper d'Aquitaine, Fulgence de Ruspe), la théologie provençale – que l'on appelle à tort depuis le XVI^e siècle le « semi-pélagianisme » – ne constitue pas un corps de doctrine à part mais manifeste le refus d'une interprétation fataliste de l'augustinisme et en particulier de la prédestination des élus.

⁷³⁵ Ennod. epist. 2,19,1 à Constantius : *aliqua per diabolicam inspirationem nasci certamina*.

⁷³⁶ Epist. 2, 19, 7 à Constantius : *schismaticam propositionem*.

Faustus de Riez, <i>De gratiā</i> (CSEL 21)	Ennode, epist. 2, 19
<p>- la grâce est nécessaire (contre Pélagé) I. cap. 1: <i>quod Pelagii sensus, qui gratiam negavit, primo loco necesse sit destrui.</i> (+ Faustus, <i>De spiritu sancto</i> II, 8: <i>ipse naturae deus est, qui auctor est gratiae</i>).</p> <p>- la grâce seule ne suffit pas pour être sauvé (contre le prédestinarianisme) I. cap. 3: <i>contra hoc, quod dicunt, quia per solam gratiam omnis homo sine ullo labore saluetur. (...) Obiciunt nomen gratiae, ut abominandum sensum operiant blasphemiae. In alterutram itaque partem subsidia orationis excludunt. Quid enim ultra speret, quem iam gratia suum fecit? (...) In hoc culpa, in illo gratia locum non habet. Periclitabitur in utroque iustitia</i> (...) <i>prouocat inclusus sapor ueneni.</i></p> <p>I. cap. 5: <i>de eo quod ait: 'gratia dei sum id quod sum'.</i> (...) <i>ad Manichaeorum Dogma pestiferum, qui liberum arbitrium totum denegant, te intellege declinare.</i></p> <p>- la liberté de l'homme ne se réduit pas à vouloir le mal I. cap. 10: <i>contra hoc, quod dicunt ad malum</i></p>	<p>9-10: <i>Nemo dubitat, nemo condemnat, quod auctore gratiae praestante et ipso, aequitatis hominibus callis aperitur. Dux enim bonorum et praecessor est gratia (...).</i></p> <p>16: <i>Hos tantum iactat potuisse saluari sine labore ullo (...)</i></p> <p>7: <i>O scismaticam propositionem, quae (...) habet in fronte blasphemias! Quae ista libertas est, (...) ubi unam tantum partem adserit fuisse concessam? quod si veritate subsisteret, locum diuina iudicia non haberent. Quid enim boni a nobis deus noster recte quaereret, qui adpetentiam eius de uoluntate subtraxerat?</i></p> <p>11: (...) <i>sapor nobis uitalis infunditur.</i></p> <p>13: (...) <i>inimicus adrogantiae dixit: 'gratia dei sum quod sum'.</i></p> <p>16: <i>Video quo se toxica Libycae pestis extendant. Arenosus coluber non haec sola habet perniciosa quae reserat.</i></p> <p>6-7: (...) <i>inuentus est homo, (...) adserens</i></p>

<i>tantum liberum arbitrium promptum esse homini, ad bonum prorsus non esse.</i>	<i>de arbitrii libertate homini in una tantum parte, quae deterior est, eligendi datam esse licentiam</i>
(...) <i>ut sapiens architectus fundamentum posui</i> (=I. Cor. 3, 10)	14 : (...) <i>sapiens architectus adiunxit.</i>
(...) <i>gratia illius in me uacua non fuit, sed abundantius illis omnibus laboravi.</i> (=I. Cor. 15, 10)	14 : <i>'abundantius omnibus laboravi et gratia dei in me egena non fuit'</i> (=I. Cor. 15, 10).
- la collaboration de la grâce et du libre arbitre	
I. cap. 13 : <i>ubi sibi gratia dei et uoluntas humana testimoniorum assertione sociantur.</i>	14 : <i>Non enim pauper est diuina gratia, sed meritorum nostrorum putatur quadam macie aut exilitate tenuari (...).</i>

L'origine provençale et plus précisément lérinienne du « semi-pélagianisme » explique probablement son influence sur Ennode, né à Arles et auteur d'une *Vie de saint Antoine, moine de Lérins* (opusc. 4). L'origine augustinienne des thèses réfutées transparait discrètement dans l'épître : « Je crois qu'il a traversé, comme on dit, à la façon de l'aspic, les oreilles bouchées », écrit Ennode à propos de l'interlocuteur de Constantius. « Je vois où se répandent les poisons de la peste libyenne. Le serpent des sables n'a pas seulement en lui l'action pernicieuse qu'il manifeste : celle qu'il révèle doit permettre d'évaluer les méfaits qu'il cache⁷³⁷ ». L'expression « peste libyenne » évoque une doctrine d'origine africaine qui fait référence à l'augustinisme : Ennode emploie ailleurs l'adjectif *libycus* pour désigner Augustin⁷³⁸ mais il vise moins ici la théologie de l'évêque d'Hippone⁷³⁹ qu'une interprétation radicale de celle-ci. Certains défendirent en effet, au cours du V^e s., des positions extrêmes sur la prédestination des saints. Un prêtre nommé Lucidus, du diocèse de Fauste de Riez, avait ainsi déclenché la colère de son évêque qui le mit en demeure de souscrire cinq anathématismes que Fauste lui dicta par lettre⁷⁴⁰. Ce texte fut la base d'un concile réuni par Léontius d'Arles, vers 470, qui condamnait vigoureusement ceux qui soutenaient l'impossibilité pour l'homme de tendre vers le bien à cause du péché originel. À la suite de Fauste, les évêques du sud-est de la Gaule défendirent la collaboration de la grâce divine et de la volonté humaine. L'épist. 2, 19 d'Ennode semble influencée par ce

⁷³⁷ Epist. 2, 19, 16 à Constantius : *Credo more aspidis clausa, ut aiunt, aure transiuit. Video quo se toxica Libycae pestis extendant. Arenosus coluber non haec sola habet pernicioza quae reserat : ad aestimationem occultorum facinorum ferenda sunt, quae fatetur.*

⁷³⁸ Epist. 1, 4, 6 à Faustus : *doctorem Libycum.*

⁷³⁹ Les deux longues épîtres écrites par Augustin pour répondre aux moines provençaux (le *De dono perseuerantiae* et le *De praedestinatione sanctorum*) marquaient déjà une radicalisation de la théologie de la grâce : voir *Aux moines d'Adrumète et de Provence*, éd. et trad. J. Ch É n É et J. Pintard, 1962 (BA 24).

⁷⁴⁰ Faust. Rei. epist. 1 et 2 au prêtre Lucidus, éd. A. Engelbrecht, 1891, p. 161-168 (CSEL 21).

contexte polémique puisqu'elle reproduit l'argumentation des évêques contre un adversaire qui proclame une doctrine voisine du prédestinarianisme de Lucidus. Le mimétisme va parfois plus loin : Ennode, tout comme Fauste et les évêques provençaux, ne cite jamais le nom d'Augustin.

Il est difficile d'évaluer, à partir du seul témoignage de l'epist. 2, 19 à Constantius, l'implication d'Ennode dans la controverse « semi-pélagienne ». Bien qu'elle soit circonstancielle, il ne faut pas minimiser trop vite ces querelles où apparaissent d'autres correspondants d'Ennode, comme le préfet du prétoire Liberius⁷⁴¹. Toutefois, cette implication ne saurait être comparée avec l'engagement du diacre de Milan dans le règlement du schisme laurentien qui est un thème majeur des livres I et II.

2. Vers le règlement du schisme laurentien

Rappelons d'abord les étapes de cet engagement. À la mort de son prédécesseur Anastase, en 498, la légitimité du pouvoir pontifical fut disputée par l'élection de deux papes rivaux, Symmaque et Laurent, l'archiprêtre de Sainte-Praxède qui bénéficiait du soutien de la majorité de l'aristocratie sénatoriale. Au cours de ce schisme parfois violent⁷⁴² qui dura plusieurs années, Symmaque fut accusé de mener une existence immorale, de dilapider le patrimoine ecclésiastique et de ne pas respecter le comput alexandrin à propos de la date de Pâques. Alors que l'aristocratie sénatoriale et plusieurs églises provinciales soutenaient ouvertement Laurent, Ennode et le principal destinataire de ses lettres, Faustus, apparurent comme les principaux défenseurs de Symmaque. Le diacre de Milan lui apporta une aide matérielle considérable en se portant caution⁷⁴³ des sommes prêtées au pape par son évêque et en mettant son équipage⁷⁴⁴ à la disposition du pape pour lui permettre de se rendre à Ravenne et plaider sa cause devant Théodoric. Mais la principale contribution d'Ennode fut le discours qu'il écrivit contre les schismatiques, le *Libellus aduersus eos qui contra Synodum scribere praesumpserunt*⁷⁴⁵, plus connu sous le titre *Libellus pro Synodo* : nous savons en effet que, à la suite du concile de novembre 502 qui avait définitivement levé les accusations qui pesaient sur Symmaque, les partisans de Laurent avaient répandu un pamphlet qui dénonçait cette décision. Or, c'est Ennode qui fut chargé de répondre à ces nouvelles attaques par le *Libellus pro Synodo*. Sa contribution fut suffisamment efficace pour qu'il se permette, quelque temps plus tard, de réclamer la reconnaissance du pape : « C'est le propre d'un bon général d'animer le courage du soldat qui a fait ses preuves au combat [...]. Le seul moyen d'accroître l'ardeur des combattants, c'est de ne pas laisser les

⁷⁴¹ Les Actes du concile d'Orange de 529, qui mit un terme à la controverse en adoptant un « augustinisme modéré », furent officiellement souscrits par plusieurs évêques et laïcs parmi lesquels se trouve le *patricius* Liberius, destinataire de six épîtres d'Ennode (epist. 2, 26 ; 5, 1 ; 6, 12 ; 8, 22 ; 9, 23 et 9, 29) : *Petrus Marcellinus Felix Liberius uir clarissimus et inlustris praefectus praetorii Galliarum atque patricius consentiens subscripsi* : voir « Orange II, 529 », éd. C. de Clercq, 1989, p. 174 (SC 353). Mais en l'absence d'autres éléments, il est difficile d'interpréter l'implication de Liberius dans les querelles sur la grâce : en effet, la souscription s'explique avant tout par sa fonction de préfet du prétoire.

⁷⁴² Si l'on en croit le *Liber pontificalis* les partisans de Symmaque étaient l'objet de violence en plein cœur de Rome : voir Lib. pontif. 53. 5, p. 260-261 : « il y eut des meurtres et des homicides dans le clergé à cause de la jalousie. Ceux qui se proclamaient avec raison pour le bienheureux Symmaque étaient tués publiquement par le glaive s'ils étaient trouvés dans l'enceinte de la Ville » (*et caedes et homicidia in clero ex inuidia. Qui uero communicabant beato Symmacho iuste, publice qui inuenti fuissent intra Urbem gladio occidebantur*).

⁷⁴³ Voir chapitre 2 notes 28, 29 et 30.

⁷⁴⁴ Ennod. epist. 5, 13, 2 à Hormisdas.

⁷⁴⁵ Opusc. 2.

belles actions tomber dans l'oubli. Plaise à la divinité, touchée par vos prières, de mettre fin aux combats du démon ! Qu'elle daigne manifester mon dévouement dans la paix et que si l'adversité a mis en évidence mon zèle à vous défendre, le règne de la concorde me signale comme votre plus humble serviteur⁷⁴⁶ ».

Attestée historiquement, l'implication d'Ennode dans les luttes de Symmaque n'est jamais mentionnée explicitement dans la *Correspondance*. Ce constat n'est pas très étonnant : en effet, par prudence et par fidélité aux habitudes du genre épistolaire, Ennode laissait sans doute au porteur le soin d'exposer les causes précises de ses correspondances. Il faut donc chercher des indices discrets ou des allusions sibyllines susceptibles d'être développées par le porteur. Il apparaît d'abord que le questeur de Ravenne, Faustus Niger, le principal correspondant, est la principale figure de l'aristocratie consulaire à défendre le pape Symmaque⁷⁴⁷. C'est peut-être pour cette raison qu'Ennode décrit leur parenté en filant la métaphore des « jumeaux »⁷⁴⁸. Ensuite, nous pouvons repérer des allusions à un « mal sous lequel Rome succombe⁷⁴⁹ ». Une lettre à Faustus rend grâce à Dieu d'avoir écrasé « la nuque gonflée d'orgueil des ennemis⁷⁵⁰ ». En outre, les épîtres contemporaines du schisme évoquent souvent les « malheurs de ces temps⁷⁵¹ » et des « catastrophes causées par des ennemis⁷⁵² » qui ne sont pas nommés. Les allusions prennent parfois des tours métaphoriques : dans l'epist. 1, 14 à Faustus, Ennode raconte la terrible maladie de son évêque, Laurent de Milan, l'un des principaux soutiens de Symmaque. Mais cette maladie en voie de guérison représente les menaces que les schismatiques ont fait peser sur la stabilité de l'Église, comme le confirme l'évocation inattendue de la Paix, divinité errante et vagabonde, quittant l'enceinte de la ville : « la santé du saint évêque, votre Père, presque arrivée à un point critique, m'a absorbé et, bien que l'Église entière se lamentât sur sa maladie, je fus pourtant accablé d'une tristesse toute particulière, moi qui dois davantage à son amour. J'ai vu la paix de la cité quitter l'enceinte de notre ville sous la pression de la discorde et échapper à nos yeux comme une divinité hésitante et vagabonde. Mais qu'une brève narration suffise à de tristes événements ! Désormais, la santé – autant à souhaiter qu'à chérir – du saint Père aspire à un heureux rétablissement⁷⁵³ ». Cette lettre illustre la fonction dynamique des métaphores ennodiennes

⁷⁴⁶ Epist. 4, 1, 1-2 à Symmaque : *boni imperatoris est probatam in acie militis animare uirtutem [...] Sola uia est quia ad praeliandum crescat intentio, quotiens bene gesta non delet obliuio. Vtinam diuinitas uestris mota precibus diabolicum certamen interimat ! Vtinam deuotionem meam in pace manifestet ! Vt cuius studium resignauit aduersitas, illius concordia commendet obsequium.*

⁷⁴⁷ Le *Liber pontificalis* révèle en effet que Faustus était le « seul » représentant de l'aristocratie consulaire à se ranger du côté de Symmaque. Lib. pontif. 53. 5, p. 261 : *solus autem Faustus ex consulibus pro ecclesia pugnabat*. Voir Paul Diacre, *Historia Romana*, 16, 2, éd. H. Droysen, 1978 [1^{ère} édition 1879], p. 127 (MGH ssg 49) : *Festus senatorum nobilissimus et exconsul et alius exconsul Probinus Laurentii partibus fauentes aduersus Faustum exconsulem ceterosque qui Symmacho adhaerebant, pontifici bellum infer[ebant]*.

⁷⁴⁸ Ennod. epist. 2, 24, 2 à Faustus.

⁷⁴⁹ Epist. 1, 3, 8 à Faustus : *malum, cui Roma subcumbit*.

⁷⁵⁰ Epist. 2, 24, 2-3 à Faustus : *tumida inimicorum ceruix*.

⁷⁵¹ Epist. 2, 18, 3 à Jean : *temporum mala*.

⁷⁵² Epist. 2, 10, 4 à Faustus : *aduersariorum mala ; inimicorum damna*.

⁷⁵³ Epist. 1, 14, 3-4 à Faustus : *Sancti episcopi patris uestri prope in dubium salus deducta me tenuit, in cuius aegritudine quamuis cuncta inlacrimaret ecclesia, me tamen specialis maeror adflixit, qui eius debeo plus amoris. Vidi pacem ciuitatis urgente discordia urbis nostrae limina transcendentem et ab oculis nostris quasi incertum aliquod aut uagum numen elapsam. Sed sufficiat tristibus stricta narratio. Iam ad bonam ualeitudinem sancti patris salus optanda et diligenda respirat.*

qui, nous le verrons dans le dernier chapitre, ne se réduisent pas à des « joailleries » figées mais expriment souvent le sens profond de l'épître.

L'évocation du schisme ne se réduit pas à des allusions sibyllines ou à des métaphores. Certains lettres contiennent des éléments précis sur les acteurs du conflit, comme l'epist. 4, 1 au pape Symmaque, rédigée après le règlement du schisme. Nous savons en effet que l'évêque d'Aquilée Marcellianus est resté farouchement hostile à Symmaque au point qu'on a pu voir en lui l'auteur probable du *Libelle* écrit contre le pape⁷⁵⁴. Or, l'epist. 4, 1 informe le pape qu'une légation a été envoyée par un évêque qualifié de « frère du pape » pour persuader l'évêque d'Aquilée de se rallier aux décisions du concile de 502 qui avaient levé les accusations portées contre Symmaque⁷⁵⁵.

Tous ces exemples montrent que la *Correspondance* contient des témoignages discrets mais directs sur le schisme laurentien. Il faut cependant se garder de surinterpréter ces lettres. On a pu prétendre que la *Correspondance* d'Ennode permettait de reconstituer la liste des partisans de Symmaque⁷⁵⁶. Si l'absence ou l'abondance de relations épistolaires peuvent avoir une signification politique⁷⁵⁷, il est toutefois impossible d'affirmer que les correspondants d'Ennode appartiennent tous à la partie de l'aristocratie favorable à Symmaque : le cas de l'évêque d'Aquilée Marcellianus qui est resté hostile à Symmaque et qui reçut deux lettres d'Ennode⁷⁵⁸ prouve que tous ses correspondants ne partageaient pas forcément ses idées. Il n'en reste pas moins que ces épîtres nous plongent au cœur du schisme laurentien en remplissant des fonctions précises dans la défense de Symmaque.

3. Fonctions des *Épîtres* dans la défense de Symmaque

a) Transmettre des informations

Les relations épistolaires permettent d'abord de transmettre des informations dont le contenu est précisé par le porteur. On le voit dans les épîtres au pape concernant l'évêque d'Aquilée : Ennode est chargé d'informer Symmaque sur l'évolution de la situation puisqu'il lui adresse plusieurs épîtres (epist 4, 1 et epist. 4, 29) lui annonçant successivement l'envoi d'une légation, la mort de Marcellianus et les difficultés de sa succession. La circulation des informations est tellement importante qu'Ennode n'hésite pas à se plaindre, dans l'epist. 1, 3, du silence de Faustus sur les derniers développements de la crise. Les relations épistolaires lui semblent vitales dans le contexte du schisme : « Moi, si je suis privé des flots de votre entretien, je me meurs. (...) comme s'il était permis à un Chrétien d'ignorer le mal

⁷⁵⁴ C. Sotinel, « Rome et l'Italie de la fin de l'Empire au royaume gothique », *HC* 3, 1998, p. 308.

⁷⁵⁵ Deux épîtres à Symmaque (epist. 4, 1 ; epist. 4, 29) laissent entendre que l'évêque d'Aquilée est resté séparé de la communion romaine jusqu'à sa mort. Son successeur Marcellinus est au contraire un partisan du siège romain. Il est le candidat du *patricius* Liberius qu'Ennode félicite pour cette élection (epist. 5, 1).

⁷⁵⁶ E. Wirbelauer, *Zwei Päpste in Rom. Der Konflikt zwischen Laurentius und Symmachus (498-514)*, 1993, p. 377. L'auteur s'appuie notamment sur un rapide relevé des lettres adressées aux fils de Basilius, chef des *Decii*.

⁷⁵⁷ Un rapide relevé des lettres adressées aux fils de Basilius, chef de la noble famille des *Decii*, montre par exemple qu'Ennode n'écrit qu'à deux d'entre eux, Albinus (cos. 493) et Avienus (cos. 501). Les termes qu'il emploie (*magnitudo uestra*, *uir magnificus*, *amplissimus uir*, *domine*, etc.) contrastent avec l'absence d'échange épistolaire avec leurs frères Theodorus (cos. 505) et Inportunus (cos. 509). E. Wirbelauer interprète ce silence comme une hostilité qu'il explique par des prises de position contraires aux intérêts du parti de Symmaque.

⁷⁵⁸ Les épîtres 3, 9 et 3, 23.

sous lequel Rome succombe⁷⁵⁹ ». Les épîtres sont également un moyen de défendre des positions développées par Symmaque au cours du schisme, comme l'essor de l'évergétisme en faveur de l'Église.

b) Encourager l'évergétisme et défendre le pouvoir économique du pape

Depuis qu'il a pris le relais de la générosité impériale dans la seconde moitié du V^e siècle, l'évergétisme aristocratique revêt une importance capitale pour l'Église⁷⁶⁰. Il apparaît ainsi comme un enjeu central du schisme laurentien. L'aristocratie – qui soutenait majoritairement Laurent – avait tenté de limiter la puissance économique et l'indépendance croissante de l'évêque de Rome en promulguant en 483 un décret (la *scriptura* du préfet du prétoire Basilius) qui réglementait l'usage du patrimoine ecclésiastique. Profitant d'une vacance du pouvoir épiscopal ouverte par la mort du pape Simplicius, Basilius avait fait adopter un décret qui interdisait l'aliénation des biens ecclésiastiques (terres et objets du culte). L'aristocratie évergète voulait ainsi conserver ses droits sur les biens qu'elle avait donnés à l'Église et empêcher les clercs de les vendre pour préparer les élections pontificales : « entre l'aristocratie et l'Église se dessin[ai]ent des relations complexes oscillant de la collaboration à la concurrence. L'évergétisme avait donné assez de richesse à l'Église pour que dans l'aristocratie naisse la tentation de les contrôler⁷⁶¹ ».

Symmaque manifestait ouvertement son hostilité contre la *scriptura*. Accusé par Laurent et ses partisans (en premier lieu l'aristocratie sénatoriale) de dilapider les biens ecclésiastiques, Symmaque adopta, lors du concile du 6 novembre 502, un règlement sur l'administration des biens de l'Église romaine qui proclamait la nullité de la *scriptura* et empêchait l'aristocratie d'exercer un contrôle sur ses biens. Les « faux-symmachiens » (ces documents apocryphes écrits par des partisans de Symmaque) confirment que ce problème économique est bien au cœur du schisme : l'un d'entre eux (les *Gesta de Xysti purgatione et Polychronii accusatione*) met en scène l'évêque de Jérusalem Polychronios qui est accusé – comme Symmaque – d'avoir vendu les *praedia* de son Église pour secourir le peuple. Ces accusations doivent être éclairées par les dépenses considérables qui ont effectivement caractérisé le pontificat de Symmaque. Comme l'écrit L. Reekmans, « la biographie de Symmaque (498-514) surprend par l'abondance des constructions au seuil du VI^e siècle. En premier lieu, le pape concentra ses efforts sur St-Pierre-au-Vatican et ses abords. (...) Symmaque rénova et embellit aussi la basilique de St-Paul-hors-les-murs. (...) il fit bâtir des habitations pour les pauvres à St-Pierre, St-Paul, St-Laurent (...)»⁷⁶².

Alors que la puissance foncière et financière du pape était directement mise en cause au cours du schisme, l'évergétisme revêt une grande importance dans les *Épîtres* d'Ennode. Même si le problème de l'aliénation des biens ecclésiastiques n'est jamais évoqué explicitement dans les livres I et II, on pourrait multiplier, dans l'ensemble de la *Correspondance*, les exemples de lettres adressées à des personnalités pour leur

⁷⁵⁹ Epist. 1, 3, 7-8 à Faustus : *ego subductis alloquii uestri fluentis interimor. (...) quasi nescire alicui Christiano liceat malum, cui Roma subcumbit*. Ennode écrit dans une autre épître à Faustus (epist. 2, 16, 4) que « parmi les tourments qui [l']accablent », son amitié épistolaire est son « unique consolation ».

⁷⁶⁰ Voir C. Sotinel, « L'évergétisme dans le royaume gothique : le témoignage d'Ennode de Pavie », 1996, p. 213-222.

⁷⁶¹ Ch. Pietri, « Aristocratie et société cléricale dans l'Italie chrétienne au temps d'Odoacre et de Théodoric », *MEFRA*, 93, 1, 1981, p. 432 ; Ch. Pietri, « Évergétisme et richesses ecclésiastiques dans l'Italie du IV^e à la fin V^e s. : l'exemple romain », *Ktéma*, 3, 1978, p. 333-334.

⁷⁶² L. Reekmans, « Les constructions des papes dans le *Liber Pontificalis* », *Instrumenta patristica XXIII*, 1991, p. 361.

demander de faire un don à un clerc, à un évêque ou à des fidèles dans le besoin. Ennode prie ainsi Mascator de contribuer au rachat de fidèles tombés dans la servitude pour dettes (epist. 9, 20). Au patrice Agnellus, il rappelle qu'il s'est engagé à donner un cheval (epist. 7, 26). Au patrice Liberius, il demande un domaine (epist. 9, 23 et 29). Il envoie plusieurs lettres à Boèce pour lui parler d'une maison près de Milan qu'il lui avait promise (epist. 8, 1 ; 8, 30 ; 8, 38 ; 8, 40). Enfin, il célèbre la fondation monastique financée par Faustus qui est alors préfet du prétoire mais qui « est plus vénérable par son action que par son titre⁷⁶³ ».

c) Mobiliser les réseaux d'influence en faveur d'une nouvelle conception de l'Église

Les relations épistolaires sont enfin – et surtout – un moyen de mobiliser en faveur de Symmaque les réseaux d'influence entre Milan, Rome et Ravenne⁷⁶⁴. Ces relations⁷⁶⁵ soulignent, chez Ennode, la fonction proprement religieuse et plus précisément ecclésiastique de ce que les épistoliers appelaient traditionnellement la « religion épistolaire ».

Les correspondances d'Ennode contribuent en effet à l'élaboration d'une nouvelle conception du pouvoir pontifical qui a de lourdes conséquences sur la place de l'Église dans la Cité et sur ses rapports avec l'aristocratie. L'hostilité persistante de l'évêque d'Aquilée Marcellianus envers Symmaque illustre ainsi l'affrontement entre deux modèles de l'Église : d'un côté, une conception collégiale de l'autorité épiscopale – élaborée notamment par les évêques africains depuis le III^e siècle et encore défendue au début du VI^e siècle par le pape Laurent ou l'évêque d'Aquilée Marcellianus – et, de l'autre, le modèle incarné par Symmaque, c'est-à-dire une conception médiévale de l'Église dominée par le siège de Rome aussi bien dans le domaine de la doctrine que dans celui de la discipline ecclésiastique. Il est difficile d'établir un lien entre la crise laurentienne et un autre schisme contemporain, le schisme acacien, où s'exacerbent les tensions entre Rome et Constantinople. Mais il est clair qu'un affrontement entre deux conceptions du siège romain concernait nécessairement l'Orient chrétien.

Les avis sont partagés sur l'importance éventuelle de la question orientale dans le schisme laurentien⁷⁶⁶ : la personnalité de Festus, un des principaux partisans de Laurent, qui avait été envoyé à Constantinople par Théodoric en 496 pour œuvrer à un rapprochement avec l'Orient, a entretenu l'idée que le parti de Laurent était favorable à la reprise des relations avec Constantinople. Selon ce point de vue, Symmaque représenterait, au contraire, le parti de l'intransigeance qui jugeait inacceptables les concessions que le pape précédent avait faites à la *pars Orientis*. Il est difficile de trancher définitivement ce débat. Rien n'indique en effet que Festus avait reçu des instructions du pape Anastase II à l'occasion de son ambassade dans la capitale impériale et aucun élément ne prouve à lui seul que les relations avec l'Orient furent un enjeu du schisme laurentien : le choix de

⁷⁶³ Ennod. epist. 9, 18, 3 à Stephania : *Faustum (...) plus est actione uenerabilem esse quam titulo*.

⁷⁶⁴ Voir T. Sardella, *Società Chiesa e Stato nell'età di Teoderico. Papa Simmaco e lo scisma laurenziano*, 1996, p. 52-58 : « Aristocratici ».

⁷⁶⁵ Sur ces réseaux, voir notre chapitre 5, p. 163-167.

⁷⁶⁶ C. Sotinel est réservée sur la question du lien entre les deux conflits (voir HC 3, 1998, p. 295 : « les relations avec l'Orient avaient sans doute leur place dans le débat, mais le seul argument concret pour le prouver est la querelle sur la date de Pâques »). D'autres historiens ont insisté au contraire sur l'importance de la question orientale dans le schisme laurentien : J. Moorhead, « The Laurentian Schism : East and West in the Roman Church », *Church History*, 47, 1978, p. 125-136 ; J. Moorhead, *Theoderic in Italy*, 1992, p. 134-135.

Symmaque de substituer le comput alexandrin par un comput romain pourrait se justifier par le fait qu'Alexandrie soit en dehors de la communion romaine ; l'influence du parti byzantin à Aquilée n'est pas non plus, en elle-même, une cause de l'hostilité de l'évêque Marcellianus à l'égard de Symmaque. Si rien ne permet d'interpréter la candidature de Laurent comme une manœuvre crypto-byzantine, l'accumulation des indices milite toutefois pour un rapprochement entre les deux affaires. Mais surtout, l'engagement d'Ennode, porte-parole des partisans de Symmaque durant le schisme laurentien et ambassadeur du pape à Constantinople durant le schisme acacien, met en évidence un lien logique entre les deux conflits : la défense, dans les deux cas, d'une conception nouvelle du primat pontifical. Dès lors, on voit mal comment le parti byzantin, luttant contre l'intransigeance de Rome dans l'affaire acacienne, aurait pu soutenir Symmaque dont la politique tendait à renforcer la suprématie romaine.

L'affrontement entre Symmaque et Laurent dépasse donc le cadre d'une simple succession pontificale. Les épîtres contemporaines du schisme s'inscrivent dans une phase recomposition de l'identité romaine qui soulève des enjeux cruciaux : les relations entre les élites latines et gothiques, la définition des prérogatives de l'évêque de Rome face aux autres évêques et, plus largement, la place de l'Église dans le monde nouveau. Dès lors, la diversité des épîtres souligne un lien étroit entre l'espace religieux et social qui révèle la cohérence profonde de la *Correspondance* : l'espoir d'un nouvel universalisme romain enraciné à la fois dans la latinité et dans la catholicité. Dès lors, comment définir la *lux romana* à laquelle font référence ces petits textes opaques ? Et comment expliquer qu'Ennode ait célébré cette nouvelle « lumière romaine » dans un langage obscur ?

Troisième partie. L'écriture sinueuse de la lumière : une esthétique du labyrinthe

« *Ceux qui croient pouvoir vaincre les labyrinthes en fuyant leurs difficultés restent en dehors ; et demander à la littérature, à partir d'un labyrinthe donné, de fournir la clé pour en sortir est donc une requête peu pertinente. Ce que peut faire la littérature, c'est définir le meilleur comportement possible pour trouver l'issue, même si cette issue n'est rien d'autre que le passage d'un labyrinthe à l'autre. C'est le défi au labyrinthe que nous voulons sauver, une littérature du défi au labyrinthe dont nous voulons dégager le noyau et que nous voulons distinguer de la littérature de la reddition au labyrinthe* ». Italo Calvino, « *Le Défi au labyrinthe* », *Il Menabò*, 5, Turin, 1962.[trad. J.-P. Manganaro et M. Orcel, Paris, 2003, p. 115]

Chapitre 7. Demain, la *lux romana*

A. L'expression nuancée de la lumière

1. L'échelle de la lumière : de la nuit noire au grand jour

Omniprésent dans toute l'œuvre d'Ennode, le champ sémantique de la lumière pourrait être une clef pour entrer dans ses lettres obscures⁷⁶⁷. Les termes employés désignent ou bien les sources de lumière (*flamma, iubar, lux, lumen, lunaris globus, luna, rogos, sol, stella...*) ou bien ses différentes intensités, à travers des noms (*claritas, fulgor, splendor, scintilla, radius...*), des adjectifs (*clarus, inlustris, lucidus, splendidus...*) et des verbes (*dilucidare, fulgere, inlucere, inlustrare nitere, radire, rutilare,...*). À ces termes s'ajoutent leurs antonymes, c'est-à-dire tout le champ sémantique de l'obscurité (*obscurus, nox, tenebrae, nubes...*). Cette diversité lexicale constitue finalement une palette de différentes intensités, de la nuit noire à la lumière éblouissante, une échelle sur laquelle se déploie le symbolisme de la lumière à travers une série de nuances. L'expression de ces nuances montre que l'avènement de la *lux romana* résulte d'un processus qui se nourrit des lueurs les plus ténues : par exemple, la culture profane n'est jamais symbolisée par l'obscurité – ce qui contredirait l'omniprésence de l'épistolographie profane – mais par une lumière⁷⁶⁸ de moindre intensité que la lumière chrétienne, comme celle de l'aurore par rapport au soleil

⁷⁶⁷ D'autres auteurs accordent une grande importance au thème de la lumière : « la richesse du vocabulaire de la lumière dans les *Vitae* constitue certainement l'aspect le plus frappant de l'œuvre alcuinienne (...) » (Veyrard-Cosme, *L'œuvre hagiographique en prose d'Alcuin*, 2003, p. 364). Toutefois, ce qui surprend, dans le cas d'Ennode, est que le thème de la lumière soit présent non seulement dans ses œuvres majeures (*Vitae, Libellus pro Synodo, Panegyricus dictus Theoderico*) mais aussi dans ses épîtres réputées pour leur insignifiance.

⁷⁶⁸ Ennod. epist. 3, 15, 2 à Euprepia : *mundana luce*.

de midi⁷⁶⁹. Le rapport dynamique entre ces deux lumières⁷⁷⁰ permet à Ennode de mettre en valeur l'utilité des lettres profanes pour la culture chrétienne.

2. La pleine lumière : la manifestation de l'excellence

Au sommet de l'échelle, la pleine lumière exprime une excellence, un aristocratismes qui se décline sur quatre modes constituant les bases d'une typologie : l'excellence de la naissance (le *lucidus sanguis*⁷⁷¹), la position sociale (la *lux honorum*⁷⁷²), l'excellence culturelle (la *lux scientiae*⁷⁷³) et, enfin, l'excellence morale (*lux conscientiae*⁷⁷⁴, *lux morum*⁷⁷⁵). Ces quatre types de lumières définissent les critères d'une « noblesse », la *Claritas*, dont Ennode souligne l'évolution⁷⁷⁶. En effet, la bonne naissance ne suffit plus en soi. Elle n'a d'éclat que si elle est mise en valeur par la culture, la *lux scientiae*. Mais le critère le plus important semble être à ses yeux la vertu, la *lux conscientiae* : en effet, certains érudits, membres de l'aristocratie sénatoriale, sont l'objet de vives critiques, comme le cousin d'Ennode, Astyrius, pourtant *senator et doctus*, auquel Ennode reproche de consulter les oracles, de se livrer à des pantomimes et de vivre dans la « boue charnelle⁷⁷⁷ ». Au contraire, ne pas posséder d'origines nobles n'empêche pas certains d'être des figures de la lumière si elle font preuve d'un style et d'une morale irréprochables, comme Césaire d'Arles, dans lequel brille la « lumière de l'éloquence et des œuvres⁷⁷⁸ ». Le symbolisme de la lumière, on le voit, n'est pas exprimé de façon abstraite : il s'incarne dans des personnes, souvent des correspondants présentés comme des *exempla*, des figures de la lumière : Speciosa, « lumière de l'Église⁷⁷⁹ » et « splendeur sans nuage d'une conscience intègre⁷⁸⁰ » ; le questeur de Ravenne, Faustus⁷⁸¹, principal correspondant d'Ennode ; le fils de Faustus, le jeune consul Avienus⁷⁸², « s'est mis à briller⁷⁸³ » et a montré « le chemin de la vertu pour le combat capital⁷⁸⁴ » ; le *grammaticus* Pomerius, « lumière de la science⁷⁸⁵ », qui fait le lien entre la culture profane et la culture chrétienne ; Boèce, enfin, qui « élève l'aurore

⁷⁶⁹ Epist. 7, 19, 4 à Simplicianus : *in Matutina luce meridiano fulgore rutilasti*.

⁷⁷⁰ Epist. 1, 19, 3 à Deuterius : *utraque luce* ; epist. 3, 26, 1 à Avienus : *gemina luce*.

⁷⁷¹ Epist. 1, 5, 6 à Avienus.

⁷⁷² Epist. 8, 1, 3 à Boèce.

⁷⁷³ Epist. 2, 6, 1 à Pomerius.

⁷⁷⁴ Epist. 9, 10, 1 à Celsus.

⁷⁷⁵ Epist. 7, 14, 1 à Archotamia.

⁷⁷⁶ Voir chapitre 5, p. 171-175.

⁷⁷⁷ Epist. 1, 24, 3 à Astyrius : (...) *in illa carnis quam tu diligis illuue* (...).

⁷⁷⁸ Epist. 9, 33, 6 à Césaire évêque : *in te lux conuenit sermonis et operis*.

⁷⁷⁹ Epist. 2, 2, 2 à Speciosa : *lux ecclesiae*.

⁷⁸⁰ Epist. 2, 2, 3 à Speciosa : *bonae splendor sine nube conscientiae*.

⁷⁸¹ Carm. 1, 7, 69 : *lux mea, Fauste*.

⁷⁸² Epist. 2, 11, 3 à Faustus : *serena lux*.

⁷⁸³ Epist. 1, 5, 2 à Faustus : *nouellus consul inluxit*.

⁷⁸⁴ Epist. 1, 5, 3 à Faustus : *ad principalem militiam iter uirtutis ostendit*.

⁷⁸⁵ Epist. 2, 6, 1 à Pomerius : *scientiae lux*.

des discours à une nouvelle lumière et [qui fait] le grand jour dans ses lettres⁷⁸⁶ ». Dans les autres œuvres d'Ennode apparaissent d'autres visages de la lumière, présentes ou passées : l'évêque Épiphane de Pavie, « lumière des évêques », « aurore de la lumière chrétienne⁷⁸⁷ », le moine de Lérins Antoine⁷⁸⁸, le grand Ambroise de Milan⁷⁸⁹ ou encore Avit de Vienne⁷⁹⁰.

Plus que de simples illustrations, ces figures de la « pleine lumière » sont les premières manifestations de la *lux romana* pour laquelle elles luttent dans un monde où s'affrontent les forces de la « lumière » et de la « nuit ».

B. La représentation du monde

1. Des représentations binaires : *perfecti* et *indocti* ; *boni* et *crudeles*

La première représentation ressort de la conception de la « noblesse » que nous avons analysée. Cette définition aboutit à une vision binaire de la société où les *perfecti*, les gens parfaits, forment une élite qui se distingue de tous les autres. Le terme *perfecti* sert à désigner les membres de la noblesse parmi lesquels se range Ennode. Il est employé comme un véritable synonyme de *nobiles* ou *clarissimi* : l'exemple de Jean qui cherche à atteindre « le faite de la perfection⁷⁹¹ » et qui tend vers « la Clarté⁷⁹² » illustre les liens étroits entre la *perfectio* et la *claritas*. Mais ce n'est pas parce qu'un individu est noble qu'il est parfait ; c'est parce qu'il est parfait qu'il peut-être considéré comme « noble ». Cette vision binaire de la société (les *perfecti* et les autres) se retrouve à l'identique dans l'opposition entre les bons auteurs, ceux qui respectent avec succès les devoirs de l'épître, et les auteurs maladroits : « Agréable est le commerce épistolaire quand il émane d'un auteur érudit. C'est en lui qu'éclate la splendeur d'un style poli à la perfection lorsque la richesse de l'expression est bridée par les freins de l'habileté⁷⁹³ ». Et passant ensuite au style rude de l'auteur maladroit, il ajoute : « Qui, étant solidement établi sur la citadelle de l'éloquence, ne mépriserait pas l'affection d'une telle personne ? L'amour d'un inculte pèse sur la conscience des êtres parfaits⁷⁹⁴ ». Cette conception a pour conséquence d'exclure les *indocti* de l'*amicitia* épistolaire et, partant, de l'élite sociale. Le renouvellement de la notion de noblesse, qui traduit, nous l'avons vu, une subordination de l'excellence sociale à l'excellence culturelle et morale, délivre une conception de la société dans laquelle les « nobles » s'opposent aux *indocti*, ceux qui ne parviennent pas à l'excellence culturelle, et aux *profani*, terme générique qui désigne à la fois ceux qui cultivent encore des pratiques

⁷⁸⁶ Epist. 8, 36, 1 à Boèce : *produxisti in lucem nouum iubar eloquii et, dum diem in epistula facis, splendorem recens adeptus crederis iam maturum.*

⁷⁸⁷ Opusc. 3, 142 : *episcoporum lux Epiphanius* ; opusc. 3, 165 : *christianae lucis iubar.*

⁷⁸⁸ Opusc. 4, 41 : *diem nostrum et lucem praesentis saeculi perpetui luminis adeptione commutauit.*

⁷⁸⁹ Carm. 1, 15, 24 : *sedis memento, lux, tuae.*

⁷⁹⁰ Epist. 5, 21, 3 à Avitus : *facta est lux genii uestri conscientiae meae demonstratio.*

⁷⁹¹ Epist. 1, 10, 3 à Jean : *summam perfectionis adeptus es.*

⁷⁹² Epist. 1, 10, 6 à Jean : *sub hac claritatis tuae intentione (...).*

⁷⁹³ Epist. 1, 8, 1 à Firminus : *iucunda sunt commercia litterarum docto auctore concepta : illa in quibus ad unguem politi sermonis splendor effulgorat, ubi oratio diues frenis peritiae continetur.*

⁷⁹⁴ Epist. 1, 8, 2 à Firminus : *Quis non personae talis in eloquentiae arce constitutus spernat affectum ? Grauat conscientiam perfectorum amor indocti.*

païennes et des comportements indignes de la morale chrétienne, mais aussi les chrétiens schismatiques, ceux qui menacent le pouvoir de l'évêque de Rome et qu'Ennode qualifie de *profanissimi*⁷⁹⁵.

La distinction entre les *perfecti* et les autres (*indocti, profani...*) prend place dans une opposition plus large entre les « bons » (*boni*) et les « méchants » (*crudeles*) : « ce que tu as supporté », écrit-il à Euprepia, « est commun aux gens de bien ; mais ce que tu as fait est commun aux gens cruels⁷⁹⁶ ». La structure binaire de la société est donc exprimée par plusieurs répartitions complémentaires. À cet égard, il est frappant de constater qu'Ennode ne reprend pas l'opposition traditionnelle entre les « familles d'origine latine » et les « barbares ». Pour un défenseur de la romanité, cette attitude témoigne d'une évolution importante.

2. L'union des « latins » et des « barbares » ?

En effet, un quart de siècle plus tôt, Sidoine Apollinaire manifestait à l'égard des barbares un profond mépris qui rappelait l'intransigeance d'Ammien Marcellin ou d'Ambroise de Milan⁷⁹⁷ ; or, il semble que le terme même de « barbare » n'ait plus grand sens aux yeux d'Ennode, plus proche sur ce point de Rurice de Limoges et d'Avit de Vienne qui appartenaient, comme lui, à la génération suivante. Durant le schisme laurentien, Ennode n'hésite pas à associer les « barbares » à la douleur de l'Église : « Les nations barbares, même éloignées de notre frontière presque par la terre entière, se lamentent continuellement sur ces malheurs, je crois, et prêtent leurs larmes pour notre consolation⁷⁹⁸ ». Contre les menaces schismatiques, Ennode dessine en paroles un universalisme entre l'Église, la « noblesse » chrétienne et les « barbares ». Celui-ci repose sur une convergence d'intérêt entre les « nations barbares » et les « chrétiens », terme qui désigne pour lui les partisans du pape Symmaque⁷⁹⁹.

La volonté de se rapprocher des élites barbares n'était certes pas nouvelle : dès le IV^e siècle, la conversion au christianisme était ressentie comme « une possibilité de sortir de la barbarie⁸⁰⁰ ». Mais Ennode va plus loin : il associe les Goths – des ariens ! – à son combat contre les schismatiques laurentiens qui appartiennent tous à l'Église et à l'aristocratie sénatoriale. Autrement dit, Ennode se sent plus proche des Goths partisans de Symmaque que des latins catholiques qui soutiennent l'anti-pape Laurent ! Les *Correspondances* de Rurice de Limoges et d'Avit de Vienne illustrent également cette volonté de nourrir de nouvelles alliances avec les élites gothiques : une lettre de Rurice au Wisigoth Freda⁸⁰¹ montre, par exemple, les efforts de l'évêque de Limoges pour renforcer les liens entre les élites wisigothiques et la noblesse gallo-romaine. Les longues lettres d'Avit au roi burgonde

⁷⁹⁵ Opusc. 2, 66.

⁷⁹⁶ Epist. 2, 15, 2 à Euprepia : *Quod sustinuisti, commune cum bonis est : cum crudelibus, quod fecisti.*

⁷⁹⁷ A. Chauvot, *Opinions romaines face aux Barbares au IV^e siècle ap. J.-C.*, 1998 ; sur Ammien Marcellin, p. 483-406 et sur Ambroise, p. 435-440.

⁷⁹⁸ Ennod. epist. 1, 3, 8 à Faustus : *barbaras nationes et a nostro limite toto paene orbe discretas continuis haec conicio lamentis ingemescere et ad solacium nostrum lacrimas commodare.*

⁷⁹⁹ *Ibid.*

⁸⁰⁰ A. Chauvot, p. 480.

⁸⁰¹ Ruric. epist. 1, 11 : *Freda est qualificé domino sublimi semperque magnifico fratri.*

Gondebaud et à son successeur Sigismond⁸⁰², tous deux ariens, montrent aussi l'influence de l'évêque de Vienne qui parvint à convertir Sigismond au catholicisme et joua un rôle de premier plan dans le concile d'Epaone, en 517, qui marqua la conversion officielle des Burgondes au catholicisme. « Témoins d'une ère nouvelle en Italie⁸⁰³ », Ennode, Rurice et Avit reflètent l'évolution des élites latines à l'égard des « barbares » et contribuent, à travers leurs épîtres, à l'élaboration d'« une idéologie romano-gothique⁸⁰⁴ ». Ils confirment que la communication épistolaire est au cœur des nouvelles stratégies d'alliance qui jalonnent l'évolution des élites gallo-romaines à l'égard des « barbares » après 476 et manifestent la volonté de construire de nouvelles solidarités. Toutefois, il est frappant de constater qu'Ennode ne gomme jamais le clivage entre latins et « barbares » : lorsqu'il associe les Goths à la douleur de l'Église ou à celle d'Armenius, son ami endeuillé, Ennode n'oublie pas de faire la distinction entre les gens d'origine gallo-romaine et les autres : il évoque la compassion égale du « peuple [d'Armenius] » (*cognata gente*) et des « Goths » : « Le Goth s'afflige avec toi, sans parler de ton propre peuple⁸⁰⁵ ». Mais distinction n'est pas opposition. L'objectif est bien, semble-t-il, de rassembler les « latins » et les « barbares » autour d'un objectif commun : la *lux romana*.

N'interprétons pas cette attitude comme un renoncement à la romanité. Au contraire, ce rapprochement traduit d'abord l'idéal d'une uniformisation culturelle sur la base de la latinité qu'Ennode présente comme le principal facteur de cohésion : « ainsi donc, même si la latinité soutient les gens de son pays et ceux qui fréquentent les palestres de ses études, c'est chose admirable à dire qu'elle aime aussi les étrangers⁸⁰⁶ ». Sur les ruines de l'Empire, la *latinitas* rassemble tous ceux qui la cultivent. C'est pourquoi elle demeure, comme pour Sidoine, le fondement de tout universalisme⁸⁰⁷. Mais un autre fondement s'y ajoute : la défense de Symmaque et, à travers lui, d'une nouvelle conception du siège de Rome. La latinité et la primauté du successeur de Pierre sont donc les piliers d'un rapprochement qui, loin de définir une perte de romanité, sont les fondements d'une romanité nouvelle qu'exprime le thème de la *lux romana*. Ce besoin de cohésion et l'élaboration d'une nouvelle romanité répondent à un sentiment d'éclatement du monde dont témoigne la représentation de l'espace.

3. Un espace morcelé et fragile

a) Deux espaces distincts : le monde « romain » et les « pays lointains »

La communication épistolaire étant « un dialogue entre absents », une conversation entre des êtres éloignés, les correspondances sont propices à une représentation de l'espace à travers l'évocation des distances et de la transmission des lettres. La « géographie ennodienne » qui ressort des deux premiers livres fait apparaître deux ensembles

⁸⁰² Voir en particulier l'epist. 6 à Gondebaud et l'epist. 23 à Sigismond sur la conversion au catholicisme et l'epist. 8 au pape Symmaque sur la conversion de Sigismond.

⁸⁰³ S. Teillet, *Des Goths à la nation gothique. Les origines de l'idée de nation en Occident du V^e au VII^e siècle*, 1984, p. 271-280, « Les premiers témoins d'une ère nouvelle en Italie : Eugippe et Ennode ».

⁸⁰⁴ Id., p. 281 sq.

⁸⁰⁵ Ennod. epist. 2, 1, 5 à Armenius : *tecum, ut taceam de cognata gente, Gothus adfligitur*.

⁸⁰⁶ Epist. 2, 6, 4 à Pomerius : *etsi indigenas et inter studiorum suorum palestra uersatos fulcit latinitas, mirum dictu, quod amat extraneos*.

⁸⁰⁷ Voir Inglebert, p. 676.

radicalement distincts. Le premier, le monde connu, correspond au territoire ostrogothique : il englobe l'Italie, du Latium à la Ligurie, et s'étend jusqu'à la Provence qui ne fut rattachée au royaume ostrogothique qu'en 508 mais qui est le pays d'origine d'Ennode : c'est le monde civilisé, le monde « romain » dont le roi de Ravenne Théodoric cultive la grandeur ; il s'oppose au second ensemble, celui des « pays lointains ». L'épist. 2, 15 à Euprepia, accusée d'avoir négligé ses devoirs familiaux durant son voyage « jusqu'aux confins de la terre (...) là où le soleil se couche⁸⁰⁸ », donne une image négative de ces terres inconnues.

La division de l'espace en deux parties inégales traduit une géographie des valeurs et des sentiments. En quittant l'Italie, Euprepia a « adopté la mentalité des habitants du pays chez qui [elle] est allée⁸⁰⁹ » ; « le cœur de [son] pieux amour s'est glacé⁸¹⁰ » ; « Tu as », poursuit son frère, « changé de région et tu as renié ton serment de piété. En effet, en renonçant à la communion avec l'Italie, tu l'as rejetée à l'égard non seulement de tes amis mais aussi des êtres les plus proches. Pour finir, tu as changé de cœur en changeant de pays⁸¹¹ ». L'opposition entre l'Italie et le reste du monde correspond à celle de la civilisation (piété familiale, devoirs, religion) et de la barbarie que reflète « la mentalité des habitants de ces provinces⁸¹² ».

b) Montagnes et cités : une géographie des personnes et des sentiments

Toutefois, il serait faux de croire que les territoires « civilisés » sont uniformes et paisibles. Il existe aussi, même en Italie, des lieux qui suscitent le mépris d'Ennode. Ils sont tous dépourvus de lumière, comme le Larius, près de « Côme la sombre⁸¹³ », qui ressemble à des « tombeaux » (*sepulchra*⁸¹⁴) : « L'atmosphère y est continuellement pluvieuse, le ciel menaçant et, en quelque sorte, le cours d'une vie se passe sans jamais profiter de la pleine lumière⁸¹⁵ ». Ces sites alpestres sont propices à l'immoralité comme le montre également la conduite honteuse d'Astyrius, le cousin d'Ennode qui s'est retiré dans les Alpes où « le froid règne sans fin » (*sine successione frigus*⁸¹⁶). Le mal se traduit une fois encore par l'absence d'éclat, par les « ténèbres de nos mérites⁸¹⁷ ».

Si les lieux hostiles sont le plus souvent loin des villes, certaines cités suscitent des inquiétudes, comme Rome dont le sort préoccupe tous les hommes « même éloignés de notre frontière⁸¹⁸ ». Les autres villes évoquées sont les lieux familiers d'Ennode : si le nom de

⁸⁰⁸ Epist. 2, 15, 3 à Euprepia : *ad ultima terrarum confinia (...) in occasu solis.*

⁸⁰⁹ Epist. 2, 15, 4 à Euprepia : *Suscepisti mentem prouincialium, quos adisti.*

⁸¹⁰ Epist. 2, 15, 3 à Euprepia : *frigidum pii amoris pectus habuisti.*

⁸¹¹ Epist. 2, 15, 4 à Euprepia : *Mutasti regionem et propositum pietatis abdicasti. Nam abiurans Italiae communionem, non solum circa amicos, sed etiam circa interna pignora reppulisti. Postremo animae tibi mutatio adcessit commutatione telluris.*

⁸¹² Voir note 11.

⁸¹³ Epist. 1, 6, 4 à Faustus.

⁸¹⁴ Epist. 1, 6, 6 à Faustus.

⁸¹⁵ Epist. 1, 6, 5 à Faustus : *ubi aer pluuius perenniter et minax caelum et quaedam uitae sine tota luce transactio.*

⁸¹⁶ Epist. 1, 24, 2 à Astyrius : *sine successione frigus.*

⁸¹⁷ Epist. 1, 7, 1 à Faustus : *morum nube ; meritorum nostrorum nebulis.*

⁸¹⁸ Epist. 1, 3, 8 à Faustus : *nationes (...) a nostro limite toto paene orbe discretas.*

Milan, où il est diacre, est à peine cité⁸¹⁹, la région de la Ligurie est décrite comme une terre désolée, un champ de ruine en « cendres » (*in cineribus*⁸²⁰). En comparaison, Ravenne est un lieu de lumière : c'est la capitale, la ville de la Cour, où tout le monde est occupé sans cesse⁸²¹ et où résident ses correspondants influents (Faustus, Liberius,...). Mais Ravenne est un lieu ambigu : cette ville de pouvoir, où il se rend lui-même⁸²², est naturellement la source d'inquiétudes⁸²³. Car Ennode doit sans cesse entretenir son souvenir à la Cour s'il veut un tant soit peu influencer le cours des choses et obtenir des décisions favorables. Dans ce tableau inquiet des villes italiennes, Pavie fait figure d'exception, comme une sorte de paradis : Pavie, c'est la ville de Speciosa, la religieuse qu'il vénère, c'est le siège qu'occupait Épiphane, la « lumière des évêques », où, plus que tout, il désire se rendre.

La représentation des lieux dessine une géographie des sentiments qui reflète la répartition des correspondants dans l'espace. Ennode aimerait leur rendre visite plus souvent mais les difficultés de transport rendent les distances presque infranchissables. Plusieurs épîtres évoquent la « pénibilité » des voyages entre Milan et Pavie ou, pis encore, entre Milan et Ravenne. Envoyé en mission à Pavie par l'évêque de Milan, Ennode écrit par exemple à Speciosa qu'il s'était rendu aux portes de Pavie après avoir franchi « tous les obstacles d'un pénible voyage » (*molesti itineris*) qui lui avait valu une grande « fatigue » (*fatigationis*) et « un très grand effort » (*summo labore*)⁸²⁴. Dans une autre épître à Fauste, Ennode s'empresse de rassurer son ami après son retour de Ravenne : « je suis arrivé à Milan en bonne santé, grâce à l'aide du Christ, tout en supportant mal, au retour, la rapidité que, sous la contrainte de l'hiver, j'ai souhaitée peut-être à contre cœur⁸²⁵ ». Ces témoignages montrent que les mauvaises conditions de transports, les distances et les aléas de la route ne facilitent pas le déplacement des personnes dans l'Italie du Nord au début du VI^e siècle. La représentation d'un espace fragile et morcelé contribue, *a contrario*, à la valorisation des correspondances. En effet, la géographie épistolaire – qui feint d'ignorer les nouvelles frontières politiques – délivre une lecture symbolique d'un monde insaisissable et obscur que vient éclairer « la lumière des échanges épistolaires⁸²⁶ ».

Aussi discrète soit-elle, la représentation de l'espace n'est donc pas un simple décor. Elle est l'image d'un monde où point, au travers des épîtres, la « nouvelle lumière ». Recomposant un espace qui lui est propre, la *Correspondance* délivre aussi une conception singulière du temps ancrée dans l'eschatologie chrétienne.

C. Une vision eschatologique de l'histoire

Le thème de la lumière entretient un rapport étroit avec le temps puisque la Création de la lumière, dans la Genèse, marque l'alternance du jour et de la nuit, c'est-à-dire le

⁸¹⁹ Epist. 2, 25, 2 à Faustus : *Mediolanum (...) perueni*.

⁸²⁰ Epist. 2, 19, 1 à Constantius.

⁸²¹ Epist. 2, 17, 2 à Constantius : (...) *inter occupationes et excubias, quibus uniuersos Rauenna dstringit (...)*.

⁸²² Epist. 2, 25, 1 à Faustus.

⁸²³ Epist. 2, 17, 2 à Constantius : (...) *mei cura non ponitur*.

⁸²⁴ Epist. 2, 3, 1 à Speciosa.

⁸²⁵ Epist. 2, 25, 2 à Faustus : *Mediolanum salua corporis ualitudine Christo prosequente perueni male ferens quam in redeundo hieme inpellente (...) celeritatem*.

⁸²⁶ Epist. 1, 12, 2 à Avienus : (...) *generis epistolaris alloquii lux*.

commencement du temps. L'importance du thème de la lumière, chez Ennode, est liée à cette valeur primordiale car la *lux romana* est conçue comme le commencement d'un temps nouveau : loin de la lumière trompeuse du passé et malgré l'obscurité du présent, Ennode annonce la lumière éclatante de l'avenir.

1. La lumière trompeuse du passé

L'utilisation des termes complexes comme *antiquitas*, *tempus*, *aeuum*... révèle d'abord une distinction, dans l'esprit d'Ennode, entre l'histoire romaine qu'il a apprise et celle qu'il est en train de vivre. Si l'éclat de la première est en grande partie exagéré et surfait, les difficultés de la seconde sont annonciatrices d'un avenir lumineux.

Certes, Ennode manifeste un grand respect pour les hommes du passé, pour ceux qui remplissaient des charges prestigieuses⁸²⁷ ou pour les grands auteurs de l'Antiquité⁸²⁸. Il ne manque jamais une occasion de rappeler leur nom, fût-ce par prétérition : « Passons sur les Fabius, les Torquatus, les Camillus, les Decius (...)»⁸²⁹. La mémoire est en effet un devoir fondamental dans le monde fragile et morcelé dans lequel il vit. Elle est le socle de l'identité, une condition de l'existence même. Mais elle est également une résistance à la disparition. C'est pourquoi Ennode prie ses correspondants de se « souvenir de lui⁸³⁰ », insiste sur les dangers de l'oubli poussiéreux⁸³¹ et vante l'efficacité de sa « mémoire voleuse⁸³² » lorsqu'une œuvre littéraire lui passe entre les mains.

Toutefois, Ennode ne se laisse jamais impressionner par l'aura des hommes du passé car il est persuadé que leurs mérites ont été largement exagérés : « Que lui [= Avienus] cède le pas la gloire des anciens qui ont dû leur noblesse aux inventions des érudits, qui achètent leur mérite à celui qui le rapporte avec des mots glorieux et prétentieux ! Car il faut bien que la maigreur du sujet soit compensée par les ressources du narrateur, que le mérite qui n'existe pas dans le fond y soit introduit par les processions du style⁸³³ ». Le mot *antiquus*, comme adjectif ou substantif, est souvent employé dans un contexte péjoratif, comme dans les expressions *in antiquorum praeconiis*⁸³⁴ ou *antiquum puluerem*⁸³⁵. Ces exemples montrent que le passé glorieux de Rome n'est pas l'objet d'une vénération aveugle. Son éclat est dévalorisé par une certaine méfiance qui a pour objectif de nourrir l'espoir d'une « lumière » supérieure. Celle-ci est pourtant encore voilée par les difficultés du présent.

2. L'obscurité du présent : le temps des menaces...

⁸²⁷ Epist. 1, 5, 2 à Faustus : *uetustorum fascium*.

⁸²⁸ Epist. 1, 5, 10 à Faustus : *aurum Demosthenis et ferrum Ciceronis* ; epist. 1, 16, 3 à Florianus : *Tulliani profunditas gurgitis, Crispi proprietas, Varronis elegantia*.

⁸²⁹ Epist. 1, 5, 5 à Faustus : *ut taceam Fabios Torquatos Camillos Decios (...)*.

⁸³⁰ Epist. 1, 1, 6 à Jean : *... ut mei sedulo meminisse digneris* ; epist. 1, 18, 6 à Avienus : *si mei memor es, pigrum te esse non conuenit* ; epist. 2, 2, 3 à Speciosa : *mei, si mereor, meminisse dignare* ; epist. 2, 5, 1 à Laconius : *mei immemores*.

⁸³¹ Epist. 1, 22, 3 à Opilion : *me ad antiquum puluerem uestri reduxit obliuio*.

⁸³² Epist. 2, 11, 2 à Faustus : (...) *quod ad fructum, quantum aestimo, bonae opinionis reposcenti memoria furante subdixeram*.

⁸³³ Epist. 1, 5, 5 à Faustus : *cedant huic priscorum laudes, quibus nobilitatem doctorum commenta pepererunt, quae faleratis uerborum superciliis meritum a relatore mercantur. Necesse enim est exilitatem thematis narrantis opibus ampliari, ut dos, quae in materia non inuenitur, stilli processionibus inseratur*. Voir aussi epist. 1, 5, 8 : *in antiquorum praeconiis vetus fama blanditur*.

⁸³⁴ Epist. 1, 5, 8 à Faustus.

⁸³⁵ Epist. 1, 22, 2 à Opilion.

Malgré le caractère allusif du style épistolaire, Ennode évoque souvent les peines, les douleurs et les « dangers présents⁸³⁶ ». Le tableau de Rome suscitant l'inquiétude de tous les peuples de la terre⁸³⁷ et celui de la Ligurie en cendres⁸³⁸ illustrent les « malheurs de temps⁸³⁹ » causés par des « ennemis » et des « adversaires » omniprésents dans ces lettres mais qui ne sont jamais nommés⁸⁴⁰. Ennode stigmatise ainsi l'immoralité de ses contemporains comme en témoignent les termes employés (*uitia temporis*⁸⁴¹, *labe temporis*, *meritorum nostrorum nebulis*⁸⁴²). Cette description éthique du malheur est renforcée par le sentiment que le monde est en danger de mort. Cette menace, qui traverse les épîtres, est suscitée par ces « ennemis » qui, comme l'adversaire schismatique de Constantius, sont des « esclaves de la mort⁸⁴³ ».

L'obscurité des temps et le risque de la mort sont des thèmes inhérents à l'eschatologie chrétienne : l'annonce de l'avènement de la Jérusalem céleste n'a de sens que si le présent est source de douleurs⁸⁴⁴. C'est pourquoi il faut interpréter avec prudence la déploration sur le présent qui ne renvoie pas seulement à des événements réels. Mais la « tristesse⁸⁴⁵ » d'Ennode dans les livres I et II de la *Correspondance* est étroitement liée au schisme laurentien⁸⁴⁶. Si cette crise n'est pas l'unique cause de la dévalorisation du présent, son règlement laisse présager des temps meilleurs et permet de nourrir la confiance dans l'avenir.

3. ...et de l'espoir : la confiance en un avenir lumineux

Cette espérance est toujours justifiée par le secours de Dieu qui apaise les douleurs du présent et donne l'espoir d'un avenir meilleur : « En vérité, rendons grâce à la Trinité que nous vénérons et honorons, notre Dieu, qui sous la distinction et l'admirable égalité des personnes (...) a tourné notre tristesse en bonheur et qui a fait des larmes, compagnes des douleurs, les servantes de la joie⁸⁴⁷ ». La confiance en Dieu tient à l'accomplissement d'un plan divin qui conduit les hommes vers la « splendeur d'un siècle d'or⁸⁴⁸ » et que ne comprennent que des êtres d'exception comme Faustus : « il a de bonnes raisons de connaître à l'avance l'aboutissement de la sentence divine celui qui sait en comprendre la

⁸³⁶ Epist. 2, 24, 2 à Faustus : *tumida inimicorum ceruix*.

⁸³⁷ Epist. 1, 3, 8 à Faustus.

⁸³⁸ Epist. 2, 19, 1 à Constantius.

⁸³⁹ Epist. 2, 18, 2 à Jean : *temporum mala*.

⁸⁴⁰ Epist. 2, 10, 4 à Faustus : *aduersarium mala ; inimicorum damna*.

⁸⁴¹ Epist. 1, 10, 2 à Jean.

⁸⁴² Epist. 1, 7, 1 à Faustus.

⁸⁴³ Epist. 2, 19, 17 à Constantius : *mancipium mortis*.

⁸⁴⁴ Jo. 16, 20-25.

⁸⁴⁵ Epist. 2, 16, 4 à Faustus : *inter maeroris sarcinas*.

⁸⁴⁶ Les allusions au « malheur des temps » font notamment référence aux violences consécutives au schisme laurentien : voir chapitre 6, p. 187, note 40 sq.

⁸⁴⁷ Ennod. epist. 1, 20, 1 à Faustus : *Vere gratias Trinitati, quam ueneramur et colimus, Deo nostro, quae sub personarum distinctione et aequalitate mirabili (...) planctum nostrum uertit in gaudium, quae dolorum comites ad obsequium laetitiae lacrimas commutauit*.

⁸⁴⁸ Epist. 1, 7, 1 à Faustus : *aurei saeculi candor*.

nature à partir de la sérénité des actions humaines⁸⁴⁹ ». L'« aboutissement de la sentence divine » (*sententiae caelestis finem*) traduit une vision eschatologique de l'histoire qui nourrit l'espoir d'Ennode en l'avenir.

a) Vers « le siècle meilleur » et « la fin des temps »

Cette espérance apparaît notamment dans la valorisation de tout ce qui est nouveau. L'adjectif *nouus* est toujours employé positivement : par exemple, Ennode félicite Jean pour la « nouveauté de ses pensées » et « la nouveauté de sa conversation⁸⁵⁰ » ; il présente aussi l'accession du « nouveau consul » Avienus comme une source de lumière⁸⁵¹. La réalisation du plan divin est l'assurance d'un avenir meilleur. Le cours de l'histoire s'étend donc entre un « âge d'or⁸⁵² » que les anciens situaient dans un passé mythique et l'avènement prochain d'un « siècle d'or⁸⁵³ ». Il est frappant de constater qu'Ennode n'utilise pas le mot *aetas* pour désigner cet horizon mais celui de *saeculum*⁸⁵⁴. Si le premier terme est figé dans la représentation profane d'un état d'innocence, le second inscrit la « lumière » tant attendue dans l'histoire. Cette conception historique confère une valeur dynamique à cette espérance qui ne peut aboutir qu'avec l'intervention active des hommes. La représentation du « siècle d'or » ne désigne donc pas un état de béatitude immobile mais une construction historique toujours perfectible. C'est pourquoi Ennode ne parle jamais d'une « éternité excellente » mais d'un « siècle meilleur⁸⁵⁵ » : il n'emploie jamais le superlatif *optimus* mais seulement le comparatif *melior*. Cette conception dynamique du « siècle d'or » n'est pas incompatible avec l'évocation de la « fin des temps » (*extremitas temporum*⁸⁵⁶). En effet, Ennode montre que cet horizon idéal est en germe au début du VI^e siècle : « même à la fin des temps, [la Ligurie] n'a pas renoncé à la gloire d'enfanter. Dans les cendres encore, elle nourrit un foyer, ennemi des vices, dans les braises duquel la flamme, qui venge les crimes, ne meurt pas (...)»⁸⁵⁷ ». L'*extremitas temporum* n'exprime donc pas la fin de l'histoire mais au contraire la nécessité permanente de l'action, ce qui confère aux correspondances une fonction majeure.

⁸⁴⁹ Epist. 2, 24, 3 à Faustus : *Bene enim sententiae caelestis finem praenoscit, qui novit qualitatem eius de actuum humanorum serenitate colligere.*

⁸⁵⁰ Epist. 1, 1, 4 à Jean : *nouitatem sensuum monstras (...) et ueteris decora novelli uincis nitore conloquii.*

⁸⁵¹ Epist. 1, 5, 2 à Faustus : *nouellus consul inluxit.*

⁸⁵² Le thème de l'âge d'or est naturellement fréquent (voir Verg. ecl. 4, 8-9 ; Ov. met. 1, 27 ; 2, 92 ; Calp. ecl. 1, 42-45). Mais Ennode ne célèbre pas la renaissance d'un âge d'or comme la plupart de ses prédécesseurs païens : il place en Dieu l'espoir d'un avenir « meilleur » qui n'a, semble-t-il, jamais encore existé. Cette eschatologie de l'âge d'or n'est pourtant pas propre à la pensée chrétienne : voir Verg. ecl. 4, 8-9, éd. et trad. E. de Saint-Denis, 1987, p. 60 (CUF) : *Tu modo nascenti puero, quo ferrea primum / desinet ac toto surget gens aurea mundo / casta, faue, Lucina* ; « Daigne, seulement, chaste Lucine, favoriser la naissance de l'enfant qui verra pour commencer, disparaître la race de fer, et se lever, sur le monde entier, la race d'or »).

⁸⁵³ Ennod. epist. 1, 7, 1 à Faustus : *aurei saeculi candor.*

⁸⁵⁴ Epist. 1, 13, 1 à Agapitus : *bona melioris saeculi* ; epist. 2, 1, 8 à Armenius : *melioris saeculi* ; epist. 2, 6, 2 à Pomerius : *haec melius secuturis reseruanda temporibus.*

⁸⁵⁵ Voir note précédente.

⁸⁵⁶ Epist. 2, 19, 1 à Constantius.

⁸⁵⁷ Epist. 2, 19, 1 à Constantius : *nobilitatem pariendi nec in temporum extremitate deposuit. Inimicum uitii adhuc et in cineribus nutrit incendium, in cuius fauillis ultrix criminum flamma non moritur (...).*

b) L'écriture et l'action

L'expression nuancée de la lumière montre que celle-ci n'est jamais statique ou contemplative. Elle n'est jamais acquise mais doit se conquérir par les stratégies culturelles, sociales, religieuses et politiques que nous avons étudiées. L'annonce et la célébration de la *lux romana* impliquent donc un appel à l'action, comme le montre la condamnation de la paresse : « il ne convient ni à un homme aimant ni à un homme éloquent de se montrer paresseux⁸⁵⁸ ». Ennode ne supporte pas d'être lui-même accusé de négligence⁸⁵⁹ ! La nécessité d'agir s'exprime également dans l'éloge de l'*inpudentia*, par laquelle Ennode commence l'epist. 1, 3 à Faustus⁸⁶⁰. Il y justifie son insistance par une référence aux *Évangiles (Luc, 11, 8-9)*⁸⁶¹. L'appel à l'action est présenté comme une collaboration de l'homme au plan divin puisque le secours de Dieu est immanent aux bonnes activités humaines : « tout doit être rapporté à Dieu à qui revient d'ordonner l'action des hommes⁸⁶² ». Cette confiance dans l'engagement des hommes montre que l'epist. 2, 19 à Constantius n'est pas seulement un texte de commande. Ennode défend la collaboration de la grâce divine et du libre arbitre contre une interprétation radicale de l'augustinisme qui refusait aux hommes la moindre initiative. Cette conception fataliste ruinait, selon la théologie provençale, l'efficacité de la prédication et contredisait, aux yeux d'Ennode, le cheminement vers un siècle meilleur.

Son intérêt pour l'écriture exprime également sa confiance dans l'influence des hommes sur le cours de l'histoire. Car l'écriture a de multiples pouvoirs : elle apaise les souffrances des vivants⁸⁶³, conduit à une forme d'immortalité⁸⁶⁴ et façonne le réel. L'epist. 1, 6 à Faustus souligne en effet le pouvoir de l'écriture et de l'auteur *artifex* qui peut « rendre sublimes⁸⁶⁵ » les réalités décevantes de la nature⁸⁶⁶. Par son efficacité, le *sermo épistolaire*⁸⁶⁷ est donc bien un instrument majeur de l'action culturelle, religieuse et politique. Il montre que les diverses activités d'Ennode ont un objectif complémentaire, l'affirmation d'un nouvel universalisme romain.

⁸⁵⁸ Epist. 2, 7, 6 à Firminus : (...) *pigrum esse nec diligentem conuenit nec facundum*.

⁸⁵⁹ Epist. 2, 21, 1 à Albinus : *tamquam deses accusor*.

⁸⁶⁰ Voir sur ce thème l'epist. 1, 3, 1-2 à Faustus et l'epist. 1, 25, 2 à Olybrius et Eugenés.

⁸⁶¹ Luc. 11, 8-9, éd. R. Gryson, 1994⁴, p. 1629 : *dico uobis et si non dabit illi surgens eo quod amicus eius sit propter improbitatem tamen eius surget et dabit illi quotquot habet necessarios. Et ego uobis dico petite et dabitur uobis* : « je vous le dis, même s'il ne se lève pas pour les lui donner en qualité d'ami, il se lèvera du moins à cause de son impudence et lui donnera tout ce dont il a besoin. Et moi je vous dis : demandez et l'on vous donnera » (trad. *La Bible de Jérusalem*).

⁸⁶² Ennod. epist. 2, 25, 2 à Faustus : *ad Deum cuncta referenda sunt, cui adiacet humana facta componere* (...).

⁸⁶³ Epist. 2, 1 à Armenius ; 2, 10, 4 à Faustus ; 2, 16, 4 à Faustus.

⁸⁶⁴ Epist. 2, 1, 3 à Armenius ; epist. 1, 5, 3 à Faustus : *si qua est saecularium reuerentia dignitatum, si quis honos est hominem uiuere post sepulcra, si quid prouidit astutia ueterum, per quod ab hominibus anni uincantur indulti*.

⁸⁶⁵ Epist. 1, 6, 2 à Faustus : *fecit eas relatore sublimes*.

⁸⁶⁶ Mais si l'art est supérieur à la nature, l'« artiste » ne doit jamais oublier qu'il tire son pouvoir de Dieu. L'artiste est *artifex* (epist. 2, 13, 1) parce que Dieu est *artifex* (epist. 1, 6, 1). Autrement dit, la rhétorique, l'écriture et la création humaine ne sont jamais que des modes d'expression de la grandeur divine. L'image de l'*artifex deus* est traditionnelle dans la littérature chrétienne (voir Min. Fel. 17, 11 ; Hier. epist. 124, 8, 3).

⁸⁶⁷ On comparera cette conception de l'écriture aux fonctions politiques du langage épistolaire chez Grégoire le Grand : voir M. Banniard, « *Zelum discretionis condire* : langages et styles de Grégoire le Grand dans sa correspondance », dans *Papauté, Monachisme et Théories politiques (Mélanges offerts à M. Pacaut)*, « I. Le pouvoir et l'institution ecclésiastique », 1994, p. 29-46.

D. La *lux romana* : permanence et renouvellement de la romanité

1. La *lux romana* : une *lux ecclesiae* ?

Fortement influencés par la tradition scripturaire et le néo-platonisme, les Pères de l'Église ont accordé une place centrale au symbolisme de la lumière. Liée à la connaissance de Dieu dans l'Ancien Testament, la lumière « illumine les hommes⁸⁶⁸ » qui refusent les ténèbres et exprime la divinité du Christ, de son baptême à sa transfiguration. Toutefois, les représentations de la lumière montrent que le symbolisme de la lumière ne traduit pas chez Ennode une expérience mystique ni cognitive. Il est résolument ancré dans la « catholicité » définie dans un sens théologique, le rayonnement universel de la véritable Église, mais aussi institutionnel, l'ensemble des églises unies et soumises à l'Église de Rome.

Les figures de la lumière sont presque tous des religieux ou des clercs, comme *Speciosa, lux ecclesiae*⁸⁶⁹ : les exceptions (Faustus, son fils Avienus et Boèce) ont pour point commun d'être des êtres « sereins ». Or, la « sérénité » est la plus haute expression de la lumière religieuse : elle manifeste le rayonnement de la lumière divine : « disperse les nuées et les pesanteurs de la masse terrestre / et fais éclater ta splendeur ; car c'est Toi le ciel serein (...)»⁸⁷⁰. Par extension, la « sérénité » est aussi la vertu des hommes qui font rayonner cette lumière dans l'obscurité, comme le montre encore le portrait de l'homme serein dans *la Consolation de Philosophie* : « l'homme serein à la vie bien réglée, / qui foule aux pieds le destin orgueilleux, / Dévisage bien droit l'une et l'autre Fortune / Et sait garder un front invaincu : la mer enragée et ses menaces / quand elle agite les flots qu'elle fait bouillonner (...) ne pourra l'émouvoir⁸⁷¹ ». Or, ce portrait correspond à l'image de Faustus, « l'honneur de Rome », qui est l'incarnation de la *lux romana*. Figure éminente de l'aristocratie sénatoriale, questeur de Ravenne, Faustus est aussi un grand orateur : « (...) tu n'auras rien de commun avec les plus grandes [terres] si le Seigneur Faustus, essence de l'éloquence romaine, ne s'approche pas de toi avec sérénité⁸⁷² ». Les lieux qu'il décrit bénéficient d'une nouvelle lumière, comme le montre sa description du Larius, le lac de Côme⁸⁷³ : « j'ai écrit cela (...) pour que le lecteur reconnaisse de cette façon qu'il vaut mieux lire une Côme de votre plume que la voir elle-même⁸⁷⁴ ». Mais cette lumière n'est pas seulement celle de la latinité. C'est celle d'une latinité au service de la religion chrétienne, comme le confirme une lettre d'Ennode au pape Symmaque qui proclame la « sainteté des

⁸⁶⁸ Jo. 8, 12, p. 1673 : *ego sum lux mundi ; qui sequitur me non ambulabit in tenebris sed habebit lucem uitae* ; « je suis la lumière du monde. Celui qui vient à ma suite ne marchera pas dans les ténèbres ; il aura la lumière qui conduit à la vie » (trad. *La Bible de Jérusalem*).

⁸⁶⁹ Ennod. epist. 2, 2, 2 à *Speciosa*.

⁸⁷⁰ Boeth. cons. 3, carm. 9, 25-26, éd. W. Weinberger, 1934, p. 64 (CSEL 67) : *dissice terrenae nebulas et pondera molis / atque tuo splendore mica ; tu namque serenum (...)*.

⁸⁷¹ Id., 1, carm. 4, 1-7, p. 7 : *quisquis composito serenus aevo / fatum sub pedibus egit superbum / fortunamque tuens utramque rectus / inuictum potuit tenere uultum, non illum rabies minaeque ponti / uersum funditus exagitantis aestum / (...) mouebit* (trad. J.-Y. Guillaumin).

⁸⁷² Ennod. epist. 1, 6, 3 à Faustus : (...) *nihil tibi commune cum maximis, si ad te domnus Faustus Romani status eloqui, non serenus accesserit*.

⁸⁷³ Voir commentaire de l'epist. 1, 6 : chapitre 4, p. 149.

⁸⁷⁴ Epist. 1, 6, 5-7 à Faustus : (...) *haec ego (...) scripsi, sed ut ex istis lector agnoscat, Comum per stilum uestrum melius esse legere quam uidere*.

belles lettres⁸⁷⁵ », celles « dans lesquelles on désapprend les vices⁸⁷⁶ ». Manifestant l'éclat de la noblesse par son rang, par son éloquence et sa vertu, Faustus présente une autre qualité qui en fait un ardent défenseur de la *lux romana* : nous avons vu qu'il fut, durant le schisme laurentien, le chef des partisans du pape Symmaque qui défendait une conception souveraine de l'autorité pontificale⁸⁷⁷, destinée à édifier une « métropole spirituelle⁸⁷⁸ » resplendissante.

2. La christianisation des symboles romains : l'exemple de « la curie céleste »

La *lux romana* traduit donc aussi la renaissance de Rome à travers l'affirmation d'un pouvoir proprement romain, comme le montre la référence fréquente à des symboles traditionnels (les « aigles⁸⁷⁹ », la « curie » céleste⁸⁸⁰ », le « triomphe⁸⁸¹ », « les bandelettes » de la tiare épiscopale⁸⁸², etc.). Ainsi Ennode en appelle-t-il directement à la « curie céleste » pour féliciter le jeune consul Avienus : « ces choses-là, je les ai dites davantage avec des larmes de joie à ceux que le sang du martyr ou une confession éclatante a fait inscrire sur l'album de la curie céleste afin qu'ils confortent nos débuts par des succès futurs⁸⁸³ ». L'image équivoque de la *curia caelestis* convient parfaitement à l'éloge du jeune consul Avienus, le *puer-senex* qui incarne la continuité de l'aristocratie après l'Empire et la renaissance de l'antique curie. Elle montre que la joie d'Ennode n'est pas, ou du moins pas principalement, celle d'une revanche ou d'une restauration. Elle insiste sur le caractère religieux de cette renaissance. Les sénateurs sont remplacés par des saints, des martyrs et des confesseurs. La romanité sort des cendres de la Ligurie dans l'éclat de la catholicité.

Le symbolisme de la lumière est au cœur de la célébration de Rome et du pouvoir pontifical : porte-parole des partisans de Symmaque, Ennode prie Dieu, dans une lettre à Faustus, « de répandre l'éclat d'un siècle d'or⁸⁸⁴ » et, saluant le succès de Symmaque, donne finalement la parole à Rome, l'*orbis parens* qui, sur le point de « succomber⁸⁸⁵ »,

⁸⁷⁵ Dict. 12, 1 : *libemus litterarum numini*.

⁸⁷⁶ Epist. 5, 10, 3 à Symmaque : *sancta sunt studia litterarum, in quibus ante incrementa peritiae uitia dediscuntur*.

⁸⁷⁷ Voir chapitre 6, p. 189-192.

⁸⁷⁸ Ch. Pietri, *Roma Christiana*, 1976, p. 1654.

⁸⁷⁹ Ennod. epist. 1, 5, 3 à Faustus : *Stirpis suae gestatura aquilas agmina praeuius antecessit et ad principalem militiam iter uirtutis ostendit*. Les aigles sont le symbole sacré des légions romaines. Ils incarnent ici la permanence de la romanité et l'impulsion donnée par Avienus pour le « combat capital ».

⁸⁸⁰ L'image de la *curia caelestis* apparaît plusieurs fois dans la littérature patristique avant Ennode : Tert. apol. 6 : *curia deorum* ; Aug. ciu. 2, 19 : *angelorum curia*.

⁸⁸¹ Ennod. epist. 2, 14, 2 aux évêques africains : *Quos habeat Christus milites, certamen ostendit ; qui triumphum mereantur, per bella cognoscitur*.

⁸⁸² Epist. 2, 14, 3 aux évêques africains : *Pontificalis apicis infulas*. Les *infulae* sont des « bandeaux » d'origine païenne, utilisées dans les ornements liturgiques chrétiens au sens de « pallium, mitre, chasuble ».

⁸⁸³ Epist. 2, 10, 3 à Faustus : *Sed ista magis illis cum lacrimoso gaudio dixi, quos aut effusus sanguis albo curiae caelestis adscripsit aut clara confessio, qui secundis confirmant primordia nostra successibus*.

⁸⁸⁴ Epist. 1, 7, 1 à Faustus : *deus omnipotens rerum statum (...) aurei saeculi candore perfundat*.

⁸⁸⁵ Epist. 1, 3, 8 à Faustus : (...) *quasi nescire alicui Christiano liceat malum, cui Roma subcumbit*.

« se réjouit de l'éclat d'une nouvelle lumière⁸⁸⁶ ». Le thème de la *lux romana* ne se réduit donc pas au thème traditionnel de la lumière chrétienne mais il reflète l'avènement d'une nouvelle conception de l'Église – médiévale ? – dominée par le siège de Rome aussi bien dans le domaine de la doctrine que dans celui de la discipline ecclésiastique⁸⁸⁷.

3. Théodoric : une préfiguration du « roi chrétien, lumière du Christ » ?

Dès lors, le thème de la *lux romana* traduit aussi, de façon assez subtile, une représentation originale du pouvoir royal⁸⁸⁸ : l'éloge de Théodoric, dans l'épist. 9, 30, – qui contient les thèmes de son *Panegyrique de Théodoric* – confirme que le rayonnement de Rome est inséparable de la lumière du Christ qui implique, à ses yeux, le renforcement de l'Institution pontificale : tout en célébrant la *libertas* que le roi avait rendue au Sénat, Ennode souligne sa tolérance à l'égard de l'Église et son soutien au pape Symmaque durant le schisme laurentien⁸⁸⁹ : il exalte la figure de ce roi arien qui « fait briller les nouvelles générations de la splendeur d'un éclat inattendu⁸⁹⁰ ». Si ce symbolisme de la lumière s'inscrit dans la rhétorique des panégyriques latins traditionnels et si l'on est loin de la représentation du roi carolingien, « phare de l'Europe⁸⁹¹ » qui diffuse la lumière du Christ, la lumière de Théodoric marque une évolution par rapport à la « splendeur impériale » : la lettre au pape Symmaque se termine en effet sur une prière au Christ, lui demandant de « faire durer les bienfaits qu'il a conférés à ses serviteurs en la personne du roi très clément⁸⁹² ». Autrement dit, Théodoric apparaît ici comme un intermédiaire de la lumière divine. Dans cette représentation du roi, qui semble originale, le problème n'est pas de savoir si elle reflète la réalité de l'attitude du roi mais de voir qu'Ennode cherche à construire l'image d'un roi qui fait rayonner la lumière du Christ, moins pour remercier Théodoric (qui était resté très hésitant durant le schisme laurentien) que pour l'influencer et, partant, accélérer l'avènement de la *lux romana*.

4. Les *Épîtres* d'Ennode vues à travers l'histoire pontificale

L'engagement d'Ennode en faveur de la primauté du siège romain s'explique par son attachement à la romanité. Son intense activité dans la chancellerie pontificale rejoint son désir d'entretenir l'éclat des lettres latines : la primauté du siège romain et la vitalité des lettres latines sont les fondements d'un nouvel universalisme romain. Il ne faut donc pas voir de contradiction entre les *épîtres* « culturelles » et les *épîtres* « religieuses ». Il ne faut pas non plus minimiser l'implication d'Ennode au profit de l'autorité pontificale dont les cinquante-quatre premières lettres illustrent la première étape. En reflétant les débuts de son engagement en faveur de Symmaque, elles annoncent, à travers l'exemple de l'épist. 2, 14 écrite sous le nom du pape aux évêques africains, sa contribution à la chancellerie

⁸⁸⁶ Opusc. 2, 129 : *me (...) nouae lucis nitore gaudentem*.

⁸⁸⁷ Voir chapitre 6, p. 190-192.

⁸⁸⁸ Voir Bühner-Thierry (à paraître).

⁸⁸⁹ Ennod. epist. 9, 30, 3-4 à Symmaque : *Deo gratias principe loco, et tota epistulae concinnatione referamus, quia in societatem capituli sui aliquando Romana membra coierunt. Iustum erat, ut et beatus Petrus apostolus sedi suae ecclesiae et senatui liberiori per Dominum partes debitas reformaret*.

⁸⁹⁰ Epist. 9, 30, 9 à Symmaque : *splendore inopinati fulgoris irradiat*

⁸⁹¹ Bühner-Thierry (à paraître).

⁸⁹² Ennod. epist. 9, 30, 9 à Symmaque : *splendore inopinati fulgoris irradiat*.

pontificale⁸⁹³. Il serait nécessaire de considérer l'ensemble de son œuvre pour comprendre le sens de l'engagement qui ressort – partiellement – des livres I et II. Tout d'abord, il semble que la contribution d'Ennode à la chancellerie pontificale ait pris de plus en plus d'importance avec le temps, en particulier sous le règne d'Hormisdas dont nous pensons qu'Ennode fut un proche collaborateur. Mais sans revenir sur cette implication, il faut rappeler qu'Ennode a personnellement contribué à l'élaboration et à la défense d'une conception originale de l'Église fondée sur la primauté pontificale. Il est indispensable de terminer sur cet aspect essentiel – et pourtant méconnu de l'œuvre d'Ennode – afin de relire les cinquante-quatre premières lettres d'Ennode à la lumière de cet engagement.

Le *Libellus pro Synodo*, écrit pour défendre Symmaque contre Laurent, eut une grande importance doctrinale⁸⁹⁴ dans la mesure où il soutient que le pape n'a de compte à rendre qu'à Dieu et qu'il ne peut en aucun cas être mis en accusation par des hommes : « lorsqu'il s'agit d'autres hommes, Dieu a bien voulu que leurs causes soient jugées par des hommes ; mais quant au pontife de ce Siège, il l'a réservé de la manière la plus absolue à son propre tribunal. Il a voulu que les successeurs du bienheureux apôtre Pierre ne fussent justiciables que du Ciel⁸⁹⁵ ». Bien qu'elle ne soit pas le lieu d'un exposé théorique, la *Correspondance* fait également écho à cette idée audacieuse : « l'innocence qui s'attache à sa charge protège le pontife et [qu']il n'a pas besoin de l'aide d'un homme celui qui s'est élevé au-dessus de l'humanité par sa fonction⁸⁹⁶ ». Qu'il s'agisse d'opuscules, de discours ou d'épîtres, plusieurs textes d'Ennode défendent donc, chacun à leur manière, la conception souveraine du pouvoir pontifical que Symmaque a tenté d'imposer.

Le règne de ce pape marque une étape cruciale dans l'histoire du primat pontifical⁸⁹⁷ : le règlement du schisme laurentien lui permet de défendre l'irresponsabilité du successeur de saint Pierre devant les hommes⁸⁹⁸, d'établir un règlement qui préservait l'autonomie des élections pontificales⁸⁹⁹ et d'écarter le contrôle de l'aristocratie sur les biens légués à

⁸⁹³ Voir chapitre 6, p. 181.

⁸⁹⁴ L. Navarra, « Contributo storico di Ennodio », *Augustinianum*, 14, 1974, p. 336 : « due tesi-chiave d'importanza storica : il primato del pontefice romano e la sua ingiudicabilità da parte degli uomini ». Toutefois, malgré son importance doctrinale, le *Libellus pro Synodo* ne peut pas être considéré comme un « traité » puisqu'il s'agit d'un texte de circonstance destiné à répondre à des accusations précises (voir W. Haacke, *Die Glaubensformel des Papstes Hormisdas im acacianischen Schisma*, 1939, p. 152 : « [Ennodius], der Verfasser des erstens uns erhaltenen Traktats *de Romano Pontifice*, wenn wir den *Libellus pro Synodo* so nennen wollen »).

⁸⁹⁵ Ennod. opusc. 2, 93 : *aliorum forte hominum causas Deus uoluerit per homines terminare, sedis istius praesulum suo sine quaestione reseruat arbitrio. uoluit beati Petri apostoli successores caelo tantum debere innocentiam.*

⁸⁹⁶ Epist. 6, 9 à Faustus : ad tutelam pontificis innocentia officii eius comes adsist[it] nec opus est humanis solaciis ei qui humanitatem professione superauit.

⁸⁹⁷ Voir chapitre 6, p. 189-192.

⁸⁹⁸ S. L. Église, « S. Ennodius et la suprématie pontificale au VI^e siècle », *Université Catholique*, 1889, 2, p. 220, p. 400, p. 569 ; 1890, 3, p. 513 ; 4, p. 55.

⁸⁹⁹ Ch. Pietri, *Aristocratie et société cléricale dans l'Italie chrétienne au temps d'Odoacre et de Théodoric*, *MEFRA*, 93, 1, 1981, p. 417-467. Le concile romain convoqué par le pape Symmaque et réuni sous sa présidence le 1^{er} mars 499 *in basilica Petri Apostoli* était chargé d'établir un règlement des élections pontificales.

l'Église⁹⁰⁰ ; enfin, le schisme acacien lui donna l'occasion de réaffirmer la prééminence de l'évêque de Rome sur les autres Églises⁹⁰¹. Si les partisans du pape Symmaque ont bien tenté ainsi de poser les fondements juridiques, économiques et politiques d'une véritable suprématie pontificale, il faut reconnaître que cet idéal contraste avec la réalité de l'autorité du pape au début du VI^e siècle. Les réactions majoritairement hostiles des élites romaines, l'attitude prudente du roi de Ravenne et l'autonomie de certaines églises (en Orient et en Italie) rappellent que l'évêque de Rome était loin d'exercer un tel pouvoir. Le sort personnel d'Ennode suffit à montrer que cet idéal demeurerait utopique : après avoir défendu la primauté⁹⁰² « avec une incomparable éloquence, en Occident et en Orient », Ennode fut écarté par Hormisdas qui dut se résoudre à changer de politique à l'égard de l'Orient.

L'action d'Ennode ne fut pas oubliée pour autant : trois siècles plus tard, dans une lettre écrite par son bibliothécaire Anastase à l'occasion de nouvelles tensions avec Constantinople, le pape Nicolas I^{er} célébrait encore le combat de l'évêque de Pavie *pro Christi fide et statu ecclesiae*⁹⁰³. Au XI^e siècle, le pape Grégoire VII lui rendit un plus grand hommage en plaçant sous l'autorité de « saint Ennodius » une proposition de ses fameux *Dictatus papae*⁹⁰⁴. Ces grandes figures de la papauté confirment que l'idéal pontifical d'Ennode avait contribué à l'édification de l'Église médiévale. Mais comment qualifier cet idéal ? Il ne s'agit pas à proprement parler d'une « utopie », terme qui suggère une construction spéculative. Ennode n'a jamais écrit de traité sur le pouvoir pontifical et il n'a jamais proposé de vision prospective. Les deux premiers livres de la *Correspondance* montrent que la primauté pontificale résulte moins d'une théorisation systématique que de situations de crises où nous plongeant les épîtres plus que tout autre texte.

La postérité d'Ennode dans l'histoire pontificale donne une clef pour entrer dans les deux premiers livres de la *Correspondance* dans la mesure où elle révèle *a posteriori* la cohérence des épîtres. Toutefois, une lecture historique de ces épîtres ne saurait en épuiser totalement le sens. En effet, il faut se rendre à l'évidence : les fonctions culturelles, sociales et religieuses des épîtres ne rendent pas compte entièrement du principal obstacle de cette œuvre, l'écriture épistolaire d'Ennode, qui soulève un paradoxe : comment contribuer à l'avènement de la *lux romana* dans une langue aussi opaque, dans ce *sermo difficilis et obscurus* que critiquait, au XII^e s., l'évêque Arnulf de Lisieux ? Nous avons vu au chapitre 3 que la complexité stylistique s'expliquait d'abord par des particularités de l'écriture épistolaire, comme le style allusif. Mais la difficulté particulière des *Épîtres* d'Ennode est ailleurs, dans une recherche extrême de la préciosité qui, loin de contredire la célébration

⁹⁰⁰ Id., « Évergétisme et richesses ecclésiastiques dans l'Italie du IV^e à la fin V^e s. : l'exemple romain », *Ktêma* 3, 1978, p. 317-337 ; C. Sotinel, « L'évergétisme dans le royaume gothique : le témoignage d'Ennode de Pavie », *art. cit.*

⁹⁰¹ Ch. Pietri, « La conversion de Rome et la primauté du pape (IV^e-VI^e S.) », *Il Primato del Vescovo di Roma nel primo Millennio*, 1991, p. 219-243.

⁹⁰² L'épître *Floriani Abbatis Epistula ad Nicetium papam*, transmise dans *codex Vaticanus*, Palat. 869, a été éditée par F. Vogel dans son édition de l'œuvre d'Ennode (*MGH, aa*, 7) p. LIX-LX : *cuius (=Ennodii) incomparabilem doctrinae facundiam non solum testatur Occidens sed Oriens instructa miratur*.

⁹⁰³ Nicolas I^{er}, *Epist.* 88, éd. E. Perels, Berlin, 1925, p. 469 (*MGH, epa*, 6).

⁹⁰⁴ Grégoire VII, *Dictatus papae*, 23, *PL* 148, col. 408 C.

de la *lux romana*, révèle une tentative d'écriture de la lumière ainsi qu'une habile stratégie de communication.

Chapitre 8. en attendant, les feux et les artifices de l'écriture

« Parlons aussi des labyrinthes, catégorie d'ouvrages les plus prodigieux où l'homme ait épuisé ses ressources⁹⁰⁵ ». Pline, Histoire naturelle, 36, 19, 84.

La première étude sur « la latinité d'Ennodius⁹⁰⁶ » a été donnée, au début du XX^e s., par A. Dubois. Le choix du terme « latinité » est judicieux car il permet de considérer l'écriture d'Ennode dans un ensemble de traits communs aux auteurs de l'Antiquité tardive. Toutefois, nous nous intéresserons en priorité aux éléments les plus caractéristiques de la langue d'Ennode, négligeant quelque peu les billets d'amitié stéréotypés où apparaît moins l'originalité de l'auteur que le formalisme contraint du code épistolaire. Après avoir analysé l'idéal puis la pratique stylistiques des épîtres, nous tâcherons de nous interroger sur le sens de la préciosité tant redoutée d'Ennode, ce *scholasticus* soucieux de mettre son écriture au service de l'Église sans jamais renoncer au plaisir de la littérature⁹⁰⁷.

A. L'idéal stylistique d'Ennode : la « simple beauté »

1. Les *Épîtres* : des « exercices de style »

Le style est une préoccupation essentielle d'Ennode. Même s'il affirme avoir « renoncé aux fleurs de la rhétorique » pour se consacrer aux devoirs de son ministère, il supporte mal les critiques sur sa langue, surtout lorsqu'elles émanent d'un *grammaticus* comme Pomerius⁹⁰⁸ : « si jadis, quand je me délectais encore des études littéraires toutes nouvelles pour moi, quelqu'un m'avait touché d'un tel coup de dent, j'aurais préparé soit une réplique adaptée pour me justifier soit une objection dont je n'aurais pas eu à rougir⁹⁰⁹ ». Le ton de cette remarque suffit à prouver que la qualité de son style n'est pas chose anodine pour Ennode. Il n'y a pas de contradiction entre le renoncement aux « fleurs de la rhétorique » et le souci du style car celui-ci est partie intégrante de l'efficacité épistolaire.

⁹⁰⁵ *Plin. nat. 36, 19, 84, éd. et trad. R. Bloch, 1981, p. 78 (CUF) : dicamus et labyrinthos, uel portentosissimum humani inpendii opus.*

⁹⁰⁶ Dubois, 1903.

⁹⁰⁷ Cet objectif souligne l'importance de la langue – de la « forme » dirait-on – sans laquelle il n'est point de « fond » : les caractéristiques les plus alambiquées du latin d'Ennode ne sauraient être considérées indépendamment de leur contexte historique, comme les « joailleries » surannées d'une langue mourante. Mais elles ne sauraient non plus être subordonnées à quelque fonction que ce soit.

⁹⁰⁸ Ennod. epist. 2, 6, 3 à Pomerius : *Quantum habui praesentium portitoris sancti Felicis assertio, in epistolis meis sine cura dictatis Romanam aequalitatem et Latiaris undae uenam alumnus Rhodani perquirebas.*

⁹⁰⁹ Epist. 2, 6, 5 à Pomerius : *Si me tamen quondam studiorum liberalium adhuc nobilitate gaudentem aliquis tali dente tetigisset, parassem uel quod ad excusationem esset idoneum uel quod non puderet objectum.*

Ennode ne renonce jamais à l'« exercice de style⁹¹⁰ » que constitue l'écriture des épîtres. L'expression *stili exercitium* pourrait même indiquer que les lettres sont l'occasion d'exercer et d'aiguiser sa plume en vue de textes et de débats plus importants. Ennode aurait ainsi « fait son style » au moyen de l'écriture épistolaire qui lui offrait la possibilité d'utiliser tous les tours, d'adapter son expression aux situations les plus diverses, d'acquérir par là une véritable souplesse. Ces lettres pourraient être considérées à proprement parler comme des « essais de style ». Ennode profite ainsi de ses relations avec des lettrés pour exposer sa conception de « l'éloquence parfaite⁹¹¹ », la *quadrata elocutio*. La seconde lettre à son parent Firminus, *auctor perfectus* pour lequel il exprime sa plus grande admiration, exprime en quelques mots l'idéal stylistique vers lequel il tend lui-même : Firminus, écrit-il, offre « une langue riche, un style châtié, une expression parfaitement latine⁹¹² ».

2. « Une langue riche, un style châtié, une expression parfaitement latine »

a) *Ubertas linguae*

Le premier objectif de l'épistolier, c'est l'*ubertas linguae*. Le terme *ubertas* est emprunté au vocabulaire agricole et désigne la richesse et la consistance du style comme en témoignent certaines métaphores : « bien que soient immenses les qualités que tu promets dans la fleur déjà blanchie de ton éloquence, pour ma part, je ne me félicite que de la moisson, selon l'habitude du paysan avide qui ne mesure la richesse d'une année qu'à l'aune de ses greniers. Bien que nous ne voyions pas en toi les épis vraiment pleins, nous les voyons cependant se gonfler d'un suc abondant. Nos vœux vont presque atteindre déjà l'aire à battre le blé⁹¹³ ». La richesse de la langue (*ubertas linguae* ; *diues lingua*⁹¹⁴ ; *oratio diues*⁹¹⁵) doit compenser la nécessaire brièveté de la lettre qui est la norme des correspondances entre amis : la lettre doit être courte mais substantielle.

Le rapport entre brièveté et densité de la langue est un thème central de la réflexion stylistique chez les épistoliers tardo-antiques, en particulier chez Symmaque : « Vous attendez de moi des lettres plus copieuses : je me réjouis de votre appréciation, car c'est complimenter un talent que de souhaiter de lui une riche nourriture (*ubertas*)⁹¹⁶ ». Si la recherche de l'*ubertas* n'a rien de surprenant, l'épist. 7, 60 de Symmaque à Patricius mérite une attention particulière dans la mesure où elle contient de nombreux points communs avec l'épist. 2, 7 d'Ennode à Firminus : l'*ubertas* du style du correspondant, le ton très révérencieux de la lettre à un *magister epistularum* (Patricius) ou un *auctor perfectus*⁹¹⁷ (Firminus), la comparaison de son éloquence parfaite avec celle, très inférieure,

⁹¹⁰ Epist. 2, 16, 2 à Faustus : *Ergo ad stili exercitium iunguntur haec* : « cette lettre lui est donc adjointe pour exercer mon style ».

⁹¹¹ Epist. 2, 7, 3 à Firminus.

⁹¹² Id. : *ubertas linguae, castigatus sermo, Latiaris ductus*.

⁹¹³ Epist. 1, 10, 4 à Jean : *sint licet grandia, quae in cano eloquentiae flore polliceris, ego tamen nisi de messe non gratulor, ut solet auarus agricola, qui ubertatem anni nisi in horreis non metitur. Iam in te etsi non grauidas aristas, multo tamen uidemus lacte turgentes : iam prope ad aream uota perueniunt*.

⁹¹⁴ Epist. 1, 1, 2 à Jean.

⁹¹⁵ Epist. 1, 8, 1 à Firminus.

⁹¹⁶ Symm. epist. 3, 10, 1 à Naucellius : *expectas a me litteras largiores. Delector iudicio tuo ; laus enim est ingenii, cum desideratur ubertas*.

⁹¹⁷ Ennod. epist. 1, 8, 1-3 à Firminus.

de l'épistolier (Symmaque ou Ennode) et la métaphore aquatique destinée à illustrer l'opposition des deux styles, le style *tenuis* (*cymbam tenuem* ; *de stagno serpere*) et le style *uber* (*placido mari* ; *de fonte properare*).

<p>Ennod. epist. 2, 7 à Firminus (<i>perfectus</i>) <i>uos, quos libra peritiae in eloquii lance pensavit, quibus ubertas linguae, castigatus sermo, Latiaris ductus quadrata constat elocutio; quaeritis nimirum in aliis quod exercetis, quaeritis quod amatis (...) Mei macies longe se monstrat studii ; (...) ego uos tantum laudare magis quam imitari ualeo. (...) committo tamen cymbam tenuem placido mari .</i></p>	<p>Symm. epist. 7, 60 à Patricius (<i>magister</i>) <i>Habet quippe hanc impatientiam quae in te pollet oris ubertas , ut interuallum uicissitudini neget et officia nondum compensata praeueniat. Vnam igitur mihi ad satisfactionem uia superest, ut inparem me stilo fatear, quamuis cultu amicitiae parem non negem. (...) Vides non eodem motu flumina de stagno serpere et de fonte properare .</i></p>
<p>« Vous que la balance de l'expérience a pesé sur le plateau de l'éloquence, qui montrez une langue riche, un style châtié, une expression parfaitement latine, une éloquence bien équilibrée, vous recherchez naturellement chez autrui ce que vous pratiquez, vous recherchez ce que vous aimez. (...) La maigreur de ma science éclate aux yeux de tous (...) ; moi, je suis seulement capable de vous louer plutôt que de vous imiter. (...) je confie néanmoins mon fragile esquif à la mer paisible ».</p>	<p>« La richesse du verbe, qui chez vous a autant d'efficacité, comporte une impatience qui refuse les intervalles à la réponse et prévient les hommages, avant qu'ils s'équilibrent. Il ne me reste donc qu'une issue pour donner satisfaction : vous avouer l'infériorité de ma plume, bien que, dans le culte de l'amitié, je ne refuse pas d'être votre égal. (...) En fait, vous le constatez : les rivières n'ont pas le même débit pour se traîner hors d'un lac ou jaillir de source » (trad. J.-P. Callu).</p>

Ennode reproduit ici et transmet la conception symmachienne⁹¹⁸ de l'*ubertas*. Pour éviter que cette « richesse » ne se traduise par une accumulation pesante et bigarrée, Ennode souligne la nécessité du « travail de la lime » qui s'impose à l'épistolier.

b) Castigatus sermo

En évoquant le « style châtié » (l'*oratio castigata*) de Calvus, Quintilien soulignait la menace qu'un travail excessif du style fait peser sur la spontanéité et la fraîcheur du discours : « il avait perdu du sang frais, mais son style est solennel, et grave, et châtié⁹¹⁹ ». Certains lecteurs jugeront que la *Correspondance* d'Ennode illustre le diagnostic de Quintilien. Si la spontanéité n'est pas, à l'évidence, un trait caractéristique de ses *Épîtres*, Ennode insiste néanmoins sur le long travail d'émondage et de limage qui s'impose à l'épistolier. Le travail de la « lime » est explicitement évoquée dans l'epist. 2, 6 à Pomerius⁹²⁰ et dans l'epist. 2, 13 à Olybrius⁹²¹. Comme l'écrit M. Banniard à propos de Sidoine Apollinaire, ce « vocabulaire

⁹¹⁸ L'influence de Symmaque sur l'épistolographie tardo-antique explique que les correspondances de la fin du V^e et du début du VI^e siècle présentent des traits communs, comme la *breuitas* de la lettre ou l'*ubertas* de la langue : si la *breuitas* suscite l'impression d'une certaine superficialité, l'*ubertas* est à l'origine de la surabondance des figures, des mots et des images qui les caractérisent : voir G. Polara, « La fortuna di Simmaco dalla Tarda Antichità al XVIII secolo », *Vichiana*, 1, 1972, p. 46-59 et notre chapitre 3, p. 90-95.

⁹¹⁹ Quint. inst. 10, 1, 115, éd. et trad. J. Cousin, 1979, p. 102 (CUF) : [*crederent*] *eum nimia contra se calumnia uerum sanguinem perdidisse ; sed est et sancta et grauis oratio et castigata.*

⁹²⁰ Ennod. epist. 2, 6, 3 à Pomerius : (...) *quid lima poliret inuenit.*

⁹²¹ Epist. 2, 13, 3 à Olybrius : *limam studiorum ad oris fabricam.*

(...) est moins imagé que technique. L'expression *lima oris* » – Ennode écrit *lima studiorum*⁹²² – « renvoie aux *uitia oris*, qui désignent chez Quintilien les défauts de diction et de voix, qu'il faut corriger (*expolire*) jusqu'à obtenir la perfection⁹²³ ».

L'exigence du style *castigatus* est aussi exprimée dans l'image de la *quadrata elocutio*, « l'éloquence parfaite ». Le terme *quadrata* renvoie en effet au *quadrum* (le carré) et désigne le style « bien équilibré ». Il correspond à l'idéal cicéronien de l'*aequalitas*⁹²⁴ et, pour Ennode, à « la langue lisse de Rome et la veine fluide du Latium⁹²⁵ ». L'idéal d'*aequalitas* s'oppose aux efforts laborieux de l'auteur maladroit : « Agréable est le commerce épistolaire quand il émane d'un auteur érudit : c'est en lui qu'éclate la splendeur d'un style poli à la perfection (*politi sermonis splendor*) lorsque la richesse de l'expression est bridée par les freins de l'habileté. (...) Mais lorsqu'un entretien rugueux révèle les limites étroites d'un maigre talent, qu'un auteur, en mettant en ordre ce qu'il a conçu, n'intercale pas le temps d'une nuit pour prendre soin du style et que, par l'ambiguïté d'un discours nébuleux, il fait naître, de l'exposé même, un sorte d'aveuglement : qui, étant solidement établi sur la citadelle de l'éloquence, ne mépriserait pas l'affection d'une telle personne ?⁹²⁶ ». Augustin opposait également le « langage châtié » (*qui castigatius eloquuntur*) à « la richesse verbale d'une surabondance merveilleuse [qui] déplaît par [sa] surcharge excessive⁹²⁷ ». S'inscrivant dans une tradition ancrée dans l'éloquence antique de Cicéron à Augustin, Ennode assigne donc au style un idéal d'élégance⁹²⁸ qui suppose le travail de la lime. Mais quel est le but de ce travail d'émondage ?

Conscient de la lourdeur que suscite une langue trop riche et trop dense, Ennode insiste sur l'objectif d'élégance et de simplicité qu'il appelle la « beauté simple » (*simplex cultus*). Mais la simplicité n'est pas la facilité. Elle n'est qu'une impression de facilité, de naturel, dans laquelle Ennode voit le sommet de l'art : « la négligence est de règle dans les épîtres et un habile défaut de soin se présente comme la garantie du génie. (...) Il

⁹²² Ibid.

⁹²³ M. Banniard, « La rouille et la lime : Sidoine Apollinaire et la langue classique en Gaule au V^e siècle », *art. cit.*, p. 425. Michel Banniard cite l'epist. 2, 10, 6 de Sidoine Apollinaire et deux extraits de Quintilien (inst. 1, 11, 13 et 11, 3, 30).

⁹²⁴ L'*aequalitas* désigne « l'harmonieuse symétrie » des mots : Cic. *part.* 6, 21, éd. et trad. H. Bornecque, 1924, p. 10 (CUF) : *suaue autem genus erit dicendi, primum elegantia et iucunditate uerborum sonantium et leuium, deinde coniunctione, quae (...) habeat similitudinem aequalitatemque uerborum...* ; « l'agrément du style tiendra d'abord au choix et à l'agrément des mots sonores et harmonieux, puis à leur assemblage (...) qui présentera dans les mots quelque ressemblance et quelque symétrie... ».

⁹²⁵ Ennod. epist. 2, 6, 3 à Pomerius : *Romanam aequalitatem et Latiaris undae uenam (...)*.

⁹²⁶ Epist. 1, 8, 1-2 à Firminus : *lucunda sunt commercia litterarum docto auctore concepta : illa, in quibus ad unguem politici sermonis splendor effulgorat, ubi oratio diues frenis peritiae continetur. (...) At ubi scaber sermo angustiam pauperis signat ingenii nec conceptum suum in ordinem digerendo noctem studio elocutionis interserit et nebulosae narrationis ambiguo quondam generat de ipsa explanatione caecitatem : quis non personae talis in eloquentiae arce constitutus spernat affectum ?*

⁹²⁷ Aug. doct. christ. 4, 14, 31, éd. bénédictine, trad. G. Combès et M. Farges, 1949, p. 474-475 (BA 11) : *non dicuntur ista nisi mirabiliter affluentissima fecunditate facundiae, sed profusione nimia grauitati displicent. Qui uero haec amant, profecto eos qui non ita dicunt, sed castigatius eloquuntur, non posse ita eloqui existimant, non iudicio ista deuitare* ; « ces phrases supposent nécessairement une richesse verbale d'une surabondance merveilleuse mais elles déplaisent par leur surcharge excessive. Les personnes qui les aiment estiment bien sûr que ceux qui ne s'expriment pas ainsi et ont un langage plus châtié, sont incapables d'en faire de semblables et les évitent faute de goût ».

⁹²⁸ Voir rhet. Her. 4, 17, éd. G. Achard, 1989, p. 146 (CUF) : *elegantia est quae facit ut unum quidque pure et aperte dici uideatur. Haec distribuitur in Latinitatem et explanationem* (« l'élégance est ce qui fait que chaque idée paraît exprimée dans une langue pure et intelligible. On y distingue correction du latin et clarté »).

vaut mieux, dans ce type de relations, que nous nous avançons le front dénué de parures rhétoriques : la beauté simple de l'entretien n'a que faire des diadèmes : la communion épistolaire atteint la beauté lorsqu'enfin elle fuit l'affectation. (...) C'est à Dieu que sont dues ces faveurs, Lui qui à la fois a conféré une intelligence éprise de science et n'a pas refusé la lime des études pour façonner la parole⁹²⁹ ». Ces lignes mêlent habilement le vocabulaire de la simplicité (*neglegentia* ; *incuria* ; *pura fronte* ; *simplex*) à celui du travail (*artifex* ; *sudor* ; *caminis fabrilibus* ; *cultus* ; *limam studiorum ad oris fabricam*). L'idéal stylistique de la « simple beauté » (*simplex cultus*) dans les épîtres se présente donc comme une recherche de la simplicité savante, atteinte à force de travail et d'artifices. Ennode n'oppose donc pas la simplicité (*simplex*) à l'artifice (*artifex*), comme avait pu le faire Sénèque⁹³⁰, mais il les considère comme deux conditions complémentaires de la « conduite de la phrase bien latine⁹³¹ », le *Latialis ductus*, la prose d'art par excellence.

c) *Latialis ductus*

La référence redoublée⁹³² au *Latialis ductus* confirme que l'idéal stylistique d'Ennode renvoie explicitement à « la langue lisse de Rome et la veine fluide du Latium⁹³³ », c'est-à-dire à celle de la meilleure latinité. L'excellence du langage n'est jamais conçue, on le voit, hors des lettres latines. Dans les termes qu'il emploie, on reconnaît des notions usuelles directement issues des traités de rhétorique latine (*elegantia*, *aequalitas*, *ubertas*, *cultus*, *ductus*...). Son idéal stylistique rappelle ainsi la définition du *ductus* (« la conduite de la phrase⁹³⁴ ») que donnait le grammairien Fortunatianus deux siècles plus tôt : insistant sur la nécessaire diversité de l'expression, ce dernier distinguait plusieurs types de *ductus* : « Combien y a-t-il de conduites de la phrase (*ductus*) ? Cinq : simple, subtile, figurée, oblique, mixte⁹³⁵ ». Ces adjectifs sont intéressants pour apprécier la variété stylistique de la *Correspondance*. En effet, tout en prônant un *ductus* « simple », Ennode utilise souvent, comme nous le verrons plus loin, un *ductus* « mixte » ou « figuré ». Il s'inscrit en cela

⁹²⁹ Epist. 2, 13, 1 à Olybrius : *lex est in epistulis neglegentia et auctorem genii artifex se praebet incuria (...). Melius si in his commerciis pura elocutionum fronte congregimur : diademata simplex colloquii cultus abiurat : epistolaris communitio, si quando affectatum decorem fugit, obtinuit. (...) Deo debentur haec munera, qui et amatorem scientiae sensum contulit, et limam studiorum ad oris fabricam non negavit.*

⁹³⁰ Sen. epist. 75, 1, éd. F. Pr É chac, trad. H. Noblot, 1957, p. 50 (*CUF*) : *minus tibi accuratas a me epistulas mitti quereris. Quis enim accurate loquitur nisi qui uult putide loqui ? Qualis sermo meus esset, si una desideremus aut ambularem, inlaboratus et facilis, tales esse epistulas meas uolo, quae nihil habent accersitum nec fictum* ; « Mes lettres ne sont pas, selon ton goût, travaillées comme il faut, et tu t'en plains. En vérité, qui songe à travailler son style, hormis les amateurs du style prétentieux ? Ma conversation, si nous nous trouvons en tête-à-tête paresseusement assis ou à la promenade, serait sans apprêt, d'allure facile. Telles je veux que soient mes lettres : elles n'ont rien de recherché, rien d'artificiel ».

⁹³¹ Ennod. epist. 2, 7, 3 à Firminus : *Latialis ductus, quadrata elocutio*

⁹³² Voir epist. 6, 23, 2 à Parthenius : *ductus oratiunculae tuae (...) Latialis uenae sapore radiauit* : « la conduite de la phrase (*ductus*) de ton petit discours (...) a brillé par la veine savoureuse du Latium ».

⁹³³ Epist. 2, 6, 3 à Pomerius : *Romanam aequalitatem et Latialis undae uenam (...).*

⁹³⁴ Quintilien emploie parfois *ductus* dans ce sens technique (inst. 9, 4, 30, éd. et trad. J. Cousin, 1978, p. 239 (*CUF*) : *transfer hoc ultimum : minus ualebit. Nam totius ductus hic est quasi mucro...* ; « changez de place le dernier mot ; il aura moins d'effet. Car il est comme la pointe de l'arme de toute la conduite de la phrase... »).

⁹³⁵ Fortun. rhet. 1, 5, éd. et trad. italienne L. Calboli Montefusco, 1979, p. 12 : *Ductus quot sunt ? Quinque : simplex, subtilis, figuratus, oblicus, mixtus.*

dans une tradition rhétorique qui refuse d'opposer schématiquement le discours simple à l'expression complexe.

Toutefois, sa pratique de l'écriture ne se résume pas à une alternance des *ductus*. La prédominance du style « obscur⁹³⁶ » – pour reprendre le célèbre jugement d'Arnoul de Lisieux sur Ennode – semble bien en contradiction avec l'idéal de simplicité. Que reste-t-il, en effet, de la « simple beauté » (*simplex cultus*) si le lecteur bute sur l'expression contournée d'un style énigmatique ? Que reste-t-il de la « richesse de langue » (*ubertas linguae*) s'il ne trouve qu'un « coloris factice⁹³⁷ », une accumulation de « joailleries » ? « Quelle différence », s'exclame A. Dubois, « entre le style d'Ennodius et celui de ses maîtres classiques ! (...) On y chercherait en vain (...) le ton naturel de ces grands écrivains, même de ceux chez qui ce tour est mêlé d'un peu de manière. (...) Ennodius, par tous les raffinements du style, a contribué à transformer le latin littéraire en un idiome maniéré, compliqué à l'excès, d'une intelligence souvent difficile⁹³⁸ ». Plus proche de nous, A. de Vogüé oppose « la clarté et la simplicité » de Grégoire le Grand au « pédantisme » et à « la prétention » de l'évêque de Pavie⁹³⁹. Ces appréciations rappellent la critique d'Arnoul⁹⁴⁰ pour qui Ennode portait mal son nom⁹⁴¹ et aurait dû s'appeler *Innodius*, « le tortueux⁹⁴² ». Dès lors, comment concilier l'idéal de simplicité affirmé dans les épîtres et la difficulté de leur style ? S'il semble en effet paradoxal de célébrer la simplicité de l'expression dans une langue aussi recherchée, un lecteur du VI^e siècle serait peut-être surpris par nos scrupules et notre étonnement. Car pourquoi Ennode mais aussi Symmaque, Sidoine⁹⁴³, Rurice, Avit et beaucoup d'autres se contrediraient-ils ? Par jeu, par provocation, par maladresse ? Certes, Ennode reconnaît volontiers les carences de son style : « La maigreur de ma science éclate aux yeux de tous (...) ; moi, je suis seulement capable de vous louer plutôt que de vous imiter⁹⁴⁴ ». Et il s'excuse parfois d'« avoir chargé le porteur d'un bagage indigeste où l'art fait

⁹³⁶ Arnoul de Lisieux, epist. 27 à Henri de Pise, p. 37 : *difficilis et obscurus (...) sermo tenebrosus* (Voir citation complète et commentaire, chapitre 1, p. 55 note 112).

⁹³⁷ Dubois, p. 489.

⁹³⁸ Id., p. 487-488.

⁹³⁹ Grég. M., *Dialogues*, I, voir introduction d'A. de Vogüé, p. 83 (SC 251).

⁹⁴⁰ Voir chapitre 1, p. 47-51.

⁹⁴¹ L'adjectif *enodis* signifie « sans nœuds », « coulant », « facile » (Verg. georg. 2, 78 ; Plin. epist. 5, 17, 2). Dans le *Libellus pro Synodo*, au moment le plus grave de l'affrontement contre les partisans de Laurent, Ennode joue lui aussi avec l'adjectif *enodis* dans sa violente diatribe contre les schismatiques (opusc. 2, 81 : *Ecce enode est, quod ad laqueum praeparastis...*).

⁹⁴² Arnoul de Lisieux, epist. 27 à Henri de Pise, p. 37 : (...) *rectius Innodius quam Ennodius debeat appellari*. Le néologisme *Innodius* est formé sur le verbe *innodare* qui signifie « nouer solidement », « ligoter », « entortiller » (Ambr. epist. 73, 2).

⁹⁴³ La *Correspondance* de Sidoine Apollinaire, l'un des modèles épistolaires d'Ennode, a particulièrement souffert des préjugés sur la langue précieuse des auteurs de l'Antiquité tardive : selon l'historien F. Lot, cette littérature factice ne cherchait qu'à entretenir maladroitement un latin qui était défini sur les modèles classiques mais que personne ne parlait plus depuis longtemps (F. Lot, « A quel date a-t-on cessé de parler latin en Gaule ? », *ALMA*, 6, 1932, p. 97-159). Les travaux d'A. Loyer qui ont accompagné sa traduction ont contribué à réhabiliter la correspondance de Sidoine. Ils ont suscité un regain d'intérêt pour cet auteur et la littérature de son époque (voir A. Loyer, *Sidoine Apollinaire et l'esprit précieux en Gaule aux derniers jours de l'Empire*, 1943, 190 p. ; I. Gualandri, *Furtiva lectio, Studi su Sidonio Apollinare*, 1979, 208 p.).

⁹⁴⁴ Ennod. epist. 2, 7, 4 à Firminus : *mei macies longe se monstrat studii (...) ego uos tantum laudare magis quam imitari ualeo*.

complètement défaut⁹⁴⁵ ». Mais peut-on voir autre chose, dans ces lignes, que la topique de la modestie ?

Pour tenter de comprendre le sens de l'esthétique épistolaire d'Ennode, il convient d'analyser les procédés – volontaires ou non – qui suscitent l'« obscure lumière » de ses épîtres. Toutefois, notre étude n'a pas pour objectif de refaire le travail d'A. Dubois ni d'établir une nouvelle typologie des figures de style employées mais d'identifier les procédés qui font naître la complexité et recèlent la signification profonde de l'écriture d'Ennode.

B. La pratique : une Écriture labyrinthique

Le premier objectif de l'éloquence parfaite réside, on l'a vu, dans la richesse, la densité du style, l'*ubertas linguae*. Mais en quoi consiste concrètement cette « richesse de la langue » ? Les cinquante-quatre premières lettres contiennent de nombreux procédés – pour l'essentiel très classiques – qui enrichissent l'expression et contribuent à la préciosité de la langue. Ils font apparaître l'influence de la rhétorique sur la langue d'Ennode et plus largement sur la latinité tardo-antique. Nous pourrions remonter ainsi jusqu'à Ambroise dont l'influence est toujours sensible ou appliquer à Ennode le point de vue de H. Goelzer sur Avit de Vienne⁹⁴⁶. À tout moment, notre enquête abordera des procédés que l'on retrouve, à l'identique, dans la latinité tardive. Mais ce qui surprend le plus chez Ennode, ce n'est pas leur présence, c'est leur accumulation vertigineuse, la recherche éperdue de la préciosité.

1. La « phrase » d'Ennode : le dédale de mots

Plus que le mot, le groupe de mots ou l'ensemble de la lettre, la phrase est l'unité à l'intérieur de laquelle se noue le conflit entre l'écriture et son intelligibilité. S'il n'y a pas de théorie de la phrase dans la *Correspondance*, on constate la récurrence de traits qui permettent de définir une pratique⁹⁴⁷. Il existe plusieurs types de phrases dans la prose d'Ennode mais la plupart d'entre elles opposent une résistance forte à leur intelligibilité, en tout cas à une intelligibilité immédiate. Elles ne peuvent être pénétrées que lentement.

a) La structure complexe

Les différents types de phrases ne facilitent pas la définition d'une structure univoque : les plus caractéristiques, qui se concentrent au début des épîtres, sont longues, redondantes et surchargées de spécifications. Ce type de phrase procède le plus souvent par une juxtaposition ou une imbrication des propositions comme en témoignent les exemples suivants.

L'épist. 1, 20 commence par une longue invocation au Dieu trinitaire qui se compose – ce n'est sans doute pas un hasard – de trois propositions relatives apposées introduites par *quae*. Cette accumulation est développée ensuite par deux propositions finales introduites

⁹⁴⁵ Epist. 2, 4, 3 à Olybrius : *portitorem sarcina imperiti sermonis onerai*.

⁹⁴⁶ Goelzer, *Avit* p. 728 : « il montre nettement qu'il a profité autant que personne des leçons de la rhétorique, de même qu'il nous révèle ce qu'était l'enseignement de l'école et quel bénéfice on en attendait. (...) Quelque sujet qu'il traite, il s'étudie à réunir tous les mérites qui, aux yeux de ses contemporains, constituaient l'art d'écrire ».

⁹⁴⁷ Aucun mot latin (*phrasis, elocutio, oratio, sententia*) ne correspond, ni chez Ennode ni chez ses prédécesseurs, à la notion de « phrase » considérée comme unité prosodique. Toutefois, F. Charpin a montré que les Latins avaient, à défaut d'une théorie, une pratique de la phrase qui suivait des régularités définissables (F. Charpin, *L'idée de phrase grammaticale et son expression en latin*, 1977).

par *ut*. Nous obtenons donc un schéma complexe mais équilibrée qui prolonge la prière d'action de grâces en périodes juxtaposées et qui donne l'impression d'une brève litanie : double invocation (Trinité/Dieu) + trois propositions relatives (*quae/quae/quae*) + deux propositions de but symétriques (*ut.../ ut...*) + une proposition relative (*cui contigit...*) développée par deux subordonnées de temps (*ante...quam.../prius...quam...*) :

Vere gratias trinitati, quam ueneramur et colimus, Deo nostro, quae sub personarum distinctione et aequalitate mirabili unam nos pie iussit sentire et adorare substantiam, quae planctum nostrum uertit in gaudium, quae dolorum comites ad obsequium laetitiae lacrimas commutauit, ut uere cum propheta dicam : 'Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem fletuum ?' ut beneficiorum caelestium magnitudini sub hac deuotione respondeam : cui contigit ante accipere caelestia dona quam poscere, et prius quid boni euenisset legere quam quid mali minarentur peccata sentire.

Ailleurs, la juxtaposition des propositions se traduit par un véritable enchevêtrement de subordonnées qui complique l'analyse grammaticale : la première phrase de l'épist. 1, 16 commence ainsi par une principale suivie d'une proposition subordonnée (*illud... quod* + le verbe au subjonctif *proficeret*). Cette subordonnée est elle-même explicitée par une proposition explicative (*ea...ut... suspenderes*) dans laquelle est imbriquée une proposition causale (*cum... teneres*) :

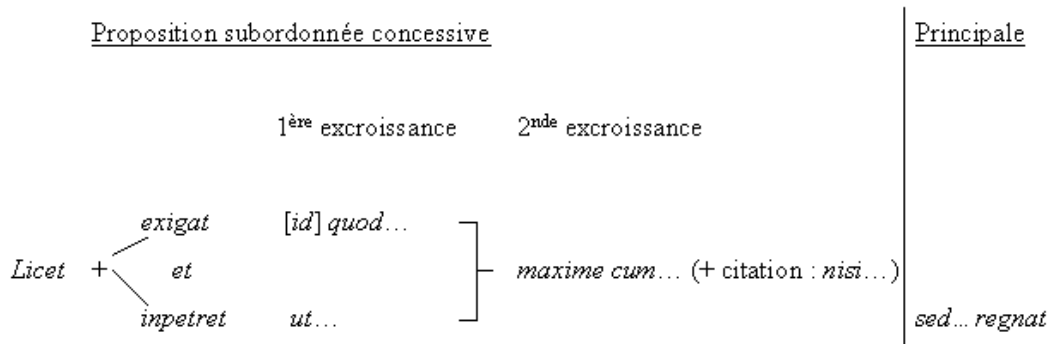
Illud fraternitas tua amori meo potuisset inpendere, [quod uera liberalitate cum tribuentis compendio proficeret et pudori], in ea scilicet parte, [ut (cum indices studii mei litteras iam teneres), ab scriptionis te cura suspenderes].

La première phrase de l'épist. 2, 7 à Firminus fournit un exemple de structure encore plus complexe se déployant sur une longue période : toute la proposition *exigat licet et inpetret (...)* *inepta condicio* forme une subordonnée de concession introduite par *licet* (+ deux verbes au subjonctif), la principale étant introduite par *sed* :

Exigat licet amor quod non potest implere perfectio et inpetret caritas, ut per loquellae audaciam quae ornare poterat pereat spes tacendi, maxime cum sit dicendi, ut Tullius refert, nisi cum necessaria, nimis inepta condicio : sed inter narrationum uias et itinera aperienda falce doctrinae teneri nescius uirium consideratione regnat adfectus⁹⁴⁸.

La composition interne de la concessive fonctionne par excroissances successives qui visent à préciser la pensée jusqu'à l'idée force exprimée par une citation de Cicéron condamnant la rhétorique inutile. Le lecteur ne parvient à cette sentence qu'après s'être frayé un chemin « avec la faux » (*falce*) de l'analyse grammaticale.

⁹⁴⁸ Ennod. epist. 2, 7, 1 à Firminus : « Il se peut que l'affection exige ce que même la perfection ne peut accomplir et que l'amour obtienne que la parole audacieuse dissipe l'espoir d'un silence qui aurait pu servir d'ornement, surtout que parler sans nécessité, comme le dit Tullius, est excessivement stupide ; mais l'affection, ne sachant pas se contenir entre les grandes routes des récits et les chemins qu'il faut se frayer avec la faux de la doctrine, impose sa loi en considération de sa force ».



b) Le « goût pour l'hyperbate »

La complexité de la phrase est accentuée par l'ordre des mots et les ruptures de construction qui sont autant d'obstacles à l'intelligibilité : A. Dubois constate en particulier le « goût [d'Ennode] pour l'hyperbate⁹⁴⁹ », c'est-à-dire pour la séparation de deux termes étroitement liés par la construction grammaticale⁹⁵⁰. Il n'est pas rare de trouver cinq mots entre une préposition et son complément ou entre un adjectif et son substantif :

Quibus ornantur dotibus loca, quae lingua diues et dicendi peritus aspexerit, si religioso liceat sine discrimine confessionis enarrare proposito⁹⁵¹.

Ces « combinaisons » sont « plus ou moins nuisibles à la clarté du style⁹⁵² » mais nous ne croyons pas, comme l'écrit A. Dubois, qu'elles « produisent une impression de négligence⁹⁵³ ». Au contraire, ces emplois révèlent une recherche élégante d'expressivité comme l'illustre, dans la première épître de la *Correspondance*, un exemple remarquable :

deum precor, ut adolescentia in te, quae perfectionem primordiis monstrant, bonae frugis germina conualescant⁹⁵⁴.

Le rejet du nom *germina* à la fin de la proposition a pour effet de prolonger au maximum la métaphore agraire. Ainsi, la disjonction exprime avec force le long processus de germination contenue dans l'épithète *adolescentia*. Parmi les nombreuses hyperbates, un autre exemple significatif se tire de l'epist. 1, 14 à Faustus :

⁹⁴⁹ Dubois, p. 510.

⁹⁵⁰ H. Lausberg, *Handbook of Literary rhetoric. A Foundation for Literary Study*, 1998, § 126, p. 877 : Lausberg définit précisément l'hyperbate comme une « figure qui consiste à intervertir, à renverser brusquement l'ordre naturel du discours pour exprimer une violente affection de l'âme ».

⁹⁵¹ *Ennod. epist. 1, 6, 1 à Faustus* : « De quelles vertus sont parés les lieux qu'a vus un homme à la langue riche et expert en l'art oratoire, s'il était permis de les décrire dans une intention religieuse, sans mettre en danger sa profession de foi ».

⁹⁵² Dubois, p. 510.

⁹⁵³ *Ibid.*

⁹⁵⁴ *Ennod. epist. 1, 1, 6 à Jean* : « Je prie Dieu que, grandissant en toi, les germes de la bonne semence, qui montrent la perfection dès les commencements, prennent encore de la force ». On voit que la traduction ne peut pas respecter l'hyperbate sans contorsion.

Quis ad curas meas se porrigat ? Quis aestus aequiperare ualeat tali diuisione distracti⁹⁵⁵ ?

Dans la seconde interrogation, la séparation du substantif *aestus* et de son complément *distracti* matérialise le déchirement intérieur d'Ennode, qui correspond précisément au sens de *distrahere*. Dans la phrase suivante, la séparation du substantif *auditu* et du qualificatif *ancipiti* exprime avec une force particulière la longue incertitude d'Ennode :

Paginas uestras ilico me suggero subsequi debuisse et ad solacium meum uel propter recentem petitionem scripta prorogari, ne in ancipiti de profectioe uestra animus meus pependisset auditu⁹⁵⁶.

Ces exemples montrent, parmi tant d'autres, que les structures complexes ne sont pas gratuites et qu'elles contribuent à l'expression du sens. Ils permettent aussi d'observer, dans le détail, la recherche rythmique caractéristique de la phrase d'Ennode, car leur fonction est aussi de clore la phrase par une cadence réglée.

c) La cadence

1. Les clausules

Les quatre exemples précédents mettent en évidence des clausules rythmiques particulièrement intéressantes. La première (*enar ra re pro po sito*) suit un *cursus tardus*⁹⁵⁷, la deuxième (*ger mina conua les cant*) un *cursus uelox* et les deux suivantes (*diuisi o ne dis trac ti* et *pepen di sset au di tu*) un *cursus planus*. Aux clausules rythmiques se superpose le système classique fondé sur les mètres et la quantité des syllabes. Dans le premier cas, les six dernières syllabes « - ra re pro po sito » constituent un crétique-tribraque (- U - / U U U) ; dans le second, *conualescant* forme un dichorée (- U / - U) ; dans les deux derniers (*diuisione distracti* et *pependisset auditu*), les dernières syllabes forment un crétique-spondée (- U - / - -). Ces clausules ne relèvent pas du hasard puisqu'elles correspondent aux structures métriques préférées d'Ennode⁹⁵⁸.

Exemples de clausules	Structure rythmique	Structure métrique
(...) <i>enar <u>ra</u> re pro<u>po</u> sito</i>	<i>cursus tardus</i>	Crétique-tribraque (- U - / U U U)
(...) <i>ger mina conua<u>les</u> cant</i>	<i>cursus uelox</i>	Dichorée (- U / - U)
(...) <i>diuisi <u>o</u> ne dis <u>trac</u> ti</i>	<i>cursus planus</i>	Crétique-spondée (- U - / - -)
(...) <i>pepen <u>di</u> sset au <u>di</u> tu</i>	<i>cursus planus</i>	Crétique-spondée (- U - / - -)

Ces exemples révèlent un aspect important de l'écriture d'Ennode : la plupart des phrases des épîtres respectent scrupuleusement les règles d'une des trois formes du *cursus*, alternance de syllabes toniques et de syllabes atones. Mais plus frappante encore

⁹⁵⁵ *Epist. 1, 14, 5 à Faustus* : « Qui pourrait venir au devant de mes soucis ? Qui pourrait égaler les troubles d'un homme ainsi écartelé ? ».

⁹⁵⁶ *Ibid.* : « vous auriez dû payer d'avance le tribut de vos lettres pour éviter que mon cœur ne fût suspendu, au sujet de votre départ, à des oui-dire incertains ».

⁹⁵⁷ Voir G. Lindholm, *Studien zum Mittellateinischen Prosarhythmus. Seine Entwicklung und sein Abklingen in der Briefliteratur Italiens*, 1963.

⁹⁵⁸ Voir Fougnes. Si l'on en croit cette étude sur les clausules dans la prose d'Ennode, on constate que les cinq clausules les plus fréquentes sont : le crétique-spondée (25, 8 %), le dichorée (20, 1 %) et le double crétique (14, 8 %), le crétique-tribraque (11, 9 %) et le double spondée (10, 4 %).

est la coexistence, chez Ennode, du système classique (fondé sur le mètre et la quantité) et du système rythmique, celui de son temps (fondé sur l'accent) : loin de disparaître, les clausules métriques se superposent aux clausules accentuelles. Cette recherche esthétique est surtout visible dans les phrases importantes des épîtres, comme dans les sentences où Ennode condense un précepte et que les compilateurs médiévaux recueillirent dans les florilèges.

Exemples de sentences ⁹⁵⁹	Structure rythmique	Structure métrique
Epist. 1, 1, 4 : <i>graues hiatus patitur alienae gratiae com <u>missa</u> credulitas</i>	<i>cursus tardus</i>	crétique-tribraque (– U – / U U <u>U</u>)
Epist. 1, 1, 4 : <i>omne crimen transit, qui uult de <u>ci</u> pere confidentem.</i>	<i>cursus uelox</i>	double spondée (– – / – <u>U</u>)
Epist. 1, 2, 1 : <i>mens congressionis ignaua certaminibus ante periculum debet affectum.</i>	<i>cursus planus</i>	crétique-spondée (– U – / – <u>U</u>)
Epist. 1, 2, 5 : <i>caue ne incipias minorem loquacitate prouocando hu milis aestimari.</i>	<i>cursus uelox</i>	dichorée (– U / – <u>U</u>)
Epist. 1, 2, 5 : <i>quid laboris est iacentem superare et de eo triumphum ducere, qui se ante conflictum im <u>pa</u> rem confitetur ?</i>	<i>cursus uelox</i>	double spondée (– – / – <u>U</u>)
Epist. 1, 3, 1 : <i>saepe meretur impudentia quod ne <u>gab</u>at urbanitas.</i>	<i>cursus uelox</i>	double crétique (– U – / – U <u>U</u>)
Epist. 1, 3, 5 : <i>quem saepe gaudiis comitem adhibuistis, cum eo etiam elegissetis etiam ad <u>uersa</u> partiri.</i>	<i>cursus planus</i>	crétique-spondée (– U – / – <u>U</u>)
Epist. 1, 4, 6 : <i>merito lamentis expiandum est, quod cum pudoris dispendio <u>uenter</u> acquirit.</i>	<i>cursus planus</i>	crétique-spondée (– U – / – <u>U</u>)
Epist. 1, 5, 7 : <i>nefas sit hominem uno eodemque tempore uniuersa op <u>ta</u> ta promereri !</i>	<i>cursus uelox</i>	dichorée (– U / – <u>U</u>)
Epist. 1, 5, 15 : <i>(...) difficile est magna gaudentem parua loqui esse contentum.</i>	<i>cursus planus</i>	crétique-spondée (– U – / – <u>U</u>)
Epist. 1, 7, 1 : <i>quam facilis nocendi uia, quotiens praecedenti opinione la <u>bo</u> rat imperitus.</i>	<i>cursus uelox</i>	dichorée (– U / – <u>U</u>)
Epist. 1, 8, 1 : <i>iucunda sunt commercia litterarum docto <u>auc</u> tore suscepta.</i>	<i>cursus planus</i>	crétique-spondée (– U – / – <u>U</u>)
Epist. 1, 9, 4 : <i>status innocens ruinae nequaquam misceatur alterius.</i>	<i>cursus tardus</i>	crétique-tribraque (– U – / U U <u>U</u>)
Epist. 1, 10, 2 : <i>absit hoc a proposito (...) ut quem mente teneo, ista tantum uelim remunerati <u>one</u> contentum.</i>	<i>cursus planus</i>	crétique-spondée (– U – / – <u>U</u>)
Epist. 1, 10, 4 : <i>plus timendum est, quotiens desideria nostra spes ui <u>cina</u> succendit.</i>	<i>cursus planus</i>	crétique-spondée (– U – / – <u>U</u>)

L'analyse des clausules confirme l'importance de la recherche esthétique dans ces épîtres où l'on peut déceler le rythme caractéristique de la phrase cadencée d'Ennode⁹⁶⁰.

2. Le rythme de la phrase

Ce rythme est généralement binaire : il est fréquent de repérer – surtout au début des épîtres où se déploie l'invention stylistique d'Ennode – le redoublement de deux participiales ou de deux subordonnées. Cette cadence est souvent renforcée par des jeux d'assonances et des rimes internes. La première phrase de l'epist. 1, 1 illustre ce procédé : la proposition principale est précédée par deux subordonnées apposées qui sont introduites par *dum* et qui contiennent chacune deux verbes coordonnés. Le schéma est donc le suivant : subordonnées (*dum...et..., dum... et...*) + principale :

dum salum quaeris uerbis in statione compositis et incerta liquentis elementi placida oratione describis, dum sermonum cymbam inter loquellae scopulos rector diligens frenas et cursum artificem fabricatus trutinator expendis, (...)⁹⁶¹

Nous trouvons un rythme comparable dans une phrase de l'epist. 1, 3 – sur laquelle nous reviendrons plus loin⁹⁶² – dont la cadence est accentuée par les assonances, les rimes intérieures, les parallélismes et la répétition *sic...et... / sic...et...* :

sic usuram cultori uexatis reddit uber terra caespitibus et feturam nobilem de singularibus parturit gleba germinibus ; sic ad uocem unius hominis montium secreta respondent et, dum angustus clamor uincitur, ualetudinem suam elementa manifestant⁹⁶³.

Le rythme binaire s'exprime aussi par le goût pour les antithèses. Particulièrement fréquentes chez les auteurs tardo-antiques, elles permettent à Ennode de « relever son style⁹⁶⁴ ». Ce rythme binaire n'est pas un simple ornement stylistique. Il traduit un mode d'explication élémentaire des phénomènes universels ou de la croyance en Dieu : c'est pourquoi les antithèses sont utilisées le plus souvent dans les formules – les « sentences » – qui condensent un enseignement moral. L'emphase a ici pour objectif d'attirer l'attention du lecteur sur le contenu d'une pensée présentée comme une vérité générale tirée des Évangiles ou de l'observation de la nature humaine :

Euangelicis tali facto obsecutus oraculis fructum de praecepti sum ueritate sortitus, cuius declarat instructio, quod pulsanti saepe surgat et tribuat deus, si non propter meritum, uel propter inportunitatem⁹⁶⁵. ***Difficile est magna gaudentem parua loqui esse contentum***⁹⁶⁶.

⁹⁶⁰ Le cas de la *Correspondance* d'Ennode n'est pas unique : la phrase de Symmaque, le modèle épistolaire par excellence, révèle une grande recherche métrique (Voir L. Havet, *La prose métrique de Symmaque*, 1892 ; K. Thraede, « Sprachlich-stilistisches zu Briefen des Symmachus », *Rheinisches Museum für Philologie*, 111, 1968, p. 260-289).

⁹⁶¹ *Ennod. epist. 1, 1, 1 à Jean.*

⁹⁶² Voir p. 255, note 184.

⁹⁶³ *Epist. 1, 3, 1 à Faustus.*

⁹⁶⁴ Nous renvoyons à l'étude de A. Dubois (p. 495) qui propose des exemples choisis d'antithèses même si l'on peut regretter qu'il ne propose aucune interprétation de ce procédé si fréquent.

⁹⁶⁵ *Ennod. epist. 1, 3, 2 à Faustus* : « *Ayant obéi, ce faisant, aux oracles de l'Évangile, j'ai recueilli le fruit de ce précepte conforme à la vérité, qui enseigne que, pour qui frappe souvent à sa porte, Dieu se lève et accorde, sinon pour son mérite, du moins pour son importunité* ».

La structure et le rythme de la phrase d'Ennode montrent que l'écriture épistolaire est toujours conçue comme une prose d'art, même dans des correspondances réelles. Mais le travail incessant de la lime semble viser un but paradoxal, un obscurcissement gradué.

2. Une poétique de l'ambiguïté volontaire⁹⁶⁷ : le brouillage des pistes

a) Les deux types d'ambiguïtés : définition

L'œuvre d'Ennode fait apparaître de nombreuses ambiguïtés qu'il serait vain de vouloir « expliquer » par la seule complexité de la langue tardive ou la maladresse de son auteur. Celui-ci est le premier à condamner les ambiguïtés dues à la seule impéritie : « Lorsqu'un entretien rugueux révèle les limites étroites d'un maigre talent, qu'un auteur, en mettant en ordre ce qu'il a conçu, n'intercale pas le temps d'une nuit pour prendre soin du style et que, par l'ambiguïté d'un discours nébuleux, il fait naître, de l'exposé même, un sorte d'aveuglement : qui (...) ne mépriserait pas l'affection d'une telle personne ?⁹⁶⁸ ». Blâmant l'obscurité des auteurs maladroits, Ennode considère au contraire le véritable échange épistolaire comme un moyen de clarifier la pensée et de lever les ambiguïtés. Il s'en explique à son ami Faustus auquel il reproche son silence sur des événements majeurs : « vous auriez dû payer d'avance le tribut de vos lettres pour éviter que mon cœur ne fût suspendu, au sujet de votre départ, à des ouï-dire incertains⁹⁶⁹ ». En réalité, si l'ambiguïté involontaire est synonyme de maladresse, l'ambiguïté volontaire révèle au contraire l'habileté et l'invention de l'auteur. En affirmant que « l'habile défaut de soin se présente comme la garantie du génie (*artifex incuria*)⁹⁷⁰ », Ennode insiste sur « l'artifice » et distingue clairement l'*elocutio artifex* de l'*elocutio plana*, l'expression plate et sans relief. Cette distinction est reprise, quelques années plus tard, dans le petit traité de direction morale et littéraire destiné aux jeunes Ambrosius et Beatus, la *Paraenesis Didascalica*⁹⁷¹.

L'*elocutio artifex* définit une poétique de l'ambiguïté qui consiste à dire plus qu'on n'en a l'air, c'est-à-dire à tenir ensemble plusieurs registres de langage et à superposer plusieurs niveaux de sens. Il serait donc aussi réducteur de résumer la *Correspondance* à son apparence superficielle que de nier ce premier niveau de lecture. L'étude de l'ambiguïté suppose la restitution des différentes possibilités de sens : comme l'écrit Quintilien, « si cela peut se faire [=si l'ambiguïté peut être levée], c'est qu'il n'y a pas d'amphibologie⁹⁷² ». Il y a ambiguïté volontaire si seulement plusieurs interprétations sont possibles. Cette définition

⁹⁶⁶ Epist. 1, 5, 15 à Faustus : « il est difficile à celui qui éprouve de grandes joies de se contenter de les exprimer en peu de mots ».

⁹⁶⁷ Nous remercions Madame le professeur F. Biville d'avoir attiré notre attention sur la recherche de l'ambiguïté volontaire dans la littérature antique en organisant la Table Ronde sur « l'ambiguïté volontaire dans les textes grecs et latins » à l'Université Lumière Lyon II (LESLA), à Lyon, les 23 et 24 novembre 2000.

⁹⁶⁸ Ennod. epist. 1, 8, 2 à Firminus : *Vbi scaber sermo angustiam pauperis signat ingenii nec conceptum suum in ordinem digerendo noctem studio elocutionis interserit et nebulosae narrationis ambiguo quandam generat de ipsa explanatione caecitatem : quis non personae talis (...) spernat affectum ?*

⁹⁶⁹ Epist. 1, 14, 5 à Faustus : *Paginas uestras ilico me suggero subsequi debuisse (...) ne in ancipiti de profectioe uestra animus meus pependisset auditu.*

⁹⁷⁰ Ibid. : *lex est in epistulis neglegentia et auctorem genii artifex se praebet incuria.*

⁹⁷¹ Opusc. 6, 11, *Ennodius Ambrosio et Beato : [grammatica] adulescentium mentes sapore artificis et planae elocutionis inlicitat.*

⁹⁷² Quint. inst. 7, 9, 13, éd. et trad. J. Cousin, 1977, p. 180 (CUF) : *nam si id fieri potest amphibolia non est.*

de l'ambiguïté est fondamentale pour comprendre l'écriture d'Ennode et la réception de ces lettres tantôt appréciées pour leur contenu et leur forme, tantôt critiquées pour leur « indigence de pensée⁹⁷³ » et leur « maniérisme outrancier⁹⁷⁴ ». L'écriture même d'Ennode, en mettant en œuvre l'ambiguïté par des procédés syntaxiques et lexicaux, induit des réactions contrastées.

b) Les jeux de mots et les oxymores

L'épistolier prenait plaisir à glisser ça ou là un discret jeu de mots, portant aussi bien sur des noms communs que sur des noms de personnes⁹⁷⁵. Cette prédilection se traduit par une accumulation d'exemples dans une même lettre, comme l'epist. 1, 24 à Astyrius qui a choisi de se retirer dans les Alpes : « (...) à force de regarder les cimes verglacées, une neige inattendue est apparue sur ton chef⁹⁷⁶ ». Par ce jeu de mots, Ennode insinue que le spectacle incessant des cimes enneigées a accéléré le vieillissement d'Astyrius dont la tête a blanchi, sans pour autant qu'il devienne plus sage. Mais il ne s'arrête pas là : « tu te nourris même de glands », poursuit-il, « chose qui a été confirmée par les 'beautés' de ta lettre quand la signification d'un tel aliment s'est manifestée dans l'éructation d'un esprit

⁹⁷⁷ boursouflé et d'un style alpestre ». L'expression *Alpini sermonis* recèle peut-être un autre jeu de mot plus subtil : *Alpinus* est en effet le surnom donné par Horace à M. Furius Bibaculus de Crémone dont il se moque en des termes qui rassemblent les deux adjectifs appliqués à Astyrius⁹⁷⁸. Ce poète médiocre a laissé un poème sur la guerre des Gaules où se trouve notamment une description ampoulée des Alpes à laquelle peut faire écho l'expression d'Ennode *in ructu turgidi pectoris et Alpini sermonis*. D'autres exemples illustrent le goût d'Ennode pour ce type de figure : ainsi, lorsqu'il écrit à Florianus que « l'amour de l'oraison [l']a éloigné des figures oratoires⁹⁷⁹ », le jeu de mots entre *oratorium* et *orationis* souligne l'antithèse entre prière et éloquence. Cet exemple montre – aussi paradoxal qu'il puisse sembler – qu'Ennode ne manque jamais l'occasion d'un bon mot ou d'une figure de

⁹⁷³ E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, II : *De la disparition de l'empire d'Occident à la mort de Justinien (476-565)*, (édition française par J.-R. Palanque), 1959, p. 126.

⁹⁷⁴ *Ibid.*

⁹⁷⁵ Il joue par exemple avec le nom de son célèbre disciple Arator dont le nom signifie « laboureur » : voir dict. 9, 12, Praefatio quando Arator auditorium ingressus est : cum te grauidis scientiae culmis ornaueris, tunc te magnum dici conueniet Aratorem ; « lorsque tu te seras paré des épis féconds du savoir, alors on pourra dire que tu es un grand Laboureur ».

⁹⁷⁶ Epist. 1, 24, 1 à Astyrius : (...) ubi tibi, dum pruinosa respicis iuga, adparuit inauspicata nix capitis.

⁹⁷⁷ Id. : etiam glande te uesci scriptione signasti. Cuius rei fidem litterarum tuarum decora fecerunt, cum cibi huius significantia in ructu turgidi pectoris, et Alpini sermonis adparuit. La dévalorisation des Alpes, la critique stylistique et l'exhortation morale montrent bien que, dans l'esprit d'Ennode, le mode de vie, le style et la morale ont un rapport étroit. Le lien intrinsèque entre la parole et la morale se trouve, à des degrés différents, aussi bien dans la représentation païenne du *uir bonus* (voir Quint. inst. 12, 1) que dans les règles monastiques où la recherche de l'humilité est subordonnée à la maîtrise du langage et au rejet de la parole superflue (voir Bened. reg. 7, 56 : *nonus humilitatis gradus est, si linguam ad loquendum prohibeat monachus et taciturnitatem habens, usque ad interrogationem non loquatur* : « Le neuvième degré de l'humilité est celui où le moine garde sa langue et, cultivant l'amour du silence, ne parle que s'il est interrogé », trad. H. Rochais).

⁹⁷⁸ Voir Hor. sat. 1, 10, 36, éd. et trad. F. Villeneuve, 1946, p. 105 (CUF) : *turgidus Alpinus*.

⁹⁷⁹ Ennod. epist. 1, 16, 4 à Florianus : (...) *oratorium schema affectus a me orationis abscederit* (...).

style⁹⁸⁰, même dans une phrase où il déclare précisément ne plus s'intéresser aux « fleurs de la rhétorique » !

Son intérêt est plus grand encore pour un type de jeux de mots, les oxymores, qui accentuent l'ambiguïté de l'expression par leur caractère paradoxal. Si certains révèlent avant tout le plaisir de rapprochements audacieux (« douce pénitence⁹⁸¹ », « obscure splendeur⁹⁸² », « larmes de joie⁹⁸³ », « artiste défaut de soin⁹⁸⁴ », etc.), ils permettent parfois d'attirer l'attention sur des idées essentielles, comme l'image répétitive du *puer-senex*⁹⁸⁵, appliquée au jeune consul Avienus⁹⁸⁶ qui incarne l'héritage du passé impérial et l'intégration de cet héritage dans le présent. À ces exemples connus s'ajoutent des oxymores plus originaux comme l'évocation « des chutes triomphales⁹⁸⁷ » d'Antée qui est « victorieux lorsqu'il est à terre⁹⁸⁸ ». Si le lexique peut être le moyen d'exprimer des paradoxes, Ennode prend aussi un certain plaisir à jouer avec le code épistolaire.

c) Les ambiguïtés de la rhétorique épistolaire

1. La modestie : affectée ou sincère ?

Pour s'assurer la bienveillance du destinataire, les épistoliers manifestaient une modestie qui est un lieu commun de la rhétorique antique⁹⁸⁹ : « De notre côté, nous qui sommes éloignés de l'enseignement des écoles, nous provoquons par les gouttelettes d'un aride talent les flots en quelque sorte d'un océan, comme si nous cherchions à lutter avec des lampes contre les rayons du soleil. La maigreur de ma science éclate aux yeux de tous et, à moins que la piété n'excuse mon bavardage, le fait d'avoir aimé est une perte pour mon honneur. Certes, l'inspiration de la langue trouve sa source dans la naissance et une noble pousse est habituellement animée par l'ardeur naturelle. Mais moi, je suis inférieur à ma famille ; moi, comme un étranger, je n'ai pas été comblé de vos dons par la plénitude du savoir ; moi, je suis seulement capable de vous louer plutôt que de vous

⁹⁸⁰ Il faut reconnaître toutefois que les jeux de mots ne sont pas tous d'une égale finesse : ainsi, dans une lettre au *grammaticus* Deuterius qui est en passe de perdre la vue, insiste-t-il, non sans une certaine lourdeur, sur le double sens de *lumina* (yeux / éclats) : epist. 1, 19, 3 : « Tes regards, je te le demande, sont-ils émoussés par le nuage de la douleur, toi dont les vers sont si brillants ? ».

⁹⁸¹ Epist. 1, 19, 1 à Deuterius : *dulcem tribuit culpa mercedem*.

⁹⁸² *Ibid.* : *obscura (...) splendore*. Il ne s'agit pas ici d'un oxymore puisque ces deux termes ne sont pas au même cas. Mais leur proximité dans la phrase traduit la volonté de faire coexister ces deux mots de sens contraires.

⁹⁸³ Epist. 2, 10, 3 à Faustus : *cum lacrimoso gaudio*.

⁹⁸⁴ Epist. 2, 13, 1 à Olybrius : *artifex incuria*.

⁹⁸⁵ L'idéal politique du *puer-senex* est évoqué à propos d'Avienus, le jeune défenseur d'une tradition antique. La précocité des êtres d'exception est un thème fréquent dans l'Antiquité : elle a été soulignée en particulier par le philosophe stoïcien Ariston de Chios, si l'on en croit Sénèque (voir epist. 36, 3). Devenu un lieu commun dans la littérature latine, le motif du *puer-senex* se trouve dans de nombreux textes classiques (voir Cic. Cato 38 ; Verg. Aen. 9, 311) et dans les panégyriques des « princes enfants » de l'Antiquité tardive, tels Gratien et Valentinien II (voir Curtius, p. 122).

⁹⁸⁶ Epist. 1, 5, 7 à Faustus : *limen felicitis infantiae consul meus cum honore senis ingressus est* ; voir aussi epist. 2, 10, 3 à Faustus : *canus iam in puero sensus*.

⁹⁸⁷ Epist. 1, 9, 1 à Olybrius : *triumphalium Anthei casuum faciens mentionem*.

⁹⁸⁸ Epist. 1, 9, 2 à Olybrius : *elisis uinceret*.

⁹⁸⁹ Curtius, p. 154-158.

imiter⁹⁹⁰ ». Le contraste entre la dépréciation d'Ennode (« gouttelettes d'un aride talent ») et l'éloge de son correspondant Firminus (« plénitude du savoir ») est si accentué qu'il suscite l'impression d'une humilité excessive dans laquelle les lecteurs modernes ne voient que la marque hypocrite d'une pompe affectée. Or, la *Correspondance* d'Ennode contient maints exemples de cette modestie : regrettant l'« aridité⁹⁹¹ » et la « pauvreté⁹⁹² » de sa langue, il reconnaît trop volontiers sa « petitesse⁹⁹³ » et son « humilité⁹⁹⁴ ». Pourtant, la signification de ce lieu commun est moins claire qu'il n'y paraît. En effet, il est difficile d'interpréter une telle modestie comme une marque d'affectation chez un auteur qui met en garde ses correspondants contre une « humilité » excessive qui ne traduirait en fait que de l'« arrogance » : « C'est la même chose de ne pas garder une limite dans l'arrogance et de la dépasser dans l'humilité⁹⁹⁵ ».

2. La sincérité

Un autre lieu commun omniprésent dans ces lettres – les déclarations de sincérité – pose également un problème d'interprétation. Pour dissiper l'impression de superficialité et de formalisme qui se dégage du code épistolaire, Ennode insiste souvent sur la sincérité de ses propos. Il garantit sa sincérité tantôt par le devoir de sa vocation⁹⁹⁶, tantôt par sa propre nature : « Je dis la chose sans la colorer du moindre fard, sans la peindre d'aucun nuage trompeur car je ne suis pas habile à simuler⁹⁹⁷ ». Mais ces explications ne doivent pas faire oublier que la déclaration de sincérité ressortit elle-même du code épistolaire. L'une des déclarations de sincérité semble fortement inspirée d'un passage de Symmaque. Le thème des deux extraits ci-dessous est commun (les manifestations de l'éloge nuisent à la sincérité d'une relation amicale) et l'on reconnaît l'emploi de plusieurs mots identiques (en gras) ou de sens équivalent (soulignés) :

⁹⁹⁰ Ennod. epist. 2, 7, 3-5 à Firminus : *Nos ab scolarum gymnasiis sequestrati, arentis ingenii guttis quaedam oceani fluenta prouocamus, quasi lychnis contra solis radios pugnaturi. Mei macies longe se monstrat studii et, nisi excusetur pietate garrulitas, dispendium proprii pudoris est quod amaui. Vena quidem linguae a generis fonte trahitur et feruore genuino solet fetura nobilis incitari : ego mea sum inpar prosapia, me dotibus uestris quasi peregrinum scientiae plenitudo non tetigit, ego uos tantum laudare magis quam imitari ualeo.*

⁹⁹¹ Epist. 1, 12, 4 à Avienus : *ariditatem meam conloquii.*

⁹⁹² Epist. 2, 12, 2 à Astyrius : *lingua mendicus.*

⁹⁹³ Epist. 1, 3, 5 à Faustus ; epist. 1, 22, 1 à Opilion ; 2, 17, 2 à Constantius : *paruitatem meam.*

⁹⁹⁴ Epist. 2, 12, 2 à Astyrius : *ego (...) humilis.*

⁹⁹⁵ Epist. 1, 15, 1 à Florianus : *Idem est terminum in adrogantia non tenere quod in humilitate transcendere.*

⁹⁹⁶ Epist. 1, 20, 3 à Faustus : *dico integre et uocem quam proposito debeo nulla mendacii nube concludo* : « Je parle le cœur pur et le voile du mensonge ne dissimule pas la parole que je dois à ma vocation ».

⁹⁹⁷ Epist. 1, 3, 7 à Faustus : *rem fateor nullis coloratam fucis, nullis nebularum depictam mendaciis, quia non sum simulandi artifex.*

ENNOD. epist. 1, 10, 1 à Jean	SYMM. epist. 1, 31, 1 à Ausone
<p><i>Vicem redderem, nisi oneraret diligentiam amici pectoris restituta laudatio, ne dum in praeconiis mutuum uidemur scabere, adulationis suspicione polluatur adfectio et amor curvat in uitium, dum illud, quod apud alios debemus facere, nobis incompetenter ingerimus. Amantium enim ornamenta inter familiares paginas retinenda sunt, non loquenda, <u>ne</u> tantum conscientias nostras uacuis sensibus relatione laudis oneremus. Sunt ubi bona tua, ut apud te propter adfectum taceam, amice, concelebrem.</i></p> <p>« Je te rendrais la pareille si rendre l'éloge ne pesait pas sur l'affection d'un cœur ami. Il faut éviter qu'en paraissant nous gratter l'un l'autre, le soupçon de flagornerie ne vienne souiller notre affection et que notre amour ne se gâte lorsque, maladroitement, nous nous adressons le compliment dont nous devons gratifier les autres. Car dans les correspondances familières, il faut taire les qualités des amis et non les exprimer pour</p>	<p><i>si plura de te praedicem, uidebor mutuum scabere et magis imitator tui esse adloqui quam probator. Simul quod ipse nihil ostentandi gratia facis, <u>uerendum est</u> genuina in te bona tamquam adfectata laudare. Vnum hoc tamen a nobis indubitata ueritate cognosce</i></p> <p>« Mais poursuivrais-je ma louange, que nous paraîtrions nous chatouiller l'un l'autre et moi imiter plus qu'apprécier vos paroles. En même temps, comme vous n'agissez jamais pour la montre, il faut appréhender de vanter comme si</p>

S'inspirant librement d'une épître de Symmaque, cette lettre prétend remettre en cause des automatismes qualifiés de « vices de l'époque ». Ennode oppose ainsi le discours d'éloge convenu qu'il refuse de tenir, à l'admonition franche qu'il adresse à Jean : « Je pourrais dire : tu es parvenu au faîte de la connaissance (...), tu as atteint le sommet de la perfection (...). Mais tout cela, comme je l'ai déjà dit, m'est étranger⁹⁹⁸ ». Le ton un peu abrupt de ces conseils montre que la sincérité ne se réduit pas à un lieu commun de l'expression épistolaire mais relève aussi d'une exigence morale.

999

d) L'image de l'ambiguïté dans les épîtres : *res daedala*

La recherche de l'ambiguïté ne concerne pas seulement le code épistolaire, la syntaxe ou le lexique. Elle dépasse parfois la mise en œuvre de procédés ponctuels et porte sur la

⁹⁹⁸ Epist. 1, 10, 3-4 : *Possem dicere : ad arcem scientiae (...) peruenisti, summam perfectionis adeptus es (...). Sed haec, sicut praedixi, a me aliena sunt.*

⁹⁹⁹ Epist. 1, 9, 2 à Olybrius : *res scilicet daedala memoratu.*

totalité d'une lettre dont l'intention reste jusqu'au bout ambiguë. Par exemple, il est bien difficile de savoir si l'epist. 1, 4 à Faustus est sérieuse ou plaisante : Ennode se plaint-il véritablement des accusations qu'on lui porte (un vol bien mystérieux) ou développe-t-il une fable littéraire pour se moquer, avec son correspondant, d'un homme qu'il finit par ridiculiser ? « Puissé-je avoir la chance, sauf le respect dû à votre Grandeur, de me trouver en sa présence et, conformément aux commandements de Dieu, de rosser, autant que mon cœur le souhaite, le dos d'un si grand homme¹⁰⁰⁰ ». L'epist. 1, 16 à Florianus est elle aussi équivoque : Ennode reproche-t-il à son correspondant d'avoir critiqué son style maniéré ou de lui avoir adressé des louanges excessives et hypocrites ? « Y a-t-il donc quelqu'un qui peint son front de séductions trompeuses et ruine une réputation par une attaque violente (...) ? Qui, par la saveur variée de son entretien, irrite le gosier de ses amis voraces au point de changer totalement le pacte conclu en distillant des paroles flatteuses ?¹⁰⁰¹ ». Nous pourrions multiplier les exemples de lettres à double sens qui permettent à l'auteur de manifester son mécontentement sans mettre en péril ses relations avec le destinataire. L'ambiguïté est poussée si loin dans certains cas qu'Ennode explique le sens de l'épître dans la dernière phrase pour prévenir la susceptibilité de son destinataire : ainsi, après avoir vanté puis critiqué la description que Faustus avait faite du Larius, Ennode résume son propos : « je n'ai pas écrit cela comme qui penserait autrement que vous, mais pour que le lecteur reconnaisse de cette façon qu'il vaut mieux lire une Côme de votre plume que la voir elle-même¹⁰⁰² ».

Ces exemples montrent que la recherche de l'ambiguïté ne se réduit pas à quelques procédés stylistiques. Elle est l'un des principes de l'écriture d'Ennode qui cultive même l'image de l'ambiguïté dans l'epist. 1, 9 : l'auteur évoque le combat d'Hercule et d'Antée¹⁰⁰³, ce géant terrifiant, fils de Gaia et de Poséidon, qui tuait les voyageurs en Libye. Le style alambiqué tente de reproduire l'étonnante nature d'Antée, ce géant qui n'est jamais aussi fort que lorsqu'il est à terre et qu'il faut redresser pour espérer le vaincre : « Une fable fort ancienne raconte que, pour éviter qu'une fois jeté à terre, il ne fût victorieux, Antée fut privé du soutien de sa mère quand il cessa de tomber¹⁰⁰⁴ ». Ennode aime les représentations ambivalentes. C'est pourquoi il s'attarde sur les « chutes triomphales¹⁰⁰⁵ » d'Antée qui ne fournissent pas seulement un oxymore mais qui font de ce géant une figure de l'ambiguïté dont Hercule ne vint à bout qu'au moyen d'une ruse *daedala*. L'expression *res daedala* est elle-même ambiguë car cette « chose ingénieuse » est à la fois la ruse d'Hercule et l'exemple astucieux qu'elle pourrait fournir si elle n'était pas contraire à l'intention des amitiés. Pourtant l'image d'Antée a ses propres limites car il ne s'agit pas de « vaincre » les ambiguïtés. Il faut les respecter, au contraire, et restituer leurs différents degrés de significations. C'est pour cette raison, semble-t-il, qu'Ennode portait un intérêt particulier au genre épistolaire dont il aimait la souplesse. En offrant plusieurs niveaux de langage, l'échange épistolaire ouvre

¹⁰⁰⁰ Epist. 1, 4, 8 à Faustus : *Contingat mihi, salua magnitudine uestra, coramposito secundum mandata Dei, tanti uiri, prout habet animus meus, terga mulcare.*

¹⁰⁰¹ Epist. 1, 16, 1-2 à Florianus : *Quisquamne coloratis frontem pingit inlecebris et famam ualida inpugnatione labefactat (...) ? Qui uario sapore conloquii edacium amicorum fauces inritat, ut dum blanda subicit, definita permutet ?*

¹⁰⁰² Epist. 1, 6, 7 à Faustus : (...) *haec ego non quasi a uobis diuersa sentiens scripsi, sed ut ex istis lector agnoscat, Comum per stilum uestrum melius esse legere quam uidere.*

¹⁰⁰³ Voir aussi dans la dict. 27, 1, *Verba lunonis cum Anteum uideret parem uiribus Herculis extitisse.*

¹⁰⁰⁴ Epist. 1, 9, 2 à Olybrius : *Anthaeum fabella senior ne elisus uinceret, matris solacium, postquam coepit non cadere, loquitur perdidisse.*

¹⁰⁰⁵ Ibid. : *triumphalium casuum.*

l'espace d'une communication réservée à ceux qui en possèdent les clefs. Cet élitisme épistolaire s'accomplit dans une recherche d'expressivité qui contribue, plus que tout autre procédé, à l'hermétisme de la langue d'Ennode.

3. La recherche de l'expressivité

Peu d'auteurs latins, même dans l'Antiquité tardive, ont poussé aussi loin la recherche de l'expressivité : l'objectif est de frapper l'attention, capter l'intérêt du lecteur par une langue précise, imagée, éblouissante, où perlent, à chaque phrase, des richesses variées, comme en témoigne une éblouissante *uariatio* de thèmes, de tons et de termes qui suscite parfois le vertige.

a) L'extrême *uariatio* : le goût du détail

La grande diversité des thèmes s'explique, nous l'avons vu¹⁰⁰⁶, par la réalité des échanges épistolaires. Il n'est pas possible de dresser une liste exhaustive de tous les thèmes abordés dans les cinquante-quatre lettres, dans lesquelles sont traités des sujets culturels (l'excellence oratoire, l'enseignement rhétorique, la célébration de l'effort et du travail), des sujets religieux (Dieu, la morale chrétienne, les controverses religieuses), des sujets relatifs à la sociabilité épistolaire (l'affection, l'amitié, la parenté, l'oubli, le mépris, la santé défaillante d'un correspondant).

Les différents thèmes se traduisent par la diversité tonale de ces correspondances qui expriment tantôt la déploration (epist. 2, 1 à Armenius), les congratulations (epist. 2, 24 à Faustus), l'encouragement (epist. 1, 1 et epist. 1, 10 à Iohannes), tantôt la critique (epist. 1, 16 à Florianus ; epist. 1, 24 et epist. 2, 12 à Astyrius ; epist. 2, 15 à Euprepia ; epist. 2, 18 à Iohannes), l'indignation (epist. 1, 4 ; epist. 1, 7 et epist. 2, 23 à Faustus), la polémique (epist. 2, 19 à Constantius), l'éloge (epist. 1, 5 à Faustus), mais aussi la parodie de l'éloge (epist. 1, 6 à Faustus), l'ironie (epist. 2, 28 à Avienus), et même l'humour (epist. 1, 4 à Faustus)... Ennode passe parfois d'une tonalité à l'autre dans une même épître dissipant ainsi le risque de monotonie : par exemple, dans l'epist. 1, 4, il se défend d'avoir commis le larcin dont on l'accuse. Le choix des termes, *culpa*, *accusare*, *admissor*, *scelus*, *crimen*, apparente ce texte à une plaidoirie dans laquelle il déploie son talent d'avocat. Mais l'accumulation des références bibliques et païennes produit finalement un effet presque comique. Elle donne à cette lettre le ton d'une *fabula* (une *fabula christiana* ?) où viennent plaider les Patriarches, Augustin et les héros de la comédie antique. L'impression est confirmée par la chute finale : un Ennode atrabilaire rossant un homme dont la fausse grandeur, sociale ou physique, accroît le ridicule ! L'humour a pour effet d'alléger le ton pesant de cette plaidoirie et, partant, de désamorcer un conflit latent qui pouvait s'aggraver. Cette chute plaisante et la diversité de tons se rapportent à la « comédie » épistolaire recommandée par certains rhéteurs¹⁰⁰⁷.

Ennode va plus loin : la recherche de la diversité atteint la virtuosité dans la *uariatio* lexicale. Elle se traduit d'abord par l'exploration – presque exhaustive – de certains champs sémantiques dans une même épître. Par exemple, l'epist. 2, 26 à Liberius qui est un hymne à l'*amicitia* épistolaire recourt à la synonymie pour qualifier l'épître (*epistulae*, *scriptio*, *sermo*, *pagina*) ou l'échange épistolaire (*epistularis confabulatio*, *paginale commercium*, *litteraria*

¹⁰⁰⁶ Voir chapitre 3, p. 121-122.

¹⁰⁰⁷ L'agrément est un des « préceptes littéraires de la lettre selon Iulius Victor » (Bruggisser, p. 20-22 : « La lettre ne doit pas provoquer la lassitude auprès du lecteur. (...) Non seulement l'épistolier doit s'abstenir de thèmes rébarbatifs, mais il est encore invité, sans tomber dans l'excès, à pratiquer l'humour, en abordant des sujets plaisants ou en adoptant un ton plaisant » ; P. Bruggisser cite l'*Ars rhetorica* de Julius Victor, p. 106, lignes 4-6).

communio, religio dirigendae paginae, linguae testimonium). Cette courte épître exprime également, avec des termes de sens voisins, les nuances de l'amitié (*diligentia, affectio, caritas, amicitia, amor*¹⁰⁰⁸) et celles de la parole (*confabulatio, uox, sermo, ora, loquella, lingua, sententia*). Ces exemples de *uariatio* lexicale sont nombreux comme l'illustre encore l'epist. 2, 1 à Armenius où l'on repère une dizaine de termes exprimant la tristesse : *tristitia, ululatus, gemitus, dolor, lamenta, anxietas, maeror, maestitia, plangens, singultus*.

La recherche de la *uariatio* lexicale donne parfois l'impression d'une expression répétitive dont témoignent certains pléonasmes : *profectuum augmenta* (« les accroissements des progrès¹⁰⁰⁹ »). Mais elle tourne parfois à la virtuosité, comme le montre l'epist. 2, 28 à Avienus, le fils de Basilius, qui avait demandé une lettre à Ennode après avoir montré un goût très limité pour son style. Dans cette épître chargée d'ironie, Ennode cherche discrètement à éblouir son lecteur et à lui donner, au passage, une leçon de style : l'expression *expectantur saepe fastidita conloquia*¹⁰¹⁰ est exactement redoublée par une autre expression de même sens mais au moyen de synonymes *desiderantur frequenter contempti affatus*¹⁰¹¹. Ce même texte contient aussi plusieurs répétitions de mots (*ecce, sententia, uerecundum, conloquium, pagina, amare, dignare*) et explore le champ lexical de la parole de façon assez surprenante dans une lettre qui fait l'éloge du silence (*uox, garrulitas, loquacitas, affatus, conloquium, sermones, sententia*). La richesse du lexique tient donc moins aux audaces lexicales, qui sont rares¹⁰¹², qu'à la diversité des champs lexicaux (la culture, la nature, le droit, la religion, la politique et la hiérarchie sociale).

Toutefois, aussi diverse que soit l'inspiration, elle laisse clairement apparaître deux tendances majeures de la latinité tardive : le goût pour l'expression abstraite et le style de chancellerie. Dans les épîtres, le nom concret est souvent remplacé par le substantif abstrait qui en dérive, *creduli* par *credulitas* (epist. 1, 1, 4), *res aduersae* par *aduersitas* (epist. 2, 14, 5). Dans d'autres cas plus nombreux, le nom abstrait désigne le caractère propre d'une chose ou d'une personne : *astutia ueterum* (epist. 1, 5, 3), *frequentia litterarum* (epist. 1, 24, 1), *anxietas prouincialium* (epist. 1, 26, 3), *precum adsiduitas* (epist. 2, 15, 6), *infelicitas pupilli* (epist. 2, 23, 2), *ariditas mea* (epist. 1, 12, 4), *paruitas mea* (epist. 1, 3, 5). La majorité des noms abstraits se rencontre toutefois dans l'emploi de titres de respect, de charges et de formules ayant un rapport avec la hiérarchie sociale ou l'administration : *amplitudo uestra* (epist. 1, 21, 1), *claritas tua* (epist. 1, 1, 5), *dignatio uestra* (epist. 1, 3, 5), *magnitudo uestra* (epist. 2, 18, 2), *reuerentia uestra* (epist. 1, 14, 6), *sublimitas tua* (epist. 1, 2, 1 ; 1, 23, 1 ; 2, 12, 1 ; 2, 13, 7), *unianimitas uestra* (epist. 2, 18, 1).

Si la tendance à l'abstraction est caractéristique de la latinité tardive, elle s'explique moins, croyons-nous, par « l'influence du christianisme et les progrès de l'analyse morale¹⁰¹³ » que par l'influence du style protocolaire d'usage dans les chancelleries.

¹⁰⁰⁸ Ennode emploie d'autres mots dans un sens voisin : *concordia, fauor, gratia, communio*.

¹⁰⁰⁹ Ennod. epist. 1, 5, 8 à Faustus.

¹⁰¹⁰ Epist. 2, 28, 2 Avienus.

¹⁰¹¹ Epist. 2, 28, 3 Avienus.

¹⁰¹² Si la lecture des livres I et II confirme la rareté des audaces lexicales (voir chapitre 5, p. 172, note 78), les exemples que nous pouvons relever acquièrent une force particulière. Par exemple, le premier mot de l'epist. 1, 4 à Faustus, *anagnosticum*, est un terme grec qui semble utilisé pour la première fois en latin par Ennode (voir aussi epist. 8, 5, 4). Il ne s'agit pas à proprement parler d'un néologisme mais plutôt d'un « calque » du grec, directement latinisé, qui accroche d'emblée l'attention du lecteur.

¹⁰¹³ Dubois, p. 301.

Le formalisme protocolaire est visible dès la première épître dans laquelle alternent les expressions abstraites¹⁰¹⁴ et le vocabulaire institutionnel¹⁰¹⁵ :

Cum uoluerit, (...) [diues lingua] ueri adstipulatione repraesentat. Timere te scriptionem quasi fronte tener insinuas, dum declamationum pompam refuga laudis deprecit adsertio. (...) ego noctem conscientiae meae, etsi non fugio, noui tamen aestimare. Graues hiatus patitur alienae gratiae commissa credulitas ; (...) nouitatem sensuum monstras serenitate sermonum et ueteris decora prosapiae nouelli uincis nitore conloquii. (...) Sit forte in aestimatione arbitrii mei defrudata cognitio¹⁰¹⁶.

L'empreinte particulièrement marqué du style protocolaire sur l'écriture d'Ennode peut avoir plusieurs causes : le diacre de Milan était une figure importante de la chancellerie pontificale pour laquelle il rédigea plusieurs discours et épîtres officielles. Indépendamment de cette charge, il était amené à adopter, dans sa *Correspondance*, une phraséologie qui respectât la hiérarchie des rapports sociaux et la terminologie institutionnelle. Cet aspect technique du style d'Ennode, renforcé par un grand nombre de termes juridiques¹⁰¹⁷, rend compte du formalisme répétitif qui caractérise certaines lettres. Il permet de comprendre pourquoi les *Épîtres* d'Ennode ont été transmises dans les écoles d'*ars dictaminis*, au XII^e siècle¹⁰¹⁸, qui considéraient le style de chancellerie comme un modèle d'écriture épistolaire.

Dans l'ensemble de la *Correspondance*, l'emploi de registres différents, la prédilection pour les mots abstraits et la constitution de véritables blocs nominaux font obstacle à une intelligibilité immédiate. S'opposant à une conception classique de la fluidité latine, ils délivrent une conception monumentale de l'architecture épistolaire. Ils montrent que, si le matériau (le lexique) ne manifeste pas d'originalité remarquable, c'est sa mise en forme qui surprend et témoigne de l'invention d'Ennode. Ce que confirment la surabondance et le traitement des images – le trait le plus frappant de la préciosité des épîtres – qui nous plonge au cœur de la recherche stylistique d'Ennode.

b) La surabondance des images : emphase et préciosité

¹⁰¹⁴ *Nox conscientiae meae, hiatus, gratia, credulitas, nouitas sensuum, serenitas sermonum, in aestimatione arbitrii mei defrudata cognitio.*

¹⁰¹⁵ *Adstipulatio, insinuare, adsertio.*

¹⁰¹⁶ *Ennod. epist. 1, 1, 1-5 : « Quand [une riche éloquence] le veut, elle (...) représente avec la recommandation de la vérité. Tu me fais savoir que tu as peur d'écrire comme si tu ne savais pas faire front alors que ton affirmation de fuir la louange réclame la pompe des déclamations et se montre éprise de gloire quand elle prétend épargner ta pudeur (...). Quant à moi, bien que je n'échappe pas à l'obscurité de mon esprit, je sais néanmoins la reconnaître. Il souffre de lourdes pertes celui qui se confie naïvement à la bienveillance d'autrui (...) ; tu exprimes la nouveauté des pensées par la pureté des entretiens et tu dépasses les gloires de ton antique lignée par l'éclatante nouveauté de ta conversation. (...) Soit, je veux bien que la connaissance ait fait défaut aux appréciations de mon jugement ».*

¹⁰¹⁷ Certaines lettres contiennent de nombreuses notions juridiques et finissent par ressembler à des textes de procédure : par exemple, l'epist. 1, 4 à Faustus, dans laquelle Ennode se défend d'avoir « volé » son correspondant, abonde en termes de droit et remplit la fonction d'une plaidoirie : *commissor, reus, petitio, accusantis subire personam, culpa, nomen incessere, sceleris admissor*. Il en est de même pour l'epist. 1, 7 à Faustus dans laquelle Ennode se défend d'avoir volé deux esclaves et évoque la procédure de l'*audentia episcopalis* : *ille, retentator, inpugnator, propugnator, aduocanda regia defensio, accusatores, testis, interpellatio publica*.

¹⁰¹⁸ Voir chapitre 1, p. 46-49.

L'accumulation des images, élément caractéristique de la littérature de l'Antiquité tardive, contribue, plus que tout autre procédé, à la « richesse de la langue ». Particulièrement fréquentes dans les épîtres, elles ont pour objectif de frapper l'attention du correspondant pour son édification et son agrément.

Si la personnification peut bien compter parmi les images, elle est d'autant plus efficace qu'elle est rare dans la *Correspondance*. L'unique exemple, dans les deux premiers livres, suscite une dramatisation destinée à mettre en valeur un verset de l'Évangile. Après avoir affirmé que ses plaintes « importunes » sont conformes aux prescriptions bibliques et à l'enseignement du Christ (Luc, 11, 8), Ennode s'adresse directement à ses plaintes comme à des personnes : « Je vous dois amitié, mes chères plaintes, vous que j'aimerai davantage dès lors que vous permettez d'exaucer mes vœux. Bien que vous tiriez votre origine d'une douleur sincère, depuis que vous l'avez emporté, je commencerai souvent par vous, même sans être blessé¹⁰¹⁹ ». La personnification¹⁰²⁰ des plaintes n'est pas un simple motif rhétorique. Elle est un mode d'expression de la pensée d'Ennode, comme le confirment plus nettement encore les comparaisons et les métaphores.

Dans les livres I et II, les comparaisons sont moins fréquentes que les métaphores. Généralement tirées de l'observation de la nature, elles cherchent avant tout à retenir l'attention par une accumulation d'images : « [l'éloquence riche] se déchaîne comme un fauve, court comme un fleuve, s'agite comme la mer profonde (...) ¹⁰²¹ » ; « je me fendillerais comme une terre qui ne reçoit aucune eau du ciel et dont les veines ne s'imprègnent d'aucune substance liquide dont elle pourrait nourrir les pousses de blé fraîchement poussées, avant d'offrir de lourds épis à la faux. De même qu'un poisson, sorti de l'eau, ne peut vivre privé de son environnement vital, de même, moi, si je suis privé des flots de votre entretien, je me meurs¹⁰²² ».

Ces comparaisons, qui se déploient sur de longues périodes où s'accumulent les images, ne recherchent pas l'originalité : elles mettent en scène la mer, les fleuves, les animaux, l'observation du ciel, etc. Certaines sont inspirées de sources littéraires dont la formulation fait ressortir, par comparaison, l'expressivité des images ennodiennes. Ainsi, dans le premier exemple, le lecteur ne trouve pas chez Symmaque une assimilation aussi hardie d'un homme assoiffé à une terre privée d'humidité.

¹⁰¹⁹ Ennod. epist. 1, 3, 3 à Faustus : *Debeo uobis amicitiam, querimoniae meae, quas, dum uotis effectum tribuistis, plus amabo.*

Fuerit licet origo uestra a iusto dolore ueniens, frequenter a uobis, postquam praestitistis, etiam inlaesus incipiam.

¹⁰²⁰ On ne peut pas parler d'hypotypose dans ce cas puisqu'Ennode ne propose pas une description animée de ces plaintes : voir H. Lausberg, *Handbook of Literary rhetoric*, § 126, p. 878 : « hypotypose : description animée, vive et frappante, qui met, pour ainsi dire, la chose sous les yeux ».

¹⁰²¹ Ennod. epist. 1, 1, 2 à Jean : *saeuit ut bestia, currit ut fluuius, fluctuat ut profundum (...)* ; on trouve des comparaisons voisines dans épître suivante (epist. 1, 2, 4 à Florus : *Hac fiducia prouocassem uentos ad flandum, ad cursum flumina, Faustum meum ad facundiam, qua te ad garrulitatem loquendi parcus ferratis uerborum calcibus animauit* ; « Avec la confiance qui m'aurait fait inciter les vents à souffler, les fleuves à couler, mon cher Faustus à déployer son éloquence, je t'ai provoqué à la loquacité malgré la pauvreté de mon éloquence »).

¹⁰²² Epist. 1, 3, 6 à Faustus : *fatiscam, ut terra cui caelo nihil liquitur nec uenas suas suco bibuli umoris infundit, unde innatis alimenta culmis exhibeat et ad falcem grauidas aristas adducat. Ut piscis aqua abstractus uitalibus indumentis priuatus extinguitur, sic ego subductis alloqui uestri fluentis interimor.*

Ennod. epist. 1, 3, 6	Symm. epist. 1, 33 à Ausone
Fatiscam, ut terra cui caelo nihil liquitur nec uenas suas <u>suco</u> bibuli umoris infundit (...).	<i>aiunt cocleas, cum sitiunt umoris atque illis de caelo nihil liquitur, suco proprio uicitare.</i>
« je me fendillerais comme une terre qui ne reçoit aucune eau du ciel et dont les veines ne s'imprègnent d'aucune substance »	« Les escargots, dit-on, quand ils ont soif d'humidité et que nul liquide ne leur tombe du ciel, vivent sur leur propre substance » (trad. J.-P. Callu).

Ennod. epist. 1, 2, 3 à Florus	Auson. epist. 12, lignes 33-35 (= Symm. epist. 1, 32, 5)
<i>Hac fiducia prouocassem uentos ad flandum, ad cursum flumina, Faustum meum ad facundiam, qua te ad garrulitatem (...) animauit</i> ; « Avec la confiance qui m'aurait fait inciter les vents à souffler, les fleuves à couler, mon cher Faustus à déployer son éloquence, je t'ai provoqué à la loquacité (...) ».	<i>Eadem opera et Musas hortabor, ut canant et maria, ut effluent et auras, ut uigeant et ignes, ut caleant admonebo et, si quid inuitis quoque nobis natura fit, superfluus instigator agitabo ;</i> « Du même coup, j'exhorterai les Muses à chanter, j'engagerai les mers à se répandre, les souffles de l'air à déployer leurs forces, les flammes à réchauffer, et de tout ce que produit la nature, aussi bien à notre corps défendant, je serai l'inutile mouche du coche » (trad. J.-P. Callu).

Dans l'epist. 1, 4 à Faustus, la comparaison entre l'efficacité de l'éloquence et l'art de la vénerie est inspirée à une épître de Symmaque qui s'appuyait lui-même d'une image virgilienne que l'on retrouve dans la lettre d'Ennode.

Ennod. epist. 1, 4, 1 à Faustus	Symm. epist. 1, 53, 2 à Prétextat
<i>Non sic ceruis sibilo artificibus insidiis blandus uenator inludit, non ita <u>pinnarum mentita formidinem</u> discoloribus fucis ultro expetenda <u>retia</u> manus magistra conponit, quemadmodum me captum (...) uestrae tenuere sermones.</i>	<i>Nam unde est haec in epistulis tuis sensuum nouitas, uerborum uetustas, si tantum nodosa ¹⁰²³ <u>retia</u> uel <u>pinnarum formidines</u> et sagaces canes omnemque rem uenaticam meliorum oblitus adfectas.</i>
« Non, le chasseur caressant qui tente d'attirer les cerfs par l'artifice trompeur d'un sifflement en se jouant d'eux, non, la main experte qui, simulant un épouvantail de plumes multicolores, met en place des rets dans lesquels les bêtes se jetteront spontanément, n'ont pas autant d'efficacité que les discours de votre Grandeur qui m'ont tenu captif (...) ».	« D'où vient, en effet, ce style archaïque qui dans vos lettres s'allie à des pensées modernes, si, oublieux de distractions plus relevées, vous vous intéressez seulement aux nœuds des filets, aux plumes des épouvantails, au flair des chiens, bref à tout l'art de la vénerie » (trad. J.-P. Callu).

Le dernier exemple est moins original puisque l'image est issue d'un proverbe qui revient à plusieurs reprises dans les épîtres.

Ennod. epist. 2, 7, 3 à Firminus (...) <i>quasi lychnis contra solis radios pugnaturi</i> ; « comme si nous cherchions à lutter avec des lampes contre les rayons du soleil »	Source : proverbes Cic. fin. 4, 12, 29 ; Cael. 67 ; Quint. inst. 5, 12, 8 ; Arn. Nat. 1, 27 ; Symm. epist. 3, 482, etc 1024
--	---

Si leur inspiration, sources littéraires, observation de la nature ou sagesse populaire, n'est pas toujours originale, ces comparaisons frappent l'attention par leur expressivité qu'accentue une cascade d'images. Là encore, l'esthétique d'Ennode surprend moins par le matériau et les techniques employés, qui sont classiques, que par l'usage qu'il en fait, tout entier subordonné à la recherche d'expressivité.

Beaucoup plus nombreuses que les comparaisons, les métaphores permettent de pénétrer au plus profond de l'invention d'Ennode. Expression remarquable de sa préciosité, elles se déploient souvent sur de longues phrases qu'elles jalonnent, chemin faisant, d'images redondantes et de détails précis qui sont une des sources principales de difficulté. Par exemple, lorsqu'il définit un « nouvel usage » de la mythologie, Ennode évoque plusieurs amis célèbres « Pylade et Oreste, Nysus et Euryale, Pollux et Castor » puis développe la métaphore du bouturage :

Ista sunt digna memoria, quotiens inter nos concordiae nexus, udo, ut ita dixerim, animorum libro caespitibus ualidis fetura nobilis iuncta maritatur¹⁰²⁵.

Cette phrase complexe révèle un grand souci du détail dans la métaphore du bouturage. La complexité tient moins à la densité du lexique qu'à la traduction précise de chacune des étapes du bouturage : tout d'abord, la « noble pousse » (*fetura nobilis*) est « jointe » (*iuncta*) à des « mottes robustes » (*caespitibus ualidis*) ; ensuite, elle est greffée à l'« écorce humide » (*udo libro*) des cœurs. Mais comment rendre compte de ces deux étapes sans confondre le processus du bouturage avec celui de la greffe. Toute la difficulté se concentre sur le sens de l'expression *caespitibus ualidis* : faut-il retenir dans *caespites* le sème de la terre ou celui de l'herbe ? Autrement dit, l'expression désigne-t-elle des « mottes de terre fertiles » ou bien « des herbes robustes » ? La première solution renvoie au bouturage alors que la seconde indique plutôt une greffe puisque le « greffon » doit être maintenu par un végétal solide. La fréquence du premier emploi de *caespites* chez les auteurs classiques nous conduit à retenir la première solution. Mais cet exemple montre bien que l'obscurité procède de l'extrême précision de la métaphore qui se déploie en plusieurs étapes.

Pourtant, à première vue, le matériau des métaphores ne manifeste pas une grande originalité : « ce sont les lieux communs de la rhétorique du temps¹⁰²⁶ », croit pouvoir constater A. Dubois qui les répartit en deux catégories, les « métaphores tirées de la nature et les « métaphores tirées des arts, professions, etc.¹⁰²⁷ » : cette typologie nous paraît trop générale pour rendre compte de la diversité des métaphores mais aussi de l'originalité de certaines d'entre elles¹⁰²⁸. Les plus fréquentes sont empruntées à des domaines aussi divers

¹⁰²⁵ Epist. 1, 9, 5 à Olybrius : « Voici qui est digne de mémoire quand, parmi les liens d'une concorde nouvelle, ce que j'appellerais l'écorce humide des cœurs permet à un noble rejeton de s'unir au robuste terreau et de l'épouser ».

¹⁰²⁶ Dubois, p. 491.

¹⁰²⁷ Id., p. 491-495.

¹⁰²⁸ Ennod. epist. 2, 13, 1 à Olybrius : *caminis excocta fabrilibus uerba* (« des paroles bien dorées au four d'un artisan »).

que la navigation¹⁰²⁹, la médecine¹⁰³⁰, les combats¹⁰³¹, la vie rurale¹⁰³², la nature, considérée elle-même dans ses divers éléments : la mer¹⁰³³, l'observation du ciel¹⁰³⁴, les gisements de métaux précieux¹⁰³⁵, le monde animal¹⁰³⁶). Mais c'est moins la diversité de ces images qui retient l'attention que leur mise en œuvre et leurs fonctions.

On peut distinguer deux emplois de la métaphore. Tout d'abord, une représentation A est substituée à une autre B suivant un élément qui leur est commun, par exemple la puissance qui appartient au fleuve et à l'orateur. Cet emploi fixe deux images dans un rapport précis, propice aux emplois poétiques, comme l'illustre cette requête au jeune consul Avienus : « inonde mon aridité des flots de ton entretien¹⁰³⁷ ». Le second usage présente un emploi dynamique de la métaphore : celle-ci n'est pas fixée dans un rapport précis, elle reflète un monde en devenir que forge la parole et métamorphose l'écriture. C'est ainsi que les nombreuses métamorphoses tirées de l'observation du ciel ont pour objet de faire rayonner une nouvelle lumière : l'expression *animae per sudum rutilantis nitore* est particulièrement révélatrice. L'insistance sur la pureté (*sudum*) et l'éclat (*rutilans, nitor*) manifeste l'ascension lumineuse vers laquelle tend l'excellence culturelle et morale : dans l'epist. 1, 19 au *grammaticus* Deuterius, cette image exprime l'inconsistance de la réalité corporelle (la maladie qui rend aveugle Deuterius) qui est vaincue par la confiance en une lumière intérieure et éternelle : « Dieu te donnera que toute nouvelle faiblesse de ton corps soit en échange purifiée par l'éclat serein de ton âme resplendissante¹⁰³⁸ ». Cet exemple illustre l'usage ennodien de certaines métaphores : le signifiant est dévoré par le signifié et l'extérieur – dans lequel on ne voit parfois que boursoufflure – est

¹⁰²⁹ Epist. 1, 1, 1 à Jean : *Dum salum quaeris uerbis in statione compositis et incerta liquentis elementi placida oratione describis, dum sermonum cymbam inter loquellae scopulos rector diligens frenas et cursum artificem fabricatus trutinator expendis, pelagus oculis meis quod aquarum simulabas eloquii demonstrasti* ; epist. 1, 24, 5 à Faustus : *fluctuantibus portum parare desideris* ; epist. 2, 7, 5 à Firminus : *committo cumbam tenuem placido mari* ; epist. 2, 9, 2 à Olybrius : *dum secundis in altum loquellae uestrae portarentur uela prouentibus*.

¹⁰³⁰ Epist. 1, 12, 5 à Avienus : *peritorum mos est medicorum in uenis deprehendere uires corporum et de successu hominis digitos interrogare* ; epist. 2, 5, 1 à Laconius : *dum studio curationis qui medetur aegrescit*.

¹⁰³¹ Epist. 2, 7, 2 à Firminus : *inperatoris dominatur semel penetrabilibus cordis infixata dilectio* ; epist. 2, 14, 2 aux évêques africains : *uenit inter uos gladius perfidorum* ; epist. 2, 19, 1 à Constantius : *in cineribus nutrit incendium in cuius fauillis ultrix criminum flamma non moritur nec hostis errorum ignis operitur*.

¹⁰³² Epist. 1, 7, 2 à Faustus : *omnes errorum rami magistra uiuendi solent falce truncari (...)* ; epist. 1, 10, 5 à Jean : *fructus eloquentiae multiplicium auctorum uentilatione purgetur* ; epist. 1, 12, 6 à Avienus : *inquirentes de futura ubertate laetificent et messem peritiae in radice manifestent* ; epist. 2, 3, 1 à Speciosa : *circa metas uotorum (...) iam de area fructus effugit*.

¹⁰³³ Epist. 1, 1, 1 à Jean : (...) *pelagus oculis meis quod aquarum simulabas eloquii demonstrasti* ; epist. 2, 7, 3 à Firminus : *arentis ingenii guttis quaedam oceani fluentia provocamus*.

¹⁰³⁴ Epist. 1, 3, 7 à Faustus : *rem (...) nullis nebularam depictam mendaciis* ; epist. 1, 19, 4 à Deuterius : *per sudum rutilantis nitore mundetur*.

¹⁰³⁵ Epist. 2, 10, 2 à Faustus : *Naturam respiciens indicauit quo tonaret eloquio. Iudicio quidem ista praeceperam et altricem nobilis metalli uenam in thesauris quos pepererat agnoscebam*.

¹⁰³⁶ Epist. 1, 2, 1 à Florus : *minaces dente bestias invalida lacessit adulescentia* ; epist. 1, 2, *acuti dentis morsus exhibuit* ; epist. 2, 19, 16 à Constantius : *toxica Libycae pestis* ; epist. 1, 9, 1 à Olybrius : *dum fauos loqueris et per domos cereas eloquentiae nectare liquentis elementi mella conponis (...)*.

¹⁰³⁷ Epist. 1, 12, 4 à Faustus : *ariditatem meam conloquii fluentis infunde*.

¹⁰³⁸ Epist. 1, 19, 4 à Deuterius : *dabit Deus, ut quidquid corporalis adcessit incommodi, uice animae tuae per sudum rutilantis nitore mundetur*.

en réalité le mode d'expression d'une idée force. Cette interprétation justifie certaines expressions surprenantes, comme les « mains des prières¹⁰³⁹ », qui traduisent le besoin de forger un vocabulaire adapté à la vie de l'âme. Ennode l'emprunte à la vie du corps suivant l'exemple des Pères de l'Église, comme Ambroise¹⁰⁴⁰, également confrontés à la nécessité de forger un idiome adapté à l'enseignement spirituel que favorise l'emploi de représentations familières. C'est pourquoi les images sont le plus souvent usuelles dans les *Épîtres* d'Ennode, comme en témoigne un bestiaire qui se cantonne à l'exploration d'un imaginaire partagé : les bêtes¹⁰⁴¹, le fauve de Libye¹⁰⁴², le lion plein de rage¹⁰⁴³, le serpent des sables¹⁰⁴⁴, l'aspic¹⁰⁴⁵, l'aigle¹⁰⁴⁶, le poisson¹⁰⁴⁷, les cerfs¹⁰⁴⁸.

Pourtant, l'omniprésence des métaphores est une des causes du discrédit qui pèse sur le style d'Ennode : elle traduit, dit-on, une recherche de grandiloquence qui est un aspect majeur de sa préciosité. Les images, choisies pour leur charge emphatique, sont souvent mises en valeur par le pluriel (« les flots de ton entretien¹⁰⁴⁹ », « les peuples des poissons¹⁰⁵⁰ », « les flots de l'océan¹⁰⁵¹ », « le van de multiples auteurs¹⁰⁵² », etc.). Cette recherche aboutit parfois à une accumulation d'images redondantes¹⁰⁵³ voire à un condensé de plusieurs métaphores en quelques mots souvent intraduisibles : ainsi l'expression *faleratis uerborum superciliis*¹⁰⁵⁴ contient-elle deux métaphores impossibles à rendre comme le prouve la traduction littérale : « avec les sourcils (=l'arrogance) des mots pourvus de phalères (=ornements servant de décoration militaire) ». Le plus frappant est encore le recours à la métaphore pour exprimer des propos ou des pensées banales : par exemple, Ennode ne dit pas *dulcia uerba loqui* (« prononcer des paroles douces ») mais *fauos loqui*¹⁰⁵⁵, c'est-à-dire « prononcer des (paroles comme des) rayons de miel » ; il n'évoque pas

¹⁰³⁹ Epist. 1, 19, 2 à Deuterius : *quantum in me fuit, contra ingruentes tibi inaequalitates precum manus opposui* ; « autant qu'il a été en mon pouvoir, j'ai opposé les mains des prières aux maladies qui te menaçaient ».

¹⁰⁴⁰ A. Loyer relève chez Ambroise des expressions semblables qui illustrent, selon lui, la préciosité de son style : « les mains du cœur », « le nombril de l'âme », « les dents de l'âme », « la main de la langue », « la bouche du cœur » (voir A. Loyer, *Sidoine Apollinaire et l'esprit précieux en Gaule aux derniers jours de l'Empire*, 1943, p. 157 ; H. Savon, « Maniérisme et allégorie dans l'œuvre d'Ambroise de Milan », *REL*, 55, 1977, p. 203-221).

¹⁰⁴¹ Ennod. epist. 1, 2, 1 à Florus.

¹⁰⁴² Epist. 1, 2, 2 à Florus.

¹⁰⁴³ *Ibid.*

¹⁰⁴⁴ Epist. 2, 19, 16 à Constantius.

¹⁰⁴⁵ *Ibid.*

¹⁰⁴⁶ Epist. 1, 5, 3 à Faustus ; epist. 1, 18, 4 à Avienus.

¹⁰⁴⁷ Epist. 1, 3, 6 à Faustus.

¹⁰⁴⁸ Epist. 1, 4, 1 à Faustus.

¹⁰⁴⁹ *Ibid.* et epist. 1, 3, 6 à Faustus.

¹⁰⁵⁰ Epist. 1, 6, 5 à Faustus : *populos piscium*.

¹⁰⁵¹ Epist. 2, 7, 3 à Firminus : *oecani fluenta*.

¹⁰⁵² Epist. 1, 10, 5 à Jean : *multiplicium auctorum uentilatione*.

¹⁰⁵³ Voir epist. 2, 7, 3 à Firminus : *arentis ingenii guttis* ; les « gouttelettes de mon aride talent ».

¹⁰⁵⁴ Epist. 1, 5, 5 à Faustus.

¹⁰⁵⁵ Epist. 1, 9, 1 à Olybrius.

le « début » mais le « seuil » de l'affection (*ostium affectionis*¹⁰⁵⁶). Ces expressions métaphoriques, qui paraissent souvent artificielles¹⁰⁵⁷, sont une des principales sources de difficultés pour le lecteur. Ennode était conscient de l'obscurité que provoque l'excès d'images mais, loin d'en limiter le nombre, il explicite parfois ses métaphores par... une comparaison : « nous provoquons par les gouttelettes d'un aride talent les flots en quelque sorte d'un océan comme si nous cherchions à lutter avec des lampes contre les rayons du soleil¹⁰⁵⁸ ».

Si l'emploi généralisé des métaphores donne l'impression que l'écriture d'Ennode est en soi métaphorique et que rien ne peut être dit sans la médiation de l'image, celle-ci n'est pas un ornement insignifiant destiné seulement à l'agrément mais un élément indispensable à l'expression. Le meilleur exemple est probablement l'exorde de l'épist. 1, 1 à Jean :

***Dum salum quaeris uerbis in statione compositis, et incerta liquentis elementi placida oratione describis : dum sermonum cymbam inter loquellae scopulos rector diligens frenas et cursum artificem fabricatus trutinator expendis, pelagus oculis meis quod aquarum simulabas eloquii demonstrasti*¹⁰⁵⁹.**

À la première lecture, cette métaphore semble banale. En effet, comme l'écrit E. R. Curtius, « les poètes latins romains ont coutume de comparer la rédaction d'une œuvre à une traversée¹⁰⁶⁰ ». Cette image poétique est également fréquente dans la prose chez Cicéron¹⁰⁶¹, Plin¹⁰⁶², Quintilien¹⁰⁶³, Jérôme¹⁰⁶⁴ ou Ambroise¹⁰⁶⁵. Pourtant, cette phrase est

¹⁰⁵⁶ Epist. 1, 9, 5 à Olybrius.

¹⁰⁵⁷ Voir cet exemple de phraséologie emphatique : « Vous que la balance de l'éloquence a pesé sur le plateau de l'éloquence » (epist. 2, 7, 3 à Firminus : *Sed uos, quos libra peritiae in eloquii lance pensauit*).

¹⁰⁵⁸ *Ibid.* : (...) *arentis ingenii guttis quaedam oceani fluenta prouocamus, quasi lychnis contra solis radios pugnaturi*.

¹⁰⁵⁹ **Epist. 1, 1, 1 à Jean : « Pendant que tu cherchais à gagner le large après avoir, au mouillage, bien agencé les mots et que tu reproduisais, en un discours paisible, les sinuosités de l'élément liquide, pendant que tu réglais, en pilote diligent, l'allure de l'esquif de tes propos pour éviter les écueils de la rhétorique et que tu façonnais et pesais, en bon juge, leur course habile, tu as montré que la mer que tu représentais à mes yeux comme celle des flots était en fait celle de l'éloquence ».**

¹⁰⁶⁰ Curtius, p. 219. L'auteur cite un « choix réduit » de textes poétiques latins qui ont recours à cette métaphore, p. 219 note 1. Sur les métaphores maritimes dans la poésie latine voir E. de Saint-Denis, *Le rôle de la mer dans la poésie latine*, 1935.

¹⁰⁶¹ Cic. Tusc. 4, 5, 9.

¹⁰⁶² Plin. epist. 8, 4, 5.

¹⁰⁶³ Quint. inst. 12, proem. 2.

¹⁰⁶⁴ Hier. epist. 1, 2 à Innocent, prêtre, éd. et trad. J. Labourt, 1949, p. 2 (*CUF*) : *Super onerariam nauem rudis inponor et homo, qui necdum scalmum in lacu rexi, Euxini maris credor fragori (...) Hortaris ut tumida malo uela suspendam, rudentes explicem, clauum regam* ; « Sur un gros transport, matelot inexpérimenté, l'on m'embarque ! pauvre homme qui n'ai pas même encore gouverné l'aviron sur un lac, on m'abandonne aux fracas des tempêtes du Pont-Euxin ! (...) Tu m'engages à suspendre au mât les voiles gonflées, à lâcher les écouteles, à manœuvrer le gouvernail ». Il est frappant de constater que cette métaphore est également présente, chez Jérôme, dans la lettre qui ouvre la correspondance, comme chez Ennode. Mais la comparaison s'arrête là : la fonction et l'expression de cette métaphore sont bien différentes dans les deux cas.

¹⁰⁶⁵ La christianisation de cette image usuelle est particulièrement nette chez l'évêque de Milan qui compare le Christ à « un bon navigateur sur une mer tranquille » : voir Ambr. epist. 5, 19, 5 à Orontianus, éd. O. Faller, 1968, p. 143 (*CSEL* 82. 1) : *in huiusmodi nauibus nauigat Christus, et 'in puppe' tamquam bonus gubernator tranquillo quiescit mari, conmoto excitatur et increpat uentos, ut suis tranquillitatem refundat*.

plus riche qu'il n'y paraît : ce n'est pas tant l'image maritime qui retient l'attention, c'est la course « habile » du navigateur qui doit contourner les récifs, épouser les « sinuosités » de la mer, éviter les obstacles avec ruse. Ne serait-ce pas là, en effet, une représentation indirecte de l'idéal esthétique d'Ennode ? Par l'accumulation des détails, l'entremêlement des images (la mer, la navigation, l'éloquence) et le balancement des propositions grammaticales, l'ample métaphore qui ouvre la *Correspondance* donne une clef pour entrer dans les épîtres, un fil d'Ariane pour avancer dans cette esthétique qui n'est pas sans analogie avec celle du labyrinthe : comme l'auteur ou l'orateur, le lecteur doit traverser la tempête en suivant les « sinuosités » de l'élément liquide, en contournant avec « habileté » les écueils de cette écriture contournée qui conduit l'âme sereine vers « la nouveauté des pensées¹⁰⁶⁶ » et « la lumière du genre épistolaire¹⁰⁶⁷ ».

La surabondance des images, qui nous apparaît finalement comme le trait le plus caractéristique du style épistolaire d'Ennode, montre que la préciosité n'est pas une esthétique de l'insignifiance mais au contraire la recherche d'un sens dans une « époque de métamorphose¹⁰⁶⁸ ». Un sens certes, mais lequel ? Nous voudrions conclure cette analyse en nous interrogeant sur les interprétations possibles de la « préciosité » dans la *Correspondance* d'Ennode et peut-être aussi, plus largement, dans la littérature de l'Antiquité tardive.

C. La « préciosité » : l'écriture de la lumière

1. Ennode et l'idéal de la « négligence savante »

Les deux premières parties de ce chapitre ont mis en évidence le paradoxe entre l'idéal d'une « beauté simple » et la pratique complexe d'une écriture éblouissante. L'« habile défaut de soin¹⁰⁶⁹ » célébré par Ennode semble bien éloigné de la « négligence diligente » recherchée par Cicéron¹⁰⁷⁰. Le premier y a gagné la réputation d'un auteur affecté alors que le second incarne la fluidité classique. L'un et l'autre visent pourtant une impression de négligence qui correspond à une longue tradition esthétique, qui prend racine dans l'Antiquité et trouve sa formule à l'époque moderne : l'un des principaux théoriciens de la Renaissance, B. Castiglione¹⁰⁷¹, a forgé le mot « *sprezzatura* » pour décrire la synthèse

¹⁰⁶⁶ Ennod. epist. 1, 1, 4 à Jean : *nouitatem sensuum monstras serenitate sermonum et ueteris decora prosapiae nouelli uincis nitore conloquii*.

¹⁰⁶⁷ Epist. 1, 12, 2 à Avienus : (...) *generis epistolaris alloquii lux*.

¹⁰⁶⁸ Nous empruntons cette expression à T. Schieffer, *Europa im Wandel von der Antike zum Mittelalter*, 1976, 1164 p. (= *Handbuch der europäischen Geschichte*, tome I) L'esthétique de la préciosité, dont l'Antiquité tardive et la Renaissance fournissent de nombreux exemples, caractérise généralement des périodes troublées, incertaines, « entre deux mondes ».

¹⁰⁶⁹ Ennod. epist. 2, 13, 1 : *lex est in epistulis neglegentia et auctorem genii artifex se praebet incuria* ; « la négligence est de règle dans les épîtres et un habile défaut de soin se présente comme la garantie du génie ». L'oxymore *artifex incuria*, qui exprime l'idéal stylistique d'Ennode, justifie les nombreux paradoxes de son écriture épistolaire.

¹⁰⁷⁰ Cic. orat. 23, 76-78, éd. et trad. H. Bornecque, 1921, p. 30-31 (CUF) : *solutum quiddam sit nec uagum tamen (...). Quaedam etiam neglegentia est diligens. (...) fit enim quiddam (...) quo sit uenustius, sed non ut appareat* ; « qu'il y ait un certain abandon qui ne soit pourtant pas du laisser-aller (...). Il y a une certaine négligence diligente. (...) On fait quelque chose (...) pour avoir plus de grâce sans que cela paraisse ».

¹⁰⁷¹ *Le livre du Courtisan (Il libro del Cortegiano)* a été publié en 1528. Nous utilisons ici la traduction française d'A. Pons (voir B. Castiglione, *Le livre du Courtisan*, 1991, 405 p.).

de l'art et de la nature dont les œuvres de son ami Raphaël atteignent le plus haut degré. La « *sprezzatura* » est l'apparente désinvolture « qui cache et qui montre que ce que l'on a fait et dit est venu sans peine et presque sans y penser¹⁰⁷² ». Castiglione voit dans cette attitude la source de la grâce : « le véritable art est celui qui ne paraît pas être de l'art, et on doit par-dessus tout s'efforcer de le cacher¹⁰⁷³ ». Contemporain des premiers élans du « maniérisme », Castiglione peut mesurer la distance qui sépare les maîtres de la Renaissance et les peintres qui imitent leurs « manières ». Il peut décrire la difficulté que rencontrent les adeptes de la grâce lorsqu'ils n'ont pas le talent de Raphaël : dès que l'art se fait voir, la grâce n'est plus que de l'affectation.

L'esthétique épistolaire d'Ennode illustre-t-elle ce travers ? Et fait-elle de lui un auteur « maniériste¹⁰⁷⁴ » ? Ennode n'est pas un lointain précurseur d'une théorie de « l'art pour l'art ». S'il est bien loin de toute forme d'atticisme, il n'est pas non plus un héritier de l'asianisme¹⁰⁷⁵ et il nous semble vain de juger à tout prix son style à la lumière des canons établis par Cicéron et Quintilien. Il faut imaginer plutôt le tour de force stylistique des auteurs de l'Antiquité tardive, à la fois héritiers de la culture antique et acteurs d'une période de profondes mutations. Pour concilier l'éclat de leur culture et les exigences d'un monde en construction, il leur fallait inventer un idiome adapté à leur époque et à leur religion en poursuivant l'effort entamé depuis deux siècles. La recherche stylistique n'était pas perçue par les Pères de l'Église comme un obstacle à l'enseignement de la « simple doctrine¹⁰⁷⁶ » du christianisme : elle remplissait au contraire une fonction pédagogique en offrant aux lecteurs une représentation métaphorique de la Vérité¹⁰⁷⁷. Un style recherché était source de richesses, de vitalité et de profondeur. « Parler latin », ce n'était plus seulement *loqui latine* mais « orner de richesses », *ornare dotibus*¹⁰⁷⁸ : la beauté du style ne pouvait faire l'économie de la richesse (*ubertas*¹⁰⁷⁹) de la langue. Même si les temps ont changé depuis Ambroise ou Augustin, il serait bien arbitraire de croire que les épistoliers du début du VI^e

¹⁰⁷² Id. livre I, XXVI, p. 54.

¹⁰⁷³ Id. p. 55.

¹⁰⁷⁴ Comme nous l'avons dit plus haut (introduction, p. 9), la notion de « maniérisme » nous semble impropre à l'esthétique des auteurs de l'Antiquité tardive. S'il fallait à tout prix proposer une catégorie moderne pour illustrer l'esthétique d'Ennode, le « gongorisme » nous semblerait plus adaptée. Néologisme formé à partir du nom du poète espagnol Luis de Góngora y Argote (1561-1627), le « gongorisme » désigne une expression marquée par le goût de l'hyperbole, de la périphrase et du détail poussé à son paroxysme chez un contemporain de Góngora, le poète italien Giambattista Marini (voir C. Esteban, « Góngora y argote (Luis de) », dans *Encyclopaedia Universalis*, t. 10, p. 579b : « la syntaxe [de Góngora], sacrifiant la clarté immédiate de la phrase à la composition architecturale mouvementée, est riche d'oppositions rhétoriques et de contrastes expressifs »).

¹⁰⁷⁵ Les origines et la signification de la querelle de l'asianisme et de l'atticisme sont bien mystérieuses (voir A.-M. Guillemin, compte-rendu de J. F. d'Alton, *Roman literary theory and criticism*, paru dans *REL*, 11, 1933, p. 503 : « Chacun parle avec assurance de la querelle de l'asianisme et de l'atticisme comme d'un incident connu et élucidé. Cependant, quiconque y regardera de près s'apercevra que nous ne savons ni l'origine du différend, ni la véritable substance de ce style asianiste »). Sur la querelle de l'asianisme et de l'atticisme dans l'Antiquité, voir Cic. Brut. 285-286, orat. 20-30 et Quint. inst. 12, 10.

¹⁰⁷⁶ Ennode emploie lui aussi l'expression *simplex doctrina* pour désigner le christianisme : epist. 2, 6, 5 : (...) *professionem meam simplici sufficiat studere doctrinae*).

¹⁰⁷⁷ L'abondance des images est un trait caractéristique de l'enseignement évangélique.

¹⁰⁷⁸ Ennod. epist. 1, 6, 1.

¹⁰⁷⁹ Epist. 2, 7, 3 ; Avit. epist. 10.

siècle aient pu concevoir l'écriture comme un moyen de fuir – un « divertissement » – ou cultiver pour elle-même une langue insignifiante.

Toutefois, si la préciosité ennodienne illustre la « mentalité esthétique¹⁰⁸⁰ » d'une époque qui considérait la rhétorique comme source d'efficacité et de richesses, sa particularité irréductible ne saurait se réduire à un syncrétisme tardo-antique qui gommerait son originalité et sa fonctionnalité propres. Elle correspond en effet à une tentative originale d'écriture de la lumière et à une habile stratégie de communication.

2. Une esthétique de l'« enluminure »

Cette écriture se caractérise d'abord par le choix des mots, des proverbes et des métaphores qui contribuent au symbolisme de la lumière, en représentant le soleil, la lune, les étoiles et les astres, symboles de la clarté éternelle et toute puissante¹⁰⁸¹. Mais la *lux romana* se traduit aussi par une véritable esthétique de la lumière.

L'extrême richesse de langue, par l'abondance des images, la *uariatio* du vocabulaire et l'accumulation des figures de style) correspond la fonction ornementale de la préciosité. Mais si l'ornement contribue à l'embellissement d'une œuvre, il ne se réduit pas à un décor marginal et insignifiant : pour prendre un exemple célèbre, l'extraordinaire composition végétale qui orne l'*Ara Pacis* était une des figures les plus marquantes de l'idéologie augustéenne. Ces rinceaux contiennent en effet le destin de la famille impériale et célèbrent le retour de l'âge d'or annoncé depuis des décennies¹⁰⁸². Le choix et la représentation d'un ornement manifestent l'invention de l'artiste qui parvient à puiser dans l'ornement ce qui fait sa force, lui donne son sens, exprime son univers. Expression privilégiée d'un acte créateur, l'ornement n'est pas une pièce rapportée, superflue et ostentatoire mais l'élément caractéristique d'une véritable invention.

La *Correspondance*, avec ses emprunts aux lettres profanes, présente deux types d'ornements : le premier est une citation introduite dans le texte sans retouche ni réécriture. Les cinquante-quatre premières épîtres contiennent par exemple de nombreuses citations de Symmaque mais aussi deux vers de Claudien cités *in extenso* et quelques expressions colorées de Térence¹⁰⁸³. Ces emprunts contribuent à la richesse de la langue

¹⁰⁸⁰ J. Fontaine, « Unité et diversité du mélange des genres et des tons chez quelques écrivains latins de la fin du IV^e siècle : Ausone, Ambroise, Ammien », 1977, p. 432. Voir notre introduction, p. 13, note 20.

¹⁰⁸¹ Voir, parmi de nombreux exemples, un proverbe fréquemment employé par Ennode : *lychnis contra solis radios pugnaturus* : *epist.* 2, 9 ; 2, 22, etc. ; sur cette expression proverbiale, voir Otto, p. 327. Notons aussi l'évocation fréquente : *epist.* 1,18 : *cujus soli nutrita simbus metalla plus rutilent* ; *epist.* 2,7 : *quasi lychnis contra solis radios* ; *epist.* 1,13 : *inter curiae sidera* ; *epist.* 2,15 : *aetherei sideris* ; etc.). Enfin, la lumière, manifestation divine et source d'espérance, est le sujet de sa fameuse *Benedictio cerei* (*opusc.* 9 et 10).

¹⁰⁸² Voir G. Sauron, *L'histoire végétalisée. Ornement et politique à Rome*, 2000, p. 28-29 : « l'étude qui suit (...) s'intéresse à un continent plutôt inexploré de l'activité humaine du passé, celui du symbolisme ornemental, qui recèle bien des surprises à ses découvreurs contemporains ».

¹⁰⁸³ Nous avons repéré quatre emprunts à Térence dans les livres I et II (voir chapitre 4, p. 127, note 26). La présence de mots, d'expressions ou de citations de Térence n'est pas surprenante dans l'Antiquité tardive : il constituait en effet – avec Cicéron, Virgile et Salluste – le « quadrigé » des auteurs classiques qui formait le socle de l'enseignement littéraire (voir chapitre 4, p. 127 note 27). Symmaque, dont nous constatons régulièrement l'influence sur Ennode, cite souvent Térence qu'il appelle *noster comicus* (voir *Symm. epist.* 9, 84 ; voir P. Tcherniajew, *Terentiana II, Apulée, Ausone et Symmaque imitateurs de Térence*, 1900). Le statut de Térence est pourtant ambigu à l'époque tardive dans la mesure où, s'il jouit d'un succès plus grand qu'aux siècles précédents, sa métrique est de moins en moins comprise. Alors que plusieurs manuscrits médiévaux transmettent ses pièces comme de la prose, Rufin d'Antioche, dès le V^e siècle, et Priscien, au début du VI^e siècle, sont contraints de préciser que celles-ci sont en vers.

soit par l'originalité des mots cités (*homuncio, mulcare, scabere...*), soit par l'archaïsme morphologique (*ut sies*), mais ils entretiennent avant tout le sentiment d'un patrimoine littéraire commun aux correspondants d'Ennode. Dans certaines épîtres, ce premier type d'ornement donne l'impression d'un assemblage qui rappelle la juxtaposition des tessons dans l'art de la mosaïque, comme l'épist. 2, 19 qui constitue un centon scripturaire auquel se mêlent des citations de Symmaque et d'Ausone. Le second type d'ornement, de loin le plus important, reflète la mise en œuvre de l'acte créateur comme en témoignent les discrètes réécritures des citations profanes. Si le lecteur reconnaît ici ou là l'empreinte de Cicéron, de Virgile ou de Symmaque, il est frappé par la richesse de la réécriture qui a le plus souvent pour objectif de mettre en valeur une idée, un enseignement ou un verset de la Bible. L'emprunt littéraire est ainsi au cœur de l'invention stylistique d'Ennode, il remplit une fonction esthétique et pédagogique qui fait penser à celle des enluminures et des miniatures médiévales.

L'ornement ne vaut plus alors pour lui-même comme un trésor statique, mais il acquiert au contraire une valeur dynamique en donnant du sens et du prix à l'épître. Celle-ci s'ouvre souvent par un ornement qui, telle une lettrine, donne plus de force et de majesté à l'attaque. Le premier mot de chaque lettre est généralement court : la quasi-totalité d'entre eux contient un son dur, une gutturale ou une dentale, et une majorité (vingt-neuf sur cinquante-quatre) ne comportent qu'une ou deux syllabes (*dum, acta, deus, quantus, idem, diu, quam, quae, numquam, quater*, etc.). Dans les quinze autres cas (mots de plus de deux syllabes), les termes frappent l'attention du lecteur par l'expression d'un sentiment (*amantem, iucunda, desiderio*), d'un mot rare (*anagnostici*) ou emphatique (*abundantem, superuacuis, dispendium*) ou d'une citation littéraire condensée dans un simple écho :

Premiers mots d'épîtres d'Ennode	Sources possibles
Epist. 2, 2, 1 : <i>Silentium meum dolor exigit...</i>	Ambr. epist. 5, 25, 1, éd. O. Faller, 1968, p. 176 (CSEL, 82. 1) : <i>Silentium meum rupit sermo clementiae tuae (...). Doleo enim fateor, dolor e acerbo.</i>
Epist. 2, 6, 1 : <i>Quousque tantum licebit absentiae ?</i>	Cic. Cat. 1, 1, éd. H. Bornecque, 1926, p. 5 (CUF) : <i>Quo usque tandem abutere (...) patientia nostra ?</i>
Epist. 2, 12, 1 : <i>Profeticis oraculis sublimitas tua praestat obsequium...</i>	Ambr. epist. 10, 73, 24, éd. M. Zelzer, 1982, p. 47 (CSEL, 82. 3) : (...) <i>prophetis oraculis species ecclesiae figuratur.</i>
Epist. 2, 13, 1 : <i>Vt tradit quaedam eloquentiae persona sublimis, lex est in epistolis neglegentia ...</i>	Symm. epist. 7, 9 à Symmaque, son fils, III, p. 50 : <i>ingeniorum uarietas in familiaribus scriptis neglegentiam quandam debet imitari .</i>
Epist. 2, 18, 1 : <i>Probabiles causas habeo ...</i>	Symm. epist. 3, 17, 1 à Grégoire, II, p. 31 : <i>habeo expostulandi tecum probabiles causas ...</i>
Epist. 2, 19, 1 à Constantius : <i>Abundo gaudio ...</i>	Symm. epist. 1, 22 à Ausone, I, p. 86 : <i>Abundo gaudio ...</i>

Les divers procédés qui mettent en valeur l'attaque de l'épître illustrent l'ingéniosité de la *captatio* épistolaire et confirment la densité de l'expression ennodienne. Le meilleur exemple est l'épist. 2, 26 à Liberius qui commence par une succession de cinq sentences présentées par l'auteur lui-même comme des « offrandes du commerce épistolaire » :

Aut alitur aut sustentatur scriptione diligentia. Ministra affectionis est epistolaris confabulatio. Muta caritas simulacrum praesentat ingrati. Depretiat genium

suum quae in uocem non prorumpit, amicitia. Bene secretum pectoris reseratur clauae sermonis. Dignatione uestra iam potior haec pro ingenii uiribus paginalis commercii libamenta dedicaui, per quae usurpo uindicare mihi meritum plus amantis¹⁰⁸⁴.

Cet art de la formule constitue l'un des principaux mérites de la *Correspondance* et justifie l'intérêt des compilateurs médiévaux pour les sentences ennodiennes¹⁰⁸⁵. Cette densité aboutit à une miniaturisation encore plus nette lorsque l'auteur accumule plusieurs effets stylistiques en un court passage, parfois en une seule phrase. Le procédé est assez remarquable dans l'epist. 1, 3 à Faustus dans laquelle Ennode justifie son *inprudencia* par un verset de l'Évangile de Luc après avoir imité librement deux vers des *Géorgiques* : « La cause de mon désir a été plaidée avec succès par le bénéfice de mes plaintes ; l'impudence a obtenu ce que ne procurait pas la politesse. (...) En envoyant sans cesse des pages sans valeur, j'ai reçu le prix du vainqueur. Ainsi la terre féconde donne-t-elle au laboureur le salaire de son travail quand il a retourné les mottes et, de chaque germe, la glèbe enfante une noble moisson ; ainsi répondent à la voix d'un seul homme les autres secrets des montagnes et quand son faible cri s'éteint, les éléments manifestent leur puissance. Ayant obéi, ce faisant, aux oracles de l'Évangile, j'ai recueilli le fruit de ce précepte conforme à la vérité, qui enseigne que, pour qui frappe souvent à sa porte, Dieu se lève et accorde, sinon pour son mérite, du moins pour son importunité¹⁰⁸⁶ ».

Ce passage propose une exégèse rudimentaire qui est mise en valeur par les phrases précieuses qui l'introduisent : si l'évocation poétique de l'écho dans les chaînes de montagnes est directement inspirée de Virgile¹⁰⁸⁷, l'accumulation des métaphores agraires (le travail du labour, la terre fertile et le sol desséché) rappelle aussi le cadre champêtre des *Géorgiques*. L'invention poétique d'Ennode se traduit enfin par le jeu savant des sonorités : la cadence interne de la phrase est accentuée par des jeux de rime qui, dans cette longue phrase en prose, donnent l'impression d'une isocolie ou du moins d'un parallélisme poétique sans toutefois justifier la notion de « vers », qui serait contraire à la distinction classique des genres.

¹⁰⁸⁴ *Epist. 2, 26, 1 à Liberius : « L'écriture est à la fois l'aliment et le soutien de l'affection. La conversation épistolaire est la servante de l'amour. Une tendresse qui reste muette offre l'image de l'ingratitude. L'amitié qui ne jaillit pas en paroles déprécie ce qui fait son plaisir. Il est bon que le sanctuaire du cœur se laisse ouvrir par la clef d'un entretien. Rendu déjà plus fort par votre estime, selon les ressources de mon talent, je vous ai dédié ces offrandes du commerce épistolaire par lesquelles je m'arroge de revendiquer le mérite d'être le plus aimant des deux ».*

¹⁰⁸⁵ Ces sentences n'apparaissent pas dans les extraits choisis du *Florilegium Angelicum* (voir annexe « Les Sentences d'Ennode », p. 423-428). Toutefois, dans l'un des principaux témoins de la *Correspondance* (Vatican, Biblioteca Apostolica, Lat. 3803, IX^e s.), cette succession de sentences est signalée dans la marge par un trait de seconde main.

¹⁰⁸⁶ Ennod. epist. 1, 3, 1-2 : *Acta est causa desiderii mei beneficio querellarum ; meruit inprudencia quod negabat urbanitas. Diligentiam sancti pectoris, quam artifex silentium tegebat, elicui (...) ; prorogando uiles paginas pretium uincens accepi. Sic usuram cultori uexatis reddit uber terra caespitibus et feturam nobilem de singularibus parturit gleba germinibus ; sic ad uocem unius hominis montium secreta respondent, et dum angustus clamor uincitur, ualetudinem suam elementa manifestant. Euangelicis tali facto obsecutus oraculis fructum de praecepti sum ueritate sortitus, cuius declarat instructio, quod pulsanti saepe surgat et tribuat Deus, si non propter meritum, uel propter inportunitatem. Facessat posthac infidelium male cauta discussio.*

¹⁰⁸⁷ Voir Verg. georg. 4, 49-50, éd. et trad. E. de Saint-Denis, 1956, p. 59 (CUF) : (...) *Aut ubi odor caeni gruis, aut ubi concaua pulsu / Saxa sonant uocisque offensa resultat imago*. Voir le commentaire de ces deux vers que propose R. A. B. Mynors dans *Virgil Georgics*, 1990, p. 265. Voir aussi l'excellente analyse d'A. Gigandet sur le thème de l'écho chez Lucrèce (IV, 572-594) et dans la littérature antique dans *Fama deum. Lucrèce et les raisons du mythe*, 1998, p. 286-289 : « les voix d'Écho ».

sic usuram cultori uexatis reddit uber terra caespitibus et feturam nobilem de singularibus parturit gleba germinibus ; sic ad uocem unius hominis montium secreta respondent et, dum angustus clamor uincitur, ualetudinem suam elementa manifestant¹⁰⁸⁸.

Un tel exemple illustre le dynamisme de la réécriture ennodienne : le style et l'univers de Virgile se fondent dans la langue d'Ennode pour lui donner la densité et la beauté qu'il recherche. Il confirme que la richesse de la langue n'est pas le but ultime de l'épistolier. Les réminiscences littéraires, les images abondantes, la représentation de l'écho et la densité du style encadrent une brève citation biblique. Elles embellissent l'épître de « joailleries » qui mettent en valeur une citation biblique à laquelle elles donnent du sens et du « prix ». Elles « enluminent » le texte et figurent, d'une certaine façon, l'esthétique de l'enluminure.

La miniaturisation atteint parfois la virtuosité lorsqu'elle condense en quelques mots une pluralité de figures et d'allusions : l'épist. 1, 19 au grammaticus Deuterius, qui tente de reconforter le vieux maître aveugle, se termine ainsi par une accumulation nominale qui fait jaillir la lumière intérieure du correspondant :

Dabit Deus, ut quidquid corporalis adcessit incommodi, uice animae tuae per sudum rutilantis nitore mundetur¹⁰⁸⁹.

Cette dernière phrase concentre la force d'une pluralité de figures, contenant même une discrète allusion à Virgile réduite aux harmoniques d'un groupe de mots : *per sudum rutilantis*¹⁰⁹⁰. L'hyperbate (*animae...nitore*) suggère le large rayonnement de la lumière diffusée par cette âme dont l'éclat est souligné par la succession de trois mots abstraits (*sudum rutilantis nitore*) et le rythme final (*cursus uelox* + crétique-spondée – U – / –). Un des procédés les plus frappants de la miniaturisation consiste ainsi, nous l'avons vu, à ramasser la pensée dans une expression qui concentre le maximum d'effets : ces « sentences¹⁰⁹¹ » cherchent à faire jaillir la lumière par la concentration en quelques mots, par le rythme, les sonorités, les allusions, voire les discrètes réécritures. Mais l'écriture de la lumière ne se réduit pas au *conchetto*. Les amples métaphores – considérées comme l'expression la plus visible du mauvais goût des auteurs précieux – délivrent, par le truchement d'un autre univers, le sens profond de l'épître, comme l'illustre l'exorde de l'épist. 1, 1¹⁰⁹².

La préciosité du style préfigure l'esthétique médiévale de l'enluminure dans la mesure où elle cherche à répondre à une question fondamentale : comment représenter la lumière, cette *lux romana* que l'on voit poindre dans les *Épîtres* ? Dès lors, le problème qui s'est posé le long de notre étude (pourquoi chercher la simplicité dans un langage obscur ?) a laissé place à une autre question : pourquoi la préciosité, qui est source d'obscurités, est-elle, aux yeux d'Ennode et de ses contemporains, un mode d'expression privilégié pour représenter la lumière ? Plusieurs types de réponses pourraient être envisagés : une réflexion philosophique ou mystique nous écarterait de notre sujet. Nous préférons nous en tenir au symbole clair-obscur de la course sinueuse du navigateur rusé qui conduit son esquif vers

¹⁰⁸⁸ Ennod. epist. 1, 3, 1 à Faustus.

¹⁰⁸⁹ Epist. 1, 19, 4 à Deuterius : « Dieu te donnera que toute nouvelle faiblesse de ton corps soit en échange purifiée par l'éclat serein de ton âme resplendissante ».

¹⁰⁹⁰ Verg. Aen. 8, 529 : *per sudum rutilare* (...).

¹⁰⁹¹ Voir chapitre 8, p. 227 sq.

¹⁰⁹² Voir chapitre 8, p. 248, note 155.

la lumière idéale d'un « siècle meilleur » en offrant au correspondant, chemin faisant, les plaisirs d'une littérature qui ne cesse jamais d'être communication. L'écriture de la lumière montre à tout instant que la littérature ne se sépare jamais de l'histoire. Elle nous plonge en effet au cœur de la stratégie de communication de l'épistolier.

3. La préciosité : une stratégie élitiste de communication

L'obscurcissement de la langue est l'objet d'une savante recherche dans l'ensemble des correspondances tardo-antiques. Faisant l'éloge de l'ancien préfet Paulus, Sidoine admirait précisément l'obscurité de ses œuvres et son goût pour l'ornement : « de quelles énigmes il accompagne l'énoncé, de quelles figures il orne ses traits d'esprit ! (...) quelles œuvres ingénieuses naissent sous ses doigts !¹⁰⁹³ ». Il conviendrait de s'interroger sur les raisons qui conduisent les évêques-épistoliers à rechercher la complexité du style. Loin de s'opposer à l'enseignement évangélique, l'obscurité des *Écritures* était déjà pour Augustin la source de leur fécondité dans la mesure où elle conduit les lecteurs à adopter diverses interprétations¹⁰⁹⁴. Ambroise concevait, quant à lui, l'obscurité comme un obstacle volontaire à une diffusion inadéquate du mystère chrétien : il définissait une « discipline de l'arcane¹⁰⁹⁵ » destinée à « ne pas divulguer [le mystère] à ceux à qui cela ne convient pas¹⁰⁹⁶ ». Le *sermo obscurus* d'Ennode cherche également à limiter la compréhension de l'expression, en particulier dans les correspondances. Les épistoliers contemporains considéraient aussi la lettre comme un texte crypté auquel ne pouvaient accéder que les personnes qui en connaissaient le code. L'épist. 36 d'Avit à Apollinaire est un bon exemple de cette communication cryptée : « Dieu m'est témoin de quelle lumière notre très cher ami évoqué plus haut a illuminé l'habitation nocturne elle-même de ma retraite ténébreuse quand, par la nouvelle du retour de notre très doux fils, que j'avais auparavant ignoré, il confirma que ma famille, reconstituée par la bienveillance du Christ, avait été trouvée par celui que j'avais envoyé. Pour cette raison, n'allez pas vous-même penser désormais quelque chose d'incomplet sur notre compte¹⁰⁹⁷ ». Avit tente de communiquer un message tout en restant très allusif et en ne livrant aucune information explicite. Les circonlocutions prennent la forme d'une métaphore (la lumière/l'obscurité) et d'un message crypté (*aliquid semiplenum*) que seul le destinataire peut éclaircir. Le terme *semiplenum* signale au destinataire que la lettre d'Avit est codée. Sidoine employait également le même mot pour souligner les dangers d'un récit explicite et les vertus des propos allusifs : « pour les membres du clergé en effet, il y a de la témérité à parler de nos propres affaires, de la vantardise à parler de celles des autres ; nous dévoilons le passé infructueusement, le présent incomplètement (*semiplene*) ; il y a pour nous de la honte à dire des choses fausses,

¹⁰⁹³ Sidon. epist. 1, 9, 1 à Herenius, II, p. 30 : *quae ille propositionibus aenigmata, sententiis schemata, (...) digitis mechanemata facit !* (trad. A. Loyen).

¹⁰⁹⁴ Aug. ciu. 11, 19, éd. B. Dombart et A. Kalb, trad. G. Combès, 1959, p. 88 (BA 35) : *quamuis itaque diuini sermonis obscuritas etiam ad hoc sit utilis, quod plures sententias ueritatis parit et in lucem notitiae producit*, « L'obscurité même de la parole divine a cet avantage qu'elle fait concevoir et paraître au grand jour plusieurs explications vraies ». Sur l'éloge et la justification de l'obscurité chez Augustin, voir H.-I. Marrou, *Augustin et la fin de la culture antique*, 1958⁴, p. 484-485.

¹⁰⁹⁵ G. Nauroy, *Ambroise de Milan. Écriture et esthétique d'une exégèse pastorale*, 2003, p. 460.

¹⁰⁹⁶ Ambr. myst. 9, 55, éd. B. Botte, 1961, p. 188 (SC 25^{bis}) : (...) *mysterium (...) ne diuulgetur quibus non conuenit (...)*.

¹⁰⁹⁷ Avit. epist. 36, éd. R. Peiper, 1883, p. 66, lignes 13-18 (MGH VI. 2) : *Nam ecce mihi testis deus est, quanto lumine praefatus carissimus noster in ipsa contenebrati recessus nocturnali habitatione respersit, cum dulcissimi pignoris nostri reditu, ante quem nescieram, nuntiato, resolidatam Christo propitio familiam meam ab eo quem misissem, inuentam esse firmauit. Quodcirca nec uos iam de nobis aliquid semiplenum putetis.*

du danger à dire la vérité¹⁰⁹⁸ ». La préciosité du style est à elle seule un moyen de crypter la correspondance, de la rendre moins accessible.

En effet, l'écriture et la compréhension d'une expression très élaborée supposent une maîtrise de la langue qui révèle un élitisme culturel et qui exclut de fait un grand nombre de lecteurs : tout le monde ne pouvait pas « entrer » dans les lettres d'Ennode qui ne s'adressent qu'aux *perfecti*, à ceux qui illustrent l'excellence de la culture latine, qui sont fidèles aux exhortations de l'Évangile et qui contribuent à l'affirmation du pouvoir épiscopal. Mais il existe une autre condition, plus exclusive encore : il faut être capable de lire ces épîtres, d'en écumer le sel, de trouver les perles dissimulées dans cette savante symphonie d'images, d'ornements et de sons. La préciosité du *sermo* épistolaire semble ainsi l'expression la plus aboutie de l'idéal esthétique, culturel, social et religieux de ces correspondances. Cet idéal vise autant à rassembler la *nobilitas* chrétienne qu'à exclure les ignorants, les sectateurs des pratiques païennes, les opposants au pouvoir souverain de l'évêque mais peut-être aussi une bonne partie des élites gothiques. L'écriture précieuse de la lumière définit donc une sorte de langue dans la langue, l'idiome d'une « noblesse » chrétienne à laquelle ces épîtres offrent un espace fermé de communication.

¹⁰⁹⁸ Sidon. epist. 4, 22, 5 à Léon, II, p. 161 : *per homines clericalis officii temerarie nostra, iactanter aliena, praeterita infructuose, praesentia semiplene, turpiter falsa, periculose uera dicuntur* (trad. A. Loyen).

Conclusion

A. La *lux romana* à l'aube du VI^e siècle

Pour conclure notre enquête, il faudrait pouvoir attirer l'attention sur la cohérence des cinquante-quatre épîtres étudiées. Elles révèlent une réflexion sur l'écriture épistolaire qu'Ennode réussit à exploiter dans sa double dimension de genre littéraire et de moyen de communication. Certes, il ne faut pas minimiser le sens particulier de chacune d'entre elles qui traduisent de véritables échanges épistolaires. Mais ces épîtres n'en ont pas moins une portée générale. Elles n'entrent jamais dans des détails prosaïques qui sont indignes de l'écriture et qui n'intéressent que le destinataire. Elles sont suffisamment allusives pour nourrir une ambition plus large, entretenir l'éclat de la « grandeur de Rome ».

Le thème de la *lux romana* nous semble être une clef pour entrer dans les épîtres d'Ennode, non seulement pour en saisir la fonction mais aussi le projet esthétique. L'annonce de cette « lumière » est un hymne à la latinité, fondement de toute « romanité ». Elle est la source d'une écriture qui manifeste cette lumière par une expressivité éblouissante. À cet égard, les brèves épîtres d'Ennode constituent une étape dans la christianisation du genre épistolaire : elles sont très loin, en effet, des épîtres théologiques ou spirituelles de Jérôme ou d'Augustin. Beaucoup plus proche de Sidoine ou de Rurice, Ennode pousse très loin la préciosité et la miniaturisation de l'épître qui sont la projection esthétique de la *lux romana*. Toutefois, la préciosité n'est jamais conçue exclusivement comme un idéal littéraire. L'écriture sinieuse de la préciosité est aussi une stratégie de communication. Elle définit une sorte de langage au service de la « noblesse » chrétienne et d'une certaine idée de l'Église auxquelles le futur évêque de Pavie subordonne toutes ses activités. Le rapport étroit entre l'écriture et la religion apparaît plus explicitement encore dans l'un des deux textes hagiographiques d'Ennode, la *Vie d'Antoine moine de Lérins* : Ennode décrit l'entrée du saint dans la communauté de Lérins en « décrivant son mode de vie sans taches sous l'abondance des mots et la richesse du récit ». Il établit ainsi un lien direct entre la perfection chrétienne et l'esthétique précieuse en justifiant le recours au style abondant de la préciosité (*uerborum abundantia* et *relationis ubertas*)¹⁰⁹⁹. L'évocation d'Antoine à Lérins se traduit par une longue métaphore lumineuse où apparaît la plupart des mots latins exprimant la lumière, donnant, en quelques lignes, l'impression d'un rayonnement éblouissant¹¹⁰⁰. Le symbolisme de la lumière apparaît donc fondamental pour

¹⁰⁹⁹ La célébration des religieux et des clercs dans un style précieux n'est pas propre à Ennode de Pavie. Toutefois, son œuvre a constitué un exemple, comme le montre le *Libellus de situ ciuitatis mediolanensis*, une histoire de l'Église de Milan écrite vers le X^e s. (voir J.-Ch. Picard, *Le souvenir des évêques*, p. 549 et notre chapitre 1, p. 29-30, note 28).

¹¹⁰⁰ Voir opusc. 4, 38-41 : (...) *apud Lirinum inprouisus adparuit. Nuntiauit uirum insignium meritorum facies ieiunii pallore decorata. Nam dum secreti nitorem hominis splendidissima macies indicaret, non defuit actuum eius praeco consuetus, immaculatam conuersationis ipsius speciem sub uerborum abundantia et relationis ubertate describens*. *Mixtus grandaeuis et praecipuis gestorum suorum lampadam non minori intellexit igne rutilare. Metitus est fomitis sui lucem, dum uidit alieni. Quasi inter ornamenta caeli et sidera pleno fulgore micantia superuenientis astri claritudo societur; certant sine inuidia geminare radios et per augmenta luminis speciem superare nouitatis: alia prolixiori crine faciem suam stella commendat, alia puriore, unam ditat potior flamma, nobilitat alteram per spatia nocturna sincerior*. (...) *Ibi biennio se ipso potior mundi istius sarcinam deponens,*

figurer l'espoir en des temps nouveaux, comme en témoigne encore, sur un mode spirituel et poétique, l'exorde éclatant de l'*Historia Apostolica* d'Arator, l'élève d'Ennode :

(...) diuinaque uirtus, Rursus membra ligans animata cadauera mouit. Ad uitam monumenta patent, cineresque piorum Natalem post busta nouant. Lux tertia uenit¹¹⁰¹.

La *lux romana* n'est donc pas un simple slogan. Elle exige un engagement concret et multiforme au service d'un nouvel universalisme romain qui est inséparable de la *lux ecclesiae*. Un universalisme ? Oui, si l'on considère que tout le genre humain se réduit à quelques personnes¹¹⁰² ! Car si l'enseignement d'Ennode délivre un idéal unificateur, il rassemble les *perfecti* mais exclut tous les autres. La vision du monde qui ressort des épîtres est donc pour le moins paradoxale : d'un côté, elle prétend célébrer une époque nouvelle, de l'autre, elle est conservatrice par ses fondements culturels et sociaux.

B. La latinité après l'empire : une question d'identité

La *Correspondance* révèle ainsi les limites de l'ouverture des élites latines au pouvoir gothique, y compris chez celles qui œuvraient, comme Ennode et ses correspondants, à l'édification d'un monde romano-gothique. La préciosité stylistique de ces lettres illustre en effet la volonté d'entretenir fièrement une chasse gardée, un enclos inaccessible aux nouveaux maîtres de l'Italie, où seuls quelques latins pourraient jamais entrer : la *latinitas*,

uictor insidiarum, quas antiqui serpentis parat astutia, diem nostrum et lucem praesentis saeculi perpetui luminis adeptione commutauit. Taceo qualiter uitam ipsius mortis claritudo signauerit, ne uniuersa digerens non tam ueritatem narresse quam praedicti laudibus uidear immoratus ; « (...) soudain, il se présenta à Lérins. Le visage auréolé par la pâleur du jeûne annonça un homme aux mérites extraordinaires. En effet, sa maigreur resplendissante reflétant l'éclat d'un homme en retrait, la louange habituelle de ses actes ne fit pas défaut, décrivant son mode de vie sans taches sous l'abondance des mots et la richesse du récit. Mélangé à des êtres âgés et exceptionnels, il comprit que la lampe de ses actes ne brillait pas d'un moindre feu. Il mesura la lumière de ses brindilles en regardant celles d'autrui : comme si, aux ornements du ciel et aux astres brillant de toute leur splendeur, se mêlait la clarté d'une étoile naissante, ils s'efforcent sans jalousie de doubler leurs rayons et de vaincre, pour augmenter la lumière, l'apparence de la nouveauté : une étoile se met en valeur par sa toison plus dense, une autre par sa toison plus pure ; la flamme plus puissante enrichit l'une, la flamme plus nette ennoblit la seconde dans les espaces nocturnes. (...) En déposant là, au bout de deux ans, la charge de ce monde, ayant triomphé de lui-même et vaincu les pièges que prépare la malice de l'antique Serpent, il échangea notre jour et la lumière du siècle présent contre la lumière éternelle. Je tais de quelle façon la clarté de sa mort témoigna de sa vie, de peur que, en racontant tout, je semble moins avoir dit la vérité que m'appesantir sur les éloges de celui que j'ai nommé plus haut ».

¹¹⁰¹ Arator act. 1, 11-14, éd. A. P. McKinlay, 1951, p. 10 (CSEL 72) : « La vertu divine, / rejoignant les membres entre eux, a rendu le souffle et le mouvement aux cadavres. / Les monuments funéraires s'ouvrent à la vie et les cendres des saints connaissent une nouvelle naissance après le bûcher. La troisième lumière est venue » ; Voir B. Bureau, *Lettre et sens mystique dans l'Historia Apostolica d'Arator. Exégèse et Épopée*, 1997, p. 58 : « C'est en effet par une nuit transfigurée que s'ouvre le poème avec l'invasion de la lumière dans le monde des morts et c'est par la proclamation d'une clarté sans fin qu'il se termine dans l'apothéose des deux lumières du monde et la défaite des forces nocturnes ».

¹¹⁰² Aussi paradoxale soit-elle, la conception d'un universalisme se réduisant à quelques personnes n'est pas inédite. Elle caractérise souvent les doctrines élitistes qui considèrent l'universalisme comme une orientation idéale ou comme une justification. C'est ainsi que la théologie augustinienne de la grâce ne voit aucune contradiction entre l'élitisme de la prédestination des saints et l'affirmation universaliste de Paul (I Tim. 2, 4 : « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés »). Voir Aug. corrept. 14, 44, trad. J. Ch É n É et J. Pintard, 1962, p. 369 (BA 24) : « il a été dit : 'Dieu veut que tous les hommes soient sauvés', pour qu'on entende par là tous les prédestinés, car tout le genre humain est en eux ».

qui forgea au cours du temps l'identité de Rome, nourrit encore, au début du VI^e s., le sentiment d'une supériorité. Parce qu'elle répond aussi à un réflexe identitaire, dans une période vécue comme une menace pour l'identité romaine, l'extrême préciosité d'Ennode peut donc être considérée comme une rhétorique de crise destinée à enraciner l'avenir dans l'histoire de la romanité.

L'omniprésence d'un passé éclatant et l'horizon d'un monde nouveau expriment une tension fondamentale de l'Antiquité tardive. La *lux romana* manifeste une dépendance et une autonomie à l'égard de la grandeur impériale qui sont aussi nécessaires l'une que l'autre. Elle a pour vocation de ressusciter un monde à l'agonie et de faire rayonner, dans l'obscurité des temps, un universalisme nouveau : « Que Dieu tout puissant change et fasse tourner en mieux le cours des choses, que, sur une situation que la décadence de notre temps et les ténèbres de nos mérites ont délabrée, il répande l'éclat d'un siècle d'or¹¹⁰³ ! ». La *lux romana* ne reflète donc pas la rémanence d'une identité stable mais une identité par différenciation qui suppose de se démarquer du passé tout en étant déterminé par lui¹¹⁰⁴.

Les épîtres contemporaines du schisme laurentien (livres I et II) s'inscrivent dans une phase de profonde transformation sociale et de recomposition de l'identité, ou plutôt des identités romaines. Elles montrent que la romanité, en se renouvelant, prend de multiples significations : nous rappelons en introduction que, pour Sidoine Apollinaire, la romanité correspondait désormais à la culture latine. La *Correspondance* d'Ennode, qui appartient à la génération suivante, reflète une étape nouvelle : « être romain », ce n'est plus seulement « parler latin, -un latin correct, celui de Cicéron et Virgile- et être catholique, - lire Augustin et Ambroise¹¹⁰⁵ » ; c'est accepter une nouvelle forme de dépendance à l'égard de la Ville, seule métropole du monde catholique et sommet de l'Église. Cette nouvelle définition de la romanité n'est pas assénée explicitement dans les épîtres car celles-ci ne sont pas des textes de propagande. Ce sont des lettres de circonstances dictées par des situations particulières qui soulèvent des enjeux cruciaux : l'avenir de la latinité, les relations avec le pouvoir gothique, la place de l'Église dans la société et l'affirmation du siège romain.

Une vue d'ensemble du VI^e siècle montre que ces pistes conduisent peu à peu l'Occident vers le Moyen Âge. Toutefois, les deux ou trois décennies qui suivent ces épîtres semblent sonner le glas de la *lux romana* défendue par Ennode. La dégradation de l'entente romano-gothique, la fin de l'intransigeance romaine à l'égard de l'Orient, l'échec personnel de l'évêque de Pavie – dont on perd la trace en 518 – et le parcours de certains correspondants qui devinrent des figures de la reconquête justinienne¹¹⁰⁶ illustrent

¹¹⁰³ Ennod. epist. 1, 7, 1 à Faustus : *Deus omnipotens mutatas ordinum uices uertat in melius et rerum statum, qui labe temporis aut meritorum nostrorum nebulis obsoleuit, aurei saeculi candore perfundat.*

¹¹⁰⁴ M. de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, 1975, p. 72 : « si d'un côté l'histoire a pour fonction d'exprimer la position d'une génération par rapport aux précédentes en disant : 'Je ne suis pas cela', elle affecte toujours cette affirmation d'un complément non moins dangereux, qui fait avouer à une société : 'Je suis autre que ce que je veux, et déterminée par ce que je dénie' ».

¹¹⁰⁵ Inglebert, p. 677.

¹¹⁰⁶ Le meilleur exemple est sans doute celui du patrice Liberius qui fut, avec Ennode et Faustus Niger, un des principaux soutiens de Symmaque pendant le schisme laurentien. Après l'avoir remercié officiellement au nom du pape (epist. 5, 1 à Liberius), Ennode écrivit un vibrant éloge de Liberius (epist. 9, 23). Or, à la fin de sa vie, Liberius apparaît comme une figure... de la reconquête impériale : après son retour d'Orient en Italie, vers 554, il joua un rôle de premier plan dans la réorganisation de l'Italie placée sous la domination de Justinien (voir son épitaphe à Rimini : *CIL* XI, 382, vers 11-12).

la désillusion de jeunes ambitieux – le plus souvent trentenaires, latins et provinciaux¹¹⁰⁷ – qui voyaient l'avenir de la romanité non pas dans une restauration impériale mais dans un rapprochement avec les élites gothiques et la suprématie du siège de Rome.

C. Une esthétique du labyrinthe et de la ruse

Si la célébration d'Ennode dans l'histoire pontificale illustre *a posteriori* l'intérêt des livres I et II de la *Correspondance*, une telle lecture ne saurait en épuiser le sens. Ces épîtres nous rappellent en effet que la raison historique se heurte toujours, dans l'interprétation d'une œuvre, à l'irréductibilité et à la singularité de l'acte créateur. Loin de toute mesure, ces épîtres se nourrissent de leurs paradoxes et délivrent, pour finir, une esthétique originale qui reflète une conception monumentale de l'architecture épistolaire. Mais cela ne veut pas dire qu'Ennode voulait combler un vide, compenser la vacuité informative par la densité et la complexité formelles. Il ne construit pas une esthétique par défaut car, à l'évidence, il lui aurait été plus facile d'écrire une langue moins recherchée. Pour Ennode, l'essentiel est ailleurs, dans une conception extrême de l'esthétique qui condense le maximum d'effets dans le cadre étroit de l'épître, de la phrase et du mot, là où le style monumental – la *quadrata elocutio*, le style « bien équilibré », en pierres de taille – est capable de s'exprimer dans une miniature¹¹⁰⁸.

Dès lors, l'image du dédale ou du labyrinthe¹¹⁰⁹ illustre le fonctionnement de ces textes qui diffusent un idéal crypté et qui font miroiter la lumière dans l'obscurité. Comme cette *Correspondance*, le labyrinthe se présente comme un jeu dénué d'importance, une œuvre d'art artificielle et obscure, dans laquelle certains trouvent du plaisir¹¹¹⁰. Mais le labyrinthe est aussi une figure essentielle, une route qui ouvre aux initiés une voie de salut. Il définit une esthétique de la ruse – *res daedala*¹¹¹¹ – qui est aussi une arme efficace puisque tout le monde ne dispose pas du fil d'Ariane. L'épithète *daedala*, appliquée au mythe d'Hercule et d'Antée, nous paraît, dès lors, un maître mot qui révèle la prédilection d'Ennode pour la ruse, la première qualité du diplomate : elle conduit le lecteur dans cet univers fragile et obscur, au cœur de ce labyrinthe où rayonne la *lux romana*, cet idéal politico-religieux qui se confond, aux yeux d'Ennode, avec le rayonnement de l'Église.

¹¹⁰⁷ Voir les exemples d'Olybrius, Florianus Iohannes, Florus, Agapitus, Castorius, Eugenius, Honoratus, Liberius, Opilion, Senarius.

¹¹⁰⁸ Nous sommes presque aux antipodes de l'esthétique classique où « toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien » (voir Racine, préface de *Bérénice*, 1671).

¹¹⁰⁹ Sur la figure du labyrinthe dans l'Antiquité et le Moyen Âge, voir P. R. Doob, *The Idea of the Labyrinth from Classical Antiquity through the Middle Ages*, 1990 ; notons que Sidoine emploie lui aussi l'image du labyrinthe dans l'épist. 4, 11, 2 : *insolubilitate labyrinthica scientiae*.

¹¹¹⁰ Aug. doct. christ. 2, 7, 8, éd. bénédictine, trad. G. Combès et M. Farges, 1949, p. 246-247 (BA 11) : *nemo ambigit (...) cum aliqua difficultate quaesita multo gratius inueniri* ; « personne ne conteste (...) qu'on découvre avec plus de plaisir les choses quand on les cherche avec une certaine difficulté ».

¹¹¹¹ Ennod. epist. 1, 9, 1 à Olybrius.

D. Ennode, un épistolier « entre deux mondes » ?

Nous ne prétendons pas que l'image du dédale ait servi de modèle à l'écriture épistolaire d'Ennode. Mais ces lettres, à l'évidence, représentent des labyrinthes de mots, tant par leur complexité que par leurs finalités – l'enseignement de la morale chrétienne et la défense de l'autorité pontificale – qui constituent deux des fondements de l'Église médiévale. Cette *Correspondance* ressemble ainsi aux labyrinthes tracés sur le sol de certaines églises antiques, comme le plus ancien d'entre eux, celui de la basilique de Reparatus (IV^e s.) : au cœur du labyrinthe est répétée l'expression *sancta ecclesia*, écrite dans toutes les directions de lecture possible¹¹¹² (fig. 2, p. 265). Un autre dédale a été dessiné à l'époque d'Ennode, au VI^e siècle, dans l'église San-Vitale de Ravenne. Tout au long du Moyen Âge se multiplieront ces figures complexes sur le sol des cathédrales, des abbayes et des églises de la Chrétienté, comme ce labyrinthe qui orne l'église San-Michele-Maggiore où repose Ennode de Pavie (fig. 3, p. 266).

Le labyrinthe donne plus qu'une image des *Épîtres*, il traduit leur mode de fonctionnement. Il reflète la cohérence de cette *Correspondance* qui tente de conduire le lecteur vers la « lumière de l'Église¹¹¹³ ». Par son attachement à la culture antique et son implication dans l'histoire religieuse, Ennode pourrait donc être lui aussi un épistolier « entre deux mondes¹¹¹⁴ ». Mais la singularité de ses lettres et de son écriture nous incite plutôt à le décrire comme l'épistolier d'un monde bien à lui, fait d'un labyrinthe d'images et de mots au cœur duquel rayonne la « lumière de Rome ». Cette prose d'art, dont l'auteur mérite bien d'être considéré comme l'un des « fondateurs du Moyen Âge¹¹¹⁵ », doit donc être lue pour elle-même même si cela, nous l'avons vu, n'est pas chose facile. Nous aurions fait un grand pas, toutefois, si notre enquête persuadait les lecteurs – philologues et historiens – de revisiter les *Épîtres* d'Ennode.

¹¹¹² *CIL*, VIII. 2, 9710. Pour une description de la basilique de Reparatus en Algérie (Chlef anciennement El Asnam ou Orléansville) et une interprétation de la mosaïque du labyrinthe, voir F. Pr É vost, « Notice sur la signification du labyrinthe de la basilique de Reparatus, à Orléansville (Algérie) », *Revue Archéologique*, 8, 1851, p. 566-571 ; N. Duval et alii, *Basiliques chrétiennes d'Afrique du Nord*, tomes I et II, 1992, t. I, p. 11-15 et t. II, p. XII-XVI ; J.-P. Caillet, « Le dossier de la basilique chrétienne de Chlef », *Karthago*, 21, p. 135-161.

¹¹¹³ En attendant l'avènement de la *lux romana*, il est intéressant de constater que, dans la correspondance, cette « lumière de l'Église » porte les traits d'une femme, *Speciosa*, pour laquelle Ennode voue une affection sans borne et à laquelle il cherche à rendre visite en vain (l'expression *lux ecclesiae* se trouve en effet dans l'epist 2, 2, 2 où elle qualifie *Speciosa*, l'exemple de vie chrétienne).

¹¹¹⁴ Nous empruntons cette expression à B. Bureau dans son étude sur Arator, l'un des élèves d'Ennode, chez qui nous retrouvons de nombreux aspects de l'enseignement de son maître : voir B. Bureau, *op. cit.*, p. 487.

¹¹¹⁵ E. K. Rand, *Founders of the Middle Ages*, 1928 : malheureusement, E. K. Rand ne cite jamais le nom d'Ennode.



Fig. 3 : Le labyrinthe de San Michele Maggiore (Pavie)

Fig. 3 : Église San-Michele de Pavie. Vue d'ensemble du chœur : mosaïque du labyrinthe (XII^e. s.) et autel majeur (XIV^e. s.)



Fig. 4 : Détail de l'autel majeur en marbre (San Michele Maggiore, Pavie)

Fig. 4 : Église San-Michele de Pavie - Ennobe de Pavie avec insignes épiscopaux (Détail de l'autel majeur en marbre, commandée en 1383 par le diacre Giovanni Sangregorio).



Fig. 5 : la « Porta Speciosa » (San Michele Maggiore, Pavie)

Fig. 5 : Église San-Michele de Pavie. Vue de la « Porta Speciosa ». Aucun élément sérieux ne permet d'établir un lien entre le nom de cette porte et la religieuse de Pavie Speciosa, correspondante des *epist.* 2, 2 et 2, 3, qui fut peut-être la femme d'Ennode (voir commentaire, chapitre 2, p. 72-75).

index des œuvres d'Ennode dans le commentaire

Carmina

carm. 1, 2 : 180.

carm. 1, 5 : 156, 157.

carm. 1, 6 : 9, 58, 68, 103, 177.

carm. 1, 7 : 22, 27, 28, 195.

carm. 1, 8 : 22.

carm. 1, 9 : 22, 31, 69, 129.

carm. 1, 15 : 129, 196.

carm. 1, 17 : 27.

carm. 2, 1 : 22.

carm. 2, 2 : 22, 48, 157.

carm. 2, 4 : 39.

carm. 2, 7 : 39.

carm. 2, 67 : 33.

carm. 2, 87 : 39.

carm. 2, 109 : 157.

Dictiones

dict. 1 : 81.

dict. 3 : 44, 81.

dict. 5 : 42.

dict. 8 : 71, 135, 153, 154.

dict. 9 : 39, 134, 135, 232.

dict. 12 : 150, 208.

dict. 21 : 25.

dict. 22 : 48.

dict. 25 : 157.

dict. 27 : 237.

Epistulae

epist. 1, 1 : 22, 33, 47, 48, 91, 102, 111, 112, 122, 134, 136, 146, 148, 172, 203, 205, 216, 225, 227, 229, 238, 240, 241, 242, 246, 248, 249, 256.

epist. 1, 2 : 33, 48, 49, 70, 61, 91, 95, 112, 125, 127, 227, 240, 242, 243, 246, 247.

epist. 1, 3 : 33, 44, 45, 47, 48, 70, 87, 92, 108, 112, 126, 129, 136, 139, 142, 146, 171, 186, 188, 198, 201, 203, 206, 209, 228, 229, 230, 235, 240, 242, 243, 246, 247, 255.

epist. 1, 4 : 44, 59, 88, 92, 95, 112, 116, 125, 127, 129, 144, 184, 228, 236, 238, 240, 241, 243, 244, 247.

epist. 1, 5 : 33, 34, 45, 48, 49, 72, 85, 105, 106, 108, 112, 125, 126, 129, 131, 138, 142, 148, 150, 155, 156, 165, 166, 172, 195, 196, 202, 203, 205, 206, 209, 228, 230, 233, 238, 239, 240, 247.

epist. 1, 6 : 33, 48, 78, 84, 110, 112, 116, 138, 149, 150, 151, 152, 156, 173, 200, 207, 208, 225, 237, 238, 247, 251.

epist. 1, 7 : 34, 76, 77, 78, 107, 110, 112, 122, 125, 138, 156, 167, 171, 179, 180, 182, 200, 204, 205, 209, 228, 238, 241, 246, 262.

epist. 1, 8 : 34, 48, 59, 86, 97, 100, 101, 112, 117, 121, 122, 138, 154, 197, 216, 219, 228, 231.

- epist. 1, 9 : 16, 33, 34, 49, 92, 112, 122, 134, 147, 148, 151, 168, 228, 233, 235, 236, 237, 245, 246, 248, 264.
- epist. 1, 10 : 34, 48, 70, 76, 86, 93, 112, 121, 122, 126, 136, 145, 196, 204, 216, 228, 235, 236, 238, 246, 247,
- epist. 1, 11 : 34, 48, 112, 131, 139, 144.
- epist. 1, 12 : 10, 34, 49, 59, 78, 97, 98, 102, 112, 116, 117, 134, 145, 202, 234, 240, 246, 249.
- epist. 1, 13 : 33, 34, 48, 59, 78, 87, 101, 104, 111, 112, 138, 145, 170, 205, 252.
- epist. 1, 14 : 33, 47, 48, 101, 112, 118, 125, 138, 139, 146, 187, 225, 226, 231, 240.
- epist. 1, 15 : 23, 47, 48, 75, 103, 109, 112, 113, 116, 121, 122, 138, 148, 234.
- epist. 1, 16 : 59, 75, 76, 96, 112, 116, 121, 122, 126, 132, 125, 142, 145, 148, 150, 202, 223, 232, 236, 238.
- epist. 1, 17 : 48, 98, 102, 103, 112, 117, 118, 138, 139, 142.
- epist. 1, 18 : 44, 88, 111, 112, 127, 140, 148, 203, 247, 252.
- epist. 1, 19 : 34, 71, 88, 101, 112, 121, 133, 139, 142, 145, 169, 195, 233, 246, 247, 256.
- epist. 1, 20 : 44, 78, 103, 104, 110, 111, 112, 117, 118, 121, 122, 129, 138, 142, 143, 145, 146, 204, 223, 234.
- epist. 1, 21 : 33, 34, 86, 112, 121, 151, 240.
- epist. 1, 22 : 33, 34, 103, 108, 112, 117, 138, 171, 203, 234.
- epist. 1, 23 : 102, 112, 140, 146, 169, 240.
- epist. 1, 24 : 33, 59, 76, 85, 87, 107, 111, 112, 121, 122, 126, 138, 145, 173, 174, 195, 200, 232, 238, 240, 245.
- epist. 1, 25 : 33, 48, 111, 112, 146, 168, 206.
- epist. 1, 26 : 59, 103, 112, 178, 180, 240.
- epist. 2, 1 : 67, 101, 104, 109, 112, 121, 129, 141, 144, 146, 169, 199, 205, 206, 238, 239.
- epist. 2, 2 : 15, 73, 103, 106, 108, 112, 144, 161, 195, 203, 207, 253, 264.
- epist. 2, 3 : 73, 74, 75, 76, 78, 81, 99, 110, 111, 112, 118, 144, 161, 177, 178, 201, 246.
- epist. 2, 4 : 33, 34, 113, 168, 221.
- epist. 2, 5 : 33, 36, 86, 101, 109, 113, 117, 203, 246.
- epist. 2, 6 : 34, 36, 48, 72, 76, 77, 78, 87, 105, 111, 113, 117, 118, 125, 130, 131, 134, 136, 139, 147, 148, 195, 196, 199, 205, 215, 218, 220, 251, 253.
- epist. 2, 7 : 33, 36, 72, 93, 98, 111, 113, 117, 118, 121, 135, 137, 148, 154, 206, 215, 216, 217, 220, 221, 224, 234, 244, 246, 247, 248, 251, 252.
- epist. 2, 8 : 33, 36, 101, 102, 113, 117.
- epist. 2, 9 : 102, 113, 137, 246, 252.
- epist. 2, 10 : 33, 86, 113, 133, 138, 142, 145, 187, 203, 206, 209, 233, 246.
- epist. 2, 11 : 33, 48, 113, 117, 126, 173, 195, 203.

-
- epist. 2, 12 : 16, 33, 48, 113, 115, 116, 121, 122, 146, 150, 151, 234, 238, 240, 254.
- epist. 2, 13 : 33, 43, 44, 48, 73, 74, 86, 90, 93, 97, 100, 113, 126, 139, 168, 177, 207, 218, 219, 233, 240, 246, 250, 254.
- epist. 2, 14 : 36, 44, 50, 51, 76, 78, 80, 113, 122, 125, 126, 129, 138, 145, 161, 162, 181, 209, 211, 240, 246.
- epist. 2, 15 : 48, 87, 111, 113, 137, 138, 140, 142, 145, 156, 197, 200, 238, 240, 252.
- epist. 2, 16 : 48, 86, 93, 99, 101, 105, 113, 115, 116, 117, 118, 119, 122, 167, 188, 204, 206, 215.
- epist. 2, 17 : 101, 113, 114, 166, 170, 201, 234.
- epist. 2, 18 : 48, 87, 94, 99, 111, 113, 140, 145, 170, 187, 203, 238, 240, 254.
- epist. 2, 19 : 18, 26, 44, 45, 94, 96, 105, 109, 111, 113, 114, 115, 121, 122, 125, 127, 128, 129, 133, 137, 142, 145, 166, 174, 176, 182, 183, 184, 185, 201, 203, 204, 205, 206, 238, 246, 247, 253, 254.
- epist. 2, 20 : 26, 33, 59, 111, 113, 115, 116, 121, 166, 176.
- epist. 2, 21 : 26, 33, 37, 48, 101, 111, 113, 117, 119, 169, 206.
- epist. 2, 22 : 37, 44, 53, 78, 105, 113, 122, 137, 252.
- epist. 2, 23 : 36, 94, 110, 111, 113, 122, 138, 142, 165, 180, 238, 240.
- epist. 2, 24 : 36, 98, 111, 113, 115, 118, 122, 133, 138, 142, 186, 187, 203, 205, 238.
- epist. 2, 25 : 36, 99, 101, 103, 111, 113, 117, 118, 119, 120, 138, 142, 177, 201, 206.
- epist. 2, 26 : 17, 86, 97, 102, 113, 120, 122, 139, 148, 149, 166, 167, 168, 185, 239, 254.
- epist. 2, 27 : 47, 76, 78, 113, 135, 137, 142, 146, 148, 150, 167.
- epist. 2, 28 : 22, 34, 95, 101, 111, 113, 115, 122, 137, 139, 142, 145, 238, 239.
- epist. 3,4 : 78.
- epist. 3, 5 : 58.
- epist. 3, 9 : 188.
- epist. 3, 10 : 73, 101, 169.
- epist. 3, 15 : 194.
- epist. 3, 23 : 188.
- epist. 4, 1 : 82, 186, 187, 188.
- epist. 4, 11 : 73.
- epist. 4, 14 : 167.
- epist. 4, 16 : 58, 167.
- epist. 4, 17 : 167.
- epist. 4, 19 : 58.
- epist. 4, 25 : 58, 154.
- epist. 4, 27 : 119.
- epist. 4, 29 : 82, 187, 188.

epist. 4, 31 : 58.
epist. 4, 32 : 58.
epist. 4, 35 : 101, 169.
epist. 5, 1 : 43, 50, 78, 80, 82, 167, 181, 185, 187, 263.
epist. 5, 7 : 157.
epist. 5, 10 : 149, 208.
epist. 5, 13 : 73, 167, 186.
epist. 5, 14 : 71.
epist. 5, 16 : 78.
epist. 5, 21 : 196.
epist. 5, 22 : 167.
epist. 6, 9 : 211.
epist. 6, 12 : 169, 185.
epist. 6, 15 : 78.
epist. 6, 16 : 73.
epist. 6, 23 : 220.
epist. 6, 24 : 58.
epist. 6, 31 : 58.
epist. 6, 33 : 73.
epist. 7, 6 : 167.
epist. 7, 8 : 71.
epist. 7, 10 : 167.
epist. 7, 13 : 32
epist. 7, 14 : 84, 194, 195.
epist. 7, 26 : 190.
epist. 7, 28 : 107.
epist. 7, 29 : 157.
epist. 8, 1 : 190, 195.
epist. 8, 5 : 129, 240.
epist. 8, 22 : 185.
epist. 8, 30 : 190.
epist. 8, 36 : 196.
epist. 8, 38 : 190.
epist. 8, 40 : 190.
epist. 9, 1 : 58, 77, 131.
epist. 9, 2 : 78.

epist. 9, 3 : 14, 133, 135.

epist. 9, 4 : 78.

epist. 9, 6 : 58.

epist. 9, 9 : 77, 131.

epist. 9, 10 : 195.

epist. 9, 13 : 24, 69, 169.

epist. 9, 18 : 190.

epist. 9, 20 : 190.

epist. 9, 23 : 190, 263.

epist. 9, 29 : 185, 190.

epist. 9, 30 : 210, 211.

epist. 9, 32 : 25, 26, 115.

epist. 9, 33 : 195.

Opuscula

opusc. 1 : 51

opusc. 2 : 22, 36, 43, 44, 81, 197, 209, 211, 221.

opusc. 3 : 81, 129, 196.

opusc. 4 : 32, 84, 174, 184, 196, 260.

opusc. 5 : 39, 42, 67, 69, 70, 72, 73, 74.

opusc. 6 : 231.

opusc. 7 : 22, 129, 181.

opusc. 8 : 180.

opusc. 9 : 22, 33, 252.

« (...) si notre écrit est obscur et ambigu, il trouve protection dans l'autorité de votre commandement, pour la raison que personne ne méprise ce qu'il a ordonné ». Épître 2, 20, 1 d'Ennode à Constantius.

Prolégomènes à l'édition et à la traduction des *Épîtres*

I. Principes de l'édition

A. La supériorité de *B* sur les manuscrits de la famille du *Vaticanus*

L'étude de la collection et de la réception de la *Correspondance* depuis le VI^e s. nous a conduit à fonder notre édition sur la collation des manuscrits, complets et partiels, que nous avons décrits dans le chapitre 1. Nous avons pu constater, comme les éditeurs précédents, que nous nous trouvions en présence de deux séries de leçons : la première est donnée par le manuscrit de Bruxelles (*B*), la seconde par la famille des manuscrits qui dérivent du manuscrit du Vatican (*V*)¹¹¹⁶. La confrontation des leçons propres à *B*, qui n'a aucun descendant, avec celles des témoins de la seconde classe fait apparaître la supériorité de *B*, comme en témoignent les exemples suivants où *B* est le seul manuscrit à donner la bonne leçon :

epist. 1, 6, 6. <i>mariam</i> (...) <i>adduamque B</i>	maria (...) <i>adduam quae VLDET cett.</i>
--	--

Ennode évoque la Maira et l'Addua, les deux affluents du lac de Côme.

epist. 1, 16, 3. <i>crispi B</i>	<i>crisippi cett.</i>
----------------------------------	-----------------------

Ennode célèbre le style de Tullius (Cicéron) et de Crispus (Salluste), deux des principaux auteurs « classiques » dans l'enseignement littéraire¹¹¹⁷.

epist. 1, 6, 7 <i>dedisset B</i>	<i>dedissent cett.</i>
epist. 1, 9, 1 <i>fauos B</i>	<i>fauus cett.</i>
epist. 1, 9, 3 <i>ut B</i>	<i>om. cett.</i>
epist. 1, 15, 1 <i>uero B</i>	<i>ueri cett.</i>
epist. 1, 19, 4 <i>superflua B</i>	<i>superfluas cett.</i>
epist. 1, 20, 2 <i>conlata B</i>	<i>conlocata VLcollocata rel.</i>
epist. 1, 22, 2 <i>forsitan...significet B</i>	<i>forsitan...significat cett.</i>

La valeur majeure de *B* nous a incité à donner systématiquement la leçon de *B*, sauf quand elle relevait d'un barbarisme. Mais nous n'avons pas négligé le manuscrit *Vaticanus* et ses dérivés qui proposent parfois des leçons meilleures que *B*, comme le montrent les exemples suivants que nous justifierons plus loin :

¹¹¹⁶ Pour l'analyse des manuscrits et des éditions utilisés pour l'établissement du texte, voir le chapitre 1 du commentaire, p. 43-65.

¹¹¹⁷ Cicéron, Salluste, Virgile et Térence constituent, dans les écoles de l'Antiquité tardive, le quadrige des auteurs classiques (voir Arusianus Messius, *Exempla Elocutionum*, dans *Grammatici Latini*, VII, 449, ed. Keil).

Epist. 1, 1, 5. in aestimatione <i>codd.</i>	instimatione <i>B</i>
Epist. 2, 6, 2. summam <i>codd.</i>	summam ecclesiam <i>B</i>
Epist. 2, 7, 1. teneri <i>VDAETC</i>	etenere <i>Bet</i> teneri <i>P</i>
Epist. 2, 17, 3. expetentem <i>codd.</i>	expectentem <i>B</i>
Epist. 2, 19, 9. praestante <i>codd.</i>	protestante <i>B</i>

Notre objectif est de proposer une édition critique – et non diplomatique – qui doit indiquer avant tout la forme définitive que prend la « leçon », après correction éventuelle par la même main ou par une autre main. Nous n'avons donc pas fait apparaître les différentes étapes de la correction des manuscrits, sauf pour *B*, pour *V* et pour des cas exceptionnellement intéressants pour lesquels nous utilisons les abréviations suivantes :

x^1, x^2	correction de première ou deuxième main.
x^{ac}, x^{pc}	leçon avant ou après correction.
x^{sl}	au-dessus de la ligne.
x^{mg}	hors du texte.
[X]	suppression de mots.
<X>	ajout de mots.

Dans la même perspective, nous n'avons pas signalé l'ensemble des hypothèses formulées par les éditeurs précédents (*prop.*). Enfin, nous avons presque toujours évité de faire figurer les simples variantes orthographiques ou confusions traditionnelles (*e/i* ; *e/ae* ; *u/o* ; *b/u*), les fautes d'orthographe, les barbarismes, sauf cas exceptionnels où ces indications pouvaient éclairer le mécanisme d'une faute ou l'histoire du texte. L'établissement d'un appareil critique exhaustif s'est rapidement révélé impossible, voire inutile : en effet, la difficulté du texte d'Ennode et la fonction de certains recueils (pédagogique, doctrinale, spirituelle...) ont incité les copistes à multiplier les corrections au point de rendre difficile la répartition des manuscrits à l'intérieur même de la famille du *Vaticanus*¹¹¹⁸. Nous avons essayé de tenir compte des témoins lacunaires et partiels (*O* et *T*) en prenant soin de préciser les extraits qu'ils omettaient, sauf lorsque le manuscrit ne cite que quelques phrases par lettre. Nous avons ainsi renoncé à indiquer les omissions de *A* afin de ne pas alourdir inutilement l'apparat. Conformément à l'habitude de la *Collection des Universités de France* et des *Sources Chrétiennes*, nous avons suivi, dans l'apparat critique, les numéros des paragraphes en conservant la numérotation attribuée par F. Vogel dont l'édition a constitué notre référence.

Au cours de la collation, nous avons naturellement prêté une attention particulière aux manuscrits inconnus de F. Vogel¹¹¹⁹, même si ces témoins, qui appartiennent à la seconde classe, apportent moins d'éléments nouveaux pour l'établissement du texte que pour l'histoire de sa réception¹¹²⁰. Notre édition est globalement conservatrice : les conjectures personnelles sont exceptionnelles, les autres variantes ayant été proposées par les copistes

¹¹¹⁸ Nous avons essayé de le faire pour quelques exemples, voir chapitre 1 du commentaire, p. 47-49 et p. 59.

¹¹¹⁹ Nous avons collationné trois nouveaux témoins : León, Biblioteca de la Catedral, 33, XII^e s. (*D*) ; Londres, British Libr.

Royal 8 E. IV, XII/XIII^e s. (*A*) ; Paris, Bibliothèque Nationale de France, Lat 2833 A, IX^e s. (*F*).

¹¹²⁰ Voir chapitre 1 du commentaire, p. 43-65.

ou par les éditeurs. Nous avons rassemblé ci-dessous les principales difficultés textuelles qui exigeaient des éclaircissements ou des justifications :

B. Modifications apportées à l'édition de F. Vogel (*MGH*, aa. 7, 1885)

1. Epist. 1, 4, 2 : (...) nemo de se confessum iuste credere possit crimen alienum.

La leçon communément admise, *confesso*, ne nous semble pas avoir de sens puisque le participe parfait *confessus*, *a, um*, du verbe *confiteri de...* (« faire un aveu sur... »), est actif. Nous proposons donc la leçon *confessum* qui permet d'aboutir à la traduction suivante : « (...) personne ne pourrait avoir raison de croire qu'un crime qu'il a reconnu comme sien est celui d'autrui ». Toutefois, les *Fausses Décrétales*, qui citent cette phrase à partir d'un témoin carolingien perdu, proposent quelques modifications textuelles (*nemini* à la place de *nemo* et *credi* à la place de *credere*) qui permettraient de conserver *confesso* en le rapportant à *nemini* : voir *Fausses Décrétales*, éd. P. Hinschius, epist. du pape Jules, 14, p. 469 : *nemini de se confesso credi potest super crimen alienum*.

2. Epist. 1, 5, 2 : Ad rediuuam ualetudinem tremebunda marcescentium cardinum limina iuueniscunt, quae nullis credo Deo auspice [quia] posthaec obicibus claudenda patuissent.

La seconde partie de la phrase, à partir de *quae*, pose plusieurs difficultés grammaticales : le subjonctif *patuissent* s'explique, croyons-nous, par une sorte de style indirect, le verbe *credo* exprimant la pensée d'Ennode. L'adjectif verbal *claudenda* peut, ou bien exprimer une obligation ou bien, comme nous l'avons compris, avoir la valeur d'un participe futur passif, équivalent d'une proposition relative au subjonctif [**quae <essent> claudenda = ut essent claudenda*]. Nous traduisons donc littéralement : « Nos seuils tremblants, avec leurs gonds rouillés, rajeunissent pour renaître à la santé, eux qui, je pense, se seraient ouverts sous l'auspice de Dieu, pour n'être fermés désormais par aucun verrou ». Dès lors, nous ne voyons pas comment interpréter la présence de *quia* devant *posthaec* et nous le comprenons comme une alternative à *quae*, introduite de façon superflue dans le texte.

3. Epist. 1, 6, 3 : Crescētis prouincia cultura sermonum.

Nous nous écartons du texte de Sirmond, repris par Vogel, « *crescitis* », pour revenir à la leçon admise par tous les manuscrits « *crescētis* » (*crescētis B* || *crescētis cett.*). Le futur est parfaitement cohérent avec le propos pédagogique et eschatologique d'Ennode qui encourage ses correspondants à cultiver les lettres latines et à mettre la culture au service de la religion chrétienne : la latinité est une des conditions de l'avènement de la *lux romana*.

4. Epist. 1, 6, 4 : ecce Comus <urbi>s pullae quondam paene in silentium missa condicio

Le texte proposé par les éditeurs (*ecce Comus pullae... condicio*) n'a pas de sens sauf si l'on considère la forme *Comus* comme un génitif féminin du nom *Comus*, *us* f. qui n'est jamais attesté. C'est pourquoi nous préférons considérer *Comus* comme un nominatif et *pullae* comme un génitif complément de *condicio*. Dès lors, nous proposons de sous-entendre le mot *urbis* qui a pu tomber au cours de la transmission manuscrite, comme le suggère peut-être le manuscrit de Bruxelles (*B*) qui indique *ecce Comus spullae... condicio*. A partir de la leçon de *B*, nous proposons le texte suivant : *ecce Comus <urbi>s pullae quondam paene in silentium missa condicio* que nous traduisons littéralement ainsi : « Voyez Côme, la situation d'une ville sombre, presque reléguée autrefois dans le silence ».

5. Epist. 1, 6, 6 : Mairam fluuium Adduamque laudastis

Nous ne connaissons aucun témoignage antique sur le *fluuius Maria* dont le nom est transcrit par tous les éditeurs. Il s'agit sans doute, comme le suggère Vogel, de l'un des affluents du Larius, le *Maira* (« Mera » en italien), dont nous retenons l'orthographe pour l'édition critique. Signalons cependant que tous les manuscrits, à l'exception de *B*^{ac} (*mariam*), retiennent la leçon *maria* qui pourrait être interprétée comme le pluriel de *mare*. Mais l'ensemble de la phrase perdrait alors sa cohérence.

6. Epist. 1, 6, 6 : per confusos ductus discrimen in lacum tumoris ostendit.

La leçon *in lacum*, attestée par *B*, est justifiée par le sens du texte : c'est en effet le mouvement des rivières dans le lac où elles se jettent qui forme « un gonflement qui permet de distinguer les flots jusque là confondus ». L'accusatif de mouvement insiste donc sur cette image. Toutefois, la différence entre *in lacum* et *in lacu*, qui est infime, tendait à se perdre dès l'époque classique.

7. Epist. 1, 15, 1 : Ego uero diligentiam proposito inpenderem, si sanguini non deberem.

Le texte n'est pas sûr. Vogel propose la leçon *ego ueri* à laquelle Sirmond et Hartel préféreraient *ego uero*. La première possibilité pourrait se justifier par le fait que *ego ueri* est donné par *B* et constitue une *lectio difficilior* : *ueri*, génitif singulier de *uerum*, pourrait porter ainsi sur *proposito*. Toutefois, nous sommes finalement revenu au texte *ego uero* qui peut se fonder sur quatre arguments : 1. cette leçon est donnée par l'ensemble des manuscrits rattachés à la famille du *Vaticanus* ; 2. « l'amour de la vérité » est plutôt exprimé en latin par *amor ueri* (Lucan. 10, 189) ; 3. l'expression *ego uero* est fréquent en tête de phrase comme le montre la consultation des bases de données informatiques (*TLL*) qui révèle 313 occurrences, en particulier chez Cicéron (Cic. Att. 9, 9, 1 ; fam. 7, 30, 1 ; 4, 6, 1 ; etc...) ; 4. enfin, Ennode paraît opposer ici, comme il le fait ailleurs (voir epist. 1, 23, 3), les doubles liens de l'amitié (*diligentia*) et du sang (*sanguini*).

8. Epist. 1, 15, 2 : nescires te esse deprehensum, quod minus (...) inluseris.

Quod minus semble être équivalent de *quominus* introduisant une complétive, sans que *minus* ait un sens négatif. La conjonction *quominus* se trouve d'ordinaire après les verbes d'empêchement, d'opposition, de refus, etc... Mais « l'idée d'empêchement pouvait se dégager simplement du contexte » (voir Ernout-Thomas, p. 309 note 1). Nous n'avons pas trouvé d'autres attestations de cet emploi de *quod minus*, donné par l'ensemble de la tradition manuscrite et les éditeurs d'Ennode. C'est pourquoi nous suggérons la correction *quominus* dans l'apparat critique.

9. Epist. 1, 16, 3 : Tulliani profunditas gurgitis, Crispi proprietas, Varronis elegantia.

Cette formule trouve sa source dans une épître d'Ausone à Symmaque : epist. 12, lignes 17-18 (= Symm. epist. 1, 32, 3) : *enthymemata Demosthenis aut opulentiam Tullianam aut proprietatem nostri Maronis* ; « la force démonstrative de Démosthène, la magnificence de Cicéron, l'exactitude de notre Virgile » (trad. J.-P. Callu). Cet hypotexte a incité certains manuscrits (*CP*) et plusieurs éditions (*bVog.*) à remplacer la leçon *Varronis elegantia* par *Maronis elegantia* afin de reconstituer une partie du « quadrige » scolaire (Cicéron, Salluste, Virgile, Térence). Mais cet indice nous paraît insuffisant pour justifier le choix de *Maronis* : tout d'abord, la leçon *Varronis elegantia* est présente dans les plus anciens manuscrits (*BVLDAET*) et en particulier dans *B* qui, dans cette lettre, est le seul, par trois fois, à donner la bonne leçon (3. *Crispi* ; 5. *conloquia* ; 5. *qua*). En citant le nom de Varron à la place de

celui de Virgile, Ennode pourrait très bien jouer sur un effet de surprise ou ne privilégier ici que des prosateurs. Ennode manifeste en effet une grande liberté à l'égard du texte d'Ausone puisqu'il remplace le nom de Démosthène par celui de Crispus (=Salluste) auquel il attribue la *proprietas* qui caractérisait Virgile. En outre, il ne serait pas le premier à louer le style de Varron qui est l'auteur d'un traité de vingt-cinq livres sur la langue latine (*De lingua latina*, VI, éd. et trad. P. Flobert, CUF, 1985). Sidoine Apollinaire portait lui aussi une grande admiration à l'œuvre et au style de Varron : voir Sidon. epist. 2, 9, 4 : (...) *seruarent in causis disparibus dicendi parilitatem : nam similis scientiae uiri, hinc Augustinus, hinc Varro, hinc Horatius, hinc Prudentius lectitabantur*, « (...) il est certains auteurs qui, tout en défendant des causes différentes, ont su garder la même valeur de style : car des hommes comme Augustin ou Varron, Horace ou Prudence, qui étaient l'objet de fréquentes lectures, sont des écrivains chez qui la science est de même qualité », trad. A. Loyen ; voir aussi epist. 8, 6, 18 : *Varronem logistoricum (...) et Eusebium chronographum misi, quorum si ad te lima peruenerit, si quid inter excubiales curas, utpote in castris, saltim sortito uacabis, poteris, postquam arma deteriseris, ori quoque tuo loquendi robiginem summouere*, « Je t'envoie (...) les *libri logistorici* de Varron et la *chronographie* d'Eusèbe. Quand te seront parvenus ces ouvrages soumis au travail de la lime, si tu disposes (au moins par tirage au sort) de quelque loisir sous la tente, entre les missions de surveillance, tu pourras, après avoir nettoyé tes armes, écarter aussi de tes lèvres la rouille du langage », trad. A. Loyen.

10. Epist. 1, 18, 4 : numquid est in dstricta probatione impietas (...).

Nous proposons la leçon *dstricta* à la place de *districta* qui ne nous semble pas avoir de sens. La même confusion a été faite dans la transmission d'un texte de Tacite : voir Tac. ann. 4, 36 : *dstrictior*. L'un des témoins (*M*"=*Mediceus alter*) donne à tort *districtior*. Le participe parfait *dstrictus, a, um*, du verbe *dstringere*, signifie « menaçant, agressif ».

11. Epist. 1, 20, 3 : (...) potentiae caelestis ut plenum esset paruulorum in reducta salute testimonium, plus est nostrum labefacta per meritum.

Nous avons remplacé *labefactata*, communément admis, par *labefacta*. Les deux termes sont corrects puisque *labefacio* et *labefacto* existent déjà dans la langue classique. Si Vogel reprend la leçon la plus fréquente dans les manuscrits *labefactata*, nous sommes revenu à la forme simple *labefacta*, attestée dans *B* et dans le nouveau témoin *A*.

12. Epist. 1, 23, 3: ut si uos in antiquae circa me dignationis statum pagina directa reppererit.

Cette infime correction (*statum* à la place de *statu*) se fonde sur l'ensemble des manuscrits collationnés à l'exception de *P*. On peut considérer que *in statum* est possible puisqu'il y a une idée de mouvement implicite dans le trajet de la lettre, du scripteur au destinataire. Toutefois, nous savons que la distinction *in* + accusatif / *in*+ ablatif n'était pas toujours observée, y compris à l'époque classique, surtout quand la différence de mouvement est à peine perceptible.

13. Epist. 1, 24, 1 : quae mali ratio est ...

Nous nous écartons ici du texte des précédents éditeurs *Quae, malum, ratio*. Cet incipit expressif est certes cicéronien (voir Cic.Verr. 2, 1, 54 : *quae, malum, est ista tanta audacia !*). Mais la leçon *Quae mali ratio*, donnée par le principal témoin, *B*, reste tout à fait possible et se traduit littéralement : « quelle cause de mal y a-t-il [de ma part] pour que... », c'est-à-dire « quel mal y a-t-il pour que... ». Notons qu'une épître de Sidoine Apollinaire, dont le thème ressemble à celle d'Ennode, contient l'expression voisine *quid mali*. Regrettant lui aussi que son correspondant se soit retiré loin de ses terres d'origine, Apollinaire s'adresse à son cher Aper en des termes proches de ceux d'Ennode : epist. 4, 21, 3 : *quid in te*

mali tantum, ingrate, commisimus ut per tot annos quondam humum altricem nunc uelut hosticum solum fugias ? « quel si grand crime avons-nous commis envers toi, ingrat, pour que tu fuies maintenant comme un pays ennemi une terre qui t'a nourri autrefois pendant tant d'années » (trad. A. Loyen).

14. Epist. 1, 26, 2 : dum (...) prouidit (...) dum (...) nondum uidit occidisse.

La correction de Vogel (*uidet* à la place de *uidit* donné par tous les manuscrits) est inutile étant donné que *dum* est souvent considéré dans l'Antiquité tardive comme l'équivalent de *cum* (voir Goelzer, *Avit*, p. 341). Dès lors, le *dum* de la ligne précédente peut être interprété aussi comme un équivalent de *cum* et la leçon *prouidit* de *B*, corrigée par les autres témoins en *prouidet*, peut se justifier. Cette uniformisation grammaticale (*dum prouidit ; dum uidit*) permet dans les deux cas de revenir au texte de *B*.

15. Epist. 2, 1, 5 : ueterum ornamenta maiorum.

La conjecture de Vogel (*morum* à la place de *maiorum*) est difficilement acceptable puisque l'expression *ornamenta maiorum*, qui se trouve aussi chez Cicéron (voir Verr. 2, 2, 86), est admise par l'ensemble des témoins manuscrits.

16. Epist. 2, 6, 1 : Quousque tantum licebit abstinentiae ?

Nous suivons la leçon donnée par le manuscrit de Bruxelles (*abstinentiae*) dont s'écarte F. Vogel (*absentiae*) : l'éditeur des *MGH* justifie son choix en citant deux exemples de l'expression *licere absentiae* dans la *Correspondance* d'Ennode (epist. 4, 35, 1 : *uoluit senior prouidentia absentiae nil licere* ; epist. 7, 24, 1 : (...) *solacium litterarum per quod uetustas uoluit absentiae nil licere (...) impenderem*). Mais cet argument ne nous semble pas suffisant car il s'agit, dans les deux cas cités, d'une absence physique et non du manque de lettre. À l'inverse, Ennode emploie souvent le terme *abstinentia* pour désigner le fait de s'abstenir d'écrire (epist. 1, 11, 1 ; 2, 2, 1 ; 2, 5, 2 ; 2, 18, 3). Or, dans l'epist. 2, 6, 1, il s'agit bien de « l'absence des lettres » comme le montre la phrase suivante : *Quousque fama nobilis epistolaribus destituta commerciis ueterascet ?*

17. Epist. 2, 6, 2 : taceo summam caelestis conlatam beneficii et dotibus sine humano adiutorio supernis instructam.

Cette phrase est l'une des plus difficiles de la *Correspondance* (livres I et II), en raison des incertitudes de la transmission manuscrite. Nous ne suivons pas le texte de Vogel (*taceo summa in ecclesiam caelestis conlatum beneficii*) qui est peu compréhensible et que nous contestons sur deux points : tout d'abord, *ecclesiam*, qui ne se trouve que dans *B*, nous semble être une glose introduite dans le texte ; ensuite, la leçon *summam* peut être conservée puisqu'Ennode emploie ailleurs l'expression « *summam* + génitif » pour traduire « le plus haut point de », « l'accomplissement parfait de » (epist. 1, 1 et 1, 5 : *uotorum [meorum] summam*, « l'accomplissement parfait de mes vœux »). Nous reprenons donc le texte de l'édition de Hartel de *taceo* à *beneficii*. Mais le reste de la phrase *et...instructum* fait encore difficulté. Deux modifications textuelles pourraient résoudre le problème : la première consiste à interpréter la seconde partie de la phrase comme une apposition développant *summam...beneficii*. Il faudrait corriger la conjonction de coordination *et* en pronom personnel *te*. Nous obtiendrions : *taceo summam caelestis conlatam beneficii, te dotibus sine humano adiutorio supernis instructum*. Hartel proposait, quant à lui, de conserver la conjonction *et* et d'ajouter le pronom *te*. Mais nous avons privilégié une seconde solution qui consiste à remplacer *instructum* par *instructam*. Cette unique correction, qui rendrait la phrase cohérente, pourrait se justifier par la confusion entre le *a* et le *u* qui pourrait être due à une mauvaise lecture de la caroline *a* (= un *a* ouvert), fréquente dans les manuscrits carolingiens.

18. Epist. 2, 6, 4 : nescimus quid qua mente homo legerit.

Dans l'édition de Vogel, l'expression *qua quid mente* contient deux interrogations qu'il est difficile de traduire : la première *qua...mente* porte sur l'état d'esprit, critique et injuste ; la seconde *quid* porte sur ce qu'il a lu, c'est-à-dire les points qui ont attiré son attention. La traduction littérale serait donc : « nous ne savons pas ce que et dans quel esprit l'homme a lu ce qui amène à porter cette sentence à la suite de cette délibération ». Mais la difficulté tient surtout à l'ordre des mots de la double interrogation proposé par Vogel d'après le manuscrit *T*². Il semble que le manuscrit de Bruxelles *B* propose la leçon la plus intéressante (*quia quid qua*) ; en effet, la forme *quia* (construction attendue après *nescio*) reflète sans doute une glose marginale qui pourrait avoir été interprétée ensuite comme un *qua* ; dès lors, si l'on ne tient pas compte, dans *B*, de la glose *quia*, on peut alors conserver la leçon *quia quid qua [mente]* qui exprime bien la double interrogation mais dans un ordre plus cohérent.

19. Epist. 2, 7, 1 : falce doctrinae teneri nescius uirium consideratione regnat adfectus

Deux solutions peuvent être envisagées pour cette phrase difficile : la première consisterait à proposer la leçon *doctrinae tenerae* que nous analyserions comme le complément du nom *falce*. Le génitif *uirium* pourrait être alors considéré comme le complément de *consideratione* car dans l'œuvre d'Ennode *consideratione* est toujours immédiatement précédé ou suivi de son complément au génitif ; l'adjectif *nescius*, épithète d'*adfectus*, devrait ainsi être pris absolument. Nous aboutirions donc au mot à mot suivant : « entre les grandes routes des récits et les chemins que doit ouvrir la faux d'une doctrine imparfaite, l'affection, dans son aveuglement, impose ses lois en vertu de ses forces ». Mais nous avons retenu une seconde solution : il semble en effet qu'on puisse économiser la correction *tenerae* si l'on interprète *teneri* comme un infinitif passif (= *contineri*) au sens pronominal se construisant avec *nescius*. Nous obtenons donc la traduction littérale suivante : « mais l'affection, ne sachant pas se contenir entre les voies des récits et les chemins que doit ouvrir la faux de la doctrine, impose ses lois en vertu de ses forces ». Il semble ainsi qu'il y ait une opposition entre *uias* (les grandes routes qu'offre le genre facile des simples narrations) et les *itineria* (les chemins plus étroits et plus exigeants qu'il faut se frayer avec la « faux de la doctrine »). Cette dernière expression désigne-t-elle la culture et la science chrétiennes, la *doctrina christiana* ?

20. Epist. 2, 7, 5 : unde nascitur [quaeso,] ut prospera quae de uobis perlatoris relatione cognoui.

Nous ne suivons pas l'édition de F. Vogel qui, visiblement embarrassé par la leçon *quae* donnée par les manuscrits, propose ici *quaeso*. Ce *quae*, qui ne peut pas être conservé, s'explique sans doute par une dittographie par anticipation du *quae* suivant.

21. Epist. 2, 19, 9 : Nemo dubitat, nemo condemnat, quod auctore gratia, praestante et ipso, aequitatis hominibus callis aperitur.

L'autorité de *B* (*protestante*), suivi par Vogel, est ici contrebalancée par celle de tous les autres témoins manuscrits qui proposent *praestante* : préférée par Sirmond et Hartel, cette leçon s'appuie sur deux emplois très proches du participe présent *praestans* (Aug. *Contra Iulianum*, 3, 6 : *alius assumitur gratia praestante*, *non merito* ; Ennod. *epist.* 9, 22, 2 : *praestante omnipotentis Dei misericordia*).

22. Epist. 2, 24, 2 : (...) tumida inimicorum ceruix Christo deo non grauata subcumbit.

La correction proposée Hartel et reprise par Vogel (*nostro grauata*) nous paraît inutile. La leçon *non grauata*, appuyée par les principaux manuscrits, peut être conservée. En effet, le déponent *gruari* signifie « faire des difficultés » (voir Cic. Clu. 69). Ce sens est cohérent avec la pensée d'Ennode : avec l'aide de Dieu, la crise schismatique a pris fin et l'attitude des laurentiens n'a pas causé à l'Église les dommages qu'Ennode redoutait (voir epist. 1, 3, 7 : ...*malum, cui Roma subcumbit*).

II. Principes de la traduction

La traduction a été modifiée tout au long de nos recherches. Nous avons bénéficié au départ de l'élégante traduction de l'abbé S. Léglise¹¹²¹. Ce travail inachevé, qui constitue l'unique traduction jamais entreprise des œuvres d'Ennode, reste d'une grande utilité pour les philologues et les historiens. Toutefois, son raffinement ne permet pas toujours de rendre le style précieux, métaphorique et allusif des épîtres. Nous avons donc choisi de suivre le cours sinueux et complexe de cette langue, avec ses gaucheries et sa virtuosité. Notre objectif a été de traduire au plus près (*ad uerbum*) tout en essayant de ne pas négliger le sens (*ad sensum*) de ces lettres qui restent parfois obscures. Lorsque la traduction n'est pas parvenue à dissiper l'opacité de l'expression, nous avons tenté d'explicitier le texte en notes. Dans les cas extrêmes, nous avons proposé plusieurs interprétations que nous soumettons au lecteur.

Conspectus Siglorum

I. Principaux manuscrits utilisés pour l'édition critique

B	Bruxelles, Bibliothèque Royale, 9845-9848, IX ^e s.
V	Vatican, Biblioteca Apostolica, Lat. 3803, fin IX ^e s.
L	Londres, Lambeth Palace Library, 325, fin IX ^e s.-début X ^e s.
D	León, Biblioteca de la Catedral, 33, XII ^e s. (nouveau témoin).
E	Escorial, Biblioteca de San Lorenzo, d. III. 22, début XIII ^e s.
T	Troyes, Bibliothèque Municipale, 658, 461 et 469, XIII ^e s.
C	Vatican, Biblioteca Apostolica, Reg. Lat. 129, XIV ^e s.
P	Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, cvp. 745, XV ^e s.

II. Florilèges, recueils d'extraits et témoins lacunaires

¹¹²¹ S. LÉglise, *Œuvres complètes de saint Ennodius*, 1910.

F	Paris, Bibliothèque Nationale de France, Lat 2833 A, IX ^e s. (nouveau témoin).
A	Londres, British Libr. Royal 8 E. IV, XII/XIII ^e s. (nouveau témoin ; présente de nombreuses lacunes).
O	Vatican, Biblioteca Apostolica, Ottobonianus 687, XIII ^e s. (epist. 1, 1 à epist. 1, 4 ; extraits de l'epist. 1, 5 à epist. 1, 13).

III. Éditions

b	editio princeps de J. J. Grynaeus, Bâle, 1569.
Sc	édition de A. Schott, Tournai, 1611.
Sirm	édition de J. Sirmond, Paris, 1611.
Bar	<i>Annales Ecclésiastiques</i> , éd. C. Baronius, 1664 (contient l'epist. 2, 14).
Pi	<i>Fausses Décrétales du Pseudo-Isidore</i> , éd. P. Hinschius, Leipzig, 1863.
Hart	édition de G. Hartel, Vienne, 1882.
Vog	édition de F. Vogel, Berlin, 1885.

Répertoire des manuscrits ennodiens

Nous proposons ci-dessous une liste récapitulative de tous les manuscrits contenant des extraits ou la totalité de la *Correspondance* (livres I et II). Nous renvoyons pour tout renseignement bibliographique à la recension établie par C. Fini, en 2000, à laquelle nous avons ajouté les témoins nouveaux¹¹²². Nous ne signalons pas les manuscrits des collections (*Collectio Avellana*, *Fausses Décrétales* du Pseudo-Isidore) dans lesquelles des épîtres d'Ennode ont été utilisées pour la constitution de lettres ou décrets pontificaux¹¹²³.

A. Manuscrits contenant l'intégralité, une partie ou des extraits de l'œuvre d'Ennode

Bruxelles, Bibliothèque Royale, 9845-9848, IX^e s.

Vatican, Biblioteca Apostolica, Lat. 3803, fin IX^e s.

Londres, Lambeth Palace Library, 325, fin IX^e s-début X^e s.

Berlin, Deutsche Staatsbibliothek, Phillipps 1715, XII^e s.

León, Biblioteca de la Catedral, 33, XII^e s.

Londres, British Libr. Royal 8 E. IV, XII/XIII^e s.

Escorial, Biblioteca de San Lorenzo, d. III. 22, début XIII^e s.

Troyes, Bibliothèque Municipale, 658, 461 et 469, XIII^e s.

Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, cvp lat. 745, XIV^e s.

¹¹²² Voir Fini (2000).

¹¹²³ Voir commentaire, chapitre 1, p. 43 sq.

Vatican, Biblioteca Apostolica, Reg. lat. 129, XIV^e-XV^e s.

Vatican, Biblioteca Apostolica, Ottob. lat. 687, IX^e-XV^e s.

Paris, Bibliothèque Nationale, lat. 2177, XV^e s.

Milan, Biblioteca Ambrosiana, D 117 sup., XV^e s.

Florence, Biblioteca Nazionale, Conventi Sopresse, J. VI. 29, XV^e s.

Escorial, Biblioteca de san Lorenzo, f. II 9, XVI^e s.

Münich, Bayerische Staatsbibliothek, clm 110, XVI^e s.

Vatican, Biblioteca Apostolica, Urbin. lat. 61, XVI^e s.

Vatican, Biblioteca Apostolica, Ottob. lat. 485, XVI^e s.

Vatican, Biblioteca Apostolica, Ottob. lat. 2366, XVI^e s.

Vatican, Biblioteca Apostolica, Lat. 6057, XVII^e s.

B. Florilèges et recueils d'extraits

L'étude de la transmission de la *Correspondance* nous a permis de constater le rôle essentiel des témoins partiels dont témoigne l'exemple du *Florilegium Angelicum* (XII^e s.). Parmi les vingt-trois manuscrits qui contiennent une partie ou l'intégralité du *Florilegium Angelicum*, dix-neuf puisent abondamment dans la *Correspondance* d'Ennode¹¹²⁴.

1. Le *Florilegium Angelicum*

Rome, Biblioteca Angelica, 720, XII^e s.

Vatican, Biblioteca Apostolica, Pal. Lat. 957, XII^e s.

Florence, Biblioteca Laurenziana, Strozzi 75, XII^e s.

Vatican, Biblioteca Apostolica, Reg. Lat. 1575, XII/XIII^e s.

Bruxelles, Bibliothèque Royale, 10098-10105, XIII^e s.

Evreux, Bibliothèque Municipale, 1, XIII^e s.

Leyde, Rijksuniversiteit, B. P. L. 191 B, XIII^e s.

Paris, Bibliothèque Nationale, lat. 2695-I, XIII^e s.

Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, 1116 E, XIII^e s.

Sydney, University Library, Nicholson 2, XIII^e s.

¹¹²⁴ Voir chapitre 1 du commentaire, p. 55 et sq.

Vatican, Biblioteca Apostolica, Pal. Lat. 3087, XIII^e s.

Auxerre, Bibliothèque Municipale, 234, XIV^e s.

Cambridge, St. John's College, MS 97, XIV^e s.

Oxford, Trinity College, MS 18, XIV^e s.

Londres, British Libr., Add. 25104, XV^e s.

Vatican, Biblioteca Apostolica, Vat. Lat. 13007-I, XIV^e siècle.

Vatican, Biblioteca Apostolica, Vat. Lat. 5994, XV^e siècle

Vatican, Biblioteca Apostolica, Reg. Lat. 358, XV^e s.

Venise, Biblioteca Nazionale Marciana, lat. class. II, XV^e s.

2. Autres florilèges

Paris, Bibliothèque Nationale, lat. 8071, IX^e s.

Paris, Bibliothèque Nationale, lat. 2833 A, IX/X^e s.

Bourges, Bibliothèque Municipale, 400, XII^e s.

Laon, Bibliothèque Municipale, 176, XII^e s.

Paris, Bibliothèque Nationale, lat. 2638, XII/XIII^e s.

Oxford, Bodleian Library, Bodley 678, XIII^e s.

Troyes, Bibliothèque Municipale, 1761, XIII^e s.

Vatican, Biblioteca Apostolica, Lat. 13007, XIII^e s.

Cambridge, St. John's College, D. 22, XIV^e s.

Escorial, Biblioteca de San Lorenzo, Q. III. 18, XIV^e s.

Florence, Biblioteca Laurenziana, Plut. XLV c. 11, XIV^e s.

Madrid, Palacio Real, 2 K 4, XIV^e s.

Berlin, Deutsche Staatsbibliothek, Hamilton 540, XV^e s.

Oxford, Bodleian Library, Add. C 12, XV^e s.

Troyes, Bibliothèque Municipale, 1452, XV^e s.

Lisboa, Biblioteca Nacional, Alcobaca, 73, XV/XVI^e s.

Milan, Biblioteca Ambrosiana, V 35 sup., XVI^e s.

Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, cyp lat. 9401, XVI^e s.

Livre I : édition et traduction

I. – Ennodius Iohanni

1. Dum¹¹²⁵ salum quaeris uerbis in statione conpositis, et incerta liquentis elementi placida oratione describis, dum sermonum cymbam inter loquellae scopulos rector diligens frenas et cursum artificem fabricatus trutinator expendis, pelagus oculis meis quod aquarum simulabas eloquii demonstrasti. 2. Deus bone, in quantos se usus diues lingua dispergit ! Cum uoluerit, saeuit ut bestia, currit ut fluuius, fluctuat ut profundum et, quamcumque fucatis uerborum imaginibus pingit speciem, ueri adstipulatione repraesentat. Timere te scriptionem quasi fronte tener insinuas, dum declamationum pompam refuga laudis deposcit adsertio et fit auara gloriae, dum pudori parcere se ostendit, peregrinam mentita formidinem. 3. Ago atque habeo gratias, quodquod nobilia rudimenta facundiae tuae in amici, quantum aestimas, praeconiis consecrasti. Et licet non agnoscam mea esse quae loqueris, religionem tamen narrantis amplector, diligentiam pectoris laudo, quam gratiae per sudum rutilantis luce dedicasti. Tibi fax ista praetenditur, quam in opinione mea blandus elocutor accendis : ego noctem conscientiae meae, etsi non fugio, noui tamen aestimare. 4. Graues¹¹²⁶ hiatus patitur alienae gratiae commissa credulitas, quamquam omne crimen transeat decipere confidentem. Gaudia tamen de te mea epistolaris alloquii dotibus adimplesti, dum nouitatem sensuum monstras serenitate sermonum et ueteris decora prosapiae nouelli uincis nitore conloquii. Sat fuerat parentum tuorum desideriiis, seniora te familiae ornamentaornamenta aemulari : uincere posse, sicut nemo credidit, ita nullus optauit. 5. Vides quantum ad unguem polita conuersatio pretiis bene nascentis adiungat ! Quod iubar sanguinis praestitit, superauit industria castigantis. Credidi uotorum summam fatigari, si te natalibus reddideris, illud non¹¹²⁷ expendens, quid claritati tuae cohabitator infuderet. Sit forte in aestimatione arbitrii mei defrudata cognitio : neminem credidi ad Olybrium peruenire, quem uicinis calcibus pernix insecutor adurges. Beatum facturus nempe, si uiceris ! 6. Deum precor, ut adolescentia in te, quae perfectionem primordiis monstrant, bonae frugis germina conualescant. Domi habes, unde exhortationis exhortationis meae uiua sumas exempla. Te pater morum tranquillitate, socer eloquentia similem producat. Si¹¹²⁸ me uoti reum facere caelestia regna dignantur, unum precor, ut mei sedulo meminisse digneris, ne illius, cuius

¹¹²⁵ I. 1. salum *codd.,edd.* : -lem B ^a || uerbis *codd.,edd.* : uerbis B ^{sl} || in *codd.,edd.* : om. b || incerta *codd.,edd.* : maesta P,b || expendis *VLDE T O ,edd.* : -des B-dit Aostendis CP,b || aquarum *codd.,edd.* : aquarum frenas B || 2. bone *codd.,edd.* : bene B || quantos *codd.,edd.* : quantus B,b || se usus B *VLDE T CP ,edd.* : sensus AO,b || diues *codd.,edd.* : -uis B || ut bestia *codd.,edd.* : in bestia B || currit *codd.,edd.* : -ret B || adstipulatione *codd.,edd.* : -nem B || timere te *codd.,edd.* : timeretur B.

¹¹²⁶ 3. deposcit *VLDAETCP,edd.* : poscet Breposcit Oposcit Vog.|| pudori *BCP,edd.* : -re *VLDAETO* || 4. graues *edd.* : -uis *codd.* || decipere B : qui uult decipere *cett.* || sensuum *codd.,Sc.Sirm.Hart.Vog.* : censuum C,b || te *codd.,edd.* : om. P.

¹¹²⁷ 5. credidi *codd.,edd.* : -dit A || fatigari *BVLDETC,edd.* : fasti- O,prop. Hart. instigari A || reddideris *Vog.* : reddidi suis Breddidistis *VLCPreddidistis DATO,reddidisses Sirm.* re reddideris tuis *Hart.* || claritati *codd.,edd.* : -tis T || in aestimatione *codd.,edd.* : instimatione B || defrudata *codd.,edd.* : -frutata B ^{ac} -fraudata A || uicinis *codd.,edd.* : -ni T || calcibus *codd.,edd.* : calcibus calcibus A || adurges *prop. Hart.,Vog.* : adiunges *BVLMEOCP,Hart.-gens DAT* || 6. perfectionem B,Sc. ^{mg} ,prop.Sirm. : om. *cett.*

¹¹²⁸ sedulo B : om. *cett.* || quam *VEOCP,edd.* : quem *BLDAT,b* || 7. in quibusdam esse solet B,*edd.* : solet in quibusdam esse *codd.,bSirm.* || putetur *codd.,edd.* : pot- B || extitisse *codd.,edd.* : exst- L.

perfectionem inter dicendi simulacra meditaris, obliuionis quoque par esse contendas. Sed ad epistolae morem reuertar, quam affectio tua in longum produxit. 7. Salue, mi domine, et amantem tui frequentibus cole muniis litterarum, ne amoris contestatio sola, sicut in quibusdam esse solet, praeuui in te putetur extitisse sermonis.

1. – Ennode à Jean

¹¹²⁹
Première lettre à Jean, jeune ami et élève d'Ennode. Jean doit se garder de toute fausse modestie. Par l'éclat de son éloquence, il contribue au prestige de sa famille et finira par égaler son beau-père, l'excellent Olybrius, véritable exemple vivant. Placée en tête du recueil épistolaire, cette lettre est un hymne à l'enseignement et à la relation fructueuse entre l'élève et son maître. Mais elle est aussi, pour Ennode, un moyen discret de regretter le silence épistolaire de son puissant ami Olybrius.

1. Pendant que tu cherchais à gagner le large après avoir, au mouillage, bien agencé les mots et que tu reproduisais, en un discours paisible, les sinuosités de l'élément liquide, pendant que tu réglais, en pilote diligent, l'allure de l'esquif de tes propos pour éviter les écueils de la rhétorique et que tu façonnais et pesais, en bon juge, leur course habile, tu as montré que la mer que tu représentais à mes yeux comme celle des flots était en fait celle de l'éloquence¹¹³⁰. 2. Dieu de bonté, à combien¹¹³¹ d'usages se prête une riche éloquence ! Quand elle le veut, elle se déchaîne comme un fauve, court comme un fleuve, s'agite comme la mer profonde et, toutes les chimères qu'elle peint avec les images colorées des mots, elle les représente avec la recommandation de la vérité. Tu me fais savoir que tu as peur d'écrire comme si tu ne savais pas faire front, quand ton affirmation de fuir la louange réclame la pompe des déclamations et se montre avide de gloire¹¹³² quand elle prétend épargner la pudeur en affectant une crainte qui lui est étrangère.

¹¹²⁹ Jean, issu de l'ancienne noblesse (*ueteris decora prosapiae ; seniore familiae ornamenta*), fils d'un ami d'Ennode et gendre d'Olybrius, appartient à l'aristocratie milanaise et exerce une charge à Ravenne en 503. Il est alors, semble-t-il, un jeune homme (*adulescentia in te*) et un élève d'Ennode. Préfet du prétoire à partir de 512, il sera le père du préfet Reparatus et du pape Vigile. Il reçut cinq lettres d'Ennode (epist. 1, 1 ; 1, 10 ; 2, 18 ; 4, 12 ; 6, 37. Dans son éloge posthume en 527, Cassiodore (voir uar. 9, 7) raconte que le préfet Jean a réparé la curie romaine et insiste sur ses qualités d'évergète (voir *PLRE*, « Iohannes 67 », p. 609-610).

¹¹³⁰ La métaphore maritime est un lieu commun de la littérature rhétorique et morale : voir Cic. Sest. 46 ; Lucr. 2, 1-2. Ce thème est aussi très fréquent chez les auteurs chrétiens : Ambroise de Milan compare le Christ à « un bon navigateur sur une mer tranquille » (voir Ambr. epist. 5, 19, 5 à Orontianus : *in huiusmodi nauibus nauigat Christus, et 'in puppe' tamquam bonus gubernator tranquillo quiescit mari*). Grégoire de Tours représente l'Église comme un navire traversant les flots (Voir Grég. Tur. Franc. 1, 4 : *ipsa [=ecclesia] enim inter fluctus et scopulos huius saeculi transiens, nos ab imminentibus malis materno gestamini fouens, pio amplexu ac protectione*, « elle aussi [=l'Église], en effet, voguant au milieu des flots et des écueils de ce siècle, nous couve dans son sein maternel ; son pieux embrassement et sa protection nous défendent contre les maux qui nous menacent », trad. R. Latouche).

¹¹³¹ L'emploi de *quanti* au sens de *quot* est fréquent dans le latin tardif (Dubois, p. 346-349).

¹¹³² Le lien entre la rhétorique et la morale est souligné d'emblée : l'éloge de l'éloquence de Jean se termine par une mise en garde – plus discrète mais essentielle aux yeux d'Ennode – contre la vanité.

3. Je te fais et t'exprime mes remerciements pour avoir consacré les nobles essais¹¹³³ de ton éloquence à louer un ami dans la mesure où tu l'estimes ainsi¹¹³⁴. Et bien que je ne me reconnaisse pas comme miens les mérites que tu dis, je suis touché néanmoins par la délicatesse¹¹³⁵ de celui qui en fait état ; je loue l'affection de ton cœur, que tu as manifestée par la lumière d'une bienveillance resplendissante de pureté¹¹³⁶. C'est à toi qu'est tendue cette torche que ton éloquence flatteuse allume pour ma bonne réputation. Quant à moi, bien que je n'échappe pas à l'obscurité de mon esprit¹¹³⁷, je sais néanmoins la reconnaître.

4. Il souffre de lourdes pertes¹¹³⁸ celui qui se confie naïvement à la bienveillance d'autrui, encore qu'il n'y ait pire forfait que tromper la confiance. Néanmoins les qualités de ton éloquence épistolaire m'ont comblé de joie à ton sujet car tu exprimes la nouveauté des pensées¹¹³⁹ par la pureté des entretiens¹¹⁴⁰ et tu dépasses les gloires de ton antique lignée

¹¹³³ Dans l'epist. 2, 10, 3, Ennode vante « la déclamation [d'Avienus] qu'une intelligence déjà vénérable chez un enfant, prenant les devants sur l'âge, a portée à la perfection ». Le parallèle est accentué par le fait que Jean et Avienus suivent l'exemple de grands orateurs, respectivement le beau-père (Olybrius) et le père (Faustus).

¹¹³⁴ <tantum> quantum aestimas : cette incise est une affectation de modestie.

¹¹³⁵ Le terme *religio* est fréquent chez Ennode qui parle de « religion épistolaire » (epist. 2, 26, 2 : *religio dirigendae paginae*). Son principal modèle, Symmaque, l'emploie aussi pour désigner à la fois les liens qui l'unissent à ses correspondants et le respect des règles de l'amitié épistolaire telle que la *uicissitudo epistularum* (voir S. Roda, *Commento storico al libro IX dell'epistolario di Q. Aurelio Simmaco*, 1981, p. 199). Si l'influence de Symmaque et de l'épistolographie antique est indéniable, l'activité d'Ennode dans l'Église nous invite à déceler aussi une connotation chrétienne dans le terme *religio*. La « religion épistolaire » d'Ennode n'est pas en tous points semblable à celle de Symmaque dans la mesure où elle est mise au service d'un enseignement et d'un engagement chrétiens (voir commentaire chapitre 4, p. 135 sq. et chapitre 6, p. 176 sq.).

¹¹³⁶ Nous traduisons *per sudum rutilans* par « resplendissant de pureté ». L'adjectif substantivé *sudum* désigne le ciel pur, le temps serein (voir Plaut. Mil. 2 : *cum sudum est*, « quand il fait beau »). Mais il faut probablement voir dans cette expression un souvenir de l'*Enéide* (voir Verg. Aen. 8, 529 : *per sudum rutilare*). Ennode emploie six fois l'expression *per sudum rutilans* dans son œuvre, comme une expression figée, presque proverbiale.

¹¹³⁷ Le terme *conscientia*, souvent employé (vingt fois dans les livres I et II), exprime plusieurs idées héritées de la philosophie païenne. Il désigne d'abord, comme ici, le siège des pensées et des émotions humaines, illustrant ainsi la finitude et la misère de l'homme. Mais il revêt le plus souvent une acception morale (« bonne conscience », « conscience du bien »), fondement de la vie heureuse et de la relation entre l'homme et la divinité (voir epist. 1, 4, 1 ; 1, 8, 2 ; 2, 2, 3 ; etc.). En insistant sur cette pureté de la conscience, Ennode poursuit l'effort de nombreux Pères qui tentent non sans mal de lui donner une signification chrétienne et d'en faire le témoin de Dieu dans l'homme (voir M. Testard, « Observations sur le thème de la *conscientia* dans le *De officiis ministrorum* de Saint Ambroise », 1973, p. 219-261).

¹¹³⁸ *Hiatus* désigne d'abord « l'ouverture » et, par extension, « l'arrogance », « l'orgueil » (voir Hor. ars 138 ; Ivv. 6, 636 ; Ennod. epist. 3, 5, 1). Si l'on retient cette interprétation métaphorique, le texte pourrait signifier : « Il souffre d'un grave orgueil celui qui... » ; mais le mot *hiatus* semble employé ici dans un autre sens figuré, « la perte », qui est rare mais se déduit aisément du sens classique « le gouffre ».

¹¹³⁹ La forme de génitif pluriel *sensuum* se trouve six fois dans l'œuvre d'Ennode. Elle est le plus souvent employée dans le sens de « pensées » : Dieu est présenté comme « celui qui scrute les pensées » (*discussor sensuum*, epist. 4, 13, 1), le porteur, comme « celui qui révèle les pensées dans les limites étroites des lettres » (*inter sermonum angustias interpres sensuum*, epist. 4, 27, 1) et le maître, comme celui qui façonne les pensées » (*fabricator sensuum*, dict. 7, 3). L'expression *sensuum nouitas* est également employée par Symmaque dans une lettre souvent citée par Ennode (voir Symm. epist. 1, 53, 2 : *Nam unde est haec in epistulis tuis sensuum nouitas, uerborum uetustas, si tantum nodosa retia uel pinnae formidines et sagaces canes omnemque rem uenaticam meliorum oblitus adfectas* ; « D'où vient, en effet, ce style archaïque qui dans vos lettres s'allie à des pensées modernes, si, oublieux de distractions plus relevées, vous vous intéressez seulement aux nœuds des filets, aux plumes des épouvantails, au flair des chiens, bref à tout l'art de la vénerie », trad. J.-P. Callu). Les allusions aux épîtres de Symmaque, considérées comme un modèle épistolaire dès la fin de l'Antiquité, sont fréquentes chez Ennode. Les références à Symmaque chez Jordanès, qui cite l'epist. 1, 12 (voir Get.

par l'éclatante nouveauté de ta conversation. Il eût été suffisant pour combler les attentes de tes parents de te voir rivaliser avec les anciennes distinctions de ta famille. Mais les surpasser ! Personne n'a cru la chose possible et personne ne l'a espéré. 5. Tu vois quel immense mérite une conversation polie à la perfection ajoute aux vertus d'un homme bien né. Ce que le rayonnement du sang a donné, le travail d'un maître¹¹⁴¹ l'a dépassé. J'ai cru que le parfait accomplissement de mes vœux¹¹⁴² était de te voir égaler tes origines, sans peser ce que celui qui habite avec toi¹¹⁴³ apporterait à ton éclat. Soit, je veux bien que la connaissance ait fait défaut aux appréciations de mon jugement : j'ai cru que personne ne parvenait à la hauteur d'Olybrius et pourtant, poursuivant rapide, tu es sur ses talons et tu le rendras heureux, c'est sûr, si tu le surpasses¹¹⁴⁴. 6. Je prie Dieu que, grandissant¹¹⁴⁵ en toi, les germes de la bonne semence¹¹⁴⁶, qui montrent la perfection dès les commencements, prennent encore de la force. Tu possèdes, dans ta maison, de quoi tirer les exemples vivants en rapport avec mon exhortation. Que ton père, par la tranquillité de son caractère, ton beau-père, par son éloquence, t'incitent à leur ressembler. Si le Royaume des Cieux

19, 104) et chez Arator, qui cite l'epist. 8, 22 (voir act. 2, 455), « prouvent », selon J.-P. Callu, qu'« au VI^e s., la *Correspondance* était accessible dans la bibliothèque des *Symmachi* » (voir *Symm.* tome IV, introduction, p. XIII, note 22).

¹¹⁴⁰ *Sermo* désigne ici les entretiens épistolaires et peut donc parfois se traduire par « lettre ». La métaphore du « dialogue à distance », thème fondamental de l'épistolographie antique, est développé par Sénèque dans un passage célèbre (epist. 75, 1 : *minus tibi accuratas a me epistulas mitti quereris. Quis enim accurate loquitur nisi qui uult putide loqui ? Qualis sermo meus esset, si una desideremus aut ambularemus, inlaboratus et facilis, tales esse epistulas meas uolo, quae nihil habent accersitum nec fictum ;* « Mes lettres ne sont pas, selon ton goût, travaillées comme il faut, et tu t'en plains. En vérité, qui songe à travailler son style, hormis les amateurs du style prétentieux ? Ma conversation, si nous nous trouvions en tête-à-tête paresseusement assis ou à la promenade, serait sans apprêt, d'allure facile. Telles je veux que soient mes lettres : elles n'ont rien de recherché, rien d'artificiel », trad. H. Noblot). Cet emploi technique du terme *sermo* repose sur l'idée que le style épistolaire doit imiter la conversation orale. Les épistoliers sont donc amenés à reconstituer une fiction orale qui se traduit par des termes réservés à l'oralité (*sermo, conloquium, eloquium, confabulatio*, etc.) pour désigner l'épître. Voir par exemple, *Symm.* epist. 1, 45 : *sermo multus* ; 2, 2 *sermo parcior* ; 6, 2 : *desideratus sermo*.

¹¹⁴¹ Ennode emploie plusieurs fois le terme *castigans* pour se qualifier lui-même, exprimant ainsi l'importance que revêt à ses yeux la direction d'autrui (voir epist. 1, 1, 5 : *industria castigantis* ; epist. 1, 10, 3 : *uocem debeo castigantis*). Mais *castigare* appartient aussi au vocabulaire de la direction spirituelle, désignant par exemple chez Sénèque l'action de « corriger » moralement autrui (voir Sén. epist. 21, 11, 4 ; benef. 7, 24, 2). L'enseignement d'Ennode semble donc allier d'emblée la rhétorique et la morale. Ces conseils expriment la conception chrétienne de la *nobilitas* qui se fonde sur la naissance, la culture aristocratique et l'excellence de la vertu. Jean est donc pleinement « noble » en ceci qu'il se plie à ces trois exigences. Cette conception de la *nobilitas* est récurrente dans la littérature patristique depuis le IV^e siècle (voir Salzman, p. 213-219).

¹¹⁴² L'expression *uotorum summam fatigari* signifie littéralement : « que la somme des vœux était épuisée ». Toutefois, cet usage métaphorique du verbe *fatigari* n'est pas fréquent. C'est pourquoi l'éditeur G. Hartel propose la leçon *fastigari* qui est aussi attesté dans un témoin manuscrit (O). L'expression signifierait : « que la somme des vœux était à son comble ». Ce sens « classique » de *fastigari* est usuel dans l'Antiquité tardive (voir Sidon. epist. 3, 6, 3 : *statum celsitudinis tuae (...) titulorum parillitate fastigat* ; « il élève par l'égalité des titres (...) la condition de votre Grandeur », trad. A. Loyen).

¹¹⁴³ *Cohabitator* : ce terme désigne ici le maître qui cohabite ou qui vit avec l'élève. Il s'agit donc non pas d'Ennode mais vraisemblablement d'Olybrius, le beau-père de Jean.

¹¹⁴⁴ Voir *Symm.* epist. 4, 20, 2 : *cuius eloquentissimus iuuenis (...) proximis facundiae calcibus urguet parentem. O te beatum, amice, si uinceris !* (« vous dont le jeune garçon parfaitement disert (...) marche sur les talons de son père dans la course à l'éloquence. Ô mon ami, que vous serez heureux, si vous êtes vaincu ! », trad. J.-P. Callu).

¹¹⁴⁵ Nous interprétons *adulescentia* comme un participe présent qui se rapporte à *germina*.

¹¹⁴⁶ Voir *Symm.* epist. 4, 20, 2 : *Tuae res non in germine, sed in fruge sunt* (« Chez vous, les choses ne sont pas en germe mais portent déjà du fruit. », trad. J.-P. Callu).

daigne me voir lié par un vœu¹¹⁴⁷, je prie seulement que tu acceptes de te souvenir avec empressement de moi, pour éviter que tu ne t'efforces d'égaliser aussi en oubli celui dont tu t'efforces d'atteindre la perfection parmi les exercices oratoires¹¹⁴⁸. Mais il me faut revenir à l'usage épistolaire que mon affection pour toi m'a fait dépasser. 7. Salut, mon cher Seigneur, et honore celui qui t'aime par les présents de lettres¹¹⁴⁹ fréquentes pour ne pas laisser penser que chez toi, comme il est habituel chez certains, le seul témoignage d'affection ait été celui de ton précédent entretien.

II. – Ennodius Floro

1. Noui¹¹⁵⁰ me duram cepisse prouinciam et grauem sarcinam umeris infirmis adtollere, qui sublimitatem tuam quantum ad me quietam uerborum stimulis excitauit. Sic minaces dente bestias inualida lacessit adulescentia et, dum maiora uiribus prouocat, quod euenire optat, spectaculum putat esse, non proelium. Sic mens congressionis ignara certaminibus ante periculum debet affectum. 2. Leonis rabiem, et quam Libya alit bestiam, quam te lingua censeo mitiorem. Quae me praecipitauit inscitia ? Qui animi feruor a cognitione tui peregrinantem duxit in deuium, ut nescirem quid intentioni lacessitus deberet, qui semper contumelias primus incipit, qui iniuriarum gymnasiis numquam meruit posthaberi ? 3. Clericorum certe exercitatissimus maledictor, qui ad eos semper nouelli et acuti dentis morsus exhibuit, quem euadere ad unguem ducta uita non meruitmeruit, cui cessit omnis eruditio et¹¹⁵¹ quasi cometes sidus religiosorum fugit uniuersitas : hunc ego improbus et fronte debilis excitauit. 4. Hac fiducia prouocassem uentos ad flandum, ad cursum flumina, Faustum meum ad facundiam, qua te ad garrulitatem loquendi parcus ferratis uerborum calcibus animauit. Ignosce, quaeso, et quod in aliis uitium putas, taciturnitate amantes sperne, abstine a responsis, prouocantem damna contemptu. Tecum decertet de mediis curiae sinibus eductus : circa Gallum prosapia conticisce ; silentii tui, si praeuales, talione multetur. 5.

¹¹⁴⁷ Verg. Aen. 5, 237 : *uoti reus* (« lié par un vœu »).

¹¹⁴⁸ D'après les lignes qui précèdent, Ennode fait allusion au silence d'Olybrius. On pourrait rapprocher cette épître de l'epist. 2, 9, 4 à Olybrius : *domine, ut supra, honorem salutati exhibens precor, ut apud magnitudinem uestram studiorum meorum fructu non caream, postquam uobis quid cuperem non celauit, ut scriptionis operam quam hactenus protulisti, stili frequentiam uel ubertate pensetis*. Ce rapprochement permet de comprendre l'un des objectifs de cette lettre : à travers l'éloge de Jean, d'Olybrius et de leur famille, Ennode cherche un moyen de reprendre contact avec Olybrius qui ne daigne pas ou plus lui écrire. Suivant cette hypothèse, l'epist. 2, 18 à Jean marquerait une nouvelle tentative pour obtenir une lettre de Jean qui se montre également négligent.

¹¹⁴⁹ La présence rapprochée des termes *epistola* et *litterae* montre la difficulté de les distinguer. En effet, il nous semble qu'Ennode emploie indistinctement l'un pour l'autre et qu'il utilise parfois d'autres termes (*pagina*, *sermo*...) comme de véritables synonymes. L'équivalence entre ces termes latins nous incite à ne pas reprendre en français la distinction, canonique mais souvent artificielle, entre « l'épître » (forme littéraire des correspondances) et la « lettre » (forme non-littéraire). Nous rejoignons donc l'avis de R. Burnet qui réfute cette distinction établie par A. Deissmann dans son célèbre ouvrage *Licht vom Osten* (1908) : « aussi proposons-nous de l'abandonner tout-à-fait, et d'employer « épître » et « lettre » indistinctement » (voir Burnet, p. 28).

¹¹⁵⁰ Il. 1. infirmis *codd.,edd.* : -mus B || minaces *BDECP,edd.* : -cis VLT¹ -ci AO || bestias inualida *om.* O || 2. alit *codd.,edd.* : alet *Balitio Sirm.* || qui animi *BCP,edd.* : quia nimis *VL DATO* || deuium *codd.,edd.* : debium B || iniuriarum *codd.,edd.* : in iniuriarum B.

¹¹⁵¹ 3. ego *codd.,edd.* : ergo b || 4. uentos *codd.,edd.* : -tus B || taciturnitate *Vog.* : -tatem *cett.* || amantes *B,Hart.Vog.* : -tis *cett.* || prouocantem *codd.,edd.* : procacitatem b || circa *codd.,edd.* : cura T || multetur *B,Hart.Vog.* : -temur *codd.-cemur bSc.Sirm.* || 5. aestimari *codd.,edd.* : extenuari b || fibula *codd.,edd.* : fiuola B || studes *codd.,edd.* : -deas B^{ac}

Caue, mi domine, ne incipias minorem loquacitate prouocando humilis aestimari. Quid enim laboris est iacentem in ea parte superare et triumphum de eo ducere, qui se ante conflictum inparem confitetur ? Esto mihi tamen apud dominum Faustum amoris mei fibula, si querellas quamuis angustas et rusticas studes euadere.

2. – Ennode à Florus

Première lettre à Florus¹¹⁵², ami d'Ennode, avocat et brillant orateur. Ennode regrette, non sans ironie, d'avoir provoqué la colère de Florus qu'il présente ici comme un vigoureux polémiste. Qu'il daigne pardonner l'audace d'un jeune homme imprudent, d'origine gauloise qui plus est, et qu'il se contente de transmettre ses amitiés à Faustus.

1. Je sais que j'ai entrepris une tâche difficile¹¹⁵³ et que je porte sur mes frêles épaules un lourd fardeau depuis que j'ai excité par les aiguillons de mes paroles ta Grandeur bien disposée en ce qui me concerne¹¹⁵⁴. C'est ainsi que la faible jeunesse harcèle des fauves aux crocs menaçants¹¹⁵⁵ et croit, en lançant des défis au dessus de ses forces, que ce qu'elle souhaite faire advenir est un spectacle, non un combat. Ainsi, un esprit qui n'a pas l'expérience de la lutte doit, avant le danger, avoir du goût pour les combats. 2. Le lion plein de rage et le fauve que nourrit la Libye sont, je crois, plus doux que toi lorsque tu parles. Quelle ignorance m'a emporté ?¹¹⁵⁶ Quel bouillonnement de l'âme¹¹⁵⁷ m'a éloigné de la connaissance de ta personne et a mené mes pas dans le mauvais chemin au point de me laisser ignorer ce que devait répondre à mes attaques celui que j'agressais, lui qui prend toujours l'initiative des affronts, qui n'a jamais mérité d'être relégué au second rang dans les exercices d'invectives¹¹⁵⁸ ? 3. Tu es certainement le plus exercé¹¹⁵⁹ à médire des

¹¹⁵² Ami d'Ennode et redoutable orateur. De famille noble, Florus se trouve, avec Castorius (voir epist. 1, 11), dans l'entourage de Faustus dont il est le protégé au moins jusqu'en 503. En 510, il exerce encore la charge d'avocat avec Decoratus à Ravenne. Mais il lui arrive aussi de plaider en Ligurie où il demande l'intervention d'Ennode pour récupérer ses honoraires (voir epist. 7, 6 ; 7, 10). Contrairement à l'indication de la *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire* (voir *PCBE II*, p. 852), il est peu probable que Florus soit un clerc (voir note 8). Notons enfin que l'epist. 8, 12, 2 évoque « sa fille », son épouse « dont il espère des fils » et son « frère » (voir *PLRE*, « Florus 4 », p. 482).

¹¹⁵³ Tér. Phorm. 72-3 : (...) *prouinciam / Cepisti duram* ! : « la dure mission dont tu t'es chargé là ! » (trad. J. Marouzeau). La présence d'expressions de Térence n'est pas étonnante car il faisait partie, avec Cicéron, Virgile et Salluste, du « quadrigue » des auteurs classiques enseignés dans les écoles de l'Antiquité tardive (voir commentaire, chapitre 4, p. 127). Symmaque, dont nous savons l'influence sur Ennode, cite aussi Térence qu'il appelle *noster comicus* (voir *Symm. epist. 9, 84*). Le statut de Térence est paradoxal à l'époque tardive : s'il jouit d'un succès plus grand qu'aux siècles précédents, sa métrique est de moins en moins comprise. Alors que plusieurs manuscrits médiévaux transmettent ses pièces comme de la prose, Rufin d'Antioche, dès le V^e siècle, et Priscien, au début du VI^e siècle, sont contraints de préciser que celles-ci sont en vers.

¹¹⁵⁴ <*tantum*> *quantum ad me* <*attinet*>. Cette expression sous-entend que Florus est redoutable envers les autres.

¹¹⁵⁵ L'*eloquentia canina* caractérise souvent l'éloquence des hommes injustes (voir Y. Rivière, *Les délateurs sous l'Empire romain*, 2002, p. 74-88 : « l'*eloquentia canina* »). Elle fait allusion à une expression sallustéenne (hist. frg. 4, 54 : *canina facundia*).

¹¹⁵⁶ Verg. Aen. 2, 317 : *furor iraque mentem praecipitant* (« le délire et la colère emportent ma raison »).

¹¹⁵⁷ Cic. Tusc. 4, 24 : *feruor animi* (« agitation de l'âme »).

¹¹⁵⁸ Si Florus peut-être est un vigoureux polémiste, Ennode cherche surtout dans ces lignes à flatter son correspondant et à faire l'économie d'un affrontement qui ne l'intéresse pas.

clercs, toi qui leur a toujours montré les morsures d'une dent jeune et incisive¹¹⁶⁰, toi à qui même une vie menée à la perfection n'a pas eu la chance d'échapper, toi devant qui a cédé toute science et devant qui a fui l'ensemble des religieux comme s'il s'agissait de l'astre d'une comète. C'est un tel homme que moi, extravagant au front débile, j'ai réveillé ! 4. Avec la confiance qui m'aurait fait inciter les vents à souffler, les fleuves à couler, mon cher Faustus à déployer son éloquence¹¹⁶¹, je t'ai provoqué à la loquacité, malgré la pauvreté¹¹⁶² de mon éloquence, avec les éperons ferrés des mots¹¹⁶³. Pardonne, je t'en prie, et – ce que tu considères chez d'autres comme un défaut – observe en faveur de ceux qui t'aiment le mutisme du mépris, abstiens-toi de répondre, condamne par le dédain celui qui te provoque ; que se mesure avec toi celui qui sort des rangs de la Curie : mais en face d'un Gaulois de souche, tais-toi donc¹¹⁶⁴ ! Qu'il soit châtié, si tu es supérieur, par un silence vengeur¹¹⁶⁵. 5. Prends garde, mon cher Seigneur, à ne pas commencer à passer pour un homme de peu en le disputant en loquacité à plus petit que toi ! Car quelle peine y a-t-il à dominer celui qui gît à terre en ce domaine et à remporter le triomphe sur celui qui reconnaît son infériorité avant le combat ? Malgré tout, sois pour moi, auprès du Seigneur Faustus, l'agrafe¹¹⁶⁶ de mon affection si tu tiens à éviter des plaintes, si mesquines et rustiques soient-elles.

¹¹⁵⁹ L'expression *clericorum exercitatissimus maledictor* ne signifie pas forcément que Florus soit « le clerc le plus exercé quand il s'agit de critiquer ». D'autres passages qui célèbrent la verve de cet orateur nous incitent plutôt à comprendre qu'il est « le plus exercé quand il s'agit de critiquer les clercs » (l'adjectif *maledictor* étant suivi du génitif). Quelques lignes plus loin, Ennode écrit en effet que Florus « les » a tous vaincus, lui « qu'a fui l'ensemble des religieux comme l'astre d'une comète ».

¹¹⁶⁰ Cette image file la métaphore de la bête sauvage et fait directement écho à la comparaison initiale avec « le lion enragé et le fauve que nourrit la Libye ».

¹¹⁶¹ Ennode paraît s'inspirer librement d'une phrase d'Ausone : voir Auson. epist. 12 à Symmaque (= Symm. epist. 1, 32, 5) : *eadem opera et Musas hortabor, ut canant et maria, ut effluant et auras, ut uigeant et ignes, ut caleant admonebo et, si quid inuitis quoque nobis natura fit, superfluous instigator agitato* ; « Du même coup, j'exhorterai les Muses à chanter, j'engagerai les mers à se répandre, les souffles de l'air à déployer leurs forces, les flammes à réchauffer, et de tout ce que produit la nature, aussi bien à notre corps défendant, je serai l'inutile mouche du coche » (trad. J.-P. Callu). Ce texte d'Ausone représentait sans doute un modèle aux yeux d'Ennode qui l'imitait souvent : epist. 1, 2, 4 ; 4, 2 ; 16, 3 ; 2, 19, 1 ; 19, 5 ; 5, 1, 4.

¹¹⁶² Sens poétique de *parcus* : peu abondant, modéré, petit, faible. Toutefois, *parcus* signifie d'abord « économe », « sobre » (Cic. orat. 81 : *in transferendis uerecundus et parcus* : « discret et économe dans l'emploi métaphorique des mots » ; Symm. epist. 9, 110 : *stili tam parcus* : « malgré la si grande sobriété de ton style »). Ennode pourrait employer *parcus* dans ce sens. Il dirait : « bien que j'aie fait l'économie des éperons ferrés de mes mots », autrement dit « tout en faisant l'économie des éperons ferrés de mes mots ».

¹¹⁶³ Si le début de cette phrase s'inspire d'une épître d'Ausone, la dernière partie (*loquendi parcus ferratis uerborum calcibus animauit*) fait écho à une expression de Symmaque (*eloquentissimus iuuenis (...) proximis facundiae calcibus urguet parentem*) déjà présente dans l'epist. 1, 1, 5 d'Ennode (voir p. 296, note 4).

¹¹⁶⁴ Cet éloge du silence, peu commun dans la *Correspondance*, rappelle l'*amor taciturnitatis* de l'epist. 1, 16, 6 et la *silentii gratia* de l'epist. 2, 28, 2, deux lettres chargées d'ironie. Il révèle donc le ton ironique de ce texte.

¹¹⁶⁵ Symm. epist. 1, 65 : *[non] metuitis ne uos talione silentii mordeamus* ; « (...) sans craindre, pour autant, d'être atteint par un silence vengeur » (trad. J.-P. Callu).

¹¹⁶⁶ L'image de la *fibula* employée dans le sens métaphorique de « lien » est fréquente dans la latinité tardive (Tert. resurr. 40 : *substantiarum fibula* ; Hier. in Is. 19, 25 : *benedictionis fibula*). On la retrouve sept fois dans l'œuvre d'Ennode : epist. 1, 2, 3 (*amoris mei fibula*) ; epist. 2, 6, 2 (*utriusque bibliothecae fibula*) ; epist. 2, 13, 5 (*ad caritatis fibulam*) ; opusc. 2, 12 (*rhetorica fibula*) ; opusc. 2, 78 (*fibula religionis*) ; dict. 1, 25 (*boni utriusque fibula*) ; dict. 8, 5 (*nostris germinis fibula*).

III. – Ennodius Fausto

1. Acta¹¹⁶⁷ est causa desiderii mei beneficio querellarum ; meruit inprudencia quod negabat urbanitas. Diligentiam sancti pectoris, quam artifex silentium tegebat, elicui ; taciturnitatem, quae ad fomenta ardoris mei parata fuerat, terminaui ; prorogando uiles paginas pretium uincens accepi. Sic usuram cultori uexatis reddit uber terra caespitibus et feturam nobilem de singularibus parturit gleba germinibus ; sic ad uocem unius hominis montium secreta respondent, et dum angustus clamor uincitur, ualetudinem suam elementa manifestant. 2. Euangelicis tali facto obsecutus oraculis fructum de praecepti sum ueritate sortitus, cuius declarat instructio, quod pulsanti saepe surgat et tribuat Deus^a (cf. Luc, 11, 8), si non propter meritum, uel propter inopportunitatem. Facessat posthac infidelium male cauta discussio : integritati sententiae periculis praesentibus idoneus mihi testis adstipulor. Frequenti oratione optata promerui, concessum est precum adsiduitatiadsiduitati quod negabatur examini. 3. Debeo uobis amicitiam, querimoniae meae, quas, dum uotis effectum tribuitis, plus amabo. Fuerit licet origo uestra a iusto dolore ueniens, frequenter a uobis, postquam praestitistis, etiam inlaesus incipiam.¹¹⁶⁸

Delenificam allegationem amplexus epistolaris alloquii ago atque habeo gratias, quod me diu tristium noluit esse participem. 4. Fecistis hoc forsitan uoto et studio consulentis, sed adscribo peccatis meis, quod maioribus, dum temperatis alloquio, sum iactatus angoribus. Mihi uni in aduersum prouisa contingunt, dum grauiora semper in maerore aestimo, quae tacentur, quia credo quod de mediocribus saepe communicentur uerba languoribus, cum proximitas funeris imperet silentia cito rumpenda. Deo gratias, qui ea quae dura aestimantur, clementia bene uertit, et quae ex merito nostro uentura collegimus, ex sua facit miseratione transferri. 5. Voluissem tamentamen talem circa paruitatem meam dignatio uestra tenuisset affectum, ut quem comitem saepe gaudiis adhibuistis, cum eo elegissetis etiam aduersa partiri¹¹⁶⁹. An putatis tale beneficium in acceptum me esse relaturum, si ab aestibus pectoris uestri tamquam male fidelis excludar ? Non est, ut uideo, apud uos mei ratio dispensata consilii. Ego mihi perire gratiam puto, nisi eam rerum omnium uobiscum communicatione nutriatis. 6. Desinite, quaeso, in hac mihi parte consulere uestra inpendio uerba cupienti : cui si uotiui negentur affatus, fatiscam, ut terra cui caelo nihil liquitur nec uenas suas suco bibuli umoris infundit, unde innatis alimenta culmis exhibeat et ad falcem grauidas aristas adducat. Vt piscis aqua abstractus uitalibus indumentis priuatus extinguatur, sic ego subductis alloquii uestri fluentis interimor. Quaerant alii quod delectet : ego res ad animam pertinentes expostulo. Mihi non tam delicias uerba uestra pariunt quam salutem. 7. Rem fateor nullis coloratam fucis, nullis nebulis depictam mendaciis, quia non sum simulandi artifex : decerptum aliquid uitae meae censui, dum tacetis. Male uos fideles adseritis, si ad aures measmeas generaliter deflenda per uos deferantur incommoda, quasi nescire alicui Christiano liceat malum, cui¹¹⁷⁰ Roma subcumbit. 8. Barbaras nationes et a

¹¹⁶⁷ III. 1. fuerat *BVDETC*,edd. : -erant *LAO* || uexatis *codd.,edd.* : -tus *B* ^{sl} texatis *F* || uber *codd.,edd.* : ubera *F om. b* || nobilem *codd.,edd.* : mobi- *F* || singularibus *codd.,edd.* : -gulis *F* || 2. sententiae *BVLDAETO*,edd. : sine *CP,b* || idoneus *codd.,edd.* : -neis *B* ^{ac}.

¹¹⁶⁸ 3. quas *B,edd.* : quam *codd.,b* || alloquii *B,edd.* : eloquii *codd.,b* || 4. fecistis *codd.,edd.* : fecissetis *Bfeceritis prop. Vog.*

¹¹⁶⁹ 5. nutriatis *BVDAECPO*,edd. : -ris *L* ¹ *T* || 6. fatiscam *B,edd.* : -scat *codd.,b* || liquitur *B,edd.* : linquitur *codd.,b* || uestri *codd.,edd.* : uestris *B* ^{ac} || 7. coloratam *codd.,edd.* : -tum *B* ^{ac} || adseritis *codd.,edd.* : -retis *B*.

¹¹⁷⁰ subcumbit *codd.,edd.* : -bet *B* || 8. discretas *B,edd.* : diuisas *codd.,b* || indicem *BVLET*,edd. : iudi- *ACP,bindu- D* || fallacium *codd.,edd.* : -ciam *L* || 9. uis *codd.,Vog.* : ius *bSc.Sirm.Hart.* || conuersatione *codd.,edd.* : -onem *B* ^{ac} || inpasta *BVDETC* : inpascha *L* ^{pc} *AO*.

nostro limite toto paene orbe discretas continuis haec conicio lamentis ingemescere et ad solacium nostrum lacrimas commodare. Huius rei magnitudo uestra adhibere se indicem fugit, ut in perniciem meam fallacium nuntiorum diabolica cum securitate uota mentiantur, ut non sit ad cuius ueritatem post fabulas redeam nec qui animum meum ueri demonstratione sustentet. 9. Caue faxis, mi domine, uobiscum mihi alia res est : aliud fori uis, aliud triclinii. Audiatur te, quae in conuersatione publica didiceris, familia domestica retexentem. Subiectorum animos et fideles ut putatis mentes relationum uestrarum cibis alite, ne ieiuna amicorum corda talibus ferculis inpasta moriantur.

3. – Ennode à Faustus

Première lettre à Faustus, principal correspondant d'Ennode et questeur du palais à Ravenne. Ennode se félicite de son insistance qui lui a permis de recevoir des nouvelles de Faustus. Mais pourquoi lui cacher les malheurs qui accablent Rome ? Faustus doit la vérité à ses proches : la franchise est indispensable à l'amitié épistolaire, surtout dans les périls présents (il s'agit des troubles consécutifs au schisme laurentien¹¹⁷¹) .

1. La cause de mon désir a été plaidée avec succès au bénéfice de mes plaintes ; l'impudence a obtenu ce que ne procurait pas la politesse¹¹⁷². J'ai fini par gagner¹¹⁷³ l'affection d'un cœur pur que dissimulait un habile silence ; j'ai mis un terme à une discrétion qui avait été ménagée pour attiser mon ardeur. En envoyant sans cesse des pages sans valeur, j'ai reçu le prix du vainqueur. Ainsi la terre féconde donne-t-elle au laboureur le salaire de son travail quand il a tourné et retourné les mottes et, de chaque germe, la glèbe enfante une noble moisson ; ainsi¹¹⁷⁴ répondent à la voix d'un seul homme les autres secrets des montagnes et quand son faible cri s'éteint, les éléments manifestent leur puissance¹¹⁷⁵.

¹¹⁷¹ À la mort du pape Anastase, en 498, la légitimité de son successeur, Symmaque, fut contestée par l'élection d'un rival, Laurent, l'archiprêtre de Sainte-Praxède. L'affrontement entre les deux factions connut son paroxysme avec les accusations d'immoralité, d'incompétence et de malhonnêteté portées contre le pape au moment où, selon le *Liber pontificalis*, ses partisans étaient massacrés en plein centre de Rome (Lib. pontif. 53. 5, p. 260-261 : « Symmachus (498-514) »). Plusieurs indices montrent qu'Ennode et Faustus comptaient parmi les plus fidèles soutiens de Symmaque (voir commentaire, chapitre 6, p. 185 sq.).

¹¹⁷² Il nous semble que l'*inprudencia* et l'*urbanitas* se rapportent à Ennode. Toutefois, il pourrait s'agir de l'*urbanitas* de Faustus qui n'aurait pas répondu pour ne pas donner de trop tristes nouvelles.

¹¹⁷³ Le verbe *elicere* (« attirer ») contient peut-être une référence discrète à « Jupiter Elicius ». Ennode exprimerait ainsi l'ingéniosité de son insistance. On sait en effet qu'un autel avait été consacré à *Iuppiter Elicius* sur l'Aventin où le roi Numa avait contraint Faunus et Picus à lui révéler le moyen d'« attirer » Jupiter afin de connaître le rite permettant de conjurer la foudre (voir Ov. fast. 3, 328 ; Liv. 1, 20, 7).

¹¹⁷⁴ L'intention poétique d'Ennode apparaît dans le vocabulaire champêtre, dans les sonorités (voir les rimes internes : *sic/sic, et/et, caespitibus/germinibus, terra/gleba/secreta/elementa*, etc.) et dans des réminiscences virgiliennes (voir note suivante). Si l'attitude d'Ennode à l'égard de Faustus ressemble à celle de Virgile à l'égard de Mécène, plusieurs métaphores agraires rappellent également l'univers des *Géorgiques* (le travail du labour, la terre fertile, le sol desséché). Mais la référence à Virgile dépasse le champ poétique : présenté par Ennode comme le *doctorem radix, formator eloquii* (epist. 1, 18, 3), il était considéré dans l'Antiquité tardive comme un modèle d'éloquence (voir Macr. Sat. 5, 1, 7). Pour son influence sur les auteurs chrétiens, voir J. Veremans, « La présence de Virgile dans l'œuvre de Sidoine Apollinaire évêque de Clermont-Ferrand », *Instrumenta patristica XXIII*, 1991, p. 491-502.

¹¹⁷⁵ Cette évocation poétique de l'écho fait penser à Virgile (georg. 4, 49-50 : ... *ubi concaua pulsus / Saxa sonant uocisque offensa resultat imago* ; « ... Où des roches creuses sont pleines de sonorités dont le choc contre la pierre est répercuté par l'écho »,

2. Ayant obéi, ce faisant, aux oracles de l'Évangile¹¹⁷⁶, j'ai recueilli le fruit de ce précepte conforme à la vérité, qui enseigne que, pour qui frappe souvent à sa porte, Dieu se lève et accorde^{a 1177}, sinon pour son mérite, du moins pour son importunité. Que cesse ensuite la discussion faussement sage des gens privés de foi¹¹⁷⁸ ! Dans les périls présents¹¹⁷⁹, fort de mon témoignage, je me porte garant de l'honnêteté de ma pensée. Par des demandes insistantes, j'ai obtenu ce que je souhaitais : il a été accordé à l'assiduité¹¹⁸⁰ de mes prières ce qui était refusé à leur examen. 3. Je vous dois amitié, mes chères plaintes, vous que j'aimerai¹¹⁸¹ davantage dès lors que vous permettez d'exaucer mes vœux. Bien que vous tiriez votre origine d'une douleur sincère, depuis que vous l'avez emporté, je commencerai souvent par vous, même sans être blessé.

En accueillant les propos rassurants de votre entretien épistolaire, je vous rends et vous témoigne grâce de vous être longtemps refusé à me faire part de tristes événements. 4. Vous avez peut-être fait cela pour répondre au vœu et à l'empressement¹¹⁸² de celui qui vous consulte. Mais j'impute à mes péchés d'avoir été ballotté par des angoisses encore plus grandes, quand vous vous absteniez de m'entretenir. Je suis le seul pour qui les précautions tournent en sens contraire quand, dans l'affliction, je crois toujours plus grave ce que l'on tait parce que, à mon avis, on échange souvent des propos sur les maladies banales alors que l'imminence de la mort impose un silence qu'il faudra vite rompre¹¹⁸³. Rendons grâce à

trad. E. de Saint-Denis). Sur le thème de l'écho, voir aussi l'excellente analyse d'A. Gigandet sur l'écho chez Lucrèce (4, 572-594) et dans la littérature antique (A. Gigandet, *Fama deum. Lucrèce et les raisons du mythe*, 1998, p. 286-289 : « les voix d'Écho »).

¹¹⁷⁶ Les *euangelicis oraculis* s'opposent aux *propheticis oraculis* qui sont l'objet d'une violente condamnation dans l'epist. 2, 12, 1 à Astyrius.

¹¹⁷⁷ L'idée que l'insistance, même opportune, permet d'obtenir ce qui est désiré est un thème récurrent dans la *Correspondance*. Elle traduit une invitation à l'action qui est un objectif majeur des épîtres (sur le rôle des épîtres dans l'action politique, voir par exemple J. Boès, *La philosophie et l'action dans la Correspondance de Cicéron*, 1990 ; voir aussi notre commentaire, chapitre 7, p. 206).

¹¹⁷⁸ Le terme *infidelium* désigne d'ordinaire « ceux qui n'ont pas la foi », « les non-chrétiens », c'est-à-dire « les païens » (Cyp. epist. 30, 3 ; Aug. serm. 168, 7, 8 ; Hier. epist. 107, 1). L'expression *facessat infidelium discussio* pourrait être ainsi rapprochée d'une autre phrase d'Ennode : *cessent anilium commenta poetarum, fabulosa repudietur antiquitas* (epist. 1, 9, 4). Mais dans l'epist. 1, 3, le contexte du schisme laurentien nous incite à comprendre différemment le terme *infidelium* qui fait allusion, croyons-nous, aux chrétiens de mauvaise foi, les adversaires de Symmaque, de Faustus et d'Ennode, c'est-à-dire les schismatiques.

¹¹⁷⁹ L'expression condensée du genre épistolaire mais peut-être aussi la prudence obligent Ennode à s'en tenir à des allusions concernant le schisme laurentien : *periclis praesentibus / tristium / aduersa / malum cui Roma subcumbit...* Le lien entre les « malheurs présents » et le schisme rappelle l'exorde du *Traité de la prescription contre les hérétiques* de Tertullien (voir praescr. 1 : *condicio praesentium temporum etiam hanc admonitionem prouocat nostram non oportere nos mirari super haereses istas...* « La condition des temps présents m'oblige encore à rappeler qu'il ne faut pas nous émouvoir de ces hérésies... », trad. P. de Labriolle).

¹¹⁸⁰ L'expression *precum adsiduitas* est employée par Ennode dans l'epist. 2, 15, 6 à sa sœur Euprepia pour désigner la fréquence des prières à Dieu. Le thème de l'*adsiduitas*, qui est un lieu commun de l'écriture épistolaire, exprime d'ordinaire l'intensité de la relation entre deux correspondants : voir Symm. epist. 3, 44 : *adsiduitas litterarum mearum* ; 3, 61 : *adsiduitas epistularum tuarum* ; 3, 70 : *adsiduitas adfatuum*.

¹¹⁸¹ Le futur *amabo* peut s'expliquer par deux hypothèses : nous pensons qu'il exprime ici une idée de répétition que l'on trouve déjà dans la langue classique (voir Ernout-Thomas, p. 226, § 246 : « le futur a parfois une valeur atemporelle pour l'expression d'une vérité générale »). Mais il pourrait avoir aussi la valeur d'un subjonctif présent à valeur causale ; en effet, « à l'époque où écrivait saint Avit, la confusion entre le futur et le subjonctif présent était générale » (voir Goelzer, *Avit* p. 25).

¹¹⁸² L'archétype de cette expression est peut-être symmachien : Symm. epist. 5, 15 : *uoto et studiis meis*.

¹¹⁸³ L'adjectif verbal en *-ndus* a la valeur d'un participe futur passif : « cet emploi, qui s'est surtout développé dans le latin ecclésiastique, est des plus fréquents chez saint Avit » (voir Goelzer, *Avit* p. 314).

Dieu dont la clémence permet que les événements qui paraissent pénibles tournent bien et qui fait¹¹⁸⁴ passer au-delà, par sa miséricorde, les malheurs que nous pensions voir advenir à cause de notre démerite¹¹⁸⁵. 5. J'aurais pourtant souhaité que votre estime eût porté à ma modeste personne une affection telle que, m'ayant souvent associé aux joies, vous eussiez choisi de me faire aussi partager les malheurs. Pensez-vous vraiment que je porterais une telle faveur à mon crédit si j'étais exclu des inquiétudes de votre cœur, comme un ami dans lequel vous n'auriez pas confiance ? Il n'est pas naturel chez vous, à ce que je vois, de prendre en compte mes conseils. Quant à moi, j'estime avoir perdu votre faveur à moins que vous ne la nourrissiez en me faisant part de toutes vos préoccupations. 6. Cessez, je vous en prie, de me ménager sur ce point, alors que j'aspire tant à vos paroles. Car si m'étaient refusés les entretiens que je désire, je me fendillerais comme une terre qui ne reçoit aucune eau du ciel et dont les veines ne s'imprègnent d'aucune substance liquide¹¹⁸⁶ dont elle pourrait nourrir les pousses du blé nouveau-né, avant d'offrir de lourds épis à la faux. De même qu'un poisson, sorti de l'eau, ne peut vivre privé de son environnement vital, de même, moi, si je suis privé des flots de votre entretien, je me meurs. Que d'autres recherchent de quoi se délecter ! Moi, je demande les biens qui se rapportent à l'âme.

Ce n'est pas tant des délices que le salut¹¹⁸⁷ me procurent¹¹⁸⁸ vos paroles. 7. Je dis la chose sans la colorer du moindre fard, sans la peindre d'aucun nuage trompeur car je ne suis pas habile à simuler¹¹⁸⁹ : j'ai jugé une partie de ma vie retranchée quand vous gardiez le silence. Vous affirmez que ce n'est pas la bonne manière d'être fidèle si c'est par vous qu'est portée à mes oreilles la nouvelle de malheurs que tout le monde doit déplorer. Comme s'il était permis à un Chrétien d'ignorer le mal¹¹⁹⁰ sous lequel Rome succombe¹¹⁹¹ !

¹¹⁸⁴ *Facere*, employé avec l'accusatif et l'infinifit passif, introduit un type de « proposition infinitive qu'on pourrait appeler impérative » (voir Dubois, p. 464). Il y a trois autres exemples de cette construction dans les livres 1 et 2 : epist. 1, 7, 2 : *facinus credi facis* ; 1, 14, 6 : *ea indicari faciat* ; 1, 22, 3 : *denegari paginas faciat*.

¹¹⁸⁵ Sur ce sens de *meritum*, voir V. Zarini, « À la plus grande gloire de Martin ? », 2002, p. 253, note 32.

¹¹⁸⁶ Voir Symm. epist. 1, 33 : *Aiunt cocleas, cum sitiunt umoris atque illis de caelo nihil liquitur, suco proprio uicitare* ; « Les escargots, dit-on, quand ils ont soif d'humidité et que nul liquide ne leur tombe du ciel, vivent sur leur propre substance » (trad. J.-P. Callu).

¹¹⁸⁷ *Pariunt de parere* (« engendrer, produire ») et, plus loin, *decerptum (decerptere* : « cueillir ») poursuivent la métaphore agraire de la fécondité.

¹¹⁸⁸ Cette phrase a le ton des sentences que l'on retrouve dans certains florilèges monastiques. La relation épistolaire est présentée comme vitale dans les lignes qui suivent. Mais le mot *salutem* ne désigne pas seulement la « bonne santé » (*ualitudo*) mais plutôt la « santé de l'âme », le « salut ».

¹¹⁸⁹ Pour dissiper l'impression de superficialité et de formalisme qui se dégage du code épistolaire, Ennode insiste souvent sur la sincérité de ses propos. Il justifie sa sincérité tantôt par la gravité de la situation (epist. 1, 3, 7), tantôt par le devoir de sa vocation (epist. 1, 20, 3 à Faustus : *dico integre et uocem quam proposito debeo nulla mendacii nube concludo* : « Je parle le cœur pur et le voile du mensonge ne dissimule pas la parole que je dois à ma vocation »), tantôt par l'amitié (epist. 2, 9 ; 2, 17). Ces explications ne font pas oublier que la déclaration de sincérité ressortit du code épistolaire (Voir commentaire chapitre 3, p. 108 ; chapitre 8, p. 234 sq.).

¹¹⁹⁰ Ce « mal » désigne le schisme laurentien et les exactions des partisans de Laurent. Les propos des adversaires sont traditionnellement présentés comme des manifestations diaboliques : c'est le cas ici des colporteurs de mensonges, probablement à la solde des schismatiques et de l'interlocuteur de Constantius, dans l'epist. 2, 19, qui défendait une vision fataliste de la prédestination (epist. 2, 19, 1 : *per diabolicam inspirationem...* et 2, 19, 6 : *o scismaticam propositionem iuxta apocalypsim scriptas habet in fronte blasfemias* !).

¹¹⁹¹ **Aux yeux d'Ennode, le schisme fait peser une menace mortelle sur Rome. Mais de quelle Rome Ennode parle-t-il ? Cette lettre, écrite au sommet de la crise, doit être rapprochée du *Libellus* rédigé pour défendre Symmaque et peut-**

8. Les nations barbares, même éloignées de notre frontière presque par la terre entière, se lamentent continuellement sur ces malheurs, je crois, et prêtent leurs larmes pour notre consolation. Votre Grandeur refuse de se faire le messenger d'une telle affaire sans doute pour que les plans diaboliques¹¹⁹² des colporteurs de mensonges puissent mentir en toute sécurité pour ma perte, de sorte qu'il n'y ait personne à la sincérité de qui je puisse m'en remettre après tous ces racontars, personne qui puisse soutenir mon esprit en me montrant la vérité. Gardez-vous de le faire, mon cher Seigneur, il en va autrement entre vous et moi¹¹⁹³. 9. Une chose est le forum, autre chose est la salle à manger¹¹⁹⁴. Que les gens de votre maison¹¹⁹⁵ puissent t'entendre retracer ce que tu as appris dans les conversations officielles ! Nourrissez de l'aliment de vos rapports épistolaires les sentiments de ceux qui vous sont soumis et les esprits que vous jugez fidèles, afin que les cœurs affamés de vos amis ne meurent pas d'avoir été privés de tels mets !

IV. – Ennodius Fausto

1. Anagnostici¹¹⁹⁶ fidem secutus, et suadae orationis sapore prouocatus, paene uitium esse credidi rem uirtutis et, dum plus sermonum diademata credo ualere quam conscientiam,

être prononcé en concile. Ennode termine son plaidoyer en donnant la parole à Rome, l'*orbis parens* qui était sur le point de succomber et « [se] réjouit de l'éclat d'une nouvelle lumière » (opusc. 2, 129 : *me (...) nouae lucis nitore gaudentem*). Symmaque incarnait une conception souveraine du pouvoir pontifical qui a marqué une étape cruciale dans l'affirmation siège romain. Pour Ennode, la survie et le rayonnement de l'*Vrbs* supposent donc, semble-t-il, l'affirmation de l'autorité de l'évêque de Rome.

¹¹⁹² Une autre construction est possible : *diabolica* pourrait être en effet épithète de *securitate*. Il faudrait traduire : « avec une assurance diabolique ».

¹¹⁹³ La forme archaïque de l'expression *caue faxis* rappelle un vers de Térence (voir Andr. 752-3 : *Verbum si mihi / Vnum praeter quam quod te rogo faxis, caue !* « Si tu souffles un seul mot au-delà de ce que je te demande, gare à toi ! », trad. E. Chambry). Dans une lettre à Faustus, questeur du Palais, le choix d'une expression adressée dans la comédie à une servante (l'*ancilla* Mysis) ne manque pas de piquant.

¹¹⁹⁴ Cic. Cael. 67 : *alia fori uis est, alia triclinii*. Cicéron emploie cette expression, devenue proverbiale, au moment où il évoque les prétendus témoins à charge contre son client Caelius. Il manifeste, non sans ironie, sa volonté de les entendre répéter devant les juges les médisances qu'ils ont l'habitude de raconter aux ivrognes. En utilisant à contresens cette réminiscence cicéronienne, Ennode se livre à un jeu littéraire dont Faustus est capable d'apprécier l'humour.

¹¹⁹⁵ L'opposition *publica / domestica* distingue clairement « l'espace public » de « l'espace privé ». Le mot *familia* et les expressions qui suivent (*subiectorum animos et fideles / amicorum corda*) montrent que la *familia domestica* de Faustus désigne le cercle rapproché de ses amis, son espace « privé » par opposition à l'espace « public » (*conuersatio publica*). La *Correspondance* nous aide à mieux connaître ces cénacles où se retrouvaient les élites politiques, religieuses et sociales. Citons par exemple celui qui réunissait le prêtre Adeodatus, le questeur de Ravenne Faustus, sa femme Cynegia, sa sœur Stéfania, son fils Avienus mais aussi Sabiana, Fadilla ou encore le diacre Hormisdas, le futur successeur du pape Symmaque (epist. 7, 28 à Adeodatus ; voir aussi l'epist. 9, 13 à Pamfronius). Dans ces épîtres, l'entremêlement du « tu » et du « vous » suggère que l'auteur s'adresse tantôt à son destinataire tantôt au groupe qu'il représente ou qui se trouve autour de lui. Si l'epist. 7, 28 et l'epist. 9, 13 contiennent d'excellents exemples de cette « pluralité intermittente » (voir J.-P. Callu, « *Symmachus Nicomachis Filiis* (Vouvoiement ou discours familial ?) », 1986, p. 17-40), c'est aussi le cas de l'epist. 1, 3 qui pourrait donc s'adresser à Faustus mais aussi, plus largement, au cercle qui rassemble, autour de lui, des partisans de Symmaque.

¹¹⁹⁶ IV. 1. anagnostici *edd.* : anagnostici *codd., b om. O* || suadae *B, Hart. Vog.* : suauae *VLDAOsuaui CP, b* || esse credidi rem *B, Hart. Vog.* : esse crediderim *VLDAOcrediderim esse CP, b* credidi rem esse *Sirm.* || formidinem *BVLDAETO, edd.* : -ne *CP, b* || manus

culpam quam mens non agnoscebat, incurri. Non sic ceruis sibilo artificibus insidiis blandus uenator inludit, non ita pinnarum mentita formidinem discoloribus fucis ultro expetenda retia manus magistra conponit, quemadmodum me captum et sponte capistris ora porrigentem magnitudinis uestrae tenuere sermones. **2.** Commissi nescius uobis inpugnantibus diu utrum essem innocens inquisiui. Aliud sentiebam de epistola uestra, aliud de proposito meo. Quis rogo fuit patrandi scelerissccleris tam uetustus admissor, qui purgationem crederet, si alieno se fateretur praecepto suo militare flagitio, cum nemo de se confessum iuste credere possit crimen¹¹⁹⁷ alienum ? Sed credo iuris et legum expertem fuisse personam et sola calliditate compositam, cui etiam imitandi in scriptione aliena imaginem ueritatis usus indulgeat et proprietatis simulacrum lenocinia pudenda concilient. **3.** Nolo cuiusquam nomen incessere nec contra conscientiam accusantis subire personam. Sufficit pudorem meum in statione constitui : alios iacent incerta uentorum. Ego tamen, etsi inperare talia calcaribus amatae lectionis adigerer, patriarcharum me imitatione defenderem. Furto Iacob primogeniti fratris uicit aetatem : cuius beneficio principatum obtinuit, quem natura non dederat^a (cf. Gen. 27).

4. Daud dum lustraret deua studio fugae et angusta terrarum, propositionis panibus^a (cf. Ex. 25, 30) famem depulit et contra legis uetita, quae minores habet aculeos, esuriem corporis effugauit^b (cf. 1 Samuel 21, 2-7). Ego inedia, quam de diuinis libris anima inpastus conceperam, marcentibus diu debui tolerare uisceribus, donec concepta lues ad uitalia secreta percurreret ? Daniel propheta diuina dogmata regiis subduxit penetralibus; quae ad instructionem suam pudicus et imitandus raptor adiunxit. **5.** Quid iuuat ire per singula, cum ad munimen¹¹⁹⁸ inpugnatae una sufficiat de commemoratis persona conscientiae, quae tamen uerecundiae suae et naturali ut ita dixerim debilitati ante necessaria petitione prospexit ? Nam et si sum post negationem, qui me reum fecerim, aestimate. **6.** Doctorem Libycum adseritis sublata a piri poma fleuisse. Merito lamentis expiandum est, quod cum pudoris dispendio uenter acquirit. Vilia fuerint forte quae sustulit aut negligentia aut usu aut tempestate peritura, non fuit culpa uacuis tamen iuxta Apostolum^c (cf. Paul, Rom. 2, 21), raptor : carnem quam animam plus amauit. **7.** Tobias propheta huiusmodi commissoriis occurrit et diuina uoce testatur dicens : 'non licet nobis aliquid manducare furtiuum^d' (cf. Tobie, 2, 21). Cum dixisset manducare, non dixit : non licet nobis aliquid lectitare furtiuum. Iosiam, ut narrat historia, subrepta papyrus instruxit^e (cf. II Rois, 22-23). Ego homuncio hoc non facerem, quem uos contra ingenii uires ad scientiam diligendam

diligendam uerborum¹¹⁹⁹ stimulis foditis ? **8.** Sed reuertor ad uirum optimum, praefati, quantum scribitis, sceleris admissorem, qui in utraque parte fidem uiolans nec uos securitate nec me facti, si scripsi, perfectione donauit. Contingat mihi, salua magnitudine uestra, coram posito secundum mandata Dei, tanti uiri, prout habet animus meus, terga mulcare.

magistra *codd.,edd.* : manus *om.* B magistra manus *T* || conponit *codd.,edd.* : -net *B* || 2. uobis *codd.,edd.* : *om.* *B* || patrandi sceleris *codd.* : patrandas celeris *B* ¹.

¹¹⁹⁷ uetustus *codd.,bVog.* : uenustus *Sirm.Hart.uersutus prop. Vog.* || confessum *scripsi* : -so *codd.,edd.* (uid. *Pi* : nemini de se confesso credi potest super crimen alienum) || aliena *codd.,edd.* : -nam *T* || usus *B,Vog* : *om. cett.* || 3. amatae *codd.* : arma- *Sirm.*

¹¹⁹⁸ 4. angusta *codd.,edd.* : -stia *T* || pudicus *codd.,edd.* : pedi- *B* ¹ || 5. commemoratis *codd.,edd.* : numeratis *Sirm.* || 6. piri poma *Sirm.Hart.Vog.* : peripoma *codd.* puero poma *Sc.* || amauit *Sirm.Hart.Vog.* : -abit *cett.*

¹¹⁹⁹ 7. foditis *Sirm.Hart.Vog.* : -detis *B-uetis codd.,b.Sc.* || 8. sceleris *om.* *O* || facti *codd.,edd.* : -tis *B* || mulcare *BVLDAE,edd.* : -tare *CP,b* -gare *T* ^{ac} *O.*

4. – Ennode à Faustus

Deuxième lettre à Faustus. Ennode a bien commis le larcin¹²⁰⁰ dont on l'accuse mais il ignorait que ce fût une faute. Il s'est seulement laissé entraîner par des lectures qui lui sont chères, suivant en cela l'exemple des Patriarches et d'Augustin lui-même. Ce plaidoyer pour soi-même se termine comme une comédie antique.

1. Pour avoir obéi à la bonne foi de votre écrit¹²⁰¹ et été séduit par la saveur de votre style persuasif¹²⁰², j'ai failli prendre un défaut pour un trait de vertu et, croyant que les parures des discours valent plus qu'une bonne conscience¹²⁰³, j'ai encouru une faute que mon esprit ne reconnaissait pas. Non, le chasseur caressant¹²⁰⁴ qui tente d'attirer les cerfs par l'artifice trompeur d'un sifflement en se jouant d'eux, non, la main experte qui, simulant un épouvantail de plumes multicolores¹²⁰⁵, met en place des rets dans lesquels les bêtes se jeteront d'elles-mêmes¹²⁰⁶, ne valent pas les discours de votre Grandeur qui m'ont tenu captif, moi qui tendais volontairement ma bouche au licol. 2. Inconscient de la faute, en butte à vos attaques, je me suis longtemps demandé si j'étais innocent. J'avais un sentiment quand je lisais votre lettre, j'en avais un autre quand je m'en rapportais à mon intention¹²⁰⁷. Y eut-il jamais, je vous le demande, malfaiteur¹²⁰⁸ assez invétéré pour croire se

¹²⁰⁰ La nature même du larcin n'est pas explicite dans cette lettre. Ennode a-t-il seulement lu le texte en question (peut-être un texte de Faustus) ? Ou s'en est-il seulement inspiré ? En effet, l'expression *imitandi in scriptione aliena (...) usus* évoque moins un livre dans sa matérialité que l'écriture (*scriptio*) et les particularités stylistiques (*proprietas*) d'un auteur. Quoi qu'il en soit, Ennode se défend de toute tentative de plagiat et reporte l'accusation sur une tierce « personne ignorante du droit et des lois ».

¹²⁰¹ Le premier mot du texte, *anagnosticum*, est un terme grec qui semble utilisé ici en latin pour la première fois (voir aussi epist. 8, 5, 4). La faible quantité des mots grecs et des néologismes dans la langue d'Ennode donne une force particulière à cet exorde. Toutefois, il est bien difficile d'en tirer des conclusions sur la connaissance du grec qu'avait Ennode. L'usage de formes grecques est en effet un lieu commun de l'écriture épistolaire (voir Cugusi, p. 83-91 : « Uso del greco e di forme grecizzante »). Mais le fait qu'Ennode ait été choisi pour conduire deux ambassades pontificales en Orient indique qu'il avait sans doute une bonne maîtrise du grec.

¹²⁰² L'epist. 1, 4 contient plusieurs échos d'une épître d'Ausone (epist. 12 à Symmaque) transmise dans l'œuvre épistolaire de Symmaque (epist. 1, 32). Cette épître devait représenter un modèle pour Ennode qui s'en inspire plusieurs fois : epist. 1, 2, 4 ; 1, 4, 2 ; 1, 16, 3 ; 2, 19, 1 ; 2, 19, 5 ; 5, 1, 4 ; l'expression d'Ennode *suadae orationis sapore* peut être rapprochée du début de l'epist. 1, 32, 1 : *Modo intellego, quam mellea res sit oratio, quam delenifica et quam suada facundia* ; « Je comprends à présent le miel de la parole, la douceur et la persuasion de l'éloquence », trad. J.-P. Callu) ; voir aussi Symm. epist. 1, 91.

¹²⁰³ Sur les sens de *conscientia*, voir epist. 1, 1, 3, p. 295, note 3.

¹²⁰⁴ Voir Sén. epist. 5, 45, 7 : *blandus inimicus*.

¹²⁰⁵ Symm. epist. 1, 53, 2, p. 115 : *Nam unde est haec in epistulis tuis sensuum nouitas, uerborum uetustas, si tantum nodosa retia uel pinnarum formidines et sagaces canes omnemque rem uenaticam meliorum oblitus adfectas* : « D'où vient, en effet, ce style archaïque qui dans vos lettres s'allie à des pensées modernes, si, oublieux de distractions plus relevées, vous vous intéressez seulement aux nœuds des filets, aux plumes des épouvantails, au flair des chiens, bref à tout l'art de la vénerie », trad. J.-P. Callu). L'expression *pinnarum formidines* se trouve chez Virgile (georg. 3, 371-372 : *formidine pinnae* ; Aen. 12, 750 : *formidine pinnae*).

¹²⁰⁶ Le groupe *ultra expetenda retia* est complément d'objet direct du verbe *componit*. La traduction littérale est : « met en place des rets qui seront recherchés (=participe futur passif) spontanément ».

¹²⁰⁷ Voir Auson. epist. 12 à Symmaque, p. 207 (= Symm. epist. 1, 32, 2) : *Aliud sentio ex epistula tua, aliud ex conscientia mea* ; « À vous lire, je ne juge pas comme je le fais d'après ma conscience », trad. J.-P. Callu). Dans cet emprunt, le remplacement du terme *conscientia* par *propositum* n'est pas anodin : en effet, le mot *propositum* peut avoir le sens classique de « projet », « intention », ou bien celui de « programme de vie » et plus précisément « vocation religieuse » (sur cette acception de *propositum* chez Augustin, voir G. Folliet, « Le monachisme en Afrique de saint Augustin à saint Fulgence », *SEA* 62, 1998, p. 295 : « le mot *propositum* (...) »).

justifier s'il prétendait servir l'ordre d'autrui en commettant son action déshonorante, quand personne ne peut avoir raison de croire qu'un crime qu'il a reconnu comme sien¹²⁰⁹ est celui d'autrui ? Mais, je crois, la personne n'avait pas l'expérience du droit et des lois¹²¹⁰ et n'a été inspirée que par la seule habileté car l'usage de l'imitation lui procure une illusion de vérité, s'agissant même de l'écriture d'un autre, et des artifices honteux lui ménagent un simulacre de propriété littéraire¹²¹¹. 3. Je ne veux attaquer le nom de personne ni jouer, contre ma conscience, le rôle d'accusateur. Il suffit que mon sens de l'honneur reste à son poste¹²¹² : que d'autres soient ballottés par les incertitudes des vents ! Quant à moi cependant, même si j'étais poussé à donner de tels ordres¹²¹³ par les éperons d'une lecture que j'aime, je pourrais me défendre par l'imitation des Patriarches. C'est par un larcin que Jacob a vaincu l'âge de son frère premier né, et c'est par le bénéfice d'un tel larcin qu'il a obtenu la première place que la nature ne lui avait pas donnée^a. 4. David, tandis qu'il parcourait, cherchant à fuir, des chemins perdus et des régions difficiles¹²¹⁴, écarta la faim

défini le type de vie nouvelle qu'Augustin et ses compagnons à partir de leur installation à Hippone s'engagent à partager (voir *Sermo* 355, 2 ; *Vita* 4, 1) ». Ennode emploie aussi *propositum* dans le sens de « mode de vie » (voir epist. 1, 9, 2 : *amicitiarum proposito*, « le mode de vie des amitiés », « le dessein qui inspire les amitiés »).

¹²⁰⁸ *Admissor* est employé spécialement dans le domaine du droit pour désigner l'auteur d'un crime. Le choix de ce terme, qui est répété, accentue le caractère juridique de ce texte qui ressemble à un plaidoyer ou plus précisément à une supplique (voir *preces*). L'une des prérogatives du questeur du Palais, Faustus en l'occurrence, était de « recevoir les suppliques » (voir Delmaire, p. 61). D'autres épîtres concernent des affaires judiciaires dans lesquelles Faustus était susceptible d'intervenir (voir epist. 1, 7 ; 1, 26 ; 2, 23).

¹²⁰⁹ Pour une justification de la leçon *confessum*, voir « Prolégomènes », p. 280, notice 1.

¹²¹⁰ La phrase semble faire allusion à des lois condamnant le plagiat. Si les droits d'auteurs n'existaient pas, le problème de la propriété intellectuelle n'était pas ignoré de l'Antiquité romaine, tant du point de vue juridique que littéraire. Les *Institutes* du jurisconsulte romain Gaius (milieu du II^{ème} siècle) indiquent que l'originalité créatrice fonde la propriété si bien que certains modes de production, comme la peinture, vont jusqu'à modifier la propriété du support qui, après avoir été peint, appartient à l'artiste (voir Gaius inst. 2, 77 : *probatum est quod in chartulis siue membranis meis aliquis scripserit, licet aureis litteris, meum esse, quia litterae chartulis siue membranis cedunt. Itaque si ego eos libros easque membranas petam nec impensam scripturae soluam, per exceptionem doli mali summoueri potero. Sed si in tabula mea aliquis pinxerit ueluti imaginem, contra probatur ; magis enim dicitur tabulas picturae cedere* ; « Il faut approuver la solution suivante : si l'on trace, fût-ce en lettres dorées, des caractères sur un rouleau de papyrus ou une feuille de parchemin t'appartenant, ils t'appartiennent également, car les caractères suivent le rouleau ou la feuille : aussi, si je réclame ces livres ou ces feuilles sans payer les impenses d'écriture, puis-je être débouté par l'exception de dol malicieux. Mais si, sur un panneau t'appartenant, on peint par exemple un tableau, il faut adopter la solution inverse : il vaut mieux dire en effet que le panneau suit la peinture », trad. J. Reinach). L'ouvrage de Gaius – qui reflète une partie de la législation de son temps et acquit une réelle autorité juridique en 429 sous l'empereur Valentinien III (Cod. Theod. 1, 4, 3) – montre que la question de la propriété intellectuelle n'était pas indifférente à l'époque d'Ennode. D'un point de vue littéraire enfin, les auteurs latins critiquaient le plagiat qu'ils distinguaient de l'imitation créatrice (voir Hor. sat. 1, 1, 121 ; Sén. benef. 7, 6, 1 ; Quint. inst. 8, 3, 29 ; Macr. Sat. 6, 2 ; Cicéron se félicite de n'avoir pas lu un ouvrage d'Atticus pour ne pas lui donner l'impression de l'avoir pillé : Att. 2, 1, 1 : *nam si ego tuum [librum] ante legissem, furatum me abs te esse diceres*, « car si j'avais lu ton [livre] avant, tu aurais pu dire que je t'avais pillé ».

¹²¹¹ Ennode veut dire que cette « personne » a tellement l'habitude d'imiter, voire de plagier, que, même lorsqu'il s'agit de quelque chose qu'un autre a écrit, elle s'imagine dire sa vérité.

¹²¹² Notre traduction essaie de rendre la notion de sauvegarde (« à l'abri, sauf ») et de vigilance (« sur ses gardes ») qui sont deux valeurs possibles de l'expression militaire *in statione*.

¹²¹³ *Inperare talia* semble indiquer qu'Ennode commandait à un secrétaire de reproduire, sous sa dictée, telle expression ou pensée tirée d'une lecture qui lui a plu particulièrement (*amatae lectionis*).

¹²¹⁴ Voir Verg. Aen. 2, 332 : *angusta uiarum*, « les passages étroits ».

avec des pains de proposition^a 1215 et, malgré les interdictions de la Loi qui a des aiguillons moins puissants, chassa la fringale de son corps^b 1216. Et moi, cette faim des Livres Saints que j'avais encore en mon âme sans l'avoir rassasiée, j'aurais dû la supporter, alors que mes entrailles languissaient depuis longtemps, jusqu'à ce que le mal conçu suivit son cours jusqu'aux organes vitaux ? Le prophète Daniel a soustrait des demeures royales les décrets divins que, ravisser vertueux et exemplaire, il joignit à son enseignement. 5. À quoi bon les énumérer un par un, quand une seule personne, parmi celles que j'ai rappelées, suffirait à protéger mon honnêteté attaquée, qui a pourtant été attentive à sa modestie et à sa faiblesse pour ainsi dire naturelle en présentant préalablement^c 1217 la demande nécessaire^d 1218 ? Car jugez si je suis homme, après avoir nié, à me rendre coupable^e 1219. 6. Vous ajoutez que le Docteur de Libye a pleuré sur les fruits qu'il avait enlevés d'un poirier^f 1220. Il faut à juste titre expier par des lamentations ce que le ventre cherche au détriment de l'honneur. Bien que les fruits dérobés aient peut-être été sans valeur et promis à la perte par la négligence, le temps qui passe ou les intempéries^g 1221, le voleur ne fut pourtant pas exempt de faute selon l'Apôtre^h : il a plus aimé la chair que l'âme. 7. Le prophète Tobie s'élève contre les coupables de ce genre et, de sa parole inspirée, il affirme ceci : « il ne nous est pas permis de manger quelque chose de voléⁱ ». Mais ayant dit « manger », il n'a pas dit : il ne nous est pas permis de lire quelque chose de volé^j 1222. Josias, à ce que raconte l'histoire, fut instruit par un papyrus dérobé^k 1223. Et moi, pauvre petit homme, je ne le ferais pas^l 1224, moi que vous éperonnez par les aiguillons de vos paroles à aimer la culture malgré les

1215 Les douze « pains de proposition », dits aussi « pains d'oblation », étaient des pains consacrés que l'on plaçait devant le tabernacle du Temple et qui étaient renouvelés chaque semaine. Ceux qui recevaient ces pains, réservés en principe aux prêtres, étaient contraints à la pureté rituelle et donc à la continence.

1216 L'évocation de cet épisode célèbre contient aussi une allusion indirecte aux Evangiles puisque Jésus invoque le même argument devant les Pharisiens après que ses disciples eurent arraché des épis un jour de sabbat (Matt. 12, 1-8 ; Lc. 6, 1-5). Toutefois, Ennode insiste davantage sur la faiblesse physique de David qui doit faire face à l'hostilité des « chemins perdus et des terres étroites » dont il n'est nullement question dans la Bible. Cette différence révèle un procédé de réécriture caractéristique du style emphatique d'Ennode.

1217 *Ante*, pris adverbialement, signifie « avant », « en prenant les devants », « préalablement ».

1218 L'expression *necessaria petitio* se trouve chez Tite-Live (42, 43, 2). Elle signifie « avant que cette demande de trêve ne parût nécessaire ». Ennode entend ici *petitio* dans le sens juridique de « supplique » mais peut-être aussi dans le sens que lui donne Tite-Live de « demande de trêve » puisque tel est l'objet véritable de cette lettre.

1219 Cette lettre contient tant de termes juridiques qu'elle finit par ressembler à un auto-plaidoyer : *commissor, reus, petitio, accusantis subire personam, culpa, nomen incessere, sceleris admissor*, etc.

1220 Aug. conf. 2, 4.

1221 *Aut usu aut tempestate* : si *tempestatas* désigne le mauvais temps, *usus* peut exprimer la dégradation suscitée par le temps qui passe, donc l'usure.

1222 Le vol est justifié par la fin : l'instruction.

1223 Josias, seizième roi de Juda (640-609 av. J.-C.), fils d'Amon. Il accomplit la réforme religieuse fondée sur le *Deutéronome* à la suite de la découverte dans le Temple d'une « Loi ».

1224 Tér. Eun. 591. Augustin s'inspire librement de cet extrait dans les *Confessions* (9, 3, 6) et reprend le terme *homuncionem*. Si Ennode ne cite pas le nom de Térence, c'est que l'origine de cette citation ne faisait aucun mystère pour son lecteur (Sur les réminiscences de Térence dans la *Correspondance*, voir epist. 1, 2 note 2).

faibles ressources de mon esprit ? 8. Mais j'en reviens à l'excellent homme qui, à ce que vous écrivez, a commis le crime que je viens d'évoquer, lui qui, trompant doublement la confiance, n'a donné ni à vous la sécurité, ni à moi, s'il est vrai que j'ai écrit, la réalisation complète de l'acte¹²²⁵. Puissé-je avoir la chance, sauf le respect dû à votre Grandeur, de me trouver en sa présence et, conformément aux commandements de Dieu, de rosser¹²²⁶, autant que mon cœur le souhaite, le dos d'un si grand homme¹²²⁷.

V. – Ennodius Fausto

1. Abundantem¹²²⁸ Dei misericordiam precatus commendo ipsi anni felicitis auspicia et beneficiorum eius muneribus sublimis iam consularem uirum quasi aequalis adgredior. Hactenus trabealis coturni pompam familiae nostrae peregrina ornamenta tribuerant et pertinere nos ad eum magis adfinitate quam genere gaudebamus, qui anno nomen inposuit. Munus erat non debitum, quod inter curulium possessores diligentum fabulis addebamur. 2. Quotiens nos obnoxios sibi fecit lingua, quae apud alios exultauit, ut commutato condicionis ordine alienis nostrae nobilitatis insignia stipendiis deberentur ? At nunc facessat inuidia : uetustorum reparator fascium nouellus consul inluxit et dignitatum nostrarum cariosas fores robustus reserauit impulsor. Ad rediuiam ualetudinem tremebunda marcescentium cardinum limina iuueniscunt, quae nullis credo Deo auspice [quia] posthaec obicibus claudenda patuissent. Nam Auieni mei non unus, sed primus est consulatusconsulatus. 3. Stirpis suae gestatura aquilas agmina praeuius antecessit et ad principalem militiam iter uirtutis ostendit. Si qua est saecularium reuerentia dignitatum, si quis honos est hominem uiuere post sepulchra, si quid prouidit astutia ueterum, per quod ab hominibus anni uincantur indulti : iure fastus huiusmodi putantur inuenisse consilia, quorum longaeuitas et senectutem refutat et terminum. 4. Deus bone, quantum est, unius uocabulum hominis impensum in dictandis legibus laborem uel stabilire posse uel soluere ! Macte insignium adulescens uirtutum, qui per oblitteratum materni stemmatis callem uitales honorum secures adtulisti, quibus annosas, ne posteritatem tuam retinerent, splendidissimi itineris obices

¹²²⁵ Il s'agit de l'échange épistolaire. Dès lors, il semble que la personne sur laquelle Ennode déverse son courroux soit le porteur qui est sans doute à l'origine du malentendu.

¹²²⁶ Le terme *mulcare* est fréquent dans la comédie latine : chez Plaut. Mil. 163 ; Most. 903 ; chez Ter. Ad. 90 ; Eun. 774.

¹²²⁷ L'accumulation des références bibliques et païennes produit vers la fin un effet presque comique. Elle donne à cette lettre le ton d'une *fabula* (une *fabula christiana* ?) où, pour défendre Ennode, viennent plaider les Patriarches, Augustin et les héros de la comédie antique. Cette impression est accentuée par la chute finale qui représente un Ennode atrabilaire rossant un homme dont la fausse grandeur (sociale ou physique) accroît le ridicule. L'humour a pour effet d'alléger le ton embarrassé de ce plaidoyer et, partant, de désamorcer un conflit latent qui pourrait s'aggraver. Mais cette chute plaisante doit être rapportée au code et à la « comédie » épistolaire puisque l'agrément est un des « préceptes littéraires de la lettre selon Iulius Victor » (Voir Bruggisser, p. 20-22, citant l'*Ars rhetorica* de Iulius Victor : « La lettre ne doit pas provoquer la lassitude auprès du lecteur. (...) Non seulement l'épistolier doit s'abstenir de thèmes rébarbatifs, mais il est encore invité, sans tomber dans l'excès, à pratiquer l'humour, en abordant des sujets plaisants ou en adoptant un ton plaisant »).

¹²²⁸ V. 1. aequalis *codd.,edd.* : -lem P ¹, b || genere *codd.,edd.* : -ra B || anno B, *edd.* : annos VLDA Tante nos CP, bnos O || diligentum BVDAET, Hart. Vog. : -tium L ¹ CPO, bSirm. || 2. exultauit AO, Vog. : exaltabit Bexaltauit VLDECP, bSirm. Hart. excitauit T || condicionis BVLCP, Hart. Vog. : -tionis DAT, bSirm. || at *codd.,edd.* : ad B || dignitatum nostrarum BVLD AETO, *edd.* : dignitatis nostrae CP, b || cariosas *codd.* : -osos B ¹ || reserauit *corr.* Sirm. Hart. Vog. : -bit *codd.,bSc.* || quia in uncis scripsi : quia *codd.,edd.* || patuissent *codd.,edd.* : patiscunt *prop.* Hart.

amputares ! **5.** Cedant huic priscorum laudes, quibus nobilitatem doctorum commenta pepererunt, quae faleratis uerborum superciliis meritum a relatore mercantur. Necesse enim est exilitatem thematis narrantis opibus ampliari¹²²⁹, ut dos, quae in materia non inuenitur, stili processionibus inseratur. Vt taceam Fabios Torquatos Camillos Decios fuisse superatos : te ipsum, mi domine, qui uniuersos uicisti, eius primordiis aestimo uotiuue cessisse. **6.** Tu per duratum proauorum auorumque scipionum tramitem iam grandior, paene praecedentium conexus lateribus ambulasti, ita ut sub coniunctione numquam interpolatae felicitatis incederes. ad Auieni mei adhuc teneri uirtutis pertinet, et tuo generi continuare fasces et nostro reddere. Ago gratias intentioni in commune augmentum profuturae, per quam cum Dei beneficio natalium bonorum claritas hactenus interclusa resplenduit, per quam diem suum lucidus sanguis agnouit. **7.** Quam uoluisssem uotorum meorum summam coram positus intueri, si non peccatorum magnitudo munus caeleste, quod non potuit desideris, denegaret aspectibus, et nefas sit hominem uno eodemque tempore uniuersa optata promereri ! Illud tamen inter maximas redemptoris nostri remunerationes credo numerandum, quod limen felicitatis infantiae consul meus cum honore senis ingressus est. Spe praecipio quid pareatur laboribus, laboribus, cum talia primordiis exhibentur. **8.** Inauspicatis successibus illi profectuum incrementa uentura sunt, quem coepisse uidemus a fascibus. Minus est quod sibi de prosperitatis euentu in antiquorum praeconiis uetus fama blanditur. Quod adtrita puluere canities, quod uita sub fasce acta uix meruit, quod grandaeuus de inpetratione numquam certus optauit, hoc memorato saepius adulescenti meo supernum munus ingessit. **9.** Additur quod in principio uitae disciplinis optimis institutus uidetur meruisse quod adeptus est, nec dignatur totum in se felicitati tribui, in quo possunt etiam dari plura uirtuti. Naturae indices scholas et litterarum studia consecutus, paternae perfectionis aemulator, talem se industria sua filium reddidit, qualem alter uix potuit elegisse. **10.** Quidquid Attica, quidquid Romana praecipuum habet lingua cognouit, aurum Demosthenis et ferrum Ciceronis expendit, utramque dicendi seriem Latinus relator impleuit. Grammaticae instructionis repagula et illas dicendi legales angustias pro libertate complexus est. oratoriam pompam sectando¹²³⁰ masculae dictionis brachiis aequalis ad certamen eduxit. **11.** Sed quo me rapiatrapiat processus affectionis terminum refutantis, agnosco : diuisus proposito consulem eruditum ingenio inpar appello. Ad uos reuertor, cum¹²³¹ quibus mihi commune gaudium, par desiderium, aequalis supplicatio est. Oremus deum, quia uota nostra modum refutant, ut ipse faciat perenne esse quod tribuit nec umquam circa nos muneribus suis terminum ponat qui largiendo damna non sentit. **12.** Vos gaudete tamen uestro tam excellenti bono, quibus fas est post trabeas suas habere filium in obsequio consularem. Si tamen in sententia mea caelestis uigor operatur et tota mens humanis delictis inclinata non subiacet, fidelium orationum uestrarum retributio est

¹²²⁹ 3. gestatura *codd.,edd.* : -atur *B*¹ || anni *codd.,edd.* : anui *D om. T* || indulti *BCP,Hart.Vog.* : indulgi *VLDATadulti bSirm. om. O* || fastus *codd.,edd.* : -stos *Sirm.* || consilia *codd.,edd.* : consulares *prop. Hart.* || 4. amputares *corr. Sirm.,Hart.Vog.* : -aris *codd.,b* || 5. faleratis *codd.,edd.* : fabulatis *T.* || fabios torquatos camillos decios *codd.,edd.* : -uius -tus -lus -cius *BV^{ac}* || superatos *codd.,edd.* : -tus *B* || aestimo *Hart.Vog.* : stemo *BVLDAETOextimo CPexistimo bSc.Sirm.* || 6. incederes *codd.,edd.* : -deris *B* || 7. limen *codd.,edd.* : lu- *B^{ac}* || felicitatis *codd.,edd.* : -ces *B* || spe *codd.,edd.* : sed *Sirm.*

¹²³⁰ 8. profectuum *codd.,edd.* : prouectuum *b* || optauit *codd.,edd.* : -abit *B* || memorato *TCP,bHart.Vog.* : -rat *B-rati VLDAEO-ratu Sirm.* || 9. indices *coni. Sc.Hart.Vog.* : indeces *Bin decus cett.* || scholas *codd.,edd.* : colas *B^{ac}* || aemulator *codd.,edd.* : -tur *B* || 10. utramque *ACPO,edd.* : utraque *BVLDT* || aequalis *codd.,bVog.* : -les *Sirm.Hart.*

¹²³¹ 11. supplicatio *codd.,edd.* : suspicatio *B¹* || sentit *codd.,edd.* : -sit *Hart.* || 12-13. uos gaudete...utilitate poscentibus *om. AO* || 13. duobus aut tribus *BVL,Sirm.Hart.Vog.* : duo aut tres *DTCP,b* || 14. suprema *ACPO,edd.* : supra *BVLDET* || adsciscitur *codd.,edd.* : adscribitur *Sirm.* || perduci *codd.,edd.* : -ce *B^{ac}* || dignitates *codd.,edd.* : -atis *B* || inpetratione *BVL^{pc} DAT* : inspiratione *CP,b* || 15. mi *codd.,edd.* : me *T.*

circa sobolem dignitas inpetrata. Vrbi sufficerent quantos habet domus una precatores. Felix mater, tot imperatorum domina, uos apud deum precibus suis matrona fortis adtolliit.

13. Per tantos regnum caeleste uim patitur^a (Matt. 11, 12), quorum meritis a diuina clementia quod postulatur exigitur. Scriptum enim meminimus dicente discipulis domino : 'si conuenerit duobus aut tribus uestrum, quidquid petieritis impetrabitis^b' (Matt. 18, 19). Credo redemptorem iustorum raritate prospecta pro mundi salute petituros duos dixisse sufficere. Licet coniectura perpendi, si possit tribus aliquid denegari pro suorum utilitate poscentibus.

14. His ergo spebus animatus et iustorum cognatione sublimis, confido de superna benignitate etiam me ad optatae copiam gratiae peruenturum. Si Abrahae meritis Loth sanctorum turbis adsciscitur^c (Cf. Gen. 19, 29), si hi qui caruere propriis propinquorum ad celsa perduci meruere uirtutibus : annus iste familiae uestrae pariet dignitates. Nam si uobis cordi sum, facile ad caelestem gratiam optata inpetratione perducor. 15. Domine mi, salutationis reuerentiam soluens ueniam postulo de prolixitate sermonis, quia difficile est magna gaudentem parua loqui esse contentum.

5. – Ennode à Faustus

Troisième lettre à Faustus. Panégyrique¹²³² d'Avienus, le fils de Faustus, qui vient d'accéder au consulat. Le rayonnement de ce vénérable enfant peut enfin redorer le blason de leur famille commune¹²³³. Mais il manifeste plus qu'une simple renaissance : il nourrit l'espoir d'une grandeur nouvelle (janvier 502)

1. Ayant imploré l'abondante miséricorde de Dieu, je lui recommande aussi¹²³⁴ les auspices d'une heureuse année et, désormais exalté par les dons de ses bienfaits, je m'adresse à un personnage consulaire¹²³⁵ comme son égal. Jusqu'à présent, la pompe de

¹²³² Le sujet, le style et la longueur du texte – inhabituelle pour une épître – donnent l'impression d'un véritable panégyrique écrit pour le début du consulat d'Avienus en 502. Les orateurs de l'Antiquité tardive, suivant la tradition instituée par Plinie, ont multiplié les éloges des puissants à leur arrivée au pouvoir : ainsi Sidoine Apollinaire écrivit-il le panégyrique d'Anthemius pour l'inauguration de son consulat au 1^{er} janvier 468 (carm. 2). Ennode composa un *Panégyrique de Théodoric*, son œuvre la plus célèbre. L'epist. 9, 30 au pape Symmaque contient les thèmes essentiels du *Panégyrique* dont elle est une sorte de résumé. Enfin, l'epist. 1, 5 ressemble à un panégyrique car elle contient plusieurs *topoi* de la rhétorique épideictique énoncés par Plinie dans le *Panégyrique de Trajan* de Plinie ou par Quintilien dans l'*Institution oratoire* (3, 7, 15) : hommage à la divinité, précocité, noblesse des origines, héritage d'une tradition, excellence de l'éducation, valeur morale (voir G. Sabbah, « Rhétorique et communication politique dans les Panégyriques latins », 1984, p. 363-388).

¹²³³ Cette épître fournit de précieux indices sur l'ascendance d'Ennode et en particulier sur ces liens avec Faustus : voir commentaire, chapitre 5, p. 153 sq.

¹²³⁴ En latin tardif, *ipse* est souvent l'équivalent de *idem* (voir Tert. apol. 48 : *id ipsum corpus*, « le même corps »).

¹²³⁵ La renaissance de la grandeur familiale se manifeste par une profusion d'expressions imagées représentant les « fastes » du pouvoir consulaire et de la noblesse sénatoriale : *consularem uirum, trabealis coturni pompam, curulium possessores, nobilitatis insignia, reparator fascium nouellus consul, dignitatum nostrarum fores, aquilas, fastus, honorum secures, scipionum, lucidus sanguis*. Ces termes expriment le sentiment d'appartenance à une famille et plus largement à une noblesse dont les ambitions sociales ont été frustrées. Toutefois, quel que soit l'enthousiasme que suscite cette renaissance, il ne faut pas y voir le désir d'une « restauration » impériale. En effet, il ne s'agit jamais d'égaliser le passé mais de le dépasser : l'avenir est toujours présenté comme supérieur à la

la trabée consulaire était donnée à notre famille par des distinctions étrangères et c'était plus par alliance que par le sang que nous avons la joie d'être liés à celui qui donnait son nom à l'année. C'était une faveur, pas un dû, d'être ajoutés aux détenteurs des magistratures curules par les propos de nos amis. 2. Combien de fois la rumeur a fait de nous ses obligés, en faisant connaître aux autres avec joie que, par une mutation de l'ordre des conditions, les insignes appartenant à notre noblesse étaient <maintenant> dus aux services d'autrui ? Mais qu'à présent cesse la jalousie ! Un tout jeune consul, restaurant les faisceaux anciens, s'est mis à briller et a rouvert les portes décrépites de nos dignités par sa ferme impulsion¹²³⁶. Nos seuils tremblants, avec leurs gonds rouillés, rajeunissent pour renaître à la santé, eux qui, je pense, se seraient ouverts sous l'auspice de Dieu pour n'être fermés¹²³⁷ désormais¹²³⁸ par aucun verrou. 3. Car ce n'est pas l'unique mais le premier consulat de mon cher Avienus. Il a pris la tête des troupes de sa souche qui s'apprêtent à porter les aigles¹²³⁹ et il a montré le chemin de la vertu pour le combat capital¹²⁴⁰. S'il y a quelque respect pour les dignités séculières¹²⁴¹, s'il y a quelque fierté, pour un homme, à survivre au tombeau, si la finesse des anciens a prévu une parade pour que les hommes l'emportent sur les années qui leur sont accordées, c'est avec raison qu'ils ont, pense-t-on, trouvé les fastes de ce genre comme des moyens¹²⁴² dont la longévité refuse et la désuétude et la mort.

grandeur antique qui aurait été enjolivée (voir § 5). Si la confiance en l'avenir est un thème récurrent dans la *Correspondance* (voir epist. 1, 7, 1 : *Deus omnipotens (...) rerum statum (...) aurei saeculi candore perfundat*), cette charge audacieuse contre les héros et les historiens du passé est un trait d'amplification rhétorique. On retrouve ce procédé chez Ammien Marcellin, par exemple, qui cherche ainsi à rehausser les exploits de Julien par un processus d'héroïsation de l'empereur (25, 4, 1) se traduisant par l'évocation des *poetae ueteres*, des grandes épopées et des héros du passé, tels Alexandre ou Scipion l'Africain (24, 6, 14).

¹²³⁶ La (re-)conquête des titres («*tituli*») prestigieux est vécue comme une nécessité par l'ancienne aristocratie sénatoriale désireuse de conserver une position dominante. Ces lignes rappellent une épître de Sidoine Apollinaire, vers 470, où l'on retrouve un ton et un vocabulaire semblables (epist. 3, 6, 3 : *Igitur, quod loco primore fieri par est, agimus gratias uberes Christo, qui statum celsitudinis tuae ut hactenus parentum nobilitate decorabat, ita iam nunc titulorum parilitate fastigat* ; « donc – et c'est ce qu'il est convenable de faire en premier lieu – nous rendons mille grâce au Christ qui non content d'illustrer jusqu'à présent la condition de votre Grandeur par la noblesse de vos ancêtres, l'élève désormais par l'égalité des titres », trad. A. Luyen).

¹²³⁷ L'adjectif verbal *claudenda* peut exprimer une obligation ou bien, comme nous l'avons compris, avoir la valeur d'un participe futur passif, ce qui est fréquent en latin tardif. Il serait donc l'équivalent d'une proposition relative au subjonctif [**quae <essent> claudenda = ut essent claudenda*]. Pour une justification du texte [*quia*] *posthaec obicibus claudenda patuissent*, voir « Prolégomènes », p. 281, notice 2.

¹²³⁸ C'est-à-dire « après le consulat d'Avienus ».

¹²³⁹ Les aigles sont le symbole sacré des légions romaines (voir Tac. Ann. 2, 17, 2 : *interea, pulcherrimum augurium, octo aquilae petere silvas et intrare uisae imperatorem aduerrere. Exclamat irent, sequerentur Romanas aues, propria legionum numina* : « cependant – magnifique augure – huit aigles, qui se dirigeaient vers les forêts et y entraient, attirèrent les regards du général. Il crie aux soldats de marcher, de suivre ces oiseaux romains, divinités spécifiques des légions », trad. P. Wuilleumier). Ils incarnent donc ici la permanence de la romanité et l'impulsion irrésistible qu'a donnée le consulat d'Avienus à la restauration de sa famille.

¹²⁴⁰ Le terme *principalis* est ambigu : il peut renvoyer au pouvoir du prince, de l'empereur (voir Prud. peri. 10, 422 : *pro principali ritu*, « selon le rite impérial »). L'expression *ad principalem militiam* pourrait donc signifier aussi : « au service du prince ».

¹²⁴¹ Le *saecularis*, le « profane », s'oppose à *clericatus* (voir Sidon. epist. 7, 9, 14 : *ad clericatum quia de saeculari professione translatus est* : « parce qu'il est passé des charges du siècle à l'état de clerc », trad. A. Luyen).

¹²⁴² Nous pensons que *putantur* a pour sujet *ueteres*, repris de l'expression *astutia ueterum* ; mais le sujet pourrait être *consilia*. Il faudrait alors traduire littéralement : « c'est avec raison que leur sagesse (=leurs réflexions) est réputée avoir trouvé les fastes de cette sorte dont la longévité refuse et la désuétude et la mort ».

4. Dieu de bonté, quelle grande chose que le nom d'un seul homme ait le pouvoir d'affermir ou d'anéantir l'effort dépensé pour rédiger les lois ! Courage, jeune homme aux qualités exceptionnelles, toi qui, sur le sentier effacé de ta lignée maternelle, as rapporté les haches vivantes des honneurs pour briser les obstacles chargés d'ans qui barrent le plus beau des chemins, afin qu'ils n'arrêtent pas tes descendants ! 5. Que lui cède le pas la gloire des anciens qui ont dû leur noblesse aux inventions des érudits, qui¹²⁴³ achètent leur mérite à celui qui le rapporte avec des mots glorieux et prétentieux ! Car il faut bien que la maigreur du sujet soit compensée par les ressources du narrateur, que le mérite qui n'existe pas dans le fond y soit introduit par les processions du style. Passons sur les Fabius, les Torquatus, les Camillus, les Decius qui ont été surpassés : mais toi-même, cher Seigneur, qui les as tous vaincus, je crois que tu as cédé le pas, volontairement, aux débuts de celui-ci. 6. Toi, tu étais déjà assez grand en t'avançant sur ce chemin durci à force d'être foulé par les consulats¹²⁴⁴ de tes aïeux et bisaïeux¹²⁴⁵, tu as marché presque attaché aux côtés de ceux qui te précédaient si bien que tu t'avançais en étroite union avec une félicité qui n'avait jamais été altérée. Mais il revient aux mérites de mon cher Avienus, encore si jeune, d'assurer la continuité des faisceaux pour ta lignée et de les rendre à la mienne. Je rends grâce à un effort qui nous comblera d'un profit commun, par lequel, avec l'aide de Dieu, l'éclat¹²⁴⁶ d'une bonne naissance, jusqu'à présent offusqué, a resplendi, par lequel un sang éclatant a retrouvé sa lumière. 7. Combien j'aurais aimé voir, étant présent, la réalisation parfaite de mes vœux, si le nombre¹²⁴⁷ de mes péchés ne refusait pas à mes regards¹²⁴⁸ le cadeau céleste qu'il n'a pu refuser à mes désirs et s'il n'était pas sacrilège qu'un homme obtienne, en un seul et même moment, tout ce qu'il désire ! Je crois cependant qu'il faut compter au nombre des plus grands bienfaits de notre Rédempteur le fait que mon cher consul ait franchi le seuil de l'heureuse enfance avec les honneurs d'un homme d'âge¹²⁴⁹.

¹²⁴³ *Quae* peut être un neutre pluriel dont l'antécédent est *commenta* ou bien un féminin pluriel dont l'antécédent est *laudes*. Nous retenons la seconde hypothèse, considérant que *laudes* est déterminé par deux relatives sur le même plan « *quibus... pepererunt* » et « *quae...mercantur* ».

¹²⁴⁴ *Scipionum* : le « sceptre consulaire » est une métonymie pour « les consulats », comme la trabée.

¹²⁴⁵ Voir Verg. Aen. 7, 56 : *avis atausque potens*. Dans ces lignes, Ennode emprunte plusieurs expressions à Virgile, tirées de l'évocation glorieuse de Turnus, « rendu puissant par ses aïeux et ses ancêtres », promis à la fille du roi Latinus en dépit de prodiges effrayants.

¹²⁴⁶ Jeu de mot sur *claritas* qui désigne la « splendeur » mais aussi « l'illustration », « l'éclat » social d'une personne qui appartient à la noblesse sénatoriale (les *clarissimi*) : voir Quint. inst.8, 6, 7 : *claritas generis* ; Sidon. epist. 7, 9, 7 : *ciuium claritate*.

¹²⁴⁷ En latin tardif, *magnitudo* peut avoir le sens de *multitudo* (Greg. M. epist. 8, 21 : *sine magnitudine populi*).

¹²⁴⁸ Ennode se trouve en Ligurie, loin de Rome et il n'a pu assister lui-même à l'accession d'Avienus au consulat.

¹²⁴⁹ On reconnaît l'idéal politique du *puer-senex* qui est encore évoqué dans l'epist. 2, 10 (*canus iam in puero sensus*) à propos de ce même Avienus, jeune défenseur d'une tradition antique. La précocité des êtres d'exception était déjà soulignée par le philosophe stoïcien Ariston de Chios, si l'on en croit Sénèque (voir epist. 36, 3). Ce motif, devenu un lieu commun, se trouve dans l'éloge de Caton (voir Cic. Cato 38 : *ut enim adulescentem in quo est senile aliquid, sic senem in quo est aliquid adulescentis, probo* : « de même que chez un adolescent, j'aime à voir un peu de vieillesse, de même, chez un vieillard, un peu d'adolescence », trad. P. Wuilleumier) et dans celui de Lule (voir Verg. Aen. 9, 311 : *ante annos animumque gerens curamque uirilem* : « [Lule], portant avant les années le cœur et les soucis d'un homme », trad. J. Perret). Le thème du *puer-senex* est récurrent dans les panégyriques des « princes enfants » de l'Antiquité tardive, tels Gratien et Valentinien II (voir Curtius, p. 122 sq.). Toutefois, il prend chez Ennode une signification nouvelle : en effet, Avienus n'est pas seulement un jeune défenseur de la grandeur antique. Tout en prolongeant l'éclat du passé impérial, il inaugure une ère nouvelle. Cette idée est soulignée par l'importance de la « nouveauté », aux yeux d'Ennode, qui s'explique par la confiance en un avenir meilleur : voir epist. 1, 1, 4 à Jean : *nouitatem sensuum monstras serenitate sermonum et ueteris decora prosapiae nouelli uincis nitore conloquii* ; epist. 1, 5, 2 : *nouellus consul inluxit* ; epist. 1, 9, 4 : *in nouellum usum maiorum exempla*

L'espérance me laisse prévoir ce qu'obtiendront les efforts quand les débuts se manifestent par de telles prouesses. 8. Avec ces succès inespérés viendra l'accroissement des progrès de celui que nous voyons commencer par les faisceaux. Moindre est l'espoir dont se flatte la Renommée d'autrefois, dans les éloges des anciens, pour l'avènement de la prospérité. Ce privilège qu'ont difficilement obtenu la vieillesse rompue à la poussière < des combats > et la vie menée sous le faix¹²⁵⁰, que l'homme âgé a souhaité sans jamais être sûr de l'obtenir, la grâce céleste l'a donné à mon cher jeune homme que j'ai bien souvent cité.

9. À cela s'ajoute que, ayant reçu au début de la vie les meilleurs enseignements¹²⁵¹, il a manifestement mérité ce qu'il a obtenu et il ne consent pas que tout, en lui, soit imputé à la chance quand davantage peut être aussi rapporté à son mérite¹²⁵². Ayant suivi les leçons qui révèlent la nature et les études littéraires, imitant la perfection paternelle, par son propre travail, il est devenu un fils tel que l'autre¹²⁵³ aurait à peine pu avoir choisi. 10. Tout ce que la langue attique, tout ce que la langue romaine a de meilleur, il le connaît ; l'or de Démosthène et le fer de Cicéron, il sait les apprécier ; tout en parlant latin, il n'en a pas moins accompli l'une et l'autre série des exercices rhétoriques. Il a embrassé comme une liberté les contraintes de l'enseignement grammatical et ces fameuses difficultés de l'expression juridique¹²⁵⁴. En s'attachant à la majesté oratoire, il a provoqué ses compagnons d'âge au combat à la force du bras d'une mâle éloquence. 11. Mais où me conduit le cours d'une affection qui refuse la limite, je le vois : écarté de mon propos¹²⁵⁵, je décerne le titre d'érudit à un consul malgré l'infériorité de mon talent.

Je reviens à vous avec qui je partage une joie commune, un désir semblable, une prière égale. Demandons à Dieu, parce que nos vœux refusent les bornes, de rendre Lui-même éternel ce qu'il a accordé et de ne jamais mettre un terme à ses faveurs envers nous, Lui qui fait largesse sans ressentir de dommages. 12. Quant à vous cependant, réjouissez-vous de ce bonheur si excellent qui vous échoit, vous à qui il est donné, après votre propre

reuocare. Au reste, les adjectifs *annosus*, *priscus* et *antiquus* sont employés ici dans un sens péjoratif : voirepist. 1, 5, 4: *annosas obices* ; 1, 5, 5 : *priscorum laudes* ; 1, 5, 8 : *antiquorum praeconiis*.

¹²⁵⁰ L'expression *sub fasce* poursuit la métaphore militaire : elle signifie « sous le faix », c'est-à-dire « sous le paquetage du soldat » (voir Verg. georg. 3, 346-7 : *non secus ac patriis acer Romanus in armis / iniusto sub fasce uiam cum carpit (...)* ; « c'est ainsi que revêtu de ses armes nationales le vaillant Romain fait ses marches sous un énorme fardeau (...), trad. E. de Saint-Denis).

¹²⁵¹ Quintilien a proposé deux types de plan pour les discours de l'éloge : le premier, qui suit à peu près la biographie du personnage, accorde une part notable à l'enseignement et à l'éducation : voir inst. 3, 7, 15 : *namque alias aetatis gradus gestarumque rerum ordinem sequi speciosius fuit, ut in primis annis laudaretur indoles, tum disciplinae, post hoc operum* (« parfois, l'effet est plus brillant, si l'on a suivi les étapes de la vie d'un homme et la série de ses actions, en louant son naturel quand il était enfant, puis son éducation, et ensuite la trame de ses activités », trad. J. Cousin).

¹²⁵² Les « qualités » d'Avienus ressemblent beaucoup à celles de Jean, le destinataire de l'epist. 1, 1 : origines nobles, excellente formation oratoire, débuts très prometteurs, imitation d'un parent d'une éloquence exceptionnelle. On retrouve plusieurs vertus traditionnelles du discours de l'éloge.

¹²⁵³ *Alter* : c'est-à-dire le père.

¹²⁵⁴ L'éloge d'Avienus reflète tout un programme d'enseignement qui constitue l'idéal pédagogique d'Ennode : la lecture des auteurs classiques, la connaissance du grec et du latin, la grammaire et le droit. Certaines *dictiones* d'Ennode, qui en sont l'application, confirment que, dans l'école du grammairien du début du VI^e siècle, « le programme et les méthodes d'enseignements n'ont pas changé » (voir Rich É, p. 39).

¹²⁵⁵ L'expression *diuisus proposito* est difficile à comprendre : le sens global de la phrase nous incite à comprendre qu'Ennode est « écarté de son propos » (= « de son intention », voire « de sa vocation ecclésiastique »).

consulat, d'avoir un fils consulaire à sa suite¹²⁵⁶. Toutefois, si la puissance céleste opère en ma pensée et si tout mon esprit soumis aux fautes humaines n'est pas abattu, <je dirai que> la rétribution de vos prières fidèles est la dignité obtenue pour votre descendance. Il suffirait à la Ville d'avoir autant d'intercesseurs qu'en possède une seule maison. La bienheureuse Mère¹²⁵⁷, souveraine de tant de chefs, en puissante matrone, vous élève auprès de Dieu par ses prières. 13. Par tant de personnes, le royaume des Cieux « est malmené^a ! » Et pour leurs fautes, la Clémence divine exige ce qui est demandé ! Car nous nous rappelons l'Écriture, quand le Seigneur dit à ses disciples : « si deux ou trois d'entre vous s'accordent, vous obtiendrez tout ce que vous aurez demandé^b ». Je crois que le Rédempteur, ayant constaté le petit nombre des justes, a voulu dire que deux personnes qui le demanderaient suffiraient pour le salut du monde¹²⁵⁸. On peut alors se juger par conjecture si quelque chose peut être refusée à trois personnes qui le demandent pour l'intérêt des leurs.

14. Ainsi donc, animé par ces espérances et exalté par ma parenté avec des justes, confiant en la bonté divine, je crois que je parviendrai moi aussi à l'abondance de grâce que je souhaite. Si par les mérites d'Abraham Loth est appelé à la foule des saints^c, si ceux qui ont manqué de vertus propres, ont mérité d'aller aux Cieux grâce à celles de leurs proches, cette année comblera votre famille de dignités. Car si vous me portez dans votre cœur, il m'est facile d'être conduit à la grâce céleste en obtenant ce que je souhaite. 15. Mon cher Seigneur, en m'acquittant de l'hommage respectueux de mes salutations, j'implore votre pardon pour la longueur de mon propos parce qu'il est difficile à celui qui éprouve de grandes joies de se contenter de les exprimer en peu de mots¹²⁵⁹.

VI. – Ennodius Fausto

1. Deus¹²⁶⁰ bone, quam nihil est arduum magna curantibus et qua quiete diuinae mentes uisa describunt ! Quibus ornantur dotibus loca, quae lingua diues et dicendi peritus aspexerit,

¹²⁵⁶ *Habere in obsequio* : « avoir à sa suite », « compter dans sa suite » (voir Greg. M. dial. 2, 14 : *in alicuius obsequio*, « à la suite de quelqu'un »).

¹²⁵⁷ L'expression *felix mater* désigne ici probablement l'Église (voir Petr. Chrys. serm. 72, 3 : *ecclesia felix mater* ; voir Ennod. epist. 1, 9, 3 : *matris ecclesiae ope*). Ainsi cette phrase prend-elle une signification politique : elle suggère en effet que l'Église – présentée dans sa toute puissance – soutient le consul par ses prières. Or, dans le contexte du schisme laurentien, l'Église désigne ici le camp de Symmaque considéré comme le pape légitime. Dès lors, le panégyrique d'Avienus pourrait en fait saluer, au sommet du schisme laurentien, le début d'un consulat enfin favorable à Symmaque après le consulat d'un autre Avienus en 501, le fils de Basilius, dont la famille (les *Decii*) soutenait ouvertement Laurent. Parmi les griefs qui attisaient l'affrontement entre les deux factions, se trouvait en effet la volonté de Symmaque de casser la fameuse *scriptura* de Basilius, préfet du Prétoire en 483, décret qui frappait d'annulation l'aliénation des biens ecclésiastiques et qui limitait la puissance foncière de l'Église romaine.

¹²⁵⁸ Les exemples d'exégèse sont rares dans la *Correspondance* et, à l'instar de celui-ci, ils ne manifestent pas une originalité particulière (voir les epist. 1, 4, 3-8 et 2, 19).

¹²⁵⁹ La formule finale constitue une sentence que l'on retrouve fréquemment dans les florilèges médiévaux (voir notre annexe « Sentences d'Ennode », p. 423-428).

¹²⁶⁰ VI. 1. mentes *corr. Sirm.Hart.Vog.* : -tis *codd.,b* || diues *codd.,edd.* : -uis *B* || si *codd.,edd.* : sil *B* || secreti *codd.,edd.* : -ta *B* ^{ac} || 2. repugnantia *codd.,edd.* : -tis *Sirm.* || relatore *codd.,edd.* : -res *D* || non respondentia. *B,Sirm.Hart.Vog.* : non *om. cett.* || 3. crescetis

si religioso liceat sine discrimine confessionis enarrare proposito ! Quasdam mundi artifex Deus prouinciis felicitates stupenda secreti sui largitate concessit, alias uberius, melius alias uinum iussit effundere, aliis contulit triticeae segetis ope gratulari, multas pomorum uarietate uel utilitate donauit. **2.** Quibus haec tamen ipsius naturae repugnantia merita non dederunt, fecit eas relatores sublimes. Non est unde ieiuna cautibus gleba desperet nec unde non respondentia cultori arua subiaceant. Linguarum genio terris merita tribuuntur et qualiter quis loqui potuerit, taliter rem de qua fuerit locutus, adtollit. **3.** Crescitis prouinciae cultura sermonum. Oris est quidquid in uobis lector stupuit. Vber solum, et diuitibus quae te iactas terra palmitibus, quae per modicos sulcos scalpentem dorsa pascis agricolam, quae uenas diuites in ipso proscissionis pandis exordio, quae suscepta germina multiplicata messe restituis, nihil tibi commune cum maximis, si ad te dominus Faustus Romani status eloquii, non serenus accesserit.

4. Ecce Comus <urbi>s pullae quondam paene in silentium missa condicio, quae nulla se hactenus commoditate, nulla ut aiunt formositate iactauit, quanto gaudet ingenii elata priuilegio ? Quae per praerupta conuallia et patulos cohaerentium hiatus montium aestiuis niuibus miseram scit exhibere concordiam ; cui per pericula pendentium cum uia cultorum ante terram per scopulos opus est seminare quam germina ; cui calamitatis genus est, riparum Larii confinia canis ornasse nemoribus, ut subridens inlecebrosa uisione dominantibus blanda¹²⁶¹ fecunditatem fronte mentiatur et in perniciem possessoris pulchritudinem nutriat execrandam, **(5.)** ubi primum fabricis suis per praetoria domini tributa dissoluunt, dum antiquorum lasciuias parca nituntur frugalitate reparare et profligantia patrimonium fulcire culmina ; indigenarum copia ad hoc tantum seruata, ut functioni publicae peraequatoris etiam uota transcendens numerus non deesset ; piscium populos non ad delicias, sed ad horrorem nutrens, per quos discimus quid laudis captorum alibi sapor mereatur ; ubi aer pluuius perenniter et minax caelum et quaedam uitaeuitae sine tota luce transactio. **6.** Dulcia Larii oculis fluenta transeuntibus et ad natatum quos perdat inuitantia. Quis ferat decorum gurgitem sub hac deceptione fallentem ? Quid dicam insulam relatione factam habitabilem ?¹²⁶² Quis non hoc miretur ? In qua minus amatur uita seruata, in qua portio fuit euasisse discriminis, circa quam piscibus hominum ministratur esca cadaueribus ? Nulla enim praeter aquas Larii defuncti ibidem sepulchra meruerunt. Mairam fluuium Adduamque laudastis, quos per confusos ductus discrimen in lacum tumoris ostendit : qui agnosci in eo numquam nisi per turbida fluenta potuerunt. **7.** Tanti fuit diuitias facundiae in rebus laude carentibus ostentare, quanta non fuerant haec omnia naturae beneficia, si dedisset. Caelorum tamen Dominus, qui hoc uobis posse concessit, munera sua sub perennitate tueatur, quia haec ego non quasi a uobis diuersa sentiens scripsi, sed ut ex istis lector agnoscat, Comum per stilum uestrum melius esse legere quam uidere.

codd., bSc. Hart. : -citis *Sirm. Vog.* || pascis *BVDOET, edd.* : pacis *LC^{ac} P, b* || in *codd., edd.* : et in *CP, b* || restituis *codd., edd.* : -tues *B* || **4.** Comus <urbi>s pullae *scripsi* : Comus spullae *BC* Comus pullae *cett.* || elata *B* : *om. cett.* || patulos *codd., edd.* : -lus *B*.

¹²⁶¹ fronte *codd., edd.* : fonte *B^{ac}* || **5.** lasciuias *BVLDE, Sirm. Hart. Vog.* : -uas *Tlaciuias Placunas blacinias C, Sc.* || numerus *codd., edd.* : -ros *B* || populos *codd., edd.* : -lus *B* || quos *codd., edd.* : quod *P, b* || discimus *codd., edd.* : dici- *L*.

¹²⁶² **6.** quid *codd., edd.* : quis *L* || nulla *B, Hart. Vog.* : -li *codd., bSc. Sirm.* || mairam *scripsi* : mariam *B^{ac}, Vog. maria cett.* || adduamque *B, edd.* : adduam quae *VLDET* || quos *codd., bVog.* : quod *Sirm.* quorum *Hart.* || confusos *codd., edd.* : confusus *B* || in lacum *B* : lacum *codd., edd.* in lacu *Vog.* || in eo *codd., edd.* : in eum *B* || **7.** quanta *B, Vog.* : -ti *codd., bSirm. Hart.* || dedisset *B, Sirm. Vog.* : dedissent *codd., Hart.* || tueatur *codd., edd.* : tuetatur *B¹*.

6. – Ennode à Faustus

*Quatrième lettre à Faustus. Ennode célèbre, non sans ironie, les pouvoirs de la rhétorique qui peut rendre « sublimes » les réalités viles mais aussi enlaidir les plus beaux paysages. C'est ce que montre l'œuvre de Faustus qui a réussi à rendre agréable la représentation du lac de Côme, lieu infernal s'il en est*¹²⁶³.

1. Dieu de bonté, à quel point rien n'est difficile à ceux qui ont soin de grandes choses et avec quelle tranquille assurance les esprits divins rapportent ce qu'ils ont vu ! De quelles vertus sont parés les lieux qu'a vus un homme à la langue riche et expert en l'art oratoire¹²⁶⁴, s'il était permis de les décrire dans une intention religieuse¹²⁶⁵, sans mettre en danger sa profession de foi. Le créateur du monde, Dieu¹²⁶⁶, a accordé aux régions certaines richesses par la merveilleuse générosité de son mystère ! Il a ordonné aux unes de produire plus de vin, aux autres du meilleur, à d'autres il a accordé de se féliciter d'une abondante moisson de froment, il en a comblé beaucoup de la variété et de l'utilité des fruits. 2. Et celles pourtant auxquelles les résistances de la nature même n'ont pas donné ces mérites, il les a rendues sublimes en leur donnant un interprète¹²⁶⁷. Il n'y a donc pas de raison pour qu'un sol que les rocs rendent stérile se désespère ni que des champs qui ne répondent pas aux attentes du laboureur se découragent. Le génie de la parole accorde les mérites aux terres et comme tel a pu parler, ainsi il élève le sujet dont il a parlé. Vous croîtrez¹²⁶⁸, provinces, par la culture des lettres. 3. Tout ce qui en vous a suscité l'admiration du lecteur tient au langage. Sol fertile et toi, terre qui te vantes de la richesse de tes vignes, toi qui nourris le paysan creusant ta surface par ses modestes sillons, qui révèle la richesse de tes veines dès le premier labour, toi qui restitues les semences reçues en une moisson multipliée, tu n'auras rien de commun avec les plus grandes si le Seigneur Faustus, essence de l'éloquence romaine, ne s'approche pas de toi avec sérénité.

¹²⁶³ Ennode prend le contre-pied d'un texte de Faustus qui avait fait un tableau idyllique du lac de Côme. L'œuvre de Faustus s'inscrivait dans une série de témoignages émerveillés sur ce paysage propice à la littérature de l'éloge, célébré par les auteurs latins (Plin. nat. 2, 224 ; Plin. epist. 1, 3, 1 ; 3, 6, 4 ; 4, 13 ; Claud. 28, 195 (VI^e consulat d'Honorius) ; Sidon. epist. 1, 5, 4 et Cassiod. uar. 11, 14, 4). Ennode cherche donc à surprendre pour mettre en évidence les pouvoirs et les dangers de la rhétorique. Son tableau montre qu'elle peut tout, y compris dévaloriser un lieu réputé pour ses charmes. L'éloge de l'éloquence, au début de l'épître, se transforme assez vite en une mise en garde à peine voilée contre ses mensonges et ses « richesses » artificielles. La méfiance envers l'art oratoire est un thème fréquent dans la pastorale chrétienne (voir Aug. doct. christ. 4, 2, 3 : *per artem rhetoricam et uera suadeantur et falsa* (...): « par l'art de la rhétorique, on peut persuader le vrai comme le faux (...) », trad. G. Combès et M. Farges).

¹²⁶⁴ On reconnaît la célèbre définition que Quintilien prête à Caton (inst. 12, 1, 1 : *uir bonus dicendi peritus*).

¹²⁶⁵ Si *propositum* a le sens de « fonction », on traduit alors : « quand on occupe une fonction religieuse » (voir epist. 1, 4, 2, p. 304, note 8).

¹²⁶⁶ Ennode insiste sur les pouvoirs de l'écriture – et, partant, de l'auteur – qui peut « rendre sublimes » les réalités décevantes de la nature. Mais si l'art est supérieur à la nature, l'artiste ne doit jamais oublier qu'il tire son pouvoir de Dieu. L'artiste est l'*artifex* (voir epist. 2, 13, 1) parce que Dieu est *artifex* (epist. 1, 6, 1). Autrement dit, la rhétorique n'est jamais qu'un des modes d'expression de la grandeur divine. L'image de l'*artifex deus* est traditionnelle dans la littérature chrétienne (voir Min. Fel. 17, 11 ; Hier. epist. 124, 8, 3).

¹²⁶⁷ La dévalorisation de la campagne – souvent propice à l'éloge – rappelle de célèbres parodies. Ainsi Martial se moque-t-il de « superbes » villas de campagne, comme celle de Bassus, où la nourriture est peinte sur les murs et où l'on meurt de faim. C'est pourquoi le « chariot de Bassus », rempli de fruits et de légumes, ne va pas à Rome mais à la campagne (voir Mart. 3, 47 ; 3, 58 ; 3, 47, 15 : *Vrbem petebat Bassus ? Immo rus ibat* , « Bassus venait donc à Rome ? Mais non : il allait à la campagne »).

¹²⁶⁸ Pour une justification de la leçon *crescetis*, voir « Prolégomènes », p. 281, notice 3.

4. Voyez Côme, la situation d'une ville sombre¹²⁶⁹, presque reléguée autrefois dans le silence, qui ne s'est glorifiée jusqu'à présent d'aucun avantage et, dit-on, d'aucune beauté, combien elle se réjouit d'être élevée par le privilège de ton génie¹²⁷⁰ ! Avec ses vallées abruptes et ses vastes gouffres entre des montagnes ininterrompues, elle sait montrer une misérable harmonie avec les neiges éternelles ; pour elle, bravant les dangers des pentes¹²⁷¹, les cultivateurs ont besoin de semer de la terre sur les rochers avant d'y déposer les semences ; pour elle, c'est une sorte de malheur que d'avoir orné le voisinage des rives du Larius de forêts vénérables si bien que, souriant¹²⁷² avec son aspect attrayant, elle offre aux seigneurs un séduisant mensonge de fertilité et entretient sa beauté maudite pour la ruine du propriétaire¹²⁷³ ; (5.) là, tout d'abord¹²⁷⁴, pour les constructions, les maîtres acquittent les impôts dans les prétoires¹²⁷⁵, en s'employant à réparer, à force de frugalité économe, les fantaisies des anciens propriétaires et d'étayer des toits qui ruinent leur patrimoine. La quantité de cultivateurs locaux a été maintenue dans le seul but que leur nombre ne fût pas insuffisant pour acquitter de la taxe publique et dépasse même les souhaits du répartiteur¹²⁷⁶ de l'impôt ; elle¹²⁷⁷ nourrit, non pour le plaisir mais pour faire horreur, des foules de poissons qui nous apprennent quelle louange mérite le goût de ceux qui sont pêchés ailleurs. L'atmosphère y est continuellement pluvieuse, le ciel menaçant et, en quelque sorte, le cours d'une vie se passe sans jamais profiter de la pleine lumière¹²⁷⁸. 6. Les flots du Larius sont doux aux yeux des passants, mais ils les invitent à la baignade pour leur perte. Qui pourrait dire beau un gouffre trompeur par de tels faux semblants ? Comment dirais-je habitable l'île que votre récit a présentée comme telle ? Qui n'en serait surpris ? Dans quelle île aime-t-on moins avoir la vie sauve, dans quelle île s'en être échappé a-t-il constitué une partie du danger, autour de quelle île sert-on comme nourriture aux poissons les cadavres des hommes ? Car les morts, là-bas, n'ont d'autres tombeaux que les eaux

¹²⁶⁹ Pour une justification de la leçon *Comus <urbi>s pullae*, voir « Prolégomènes », p. 281, notice 4.

¹²⁷⁰ La célébration des beautés de Côme étant un lieu commun, la rumeur (*aiunt*) dit précisément le contraire de ce que feint de lui prêter Ennode. L'ironie de cette phrase est si manifeste que l'éloge de Faustus (*quanto ingenii privilegio*) prête alors à sourire (*gaudet*) : Ennode regrette, non sans humour, le manque d'originalité de son ami.

¹²⁷¹ Littéralement : « non sans péril pour les cultivateurs suspendus (dans le vide) en même temps que le chemin ».

¹²⁷² *Subridens* : ce sourire trompeur fait penser à celui que Mézence lance au malheureux Acron avant de lui porter un coup fatal (voir Verg. Aen. 10, 742-743 : *subridens mixta Mezentius ira : / 'nunc morere'* ; « Mézence lui répond avec un sourire de colère : 'en attendant, meurs' », trad. J. Perret).

¹²⁷³ On pourrait lire ici une métaphore de la rhétorique capable de construire une beauté artificielle et dangereuse.

¹²⁷⁴ *Vbi primum* ne doit pas tromper : il s'agit de l'adverbe de lieu *ubi* (« là ») et de l'adverbe de temps *primum* (« d'abord »). *Vbi* est repris un peu plus loin sous forme anaphorique.

¹²⁷⁵ Le *praetorium* est le plus souvent le lieu où s'exerce la justice, le « prétoire » (Cassiod. uar. 11, 8, 6). Mais il désigne aussi, de façon générique, tous les lieux de l'administration publique, en particulier fiscale (Sidon. epist. 1, 5, 10 : *per omnia theatra, macella, praetoria, fora, templa, gymnasia...* ; « dans tous les théâtres, marchés, prétoires, places publiques, temples, gymnases... »).

¹²⁷⁶ Le *peraequator* est le répartiteur de l'impôt : voir Cod. Theod. 13, 11 : « *de censoribus, peraequatoribus et inspectoribus* ». Dans la *Correspondance*, Ennode fait plusieurs allusions à la lourdeur des charges fiscales (voir epist. 1, 26 à Faustus : Ennode tente d'intervenir dans la succession de l'*aduocatus fisci* Mauricellus).

¹²⁷⁷ Le sujet de *nutriens* est toujours *Comus*.

¹²⁷⁸ Ennode prend plaisir à dévaloriser les environs du Larius. Il n'apprécie pas les sites alpestres, comme le montre une épître à son cousin Astyrius (voir epist. 1, 24, 1-2 et notre commentaire, chapitre 2, p. 84-85).

du Larius. Vous avez vanté les rivières Maira¹²⁷⁹ et Addua¹²⁸⁰ dont un gonflement, dans le lac¹²⁸¹, permet de distinguer les flots jusque là confondus¹²⁸² : et l'on n'aurait jamais pu les distinguer, en ce lieu, sinon par le trouble de leurs eaux¹²⁸³. 7. Déployer les richesses de l'éloquence à propos de réalités dépourvues de mérites eut plus de prix que n'en auraient eu tous ces bienfaits de la nature, si elle les avait accordés. Cependant, que le Maître des Cieux qui vous a concédé ce pouvoir, garantisse éternellement ses faveurs, car, pour ma part, je n'ai pas écrit cela comme qui penserait autrement que vous, mais pour que le lecteur reconnaisse de cette façon que mieux vaut lire une Côme de votre plume que la voir.

VII. – Ennodius Fausto

1. Quantus¹²⁸⁴ est fascis inuidiae, quam facilis nocendi uia, quotiens praecedenti opinione laborat impetitus ! Nemo quid factum sit, ut uideo, quidue infectum respicit : ad inpugnationis fidem solum aduocatur pro teste propositum. Deus omnipotens mutatas ordinum uices uertat in melius et rerum statum, qui labe temporis aut meritorum nostrorum nebulis obsoleuit, aurei saeculi candore perfundat. Quando non hominum obscenissima crimina innocentis officii textit umbraculum et quidquid a morum nube descendit caelestis militiae serenitas excusauit ? 2. At nunc in aucupium trahitur male creduli interpretis clericatus, et quod ante religiosam professionem admisisse non decuit, hoc postquam per titulum ecclesiasticum culpae renuntiauimus, sine honesti credimur consideratione peragere. Qua me tempestate, procella inmanium peccatorum, ire ad famosum officium compulisti ? In quo omnes errorum rami magistramagistra uiuendi solent falce truncari, in eo de me facinus credi facis omne fallentibus. 3. Ille mancipia¹²⁸⁵ sua a me sublata defleuit, et contra potentiam ecclesiastici militis aduocandam credidit regiam defensionem. Rogo, quis hoc commentator uel in scena proponat ? Quis poetarum fabellam fucis similibus aut commenticiis personis instrueret ? Nouit Dominus, qui manu ualida in adiutorio uestro mei propugnator adsurgat, totius me esse technae huius ignarum.

¹²⁷⁹ Pour une justification de la leçon *fluuius Maira*, voir « Prolégomènes », p. 282, notice 5.

¹²⁸⁰ Bien avant Faustus, Plin l'Ancien louait le cours paisible de l'Addua qui se déverse dans le Larius : nat.2, 224 : *Quaedam uero et dulces inter se supermeant alias, ut in Fucino lacu inuectus amnis, in Lario Addua, in Verbanno Ticinus, in Benaco Mincius, in Sebino Ollius, in Lemanno Rhodanus* (« Ailleurs, il y a même des eaux douces qui coulent les unes sur les autres, comme dans le lac Fucin le cours d'eau qui le traverse, dans le lac Larius l'Addua, dans le lac Sebinnus l'Ollius, dans le lac Léman le Rhône », trad J. Beaujeu).

¹²⁸¹ Pour une justification de la leçon *in lacum*, voir « Prolégomènes », p. 282, notice 6.

¹²⁸² Cette description rappelle, chez Ammien Marcellin, l'évocation du cours du Rhône « traversant » le lac Léman : Amm. 15, 11, 16 : (...) *paludi sese ingurgitat, nomine Lemanno, eamque intermeans nusquam aquis miscetur externis, sed altrinsecus summitates undae praeterlabens segnioris, quaeritans exitus uiam sibi impetu ueloci molitur* ; « (...) [le Rhône] débouche dans un lac nommé Léman, le traverse sans se mêler nulle part à des eaux étrangères, mais, glissant à la surface d'une eau plus nonchalante, il cherche une issue et se fraie un passage par la rapidité de son cours » (trad. E. Galletier).

¹²⁸³ Littéralement : « par leurs eaux troublées ».

¹²⁸⁴ VII. *hanc epist. om. A* || 1. *fascis codd.,edd.* : *fascinus prop. Sc.* || *obsoleuit codd.,edd.* : *-luit BL* || *innocentis codd.,edd.* : *incentis B* || 2. *at codd.,edd.* : *ad B* || *admisisse codd.,edd.* : *ami- T.*

¹²⁸⁵ 3. *totius BDEC,edd.* : *tutius VLTocius P* || *esse codd.,edd.* : *esset B* || *technae edd.* : *igne Btegnae VLDETC* || *huius codd.,edd.* : *huiusmodi P* ¹ , *b* || 4. *me codd.,edd.* : *om. b* || *deceptiosis codd.,edd.* : *-tionis B.*

4. Ante aliquid temporis pueri duo, qui sibi a praefato adserebant inferri uolentiam, ad opem se ecclesiae sub interpellatione publica contulerunt. Preces adhibuisse me memini, ut circa eos quod defunctus uoluit seruaretur. Auditurum se deceptiois et blandis promisit inlecebris. Vt ad obsequium reuerterentur, ad quod deputati fuerant, sancto episcopo patre uestro praesente, qui eisdem praebat auxilium, sub notitia ciuitatis hortatus sum. 5. Quid postea euenerit ignorauit, nisi postquam male retentatoris nomen accepi. Haec mentior nisi inpugnatoris mei adtestatione constiterintconstiterint ; cui¹²⁸⁶ tamen gratias refero, quia sub quauis occasione uotiuas exegit epistolas, quae mihi multum doloris iussionis uestrae dubitatione pepererunt. De me enim deliberatum esse uideo, si uos, utrum audiam quae iubetis, in ancipiti esse cognosco. 6. Nulla me tamen nec magnitudinem uestram ex ea parte apud Deum culpa respiciet, quia praefatos mox ad seruitium illius boni uiri sine alicuius audientiae libra ire conpuli. Domini mei, salutationem largissimam dicens, quam uellem, si istis negotiis paginas non negetis, aut accusatores meos ipse componere aut, quod est familiarius, frequenter errare !

7. – Ennode à Faustus

Cinquième lettre à Faustus, questeur du palais à Ravenne¹²⁸⁷. Ennode est accusé d'avoir¹²⁸⁸ volé deux esclaves qui avaient demandé la protection de l'Église après avoir été victimes de mauvais traitements de la part de leur nouveau maître. Son accusateur fait appel à la défense royale et demande à Faustus de se saisir de l'affaire. Mais Faustus ne doit pas mettre en cause la bonne foi d'Ennode : les esclaves ont été renvoyés à leur maître.

¹²⁸⁶ 6. parte *codd.,edd.* : per- L || respiciet *codd.,edd.* : -ciat B || audientiae *codd.,edd.* : audiendientiae V || mei *BVLDET,edd.* : mi *CP,b* || quam *codd.,edd.* : qua D.

¹²⁸⁷ Porte-parole du roi, le questeur est un haut représentant de la justice royale (voir ligne 13 *regiam defensionem*) : il écrit les textes de ses lois et reçoit les suppliques qu'on lui adresse, les *preces* (voir ligne 17 *preces adhibuisse me*). Ces demandes d'intervention (1, 7 ; 1, 26 ; 2, 23) durent aboutir favorablement pour Ennode qui célèbre la fonction de questeur dans ses hymnes : *carm.* 1, 2, 5 : *Vox iusti quaestor, legum substantia...* (voir Delmaire, p. 57-63 : « le questeur du palais »).

¹²⁸⁸ Le premier concile d'Orléans (511) a légiféré sur le sort des esclaves qui se réfugiaient dans une église par crainte de mauvais traitements : « troisième canon : que l'esclave qui s'est réfugié à l'église pour quelque faute, s'il reçoit de son maître le serment au sujet de cette faute, soit tenu de revenir au service du maître (premier canon : avoir juré sur les *Évangiles* qu'ils n'auront pas de châtiments à redouter). Mais si, une fois qu'il a été remis en vertu du serment donné par le maître, il vient à être prouvé qu'il a subi une peine pour cette faute qui est pardonnée, que le maître soit, en raison de ce mépris de l'Église et de cette violation de la foi, tenu pour étranger à la communion et à la table commune des catholiques » (voir *Les Canons des Conciles Mérovingiens (VI^e -VII^e siècles)*, trad. J. Gaudemet et B. Basdevant). L'épître d'Ennode, antérieure à 511, montre que le concile d'Orléans a entériné une pratique solidement établie ou repris une disposition du droit civil. En effet, dès le IV^e siècle, Constantin avait accordé à l'Église le privilège de donner assistance aux esclaves (voir ligne 17 : *ad opem ecclesiae*) et même de les affranchir : la *manumissio in ecclesia* avait marqué une étape importante dans la christianisation du droit (voir *Cod. Theod.* 4, 7, 1 : « *de manumissionibus in ecclesia* » ; *Cod.lust.* 1, 13, 1-2). Le texte impérial imposait au maître de déclarer publiquement (voir *sub interpellatione publica / sub notitia ciuitatis*) son intention d'affranchir son esclave devant la communauté réunie et en présence de l'évêque (voirepist.1, 7, 4 : *sancto episcopo patre uestro praesente* et 1, 7, 6 : *sine alicuius audientiae libra* ; sur « l'audience épiscopale » dans l'Antiquité tardive, voir G. Vismara, *Episcopalis audientia*, 1937). Les exemples de *manumissio in ecclesia* sont assez rares dans la littérature tardive : *Aug. serm.* 21, 6-7 ; 356, 7 et *Ennod. opusc.* 8, le *petitorium quo absolutus est Gerontius puer Agapiti*. Dans ce dernier texte écrit sous le nom d'Agapit, Ennode évoque l'affranchissement d'un esclave, Gerontius, conduit par son maître devant un évêque.

1. Qu'il est lourd le fardeau de la jalousie, qu'elle est facile la voie de la méchanceté, chaque fois que celui qui est attaqué souffre d'une opinion préconçue ! Personne ne regarde, à ce que je vois, ce qui a été fait ou ce qui n'a pas été fait. Pour donner créance à une attaque, on ne fait appel, comme témoin, qu'à une intention¹²⁸⁹. Que Dieu tout puissant change et fasse tourner en mieux le cours des choses¹²⁹⁰, que, sur une situation que la décadence de notre temps et les ténèbres de nos mérites ont délabrée, il répande l'éclat d'un siècle d'or¹²⁹¹. Quand la protection d'une fonction sans tache n'a-t-elle pas fait taire les accusations les plus indécentes des gens et quand la sérénité du service divin a-t-elle excusé tout ce qui découle de la noirceur des mœurs¹²⁹² ? 2. Mais maintenant, la cléricature du médiateur confiant que je suis bien à tort, est prise en chasse et la faute qu'il n'eût pas été convenable d'avoir commise avant d'avoir prononcé notre profession religieuse, nous la commettons, croit-on, sans considération de l'honnêteté, une fois que nous avons renoncé aux fautes en assumant le titre d'homme d'église. Par quelle tempête, quelle bourrasque de terribles péchés, m'as-tu acculé à un office infamant¹²⁹³ ? Au moment où toutes les branches

¹²⁸⁹ Pour attaquer Ennode, on ne considère pas ce qu'il a réellement fait mais on invoque seulement son intention, ou plutôt l'intention qu'on lui prête.

¹²⁹⁰ Littéralement : « Que Dieu tout puissant fasse tourner au mieux les changements en cours ». L'expression *ordinum uices* se trouve dans une homélie de Petr. Chrys. serm. 103, 2 : *Dedit ordinum uices, iussit rerum continuam seruitatem*. Le texte n'étant pas sûr, nous donnons ici le texte de l'édition de la Patrologie (PL 52, col. 488 A).

¹²⁹¹ Le thème de l'âge d'or est habituel : par exemple Verg. ecl. 4, 8-9 ; Ov. met. 1, 27 ; 2, 92 ; Calp. ecl. 1, 42-45. Toutefois, Ennode ne célèbre pas le retour d'un âge d'or comme la plupart de ses prédécesseurs païens : il place en Dieu l'espoir d'un avenir « meilleur » qui n'a, semble-t-il, jamais encore existé. Cette eschatologie de l'âge d'or n'est pourtant pas propre à la pensée chrétienne : voir Verg. ecl. 4, 8-9 : *Tu modo nascenti puero, quo ferrea primum / desinet ac toto surget gens aurea mundo / casta, faue, Lucina* ; « Daigne, seulement, chaste Lucine, favoriser la naissance de l'enfant qui verra pour commencer, disparaître la race de fer, et se lever, sur le monde entier, la race d'or », trad. E. de Saint-Denis). La prière d'Ennode n'en est pas moins intéressante pour la datation de cette lettre. En effet, le thème de l'âge d'or est généralement lié à l'établissement de la paix (voir Calp. ecl. 1, 42-45 : *aurea secura cum pace renascitur aetas* ; « l'âge d'or renaît avec la sécurité de la paix », trad. J. Amat). Or, l'inquiétude d'Ennode devant les difficultés de son temps (*labe temporis*) est due précisément aux événements suscités par le schisme laurentien. Cette interprétation justifie l'emploi d'expressions guerrières : *caelestis militiae / potentiam ecclesiastici militis*. Ces expressions consonnent avec la satisfaction exprimée par Ennode au pape Symmaque au moment du règlement du schisme, présenté comme un retour à la paix (voir epist. 4, 1, 1 au pape Symmaque : « C'est le propre d'un bon général d'animer le courage du soldat qui a fait ses preuves au combat [...]. Le seul moyen d'accroître l'ardeur des combattants, c'est de ne pas laisser les belles actions tomber dans l'oubli. Plaise à la divinité, touchée par vos prières, de mettre fin aux combats du démon ! Qu'elle daigne manifester mon dévouement durant la paix et que si l'adversité a mis en évidence mon zèle à vous défendre, le règne de la concorde me signale comme votre plus humble serviteur »).

¹²⁹² Nous pensons que la négation *non* porte seulement sur le premier membre de la phrase que nous traduisons littéralement ainsi : « Quand (=a-t-on jamais vu que) la protection que confère l'exercice d'un ministère innocent (=pur de toute tache) n'a-t-elle pas couvert les accusations (=fait taire les accusations) les plus indécent(e)s et quand la sérénité que confère l'exercice du service divin a-t-elle excusé tout ce qui découle de la noirceur des mœurs ? ». Ennode veut dire que ce n'est pas parce que le service divin confère une certaine sérénité qu'on est obligé, quand on l'exerce, d'excuser toutes les actions et paroles immorales.

¹²⁹³ Il n'est pas sûr que l'adjectif *famosum* soit obligatoirement dépréciatif si *officium* désigne la « charge religieuse ». Il pourrait signifier « connu », « fameux » (voir Plin. epist. 6, 23, 1). Toutefois, nous avons interprété l'adjectif ne fait pas de doute ici puisqu'Ennode se plaint d'une diffamation. L'epist. 2, 75 de Symmaque évoque une *famosa causa* (« affaire de diffamation »). Plusieurs éléments de cette lettre à son « frère » Flavien rappellent en effet la situation décrite par Ennode : Symmaque demande l'intervention de l'*officium praetorianum* pour défendre l'innocence de sénateurs mise en cause par le délateur Dyscolius sur de simples rumeurs. Il cherche à éviter que l'accusateur « ne joue sur l'antagonisme latent qui existe toujours entre les deux préfectures » (voir Symm. tome I, p. 238, note 2). Or, Ennode sollicite le concours de Faustus pour éviter que son délateur ne profite d'une dualité entre les juridictions royale (*regiam*) et ecclésiastique (*ecclesiae*). L'intervention de Faustus, proche de l'évêque de Milan (*sancto episcopo patre uestro*) mais aussi questeur à la cour, suffirait en effet à lever tout risque de rivalité entre les deux instances.

d'erreurs sont d'habitude émondées par la serpe qui régite notre vie, à ce moment là tu fais¹²⁹⁴ en sorte que les médisants¹²⁹⁵ me croient capable de tout crime¹²⁹⁶. 3. Cet homme-là¹²⁹⁷ a déploré que je lui eusse enlevé ses esclaves et, contre le pouvoir d'un soldat de l'Église, il a cru devoir faire appel à la protection royale¹²⁹⁸. Je te le demande : quel esprit inventif proposerait cette histoire même sur une scène ? Quel poète pourrait mettrait sur pied une fable avec des mensonges semblables et des personnages imaginaires¹²⁹⁹ ? Le Seigneur le sait bien, lui dont la main puissante peut se dresser pour me défendre quand vous¹³⁰⁰ m'apportez votre aide : j'ignore tout de cette machination !

4. Il y a quelque temps, deux jeunes esclaves qui affirmaient que l'homme en question usait de violence à leur égard se sont placés sous la protection de l'Église¹³⁰¹ par citation publique¹³⁰². Je me souviens d'avoir employé mes prières à faire respecter les volontés de leur défunt maître à leur égard. L'homme a promis, avec des paroles trompeuses et mielleuses, qu'il entendrait mes prières. En la présence du saint évêque votre père¹³⁰³ qui offrait son aide aux mêmes personnes, je les ai exhortées, sous les regards de la cité, à revenir à l'obéissance à laquelle elles avaient été assignées. 5. Ce qui est arrivé par la suite, je l'ai ignoré, sauf une fois que j'ai reçu à tort le nom de voleur¹³⁰⁴. Ce que je dis là, ce sont des mensonges... à moins que le serment de mon accusateur ne les fasse tenir debout ; et cependant je lui rends grâce parce que – peu importe à quelle occasion – il a exigé des lettres exprimant votre volonté¹³⁰⁵ qui m'ont causé une grande douleur par le

¹²⁹⁴ Le verbe *facere*, employé avec l'accusatif et l'infinitif passif, introduit un type de « proposition infinitive qu'on pourrait appeler impérative » (Dubois, p. 464). Nous avons relevé trois autres exemples : epist. 1, 3, 4 : *quae ex sua fecit miseratione transferri* ; 1, 14, 6 : *ea indicari faciat* ; 1, 22, 3 : *denegari paginas faciat*.

¹²⁹⁵ Nous interprétons *fallentibus* comme un complément d'agent au datif du verbe passif *credi*. Cet emploi « fut d'abord limité au *perfectum* passif (...). Puis, en poésie et chez les prosateurs d'époque impériale, le datif s'étendit à l'*infectum* et parut se comporter comme un complément d'agent » (Ernout-Thomas, p. 74-75 : voir par exemple Verg. Aen. I, 440 ; Tac. Hist. 2, 80).

¹²⁹⁶ Ennode voue une haine contre les délateurs car ils menacent les liens d'*amicitia* qui sont les fondements de la *concordia* sociale (voir Y. Rivière, *Les délateurs sous l'Empire romain*, 2002, p. 95).

¹²⁹⁷ Cet emploi juridique de *ille*, qui désigne l'adversaire dans un procès, donne à cette lettre le ton d'un plaidoyer (voir epist. 1, 4). Ennode, qui a été qualifié de *retentator*, oppose clairement son accusateur (*inpugnatoris mei*) à son défenseur (*mei propugnator*), qui n'est autre que Dieu lui-même agissant à travers Faustus.

¹²⁹⁸ Le verbe *aduocare*, qui est employé deux fois dans cette lettre, est un terme technique qui désigne le recours à une défense dans un procès (voir Quint. inst. 11, 1, 39).

¹²⁹⁹ Ennode pourrait bien être un « poète » de ce genre comme le montre la suite de l'épître. Outre les termes empruntés au théâtre (*commentator*, *scena*, *poetarum fabellam*, *commenticiis personis*), le sujet de la querelle (le vol de deux esclaves) est présenté comme le thème d'une *fabula* où l'on reconnaît tous les acteurs d'un procès (le *retentator*, l'*inpugnator*, les *accusatores*, le *testis* et le *propugnator*). Dieu lui-même apparaît dans une majesté quelque peu théâtrale agissant, à travers Faustus, d'une « main invincible » ! Cette théâtralisation est rhétorique : elle vise à ridiculiser l'accusation. On trouve le même procédé dans l'epist. 1, 4.

¹³⁰⁰ Sur le passage à la seconde personne du pluriel, voir la note 23.

¹³⁰¹ *Ad opem ecclesiae* (voir p. 316, note 2).

¹³⁰² *Sub interpellatione publica* : « par citation publique », « par sommation officielle » (voir note 2).

¹³⁰³ Il s'agit probablement de l'évêque Laurent de Milan. L'ablatif absolu *sancto episcopo patre uestro praesente* renvoie à la nécessité juridique de l'*episcopalis audientia* (voir p. 316, note 2).

¹³⁰⁴ Cette accusation était déjà prévue par le droit impérial : Cod. Theod. 11, I « *De annona et tributis* », 12. On en trouve notamment l'écho chez Ennode (opusc. 1, 61) et Cassiodore (uar. 1, 22, 3).

¹³⁰⁵ *Votivas epistulas* : lettres dans lesquelles Faustus exprimerait sa volonté.

doute qui se marque dans votre commandement. 6. Car c'en est fait de moi, je le vois, si je m'aperçois que vous n'êtes pas sûr que j'obéis à vos ordres. Cependant, dans cette affaire, aux yeux de Dieu, aucune faute n'incombera ni à moi ni à votre Grandeur car j'ai poussé les deux esclaves en question à retourner rapidement au service de ce grand homme de bien¹³⁰⁶ sans le contrepoids d'une quelconque audience. Mes chers Seigneurs¹³⁰⁷, je vous exprime mon plus profond respect. Combien je voudrais, si vous ne refusiez pas vos lettres à de telles affaires, m'inventer moi-même des accusateurs ou, ce qui m'est plus habituel, commettre de fréquentes erreurs !

VIII. – Firmino Ennodius

1. *lucunda*¹³⁰⁸ sunt commercia litterarum docto auctore concepta : illa, in quibus ad unguem politi sermonis splendor effulgorat, ubi oratio diues frenis peritiae continetur. Quando abundantem loquellae uenam laboriosus in lucem scrutator adduxerit, tunc procedunt officia suscipientis desiderii paritura. 2. At ubi scaber sermo angustiam pauperis signat ingenii nec conceptum suum in ordinem digerendo noctem studio elocutionis interserit et nebulosae narrationis ambiguo quandam generat de ipsa explanatione caecitatem : quis non personae talis in eloquentiae arce constitutus spernat affectum ? Grauat conscientiam perfectorum amor indocti. 3. Sed uis caritatis internae necessitudinis uinculis adiuta non fertur. Nescit experiri quid possit, quem caritas stimulis suis exagitat. Solent tamen dignos uenia iudicare perfecti, quos inter epistolares uias nutantia deseruere uestigia. Soletis quid dicere uoluissimus attendere, quotiens non elocuntur uota sermones. 4. Idoneae¹³⁰⁹ tamen perlatricis uiaticum praegrauauit et, quae me praesentarepraesentare uiuis potuisset adfatibus, ea epistolam comitante perduxit, minus nobis periculi esse confidens sub intercessoris bonae praesentia deliquisse. Vale ergo, mi domine, et amantem uestri peculiaribus fouete beneficiis. Sic apicem uestrum, si est quo crescat adhuc, diuinus fauor adtollat.

8. – Ennode à Firminus

¹³⁰⁶ Notons l'ironie de l'expression *uir bonus* qui désigne le parfait honnête homme (voir Quint. inst. 12, 1).

¹³⁰⁷ Le pluriel *domini* est surprenant puisqu'il rappelle la formule de salutation des lettres collectives (voir epist. 1, 11, 3 : *domini mi*). C'est pourquoi plusieurs manuscrits (*CP,b*) proposent la leçon « *domine* ». Mais on a pu noter, au milieu de la lettre, le passage du singulier au pluriel. L'alternance du « tu » et du « vous », dont nous avons évoqué les implications politiques et sociales (voir epist. 1, 3, 9, p. 303, note 4), doit être conservée.

¹³⁰⁸ VIII. *hanc epist. om. A* || 1. *commercica codd.,edd.* : -centia *T* || effulgorat *VLETCP,O,edd.* : effulgorat *B PC D,Sirm.* || diues *codd.,edd.* : -uis *B* || 2. *at codd.,edd.* : ad *B* || arce *VLDO* : arche *Barte TCP,b* || 3. *quem codd.,edd.* : quae *B* || exagitat *BDETCPO* : -tant *V* ¹ *L.*

¹³⁰⁹ 4. *ea VDETO,Sirm.Vog.* : *eam B,Hart.et Leum CP,b* || *epistulam BVLDE,Sirm.Vog.* : -la *TCPO,bHart.* || *nobis BDTCP,edd.* : *nolis V* ¹ *L om. O* || *bonae praesentia B,Vog.* : *boni me praesentia cett.* || *quo codd.,edd.* : *quem L* ¹ || *ad tollat B,edd.* : *at- VLDETCPExt- O.*

¹³¹⁰ Première lettre à Firminus , parent d'Ennode vivant à Arles. Éloge appuyé de cet orateur qu'Ennode considère comme un symbole de l'excellence culturelle. Cette lettre programmatique est l'occasion d'un hymne au commerce épistolaire.

1. Agréable est le commerce épistolaire quand il émane d'un auteur érudit : c'est en lui¹³¹¹ qu'éclate la splendeur d'un style poli à la perfection lorsque la richesse de l'expression est bridée par les freins de l'habileté. Quand, à force de travail, un homme minutieux a conduit à la lumière la veine abondante de son éloquence, alors sont remplis avec succès les devoirs épistolaires qui combleront les attentes du destinataire. 2. Mais lorsqu'un entretien rugueux révèle les limites étroites d'un maigre talent, qu'un auteur, en mettant en ordre ce qu'il a conçu¹³¹², n'intercale pas le temps d'une nuit¹³¹³ pour prendre soin du style et que, par l'ambiguïté d'un discours nébuleux, il fait naître, de l'exposé même, une sorte d'aveuglement, qui, étant solidement établi sur la citadelle de l'éloquence, ne mépriserait pas l'affection d'une telle personne¹³¹⁴ ? L'amour d'un inculte pèse sur la conscience des êtres parfaits¹³¹⁵. 3. Mais la force d'une affection profonde n'est pas, dit-on, renforcée par les liens de la parenté. Il ne sait pas éprouver ce dont il est capable, celui que l'affection tourmente de ses aiguillons. Il n'en reste pas moins¹³¹⁶ que, d'ordinaire, les êtres parfaits jugent dignes de pardon ceux que leurs pas chancelants ont abandonnés sur les sentiers du genre épistolaire. D'ordinaire, vous êtes attentifs à ce que nous aurions voulu dire, chaque fois que nos propos n'expriment pas nos vœux. 4. Cependant j'ai alourdi le bagage d'une messagère¹³¹⁷ adaptée à cette tâche et j'ai fait parvenir ma lettre par l'intermédiaire de celle qui aurait pu me représenter de vive voix, avec la conviction qu'il y avait, grâce à la présence d'une médiatrice vertueuse, moins de risque pour nous d'avoir commis une faute. Adieu

¹³¹⁰ L'epist. 2, 7 révèle que Firminus est un parent d'Ennode (*propinquus, prosapia*). Il est probablement lié au Firminus qu'on présente parfois comme le père d'Ennode. Vivant à Arles, il avait entretenu des relations avec Césaire avant l'accession de celui-ci à l'épiscopat (*Vita Caesaris*, I, 8). Le ton révérencieux des epist. 1, 8 et 2, 7 laisse supposer que Firminus est relativement âgé en 503. Il faut donc probablement l'identifier avec l'orateur Firminus qui avait incité Sidoine Apollinaire à publier un neuvième livre d'épîtres et auquel Sidoine avait écrit deux lettres vers 480 (voir PLRE, « Firminus 4 », p. 471). Il reçut deux lettres d'Ennode (epist. 1, 7 et 2, 8).

¹³¹¹ La mise en valeur oratoire de *illa* renforce, non sans une certaine grandiloquence, l'éloge du « commerce épistolaire ».

¹³¹² Le terme *conceptum* relève de l'*inuentio*, l'expression *in ordinem digerendo* relève de la *dispositio* et l'*elocutio* désigne le style. Les considérations d'Ennode sur la composition d'une épître suivent fidèlement l'enseignement oratoire de Cicéron (voir inu. 1, 9 : *partes autem eae quas plerique dixerunt : inuentio, dispositio, elocutio, memoria, pronuntiatio* ; « Les parties [de l'art oratoire] sont celles que la plupart des maîtres ont indiquées : l'invention, la disposition, le style, la mémoire et l'action oratoire », trad. G. Achard).

¹³¹³ L'image cicéronienne du travail nocturne, la *lucubratio*, entretient l'idée que le travail des grands auteurs n'a pas changé (Cic. diu. 2, 142 ; fam. 16, 26, 1). Mais cette phrase pourrait être construite différemment si l'on considère que la négation *nec* porte non pas sur le verbe conjugué *interserit* mais sur le gérondif *digerendo*. Dans ce cas, nous devrions interpréter *noctem* dans un sens figuré (« obscurité »). Nous traduirions alors : « Mais lorsqu'un style rude révèle les limites d'un maigre talent et qu'un auteur, au lieu de mettre en ordre ce qu'il a conçu, met de l'obscurité dans le travail de son style (...) ».

¹³¹⁴ Les exigences esthétiques des correspondances aboutissent à une vision binaire de la société où les *perfecti*, qui préservent l'excellence de la latinité, se distinguent de façon radicale des *indocti*, de tous les autres. L'ambition culturelle et sociale de la *Correspondance* exclut les *indocti* de l'*amicitia* épistolaire.

¹³¹⁵ Cette phrase constitue une sentence. Ennode portait une grande attention à ce type de phrase où était condensé un précepte. L'analyse rythmique des derniers mots [*perfecto-r(um) amor indocti*] permet notamment d'y reconnaître la clausule préférée d'Ennode : le crétique-spondée – U – / – – (voir Fougnyes).

¹³¹⁶ Il y a sans doute un lien logique entre *sed*, qui introduit une objection, et *tamen*, qui répond à l'objection.

¹³¹⁷ *Perlatrix* semble être un néologisme (voir aussi epist. 1, 22, 2 : *querellarum perlatrices litteras prorogavi*).

donc, mon cher Seigneur, et favorisez celui qui vous aime de bienfaits particuliers ! Qu'ainsi, la faveur divine exalte votre Grandeur¹³¹⁸ s'il est possible qu'elle puisse s'élever encore¹³¹⁹.

IX. – Olybrius Ennodius

1. Dum¹³²⁰ fauos loqueris et per domos cereas eloquentiae nectare liquentis elementi mella conponis, peregrinum labiis meis saporem epuli diuitis infudisti, Herculei certaminis et triumphalium Anthei casuum faciens mentionem. Sic se equidem exercita litterarum gymnasiis palestra dilucidant, sic madefacta studiorum oleo loquendi artificiis oris membra submittunt. 2. Sed noluissem, fateor, illius, ut aiunt, pugnae commemoratione morderi. Antheum fabella senior, ne elisus uinceret, matris solacium, postquam coepit non cadere, loquitur perdidisse ; qui per callidi hostis fabricam fertur stando esse superatus et in pectore animam posuisse certantis. Res scilicet daedala memoratu, sed amicitiarum indigna proposito. 3. Nos nempe memini foederis certamina suscepisse, sed per quae mutuae uincamus caritatis officiis, ut, dum inter huiusmodi luctamina nitimur, et uinci ambo optemus et uincere. Nobis per communia pectorum secreta uiuendum potius quam obeundum est, matris ecclesiae ope sociatis, quae utrosque, ut uera loquamur, loquamur, fidei ubere lacte pascit altrici. 4. Cessent¹³²¹ anilium commenta poetarum, fabulosa repudietur antiquitas. Status innocens ruinae nequaquam misceatur alterius. Nobis, si placet in nouellum usum maiorum exempla reuocare, potius Pyladis et Orestis, Nisi et Euryali, Pollucis et Castoris, si nihil his clandestinorum actuum decerpit obscenitas, conuenit gratiae meminisse uel fidei. Quos inter se ita concors animorum deuinxit aequalitas, ut horum, dum duos expetitus cum amicis iuaret interitus, alter amico uitam pretio suae mortis adferret. 5. Ista sunt digna memoria, quotiens inter nouos concordiae nexus, udo, ut ita dixerim, animorum libro caespitibus ualidis fetura nobilis iuncta maritatur. Illae mentes promittunt poma concordiae, quae quid in cultura sudoris sit opus agnoscunt. Gaudeo tamen, quod iam indissolubili societate moribus iungimur et ab ostio affectionis per examinis lancem caritatis incrementa pensamus.

9. – Ennode à Olybrius

¹³¹⁸ Le terme *apex* désigne « la pointe », « le sommet », « l'aigrette » et par extension « l'honneur ». Mais il désigne aussi la partie supérieure d'une lettre et, par métonymie, la lettre et son contenu (voir Sidon. epist. 6, 8, 1 : *apicum oblato* : « le porteur de cette lettre »). Ce double sens est sans doute l'occasion d'un jeu de mot.

¹³¹⁹ Cette formule exprime la conception chrétienne de la *nobilitas* qui se fonde sur deux critères, le premier traditionnel (la naissance, la position sociale et la culture aristocratique), le second moral (l'excellence de la vertu et de la foi chrétienne) : cette conception est souvent évoquée dans la littérature patristique depuis le quatrième siècle (voir Salzman, 2002, p. 213-219).

¹³²⁰ IX. 1. fauos *T ac CP ac* *edd.* : -uus *B 1 VLDAEO,b* || liquentis *codd.,edd.* : lin- *B 1* || loquendi *BCP,b* : -dis *VDA* loquendis *Lloquendi se Hart.* || 2. fabella *codd.,edd.* : -uella *B-bula Sirm.* || uinceret *codd.,edd.* : -retur *Hart.* || daedala *B,Vog.* : digna *V sl LDAETCPO,edd.* || 3. pectorum *B PC ,Hart.Vog.* : peccatorum *codd.,bSirm.* || sociatis *Hart.Vog.* : sociata *B,bSirm.* sociatu *codd.* || ut *B,b* : *om. cett.*

¹³²¹ 4. dum duos *Vog.* : dum *om. cett.* || 5. poma *codd.,edd.* : bona *Sirm.*

1322

Première lettre à Olybrius, ami d'Ennode : Ennode félicite son correspondant pour l'éloquence suave dont il a fait preuve à propos du combat d'Hercule et d'Antée. Mais voilà encore un sujet légendaire ! Le temps des fables antiques est pourtant bien fini. La mythologie est un bon réservoir d'histoires à condition qu'on en fasse un « nouvel usage ». Lettre de correction à la fois vive et amicale.

1. Pendant que tu prononçais des paroles suaves¹³²³ et que, dans les demeures de cire de ton éloquence, avec le nectar de l'élément liquide, tu fabriquais des rayons de miel¹³²⁴, tu as versé sur mes lèvres la saveur nouvelle d'une riche nourriture, en faisant mention de la lutte d'Hercule et des chutes triomphales d'Antée. C'est ainsi en vérité qu'exercée aux études des belles lettres, la palestra¹³²⁵ rayonne, c'est ainsi que les organes de la bouche¹³²⁶, enduits de l'huile des études, se plient¹³²⁷ aux techniques de la parole. 2. Cependant, je l'avoue, je n'aurais pas voulu être piqué par le rappel de ce combat fameux,

¹³²² S'agit-il de la première lettre d'Ennode à Olybrius ? Certaines expressions de l'epist. 2, 4 (*primus incipere, uerborum potui negare commercium, opinionem temerarii*) laissent penser que l'epist. 2, 4 est la première adressée à Olybrius. Dès lors, ou bien les epist. 1, 9 et 1, 25 sont postérieures à l'epist. 2, 4 ou bien leur destinataire, Olybrius, n'est pas le destinataire de l'epist. 2, 4, qui exerce une « très noble fonction » et qui est probablement le préfet du prétoire de l'epist. 2, 13. Cette dernière hypothèse n'est pas exclue d'autant que le ton professoral de l'epist. 1, 9 ou les remarques critiques de l'epist. 1, 25 contrastent avec le ton révérencieux des épîtres adressées au préfet du prétoire qualifié de *perfectus* (epist. 2, 4 ; 2, 9 et 2, 13). Mais puisque aucun élément ne permet de distinguer deux Olybrius avec certitude (voir PLRE, « Olybrius 5 », p. 795-796), nous pensons que ces lettres sont adressées au même destinataire mais qu'elles ne sont pas classées dans un ordre chronologique.

¹³²³ L'expression métaphorique *fauos loqui* signifie littéralement « prononcer des paroles de miel ».

¹³²⁴ Le « miel de l'éloquence » est un lieu commun littéraire aussi fréquent chez les auteurs classiques que tardifs : Auson. epist. 12 à Symmaque (= Symm. epist. 1, 32, 1) : *Modo intellego, quam mellea res sit oratio, quam delenifica et quam suada facundia* ; « Je comprends à présent le miel de la parole, la douceur et la persuasion de l'éloquence », trad. J.-P. Callu ; Symm. epist. I, 91 : *paginam melle eruditissimi oris obleueras* ; « vous aviez imprégné votre page du miel de vos paroles exquises » (trad. J.-P. Callu).

¹³²⁵ Ennode emploie généralement *palaestra* comme un neutre pluriel (epist. 2, 6, 4 : *inter studiorum suorum palaestra* ; dict.9, 6 : *te inter palestra tua originaria linguae palma sollicitat.*). Alors qu'il existe plusieurs exemples de neutres pluriels considérés comme des féminins singuliers – par exemple *folia* – l'inverse est plutôt rare (voir I. André, « Les changements de genre dans les emprunts du latin au grec », 1968, p. 1-7). Toutefois, l'emploi du féminin singulier *palaestra* comme un neutre pluriel peut s'expliquer d'un point de vue pratique : la *palaestra* était devenue un lieu de sociabilité plurielle où s'exerçaient de multiples activités comme le sport, la lecture, l'enseignement, la conversation ou la détente. Le déclin du métier de citoyen, à l'époque impériale, avait accéléré cette évolution en transférant certaines fonctions politiques et sociales dévolues au forum à d'autres lieux publics, tels que les bains, les thermes ou la palestra.

¹³²⁶ Bien que l'Antiquité ne connaisse pas la notion moderne d'« organe », notre traduction de *membra* voudrait souligner les rapports entre l'art oratoire et l'étude anatomique des organes vocaux. L'importance de la rhétorique, dans l'Antiquité, supposait en effet l'éducation de la parole mais aussi la maîtrise des mécanismes de la voix. Dès le II^e siècle, la dissection et la vivisection ont permis à Galien de comprendre ces mécanismes et de les associer aux fonctions respiratoires (voir A. Rousselle, *La contamination spirituelle*, 1998, p. 87-114 : « Parole et inspiration : le travail de la voix dans le monde romain » ; F. Biville, « La production de la voix », *Docente natura*, 2001, p. 15-42). Ennode connaissait sans doute cet aspect de la culture antique, comme le laissent supposer ses relations avec Ravenne qui était alors l'un des principaux centres de traduction et de diffusion des connaissances médicales (voir I. Mazzini et N. Palmieri, « L'École médicale de Ravenne : Programmes et méthodes d'enseignement, langue, hommes », 1991, p. 285-310).

¹³²⁷ L'emploi de *submitunt* sans le pronom réfléchi se illustre le remplacement des verbes réfléchis par des verbes actifs employés absolument, phénomène fréquent du latin tardif (voir Goelzer, *Avit*, p. 16-17 : « assez souvent, l'actif paraît être mis à la place du passif et du réfléchi. À toutes les époques, le latin a employé un assez grand nombre de verbes auxquels il a donné la valeur d'un passif ou d'un réfléchi »).

à ce qu'on dit. Une fable fort ancienne¹³²⁸ raconte que, pour éviter qu'une fois jeté à terre, il ne fût victorieux¹³²⁹, Antée fut privé du soutien de sa mère quand il cessa de tomber ; par la ruse de son habile ennemi, c'est, dit-on, en restant debout qu'il fut vaincu et qu'il expira contre la poitrine de son adversaire. La chose est assurément ingénieuse à rapporter mais indigne du dessein qui inspire les amitiés. 3. Je me souviens, n'est-ce pas, que nous avons engagé des combats de loyauté mais qui nous permettent de vaincre par les bons offices d'une affection mutuelle si bien que, parmi les efforts qu'exige ce type de luttes, nous souhaitons être l'un et l'autre et vainqueur et vaincu. Les secrets communs de nos cœurs doivent nous faire vivre plutôt que nous faire mourir puisque nous sommes liés¹³³⁰ par l'assistance de notre mère l'Église dont le sein nourricier nous nourrit l'un et l'autre, à dire vrai, du lait de la foi. 4. Que cessent les inventions de vieilles femmes, celles des poètes ! Répudions les fables de l'Antiquité ! Que l'état d'innocence ne soit en aucune façon mêlé à la ruine d'un autre. Pour nous, si nous voulons rappeler les exemples des anciens pour en faire un usage nouveau, il convient de nous souvenir plutôt de la bienveillance et de la loyauté de Pylade et Oreste, de Nysus et Euryale, de Pollux et Castor, si toutefois l'indécence d'actes clandestins ne leur enlève rien¹³³¹. L'égle concorde de leurs cœurs les attacha si fortement que, lorsqu'ils étaient deux à réclamer la joie de mourir avec leurs amis, l'un des deux apportait la vie à son ami au prix de sa propre mort. 5. Voici qui est digne de mémoire quand, parmi les liens d'une concorde nouvelle¹³³², ce que j'appellerais l'écorce¹³³³ humide des cœurs permet à un noble rejeton de s'unir au robuste terreau¹³³⁴ et

¹³²⁸ Le mythe d'Antée est rapporté par Lucain (4, 590-660), par Ovide (met. 9, 184) et indirectement par Stace (Theb. 6, 893-905). Ennode vise peut-être ces poètes lorsqu'il évoque les *aniliūm commenta poetarum* ou encore la *fabulosa antiquitas*, expression qui prend l'exact contre-pied du texte de Lucain (590 : *non uana uetustas* ; 654 : *famosa uetustas*).

¹³²⁹ Antée, le géant de Libye qui terrorisait les voyageurs, fut vaincu par Hercule : le monstre, fils de Gaia, reconstituait ses forces au contact de sa mère, lorsqu'il était à terre. Il fallut donc à Hercule plus de ruse (*daedala*) que de force pour le comprendre et pour ne pas jeter Antée à terre. Il ne faut donc pas suivre Hartel qui propose la leçon *uinceretur* pour rendre le texte cohérent mais qui efface ainsi l'intérêt de la légende.

¹³³⁰ Nous avons conservé le texte de Hartel suivi par Vogel, « *ope sociatis* ». Mais la leçon de B « *ope sociata* », reprise par Sirmond, pourrait se justifier. Il faudrait traduire : « avec l'assistance commune de notre mère l'Église ». L'expression *ecclesiae opem* désigne le droit d'« assistance de l'Église » (voir epist. 1, 7, 4, note 2).

¹³³¹ Cette restriction précise la pensée d'Ennode : le recours aux *exempla* païens est permis dans la mesure où ils ne contredisent pas la foi et la morale chrétiennes. Toutefois, le sens exact de l'allusion est difficile à comprendre : Ennode veut-il dire « à condition qu'il n'y ait rien d'obscène dans ces amitiés masculines » ?

¹³³² *Inter nouos concordiae nexus* : cette expression contient une hypallage que nous avons essayé de rendre dans la traduction (= **inter nouae concordiae nexus*). Elle souligne l'opposition entre la *concordia* des anciens et celle des modernes, les chrétiens – la vraie concorde – qui s'appuie sur l'assistance de l'Église.

¹³³³ Le *liber* est la partie vivante de l'écorce qui servait parfois de support pour l'écriture. Ce passage est directement inspiré de Virgile (voir georg. 2, 74-77 : *Nam qua se medio tridunt de cortice gemmae / et tenuis rumpunt tunicas, angustus in ipso / fit nodo sinus : huc aliena ex arbore germen / includunt udoque docent inolescere libro* ; « En effet, à l'endroit où des bourgeons poussent du milieu de l'écorce et déchirent les minces tuniques, on fait en plein nœud une entaille étroite : on y insère un bouton prélevé sur un arbre étranger, et on lui apprend à se développer dans le liber humide », trad. E. de Saint-Denis). Même lorsqu'il appelle à répudier la *fabulosa antiquitas*, Ennode ne renonce jamais à l'imitation des lettres profanes, surtout lorsqu'il s'agit de Virgile, *doctorum radix* (voir epist. 1, 18, 3).

¹³³⁴ Pour une justification de la traduction de *caespitibus* et une analyse de cette métaphore complexe, voir notre commentaire, chapitre 8, p. 245.

de l'épouser¹³³⁵. Voici les esprits qui promettent les fruits de la concorde, ce sont ceux qui reconnaissent ce que la culture exige de sueur. Cependant, je me réjouis de ce que déjà nos caractères nous unissent d'un lien indissoluble et que, depuis le seuil de notre amitié, nous pesions à l'épreuve de la balance¹³³⁶ les progrès de notre affection.

X. –Iohanni Ennodius

1. Vicem¹³³⁷ redderem, nisi oneraret diligentiam amici pectoris restituta laudatio, ne dum in praeconiis mutuum uidemur scabere, adulationis suspicione polluat adfectio et amor currat in uitium, dum illud, quod apud alios debemus facere, nobis incompetenter ingerimus. Amantium enim ornamenta inter familiares paginas retinenda sunt, non loquenda, ne tantum conscientias nostras uacuis sensibus relatione laudis oneremus. Sunt ubi bona tua, ut apud te propter adfectum taceam, amice, concelebrem. 2. In his, quae de profectu tuo sentio, religiosam tibi tantum debeo taciturnitatem. Possem quidem uitia temporis secutus laudes tuas nunc inexhausta praedicatione reserare et totam paginam fucatis colorare blanditiis. Sed absit hoc a proposito, facessat a moribus, ut quem mente teneo, ista tantum uelim esse remuneratione contentum. 3. Tibi non delenificam orationem, sed uocem debeo castigantis, non tibi pictis uerborum inludens artificiis, sed totum profunda mente te retinens. Possem dicere : ad¹³³⁸ arcem scientiae, sine tenerae aetatis praeiudicio, peruenisti, summam perfectionis adeptus es, nulla debes cura dstringi, sed bonis tuis tamquam locuples possessor ornari. 4. Sed haec, sicut praedixi, a me aliena sunt. Ore te parentis stimulo, dico : sint licet grandia, quae in cano eloquentiae flore polliceris, ego tamen nisi de messe non gratulor, ut solet auarus agricola, qui ubertatem anni nisi in horreis non metitur. Iam in te etsi non grauidas aristas, multo tamen uidemus lacte turgentes : iam prope ad aream uota perueniunt. Sed plus timendum est, quotiens desideria nostra spes uicina succendit. 5. Labora ergo circa studia, lucem in conloquiis dilige, lectioni deuotus insiste, ut fructus eloquentiae multiplicium auctorum uentilatione purgetur. Pulchra sunt quae scribis, sed ego amo plus fortia ; redimita sunt floribus, sed poma plus diligo. Salue, mi domine, et haec ea qua insinuauis sinceritatesinceritate complectere¹³³⁹ et amorem meum in admonitionis fide perpende. 6. Scito epistolas tuas nulli doctorum a me esse denegandas, ut quod me per inscitiam fugerit, per eos qui ad unguem docti sunt, emendetur ; et ideo ad scriptionis culturam multo sudore te praepara, ut uota, quae circa te pro uenerandi patris tui meritis amore concepisti, ad effectum sub hac claritatis tuae intentione perueniant.

¹³³⁵ Ennode file ici l'image du bouturage. Outre la référence implicite à Virgile (voir note précédente), le verbe *maritare* est le terme technique pour indiquer le fait d'unir la vigne à tel ou tel arbre, particulièrement le peuplier (voir Hor. epod. 2, 9-10 : *Ergo aut adulta uitium propagine / altas maritat populos* ; « donc il marie les hauts peupliers avec les boutures adultes de la vigne », trad. F. Villeneuve). Sur les différentes méthodes de bouturage dans la littérature latine, voir G. Maggiulli, « Uomo e natura a confronto : le tecniche della riproduzione artificiale delle piante nella letteratura agronomica latina », 1998, p. 233-249.

¹³³⁶ Littéralement : « à la balance de l'examen ».

¹³³⁷ X. 1. ingerimus *corr. Sirm.Hart.Vog.* : -remus *codd.,b* || uacuis *codd.,edd.* : -cuas *prop. Hart.* -cua *prop. Vog.* || 2. possem *codd.,edd.* : -sim *B* || et *codd.,Hart.Vog.* : *om. bSirm.* || uelim *codd.,edd.* : uellem *B* || contentum *codd.,edd.* : -temptum *Bcot-D.*

¹³³⁸ 3. possem *codd.,edd.* : -sim *B* || tenerae *BAETCP,edd.* : -ra *VLOsententiam D* || 4. etsi non *BVLETOCP* : et *Detsi ne A* || 5. ergo *BVLDAETO,Hart.Vog.* : *om. CP,bSirm.* || purgetur *codd.,edd.* : -gitur *B.*

¹³³⁹ complectere *codd.,edd.* : conuenio complectere *D* || 6. inscitiam *codd.,edd.* : inscientiam *A* || fugerit *codd.,edd.* : -re *B* || effectum *codd.,edd.* : aff- *T* || perueniant *codd.,edd.* : -niunt *T.*

10. – Ennode à Jean

Deuxième lettre à Jean ¹³⁴⁰, jeune ami d'Ennode. Le fait de rendre un éloge peut nuire à la sincérité d'une relation profonde. Ennode préfère la franchise : certes, Jean fait preuve d'une éloquence précoce et montre d'excellentes dispositions. Mais il doit à présent se montrer plus efficace, produire des fruits. Qu'il s'attelle donc aux études, à la lecture des auteurs et à l'écriture ! Éloge de l'enseignement des belles lettres ¹³⁴¹.

1. Je te rendrais la pareille si rendre l'éloge ne pesait pas sur l'affection d'un cœur ami ¹³⁴². Il faut éviter qu'en paraissant nous gratter l'un l'autre ¹³⁴³, le soupçon de flagornerie ne vienne souiller notre affection et que notre amour ne se gâte ¹³⁴⁴ lorsque, maladroitement, nous nous adressons le compliment dont nous devons gratifier les autres. Car dans les correspondances familières ¹³⁴⁵, il faut taire les qualités des amis et non les exprimer pour ne pas seulement alourdir nos consciences en rendant la louange ¹³⁴⁶ avec des phrases creuses. J'ai assez d'occasions, cher ami, de célébrer tes mérites pour les taire, par affection, quand je m'adresse à toi. 2. Quant aux sentiments que m'inspirent tes progrès, je te dois seulement un silence religieux. Certes, je pourrais suivre les vices de l'époque en proclamant à présent tes louanges dans un panégyrique inépuisable et en colorant l'ensemble de ma lettre des fards de la flatterie. Qu'il soit loin de ma vocation ¹³⁴⁷, éloigné de mon caractère, de vouloir que celui que je garde en mon cœur se contente seulement d'une telle rémunération ! 3. À toi, je dois non pas un discours flatteur mais la parole d'un

¹³⁴⁰ Pour les éléments de prosopographie sur Jean : voir epist. 1, 1 note 1.

¹³⁴¹ Dans une lettre au pape Symmaque, Ennode proclame la « sainteté » des belles lettres (voir epist. 5, 10 au pape Symmaque : *Sancta sunt studia litterarum in quibus ante incrementa peritiae vitia dediscuntur* ; « Saintes sont les études littéraires dans lesquelles on désapprend les vices avant les progrès de l'expérience »). L'intention morale est centrale dans son enseignement d'Ennode. L'étude des belles lettres ne peut être considérée indépendamment de l'édification intérieure à laquelle elle doit être entièrement subordonnée.

¹³⁴² Cette lettre s'inspire librement de la première partie d'une épître de Symmaque à Ausone. Si le thème est commun (les manifestations de l'éloge nuisent à la sincérité d'une relation amicale), on reconnaît aussi plusieurs mots identiques : voir epist. 1, 31, 1 : *si plura de te praedicem, uidebor mutuuum scabere et magis imitator tui esse adloquii quam probator. Simul quod ipse nihil ostentandi gratia facis, uerendum est genuina in te bona tamquam adfectata laudare* ; « Mais poursuivrais-je ma louange, que nous paraîtrions nous chatouiller l'un l'autre et moi imiter plus qu'apprécier vos paroles. En même temps, comme vous n'agissez jamais pour la montre, il faut appréhender de vanter comme si elles étaient affectées des vertus qui vous appartiennent réellement » (trad. J.-P. Callu).

¹³⁴³ L'expression pittoresque *mutuum scabere* « se gratter, se frotter mutuellement » est d'origine proverbiale (voir Otto, p. 232-233). On la trouve dans les *Satires* de Varron (Men. 322 B : *mutuum muli scabunt*). Symmaque l'emploie deux fois dans sa *Correspondance* (epist. 1, 31, 1 et 10, 1, 3). Julius Victor recommande l'usage des proverbes dans l'épître (Iul. Vict. rhet. 27).

¹³⁴⁴ Littéralement : « n'encourt un défaut ».

¹³⁴⁵ Les *familiares paginas* rappellent les lettres cicéroniennes publiées par Tiron, dont Ennode possédait peut-être un exemplaire. Ennode propose une rapide typologie de sa *Correspondance* : il distingue les « *familiares paginas* », les échanges « entre nous », et les lettres « *apud alios* », « avec les autres ». Cette distinction peut être un critère de classement des épîtres : les lettres aux proches sont celles où Ennode dispense ses conseils de rhétorique et de morale ; les autres, les lettres sociales, se plient aux règles formelles des relations sociales et sont plus superficielles.

¹³⁴⁶ La *relatio laudis* désigne les manifestations de louange lorsqu'on rend un éloge : voir Sen. epist. 74, 13 : *perit gratia et relatio gratiae (...) si non optima spectamus* ; « c'en est fait de la reconnaissance et de ses manifestations (...) si nous n'avons pas le bien absolu pour idéal » (trad. H. Noblot).

¹³⁴⁷ *Propositum* désigne à la fois « l'intention » et « le choix de vie » d'Ennode, sa « vocation », c'est-à-dire son « sacerdoce » (voir epist. 1, 4, 2 note 8). L'édification morale est l'un des devoirs de sa charge religieuse.

correcteur¹³⁴⁸, non pas en me jouant de toi avec les artifices colorés des mots mais en te retenant tout entier au fond de mon cœur. Je pourrais dire : tu es parvenu au faite de la connaissance sans être gêné par ton âge tendre, tu as atteint le sommet de la perfection, tu ne dois être arrêté par aucune inquiétude mais plutôt te faire un ornement de tes qualités comme leur riche propriétaire. 4. Mais tout cela, comme je l'ai déjà dit, m'est étranger : c'est avec la voix d'un père que je te stimule¹³⁴⁹, que je dis : bien que soient immenses les qualités que tu promets dans la fleur déjà blanchie¹³⁵⁰ de ton éloquence, pour ma part, je ne me félicite que de la moisson, selon l'habitude du paysan avide qui ne mesure la richesse d'une année qu'à l'aune de ses greniers. Bien que nous ne voyions pas en toi les épis vraiment pleins, nous les voyons cependant se gonfler d'un suc abondant¹³⁵¹. Nos vœux vont presque atteindre déjà l'aire à battre le blé¹³⁵². Mais il faut craindre davantage, chaque fois que la proximité de l'espoir attise nos désirs. 5. Attelle-toi donc aux études, aime la clarté dans les conversations, consacre-toi assidûment à la lecture afin de purifier le fruit de ton éloquence au van¹³⁵³ de multiples auteurs¹³⁵⁴. Les discours que tu écris sont beaux mais moi, je les préfère vigoureux. Ils sont couronnés de fleurs mais j'aime davantage les fruits¹³⁵⁵.

Salut, mon cher Seigneur, et reçois mes conseils avec la sincérité¹³⁵⁶ que j'ai mise à te les suggérer et juge mon affection à la loyauté de mon admonition. 6. Sache que je ne

¹³⁴⁸ Ennode insiste sur l'*industria castigantis* qu'il célèbre dans l'epist. 1, 1, 5 et l'epist. 1, 24, 3 (voir epist. 1, 24, 3 : « (...) je dois à ta personne et à mon sacerdoce la voix de celui qui corrige »). La direction morale, centrale dans ces épîtres, est toujours justifiée par le devoir de la charge religieuse d'Ennode.

¹³⁴⁹ Il emploie une formule identique dans une épître à Astyrius dans laquelle il critique le comportement de ce sénateur retiré dans les Alpes (voir epist. 1, 24, 3 : « Moi, je te stimule en parlant comme un père (...) »).

¹³⁵⁰ Nous traduisons par « fleur déjà blanchie » – et non « blanche fleur » – pour rendre le discret jeu de mots sur le thème du *puer-senex*, caractérisé par les cheveux blancs (*cani*) : voir epist. 1, 5, 7 et epist. 2, 10, 3 à Faustus.

¹³⁵¹ Tout ce passage rappelle les compliments formulés dans la première épître à Jean : voir epist. 1, 1, 6 : « Je prie Dieu que la jeunesse fasse croître en toi les germes de la bonne semence qui montrent la perfection dès le commencement ». Ennode développe aussi la même métaphore bucolique.

¹³⁵² C'est-à-dire « nos vœux sont presque réalisés ».

¹³⁵³ L'image du « van », tirée des Evangiles (Matt. 3, 12), se retrouve trois fois dans l'œuvre d'Ennode (epist. 1, 10, 5 ; opusc. 2, 118 ; epist. 2, 14, 1). Elle poursuit la métaphore bucolique.

¹³⁵⁴ C'est-à-dire « par la lecture de nombreux auteurs ». Le sens du mot *auctor* est équivoque. Il s'agit peut-être des grands auteurs classiques. Mais il est possible que cette recommandation dépasse le champ de la rhétorique et qu'Ennode désigne ici les auteurs qui édifient l'âme, les « garants » de la foi, c'est-à-dire les Pères de l'Église.

¹³⁵⁵ Ennode plaide une nouvelle fois pour une rhétorique efficace. Mais de quelle efficacité, de quels « fruits » parle-t-il ? Lorsqu'on se rapporte à l'epist. 1, 6 à Faustus et à l'epist. 1, 9 à Olybrius, on constate qu'Ennode leur reproche de cultiver, non sans talent, les fleurs d'une rhétorique creuse car elle n'est pas au service de la foi et de la morale chrétiennes. Il « insinue » peut-être ici des conseils similaires, même s'il le fait de façon plus discrète.

¹³⁵⁶ Il semble *a priori* que nous ayons affaire à l'habituelle déclaration de sincérité, un lieu commun de l'amitié épistolaire fréquent chez Ennode (voir epist. 1, 12, 1 : *ego te, inlustrissime hominum, illa (...) sinceritate conuenio*). Mais cette lettre prétend justement remettre en cause ces automatismes qui sont des « vices de l'époque » : Ennode oppose en effet le discours d'éloge convenu qu'il refuse de tenir, à l'admonition franche qu'il adresse à Jean : « Je pourrais dire : tu es parvenu au faite de la connaissance (...), tu as atteint le sommet de la perfection (...). Mais tout cela, comme je l'ai déjà dit, m'est étranger ». Le ton un peu abrupt de ces conseils dément les vaines flatteries que l'on reproche souvent à Ennode.

refuserai tes lettres à aucun des savants¹³⁵⁷ afin que, ce qui m'aura échappé par ignorance, soit corrigé par ceux qui sont savants jusqu'au bout des ongles ; et pour cette raison, dépense beaucoup de sueur à cultiver l'art d'écrire afin que les vœux que j'ai conçus pour toi, eu égard aux mérites et à l'amour de ton vénérable père, arrivent à la réalisation grâce à cet effort de ta Clarté¹³⁵⁸.

XI. –Castorio et Floro Ennodius

1. Amantem¹³⁵⁹ uestri gratia deberetis releuare conloquii et amicam diligentiam testimonio reserare sermonis, quia muta caritas paene obtinet uices ingrati et per paginarum abstinentiam intercipitur uis amoris. Absentum animis sola litterarum medetur oblatio, quae quodam mentis artificio pingit scriptione quod loquitur. 2. Haec apud uos superuacuum putamus asserere, quos instituta nobilia acuunt, quibus praesto est sanguis doctrina consortium. Nihil est bonarum artium, quod nescire sine negligentiae culpa possitis, quos post lucem natalium Romanorum decus Faustus instituit. Ergo magis fatendum est, me non mereri quod postulo quam uos nescire quid debeatis offerre. 3. Domini mi, salutationis debita effusissima humilitate persoluens precor ut tandem aliquando non inmemores admonitionis et foederis rescribatis, circa quae opera pigros uos esse non conuenit, quia nec conuersationi uestrae sancta conscientia nec uber sermo potest deesse conloquiis.

11. – Ennode à Castorius et Florus

Unique lettre collective à Castorius et à Florus¹³⁶⁰ : Ennode critique leur silence épistolaire. Ils savent bien pourtant que l'épître est la seule conversation possible entre absents, qu'elle entretient l'amitié par delà les distances. N'ont-ils pas reçu l'enseignement de « Faustus, l'honneur de Rome » ?

1. Vous devriez reconforter celui qui vous aime par la faveur de votre conversation et exprimer la diligence de votre amitié par le témoignage d'un entretien parce que l'affection muette est presque l'équivalent de l'ingratitude et que l'absence de lettres entame la force de

¹³⁵⁷ Ennode suggère ici l'existence de véritables cercles littéraires. On peut y voir aussi une nouvelle allusion à l'epist. 1, 31, 1 de Symmaque : *libelli tui arguis proditorem* (« vous me reprochez d'avoir mis en circulation votre petit livre », trad. J.-P. Callu).

¹³⁵⁸ *Claritas* désigne l'éclat social d'une personne et son appartenance à la noblesse sénatoriale (*clarissimi*) : voir Quint. inst. 8, 6, 7 : *claritas generis* ; Sidon. epist. 7, 9, 7 : *ciuium claritate*.

¹³⁵⁹ XI. 1. releuare *codd.,edd.* : reuelare L || obtinet *codd.,edd.* : op- B, Vog. || uices *codd.,edd.* : uo- B ^{ac} || intercipitur *codd.* : -petur B || absentum B ^{pc} VLAO, Hart. Vog. : -tem B ^{ac} -tium DTCP, bSc. Sirm. || quod *codd.,edd.* : quos B quocum coni. Hart. || 2. possitis *codd.,edd.* : -ides B || lucem *codd.,edd.* : -ce B || 3. domini *codd.,edd.* : dum P, b || mi Hart. Vog. : mihi *codd.,bSirm. om. P, b* || effusissima *codd.,edd.* : -fussima L || pigros *codd.,edd.* : -grus B.

¹³⁶⁰ *Florus et Castorius se trouvent probablement à Ravenne où ils sont les protégés de Faustus. Si Castorius n'est connu que par cette lettre d'Ennode, nous savons que Florus exerçait à Ravenne, en 510, la charge d'avocat avec Decoratus (voir la notice prosopographique sur Florus, epist. 1, 2 note 1).*

l'amour¹³⁶¹. Seule l'offrande d'une lettre porte remède au cœur des absents¹³⁶², elle qui, par une sorte d'artifice de l'esprit, dépeint par l'écriture ce qu'elle dit¹³⁶³. 2. Mais nous pensons que ces recommandations sont inutiles pour vous que de nobles enseignements stimulent et qui êtes frères¹³⁶⁴ par le sang et la culture¹³⁶⁵. Il n'est rien, parmi les arts libéraux¹³⁶⁶, que vous puissiez ignorer sans encourir le reproche de négligence, vous qui en plus d'une glorieuse naissance avez reçu l'enseignement de Faustus, l'honneur de Rome. Il faut donc davantage avouer que je ne mérite pas d'obtenir ce que je demande, que prétendre que vous ignorez ce que vous devez offrir. 3. Mes chers Seigneurs, en exprimant avec la plus profonde humilité les devoirs de mes salutations, je vous prie, un jour enfin, de n'oublier ni mon admonition ni votre engagement et de m'écrire en retour, tâche pour laquelle il ne convient pas de vous montrer négligents parce que ne saurait manquer ni à votre conduite une sainte conscience¹³⁶⁷ ni une expression féconde à vos entretiens.

XII. – Avieno Ennodius

¹³⁶¹ Voir epist. 2, 5, 3 : *In damnum gratiae parçitas contingat ista uerborum*. (« l'économie de vos paroles porte atteinte à notre relation amicale »).

¹³⁶² Au génitif pluriel de la troisième déclinaison, la confusion entre les désinences *-um* et *-ium* est de plus en plus fréquente dans le latin tardif. Toutefois, A. Dubois remarque, à l'aide d'un relevé précis des emplois dans l'œuvre d'Ennode, qu'« il faut distinguer selon qu'il s'agit de substantifs ou de participes » (p. 239). Si les noms suivent dans l'ensemble l'usage classique, on rencontre, pour les participes substantivés, presque autant de génitifs pluriels en *-um* (42 exemples) qu'en *-ium* (49 exemples).

¹³⁶³ Ennode rappelle ici une vertu traditionnelle de l'épître qui consiste à abolir les distances et à rendre présents les absents (voir epist. 1, 11, 1 ; 1, 12, 3 ; 1, 17, 1 ; 1, 21, 1 ; 1, 23, 1 ; 2, 24).

¹³⁶⁴ Mot à mot : « vous qui avez le sang et la culture de deux frères » ; *consortium* peut être en effet le génitif pluriel de *consors* qui signifie « frère », en particulier chez les poètes (voir Ov. met. 11, 347 ; Tib. 2, 5, 24). Toutefois, une autre construction est possible si l'on considère, comme le fait A. Dubois (p. 505), une « asyndète triple » entre les derniers mots, ce qui donnerait la traduction suivante : « (...) vous qui avez le privilège du sang, de la culture, de la confraternité ».

¹³⁶⁵ L'excellence culturelle et la naissance sont, avec l'excellence morale, les critères qui définissent la « noblesse ». Voir epist. 1, 1, 5 : *Vides quantum ad unguem polita conuersatio pretiis bene nascentis adiungat ! Quod iubar sanguinis praestitit, superauit industria castigantis* ; « Tu vois quel immense mérite une conversation polie à la perfection ajoute aux vertus d'un homme bien né. Ce que la noblesse du sang a donné, le travail d'un maître l'a dépassé ».

¹³⁶⁶ Selon Sénèque, les *bonae artes*, qui sont le fondement des études libérales, sont les sciences dignes de l'homme libre car elles ne servent pas à gagner de l'argent mais à libérer l'esprit (Sen. epist. 88 ; voir aussi Cic. Arch. 4 ; inu. 1, 35 ; de orat. 3, 3, 127 ; Tusc. 2, 27). Définies par les pédagogues antiques comme les disciplines préparatoires à l'étude de la philosophie, les *bonae artes* désignent, à la fin de l'Antiquité, la matière principale des études. Leur liste fut établie par Martianus Capella, vers 420, dans les *Noces de Mercure et de Philologie*. Au nombre de sept, elles furent classées dans un ordre qui fut conservé tout au long du Moyen Âge : grammaire, rhétorique, dialectique, arithmétique, géométrie, musique, astronomie. Contemporain d'Ennode, Boèce réunit les quatre dernières dans le *quadriuium* (arts du nombre) alors que les trois premières formèrent le *triuuium* (arts de la parole). Symmaque célèbre les *bonae artes* comme les « semences de la gloire » et comme les « mères des honneurs » (voir Symm. epist. 1, 20, 2).

¹³⁶⁷ Sur les sens de *conscientia*, voir epist. 1, 1, 3 note 8. L'expression *sancta conscientia*, qui désigne une « conscience droite », se trouve notamment chez Sidoine Apollinaire (epist. 2, 7, 2). Elle confirme l'aspiration morale de l'enseignement (religieux ?) d'Ennode. Le lien entre l'éloquence et la recherche de la vertu, déjà présentée par Quintilien comme un idéal (inst. 12, 1), est un thème majeur de la *Correspondance* qui tente de mettre la culture antique au service de la morale chrétienne. Il explique aussi la présence d'extraits de ses épîtres dans de nombreux florilèges médiévaux de sentences morales (*exhortationes morales* ou *prouerbia monastica*).

1. Si¹³⁶⁸ quaeras cur silentio uestro multata non reticet prodiga frons pudoris et male interpretando inprudencia uocetur affectio, si garrulitatem meam fructu dicas cessante debuisse conpesci : ego te, inlustrissime hominum, illa quae in familia tua domestica est sinceritate conuenio, ego foederatam promissionem quasi obsidem mentis amplector. 2. Doleo quidem procuratas longi causas silentii, dum et caritas et necessitudo negligitur ; sed quia me totum sibi amor tuus uindicat, adhuc credo excusationem posse recipere quod fecisti, et purgationis tuae in hac parte causas aestimo esse, quas inuenire non possum. In bona te ualetudine degere uoti compos semper audiui. Sudorem tuum circa ornamentum generis saepe epistolaris alloquii luce tersisti. Nihil praeter contemptum monstrat, quotiens taciturnitas non habet necessitatem. 3. Ego tamen spem de responso capiens semper scripsi et sub quadam claritatis tuae praesentia legenda dictauidictaui : uisa est mihi, dum loquor, pagina¹³⁶⁹ mea te reddidisse, te sapere et tuis picta imaginibus uerba conferre. Quid esset in epistula tua dulcedinis, si eam daretur accipere, quaeso diligenter expende, quando licet a nobis procedentia, tamen quae ad te ueniunt uerba complectimur. 4. Iam, rogo, ad adfectum scriptionis erigere et ariditatem meam conloquii fluentis infunde, ut quid ministerium meum a Deo ualeat inpetrare cognoscam, si epistulas tuas aemulas paternae perfectionis accepero. Nolo metuas, quod illum formidandum doctissimis loquor et quasi ante oculos tuos in exemplum elocutionis adduco. Peritorum mos est medicorum in uenis deprehendere uires corporum et de successu hominis digitos interrogare. 5. Nec aliter incipientium possunt ingenia cognosci, nisi ut qui non debent tenerae adhuc aetati robustas declamationes, inquirentes de futura ubertate laetificent et messem peritiae in radice manifestent. Domine, ut supra, salutationis honore et reuerentia soluta spero ut mei te esse memorem si meritum non ostendit, saltem inopportunitas mea, quae est indefessa, significet.

12. – Ennode à Avienus

Première lettre à Avienus, le fils de Faustus, dont il a célébré l'accession au consulat (epist. 1, 5). Ennode reproche au jeune consul de ne pas lui écrire. Pas la moindre lettre ! La condamnation de son silence est l'occasion de rappeler les pouvoirs de l'épître qui abolit les distances (entre la Ligurie et Rome). Qu'il envoie donc quelques mots ! La situation est grave.

1. Si tu venais à demander pourquoi, puni par votre¹³⁷⁰ mutisme, un front prodigue de sa pudeur¹³⁷¹ n'observe pourtant pas le silence et si, par une interprétation abusive, l'affection était appelée impudence, si tu disais que mon bavardage aurait dû être contenu

¹³⁶⁸ XII. 1. silentio *BVL DATO* : a silentio *CP, bSirm.* || 2. degere *codd., edd.* : -rere *B* || uoti *codd., edd.* : nos *D* ^{ac} || sudorem *codd., edd.* : tu sudorem *D* || 3. tamen *codd., edd.* : tamen non *T*.

¹³⁶⁹ daretur *codd., edd.* : -rentur *D* || 4. adfectum *BVLAECPO, edd.* : effectum *D* adfectum te *T* || a deo *codd., Sirm. Vog.* : adeo *P* ¹ *, bHart.* || accepero *DATOP, edd.* : acci- *BVLC* || formidandum *codd., edd.* : -dam *V* ^{ac} || 5. cognosci *codd., edd.* : -sco *V* ^{ac} || soluta *Hart. Vog.* : saluta *Bsolita codd. saluto coni. Sc.* || saltem *codd., Vog.* : saltem *CP, bSirm. Hart.* || significet *BVLDETC, edd.* : -cetur *AO*.

¹³⁷⁰ À travers l'entremêlement du « tu » et du « vous », l'auteur s'adresse tantôt à son destinataire tantôt au groupe qu'il représente (voir epist. 1, 3 ; 7, 28 ; 9, 13). Ennode n'évoque pas seulement le « mutisme » d'Avienus mais, plus largement, celui de sa *familia*.

¹³⁷¹ La même expression est employée dans l'epist. 1, 25, 1. Elle signifie que le sens de l'honneur d'Ennode devrait lui interdire d'écrire puisqu'Avienus a gardé le silence. *Prodigus* signifie « qui prodigue », « qui gaspille ».

puisqu'il n'obtenait pas de fruit, c'est que, moi, je m'adresse à toi, ô le plus illustre des hommes, avec cette sincérité¹³⁷² qui règne chez les gens de votre maison¹³⁷³, c'est que, moi, je m'attache à la promesse que nous avons conclue comme une garantie de notre cœur. 2. Certes, je déplore les raisons invoquées d'un long silence quand sont négligés à la fois les liens de l'amitié et la parenté¹³⁷⁴. Mais comme l'amour que j'ai pour toi a tous les droits sur moi, je crois encore pouvoir accepter comme excuse ce que tu as fait et je pense que tu as sur ce point pour te justifier des raisons que je ne peux pas connaître. J'ai toujours entendu dire que tu étais en bonne santé conformément à mes vœux¹³⁷⁵. Tu as souvent, par l'éclat de ton expression épistolaire, essuyé la sueur que te donnait l'illustration de ta lignée. Mais chaque fois que le silence ne répond pas à une nécessité, il n'exprime rien d'autre que le mépris¹³⁷⁶. 3. Pour ma part, pourtant, j'ai toujours écrit avec l'espoir de recevoir une réponse¹³⁷⁷ et j'ai dicté¹³⁷⁸, en quelque sorte en présence de ta Clarté, ce qu'elle devait lire. Il me semblait, en parlant, que ma page te rendait¹³⁷⁹ présent¹³⁸⁰, qu'elle avait ta saveur et qu'elle assemblait des mots peints à ton image. Quelle serait la douceur d'une lettre de toi s'il m'était donné d'en recevoir ! Je t'en prie, pense-y scrupuleusement puisque, bien qu'ils

¹³⁷² Cette « sincérité » est une nouvelle fois ambiguë (voir epist. 1, 10, note 10) : en effet, s'il semble que nous ayons affaire à l'habituelle déclaration de sincérité qui caractérise l'amitié épistolaire, nous avons vu qu'Ennode opposait le discours d'éloge convenu, qu'il refusait de tenir, à l'admonition franche qu'il adressait à Jean (voir epist. 1, 10, 3-4 : « Je pourrais dire : tu es parvenu au faite de la connaissance (...), tu as atteint le sommet de la perfection (...). Mais comme je l'ai déjà dit, tous ces compliments me sont étrangers »). En outre, si l'on admet qu'Ennode s'adresse non seulement au jeune consul mais aussi au cercle qui rassemble, autour de Faustus, les partisans de Symmaque, on peut supposer qu'il demande des informations dont le sens nous échappe. Mais Ennode n'a pas besoin d'être plus explicite dans sa lettre puisqu'il reviendra au porteur de préciser son intention profonde que la prudence ou le respect des conventions littéraires ne lui permettent pas d'exprimer ouvertement.

¹³⁷³ La phrase pourrait être construite différemment si l'adjectif *domestica* était considéré comme un nominatif, attribut du sujet (le pronom relatif *quae*). Mais Ennode emploie dans d'autres contextes l'expression *familia domestica* qu'il utilise comme une expression figée dans laquelle *domestica* est adjectif épithète. Dans l'epist. 1, 3, par exemple, il revendique son appartenance à la *familia domestica* de Faustus qui désigne avant tout le cercle rapproché de ses amis (voir epist. 1, 3, 9 : *Audiat te, quae in conuersatione publica didiceris, familia domestica retexentem* ; « Que les gens de votre maison puissent t'entendre retracer ce que tu as appris dans les conversations officielles ! »). Il reprend donc ici l'argument qu'il avait utilisé dans l'epist. 1, 3 pour dénoncer le silence de Faustus « comme s'il était permis à un chrétien d'ignorer un mal sous lequel Rome agonise » (epist. 1, 3, 7). Le rapprochement entre ces deux épîtres permet de supposer qu'Ennode y poursuit un même objectif : être tenu au courant de l'évolution du schisme laurentien dans le règlement duquel son évêque, Laurent de Milan, et lui jouèrent un rôle déterminant (voir commentaire, chapitre 6, p. 185 sq.).

¹³⁷⁴ Ennode est un proche parent de Cynegia, la mère d'Avienus (voir chapitre 5, p. 153 sq.).

¹³⁷⁵ Voir Ov. am. 1, 484 : *uoti compos eris* (« tu verras tes vœux accomplis »).

¹³⁷⁶ Cette condamnation du silence épistolaire constitue une sentence fréquente dans les florilèges médiévaux. On peut la rapprocher d'une autre formule qui connut la même postérité : voir epist. 2, 5, 3 : *In damnum gratiae parcitas contingat ista uerborum*.

¹³⁷⁷ Cette confiance rappelle que les épîtres d'Ennode ne sont pas seulement des lettres d'art mais qu'elles s'inscrivent dans un véritable échange épistolaire, non dénué d'affectivité.

¹³⁷⁸ Le verbe *dictare* indique qu'Ennode n'écrivait pas lui-même ses lettres, même s'il lui arrivait probablement de le faire. Il les « dictait » à un copiste comme l'ont fait, avant lui, d'autres épistoliers célèbres : voir par exemple Cic. Att. 2, 23, 1 : *haec dictaui ambulans* (« j'ai dicté ces lignes tout en marchant », trad. L.-A. Constans).

¹³⁷⁹ *Reddidisse* : est une forme imitée de l'infinifit aoriste grec et n'a aucune valeur d'antériorité (voir Goelzer, *Avit*, p. 36 : « au subjonctif, le plus-que-parfait a pris d'assez bonne heure (...) la place de l'imparfait même dans des phrases où il est impossible de découvrir la moindre idée d'antériorité »).

¹³⁸⁰ Ennode rappelle, de façon plus personnelle cette fois, cette vertu traditionnelle de l'épître qui consiste à abolir les distances et à rendre présents les absents (voir epist. 1, 11, 1 ; 1, 12, 3 ; 1, 17, 1 ; 1, 21, 1 ; 1, 23, 1 ; 2, 24).

viennent de nous, nous entourons de nos soins les mots qui vont vers toi. 4. Désormais, je te le demande, réveille-toi à l'amour de l'écriture et inonde mon aridité des flots de ton entretien pour que j'apprenne à connaître ce que mon ministère peut obtenir de Dieu si je reçois de toi des lettres rivalisant avec la perfection de ton père. Je ne veux pas que tu sois rempli de crainte si je parle de ce grand homme qui fait trembler les plus doctes et si je le place, pour ainsi dire devant tes yeux, comme un modèle d'éloquence. Les médecins habiles ont coutume de saisir la force des corps en observant les veines et pour juger de l'avenir d'un homme d'interroger ses doigts¹³⁸¹. 5. On ne peut juger le génie des débutants que lorsque ceux qui ne sont pas encore capables de vigoureuses déclamations à cause de leur jeune âge, enchantent ceux qui s'enquêtent de leur futur talent oratoire et font connaître en leurs racines la moisson future de leur habileté. Mon cher Seigneur, comme je l'ai déjà dit, en m'acquittant de l'hommage respectueux de mes salutations, j'espère que, si mon mérite ne le fait pas voir, au moins mon importunité, qui est infatigable, fera entendre que tu te souviens de moi.

XIII. – Ennodius Agapito

1. Male¹³⁸² est animo, postquam magnitudo tua aequi obseruantissima et amicitiarum tenax, in hanc meae obliuionis se uertit incuriam, ut diligentiae inmemor bona melioris saeculi, quae adcesserunt de profectu honorum tuorum, fama potius quam felici epistula nuntiasset. Vbi sunt illa sanctae conscientiae tuae in conseruatione amoris ueneranda penetralia ? Quando inuenire potuisset relatu digniora animus de amantis hilaritate sollicitus ? 2. Sed quaero ne forte malignorum quispiam austrum fontibus aut petulcum animal rosetis in miserit. Nunquam enim sine offensa amicis prosper euentus absconditur ; a commotione euenit longe degentibus tacere quod gaudeas. Procul a moribus uestris malitiae facessat obscenitas ! Puto bona uestra me meruisse nescire. Qua sermonis frequentia pensabitur tale silentium ? Decedentem a desideriis amicorum nulla delenire potest cultura caritatis. 3. Haec quantauis, mi domine, nobiles scientiae tuae uerborum pingas imaginibus, raro curantur malefacta conloquiis et dolor, qui a re descenderit, sanari non potest per loquellam. Vix¹³⁸³ erit ut scribendo deleas quod scribere contempsisti. Sed reuertor ad propositum, a quo numquam est, si miseretur diuinitas, discedendum. Deo debeo, quod prospera tua, te silentium procurante, in Liguria primus agnouit. 4. Perdidisti fructum studiosae taciturnitatis. Bonorum felicitas mundi lingua celebratur ; ignorari non potest quod

¹³⁸¹ Ennode évoque ici deux modes de diagnostic. Le premier, la « sphygmologie », se traduit par l'observation des veines et définit une véritable science du pouls (voir le *De pulsibus* de Galien) ; le second consiste à examiner la courbure des doigts pour déceler les signes de quelque maladie. Les métaphores empruntées à la médecine antique illustrent l'intérêt que suscitaient les versions latines des traités d'Hippocrate, d'Oribase et de Galien, traduits dans les cercles lettrés de Ravenne auxquels Ennode était si lié (voir I. Mazzini et N. Palmieri, « L'École médicale de Ravenne : Programmes et méthodes d'enseignement, langue, hommes, 1991, p. 285-310).

¹³⁸² XIII. 1. obseruantissima *codd.,edd.* : -dissima *B* || obliuionis *codd.,edd.* : -ni *D* || conseruatione *BVLDTO,Vog.* : conuersatione *ACP,edd.* || amoris *B,Vog.* : *om. cett.* || relatu *codd.,edd.* : -to *B* || de amantis *codd.,edd.* : demeantis *D* || quaero *codd.,edd.* : uereor *prop. Hart.* || 2. forte *B,Vog.* : *om. cett.* || fontibus *codd.,edd.* : floribus *Hart.* || prosper euentus *codd.,edd.* : prospere uentus *D* || a commotione *codd.,edd.* : ad -nem *prop. Vog.* || euenit *codd.,edd.* : de- *T* || qua *B,bVog.* : quia *cett.* || 3. mi *BTAOC,Vog.Hart.* : mihi *VLD om. P,b* || post imaginibus *linea dimidia erasa in B* || re *codd.,edd.* : te *Sirm.*

¹³⁸³ potest *BVLDATO,Hart.Vog.* : poterit *CP,bSc.Sirm.* || quod *codd.,edd.* : quam *T* || 4. male alter *B,Vog.* : male *cett.* || aurea *B,Vog.* : *om. cett.* || 5. uale *add. A.*

summis accesserit. In honoribus illa magis amplectenda sunt quae redduntur : male alter ad fasces adtollitur, cuius mens inter curiae sidera lucis suae suffragia non agnoscit in titulis. Venit ad uos cana dignitas sera, sed debita. Vocavit eam lingua, quam sequitur ; exegit innocentia quam habuit aurea quondam aetate coniunctam. **5.** Sed iam redeo ad gratiam familiaris alloquii etiam post offensam. Salve, mi domine, et quod in damno promissi foederis neglexisti, restitue ubertate sermonis.

13. – Ennode à Agapitus

Première lettre à Agapitus, ami d'Ennode et peut-être parent de Faustus¹³⁸⁴. Agapitus vient d'accéder à une haute charge et, semble-t-il, à la « dignité » sénatoriale. Ennode le félicite mais il regrette d'avoir été prévenu par la renommée et non par une lettre. Condamnation du silence épistolaire qui transgresse les lois sacrées de l'amitié.

1. Mon cœur est blessé depuis que¹³⁸⁵ ta Grandeur, si respectueuse de l'équité et attachée aux amitiés, s'est tournée vers une telle négligence et un tel oubli de moi, que, sans se souvenir de notre affection, elle a laissé la renommée, plutôt qu'une heureuse épître, m'annoncer les bonheurs d'un siècle meilleur¹³⁸⁶ que les progrès de tes honneurs ont apportés. Où sont passées ces sanctuaires vénérables de ta sainte conscience¹³⁸⁷ quand il s'agissait de préserver notre amour ? 2. A quelle occasion un cœur soucieux de réjouir son ami aurait-il pu trouver nouvelles plus dignes d'être rapportées ? Mais je me demande si aucun des méchants n'a d'aventure lâché « l'Auster sur les sources » ni « la bête fougueuse

¹³⁸⁴ Agapitus, ami d'Ennode et peut-être parent de Faustus (Ennode le présente comme le *frater* de Faustus dans l'epist. 5, 26), accéda, vers 502-503, à une charge importante : les expressions *ad fasces adtollitur* et *inter curiae sidera* semblent indiquer qu'il devint sénateur bien avant d'être élu consul en 517. A. fit aussi une brillante carrière à la cour de Ravenne où il devint *patricius* à une date indéterminée (opusc. 6 : *est A. patricius*) et préfet de la Ville (Cassiod. uar. 1, 6, 32). Il reçut six lettres d'Ennode (epist. 1, 13 ; 4, 6 ; 4, 16 ; 4, 28 ; 5, 26 ; 6, 12) avec lequel il entretenait des relations d'intérêts (voir epist. 5, 26 et opusc. 8, *petitorium quo absolutus est Gerontius*). Après avoir mis à la disposition du pape Hormisdas un de ses serviteurs pour une ambassade pontificale à Constantinople (*Coll. Auellana*, 228), Agapitus s'y rendit personnellement en 525, sur l'ordre de Théodoric, avec le pape Jean I^{er}, pour demander à l'empereur Justin l'abrogation des mesures prises contre les Ariens (voir *PLRE*, « Fl. Agapitus 3 », p. 30-32).

¹³⁸⁵ Les quatre premiers mots répètent le début de l'epist. 6, 41 de Symmaque. L'expression de l'angoisse semble avoir inspiré Ennode. Symmaque y évoque l'inquiétude que lui causent « les habituelles douleurs » de sa fille (epist. 6, 41 : *male est animo, postquam filiam meam conperi consueto dolore uexari* ; « J'ai mauvais moral, depuis que j'ai appris que ma fille était secouée par ses habituelles douleurs. », trad. J.-P. Callu).

¹³⁸⁶ Chez Symmaque, les termes *saeculum* et *tempora* peuvent avoir un sens concret et désigner le pouvoir en place (voir E. Wistrand, « Textkritisches und Interpretatorisches zu Symmachus », 1972, p. 234) Ces termes sont souvent accolés, au génitif, à des substantifs exprimant l'idée de félicité et de justice (*felicitas, beatitudo, bona*) et de justice (*iustitia, aequitas*). Ils sont alors « liés à la représentation de l'Âge d'or », p. 234). Or la fin de l'épître d'Ennode justifie aussi la félicité d'Agapitus par une référence à l'Âge d'or (*aurea quondam aetate*). La traduction de E. Wistrand permettrait de déceler dans l'expression *melioris saeculi* l'intérêt d'Ennode pour l'époque (le règne) de Théodoric dont il écrivit plus tard le panégyrique. Mais cette interprétation est récusée par A. Marcone qui considère ces expressions comme des indices de l'idéologie du *bonum saeculum* inauguré par Théodose : voir *Commento storico al libro VI dell'epistolario di Q. Aurelio Simmaco*, 1983, p. 100, note a.

¹³⁸⁷ Sur le sens de *sancta conscientia*, voir epist. 1, 11 note 8.

sur les rosiers »¹³⁸⁸. Car jamais on ne cache un événement heureux aux amis sans avoir reçu offense : une violente émotion fait que ceux qui vivent au loin taisent ce qui peut réjouir. Loin de votre caractère l'indécence de la méchanceté ! Je pense que j'ai mérité d'ignorer vos succès. Mais quelle fréquence de la correspondance compensera un tel silence ? Quand un ami renonce aux désirs < de l'amitié >, aucune preuve d'affection ne peut le radoucir. 3. Mon cher Seigneur, tu auras beau colorer cela autant que tu veux avec les nobles images de ta science des mots, les méchantes actions sont rarement soignées par des entretiens et la douleur qui a découlé d'une action ne peut être guérie par le langage. Il te sera difficile de faire oublier en écrivant que tu as méprisé d'écrire. Mais je reviens à mon intention¹³⁸⁹ dont il ne faut jamais s'écarter, si la Divinité prend pitié de nous. C'est à Dieu que je dois d'avoir été le premier en Ligurie à connaître la nouvelle de tes réussites malgré ton silence volontaire. 4. Tu as perdu le fruit de la discrétion que tu recherchais. Le bonheur des gens de bien est célébré par la rumeur universelle ; on ne peut ignorer ce qui est venu s'ajouter aux plus grands. Quand on est déjà au milieu des honneurs, on doit accueillir encore plus ceux qui vous sont rendus¹³⁹⁰ : il n'est pas bien qu'un autre soit élevé aux faisceaux si, parmi les astres de la Curie¹³⁹¹, il ne reconnaît pas, dans les titres reçus, les suffrages que lui a apportés son propre éclat ; elle est venue à vous, l'auguste dignité¹³⁹², tardivement¹³⁹³ certes, mais elle vous était due ! Ce qui l'a appelée, c'est la parole, qui normalement la suit¹³⁹⁴ ; mais ce qui l'a exigée, c'est l'intégrité¹³⁹⁵ qu'elle avait pour compagne, autrefois, durant l'Âge d'or. 5. Mais je reviens maintenant à la bienveillance d'un entretien familial même après l'outrage subi. Adieu, mon cher Seigneur, et ce que tu as négligé au détriment du pacte conclu, restaure-le par la richesse de ta correspondance.

¹³⁸⁸ Voir Verg. ecl. 2, 58-59 : *Eheu ! quid uolui misero mihi ? Floribus Austrum / perditus et liquidis immisi fontibus apros* : « Hélas ! qu'ai-je voulu, malheureux ? Sur les fleurs, dans mon égarement, j'ai lâché l'Auster, et, dans les sources limpides, les sangliers ! », trad. E. de Saint-Denis). Si la référence à Virgile ne fait pas de doute, il est possible que ces expressions soient devenues proverbiales, comme le pense J. Sirmond dans son édition de l'œuvre d'Ennodius (voir son index des « *proverbia* »).

¹³⁸⁹ Voir epist. 1, 4, 2 à Faustus note 8.

¹³⁹⁰ Ennode distille des recommandations sur la conduite à tenir dans la société et dans les cercles du pouvoir, tant à Rome qu'à Ravenne. Cette attitude montre que ses préoccupations spirituelles ne doivent pas être interprétées comme un appel à se retirer du « monde ». Au contraire, Ennode définit une pratique sociale destinée à une *nobilitas* chrétienne consciente d'elle-même et ancrée dans le monde.

¹³⁹¹ Ennode reprend l'image de la « curie céleste » dans l'epist. 2, 10, 3 (voir *albo curiae caelestis* : « l'album de la curie céleste »). Cette image apparaît plusieurs fois dans la littérature patristique (voir Aug. ciu. 2, 19 : *angelorum curia* ; ps. Prosp. carn. de prou. 954 : *caeli curia*).

¹³⁹² Le terme *dignitas* s'applique ou bien à un membre du Sénat (il est alors souvent accompagnée de l'épithète *senatoria*) ou bien simplement à un membre de l'ordre sénatorial (voir G. Dagron, *Naissance d'une capitale*. 1974, p. 162-163 ; A. Chastagnol, *Le Sénat romain à l'époque impériale*, 1992, p. 358-368).

¹³⁹³ Cette indication ne prouve pas qu'Agapitus soit âgé. Sa carrière se terminant en 526, il ne peut être un vieillard en 503. Ennode veut seulement dire que la dignité aurait pu ou dû venir plus tôt. En effet, certains consuls sont très jeunes, comme Avienus, le fils de Fauste, qu'Ennode présente comme un *puer-senex* (voir epist. 1, 5, 7).

¹³⁹⁴ Ennode veut-il dire que l'excellence oratoire est la cause du succès d'Agapitus ? C'est en tout cas l'éloquence qui a appelé Agapitus à recevoir cette dignité, alors que, normalement, la parole se déploie une fois la dignité obtenue. Cette inversion souligne l'importance de l'art oratoire dans la carrière des honneurs.

¹³⁹⁵ Dans l'ensemble de ce passage, Ennode justifie la promotion sociale d'Agapitus non par son origine sociale mais par son excellence oratoire et, surtout, par son excellence morale, son *innocentia*. Une fois encore apparaît l'importance du critère culturel et moral dans la conception de la *nobilitas* défendue par Ennode (voir Salzman, p. 19-68 : « Defining the Senatorial Aristocracy ».).

XIV. – Ennodius Fausto

1. Nollem¹³⁹⁶ fateor morarum causas aperire, ne animus meus sera in pacem cum laetitia reductus maesta iterum relatione turbetur et habeam tristitiae meae rediuiuum in narratione principium. Paene enim sibi debet angustias suas, qui earum relegere transacta non refugit. Quis ad calcem perductas anxietates suas reparat intempestiui necessitate sermonis ? 2. Sed uobiscum mihi et cum proposito rerum fides est, quibus debetur in replicatione ex quacumque causa sinceritas. Patior libens aculeos reuocati maeroris, dummodo ueritati nil pereat, et ne per uitium tenerae mentis paginam falsitate dehonestem, sponte fero quod refero. 3. Sancti episcopi patris uestri prope in dubium salus deducta me tenuit, in cuius aegritudine quamuis cuncta inlacrimaret ecclesia, me tamen specialis maeror adflixit, qui eius debeo plus amori. Vidi pacem ciuitatis urgente discordia urbis nostrae limina transcendentem et ab oculis nostris quasi incertum aliquod aut uagum numen elapsam. Sed sufficiat tristibus stricta narratio.

4. Iam ad bonam ualetudinem sancti patris salus optanda et diligenda respirat. Nam ubi mens mea ad stationem rediit, statim¹³⁹⁷ iussa respexit. Pueros destinaui, qui fideli me de prosperitate culminis uestri uel totius sanctae domus relatione perdoceant. Pendeo rursus et inter spem et metum dubia aestimatione dstringor, cui necesse est de alterius parentis esse prosperitate sollicitum. 5. Quis ad curas meas se porrigat ? Quis aestus aequiperare ualeat tali diuisione distracti ? Sed haec ad deum iustius reportantur, cuius clementiae est uota uincere supplicantium et fluctuantibus portum parare desideriiis. Interim ad usum reuertor querelarum. Paginas uestras ilico me suggero subsequi debuisse et ad solacium meum uel propter recentem petitionem scripta prorogari, ne in ancipiti de protectione uestra animus meus pependisset auditu. 6. Sed hanc credo culpam scriptionis emendari posse frequentia. Superest ut diuinitas a uobis ea indicari faciat quae iuuat agnosci. Domine mi, effusam salutem reuerentiae uestrae dicens precor ut quae mandaui suggerenda adipiscantur effectum.

14. – Ennode à Faustus

Sixième lettre à Faustus. Ennode ne tient pas à rappeler les tristes événements (le schisme laurentien ?) qui avaient chassé la paix de la Ville. A présent, la paix est revenue et la santé du saint Père (le pape Symmaque ?) ne suscite plus d'inquiétude. Mais Ennode aimerait bien recevoir des nouvelles de Faustus, juste quelques lignes, pour apaiser ses craintes attisées par les rumeurs.

1. Je ne voudrais pas, je l'avoue¹³⁹⁸, découvrir les raisons de mes retards afin d'éviter qu'un triste récit¹³⁹⁹ ne trouble à nouveau mon esprit qui goûte la joie tardive d'avoir retrouvé

¹³⁹⁶ XIV. 2. rerum *codd.,edd.* : om. A || fides *codd.,edd.* : -dis B || maeroris *codd.,edd.* : memoris *prop. Hart.* || ueritati *codd.,edd.* : deitati A || 3. inlacrimaret *codd.,edd.* : -met A || urgente *codd.,edd.* : -tem A || discordia *codd.,edd.* : -die V ^{ac} || aliquod *codd.,edd.* : -quot *Sirm.*

¹³⁹⁷ 4. pendeo *codd.,edd.* : -deant A ^{ac} || aestimatione *codd.,edd.* : stematione B || 5. aestus aequiperare *codd.,edd.* : aestu saequiperare B || ad usum *codd.,edd.* : adsum B ^{ac} || ancipiti *BVDETCP,edd.* : accipienti LA || 6. mi *DATCP,edd.* : mihi *BVL* || ualete *add. A.*

¹³⁹⁸ Le début de l'épître développe une antithèse sur plusieurs phrases : *nollem, fateor, morarum causas aperire (...). Sed uobiscum (...)*. Lorsqu'il est opposé à une particule adversative (ici *sed*), le verbe *fateor* subit une dégradation particulièrement sensible

la paix et que mon récit ne me fasse revivre le point de départ de ma tristesse. Car il se doit presque à lui-même ses propres angoisses celui qui ne refuse pas d'évoquer à nouveau ce qui en elles appartient au passé. Qui donc, une fois ses sujets d'anxiété parvenus à leur terme¹⁴⁰⁰, irait les réveiller par la nécessité d'un entretien intempestif ? 2. Mais j'ai confiance en vous et en notre objectif politique¹⁴⁰¹ auquel on doit, en le retraçant, la sincérité sur chaque point. Je supporte de bon gré les aiguillons de la tristesse passée pourvu que rien ne soit perdu pour la vérité et pour éviter que, par la faute d'un cœur trop tendre, je ne déshonore ma lettre par un mensonge, je supporte volontairement ce que je vous rapporte. 3. La santé¹⁴⁰² du saint évêque, votre Père, presque arrivée à un point critique, m'a absorbé et, bien que l'Église entière se lamentât sur sa maladie, je fus pourtant accablé d'une tristesse toute particulière, moi qui dois davantage à son amour. J'ai vu la paix de la cité quitter l'enceinte de notre ville¹⁴⁰³ sous la pression de la discorde et échapper à nos yeux comme une divinité hésitante et vagabonde. Mais qu'une brève narration suffise à de tristes événements¹⁴⁰⁴ !

4. Désormais, la santé – à souhaiter autant qu'à chérir – du saint Père aspire à un heureux rétablissement. Ainsi donc, dès que mon esprit eut regagné son poste, il s'est aussitôt concentré sur vos ordres. J'ai envoyé de jeunes serviteurs pour m'informer, par un récit fidèle, de la prospérité de votre Grandeur et de celle de toute votre sainte maison. Mais je suis à nouveau dans l'attente et partagé par l'incertitude entre l'espoir et la crainte¹⁴⁰⁵, car c'est pour moi une nécessité de me préoccuper du bonheur d'un second père¹⁴⁰⁶. 5. Qui

dans les antithèses (voir Dubois, p. 504 : « Les verbes *fateor* et *confiteor* offrent un cas d'usure remarquable : à force de servir de parenthèses, ils ont perdu leur sens verbal et sont devenus les équivalents de simples particules, comme *quidem* ou *profecto* »).

¹³⁹⁹ L'évocation de la *discordia*, la disparition de la paix et l'inquiétude pour le « saint évêque » nous semblent devoir être interprétées comme des allusions – caractéristiques du style épistolaire – au schisme laurentien et, si l'on en croit le *Liber Pontificalis*, aux troubles violents qui l'ont accompagné (voir Lib. pontif. 53. 5, p. 260-261). Notre interprétation permettrait de dater cette épître après le règlement du schisme, c'est-à-dire, au plus tôt, après le concile de novembre 502 qui leva les accusations portées contre Symmaque. Ennode évoque ce souvenir par prétérition puisque le « triste » rappel de ces événements (*maesta relatione*) qu'il ne veut pas voir ressurgir occupe pourtant tout la première partie de la lettre.

¹⁴⁰⁰ Cette expression est d'origine proverbiale : voir Otto, p. 67 : voir par exemple Cic.Lael. 101 : *ad calcem, ut dicitur, peruenire*.

¹⁴⁰¹ Le caractère politique de l'action d'Ennode et de Faustus est évoqué dans l'expression *proposito rerum*, même si le contenu de ce *propositum* n'est pas explicité (voir epist. 1, 4, 2, p. 304, note 8).

¹⁴⁰² Les inquiétudes qui pèsent sur la santé (*salus, ualetudo, prosperitas*) de l'évêque, de Faustus et de ses proches semblent avoir, à côté d'une signification littérale, une signification métaphorique qui est caractéristique du style allusif des épîtres. En effet, « la santé dégradée » du saint Père coïncide avec un schisme dans lequel les partisans de Symmaque ont vu une remise en cause du pouvoir du Siège romain et de « l'Église entière » (voir commentaire, chapitre 6, p. 187).

¹⁴⁰³ On devine une réminiscence littéraire dans cette représentation de la Paix quittant la ville « sous la pression de la Discorde (...) comme une divinité hésitante et vagabonde » (voir Aristophane, *La Paix*, 221-223 : « Hermès : (...) je ne sais si jamais vous reverrez la Paix / Trygée : Mais où est-elle donc partie ? / Hermès : Polémos l'a jetée dans un antre profond », trad. H. Van Daele).

¹⁴⁰⁴ Cette phrase constitue une sentence. L'analyse rythmique des derniers mots [*stricta narratio*] permet d'y reconnaître une des clausules préférées d'Ennode : le double crétique – U – / – U – (voir Fougnes).

¹⁴⁰⁵ *Inter spem et metum dubia* : on reconnaît une discrète réminiscence de l'*Enéide* mettant en scène les Troyens qui, après le festin, se souviennent de leurs compagnons morts (voir Verg. Aen. 1, 217-218 : *amissos longo socios sermone requirunt / spemque metumque inter dubii* (...), ils s'interrogent longuement sur leurs compagnons perdus, partagés entre l'espoir et la crainte », trad. J. Perret).

¹⁴⁰⁶ Bien que Faustus soit parent d'Ennode par alliance (epist. 1, 5 note 2), Ennode évoque plutôt ici une « parenté idéologique ». Faustus est en effet la principale figure de l'aristocratie consulaire à soutenir Symmaque. En outre, après avoir parlé

pourrait venir au devant de mes soucis ? Qui pourrait égaler les troubles d'un homme ainsi écartelé¹⁴⁰⁷ ? Mais il est plus juste de ramener ces soins à Dieu dont la clémence a pour propre d'aller au-delà des vœux de ceux qui le supplient et d'offrir un havre¹⁴⁰⁸ aux agitations de leurs désirs. En attendant, je reviens à mes plaintes habituelles. Je soutiens que vos lettres auraient dû me suivre immédiatement¹⁴⁰⁹ et que, pour ma consolation ou en raison de ma récente demande, vous auriez dû payer d'avance le tribut de vos lettres pour éviter que mon cœur ne fût suspendu, au sujet de votre départ, à des oui-dire incertains¹⁴¹⁰. 6. Mais je crois que cette faute peut être réparée par la fréquence de la correspondance. Il reste à souhaiter que la divinité ne vous fasse¹⁴¹¹ écrire que ce qu'il est agréable d'apprendre. Mon cher Seigneur, en vous adressant avec effusion le salut dû à votre Révérence, je prie que les requêtes que j'ai recommandé de porter à votre connaissance obtiennent leur effet.

XV. – Floriano Ennodius

1. Idem¹⁴¹² est terminum in adrogantia non tenere quod in humilitate transcendere. Supercilii affectus est iusto amplius esse subiectum ; familiare est grauer hiantibus nouas inuenire blanditias, et grandis coturnus in eloquentia simulare formidinem uel examen metuere de laude securum. Ego uero diligentiam proposito inpendere, si sanguini non deberem. 2. Suscepi epistolam tuam Romana dote locupletem et stilum Latiarem in ipsa principiorum luce monstrantem, cui me respondere obponente manus inscitia coegit affectio, cum diu esset quod antiquauerat apud me scribendi studium spes tacendi et in locum gloriae silentium computabat. Sed nisi respondissem, nescires te esse deprehensum, quod minus fabricatis ingeniis, artifici facundia et fuco Romuleae calliditatis inluseris. Non aequa ad secundum uirtus est politae laminae et eius quam rubigo possederit, nec parem conflictum usus potest et torpor adsumere. 3. Nunc epistolae breuitate contentus ad salutationis¹⁴¹³ debita me conuerto, quod eloquio non potui, gratia pensaturus, reddendo

du « saint évêque », Ennode présente Faustus comme un *alterius parentis*. Cette expression suggère qu'Ennode considère aussi le « saint évêque » comme un *parens*, alors qu'il n'existe entre eux aucun lien familial.

¹⁴⁰⁷ Cette phrase illustre le goût d'Ennode pour l'hyperbate (Dubois, p. 510). La séparation du substantif *aestus* et de son complément *distracti* donne plus de force à l'expression de son trouble intérieur.

¹⁴⁰⁸ Notre traduction ne parvient pas à restituer totalement les sonorités (allitération en [v] puis en [p]) et le rythme des deux expressions symétriques : *uota uincere // portum parare* (« vaincre les vœux » // « préparer un port »).

¹⁴⁰⁹ Le préfixe *sub-*, dans le verbe *subsequi*, insiste sur l'immédiateté que traduit l'adverbe de temps *ilico*.

¹⁴¹⁰ Cette nouvelle hyperbate – ici séparation du substantif *auditu* et du qualificatif *incipiti* – exprime avec une force particulière l'incertitude d'Ennode.

¹⁴¹¹ Le verbe *facere*, employé avec l'accusatif et l'infinitif passif, introduit un type de « proposition infinitive qu'on pourrait appeler impérative » (Dubois, p. 464). Il y a trois autres exemples de cette construction dans les livres 1 et 2 : epist. 1, 3, 4 : *quae ex sua fecit miseratione transferri* ; epist. 1, 7, 2 : *facinus credi facis* ; epist. 1, 22, 3 : *denegari paginas faciat*.

¹⁴¹² XV. 1. uero *codd., Sirm. Hart.* : -ri *B, Vog.* || inpendere *codd., edd.* : om. *A* || 2. antiquauerat *codd., edd.* : antiquum erat *A* || computabat *codd., edd.* : -potabat *B* || quod minus *codd., edd.* : quominus fortasse || fuco *BVDTCP^{PC}* : succo *P^{ac}*, *bSirm.* || calliditatis *codd., edd.* : caliditate *A* || secundum *codd., edd.* : secundam *B*

¹⁴¹³ 3. conuerto *codd., edd.* : committo *A* || potui *BTCP, edd.* : potuit *VLDA* || occupationi *codd., edd.* : -ne *A* || pulsati *codd., edd.* : -tum *A* || ualete *add. A.*

amicitiam pro schemate et pompa sermonum. Ecce quantum occupationi subducere potui, celer scripsi. Dabit Deus ut, si responsa desideras, uacuum curis pulsati pectus inuenias.

15. – Ennode à Florianus

Première lettre à Florianus, jeune parent d'Ennode¹⁴¹⁴. Les prouesses rhétoriques de Florianus sont exemplaires, ampoulées à souhait et dignes de Romulus. Que Florianus comprenne ! Ennode n'a plus le loisir de s'intéresser à ces vanités.

1. C'est la même chose de ne pas garder une limite dans l'arrogance et de la dépasser dans l'humilité¹⁴¹⁵. C'est un sentiment d'orgueil que d'être soumis plus qu'il ne faut. Il est coutumier aux gens qui ouvrent grand¹⁴¹⁶ la bouche d'inventer des séductions extraordinaires et le grand style¹⁴¹⁷ tragique consiste dans l'éloquence à simuler la crainte et à redouter la critique quand on est sûr de la louange. Quant à moi¹⁴¹⁸, je consacrerai mon zèle à ma vocation¹⁴¹⁹ si je ne le devais pas déjà à notre sang. 2. J'ai reçu ta lettre riche du génie romain et qui manifeste le vrai style latin dans l'éclat même de tes débuts, à laquelle – même si mon ignorance me l'interdit – mon affection m'a contraint de répondre bien qu'il y

¹⁴¹⁴ Ce parent d'Ennode (*si sanguini non deberem*) est encore jeune si l'on en croit l'expression « l'éclat de tes débuts » (*principiorum luce*) mais aussi le ton dédaigneux du diacre de Milan à son égard. Faute d'indications plus précises, J. R. Martindale propose deux possibilités : si le ton de ces deux épîtres nous paraît écarter son hypothèse d'une identification avec Valerius Florianus (Préfet de la Ville de Rome de 491 à 518), sa seconde hypothèse est plus probable puisqu'elle suppose une identification avec un *uir spectabilis* (voir *PLRE*, « Florianus 2 », p. 480) qui fut peut-être *referendarius* auprès de Théodoric (voir Cassiod. *uar.* I, 5). Toutefois, si Florianus était effectivement très jeune à l'époque de cette lettre, il pourrait être identifié avec le futur abbé du *monasterium Romenum* (près de Milan) qui fut baptisé par Ennode qu'il considérait comme son père spirituel (epist. *Austrasicae* 5, 4). Cet abbé, qui disparaît après 561, est probablement, en 544, le destinataire d'une lettre d'Arator, un des élèves d'Ennode, qui célèbre sa culture et sa bibliothèque, ce qui correspondrait assez bien à son épître « riche du génie romain », si l'on en croit Ennode (voir *PCBE II*, « Florianus 2 », p. 845-846).

¹⁴¹⁵ Cette épître, qui devrait être consacrée à l'éloquence de Florianus, débute par une succession de sentences sur l'humilité : Ennode quitte le champ de la rhétorique pour celui de la morale chrétienne.

¹⁴¹⁶ L'*oratio hians* est d'abord le style « avec hiatus », c'est-à-dire le style décousu (rhet. *Her.* 4, 18 : *ea (=conpositio) conseruabitur, si fugiemus crebras uocalium concursiones quae uastam atque hiantem orationem reddunt* ; « on parvient à ce résultat (=l'agencement du discours) en évitant les trop nombreuses rencontres de voyelles qui créent dans le discours des ruptures et des hiatus », trad. G. Achard ; Quint. *inst.* 8, 6, 62 : *aspera et dura et dissoluta et hians oratio* ; « le style âpre et dur et lâche et décousu », trad. J. Cousin). Mais il semble que l'*oratio hians* désigne ici plus généralement le style maladroît par opposition au style élevé.

¹⁴¹⁷ Les « cothurnes » sont des chaussures hautes à l'usage des acteurs tragiques : ils s'opposent aux *socci* (les brodequins utilisés par les acteurs comiques) parce qu'ils sont montés sur une épaisse semelle de bois qui grandit les personnages (Hor. *ars* 280 : *Aeschylus (...) docuit magnumque loqui nitique cothurno* ; « Eschyle enseigna à parler d'une voix puissante et à monter sur le cothurne », trad. F. Villeneuve). Par extension, l'adjectif *coturnus* s'applique au style sublime de la tragédie (Quint. *inst.* 10, 1, 68 : *grauitas et coturnus et sonus Sophocli* ; « la gravité, le cothurne et le ton de Sophocle », trad. J. Cousin). Sidoine Apollinaire utilise cette expression lorsqu'il célèbre « ceux que le style sublime de l'éloquence latine a rendus célèbres » (epist. 2, 9, 4 : *hi coturno Latiaris eloquii nobilitabantur*).

¹⁴¹⁸ Pour une justification de la leçon *ego uero*, voir « Prolégomènes », p. 282, notice 7.

¹⁴¹⁹ En l'absence de toute précision d'Ennode, nous pensons qu'il s'agit non pas d'un « projet » de Florianus (lequel d'ailleurs ?) mais du *propositum* d'Ennode, son « mode de vie religieux », sa fonction ecclésiastique, auxquels il se consacrerait s'il n'avait pas une dette par les liens du sang (voir epist. 1, 4, 2 à Faustus note 8).

eût longtemps que¹⁴²⁰ l'espoir de me taire avait supprimé en moi le goût d'écrire et donnait au silence la place de la gloire¹⁴²¹. Mais si je n'avais pas répondu, tu ne saurais pas que tu as été pris sur le fait¹⁴²² d'avoir joué avec des inventions artificielles, une éloquence habile et le fard digne de la rouerie de Romulus¹⁴²³. Pour couper, l'efficacité d'une lame bien polie n'est pas égale à celle dont la rouille a pris possession¹⁴²⁴ ; l'entraînement et la torpeur ne peuvent lutter à armes égales. 3. A présent, me contentant d'une lettre brève, je me tourne vers les devoirs de la salutation pour compenser la faiblesse de mon éloquence par mon affection, répondant par l'amitié aux figures¹⁴²⁵ et à la pompe de tes propos¹⁴²⁶. Voilà ! Autant que j'ai pu me soustraire à mes occupations, je me suis hâté de t'écrire. Dieu t'accordera, si tu désires des réponses, de trouver libre de soucis le cœur d'un homme tourmenté¹⁴²⁷.

XVI. – Floriano Ennodius

1. Illud¹⁴²⁸ fraternitas tua amori meo potuisset inpendere, quod uera liberalitate cum tribuentis conpendio proficeret et pudori, in ea scilicet parte, ut cum indices studii mei

¹⁴²⁰ La conjonction *quod* est parfois substituée à *ut*, à *cur*, à *cum* ou ici *ex quo* dans le latin tardif (voir Goelzer, *Jérôme* p. 381 et Dubois, p. 452). Nous trouvons un emploi identique dans l'epist. 1, 16, 4 : *cum diu sit quod* (= *cum, ex quo...*).

¹⁴²¹ Cette précision tendrait à prouver qu'Ennode ne cultive plus « depuis longtemps » les arts libéraux : n'est-ce qu'une question de temps ou bien son ministère religieux lui interdit-il de s'occuper de rhétorique (voir epist. 1, 16, 4 : *diu sit quod oratorium schema affectus a me orationis absciderit et nequeam occupari uerborum floribus, quem ad gemitus et preces euocat clamor officii* ; 2, 6, 5 : *me quondam studiorum liberalium adhuc nouitate gaudentem*) ? Si les diacres n'étaient pas contraints, semble-t-il, d'abandonner toute activité littéraire, Ennode semble profiter ici de sa fonction pour se dispenser d'une réponse trop longue et se débarrasser d'un correspondant prétentieux qu'il congédiera bien vite (voir epist. 1, 16).

¹⁴²² Pour une explication de la leçon *Quod minus*, voir « Prolégomènes », p. 282, notice 8.

¹⁴²³ Ennode considère la rhétorique comme une activité vaine lorsqu'elle n'est pas mise au service de la morale chrétienne (voir epist. 1, 6 ; 1, 9). L'éloquence de Florianus est comparée à la fourberie de Romulus ! La critique est sévère et il n'est pas étonnant qu'elle ait suscité la colère de Florianus (voir epist. 1, 16).

¹⁴²⁴ L'image d'une « lame bien polie » et de la « rouille du langage » est une réminiscence de Sidoine Apollinaire : voir M. Banniard, « La rouille et la lime : Sidoine Apollinaire et la langue classique en Gaule au V^e siècle », 1992, p. 413-427.

¹⁴²⁵ Le terme *schemata* désigne les figures de rhétorique (voir Quint. inst. 4, 5, 4). Mais par extension, il prend le sens péjoratif d'« enflures oratoires » et de « fictions rhétoriques », en particulier dans la littérature chrétienne (voir Sidon. epist. 7, 9, 2 : *poetica schemata*, « les fictions de la poésie », trad. A. Loyen). Ennode emploie six fois le terme *schemata* dans son œuvre et toujours dans un sens négatif (voir opusc. 2, 104 : *sylogismos a me sermonum et schemata non quaeratis*, « ne me demandez pas des syllogismes ni des figures de rhétorique »).

¹⁴²⁶ Le ton est de plus en plus vif à la fin de l'épître : en valorisant la « brièveté » et « l'affection » de sa lettre, Ennode dénonce l'éloquence artificielle de son correspondant. Les recommandations rhétoriques (simplicité de l'expression) sont étroitement liées à l'enseignement moral (dénonciation du mensonge).

¹⁴²⁷ *Curis* peut être à la fois complément de *uacuum* (voir Cic. diu. 2, 27 ; fin. 2, 30 ; Tusc. 3, 9 : *curis uacuus*) et de *pulsati*. Dès lors, l'expression *uacuum curis pulsati pectus* traduit un paradoxe (mot à mot : « le cœur vide de soucis d'un homme tourmenté par les soucis »), un *adynaton* qui manifeste l'impossibilité pour Ennode d'écrire aujourd'hui à Florianus une lettre différente de celle-ci (voir E. Dutoit, *Le thème de l'adynaton dans la poésie antique*, 1936, p. 154-161).

¹⁴²⁸ XVI. 1. cum tribuentis *BVLDA,edd.* : contribuentis *TCP,b* || teneres *codd.,edd.* : -bres *B* || suspenderes *CP,edd.* : -ris *BVLDA* || labefactat *codd.,edd.* : -facta *L* || aestimat *codd.,edd.* : exti- *D* || 2. rescripseram *B,Hart.Vog.* : re- *om. P* ¹, *bSirm.* || faceres

litteras iam teneres, ab scriptionis te cura suspenderes. Quisquamne coloratis frontem pingit inlecebris et famam ualida inpugnatione labefactat, nec manifesta excusatione contentus male credulae conscientiae sufficere non aestimat quod probauit ? **2.** Qui uario sapore conloquii edacium amicorum fauces inritat, ut dum blanda subicit, definita permutet ? Nam postquam me silentium amare rescripseram, quasi pro allegationis responso prolixiores paginas inpetraui et diu forte repositum post negationem meam eloquii uber elicui. Quid faceres, si certamina promississem, si studiorum tuorum feruorem quocumque dente incautus adtingerem nec mei idoneus aestimator penetralia tuta seruarem ? **3.** Adhibita, credo, aduersus me fuisset Tulliani profunditas gurgitis, Crispi proprietates, Varroniselegantia, nec in ulla inuenissem parte subsidium, cui nec illud profuit, quod scribendi contentiones, nec cum reticerem lacessitus, effugi. Me etsi peritiae conscientia et conscientiadicens uigor adtolleret, post diuersa¹⁴²⁹ scribentum discrimina laudem, quam multo sudore uos petitis, formidarem. **4.** Huc adcedit, quod rhetoricam in me dixisti esse uersutiam, cum diu sit quod oratorium schema affectus a me orationis absciderit et nequeam occupari uerborum floribus, quem ad gemitus et preces euocat clamor officii. **5.** Delenifica ergo et malesuada conpesce conloquia. Si ficta sunt quae scribis et peniculo decorata mendacii, muta propositum uel posteaquam uides mentem innotuisse qua feceris. Si uera sunt et a iudicii lance descendunt, profundo ea pectoris include secreto, ut reuerentiam diligentiae, dum amico res integras seruas, exhibeas. Mihi immutabile cor custodiens alios demulce conloquii. **6.** Ecce epistolae modum, dum productae paginae cupio respondere, transcendere. Sed non est culpa speciali plectenda supplicio, quae in erratis habet auctorem. Domine mi, salutationem debendam restituens, precor, ut si desideris meis, quae de amore taciturnitatis concepi, pernix te scrutator interseris, saltem occupationibus, quibus inpedimur, ignoscas.

16. – Ennode à Florianus

¹⁴³⁰
Deuxième lettre à Florianus. Ce dernier a répliqué, semble-t-il, à la précédente lettre d'Ennode. Mais sa réponse est restée ambiguë : a-t-il critiqué en retour le style maniéré d'Ennode ou a-t-il envoyé des louanges excessives et, par la même, hypocrites ? Dans les deux cas, Florianus a eu tort. Qu'il réserve à d'autres, désormais, le charme de ses lettres !

1. Ta Fraternité aurait pu accorder à mon affection ce qui aurait aussi, par une authentique générosité, constitué, en même temps qu'un gain de temps pour le donateur, un profit pour la modestie, en ce sens, bien entendu¹⁴³¹, que, ayant déjà en mains la lettre qui témoignait de mon empressement, tu pouvais te dispenser du soin de m'écrire. Y a-t-

codd.,edd. : -ceris B || incautus *codd.,edd.* : -caustus B^{ac} || aestimator B,*edd.* : exesti- VLexisti- DATCP || 3. crispi B,*Hart. Vog.* : crisippi *codd.* chryspii bchryssippi *Sirm.* || varronis BVL DAT,*Sirm. Hart.* : maronis CP², bVog. || elegantia *codd.,edd.* : eloquentia elegentia D.
¹⁴²⁹ 4. quem *codd.,edd.* : quod A || 5. conloquia B,*edd.* : -quii *codd.* || scribis *codd.,edd.* : -bes B || mendacii *codd.,edd.* : -datio B^{ac} || uides *codd.,edd.* : -dis B¹ || mentem *codd.,edd.* : mentem *uncis incl. Sirm.* || qua B,*Hart. Vog.* : quae *codd.,Sirm.* qua ea *prop. Hart.* || pectoris *codd.,edd.* : peccatoris B¹ || demulce *codd.,edd.* : -cens D. || 6. debendam *codd.,edd.* : -uendam B || saltem *codd.,edd.* : -tem V || inpedimur *codd.,edd.* : inpen- B^{ac} T.

¹⁴³⁰ Voir epist. 1, 15, p. 336, note 1.

¹⁴³¹ L'adverbe *scilicet* ouvre ici une parenthèse ironique.

il¹⁴³² donc quelqu'un qui peint son front de séductions trompeuses et ruine une réputation par une attaque¹⁴³³ violente et, sans se contenter d'une excuse évidente, ne croit pas – à tort – que les preuves qu'il a données suffisent à une conscience disposée à le croire ? 2. Qui, par la saveur variée de son entretien, irrite le gosier de ses amis voraces au point de changer totalement le pacte conclu¹⁴³⁴ en distillant des paroles flatteuses ? Car après t'avoir répondu que j'aimais le silence¹⁴³⁵, comme en guise de réponse à mon allégation, j'ai obtenu des lettres plus longues et j'ai fait couler, suite à mon refus, la source de ton éloquence que tu avais peut-être longtemps mise en réserve. Que ferais-tu si je t'avais promis des combats, si je portais imprudemment un quelconque coup de dent à la ferveur de tes études et si, juge lucide de moi-même, je ne gardais pas une prudente réserve ? 3. Auraient été, je crois, utilisées contre moi la profondeur abyssale de Tullius, la propriété des mots de Crispus, l'élégance¹⁴³⁶ de Varron¹⁴³⁷ et je n'aurais trouvé nulle part de soutien, moi qui n'ai rien gagné même à éviter les rivalités stylistiques, même pas en me taisant quand j'étais attaqué¹⁴³⁸. Même si la conscience de mon habileté et ma vigueur oratoire me donnaient du courage, en considérant les divers périls que courent les écrivains, je redouterais la gloire que vous vous recherchez avec beaucoup de sueur. 4. À cela s'ajoute le fait que tu as dit que la rhétorique, en moi, était artifice¹⁴³⁹ alors qu'il y a longtemps que¹⁴⁴⁰ l'amour de

¹⁴³² Ennode utilise à plusieurs reprises *quisquamne* formé du pronom indéfini *quisquam* et de la particule interrogative *ne* : epist. 1, 17, 1 ; 2, 2, 2.

¹⁴³³ Ce terme juridique est employé pour la première fois par Cicéron dans sa *Correspondance* : voir Att. 4, 3, 3.

¹⁴³⁴ C'est-à-dire les conditions du pacte d'amitié qui veut franchise et bienveillance.

¹⁴³⁵ « L'amour du silence » prend le contre-pied de l'habituelle « condamnation du silence ». Ennode souligne à trois reprises son goût pour le silence, dans des épîtres sévères qu'il adresse respectivement à Florianus (epist. 1, 16), Astyrius (epist. 2, 12) et Avienus, le fils de Basilius (epist. 2, 28). Ce thème correspond généralement à des relations difficiles, un vif mécontentement, voire le désir de rompre la relation épistolaire.

¹⁴³⁶ Voir rhet. Her. 4, 17 : *elegantia est quae facit ut unum quidque pure et aperte dici uideatur. Haec distribuitur in Latinitatem et explanationem* (« l'élégance est ce qui fait que chaque idée paraît exprimée dans une langue pure et intelligible. On y distingue correction du latin et clarté », trad. G. Achard).

¹⁴³⁷ Pour une explication de la leçon *Varronis*, voir « Prolégomènes », p. 283 notice 9.

¹⁴³⁸ Deux interprétations grammaticales sont possibles : suivant la première – que nous avons retenue – on verra dans cette phrase une succession de *nec* au sens de *ne... quidem*. La traduction littérale sera alors : « moi qui n'ai rien gagné à fuir les controverses littéraires, pas même lorsque je gardais le silence étant provoqué ». La seconde hypothèse est de considérer que *profuit* a un double sujet introduit par *nec* (*illud quod* + ind.)... *nec* (*cum* + subj.)... : selon A. Dubois, « les anacoluthes ne surprennent pas chez un écrivain qui use (...) de telles licences dans la construction des phrases ; et il serait certainement excessif d'imputer toutes ces fautes aux seuls copistes » (p. 513). Si nous pensons avec A. Dubois que les copistes ne sont pas responsables de ces constructions inattendues, nous préférons les considérer non pas comme des « fautes » mais comme une recherche de *uariatio* stylistique.

¹⁴³⁹ *Versutia* a souvent un sens péjoratif dans le latin tardif (voir Sidon. epist. 6, 2, 2 : *spiritalis animae serenitatem saecularium uersutiarum flatibus turbidare*, « troubler la sérénité de son âme éprise de spiritualité du souffle des astuces en usage dans le siècle », trad. A. Loyen). Comme Sidoine, Ennode oppose la superficialité de la *uersutia* aux profondeurs de la spiritualité chrétienne. Mais Florianus pouvait-il ignorer la valeur péjorative du mot *uersutia* ? Et pouvait-il croire que ce terme fit réellement plaisir à son correspondant ? Ce terme fait planer un doute sur l'intention réelle de Florianus : ne s'était-il pas en fait moqué du style d'Ennode, n'appréciant que modérément les « leçons » distillées par ce dernier dans son précédent courrier (voir epist. 1, 15) ? La réponse peu amène d'Ennode montre que celui-ci n'était peut-être pas dupe des « compliments » de Florianus. Quoi qu'il en soit, dans la première lettre d'Ennode comme dans la réponse de Florianus, les critiques étaient restées feutrées, implicites, empreintes de l'éloquence policée qu'exigent les échanges entre lettrés. Cette seconde lettre d'Ennode est donc d'un autre niveau, celui de la direction spirituelle et de la relation sincère qui doivent caractériser les *familiares paginae*. L'epist. 1, 16 illustre parfaitement la remarque d'Ennode à Jean

l'oraison m'a éloigné des figures oratoires¹⁴⁴¹ et que je ne peux me laisser accaparer par les fleurs de la rhétorique, moi que le cri du devoir appelle aux plaintes et aux prières. 5. Cesse donc de tenir des propos flatteurs et de mauvais conseil¹⁴⁴². Si ce que tu écris est faux et orné par le pinceau du mensonge¹⁴⁴³, modifie ton comportement même une fois que tu vois révélé l'esprit dans lequel tu l'as fait¹⁴⁴⁴; mais si tes propos sont véridiques et dérivent de la balance de ton jugement, enferme-les dans les profondeurs secrètes de ton cœur pour montrer ton respect pour l'affection en te gardant de toucher ce qui concerne ton ami. Garde-moi un cœur immuable et réserve à d'autres les charmes de ton entretien¹⁴⁴⁵. 6. Voici que j'ai outrepassé la mesure d'une épître en voulant répondre à la longueur de ta lettre¹⁴⁴⁶. Mais il ne faut pas frapper d'un châtement spécial une faute qui, dans les erreurs commises, a un garant¹⁴⁴⁷. Mon cher Seigneur, en te rendant les salutations que je te devrais¹⁴⁴⁸, je te prie, si, en observateur vif, tu pénètres les désirs que j'ai conçus par amour du silence, de pardonner du moins aux obligations qui nous accablent.

(epist. 1, 10, 1 : « dans la correspondance avec des familiers, les qualités des amis doivent être tues et non pas exprimées pour ne pas alourdir autant la complicité de nos échanges avec les phrases creuses des manifestations de louange »).

¹⁴⁴⁰ Sur cet emploi particulier de *quod*, voir epist. 1, 15, 2 note 6.

¹⁴⁴¹ Le jeu de mots *oratorium / orationis* a pour but de souligner l'antithèse entre la prière et l'éloquence. Aussi paradoxal que cela puisse sembler, Ennode ne manque jamais l'occasion d'un jeu de mots ou d'une figure de style, même lorsqu'il déclare ne plus s'intéresser aux « fleurs de la rhétorique ».

¹⁴⁴² *Malesuada* : ces propos sont « propres à donner de mauvais conseils » car ils peuvent inspirer l'orgueil, la vanité littéraire. L'alternative est donc la suivante : ou bien les propos de Florianus sont mensongers (flatteurs et hypocrites) et celui-ci doit changer d'attitude car il a été démasqué ; ou bien ils sont sincères et Florianus doit les garder pour lui ou les réserver à d'autres.

¹⁴⁴³ L'emploi métaphorique du mot *peniculus* plaît à Ennode puisqu'on le trouve à plusieurs reprises dans des expressions voisines : dict. 21, 2 : *peniculo fucata mendacii elocutio* ; opusc. 2, 60 : *fallaciae peniculo depicta uerba* ; opusc. 3, 24, 4 : *excusationem ueritatis coloratam peniculo*. L'emploi métaphorique de ce mot désigne aussi un personnage pittoresque « Labrosse » de la *fabula palliata* (voir Plaut. Men. 286 sq.).

¹⁴⁴⁴ Voir Cypr. epist. 72, 3, 1 : *scimus quosdam (...) nec propositum suum facile mutare* ; « nous savons que certains ne changent pas facilement de conduite ». Si Ennode emploie, dans son œuvre, toutes les acceptions du terme *propositum* (voir epist. 1, 4, 2 note 8), le sens de « conduite » ne fait ici aucun doute : Ennode demande à son correspondant de s'amender et de changer d'attitude. Cette expression nous semble donc révéler le sens profond de l'épître et, plus largement, du ministère d'Ennode : son activité l'a contraint à abandonner l'enseignement rhétorique pour celui de la morale : dès lors, il n'est pas étonnant que son œuvre soit aussi présente, au Moyen Âge, dans les *excerpta* de sentences morales et dans les florilèges monastiques à côté d'autres sentences des *Lettres* de Sénèque, des textes philosophiques de Cicéron, des néoplatoniciens et autres *philosophi*. Nous pensons que la direction morale (en l'occurrence la morale chrétienne) occupe une place discrète mais primordiale dans certaines épîtres dont le projet rappelle, dans un contexte païen, les *Épîtres* de Sénèque (voir commentaire, chapitre 4, p. 135 sq.).

¹⁴⁴⁵ Voir Gell. 16, 3, 1 : *sermonibus demulcebat*.

¹⁴⁴⁶ Le choix du participe *productae* (voir *producere* : « allonger », « prolonger ») suggère peut-être que la lettre de Florianus a elle-même trainé en longueur.

¹⁴⁴⁷ Ennode emploie *auctor* dans son acception juridique (voir Goelzer, *Avit* p. 587). Il veut parler de la faute qui peut produire un « garant », un « responsable » (en l'occurrence Florianus).

¹⁴⁴⁸ L'expression *salutatio debenda* est assez rare dans les salutations finales où l'on trouve d'ordinaire *salutatio debita*. Ennode utilise l'adjectif verbal *debenda* dans quatre lettres critiques dans lesquelles il reproche l'attitude de son correspondant (epist. 1, 16, 6) ou son silence épistolaire (epist. 2, 5, 3 à Laconius ; 3, 25, 2 à Eugenetes ; 4, 30, 2 à Eugenetes). Il semble donc que l'adjectif verbal n'exprime pas simplement une variante dans les salutations mais qu'il introduise une nuance (« qui serait due »).

XVII. – Fausto Ennodius

1. Si¹⁴⁴⁹ a consuetudine officiorum temperet mens amantis, ipsam cessationem sinistrum esse putat auspicium. Maeroris enim ipse sibi causa est, qui non semper in uicinis aestimat habitare quod diligit. Quisquamne digressum ad longinqua censeat quem mente contingit ? nam si spiritus res est diuinitatis in homine, prolixarum sentire non potest damna terrarum. Dixi causam, quae me faciat scripta porrigere. 2. Reddo salutationis obsequia, propter quae promulgantur epistulae, Deo supplicans ut caelestis dispensatione beneficii in bona ualetudine degenti praesentia magnitudini uestrae uerba reddantur. Quod recipiat tamen portitor qui alloqui occasionem praestitit a me pro uicissitudine commendatur.

17. – Ennode à Faustus

Septième lettre à Faustus. Ce billet d'amitié est un éloge de l'échange épistolaire et au pouvoir de l'épître qui abolit les distances entre les amis¹⁴⁵⁰. C'est aussi une manière délicate de demander une nouvelle fois à Faustus une lettre.

1. Si le cœur d'un ami vient à manquer aux devoirs¹⁴⁵¹ habituels, il voit alors dans leur cessation même un bien mauvais augure. Car il est lui-même la cause de sa tristesse, celui qui ne croit pas que ce qu'il aime habite toujours dans le voisinage. Mais est-il quelqu'un pour considérer comme parti au loin celui qu'il touche par la pensée ? En effet, si l'esprit est en l'homme un bien de la divinité, il ne peut ressentir les dommages qu'infligent les distances¹⁴⁵². J'ai dit quelle raison me pousse à vous envoyer ces écrits. 2. Je vous rends les hommages de la salutation pour lesquels les épîtres sont rendues publiques¹⁴⁵³, priant Dieu que, par le don de la faveur céleste, votre Grandeur soit en pleine santé à la remise de la présente lettre. Voici¹⁴⁵⁴ donc¹⁴⁵⁵ le message que doit recevoir le porteur qui m'a fourni l'occasion de cet entretien <et¹⁴⁵⁶> que je recommande en échange¹⁴⁵⁷ de bons procédés.

¹⁴⁴⁹ XVII. 1. consuetudine *codd.,edd.* : consui- B || putat *codd.,edd.* : pot- B || quod *codd.,edd.* : quos P,b || mente *codd.,edd.* : -tem B || 2. degenti praesentia *codd.,edd.* : praesenti degenti praesentia A || quod *codd.,edd.* : ut quid *prop.* Hart. || praestitit a me *cett.* : praestitit <et> a me *prop.* Hart. || ualete *add.* A.

¹⁴⁵⁰ Ennode célèbre ici une vertu traditionnelle de l'épître qu'il rappelle souvent dans sa *Correspondance* (voir Ennod. epist. 1, 11, 1 ; 1, 12, 3 ; 1, 17, 1 ; 1, 21, 1 ; 1, 23, 1 ; 2, 24).

¹⁴⁵¹ Il s'agit bien entendu des devoirs épistolaires.

¹⁴⁵² Cette phrase constitue une sentence que l'on retrouve dans certains florilèges médiévaux. Ennode portait une grande attention à la rédaction de ce type de phrase où était condensé un précepte. L'analyse rythmique des derniers mots [*damna terrarum*] permet notamment d'y reconnaître la clause préférée d'Ennode : le crétiq-ue-spondée – U – / – – (voir Fougnes et notre annexe « Les Sentences d'Ennode », p. 423-428).

¹⁴⁵³ Le verbe *promulgari* est un terme technique de droit public qui désigne l'action de présenter officiellement un texte (par exemple une loi). Le choix de ce verbe donne une force particulière à cette épître qui est un éloge de l'amitié épistolaire et à la relation particulière qui unit Ennode à Faustus. Mais le verbe *promulgari* va plus loin : il assimile la lettre à la loi, donnant à l'épître l'onction d'un texte de loi (les lois de l'amitié).

¹⁴⁵⁴ *Quod* semble devoir être compris comme un relatif de liaison (= *et id*).

XVIII. – Ennodius Avieno

1. Quam¹⁴⁵⁸ bene quod uerecunde rennuis feliciter imitaris et, dum difficilibus magnitudinem tuam exemplis quereris incitari, narrandi pompam quam assertor idoneus refugis, ostendisti ! Amplector amabilem allegationem formidinis, quam in te ingenii diuitis uena commendat. Nolo colendum bonis patrem in adhortationis tuae positum pauescas exemplis ; ab ipso ueniunt ista quae loqueris. 2. Scio quae aurum pariat terra nobilium, cuius soli nutrita sinibus metalla plus rutilent. Saepe mihi labor efficax inquirenti altricia terga fului ostendit elementi. Scio quae concae superbas pretio gemmas includant, unde ueniat lapis imperiis genium conlaturus. Non inperitiae quod feci adplices, non errori. Viri fortis progenies armorum faciem inter patris agnoscit amplexus et, dum naturae obsequitur, discit amare terrorem. 3. Doctorum radix Maro, uestri formator eloquii, sic animatum uerbis patris filium memorat, ut dicat : 'Disce, puer, uirtutem ex me' et alibi : 'Et pater Aeneas'. Numquid ille iam fortibus ad certamina brachiis adsurgebat, aut uirili ualetudine imminetia putabatur bella gesturus ? Sed melius uirtus recentibus exemplis animata quam monitis profectum corporis expectabat. 4. Scientes rerum aquilasaquilas ferunt¹⁴⁵⁹ pullos suos in ipso uitae limine, quo ouorum tunicis exuuntur, ad solis parere radios et lucem seminis sui inmensi splendoris obiectione cognoscere. Numquid est in destrictaprobatione impietas, cum recta sit iudicii in electione sententia ? Nolunt quemquam perire de fetibus, sed suos esse qui cesserint, non agnoscunt. Recte enim illa inter aues sublimitas genitrix putatur esse uictorum. 5. Nunc ergo tu, dulce meum, bene coepta perseguere et fauente Deo, ut auum nomine, ita patrem redde doctrina. Non aestimes graue esse quod moneo. Et quia ego te de germine censeo, tu de primordiis non pauescas. Fuit et ille incipiens qui timetur. Et quotiens scalpente terram digito ductus aquae per puluerem trahitur, turbidum fluit omne quod primum est. 6. De reliquo uale, mi domine, et amantem tui frequentibus cole muniis litterarum, circa quae studia, si mei memor es, pigrum te esse non conuenit.

18. – Ennode à Avienus

¹⁴⁵⁵ *Tamen* : en latin tardif, le sens des particules adversatives (*tamen, at, etc.*) s'est beaucoup affaibli. En début de phrases ou de paragraphes, elles ne servent parfois qu'à passer d'un fait à un autre et ont la valeur d'une « simple particule de transition » (voir Dubois, p. 482).

¹⁴⁵⁶ Si la traduction française impose de restituer la conjonction *et* pour coordonner les verbes *praestitit* et *commendatur*, il n'est pas nécessaire de l'exprimer en latin comme le suggérait Hartel dans son édition critique. En effet, l'absence de conjonction (l'asyndète) est caractéristique des auteurs tardifs. Dans *Le Latin de saint Avit*, H. Goelzer remarque lui aussi « l'omission voulue de certaines conjonctions de coordination. Avitus, qui comme ses contemporains, a une préférence marquée pour le style coupé, se garde bien d'exprimer, sans nécessité absolue, les particules de liaison. Dans les énumérations, il supprime la conjonction *et* non seulement entre les mots d'une même proposition (...) mais encore entre les propositions elles-mêmes » (p. 716).

¹⁴⁵⁷ La *uicissitudo*, la « réciprocité », est l'un des fondements de l'amitié épistolaire (voir Bruggisser, p. 15).

¹⁴⁵⁸ XVIII. 1. rennuis *L* : -nues *B* renuis *cett.* || quereris *Vog.* : quae- *B* queris *VDA* quaeris *LTCP,b* || bonis *codd.,edd.* : hominis *D* || 2. nobilium *codd.,edd.* : -libus *B* ¹ || sinibus *codd.,edd.* : signi- *Pigni- b* || 3. filium *codd.,edd.* : fidelium *V* ¹ *L* || iam *BVLDAE,edd.* : tam *TCP,b*.

¹⁴⁵⁹ 4. limine *codd.,edd.* : lum- *V* ¹ *T* ¹ || parere *codd.,edd.* : ponere *b* || destricta *scripsi* : dis- *cett.* || 6. mi *BDAETC,edd.* : mihi *V* ¹ *LP* ¹ *C*.

Deuxième lettre à Avienus. Avienus ne doit pas craindre d'imiter son excellent père. Il ne doit pas avoir peur d'affronter les dangers. À travers ces conseils de rhétorique, Ennode exhorte le jeune consul à passer à l'action.

1. Qu'il est bien de voir que tu imites avec bonheur le modèle que tu récuses par modestie et que, lorsque tu te plains qu'on stimule ta Grandeur par des exemples difficiles, tu as montré la majesté oratoire à laquelle, en avocat¹⁴⁶⁰ habile, tu te dérobes ! J'admets l'estimable excuse de la crainte qu'inspire en toi la veine d'un riche talent. Mais je ne veux pas que, parce qu'il se trouve placé parmi les exemples invoqués pour t'encourager, tu craignes ton père que les gens de bien doivent honorer ; c'est de lui précisément que viennent les paroles que tu prononces. 2. Je sais quelle terre produit un or plus noble, quel est le sol dont le sein alimente des filons plus rutilants. Souvent, un effort efficace me révèle, en ma recherche, les gisements nourriciers de l'élément fauve. Je sais quels coquillages renferment les superbes perles de grand prix, d'où vient la pierre¹⁴⁶¹ capable de conférer prestige aux pouvoirs. Ce n'est ni à l'impérite que tu dois imputer ce que j'ai fait, ni à l'erreur. Le rejeton d'un homme courageux découvre la forme des armes parmi les embrassements de son père¹⁴⁶² et, tout en obéissant à la nature, il apprend à aimer la peur. 3. La racine des savants, Virgile, qui a formé votre¹⁴⁶³ éloquence, rappelle que ce fils fut aussi encouragé par son père disant : « mon enfant, apprends de moi le courage¹⁴⁶⁴ » et ailleurs : « Enée, ton père...¹⁴⁶⁵ ». Celui-ci se portait-il par hasard¹⁴⁶⁶ aux combats avec des bras déjà puissants et le croyait-on capable de livrer des guerres menaçantes avec la force d'un homme ? Mais en fait son courage, mieux animé par les exemples récents que par des conseils, attendait l'épanouissement de son corps. 4. Les connaisseurs de la nature¹⁴⁶⁷ rapportent que les aigles exposent leurs petits aux rayons du soleil, au seuil même de la vie quand ils se dépouillent des tuniques de l'œuf, et reconnaissent l'éclat de leur race en lui opposant l'immensité de son rayonnement¹⁴⁶⁸. Y a-t-il par hasard de l'impiété¹⁴⁶⁹ dans

¹⁴⁶⁰ *Adsertor* est parfois synonyme de *defensor* : voir Quint. inst. 12, 6, 39.

¹⁴⁶¹ Il s'agit probablement du marbre ou du porphyre. Les deux pierres sont en effet d'un grand prestige (*genius*) et sont utilisées pour faire rayonner le pouvoir (pour le marbre, voir Stat. silu., 5, 1, 230 ; pour le porphyre, voir Plin. nat. 36, 88).

¹⁴⁶² Ennode semble faire allusion au petit Astyanax effrayé par l'aspect de son père en armes (voir Hom. Ére, Iliad. 6, 466-479 : « Ainsi dit l'illustre Hector, et il tend les bras à son fils. Mais l'enfant se détourne et se rejette en criant sur le sein de sa nourrice à la belle ceinture : il s'épouvante à l'aspect de son père ; le bronze lui fait peur, et le panache aussi en crins de cheval, qu'il voit osciller, au sommet du casque, effrayant », trad. P. Mazon).

¹⁴⁶³ Le passage soudain à la seconde personne du pluriel tient au fait que Virgile a formé autant l'éloquence d'Avienus et que celle de son père.

¹⁴⁶⁴ Verg. Aen. 12, 435.

¹⁴⁶⁵ *Ibid.*, 440. En fait, l'expression *pater Aeneas* signifie « le vénérable Enée ». Mais, dans ce passage de la lettre consacré aux rapports entre un fils et son père, Ennode joue naturellement sur le double sens de *pater*.

¹⁴⁶⁶ L'adverbe interrogatif *numquid* est fortement ironique (= *an forte*). Il introduit une question oratoire qui soulève une hypothèse invraisemblable ayant pour seul but de faire ressortir la véritable cause exprimée dans la phrase suivante introduite par *sed*.

¹⁴⁶⁷ *Scientes rerum* : cette périphrase désigne les naturalistes, les physiciens, les savants qui observent le comportement des animaux et l'ordre de la nature.

¹⁴⁶⁸ Le thème de l'aigle soumettant ses petits à « l'épreuve du soleil » pour reconnaître la pureté de la race connut un grand succès dans la littérature tant païenne (voir Lucan. 9, 902-906) que chrétienne (voir Ambr. hex., 5, 8, 18, 60). Ennode l'utilise deux fois (epist. 1, 18, 4 et opusc. 2, 150). L'image de l'aigle est au cœur du symbolisme chrétien puisqu'il désigne l'un des quatre évangélistes, Jean (voir *Animali Simbolici, Alle origini del Bestiario Cristiano I* (agnello-gufo), 2002, p. 111 : « ancora un'altra notizia zoologica, anch'essa di remota derivazione aristotelica, ha goduto di grande popolarità tra gli autori cristiani, quella della cosiddetta « prova del

cette mise à l'épreuve menaçante¹⁴⁷⁰ alors que, dans la sélection, le verdict du jugement est juste ? Ils ne veulent pas qu'un de leurs petits périsse mais ils ne reconnaissent pas pour leurs ceux qui n'ont pas résisté. Car il est juste que cette supériorité parmi les oiseaux soit considérée comme génitrice¹⁴⁷¹ de vainqueurs. 5. Ainsi donc, à présent, toi, mon doux ami, persévère dans tes heureux commencements et, avec l'aide de Dieu, ressemble à ton père par la culture comme à ton aïeul par le nom¹⁴⁷². Ne juge pas pesant le conseil que je te donne ! Et parce que moi, je te juge en considérant ton origine, toi, ne sois pas inquiet de tes débuts. Il fut aussi débutant celui que l'on redoute. Et chaque fois que le doigt trace dans la terre un cheminement d'eau à travers la poussière¹⁴⁷³, tout ce qui coule en premier est trouble. 6. Pour le reste, adieu, mon cher Seigneur. Honore celui qui t'aime des présents de lettres fréquentes, ce sont des attentions qu'il ne te convient pas de négliger, si tu gardes le souvenir de moi.

XIX. – Ennodius Deuterio

1. Quam¹⁴⁷⁴ uelim saepe officium uisitationis omittere, si dulcem tribuit culpa mercedem, et caelestis mandati sententiam sciens prudensque negligere, si desideris copiam uindicanda conciliant ! Mihi uni contigit de offensionis merito euenisse quod gaudeam. Didici nunc tali remuneratione errata sectari. 2. Non sunt aduersa, doctor optime, amicitiarum religioni quae profero coactus in medium, immo propter confessionem digna proposito. Valetudinis tuae dubia nunquam uelut ingratus optauit ; quin etiam, quantum in me fuit, contra ingruentes tibi inaequalitates precum manus opposui. 3. Sed ecce quam alacer sensus est, non in prospera membrorum salute fundata ostendit pagina, in qua utraque luce fulsisti. Tua, quaeso, lumina nube doloris hebetantur, cuius tam clara sunt carmina ? Et qui lucem loqueris, de uisione causaris ? Quam timeo, ne parcus in meritis tuis laudator inueniar ! Tibi recte adscribitur cunctis dare oculosoculos et¹⁴⁷⁵ obscura mentium peregrino splendore radiare. Ergo putas tibi ualidum non esse quod tribuis ? 4. Pelle, quaeso, animo curas

sole » cui l'aquila sottopone la vista dei suoi piccoli per confermare la purezza di razza ; sulla falsariga di Plinio, non solo Ambrogio ce la descrive minutamente nell'*Esamerone*, ma quasi tutti latini – da Tertulliano a Ennodio – vi fanno ricorso a sostegno del dettato biblico, per impreziosire il simbolismo cristiano dell'aquila ; così per esempio Agostino ne fa il simbolo dell'evangelista Giovanni, l'unico dei quattro che si è dimostrato capace di contemplare la divinità di Cristo : 'L'aquila è Giovanni... ' »).

¹⁴⁶⁹ *Impietas* : manquement à la *pietas*, aux devoirs envers ses proches.

¹⁴⁷⁰ Pour une justification de la leçon *dstricta*, voir « Prolégomènes », p. 284, notice 10.

¹⁴⁷¹ *Genetrix* est un terme poétique (voir Verg. Aen. 1, 590 ; 2, 788 ; voir Lucr. 1, 1).

¹⁴⁷² Verg. Aen. 6, 768 : *te nomine reddet* ; l'hypotexte virgilien donne du prestige à l'évocation de l'*auus* d'Avienus probablement le père de Faustus, Gennadius Avienus, consul en 450. En effet, celui-ci porte aussi le *nomen* Avienus. Sidoine Apollinaire critiquait le népotisme de ce personnage qui, lorsqu'il était en charge, s'employait à obtenir des faveurs « pour ses fils, ses gendres et ses cousins » (Sidon. epist. 1, 9, 3-4).

¹⁴⁷³ Mot à mot : « chaque fois que le doigt grattant la terre, le cours de l'eau s'écoule à travers la poussière ».

¹⁴⁷⁴ XIX. 1. mandati *codd.,edd.* : -tis B || remuneratione *codd.,edd.* : remura- V || 2. digna *Vog.* : digna digna B -nam *cett.* || 3. prospera *codd.,edd.* : -ro B || loqueris *codd.,edd.* : -res Bloquens D || de uisione *codd.,edd.* : diuisione A.

¹⁴⁷⁵ tribuis *codd.,edd.* : -bues B || 4. superflua B, *Hart. Vog.* : -fluas *cett.* || sollicitudine *codd.,edd.* : sollitudine B ^{ac} || conceptas *codd.,edd.* : -tus B || dabit *codd.,edd.* : -bet B || uice *codd.,edd.* : uitae D.

superflua forsitan sollicitudine aut cautione conceptas. Dabit Deus, ut quidquid corporalis adcessit incommodi, uice animae tuae per sudum rutilantis nitore mundetur.

19. – Ennode à Deuterius

Unique lettre à Deutérius, le célèbre grammairien de Milan¹⁴⁷⁶, qui souffre de problèmes de vue. Ayant négligé de lui rendre visite, Ennode assume bien volontiers sa faute qui lui a valu de recevoir une lettre superbe. Que la maladie n'accable pas Deutérius plus qu'il ne faut car ses écrits sont lumineux et Dieu purifie les faiblesses du corps.

1. Combien je voudrais manquer fréquemment au devoir de visite, si la faute accorde une douce récompense, et négliger le commandement divin sciemment et en connaissance de cause, si les fautes qui devraient être châtiées procurent pleine satisfaction aux désirs ! Moi seul, j'ai eu le bonheur d'obtenir, par le mérite d'une offense, de quoi me réjouir ! J'ai appris maintenant d'une telle récompense à persévérer dans mes erreurs. 2. Ces sentiments que je suis contraint d'exposer publiquement¹⁴⁷⁷, excellent maître, ne sont pas opposés à la religion des amitiés¹⁴⁷⁸ ; au contraire, parce que je les reconnais, ils sont dignes de notre pacte¹⁴⁷⁹. Je n'ai jamais souhaité, tel un ingrat, que des incertitudes pèsent sur ta santé ; bien au contraire, autant qu'il a été en mon pouvoir, j'ai opposé les mains de mes prières¹⁴⁸⁰ aux malaises¹⁴⁸¹ qui te menaçaient. 3. Mais, voyons, quelle vivacité d'esprit a montré¹⁴⁸² ta lettre que ne soutenait pas un corps en bonne santé mais dans laquelle tu as brillé de l'une et l'autre lumière ! Tes regards, je te le demande, sont-ils émoussés par la nuée

¹⁴⁷⁶ Deuterius n'est connu que par le témoignage d'Ennode qui l'appelle *doctor optime* (epist. 1, 19, 1) et qui célèbre son enseignement (carm. 2, 104). Ce *grammaticus* (carm. 1, 2) exerçait à Milan lorsqu'Ennode y était diacre. Il dirigeait une école qui compta, parmi ses élèves, plusieurs proches d'Ennode parmi lesquels Arator (dict. 9) ou Lupicinus (dict. 8). Ses *carmina*, célébrés dans l'epist. 1, 19, 3, n'ont probablement circulé que dans un cercle restreint puisqu'ils ne sont signalés par aucun autre témoin (voir PLRE, « Deuterius » 3, p. 356-357).

¹⁴⁷⁷ Ce sens de l'expression *in medium* est attesté dans la langue classique (Cic. Verr. 5, 149). Il révèle que cette épître à Deuterius était destinée d'emblée à un public plus large.

¹⁴⁷⁸ Sur la double signification de « religion des amitiés » dans la *Correspondance*, voir epist. 1, 1, 3 note 4.

¹⁴⁷⁹ C'est-à-dire du pacte d'amitié. Sur la traduction de *propositum*, voir epist. 1, 4, 2 note 8.

¹⁴⁸⁰ *Precum manus* : cette image traduit le besoin de forger un vocabulaire adaptée à la vie spirituelle et à la vie de l'âme. Ennode emprunte ce vocabulaire à la vie du corps suivant l'exemple des Pères de l'Église, comme Ambroise, qui avaient été confrontés à la nécessité de forger un idiome adapté à l'enseignement spirituel. A. Loyer relève ainsi plusieurs expressions semblables dans l'œuvre d'Ambroise qui illustrent, selon lui, la préciosité de son style : « les mains du cœur », « le nombril de l'âme », « les dents de l'âme », « la main de la langue », « la bouche du cœur » (voir A. Loyer, *Sidoine Apollinaire et l'esprit précieux en Gaule aux derniers jours de l'Empire*, 1943, p. 157 ; H. Savon, « Maniérisme et allégorie dans l'œuvre d'Ambroise de Milan », 1977, p. 203-221 ; S. Gianni, « Apprendre à prier chez les Pères latins : la personne et la communauté des orants dans le christianisme ancien », *Actes du colloque « La prière en latin »*, Nice, 15-17 mai 2003, à paraître).

¹⁴⁸¹ Le terme *inaequalitas*, qui est souvent employé comme un antonyme de *sanitas*, désigne des problèmes de santé : voir Symm. epist. 7, 12 : *magnum in modum sollicitauit me inaequalitatis tuae nuntius* (« la nouvelle de votre malaise m'a inquiété d'une façon considérable », trad. J.-P. Callu).

¹⁴⁸² L'indicatif est souvent le mode de l'interrogative indirecte dans la littérature tardive et notamment chez Ennode (voir Dubois, p. 444-446).

de la douleur, quand tes vers¹⁴⁸³ sont si brillants¹⁴⁸⁴ ? Et toi dont le langage est lumière, tu te plains de la vue¹⁴⁸⁵ ? Combien je crains de paraître louer chichement tes mérites ! Il est juste de te reconnaître la faculté de donner des yeux à tous et d'illuminer les ténèbres de nos esprits d'une splendeur qui leur est étrangère¹⁴⁸⁶. Crois-tu donc que ce que tu accordes aux autres ne soit pas efficace pour toi ? 4. Chasse de ton cœur, je te prie, les soucis conçus par une inquiétude ou une précaution peut-être superflues¹⁴⁸⁷. Dieu te donnera que toute nouvelle faiblesse de ton corps soit en échange purifiée par l'éclat serein¹⁴⁸⁸ de ton âme resplendissante¹⁴⁸⁹.

XX. – Ennodius Fausto

1. Vere¹⁴⁹⁰ gratias Trinitati, quam ueneramus et colimus, Deo nostro, quae sub personarum distinctione et aequalitate mirabili unam nos pie iussit sentire et adorare substantiam, quae planctum nostrum uertit in gaudium, quae dolorum comites ad obsequium laetitiae lacrimas commutauit, ut uere cum propheta dicam : 'Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem fletuum ?^a (Jérémie, 9, 1)' ut beneficiorum caelestium magnitudini sub hac deuotione respondeam : cui contigit ante accipere caelestia dona quam poscere, et prius quid boni euenisset legere quam quid mali minarentur peccata sentire.

2. Tuum est, dispensator omnipotens, quod de serenis pignoribus et futurae innocentiae haereditate in illa, quae praecessit anxietate, non timui : qui reductae etiam statum uoletudinis quasi stupefactus accepi et in confusionis similitudine conlocatus, quae supra meritum meum conlata sunt prospera euenisse uix credidi. Vere supernae remunerationis diuitias humana mens nescit expendere. Sic animo fragiles temperantur, ut prius stationem

¹⁴⁸³ Sur les *carmina* de Deuterius, voir p. 344, note 1.

¹⁴⁸⁴ Ennode insiste, non sans une certaine lourdeur, sur le jeu de mots *lumina* / *lucem*. Notons qu'il reprend l'image des *lumina* dans le *carm.* 2, 104 consacré à Deuterius : *forma caput facies Deuteri cuncta magister, innumeris doctor dotibus ille cluit. (...) Phoebae lumina plena uident.*

¹⁴⁸⁵ Dans l'epist. 1, 21, Ennode évoque ses propres problèmes de vue en jouant sur la polysémie du terme *lumina* : voir epist. 1, 21, 1 : *de luminum nostrorum salute sollicitor* (voir aussi la note 3 de l'epist. 1, 21).

¹⁴⁸⁶ La vue et la lumière prennent une signification spirituelle : Augustin écrivait qu'il serait possible de voir Dieu non pas avec les yeux du corps mais avec les yeux du corps spirituel (voir epist. 148, 5, 16). Sur la dimension spirituelle de la vue et des désordres visuels et sur le problème de la vue corporelle de Dieu, voir G. Madec, « Savoir c'est voir. Les trois sortes de « vues » selon Augustin », 2002, p. 123-139.

¹⁴⁸⁷ Cette épître, qui cherche à reconforter un ami souffrant, est à rapprocher de l'épître d'Horace à Tibulle affaibli par la maladie, même si la sagesse horatienne est bien éloignée du christianisme d'Ennode (voir Hor. epist. 1, 4, 6 : *Non tu corpus eras sine pectore*, « non, tu n'étais pas un corps sans âme »).

¹⁴⁸⁸ Sur l'expression *per sudum rutilans*, voir commentaire, chapitre 8, p. 246.

¹⁴⁸⁹ Opposition platonicienne entre l'âme et le corps : pour exalter les qualités de l'une face aux faiblesses de l'autre, Ennode termine sa lettre par une expression redondante qui témoigne de la préciosité de son style : l'hyperbate (*animae...nitore*) suggère le mouvement de lumière exhalée par cette âme dont l'éclat est souligné par les trois mots successifs : *sudum rutilantis nitore*. L'analyse rythmique des derniers mots [*ni-tore mundetur*] révèle la clausule préférée d'Ennode : le crétique-spondée – U – / – – (voir Fougnes).

¹⁴⁹⁰ XX. 1. uere *codd.,edd.* : bene A || quae *codd.,edd.* : quam B ¹ qui T || distinctione *codd.,edd.* : -nem A || quid *codd.,edd.* : qui D || 2. timui *codd.,edd.* : minui D || conlata B, *Hart. Vog.* : collata T ² conlocata VLcollocata *DAECP,bSirm.*

uideant quam periculorum incertaincerta deprehendant. **3.** Deus bone, in¹⁴⁹¹ quo abrupto pendimus tunc cum, potentiae caelestis ut plenum esset paruulorum in reducta salute testimonium, plus est nostrum labefacta per meritum ?

Dico integre et uocem quam proposito debeo nulla mendacii nube concludo, confundi uerba singultibus et sub solida gratulatione uberioribus in fletum oculis saepe me respicere quod euasi. Vbinam gentium fuimus ? De qua nos ad humanam conuersionem ruina clementia superna restituit ? **4.** Referamus ergo strictioribus uerbis huius boni largitori, prolixis gemitibus quod debemus ; inuitemus ad custodiam munerum suorum, quem in dubiis tulisse probamus auxilium ; rogemus eum, qui scit nempe seruare quod praestitit et uirtutum suarum uia testimonia in longum producere. Talia sunt mecum circa uos uenerandi uota collegii per totam Liguriam consistentium seruorum et amicorum Dei. **5.** Tali nititur domus sancta suffragio : preces pro serenis pignoribus sine cessatione funduntur. Verum me dicere, testis est diuinitas, quae quod ipsa est ueritatem diligit, omnibus qui de uitae possunt innocentia et integritate confidere, uestram nimis amaram esse maestitiam. **6.** Sed nunc ad epistulae usum reuertor. Salue, mi domine, domine, et¹⁴⁹² gerulum praesentium Bassum u.c. illa qua caros meos soletis dignatione suscipite, quia inter omnes quibus affectus est meam propter uos amicitiam custodire, quandam praedictus arcem puritatis ascendit. Iuuat ergo petitiones eius, ut fructum de inpensis capiens ad potiora praeparetur.

20. – Ennode à Faustus

Huitième lettre à Faustus. Prière d'action de grâce. Ennode vient d'apprendre la guérison d'enfants (serenis pignoribus¹⁴⁹³) proches de Faustus alors qu'il ignorait les menaces qui pesaient sur leur vie. Toute la Ligurie prie pour que Dieu protège toujours la sainte maison de Faustus. Ennode lui recommande son cher Bassus afin qu'il reçoive favorablement les requêtes qu'il doit lui remettre.

¹⁴⁹¹ 3. tunc cum *codd.,edd.* : tecum A || potentiae B : -tia *ceff.* || labefacta BA : -factata *VLDCTCP,edd.* || confundi B : -do *ceff.* || et *codd.,Hart.Vog.* : ut *bSirm.* || 4. seruare *codd.,edd.* : -uire V ^{ac} || longum *codd.,edd.* : lang- V ^{ac} || 5. nititur *codd.,edd.* : -tetur B-tititur L || serenitas *BDAETCP,edd.* : -nitas V ¹ L ¹.

¹⁴⁹² 6. .uc. *BVL* : .unc. *Dnunc ACP,b* || caros meos *codd.,edd.* : carus meus B.

¹⁴⁹³ Le terme *pignora* peut avoir la signification d'« enfants » dans la littérature augustéenne (Ov. met. 3, 134 : *pignora cara*) et patristique (Lact. inst. 6, 4, 15 : *saluis pignoribus* ; Cypr. mortal. 10 : *post pignorum funera*). Le choix des termes (*pignoribus* / *paruulorum*) semble indiquer qu'il s'agit d'enfants jeunes mais aucun élément ne permet de les identifier avec précision. Toutefois, Ennode utilise à plusieurs reprises l'adjectif *serenus* pour les qualifier. Ce terme a sans doute ici un caractère officiel (voir le mot français « sérénissime »). L'emploi officiel de *serenitas* se rapportant traditionnellement à l'empereur ou au roi, les *serenis pignoribus* pourraient donc désigner des « enfants princiers » liés à la famille royale. Mais à l'époque d'Ennode, la « sérénité » est également un attribut divin que Boèce emploie comme un synonyme de Dieu et qu'il applique, par extension, aux hommes qui font rayonner la sagesse divine (Boëth. cons. 1, carm. 4, 1-7 : « l'homme serein à la vie bien réglée, / qui foule aux pieds le destin orgueilleux, / Dévisage bien droit l'une et l'autre Fortune / Et sait garder un front invaincu : la mer enragée et ses menaces / quand elle agite les flots qu'elle fait bouillonner (...) ne pourra l'émouvoir », trad. J.-Y. Guillaumin). C'est pourquoi nous pensons que l'adjectif *serenis* se rapporte à la famille et à la *domus sancta* de Faustus qui est l'incarnation de la *serenitas* (voir Ennod. epist. 1, 6, 3 à Faustus : « (...) tu n'auras rien en commun avec les plus grandes [terres] si le Seigneur Faustus, personnification de l'éloquence romaine, ne vient pas vers toi avec sérénité »). Voir commentaire, chapitre 7, p. 207-208.

1. En vérité, rendons grâce à la Trinité¹⁴⁹⁴ que nous vénérons et honorons, notre Dieu, qui sous la distinction¹⁴⁹⁵ et l'admirable égalité¹⁴⁹⁶ des personnes nous a ordonné de comprendre et d'adorer pieusement une seule substance, qui a tourné notre tristesse en bonheur et qui a fait des larmes, compagnes des douleurs, les servantes de la joie, pour que je puisse dire en vérité avec le prophète : « qui changera ma tête en fontaine et mes yeux en source de larmes ?^a 1497 » pour que je puisse répondre à la grandeur des bienfaits célestes par cette prière, moi qui ai eu le bonheur de recevoir les présents célestes avant même de les demander, et de lire¹⁴⁹⁸ ce qui s'est produit d'heureux avant de comprendre de quel malheur nous menaçaient nos péchés.

2. C'est grâce à toi¹⁴⁹⁹, Dispensateur tout puissant¹⁵⁰⁰, que je n'ai pas eu de crainte concernant les enfants de sa Sérénité¹⁵⁰¹ et l'héritage de leur parfaite honnêteté future dans la période d'angoisse qui a précédé : ainsi, j'ai été comme stupéfait d'apprendre aussi leur retour à la santé et, dans un état proche de la confusion, j'ai eu du mal à croire qu'étaient arrivés des événements heureux qui ont dépassé ce que je méritais. En vérité, l'esprit humain est incapable d'apprécier les richesses de la récompense divine ! Ceux qui ont le cœur fragile sont si bien ménagés qu'ils voient le port¹⁵⁰² avant de prendre conscience des incertitudes des dangers. 3. Dieu de bonté, au-dessus de quel précipice avons-nous été suspendus au moment où, pour que le témoignage de la puissance céleste se manifestât pleinement dans la santé retrouvée des tout petits, celle-ci fut davantage ébranlée¹⁵⁰³ par notre démerite¹⁵⁰⁴ ?

Je parle avec sincérité et aucun voile de mensonge ne dissimule la parole que je dois à ma vocation : mes paroles sont coupées de sanglots et, sous l'effet d'une joie complète, mes yeux sont plus riches de larmes et je considère souvent ce à quoi j'ai échappé. En quel endroit de la terre avons-nous donc été¹⁵⁰⁵ ? De quelle ruine la clémence suprême nous a-t-

¹⁴⁹⁴ Cette profession de foi trinitaire se rencontre dans d'autres œuvres d'Ennode : opusc. 1, 1 ; opusc. 4, 7 ; epist. 8, 34, 1 ; epist. 9, 22, 1 ; epist. 9, 31, 3.

¹⁴⁹⁵ Voir Tert. adu. Prax. 11 : *distinctio trinitatis* ; 27 : *distinctio Patris et Filii*.

¹⁴⁹⁶ Voir Aug. trin. 8, 1, 2 : *aequalitas in trinitate*.

¹⁴⁹⁷ Le contexte de la citation, une lamentation sur la mort, confirme la menace qui pesait sur ces enfants.

¹⁴⁹⁸ Le verbe *legere* indique que cette lettre fait suite à une lettre de Faustus annonçant une guérison. La lettre d'Ennode peut donc être considérée comme une réponse.

¹⁴⁹⁹ Début de la prière d'action de grâce (voir *deuotio, gratulatio*) qui se termine par *labefactata per meritum*. Ennode s'adresse naturellement à Dieu. Certaines actions de grâce, chez Augustin ou Ambroise, expliquent également le mal par la nécessité de la Révélation (voir Ambr. epist. 40, 8 ; Aug. conf. 1, 20 ; 2, 7 ; 9, 1).

¹⁵⁰⁰ Voir Hier. epist. 124, 10 : *dispensator omnium Deus*. L'expression « Dispensateur de toutes les grâces » est attestée en français au XVII^e s. (voir J.-B. Bossuet, *Œuvres oratoires*, p. 388).

¹⁵⁰¹ Voir note 1.

¹⁵⁰² L'association des mots *stationem* et *incerta* laissent entrevoir une métaphore maritime déjà rencontrée deux fois : epist. 1, 1, 1 : *Dum salum quaeris uerbis in statione compositis, et incerta liquentis elementi placida oratione describis* ; epist. 1, 4, 3 : *Sufficit pudorem meum in statione constitui : alios iactent incerta uentorum*. La métaphore, plus discrète que dans les exemples précédents, montre bien que l'intention religieuse (ici une prière d'action de grâce) n'est pas incompatible avec la recherche stylistique.

¹⁵⁰³ Pour une justification de la leçon *labefacta*, voir « Prolégomènes », p. 284, notice 11.

¹⁵⁰⁴ Sur ce sens « classique » de *meritum*, voir V. Zarini, « À la plus grande gloire de Martin ? », 2002, p. 253, note 32.

¹⁵⁰⁵ Voir Cic. Catil. 1, 9 : *ubinam gentium sumus ?*

elle éloignés pour nous rendre au commerce des hommes ? 4. Rendons donc au généreux auteur de ce bienfait ce que nous lui devons, en des paroles plus ramassées, mais par de longs gémissements. Invitons-le à nous garder ses faveurs, lui dont nous avons la preuve qu'il nous a secourus dans les incertitudes ; prions-le, lui qui sait préserver – c'est un fait ! – ce qu'il a accordé et faire perdurer les témoignages vivants de ses miracles¹⁵⁰⁶. Tels sont les vœux que forme pour vous, avec moi, l'ensemble du vénérable collège des serviteurs et amis de Dieu établis dans toute la Ligurie¹⁵⁰⁷. 5. Un tel suffrage est le soutien d'une sainte maison. Des prières sont dites sans relâche pour les enfants de votre Sérénité¹⁵⁰⁸. Je dis la vérité, la divinité en est témoin, elle qui aime la vérité qu'elle est elle-même : pour tous ceux qui peuvent avoir confiance en l'innocence et en la pureté de leur vie, votre tristesse est trop amère. 6. Mais à présent je reviens à l'usage épistolaire. Salut, mon cher Seigneur, et recevez le clarissime Bassus¹⁵⁰⁹, porteur de la présente, avec l'estime que vous manifestez d'ordinaire à ceux qui me sont chers car, parmi tous ceux qui ont à cœur de garder mon amitié à cause de vous, celui que je viens de nommer a atteint en quelque sorte le comble de la pureté. Favorisez donc ses requêtes afin qu'en recevant le fruit des soins dispensés, il soit disposé à en faire de plus grands encore.

XXI. – Ennodius Fausto

1. Diu¹⁵¹⁰ super aduentu amplitudinis uestrae ancipiti mens mea pependit indicio. Sed postquam me diuina misericordia ab huiusmodi anxietate laxauit, statim ad officia consueta me contuli, quamquam paginarum obsequia nec digresso ad longinqua subpresserim. His ergo ualetudinem meam indicans aegritudinem animi resero, quam de maerore contraxi. De luminum nostrorum salute sollicitor, in eo loci constitutus, ad quem difficile nuntius exspectatus adlabitur. 2. Quod in solacio est, Deum precor, ut nulla seruum suum patiatur amplius cura macerari, sed de reducta eorum in solidum prosperitate aestibus meis celeri medella subueniat. Salutans debita seruitute precor, ut cognitis his, de quibus animus meus uaria aestimatione iactatur, sedulo mihi hilaritatem deferentium litterarum beneficio succurratis.

¹⁵⁰⁶ *Virtutes* a parfois le sens de « miracles » dans la littérature patristique (Cypr. unit. eccl. 15 : *uirtutes magnas in terris facere* ; voir aussi A. Rousselle, *Croire et guérir. La foi en Gaule dans l'Antiquité tardive*, 1990, p. 193).

¹⁵⁰⁷ Cette périphrase désigne la communauté chrétienne de Ligurie au nom de laquelle s'exprime le diacre de Milan. Elle témoigne des liens étroits entre l'évêque de Milan et Faustus, le questeur du palais, c'est-à-dire entre l'Église de Milan et la cour de Théodoric.

¹⁵⁰⁸ Voir p. 346, note 1.

¹⁵⁰⁹ Bassus (voir *PLRE* , « Bassus 4 », p. 219) est le destinataire de l'epist. 4, 25 d'Ennode. Il s'agit d'un personnage lié à sa famille par une *uetus diligentia* (voir epist. 4, 25, 1) et proche d'un certain Camillus (« parens » disparu d'Ennode) : *Si Camillum mente retines, Ennodium non omittes* . Les termes employés dans l'epist. 1, 20 à propos de Bassus confirment l'affection toute particulière que lui portait Ennode, en raison précisément des relations que Bassus avait entretenues avec Camillus. Ne peut-on pas déceler dans cette affection un indice supplémentaire du lien entre Ennode et Camillus dans lequel Sirmond et, récemment, B. Bureau voudraient voir le propre père d'Ennode ? (voir B. Bureau, « Parthenius et la question de l'authenticité de la *Lettre à Parthenius* d'Arator », 1998, p. 387-399).

¹⁵¹⁰ XXI. 1. diu *codd.,edd.* : cum A || aduentu *codd.,edd.* : -tum T || resero *VLDETCP,edd.* : sero B ^{ac} refero A,b || 2. eorum B,*Hart. Vog.* : meorum *codd.,b.*

21. – Ennode à Faustus

Neuvième lettre à Faustus. C'est avec une grande anxiété qu'Ennode attend des nouvelles de l'arrivée de Faustus. Ses yeux souffrent de ne pas voir venir le messager qui guérira la douleur qui déchire son âme.

1. Longtemps, concernant l'arrivée de votre Grandeur, mon esprit est resté suspendu à un signe incertain. Mais une fois que la divine miséricorde m'a délivré d'une anxiété de ce genre, je me suis aussitôt consacré à mes devoirs habituels, bien que je n'aie pas interrompu les hommages de mes lettres, même¹⁵¹¹ à l'égard de celui qui était parti au loin. En indiquant donc, dans ces pages¹⁵¹², ma mauvaise santé, je révèle la maladie de l'âme que le chagrin m'a fait contracter. Je suis inquiet pour le salut¹⁵¹³ des plus illustres d'entre nous¹⁵¹⁴, me trouvant dans un lieu où le messager attendu ne parvient pas sans difficultés¹⁵¹⁵. 2. Ce qui m'est une consolation, c'est de prier Dieu de ne pas souffrir qu'aucun souci ne tourmente davantage son serviteur mais d'apaiser mes agitations par un prompt remède¹⁵¹⁶ : leur¹⁵¹⁷ retour à un bonheur assuré¹⁵¹⁸. Vous saluant avec l'humilité que je vous dois, je vous prie, maintenant que vous savez pour quelles raisons mon âme est ballottée par des considérations diverses, de venir rapidement à mon secours par le bienfait d'une lettre m'apportant la joie.

XXII. – Ennodius Opilioni

¹⁵¹¹ *Nec digresso : ne digresso quidem.*

¹⁵¹² *His < paginis >*

¹⁵¹³ Ennode joue sur le double sens de *salus*, médical (Cic. nat. 3, 91) et politique (Cic. Verr. 2, 16).

¹⁵¹⁴ Nous pensons que le terme *lumina* désigne ici, dans un sens figuré, les « clarissimes » ou plus généralement les « brillants personnages ». Cette signification, qui se retrouve aujourd'hui en italien dans le mot *luminare*, « lumière » ou « personne rayonnante », est attestée en latin (Voir Val. Max. 3, 8, 7 : *non indignabuntur lumina nostrae urbis* ; « On n'indignait pas ceux qui font l'éclat de notre ville »). Cette interprétation hardie est plus cohérente, d'un point de vue grammatical, avec le pronom *eorum* dans la phrase suivante : elle traduit une recherche sémantique dont témoignait un autre jeu de mot sur *lumina* dans l'epist. 1, 19, 3 à Deutérius. Mais une seconde interprétation pourrait être envisagée : le terme *lumina* pourrait désigner simplement « les yeux ». Il serait aussi employé dans un sens métaphorique puisque la souffrance d'Ennode est une « maladie de l'âme » (*aegritudinem animi*). Ennode voudrait dire ainsi qu'il craint de n'avoir pas assez bonne vue, du lieu où il se trouve, pour voir d'assez loin le messager qui va lui annoncer l'arrivée imminente de Faustus. Mais cette seconde solution nous paraît moins probable.

¹⁵¹⁵ Cette précision semble indiquer qu'Ennode n'est ni à Milan ni à Ravenne. Il est peut-être lui-même en mission dans quelque ville reculée où il attend des instructions de Fauste. Mais tout cela n'est que supposition.

¹⁵¹⁶ Le groupe de *reducta eorum in solidum prosperitate* doit dépendre de *celeriter medella*. Le traduction littérale de la fin de la phrase est donc : « ...un prompt remède venant de leur retour à un bonheur assuré ».

¹⁵¹⁷ Le pronom de rappel *eorum* désigne, croyons-nous, les *lumina* (voir note 4). Toutefois, une autre interprétation est possible : *eorum* pourrait anticiper sur *aestibus meis* et représenter *aestuum*. La phrase devrait alors être traduite ainsi : « Mais qu'il subvienne par une guérison rapide à mes soucis en les ramenant solidement (=pour de bon) à une issue favorable ».

¹⁵¹⁸ Ennode joue sur le double sens de *prosperitas*, le « bonheur » et la « santé » : l'expression *in solidum prosperitate* désigne à la fois « un bonheur assuré » et « une entière guérison ». Dès lors, il est possible qu'il y ait un lien entre l'epist. 1, 21 (l'inquiétude d'Ennode pour la « santé » de ces *lumina*) et l'epist. 1, 20 (la prière d'action de grâce après la guérison providentielle des enfants (?) de la famille de Faustus).

1. Coeperat¹⁵¹⁹ paruitatem meam magnitudo uestra spe, quae uota transiret, dignationis ad tollere et caelestis instituti more clariora facere beneficia sua, dum mea merita nulla iudicii lance pensabat, uel censurae negligens dare pretium muneribus, quae esse monstrabat indebita, quoniam affectio, quae circa humiles exhibetur, non habet necessitatem et speciem suam per sudum rutilanti splendore significat. 2. Diu ergo tali fultus post deum praesumptione non timui quidquid obloquentium toxica promittebant. Ast ubi me ad antiquum puluerem uestri reduxit obliuio, quod in solacio solet nudatis defensore contingere, quasi querellarum perlatrices litteras prorogavi, promittens mihi de earum inopportunitate responsum. Sed per occupationum forsitan amplitudo uestra praepedientium incrementa significet ad haec uos officia non uenire. Replicabo, quia quia¹⁵²⁰ idem status fuit culminis uestri dudum paginas destinantis. 3. Ad morem tamen scriptionis epistulariae me reduco, ne addat prolixitas ingesta fastidium et denegari paginas faciat magis allegatio quae poposcit. Domine mi, salutationis obsequium soluo et de ualetudine uestra ut animo obligatus interrogo, cupiens relationis indicio ad gemina desideria peruenire.

22. – Ennode à Opilion

¹⁵²¹ Première lettre à Opilion. Après avoir été comblé de faveur par Opilion, Ennode a subitement perdu son défenseur. Opilion n'a même pas répondu aux reproches précédents. Ennode fait une nouvelle tentative dans l'espoir de réaliser son double souhait.

1. Votre Éminence avait commencé par élever mon humble personne avec l'espoir d'une dignité qui dépassât mes vœux et, à la manière des institutions célestes, par rendre ses bienfaits plus éclatants en ne pesant nullement mes mérites à la balance du jugement et même par donner¹⁵²² du prix à ses présents en négligeant la critique qui montrait qu'ils étaient immérités, puisque l'affection qu'on témoigne aux humbles n'obéit pas à la nécessité et qu'elle manifeste sa beauté par un éclat resplendissant de pureté¹⁵²³. 2. Longtemps, donc, assuré d'une confiance aussi grande¹⁵²⁴ – après celle de Dieu¹⁵²⁵ – je n'ai pas craint tout ce que promettait le venin des calomniateurs¹⁵²⁶. Mais lorsque l'oubli que vous avez

¹⁵¹⁹ XXII. 1. exhibetur *codd.,edd.* : -bitur B || 2. obliuio *codd.,edd.* : eloquio obliuio D || solet *codd.,edd.* : debet Sirm. || occupationum VLDETCP, *edd.* : -tionem B ¹ A || significet B, Vog. : significat *ceff.*

¹⁵²⁰ 3. obligatus *codd.,edd.* : oble- B.

¹⁵²¹ D'après J. R. Martindale et C. Pietri, Opilion, qui reçut deux lettres d'Ennode (epist. 1, 22 et 5, 3) doit être identifié avec Venantius Opilio, *uir clarissimus et inlustris*, préfet du prétoire en Italie, patrice et consul en 524 (voir PLRE, « Venantius Opilio 5 », p. 808-809 ; PCBE II, « Opilio 4 », 1557-1558).

¹⁵²² Dare pretium muneribus est sur le même plan que *adtollere* et *facere*.

¹⁵²³ Sur l'expression *per sudum rutilans*, voir epist. 1, 1, 3 note 6.

¹⁵²⁴ *Talis* est souvent employé comme un équivalent de *tantus* dans le latin tardif (voir Goelzer, *Avit*, p. 618).

¹⁵²⁵ Ennode veut dire qu'il avait l'appui (*fultus*) d'une telle présomption en la bienveillance d'Opilion, celle-ci venant naturellement après celle de Dieu.

¹⁵²⁶ Ennode se dit parfois victime de la médisance (voirepist. 1, 7, 2). Si ses déclarations font sans doute allusion à des affaires précises, elles doivent aussi être interprétées au vu de ses efforts permanents pour entretenir la *concordia* sociale. Car les calomnies menacent les liens d'*amicitia* et la *pietas* (voir Y. Rivière, *Les délateurs sous l'Empire romain*, 2002, p. 88-97 « la discorde »).

manifesté¹⁵²⁷ m'a ramené à ma poussière première¹⁵²⁸, je vous ai envoyé – ce qui tient lieu de consolation à ceux qui sont privés d'avocat – des lettres que je considérais comme les porteuses de mes plaintes¹⁵²⁹, en me promettant que leur importunité¹⁵³⁰ me vaudrait une réponse. Mais peut-être votre Grandeur pourrait-elle alléguer que le nombre croissant des charges¹⁵³¹ qui lui incombent fait que vous ne remplissez plus de tels devoirs¹⁵³² ? Je répliquerais que votre Altesse occupait le même sommet quand elle m'adressait des lettres. 3. Je me ramène cependant à la règle de l'écriture épistolaire de peur que l'introduction de la prolixité n'engendre le dégoût et que la supplique¹⁵³³ qui <les> a réclamées ne vous pousse¹⁵³⁴ au contraire à refuser ces lettres. Mon cher Seigneur, je m'acquiesce des respects de mes salutations et, vous étant lié par le cœur, je vous demande des nouvelles de votre santé avec le désir de réaliser mon double souhait¹⁵³⁵ par l'indication que donnera votre réponse.

XXIII. – Ennodius Senario

1. Perdit¹⁵³⁶ affectio ualetudinem silentii debilitata torpore nec ad usum suum diligentiae cursus exuberat, si nudetur communione conloquii. Muta caritas paene repraesentat speciem non amantis, et odiorum simulacrum est non aperire quod diligas contestatione sermonis. Ista sublimitati tuae coram positus intimaui, cum ad solacium absentiae meae

¹⁵²⁷ Nous analysons *uestri* comme un génitif subjectif même si Ennode emploie parfois la même expression avec un génitif objectif. Voir epist. 1, 23, *mei obliuio* : « l'oubli de moi », c'est-à-dire « l'oubli dont je suis l'objet ».

¹⁵²⁸ Cette périphrase désigne l'origine.

¹⁵²⁹ *Quasi* introduit une marque de subjectivité. Le terme *perlatrix* joue sans doute sur le rôle dévolu habituellement au porteur. Dans l'epist. 1, 8, la dame chargée de remettre la lettre d'Ennode à Firminus est également qualifiée de *perlatrix* (epist. 1, 8, 4 à Firminus : *idoneae tamen perlatricis uiaticum praegruari*).

¹⁵³⁰ Sur le thème de l'importunité, voir epist. 1, 3, 2 ; 1, 25, 2.

¹⁵³¹ Il n'est pas possible de rendre dans la traduction l'hyperbate *per occupationum...incrementa* qui a pour but d'insister sur les multiples occupations que les correspondants évoquaient pour justifier leur paresse épistolaire, sur leur « dis-traction », leur écartèlement.

¹⁵³² Il s'agit des *officia* de l'épître au premier rang desquels se trouve la *uicissitudo*, c'est-à-dire la « réciprocité » de la correspondance qui oblige à répondre à toute épître.

¹⁵³³ *Adlegatio* : si ce terme peut avoir le sens épistolaire de « réponse » (voir Greg. M. epist. 5, 3), il faut l'entendre ici dans un sens juridique : l'*adlegatio* désigne le mémoire écrit remis à une autorité, politique ou judiciaire, pour faire valoir une cause, une sorte de « supplique », l'argument qu'on fait valoir pour se justifier (voir Hermog. dig. 4, 4, 17). *Adlegatio* ne pouvant être que l'antécédent de *quae*, le sens littéral de la proposition relative est le suivant : « la supplique qui <les> a réclamées ».

¹⁵³⁴ Le verbe *facere*, employé avec l'accusatif et l'infinitif passif, introduit un type de « proposition infinitive qu'on pourrait appeler impérative » (voir Dubois, p. 464). Il y a trois autres exemples de cette construction dans les livres I et II : epist. 1, 3, 4 : *quae ex sua fecit miseratione transferri* ; epist. 1, 7, 2 : *facinus credi facis* ; 1, 14, 6 : *ea indicari faciat*.

¹⁵³⁵ Le premier souhait consiste à recevoir des nouvelles de la santé d'Opilion et le second, à recevoir une réponse d'Opilion avec des indications sur l'état d'une affaire, peut-être un procès, comme l'indique le choix de plusieurs termes qui peuvent avoir une signification juridique (*censurae, defensore, allegatio*).

¹⁵³⁶ XXIII. 1. perdit *codd.,edd.* : reddidit A || debilitata *codd.,edd.* : -tato A || 2. at *codd.,edd.* : ad B || 3. statum *BVLDAET* : -tu *CP,edd.* || reppererit *VLDETCP,edd.* : -perit BA.

litteras promittebas. 2. At nunc quae animum uestrum mei inuasit obliuio, ut nullas per tanta temporum spatia, quae bonam ualeitudinem uestram significarent, litteras suscepissem ? Ne de amoris credo testimonio animorum indices epistulas conuenirem. Inreligiosum ergo circa amantem tui in meliorem partem uerte propositum et ad memoriam promissae fidei scripta transmittite. 3. Domine mi, salutationis debita soluens precor, ut si uos in antiquae circa me dignationis statum pagina directa reppererit, responsa mereatur, quia puto inter nos gemina uincula disrumpi non posse caritatis et sanguinis.

23. – Ennode à Sénarius

Première lettre à Senarius ¹⁵³⁷, parent d'Ennode. Condamnation du silence épistolaire qui constitue une menace pour l'affection ¹⁵³⁸. Que Senarius écrive sans tarder en témoignage de sa promesse !

1. L'affection perd la santé lorsqu'elle est affaiblie par l'engourdissement du silence et le cours de l'amitié ne dispose pas de la richesse qui convient à ses besoins s'il se trouve privé de l'échange du dialogue. Une tendresse muette est presque à la ressemblance de l'homme qui n'aime pas et c'est faire croire que l'on hait que de ne pas montrer que l'on aime par le témoignage d'un entretien. Voilà ce que j'ai fait connaître à ton Altesse, en sa présence, lorsque tu promettais des lettres pour consoler mon absence. 2. Mais aujourd'hui quel oubli de moi s'est emparé de votre ¹⁵³⁹ cœur au point de m'avoir privé, durant tout ce temps, de toutes lettres qui m'auraient apporté des nouvelles de votre bonne santé ? La crainte, je crois, qu'à partir d'un témoignage d'affection, je ne puisse citer ¹⁵⁴⁰ des lettres révélatrices de nos sentiments ¹⁵⁴¹. Envers celui qui t'aime, tourne donc en un sens meilleur

¹⁵³⁷ Ami et parent d'Ennode (*uincula caritatis et sanguinis*), Senarius occupait des fonctions à la cour de Ravenne où il fut *comes patrimonii*, *uir illustris* puis *patricius*. Les lettres d'Ennode (1, 23 ; 3, 11 ; 3, 34 ; 4, 27 ; 4, 33 ; 5, 15 ; 6, 8 ; 6, 12 ; 6, 27 ; 7, 5) montrent qu'il appartenait au cercle de Faustus et qu'il était lié à plusieurs correspondants d'Ennode en charge à Ravenne, tels Liberius, Eugenes, Agapitus et Albinus (voir *PLRE*, « Senarius », p. 988-989 ; *PCBE II*, « Senarius », p. 2020-2021).

¹⁵³⁸ La condamnation du silence épistolaire donne l'occasion de glisser quelques sentences plus générales dans lesquelles on devine le souci d'une direction morale. Plusieurs formules de cette épître se retrouvent dans les florilèges médiévaux destinés à l'*aedificatio sui* (voir notre annexe « Les Sentences d'Ennode », p. 423-428). L'épithète métrique de Senarius célèbre précisément sa rigueur morale et sa foi (*MGH*, *aa*, XII, p. 499).

¹⁵³⁹ Le passage de la seconde personne du singulier à la seconde personne du pluriel n'est pas facile à comprendre. Il est possible que l'expression *animum uestrum* désigne non seulement « le cœur » de Senarius mais aussi celui de ses amis en charge à Ravenne puisqu'Ennode exprime la même inquiétude dans les épîtres qu'il adresse à chacun d'entre eux (1, 22 à Opilion ; 1, 25 à Olybrius et Eugenetes ; 2, 17 à Constantius ; 2, 21 à Albinus).

¹⁵⁴⁰ Le terme *testimonio*, « témoignage », incite à retenir, dans un sens métaphorique, la valeur juridique de *conuenire*, « citer en justice » (voir Cassiod. *uar.* 2, 21, 4 ; Greg. M. *epist.* 1, 66) : Senarius craindrait qu'Ennode puisse se prévaloir de ses témoignages d'affection devant le « tribunal de l'amitié ». Ennode lui reprocherait, en réponse, sa pusillanimité, sa crainte de s'engager. Si le sens de cet engagement n'est pas explicité, la crainte de Senarius suppose qu'Ennode gardait copie des lettres de ses correspondants.

¹⁵⁴¹ Cette indication n'est pas très explicite : certes, la crainte de voir tomber les lettres dans des mains malveillantes suscite l'extrême retenue de l'expression épistolaire et peut aussi dissuader d'écrire. Toutefois, dans le cas présent, il s'agit moins d'une crainte politique – celle d'une correspondance compromettante qu'Ennode se garderait bien de faire jouer contre Sénarius – qu'une crainte d'ordre affectif. Il faut y voir une sorte de chantage sentimental : la crainte qu'Ennode prête à Sénarius fait partie de la « comédie » épistolaire.

ce comportement contraire à notre religion et adresse-moi tes écrits en mémoire de la parole donnée. 3. Mon cher Seigneur, en vous rendant les devoirs de la salutation, je prie que, si la lettre qui vous est adressée rencontre¹⁵⁴² chez vous la même estime¹⁵⁴³ que vous aviez autrefois envers moi, elle obtienne réponse car je crois qu'entre nous ne peuvent être rompus les doubles liens de l'affection et du sang.

XXIV. – Ennodius Asturio

1. Quae¹⁵⁴⁴ mali ratio est, ut ita sis parvus in gratia, prodigus in querella et exigas frequentiam litterarum quam ipse non tribuis, uiperinis oculis illud quod alter delinquit inspiciens, tuas culpas nulla falce resecando ? Anni plures sunt, ex quo Alpibus uicinam habitationem delegisti, senator et doctus, ubi tibi, dum pruinosam respicis iuga, adparuit inauspicata nix capitis, ubi etiam glande te uesci scriptione signasti. Cuius rei fidem litterarum tuarum decora fecerunt, cum cibi huius significantia in ructu turgidi pectoris, et Alpini sermonis adparuit. 2. Miror tamen, quod inter loci illius frenata glacie flumina et sine successione frigus tui iecoris flamma plus aestuat nec aliquam sortitur pectus de mansione temperiem. Aetas deferuescit in senium ; est domus quae lymphas in metalla conuertat et contra naturam gurgitibus sua lege dominetur : tu tamen inter ista sic dominetur : uiuere¹⁵⁴⁵ diceris, quasi ignis tuus algoris pabulis inritetur. 3. Ego te ore parentis stimulo, quia tibi et proposito meo uocem debeo castigantis. Vestrum est post haec, si eligitis litteras meas frequenter accipere, de admonitione gratulari. Ego autem praeter ista cum honore salutati quae scribere possim in illa carnis quam tu diligis illuue uiuentibus non inueni.

24. – Ennode à Astyrius

Première lettre à Astyrius¹⁵⁴⁶, parent d'Ennode. Quelle audace ! Astyrius exige une correspondance fréquente mais ne montre pas l'exemple. Son style boursoufflé et alpestre reflète parfaitement sa nourriture et sa retraite dans ces montagnes inhospitalières. En

¹⁵⁴² Nous avons conservé le texte de Vogel *repperit*, qui se fonde sur les manuscrits de la famille « *Vaticanus* ». Toutefois, la leçon *repperit* proposée par *B* n'est pas impossible, l'indicatif insistant sur la réalité d'un fait considéré comme acquis : la permanence de Sénarius dans ses sentiments d'estime à l'égard d'Ennode.

¹⁵⁴³ Littéralement : « (...) vous trouvez dans l'état d'estime que vous aviez autrefois pour moi ». Pour une justification de la leçon *statum*, voir « Prolégomènes », p. 284, notice 12.

¹⁵⁴⁴ XXIV. 1. mali *B* : -lum *cett.* || et *codd.,edd.* : om. *B* || frequentiam *codd.,edd.* : -tia *B* || tribuis *codd.,edd.* : -bues *B* || delinquit *codd.,edd.* : -liquit *b* || delegisti *codd.,edd.* : deli- *B* || et doctus *BVLECP,edd.* : edoctus *DAT* || 2. deferuescit *codd.,edd.* : -uisit *Vog.* || conuertat *codd.,edd.* : -tit *A,Sirm.*

¹⁵⁴⁵ dominetur *codd.,edd.* : -natur *Sirm.* || tuus *codd.,edd.* : tuos *b* || 3. ore *codd.,Hart.Vog.* : oro *bSirm.* || eligitis *codd.,edd.* : ele- *B* || frequenter *BVLDAET,Hart.Vog.* : om. *CP,bSirm.* || possim *codd.,edd.* : -sem *prop. Vog.* || diligis *codd.,edd.* : -ges *B.*

¹⁵⁴⁶ *Ce parent d'Ennode, à la fois senator et doctus, a élu domicile dans les montagnes alpestres au grand dam du diacre milanais. Il reçut deux épîtres particulièrement sévères d'Ennode qui lui reproche son choix de vie, son style et son immoralité (voir epist. 1, 24, 3 et 2, 12, 4). (voir PLRE, « Astyrius », p. 174).*

revanche, il est surprenant que l'austérité de ce lieu glacial n'ait pas refroidi ses ardeurs ni inspiré la tempérance qui vient traditionnellement à l'approche de la vieillesse.

1. Quel malheur ¹⁵⁴⁷ y a-t-il pour que tu sois si avare de sympathie, si prodigue de reproches et pour que tu exiges la fréquence des lettres que tu n'accordes pas toi-même, inspectant avec des yeux de vipère les erreurs d'autrui sans que la moindre faux émonde tes propres fautes ? Il y a plusieurs années que toi, sénateur et savant, tu as choisi une résidence voisine des Alpes où, à force de regarder les cimes verglacées, une neige inattendue est apparue sur ton chef ¹⁵⁴⁸, où – tu l'as signalé par ta lettre – tu te nourris même de glands ¹⁵⁴⁹. Chose qui a été confirmée par les « beautés » de ta lettre quand la signification d'un tel aliment s'est manifestée dans l'éruclation d'un esprit boursoufflé et d'un style alpestre ¹⁵⁵⁰. 2. Je m'étonne cependant qu'en ce lieu où les cours d'eau sont freinés par la glace et où le froid règne sans fin, la flamme de tes passions ¹⁵⁵¹ n'en soit que plus vive et que ton cœur ne retire pas de ce séjour quelque modération ¹⁵⁵². La jeunesse perd son effervescence avec l'âge ¹⁵⁵³ ; ta demeure ¹⁵⁵⁴ est capable de convertir les eaux ¹⁵⁵⁵ en

¹⁵⁴⁷ Pour une justification de la leçon *Quae mali ratio statum*, voir « Prolégomènes », p. 284, notice 13.

¹⁵⁴⁸ Notre traduction ne peut pas rendre entièrement le jeu de mot *nix capitis*. La proposition *tibi (...) adparuit inauspicata nix capitis* pourrait en effet être comprise très différemment : « la neige est inopinément apparue sur ta tête ». Ennode insinue que le spectacle incessant des cimes enneigées a accéléré le vieillissement d'Astyrius dont la tête a blanchi, sans pour autant qu'il devienne plus sage.

¹⁵⁴⁹ L'expression *glande uesci* désigne, au sens littéral, une nourriture frugale et insuffisante mais elle est surtout le signe d'une attitude insensée, ridicule et extravagante (voir Cic. orat. 31 : *quae est autem in hominibus tanta peruersitas, ut inuentis frugibus glande uescantur* ? « Quelle extravagance chez ces gens, qu'après la découverte du blé ils veuillent se nourrir de glands ! », trad. A. Yon).

¹⁵⁵⁰ Ennode se permet peut-être un jeu de mot subtil : *Alpinus* est en effet le surnom donné par Horace à M. Furius Bibaculus de Crémone dont il se moque. Ce poète médiocre a laissé un poème sur la guerre des Gaules où se trouve notamment une description ampoulée des Alpes à laquelle fait probablement écho l'expression d'Ennode *in ructu turgidi pectoris et Alpini sermonis* (voir Hor. sat. 1, 10, 36 : *turgidus Alpinus* ; 2, 5, 41). La dévalorisation des Alpes, la critique stylistique et l'exhortation morale montrent bien que, dans l'esprit d'Ennode, le mode de vie, le style et la morale entretiennent un rapport étroit. Le lien intrinsèque entre la parole et la morale est un lieu commun de la rhétorique antique : on l'a retrouvé aussi bien dans la représentation païenne du *uir bonus* (voir Quint. inst. 12, 1) que dans les règles monastiques où la recherche de l'humilité est subordonnée à la maîtrise du langage et au rejet de la parole superflue (voir Bened. reg. 7, 56 : *nonus humilitatis gradus est, si linguam ad loquendum prohibeat monachus et tacurnitatem habens, usque ad interrogationem non loquatur* : « Le neuvième degré de l'humilité est celui où le moine garde sa langue et, cultivant l'amour du silence, ne parle que s'il est interrogé », trad. H. Rochais).

¹⁵⁵¹ *iecur* désigne le siège des passions (voir Hor. epist. 1, 18, 72 : *non ancilla tuum iecur ulceret ulla puerue*, « Que tes sens ne prennent point feu pour une servante ou pour un jeune esclave », trad. F. Villeneuve ; Ps.Sén. Herc. O., 1732 : *O durum iecur* ! : « Ô cœur sans tendresse ! », trad. de F.-R. Chaumartin).

¹⁵⁵² La *temperies* désigne la « juste proportion » (voir Plin. nat. 2, 190) et revêt une valeur morale dans le sens de « attitude modérée », « mesure » (voir Stat. silu. 2, 2, 152-3 : *expositi census et docta fruendi / temperies* : « ta fortune s'étale aux regards, et tu sais en jouir avec modération », trad. H. J. Izaac).

¹⁵⁵³ Cette phrase est une sentence qu'on retrouve dans certains florilèges médiévaux destinés à l'*aedificatio sui* (voir commentaire sur « la réception d'Ennode dans les florilèges »).

¹⁵⁵⁴ *Domus* ne désigne pas ici une maison particulière mais plus généralement le lieu où il vit, son lieu de séjour.

¹⁵⁵⁵ *Lympha* : terme poétique employé notamment par Lucrèce (6, 1178) et Virgile (Aen. 4, 635). Le choix de ce mot, qui appartient au vocabulaire de la pastorale, souligne l'ironie d'une description qui aboutit à une parodie de littérature pastorale (voir epist. 1, 6 à Faustus).

métaux et de faire, contre la nature, régner sa propre loi sur les torrents¹⁵⁵⁶ : toi, pourtant, tu vis, dit-on, dans ce milieu comme si les aliments du froid excitaient tes feux. 3. Moi, je te stimule en parlant comme un père¹⁵⁵⁷ parce que je dois à ta personne et à mon sacerdoce la parole de celui qui corrige¹⁵⁵⁸. À vous¹⁵⁵⁹ revient, après cela, si vous choisissez de recevoir de fréquentes lettres de moi, de [me] rendre grâce pour cette admonition. Quant à moi, hors cela, après t'avoir rendu l'hommage de mes salutations¹⁵⁶⁰, je n'ai pu trouver d'autres choses à écrire à ceux qui vivent dans cette bourbe charnelle¹⁵⁶¹ que toi, tu chéris.

XXV. – Ennodius Olybrio et Eugeneti

1. Desiderio¹⁵⁶² paginarum uestrarum facta est mihi prodiga frons pudoris, et dum tabella promittit promulgata responsum, intra uerecundum penetrare annosam continere nescit infantiam. Deberem quidem sanguini et proposito silentii uenustatem, postquam spei meae fructum prima negauere conloquia. Sed nescio utrum male pertinax iudicetur intentio, quae sine alterius dispendiis sollicita per amorem experientiae pericla multiplicat. 2. Valetate ergo,

¹⁵⁵⁶ La représentation des rigueurs alpestres est trop excessive pour être interprétée comme la recherche d'une description réaliste. Ennode prend plaisir à dévaloriser la montagne comme il se moquait des environs du Larius dans une épître à Faustus (epist. 1, 6). Il n'apprécie pas les sites alpestres auxquels il préfère les raffinements de la ville (voir commentaire, chapitre 2, p. 84-85).

¹⁵⁵⁷ *Parens* désigne plus qu'un simple parent. Ennode reconstitue les rapports privilégiés entre père et fils afin de souligner la sincérité et la bienveillance de son admonition. Il existe des précédents fameux puisque Symmaque se présentait comme le père spirituel de Romulus et n'hésitait pas à opposer cette paternité à celle du père biologique de Romulus (voir Symm. epist. 8, 57 : *filium meum Romulum ego accerso, tu retines ; ego in eum mihi personam parentis adrogo, tu ius adfinis exerces* : « Je convoque mon fils Romulus et vous, vous le retenez ; envers lui je m'arroge le rôle d'un père et vous, vous exercez des droits par alliance », trad. J.-P. Callu). Cette relation particulièrement intense est également reconstituée dans l'introduction des règles monastiques : voir *Bened. reg., prolog., 1* : *admonitionem pii patris excipe et efficaciter conple* : « accepte les conseils d'un père pieux et suis-les effectivement », trad. H. Rochais).

¹⁵⁵⁸ Ennode emploie souvent le terme *castigans* pour se qualifier lui-même, exprimant ainsi l'importance que revêt à ses yeux la direction morale (voir epist. 1, 1, 5 : *industria castigantis* ; epist. 1, 10, 3 : *uocem debeo castigantis*). *Castigare* désigne chez Sénèque l'action de corriger moralement autrui (voir Sén. epist. 21, 11, 4 ; benef., 7, 24, 2). Ces conseils expriment la conception chrétienne de la *nobilitas* qui se fonde sur deux critères, le premier traditionnel (la naissance, la position sociale et la culture aristocratique), le second moral (l'excellence de la vertu et de la foi chrétienne). Si Astyrius remplit le premier critère, il doit absolument se plier au second s'il veut rester « noble » (voir Salzman, 2002, p. 213-219).

¹⁵⁵⁹ Le passage du « tu » au « vous » est difficile à interpréter dans une épître courte qui ne semble s'adresser qu'à une seule personne. Mais il n'est pas exclu qu'Ennode fasse soudain allusion aux proches d'Astyrius ou bien qu'il emploie un pluriel générique (« vous », c'est-à-dire « vous qui vous comportez ainsi », « les gens de ton espèce »). Cet emploi serait cohérent avec l'expression volontairement générale qui caractérise le style de la parénèse et aussi avec la généralisation finale *in illa carnis quam tu diligis illuue uiuentibus* !

¹⁵⁶⁰ Mot à mot : « l'hommage de celui qui est salué ».

¹⁵⁶¹ Le terme *illuues* est souvent employé dans la patristique pour désigner la « tache », le « péché » (voir Prud. apoth. 924-925 : *inde secunda redit generatio et inde lauatur / naturae inluuies*, « d'où la régénération qui lave la tache originelle », trad. M. Lavarenne). L'expression *illuues carnis* désignerait-elle ici « le péché de la chair » ? En tout cas, elle souligne l'immoralité d'Astyrius.

¹⁵⁶² XXV. 1. *tabella codd.,edd. : -bellam A-bula Sirm.|| uenustatem codd.,edd. : uetus- D || sollicita codd.,edd. : -tae b || 2. ergo B, Vog. : om. codd.,edd. || mi codd.,edd. : mei b || domini BLDAEC : -ne V¹ TP¹ || quod VLDAECP,edd. : quid Bquia T || ualete add. A.*

mi domini, et ad scriptionis mecum remeate concordiam, ne contra Euangelii faciatis monita, si et inoportunitati denegetis quod iuste forsitan impetrasset affectio.

25. – Ennode à Olyrius et Eugénés

Unique lettre conjointe à Olybrius et Eugenés¹⁵⁶³ : Ennode critique leur silence épistolaire et justifie son insistance par une référence aux Evangiles.

1. Le regret¹⁵⁶⁴ de ne plus recevoir vos lettres a fait que mon front est prodigue de sa modestie¹⁵⁶⁵ et, quand l'envoi d'une tablette me promet une réponse, il ne sait pas réprimer dans un secret pudique un manque d'éloquence invétéré¹⁵⁶⁶. Certes, j'aurais dû à mon sang et à mon sacerdoce l'élégance du silence dès lors que nos premiers entretiens eurent refusé tout fruit à mon espérance. Mais je ne sais pas si l'on juge défavorablement une obstination tenace qui, sans porter préjudice à autrui, avec soin et par amour, multiplie les périls de l'expérience. 2. Portez-vous donc bien, mes chers Seigneurs, et revenez à la concorde épistolaire avec moi, de peur de vous opposer aux exhortations de l'Évangile¹⁵⁶⁷ si vous refusez même à l'importunité ce qu'aurait eu peut-être le droit d'obtenir l'affection.

XXVI. – Ennodius Fausto

¹⁵⁶³ Olybrius et Eugenés (ou Eugenetes) étaient probablement frères, comme le suppose J. R. Martindale (PLRE, p. 415). Ils sont, avec Fidelis, les fils d'un avocat milanais ; l'aîné Olybrius, brillant orateur, sénateur et préfet du prétoire en 503, reçut cinq lettres d'Ennode. Sa mort brutale est l'objet de l'epist. 3, 2, lettre de consolation d'Ennode à Eugenetes (PLRE, « Olybrius 5 », p. 795-796). Eugenés, questeur du palais en 506 puis maître des offices, reçut dix lettres du diacre de Milan qui le présente comme un homme de culture. Eugenetes était lié à Liberius, Sénarius, Albinus et Agapitus, en charge à la cour de Ravenne, avec lesquels Ennode essaie d'entretenir des relations épistolaires (voir PLRE, « Eugenés », p. 414-415).

¹⁵⁶⁴ *Desiderium* : « le désir de vos lettres », c'est-à-dire le regret de ne pas recevoir vos lettres.

¹⁵⁶⁵ *Pudoris* (la modestie) n'est pas le complément du nom *frons* (le front, l'effronterie) mais de l'adjectif *prodiga*. Le groupe *prodiga frons pudoris* est également employé dans l'epist. 1, 12, 1 où *pudoris* ne peut être que le complément de *prodiga* ; en outre, l'expression *frons pudoris* (l'effronterie de ma modestie) constituerait un oxymore qui aurait peu de sens ; enfin, l'emploi absolu de l'adjectif *prodigus* est très rare. Nous comprenons donc : « mon front est devenue prodigue de ma pudeur », c'est-à-dire « mon front a gaspillé ma modestie ».

¹⁵⁶⁶ L'*infantia* est d'abord un lieu commun de la modestie épistolaire. Mais elle fait aussi allusion au rejet de la rhétorique depuis qu'Ennode est devenu clerc. Si ce dernier ne s'en tient pas strictement au silence – comme en témoignent ses nombreuses lettres –, il ne faut pas y voir un mépris pour ses fonctions religieuses (son *propositum*) dont il est souvent question dans la *Correspondance* : aucune règle ecclésiastique ne contraignait les diacres au silence contrairement aux évêques. Il est frappant de constater qu'Ennode respecta strictement cette injonction en cessant toute correspondance personnelle après son élévation à l'épiscopat et en limitant son activité épistolaire à la chancellerie pontificale (voir S. Gioanni, « La contribution épistolaire d'Ennode de Pavie à la primauté pontificale sous le règne des papes Symmaque et Hormisdas », 2001, p. 245-268).

¹⁵⁶⁷ La dernière phrase reprend de façon condensée l'éloge de l'*inopportunitas* par laquelle Ennode commence l'epist. 1, 3, 1-2 à Faustus. Ennode y justifiait également son insistance par une référence aux Evangiles (voir *Luc*, 11, 8-9 : *dico uobis et si non dabit illi surgens eo quod amicus eius sit propter improbitatem tamen eius surget et dabit illi quotquot habet necessarios. Et ego uobis dico petite et dabitur uobis* : « je vous le dis, même s'il ne se lève pas pour les lui donner en qualité d'ami, il se lèvera du moins à cause de son impudence et lui donnera tout ce dont il a besoin. Et moi je vous dis : demandez et l'on vous donnera », trad. *La Bible de Jérusalem*).

1. *Votis*¹⁵⁶⁸ et desideriiis satisfacit pagina, quae apud amantem uestri necessitatibus alienis praestat obsequium. Quam uellem, si propositum non uetaret, multorum saepe quieta titubare, ut dum dubiis uocem tribuo, debitum obnixae caritatis exsoluam ! 2. Domini mei, patris uestri iussionibus inpendo praesentis scriptionis officium, cuius animus dum omnium securitati prouidit, suam quietem sub hac intentione contempnit, qui dum mala Ligurum post Mauricelli obitum nondum uidit occidisse, confunditur. Recidiuis enim prouincia nostra, quasi praefatum sepulchra non teneant, laborat insidiis. Aduocationem fisci dum aliqui per iniquos homines nituntur obtinere, ante uotorum copiam quid in ea meditentur ostendunt. 3. Ego quidem deliberationem magnitudinis uestrae de bono publico non celauit, adserens uos praefatam dignitatem nulli uobiscum Deo adnitente committere. Sed anxietas prouincialium totum credit posse euenire quod metuit. Hanc a domno meo episcopo allegationis suscepi prouinciam, ut conscientiamconscientiam¹⁵⁶⁹ uestram obsequio paginae conuenirem, ne cuius subreptio ad huius rei perducatur effectum. 4. Vos fidissimam pollicitationem solliciti custodite integritate propositi. Ego salutationis officia dependens quae susceperam alleganda testatus sum. Spero tamen ut, quid de ea parte deliberatum sit, instruar officio litterarum.

26. – Ennode à Faustus

Dixième lettre à Faustus. Sur les ordres de son évêque (Laurent de Milan), Ennode demande à Faustus d'intervenir, en sa qualité de questeur du palais¹⁵⁷⁰, dans la succession de l'avocat du fisc Mauricellus dont toute la Ligurie garde un souvenir terrible. Que Faustus remplisse lui-même cette charge !

1. Une lettre répond aux vœux et aux désirs quand, aux yeux de qui vous aime, elle prête assistance aux impérieuses nécessités d'autrui. Que je voudrais, si mon sacerdoce ne me l'interdisait, que la quiétude de nombreuses personnes fût souvent troublée¹⁵⁷¹ afin d'acquitter la dette d'une charité inébranlable en prêtant ma voix à leurs difficultés¹⁵⁷² ! 2. C'est sur les ordres de Monseigneur, votre Père¹⁵⁷³, que je m'acquitte du devoir du présent message. Veillant¹⁵⁷⁴ à la sécurité de tous, son esprit sacrifie sa tranquillité à l'intention

¹⁵⁶⁸ XXVI. 1. satisfacit *BV* ^{pc} *L* ^{pc} *A*, *Sirm.Hart.Vog.* : -ciat *DTCP,b* || titubare *BVLDAET,edd.* : turbare *CP,b* || 3. obnixae *codd.,edd.* : -noxae *BA* -noxiae *prop. Hart.* || 2. prouidit *B* : -det *cett.* || quietem *BLAECPC* ^{pc}, *edd.* : -tam *V* ^{ac} *DT* || uidit *codd.,edd.* : *om. D-det Vog.* || quasi *codd.,edd.* : quia *uas T.*

¹⁵⁶⁹ 3. ne *codd.,edd.* : nec *T.*

¹⁵⁷⁰ Le questeur du palais n'avait pas dans ses prérogatives de s'occuper des affaires fiscales ni de la succession de l'*aduocatus fisci*. Sous Théodoric, l'administration fiscale relevait de la responsabilité du comte du patrimoine (voir Delmaire, p. 57-63).

¹⁵⁷¹ *Quieta* est le sujet du verbe *titubare* qui est intransitif.

¹⁵⁷² *Dubium* : « situation critique », « danger » (voir Sall. Catil. 52, 6 : *in dubio esse*, « être en danger »). La fin de la phrase signifie : « ...en mettant mes paroles au service de leurs dangers ».

¹⁵⁷³ Il s'agit de l'évêque Laurent de Milan.

¹⁵⁷⁴ Pour une justification de la leçon *prouidit* et, ligne suivante, de *uidit*, voir « Prolégomènes », p. 285, notice 14.

suiuante : il est préoccupé de voir que la mort de Mauricellus¹⁵⁷⁵ n'a pas encore mis un terme aux malheurs des Ligures. En effet, notre province fait face à des périls renaissants comme si celui que j'ai nommé n'était pas enfermé dans la tombe. Certains, s'efforçant d'obtenir par l'intermédiaire d'individus malhonnêtes la charge d'avocat du fisc¹⁵⁷⁶, montrent, avant le succès de leurs vœux, ce qu'ils se préparent à faire dans cette charge. 3. Quant à moi, je n'ai pas caché la réflexion de votre Eminence sur l'intérêt public, en donnant l'assurance que, avec le soutien de Dieu, vous ne confiez à personne la charge dont j'ai parlé¹⁵⁷⁷. Mais l'anxiété des provinciaux pense que tout ce qu'elle redoute peut se réaliser. C'est de Monseigneur l'Evêque que j'ai reçu la mission¹⁵⁷⁸ de cette supplique, celle de m'adresser à votre conscience par l'hommage d'une lettre pour éviter que la fourberie de tel ou tel ne conduise à l'accomplissement de pareille chose. 4. De votre côté, conservez avec soin¹⁵⁷⁹ votre promesse avec la plus grande fidélité en gardant l'intégralité de votre résolution. De mon côté, en rendant les devoirs de mes salutations, j'ai garanti par mon témoignage ce que je m'étais chargé de vous transmettre. J'espère toutefois être instruit par l'office d'une lettre de ce qui aura été décidé sur cette affaire.

¹⁵⁷⁵ Cet *aduocatus fisci* n'est connu par aucun autre témoin. Toutefois, le témoignage d'Ennode sur les excès de Mauricellus rappelle les conseils de modération que Théodoric adresse à l'*aduocatus fisci* Marcellus, vers 507/511, après l'avoir nommé à cette charge (voir Cassiod. uar. 1, 22).

¹⁵⁷⁶ La charge d'*aduocatus fisci* (« avocat du fisc ») a été établie sous Hadrien pour défendre le *fiscus* impérial durant les procès (voir Dig. 28, 4, 3 ; voir *Der Neue Pauly. Enzyklopädie der Antike*, I, p. 136-137).

¹⁵⁷⁷ Cette prière en dit long sur la répartition des pouvoirs entre l'Église et l'Etat : en effet, elle révèle l'intervention directe d'un évêque dans l'administration publique et sa volonté d'y voir accéder des hommes de confiance (Faustus est l'ami d'Ennode, diacre de Milan). En cherchant à étendre le domaine d'influence de l'évêque dans l'administration publique, cette épître montre l'évolution des rapports entre l'Église et l'Etat. On est loin de « la doctrine de non-immixtion » qui, au milieu du IV^e siècle, délimitait nettement les domaines respectifs du prince et des évêques suivant le principe du *Reddite Caesari* (voir J. Gaudemet, *La formation du droit séculier et du droit de l'Église aux IV^e et V^e siècles*, 1957, p. 197-200).

¹⁵⁷⁸ Notre traduction ne parvient pas à rendre le jeu de mot *prouincialium / prouincia*.

¹⁵⁷⁹ *Solliciti* est apposé au sujet de *custodite* et employé adverbialement. Il équivaut à *sollicite*.

Livre II : édition et traduction

I. – Ennodius Armenio Consolatoriam

1. Diu, frater¹⁵⁸⁰ carissime, festinante uoto consolatoriam ad te paginam dum emisi, ne putarer uel mihi subducere fletus, dum uerba conpono, et in lamentationis dispendiis facere de gemitibus decora sermonum et debitum planctum per loquellae schemata dissipare, cum contra amicitiarum religionem et consanguinitatis uincula secretum conscientiae patiscat hostilis, si cum possis dupliciter defunctum flere, non facias, id est, si oculorum ministerio nequaquam iungas oris officium. Vbi, dum lumina stimulis acta doloris inlacrimant, feriat sint uerba plangentis ? 2. Sed ego, hominum sincerissime, qui tristitiae tuae obsequium in omni debeo parte qua ualeo, maerorem meum in quo tibi comes sum, uolui scripture testari, ne in una aetate effusarum interciperetur memoria lacrimarum uel aestimaret posteritas me in filii tui morte hoc solum debuisse quod solui, habens in hac uia uenerandorum exempla pontificum, quorum imitatione nobilitantur quos in umbram merita concluderunt. 3. Ambrosius noster decedentem germanum teste afflictionis suae libello prosecutus est. Quem cum recenset secuta proles, et scriptoris bene meminit et in Satyri fratris eius obitu lamenta coniungit, quia eius prouisione contigit recentem dolorem ostentare, dum loquitur, et ante legentium oculos semper exhalantia spiritum iam diu defunctidefuncti membra monstrare; nec umquam pati ueteriscere relationis fide funus, quod anni potuerunt sepelire transacti. 4. His ita se habentibus oculorum flumina refrena et animum, si placet, ad eius uerba conuerte, qui tibi flens consolator occurrit.

Amisisse te filium paene unicum et bonae indolis, quod patria non nimis requirit affectio, prouinciae ululatus ostendit, cum ad solacium gemituum tuorum suos iungens quid de eo senserit, testatur uniuersitas. 5. Tu tamen inter ista quasi specialis mali pressus onere concluderis, nesciens temperandum quod per multorum dispersum corda commune est. Quare ergo propriam aestimes anxietatem, quam suam per affectum tuum fecere quam plurimi ? Tecum, ut de cognata gente taceam, Gothus adfligitur, et tu adhuc quasi solus propriis aestibus subiacens inclinaris ? Instruant te, quaeso, ueterum ornamenta¹⁵⁸¹ maiorum et a maeroris ad bonam ualetudinem intentione restituant. 6. Abraham unicum filium morti quasi pius pater, quod maius est, laetus exhibuit, et ad necem filii mucronem genitor misericors praeparauit^a (cf. Gen. 22). Tu translatum caelesti iudicio, quasi orbatus, inquiris et, quem non obtulisse sacrilegium fuit, hunc oneras fletibus euocatum. In qua causa Daudicum tibi occurrat exemplum, qui feretrum filii ouans, et Deo referens gratias antecessit, quod dignatio superna de uenerandi prophetae semine quem forte muneraretur acciuerat^b (cf. Samuel 2, 18-19). 7. Tu si eius aemulator non prorumpis in gaudium, certe

¹⁵⁸⁰ 1. 1. emisi *codd.,edd.* : misi *b* || putarer *codd.,edd.* : -res *D* || et debitum *codd.,edd.* : et *om.* *B* || amicitiarum *codd.,edd.* : -tiam *D* || si...facias *codd.,edd.* : si...facias *add.* *B* ¹ || 2. sint *codd.,edd.* : sunt *D,Sirm.* || qua *B* : quod *cett.* || filii *codd.,edd.* : -li *B,Vog.* || nobilitantur *codd.,edd.* : -lietantur *B* || 3. prosecutus est quem cum recenset secuta proles et scriptoris bene meminit *codd.,edd.* : prosecutus est quem meminit *B* ^{ac} || coniungit *codd.,edd.* : -get *B* || legentium *BVLET,Hart.Vog.* : -tium *ACP,bSirm.lugentium D.*

¹⁵⁸¹ 4. qui *codd.,edd.* : quia *B* || indolis *codd.,edd.* : -les *B* || non nimis *BVDTC* : non *om.* *Anominis LP* non minus *Sirm.* || requirit *codd.,edd.* : -ret *B* || senserit *B* : censeret *cett.* || 5. onere *prop.* *Hart.Vog.* : nece *cett.* || aestimes *codd.,edd.* : -mis *B* || fecere *codd.,edd.* : fac- *B* ^{ac} || maiorum *codd.,edd.* : morum *coni.* *Vog.* || 6. filii *codd.,edd.* : -li *B,Vog.* || quod *codd.,edd.* : quid *B* ^{ac} .

tempera sub aliqua praedicti imitatione imitatione¹⁵⁸² maestitiam. Replicabis forsitan, uix ista aegris animo posse suaderi et in graui tribulatione locum non habere consilia, orbatum non respicere quidquid hortatur ad uitam, unicum desolatos habere in euocanda morte subsidium. His addas, quod frugi sobolem et quae teneram aetatem uinceret morum modestia perdidisti, allegans iuuenem tuum immaturos annos, qui peccatis amici sunt, glorioso fine clausisse et in aetatis naufragio ab eo de portu animae fuisse tractatum. **8.** Quibus ego dolorum tuorum fomentis licet maestus opponam : minus peccauit, quod in maturus abruptus est ; iunxit ad uitam perpetuam melioris saeculi quod in ista seruauit : paenitentia, quam eum egisse loqueris, etsi in ipso non inuenisset quod dilueret, inuenerat quod ornaret, quae quotiens innocentibus datur, coronam pro humilitatis affectione conciliet. **9.** Ad haec respondeas : quo me uertam, frater, qui praeter lacrimas in praesenti luce nihil habeo ? Adiciam, Dei proximitatem inuenire posse hominem, qui de hominum non laetatur ; in loco filii succedere posse conscientiam, quae sanctos eius heredes inueniat.

10. Non¹⁵⁸³ unam ergo uiam, si audire digneris, uitae melioris ostendam, licet tua non egeat monitore perfectio nec magistro opus sit ei, quem fecerunt actuum suorum emendationes et honestamenta conspicuum. Nisi tantum ut adhortationis quam consilio tuo et prudentiae debes, fidem diligenter expendas et ad caelestium munerum affectum te reuoces, unde uitales auras et accipimus et amamus ; et gratum nobis sit beneficium, cuius colimus et ueneramur auctorem. **11.** Ista sunt, quae breui sermone dolens magna contexui, ruptam singultibus contestationem pro stili ubertate dirigens, dum muto lamenta colloquii.

1. – Consolation d’Ennode à Arménus

1584 1585

*Lettre de consolation d’Ennode à Armenius après la mort de son fils.
Qu’Armenius daigne regarder la douleur de ses proches ! Le monde entier pleure avec lui.
Qu’il considère l’exemple d’Ambroise, Abraham, David ! Qu’il juge leur piété et leur confiance en Dieu !*

1. Longtemps, frère très cher, malgré la hâte de mon désir, je ne t’ai pas envoyé de lettre de consolation pour ne pas donner l’impression de soustraire, même à moi, des larmes en

¹⁵⁸² 7. consilia *codd.,edd.* : consilium B ^{ac} || quae *codd.,edd.* : qua b || 8. paenitentia *Sirm.Hart.Vog.* : -tiam *codd.,b* || etsi *BVLDAET* : si *CP,b* || conciliet *BT,Vog.* : -liat *ceff.* || 9. qui de hominum *BVLDET,Hart.Vog.* : quid hominum *Aqui de homine CP^{PC},bSirm.*

¹⁵⁸³ 10. honestamenta *codd.,edd.* : honesta D || reuoces *codd.,edd.* : -cis B || uitales *codd.,edd.* : -lis B || sit *CP²,bSirm.* : fit *BVLDAET,Hart.Vog.* || colimus *codd.,edd.* : -lemus B || 11. magna *codd.,edd.* : magis D.

¹⁵⁸⁴ Dans l’éloge funèbre de Népotien (voir *Hier. epist 60, 6, 5*), Jérôme retrace l’évolution de la littérature de consolation depuis ses origines païennes. La Correspondance de Cicéron offre des exemples célèbres de consolations (voir *Cic. fam. 4, 5 ; fam. 5, 14 ; fam. 5, 16 ; ad Brut. 17*) qui font apparaître une série d’arguments types : 1. La mort est un décret de la fortune (ou de Dieu chez Ennode) ; 2. La vie humaine est remplie de malheurs ; 3. La mort est partie intégrante de la vie et de la condition humaine ; 4. Le bonheur d’une mort précoce après une vie excellente ; 5. Le texte de consolation rendra immortel le souvenir du défunt ; 6. La sagesse exceptionnelle de l’homme en deuil. Si Ennode reste globalement fidèle au modèle cicéronien, il contribue, comme ses prédécesseurs chrétiens, au renouvellement de la *consolatio* par le recours à des arguments tirés de la Bible, des autorités patristiques et surtout de la foi en la résurrection (voir *R. Kassel, Untersuchungen zur Griechischen und Römischen Konsolationsliteratur*, 1958).

¹⁵⁸⁵ Ce proche d’Ennode (frater carissime) est dédicataire d’un poème qui célèbre le baptistère qu’il a fondé (*carm. 2, 20*). Ce baptistère, qui recueillait les reliques de martyrs représentés en peinture, fut orné d’un autre poème sur la pénitence du fils d’Arménus (*carm. 2, 34*) : voir *PCBE II, « Armenius 2 », p. 190*.

assemblant des mots et, au détriment de la lamentation, de transformer les gémissements en beautés oratoires et de disperser le devoir de deuil en des figures de style, alors qu'il est contraire à la religion des amitiés et aux liens de parenté de montrer le fond d'une conscience hostile si, alors qu'on peut pleurer un défunt doublement, on ne le fait pas, c'est-à-dire si au travail des yeux on ne joint nullement l'office de la parole. Où a-t-on déjà vu, quand ses yeux pleurent, piqués par les aiguillons de la douleur, que les paroles d'un homme en deuil restent au repos ? 2. Mais, ô le plus droit des hommes, moi qui dois le respect à ta tristesse en tout domaine que je peux, j'ai voulu te témoigner par écrit mon chagrin en lequel je t'accompagne, pour que la mémoire des larmes répandues ne s'évanouît pas dans les limites d'une seule époque et que la postérité ne s'imaginât pas que je me suis contenté, à l'occasion de la mort de ton fils, de remplir les devoirs dont je me suis acquitté, car j'ai dans cette voie l'exemple des vénérables pontifes dont l'imitation ennoblit ceux que leurs minces mérites ont renfermés dans l'ombre. 3. Notre grand Ambroise a escorté le décès de son

frère avec une œuvre qui témoigne de son affliction¹⁵⁸⁶. Et lorsqu'elles la¹⁵⁸⁷ relisent, les générations suivantes se souviennent en bien de l'auteur et joignent leurs gémissements <aux siens> à l'occasion du décès de son frère Satyrus. En effet, grâce à sa prévision, il lui a été possible, quand il parlait, d'exprimer une douleur toute fraîche et de mettre sous les yeux des lecteurs le corps exhalant toujours le dernier souffle d'un être mort depuis longtemps,¹⁵⁸⁸

et, par la fidélité de sa relation, de ne jamais laisser pâtir du vieillissement un défunt que les années auraient pu ensevelir dans leur cours. 4. Puisqu'il en est ainsi, retiens les flots de tes larmes et, s'il te plaît, prête ton attention aux paroles de qui vient vers toi en pleurant pour te consoler.

Que tu aies perdu un fils pour ainsi dire unique et doué de bonnes qualités naturelles, que l'affection d'un père ne dépasse pas la mesure en le regrettant, les lamentations de la province le montrent quand, dans son ensemble, elle témoigne, en unissant ses plaintes pour soulager les tiennes, quelle estime elle a eue pour lui. 5. Toi, pourtant, tu restes enfermé parmi ces témoignages, comme écrasé sous le poids d'un malheur qui te touche toi seul,

refusant de savoir que le malheur peut être moins lourd¹⁵⁸⁹ lorsqu'il est réparti entre les cœurs d'un grand nombre. Pourquoi donc considérer comme une souffrance qui t'est propre ce qu'autant de gens qu'il est possible ressentent comme la leur par affection pour toi ? Le Goth s'afflige avec toi – sans parler de ton propre peuple – et toi, tu restes abattu jusqu'ici comme si tu gisais seul à terre sous des tourments qui ne touchent que toi. Que t'instruisent, je t'en prie, les gloires de nos vénérables ancêtres¹⁵⁹⁰ et qu'elles t'arrachent à l'intensité de la douleur pour te ramener à la santé. 6. Abraham offrit son fils unique à la mort comme un père pieux et, qui plus est, avec joie et, géniteur miséricordieux, il n'en prépara pas moins

¹⁵⁸⁶ Voir Ambr. exc. Sat. dans *Orationes Funebres*, éd. O. Faller, Città Nuova Editrice, 1985.

¹⁵⁸⁷ Le relatif de liaison *quem* a pour antécédent *libellus*.

¹⁵⁸⁸ *Funus* se rencontre au sens de « cadavre » chez les poètes (voir Hor. *carm.* 1, 28, 19 ; *Prop.* 1, 17, 18 ; *Verg. Aen.* 9, 491).

L'emploi de *funus* en ce sens illustre le goût des auteurs de l'Antiquité tardive pour les emplois rares ou poétiques. H. Goelzer fait la liste de tous ces emplois dans l'œuvre d'Avit qui sont « autant de parures destinées à rehausser l'éclat du style » (voir Goelzer, *Avit* p. 705 et 707).

¹⁵⁸⁹ Dans le latin tardif, l'adjectif verbal en *-ndus* a souvent valeur de participe futur passif. Dans ce cas, il n'exprime ni l'intention ni l'obligation mais correspond « à la forme verbale qui, en grec, sert de participe futur » (voir Goelzer, *Avit*, p. 314). Toutefois, cette valeur implique « parfois (...) une idée de possibilité plutôt qu'une idée de futur » (p. 315). Nous traduisons donc *temperandum* comme un équivalent de *temperari posse*.

¹⁵⁹⁰ Pour une justification de la leçon *morum*, voir « Prolégomènes », p. 285, notice 15.

le couteau pour immoler son fils^a. Mais toi, alors qu'il a été emporté par un décret céleste, tu le recherches comme si tu avais été privé de lui et, celui qu'il eût été sacrilège de ne pas offrir, tu le couvres de larmes quand il a été appelé. Et sur ce point, représente-toi l'exemple de David qui précédait le lit mortuaire de son fils^b en faisant ovation et en rendant grâce à Dieu de ce que la considération divine avait appelé, peut-être pour le récompenser, le rejeton du vénérable prophète. 7. Mais toi, si tu n'éclates pas de joie pour rivaliser avec lui, tempère du moins ta tristesse par l'imitation de celui que je viens d'évoquer. Tu répliqueras

¹⁵⁹¹ peut-être que ceux dont le cœur est malade peuvent difficilement entendre ces conseils, que dans une grave tribulation il n'y a pas de place pour les raisonnements ¹⁵⁹², que celui qui a été privé de son fils ne voit pas ce qui engage à vivre, que l'unique réconfort pour ceux qui restent seuls ¹⁵⁹³ est d'appeler la mort. Tu peux ajouter à cela que tu as perdu un fils vertueux capable de dompter la faiblesse de l'âge par la sobriété des mœurs, en soulignant que ton garçon a mis un terme, par une fin glorieuse, aux années d'immaturité qui sont amies des péchés et que, dans le naufrage de la jeunesse, il s'est soucié de mener son âme à bon port. 8. Mais moi, malgré ma tristesse, j'opposerai ¹⁵⁹⁴ ceci à ce qui nourrit tes douleurs : il a moins péché parce qu'il a été enlevé prématurément ; il a ajouté à la vie ¹⁵⁹⁵ éternelle d'un monde meilleur ce qu'il a gardé intact dans cette vie ; la pénitence ¹⁵⁹⁶ qu'il a faite, dis-tu, même si elle n'avait rien trouvé en lui-même à purifier, a trouvé ¹⁵⁹⁷ des vertus à couvrir de parures car, chaque fois qu'elle est donnée aux innocents, elle leur assure la couronne en retour de l'amour de l'humilité. 9. À ces paroles, tu me répondrais : de quel côté ¹⁵⁹⁸ me tourner, frère, moi qui n'ai rien que des larmes en ce jour présent ? J'ajouterais que l'homme peut trouver la proximité de Dieu quand il ne trouve pas sa joie dans la proximité

¹⁵⁹¹ Cette fiction de dialogue se retrouve dans d'autres lettres de consolation (Cic. fam. 4, 5, 3).

¹⁵⁹² Cic. fam. 4, 5, 1 : *sed quod forsitan dolore impeditus minus ea perspicias* ; « mais il se peut que la douleur t'empêche de les [= les arguments de la consolation] voir », (trad. J. Beaujeu).

¹⁵⁹³ Il est difficile de rendre en français les deux idées exprimées par le participe substantivé *desolatos*. Il traduit l'état de ceux qui sont « détruits » par le deuil et « abandonnés » par le défunt, c'est-à-dire l'état de dérélition.

¹⁵⁹⁴ Bien que le complément du verbe *opponam* ne soit pas exprimé, nous ne croyons pas que ce dernier soit employé absolument. Nous proposons donc de sous-entendre le pronom *haec*.

¹⁵⁹⁵ Le terme *paenitentia* ne désigne pas seulement la pénitence (l'expiation) mais aussi le sacrement de pénitence (voir Goelzer, *Avit* p. 452). La *paenitentia* du fils d'Armenius est le thème du *carm.* 2, 34.

¹⁵⁹⁶ Le plus-que-parfait a parfois la valeur du parfait. Mais d'après H. Goelzer, « cet emploi du plus-que-parfait est très logique (...). Il arrive souvent que le plus-que-parfait s'explique par le souci qu'a l'auteur d'indiquer expressément que l'action signifiée est antérieure à une autre action passée exprimée ou sous-entendue dans la phrase » (voir Goelzer, *Avit* p. 35). Dans le texte d'Ennode, *inuenerat* traduit une action antérieure à la proposition relative au subjonctif *quod ornaret* qui en est la conséquence.

¹⁵⁹⁷ Il n'est pas nécessaire de corriger – comme le font la plupart des témoins manuscrits, Sirmond et Hartel – la leçon de *B* qui propose le subjonctif *conciliet*. En effet, A. Dubois dresse une liste d'exemples qui révèlent, chez Ennode, « une certaine affinité entre l'emploi du relatif et celui du subjonctif » qui n'a plus forcément la valeur d'une proposition subordonnée (voir Dubois, p. 474-475).

¹⁵⁹⁸ Tér. Hec. 516 : *quo me uertam* !

des hommes¹⁵⁹⁹ et qu'à la place de ton fils peut succéder une conscience capable de lui trouver de saints héritiers¹⁶⁰⁰.

10. Ce n'est donc pas la seule voie d'une vie meilleure que je pourrais te montrer¹⁶⁰¹, si tu daignais m'écouter, bien que ta perfection morale ne demande pas de guide et que n'ait pas besoin d'un maître celui qu'ont distingué la droiture et l'honnêteté de ses actes, si ce n'est seulement qu'il te faut peser avec soin la confiance en une exhortation¹⁶⁰² que tu dois à ta clairvoyance et à ta sagesse¹⁶⁰³, te rappeler à l'amour des dons célestes desquels à la fois nous recevons et aimons le souffle de la vie, et nous montrer reconnaissants pour le bienfait dont nous honorons et vénérons l'auteur. 11. Voilà ce que j'ai assemblé en une lettre courte, alors que ma douleur est grande¹⁶⁰⁴, en t'adressant, à la place de la richesse du style, un témoignage entrecoupé de sanglots, en m'efforçant de transformer des lamentations en paroles.

II. – Ennodius Speciosae

1. Silentium¹⁶⁰⁵ meum dolor exigit, qui passus est crescere, dum de uindicta cogitat, dispendia caritatis. Quid enim fieri potuit, nisi ut tacendo uicem restituerem litteras

¹⁵⁹⁹ L'espérance de la Résurrection fonde l'originalité de la *consolatio* chrétienne (voir P. Von Moos, *Studien zur mittellateinischen Trostliteratur über den Tod und zum Problem der christlichen Trauer*, 4 vol., 1971-1972). Cette espérance a pour conséquence de transformer la souffrance du deuil en « joie » (voir Hier. epist. 60, 6, 4 : (...) *luctus Christianorum gaudium est*, « le deuil est une joie pour les Chrétiens »). Cet argument conduit Ennode à prendre le contrepied de certains arguments traditionnels de la *consolatio* païenne : ainsi oppose-t-il la proximité de Dieu à celle des hommes alors que Cicéron invitait Luceius à revenir à la fréquentation des hommes : voir Cic. fam. 5, 14, 3 : *ad conuictum nostrum redeas, ad consuetudinem uel nostram communem* ; « reviens partager notre vie, reviens à notre mode d'existence habituel » (trad. J. Beaujeu).

¹⁶⁰⁰ Les auteurs chrétiens emploient souvent le terme *heres* dans le sens figuré de « fidèle à l'exemple de », surtout pour désigner ceux qui suivent l'exemple du Christ ou de ses serviteurs : Vulg.Hebr. 1, 2 : *sumus heredes dei, coheredes Christi* ; Tert. praescr. 37, 5 : *ego sum heres apostolorum seruando leges et scripturam* ; Cypr. unit. ecl. 24 : *heredes Christi sumus*).

¹⁶⁰¹ Cette formule exprime un des objectifs majeurs de la *Correspondance* où la direction morale revêt, malgré sa discrétion, une importance cruciale.

¹⁶⁰² *Adhortationis* est complément de *fidem* : Ennode veut dire que s'il ne connaissait pas la prudence et la sagesse d'Armenius, il ne lui adresserait pas une telle exhortation.

¹⁶⁰³ Cic. fam. 5, 16, 5 : *in qua non est iam grauitatis et sapientiae tuae, quam tu a puero praestitisti, ferre immoderatus casum incommodorum tuorum* ; « selon ses prescriptions, la force de ton caractère et la haute sagesse dont tu as fait preuve depuis l'enfance ne te permettent plus d'avoir des réactions incontrôlées devant les fortunes qui t'arrivent » (trad. J. Beaujeu).

¹⁶⁰⁴ *Dolens magna* : cet emploi poétique de l'accusatif neutre pluriel, comme en grec, tend à se banaliser dans l'Antiquité tardive : « pour les écrivains des bas temps, l'emploi de l'adjectif neutre avec un verbe était considéré comme un tour ordinaire ; (...) on sait d'ailleurs que cet usage se retrouve dans les langues romanes » (voir O. Riemann et H. Goelzer, *Grammaire comparée du grec et du latin*, 1901, p. 63). A. Dubois dresse une liste non exhaustive de cet emploi qui confirme sa fréquence dans l'œuvre d'Ennode (voir Dubois, p. 383-384).

¹⁶⁰⁵ Il. 1. exigit *codd.,edd.* : exe- *prop. Vog.* || auctores *codd.,edd.* : -ris B || 2. quisquamne *codd.,edd.* : quisquam nec D || cognoscat *BVLDAET,edd.* : -atur CP,b || ego *codd.,edd.* : ergo V¹ L¹.

deneganti, ut contemptus circa me, qui per abstinentiam uenerandi sermonis innotuit, dum subduco conloquia, pari mucrone feriretur ? Dicas forsitan, uindictam inimicam esse proposito. Sed omnia errata ita conputo quasi legis obsequium, in quibus uos esse contingit auctores. **2.** quisquamne culpam putet facere quod fecisti, et plectendum iudicio diuino censeat, quod a te processisse cognoscat ? Aequo ergo animo sustine quod deliqui : dum in ea re praecedis, lux ecclesiae, ipsa uoluisti. Ego seruo animum, quem promisi, ut in uniuersis, si mereor, aemulator existam ; cuius rei fidem, dum tacentibustacentibus uobis taceo et quod loquentibus loquor, ostendi. **3.** Ad scriptionis ergo officium, postquam¹⁶⁰⁶ iussus sum, me reduxi, qui hactenus intra uerecundum penetrale quae non amabantur uerba continui, simili in paginis pariturus obsequio. Salue, mi domina, bonae splendor sine nube conscientiae, et ad exemplum sanctae conuersationis in longum producere et mei, si mereor, meminisse dignare, epistulari dans ueniam breuitati, quam in angustum artauit festinatio portitoris.

2. – Ennode à Speciosa

Première lettre à la religieuse Speciosa¹⁶⁰⁷, amie d'Ennode : Ennode tente de renouer des liens épistolaires avec elle par ce billet d'amitié. Il veut se faire pardonner son silence en prétextant le propre silence de la religieuse. Speciosa, « lumière de l'Église », est un exemple de vie sainte. Ennode l'imite en toutes choses.

1. Mon silence est la conséquence d'un chagrin qui a laissé croître, en méditant une vengeance, les dommages portés à notre affection. En effet, que pouvais-je faire d'autre que te rendre la pareille¹⁶⁰⁸, en me taisant quand tu refusais de m'écrire¹⁶⁰⁹, de sorte que

¹⁶⁰⁶ ostendi Vog : -dit cett. || 3. iussus codd.,edd. : uisus P², b || in BETCP,edd. : in om. VLDA.

¹⁶⁰⁷ Religieuse, amie d'Ennode et proche (*adfinis*) d'Olybrius, Speciosa réside à Pavie (voir *PLRE*, « Speciosa », p. 1024). Les épîtres 2, 2 et 2, 3 laissent supposer qu'Ennode a entretenu des rapports étroits avec Speciosa. Cette impression est confirmée par l'epist. 2, 13 dans laquelle Ennode regrette de n'entretenir avec elle « plus aucun lien de familiarité ni d'affection ». Dans l'epist. 2, 2, il reproche à Speciosa son silence tout en lui adressant un éloge appuyé : il promet de suivre « l'exemple de sainteté » de cette « lumière de l'Église », cette « resplendissante conscience du bien et de la pureté ». Dans l'epist. 2, 3, il prétend avoir accepté de son évêque une mission difficile à Pavie simplement pour rendre visite à cette femme qui fait « l'honneur de l'Église ». Ce mélange d'affection et d'admiration rappelle l'autobiographie inachevée d'Ennode qui raconte l'entrée de son épouse dans la vie religieuse et son comportement exemplaire (voir opusc. 5, 27-28 : *...illa, quae mecum matrimonii habuit paritate subiugari, religiosae mecum habitudinis decora partiretur, et fieret praeclari dux femina tituli. Sed utinam sexu fragilem in animi uirtute sequemur (...)* *Illa pretiosae uigore constantiae mala carnis uota perdomuit, et affectiosam seruauit pudicitiam, non coactam* ; « ... elle, qui eut à se soumettre avec moi au lien du mariage, partagea avec moi les honneurs de la vie religieuse et devint, tout en étant femme, le chef d'une célèbre fondation. Mais puissé-je suivre, dans la vertu de l'âme, cet être fragile par son sexe (...) ! Elle, par la force de sa précieuse constance, elle dompta les volontés malicieuses de la chair et conserva intacte sa chère chasteté sans y être forcée »). Ce rapprochement justifie-t-il le point de vue de F. Vogel et de S. Kennell qui voient dans Speciosa la fiancée (ou la femme) d'Ennode, entrée comme lui en religion ? (voir Kennell, p. 7, 147-49 et 212 ; voir aussi notre commentaire, chapitre 2, p. 72-75).

¹⁶⁰⁸ Cet argument (la réciprocité du silence) est également développé dans l'epist. 2, 5 à Laconius.

¹⁶⁰⁹ L'insistance d'Ennode à renouer des relations épistolaires avec Speciosa peut s'expliquer de différentes manières. Premièrement, entretenir des relations constitue un devoir social qui interdit le silence épistolaire. Deuxièmement, l'epist. 2, 3 semble exprimer une véritable affection qui dépasse les seules conventions sociales. Troisièmement, Speciosa est sans doute un personnage important à Pavie puisqu'Ennode évoque, au même moment, une mission que le préfet du prétoire Olybrius lui avait confiée auprès

le mépris qui se manifestait à mon égard par l'absence de ta conversation vénérable, fût frappé d'une pointe égale, la privation de mes entretiens ? On pourrait dire que la vengeance

est ennemie de ma vocation. Mais dès lors qu'il arrive que vous en preniez l'initiative¹⁶¹⁰, je compte toutes les erreurs comme soumission à une loi. 2. Est-il quelqu'un pour croire commettre une faute en faisant ce que tu as fait et pour penser que le jugement divin doit châtier ce qu'il saurait être parti de toi ? Considère donc mon écart de conduite d'un cœur bienveillant : en me précédant dans cette attitude, ô lumière de l'Église, tu l'as voulue toi-même. Quant à moi, je conserve les sentiments dont j'ai fait promesse : apparaître en toutes choses, si je le mérite, comme un homme qui cherche à t'imiter ; de cela, j'ai montré la vérité

en me taisant quand vous vous taisiez et par la parole¹⁶¹¹ quand vous parliez. 3. Je me suis donc rendu au devoir épistolaire après en avoir reçu l'ordre, ayant retenu jusqu'à présent dans les profondeurs d'un cœur pudique des paroles qui n'étaient pas aimées, mais tout disposé à les mettre au jour dans mes lettres avec un semblable respect. Salut, chère Dame,

splendeur sans nuage¹⁶¹² d'une conscience intègre, et daignez me¹⁶¹³ faire avancer très loin à l'exemple de votre sainte vie et, si je le mérite, vous souvenir de moi, en pardonnant¹⁶¹⁴ à la brièveté de cette épître que la hâte du porteur a réduite à d'étroites proportions .

III. – Ennodius Speciosae

1. Quanto¹⁶¹⁵ deprimuntur peccatores suorum fasce factorum, quibus ab oculis tollitur quidquid offertur, et ne in obliuionem desideria mittantur, uicinum fit nec contingi licet omne quod cupiunt ! Ad Ticinensem urbem uotiuam suscepere necessitatem et molesti itineris uniuersa transieram, existimans hoc sacerdotem credere suis imperiis impendi, quod meo militabat affectui, cum subito circa metas uotorum summo labore petitus iam de area fructus effugit. 2. Pro dolor, qui me de epistolari alloquio ad tragoediam uocas ! Muros uenerandae

de Speciosa (epist. 2, 13). N'y a-t-il pas un lien entre l'epist. 2, 13, qui annonce à Olybrius que la mission se heurte à des difficultés, et ces deux épîtres par lesquelles Ennode tente de renouer contact avec Speciosa (epist. 2, 2) et regrette l'échec de leur entrevue (epist. 2, 3) ?

¹⁶¹⁰ L'alternance de la deuxième personne du singulier et de la deuxième personne du pluriel est problématique dans cette lettre qui ne semble s'adresser qu'à une seule personne, Speciosa. Mais il n'est pas exclu qu'Ennode emploie ici un pluriel générique : « vous », c'est-à-dire « toi et les gens comme toi », « les gens de ton espèce » et en l'occurrence « vous, religieuses » (voir commentaire, chapitre 3, p. 106-108).

¹⁶¹¹ La traduction « en me taisant / par la parole » essaie de rendre la dissymétrie *dum taceo / quod loquor* (voir Dubois, p. 513).

¹⁶¹² L'expression *sine nube* traduit l'idée de pureté mais la traduction littérale permet de conserver la métaphore solaire qui vise à montrer que Speciosa est un astre.

¹⁶¹³ *In longum producere* : il faut sous-entendre *me*. Cette « omission » peut s'expliquer par une raison paléographique, l'haplographie, par la chute du second « m » dans l'expression *in longū me producere*.

¹⁶¹⁴ Formule traditionnelle pour justifier la brièveté d'une épître : voir epist. 6, 6 (*festinatio perlatoris*) ; epist. 7, 28 (*festinatio ueredarii*) ; epist. 8, 31 (*festinatio portitoris*). Le thème du porteur impatient est aussi fréquent dans les correspondances médiévales (voir J. Leclercq, « Le genre épistolaire au Moyen Âge », 1946, p. 63-70).

¹⁶¹⁵ III. 1. tollitur *codd.,edd.* : -etur *B* || quidquid *BLETCP,edd.* : quicquid *VDA,Hart.* || contingi *codd.,edd.* : -tigi *B* || uniuersa *BTD,Hart.Vog.* : -si *V^{ac} LACP,b* || existimans *codd.,edd.* : aesti- *Sirm.* || sacerdotem *codd.,edd.* : -tum *B^{ac}* || circa *codd.,edd.* : contra *b* || 2. erdui *codd.* : om. *D-duic Sirm.Hart.* || tu, ecclesiae *codd.,edd.* : tua ecclesiae *B.*

post religionis loca propter te ciuitatis aspexeram, iam grati parabam uerba conloqui – uereor dicere quod remansit, ne loquendo cogar denuo sustinere transacta. Inlustrem uirum Erdui, quem me tu, ecclesiae decus, desideraredesiderare feceras, inprouisus oculis casus ingressit. **3.** Ibi comites mei uidere quid peterem, ibi animi¹⁶¹⁶ mei aestus innotuit, quem ante sub praedictae claudebam umbra personae. Nesciui occultare per caritatis tormenta quod uolui nec fucis aliquibus colorare conscientiam. Maerentem me ad domum reduxit, qui prolixioris itineris causas incidit. Fatigationis meae, fateor, compendia non amaui. **4.** Ecce contestationem diligentiae meae et mentis adserui. Vestrum est, si uera dixerim, uos interrogare et animum meum affectionis uestrae aestimatione cognoscere. Domina mi, saluto et deprecor, ut libens per praesentium portitorem suggerenda cognoscas.

3. – Ennode à Speciosa

1617

Deuxième lettre à la religieuse Speciosa : Ennode prétend avoir accepté une mission de son évêque à Pavie auprès du dignitaire goth, Erduic, uniquement pour rendre visite à la religieuse. Ayant rencontré Erduic aux portes de la ville, Ennode est au désespoir de n'avoir pu retrouver Speciosa.

1. Qu'il est lourd le fardeau qui écrase les pécheurs à cause de leurs actes ! Tout ce qui s'offre à leurs yeux leur est enlevé et, pour que leurs désirs ne se perdent pas dans l'oubli, ils voient tout près d'eux, sans qu'il leur soit permis de l'obtenir, tout ce qu'ils désirent. Je m'étais chargé d'une obligation désirée qui m'avait conduit jusqu'à Pavie et j'avais franchi toutes les épreuves d'un pénible voyage¹⁶¹⁸, pensant que mon évêque¹⁶¹⁹ croyait cette peine dépensée pour l'exécution de ses ordres, alors qu'elle servait mon affection¹⁶²⁰, quand soudain, sur le point d'atteindre la borne de mes vœux¹⁶²¹, le fruit recherché par de si grands efforts s'enfuit alors qu'il était déjà sur l'aire¹⁶²². 2. Ah douleur ! Tu m'arraches

¹⁶¹⁶ 3. mei VLDETCP,edd. : om. BA || 4. aestimatione codd.,edd. : exti- D.

¹⁶¹⁷ Ennode (alors diacre à Milan) est envoyé par son évêque (probablement Laurent de Milan) pour traiter avec le Goth Erduic. Nous ne connaissons pas le détail de cette affaire. Concerne-t-elle le règlement du schisme laurentien ? Nous savons que les partisans du pape Symmaque recherchaient le soutien du roi de Ravenne. En tout cas, cette mission montre qu'Ennode jouait le rôle d'intermédiaire et bénéficiait d'une escorte (*comites mei*). Le terme *uotiuam*, qui suggère qu'Ennode aurait lui-même demandé à remplir cette mission difficile, révèle l'ambition du jeune diacre.

¹⁶¹⁸ Voir epist. 2, 25, 2 note 2 : compte tenu de la courte distance entre Milan et Pavie, les difficultés du voyage (*molesti itineris uniursa, fatigationis meae*) relèvent avant tout d'un lieu commun des récits de voyage (voir J. Soler, *Ecritures du Voyage dans la littérature latine tardive*, thèse dactyl., Paris IV-Sorbonne, 2001, direct. Prof. J.-C. Fredouille).

¹⁶¹⁹ *Sacerdos* dans le sens d'« évêque » est fréquent : Tert. bapt. 17 ; Ennod. epist. 2, 14, 3 *Afris*.

¹⁶²⁰ Ennode est souvent excessif lorsqu'il manifeste son affection et la dramatisation de l'épître est elle-même emphatique. Toutefois, il serait malvenu de ne voir ici qu'un simulacre de tragédie qui finirait par tourner la religieuse en ridicule, ce qui n'est pas l'objectif d'Ennode.

¹⁶²¹ *Circa metas uotorum* : « sur le point d'atteindre les bornes de mes vœux », c'est-à-dire de « réaliser mes vœux ».

¹⁶²² *Iam de area* : « alors qu'il était déjà sur l'aire », c'est-à-dire « alors qu'il était déjà à ma portée ».

de la conversation épistolaire pour m'appeler à la tragédie¹⁶²³ ! J'avais aperçu les murs
de la cité qui est vénérable, à cause de toi¹⁶²⁴, juste après les lieux de la religion¹⁶²⁵, je
préparais déjà les paroles d'un agréable entretien – mais je crains de dire ce qu'il en est
resté de peur de devoir, en le disant, endurer à nouveau les souffrances passées. L'illustre¹⁶²⁶
Erduic¹⁶²⁶, que toi, l'honneur de l'Église, tu m'avais fait désirer rencontrer, le hasard le fit
survenir à l'improviste devant mes yeux. 3. Alors mes compagnons virent ce que j'étais venu
chercher, alors mon cœur manifesta l'ardeur que je cachais jusque-là sous le prétexte de
rencontrer la personne que je viens de citer¹⁶²⁷ : en proie aux tortures de mon affection,
je n'ai pas su cacher ce que je voulais, ni maquiller mon état d'esprit sous quelques fards.
À ma grande tristesse, il m'a reconduit chez moi, coupant court aux raisons de prolonger
mon voyage. Je n'ai pas apprécié, je l'avoue, cette économie de fatigue. 4. Voici donc que
j'ai apporté le témoignage de mon affection et de mon attachement. C'est à vous de vous
demander si¹⁶²⁸ j'ai dit la vérité et d'apprendre à connaître mon cœur à l'aune de votre
affection. Chère Dame, je vous salue et vous prie de bien vouloir apprendre du porteur de
la présente ce qu'il doit vous faire connaître¹⁶²⁹.

IV. – Ennodius Olybrio

1. Nulli¹⁶³⁰ dubium est inter prudentes sacrae fidem promissionis impleri et amicitiam, quae
fertilibus est maritata fomitibus, fructuum nobilitate gaudere. Ego conscientiam uestram

¹⁶²³ Effet de dramatisation qui se traduit par un changement de style. Ennode s'exerce au style intense et bref du théâtre
tragique : on reconnaît le vocabulaire de la tragédie (*tragoediam*, *aestus*, *dolor*, etc...) mais aussi son rythme (notons par exemple
les clausules iambiques : *-tus effugit* ; *-tragoediam uocas*).

¹⁶²⁴ Ennode aurait donc deux raisons d'être attaché à la ville dont il sera l'évêque quelques années plus tard : le souvenir de
l'évêque de Pavie Épiphane dont il fut le secrétaire et l'hagiographe mais aussi... *Speciosa*. L'éloge est tellement excessif qu'il ne
saurait être une simple marque d'amitié épistolaire.

¹⁶²⁵ *Religionis loca* : l'expression est employée par Jérôme dans l'epist. 130, 19 à Démétride pour désigner les lieux de
cultes et les monastères.

¹⁶²⁶ Le *uir illustris Erduic* était probablement un dignitaire goth de la cour de Ravenne. Il n'est connu que par cette lettre
d'Ennode (*PLRE*, « Erduic », p. 399-400 ; *PCBE II*, « Erduic », p. 658-659). Il faut peut-être l'identifier avec Herduic, *Gothorum
nobilissimi* envoyé par Théodoric pour négocier avec Traseric près de Sirmium en 504 (voir Ennod. opusc. 1, 12 ; *PLRE*, « Herduic »,
545-546).

¹⁶²⁷ Mot à mot : « sous l'ombre de la personne que je viens de citer ».

¹⁶²⁸ Dans le latin tardif, « on substitue volontiers *si* à *ne* ou *num* » dans les propositions interrogatives indirectes (voir Dubois,
p. 441). Si cet emploi est présenté parfois comme un trait de la langue vulgaire, « on peut se demander si ce n'est pas là un emprunt
direct fait au grec par les poètes comiques » (O. Riemann et H. Goelzer, *Grammaire comparée du grec et du latin*, 1901, p. 409).

¹⁶²⁹ La mission du porteur consiste à porter la lettre mais aussi à en expliciter le contenu, à dire de vive voix tout ce que
l'épistolier n'a pas écrit par prudence ou souci esthétique. Ennode fait souvent référence à cet usage en rappelant à ses destinataires
qu'ils ne doivent pas s'en tenir au texte mais qu'ils doivent écouter le porteur (voir commentaire, chapitre 3, p. 117-120).

¹⁶³⁰ IV. 1. *fomitibus codd.,edd.* : *formi- B* || *nobilitate codd.,edd.* : *-are T* || *obligatam edd.* : *-ta Boblegatam VLDAETCP,b* || 3.
dispendium codd.,edd. : *-diam B* || *affectum T,Hart.Vog.* : *ef- BV* ^{ac} *DAECP,bSirm.*

appello iam statutis fidelibus obligatam, ego tamquam de bonae arboris reditu, ita de caritate mutua idoneus carpo poma possessor. Nulla partium in aucupio discessionis quod fieri uoluit neget inpletum. **2.** Apud Deum uotis aut supplicium debetur, aut praemium. Ego in me religiosi, in uobis nobilissimi consideratione propositi ad effectum inter nos concordiae aestimo peruenisse quae coepta sunt, nec adulescentibus gratiae et in nouam lucem erumpentibus frugibus uerborum potui negare commercium, cum culpa dignus sit qui in uicinitate positus noluit primus incipere. **3.** In hac ergo parte pudoris uolens uitare dispendium nolo euadere opinionem temerarii, dummodo ad affectum me ostendam peruenisse perfecti. Oportunissimum portitorem sarcina inperiti inperiti sermonis oneraui affectu delinquens, per quem qui peccauerit et ueniam meretur et gratiam. **4.** Rogo¹⁶³¹ ergo salutationis effusissimae debitum soluens, ut, si me cordi habetis, de uberrimi ostendatis directione conloquii, quia sicut amoris elocutor et copiosus adsertor es, ita nescis alicui blanda uerborum fucatione deludere.

4. – Ennode à Olybrius

Troisième¹⁶³² (?) lettre à Olybrius, ami d'Ennode, brillant orateur et homme politique : après un préambule sur les obligations de l'amitié épistolaire, Ennode célèbre la concorde qui unit un clerc (=lui-même) à un homme exerçant une très noble fonction (=Olybrius).

1. Nul ne doute qu'entre sages¹⁶³³ ne se réalise pleinement la foi d'une promesse sacrée et qu'une amitié mariée¹⁶³⁴ à de riches aliments ne se réjouisse de la noblesse de ses fruits¹⁶³⁵. Quant à moi, j'en appelle à votre conscience déjà liée par des engagements fidèles ; quant à moi, comme de la production d'un bon arbre¹⁶³⁶, je cueille, en propriétaire consciencieux, les fruits de notre affection mutuelle. Aucune des deux parties n'est à l'affût

¹⁶³¹ 4. cordi codd.,edd. : -de prop. Hart. || uerborum BVLDAET,Hart. Vog. : sermonum CP,bSirm. || deludere codd.,edd. : di- B.

¹⁶³² Cette épître est-elle la troisième lettre adressée à Olybrius après l'epist. 1, 9 et 1, 25 ? Les expressions *primus incipere* (l. 12), *uerborum potui negare commercium* (l. 11), *opinionem temerarii* (l. 13) semblent indiquer au contraire que l'epist. 2, 4 est la première épître d'Ennode à Olybrius. Dans cette hypothèse, ou bien les epist. 1, 9 et 1, 25 sont postérieures à l'epist. 2, 4 ou bien leur destinataire, Olybrius, le frère d'Eugenes, ne peut pas être identifié avec le destinataire de l'epist. 2, 4, qui exerce une « très noble fonction » et qui est probablement le préfet du prétoire de l'epist. 2, 13. Notons que le ton professoral de l'epist. 1, 9 et de l'epist. 1, 25 contraste avec le ton révérencieux des épîtres adressées au préfet du prétoire qualifié de *perfectus* (epist. 2, 4 ; 2, 9 et 2, 13).

¹⁶³³ Le lien entre sagesse et *amicitia* est au cœur du *De amicitia* de Cicéron (Lael. 27) : *uos autem hortor, ut ita uirtutem locetis, sine qua amicitia esse non potest, ut, ea excepta, nihil amicitia praestabilius putetis* ; « Mais vous, je vous exhorte à mettre en si haute estime la vertu sans laquelle l'amitié est impossible, que, elle seule exceptée, vous ne mettiez rien au-dessus de l'amitié » (trad. R. Combès). Mais Ennode insiste sur le thème de la faute ou de la récompense (*praemium, supplicium, culpa*) donnant une dimension chrétienne à l'amitié.

¹⁶³⁴ Le verbe *maritare* contient une métaphore agraire – le bouturage – qu'Ennode emploie dans une autre lettre à Olybrius pour évoquer leur relation (epist. 1, 9, 5 : *quotiens inter nouos concordiae nexus, udo, ut ita dixerim, animorum libro, caespitibus ualidis fetura nobilis iuncta maritatur* ; voir p. 324, note 2 sur le sens de *maritare*).

¹⁶³⁵ La métaphore rustique de la fertilité est récurrente, chez Ennode, pour qualifier la richesse de l'amitié (epist. 1, 3 à Faustus ; epist. 1, 10 à Jean ; etc.). Dans l'epist. 1, 10, le *locuples possessor* s'oppose à l'*auarus agricola*.

¹⁶³⁶ *Tanquam de bonae arboris reditu* : « comme si <je cueillais des fruits> de la production d'un bon arbre ».

d'une séparation¹⁶³⁷ pour pouvoir dire que ce qu'elle voulait n'a pas été réalisé. 2. C'est devant Dieu que les vœux méritent d'obtenir le châtement ou la récompense. Quant à moi, lorsque je considère, en moi, la vocation religieuse et, en vous, la très haute noblesse de la fonction¹⁶³⁸, j'estime que les prémices de notre relation ont atteint, entre nous, la réalisation de la concorde ; et, alors que les fruits de notre sympathie mûrissent et s'épanouissent à une nouvelle lumière, je n'ai pu m'empêcher d'entamer un entretien puisqu'est digne de reproche celui qui, placé dans le voisinage, n'a pas voulu être le premier à commencer. 3. Sur ce point donc, voulant éviter un dommage à ma modestie, je ne refuse pas de passer pour téméraire, pourvu seulement que je montre que j'ai gagné l'affection d'un être parfait. J'ai chargé un porteur venu très à propos du fardeau d'une lettre malhabile¹⁶³⁹ : j'ai commis cette faute à cause de l'affection qui permet au pécheur d'obtenir et le pardon et la sympathie. 4. En m'acquittant du devoir de mes plus vives salutations, je vous demande donc, si vous me portez en votre cœur, de me le montrer par l'envoi de votre très riche entretien parce que si vous êtes capable de parler abondamment de l'amour, en revanche vous ne savez tromper quelqu'un par le fard caressant des mots¹⁶⁴⁰.

V. – Ennodius Laconio

1. Numquam¹⁶⁴¹ inter amantes silentio bene multatur offensa. Grauius inuentorem percudit uindictae nouitas quam errantem. Nefas est pro emendatione culparum culpas adhiberi, dum studio curationis qui medetur aegrescit. Volui taciturnitatem quam circa me hactenus mei inmemores seruastis imitari, sed homo lenis animorum fortium non potui aequare contemptum. 2. Victus sum naturae fragilitate, confiteor ; et quod uos credo computare inter uitia, plus amando stili abstinentiam effusa loquacitate pensauit et longi dolorem silentii sermonis ubertate composui : expectans quidem a uobis praeuium munus in litteris, sed non uolui mihi ipse, dum diu taceo, negare responsum, aestimans, quod loquendi formam dare nisi loquendo non possem. 3. Proinde, domine mi, salutationis debendae obsequium soluens perlatores praesentium ad uos specialiter destinatum solita dignatione suscipite et sublato de consuetudine scribendi usum reparate, ne in damnum gratiae parcitas contingat ista uerborum.

¹⁶³⁷ Notre traduction « à l'affût de » tente de reproduire la métaphore de la chasse contenue dans l'expression *in aucupio discessionis* qui mêle habilement un mot concret à un autre abstrait.

¹⁶³⁸ Olybrius est probablement préfet du prétoire (voir epist. 2, 13, p. 386, note 7).

¹⁶³⁹ L'expression de la modestie est un lieu commun de la rhétorique et du style épistolaire (voir Cic. inu., 1, 16, 22 ; Quint. inst. 4, 1, 8). Ennode fait preuve d'une humilité toute particulière lorsqu'il s'adresse à des maîtres d'éloquence, en particulier à Olybrius (epist. 2, 9 et 2, 13) et à Firminus auxquels il oppose son maigre talent (epist. 1, 8 ; 2, 7 : *mei macies, arentis ingenii guttis*, etc). Il joue parfois avec ce lieu commun dans certaines épîtres où l'humilité est empreinte d'ironie (epist. 2, 6 à Pomerius ; epist. 2, 28 à Avienus).

¹⁶⁴⁰ Cette exigence de sincérité n'exclut pas la nécessité d'un travail stylistique. C'est le thème de la « simplicité savante » (*simplex cultus*) qui constitue l'idéal épistolaire d'Ennode (voir epist. 2, 13 à Olybrius).

¹⁶⁴¹ V. 1. numquam *codd.,edd.* : quamquam A || medetur *codd.,edd.* : mid- B ¹ V ¹ || aegrescit *codd.,edd.* : egriscit B || uolui *codd.,edd.* : -luit T || 2. lenis *codd.,Hart.Vog.* : -nes B-uis bSirm. || computare *codd.,edd.* : -potare B || non uolui B,Vog. : nolui *cett.* || quod loquendi *codd.,Hart.Vog.* : quod -do bSirm. || 3. destinatum *VLETCPE,edd.* : dis- Bdestinant A || contingat *codd.,edd.* : -tigat B.

5. – Ennode à Laconius

Première lettre à Laconius¹⁶⁴², *consiliarius* du roi burgonde Gondebaud et ami d'Ennode : vibrante condamnation du silence épistolaire qui porte atteinte à l'affection. Ce rappel de principe est l'occasion de resserrer les liens avec Laconius.

1. Jamais, entre amis¹⁶⁴³, le silence n'est un châtement approprié à l'offense. Le caractère extraordinaire de la vengeance frappe plus durement son inventeur que le coupable. Il est sacrilège de corriger les fautes en commettant des fautes, quand, par l'empressement à soigner, celui qui porte remède tombe malade lui-même¹⁶⁴⁴. J'ai voulu imiter le silence¹⁶⁴⁵ que vous m'avez infligé jusqu'à présent sans vous souvenir de moi, mais, en homme doux, je n'ai pas pu égaler le mépris des cœurs fermes. 2. Je suis vaincu par la fragilité de ma nature, je l'avoue ; et – ce que vous considérez, je crois, comme un défaut – j'ai compensé, parce que je vous aime davantage, votre abstention à écrire par l'effusion de mon bavardage et j'ai apaisé la douleur d'un long silence par l'abondance de mes propos : certes, j'attendais de vous un bienfait précurseur sous forme d'une lettre¹⁶⁴⁶, mais je n'ai pas voulu me refuser à moi-même une réponse en gardant longtemps le silence, persuadé de ne pouvoir donner forme à un entretien qu'en vous entretenant moi-même. 3. Aussi, mon Seigneur, en vous exprimant l'hommage respectueux des salutations qui vous sont dues¹⁶⁴⁷, je vous prie de recevoir avec les égards habituels le porteur de la présente qui vous est spécialement envoyé et de retrouver l'usage de l'écriture dont vous avez perdu l'habitude pour éviter que l'économie de vos paroles ne porte atteinte à notre relation amicale¹⁶⁴⁸.

¹⁶⁴² Ennode fit la connaissance de Laconius à Vienne où il avait accompagné l'évêque de Pavie Épiphane, chargé par le roi goth Théodoric d'obtenir la libération d'un grand nombre de prisonniers italiens. Les deux hommes ont probablement tissé des liens au cours de la négociation dont ils furent les principaux protagonistes : Ennode était prédisposé, semble-t-il, à négocier avec les Burgondes en raison de ses origines familiales. Nous savons que son plus célèbre aïeul, Avit, fut élu empereur grâce au soutien des Burgondes qui entrèrent en conflit avec les Romains après la déposition d'Avit au profit de Majorien. Ce rapport entre la famille d'Ennode et le pouvoir burgonde explique peut-être sa présence au côté d'Épiphane et son rôle dans la négociation avec Laconius qui organisa finalement la libération des prisonniers (Ennod. *Vita Epiphani*, 168-170). Ennode adressa trois lettres à Laconius : *epist.* 2, 5 ; 3, 16 ; 5, 24 (PLRE, « Laconius », p. 653).

¹⁶⁴³ Le début de cette lettre (*numquam inter amantes*) n'est pas sans rappeler celui de la précédente (*nulli dubium est inter prudentes*). Faut-il voir dans ces similitudes lexicales un des critères qui ont présidé au classement des épîtres ? (voir *epist.* 2, 6 note 2 ; 2, 8 note 7 ; etc.).

¹⁶⁴⁴ Il semble que *dum* (+ indicatif) soit équivalent à *cum* (+ subjonctif) et qu'il faille comprendre ceci : « (...) alors que [normalement entre amis] l'empressement à soigner [l'autre] fait que celui qui porte remède se rend lui-même malade ». Le remplacement de *cum* par *dum* est fréquent dans la langue tardive (voir Goelzer, *Avit* p. 341 : « le plus souvent *dum* avec l'indicatif remplace indûment *cum* avec l'imparfait du subjonctif pour signifier l'enchaînement des faits dans un récit »).

¹⁶⁴⁵ Cet argument (la justification du silence par celui du destinataire) est développé dans l'*epist.* 2, 2 à *Speciosa*.

¹⁶⁴⁶ *Praeuium munus in litteris* : mot à mot « un présent précurseur consistant en une lettre ».

¹⁶⁴⁷ L'adjectif verbal *debendae* a le sens d'un participe futur passif : « <qu'il me reste> à vous devoir ».

¹⁶⁴⁸ Cette chute constitue une sentence : l'analyse rythmique indique que les deux derniers mots (*ista uerborum*) reproduisent la clausule préférée d'Ennode : le crétique-spondée – U – / – – (voir Fougnyes).

VI. – Ennodius Pomerio

1. Quousque¹⁶⁴⁹ tantum licebit abstinentiae ? Quousque fama nobilis epistolaribus destituta commerciis ueterescet ? Nolo euadere opinionem temerarii, dummodo ad notitiam possim peruenire perfecti. Volo esse paginarum praeuius destinator, ut Galliarum bona ad Italiam migrent sine ullo formae suae translata dispendio. An forsitan putabas te in quocumque loci delitescere, quem scientiae lux longe positorum monstrabat aspectui ? 2. Et nisi me in laudibus tuis domestica quidem relatio, sed per inperitiam sui pauper angustet et amplissima meritorum tuorum praeconia relatoris artet exilitas : utriusque bybliothecae fibula, perfectionis ex gemino latere uenientis partes maximas momordisti, procurando ut tali ingenium tuum saturitate pinguesceret. taceo summam caelestis conlatam beneficii et dotibus sine humano adiutorio supernis instructam. Recte enim hoc aestimatur uenire de superis quod inter homines nullo constat exemplo. Sed haec melius secuturis uita comite censeo reseruanda temporibus.

3. Ad¹⁶⁵⁰ illud uenio, in quo me seiunctissimus instruxisti. Quantum habuit praesentium portitoris sancti Felicis adsertio, in epistulis meis sine cura dictatis Romanam aequalitatem et Latiaris undae uenam alumnus Rhodani perquirebas. Sollicitus credo scrutator et diligens quid lima poliret inuenit, dum per infabricata uerba discurreret. 4. Nescimus quid qua mente homo legerit quod hac profert deliberatione sententiam ? Maxime cum scriptum sit :

Ipse parens uatum, princeps Heliconis, Homerus Iudicis excepit tela seuera notae

Ergo etsi indigenas et inter studiorum suorum palestra uersatos fulcit latinitas, mirum dictu, quod amat extraneos. 5. Periculum facere de eloquentiae pompa non debeo nec praesumo qualiter quis ualeat ualeat experiri, cum¹⁶⁵¹ professionem meam simplici sufficiat studere doctrinae. Si me tamen quondam studiorum liberalium adhuc nouitate gaudentem aliquis tali dente tetigisset, parassem uel quod ad excusationem esset idoneum uel quod non puderet obiectum. 6. Nunc uale, mi domine, et circa me ecclesiasticae magis disciplinae exerce fauorem. Scribe uel manda, Melchisedech parentes quos habuerit^a (cf. Gen. 14, 18), explanationem arcae^b (cf. Gen. 6), circumcisionis secretum et quae propheticis mysteriis includuntur. Ista quae sunt saecularium schemata, respuantur, caducis intenta persuasionibus, telae similia Penelopeae.

6. – Ennode à Pomerius

¹⁶⁴⁹ VI. 1. abstinentiae *B, Hart.* : absentiae *cett.* || ueterescet *codd., edd.* : -rescit *B* || delitescere *VDECP, edd.* : dilutiscire *B* delutiscere *L* ¹ *T* || 2. angustet *codd., edd.* : -tit *B* ¹ || relatoris *B* : perlatoris *cett.* || pinguesceret *codd., edd.* : -guisceret *B, Vog.* || summam *codd., edd.* : summam ecclesiam *B* summa in ecclesiam *Vog.* || conlatam *codd., edd.* : -latum *Vog.* || et te *prop. Hart.* || instructam *scripsi* : -tum *cett.*

¹⁶⁵⁰ 3. felicis *codd., edd.* : -ces *B* || 4. quid qua mente *scripsi (uid. epist. 2, 19, 15 : quid illud, qua mente)* : quia quid qua *B, b* quia quid *VLTCP* qua quid *T* ² qua quid mente *Hart. Vog.* || excepit *codd.* : -cipi *B* -cipit *B* ^{PC} . || ergo *PiVog.* : rogo *cett.* || indigenas *codd., edd.* : -genis *Hart.* || uersatos *V* ² *DETCP, edd.* : -tus *BV* ¹ -tis *L, Hart.* || fulcit *Vog.* : fulgit *BVD* fulit *L* fulget *TCP, edd.* || quod *BV* ^{ac} *C, Hart. Vog.* : quod *om.* *Duel* si *V* ^{PC} *L* quod si *T* quid *P, b* si *Sirm.*

¹⁶⁵¹ 5. ualeat *codd., edd.* : debeat *P, b* || nouitate *codd., edd.* : nobilitate *Sirm.* || idoneum *codd., edd.* : -neus *D* || 6. fauorem *BV* ¹ *, Sirm. Vog.* : fauorem *V* ² *LDT, Hart. fouerem CP, b* || manda *codd., edd.* : -data *V* ¹ || habuerit *codd., edd.* : -uit *D.*

Unique lettre à Pomerius¹⁶⁵², le célèbre *grammaticus*¹⁶⁵³ vivant à Arles. « Comme une agrafe entre les deux bibliothèques », il fait le lien, par sa culture, entre les lettres profanes et les lettres chrétiennes. Dans un éloge non dénué d'ironie, Ennode ne revendique pas autant de génie. L'éclat des lettres, en Gaule, n'a rien à voir avec leur déshérence en Ligurie. Et les parures de la rhétorique ne l'intéressent plus. Confrontation entre la culture païenne et la culture religieuse.

1. Jusques à quand sera-t-il tant permis à l'abstinence¹⁶⁵⁴ < épistolaire > ? Jusques à quand une glorieuse renommée, privée de relations épistolaires, déclinera-t-elle ? Je ne refuse pas de passer pour téméraire pourvu que¹⁶⁵⁵ je puisse me faire connaître d'un être parfait. Je veux être le premier à < vous > envoyer des lettres afin que les qualités de la Gaule puissent migrer en Italie¹⁶⁵⁶ sans rien perdre dans le transport de leur beauté formelle. Ou bien pensais-tu peut-être rester caché quelque part, quand la lumière de ta science te désignait à la vue de ceux qui se trouvaient au loin ? 2. Et si, en tressant tes louanges, mon témoignage intime certes mais pauvre, par l'insuffisance de talent¹⁶⁵⁷ qui lui est propre, ne me limitait pas et si la sécheresse de qui les rapporte ne rétrécissait pas les éloges immenses de tes mérites, < voici ce que je devrais dire > : telle une agrafe entre les deux bibliothèques¹⁶⁵⁸, tu as mordu sur les parties les plus grandes de perfection venant des deux côtés en faisant en sorte que ton génie se nourrit ainsi à satiété. Je ne parle pas de l'accomplissement parfait du bienfait céleste conféré et pourvu de dons supérieurs sans l'aide des hommes¹⁶⁵⁹. Car on a raison de penser que vient du ciel ce dont on ne trouve

¹⁶⁵² Pomerius est un *grammaticus*, d'origine africaine, vivant dans le sud-est de la Gaule (Arles) sous le patronage de Firminus (*Vita Caesaris*, I, 8-9). Il fut ordonné prêtre et fut peut-être abbé si l'on en croit Ruricius (voir *epist.* 1, 17 ; 2, 9 ; 2, 10). Il écrivit plusieurs œuvres parmi lesquelles un *De natura animae* et un *De uita contemplatiua* qui révèlent l'influence de la théologie augustinienne de la grâce sur sa pensée. Notons que le VI^e siècle ne semble pas connaître le nom Julianus Pomerius mais seulement Pomerius (voir *PLRE*, « Pomerius », p. 896 ; C. Leyser, *Authority and Asceticism from Augustine to Gregory the Great*, 2000, p. 65-80).

¹⁶⁵³ Le *grammaticus* est d'abord un grammairien ou un professeur de rhétorique (*Cic. or.* 93) ; mais ce terme ne suppose pas forcément l'exercice d'un enseignement. Il désigne aussi un érudit, un homme de lettres, un philologue (*Cic. diu.* 116).

¹⁶⁵⁴ Pour une justification de la leçon *abstinentiae*, voir « Prolégomènes », p. 285, notice 16.

¹⁶⁵⁵ *Nolo euadere opinionem temerarii dummodo* : Ennode emploie la même expression dans deux épîtres très proches (*epist.* 2, 4 et 2, 6). Ces similitudes révèlent-elles seulement l'intérêt d'Ennode pour certains tours stylistiques ? Ne peuvent-elles pas être considérées aussi comme un critère du classement des épîtres ? (*epist.* 2, 5, p. 370, note 2 ; 2, 8, p. 377, note 6 ; etc.).

¹⁶⁵⁶ Cette préoccupation montre bien la supériorité culturelle de la Gaule où se trouvaient les principales écoles de rhétorique. Mais la phrase d'Ennode n'est pas exempte d'ambiguïté puisqu'il est lui-même originaire de la Gaule (voir P. Rich É, p. 62-78).

¹⁶⁵⁷ Cet excès de modestie, qui relève du lieu commun (*Curtius*, p. 154-158), est chargé ici d'une ironie grinçante. À la fin de l'épître, Ennode donne en effet une véritable leçon à Pomerius en se présentant comme un défenseur de la simplicité et de la science religieuse par opposition à la subtilité creuse du savant.

¹⁶⁵⁸ *Vtriusque bibliothecae fibula* : cette formule peut avoir plusieurs significations. Ennode veut dire, semble-t-il que Pomerius, qui fut *grammaticus* et religieux, réunit le savoir des lettres profanes et des lettres chrétiennes (et non des lettres grecques et latines comme le pense C. F. Arnold, *Caesarius von Arelate und die gallische Kirche seiner Zeit*, 1894, p. 83, note 242). En effet, le lien entre la culture païenne et les besoins du christianisme est une préoccupation récurrente d'Ennode. Notons enfin que l'image de la *fibula* est employée sept fois par Ennode dans le sens métaphorique de « lien » : voir *epist.* 1, 2, 5 à Florus, p. 299, note 7.

¹⁶⁵⁹ Nous avons ici modifié sensiblement l'édition de Vogel : voir « Prolégomènes », p. 286, notice 17.

aucun exemple parmi les hommes. Mais je pense qu'il vaut mieux réserver cela aux temps ultérieurs, si Dieu me prête vie¹⁶⁶⁰.

3. J'en viens donc à ce que tu m'as fait savoir en dépit de la très grande distance. Si j'en crois les assertions¹⁶⁶¹ du vénérable Félix, porteur de la présente, toi, nourrisson du Rhône, tu t'acharnais à chercher dans mes lettres dictées¹⁶⁶² sans application l'harmonieuse symétrie¹⁶⁶³ de Rome et la veine fluide du Latium¹⁶⁶⁴. Un lecteur attentif et zélé a trouvé, semble-t-il, ce que devait polir la lime, alors qu'il parcourait des lignes qui n'avaient pas été travaillées. 4. Nous ignorons ce que cet homme a lu et dans quel esprit¹⁶⁶⁵ ce qui¹⁶⁶⁶, après une telle délibération, est à l'origine de cette sentence. Surtout quand il a été écrit :

Le père des poètes lui-même, le prince de l'Hélicon, Homère, a reçu les traits sévères de la critique d'un juge¹⁶⁶⁷.

Ainsi donc¹⁶⁶⁸, même si la latinité soutient les gens de son pays et ceux qui fréquentent les palestres¹⁶⁶⁹ de ses études, c'est chose admirable à dire qu'elle aime aussi les étrangers

¹⁶⁶⁰ Littéralement : « si la vie m'accompagne ».

¹⁶⁶¹ *Portitoris sancti Felicis adsertio* : le rôle du porteur était d'apporter la lettre et d'en expliciter le contenu ou d'ajouter des informations qui n'y figuraient pas.

¹⁶⁶² *In epistulis meis dictatis* : le verbe *dictare* (voir epist. 1, 12 à Avienus : *legenda dictau*) indique qu'Ennode « dictait » ses lettres à un scribe selon une pratique courante dans l'Antiquité et au Moyen-Âge. Cette pratique n'exclut pas qu'il ait pu ajouter la salutation finale de sa propre main, authentifiant ainsi son courrier comme le faisaient notamment les évêques et les empereurs.

¹⁶⁶³ *L'aequalitas* désigne « l'harmonieuse symétrie » des mots que Cicéron définissait comme une nécessité rhétorique dans les *Divisions de l'art oratoire* : voir Cic. part. 21 : *suave autem genus erit dicendi, primum elegantia et iucunditate uerborum sonantium et leuium, deinde coniunctione, quae (...) habeat similitudinem aequalitatemque uerborum...* ; « l'agrément du style tiendra d'abord au choix et à l'agrément des mots sonores et harmonieux, puis à leur assemblage (...) qui présentera dans les mots quelque ressemblance et quelque symétrie... » (trad. H. Bornecque).

¹⁶⁶⁴ *Romanam aequalitatem et Latiaris undae uenam* : cette expression définit un idéal stylistique qui incarne l'éclat de la « latinité ». Pomerius n'a pas retrouvé, semble-t-il, cet idéal dans les écrits d'Ennode dont le style précieux n'était pas du goût de tout le monde. On se reportera aussi au jugement de Florianus (epist. 1, 16) ou d'Astyrius (epist. 2, 12) qui avaient critiqué le style d'Ennode et suscité les virulentes réponses de l'intéressé.

¹⁶⁶⁵ Pour une justification de la leçon *quid qua mente*, voir « Prolégomènes », p. 286, notice 18.

¹⁶⁶⁶ *Quod* a pour antécédent *quid*.

¹⁶⁶⁷ ***Claud. carm. min. 23, deprecatio ad Alethium quaestorem, 13-14.***

¹⁶⁶⁸ Le texte n'est pas sûr : Vogel reprend une leçon donnée dans les *Fausse Décrétales*, alors que les autres témoins proposent *rogo* à la place d'*ergo*. Le verbe *rogare* n'est pas impossible, en incise, comme chez les auteurs comiques : « je vous le demande », « je vous en prie ». Mais il ne se rencontre pas, dans ce sens, en tête de phrase. En outre, la construction *ergo etsi...*, + principale à l'indicatif, + *quod...* se rencontre chez Valère Maxime (Val. Max. 8, 10, 1 : *ergo etsi operi illius adici nihil potest, tamen in Demosthene magna pars Demosthenis abest, quod legitur potius quam auditur* ; voir aussi Verg. Aen. 9, 44-46 : *ergo etsi conferre manum pudor iraque monstrat, / obiciunt portas tamen et praecepta facessunt, / armatique cauis exspectant turribus hostem*). Ces éléments nous incitent à conserver la forme *Ergo etsi (...)*.

¹⁶⁶⁹ Sur l'emploi de *palaestra* au neutre pluriel, voir epist. 1, 9, 1 à Olybrius note 4.

1670

. Je ne dois pas me risquer à la pompe de l'éloquence et je ne prends pas sur moi de dire comment et qui peut en user (5.) puisqu'il suffit à ma profession¹⁶⁷¹ de s'attacher à la

simple doctrine¹⁶⁷². Si, toutefois, jadis, quand je me délectais encore des études libérales¹⁶⁷³

toutes nouvelles pour moi, quelqu'un m'avait touché d'un tel coup de dent, j'aurais préparé soit une réplique adaptée pour me justifier soit une objection dont je n'aurais pas

eu à rougir. 6. Mais à présent, salut¹⁶⁷⁴, mon cher Seigneur, et, à mon égard, joue plutôt le rôle de défenseur de l'enseignement de l'Église. Écris-moi et fais-moi savoir qui furent les

parents de Melchisédech^a, quelle est l'exégèse de l'arche^b, le symbole de la circoncision et

le contenu des mystères prophétiques. Que toutes les méprisables figures¹⁶⁷⁵ des profanes

¹⁶⁷⁰ La « latinité » est le fondement de tout universalisme romain : elle « favorise » les latins, les lettrés mais elle « aime » aussi les étrangers. Sur les ruines de l'Empire, elle rassemble tous ceux qui la cultivent.

¹⁶⁷¹ Le terme *professio* est trop vague pour connaître la dignité occupée par Ennode. Toutefois, celui-ci souligne l'incompatibilité entre sa *professio* et la culture profane : il écrira plus tard à son élève Arator qu'il déteste le nom même des arts libéraux (epist. 9, 1, 4) et refusera à sa parente Camille d'instruire son fils dans les arts libéraux sous prétexte que l'enfant était déjà engagé dans l'Église (epist. 9, 9, 1-2). Il expliquera enfin dans son ébauche d'autobiographie qu'il a choisi de se consacrer à la vraie sagesse (*Eucharisticum*, opusc. 5). Ce renoncement aux lettres profanes rappelle l'attitude de Sidoine Apollinaire après son accession au siège épiscopal de Clermont ou celle d'Avit devenu évêque de Vienne. Mais doit-on conclure de ces exemples célèbres que l'epist. 2, 6 à Pomerius a été écrite après l'élevation d'Ennode au pouvoir épiscopal, c'est-à-dire après 513 ? Plusieurs indices apportent quelque vraisemblance à cette hypothèse : tout d'abord, lorsqu'il évoque son renoncement aux lettres profanes, Ennode fait allusion dans cette lettre à « une époque reculée (*quondam*) où [il] se délectait encore des études littéraires toutes nouvelles pour [lui] » et qu'il oppose au présent (*nunc*). Il est donc peu probable que cette épître soit contemporaine d'autres lettres du livre II dans lesquelles Ennode célèbre le style latin (voir epist. 2, 7, 3 à Firminus) ; enfin, nous savons qu'un article des *Statuta Ecclesiae antiqua*, collection issue des milieux provençaux au milieu du V^e siècle, interdit explicitement aux évêques de lire des ouvrages païens (*Statuta Ecclesiae antiqua*, 5). Or, le ton cinglant de la menace, à la fin de l'épître, indique bien qu'Ennode aurait volontiers répondu si sa *professio* le lui avait permis.

¹⁶⁷² Cette affirmation peut être rapprochée d'un extrait de la lettre de Grégoire le Grand à Léandre : Greg. M. epist. 5, 53a : « *Unde et ipsam loquendi artem, quam magisteria disciplinae exterioris insinuant, seruire despexi*, « J'ai donc dédaigné de m'astreindre à cet art de bien dire qu'enseignent les règles d'une discipline étrangère ». Dans le texte d'Ennode, la *simplex doctrina* désigne la foi chrétienne : voir aussi Optat. 4, 5, 8 : *noster sermo quid tale facere potuit, qui simplici doctrina filios pacis retinemus...* ; « Comment notre parole aurait pu avoir de telles conséquences ? Car nous retenons les fils de la paix par une doctrine innocente... » (trad. M. Labrousse). La « simplicité » de cette doctrine désigne à la fois « sa pureté morale » mais aussi le fait qu'elle se suffise à elle-même et qu'elle n'ait pas besoin de la pompe oratoire, l'*eloquentiae pompa*, à laquelle Ennode prétend ici avoir renoncé du fait de sa vocation religieuse. Il faut donc distinguer la *simplex doctrina* du *simplex cultus* de l'epist. 2, 13, 1 qui restait un idéal rhétorique.

¹⁶⁷³ Sur les « arts libéraux » et les *bonae artes*, voir epist. 1, 11, 2, p. 328, note 7.

¹⁶⁷⁴ *Vale* : les épîtres d'Ennode se terminent rarement par un simple *Vale* qui est une marque de familiarité ou d'un certain mépris. Cette salutation minimale contraste avec les formules ampoulées qu'il emploie habituellement.

¹⁶⁷⁵ Le terme *schemata* désigne les figures de rhétorique (voir Quint. inst., 4, 5, 4). Mais par extension, il prend le sens péjoratif d'« enflures oratoires » et de « fictions rhétoriques », en particulier dans la littérature chrétienne (voir Sidon. epist. 7, 9, 2 : *poetica schemata*, « les fictions de la poésie », trad. A. Loyen). Ennode emploie six fois le terme *schemata* dans son œuvre et toujours dans un sens négatif (voir opusc. 2, 104 : *sylogismos a me sermonum et schemata non quaeratis*, « ne me demandez pas des syllogismes ni des figures de rhétoriques »).

soient rejetées, elles qui sont tendues vers des croyances dépassées¹⁶⁷⁶ et semblables
à la trame de Pénélope¹⁶⁷⁷ !

VII. – Ennodius Firmino

1. Exigat¹⁶⁷⁸ licet amor quod non potest implere perfectio et inpetret caritas, ut per loquellae audaciam quae ornare poterat pereat spes tacendi, maxime cum sit dicendi, ut Tullius refert, nisi cum necessaria, nimis inepta condicio : sed inter narrationum uias et itinera aperienda falce doctrinae teneri nescius uirium consideratione regnat adfectus. 2. Inperatoris loco dominatur semel penetralibus cordis infixata dilectio ; credens quod non de uerborum pondere uel pompa capiatur, qui de absentis propinqui est salute sollicitus, nec existimat quod nasci possit offensa de gratia, hoc ad laetitiam satis esse coniciens, si optatam nuntiet epistola sospitatem. 3. Sed uos, quos libra peritiae in eloquii lance pensauit, quibus ubertas linguae, castigatus sermo, Latiaris ductus, quadrata constat elocutio, quaeritis nimirum in aliis quod exercetis, quaeritis quod amatis. Nos ab scolarum gymnasiis sequestrati, arentis ingenii guttis quaedam oceani fluenta prouocamus, prouocamus, quasi¹⁶⁷⁹ lychnis contra solis radios pugnaturi. 4. Mei macies longe se monstrat studii et, nisi excusetur pietate garrulitas, dispendium proprii pudoris est quod amaui. Vena quidem linguae a generis fonte trahitur et feruore genuino solet fetura nobilis incitari : ego mea sum inpar prosapia, me dotibus uestris quasi peregrinum scientiae plenitudo non tetigit, ego uos tantum laudare magis quam imitari ualeo. 5. Et quamuis necdum in me ad florem uenerit matura facundia et pressus onere gratiae soluendi deserar facultate, committo tamen cumbam tenuem placido mari, quia parum ab ingratitudine differt muta gratulatio. Vnde nascitur ut prospera quae de uobis perlatoris relatione cognoui, inter coelestia mihi beneficia computentur. 6. Et quamuis reddere deberem sermonis officia, sed quia portitorum neglegentia fecit ut directae a uobis aut retinerentur aut perderentur epistulae : ego tamen uerecundiam meam in statione degentem ad incerta deduxi et totum me legendum saporis uestro committo. Salue, mi domine, et amantem uestri frequentibus colite muniis litterarum, circa quae studia pigrum esse nec diligentem conuenit nec facundum.

¹⁶⁷⁶ Ennode exprime la vanité de la culture profane quand elle n'est pas soumise au christianisme (voir commentaire, chapitre 4, p. 148-150). La critique des *persuasiones* profanes, considérées comme éphémères, caduques et dangereuses, se retrouve souvent chez les auteurs chrétiens (voir Firm. err. 8, 2 : *Inimicus dei est (...) qui secreta profanis persuasionibus polluit*, « C'est l'ennemi de Dieu (...) qui souille les mystères par des croyances impies », trad. R. Turcan ; voir Cassiod. in psalm. 30, 12 : *uanis persuasionibus*).

¹⁶⁷⁷ Sur cette expression proverbiale, voir Otto, p. 272-273. La source est *Odyssée*, 2, 94 sq. ; Cicéron utilise cette image pour évoquer la dialectique : Cic. ac. 2, 29, 95 ; voir aussi Prop. 2, 9, 6 ; Ov. am. 3, 9, 30 ; Sil. 2, 181 ; Claud. carm. min. 30, *laus Serenae*, 31-32 ; Sidon. carm. 15, 161.

¹⁶⁷⁸ VII. 1. condicio *BVECP,edd.* : -tio *LDAT,b* || itinera *codd.,edd.* : ite- *B* || teneri *VDAETC,edd.* : etenere *Bet* teneri *P* || 2. dominatur *VLETCP,edd.* : -nator *B-natur DA* || penetralibus *BAETCP,edd.* : -trabilius *VLD* || existimat *VLEDETCP,edd.* : aestimat *A, Vog.* extimat *B* || quod nasci possit offensa *codd.,edd.* : nasci posse offensam *B, Vog.* || 3. pensauit *Hart. Vog.* : -abit *ceff.* || lychnis *Sirm.Hart. Vog.* : lygnis *BVLLignis ceff.*

¹⁶⁷⁹ radios *codd.* : -dius *B* || 5. necdum *codd,edd.* : nondum *b.* || ut *CP,bSirm.* : quae ut *BVLD* quod *T*² quaeuo ut *Hart. Vog.* || relatione *codd.,edd.* : -nem *DT* || computentur *Sirm.Hart. Vog.* : computantur *TCP,bconpotatur Bcomputatur VLD* || 6. officia *B, Hart. Vog.* : -cium *ceff.* || uobis *codd.,edd.* : nobis *P,b.*

7. – Ennode à Firminus

Deuxième lettre à Firminus¹⁶⁸⁰, parent d'Ennode vivant à Arles. Éloge appuyé de cet orateur qu'Ennode considère comme son modèle d'éloquence. Sur le même ton révérencieux que dans l'epist. 1, 8, Ennode manifeste une admiration profonde pour ce fin lettré qui avait déjà influencé Sidoine Apollinaire.

1. Il se peut¹⁶⁸¹ que l'affection exige ce que même la perfection ne peut accomplir et que l'amour obtienne que la parole audacieuse dissipe l'espoir d'un silence qui aurait pu servir d'ornement, surtout que parler sans nécessité, comme le dit Tullius¹⁶⁸², est excessivement stupide ; mais l'affection, ne sachant pas se contenir entre les grandes routes des récits et les chemins qu'il faut se frayer avec la faux de la doctrine¹⁶⁸³, impose sa loi en considération de sa force¹⁶⁸⁴. 2. Quand elle s'est fixée une fois dans les profondeurs du cœur, l'amitié impose son autorité suprême¹⁶⁸⁵, persuadée que ne peut se laisser prendre par le poids ou la pompe des mots celui que préoccupe la santé d'un proche absent¹⁶⁸⁶ ; et elle ne pense pas qu'une offense puisse naître de la sympathie, étant convaincue qu'il suffit pour être joyeux de recevoir une lettre annonçant la bonne santé souhaitée¹⁶⁸⁷. 3. Mais vous

¹⁶⁸⁰ L'epist. 2, 7 révèle que Firminus est un parent d'Ennode (*propinquus, prosapia*). Il est probablement lié à Firminus, le grand-père de Lupicinus (le neveu d'Ennode) qu'on présente parfois comme le père d'Ennode. Vivant à Arles, d'où était originaire Ennode, il avait entretenu des relations avec Césaire avant l'accession de celui-ci à l'épiscopat (*Vita Caesaris*, I, 8). Le ton respectueux des epist. 1, 8 et 2, 7 laisse supposer que Firminus est un orateur relativement âgé en 503. Il faut donc probablement l'identifier avec l'orateur Firminus qui avait incité Sidoine Apollinaire à publier un neuvième livre d'épîtres et auquel Sidoine avait écrit deux lettres vers 480 (voir PLRE, « Firminus 4 », p. 471). Il reçut deux lettres d'Ennode (epist. 1, 7 et 2, 8).

¹⁶⁸¹ Toute la proposition *exigat licet (...) inepta condicio* forme une subordonnée de concession introduite par *licet* (+ subjonctif) ; la principale est, quant à elle, introduite par *sed*. La structure complexe de cette longue phrase ne peut être entièrement restituée dans la traduction.

¹⁶⁸² L'éloge de la rhétorique de Firminus commence par une citation du modèle oratoire par excellence, *Marcus Tullius Cicero* (de orat. 1, 24, 112).

¹⁶⁸³ Le terme *doctrina* désigne non pas la science et la connaissance en général mais, comme dans l'épître précédente, la culture et la science chrétiennes, la *doctrina christiana*. Voir epist. 2, 6, 5 à Pomerius : (...) *cum professionem meam simplici sufficiat studere doctrinae*.

¹⁶⁸⁴ Pour une analyse de la leçon *teneri*, voir « Prolégomènes », p. 287, notice 19.

¹⁶⁸⁵ Mot à mot : « comme un général ».

¹⁶⁸⁶ *Absentis propinqui* : ce bel oxymore rappelle que l'épître est bien une « conversation entre absents », un dialogue qui rapproche, le temps de l'échange, les êtres éloignés. En effet, bien qu'il soit « proche » d'Ennode par la parenté et par les correspondances, Firminus est en Gaule où se trouve aussi le *grammaticus* Pomerius (epist. 2, 6). L'évocation de ces hommes cultivés vivant à Arles fait contraste avec la désolation d'Ennode devant la pauvreté culturelle de la Ligurie (epist. 2, 10, 3 : *si sunt aliqui in Liguria qui de litterarum possunt genio et splendore iudicare* ; epist. 2, 19, 1 : *effeta Liguria*). Ennode semble indiquer ainsi que c'est la Gaule et non plus l'Italie qui entretenait alors l'héritage de la « latinité » après la chute de l'Empire d'Occident. Le sud-est de la Gaule connaissait en effet, au début du VI^e siècle, une vitalité culturelle bien supérieure à l'Italie du Nord (voir Rich É, p. 62-78).

¹⁶⁸⁷ Si l'évocation de la santé du destinataire est un lieu commun de l'épître et ne doit pas être systématiquement interprétée comme une allusion à quelque maladie, elle prend un sens plus concret lorsqu'Ennode s'adresse, comme c'est le cas ici, à un

que la balance de l'expérience a pesé sur le plateau de l'éloquence, qui montrez une langue¹⁶⁸⁸ riche, un style châtié, une expression parfaitement latine, une éloquence bien équilibrée, vous recherchez naturellement chez autrui ce que vous pratiquez, vous recherchez ce que vous aimez. De notre côté, nous qui sommes éloignés de l'enseignement des écoles¹⁶⁸⁹, nous provoquons par les gouttelettes d'un aride talent les flots en quelque sorte d'un océan, comme si nous cherchions à lutter avec des lampes contre les rayons du soleil¹⁶⁹⁰.

4. La maigreur de ma science¹⁶⁹¹ éclate aux yeux de tous et, à moins que la piété n'excuse mon bavardage, le fait d'avoir aimé est une perte pour mon honneur personnel. Certes, l'inspiration de la langue trouve sa source dans la naissance et une noble pousse est habituellement animée par une ardeur naturelle. Mais moi, je suis inférieur à ma famille ; moi, comme un étranger, je n'ai pas été comblé de vos dons par la plénitude du savoir ; moi, je suis seulement capable de vous louer plutôt que de vous imiter. 5. Et pourtant bien que la maturité de l'éloquence n'ait pas encore fleuri en moi et qu'écrasé par le poids de l'amitié, je n'aie pas les moyens de m'en acquitter, je confie néanmoins mon fragile esquif à la mer paisible¹⁶⁹² parce qu'une gratitude muette se distingue trop peu de l'ingratitude¹⁶⁹³. De là résulte¹⁶⁹⁴ que je compte parmi les bienfaits célestes les bonnes nouvelles de vous que j'ai apprises de la bouche du porteur¹⁶⁹⁵. 6. Et bien que¹⁶⁹⁶ j'eusse dû vous rendre les devoirs épistolaires – <ce que je n'ai pas fait> parce que la négligence des porteurs¹⁶⁹⁷ a retardé

correspondant âgé. Dès lors, il se peut que le terme *sospitatem* désigne non pas la bonne santé en général mais plus précisément le retour à une bonne santé, une « guérison ».

¹⁶⁸⁸ *Vbertas linguae, castigatus sermo, Latiaris ductus, quadrata elocutio* : Ennode donne ici une définition stylistique de la « latinité » (voir notre commentaire, chapitre 8, p. 215-221).

¹⁶⁸⁹ Faut-il interpréter cette expression comme un nouveau constat de la pauvreté culturelle de la Ligurie ou comme l'obligation qui est faite aux clercs de ne plus cultiver les lettres profanes ? (voir epist. 2, 6 à Pomerius).

¹⁶⁹⁰ *Lychnis contra solis radios pugnaturus* : sur cette expression proverbiale, voir Otto, p. 327. On la trouve chez Cic. fin. 4, 12, 29 : *ut in sole, quod a te dicebatur, lucernam adhibere nihil interest* et dans Cael., 67, puis chez Quint. inst. 5, 12, 8 ; Arn. nat. 1, 27 ; Symm. epist. 3, 482 ; Ennode emploie la même image dans l'epist. 2, 9, 3 à Olybrius et dans l'epist. 2, 22, 1 à Faustus.

¹⁶⁹¹ *Mei macies studii ; necdum in me ad florem uenerit matura facundia* : ces allusions à l'éloquence encore imparfaite d'Ennode ne doivent pas être interprétées comme un trait d'humilité réelle. La modestie affectée est un lieu commun de la rhétorique et de l'épistolographie. Cette épître est toutefois remarquable par le contraste entre l'expression excessive d'une telle modestie et la recherche permanente des effets stylistiques.

¹⁶⁹² *Arentis guttis, oceani fluenta, cumbam tenuem, placido mari* : la métaphore maritime, récurrente dans les épîtres (epist. 1, 1 ; 2, 13 ; etc.), occupe ici une importance particulière.

¹⁶⁹³ Notre traduction *ingratitude / congratulation* tente de rendre le jeu de mot *ingratitude / gratulatio*.

¹⁶⁹⁴ Nous avons supprimé la conjecture de Vogel *quaeso* : voir « Prolégomènes », p. 287, notice 20.

¹⁶⁹⁵ Allusion au rôle du porteur qui devait apporter l'épître au destinataire mais aussi en expliciter le contenu, resté volontairement allusif pour des raisons de prudence ou d'esthétique (voir commentaire, chapitre 3, p. 117-119).

¹⁶⁹⁶ La construction de la phrase *et quamuis..., sed quia... : ego tamen...* est particulièrement intéressante : il semble qu'Ennode ait à s'excuser de n'avoir pas répondu assez vite à un courrier de Firminus. *Quamuis* suffit pour justifier le subjonctif mais le subjonctif imparfait exprime, nous semble-t-il, un potentiel du passé : « j'aurais dû ». Dès lors, la proposition introduite par *sed quia* a la valeur d'une incise.

¹⁶⁹⁷ L'évocation de la négligence des porteurs (*portitor* ou *perlator*) est un lieu commun des correspondances (epist. 2, 21 à Albinus, p. 403, note 2). Cette excuse permet de se justifier ou de relancer un correspondant récalcitrant sans lui adresser des

ou égaré les lettres¹⁶⁹⁸ que vous avez envoyées – j’ai fait pourtant courir des risques à ma timidité qui restait au mouillage¹⁶⁹⁹ et je me livre entièrement, à travers mes écrits, à votre jugement. Salut, mon cher Seigneur. Honorez qui vous aime par les présents de lettres fréquentes, témoignages de dévouement pour lesquels il ne convient ni à un homme aimant ni à un homme éloquent de se montrer paresseux.

VIII. – Ennodius Apollinari

1. Pro¹⁷⁰⁰ uoto militant desideriiis propriis necessitates alienae, dum in gaudium nostrum aliquorum precibus exhibemus obsequium. Quis non pretio propter se quaereret, quod alteri sub hac occasione praestatur ? Debent mihi nunc perlatores praesentium debita mea et non solum me ad solutionem non pertrahunt, sed se fatentur obnoxios. Non est incuriae quod raro a me scripta prorogantur : similia frequenter, ut nunc repperi, bona se subtrahunt. 2. Inueniant ergo huius beneficii fructum, si me diligitis, portitores, qui sicut a me ea, quae erant obferenda, exegerunt, ita ad uos, ut opinor, de scriptionis commercio optata perducunt. Domine mi, salutationis obsequia restituens, deum precor, ut haec uobis in bona constitutis ualitudine porrigantur et reddatur ilico pagina, quae meam quaerat, uestram nuntiet sospitatem.

8. – Ennode à Apollinaire

Première lettre à Apollinaire¹⁷⁰¹, fils de Sidoine et parent d’Ennode : ce billet d’amitié n’a d’autre fonction que d’entretenir des relations avec ce jeune parent qui vit en Gaule. Ennode manifeste sa joie de recevoir des lettres et d’en écrire à son tour. À la nécessaire réciprocité de l’échange s’ajoutent des considérations sur les mauvaises conditions de transmission du courrier entre la Gaule et l’Italie : les épîtres s’égarerent !

1. Conformément à nos vœux, les besoins d’autrui militent en faveur de nos propres désirs quand c’est pour notre bonheur que nous montrons de l’obéissance pour les prières de certains. Qui ne serait pas prêt à mettre le prix pour s’offrir ce qu’il procure à autrui

reproches (voir Symm. epist. 6, 56 : *quae si casu aliquo aut negligentia portitoris elapsae sunt...* ; « si par quelque hasard ou bien par la négligence du porteur, [la lettre] vous a échappé... », trad. J.-P. Callu).

¹⁶⁹⁸ *Aut retinerentur aut perderentur epistulae* : Ennode fait une remarque semblable dans l’epist. 2, 8 à Apollinaire sur la difficulté du transport du courrier entre l’Italie et la Gaule (voir epist. 2, 8, p. 377, note 6).

¹⁶⁹⁹ La métaphore maritime se poursuit. Ennode veut dire que la timidité l’empêchait de sortir du port et d’affronter les flots de l’éloquence. Or, les nombreuses figures de style montrent qu’il a vaincu sa timidité et qu’il soumet enfin, à travers cette lettre, un exemple de sa rhétorique.

¹⁷⁰⁰ VIII. 1. militant *codd.,edd.* : militat V¹ || est *codd.,edd.* : est om. A || 2. diligitis *codd.,edd.* : -getis B¹ || perducunt *codd.,edd.* : -cant T || mi *DATCP,edd.* : mihi *BVL* || in bona constitutis ualitudine B : constitutis om. *cett.* in bona ualitudinis V^{ac} in bonam ualitudinem A.

¹⁷⁰¹ *Apollinaire : probablement le fils de Sidoine Apollinaire et donc, à ce titre, parent d’Ennode. Ennode lui adressa trois lettres, les epist. 2, 8 ; 3, 13 ; 4, 19 dans lesquelles il le qualifie successivement de domine mi, magnitudo uestra, frater (voir PLRE, « Apollinaris 3 », p. 114 et « Apollinaris 4 », p. 115).*

en cette occasion ? Maintenant, les porteurs des présentes me doivent ce que je devais et non seulement ils ne me traînent pas en justice pour que je m'en acquitte mais ils se reconnaissent redevables¹⁷⁰². Ce n'est pas à cause de mon incurie si mes lettres <vous> sont rarement remises¹⁷⁰³ : il arrive souvent, à ce que je viens juste d'apprendre, que des richesses semblables s'égarer¹⁷⁰⁴. 2. Que les porteurs trouvent donc le fruit de ce bienfait, si vous m'aimez ; car de même qu'ils ont obtenu de moi des lettres à porter, de même ils font parvenir jusqu'à vous ce que vous attendez, je crois, d'un échange épistolaire. Mon cher Seigneur, vous rendant les devoirs de mes salutations, je prie Dieu que cette lettre vous trouve en bonne santé et que vous renvoyiez sur le champ une missive pour vous enquérir de ma bonne santé¹⁷⁰⁵ et m'informer de la vôtre¹⁷⁰⁶.

IX. – Ennodius Olybrio

1. Vix¹⁷⁰⁷ aliquando mihi ea quae diu cupita sunt ex sententia successerunt, ut sitim, quam ex litterarum uestrarum ardore conceperam, eloquentiae diuitis unda satiaret et aestus, quos expectatio longa geminauerat, adridentia labiis fluenta restinguerent. Sed cur me ad uotorum adseram summam fuisse perductum, cui maius nascitur de inpetratione desiderium, dum de sermonum uestrorum flumine pectus ardescit ? 2. Ostenditur mihi liquido quam sit rerum nescia mens humana, quae dum pretium propriae ambitionis intellegit, adsuescit plus amare ad quod tarde peruenit, et dum abundat in praesentia quod laetetur, magis superest quod requirat. Nunc, confiteor, in litteris uestris superforaneam

¹⁷⁰² Cette formulation alambiquée insiste sur la réciprocité de l'échange épistolaire. Recevoir une lettre impose d'en écrire une en retour. La *uicissitudo* est la première règle – *officium* – des correspondances !

¹⁷⁰³ *Prorogare* n'a pas ici le sens classique de « prolonger » ; il signifie « remettre », « envoyer » une lettre (voir aussi *epist.* 1, 14 ; 1, 22).

¹⁷⁰⁴ Sur la difficultés de la transmission du courrier, voir D. Gorce, *Les voyages, l'hospitalité et le port des lettres dans le monde chrétien des IV^e et V^e siècles*, 1925.

¹⁷⁰⁵ Donner des nouvelles de sa santé et s'enquérir de celle de son correspondant constituent en apparence, aux yeux d'Ennode, le principal objet de l'échange épistolaire (voir *epist.* 2, 13 à Olybrius : Ennode définit l'auteur d'une lettre comme « celui qui donne des nouvelles de sa santé et se préoccupe de celle d'autrui » ; le thème de la santé est récurrent dans les épîtres : voir 1, 19 à Deuterius ; 1, 20 à Faustus ; 1, 21 à Faustus ; etc.). Il ne faut donc pas nécessairement interpréter la fin de cette lettre comme une allusion à la mauvaise santé d'Ennode.

¹⁷⁰⁶ Notons que l'expression *nuntiet sospitatem* apparaît également dans l'épître précédente (*l'epist.* 2, 7 à Firminus). Ces deux lettres ont d'autres points communs : elles sont adressées à des correspondants qui se trouvent en Gaule, elles contiennent des considérations sur les difficiles conditions de transmission du courrier entre la Gaule et l'Italie et elles sont envoyées respectivement à un ancien correspondant de Sidoine Apollinaire et au fils de ce dernier. Elles ont probablement été écrites en même temps. L'ordre des lettres est, à cet égard, particulièrement intéressant : en effet, les quatre épîtres successives (2, 5 à Laconius ; 2, 6 à Pomerius ; 2, 7 à Firminus et 2, 8 à Apollinaire) sont toutes adressées à des correspondants qui se trouvent en Gaule. Faut-il en conclure qu'elles ont été rédigées à la suite et apportées en Gaule en même temps ? Si cette hypothèse n'est pas exclue, l'*epist.* 2, 6 à Pomerius qui paraît avoir été écrite ultérieurement nous incite plutôt à croire que ces quatre épîtres ont été regroupées *a posteriori* parce qu'elles étaient toutes envoyées en Gaule et qu'elles contenaient des thèmes ou des formulations identiques.

¹⁷⁰⁷ IX. 2. quod laetetur (q. le- T), *Vog.* : quod laetetur *BVL* D quo delectetur *CP, bSirm.* quo laetetur *Sc. Hart.* || prouentibus *codd., edd.* : -tis D || quidquid *codd.* : quicquid V || 3. depingunt B : pingunt *cett.* || puppes *codd., edd.* : puppis B || fecit *codd., edd.* : fa- *Sirm.*

cautionem mei aestimator expaui, ubi dum secundis in altum loquellae uestrae portarentur uela prouentibus et in obsequio militaret quidquid spirat, remigium uestris dicitis deesse conloquiis. **3.** Non est licita ueri diligentia sequestrata quam depingunt uerba formido. Remis opus est, quotiens nullo flaminum puppes iuuantur impulsu : his non eget cui secundam navigationem fecit conspiratio deuota uentorum. Sol facibus non iuuatur nec lunaris globi claritudinem minorum siderum aliquando inlustrauere collegia. **4.** Domine, ut supra, honorem salutati exhibens precor, ut apud magnitudinem uestram studiorum meorum fructu non caream, postquam uobis quid cuperem non celauit, ut scriptionis operam, quam hactenus protulistis, stili frequentia uel ubertate pensetis.

9. – Ennode à Olybrius

Quatrième lettre à Olybrius, ami d'Ennode, brillant orateur et homme politique : le plaisir de recevoir des lettres attise le désir des correspondances. Ennode a été très heureux de recevoir – enfin ! – une épître d'Olybrius. Mais que celui-ci écrive encore et qu'il cesse de trouver sa propre rhétorique maladroite !

1. Voici à peine qu'enfin les vœux que j'ai conçus depuis longtemps se sont réalisés selon mes désirs ¹⁷⁰⁸, si bien que la soif que j'avais conçue de l'ardeur de vos lettres a été étanchée par le flot de votre riche éloquence et que les bouillonnements d'impatience, ¹⁷⁰⁹ qu'une longue attente avait redoublés, ont été apaisés par les flots de vos paroles qui posent des sourires sur mes lèvres. Mais pourquoi prétendre que je suis parvenu au comble de mes vœux quand cette satisfaction suscite en moi un désir plus grand, l'eau vive de vos écrits enflammant mon cœur ? 2. Je vois clairement combien la réalité échappe à l'esprit humain qui, lorsqu'il prend conscience du prix de sa propre recherche, a coutume d'aimer davantage ce à quoi il tarde à parvenir et □ à qui □, lorsqu'abonde dans le moment présent de quoi le réjouir, il reste davantage à rechercher. Maintenant, je l'avoue, à me juger moi-même, j'ai redouté dans vos lettres une prudence superflue quand, les succès portant vers le large les voiles de votre éloquence et tous les vents vous étant favorables, vous dites que les rames manquent à vos entretiens ¹⁷¹⁰. 3. Elle n'est pas légitime – parce qu'elle est éloignée de l'amour de la vérité – la crainte que dépeignent vos paroles. On a besoin de rames chaque fois qu'aucun souffle de vent n'aide, par son impulsion, à pousser les navires mais

¹⁷⁰⁸ Comme dans l'épître précédente (*Pro uoto militant desideriiis propriis...*), Ennode insiste sur le désir de l'échange épistolaire qui exprime à la fois l'appétit et le manque des correspondances : *cupita sunt ; ex sententia ; uotorum ; desiderium ; ambitio ; requirat ; deuota ; cuperem.*

¹⁷⁰⁹ *Ardor, aestus, fluenta, restringerent* filent la métaphore des flammes et du bouillonnement que l'eau finit par éteindre. Mais l'expression *flumine ardescit* fait allusion à une nouvelle flamme. Ennode joue, dans ce passage, sur le thème de l'eau et du feu : l'eau est censée éteindre le feu mais le flot de l'éloquence d'Olybrius enflamme à son tour le cœur d'Ennode.

¹⁷¹⁰ Ennode file une nouvelle fois la métaphore traditionnelle de l'eau (*sitim ; unda ; fluenta ; flumine ; liquido ; in altum*), de la navigation (*uela ; remigium ; remis ; puppes ; navigationem*) et des vents favorables (*spirat ; flaminum ; conspiratio*) pour représenter l'éloquence (voir *epist.* 1, 1 ; 2, 7 ; 2, 13 ; etc.).

il n'en a pas besoin celui dont la navigation est rendue¹⁷¹¹ facile par le concours favorable des vents. Le soleil n'est pas aidé par les torches et des pléiades d'étoiles mineures n'ont jamais ajouté du lustre à la clarté du globe lunaire¹⁷¹². 4. Mon cher Seigneur, en vous rendant, comme je l'ai fait antérieurement¹⁷¹³, l'hommage de mes salutations¹⁷¹⁴, je forme la prière de ne pas être privé, auprès de votre Grandeur, du fruit de mes efforts, une fois que je vous ai révélé¹⁷¹⁵ ce que je désirais : que¹⁷¹⁶ vous compensiez l'activité épistolaire que vous avez différée jusqu'ici par la fréquence et la richesse¹⁷¹⁷ de vos écrits.

X. – Ennodius Fausto

1. Si¹⁷¹⁸ meritum meum regnator caelestis adtenderet, aut exigua bona adipiscerem aut magna supplicia et mei idoneus aestimator, quo meritis peruenire non poteram, uoto non tenderem. Sed gratias illi, qui delicta nostra sic ne extollamur resecat, ut spem ad latiora perducatur. 2. Domni Auieni dictionibus a me debentur ista praeloquia, qui necdum ad bonam uoletudinem reductus animum meum sollicitudinis catena laxauerat, dum adhuc inter spem et metum anxii uota penderent. Naturam respiciens indicauit quo tonaret eloquio. Iudicio quidem ista praeceperam et altricem nobilis metalli uenam in thesauris quos pepererat agnoscebam, sed etiam in hoc peccator euenire uix credidi, quod adsequi non merebar. 3. Verum dico teste diuina clementia, si sunt aliqui in Liguria, qui de litterarum possint genio

¹⁷¹¹ Le parfait *fecit* n'exprime pas ici un temps du passé mais une vérité universelle. Il est « utilisé à la manière de l'aoriste gnomique en grec, pour constater une vérité d'expérience, en dehors de toute considération temporelle. Ce tour est attesté dès Plaute » (voir Ernout-Thomas, p. 224).

¹⁷¹² Sur cette expression proverbiale, voir Otto, p. 327 et epist. 2, 7 note 10. Notons que le soleil, la lune, les étoiles et les astres en général reviennent souvent dans la *Correspondance* : voir epist. 1, 18 : *cujus soli nutrita simbus metalla plus rutilent* ; epist. 2, 7 : *quasi lychnis contra solis radios* ; epist. 1, 13 : *inter curiae sidera* ; epist. 2, 15 : *aetherei sideris* ; etc. (voir commentaire, chapitre 7, p. 194-201). Ennode emploie la même image dans l'epist. 2, 7, 3 à Firminus, dans l'epist. 2, 9, 3 à Olybrius, dans l'epist. 2, 22, 1 à Faustus et dans le *Libellus pro Synodo*.

¹⁷¹³ L'indication *ut supra* n'est pas très explicite. À quelle prière antérieure Ennode fait-il allusion ? Celle de l'epist. 2, 4 au même Olybrius ? L'expression finale (*ut scriptiois operam [...] styli frequentia uel ubertate pensetis*) peut être rapprochée de la fin de l'epist. 2, 4 (*ut [...] de uberrimi ostendatis directione colloqui*).

¹⁷¹⁴ Mot à mot : « l'hommage de celui qui est salué ».

¹⁷¹⁵ Pour dissiper l'impression de superficialité et de formalisme qui se dégage du code épistolaire, Ennode présente souvent l'épître comme une relation de sincérité. Si une telle déclaration est un lieu commun du genre épistolaire, elle peut aussi se justifier par le devoir de sa fonction religieuse (voir epist. 1, 20 à Faustus : *dico integre et uocem quam proposito debeo nulla mendacii nube concludo* ; « Je parle le cœur pur et nul mensonge ne dissimule la parole que je dois à ma vocation »).

¹⁷¹⁶ *Vt* développe *studiorum meorum fructu... quid cuperem*.

¹⁷¹⁷ Le concept stylistique de l'*ubertas* est récurrent dans la *Correspondance*. Il définit un idéal de densité et de richesse du style (voir commentaire, chapitre 8, p. 215-216).

¹⁷¹⁸ X. *hanc epist. om. T* || 1. si meritum meum regnator caelestis adtenderet *B, Vog.* : meritum...si adtenderet *VLD, Sirm. Hart. ob meritum...si adtenderet Ameritum meum si...adtenderet CP, b* || ne *codd., edd.* : non *L* || 2. indicauit *V^{PC} LDAEC, Sirm. Hart. Vog.* : indecauet *Bindecavit V^{ac}* iudicauit *P, b* || 3. possint *codd.* : -sent *B-sunt bSirm.* || canus *P, edd.* : -nos *BVLDA* || cum lacrimoso *AEC, Hart. Vog.* : cum lacrimo *BVL* cum lacrymoso *P, bSirm. collacrimando D.*

et splendore iudicare, uos crediderunt in illa dictione laborasse, quam aetati praeiudicans canus iam in puero sensus excoluit. Sed ista magis illis cum lacrimoso gaudio dixi, quos aut effusus sanguis albo curiae caelestis adscripsit aut clara confessio, confessio, qui secundis confirmant primordia nostra successibus. 4. Vos famuli humilitate et obsequio¹⁷¹⁹ salutans opto inter quaeuis, dum istis animum relaxatis, aduersariorum mala gaudere. Nihil est enim in quo inimicorum possimus damna sentire. Hoc nobis Deus contulit, quod inuidia terrena non subtrahat.

10. – Ennode à Faustus

Onzième lettre à Faustus. La déclamation de son fils Avienus montre que ce dernier a hérité des talents oratoires de son père. Mais qui peut encore en juger en Ligurie ? La correspondance de Faustus permet à Ennode de ne pas sentir les dommages causés par les ennemis.

1. Si le Souverain céleste était attentif à mon mérite, j'obtiendrais ou de piètres récompenses ou de grands châtements et, capable de me juger moi-même, je ne tendrais pas par mes vœux à ce que je ne pourrais atteindre par mes mérites. Mais rendons grâce à Celui qui, pour nous éviter l'orgueil, retranche nos péchés pour faire grandir notre espérance

1720 . 2. Je dois cet exorde aux déclamations¹⁷²¹ du Seigneur Avienus¹⁷²² qui, sans être encore entièrement guéri¹⁷²³, a délivré mon cœur des chaînes de l'inquiétude alors que les vœux de mon cœur anxieux étaient encore suspendus entre espoir et crainte. Fidèle à sa nature, il a montré quel était le tonnerre de son éloquence. Mon jugement m'avait certes¹⁷²⁴ fait prévoir ces prouesses¹⁷²⁵ et je reconnaissais le filon nourricier d'un noble métal dans les trésors qu'il avait produits ; mais pécheur même en cela, j'ai eu peine à croire à la réalisation de ce que je ne méritais pas d'obtenir. 3. Mais je dis la vérité, j'en atteste la divine clémence : s'il est en Ligurie des gens capables de juger du génie et de l'éclat

¹⁷¹⁹ confirment *codd.,edd.* : -mant D.

¹⁷²⁰ Faut-il considérer cet exorde, « qui est dû au Seigneur Avienus », comme une citation d'une *dictio* prononcée ou écrite par le jeune consul ?

¹⁷²¹ Le terme *dictio* désigne des compositions de rhétorique écrites ou orales (voir les vingt-huit *dictiones* d'Ennode qui évoquent les déclamations de ses élèves Parthénus, Arator, Avienus etc.).

¹⁷²² Avienus : consul en 502, fils de Faustus et deuxième destinataire de la *Correspondance* d'Ennode, après Faustus (Ennode lui adressa vingt-deux épîtres). Le ton de cette épître rappelle beaucoup celui de l'epist. 1, 5 à Faustus dans laquelle Ennode dresse un portrait très élogieux du jeune Avienus dont les qualités naturelles, la persévérance et l'accession au consulat marquent la renaissance de leur famille commune (sur les liens de parenté entre Faustus et Ennode, voir commentaire, chapitre 5, p. 156-158).

¹⁷²³ Allusion probable à quelque maladie d'Avienus qu'il faut peut-être rapprocher de l'epist. 1, 20 à Faustus dans laquelle Ennode remerciait le Ciel pour le guérison de jeunes enfants de la famille de Faustus.

¹⁷²⁴ Ennode souligne souvent la perspicacité de son jugement lorsqu'il a été le premier à discerner le talent des jeunes orateurs : voir epist 1, 1 à Jean ; epist. 2, 13 à Olybrius.

¹⁷²⁵ *Naturam respiciens ; altricem nobilis metalli uenam* : l'éloge d'Avienus est avant tout l'occasion de célébrer leur famille commune, comme c'était déjà le cas dans l'epist. 1, 5. La principale qualité d'Avienus est donc en fait de révéler les talents qui caractérisent sa lignée.

littéraires¹⁷²⁶, ils ont cru que vous aviez travaillé à cette déclamation qu'une intelligence déjà vénérable chez un enfant¹⁷²⁷, prenant les devants sur l'âge, a portée à la perfection. Mais tout cela, je l'ai dit davantage, avec des larmes de joie, à ceux que leur sang répandu¹⁷²⁸ ou leur confession éclatante a fait inscrire sur l'album de la curie céleste afin qu'ils confortent nos débuts par des succès futurs¹⁷²⁹. 4. Vous saluant avec l'humilité et le respect d'un serviteur, je souhaite me réjouir¹⁷³⁰ au milieu des maux, quels qu'ils soient, infligés par nos adversaires¹⁷³¹ quand vous délivrez mon cœur par de telles satisfactions¹⁷³². Car il n'est rien en quoi nous puissions ressentir les dommages des ennemis. Ce que¹⁷³³ Dieu nous a donné, la méchanceté des hommes ne saurait l'enlever.

XI. – Ennodius Fausto

1. Quid¹⁷³⁴ faciam, quando rescribenda uos scribitis et pro bono praescientiae coelo uobis obsequente concessae, quidquid alienum pectus potuit inuestigare, narratis ? Liqueat supra hominem esse duorum sic implere personas. Sed ad illum referantur ista, qui praestitit.

¹⁷²⁶ Le jeune diacre d'origine gauloise porte un jugement sur la pauvreté culturelle de la Ligurie. Cette déclaration est même étonnante si on en juge par l'enseignement de Deutérier à Milan, l'un des maîtres d'Ennode (epist. 1, 19), ou par l'enseignement d'Ennode lui-même (voir P. Rich É, p. 62-64).

¹⁷²⁷ On reconnaît le thème du *puer-senex* développé notamment dans l'epist. 1, 5 à propos de ce même Avienus qui incarne la grandeur du passé impérial mais aussi l'éclat d'une nouvelle grandeur.

¹⁷²⁸ Il s'agit du sang du martyr.

¹⁷²⁹ L'image de la « Curie céleste » apparaît plusieurs fois dans la patristique avant Ennode (voir Aug. ciu. 2, 19 : *angelorum curia* ; ps. Prosp. carm. de prou. 954 : *caeli curia*). Elle convient à l'éloge d'Avienus qui incarne la continuité de l'aristocratie après l'Empire et la renaissance de l'antique curie qui reste un des symboles de la romanité. Mais il ne s'agit pas d'un retour en arrière. L'épithète *caelestis* illustre le caractère religieux de cette renaissance. Les sénateurs sont remplacés par des saints, des martyrs et des confesseurs. La romanité sort des cendres de la Ligurie dans l'éclat de la catholicité.

¹⁷³⁰ La construction transitive de *gaudere* (ici avec *mala*) est attestée en latin classique : voir Cael. fam. 8, 14, 1 : *dolorem alicuius gaudere*.

¹⁷³¹ Le contexte historique de l'année 503, dominé par le schisme laurentien et l'implication d'Ennode et de Faustus aux côtés du pape Symmaque, incite à voir dans les expressions *aduersariorum mala* ; *inimicorum damna* ; *inuidia terrena* des allusions aux schismatiques laurentiens qui, selon le *Liber Pontificalis* (voir Lib. pontif. 53. 5, p. 260-261), faisaient régner la terreur dans les rues de Rome à un moment où l'issue de la crise était encore incertaine (voir commentaire, chapitre 6, p. 185-188).

¹⁷³² Deux interprétations peuvent être envisagées. Dans la première, le pronom démonstratif *istis* reprendrait *mala* (« quand vous délivrez mon cœur de leur emprise ») ; dans la seconde, que nous avons choisie, le pronom désignerait les lettres et les déclamations (« quand vous délivrez mon cœur par ces choses-là »).

¹⁷³³ De quel bien s'agit-il ? De la foi, de l'édification morale, du talent rhétorique ou de la victoire annoncée sur les schismatiques ? Quoi qu'il en soit, tout doit être ramené à Dieu, source de tout bien.

¹⁷³⁴ XI. *hanc epist. om. A* || 1. quando *BVLDE,edd.* : quoniam *TCP,b* || quidquid *codd.* : quicquid- *V* || liqueat *edd.* : liquido *Bliqueto VLDEC* || liqueat hoc *T*² liquido...est *prop Vog.* || antiquus *codd.,edd.* : -quis *B ac* || 2. quod *B,edd.* : quod *om. codd.,b* || 3. domni *B,Vog.* : domini *ceff.* || succurrat *codd.,edd.* : succurrat *V*¹ || hanc *codd.,edd.* : hac *B ac*.

Ego tamen remittere me orationem, per quam in umbram antiquus Tullius trudetur, non promisi, quippe qui acceptum quaternionem sub maiori quam ingenio meo commodabat celeritate reddideram, dum fidei seruiens quae ad profectum poterant pertinere contempsi. **2.** Nihil apud me de ueneranda tunc dictione remanserat, nisi quod ad fructum, quantum aestimo, bonae opinionis repositi memoria furante subduxeram. Nolo dicere, quale fuerit quod inuitus restitui, quale etiam quod amaui, ne manifesto credatis uos alleganda sine sui dispendio praedixisse. **3.** Curis meis tamen super hac parte serenae lucis meae domni Auieni miseratio, licet incipientis, tamen iam probata succurrit : quandam scedulam, quae ipsi remanere potuit, ostrum mihi nobilitatis ingessit. Hanc hactenus habui, inde sum et locutus et sapui. **4.** Sed postquam et aliena beneficia iussus sum perdere, perlatore¹⁷³⁵ eam sequente destinabo, non eam in me pro peccatis meis intelligens beneuolentiam, ut quod externorum muniret ingenia bene credulus non negarem, sciens me hominibus, quod inpugnat propositum, cautione misceri. Verum dico illo teste cui, nota sunt omnia, a me illas mundi ore celebratas dictiones uestras, quod credo incititia mea fieri, cuiquam dari nec tormenta conpellunt. **5.** Domine mi, salutationem reuerentiae uestrae exhibens contestor, quia neque neglegentia iudicium meum neque adulatio inpugnat affectum.

11. – Ennode à Faustus

¹⁷³⁶ Douzième lettre à Faustus. Réponse à une lettre de Faustus qui reprochait à Ennode d'avoir gardé le texte de la déclamation d'Avienus ou peut-être de l'avoir diffusé. Mais que Faustus se rassure et qu'il daigne écouter l'explication d'Ennode ! Il a bien rendu le texte de la mémorable déclamation comme le lui demandait son auteur. Avienus lui a même adressé quelques pages qu'il lui renverra tout prochainement sans les donner à personne.

1. Que dois-je faire quand vous, vous écrivez ce que doit contenir ma réponse¹⁷³⁷ et que, grâce au don de prescience que vous avez reçu de la faveur céleste, vous exposez tout ce qu'aurait pu chercher à la trace le cœur d'autrui ? Il est, c'est évident, surhumain de remplir ainsi le rôle de deux personnes à la fois. Mais il faut rapporter ces prouesses à Celui qui les a permises. Quant à moi néanmoins, je n'ai pas promis de renvoyer le discours qui repoussera dans l'ombre l'antique Tullius¹⁷³⁸, étant donné que j'avais rendu le cahier que j'avais reçu, avec un célérité plus grande qu'il n'était approprié à mon naturel¹⁷³⁹. Par

¹⁷³⁵ 4. sum *codd.,edd.* : sum *om. D* || perdere *B,Vog.* : suspendere *Dpendere cett.* || perlatore *codd.,edd.* : -rem *B^{PC}* || misceri *codd.,edd.* : -re *Hart.* || mea *codd.,edd.* : meo *B* || 5. mi *DETCP,edd.* : mihi *BVL* || neque *B,Vog.* : neque *om. cett.*

¹⁷³⁶ Les *epist. 2, 10 et 2, 11* sont adressées au même destinataire et elles sont complémentaires. La première célèbre les qualités oratoires du fils de Faustus à l'occasion d'une déclamation d'Avienus ; la seconde affirme avoir rendu le texte de cette déclamation à son auteur comme celui-ci l'avait demandé. Le rapport entre les deux épîtres se traduit par la reprise de thèmes ou d'expressions semblables : par ex. *uerum dico teste diuina clementia (epist. 2, 10, 3) / uerum dico illo teste (epist. 2, 11, 4).*

¹⁷³⁷ Cette expression (*rescribenda uos scribitis*) montre qu'il s'agit bien d'une réponse. La *Correspondance* d'Ennode rassemble, au moins pour l'essentiel, de véritables échanges épistolaires.

¹⁷³⁸ La force de la comparaison (avec Cicéron lui-même !) a le mérite d'être très explicite : l'objectif ne consiste pas à égaler la latinité dans toute sa grandeur mais à la dépasser !

¹⁷³⁹ Ennode semble dire qu'il a rendu le cahier trop vite pour en tirer bénéfice.

souci de loyauté, j'ai négligé ce qui pouvait m'être profitable. 2. Je n'avais alors rien gardé de cette déclamation vénérable sinon ce que ma mémoire voleuse en avait soustrait – pour le profit, à ce que je crois, de sa bonne réputation – à celui qui en demandait la restitution. Je refuse de dire quelle sorte d'extraits j'ai restitués malgré moi et quelle sorte d'extraits j'ai aimés, pour que vous n'alliez pas croire, évidemment, que vous, vous aviez dit à l'avance ce qui serait allégué par la suite sans se donner de peine¹⁷⁴⁰. 3. Toutefois, la compassion déjà prouvée du Seigneur Avienus, lumière sereine, qui n'en est pourtant qu'à ses débuts, vient au secours de mes inquiétudes sur ce sujet : il m'a adressé certaines pages qu'il aurait pu garder pour lui-même, véritable pourpre de noblesse¹⁷⁴¹ pour moi. 4. Je l'ai conservée jusqu'à présent et j'en ai tiré éloquence et sagesse. Mais depuis que j'ai reçu l'ordre de renoncer même aux bienfaits d'autrui, je l'enverrai par le prochain porteur, sans trouver en moi, pour mes péchés, la bienveillance qui ferait qu'en bon croyant je ne refuserais pas ce qui pourrait renforcer le talent des autres, si je savais, ce qui est contraire à ma vocation, me mêler aux hommes avec précaution. Mais je dis la vérité, j'en atteste Celui qui connaît¹⁷⁴² tout : vos fameuses déclamations que célèbre le monde entier, pas même les tortures ne me forcent à les donner à quiconque – ce qui, je crois, est dû à mon manque de savoir¹⁷⁴³. 5. Mon cher Seigneur, en présentant mes salutations à votre Révérence, j'atteste que ni la négligence ne porte atteinte à mon jugement ni la flatterie à mon affection.

XII. – Ennodius Astyrio

1. Profeticis¹⁷⁴⁴ oraculis sublimitas tua praestat obsequium et ad fidem ueterum sanctionum militat nouellis excessibus. Prouidisti ne senior admonitio remaneret ualetudine subtracta neglectui. Scriptum enim est per Dei cultores, quorum aures prudentum debeat doctrina transire, quos salsi sermonis sapore pertrahere, allegans perire monita, quae in alia constitutis deliberatione praestantur. 2. Ego tamen loco humilis, lingua mendicus solis antea necessitudinis stimulis uerba concessi et ad contestationem diligentiae prioribus litteris exhibui sub sanguinis libertate responsum. Nunc male est animo, quod iniuriarum fructu carens sumpsisti forsitan mentita apud te urbanitate iactantiam, nesciens quod

¹⁷⁴⁰ Cette expression signifie littéralement « sans dépense de soi ». Mais une autre interprétation est possible : « sans perte des explications à venir », c'est-à-dire « sans que rien n'y manque », « sans en rien perdre ».

¹⁷⁴¹ Ennode présente le texte d'un discours d'Avienus qu'il a pu conserver comme un titre de noblesse. L'*ostrum nobilitatis* est, sous l'Empire, une étoffe de pourpre qui marque la noblesse puisque l'*ostrum* marque à lui seul une condition élevée (voir Verg. georg. 3, 17 : *Illi uictor ego et Tyrio conspectus in ostro*, « en son honneur je ferai, victorieux et bien vue sous la pourpre tyrienne... », trad. E. de Saint-Denis ; Stat. silu. 4, 1, 21 : *hos umeros multo sinus ambiat ostro*, « que tes épaules s'enveloppent bien des fois des plis de la robe prétexte », trad. H. J. Izaac). Ici, le morceau de pourpre, le signe de la noblesse, c'est le texte, ce morceau de bravoure oratoire qui incarne, même après 476, le pouvoir de la noblesse romaine.

¹⁷⁴² *Nec : ne... quidem*

¹⁷⁴³ Ce passage est relativement obscur : Ennode veut dire ou bien que s'il communique ces *dictiones* à autrui, on verra tout ce qu'il lui doit et il sera convaincu d'ignorance, ou bien qu'il veut les garder par devers lui pour qu'elles lui servent de modèles.

¹⁷⁴⁴ XII. 1. ne *BVLDAEC*,edd. : me *T*¹ *P*¹ || prudentum *BVLDAEP*,*Hart.Vog.* : -tium *TC*,*bSirm.* || quos *codd.,edd.* : et eos *prop.Vog.* || salsi *codd.,edd.* : fal- *T*¹ *P*,*bSirm.* || 2. te *codd.,edd.* : te *om. B* || auctorem *BVLDEC*,*Sirm.Hart.Vog.* : actorem *Tauctores P*¹ ,*b* || 3. nusquam *BVDET*,edd. : numquam *LCP*.

auctorem repetunt tela, quae indocilis aduersus alterum manus emisit. **3.** Quis putet contumeliam, quae solam conscientiam destinantis adfligit ? Inproborum natura est, hoc sentire de omnibus quod merentur et in malis solacium nusquam uidere innocentiam. Tormenta sunt maculatae conuersationis non sibi credere esse participes. Haec¹⁷⁴⁵ illa mente descripsi, qua memor propositi odium compellor debere criminibus. Nullum dens meus nisi de se tetigit confitentem : dum uitia incessimus, reum ira manifestat. **4.** Nam iniurius sim, si stili loco uomerem sentiam aut mihi scripta computem quae relegens non agnosco. Scit enim Dominus quia, si non nostro nomine notata fuisset epistola, ad quem fuisset directa nescirem. Tibi habe facetias tuas aut illis reserua, cum quibus uobis sine oris officio per clandestinae familiaritatis communionem clamor est actuum. **5.** Ecce salutationis honorificentiam soluens deprecor, ut in dirigendis epistolis loca tempora personas adendas, ne quod ego ad me scriptum non conputo, alterum forsitan laedat, quia aestimo te huius epistulae formulam ad plurimos destinasse et sola nominum conmutatione eam per singulos sine meritorum consideratione transmittere.

12. – Ennode à Astyrius

Deuxième lettre à Astyrius. En réponse à son parent Astyrius¹⁷⁴⁶ qui avait mal accepté ses critiques (peut-être celles de l'epist. 1, 24), Ennode revient vivement à la charge. Astyrius renoncera-t-il à la culture païenne ? Exhortations morales et critique stylistique : le « stilet » d'Astyrius est comparable au soc d'une charrue et il écrit toujours la même lettre !

1. Ta Sublimité montre du respect pour les oracles prophétiques¹⁷⁴⁷ et, fidèle à leurs vieilles recommandations, elle s'engage à de nouveaux excès. Tu as veillé à ne pas négliger mon précédent avertissement¹⁷⁴⁸ en lui enlevant sa force. En effet, il a été écrit¹⁷⁴⁹ par des serviteurs de Dieu dont la doctrine doit pénétrer les oreilles des êtres intelligents, les¹⁷⁵⁰ guider par le sel savoureux de la parole, que sont peine perdue les conseils donnés

¹⁷⁴⁵ qua BDETCP,edd. : quam V¹ L || dens codd.,edd. : deus D || meus BDETCP,edd. : mens L || confitentem codd.,edd. : -dentem T || reum codd.,edd. : reu B || 4. sentiam BETC,edd. : sententiam V¹ L¹ DP,b || nostro edd. : uostro codd.,b || nomine notata codd.,edd. : nomen enotata B || 5. conmutatione BVLDEC,edd. : -mutationem T¹ P¹.

¹⁷⁴⁶ Astyrius : voir epist. 1, 24, p. 354, note 1.

¹⁷⁴⁷ Profeticis oraculis : cette épître s'ouvre par une nouvelle mise en garde contre l'un des symboles de la culture païenne, les « oracles prophétiques » (voir aussi ligne 20 : clamor (...) actuum).

¹⁷⁴⁸ Ce rapide compliment contraste avec les vives critiques de l'ensemble de la lettre. Cela signifie-t-il que, pendant un court moment, Astyrius a tenu compte des observations précédentes d'Ennode mais qu'il est retourné maintenant (nunc) à ses errements ? Dans cette lettre, les exhortations morales sont étroitement liées aux critiques stylistiques. Si le rapport entre la rhétorique et la morale est un lieu commun de l'éloquence antique, il revêt une importance particulière pour les auteurs chrétiens : sous la plume d'Ennode, la vieille culture païenne (profeticis oraculis ; ueterum sanctionum) est la source de vices (excessibus, crimina, uitia...). Le renoncement aux lettres profanes est donc une nécessité morale (voir epist. 2, 6 à Pomerius).

¹⁷⁴⁹ Littéralement : « il existe un écrit... disant que ». La dernière partie de cette phrase est présentée comme une citation que nous ne parvenons pas à identifier.

¹⁷⁵⁰ Problème d'établissement de texte. Faut-il restituer une ponctuation forte avant quos (qui pourrait être alors interprété comme un relatif de liaison) ou bien sous-entendre une conjonction de coordination entre les deux propositions ? L'absence de

à ceux qui sont fixés dans une autre opinion. 2. Moi, pourtant, dont le rang est modeste et l'éloquence indigente, je n'ai auparavant accepté de parler que poussé par les aiguillons de la parenté et c'est pour témoigner ma sollicitude que j'ai répondu à tes lettres précédentes avec la liberté que donnent les liens du sang. Et maintenant, mon cœur souffre de ce que, te privant du fruit des reproches, tu as peut-être tiré orgueil de la politesse hypocrite qui t'entoure¹⁷⁵¹, sans savoir que les traits qu'une main peu experte a lancés contre autrui retombent sur celui qui les lance. 3. Qui verrait un outrage dans ce qui n'afflige la conscience que de celui qui le profère ? Il est naturel aux méchants de penser, au sujet de tous, <le mal> qu'ils méritent eux-mêmes et, dans leurs méchancetés, leur consolation consiste à ne voir l'innocence nulle part. Le tourment d'une vie déshonorante¹⁷⁵², c'est de ne pas croire qu'on ait des associés. J'ai écrit ces lignes dans un esprit qui veut que, fidèle à mon sacerdoce, je suis forcé à détester les fautes. Ma dent n'a touché que celui qui s'avoue coupable. Quand nous combattons les vices, la colère désigne le coupable. 4. Car serais-je injuste en ressentant à la place du stylet le soc de la charrue ou en considérant que m'ont été adressés des reproches dont je ne reconnais pas le bien-fondé en les relisant ? En effet, le Seigneur sait que, si elle n'avait pas été marquée de mon nom, je ne saurais pas à qui cette lettre avait été adressée. Garde donc tes bons mots pour toi ou réserve-les à ceux avec lesquels vous¹⁷⁵³ n'avez, sans l'office de la parole, par l'échange d'une familiarité secrète¹⁷⁵⁴, que le langage des gestes¹⁷⁵⁵. 5. Voici qu'en te présentant l'honneur de mes salutations, je te prie, dans l'adresse de tes courriers, d'être attentif aux lieux, aux dates et aux personnes afin d'éviter que ce que je considère comme ne m'étant pas destiné n'aille blesser peut-être quelqu'un d'autre parce que je crois que tu as adressé le texte de cette

conjonction est en effet un trait caractéristique de la langue tardive. Dans son étude sur Avit de Vienne, H. Goelzer remarque ainsi « l'omission voulue de certaines conjonctions de coordination. Avitus, qui comme ses contemporains, a une préférence marquée pour le style coupé, se garde bien d'exprimer, sans nécessité absolue, les particules de liaison. Dans les énumérations, il supprime la conjonction *et* non seulement entre les mots d'une même proposition (...) mais encore entre les propositions elles-mêmes » (voir Goelzer, *Avit* p. 716).

¹⁷⁵¹ C'est-à-dire : « tu as peut-être tiré orgueil des gens polis et hypocrites qui sont autour de toi ».

¹⁷⁵² Le sens moral de *maculatus* est attesté dans la littérature patristique pour désigner le déshonneur d'une conduite païenne (voir Cypr. epist. 67, 9 : *profanis et maculatis sacerdotibus*).

¹⁷⁵³ Le passage à la seconde personne du pluriel s'explique par une généralisation. Il s'agit d'un pluriel générique (« vous », c'est-à-dire « toi et les gens comme toi », « les gens de ton espèce », « vous qui cultivez la culture païenne »).

¹⁷⁵⁴ Cette phrase bien mystérieuse fait peut-être allusion à quelque mime ou représentation théâtrale, en tout cas à des pratiques profanes qui, aux yeux d'Ennode, étaient honteuses pour des chrétiens. Ces critiques rappellent les nombreux textes patristiques qui reprochent la persistance de rites ou simplement d'habitudes païennes, y compris parmi les chrétiens (voir Aug. serm. 62, 9-10 : l'évêque d'Hippone critique la présence de chrétiens parmi les convives curiales d'un *epulum* païen à Carthage).

¹⁷⁵⁵ *Actus* doit avoir le sens de « gestes » de l'acteur, voire de « pantomime ». Astyrius avait-il un goût prononcé pour le théâtre antique ? Outre l'intérêt qu'il porte aux « oracles prophétiques » et aux « banquets » (voir epist. 1, 24, 3 note 14), cette passion ferait de lui un représentant de la culture païenne et permettrait de mieux comprendre les violentes critiques d'Ennode. Cet affrontement épistolaire reproduirait ainsi celui de la culture païenne (les oracles ; les facéties théâtrales ; les banquets) et de la culture religieuse (la citation des *dei cultores* et la *propositum* d'Ennode). Toutefois, il faut préciser qu'Ennode n'aspire pas à l'élimination de toute pratique profane mais à la disparition de toutes celles qui ne seraient pas mises au service de la culture chrétienne (voir commentaire, chapitre 4, p. 147-151).

lettre à plusieurs correspondants et que tu l'envoies à chacun en te contentant de changer
le nom sans considération des mérites respectifs ¹⁷⁵⁶.

XIII. – Ennodius Olybrio

1. Vt ¹⁷⁵⁷ tradit quaedam eloquentiae persona sublimis, lex est in epistulis negligentia et auctorem genii artifex se praebet incuria. In quo opere illud subducitur gratiae, quod cruciatuum testis sudor inuenerit. Caminis excocta fabrilibus uerba non flagitat salutis suae nuntius et quaesitor alienae. Melius si in his commerciis pura elocutionum fronte congregimur : diademata simplex colloquii cultus abiurat : epistolaris communio, si quando affectatum decorem fugit, obtinuit. 2. Sed magnitudinis uestrae diues et elucubrata narratio mendicis limitibus nescit includi nec oris thesaurum quibuscumque artare confiniis : magnorum more fluminum riparum frena contemnit. Nam dum conpositum uelamen occupationis locuples lingua transgreditur, his tantum se studiis militare significat, ad quae uel occasione perducta est. 3. Et nisi uobis quietis nostrae testimonio, reipublicae gubernacula sentiremus fuisse comissa et rem laboris uestri esse quidquid ubique disponitur, uel Italiae curam didicissemus unum pectus ingressam, paene uos sola putaremus paginalis stili cura et adsiduitate macerari. Deo debentur haec munera, qui et amatorem amatores ¹⁷⁵⁸ scientiae sensum contulit et limam studiorum ad oris fabricam non negauit. 4. Non sic pernix aether acta neruis arundo proscindit, quemadmodum inuenta ingenii uestri sermo describit. Nulla languescit obice, nullis tardatur obstaculis, fit peruia quaecumque se illi difficultas obtulerit et mirum in modum per allegantis peritiam mutatur natura causarum. Hoc facis in merito negotium habuisse, quod cupias. Veritas est quodcumque pro ueritate narratis. Hinc cautis iudicibus non licet repugnare. Minutissimi discussores opinionis lucrum aestimant, si aestimant, si sequantur quo pertrahit oratio inperiosa captiuos. 5. Huic ego linguae, his opibus reuerentiam, fateor, ad quam primus cucurri, debeo singularem. Et opto esse plurima quae mihi ad caritatis fibulam agenda mandentur. 6. Sed quae iniunxistis de religiosis feminis, Speciosa et germanis eius, male est animo quod implere non potui. Nihil enim nunc mihi cum illis residuum est familiaritatis aut

¹⁷⁵⁶ La violence de cette épître s'exprime notamment par l'image de la lutte (*dens, injuriae, contumelia, odium, incessimus, tela, laedat...*) et par le vocabulaire de la faute (*improborum, malis, mentita, tormenta, crimina, uitia,...*). Car la lutte est aussi celle du bien (culture chrétienne – *innocentiam*) contre le mal (culture païenne – *uitia*). C'est pourquoi défendre la culture païenne est un *uitium* et la dénoncer, un devoir pour les clercs : « J'ai écrit ces lignes dans l'esprit de mon sacerdoce qui me pousse à détester les fautes ».

¹⁷⁵⁷ XIII. 1. ut *codd.,edd.* : et A || tradit *codd.edd.* : -didit A || praebet *codd.,edd.* : -bit B || incuria *codd.edd.* : curia A || subducitur *codd.,Hart.Sirm.* : -cit *bSc.Sirm.* || cruciatuum *BT,Sirm.Hart.Vog.* : -tum V ¹ L ² *DACP,bPi* || si *codd.,edd.* : si *om.* *Hart.* || pura *codd.,edd.* : plura D || 2. mendicis *codd.,edd.* : modicis *Pi* || uelamen *codd.,edd.* : alueum *prop. Vog.* || 3. nostrae *codd.edd.* : *om.* D || laboris *codd.,edd.* : laborem V ^{ac} || uestri *codd.,edd.* : nostri A || esse *codd.,edd.* : esse *om.* T || didicissemus V ² *DATCP,edd.* : dedi- B-cessemus V ¹ L || ingressam *BETPC,edd.* : -gressum V ¹ *LDA* || paene *edd.* : poene *Bpoenae VLpene cett.* || adsiduitate *codd.,edd.* : -tatem L.

¹⁷⁵⁸ fabricam *codd.,edd.* : -catam L || 4. narratis *codd.,edd.* : -rasti *prop. Hart.-raris prop. Vog.* || aestimant *codd.* : -mat D || captiuos *codd.,edd.* : -uus B || 5. ego *codd.,edd.* : ergo ego *Dergo Sirm.Pi* || quam *codd.,edd.* : qua D || 7. si qua *codd.,Hart.Vog.* : si quae *bSirm.* || pectoris *BLDAECP,edd.* : peccatoris V ¹ T || Numquam morte perit meritis post busta superstes. / Funera sublimem non capiunt animam. / Sanguis honor genius probitas constantia census / Interimunt multis dotibus exitium. / In commune bonus non sentit damna sepulcri. / Fila legunt Parcae quod dederant miseris. / Pendula lassantur quae plebem stamina portant, / Fortia contingunt litia nobilibus. / Cana uenerandi renouabant saecula mores. / Inque uicem templi pectora mundi tulit (=carm. 2, 2) *add. A.*

pignoris, maxime quia in disiunctis ciuitatibus degunt. Ad quas tamen missas ad me litteras mox direxi, quae responsum usque ad illa quibus se uiderent tempora protulerunt. Ego ne magnitudinem uestram suspensam tenerem, scripta prorogavi ; mox ad uos perueniet, si quid mandauerint, quod libeat indicari.

7. Nunc honorificentiam salutationis inertiens rogo, ut mihi magis cum Ecclesia sublimitas uestra si qua sunt agenda, committat, quia puto me in adfinium uestrarum causa uel matronae amici circa uos diligentiam pectoris non celasse.

13. – Ennode à Olybrius

Cinquième lettre à Olybrius qui exerce de hautes responsabilités en Italie (Préfet du Prétoire ?). La première partie de l'épître est programmatique : après avoir exposé l'idéal stylistique de la « beauté simple », Ennode célèbre la rhétorique d'Olybrius qui incarne cet idéal. La dernière partie fait allusion à une affaire précise : Ennode explique pourquoi il n'a pas encore rempli la mission qu'Olybrius lui avait confiée auprès de Speciosa et ses « sœurs » (année 503)

1. Comme le rapporte certain personnage¹⁷⁵⁹ d'une éloquence sublime¹⁷⁶⁰, la négligence est de règle dans les épîtres et un habile défaut de soin se présente comme la garantie du génie. Dans ce genre de texte, est retranché au plaisir ce qu'a fini par trouver la sueur, témoin des tourments endurés. Celui qui donne des nouvelles de sa santé et en demande de celle d'autrui ne réclame pas des paroles bien dorées au four d'un artisan. Il vaut mieux, dans ce type de relations, que nous nous avançons le front dénué de parures rhétoriques : la beauté simple¹⁷⁶¹ de l'entretien n'a que faire des diadèmes : la communion épistolaire atteint la beauté lorsqu'enfin elle fuit l'affectation. 2. Mais le récit de votre Grandeur, que vos nuits de travail¹⁷⁶² ont rendu précieux, ne peut être enfermé dans d'indigentes limites ni confiner le trésor de votre parole par quelque borne que ce soit : à la manière des grands fleuves, il méprise le frein des rives¹⁷⁶³. En effet, lorsqu'une langue pleine de richesse passe outre le voile bien apprêté des occupations¹⁷⁶⁴, elle fait croire qu'elle se met uniquement au service de ces sujets d'étude auxquels elle n'a peut-être été amenée que par hasard. 3. Et si le témoignage de notre quiétude ne nous faisait sentir que

¹⁷⁵⁹ Cette lettre, qui expose un idéal épistolaire, s'ouvre par un hommage à Symmaque (voir Symm. epist. 7, 9 : *ingeniorum uarietas in familiaribus scriptis neglegentiam quandam debet imitari* ; « un talent aux ressources variées doit dans ses écrits privés imiter une sorte de nonchalance », trad. J.-P. Callu).

¹⁷⁶⁰ « L'éloquence sublime », le *genus sublime* ou *genus grande*, se distingue du *genus medium* et du *genus humile*. (sur le grand style, voir Cic. or. 97 sq. et Quint. inst. 11, 1, 3). Cette éloquence sublime est celle des discours.

¹⁷⁶¹ Le *simplex cultus* désigne un idéal rhétorique et épistolaire. Il ne doit pas être confondu avec la *simplex doctrina* qui désigne la foi chrétienne par opposition à la pompe rhétorique (epist. 2, 6, 5 à Pomerius, note 17).

¹⁷⁶² *Diues et elucubrata narratio* : « un récit enrichi par les veilles ».

¹⁷⁶³ La métaphore cicéronienne de l'eau déchaînée (Cic. Sest. 46) apparaît régulièrement dans les épîtres pour qualifier la force de l'éloquence : voir epist. 1, 1 à Jean et surtout epist. 2, 9 à Olybrius.

¹⁷⁶⁴ Les gens occupés justifient leur silence épistolaire en prétextant leurs « occupations ».

le gouvernement des affaires publiques vous a été confié¹⁷⁶⁵ et que tout ce qui est en ordre partout est le fait de votre labeur et si nous n'avons pas appris que même le soin de l'Italie n'avait pris possession que d'un seul cœur, nous pourrions croire que vous vous épuisez presque uniquement à soigner sans relâche le style de vos lettres¹⁷⁶⁶. C'est à Dieu que sont dues ces faveurs, Lui qui à la fois a conféré une intelligence éprise de connaissance et n'a pas refusé la lime des études pour façonner la parole. 4. La flèche projetée par la corde ne fend pas l'éther aussi agilement que votre discours parcourt les inventions de votre talent. Aucune barrière ne le retarde, aucun obstacle ne le retient, il traverse toutes les difficultés qui pourraient se présenter à lui et, de façon merveilleuse, l'habileté du plaideur change la nature des causes. Tu tournes en mérite¹⁷⁶⁷ d'avoir eu cette affaire que tu désires¹⁷⁶⁸. Est vérité tout ce que vous présentez comme vérité. Ainsi n'est-il pas permis à des juges avisés de te contredire. Les débatteurs les plus pointilleux pensent gagner en réputation s'ils te suivent là où ton impérieux discours les entraîne captifs. 5. À ce langage, à ces richesses – je le reconnais – je dois un respect singulier que je me suis empressé de manifester le premier. Et je souhaite que de très nombreux services me soient demandés pour resserrer l'agrafe¹⁷⁶⁹ de notre affection. 6. Mais je suis désolé de n'avoir pas pu encore accomplir la mission dont vous m'avez chargé à propos des religieuses, Speciosa¹⁷⁷⁰ et ses sœurs. Car il ne me reste maintenant plus aucun lien de familiarité ni d'attachement avec elles, pour la raison surtout qu'elles vivent dans des villes éloignées¹⁷⁷¹. Je leur ai pourtant transmis aussitôt la lettre qui m'avait été envoyée : elles ont différé leur réponse au jour où elles se verraient. Quant à moi, pour ne pas tenir en suspens votre Grandeur, je me suis acquitté de ces lignes¹⁷⁷² ; plus tard vous parviendra tout ce qu'elles m'auront confié, au moins ce qu'il leur plaît d'indiquer.

7. À présent, en vous présentant l'hommage de mes salutations, je prie votre Sublimité de me confier toutes missions, particulièrement avec l'Église¹⁷⁷³, parce que je crois ne

¹⁷⁶⁵ Ces expressions (*Reipublicae gubernacula, Italiae curam*) indiquent qu'Olybrius exerçait de hautes responsabilités administratives en Italie où il était peut-être préfet du prétoire (voir *PLRE*, p. 795-796 : « Olybrius 5 », *PPO* en 503). Dès lors, le mot *quietis* pourrait désigner non pas un état de quiétude personnelle mais plutôt la paix qui règne en Italie durant la préfecture d'Olybrius.

¹⁷⁶⁶ Ennode dresse le portrait d'un homme idéal qui, à l'exemple de Cicéron, serait à la fois un orateur d'exception et un homme politique (voir Quint. inst. 12, 2, 21 : [*orator*], *ut nobis placet, futurus est uir civilis*).

¹⁷⁶⁷ *In merito* équivaut à *in meritum*. Apparemment, Olybrius était impliquée dans une affaire délicate où il a retourné la situation, transformant peut-être un *crimen* en un *meritum* grâce à son éloquence.

¹⁷⁶⁸ Cette allusion est caractéristique du style épistolaire : rien n'est dit de ce *negotium* qui est difficile à traduire.

¹⁷⁶⁹ La *fibula* est employée sept fois dans le sens métaphorique de « lien » : voir epist. 1, 2, 5, p. 299, note 7.

¹⁷⁷⁰ Le ton des correspondances à Speciosa (epist. 2, 2 et epist. 2, 3) laisse supposer qu'ils ont entretenu, un temps, des relations étroites qui expliquent ici l'expression *residuum familiaritatis aut pignoris* (voir epist. 2, 2 note 1).

¹⁷⁷¹ Il est difficile de comprendre cette allusion à partir de nos connaissances sur le monachisme féminin au VI^e siècle : pour des raisons inconnues, Speciosa et ses sœurs ne vivaient pas en communauté mais demeuraient éloignées les unes des autres. Vivaient-elles séparées entre elles dans des communautés différentes ? Sur les débuts du monachisme féminin, voir Tertullien, *Le voile des vierges*, éd. et trad. E. Schulz-Fi Ú gel et P. Matt É i, introduction, chap. 5 : « L'ascèse féminine des origines à Augustin », 1997, p. 62-87 (*SC* 424).

¹⁷⁷² *Prorogare* peut signifier « payer d'avance ». Ennode veut dire que, pour ne pas faire languir Olybrius, il a payé d'avance le tribut de sa lettre, avant même d'avoir pu remplir sa mission concernant Speciosa et ses sœurs.

¹⁷⁷³ La mission consistait donc à transmettre une lettre d'Olybrius à des religieuses avant de lui rapporter leur réponse. Ennode sous-entend ensuite qu'il a déjà rendu plusieurs services à Olybrius en intervenant pour des parentes à lui – probablement Speciosa et ses sœurs – et pour une autre dame dont nous ne savons rien. Priant son destinataire de lui « confier toutes missions particulièrement

pas avoir manqué de vous montrer, dans l'affaire de vos parentes et de la matrone, l'empressement d'un cœur dévoué à votre personne.

XIV. – Afris

1. Lucrum¹⁷⁷⁴ forsitan putaret inimicus, si inter pericula, quae Christianis indixit, credentium animos subegisset et per diuersa Domini grege disperso non superesset uel inter paucos, a quibus possit fide perseuerante calcari. Regnat adhuc ille in numero uestro, qui sibi non tam in multitudine quam in deuotione conplacuit. Scriptum enim est datam Satanae potestatem, ut seruos Christi cribraret^a (cf. Luc, 22, 31), ut quod de tritico inueniri possit, horreis iungeretur, quod de paleis, ad ignium alimenta transiret. 2. Ad uos specialiter dictum est : 'Nolite timere, pusillus grex : conplacuit Patri uestro dare uobis regnum^b (Luc, 12, 32)'. Venit inter uos gladius perfidorum, qui marcida Ecclesiae membra resecaet et ad caelestem gloriam sana perduceret. Quos habeat Christus milites, certamen ostendit ; qui triumphum mereantur, per bella cognoscitur. 3. Nolite metuere, quod pontificalis a uobis apicis infulas abstulerunt. Vobiscum sacerdos ille uel hostia, qui non tantam honoribus consueuit gaudere quam mentibus. Maiora sunt confessionis praemia quam nominatae munera dignitatis. Ad illa plerumque etiam minoris meriti personas fauor humanus adducit, ista¹⁷⁷⁵ nisi gratia superna non tribuit. Ipse enim in uobis et pugnavit et uicit, quem fides meretur et inter hominum tormenta sociari. Prolixis non est opus feruorem in uobis caelestem animare conloquiis. 4. Habet incrementa sua diuinae uirtutis incendium. Nec opus est eos in trofeo iam positos adtolli laudibus, qui sine monitore uicerunt. Grauat conscientiam Christiani, quidquid adferunt blandimenta praeconii. Res quidem uirtutis est, quam fecistis, sed summi praemii restitutione superanda. 5. Quod tamen directis ad filium nostrum diaconum litteris sperastis, beatorum martyrum Nazari et Romani benedictionem poscentes, fidelibus non negamus. Accipite ueneranda patrocina inuictorum militum, quia et uestram iam fidem in proeliis imperator agnouit : feliciter confessionis munera consummate. Dabit Deus, cum ipsi placuerit, reducem Ecclesiis quietem, ut maerorem, quem indixit aduersitas, pacis dulcedine consoletur.

14. – Aux Africains

avec l'Église », le jeune diacre de Milan manifeste sans équivoque son ambition de jouer un rôle d'intermédiaire entre les classes dirigeantes et l'Église.

¹⁷⁷⁴ XIV. tit. Afris VL DAT ² CP,edd. : cohortatio ad constantiam add. B ² ,b || possit codd.,edd. : posset con. Hart. || cribraret LDETCP,edd. : cribraret B ¹ V ¹ A || possit codd.,edd. : posset Sirm. || 2. quos BVLDTA,edd. : quod CPquot b || 3. pontificalis codd.,edd. : -les B || apicis codd.,edd. : -ces B || a uobis codd.,edd. : a nobis A.

¹⁷⁷⁵ sociari codd.,edd. : om. b || 4. trofeo B : tropheo cett. || quidquid codd.,edd. : quicquid V || 5. diac BLDAET : ante et post diac spatio relicto V uestrum hunc diac. CP,b nostrum Ennodium diac. Bar || quia et codd. : et quia Sirm || uestram iam fidem codd. : uestram piam fidem Bar || consummate codd.,edd. : consummare Bar || reducem codd.,edd. : reducere Bar || ut maerorem codd.,edd. : ut et maerorem Bar || indixit BCP,edd. : induxit VLDETA || consoletur codd.,edd. : consuletur B.

1776

Cette épître a été écrite par Ennode pour le compte du pape Symmaque (498-v.513) .
Elle est adressée aux évêques africains exilés en Sardaigne par le roi vandale Trasamond
 1777
: exaltant les récompenses futures du martyr, le pape répond aux évêques, véritables
« confesseurs ¹⁷⁷⁸ » du Christ, qui lui avaient demandé la bénédiction des saints Nazaire
et Romain (503 ou 507) ¹⁷⁷⁹ .

1. L'Ennemi considérerait peut-être comme un avantage si, parmi les périls qu'il a infligés aux Chrétiens, il avait soumis le cœur des croyants et si, après que le troupeau du Seigneur fut dispersé en tous sens, il ne restait pas même, parmi un petit nombre, des hommes capables de garder leur foi et de le fouler aux pieds. Il règne encore dans votre groupe Celui qui au nombre a préféré la dévotion ¹⁷⁸⁰. Car il est écrit que Satan a reçu le pouvoir de passer au crible ^{a 1781} les serviteurs du Christ afin que ce que l'on pouvait trouver de froment rejoignît les greniers et que ce que l'on pouvait trouver de paille allât alimenter le feu. 2. C'est spécialement pour vous qu'il a été dit : « n'ayez pas peur, troupeau craintif : votre Père s'est plu à vous donner le royaume ^{b 1782} ». Le glaive des perfides est venu parmi

¹⁷⁷⁶ Après avoir été le secrétaire de l'évêque de Pavie Épiphane et de l'évêque de Milan Laurent, Ennode mit sa plume au service de la chancellerie pontificale : deux lettres du pape Symmaque se retrouvent dans le corpus épistolaire d'Ennode (l'epist. 2, 14 aux évêques africains et l'epist. 5, 1 au patrice Libérius). Plusieurs indices révèlent que d'autres épîtres de Symmaque et de son successeur Hormisdas ont probablement été rédigées – ou fortement influencées – par Ennode. Il s'agit des épîtres relatives au schisme acacien qu'Ennode a personnellement apportées à Constantinople au cours des deux ambassades pontificales qu'il a conduites en 515 et en 517 (voir S. Gioanni, « La contribution épistolaire d'Ennode de Pavie à la primauté pontificale sous le règne des papes Symmaque et Hormisdas », 2001, p. 245-268).

¹⁷⁷⁷ La persécution des catholiques s'est poursuivie sous le règne du roi vandale Trasamond. Mais contrairement à l'un de ses prédécesseurs, Huniric (477-484), Trasamond ne s'en prenait pas aux fidèles et n'avait pas recours aux supplices. La *persecutio* (au sens juridique de « poursuite ») cherchait l'extinction progressive de l'épiscopat catholique. Or, les évêques outrepassèrent l'interdiction qui leur avait été faite d'élire des évêques. Cent vingt nouveaux évêques (selon la *Vita Fulgentii*, 13) furent alors arrêtés, une soixantaine d'entre eux furent exilés en Sardaigne et les autres en Afrique. Parmi les exilés se trouvaient Eugène de Carthage et Fulgence de Ruspe. Celui-ci fut rappelé par le roi qui, après des entretiens sur les questions trinitaires, l'exila de nouveau. L'exil se prolongea jusqu'à la mort du roi en 523 (voir C. Courtois, *Les Vandales et l'Afrique*, 1955, p. 301-304).

¹⁷⁷⁸ Le thème, l'objet et le ton de cette lettre rappellent certaines épîtres de Cyprien de Carthage qui, de son exil, adressait des épîtres aux confesseurs persécutés pour les encourager (voir Cypr. epist. 6, 2 à Sergius Rogatianus et aux autres confesseurs : *has (...) litteras mitto, quibus gratular pariter et exhortor ut in confessione caelestis gloriae fortes et stabiles perseueretis et ingressi uiam dominicae dignationis ad accipiendam coronam spiritali uirtute pergatis* ; « je vous envoie cette lettre (...) pour vous féliciter tous ensemble et vous presser d'être vaillants et fermes à persévérer dans votre confession glorieuse et de marcher avec un religieux courage par la voie des divines faveurs où vous avez mis le pied, vers la couronne à recevoir », trad. L. Bayard).

¹⁷⁷⁹ La présence de cette lettre dans le livre II de la *Correspondance* laisse supposer qu'elle a été écrite vers 503. Or, l'épiscopat de Fulgence de Ruspe, qui faisait partie des évêques exilés en Sardaigne, est situé par son biographe vers 507. Ces deux dates ne sont pas forcément contradictoires. En effet, Fulgence a pu rejoindre les évêques exilés après son élévation au siège de Ruspe (voir G. G. Lapeyre, *Saint Fulgence de Ruspe : un évêque catholique africain sous la domination vandale*, 1929, p. 156 : « Trasamond fit arrêter le nouveau Pontife et le condamna à rejoindre en Sardaigne les évêques de la Byzacène qui y avaient été exilés dès son avènement au trône et lors de la dernière persécution »).

¹⁷⁸⁰ Littéralement : « qui ne s'est pas tant complu dans la multitude que dans la dévotion ».

¹⁷⁸¹ Voir *Luc*, 22, 31 : *uos ut cribraret sicut triticum*.

¹⁷⁸² Dans l'epist. 6, 2, Cyprien cite un verset de sens voisin (Matt. 10, 28 : *Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam uero non possunt occidere* ; « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps mais ne peuvent tuer l'âme »).

vous pour retrancher les membres pourris de l'Église et pour conduire les membres sains à la gloire céleste. Ceux que le Christ a pour soldats, c'est le combat qui les révèle ; et ceux qui méritent le triomphe, on les connaît à la guerre. 3. Ne craignez pas le fait qu'ils vous ont retiré les bandelettes de la tiare¹⁷⁸³ épiscopale. Avec vous se trouve ce prêtre ou cette hostie qui a coutume de trouver moins de joie dans les honneurs que dans les âmes. Les récompenses de la confession¹⁷⁸⁴ ont plus de valeur que les charges d'une dignité renommée. Bien souvent, la faveur humaine porte à ces charges des personnes même d'un mérite inférieur, mais seule la Grâce divine confère les récompenses de la confession. Car c'est Lui-même qui en vous a combattu et vaincu, Lui que la foi obtient de voir s'associer même aux tourments des hommes. 4. Il n'est pas besoin d'animer en vous l'ardeur céleste par de longs entretiens. La flamme d'une vertu divine contient son propre accroissement. Il n'est pas besoin non plus de porter aux nues ceux qui ont déjà place dans le trophée¹⁷⁸⁵ et n'ont pas eu besoin de guide pour être victorieux. Tous les éloges qu'apportent les compliments pèsent sur la conscience du Chrétien. Ce que vous avez fait est certes le fait de la vertu mais sera surpassé par le retour de la plus haute récompense¹⁷⁸⁶. 5. Pourtant, l'espoir que vous avez formulé dans votre lettre adressée au diacre, notre fils¹⁷⁸⁷, en réclamant la bénédiction des saints martyrs Nazaire et Romain¹⁷⁸⁸, nous ne le refusons pas à des fidèles. Recevez le vénérable secours d'invincibles soldats parce que le chef suprême a reconnu aussi votre foi lors des combats. Accomplissez dans la joie les œuvres de la confession. Dieu donnera aux Églises, quand il l'aura décidé Lui-même, le retour du repos afin de consoler le chagrin qu'a imposé l'adversité par la douceur de la paix.

XV. – Ennodius Euprepiae

¹⁷⁸³ *Pontificalis apicis infulas* : d'origine païenne, les *infulae* (« bandeaux ») apparaissent dans les ornements liturgiques chrétiens au sens de « pallium, mitre, chasuble ». Elles constituent également l'insigne d'une charge éminente et, par extension, cette fonction elle-même (*infulas principales* ; *archiepiscopatus infula* ; *Sedis apostolicae infulis*, etc.). Dans notre texte, elles ornent l'*apex pontificalis* et représentent ainsi la dignité de la « tiare épiscopale ». L'expression *apex pontificalis* est employée par Constantin (*Edictum*, PL 8, col. 576).

¹⁷⁸⁴ Il s'agit du martyr : voir Cypr. epist. 10, 4 : *confessione nominis eius* ; epist. 39, 4 : *Christi confessione*.

¹⁷⁸⁵ Le *tropaeum* désigne ici le tombeau de martyr : voir Hier. epist. 46, 12 : *tropaea apostolorum et martyrum*.

¹⁷⁸⁶ Voir Cypr. epist. 6, 2 : *necesse est futurorum gaudio praesentia supplicia calcetis* (« vous devez nécessairement mépriser les supplices présents par la pensée des biens à venir », trad. L. Bayard).

¹⁷⁸⁷ L'identité de ce diacre n'est pas précisée même si certains manuscrits donnent le nom d'Hormisdas, le futur successeur du pape Symmaque. L'éditeur Baronius ajoute le nom d'Ennodius qui était alors diacre de Milan.

¹⁷⁸⁸ Nazaire et Romain : Nazaire, habituellement associé à Celse, est un martyr milanais de la fin du IV^e siècle dont le corps fut découvert, avec celui de Celse, par Ambroise (*Vita Ambrosii*, 32-34). Dès le V^e siècle, leurs reliques connurent une importante diffusion dans l'Empire. Romain connu, quant à lui, le martyr lors de la persécution de Dioclétien : appartenant au clergé de Césarée, il fut arrêté et tué à Antioche en raison de son ardeur à soutenir les chrétiens persécutés. Nazaire et Romain incarnent donc la gloire de la confession et la joie du martyr, thèmes de cette lettre aux évêques victimes des persécutions vandales.

1. Caelestis¹⁷⁸⁹ dispensatione mysterii uno tempore mihi sororis, Lupicino refusus est matris affectus, et geminae copula necessitudinis peregrinantem recipere meruit post interualla pietatem. Reuixisti apud nos post dilectionis quem procuraueras obitum, beneficio litterarum. 2. Vidimus amorem quasi de quadam sepultura surgentem. Inauspicato nobis incolumitatis uestrae nuntius adcessit auditu, quam credebamus per contemptum nostri uiuentem busta conplesse. Credimus te dura perpessam, sed confitemur inrogasse durissima. Quod sustinuisti, commune cum bonis est : cum crudelibus, quod fecisti. Vbinam gentium materna hactenus cura delituit ? Ubi quod fratri debebatur, errauit ? Ad longiora animus tuus quam corpus abscesserat. 3. Si te ad ultima terrarum confinia peregrinationi socia dispulisset aduersitas, illic sequi debuit germanae fides et sollicitudo genitricis. Sed in occasu solis, cui proxima fuisse narraris, frigidum pii amoris pectus habuisti. Si imitata fuisses aetherei sideris circa debitam diligentiam defectum feliciter renascentem, feriatum aa gratia¹⁷⁹⁰ non perpetuo animum gessisses. 4. Suscepisti mentem prouincialium, quos adisti. Mutasti regionem et propositum pietatis abdicasti. Nam abiurans Italiae communionem, non solum circa amicos, sed etiam circa interna pignora reppulisti. Postremo animae tibi mutatio adcessit cum mutatione telluris. 5. Quam timeo quod longis incuriam tuam incesso conloquiis ! Quid offensa faciet, quae inlaesa contempsit ? Dedi iustum dolorem studiis non amantis : quae te innocentem faciant, causas ingessi. Sed exprobratio ista, si per se respiciatur, aspera est, si origo eius inquiratur, omni dulcedinis melle condita. Grauitur fert circa caritatem negligentiam, qui parentis silentium liber accusat. Poteris errata corrigere, si praesentia non uales, scriptione multiplici. 6. Salutis ergo gratiam praesentans quaeso, ut mei memineris, qui preces tuas circa communem filium et uota praecessi. Ante enim quid debuissem consideraui, quam quid uelles agnoscerem. Tu deum religione placa et precum circa nos adsiduitate conpone, qui intentionem meam in eius profectum et cordis secreta respiciat, ut quod ego labore polliceor, ille praestet auxilio.

15. – Ennode à Euprepia

¹⁷⁹¹
Première lettre à Euprepia, sœur d'Ennode et mère de Lupicinus : Ennode a enfin reçu des nouvelles d'Euprepia qui se trouve en Gaule. Il adresse de vives critiques à sa sœur qui, par un si long silence, a négligé ses devoirs envers son fils et son frère. Durant son pénible voyage dans le pays où le soleil se couche (probablement le royaume wisigothique), elle s'est plus éloignée par le cœur que par le corps.

¹⁷⁸⁹ XV. 1. apud nos *codd.* : om. A || procurauerat *codd.,edd.* : -ras B ^{ac} || 2. nostri *codd.,edd.* : -trum *Sirm.* || credimus...contempsit om. A || 3. illic *codd.,edd.* : illuc CP,*Sirm.* || pii amoris *codd.,edd.* : pio amores Bpio amore *prop. Vog.* || si imitata fuisses *coni. Vog.* : si om. *ceff.* || et feriatum *codd.,edd.* : feriatum *coni. Vog.*

¹⁷⁹⁰ 4. abdicasti B ¹ V ^{pc} LDAETCP,*edd.* : abdicasse B ² om. V ^{ac} || nam VDET,*edd.* : nam om. B ^{ac} num B ^{pc} non LCP,b || cum mutatione VDET,*edd.* : commutatione LCP,b || 5. dedi BVLDAT,*edd.* : dedisti CP,b || respiciatur *codd.,edd.* : -ciantur A-citur *Sirm.* || si origo...multiplici om. A || inquiratur BVLDET,*Hart. Vog.* : -ritur *Sirm.* inspiciatur CP,b || 6. debuissem *codd.,edd.* : -ses D || uelles LDAETCP,*edd.* : -lis BV ^{ac}.

¹⁷⁹¹ Euprepia : sœur d'Ennode, elle résidait à Arles (voir *epist.* 7, 8) d'où était originaire leur famille. Elle envoya son fils Lupicinus en Ligurie auprès d'Ennode pour son éducation. Ennode lui adressa sept lettres : *epist.* 2, 15 ; 3, 15 ; 3, 28 ; 5, 7 ; 6, 3 ; 6, 26 ; 7, 8 (PLRE 2, « Euprepia », p. 426-427).

1792
1. Par la dispensation du mystère céleste, en un seul et même temps, j'ai retrouvé l'affection de ma sœur et Lupicinus, celle de sa mère et le lien d'une double parenté a obtenu de recouvrer, après de longs intervalles, la tendresse d'une personne venue de loin. Tu as retrouvé la vie, auprès de nous, par le bienfait de ta lettre, après la disparition de l'amour dont tu étais responsable¹⁷⁹³. 2. Nous avons vu l'amour se relever comme d'une sorte de sépulture. Un messenger est arrivé avec la nouvelle pour nous inespérée que vous¹⁷⁹⁴ étiez vivante, alors que nous pensions que, par mépris pour nous, vous étiez entrée vivante au tombeau. Tu as, nous le croyons, enduré des épreuves pénibles¹⁷⁹⁵ mais nous affirmons que celles que tu as infligées sont les plus pénibles. Ce que tu as supporté est commun aux gens de bien ; mais ce que tu as fait est commun aux gens cruels. En quel recoin du monde s'est donc caché jusqu'à présent ta sollicitude maternelle ? Où s'est donc perdu ce que tu devais à ton frère ? Ton cœur s'était éloigné encore plus loin que ton corps. 3. Si l'adversité, compagne de ton voyage¹⁷⁹⁶, t'avait repoussée jusqu'aux confins de la terre, là-bas auraient dû te suivre la fidélité d'une sœur et la sollicitude d'une mère. Mais là où le soleil se couche, pays dont on raconte que tu as été si proche, le cœur de ton pieux amour s'est glacé. Ah, si tu avais imité, concernant ta dette d'amour, le coucher de l'astre céleste et son heureuse renaissance, la sympathie ne serait pas restée éternellement muette dans ton cœur ! 4. Mais tu as adopté la mentalité des habitants du pays¹⁷⁹⁷ chez qui tu es allée. Tu as changé de région et tu as renié ton serment de piété¹⁷⁹⁸. En effet, en renonçant à la communion avec l'Italie, tu l'as rejetée à l'égard non seulement de tes amis mais aussi des êtres les plus proches. Pour finir, tu as changé de cœur en changeant de pays. 5. Combien je redoute d'accuser ton insouciance dans de longs entretiens¹⁷⁹⁹ ! Comment réagira, blessée, celle qui, sans être offensée, a montré du mépris ? J'ai exprimé une juste

¹⁷⁹² Par l'expression « généreuse distribution », nous essayons de traduire à la fois le don et la répartition exprimés par ce terme (voir Aug. bapt. 2, 1, 2 : *dispensatio gratiarum* ; pecc. mer. 1, 26, 39 : *dispensatio gratiae*). Le terme « dispensation » existe en français, en particulier chez Bossuet (voir epist. 1, 20, 2, p. 346, note 8).

¹⁷⁹³ *Obitum* est l'antécédent du pronom relatif *quem*.

¹⁷⁹⁴ Comment expliquer ce passage à la deuxième personne du pluriel ? Un signe d'éloignement, une mise à distance ?

¹⁷⁹⁵ *Dura* : ce neutre pluriel est caractéristique du style allusif des correspondances. Nous ne savons rien de ces « épreuves pénibles » que pourrait lui avoir infligées un voyage dans l'ouest de la Gaule. La suite du texte évoque en effet une *peregrinatio* dans le pays « où le soleil se couche ».

¹⁷⁹⁶ Le terme *peregrinatio* peut avoir le double sens de « voyage » et d'« itinéraire spirituel ». L'acception « spirituelle », dont la *Peregrinatio Egeriae* constitue un bon exemple, permettrait de supposer qu'Euprepia a accompli quelque « pèlerinage » lointain. Malgré le ton critique d'Ennode, certaines précisions rappellent en effet les propos de l'évêque d'Edesse qui louait Egérie d'être venue « du bout du monde » (*de extremis terris*) et de s'être imposée « une extrême fatigue » (*tam magnum laborem*) : voir Égérie, *Journal de Voyage*, 19, 3-6, éd. P. Maraval, 1982 (SC 296). Dès lors, l'évocation du « pays où le soleil se couche » pourrait indiquer qu'Euprepia s'est rendue jusqu'aux limites occidentales de la Gaule, à l'étranger donc, dans le royaume wisigothique. La sœur d'Ennode vivait alors en Provence qui a été rattachée au royaume d'Italie à partir de 508.

¹⁷⁹⁷ *Prouincialium* : il s'agit des habitants de cette « province » par opposition aux *peregrini* dont fait partie Euprepia. Apparemment, Ennode a quelques préventions contre ces gens de l'Occident qui ne connaissent pas l'amour familial. L'Italie reste bien pour lui le centre de la civilisation.

¹⁷⁹⁸ La *pietas* désigne ici la piété familiale, le sens du devoir envers sa famille.

¹⁷⁹⁹ Ennode ne craint pas de porter des accusations qu'il croit justifiées. Il redoute d'être trop long en les exprimant.

douleur par attachement à un être dénué d'amour¹⁸⁰⁰ ; j'ai exposé aussi les raisons qui peuvent t'innocenter. Mais ces reproches, pour peu qu'ils soient considérés en eux-mêmes, sont sévères ; mais pour peu qu'on en cherche l'origine, ils sont aromatisés par toute la douceur du miel¹⁸⁰¹. Quand on accuse librement le silence d'un parent, c'est qu'on supporte difficilement qu'on néglige les sentiments d'affection. Tu pourras corriger tes erreurs, si tu ne le peux par ta présence, du moins par de multiples lettres. 6. Ainsi, en te présentant la grâce de mon salut, je te prie de te souvenir de moi qui ai devancé tes prières et tes vœux pour notre fils commun. Car j'ai considéré ce que je devais avant de connaître ce que tu voulais. Quant à toi, apaise Dieu par ta piété et que l'assiduité de tes prières le mette dans de bonnes dispositions envers nous pour qu'il prenne en considération ma volonté tendue vers son profit et le tréfonds de mon cœur afin que ce que moi je promets par mon effort, Lui l'assure par son secours.

XVI. – Ennodius Fausto

1. Par¹⁸⁰² quidem fuerat sublimi uiro Pamfronio commeante ministerium paginae ad uiui sermonis officia transferri nec illum epistolari fasce onerari, quem non tam uerba mea contigit nosse quam studia. Sed eius in his officiis manus dantur imperio. Postulat adiutricem paginam latentium scrutator animorum, et ideo, ne quid apud eum nostri deesse contingat obsequii, scripta concessi, et si commendationi non necessaria, praeceptis eius adcommoda. 2. Quibus enim sermonibus prosequendus est, cui totum magnitudinis uestrae licet sperare de gratia ? Ita eueniet, ut angustiora sint supplicantis uerba quam merita perlatoris. Quid enim praestes iuuaminis illi, pro quo quantumuis poposceris, plus meretur ? Ergo ad stili exercitium iunguntur haec, non ad beneficium conmeantis. Iuuat animum sub quauis occasione uestri meminisse, licet nominato scriptione nil tribuam. 3. Ecce tamen, quia ita iussus sum, illa quae praestantur extraneis, insinuationisinsinuationis¹⁸⁰³ dicta subiungo. Iuuate uos peculiariter expetentem, fiduciam eius dignatione roborantes. Quidquid spe praecipit inueniat, ut si meritorum suorum angustus aestimator est, ad me referat quidquid fuerit consecutus. 4. Obsequium salutationis inpendens supplico, ut crebris me releuandum ducatis adfatibus, cui inter maeroris sarcinas nullum praeter oris uestri solacia potest esse subsidium.

¹⁸⁰⁰ Cette phrase ambiguë pourrait aussi signifier : « j'ai inspiré un ressentiment justifié aux sentiments d'une personne dénuée d'amour ».

¹⁸⁰¹ Sur cette expression proverbiale, voir Otto, p. 216-217. L'image est très fréquente dans toute la littérature latine mais le texte d'Ennode rappelle d'abord la précaution de Lucrèce qui enduit la coupe de miel pour rendre moins austère son enseignement philosophique (voir Lucr. 1, 943-947 : *sic ego nunc, quoniam haec ratio plerumque uidetur / tristior esse quibus non est tractata, retroque / uolgens abhorret ab hac, uolui tibi suauiloquenti / carmine Pierio rationem exponere nostram / et quasi musaeo dulci contingere melle (...)* ; « Ainsi fais-je aujourd'hui, et comme notre doctrine semble trop amère à qui ne l'a point pratiquée, comme la foule recule avec horreur devant elle, j'ai voulu te l'exposer dans l'harmonieuse langue des Muses et, pour ainsi dire, la parer du doux miel poétique », trad. d'A. Ernout).

¹⁸⁰² XVI. 1. onerari *CP,edd.* : hone- *VDEThono- BL* ¹ || contigit *codd.,edd.* : -tegit *B* || latentium *codd.,edd.* : lamentium *B* || 2. perlatoris *codd.,edd.* : prolatoris *B* ¹ || 3. ita *codd.,edd.* : om. *Sirm.*

¹⁸⁰³ expetentem *codd.,edd.* : expectentem *B* || angustus *codd.,edd.* : aug- *D* || 4. uestri *codd.,edd.* : uestri *om. A.*

16. – Ennode à Faustus

Treizième lettre à Faustus. Lettre de recommandation en faveur du uir sublimis Pamfronius
1804

. Ennode cherche à introduire celui-ci à la cour de Ravenne où Faustus exerçait une fonction éminente.

1. Certes, il eût été égal, puisque le sublime Pamfronius se rend auprès de vous¹⁸⁰⁵, que la fonction de la lettre¹⁸⁰⁶ fût remplie par un entretien de vive voix et que ce noble Seigneur ne fût pas chargé d'un fardeau épistolaire, car il a eu l'occasion de connaître moins mes paroles que mes sentiments. Mais s'agissant de telles obligations, je m'en remets à ses ordres. Lui qui scrute les secrets du cœur, il réclame le soutien d'une lettre et, pour cette raison, afin qu'il ne lui arrive pas d'être privé de notre dévouement¹⁸⁰⁷, je lui ai accordé cet écrit qui, même s'il n'est pas nécessaire à sa recommandation, est du moins conforme à ses volontés. 2. En effet, quels propos doivent escorter celui à qui il est permis de tout espérer de la faveur de votre Grandeur ? Ainsi il adviendra que les propos de celui qui adresse la prière soient inférieurs aux mérites de celui qui la porte. Car quelle aide peut-on apporter à un homme dont le mérite dépasse tout ce qu'on peut demander pour lui ? Cette lettre est donc jointe pour exercer mon stylet, pas pour rendre service au voyageur. Mon cœur se réjouit de se souvenir de vous en toute occasion bien que je n'apporte rien par mon écrit à celui que j'ai nommé. 3. Voici pourtant que je joins, parce que j'en ai reçu¹⁸⁰⁸ l'ordre, les paroles de recommandation qu'on accorde à des étrangers. Quant à vous, apportez un soutien particulier à celui qui le demande, en renforçant sa confiance par votre

¹⁸⁰⁴ Pamfronius : correspondant d'Ennode (epist. 5, 16 et epist. 9, 13), il est issu d'une famille noble (*generi et moribus tuis apex*). Pamfronius a insisté pour obtenir d'Ennode les lettres de recommandation qu'il apporte lui-même à la cour de Ravenne (epist. 2, 16 et epist. 4, 14). Peu de temps après, Ennode laisse entendre dans une lettre à Agapit que Pamfronius est sur le point de devenir vicaire (epist. 4, 16 : *cui aliqua de uicariae dignitate suggeranda commisi*). En 508, Pamfronius adresse une correspondance à Ennode à la grande satisfaction de ce dernier (epist. 7, 2 : *illustris uiri domni Pamfronii relatione contentus*). Il obtint une charge importante à la cour de Ravenne (*magnitudo tua, vir sublimis et magnificus*) : voir PLRE , « Pamfronius », p. 825.

¹⁸⁰⁵ Pamfronius est à la fois le porteur et le bénéficiaire de la lettre de recommandation. Dans cette épître, l'importance donnée à la représentation de l'échange épistolaire rappelle que la relation est plus importante que le contenu de l'échange. Peu importe, aux yeux d'Ennode, si le contenu est superflu (*non necessaria*). Ce qui compte le plus, c'est d'envoyer et de recevoir la lettre, autrement dit d'établir ou d'entretenir les liens entre les personnes.

¹⁸⁰⁶ Cette épître témoigne d'une grande diversité lexicale pour désigner l'échange épistolaire, illustrant ainsi la virtuosité stylistique d'Ennode : *pagina, epistularis fascis, scripta, sermones, uerba, stili exercitium, scriptio, dicta, adfatus*.

¹⁸⁰⁷ Voir Symm. epist. 2, 67 à son « frère » Flavian : *...ut ei aliquid opis conferam* ; « ...pour lui apporter quelque secours » (trad. J.-P. Callu). Par certaines expressions, par sa structure et surtout par son thème, la lettre de Symmaque recommandant son ami Léonce peut être rapprochée de cette épître d'Ennode.

¹⁸⁰⁸ Les *dicta insinuationis* sont des paroles destinées à introduire quelqu'un dans un cercle de sociabilité. Ennode dessine ainsi la configuration d'un véritable cénacle autour de Faustus à Ravenne, un cercle où se retrouvaient des figures importantes appartenant aux élites politiques et religieuses. L'epist. 9, 13 à Pamfronius suggère que le fils de Faustus, Avienus, et le patrice Liberius fréquentaient également ce cercle puisqu'Ennode demande à Pamfronius « de transmettre sur le champ [ses] écrits au Seigneur Avienus et au Seigneur Liberius (...) et de [lui] faire savoir rapidement quelle réponse ils [lui] auront faite ». La salutation finale de l'epist. 7, 28 au prêtre Adeodatus cite aussi les noms de plusieurs personnalités qui se retrouvaient peut-être dans le même cercle : *Stefania, Sabiana, Fadilla, Hormisdas, Adeodatus*.

estime. Qu'il trouve tout ce qu'il prévoit en espérance afin que, puisqu'il¹⁸⁰⁹ est un juge parcimonieux de ses propres mérites, il rapporte à mon talent tout ce qu'il aura obtenu. 4. Vous exprimant l'hommage de mes salutations, je vous supplie de penser à me reconforter par des messages fréquents car, au milieu des fardeaux du chagrin¹⁸¹⁰, je ne peux avoir d'autres secours que les consolations de votre bouche.

XVII. – Ennodius Constantio

1. Nemo¹⁸¹¹ peritiam pomposa elocutione condemnat nec spernendum cum pudore ducit esse quod sequitur : sui inpugnator est, quisquis elucubratis sermonibus linguae cultum praedicat abiurari. Ego tamen in epistulis magnitudinis uestrae diligentiam semper, non uerba pensavi nec adiutricem malitiae facundiam maius pretium habere censeo quam simplicitatem, quae infucata fronte secretum mentis enuntiat. Hoc in sanctis hominibus et amari semper et colui. 2. Ago nunc atque habeo gratias, quod paruitatem meam litterarii sermonis uisitatis affatu et inter occupationes et excubias, quibus uniuersos Rauenna dstringit, mei cura non ponitur. Reddo ergo effusissimae salutationis officia sperans, ut praesentiam meam apud dominos meos amantes uestri pro dignatione, qua credentem fouetis, faciatis optabilem.

17. – Ennode à Constantius

Première lettre à Constantius¹⁸¹², uir illustris à la cour Ravenne. Ce billet d'amitié remercie Constantius d'entretenir le souvenir d'Ennode. Il laisse donc supposer que Constantius était une des personnalités qui permettaient à Ennode d'exercer une certaine influence à la cour¹⁸¹³

1. Personne ne condamne le talent en un style pompeux ni ne considère avec modestie qu'il faut mépriser ce qu'il recherche lui-même : il s'en prend à lui-même celui qui prétend

¹⁸⁰⁹ Si a ici le sens de « s'il est vrai que », « puisque », comme *siquidem*.

¹⁸¹⁰ Cette expression est caractéristique du style épistolaire : parce que l'épître ne dit rien des tourments d'Ennode, cette rapide allusion suppose une explication plus détaillée du porteur. Ennode profite de cette lettre pour transmettre une mauvaise nouvelle à Faustus et pour connaître au plus vite l'avis de ce dernier. S'agit-il d'une allusion à quelque maladie ou à une péripétie du schisme laurentien ?

¹⁸¹¹ XVII. 1. ducit *BVLDET*,edd. : dicit *CP*,bdiem A || 2. atque *VLETCP*,edd. : adque *BD* || uniuersos *BDETC*,edd. : -sus *V* ¹ *L*-sas A || ponitur *codd.*,edd. : -netur *B* || effusissimae *edd.* : -sime *codd.*,*b.* || amantes *B*,*edd.* : -tis *codd.*,*b.* || uestri *codd.*,*edd.* : -tra *D* || qua *codd.*,*edd.* : quam A.

¹⁸¹² *Constantius* : originaire de Ligurie, uir illustris à la cour de Ravenne, ami d'Ennode qui lui adressa cinq lettres epist. 2, 17 ; 2, 19 ; 2, 20 ; 4, 13 ; 5, 23 (voir *PLRE*, « *Constantius 15* », p. 321).

¹⁸¹³ L'epist. 3, 3 qui est une lettre de recommandation pour introduire Constantius dans l'entourage de Faustus est peut-être antérieure aux épîtres à Constantius du livre II qui semblent former un ensemble (epist. 2, 17, 19 et 20).

en un style châtié faire renoncer à la beauté du langage¹⁸¹⁴. Quant à moi, cependant, dans les lettres de votre Excellence, j'ai toujours apprécié l'affection, non les paroles ; et je n'ai jamais pensé qu'une éloquence, qui se fait l'auxiliaire de la méchanceté, eût plus de prix que la franchise qui exprime sans fard le secret de la pensée¹⁸¹⁵. C'est ce que j'ai toujours aimé et honoré chez les êtres vertueux. 2. Je vous rends et vous ai grâce de venir gratifier ma modeste personne¹⁸¹⁶ de l'adresse de votre entretien épistolaire et de ce que, parmi les occupations et les veilles qui retiennent tout le monde à Ravenne, vous ne renoncez pas au souci que vous avez de moi. Je vous rends donc les devoirs de mes plus vives salutations, avec l'espoir que, en raison de l'estime dont vous encouragez ma confiance, vous rendiez ma présence désirable à Messieurs, vos amis.

XVIII. – Ennodius Iohanni

1. Probabiles¹⁸¹⁷ causas habeo, quibus unanimitatem uestram stili mei morsu quamuis rubigine sordentis incessam, quas, cum sis abundans naturae bonis et ingenii facultatibus locuples, purgare non possis. Ego umquam credidi ad alium reditus uestri citius indicia posse perferri ? Ego curam mei inter quasuis occupationes, illud amicis censui consecratum pectus excedere. ? 2. Ecce ante oculos meos redduntur aliis paginae et amica expectatio sub omni credulitatis meae despectione frustratur. Nolo litteras maiori obiurgationis felle conplere ; sufficit tristibus stricta narratio. In eo adhuc animus meus, quo magnitudinem tuam discedentem monuit, persistit statu : uestrum est, si temporum mala contemnit, promissam seruare concordiam. 3. Salue, mi domine, et amantem tui releua communionem sermonis, ut scribendo deleas dolorem, quem uides amico per scriptionis abstinentiam contigisse.

18. – Ennode à Jean

Troisième lettre à Jean¹⁸¹⁸, ami d'Ennode et proche de Constantius à Ravenne¹⁸¹⁹. Ennode n'a pas apprécié de ne pas avoir été le premier à apprendre la nouvelle de

¹⁸¹⁴ Ces considérations doivent être rapprochées de l'idéal stylistique d'Ennode, l'*artifex incuria* et le *simplex cultus* (epist. 2, 13) : « la négligence est la règle dans les épîtres et un habile défaut de soin se présente comme la garantie du génie ».

¹⁸¹⁵ Cet éloge de la sincérité, qui est un lieu commun du style épistolaire, rappelle d'autres épîtres : voir epist. 2, 9 à Olybrius ; voir epist. 1, 20 à Faustus : *dico integre et uocem quam proposito debeo nulla mendacii nube concludo* (« Je parle le cœur pur et aucun voile de mensonge ne dissimule la parole que je dois à ma vocation »).

¹⁸¹⁶ L'humilité (*paruitas*) est un lieu commun du style épistolaire (Curtius, p. 635-645).

¹⁸¹⁷ XVIII. 1. unanimitatem *BL*¹, *Vog.* : unanimatam *ceff.* || sordentis *codd.edd.* : -tes *B*^{ac} || et *BVLDAET,edd.* : *om.* *CP,b* || inter *BVLDAET,edd.* : *om.* *CP,b* || quasuis *codd.* : quas uix *A* || 2. credulitatis *codd.* : crudelitatis *V*¹ *DT*¹ credelitatis *V*² *L* || maiori *codd.* : *om.* *CP,b* || 3. uides *codd.* : -dis *B* || ualete *add.* *A.*

¹⁸¹⁸ Fils d'un ami d'Ennode, époux d'une sœur d'Olybrius, Jean appartient à l'aristocratie milanaise et exerce une charge à Ravenne en 503. Préfet du prétoire à partir de 512, il sera le père du préfet Reparatus et du pape Vigile. Dans son éloge posthume en 527, Cassiodore (uar. 9, 7) raconte que le préfet Jean a restauré la curie romaine et insiste sur ses qualités d'évergète (voir *PLRE*, « Iohannes 67 », p. 609-610). Il reçut cinq lettres d'Ennode (epist. 1, 1 ; 1, 10 ; 2, 18 ; 4, 12 ; 6, 37).

son retour. Il lui demande une nouvelle fois, dans le malheur des temps, d'entretenir la « concorde promise ».

1. J'ai de bonnes raisons¹⁸²⁰ de m'en prendre à votre sympathie¹⁸²¹ pour moi par la morsure de mon stylet, pourtant rongé par la rouille¹⁸²² et bien que tu abondes en qualités naturelles et que tu sois riche en talents, tu ne pourrais pas les balayer. Ai-je jamais cru, moi, qu'un autre pût recevoir des nouvelles de votre retour avant moi¹⁸²³ ? Ai-je pensé, moi, que le souvenir de moi, quelles que soient vos occupations, quittât ce cœur dévoué aux amis ? 2. Voici que, sous mes yeux, on remet à d'autres des lettres et mon attente amicale est frustrée chaque fois que ma confiance est méprisée. Mais je refuse de remplir davantage ma lettre du fiel des reproches : un écrit bref suffit aux choses tristes¹⁸²⁴. Mon cœur est toujours dans les mêmes dispositions que lorsqu'il s'est adressé à ta Grandeur au moment de ton départ : il vous appartient, si vous bravez les malheurs des temps¹⁸²⁵, de préserver la concorde promise. 3. Salut mon cher Seigneur et relève celui qui t'aime par l'échange d'un

¹⁸¹⁹ Jean est un proche de Constantius puisqu'Ennode remercie Constantius d'avoir poussé Jean à lui écrire enfin une lettre (epist. 4, 13 : *fratrem quoque meum Iohannem per uos mihi restitutum esse confiteor*). Cet aveu suggère que l'epist. 2, 18 d'Ennode n'a pas suffi à convaincre Jean. Les liens entre Constantius et Jean expliquent peut-être la présence de l'epist. 2, 18 à Jean dans un groupe de trois lettres à Constantius (epist. 2, 17 ; 2, 19 et 2, 20). Notons en effet que l'epist. 4, 12 à Jean précède également une lettre à Constantius (epist. 4, 13).

¹⁸²⁰ Symm. epist. 3, 17, 1 : *habeo expostulandi tecum probabiles causas...* ; « j'ai de justes raisons de me plaindre de vous... », trad. J.-P. Callu.

¹⁸²¹ L'*unianimitas* est un des termes abstraits utilisées dans les formules de politesse. Si ces derniers sont en rapport avec diverses charges officielles, l'*unianimitas* manifeste d'abord un fort sentiment de sympathie et peut souvent se traduire par « union de cœur », « concorde », « amitié » ou « sympathie » (voir Hier. epist. 126, 1 : *ex Africa uestrae litteras unanimitatis accepi*, « j'ai reçu d'Afrique une lettre de votre Amitié », trad. J. Labourt). L'expression *unianimitas uestra* se rencontre une autre fois dans la *Correspondance* d'Ennode (voir epist. 3, 29 à Eugenes). L'absence de tout lien familial, semble-t-il, avec Jean ou Eugenes montre que le terme *unianimitas* n'est pas employé uniquement pour les membres de la famille (voir Bruggisser, p. 158 : « l'appellation *unianimitas* est utilisée par Symmaque (...) de façon non pas exclusive mais nettement préférentielle (15 occurrences sur 19) pour les membres de sa famille par le sang ou par alliance »). A. Marcone propose une bibliographie critique sur le terme *unianimitas* (voir A. Marcone, *Commento storico al libro VI dell'epistolario di Q. Aurelio Simmaco*, 1983, p. 63-64).

¹⁸²² L'image de la « rouille » est un lieu commun pour exprimer le silence épistolaire : voir Sidon. epist. 8, 6, 18 : *ori quoque tuo loquendi robiginem summouere* ; « écarter aussi de tes lèvres la rouille du langage » (trad. A. Loyen ; voir M. Banniard, « La rouille et la lime : Sidoine Apollinaire et la langue classique en Gaule au V^e siècle », 1992, p. 413-427).

¹⁸²³ Ennode revendique un rôle d'intermédiaire entre les élites (voir epist. 2, 13, 7 à Olybrius). Il entend donc faire respecter sa position centrale en manifestant son mécontentement à tous ceux qui l'auraient négligée.

¹⁸²⁴ Cette phrase se retrouve dans certains florilèges médiévaux (voir annexe « Sentences d'Ennode », p. 423-428).

¹⁸²⁵ L'allusion aux « malheurs des temps » est assez fréquente dans l'épistolographie dans la mesure où la lettre est un moyen de faire partager ses propres difficultés ou de soutenir un ami qui traverse des moments pénibles (voir Cic. fam. 5, 14, 3 : *Miseris his temporibus et luctuosis* : « en ces temps de malheur et de deuil »). Dans le cas présent, il semble que l'expression évoque les troubles consécutifs au schisme laurentien durant lesquels les relations épistolaires revêtent une impérieuse nécessité. Ce lien entre le schisme et les « malheurs » présents rappelle l'exorde du *Traité de la prescription contre les hérétiques* de Tertullien (voir Tert. praescr. 1 : *condicio praesentium temporum etiam hanc admonitionem prouocat nostram non oportere nos mirari super haereses istas...* ; « La condition des temps présents m'oblige encore à rappeler qu'il ne faut pas nous émouvoir de ces hérésies... » trad. P. de Labriolle). Dans ce contexte douloureux, l'hypothétique (*si temporum mala contemnit*) sous-entend que Jean manque visiblement de courage et qu'il s'abstient d'écrire à ses « amis » au moment où ceux-ci en ont le plus besoin.

entretien afin de dissiper, en m'écrivant, la tristesse que ton silence épistolaire a causée, tu le vois, à ton ami.

XIX. – Ennodius Constantio

1. Abundo¹⁸²⁶ gaudio nec clauda laetitiae meae fides est, ideo aliqua per diabolicam inspirationem nasci certamina, ut tu, qui te ultra emendationem omnium protulisti, triumphum honore gratuleris. Non est, ut uideo, effeta Liguria : nobilitatem pariendi nec in temporum extremitate deposuit. Inimicum uitii adhuc et in cineribus nutrit incendium, in cuius fauillis ultrix criminum flamma non moritur nec hostis errorum ignis operitur. 2. Quam timui ne uelut exhausta cessaret, dum epistulae uestrae frontem alienis fuscata praestigiis sollicitus trutinator aspicerem, more parentis adtoniti, qui cum carum pignus ad bella transmittit, nec de explorata esse patitur uirtute manifestus. Ad incrementa sollicitudinum triumphos filii numerat non quietis : plus expertae metuit felicitati, cui formidinem ministrat affectio, quia ignara cautionis est mens instituta uictoriis et in acie amor laudis salutis obliuio. 3. Tropei gustus abdicari imperat lucis affectum. Sapor uitae illos tantum possidet, qui de conflictibus uenientia bona nulla didicerunt. Semper ad gloriam iungitur, quod de incolumitatis propriae cura decesserit. Sed mihi inpraesentiarum supersedendum est huiusmodi scriptione. Non sunt militis nostri plus praedicanda quam adserenda certamina. Vbi iaculis opus est, uerba nil conferunt. 4. Licet promulgasse promulgasse sententiam meam fuerit, dum uestram praedico, et hoc sit respondere quod responsa laudare, dei tamen opem precatus obsecutura fidei uerba subiungo, ad illum conuertens stili mei cultum, qui, quotiens scribenda est infelix curuis terra uomeribus, se famulis suis germina conlaturum promittit esse, quae iaciant, dicendo : 'non cogitetis quid loquamini ; pater enim uester est qui loquitur in uobis^a (Matthieu, 10, 19)'. 5. Ipse¹⁸²⁷ ergo ad sancendam promissi ueritatem ueniat et ipse oris mei labantem confirmet infantiam, ut alucinationis nostrae concinnatio non inhumana uideatur. Sed quid diu replicanda circumloquor ? Vnum rogo, ut pro modulo meo rescripta taxentur nec putetur aut legi aut defensionem deesse quod nescio.

6. Ergo, ut scriptione testamini, inuentus est homo, qui seruos Christi, quemadmodum ipse promisit esse faciendum, sub hac occasione cribraret, adserens de arbitrii libertate homini in una tantum parte, quae deterior est, eligendi datam esse licentiam ? 7. O scismaticam propositionem, quae iuxta apocalypsim scriptas habet in fronte blasphemias ! Quae ista libertas est, si ualet, edisserat, ubi hoc datur solum uelle quod puniat, aut quare electionem nominet, ubi unam tantum partem adserit fuisse concessam ? quod si ueritate subsisteret, locum diuina iudicia non haberent. Quid enim boni a nobis deus noster recte quaereret, qui adpetentiam eius de uoluntate subtraxerat ? 8. Sed iuxta apostolum : 'numquid iniquus deus ? absit^b (Paul, Rom. 9, 14)'. Inter homines a recti discordat affectu, qui a subiectis exigit quod in potestate non tribuit : hoc de deo qua conscientia sentiatur aduertite. Vbi est illud apostoli clamantis et pro arbitrii libertate testantis : 'uelle adiacet

¹⁸²⁶ XIX. 1. fides *codd.,edd.* : -dis B || gratuleris *codd.,edd.* : -laris A || 2. trutinator *codd.,edd.* : trocinator B || transmittit *codd.,edd.* : -tat A || manifestus B, *Vog.* : securus *cett.* || triumphos *codd.,edd.* : -phus B || filii *codd.,edd.* : -li B || non *codd.,edd.* : ne D || expertae BV ^{pc}, *edd.* : experta LDATCP, bexpaste V ^{ac} .

¹⁸²⁷ 4. dum *codd.,edd.* : om. D || qui B : quo *cett.* || non *codd.,edd.* : om C, bne Sirm. || 5. et *codd.,edd.* : om. Sirm. || defensionem *codd.,edd.* : -ne B ^{ac} || 6. seruos *codd.,edd.* : -uus B || cribraret *codd.,edd.* : -baret V ^{ac} || 7. nominet *codd.,edd.* : -nat A || ueritate *codd.,edd.* : -tati *malim* || subsisteret *codd.,edd.* : -terit B.

mihimihi, perficere autem non inuenio^a ?' **9.** Quid est aliud nisi dicere : noui dextrum iter eligere, sed nisi ingredientem iuuerit gratia superna, lassabo ? Nemo dubitat, nemo condemnat, quod auctore gratia, praestante et ipso, aequitatis hominibus callis aperitur. **10.** Dux enim bonorum et praecessor est gratia, quando caelitus multiplici ad requiem inuitamur hortatu, quando nobis dicitur : 'uenite, filii, audite me'^b (Paul, Rom. 9, 14)'. 'Venite, benedicti patris mei, possidete paratum uobis regnum'^c (Matthieu, 25, 3)'. 'Vbi ego sum, ibi erit et minister meus'^d (Jean, 12, 26)'. Sed nisi talibus monitis et uoluntas nostra quae libera est et labor praestet obsequium, ad¹⁸²⁸ periculum et gehennam non imperio aliquo, sed sponte deuoluimur. **11.** Itaque aut praemium deuotio aut poenam contemptus operatur. Alioquin non erit iusta retributio, quae aut per supplicia refertur necessitate peccantibus aut bonam mercedem offert operi ad quod adtrahuntur inuiti. Ergo debemus gratiae quod uocamur, debemus gratiae, quod occultis itineribus, nisi resistamus, sapor nobis uitalis infunditur : nostrae tamen electionis est, quod beneficia demonstrata sectamur. **12.** Via enim scelerum non imperatrix nostra legitur esse, sed famula, cum de peccatis dicitur : 'sub te erit adpetitus eorum'^e (Gen. 4, 7)'. Quid etiam sibi uult uniuersa profetae quasi sertis redimita elocutio : 'noli aemulari inter malignantes'^f (Ps. 36, 1)'. 'Nolite confidere in principibus'^g (Ps. 145, 3)'. 'Nolite fieri sicut equus et mulus'^h (Ps. 31, 9)'. et apostolus : 'nolite fieri serui hominum ?'ⁱ (Paul, I, Cor. 7, 23)'. Totiens 'noli' in superna admonitione quo respicit, si aliud uelle non licuit ? **13.** Deinde quamuis in persona Christi tamen pro arbitrii adstipulatur eiusdem profetae nobis libertate testimonium : 'ut facerem uoluntatem tuam, deus meus, uolui'^j (Ps. 39, 9) et alibi : 'uoluntarie sacrificabo tibi'^k (Ps. 53, 8)'. et : 'uota mea domino reddam'^l (Ps. 115, 18) et iterum : 'uouete et reddite'^m (Ps. 75, 12)'. Illud autem beati apostoli, quo se muniri credit, exemplum nobiscum facit, si quae sequuntur aduertat, cum inimicus adrogantiae dixit : 'gratia dei sum quod sum'ⁿ (Paul, I Cor. 15, 10)'. **14.** Mox enim, ne sic fugax gloriae crederetur, ut longo

longo interuallo a ueritate descisceret, sapiens architectus^a (Paul, I Cor. 3, 10) adiunxit : 'abundantius omnibus'¹⁸²⁹ laboraui et gratia dei in me egena non fuit'^b (I. Cor. 15, 10)'. Quod dixisse est : Christus in me quem digne aut abundanter muneraretur inuenit. Non enim pauper est diuina gratia, sed meritorum nostrorum putatur quadam macie aut exilitate tenuari : quae tunc non suis aestimatur meatibus fluere, quando de eius cursibus ariditatis nostrae uena nil recipit.

15. O si epistularis pateretur angustia sacrorum uoluminum arcana reserari ! sed timeo ne qui nullam poterit deo inspirante in fide nostra inuenire calumniam de paginae prolixitate causetur. Quid illud, qua mente suscepit : 'ecce aquam et ignem, ad quoduis porrigere

¹⁸²⁸ 8. inter *codd.,edd.* : si inter *Hart.* || exigit *codd.,edd.* : -get *B* || sentiatur *codd.,edd.* : sanciat *D* || autem *codd.,edd.* : *om. C,b* || 9. iuuerit...auctore *om. A* || lassabo *BVLDAE,edd.* : -bor *TCP,b* || gratia *BVLDAET,edd.* : -tia *CP,b* || praestante *codd.,edd.* (*uid. epist.* 9, 22, 2 : praestante omnipotentis Dei misericordia) : protestante *B,Vog.* || ipso *BVLDAET,Hart.Vog.* : ipse *CP,b,Sirm.* || 10. filii *codd.,edd.* : -li *B* || patris *codd.* : -tres *BV* ¹ || regnum *codd.,edd.* : gaudium *C,b* || 11. operi *B,b* : *om. cett.* || debemus gratiae *codd.,edd.* : gratiae *om. B* || 12. noli *codd.,edd.* : nolite *Hart.* || apostolus *BVLDAEP,edd.* : -li *TC.*

¹⁸²⁹ 14. adiunxit *codd.,edd.* : *om. D* || omnibus *codd.,edd.* : *om. C,b* || pauper est *codd.,edd.* : pauperem *D* || macie *codd.,edd.* : male *A* || 15. suscepit *B* : -cipit *cett.* || 16. mandatorum *codd.,edd.* : amatorum *A* || peregrinantes *codd.,edd.* : -tis *B* || perinde *codd.,edd.* : pro- *Sirm.* || liberare *codd.,edd.* : -ri *B.*

manum ?^C (Ecclés. 15, 17)'. Quid alia, quae copiosus adsertor ipse replicasti ? **16.** Credo more aspidis clausa, ut aiunt, aure transiuit. Video quo se toxica Libycae pestis extendant. Arenosus coluber non haec sola habet perniciosa quae reserat : ad aestimationem occultorum facinorum ferenda sunt, quae fatetur. Vult enim ad illud pertingere, neminem suo uitio aut negligentia perire, si homo utriusque rei boni et mali per potestatem concessa electione priuatur. Hos tantum iactat potuisse saluari sine labore ullo, sine mandatorum amicitia, quos peregrinantes a merito fauor tantum caelestis eripuit : perinde, quod in ipsum referatur, illos perisse intellegit quos gratia noluit diuina liberare. **17.** Tu, mi domine, salue dicto fac apud te ut sies, et si sanari mancipium mortis non potest, a contentione desiste, ne cum tu fidei radice fultus ualida niteris, ille sub occasione huius controuersiae ante editionis tempus diuini seminis ab aliorum utero partus excutiat.

19. – Ennode à Constantius

*Deuxième lettre à Constantius*¹⁸³⁰. Cette lettre est un court traité sur la grâce et le libre arbitre. Ennode défend une conception fortement inspirée par la théologie provençale¹⁸³¹ : l'impérieuse nécessité de la grâce ne signifie pas l'impossibilité de toute initiative humaine.

1. Je déborde d'allégresse¹⁸³² et la confiance qui inspire ma joie n'est pas sans fondements : si des combats naissent d'une inspiration diabolique¹⁸³³, c'est pour que toi, qui t'es élevé au-delà de la critique de tous¹⁸³⁴, tu te félicites de l'honneur du triomphe. À ce que je vois, la Ligurie n'est pas épuisée¹⁸³⁵ : même à la fin des temps¹⁸³⁶, elle n'a pas renoncé à la gloire d'enfanter. Dans les cendres encore, elle nourrit un foyer, ennemi des vices, dans les braises duquel la flamme, qui venge les crimes, ne meurt pas et dont le

¹⁸³⁰ Constantius (voir epist. 2, 17, note 1), uir illustris à Ravenne, soutenait des disputes théologiques. Contre quel adversaire ? Quel intérêt pouvaient-elles avoir dans une Cour où l'arianisme était officiel ? Ennode répond vraisemblablement à une consultation, fournit des arguments et surtout des testimonia bibliques et patristiques.

¹⁸³¹ L'argumentation est influencée par la doctrine de Cassien dans les Collationes et défendue par Faustus de Riez dans le De Gratia (voir commentaire, chapitre 6, p. 182-184) Critiquée par les défenseurs de l'augustinisme (Prosper d'Aquitaine, Fulgence de Ruspe), la théologie provençale – que l'on appelle à tort depuis le XVI^e siècle le « semi-pélagianisme » – manifeste le refus d'une interprétation fataliste de l'augustinisme. Son origine provençale explique sans doute son influence sur Ennode qui gardait des liens avec sa région d'origine.

¹⁸³² Symm. epist. 1, 22 : *abundo gaudio...* ; « je déborde d'allégresse ... » (trad. J.-P. Callu).

¹⁸³³ L'origine diabolique des hérésies est un lieu commun de l'apologétique chrétienne (voir Tert. praescr. 40 : *sed quaeritur a quo intellectus interpretetur eorum quae ad haereses faciant ? A diabolo scilicet, cuius sunt partes interuertendi ueritatem...* ; « Demande-t-on par qui est interprété le sens des passages qui favorisent les hérésies ? Par le diable, bien entendu. Son rôle est de pervertir la vérité... », trad. P. de Labriolle).

¹⁸³⁴ Auson. epist. 12 à Symmaque (= Symm. epist. 1, 32, 3) : *tu, inquam, mihi ista, qui te ultra emendationem omnium protulisti* ; « Vous, dis-je, me tenir ces propos, alors que vous vous êtes placé au-delà de toute critique ! », trad. J.-P. Callu.

¹⁸³⁵ Epist. 2, 10, 3 à Faustus : « s'il est en Ligurie des gens capables de juger du génie et de l'éclat littéraires (...) ».

¹⁸³⁶ Voir Tert. *Ad Nationes*, 1, 1.

feu, ennemi des fautes, ne s'éteint pas. 2. Combien ¹⁸³⁷ j'ai appréhendé qu'elle ne cessât de briller, comme si elle était épuisée, scrutant et pesant avec inquiétude le début de votre lettre terni par des artifices qui vous sont étrangers, à la manière d'un père étonné ¹⁸³⁸ qui, lorsqu'il envoie son cher enfant aux combats, ne se laisse pas convaincre ¹⁸³⁹ même par le courage qui a fait ses preuves. Il compte les triomphes de son fils au nombre des sources d'inquiétude et non de tranquillité : il craint davantage de perdre le bonheur qu'il a connu, celui que l'amour fait trembler, parce qu'un cœur formé aux victoires ignore la prudence et que, sur la ligne de bataille, l'amour de la louange fait l'oubli du salut. 3. Le goût du trophée commande de renoncer à l'amour de la lumière. La saveur de la vie ne retient que ceux qui n'ont appris aucun des bonheurs qui viennent des combats. Toujours vient s'adjoindre à la gloire ce qu'on retranche au souci de sa propre survie. Mais à présent il faut que je m'abstienne d'écrits de ce genre ¹⁸⁴⁰. Il faut moins exalter les combats de notre soldat que lui apporter notre soutien. Là où il est besoin de javelots, les mots sont inutiles. 4. Bien que ce fût exprimer ma pensée que de proclamer ¹⁸⁴¹ la vôtre et bien que ma réponse fût de louer vos réponses, toutefois, en implorant l'aide de Dieu, j'ajoute ces paroles pour servir la foi, consacrant l'usage de ma plume à Celui qui, chaque fois que le soc recourbé de la plume doit tracer son sillon sur une terre stérile, promet de donner à ses serviteurs les semences qu'ils puissent jeter : « ne cherchez pas, dit-il, ce que vous devrez dire car c'est votre Père qui parle en vous^a ». 5. Qu'Il vienne donc lui-même consacrer la vérité de sa promesse et qu'Il raffermisse lui-même la titubante incapacité de ma parole afin que l'assemblage de nos divagations ne paraisse pas monstrueux ¹⁸⁴² ! Mais pourquoi ces longues circonlocutions ? Je ne demande qu'une chose, c'est que ma réponse soit jugée à l'aune de mes capacités et que l'on n'interprète pas comme une faiblesse de la loi ou de sa défense ce qui incombe ¹⁸⁴³ à mon ignorance .

¹⁸³⁷ *Quam* pourrait être un relatif de liaison équivalent à *et eam (=Liguriam)* mais nous l'interprétons comme un adverbe interrogatif suivi du verbe *timere*. Cette construction est employée quatre fois : epist. 1, 19, 2 : *quam timeo ne...* ; epist. 2, 15, 5 : *quam timeo quod...* ; epist. 3, 4 : *quam timeo ne...* ; *dictio* 8 : *quam timui ne...*

¹⁸³⁸ Le texte d'Ennode (... *sollicitus trutinat or aspicerem, more parent is...*) dissimule peut-être un archétype symmachien (epist. 9, 7, 1 : *Vadem me tibi in omnia spondeo, quae solet parent um sollicitu do trutina re* ; « ma caution absolue vous est promise pour ce que d'habitude soupèsent des parents inquiets », trad. J.-P. Callu).

¹⁸³⁹ *Manifestus* suivi du génitif ou de la préposition *de* (+ ablatif) signifie « convaincu de ». Ennode veut dire que le père n'ose pas croire à la vaillance de son fils même quand elle a été éprouvée et ne souffre aucun doute.

¹⁸⁴⁰ Symm. epist. 1, 94 : *mihi inpraesentiarum supersedendum est huiusmodi scriptione...* ; « à présent il me faut m'abstenir d'un pareil écrit... », trad. J.-P. Callu.

¹⁸⁴¹ *Praedico* contient une nuance d'éloge qui est renforcée par le verbe suivant *laudare* (voir Sidon. epist. 9, 9, 16 : *saeculo praedicatus tuo* ; « célébré par vos contemporains », trad. A. Loyen).

¹⁸⁴² Auson. epist. 12 à Symmaque (= Symm. epist. 1, 32, 1) : *Persuasisti mihi quod epistulae meae apud Capuam tibi redditae concinnatio inhumana non esset* ; « Vous m'avez convaincu que la missive qu'on vous a remise à Capoue n'était pas un monstrueux assemblage ! » (trad. J.-P. Callu).

¹⁸⁴³ Les multiples précautions oratoires qui précèdent l'exposé doctrinal ne sont pas purement formelles et ne relèvent pas uniquement de la « modestie affectée », lieu commun de la rhétorique souvent signalé. Elles montrent aussi qu'Ennode a conscience de ne pas être un spécialiste de la théologie, comme le prouvent la rareté des développements doctrinaux dans son œuvre et la faible originalité de son argumentation dans cette lettre.

6. Ainsi donc, comme vous l'attestez par écrit, il s'est trouvé un homme pour passer au crible, à cette occasion, les serviteurs du Christ, comme le Seigneur lui-même a promis de le faire, en affirmant, au sujet du libre arbitre, que la faculté de choisir n'a été donnée à l'homme que pour la seule possibilité de faire le mal. 7. Quelle affirmation schismatique qui, selon l'Apocalypse, porte sur le front la marque des blasphèmes ! Quelle est cette espèce de liberté – s'il le peut, qu'il l'explique ! – où il est seulement donné de vouloir ce que Dieu doit punir ? Et pourquoi parler de « choix » quand il affirme qu'une seule possibilité a été accordée ? Si cela reposait sur la vérité, les jugements divins n'auraient pas lieu d'être. En effet, quel bien notre Dieu pourrait-il légitimement attendre de nous s'il avait privé notre volonté de la faculté de le désirer ? 8. Or, selon l'Apôtre : « Dieu peut-il être injuste ? Impossible !^b ». Chez les hommes, il s'écarte de l'amour du bien celui qui exige de ses sujets ce qu'il ne leur permet pas de faire : voyez quelle conscience il faut pour penser cela de la part de Dieu ? Pensez-y ! Où est donc cette parole de l'Apôtre s'exclamant pour défendre le libre arbitre : « vouloir dépend de moi, mais faire, je n'en trouve pas les moyens^a ». 9. Qu'est-ce que cela signifie sinon : je sais choisir le droit chemin mais, si la grâce céleste ne soutient pas mes pas, je m'épuiserai ? Personne ne met en doute, personne ne réproouve le fait que la voie de la justice est ouverte aux hommes par l'initiative de la grâce¹⁸⁴⁴, comme l'Apôtre l'affirme d'ailleurs lui-même. 10. En effet, la grâce guide et précède les bonnes actions quand le Ciel nous invite à la paix par de nombreuses exhortations, quand il nous est dit : « Venez, mes enfants, écoutez-moi^b ». « Venez, les bénis de mon Père, possédez le Royaume préparé pour vous^c ». « Là où je suis, là aussi sera mon serviteur^d ». Mais si notre volonté qui est libre et notre effort n'obéissent pas à de telles admonitions, ce n'est pas sur un ordre mais de nous-mêmes que nous nous précipitons dans le péril de l'Enfer. 11. C'est pourquoi ou la piété assure une récompense, ou le mépris un châtimeut. Autrement, elle ne sera pas juste la rétribution qui est assurée nécessairement par des supplices aux pécheurs par nécessité ni celle qui offre une bonne récompense pour une œuvre à laquelle on est entraîné malgré soi. Nous devons donc à la grâce d'être appelés, nous devons à la grâce de répandre en nous par des voies secrètes le goût de la vie éternelle, à moins que nous n'y résistions. Mais il appartient à notre choix de nous attacher aux bonnes actions qui nous ont été montrées. 12. En effet, on lit que la voie des crimes n'est pas notre souveraine mais notre servante, quand il est dit des péchés : « Sous tes ordres, tu pourras les soumettre^e ». Que veulent dire encore toutes ces expressions du prophète qu'on dirait couronnées de fleurs : « Ne veuille pas imiter les méchants^f ». « Ne veuille pas faire confiance aux princes^g ». « Ne veuillez pas devenir comme le cheval ou le mulet^h ». Et l'Apôtre d'ajouter : « Ne veuillez pas devenir les esclaves des hommesⁱ » ? Dans l'admonition céleste, à quoi visent tant de « Ne veuillez pas » s'il n'a pas été permis de faire un autre choix ? 13. Ensuite, bien que cela concerne la personne du Christ, le même prophète nous apporte un témoignage en faveur du libre arbitre : « J'ai voulu faire ta volonté, mon Dieu^j » et ailleurs : « Volontairement, je t'offrirai un sacrifice^k » et « J'accomplirai mes vœux envers le Seigneur^l » et à nouveau : « Faites des vœux et accomplissez-les^m ». Et cette parole du saint Apôtre, par laquelle il croit se justifier, illustre notre thèse, si l'on considère ce qui suit, lorsqu'il a dit en ennemi de l'orgueil : « Par la grâce de Dieu, je suis ce que je suisⁿ ». 14. Puis en effet, de peur de sembler fuir la gloire au point de s'écarter trop loin de la vérité, il ajouta en « sage

¹⁸⁴⁴ Pour une analyse de la leçon *gratia*, voir « Prolégomènes », p. 288, notice 21.

architecte^a » : « J'ai travaillé davantage que tous les autres et la grâce de Dieu n'a pas manqué en moi^b », ce qui revient à avoir dit : le Christ a trouvé en moi qui récompenser dignement et en abondance. En effet, la grâce divine n'est pas pauvre mais on pense qu'elle est diminuée par une sorte de maigreur et la pauvreté de nos mérites : car on n'estime pas qu'elle coule selon son propre cours lorsque notre veine desséchée ne tire aucun profit de ses passages.

15. Ah, si la brièveté d'une lettre permettait de dévoiler les mystères des livres sacrés ! Mais je crains que celui qui, grâce à l'aide de Dieu, ne pourra trouver à calomnier dans l'exposé de notre foi, ne mette en cause la longueur de cet écrit. Comment et dans quel sens a-t-il interprété ce qui suit ? « Voici l'eau et le feu, tends la main selon ce que tu veux^c ». Et comment a-t-il interprété les autres passages que tu as toi-même cités et abondamment répétés ? 16. Je crois qu'il les a traversés, comme on dit, à la façon de l'aspic, les oreilles

bouchées¹⁸⁴⁵. Je vois où se répandent les poisons de la peste libyenne¹⁸⁴⁶. Le serpent des sables n'a pas seulement en lui l'action pernicieuse qu'il manifeste : celle qu'il révèle doit permettre d'évaluer les méfaits qu'il cache. Car il veut finir par obtenir que personne ne soit perdu par son vice ou par sa négligence si l'homme est privé de la possibilité de choisir entre l'un et l'autre, le bien et le mal, qui lui a pourtant été accordée par la puissance divine. Il affirme haut et fort que seuls ont pu être sauvés – sans faire le moindre effort et

sans aimer les commandements – ceux qui, alors qu'ils s'éloignent¹⁸⁴⁷ du mérite, ont été délivrés par la seule faveur céleste : de la même façon, ce qui revient au même, il considère qu'ont été perdus ceux que la grâce divine a refusé de libérer. 17. Quant à toi, mon cher Seigneur, après lui avoir dit adieu, fais en sorte de rentrer en toi-même et si cet esclave de la mort ne peut être guéri, cesse de discuter de peur que, si tu t'appuies, toi, sur la solide racine de ta foi, ton adversaire ne profite de l'occasion de cette controverse pour arracher du sein de certains les fruits de la semence divine avant l'heure de l'enfantement.

XX. – Ennodius Constantio

¹⁸⁴⁵ Cette expression est sans doute proverbiale : Otto (p. 48) cite Ambr. fid. 1, 6, 47 : *clausa quodammodo praeterire aure debemus* ; « de toute façon, nous devons passer les oreilles bouchées ». Toutefois, dans cette lettre où la pensée lérinienne est omniprésente, la source d'Ennode pourrait être la lettre d'Eucher sur le mépris du monde : voir Eucher. epist. ad Salv., éd. S. Prococo, 1990, p. 84, ligne 431 : *surda aure transibimus*.

¹⁸⁴⁶ *Libycae pestis* évoque une doctrine d'origine africaine à l'origine de laquelle on devine l'augustinisme : cet interlocuteur défend une conception radicale de la théologie augustinienne de la grâce (voir les deux traités écrits par Augustin pour répondre aux moines provençaux (*De dono perseverantiae* et *De praedestinatione sanctorum*). En outre, Ennode emploie l'adjectif *libycus* pour désigner Augustin (voir epist. 1, 4, 6 : *doctorem Libycum*). Enfin l'argumentation d'Ennode est fidèle aux textes de la théologie provençale critiquant les interprétations radicales de l'augustinisme. Mais les termes *toxica* et *arenosus coluber* rappellent que la *Libycae pestis* est un lieu commun de la représentation de l'Afrique, terre des poisons (voir Lucan. 9, 700-890).

¹⁸⁴⁷ Faut-il voir ici une nouvelle allusion à l'augustinisme ? *Peregrinantes* reprend une image récurrente dans la *Cité de Dieu*, la Cité des hommes étant par nature « pérégrinante ». De façon générale, le verbe *peregrinor* est employé dans la *Cité de Dieu* pour parler de l'exil de cette vie, voir Aug. ciu. praef. ; ciu. 1, 9 ; ciu. 15, 17.

1. Dabis¹⁸⁴⁸ ueniam quod celer rescripsi, quia aetati adhuc debeo indocilem festinationem. Vos maturitas et pondus decet. Proinde credentem fouete et nugas meas a publico rigore subducite, quia si pagina nostra res crepera atque anceps est, iussionis uestrae se tuetur patrocínio, ob hoc quod nemo imperata fastidit. 2. Vale ergo dicens legenda conmento : fiet etenim ut posthac bene accepti ad parendum delenificae oboedientiae stimulis incitemur.

20. – Ennode à Constantius

¹⁸⁴⁹ Troisième lettre à Constantius, uir illustris à la cour Ravenne. Ce petit billet d'amitié accompagnait probablement l'epist. 2, 19 qui constituait l'objet principal du courrier.

1. Vous me pardonnerez de vous avoir répondu rapidement parce que je dois encore à mon jeune âge une hâte rebelle. À vous conviennent la maturité et la gravité. Par conséquent, entourez ma confiance de vos soins et préservez mes bagatelles des rigueurs du public parce que si notre écrit est obscur et ambigu, il trouve protection dans l'autorité

de votre commandement¹⁸⁵⁰, pour la raison que personne ne méprise ce qu'il a ordonné¹⁸⁵¹.

2. Je vous salue donc en confiant ces écrits à votre lecture¹⁸⁵². En effet, votre bon accueil ne manquera pas de nous encourager par la suite à obéir aux aiguillons flatteurs de l'obéissance¹⁸⁵³.

XXI. – Ennodius Albino

¹⁸⁴⁸ XX. 1. celer *codd.,edd.* : sceler *T* || res crepera *BVLAE,edd.* : recia (retia *T*) parat *TCP,b* || atque *codd.,edd.* : adque *B* || se tuetur *codd.* : seruetur *A* || ob hoc *Hart.Vog. (uid. epist. 4, 31 et 7, 24)* : ab hoc *ceff.* || 2. delenificae *codd.,edd.* : et lenificae *C,b* || stimulis *codd.,edd.* : famulis *V.*

¹⁸⁴⁹ Constantius : voir epist. 2, 17 note 1.

¹⁸⁵⁰ Cette précaution oratoire est un lieu commun de la rhétorique (voir Curtius, p. 157).

¹⁸⁵¹ L'expression pourrait avoir un sens plus général : « personne ne méprise ce qui a été commandé ». Quelle qu'en soit l'origine, l'epist. 2, 19 – l'unique texte théologique d'Ennode – a bien répondu à une commande. Ce texte ne présente pas d'originalité doctrinale et procède à un rapide exposé de la théologie provençale. C'est pourquoi l'humilité d'Ennode est sans doute plus sincère que « la modestie affectée » qui est un lieu commun épistolaire. Sa modestie nous semble être ici une marque de lucidité : on comprend en effet qu'il ne tienne pas à ce que cette épître, contrairement aux autres, connaisse une publicité, surtout si les arguments qu'elle expose sont destinés à être repris par Constantius et présentés comme siens ! Toutefois, on peut constater qu'Ennode est plus audacieux que Sidoine Apollinaire qui n'avait pas hésité à refuser la proposition du comte de Trèves, Arbogast, d'écrire des commentaires sur l'Écriture (voir Sidon. epist. 4, 17, 3 : *de paginis sane quod spiritalibus uis ut aliquid interpres improbus garriam, iustus haec postulantur a sacerdotibus (...) omni meritorum sublimium dote potioribus*, « quant aux textes sacrés sur lesquels vous voudriez que je bavarde, en bien méchant interprète, vous seriez mieux inspiré à demander ces commentaires à des pontifes (...) supérieurs par tous les dons des plus hauts mérites de la nature »).

¹⁸⁵² Il s'agit probablement de l'epist. 2, 19 (voir note précédente).

¹⁸⁵³ L'expression finale est un hypallage (littéralement : « les aiguillons d'une flatteuse obéissance ») que nous avons essayé de rendre dans la traduction.

1. Quater¹⁸⁵⁴ ad magnitudinem uestram scripta prorogauit et adhuc tamquam deses accusor. Lingua militauit affectui : adsiduitas diligentiam non meretur. Credo portitoris aut neglegentia aut inuidia ad hanc me offensam fuisse perductum. Ecce tamen scripta multiplico et pro uoto uestro prosperitatis meae indicia faciens de uestra cupio felicitate gaudere. 2. Salue, mi domine, et amantem uestri sub omni dignatione releuate, quia deo proximam rem facitis, patrocínio uestro credentem plena fide et communione releuare.

21. – Ennode à Albinus

Première lettre à Albinus¹⁸⁵⁵ : Ennode lui a déjà adressé quatre lettres restées sans réponse ! C'est probablement la faute du porteur. Mais qu'Albinus daigne malgré tout envoyer quelques lignes !

1. Quatre fois j'ai envoyé mes écrits à votre Grandeur et me voici encore accusé comme si j'étais paresseux. Ma langue s'est mise au service de mon affection : mais votre amitié ne¹⁸⁵⁶ récompense pas mon assiduité. Je crois que c'est la négligence ou l'hostilité du porteur qui m'a conduit à cette disgrâce. Voici pourtant que je multiplie mes écrits et, vous donnant comme vous le souhaitez des nouvelles de ma bonne santé, je désire me réjouir de votre bonheur¹⁸⁵⁷. 2. Adieu, mon cher Seigneur, et relevez celui qui vous aime en lui prodiguant votre considération parce que vous faites une chose toute proche de Dieu, en relevant par votre pleine confiance et communion¹⁸⁵⁸ celui qui s'en remet à votre patronage.

XXII. – Fausto Ennodius

¹⁸⁵⁴ XXI. 1. deses *ACP,edd.* : desis *BVLT*¹ || 2. dignatione *codd.,edd.* : indignatione *D* || uale *add.* *A.*

¹⁸⁵⁵ Albinus, fils du préfet Basilius, était un membre de la famille des Decii, consul en 493, préfet du prétoire en Italie en 500(?)–503 puis patrice. Ennode lui écrivit quatre lettres restées sans réponse et aujourd'hui perdues ainsi que deux autres lettres (epist. 2, 21 et 6, 12). Ennode le recommande à son parent Faustus Niger (epist. 2, 22) (voir *PLRE*, « Albinus 9 », p. 51–52).

¹⁸⁵⁶ Le porteur endosse la responsabilité de la rareté de l'échange épistolaire (voir epist. 2, 7 à Firminus, p. 375, note 10). Cette excuse est un lieu commun des correspondances. Elle permet de se justifier ou de relancer un correspondant récalcitrant sans lui adresser des reproches (voir Symm. epist. 6, 56 : *quae si casu aliquo aut neglegentia portitoris elapsae sunt...* ; « si par quelque hasard ou bien par la négligence du porteur, [la lettre] vous a échappé... » trad. J.-P. Callu).

¹⁸⁵⁷ Se donner mutuellement des nouvelles de sa santé constitue la base de tout échange épistolaire. Ennode demande donc à Albinus d'entretenir avec lui des relations minimales. Le silence épistolaire de ce dernier est peut-être une marque d'hostilité qui pourrait s'expliquer par le schisme laurentien. En effet, Ennode était l'un des principaux défenseurs du pape Symmaque qui avait « cassé » le décret de Basilius (la *scriptura* de 483 qui refusait l'aliénation des biens ecclésiastiques) afin d'empêcher l'aristocratie de contrôler la gestion du patrimoine de l'Église romaine (voir commentaire, chapitre 6, p. 189–190). Or, comme la majorité de l'aristocratie consulaire, les fils de Basilius (Albinus, Theodorus, Inportunus, Avienus) soutenaient Laurent, le rival de Symmaque. Par cette lettre insistante, Ennode s'efforce donc probablement de rétablir des relations mises à mal, voire rompues par le contexte du schisme.

¹⁸⁵⁸ Nous pensons que le complément *plena fide et communione* porte sur *releuare* plutôt que sur *credentem* qui a déjà pour complément *patrocínio uestro*.

1. Superuacuis¹⁸⁵⁹ ad beneficia laborat inpendiis, qui solem certat facibus adiuuare. Gratiae plenitudo adiectione non indiget, nec ulla requirit commendationis augmenta quem ad amicitiarum cumulum merita pertulerunt. Inlustrem et patricium uirum Albinum parentem uestrum stili mei cura prosequitur, cui per paginam non inpendo necessaria sed uotiuua, et quamuis utilitati eius nihil adiciam, amorem tamen mereor, quod praedicti iussa conpleui.
2. Venerabili ergo domino obsequium salutationis inpertiens precor, ut circa diligentiam suam praedictus uir magnificus recipiat quod mihi, dum uos colit, exhibuit. Noui enim cito, amplissimum uirum ad cordis uestri esse penetralia perducendum, quem innocens propositum suis erit apud uos dotibus adiuturum.

22. – Ennode à Faustus

Quatorzième lettre à son ami et parent Faustus Niger, le questeur du Palais à Ravenne :
Ennode lui recommande le patrice Albinus¹⁸⁶⁰ afin de l'introduire à la cour.

1. Superflus sont les frais¹⁸⁶¹ que s'impose pour rendre service celui qui s'efforce
d'aider le soleil avec des torches¹⁸⁶². La plénitude de la faveur¹⁸⁶³ n'a pas besoin d'aide et il
ne requiert l'appui d'aucune recommandation¹⁸⁶⁴ celui que ses mérites ont élevé au comble

¹⁸⁵⁹ XXII. 1. superuacuis *codd.,edd.* : -cuus T¹ || facibus *codd.,edd.* : fascibus D || requirit *codd.,edd.* : -iret B || eius *codd.,edd.* : cuius D || 2. colit *codd.,edd.* : -let B || noui *codd.,edd.* : -uit D.

¹⁸⁶⁰ Albinus (voir *epist.* 2, 21 note 1). Il n'y a, semble-t-il, pas de lien entre l'*epist.* 2, 21, où Ennode insistait pour recevoir quelques lignes de son correspondant, et cette *epist.* 2, 22, dans laquelle il fait l'éloge de ce même Albinus qu'il recommande à son ami Faustus. Le contraste est si net qu'on a du mal à croire qu'elles aient été écrites à des moments rapprochés comme le laisse entendre l'ordre des épîtres. Le regroupement de ces lettres pourrait s'expliquer par le fait qu'elles concernent toutes les deux Albinus (voir commentaire, chapitre 1, p. 37).

¹⁸⁶¹ Plusieurs éléments de cette phrase (l'expression *superuacuis inpendiis* et le proverbe *solem certat facibus adiuuare*) sont repris au XII^e s. dans une lettre de Pierre de Celle, abbé de Saint-Rémi de Reims puis évêque de Chartres (*Epist.* 173 à Jean de Salisbury, ed. and trans. J. P. Haseldine, Oxford Medieval Texts, 2001, p. 666 : *superuacuis impendiis laborat, qui solem facibus nititur adiuuare*).

¹⁸⁶² Sur cette expression proverbiale, voir Otto, p. 327. On la trouve chez Cicéron (*Cic. fin.* 4, 12, 29 : *ut in sole, quod a te dicebatur, lucernam adhibere nihil interest* ; *Cael.* 67, puis chez Quint. *inst.* 5, 12, 8 ; *Arnob. nat.* 1, 27 ; *Symm. epist.* 3, 482 ; Ennode emploie la même image dans l'*epist.* 2, 7, 3 à Firminus et dans l'*epist.* 2, 9, 3 à Olybrius.

¹⁸⁶³ L'ambiguïté de l'expression *gratiae plenitudo* est caractéristique des différents degrés de langage dans la *Correspondance* d'Ennode. La « plénitude de la grâce » pourrait faire penser à une expression théologique mais le terme *gratia* désigne ici avant tout les sentiments de bonne intelligence, les relations amicales.

¹⁸⁶⁴ Le statut de cette « lettre de recommandation » est assez problématique dans la mesure où Albinus est alors une figure éminente de l'aristocratie consulaire (voir *epist.* 2, 21, p. 403, note 1). Pourquoi a-t-il besoin d'une lettre de recommandation d'un diacre de Milan pour la cour de Ravenne, véritable lieu du pouvoir au début du VI^e siècle ? Est-ce le signe de la difficulté pour l'aristocratie romaine d'accéder à la cour ou la preuve de l'influence de l'épiscopat de Milan sur les milieux de Ravenne ? Il semble en fait que cette épître soit moins une lettre de recommandation qu'une mise en relation immédiate avec Faustus qui a pour but, à plus long terme, d'introduire Albinus à la cour (voir l'*epist.* 2, 16 à Faustus dans laquelle Ennode recommande le *uir sublimis* Pamfronius en demandant son *insinuatio* à Ravenne). Ennode apparaît donc plus que jamais comme un intermédiaire reconnu entre l'aristocratie

des amitiés. C'est un homme illustre et patrice, Albinus, votre parent, qu'escorte le soin de ma plume : ce n'est pas, en cette page, à ses besoins mais à ses vœux que je réponds et, bien que je n'apporte rien à son intérêt, je n'en mérite pas moins son affection parce que j'ai obéi aux ordres donnés par celui que je viens de nommer. 2. En vous adressant, vénérable Seigneur, l'hommage de mes salutations, je prie donc pour que la haute personnalité que je viens de citer reçoive pour sa bienveillance ce qu'il m'a montré en vous honorant. En effet, je le sais, ce très grand homme ne tardera pas à toucher le fond de votre cœur, car l'honnêteté parfaite de ses intentions viendra s'ajouter, à vos yeux, à ses mérites.

XXIII. – Domno Suo Fausto Ennodius Diaconus

1. Sine¹⁸⁶⁵ dispendio tutelae orbantur, quos ad uos pertinere contigerit : non desunt illis paterna subsidia quos fouetis. Lupicinum Euprepiae nostrae filium loquor ; ad ipsum pertinet praefata generalitas. De cuius substantia sublimis uir uenerator uester comes Tancila dixit mihi, a domno nostro rege quod referri graue sit inpetratum. 2. Nam uniuersas matris eius facultatulas a Torisa uel aliis adserit fuisse competitas. Aliud, quod infelicitati pupilli potuissem praestare, non habui, nisi ut uestram notitiam instruerem et ueri fungerer relatoris officio. Vestrum est inspirante deo circa miserum prouidere quod adiuuet : ad me respexit quae mihi resignata sunt indicare. 3. Domini uere mei, salutationis obsequia praesentans de clementia diuina postulo, ut laborem uestrum iuuamen caeleste comitetur.

23. – Ennode diacre¹⁸⁶⁶ à Faustus questeur

Quinzième lettre à Faustus, questeur du palais à Ravenne : le comte Tancila a prévenu Ennode que l'héritage maternel de son neveu Lupicinus¹⁸⁶⁷ était convoité par des

romaine et la cour de Ravenne. Cette lettre atteindra son objectif puisque la seconde épître d'Ennode à Albinus sera adressée, vers 508, à un groupe de personnes qui se trouvent à Ravenne (epist. 6, 12 à Liberius, Eugenés, Agapitus, Senarius, Albinus).

¹⁸⁶⁵ XXIII. 1. comes *codd.,edd.* : comis *B* || domno *codd.,edd.* : domino *P,b* || 2. aliis adserit *codd.,edd.* : adserit aliis *T* || adiuuet *codd.,edd.* : -uit *B*.

¹⁸⁶⁶

Cette première apparition du titre *diaconus* suggère qu'Ennode est devenu diacre vers 502/503. Mais cette précision

chronologique doit être interprétée avec prudence dans la mesure où trois lettres seulement portent ce titre (epist. 2, 23 ;

2, 24 ; 2, 25). L'absence d'indication dans les lettres ultérieures, dans une période où Ennode était forcément diacre, laisse

supposer qu'Ennode l'était peut-être déjà dans les lettres précédentes.

¹⁸⁶⁷ *Lupicinus est le fils d'Euprepia et donc à ce titre le neveu d'Ennode (voir PLRE, « Flavius Licerius Firminus Lupicinus », p. 694). On se souvient de l'epist. 2, 15 dans laquelle Ennode reprochait vertement à sa sœur de négliger les liens du sang en ne donnant aucune nouvelle ni à son frère ni à son fils. Cette lettre confirme qu'Ennode s'était vu confier les intérêts et peut-être l'éducation de son neveu (Sur la famille d'Ennode, voir C. Settiani, *Ruricius I^{er} évêque de Limoges et ses relations familiales*, 1991, p. 195-222 ; R. W. Mathisen, *Resistance and Reconciliation : Majorian and the Gallic Aristocracy after the Fall of Avitus*, 1979, p. 597-627 ; voir aussi notre commentaire, chapitre 5, p. 153-159).*

*personnes mal intentionnées parmi lesquelles se trouve un certain Torisa*¹⁸⁶⁸ . Ennode
*s'empresse d'en informer son ami et parent Faustus qui saura protéger Lupicinus*¹⁸⁶⁹ .

¹⁸⁷⁰
1. Ils ne manquent pas de protection les orphelins qui ont eu la chance de dépendre de vous : ils ne sont pas privés de secours paternel ceux que vous entourez de vos soins. Je veux parler de Lupicinus, le fils de notre chère Euprepia. Son cas illustre parfaitement cette généralité préliminaire¹⁸⁷¹ . Concernant sa fortune, cet homme sublime, le comte Tancila qui vous vénère, m'a fait savoir qu'il serait difficile d'obtenir de notre Seigneur le Roi qu'elle lui soit restituée. 2. Car il affirme que toutes les maigres ressources de sa mère lui ont été disputées par Torisa ou par d'autres. Je n'avais pas d'autre aide à fournir à cet infortuné pupille sinon de porter la chose à votre connaissance et de m'acquitter du devoir d'un messenger véridique. Il vous appartient, avec l'inspiration de Dieu, de prendre les dispositions qui puissent aider ce malheureux. Mon rôle a été de vous donner les informations qui m'ont été communiquées. 3. Ô mon véritable Seigneur, en vous présentant les devoirs de mes salutations, je demande à la clémence divine que l'aide céleste seconde vos efforts.

XXIV. – Domno Suo Fausto Ennodius Diaconus

¹⁸⁷²
1. Dispendium credo esse diligentiae nullas commeantium manus litterarum dote munerari, quae solent lectione etiam uultus ad longinqua portare et carorum imagines officio praesentare sermonis. Ad ista iungitur etiam bene de utrisque merentis sublimissimi Luminosi portitoris occasio, qui ad religionem meritorum uestrorum suae quoque gratiae fructus adiungit. 2. Quis geminus patiat ut sub quacumque neglegentia hebetetur affectus, si a paginis temperem, quas dignatio uestra exigit, et si illas nominatus non accipiat perferendas ? Deo gratias, quod in fronte epistulae locandum fuit, quia felicitas uestra uotiuus erigitur aucta successibus, quod tumida inimicorum ceruix Christo deo non grauata

¹⁸⁶⁸ Les noms Tancila et Torisa, qui n'apparaissent que dans cette lettre, sont probablement d'origine gothique (voir H. Wolfram, *Geschichte der Goten*, 1983 ; sur les noms d'origine gothique voir en particulier « *Gentile Überlieferungen und ethnographische Bemühungen im Ostgotenreich* », p. 244-246).

¹⁸⁶⁹ Ennode s'adresse à Faustus pour régler cette affaire parce que ce dernier est questeur du Palais à la cour de Ravenne. Or, l'une des fonctions du questeur est précisément de « recevoir les suppliques » (voir Delmaire, p. 61). D'autres épîtres à Faustus concernent des affaires judiciaires dans lesquelles Faustus était susceptible d'intervenir (voir *epist.* 1, 7 et peut-être même *epist.* 1, 4).

¹⁸⁷⁰ Le choix du verbe *orbare* pour caractériser la situation de Lupicinus peut surprendre dans la mesure où la mère de celui-ci est toujours vivante. Toutefois, il est vrai qu'Euprepia, à laquelle Ennode écrira jusqu'en 508, se trouve alors en Gaule et qu'Ennode lui reproche de ne pas se préoccuper davantage de son fils (voir *epist.* 2, 15). En outre, les femmes n'ayant pas la capacité juridique en l'occurrence l'exercice de la tutelle, le verbe *orbare* signifie seulement que Lupicinus n'a plus son père.

¹⁸⁷¹ Voir Symm. *epist.* 2, 91, 1 : *ad filium meum (...) pertinet praefata generalitas* ; « ces généralités d'introduction trouvent leur application dans le cas de mon fils » (trad. J.-P. Callu).

¹⁸⁷² XXIV. 1. nullas *codd.,edd.* : -lis A || de *codd.,edd.* : om. T || merentis *codd.,edd.* : -tes B || luminosi *codd.,edd.* : illuminosi D || fructus *codd.,edd.* : fluctus B ^{ac} || 2. geminus *LDAETCP,edd.* : -nos BV ^{ac} || hebetetur *codd.,edd.* : haberetur D || temperem *BTCP,edd.* : -riem V ^{ac} LDA || exigit *Hart.Vog.* : -egit *codd.,bSirm.* || nominatus *codd.,edd.* : -tas B ^{ac} || erigitur *codd.,edd.* : exi- A || non *BVLDAET,Sirm.* : nunc *CP,bnostro Hart.Vog.* || 3. spe *codd.,edd.* : saepe A || praeceperam *codd.,edd.* : -ciperam B || colligere *codd.,edd.* : colligitur T ¹ || releuate *codd.,edd.* : reuelare T ¹ .

subcumbit. 3. Spe praeceperam quod effectus ostendit. Bene enim sententiae caelestis finem praenoscit, qui nouit qualitatem eius de actuum humanorum serenitate colligere. Vale ergo longum, mi domine, et amantem uestri stili usu releuate, ut quidquid subtrahunt interualla terrarum, tabellaria compenset oblatio.

24. – Ennode Diacre à son Seigneur Faustus

Seizième lettre à Faustus, parent et ami d'Ennode, questeur du Palais à Ravenne : Ennode célèbre le pouvoir de l'épître qui abolit les distances. Il rend grâce à Dieu d'avoir écrasé l'orgueil démesuré des ennemis (les schismatiques laurentiens). Telle était donc la volonté de Dieu !

1. C'est, je crois, un manquement à l'affection que de ne gratifier les mains des voyageurs d'aucune de ces lettres dont la lecture, d'habitude, porte au loin jusqu'aux traits du visage et rend présentes les images des êtres chers par les bons offices de l'écrit¹⁸⁷³. À cela s'ajoute aussi la chance d'<avoir> pour porteur l'excellent Luminosus, qui mérite bien de nous deux¹⁸⁷⁴ et qui, au respect¹⁸⁷⁵ qu'inspire vos mérites, ajoute également les fruits de l'amitié qu'il inspire lui-même. 2. Quel frère jumeau¹⁸⁷⁶ pourrait donc supporter que l'affection fût émoussée par quelque négligence, si je venais à m'abstenir de vous écrire les lettres qu'exige votre estime et si celui que j'ai nommé ne les recevait pas pour les porter à destination ? Grâce soit rendue à Dieu de ce qu'il a fallu placer en tête de la lettre – puisque votre félicité s'élève et s'accroît par les succès espérés – le fait que la nuque gonflée d'orgueil des ennemis succombe¹⁸⁷⁷, par le Christ notre Dieu, sans avoir fait de difficultés¹⁸⁷⁸. 3. Mon espérance avait devancé ce qui se réalise effectivement. En effet, il a de bonnes raisons de connaître à l'avance l'aboutissement de la sentence divine celui qui sait en comprendre la nature à partir de la sérénité des actions humaines. Salut donc,

¹⁸⁷³ L'exorde exprime une vérité générale sous la forme d'une maxime. La lettre commence ainsi par le rappel des devoirs épistolaires et par un hymne à la magie des correspondances, « dialogues des absents », qui abolissent les distances et rendent présents les absents. Ce pouvoir de l'épître est souvent célébré par les épistoliers (voir Cic. fam. 14, 3 : *Vale, mea Terentia ; quam ego uidere uideor itaque debilitor lacrimis. Vale* ; « Adieu, ma Térentia ; il me semble que je te vois, et cette vue me fait fondre en larmes. Adieu »).

¹⁸⁷⁴ C'est-à-dire : « [il] nous rend à tous deux ses bons services ».

¹⁸⁷⁵ La « contamination » du style épistolaire par le vocabulaire religieux (*religionem meritorum, gratiae fructus, tabellaria oblatio*) fait de l'échange épistolaire un devoir sacré : voir epist. 2, 26 : *religio, libamenta, communio*.

¹⁸⁷⁶ La comparaison avec des « jumeaux » exprime toute la force des relations entre Faustus et Ennode.

¹⁸⁷⁷ L'orgueil défait des ennemis évoque probablement la victoire des partisans de Symmaque (dont Ennode et Faustus sont les principales figures) sur les schismatiques laurentiens. Cette interprétation permettrait de situer la rédaction de l'épître après le règlement du schisme (fin 503). La victoire de Symmaque, qui défendait la primauté du siège romain, est présentée comme la réalisation de la volonté divine (voir commentaire, chapitre 6, p. 185).

¹⁸⁷⁸ Pour une analyse de la leçon *non grauata*, voir « Prolégomènes », p. 288, notice 22.

mon cher Seigneur, et daignez relever par votre plume celui qui est loin de vous¹⁸⁷⁹ et qui vous aime afin que l'offrande de vos tablettes¹⁸⁸⁰ compense tout ce dont nous privent les distances terrestres.

XXV. – Fausto Quaestori Ennodius Diaconus

1. Pro¹⁸⁸¹ caelesti dispositione reditus mei indicia fieri nullo magis quam amico Rauennam properante conuenit, cuius fidelis relatio etiam pagina cessante suffecerat. Sed usu abstinere non potui, quo si sub quocumque neglectu temperem, uideor damnasse stili frequentiam quam amaui. lungitur quod praedicto obuias in negatione manus exhibere non potui, qui scit ab amantibus sui securus exigere, quod eis pro religione conscientiae nouit fideliter exhibere. 2. Rauennam ergo digressus, quae quidquid in praesenti uita habeo dulce conplectitur, Mediolanum salua corporis ualetudine Christo prosequente perueni, male ferens quam in redeundo hieme impellente optaui forsitan contra desideria celeritatem. Sed ad Deum cuncta referenda sunt, cui adiacet humana facta componere et diligentiam corporalem aeterni amoris sapore mutare. 3. Nunc ad scriptionis causam, dicta humili salutatione, et commendationem me confero perlatoris : qui si pro mentis uestrae uestrae serenitate gratuletur beneficiis, agnoscit se aut recepisse quod uestris praestitit aut qualiter amare debeat incitari. Quem, si¹⁸⁸² uel nolit, festinum redire compellite, quia et affectui meo praesentia eius est necessaria et si Deus promissionem statuerit, cum ipse iusserit, utilitati expectatur adcommoda.

25. – Ennode Diacre à Faustus Questeur

Dix-septième lettre à Faustus, ami et parent d'Ennode : à peine revenu de Ravenne, Ennode profite d'un ami pressé de s'y rendre pour lui remettre une lettre pour Faustus. Que son ami se rassure ! Malgré l'hiver, Ennode est rentré sain et sauf à Milan. Qu'il prenne donc le plus grand soin du porteur et qu'il lui remette une lettre au plus vite !

1. Par une disposition céleste, il convient que les nouvelles de mon retour ne soient données par nul autre mieux que par un ami pressé de se rendre à Ravenne, dont le récit fidèle eût suffi même en l'absence de lettre. Mais je n'ai pas pu m'abstenir de cet usage,

¹⁸⁷⁹ Longum est parfois l'équivalent de *longinquum* en latin tardif (voir Ps.Quint. decl. 320, p. 256 : *longas terras et ignotas regiones peragraui* « j'ai parcouru des terres lointaines et des régions inconnues »).

¹⁸⁸⁰ Nous traduisons *tabellaria* au sens propre puisque la lettre se présente sous la forme de « tablettes ». L'emploi de ce terme contribue aussi à la *uariatio* lexicale (voir *epistularis, paginalis*).

¹⁸⁸¹ XXV. 1. mei *codd.,edd.* : mea A || indicia *BVDAET,edd.* : iudicia *LCP,b* || frequentiam *codd.,edd.* : -tia D || negatione *codd.,edd.* : rogatione uel negotio *prop. Vog.* || qui *codd.,edd.* : quae A || quod *codd.,edd.* : a quo *prop. Hart.* || 2. rauennam *codd.,edd.* : -na *Sc.* || christos *codd.* : -tus T || 3. commendationem *B, Vog.* : -tione *ceff.*

¹⁸⁸² incitari *codd.,edd.* : -tare T¹.

car si je m'en privais par une négligence quelconque, je donnerais¹⁸⁸³ l'impression de condamner l'échange fréquent de courrier que j'ai toujours aimé. À cela s'ajoute que je n'ai pu opposer un refus¹⁸⁸⁴ à celui dont je viens de parler, lui qui sait en toute assurance exiger de ses amis ce qu'il sait fidèlement leur donner en raison des scrupules de sa conscience.

2. Ainsi donc, ayant quitté Ravenne, où se trouve tout ce qui m'est agréable dans la vie présente, je suis arrivé à Milan en bonne santé, avec l'aide du Christ, tout en supportant mal, au retour, la rapidité que, sous la contrainte de l'hiver, j'ai souhaitée peut-être à contrecœur¹⁸⁸⁵.

. Mais tout doit être rapporté à Dieu à qui revient d'ordonner les actions des hommes et de substituer au souci du corps la saveur de l'amour éternel.

3. J'en viens à présent à l'objet de ma lettre, après vous avoir humblement salué, et à la recommandation du porteur qui, s'il venait à rendre grâce de bienfaits à la mesure de la sérénité de votre cœur, apprendrait¹⁸⁸⁶ ainsi qu'il a reçu en retour ce qu'il a lui-même apporté aux vôtres¹⁸⁸⁷ et¹⁸⁸⁸ de quelle manière on doit être incité à aimer. Et même s'il refuse, forcez-le à revenir rapidement parce que sa présence est nécessaire à mon affection¹⁸⁸⁹ et que, si Dieu en a fait la promesse, il faut s'attendre, puisque c'est le commandement de Dieu lui-même, à ce qu'elle soit conforme à son¹⁸⁹⁰ intérêt.

XXVI. –Ennodius Liberio

¹⁸⁸³ *Videor* : chez les auteurs classiques, on rencontre parfois l'indicatif dans les propositions qui expriment une idée de possibilité ou d'obligation (*possum, debeo, licet...*). Cet emploi de « l'indicatif conditionnel est beaucoup plus large » dans le latin tardif (voir Dubois, p. 434). Dans notre exemple, l'indicatif *videor* remplace un potentiel et se traduit, en français, par un conditionnel présent avec un sens futur.

¹⁸⁸⁴ Mot à mot : « opposer mes mains en signe de refus ».

¹⁸⁸⁵ La difficulté des conditions de voyage est soulignée plusieurs fois dans la *Correspondance* (voir epist. 2, 3 à Speciosa : le voyage d'Ennode entre Milan et Pavie ; epist. 2, 15 à Euprepia : le voyage d'Euprepia dans le royaume wisigothique). Elle correspond aux difficultés réelles que rencontraient les voyageurs dans l'Antiquité, confrontés à l'insécurité et à la médiocrité des conditions de transport. Ainsi Jean Chrysostome écrit-il dans une de ses épîtres que voyager est pour lui « plus pénible que mille exils » (voir epist. ad Olymp. 13, 103). L'évocation de ces difficultés est devenue un lieu commun des récits de voyage dont on trouve de nombreuses illustrations, par exemple, chez Augustin (voir O. Perler, *Les Voyages de saint Augustin*, Paris, Études Augustiniennes, 1969, p. 45-56 ; voir aussi epist. 2, 3, p. 367).

¹⁸⁸⁶ La forme *agnoscit*, à la place d'*agnoscat*, est probablement un nouvel emploi de l'indicatif conditionnel (voir note 1). Cet emploi oratoire de l'indicatif donne ici à la pensée une vivacité et une force particulières (voir Goelzer, *Avit* p. 43).

¹⁸⁸⁷ Il peut s'agir des bienfaits ou bien des amis.

¹⁸⁸⁸ *Aut... aut...* est égal à *et... et...* (voir epist. 2, 26 : *Aut alitur aut sustentatur scriptione diligentia*).

¹⁸⁸⁹ La représentation du porteur occupe une place importante dans cette épître apparemment superficielle. Ennode se livre à un jeu littéraire qui lui permet d'insister sur la nécessité d'une réponse rapide (voir notre commentaire, chapitre 3, p. 119-120).

¹⁸⁹⁰ Il s'agit de l'intérêt de l'ami commun (le porteur de l'épître) et, partant, de la relation épistolaire elle-même.

1. Aut¹⁸⁹¹ alitur aut sustentatur scriptione diligentia. Ministra affectionis est epistolaris confabulatio. Muta caritas simulacrum praesentat ingrati. Depretiat genium suum quae in uocem non prorumpit, amicitia. Bene secretum pectoris reseratur clauē sermonis. Dignatione uestra iam potior haec pro ingenii uiribus paginalis commercii libamenta dedicaui, per quae usurpo uindicare mihi meritum plus amantis. Nemo enim taciturnitatis repagulo ora porrigit, quem decisi foederis memorem proditor mentis loquella non deserit. 2. Principem ergo locum in litteraria communione possideo et maiori cultura dignus sum, qui prior quid gestirem patefecit linguae testimonio. Ecce religionem dirigendae paginae sine nube disseui. Vestrum est in me fouere quod recepistis, ne iudicia culminis uestri, me iacente, patiantur examen. Exponit enim censurae sententiam suam quisquisquis¹⁸⁹² quod elegit non tuetur. 3. Domine mi, salutationis reuerentiam pleno dependens obsequio Deum rogo, ut beneficiorum circa uos suorum incrementa multiplicet, quia solus census est meorum plenissime commodorum, qui celsitudinem uestram ad fastigia quae debentur extulerit.

26. – Ennode à Libérius

Première lettre à Libérius¹⁸⁹³, ancien préfet du prétoire d'Italie et patrice. Bien qu'il n'ait pas encore quarante ans, ce proche de Théodoric s'est retiré à Ravenne où il mène une retraite studieuse¹⁸⁹⁴ : Ennode lui adresse un hymne à l'amicitia épistolaire dans lequel il expose sa conception de la « religion épistolaire ».

1. L'écriture est à la fois l'aliment et le soutien de l'affection¹⁸⁹⁵. La conversation épistolaire est la servante de l'amour¹⁸⁹⁶. Une tendresse qui reste muette offre l'image de

¹⁸⁹¹ XXVI. 1. scriptione BVDAECP,edd. : -tionem Tsubscriptione L || genium codd.,edd. : gremium D || dignatione codd.,edd. : -nem A,Sirm. || uestra BDTC,edd. : -tram VLAP,Sirm. || potior BCP,b : patior VL DAT,Sirm. || 2. recepistis codd.,edd. : coepistis b.

¹⁸⁹² 3. incrementa codd.,edd. : -tum D || plenissime codd.,edd. : -mus prop. Hart.

¹⁸⁹³ Libérius, peut-être originaire de Ligurie, est apparenté à Rufius Magnus Faustus Avienus, le fils de Faustus Niger (epist. 9, 7). Préfet du prétoire d'Italie (493-500) au nom de Théodoric, il reçut en 500 le titre de patrice et s'installa à Ravenne où il fréquentait le cercle des amis d'Ennode composés d'Albinus, d'Eugenes et de Senarius (voir epist. 6, 12). Bien qu'il n'ait occupé aucune charge publique de 500 à 510 (début de sa préfecture du prétoire des Gaules), Libérius joua un rôle décisif dans la succession de l'évêque d'Aquilée Marcellianus en 506 qui était resté farouchement hostile au pape Symmaque. Il fut pour cela chaleureusement remercié par Symmaque dans une lettre rédigée par Ennode (epist. 5, 1). Il reçut quatre autres lettres d'Ennode : epist. 2, 26 ; 8, 22 ; 9, 23 ; 9, 29 (PLRE, « Petrus Marcellinus Felix Libérius 3 », p. 677-681 ; voir aussi J. J. O'Donnell, « Libérius the Patrician », 1981, p. 31-72).

¹⁸⁹⁴ Selon l'Anonyme de Valois qui évoque la nomination du successeur de Libérius en 500 (Vales. 12, 67-68), il n'est pas possible que ce dernier ait exercé la préfecture du prétoire en Italie jusqu'en 509 comme l'écrit C. Pietri (PCBE II, p. 1298). Bien que Libérius n'exerçât aucune charge officielle à Ravenne entre 500 et 510, il garda cependant une grande influence à la cour comme le montre son rôle dans la succession de l'évêque d'Aquilée (voir J. J. O'Donnell, p. 41 : « The next decade of Libérius'life, from his mid-thirties to his mid-forties, was spent in semi-public retirement. He held no public offices, but he was too young to retreat to country estates for long. We hear of him repeatedly through this period at Ravenna which shows an interest in politics »).

¹⁸⁹⁵ Diligentia a ici le sens tardif d'« affection », « amour », « sympathie » (voir Symm. epist. 1, 37 et passim). Ennode explore ici le champ lexical de l'amicitia épistolaire (diligentia, affectio, caritas, amicitia, pectus). La recherche de la uariatio lexicale apparaît dans la richesse et la diversité du vocabulaire : voir par exemple l'expression de l'échange épistolaire (scriptio, epistularis confabulatio, clauis sermonis, paginale commercium, litteraria communio, religio dirigendae paginae), de la parole (confabulatio, uox, ora, lingua), du silence (muta, taciturnitas) et de la hauteur (culmen, celsitudo, fastigia).

l'ingratitude. L'amitié qui ne jaillit pas en paroles déprécie ce qui fait son plaisir¹⁸⁹⁷. Il est bon que le sanctuaire du cœur se laisse ouvrir par la clef d'un entretien. Rendu déjà plus fort par votre estime, selon les ressources de mon talent, je vous ai dédié ces offrandes¹⁸⁹⁸ du commerce épistolaire par lesquelles je m'arroge de revendiquer le mérite d'être le plus aimant des deux. Car personne ne tend ses lèvres au verrou du silence s'il se garde d'oublier le pacte décidé¹⁸⁹⁹ et s'il n'est pas privé de la parole qui dévoile la pensée¹⁹⁰⁰.

2. J'occupe donc la première place dans notre échange de lettres et je mérite d'être honoré davantage, car je suis le premier à révéler mon ardent désir par le témoignage de la parole¹⁹⁰¹. Voilà ma religion¹⁹⁰² de l'échange épistolaire ! Je l'ai exposée sans voile. C'est à vous qu'il appartient d'encourager en moi ce que vous avez déjà reçu, pour éviter que les jugements de votre haute personnalité, si vous me laissez à terre, ne subissent la critique. Car il expose son avis à la censure celui qui ne justifie pas le parti qu'il a choisi. 3. Mon cher Seigneur, en vous exprimant avec un plein respect l'hommage de mes salutations, je prie Dieu de multiplier autour de vous les fruits¹⁹⁰³ de ses bienfaits parce que la seule estimation pleine et entière de mes avantages, c'est de voir votre Grandeur élevée aux sommets qui lui sont dus.

¹⁸⁹⁶ Cette succession de maximes a suscité l'intérêt de nombreux compilateurs médiévaux (voir commentaire, chapitre 8, p. 254, note 181 et notre annexe « Les Sentences d'Ennode », p. 423-428).

¹⁸⁹⁷ Divinité particulière à chaque homme, le *genius* partageait sa destinée, ses moments de joie et ses tristesses. C'est pourquoi on le rencontre souvent comme un synonyme des expériences vécues et en particulier du « plaisir » (voir Pers. 5, 151 : *indulgere genio* : « se livrer à son plaisir » ; Plaut. Persa 263 : *genio suo multa bona facere*, « se donner du bon temps » ; Plaut. Aul. 724 : *genium suum defraudare*, « se priver de tout plaisir »). Toutefois, *genius* pourrait être employé ici dans un sens plus générique et désigner ce qui fait qu'un homme est ce qu'il est, c'est-à-dire « sa nature », « sa personnalité », « son propre génie ». Il faudrait traduire alors : « L'amitié qui ne jaillit pas en paroles déprécie ce qui fait sa nature ».

¹⁸⁹⁸ Voir epist. 2, 24, 3 à Faustus : *tabellaria oblatio*. Il s'agit en réalité des premières « offrandes », des prémices d'un commerce épistolaire destiné à se développer.

¹⁸⁹⁹ Voir epist. 2, 18, 2 à Jean : « il vous appartient (...) de préserver la concorde promise ».

¹⁹⁰⁰ La parole franche (*loquella*) s'oppose à l'éloquence trompeuse (*facundia*) qui est complice de la méchanceté : voir epist. 2, 17 à Constantius : « je n'ai jamais pensé qu'une éloquence (*facundiam*), qui se fait l'aide de la méchanceté, eût plus de prix que la franchise qui exprime sans fard le secret de la pensée ».

¹⁹⁰¹ Ennode se présente souvent comme celui qui prend l'initiative des correspondances (voir epist. 2, 4 à Olybrius : « j'estime que les prémices de notre relation ont atteint la réalisation de la concorde mais, alors que les fruits de notre sympathie mûrissent et se parent d'un nouvel éclat, je n'ai pu m'empêcher d'entamer un entretien puisqu'il commet une faute celui qui, lorsqu'il se trouve dans le voisinage, n'a pas voulu commencer le premier »).

¹⁹⁰² *Religio, libamenta, communio*... : cette épître manifeste plus que jamais la « contamination » du style épistolaire par le vocabulaire religieux qui aboutit à faire des correspondances un devoir sacré : voir epist. 2, 24 *religionem meritorum, gratiae fructus, tabellaria oblatio* ; voir epist. 1, 19 ; 2, 1 ; 3, 10 : *amicitiarum religio*.

¹⁹⁰³ L'expression *beneficiorum incrementa multiplicare* (mot à mot : « multiplier les croissances des bienfaits ») est redondante. Elle donne l'impression d'une surabondance de grâces. Mais le terme *incrementum* peut aussi avoir le sens de « production », de « progéniture » (voir Verg. ecl. 4, 49 : *cara deum soboles, magnum louis incrementum*, « cher rejeton des dieux, grand prolongement de Jupiter ! », trad. E. de Saint-Denis). C'est pourquoi nous traduisons *incrementa* par « fruits ».

XXVII. – Honorato Ennodius

1. In¹⁹⁰⁴ uicinitate uos degere moderna scriptione signastis, iungentes ad dispendia gaudiorum statum uestrae ualetudinis inminutum. Non nego, sic mereor, ut semper mihi cum dulcibus amara socientur. Hactenus uos Rauennatibus occupatos excubiis aduersa tenuerunt, unde quia laxari contigit, corporalis in uobis est labefactata substantia, ne in totum liceret optata promereri. 2. Quam dura est humanarum rerum condicio, quae quotiens desiderii aliquo sapore responderit, mox et in foribus concessa permutat. Expauit tamen calumniam, quam oratoria et nimis daedala prouisione litteris indidisti, ut iniuncta pro utilitate tua nolle me credas, si efficere non potuisses signauro. O artificis ingenii secretum, quod plus commoditati prospicit quam de amore confidat ! Deus testis est me tibi non negaturum esse quod ualeo. 3. Tu Deum roga, ut actionem meam infeliciam quas diligis litterarum non patiatur calamitatibus inpediri. Nihil enim est, quod magis pro obice metuum actionis inpositae, quam illud, quod noui, accipere scholasticum nil mereri. Confer magis ingenium tuum ad squalentia iura, per quae quidquid scabrida poposcit lingualingua, mox¹⁹⁰⁵ meruit aut, si non meruit, mox auulsit. 4. Domine, salutationis gratiam soluens spero, ut effusis laborem meum precibus iuues, quia, cum non habeam docti aut eruditi meritum, saepe in causis sustineo fata perfecti.

27. – Ennode à Honorat

Unique lettre à Honorat¹⁹⁰⁶, un avocat qui occupait une charge à Ravenne et qui est de passage en Ligurie : Ennode est bien triste d'apprendre que la maladie lui a fait perdre ses fonctions à Ravenne. La condition humaine est bien amère ! Mais pourquoi reproche-t-il à Ennode de ne pas lui rendre service ? Qu'il s'occupe donc de ses affaires juridiques et qu'il garde ses accusations pour lui !

1. Vous m'avez signalé dans un récent courrier que vous vous trouviez dans le voisinage, ajoutant au grand dam de ma satisfaction que votre bonne santé était amoindrie. Je ne refuse pas – c'est ce que je mérite – que pour moi, l'amer soit toujours associé au doux

¹⁹⁰⁷ . Jusqu'à présent des affaires pénibles vous ont retenu occupé à remplir votre fonction

¹⁹⁰⁴ XXVII. 1. ut BE,edd. : ut V^{sl} T^{sl} om. DCPT¹, bet LA || socientur BVLDAE,edd. : -ciantur CPsentientur T || rauenatibus codd.,edd. : -nantibus L || 2. responderit codd.,edd. : -deret B || artificis codd.,edd. : -ces B || 3. diligis B,Hart.Vog. : -git codd.,bSirm. || mereri codd.,edd. : mereri ingenium D.

¹⁹⁰⁵ 4. saepe BV¹ LA,edd. : spe DCP,b || fata BVDAT,Hart.Vog. : facta fata CP,b facta L,Sirm.

¹⁹⁰⁶ *Peut-être originaire de Spolète, frère cadet de Decoratus. Cette épître indique qu'il fut avocat ou du moins juriste et occupa des fonctions à la cour de Ravenne. Elle précise qu'il quitta ses fonctions pour des raisons de santé. Il devint questeur du Palais en 524-525 (voir PLRE, « Honoratus 2 », p. 567-568).*

¹⁹⁰⁷ Sur cette expression d'origine proverbiale, voir Otto, p. 217-216. Elle est fréquemment employée dans la comédie (voir Plaut. Pseud. 63, *dulce amarumque una nunc misces mihi* ; Pseud., 694, *dulcia amara apud te sum elocutus omnia* ; Truc., 345, *dulce atque amarum quid sit ex pecunia*. voir aussi Auson. epist. 12 à Symmaque (= Symm. epist. 1, 32, 1) : *fel cum melle misceri non conuenit*.

à Ravenne¹⁹⁰⁸. Parce qu'il vous a été donné de vous en délivrer, votre solidité physique a été ébranlée pour qu'il ne fût pas entièrement permis d'obtenir ce que vous souhaitez. 2. Qu'elle est pénible la condition humaine qui, chaque fois qu'elle a répondu à nos désirs avec quelque saveur, renverse bientôt ce qu'elle vient à peine¹⁹⁰⁹ de concéder¹⁹¹⁰ !

Toutefois, j'ai redouté la calomnie que tu as insinuée dans ta lettre avec une précaution oratoire et par trop ingénieuse, en croyant que je me refuse à ce que tu m'as enjoint pour ton service si j'indique que je n'ai pu le réaliser. Ô mystère d'un esprit habile qui regarde davantage à son intérêt qu'il ne se fie à l'affection ! Dieu m'est témoin que je ne te refuserai pas ce que j'ai le pouvoir de faire. 3. Quant à toi, demande à Dieu de ne pas souffrir que mon action¹⁹¹¹ soit entravée par les ravages des lettres stériles¹⁹¹² que tu affectionnes. Car l'obstacle que je redoute le plus, quand on m'a donné la charge d'une intervention, c'est de mériter – ce dont j'ai fait l'expérience – de ne rien recevoir qui ait une valeur rhétorique. Consacre plutôt ton talent aux arides travaux juridiques dans lesquels tout ce qu'a réclamé¹⁹¹³ une langue rocailleuse est vite obtenu ou, sinon obtenu, du moins vite extorqué¹⁹¹³. 4. Seigneur, en te rendant l'hommage de mes salutations, j'espère que tu soutiens mes efforts par l'effusion de tes prières parce que, alors que je n'ai pas le mérite d'un savant ou d'un érudit¹⁹¹⁴, j'assume souvent, dans les procès, le rôle d'un parfait avocat.

XXVIII. – Avieno Ennodius

1. Deo¹⁹¹⁵ gratias, quod principe loco ponendum est, qui magnitudinem tuam, quae a me erant offerenda, fecit exigere. Dedisti pretium garrulitati, quam uix hactenus intra

¹⁹⁰⁸ Le terme *excubiae* ne signifie pas qu'Honorat exerçait une fonction de garde ou de sentinelle. Il désigne plus largement un service, une charge au palais (voir Cassiod. uar. 5, 41, 5).

¹⁹⁰⁹ « Même sur le seuil », « juste sur le pas de la porte » : cette expression semble d'origine proverbiale.

¹⁹¹⁰ Cette considération générale sur « la condition humaine » constitue une maxime que l'on retrouve dans les florilèges médiévaux destinés à l'*aedificatio sui* sous le titre d'*exhortationes morales*.

¹⁹¹¹ *Actio* désigne une « action en justice » : Ennode était, semble-t-il, chargé de plaider comme un avocat, soit dans des affaires ecclésiastiques soit pour des amis.

¹⁹¹² *Calamitas* (les ravages infligés à la récolte) et *infelix* (infécond, stérile) filent une discrète métaphore agraire.

¹⁹¹³ Ennode distingue la recherche du bien (la morale) et les activités juridiques (le droit). Cette opposition se caractérise par deux éloquences distinctes : la morale s'exprime à travers la rhétorique enseignée à l'école (*scholasticum*) alors que le droit emprunte la langue habile et technique pratiquée par les avocats (*daedala, squalentia iura, scabrida lingua*). Le rapport entre l'enseignement de la rhétorique et la recherche du bien est un lieu commun de l'éloquence antique (voir Quint. inst. 12, 1 : *non posse oratorem esse nisi uirum bonum*).

¹⁹¹⁴ Le terme *perfectus* implique ici une signification morale (voir Deut. 18, 13 : *estote (...) perfecti, sicut et Pater uester caelestis perfectus est*). Au contraire de l'avocat qui recherche à tout prix la victoire, Ennode se présente ainsi comme un homme avide de vertu et se range, non sans orgueil, parmi les *perfecti*. L'expression *in causis*, qui désigne des « procès », semble révéler, comme *actio* un peu plus haut, qu'Ennode exerçait en quelque sorte une charge d'« avocat », pour la défense des intérêts de l'Église ou, comme ici, de ses amis.

¹⁹¹⁵ XXVIII. 1. principe *BT* ², *Hart. Vog.* : -cipis *ceff.* || quam uix *codd., edd.* : quamuis *D* || inusitata *codd., edd.* : inusitata instituta *Ain usitata coni. Hart.* || iussisti *codd., edd.* : -tis *L* || commendasti *codd., edd.* : commodasti *coni. Hart.*

uerecundum penetrare continui. Eliciti utor stili genio, quem duriter ab inportuna scriptione reuocauit. Meritum coactae uocis inusitata loquacitate possideo. Nam postquam me iussisti paginas destinare, animo meo, quod tacueram, commendasti. **2.** Euge, frons diu prodiga, aliquando mihi contigit ad affectionis copiam sine tui dispendio peruenire. Discamus non odisse quod adiuuat. Silentii gratia fecit, ut te libera iam loquamur : Expectantur a nobis saepe fastidita conloquia. Non ibo longius. Adseritur, ut uideo, linguae officium raritate sermonum. In qua parte non clauda laetitiae meae fidesfides est, sententia nostra ueri adstipulatione fulcitur. **3.** Ecce ille, qui doctorum epistolas grauidi dotatas¹⁹¹⁶ messe conloquii summis labiis uix libabat, tabellae nostrae culmos non dedignatur accipere. Gemina, pudor, mihi hilaritate profuisti, cum tu in statione certus es et cum frequenter contempti desiderantur affatus. Facta est ecce melior eius sententia, quem amamus. Nobis ergo uerecundia, consuli nostro emendatione prospeximus. **4.** Sed ne in longum procedat pagina transcendens terminos praefinitos et loquendo multa quod tacuimus demonstramus non fuisse consilii, uale, mi domine, et amantes tui hac communione dignare, quia praecelsi honorum tuorum apices haec sola recipiunt augmenta, quae de humilitate nascuntur.

28. – Ennode à Avienus

Première lettre à Avienus¹⁹¹⁷, le fils de Basilius : Ennode est extrêmement touché par le souhait d'Avienus de recevoir une lettre de lui. Quelle récompense pour un homme dont on (=Avienus ?) a si souvent méprisé le style ! Le silence épistolaire d'Ennode aurait-il des vertus ? Notre cher consul en tirera peut-être une leçon de style... et d'humilité.

1. Rendons grâce à Dieu – il faut commencer par là – Lui qui a inspiré à ta Grandeur d'exiger de moi ce que je devais offrir. Tu as donné du prix à mes bavardages que j'ai eu tant de mal à contenir jusqu'à présent dans la modestie de mon for intérieur¹⁹¹⁸. J'use du génie d'un style¹⁹¹⁹ qu'on a sollicité¹⁹²⁰ et auquel j'avais durement interdit tout écrit importun. Pour n'avoir pas usé du bavardage, je possède le mérite d'avoir retenu ma parole. En effet, depuis que tu m'as ordonné de t'adresser des lettres, tu as donné, à mes yeux, de la valeur à ce que j'avais tu¹⁹²¹. **2.** Bravo¹⁹²², front longtemps prodigue de paroles !, voilà

¹⁹¹⁶ 2. fides *codd.,edd.* : -dis B || nostra *BVLAECP,edd.* : uestra DT || 3. grauidi *codd.,edd.* : grandi *Sirm.* || culmos *codd.,edd.* : -mus B || 4. amantes *B,edd.* : -tis *codd.,b* || augmenta *codd.,edd.* : argumenta b.

¹⁹¹⁷ Avienus est le fils de Basilius, le chef de la famille des Decii qui fut consul en 480, préfet du prétoire en 483 et auteur de la fameuse *scriptura promulgata* la même année. Avienus (cos. 501) est le frère d'Albinus (cos. 493), de Theodorus (cos. 505) et d'Inportunus (cos. 509). Il ne doit pas être confondu avec l'autre Avienus, le fils de Faustus, qui était un proche d'Ennode et qui fut consul en 502. Ennode n'écrit que deux lettres au fils de Basilius : *epist.* 2, 28 et *epist.* 3, 8. (voir PLRE, « Fl. Avienus iunior 3 », p. 193).

¹⁹¹⁸ Mot à mot : « le sanctuaire de ma modestie ».

¹⁹¹⁹ *Genius stili* : « le génie de mon style », c'est-à-dire « de mon style personnel ».

¹⁹²⁰ Le terme *eliciti* (du verbe *elicere* « attirer ») contient peut-être une référence discrète à « Jupiter Elicius ». Ennode exprimerait ainsi la manière insistante avec laquelle sa lettre a été sollicitée mais aussi l'ardeur renaissante de son style. Un autel aurait été consacré à *Iuppiter Elicius* sur l'Aventin après que Numa eut tenté de contraindre Faunus et Picus à lui révéler le moyen d'« attirer » Jupiter afin de connaître le rite permettant de conjurer la foudre (voir *Ov. fast.* 3, 328 ; *Liv.* 1, 20, 7).

¹⁹²¹ Autre traduction possible pour *quod tacueram* : « le fait d'avoir gardé le silence ».

qu'enfin j'ai réussi à gagner une affection profonde sans te porter préjudice. Apprenons à ne pas détester ce qui nous est utile. La reconnaissance qu'inspire le silence¹⁹²³ a fait que nous parlions désormais le front libre¹⁹²⁴. On attend de nous des entretiens qui ont souvent été dédaignés. Mais je n'irai pas plus loin¹⁹²⁵. À ce que je vois, la rareté des entretiens renforce les bons offices du langage. Et de ce point de vue, rien ne cloche dans la confiance que m'inspire ma joie : notre opinion est confortée par le témoignage de la vérité.¹⁹²⁶

3. Voici que celui qui goûtait à peine du bout des lèvres¹⁹²⁶ les lettres des savants, pourtant dotées d'une riche moisson d'entretien, ne juge pas indigne de recevoir les chaumes de nos tablettes. Ô toi, modestie, tu as été pour moi une double cause de joie, quand toi, tu restes déterminée à ton poste et quand mes propos, souvent méprisés, sont à présent désirés. Voici que l'opinion de celui que nous aimons est devenue plus favorable. Nous avons donc veillé sur nous par la discrétion et sur notre consul par la correction¹⁹²⁷. 4. Mais de peur que ma lettre ne traîne en longueur et n'outrepasse les limites préalablement établies et qu'en parlant beaucoup, nous ne démontrions pas que notre silence n'était pas signe de sagesse, je te salue, mon cher Seigneur, et je te prie de juger ceux qui t'aiment dignes d'une telle communion, parce que les très hautes distinctions de tes charges n'admettent que les progrès qui naissent de l'humilité.

Annexes

I. Planches de manuscrits

¹⁹²² Cette interjection grecque est une réminiscence de la *fabula palliata* : voir Plaut. Trin. 705.

¹⁹²³ L'éloge du silence épistolaire, exceptionnel dans la *Correspondance*, n'est pas sans ironie. Ennode feint ici de s'étonner du changement d'opinion d'Avienus à son égard. Pourquoi demander à Ennode une lettre après avoir méprisé son style ? L'ironie de cette lettre est renforcée par une réminiscence de la comédie ancienne (voir note 5). En outre, cet exercice littéraire confine à la virtuosité stylistique. Ennode cherche visiblement à éblouir son lecteur et à lui donner, au passage, une leçon de style. Notons par exemple le souci de la *uariatio* lexicale : l'expression *expectantur saepe fastidita conloquia* est ainsi répétée à travers des synonymes *desiderantur frequenter contempti affatus*. Signalons aussi un jeu de répétition sur certains mots (*ecce, sententia, uerecundum, conloquium, pagina, amare, dignare*) et une exploration du champ lexical de la parole qui surprend quelque peu dans un éloge du silence (*uox, garrulitas, loquacitas, affatus, conloquium, sermones, sententia*).

¹⁹²⁴ La traduction de *te* pose problème : une première interprétation consiste à comprendre *libera* comme un accusatif neutre adverbial (« librement ») et à faire de *te* un complément d'objet direct du verbe *loquamur*. L'emploi transitif du verbe *loqui* est en effet attesté dans la langue classique (voir Cat. orat. 247 : *seditiosa uerba loqui*). Il faudrait alors traduire : « nous n'avons librement que toi à la bouche », c'est-à-dire « nous parlons sans cesse de toi ». Mais nous avons privilégié une tout autre construction : *te* reprend *frons* et forme avec *libera* un ablatif absolu qui signifie « avec un front libre [de honte] ».

¹⁹²⁵ Symm. epist. 7, 9 : *sed de his non ibo longius*.

¹⁹²⁶ Sur cette expression proverbiale, voir Otto, p. 181-2 : voir par exemple Cic. *nat. deor.* 1, 8, 20 : *primis labris gustasse*.

¹⁹²⁷ Cette formule dense contient des allusions énigmatiques que la traduction ne parvient pas à éclaircir.

Insuper ad hanc partem secludas bene
 monitione impetrare quod iudicet. Sic
 si ex plura ratione facit iudicandi una
 se ratione dicitur consideratione opposita.
 Relatione consilii. Pars quaedam probata
 est. Et si plures sequas non offendat.
 Sequitur ex amoniam in amoniam effectus
 opert. **S**icutus magister est. quodlibet
 quod amoniam doctrinae. **D**icuntur
 uocis eorum in uigra. Et quod non uellit
 propter amoniam est probatus. **H**ypomus
 tanquam debet edicere possessione de

IN MONITUS IOHANNI

QUAE SCELAM QUAE R
 uerbit in ista ratione non possit
 amoniam liqueret plenera placida
 oratione dicitur. **D**issermonis quibam
 in ten loquela de opulof. **R**ecita diligens
 ferat. **S**icutus adificom fabricat ueru
 anam expendit. **P**elagus caudimaf
 quod aqua simulabat. **E**loquidemon
 strabit. **D**icuntur inquitur tot sensus di
 uel lingua dicitur cum uo uerit. **S**unt
 uebetia. **C**urru uel uel uel. **F**uauit
 uel fundum. **E**quaq; fuerat uerbo
 imaginibus purgare speciem. **U**erba dicitur
 leuauerit obseruac. **T**onere referre potie
 quasi fronte tener in finibus dicitur una
 nonum pompam se fugat uel de posere

Affectio. **E**st uerba stant. dum pudente
 pariter seculo dicit perognam oratione
 midimem. **A**gata habet agnitas. quod nobi
 lu rudimenta facit diuina quoniam
 ai est uel se comit conseruati. **E**st uel
 non agnitas mea coquado querit. **R**edigi
 oniam non parantur. **C**onplectat. **D**ile
 gentia peccat. **L**udo. quod ignitae p fudum
 rularat. **L**uce dicitur. **T**u bipos. **S**ec
 pcedit. **Q**uam opinionem mea blandis
 doctores accendit. **E**gonocia fuerit
 meo. **E**linon fugio nouam quae stant uer
Craus hancis pccat. **A**liens gratie com
 missa creditur. **Q**uam quoniam in crimis
 transeu. **Q**ui uult de capere confidentem
 gaudia uerba de uerba. **E**pistolae sillo
 doctibus alim plecta. **D**um nouitate se fuit
 monitaf. **S**eruatate sermonis. **E**uclerit
 dicitur p p p p p uel diuinos in uel loquim

IOHANNI COMMUNE

Sicutus quod quod uerbum desideris. **S**on
 uerba p uel uel amoniam emulari
Iohanni **C**omune
 uel p uel uel. **U**el quod uel ad uel uel
 polica am uel uel uel uel uel uel uel
 ad uel uel. **Q**uod uel uel uel uel uel uel
 super uel uel uel uel uel uel uel uel uel
 non uel uel uel uel uel uel uel uel uel
 uel uel uel uel uel uel uel uel uel uel
Sicutus quod uel uel uel uel uel uel uel uel

Pl. 2.Vatican, Biblioteca Apostolica, Lat. 3803, fin IX^e s., fol. 5^r (epist. 1, 1).

50

meo respectio ne frustramur. Nolo litteras maiori oburgatione
felle comple. Sufficit tristibus stricte narans. In eo adhuc
animus meus quo magnitudinem tuam dulcedentem moui.
ut plerumque statu. Et tunc est si tempus mala contempnatis. p.
nullam suam concordiam. Salve mi domine. Amante
na releua communi sine finis. sedendo delectas dolere
q. uideat amicos p. seipsum abstinentiam contigisse.
bundo gaudio. nec clauda.
tenete meo fides est. sed aliquid per diabolicam inspiratio
nem nati carum. ut tu qui te nunc tunc
nem omnium praelisti triumpho honore gaudere. Non est
u uideo effera. ligura nobilitatem parienti. nec in dem.
porum. oritur deponit. Inimicum uicis adhuc. uti
nib; nutrit incendium. In cuius famillis ultra tunc in
ma non moritur nec hostis curam ignis optum. Quod tunc
ne uelut ex hausta cessaret. dum episcopo uere frontem alie.
ms fuscata p. thugis sollicitus tunc uideat aspiciat. on.
re parentis amonuit. qui cum carum pignus ad bella tunc
mittit. Nec de ex ploca esse panem tunc securus ad incen
ta sollicitudinem triumpho filii nunc ne quiet. p. ex p.
ta metuit felicitatem. e formidinem inuoluit affecto. Qua
ignara cautionis e ment inuoluita uideat. in acie amor.
laudis. salutis oblimo. tropha gust. abdicat ipat lu.
eis affectum. Sapere uere illos tunc possit. qui de offensa
b. uentura bona nulla didicunt. Semp ad gloriam u
gratur. q. de incolumitatis p. e cura uideat. S; michi
in p. sententiam. sup. sedentium e. huiusmodi septone.

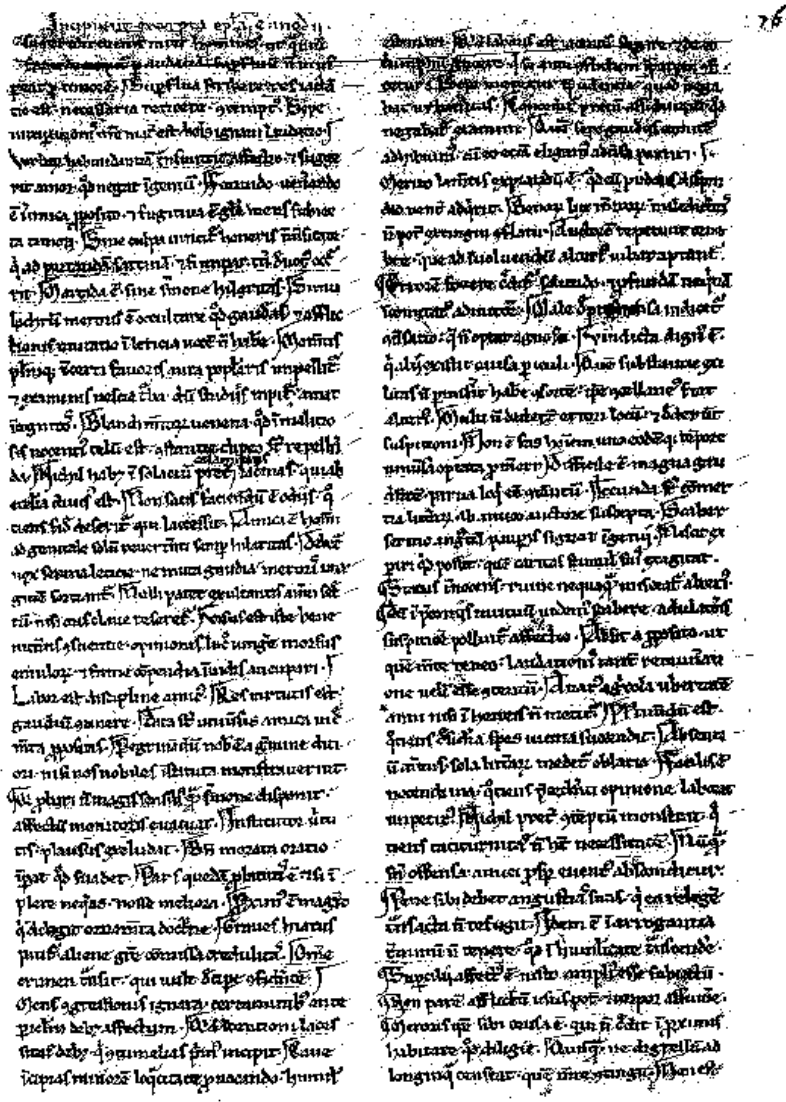
Pl. 3. León, Biblioteca de la Catedral, 33, XII^e s., fol. 50^r (epist. 2, 18-19).

regnum. Et tunc me uos gladius p[er]fidioru[m]. qui mactat ecclesie membra mactat. et
 ad celestem gloriam sana p[er]ducit. Quos h[ab]et t[em]p[or]e multas certamen ostendit. Qui
 triumphum merentur p[ro] bella cognoscuntur. Hodie mecum q[ui] pontificalis
 a nob[is] ap[er]it insulas abstrulim[us]. Nobis e[st] sacerdos ille ut hostia. qui si tam
 honorib[us] consuevit gaudere q[ua]m uirtus. Quia se confessio[n]is p[ro]mita. q[ui] nu
 merat multa dignitat[is]. Ad illa pl[ur]iq[ue] minor[um] imp[er]sonat. fauor bu
 manus ad d[omi]n[u]m ista n[on] gra sup[er]na n[on] t[em]p[or]e. Ipe em[en]t in uob[is] r[ati]o pugnauit r
 uitte que fides inuenit. r me hominu[m] tota locan. pl[ur]is non e[st] opus fer
 uorem. in uob[is] celestem animare colloquit. h[ab]et incrementa sua diuine
 dicit in c[on]dicionem. Nec opus e[st] eos in p[ro]p[ri]o tam pot[er]os attolli laudib[us]
 qui sine monito inueniunt. Grauar[um] uisitam xpian[am]. q[ui] ad ad h[er]e blan
 timenta p[ro]u[er]b[ia]. Res quod uicinis e[st] q[ui]m fecisti. s[ed] p[ro]m[iss]i summi restitucio[n]e
 sup[er]anda. Q[ui] t[ame]n dicit ad h[er]e n[on] dicit l[ic]et sp[irit]u beatoru[m] marty
 rum. n[on] r[ati]o b[e]n[e]dictionem postulat fidelib[us] si negamus. Accipite u[er]ba
 da pacifica in uictoria[m] uictoria[m] martyru[m]. q[ui] r[ati]o u[er]ba in h[er]e in p[ro]p[ri]o r[ati]o
 tu agnouit. h[ab]et u[er]ba confessionis multa consumat. dabit d[omi]n[u]s ip[s]i pl[ur]i
 erit reducere ecclesie quietem. ut memorem q[ui]m inducet. ad u[er]ba pacis
 uoluntate consolatur.

Celestis dispensatione misit uno t[em]p[or]e in sonis lupiano refusus e[st] n[ost]ris
 affectus. I gemine copula neccitudinis p[ro]gnantem recipere inu[er]it p[er]
 inter ualla pietatem. Reuertit u[er]o dilectionem q[ui]a pauca u[er]ba obitum b[e]n[e]d
 h[er]e l[ic]et r[ati]o. N[ost]ri amorem q[ui] de q[ui]dam sepulchra surgentem. In au
 sp[er]ato nob[is] in uoluntate u[er]ba n[ost]ri accessit audire. qua[m] credebat
 p[ro] contemptum n[ost]ri inuenit h[er]e complese. Dedi u[er]ba dolorem studos
 n[on] amant[is] que te innocenter faciant in gessu. s[ed] cep[er]at ista si p[er] se resp
 ciantur asp[er]a e[st]. Salua e[st] g[ra]m p[ro]mittant. queso ut me meminis. q[ui] p[er]ces
 tuat t[em]p[or]e u[er]ba filium. r uoc[em] p[ro]fessi. Ante em[en]t q[ui]d debuiss[et]m[us] confid[er]u[m] q[ui]
 q[ui]d uelles agnossem. Tu d[omi]n[u]m religione pl[ur]a. r p[ro]u[er]b[ia] t[em]p[or]e nos assiduitate co
 pone. Qui intentionem meam in eius p[ro]fatu[m] r condit secreta respicit ut q[ui] ego
 labore pollucem. ille p[ro]fiteri auxilio. Quid em[en]t p[ro]fiteri u[er]ba illi p[ro] quo
 q[ui]ntum poposcit pl[ur]is inuenit. obstatum salone impendit suppl[em]t. ut
 atq[ue] me releuandum ducit assam[us]. cu[m] me[m]eris t[em]p[or]e nullum
 p[ro]ter ons solatia potest. e[st] subsidium.

Nemo p[ro]p[ri]am pompa eloqu[en]tione cond[em]nat. si sp[er]andum cu[m] pudore
 dicit e[st] q[ui] sequitur. Sui impugnat[or] e[st] q[ui] q[ui]s elucub[er]at serm[on]ibus
 lingue autem p[ro]fiteri actiua. Igo t[ame]n in epl[is] magnitudinis u[er]ba dilig[en]tia

Pl. 4. Londres, British Libr. Royal 8 E. IV, XII/XIII^e s., fol. 15^r (epist. 2, 14-17).



Pl. 5. Vatican, Biblioteca Apostolica, Reg. Lat. 1575, XII/XIII^e s., fol. 76^r (*Florilegium Angelicum*).

II. Sentences d'Ennode dans les florilèges médiévaux. L'exemple du *Florilegium Angelicum* (XII^e s.)

Nous avons pu constater que les témoins partiels (florilèges, recueils de sentences...) étaient des supports essentiels de la transmission et de l'utilisation de l'œuvre d'Ennode au Moyen Âge. C'est pourquoi nous avons jugé utile de donner en annexe un exemple de florilège contenant des *excerptades* épîtres. Nous avons choisi l'une des trois copies complètes du *Florilegium Angelicum*¹⁹²⁸ (codex Vatican, Biblioteca Apostolica, Reg. Lat. 1575, XII/XIII^e s., fols. 63^r-100^v). Ce florilège recueille en particulier des extraits d'épîtres de Sidoine Apollinaire, d'Ennode, de Pline et de Sénèque. Les extraits d'Ennode (folios

¹⁹²⁸ Voir R. H. et M. A. Rouse, « The *Florilegium Angelicum*. Its Origin, Content and Influence », p. 68 : Vatican, Biblioteca Apostolica, Lat. 3087, fin XIII^e s. ; Vatican, Biblioteca Apostolica, Reg. Lat. 1575, XII/XIII^e s. ; Florence, Biblioteca Laurenziana, Strozzii 75, XII^e s.

76^r-78^r : voir planche 5, p. 422) sont introduits par le titre « *incipiunt excerpta epistularum sancti ennodii* ». Nous avons retranscrit la totalité des sentences tirées des livres I et II des *Épîtres* auxquelles se mêlent des extraits d'autres œuvres (*dictiones, carmina, opuscula*). La somme des emprunts révèle que la *Correspondance* constituait, pour les compilateurs, le « réservoir » le plus riche de sentences. Nous avons respecté l'orthographe du florilège (par exemple, e pour ae) et indiqué en gras les principales différences avec le texte de notre édition. Il s'agit moins de variantes à proprement parler que de réécritures destinées à simplifier le style ou à adapter les sentences aux besoins du florilège.

Incipiunt excerpta epistularum sancti ennodii

Dict. 1 : *Vsu rerum euenit inter homines, ut quantum fame decerpitur per audaciam, superfluum non minus pereat per timorem. / Superflua scribere, res iactantie est ; necessaria reticere, contemptus. / Sepe uituperationis mater est, hominis ignaui laudatio. / Verborum abundantiam transmittit affectio, et suggerit amor, quod negat ingenium. / Formido uenerando et inimica proposito ; fugitiua est gloriae mens subiecta timori. / Sine culpa uincitur oneris immensitate, qui ad portandam sarcinam etsi impar, tamen deuotus occurrit. / Marcida est sine sermone hilaritas. / Simulachrum meroris est occultare quod gaudeas, et afflictionis imitatio in laetitia uocem non habere. / Momentis enim plerumque incerti fauoris aura popularis impellitur, et examinis nescia turba, dum studiis rapitur, amat incognitos. / Blandimentorum uenena quod in malitiosis nocentius telum est, constantie clipeo sunt repellenda. / Nihil habet in solacium preter calamitatis lacrymas, qui ab ecclesia diuisus est. / Non satisfaciendum est odiis, quotiens fide deseritur qui lacessit.*

Carm. 1, 6 : *Amica est homini ad genitale solum reuertenti semper hilaritas. / Debetur uox serena letitiae ne muta gaudia meroris imaginem sortiantur. / Nulli patet exultantis animi secretum, nisi oris clauae reseratur. / Visus iste est bene nitentis conscientiae, opinionis lucro iungere morsus emulorum, et fame compendia inuidis aucupari. / Labor est discipline amicus est. / Res uirtutis est, gaudium continere.*

Dict. 7 : *Data sunt uniuersis amica incrementa propositis. / Peregrinandum nobis est a germine ditiori, nisi nos nobiles instituta monstraerint. / Qui probari non magis sensibus quam sermone disponit, affectum monitoris euacuat. / Institutor uirtutis plausus excludat. / Bene morata oratio imperat quod suadet. / Pars quedam probitatis est, si implere nequeas, nosse meliora. / Proximus magistro qui diligit ornamenta doctrinae.*

Epist. 1, 1 : *Graues hiatus patitur aliene gratiae commissa credulitas. / Omne crimen transit **qui uult** decipere confidentem.*

Epist. 1, 2 : *Mens congressionis ignara certaminibus ante periculum debet affectum. / Quid intentioni lacessitus deberet qui contumelias primus incipit. / Caue **[ne]** incipias minorem loquacitate prouocando humilis estimari. / Quid laboris est iacentem **[in ea parte]** superare et de eo triumphum ducere, qui se ante conflictum imparem confitetur.*

Epist. 1, 3 : **Sepe** meretur impudentia : quod negabat urbanitas. / Conceditur precum assiduitati quod negabatur examini. / Quem sepe gaudiis comitem adhibuistis, cum eo etiam eligamus aduersa partire.

Epist. 1, 4 : *Merito lamentis expiandum est, quod cum pudoris dispendio uenter acquirit.*

Opusc. 7 : *Bonorum lux meritorum maledicentis non potest extinguere conflatu. / Auctorem repetunt tenebrae, quae ad inuoluendum alterius iubar aptantur. / Errorem fouere creditur solitudo, et profundam nequitiam incommittitur admittere. / Male deprehensa iudicetur conuersatio, quae non optat agnoscere. / Vindicta dignus est, qui alii existit causa periculi. /*

Quem substantiae exilitas non permiserit habere consortem, ipse concellaneus fiat alterius. / Multi non dederunt errori locum et dederunt suspicioni.

Epist. 1, 5 : **Non est fas** hominem uno eodemque tempore uniuersa optata promereri ? / Difficile est magna gaudentem parua loqui esse contentum.

Epist. 1, 8 : *locunda sunt commercia litterarum ab amico auctore suscepta . / Scaber sermo angustiam pauperis signat ingenii. / Nescit experiri quid possit, quem caritas stimulis suis exagitat.*

Epist. 1, 9 : *Status innocens ruine nequaquam misceatur alterius.*

Epist. 1, 10 : *Dum in preconiis mutuam uidemur scabere, adulationis suspitione polluat affectio. / Absit a proposito ut quem mente teneo laudationis tantum remuneratione uelim esse contentum . / Auarus agricola ubertatem anni nisi in horreis non metitur. / Plus timendum est, quotiens desideria spes uicina succendit.*

Epist. 1, 11 : **Absentii** animis sola litterarum medetur oblatio.

Epist. 1, 7 : *Facilis est nocendi uia, quotiens precedenti opinione laborat imperitus .*

Epist. 1, 12 : *Nichil preter contemptum monstrat, quotiens taciturnitas non habet necessitatem.*

Epist. 1, 13 : *Numquam sine offensa amici prosper euentus absconditur.*

Epist. 1, 14 : *Pene sibi debet angustias suas qui ea relegere transacta non refugit.*

Epist. 1, 15 : *Idem est in arrogantia terminum non tenere quod in humilitate transcendere. / Supercilii affectus est iusto amplius esse subiectum. / Non parem afflictum usus potest et torpor assumere.*

Epist. 1, 17 : *Meroris ipse sibi causa est, qui non credit in proximis habitare quod diligit. / Quisquamne disgressum ad longinqua censeat quem mente contingit ?*

Epist. 1, 18 : *non est in districta perturbatione impietas cum recta sit iudicii in electione sententia ?*

Epist. 1, 20 : *Sic animo fragiles temperentur ut prius stationem uideant quam periculorum incerta deprehendant.*

Carm. 1, 7 : *Facessat a bonis actibus res amica perfidie. / Adiacet sapientibus rubiginosos lingua et sensu ebetes peritiae lima componere.*

Carm. 1, 8 : *Vtile est inscientiam tegere.*

Epist. 1, 22 : *Addit prolixitas ingesta fastidium. / Affectio quae circa humiles exhibetur, non habet necessitatem.*

Epist. 1, 23 : *Muta caritas pene repraesentat speciem non amantis, et odiorum simulacrum est non aperire quod diligas contestatione sermonis.*

Epist. 1, 24 : **Malum** est ut fit aliquis parcus in gratia, prodigus in querela.

Epist. 1, 26 : **Mens anxia** totum credit posse euenire quod metuit.

Epist. 2, 1 : **Non facile temperatur** , quod per multorum dispersum corda commune est. / In graui tribulatione locum plerumque non habent consilia. / Non ei opus est magistro quem fecerunt actuum suorum emendationes et honestamenta conspicuum. / Gratium est nobis beneficium, cuius colimus et ueneramur auctorem.

Epist. 2, 2 : **Qui** de uindicta cogitat, crescere patitur dispendia caritatis.

Epist. 2, 5 : **Non** bene inter amantes silentio multatur offensa. / Nefas est pro emendatione culparum culpas adhiberi, dum studio curatoris qui medetur egrescit. / Grauius percutit **auctorem** uindictae nouitas quam errantem.

Epist. 2, 7 : Imperatoris loco dominatur semel in penetralibus cordis infixae dilectio.

Epist. 2, 9 : Dum habundat in presentia quod letemur, magis superest quod **mens nostra** requirat.

Epist. 2, 12 : Quis **putat** contumeliam quae solam conscientiam destinantis affligit ? / Improborum natura est hoc sentire de omnibus quod merentur. / Solacium in malis est **numquam** uidere innocentiam. / Tormenta sunt **maculae** conuersationis sibi credere non esse participes.

Opusc. 2 : Inuidet ipse sibi uictoriam, qui conscientia uulneratum aggredi cessat inimicum. / Perdit quam esse putat beneficii gratiam, qui aliquid praestat inuito / Nunquam conuenienti tempore censor asciscitur, qui ad decus pene negotium conuocatur. / Spes certa quietis est, et salutis perfecta in gubernatore sapientia. / Legatione ualida utitur, qui equitati res congruentes insinuat / Nihil (...) tutius innocentia est / Nunquam est sera correctio / Multis gradibus recursus est ad salutem / Pingues hostias litat diabolo, qui contristat Ecclesiam. / Dat nobilitatem facinoribus, qui uentilationem ipsorum multiplici ad aures posteras relatione transmittit / Plura leuitas est dehonestas. / Vsus est multa peccantium, stricta allocutione non corrigi. / Mortem languentibus, qui cum posset non excludit, infligit / Nemo recte monitoris personam suscipit, nisi qui actibus suis errata condempnat, et amorem innocentie conuersatione demonstrat. / Profligata est sine fide operum innocentia.

Epist. 2, 14 : **Qui sint** milites, certamen ostendit.

Epist. 2, 18 : Sufficit tristibus stricta narratio.

Epist. 2, 19 : Ignara cautionis est mens instituta uictoriis et in acie amor laudis salutis obliuio. / Vbi iaculis opus est, uerba nil conferunt.

Epist. 2, 26 : Exponit censure sententiam suam, quisquis quod **elegerit** non tuetur.

III. Notices prosopographiques

Nous avons rassemblé les éléments prosopographiques tirés des livres I et II qui contribuent à la connaissance de l'Italie et la Gaule au début du VI^e siècle. Sans prétendre à l'exhaustivité, nous avons seulement ajouté, pour chaque personnage, les informations susceptibles d'éclairer la compréhension des épîtres. Les notices sont réparties en deux catégories : les correspondants et les personnages évoqués dans les lettres. Nous avons signalé par un astérisque les individus « italiens » qui ne sont pas répertoriés dans la *Prosopographie Chrétienne du Bas-Empire (Italie)* publiée en 1999 sous la direction de Ch.

¹⁹²⁹ et L. Pietri . Nous avons ajouté l'indication « Chrétien ? » lorsque la confession était inconnue. En l'absence d'éléments déterminant l'appartenance religieuse, cette hypothèse permet de limiter les omissions, sans perdre de vue la persistance des pratiques païennes qui reste un phénomène important de la vie religieuse au VI^e siècle, y compris dans les milieux chrétiens.

A. Les correspondants des livres I et II

1. Agapitus : *patricius*

¹⁹²⁹ Ch. et L. Pietri, *Prosopographie Chrétienne du Bas-Empire*, 2, « Italie » (313-604), 1999.

Ami d'Ennode et peut-être parent de Faustus (Ennode le présente comme le *frater* de Faustus dans l'épist. 5, 26). A. accède, vers 502-503, à une charge importante (epist. 1, 13) : les expressions *ad fasces adtollitur* et *inter curiae sidera* semblent indiquer qu'il accéda alors à la dignité sénatoriale. Préfet de la Ville (Cassiod. uar. 1, 6, 32), consul en 517, A. fit aussi une brillante carrière à la cour de Ravenne où il devint *patricius* à une date indéterminée (Ennod. opusc. 6 : *est A. patricius*). Il reçut six lettres d'Ennode (epist. 1, 13 ; 4, 6 ; 4, 16 ; 4, 28 ; 5, 26 ; 6, 12) avec lequel il entretenait des relations d'intérêts (voir Ennod. epist. 5, 26 et opusc. 8, *petitorium quo absolutus est Gerontius*). A. mit à la disposition du pape Hormisdas un de ses serviteurs pour une ambassade pontificale à Constantinople (*Coll. Auellana*, 228) avant de s'y rendre personnellement en 525, sur l'ordre de Théodoric, avec le pape Jean I^{er}, pour demander à l'empereur Justin l'abrogation des mesures prises contre les ariens (voir *PLRE*, « Fl. Agapitus 3 », p. 30-32 ; *PCBE II*, « Agapitus 14 », p. 47-48).

2. (Faustus ?) Albinus iunior : *praefectus praetorio Italiae*, vers 500-503.

Fils du préfet Basilius, le chef de la famille des *Decii* qui fut consul en 480, préfet du prétoire en 483 et auteur de la fameuse *scriptura* promulguée la même année. Frère d'Aviénus (cos. 501), de Theodorus (cos. 505) et d'Inportunus (cos. 509). A. devint consul en 493, préfet du prétoire en Italie en 500(?) - 503 puis patrice. Ennode lui écrivit quatre lettres restées sans réponse – aujourd'hui perdues – puis deux autres lettres (epist. 2, 21 et 6, 12). Ennode le recommande à son parent Faustus Niger (epist. 2, 22) (voir *PLRE*, « Albinus 9 », p. 51-52 ; *PCBE II*, « Albinus 14 », p. 78-79).

3. Apollinaris

Probablement le fils de Sidoine Apollinaire et donc, à ce titre, parent d'Ennode. Ennode lui adressa trois lettres, les epist. 2, 8 (*domine mi*) ; 3, 13 (*magnitudo uestra*) ; 4, 19 (*frater*) (voir *PLRE*, « Apollinaris 3 », p. 114 et « Apollinaris 4 », p. 115).

4. Armenius

Proche d'Ennode (*frater carissime*), dédicataire d'un poème qui célèbre le baptistère qu'il a fondé (carm. 2, 20). Ce baptistère, qui recueillait les reliques de martyrs représentés en peinture, fut orné d'un autre poème sur la pénitence du fils d'Arménius (carm. 2, 34). Ennode écrivit une longue lettre de consolation à Armenius après la mort de son fils (epist. 2, 1) (voir *PCBE II*, « Armenius 2 », p. 190).

5. Asturius (ou Astyrius)* : *senator*

Parent d'Ennode (parents ; sub sanguinis libertate), cet ancien sénateur (*senator* ; *sublimitas tua*) s'est retiré dans les Alpes depuis plusieurs années (*Anni plures sunt, ex quo Alpius uicinam habitationem delegisti, senator et doctus*). Il reçut deux épîtres particulièrement sévères d'Ennode (epist. 1, 24 ; 2, 12) qui lui reproche son choix de vie en raillant la pauvreté de son style rustique. Mais Ennode critique surtout son immoralité, ce qui recouvre peut-être des pratiques païennes comme le mime (epist. 1, 24, 3 et 2, 12, 4) (voir *PLRE*, « Astyrius », p. 174). Chrétien ?

6. Fl. Avienus iunior* : *consul* en 501

Fils de Basilius, le chef de la famille des *Decii* qui fut consul en 480, préfet du prétoire en 483 et auteur de la fameuse *scriptura* promulguée la même année. Frère d'Albinus (cos. 493), de Theodorus (cos. 505) et d'Inportunus (cos. 509). A. fut consul en 501. Il ne doit pas être confondu avec l'autre Aviénus, le fils de Faustus, qui était un proche d'Ennode et qui fut consul en 502. Ennode n'écrit que deux lettres au fils de Basilius : epist. 2, 28 et 3, 8. (voir *PLRE*, « Fl. Avienus iunior 3 », p. 193).

7. Rufius Magnus Faustus Avienus : *consul* en 502

Fils de Faustus Niger, le principal correspondant d'Ennode, ancien consul et questeur de Ravenne en 503. Frère de Fl. Ennodius Messala et parent de Liberius (epist. 9, 32), A. naquit à Rome et fut éduqué en Ligurie où on lui enseigna « l'or de Démosthène et le fer de Cicéron » (epist. 1, 5, 10). Les epist. 2, 10-11 suggèrent-elles qu'Ennode a contribué à sa formation rhétorique ? La mère d'Avienus, Cynegia, étant une proche parente d'Ennode, le jeune homme est lié lui aussi au diacre de Milan qui célèbre l'accession d'Avienus au consulat en 502 comme la renaissance de leur famille commune (epist. 1, 5, 2 : « un tout nouveau consul, restaurant les faisceaux anciens, s'est mis à briller et a rouvert les portes décrépites de nos dignités par sa ferme impulsion » ; epist. 1, 5, 6 : « il revient aux mérites de mon cher Avienus, encore si jeune, d'assurer la continuité des faisceaux pour ta lignée et de les rendre à la mienne »). Avienus reçut vingt-deux lettres d'Ennode (1, 12 ; 1, 18 ; 3, 8 ; 3, 26 ; 3, 27 ; 3, 30 ; 3, 31 ; 5, 17 ; 6, 7 ; 6, 11 ; 6, 32 ; 7, 3 ; 7, 9 ; 7, 17 ; 7, 18 ; 8, 2 ; 8, 6 ; 8, 26 ; 8, 42 ; 9, 7 ; 9, 24 ; 9, 31). (voir *PLRE*, « Rufius Magnus Faustus Avienus 2 », p. 192-193 ; *PCBE II*, « Rufius Magnus Faustus Avienus 2 », p. 227-8).

8. Castorius*

Peut-être frère (*consors*) de Florus, co-destinataire de l'epist. 1, 11. Ennode fait allusion à l'excellence de leur éducation et de leur naissance (*uos quos instituta nobilia acuunt, quibus praesto est sanguis doctrina consortium*). Faustus Niger en personne aurait contribué à leur formation (*uos quos post lucem natalium Romanorum decus Faustus instituit*). Faut-il l'identifier au *uir clarissimus* Flavius Castorius 1 (*PLRE*, p. 412) qui témoigne en 491 pour authentifier une donation à l'Eglise de Ravenne ? Le ton d'Ennode dans sa lettre à Castorius et à Florus suggère que ses correspondants sont encore bien jeunes vers 503. Chrétien ? (voir *PLRE*, « Castorius 3 », p. 271).

9. Constantius* : *uir illustris* à la cour de Ravenne

Originaire de Ligurie, ami d'Ennode. C. était *uir illustris* à la cour de Ravenne où il fut l'acteur d'une dispute théologique sur la grâce avec un adversaire qui défendait un augustinisme extrémiste niant toute initiative du libre arbitre. Ennode lui adressa une longue lettre (epist. 2, 19) qui contient une réfutation de ces thèses et une série de citations scripturaires. Constantius reçut quatre autres lettres d'Ennode 2, 17 ; 2, 20 ; 4, 13 ; 5, 23 (voir *PLRE*, « Constantius 15 », p. 321).

10. Deuterius : *grammaticus* à Milan

Ce *grammaticus* dont Ennode célèbre l'enseignement (carm. 1, 2) n'est connu que par le témoignage du diacre de Milan qui l'appelle *doctor optime* (epist. 1, 19, 1). D. exerçait à Milan lorsqu'Ennode était diacre. Il dirigeait une école qui comptait, parmi ses élèves, plusieurs proches d'Ennode parmi lesquels Arator (dict. 9) et Lupicinus (dict. 8). Ses *carmina*, célébrés dans l'epist. 1, 19, 3, n'ont probablement circulé que dans un cadre restreint puisqu'ils ne sont signalés par aucun autre témoin (voir *PLRE*, « Deuterius 3 », p. 356-357 ; *PCBE II*, « Deuterius », p. 558).

11. Eugenés (ou Eugenetes)

Probablement frère d'Olybrius, comme le suppose Martindale (*PLRE*, p. 415) et de Fidelis. Tous trois seraient les fils d'un avocat milanais. L'aîné Olybrius, brillant orateur, sénateur et préfet du prétoire en 503, reçut cinq lettres d'Ennode. Sa mort brutale est l'objet de l'epist. 3, 2, lettre de consolation d'Ennode à Eugenetes (voir *PLRE*, « Olybrius 5 », p. 795-796). Eugenés, questeur du palais en 506 puis maître des offices, reçut dix lettres du diacre de Milan qui le présente comme un homme de culture (epist. 1, 25 ; 3, 2 ; 3, 25 ; 3,

29 ; 4, 26 ; 4, 30 ; 4, 32 ; 5, 27 ; 6, 12 ; 6, 22). Eugenes était lié à Liberius, Sénarius, Albinus et Agapitus qui occupaient des fonctions à la cour de Ravenne et avec lesquels Ennode essaie d'entretenir des relations épistolaires (voir *PLRE*, « Eugenes », p. 414-415 ; *PCBE II*, « Eugenes », p. 673).

12. Euprepia

Sœur d'Ennode, elle réside à Arles d'où est originaire leur famille (epist. 7, 8, 2). Elle envoya son fils Lupicinus en Ligurie auprès d'Ennode pour son éducation. Ennode lui reproche dans l'epist. 2, 15 d'avoir négligé ses devoirs envers son fils et son frère durant son séjour en Provence. Il lui adressa sept lettres : epist. 2, 15 ; 3, 15 ; 3, 28 ; 5, 7 ; 6, 3 ; 6, 26 ; 7, 8 (voir *PLRE*, « Euprepia », p. 426-427).

13. Fl. Anicius Probus Faustus Iunior Niger : *quaestor palatii* 503/6

Figure éminente de l'aristocratie sénatoriale, consul (490), maître des offices (492-494), questeur du Palais (503-505/6), préfet du prétoire (509-512). Faustus est le fils de Gennadius Avienus, époux de Cynegia, père d'Avienus (cos. 502) et de Messala (cos. 506), F. est lié à Ennode par alliance. Son épouse Cynegia est en effet une proche parente du diacre de Milan (sa cousine ou sa sœur ? voir commentaire, chapitre 5, p. 000-000). Ces liens étroits expliquent l'enthousiasme d'Ennode devant l'accession au consulat d'Avienus, le fils de Faustus. Ils permettent de mieux comprendre la fréquence de ses correspondances avec Faustus et l'influence de celui-ci sur l'ascension fulgurante d'Ennode : Ennode laisse entendre que c'est Faustus qui l'a poussé dans la carrière ecclésiastique (epist. 1, 7, 2 à Faustus : *Qua me tempestate, procella inmanium peccatorum, ire ad famosum officium compulisti ?* « Par quelle catastrophe, bourrasque provoquée par de terribles péchés, m'as-tu poussé à un office infamant ? » ; voir chapitre 2 note 00000) ; en outre, nous savons que Faustus et Ennode furent les deux principales figures de la défense du pape Symmaque durant le schisme laurentien. Si cela peut se comprendre pour une personnalité du rang de Faustus, l'importance d'Ennode qui, à trente ans, fut le porte-parole des partisans du pape s'explique, croyons-nous, par le rôle déterminant de Faustus dans l'entourage de Symmaque. Diplomate (il est envoyé au nom du Sénat par Théodoric en 492 auprès de l'empereur Anastase), écrivain et rhéteur exceptionnel (epist. 1, 6, 3 : personification de l'éloquence romaine), il met toute son influence à la cour de Ravenne au service des partisans de Symmaque et de l'évêque de Milan dont Ennode transmet les volontés par sa correspondance (epist. 1, 26 à propos de la succession de l'*advocatus fisci* Mauricellus). Dix-sept des cinquante-quatre lettres des deux premiers livres lui sont adressées (*PLRE*, « Fl. Anicius Probus Faustus Iunior Niger 9 », p. 454-456 ; *PCBE II*, « Fl. Anicius Probus Faustus Iunior Niger 4 », p. 756-759).

14. Firminus

Firminus est un parent d'Ennode (epist. 2, 7, 2 et 4 : *propinquus, prosapia*). Il est probablement lié à Firminus qu'on présente parfois comme le père d'Ennode. Vivant à Arles, il avait entretenu des relations avec Césaire avant l'accession de celui-ci à l'épiscopat (*Vita Caes.* I, 8). Le ton révérencieux et admiratif des deux épîtres que lui adressa Ennode (epist. 1, 8 et 2, 7) laisse supposer que Firminus est relativement âgé en 503. Il faut probablement l'identifier avec l'orateur Firminus qui avait incité Sidoine Apollinaire à publier un neuvième livre d'épîtres et auquel Sidoine avait écrit deux lettres vers 480 (voir *PLRE*, « Firminus 4 », p. 471).

15. Florianus*

Ce parent d'Ennode (*si sanguini non deberem*) est encore jeune si l'on en croit l'expression « l'éclat de tes débuts » (*principiorum luce*) mais aussi le ton méprisant du

diacre de Milan à son égard. Faute d'indications plus précises, J.R. Martindale propose deux possibilités : tout d'abord, une identification avec Valerius Florianus, Préfet de la Ville de Rome de 491 à 518 et, ensuite, une identification avec un *uir spectabilis* qui fut peut-être *referendarius* auprès de Théodoric (Cassiod. uar. I, 5). Toutefois, les epist. 2, 15 et 2, 16 d'Ennode, qui donne à son correspondant des leçons de morale et de style, nous semblent remettre en cause ces hypothèses. Si Florianus était effectivement jeune à l'époque de cette lettre, il pourrait être identifié avec le futur abbé du *monasterium Romenum* (près de Milan) qui fut baptisé par Ennode qu'il considérait comme son père spirituel (voir *Floriani abbatis epistula ad Nicetium papam*, 4, MGH, VII, p. LIX : *pater ex lauacro*). Cet abbé, qui disparaît après 561, est probablement, en 544, le destinataire d'une lettre d'Arator, un des élèves d'Ennode, qui célèbre sa culture et sa bibliothèque, ce qui correspondrait assez bien à son épître « riche du génie romain » (epist. 2, 15, 2) (voir *PLRE*, « Florianus 2 », p. 480 ; *PCBE II*, « Florianus 2 », p. 845-846).

16. Florus

Ami d'Ennode, redoutable orateur et avocat. De famille noble, Florus se trouve, avec Castorius (son « frère » ?, voir epist. 1, 11), dans l'entourage de Faustus dont il est le protégé au moins jusqu'en 503. En 510, il exerce encore la charge d'avocat avec Decoratus à Ravenne. Il lui arrive aussi de plaider en Ligurie où il demande l'intervention d'Ennode pour récupérer ses honoraires (epist. 7, 6 ; 7, 10). Malgré l'affirmation du dictionnaire de *Prosopographie Chrétienne du Bas-Empire* (*PCBE II*, p. 852), il est peu probable que Florus soit un clerc : l'expression *clericorum exercitatissimus maledictor* ne signifie pas forcément que Florus soit « le clerc le plus habile quand il s'agit de critiquer ». D'autres passages qui célèbrent la verve de cet orateur nous incitent plutôt à comprendre qu'il est « le plus habile quand il s'agit de critiquer les clercs » (l'adjectif *maledictor* étant suivi du génitif). Quelques lignes plus loin, Ennode écrit en effet que Florus « les » a tous vaincus, lui « qu'a fui l'ensemble des religieux comme l'astre d'une comète ». Enfin l'epist. 8, 12, 2 d'Ennode fait l'éloge de son épouse « dont il espère des fils », de sa « fille » et de son « frère » (Castorius ?) (voir *PLRE*, « Florus 4 », p. 482 ; *PCBE II*, « Florus 5 », p. 852).

17. Honorat

Peut-être originaire de Spolète, frère cadet de Decoratus. L'epist. 2, 27 d'Ennode indique qu'il fut avocat ou du moins juriste et qu'il occupa des fonctions à la cour de Ravenne. Elle précise aussi qu'il quitta ses fonctions pour des raisons de santé. H. devint questeur du Palais, à Ravenne, en 524-525 (voir *PLRE*, « Honoratus 2 », p. 567-568 ; *PCBE II*, « Honoratus 7 », p. 1008).

18. Jean

Fils d'un ami d'Ennode et gendre d'Olybrius, J. appartient à l'aristocratie milanaise (*ueteris decora prosapiae ; seniore familiae ornamenta*). Exerçant une charge à Ravenne en 503, il est alors un jeune homme (*adulescentia in te*) auquel Ennode adresse des lettres de direction rhétorique et morale (epist. 1, 1 et 1, 10). Il devint *comes sacrarum largitionum* en 507-511 puis préfet du prétoire à partir de 512. Père du préfet Reparatus et du pape Vigile, J. reçut cinq lettres d'Ennode (epist. 1, 1 ; 1, 10 ; 2, 18 ; 4, 12 ; 6, 37). Dans son éloge posthume en 527, Cassiodore (uar. 9, 7) raconte que le préfet J. a réparé la curie romaine et insiste sur ses qualités d'évergète. Notons que J. est un proche de Constantius. Ennode remercie ce dernier d'avoir poussé J. à lui écrire une lettre (epist. 4, 13 : *fratrem quoque meum Iohannem per uos mihi restitutum esse confiteor*) (voir *PLRE*, « Iohannes 67 », p. 609-610 ; *PCBE II*, « Iohannes 25 », p. 1074).

19. Laconius : *consiliarius* du roi burgonde Gondebaud

Consiliarius du roi burgonde Gondebaud vers 494. Ennode fit sa connaissance à Vienne où il avait accompagné l'évêque de Pavie Épiphane, chargé par le roi goth Théodoric d'obtenir la libération d'un grand nombre de prisonniers italiens. Les deux hommes ont probablement tissé des liens au cours de la négociation dont ils furent les principaux protagonistes : Ennode était prédisposé, semble-t-il, à négocier avec les Burgondes en raison de ses origines familiales. Nous savons que son plus célèbre aïeul, Avitus, fut élu empereur grâce au soutien des Burgondes qui entrèrent en conflit avec les Romains après la déposition d'Avitus au profit de Majorien. Ce rapport entre la famille d'Ennode et le pouvoir burgonde explique peut-être sa présence au côté d'Épiphane et son rôle dans la négociation avec Laconius qui fut conclue par la libération des prisonniers (Ennod. *Vita Epiphani*, 168-170). Ennode adressa trois lettres à Laconius : epist. 2, 5 ; 3, 16 ; 5, 24 (*PLRE*, « Laconius », p. 653).

20. Petrus Marcellinus Felix Liberius : *praefectus praetorio, patricius*

Peut-être originaire de Ligurie, est apparenté à Rufius Magnus Faustus Avienus, le fils de Faustus Niger (epist. 9, 7, 2 à Avienus : *cum parente uestro domno Liberio*). Préfet du prétoire d'Italie (493-500) au nom de Théodoric, il reçut en 500 le titre de patrice et s'installa à Ravenne où il fréquentait le cercle des amis d'Ennode composés d'Albinus, d'Eugenes et de Senarius (voir epist. 6, 12). Bien qu'il n'ait occupé aucune charge publique de 500 à 510 (début de sa préfecture du prétoire des Gaules), Liberius joua un rôle décisif dans la succession de l'évêque d'Aquilée Marcellianus en 506 qui était resté farouchement hostile au pape Symmaque. Il fut pour cela chaleureusement remercié par Symmaque dans une lettre rédigée par Ennode (epist. 5, 1). Il reçut cinq autres lettres d'Ennode : epist. 2, 26 ; 6, 12 ; 8, 22 ; 9, 23 ; 9, 29 (voir *PLRE*, « Petrus Marcellinus Felix Liberius 3 », p. 677-681 ; *PCBE II*, « Petrus Marcellinus Felix Liberius 4 », p. 1298-1301 ; J.J. O'Donnell, « Liberius the Patrician », *Traditio*, 37, p. 31-72 ; A. Cameron, *Procopius and the sixth century*, 1985, p. 188-206 ; 230-231).

21. Olybrius* : *praefectus praetorio Italiae* (503).

Ami d'Ennode, frère d'Eugenes, beau-père de Jean et proche de Speciosa. Sa mort inattendue, en 504, est à l'origine d'une lettre de consolation d'Ennode à Eugenes (epist. 3, 2). Ennode manifestait une grande admiration à son égard, tant pour ses qualités oratoires (epist. 1, 1, 6 ; 2, 9 ; 2, 13, 1-2) que politiques (epist. 2, 13, 3 : « si le témoignage de notre quiétude ne nous faisait sentir que le gouvernement des affaires publiques vous a été confié... »). Dès lors, le ton professoral de l'epist. 1, 9 ou les critiques de l'epist. 1, 25 contrastent avec le ton révérencieux des lettres adressées au préfet du prétoire qualifié de *perfectus* (epist. 2, 4 ; 2, 9 et 2, 13). Ces épîtres ont-elles été écrites à des moments éloignés dans le temps ou bien le destinataire des epist. 1, 9 et 1, 25 n'est-il pas celui des autres épîtres, qui exerce une « très noble fonction » (epist. 2, 4, 2) ? Rien ne permet de distinguer deux Olybrius avec certitude. (voir *PLRE*, « Olybrius 5 », p. 795-796).

22. Opilion : *uir clarissimus et inlustris*

Opilion, qui reçut deux lettres d'Ennode (epist. 1, 22 et 5, 3) doit être identifié avec Venantius Opilio, *uir clarissimus et inlustris*, préfet du prétoire d'Italie, patrice et consul en 524 (voir *PLRE*, « Venantius Opilio 5 », p. 808-809 ; *PCBE II*, « Opilio 4 », p. 1557-1558).

23. Pamphronius (ou Pamfronius)*

Issu d'une famille noble (*generi et moribus tuis apex*), Pamphronius insiste pour obtenir d'Ennode les lettres de recommandation qu'il apporte lui-même à la cour de Ravenne (epist. 2, 16 et 4, 14). Peu de temps après, Ennode laisse entendre dans une lettre à Agapit que Pamphronius est sur le point de devenir vicaire (epist. 4, 16 : *cui aliqua de uicariae dignitate*

suggeranda commisi). En 508, Pamphronius adresse une correspondance à Ennode à la grande satisfaction de ce dernier (epist. 7, 2 : *illustris uiri domni Pamphronii relatione contentus*). Il obtint une charge importante à la cour de Ravenne (*magnitudo tua, vir sublimis et magnificus*). Il reçut lui-même deux épîtres d'Ennode (epist. 5, 16 et 9, 13) (voir *PLRE*, « Pamphronius », p. 825).

24. Pomerius : *grammaticus, presbyter, abbas* (?)

Pomerius est un *grammaticus*, d'origine africaine, vivant dans le sud-est de la Gaule (Arles) sous le patronage de Firminus (*Vita Caesaris*, I, 8-9). Il fut ordonné prêtre et fut peut-être abbé si l'on en croit Ruricius (voir epist. 1, 17 ; 2, 9 ; 2, 10). Il écrivit plusieurs œuvres parmi lesquelles un *De natura animae* et un *De uita contemplativa* qui révèlent l'influence de la théologie augustinienne de la grâce sur sa pensée. Il semble que le VI^e siècle ne connaisse que le nom de Pomerius (voir *PLRE*, « Pomerius », p. 896 ; C. Tibiletti, « La Teologia della Grazia in Giuliano Pomerio », *Augustinianum*, 25, 1985, p. 489-506 ; C. Leyser, *Authority and Asceticism from Augustine to Gregory the Great*, 2000, p. 65-80 : chap. 3 « the Pastoral Arts of the Rhetor Pomerius »).

25. Senarius

Ami et parent d'Ennode (*uincula caritatis et sanguinis*), Senarius occupait des fonctions à la Cour de Ravenne où il fut *comes patrimonii, uir illustris* puis *patricius*. Les nombreuses lettres qu'il reçut d'Ennode (1, 23 ; 3, 11 ; 3, 34 ; 4, 27 ; 4, 33 ; 5, 15 ; 6, 8 ; 6, 12 ; 6, 27 ; 7, 5) montrent qu'il appartenait au cercle de Faustus et qu'il était lié à plusieurs correspondants d'Ennode en charge à Ravenne, tels Liberius, Eugenius, Agapitus et Albinus (voir *PLRE*, « Senarius », p. 988-989 ; *PCBE II*, « Senarius », p. 2020-2021).

26. Speciosa

Religieuse à Pavie, amie d'Ennode et proche (*adfinis*) d'Olybrius. Les deux épîtres qu'elle reçut (epist. 2, 2 et 2, 3) laissent supposer qu'Ennode a entretenu des rapports étroits avec Speciosa. Cette impression est confirmée par l'epist. 2, 13 dans laquelle Ennode regrette de n'entretenir avec elle « plus aucun lien de familiarité ni d'affection ». Dans l'epist. 2, 2, il reproche à Speciosa son silence tout en lui adressant un éloge appuyé : il promet de suivre « l'exemple de sainteté » de cette « lumière de l'Eglise », cette « resplendissante conscience du bien et de la pureté ». Dans l'epist. 2, 3, il prétend avoir accepté de son évêque une mission difficile à Pavie simplement pour rendre visite à cette femme qui fait « l'honneur de l'Eglise ». Ce mélange d'affection et d'admiration rappelle l'autobiographie inachevée d'Ennode qui raconte l'entrée de son épouse dans la vie religieuse et son comportement exemplaire (voir *opusc.* 5, 27-28 : *...illa, quae mecum matrimonii habuit parilitate subiugari, religiosae mecum habitudinis decora partiretur, et fieret praeclari dux femina tituli. Sed utinam sexu fragilem in animi uirtute sequemur (...)* *Illa pretiosae uigore constantiae mala carnis uota perdomuit, et affectiosam seruauit pudicitiam, non coactam* ; « ... elle, qui eut à se soumettre avec moi au lien du mariage, partagea avec moi les honneurs de la vie religieuse et devint, tout en étant femme, le chef d'une célèbre fondation. Mais puissé-je suivre, dans la vertu de l'âme, cet être fragile par son sexe (...) ! Elle, par la force de sa précieuse constance, elle dompta les volontés malicieuses de la chair et conserva intacte sa chère chasteté »). Ce rapprochement nous semble donner raison à F. Vogel et S. Kennell qui voient dans Speciosa la fiancée (ou la femme) d'Ennode entrée comme lui en religion (voir *PLRE*, « Speciosa », p. 1024 ; *PCBE II*, « Speciosa », p. 2099-2100 ; S. Kennell, *A gentleman of the Church*, p. 7, 147-49 et 212).

B. Personnages évoqués dans les livres I et II

1. Bassus* : *uir clarissimus, portitor*

Ami et correspondant (epist. 4, 25) d'Ennode. Celui-ci demande à Faustus d'accueillir Bassus à Ravenne comme il a l'habitude de recevoir ses « êtres chers » (epist. 1, 20, 6 : *caros*). B. est en effet un homme lié à la famille d'Ennode par une « vieille amitié » (epist. 4, 25, 1 : *uetus diligentia...a parentibus meis*) et proche d'un certain Camillus, *parens* disparu d'Ennode (epist. 4, 25, 1 : *Si Camillum mente retines, Ennodium non omittes*). Les termes employés dans l'epist. 1, 20 pour recommander Bassus à Faustus confirment l'affection que lui portait Ennode (epist. 1, 20, 6 : « recevez le clarissime Bassus, porteur de la présente, avec l'estime que vous manifestez d'ordinaire à ceux qui me sont chers car, parmi tous ceux qui ont à cœur de garder mon amitié à cause de vous, celui que je viens de nommer a atteint en quelque sorte le comble de la pureté »). Ne peut-on pas déceler dans cette affection un indice supplémentaire du lien entre Ennode et Camillus dans lequel J. Sirmond et, récemment, B. Bureau voudraient voir le propre père d'Ennode ? (voir B. Bureau, « Parthenius et la question de l'authenticité de la *Lettre à Parthenius* d'Arator », p. 387-399). En tous cas, les liens entre Bassus et Camillus, mort à la fin du V^e s., rendent improbable l'identification avec « Bassus 7 » qui souscrit un acte de donation en 553. Probablement chrétien si l'on en juge l'affection que lui porte Ennode (voir *PLRE*, « Bassus 4 », p. 219).

2. Erduic

Le *uir illustris Erduic* était probablement un dignitaire goth de la Cour de Ravenne. Il n'est connu que par l'epist. 2, 3 d'Ennode (*PLRE*, « Erduic », p. 399-400 ; *PCBE II*, « Erduic », p. 658-659). Il faut peut-être l'identifier avec Herduic, *Gothorum nobilissimus* envoyé par Théodoric pour négocier avec Traseric près de Sirmium en 504. Chrétien ? (Ennod. opusc. 1, 62 ; *PLRE*, « Herduic », p. 545-546).

3. Felix* : *portitor*

L'epist. 2, 6, 3 évoque les « assertions du vénérable Felix » (*Portitoris sancti Felicis adsertio*) qui, ayant fait le voyage du sud de la Gaule à Milan, avait remis la lettre de Pomerius à Ennode et explicité son contenu. Chrétien ?

4. Luminosus : *uir sublimis, portitor*

Ami commun de Faustus Niger et d'Ennode, « le très sublime Luminosus » est présenté dans l'epist. 2, 24 comme le « porteur » d'une lettre de félicitations adressée à Faustus. Ennode écrivit plus tard trois lettres à L. qui habitait sans doute à Rome (epist. 3, 10 ; 4, 11 ; 6, 16) : il lui demande d'intervenir auprès du pape Symmaque pour le remboursement des 400 *solidi* prêtés au pape par l'évêque Laurent de Milan, sous la caution d'Ennode, au cours du schisme laurentien. Ennode lui recommanda enfin son neveu Parthenius qui devait poursuivre ses études à Rome (*PLRE*, « Luminosus », p. 692-693 ; *PCBE II*, « Luminosus 1 », p. 1337).

5. Lupicinus*

Petit-fils de Firminus et de Licerius (*Dictio*, 8, 4, 13), Lupicinus est le fils d'Euprèpia et donc le neveu d'Ennode (voir *PLRE*, « Flavius Licerius Firminus Lupicinus », p. 694). Dans l'epist. 2, 15, Ennode reprochait vivement à sa sœur de négliger les liens du sang en ne donnant aucune nouvelle ni à son frère ni à son fils. Cette lettre confirme qu'Ennode s'était vu confier les intérêts et peut-être l'éducation de son neveu en Italie du nord.

6. Mauricellus* : *aduocatus fisci* en Ligurie

Selon Ennode, M. aurait exercé sa charge au détriment des habitants de la région. Son souvenir est encore douloureusement présent (epist. 1, 26, 2 : « la mort de Mauricellus n'a pas encore mis un terme aux malheurs des Ligures. En effet, notre province fait face à des périls renaissants comme si celui que j'ai nommé n'était pas enfermé dans la tombe »). Ennode demande à son ami Faustus, le questeur de Ravenne, de s'occuper vers 502 de la succession de Mauricellus qui est l'objet de convoitise de la part d'*iniqui homines* (epist. 1, 26, 2). Le roi Théodoric adresse à l'*aduocatus fisci* Marcellus des consignes de modération vers 507/511, après l'avoir nommé à cette charge (Cassiod. uar. 1, 22). Chrétien ?

7. Tancila* : *comes* à Ravenne vers 502/503.

Comes à la cour de Ravenne, T. prévient Ennode que les modestes biens de son neveu Lupicinus sont sur le point d'être spoliés « par un certain Torisa ou d'autres personnes » : *facultatulas a Torisa vel aliis fuisse competitas* (epist. 2, 23, 2). Chrétien ?

8. Torisa*

Personnage cité par Ennode dans une lettre à Faustus, le questeur de Ravenne. Ennode déclare avoir été informé par le *comes* Tancila que Torisa était sur le point de spolier l'héritage maternel de son neveu Lupicinus (epist. 2, 23, 1-2). Chrétien ?

C. Reconstitution hypothétique des liens de parenté entre les quatre évêques-épistoliers Sidoine, Rurice, Ennode et Avit

Agricola
(PPO Gal. 418 coss. 421)

fem.

Felix Ennodius (pocoss. Af. 420)	Magnus (coss. 460)	Eparchius Avitus (empereur 455)
-------------------------------------	-----------------------	------------------------------------

Camillus Firminus – fem. **RURICIUS**
(év. Limoges 485-507)

fem. Euprepia	MAGNUS FELIX ENNODIUS (év. Pavie 513-521)	fem. fem. – Agricola	Ecdicius	Papianilla – C. SOLLIVS APOLLINARIS SIDONIUS (év. Clermont 470-487)	Audentia – Hesychius
---------------	---	-------------------------	----------	---	----------------------

Lupicinus	Parthenius – Papianilla	Severiana	Roscia	Alcima	Apollinaris – Placidina	ALCIMUS ECDICIUS AVITUS (év. Vienne 490-518)	Arcadius	Apollinaris	Aspidia	Fuscina
-----------	-------------------------	-----------	--------	--------	-------------------------	--	----------	-------------	---------	---------

IV. Carte

V. Index des citations scripturaires

(nous n'avons pas fait apparaître les simples allusions)

<p><i>Gen</i> 4, 7epist. 2, 19, 12 19, 29epist. 1, 5, 14 <i>Tobie</i> 2, 21epist. 1, 4, 7 <i>Ps</i> 31, 9epist. 2, 19, 12 33, 12epist. 2, 19, 10 36, 1epist. 2, 19, 12 39, 9epist. 2, 19, 13 53, 8epist. 2, 19, 13 75, 12epist. 2, 19, 13 115, 18epist. 2, 19, 13 145, 3epist. 2, 19, 12 <i>Eccl</i> 15, 17epist. 2, 19, 15 <i>Jér</i> 9, 1epist. 1, 20, 1</p>	<p><i>Mt</i> 10, 19epist. 2, 19, 4 25, 34epist. 2, 19, 10 <i>Lc</i> 11, 8epist. 1, 3, 2 12, 32epist. 2, 14, 2 <i>Jn</i> 12, 26epist. 2, 19, 10 <i>Rom</i> 7, 18epist. 2, 19, 8 9, 14epist. 2, 19, 8 <i>I Cor</i> 3, 10epist. 2, 19, 14 7, 23epist. 2, 19, 12 15, 10epist. 2, 19, 14</p>
--	--

VI. Index des auteurs profanes et chrétiens

Ambroise	<i>Exc. Sat.</i>		epist. 2, 1, 3
	<i>Épîtres</i>	22, 15	epist. 1, 3, 2
Augustin	<i>Confessions</i>	2, 4	epist. 1, 4, 6
Ausone	<i>Épîtres</i>	12, lignes 2-3	epist. 2, 19, 5
		12, lignes 12-13	epist. 1, 4, 2
		12, lignes 17-18	epist. 1, 16, 3
		12, lignes 14-15	epist. 2, 19, 1
		12, lignes 33-35	epist. 1, 2, 4
Cic É ron	<i>Pour Caelius</i>	67	epist. 1, 3, 9
	<i>Verrines</i>	1, 54	epist. 1, 24, 1
	<i>Tusculanes</i>	4, 24	epist. 1, 2, 2
Sidoine Apollinaire	<i>Épîtres</i>	3, 6, 3	epist. 1, 5, 2
Symmaque	<i>Épîtres</i>	1, 22 à Ausone	epist. 2, 19, 1
		1, 31, 1 à Ausone	epist. 1, 10, 1
		1, 33 à Ausone	epist. 1, 3, 6
		1, 53, 2 à Prétextat	epist. 1, 1, 4
		1, 53, 2 à Prétextat	epist. 1, 4, 1
		1, 65 à Celsinus Titianus	epist. 1, 2, 4
		1, 91 à Antoine	epist. 1, 9, 1
		1, 94 à Syagrius	epist. 2, 19, 3
		2, 67 à Flavien	epist. 2, 16, 1
		2, 91, 1 à Flavien	epist. 2, 23, 1
		3, 17, 1 à Grégoire	epist. 2, 18, 1
		4, 20, 2 à Protadius	epist. 1, 1, 5
		4, 20, 2 à Protadius	epist. 1, 1, 6
		5, 15 à Théodore	epist. 1, 3, 4
		6, 56 à ses « enfants Nicomaques »	epist. 2, 7, 6
		7, 9 à Symmaque, son fils	epist. 2, 13, 1
		7, 9 à Symmaque, son fils	epist. 2, 28, 2
		9, 7, 1 à Carterius	epist. 2, 19, 2
		9, 110	epist. 1, 2, 4
		9, 110	epist. 2, 7, 4
T É rence	<i>Phormion</i> 72-3	epist. 1, 2, 1	
Virgile	<i>Bucoliques</i>	2, 58	epist. 1, 13, 2
	<i>Géorgiques</i>	4, 49-50	epist. 1, 3, 1
	<i>Énéide</i>	1, 217-218	epist. 1, 14, 4
		Cf. 2, 317	epist. 1, 2, 2
		Cf. 2, 332	epist. 1, 4, 4
		5, 237	epist. 1, 1, 6
		6, 768	epist. 1, 18, 5
		Cf. 7, 56	epist. 1, 5, 6
		8, 529	epist. 1, 1, 3
		12, 435	epist. 1, 18, 3
		12, 440	epist. 1, 18, 3

VII. Index des noms propres (lieux et personnes)

- Abraham, personnage de la Bible, epist. 1, 5, 14.
Addua, rivière, affluent du Larius, epist. 1, 6, 6.
Agapitus, correspondant, l'epist. 1, 13.
Albinus, correspondant de l'epist. 2, 21 ; cité dans l'epist. 2, 22, 1.
Ambroise de Milan, auteur latin, epist. 2, 1, 3.
Antée, personnage de la mythologie, epist. 1, 9, 2.
Apollinarius, correspondant de l'epist. 2, 8.
Armenius, correspondant de l'epist. 2, 1.
Astyrius, *senator*, correspondant de l'epist. 1, 24 ; 2, 12.
Avienus (Fl. Avienus iunior, *fiis de Basilius*) *consul* en 501, correspondant de l'epist. 2, 28.
Avienus (Rufius Magnus Faustus Avienus, *fiis de Faustus*), *consul* en 502, correspondant de l'epist. 1, 12 ; cité dans l'epist. 1, 5, 3 ; 1, 5, 6.
Bassus, *uir clarissimus, portitor*, epist. 1, 20, 6.
Camilli, famille de l'aristocratie romaine, epist. 1, 5, 5.
Castor, personnage de la mythologie, epist. 1, 9, 4.
Castorius, correspondant de l'epist. 1, 11.
Cicéron (ou Tullius), auteur latin, epist. 1, 5, 10 ; 1, 16, 3 ; 2, 7, 1 ; 2, 11, 1.
C Ô me, ville, epist. 1, 6, 4 ; epist. 1, 6, 7.
Constantius, *uir illustris* à la cour de Ravenne, correspondant des epist. 2, 17 ; 2, 19.
Crispus (voir Salluste).
David, personnage de la Bible, epist. 1, 4, 4.
Daniel, personnage de la Bible, epist. 1, 4, 4.
Decii, famille de l'aristocratie romaine, epist. 1, 5, 5.
Démosthène, auteur grec, epist. 1, 5, 10.
Deuterius, *grammaticus* à Milan, correspondant de l'epist. 1, 19.
Erduic, *uir illustris*, dignitaire goth de la cour de Ravenne, epist. 2, 3.
Euprepia, sœur d'Ennode, correspondante de l'epist. 2, 15.
Énée, personnage de la mythologie, epist. 1, 18, 3.
Eugenes, correspondant de 2, 25.
Euryale, personnage de la mythologie, epist. 1, 9, 4.
Év Ê ques africains, correspondants de l'epist. 2, 14.
Fabii, famille de l'aristocratie romaine, epist. 1, 5, 5.
Faustus (Fl. Anicius Probus Faustus Iunior Niger), *quaestor palatii*, correspondant des epist. 1, 3 ; 1, 4 ; 1, 5 ; 1, 6 ; 1, 7 ; 1, 14 ; 1, 17 ; 1, 20 ; 1, 21 ; 1, 26 ; 2, 10 ; 2, 11 ; 2, 16 ; 2, 22 ; 2, 23 ; 2, 24 ; 2, 25 cité dans l'epist. 1, 11, 2.

- Felix, *portitor*, epist. 2, 6, 2.
- Firminus, correspondant des epist. 1, 8 ; 2, 7.
- Florianus, correspondant des epist. 1, 15 ; 1, 16.
- Florus, avocat (?), correspondant des epist. 1, 2 ; 1, 25.
- H É licon, massif montagneux de Béotie en Grèce, epist. 2, 6, 4.
- Hercule, personnage de la mythologie, epist. 1, 9, 2.
- Hom È re, auteur grec, epist. 2, 6, 4.
- Honoratus, avocat, correspondant de l'epist. 2, 27.
- Jacob, personnage de la Bible, epist. 1, 4, 3.
- Jean, correspondant des epist. 1, 1 ; 1, 10 ; 2, 18.
- Josias, personnage de la Bible, epist. 1, 4, 7.
- Laconius, *consiliarius* du roi burgonde Gondebaud, correspondant de l'epist. 2, 5.
- Larius, lac d'Italie, epist. 1, 6, 6.
- Latium, région d'Italie, epist. 2, 6, 3.
- Ligurie, région d'Italie, epist. 1, 13, 3 ; 1, 20, 4 ; 1, 26, 2 ; ; 2, 10, 3 ; 2, 19, 1.
- Liberius (Petrus Marcellinus Felix Liberius), *patricius*, correspondant de l'epist. 2, 26.
- Loth, personnage de la Bible, epist. 1, 5, 14.
- Luminosus, *uir sublimis, portitor* , epist. 2, 24, 1.
- Lupicinus, neveu d'Ennode, fils d'Euprepia, epist. 2, 15, 1 ; 2, 23, 1.
- Maira, rivière, affluent du Larius, epist. 1, 6, 6.
- Mauricellus, *aduocatus fisci* en Ligurie, epist. 1, 26, 2.
- Melchisédech, personnage de la Bible, epist. 2, 6.
- Milan, ville d'Italie, epist. 2, 25, 2.
- Nysus, personnage de la mythologie, epist. 1, 9, 4.
- Olybrius, *préfet du prétoire*, correspondant des epist. 1, 9 ; 1, 25 ; 2, 4 ; 2, 9, 2, 13 ; cité dans l'epist. 1, 1, 6.
- Opilion, *uir clarissimus et inlustris*, correspondant de l'epist. 2, 22.
- Oreste, personnage de la mythologie, epist. 1, 9, 4.
- Pavie, ville d'Italie, epist. 2, 3, 1.
- Pamfronius, cité dans l'epist. 2, 16, 1.
- PÉnÉlope, personnage de la mythologie, epist. 2, 6, 6.
- Pollux, personnage de la mythologie, epist. 1, 9, 4.
- Pomerius, *grammaticus, presbyter, abbas* (?), correspondant de l'epist. 2, 6.
- Pylade, personnage de la mythologie, epist. 1, 9, 4.
- Ravenne, ville d'Italie, epist. 2, 17, 2 ; 2, 25, 1-2 ; 2, 27, 1.
- RhÔne, fleuve de Gaule, epist. 2, 6, 3.

Rome, ville d'Italie, epist. 1, 3, 7 ; 1, 11, 2 ; 2, 6, 3.

Romulus, personnage de la mythologie, epist. 1, 15, 2.

Salluste (ou Crispus), auteur latin, epist. 1, 16, 3.

Senarius, correspondant de l'epist. 2, 23.

Speciosa, religieuse de Pavie, correspondante des epist. 2, 2 ; 2, 3 ; citée dans l'epist. 2, 13, 6.

Tancila, *comes* à Ravenne, epist. 2, 23, 1.

Tobie, personnage de la Bible, epist. 1, 4, 7.

Torisa, epist. 2, 23, 2.

T orquati , famille de l'aristocratie romaine, epist. 1, 5, 5.

Tullius, voir Cicéron.

Varron, auteur latin, epist. 1, 16, 3.

Virgile, auteur latin, epist. 1, 18, 3.

Notices bibliographiques

I. Éditions et traductions d'Ennode de Pavie

Clavis Patrum Latinorum, « *Ennodius Episcopus Ticinensis* », éd. E. Dekkers, Turnhout, *Corpus Christianorum*, 1995³, p. 486-488, notices 1487-1500.

Magni Felicis Ennodii Opera, éd. J. J. Grynaeus, Bâle, 1569, p. 393-402 (*Monumenta Sanctorum Patrum Orthodoxographa*, pars altera).

Beati Ennodii Ticinensis Episcopi Opera, éd. A. Schott, Tournai, 1611.

Magni Felicis Ennodii Episcopus Ticinensis Opera, éd. J. Sirmond, Paris, 1611.

L'édition de J. Sirmond a été reproduite par J.-P. Migne (PL 63, Paris, 1847).

Annales Ecclesiastici, tomus XIV, 500-545, éd. Cardinal C. Baronius, revue et augmentée par P. A. Pagius, Lucae, Typis Leonardi Venturini, 1743.

Magni Felicis Ennodii Opera, éd. G. Hartel, Vienne, 1882 (CSEL 6).

Magni Felicis Ennodii Opera, éd. F. Vogel, Berlin, 1885 (MGH, aa, 7).

Œuvres complètes de saint Ennodius, I. Lettres, texte latin et traduction française par l'abbé S. Leglise, Paris, Picard, 1910.

M. Cesa, *Vita del beatissimo Epifanio vescovo della Chiesa pavese*, Como, Edizioni New Press, 1988 (Biblioteca di Athenaeum, 6).

G. M. Cook, *The Life of Saint Epiphanius by Ennodius*, Washington, 1942 (*Studies in Medieval and Renaissance Latin Language and Literature*, 14).

S. Rota, *Panegirico del clementissimo re Teoderic*, Roma, Herder, 2002 (Biblioteca di Cultura Romanobarbarica, 6).

C. Rohr, *Der Theoderich-Panegyricus des Ennodius*, Hannover, 1995 (MGH Studien und Texte, 12).

Un site internet, créé par C. Rohr, signale la plupart des travaux publiés ou en préparation sur l'œuvre d'Ennode : <http://www.sbg.ac.at/ges/people/rohr/ennodius/ennodius.htm>

II. Sources (textes et auteurs antérieurs au XVII^e siècle)

- Acta Sanctorum quotquot toto orbe coluntur*, J. Bolland et alii, Anvers-Paris-Bruxelles, 1643–
- Ambroise de Milan : *De excessu fratris*, dans Sant’Ambrogio, *Orationes Funebres*, éd. O. Faller, introduzione, traduzione, note e indici di G. Banterle, Roma, Città Nuova Editrice, 1985.
- *Des mystères*, éd. et trad. B. Botte, 1961 (SC 25^{bis}).
- *De fide*, éd. O. Faller, Vienne, 1962 (CSEL 78).
- *Epistulae*, I. éd. O. Faller, Vienne, 1968 ; II. éd. O. Faller et M. Zelzer, Vienne, 1990 ; III. éd. M. Zelzer, Vienne, 1982 (CSEL 82. 1, 2 et 3).
- Ammien Marcellin : *Histoires*, t. I, éd. et trad. E. Galletier (avec la collaboration de J. Fontaine), 1968 ; t. VI, éd. et trad. G. Sabbah, 1999, Paris, Les Belles Lettres (CUF).
- Anonymus Valesianus, Pars posterior,
- éd. T. Mommsen, Berlin, 1892, p. 306-329 (MGH, aa, 9).
- éd. et trad. J. C. Rolfe, vol. III d’Ammien Marcellin, coll. Loeb, Londres-Cambridge (Mass.), 1939.
- Anthologie latine : éd. A. Reise et F. Bücheler, Leipzig, Teubner, 1870-1906.
- *carmina codicis parisini 10318 olim Salmasiani*, éd. D. R. Shackleton Bailey, Stuttgart, Teubner, 1982.
- Arator : *De actibus apostolorum*, éd. A. P. McKinlay, Vienne, 1951 (CSEL 72).
- Arnoul de Lisieux : *Carmina*, éd. E. Könsgen, Heidelberg, 2002 (*Editiones Heidelbergenses* 32).
- *The Letters of Arnulf of Lisieux*, éd. F. Barlow, London, Offices of the Royal Historical Society, 1939 (*Camden Third Series* 61).
- R. Poupardin, « Dix-huit lettres inédites d’Arnoul de Lisieux », *Bibliothèque de l’École des Chartes*, 63, 1902, p. 352-373.
- Arusianus Messius : *Exempla Elocutionum*, a cura di A. della Casa, Milano, Marzorati editore, 1977 (*Collana di Grammatici Latini*).
- Ausone : *The Works of Ausonius*, edited with Introduction and Commentary by R. P. H. Green, Oxford, Clarendon Press, 1991.
- Avit de Vienne : *Alcimi Ecdici Aviti opera quae supersunt*, éd. R. Peiper, Berlin, 1883 (MGH aa, 6. 2).
- *Avitus of Vienne. Letters and Selected Prose*, translated with an introduction and notes by D. Shanzer and I. Wood, Liverpool University Press, 2002 (TTH 38).
- Augustin : *Aux moines d’Adrumète et de Provence*, éd. et trad. J. ChénÉ et J. Pintard, Paris, 1962 (BA 24).
- *Confessiones*, éd. M. Simonetti, *Sant’Agostino Confessioni*, Lorenzo Valla, 1992 ; trad. franç. E. TrÉhorel et G. Bouissou (d’après l’édition de M. Skutella), Paris, 1962 (BA 14).
- *De ciuitate Dei*, éd. B. Dombart et A. Kalb, trad. G. CombÈs, Paris, 1959 (BA 35).

- *De doctrina christiana*, éd. W. M. Green, Vienne, 1963 (CSEL 80) ; trad. franç. G. Combès et J. Farges, Paris, 1949 (BA 11).
 - *Epistulae*, éd. A. Goldbacher, Vienne, I. 1895 ; II. 1898 ; III. 1904 ; IV. 1911 ; V. 1923 (CSEL 34. 1 ; 34. 2 ; 44 ; 57 ; 58 ; 57).
 - *Retractationes*, éd. A. Mutzenbecher, Turnhout, 1974 (CCL 57). Voir aussi traduction française par G. Bardy, 1950 (BA 12).
 - *Soliloques*, éd. W. Hörmann, Vienne, 1986 (CSEL 89).
- Bernard de Clairvaux : *Lettres (1-91)*, tomes I et II, texte latin des *S. Bernardi Opera*, introduction et notes par M. Duchet-Suchaux, trad. H. Rochais, Paris, 1997 et 2001 (SC 425 et 458).
- *Sancti Bernardi Opera*, 8 tomes, éd. J. Leclercq, H.-M. Rochais et C. H. Talbot, Rome, Editiones Cistercienses, 1957-1977.
- Bible : *La Bible de Jérusalem*, Paris, Desclée de Brouwer, 1975.
- *Biblia Sacra iuxta vulgatam uersionem*, éd. R. Gryson, Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 1994⁴.
 - *Vetus Latina*, 2, éd. B. Fischer, Freiburg, Herder, 1951-1954.
 - *Vetus Latina*, 11, éd. W. Thiele, Freiburg, Herder, 1987.
- Boèce : *La Consolation de Philosophie*, introduction, traduction et notes par J.-Y. Guillaumin, Paris, Les Belles Lettres, 2002 (*La Roue à Livres*).
- *Philosophiae consolatio*, éd. L. Bieler, Turnhout, 1957 (CCL 94. 1).
- Cassiodore : *Cassiodorus Variarum libri XII*, éd. Å. J. Fridh, 1973 (CCL 96).
- *The Variae of Magnus Aurelius Cassiodorus Senator : being Documents of the Kingdom of the Ostrogoths in Italy*, trans. S. J. B. Barnish, Liverpool, 1992 (TTH 12).
 - *Le istituzioni*, a cura di M. Donnini, Roma, Citta Nuova, 2001 (*Fonti medievali per il terzo millennio* 23).
- B. Castiglione : *Le livre du Courtisan*, (trad. française A. Pons), Paris, Flammarion, 1991 (Le texte original, en italien, *Il libro del Cortegiano*, a été publié en 1528).
- Césaire d'Arles : *Sermones*, éd. G. Morin, Turnhout, 1953 (CCL 103 et 104).
- Chronica Minora*, 1, éd. Th. Mommsen, Berlin, 1892, p. 615-66 (MGH, aa, 9).
- Cicéron : *Pour Caelius*, éd. et trad. J. Cousin, Paris, les Belles Lettres, 1969 (CUF).
- *Correspondance*, t. I à XI, éd. et trad. L.-A. Constans (pour les tomes I à III) ; éd. et trad. L.-A. Constans et Bayet (pour les tomes VI à V) ; éd. et trad. J. Beaujeu (pour les tomes VI à XI), Paris, Les Belles Lettres, 1934-1996 (CUF).
 - *Caton l'Ancien (De la vieillesse)*, éd. et trad. P. Wuilleumier, Paris, les Belles Lettres, 1969 (CUF).
 - *De finibus bonorum et malorum*, éd. et trad. J. Martha, Paris, les Belles Lettres, 1930 (CUF).
 - *De l'orateur*, 3 vols., éd. et trad. E. Courbaud, Paris, Les Belles Lettres, 1962⁵ (CUF).

- *De partitione oratoria* , éd. et trad. H. Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 1924 (*CUF*).
- *Lélius de l'Amitié* , éd. R. Combès, Paris, les Belles Lettres, 1975 (*CUF*).
- *L'orateur*, éd. et trad. H. Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 1921 (*CUF*).
- *Pour Flaccus* , éd. et trad. A. Boulanger, Paris, Les Belles Lettres, 1938 (*CUF*).
- *Tusculanes* , 2 vols., éd. G. Fohlen et trad. J. Humbert, Paris, les Belles Lettres, 1960-1968 (*CUF*).
- Claudien : *Carmina*, éd. J. B. Hall, Teubner, 1985.
- *Poèmes politiques (395-398)*, 2 tomes, éd. et trad. J.-L. Charlet, Paris, Les Belles Lettres, 2000 (*CUF*).
- Collectio Auellana*, éd. O. Günther, Vienne, 1895-1898 (*CSEL* 35. 1 et 2).
- Conciles : *Concilia Galliae A. 511-A. 695*, éd. C. de Clercq, Turnhout, 1963 (*CCL* 148A)
- *Les canons des conciles mérovingiens (VI^e -VII^e siècles)*, trad. J. Gaudemet et B. Basdevant, 1989 (*SC* 353-354).
- *Les conciles œcuméniques*, 3 vols., G. Alberigo dir., Paris, 1994.
- Corpus Inscriptionum Latinarum*, Berlin, G. Reimer, 1863-
- Corpus Iuris Civilis*, 3 vols, éd. P. Krüger – Th. Mommsen – R. Schöll, Berlin, Weidmann, 1908-1929 (réimpr. 1989-1993).
- Theodosiani libri XVI cum constitutionibus Sirmondianis et leges nouellae ad Theodosianum pertinentes*, éd. Th. Mommsen – P. Meyer, Berlin, Weidmann, 1904 (réimpr. 1990).
- Cyprien : *Epistulae*, éd. G. F. Diercks, Turnhout, 1996 (*CCL* 3, B² et B³).
- Epistolae Romanorum Pontificum Genuinae et quae ad eos scriptae sunt a S. Hilario usque ad Pelagium II*, ed. A. Thiel, tome I, Braunsberg, E. Peter, 1865.
- Eusebius Gallicanus : *Collectio Homiliarum* , éd. fr. Glorie, Turnhout, 1970-1971 (*CCL* 101 et 101A).
- Fausses Décrétales*, éd. P. Hinschius, Leipzig, B. Tauchnitz, 1863.
- Fauste de Riez : *Opera*, éd. A. Engelbrecht, Vienne, 1891 (*CSEL* 21. 1).
- Fortunatianus : *Ars rhetorica*, texte, traduction italienne et commentaire par L. Calboli Montefusco, Bologne, Pàtron, 1979.
- Fulgence de Ruspe : *Epistulae*, éd. J. Fraipont, Turnhout, 1968 (*CCL* 91A).
- Gaius : *Institutiones*, éd. et trad. J. Reinach, Paris, Les Belles Lettres, 1950 (*CUF*).
- Gr É goire le Grand : *Dialogues*, I, éd. et trad. A. de Vogüé, Paris, 1978 (*SC* 251).
- *Epistulae*, éd. D. Norberg, Turnhout, 1982 (*CCL* 140A).
- Gr É goire de Tours : *Histoire des Francs*, trad. R. Latouche, Paris, Les Belles Lettres, 1995 (*Classique de l'Histoire de France au Moyen Âge*).
- Gr É goire VII : *Dictatus papae*, 23, *PL*, 148, col. 408.
- Hom È re : *Illiade*, t. 1, éd. et trad. P. Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1946 (*CUF*).
- Horace : *Épîtres*, éd. et trad. F. Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1927 (*CUF*).

– *Odes et Épîtres*, éd. et trad. F. Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1961² (CUF).

– *Satires*, éd. et trad. F. Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1946 (CUF).

Iordanes : *Getica*, éd. Th. Mommsen, Berlin, 1882 (MGH, aa, 5. 1)

– *Getica*, éd. F. Giunta et A. Grillone, Rome, 1991 (*Fonti per la Storia d'Italia* 117).

– *Histoire des Goths*, trad. O. Devillers, Paris, Les Belles Lettres, 1995 (*La Roue à Livres*).

Jean Cassien

– *Conférences*, XIII, éd. et trad. E. Pichery, Paris, 1958 (SC 54).

Julius Victor : *Ars Rhetorica*, dans *Rhetores Latini Minores*, éd. C. Halm, Leipzig, Teubner, 1863.

Liber pontificalis, éd. L. Duchesne, Paris, De Boccard, 1955².

Luidprand de Crémone : *Liudprandi Cremonensis Opera*, cura et studio P. Chiesa, Turnhout, 1998 (CCCM 156).

Nicolas I^{er} : *Epistulae*, éd. E. Perels, Berlin, 1925 (MGH, epa, 6).

Papyri d'Italie : J. O. Tjäder, *Die nichtliterarischen lateinischen Papyri Italiens aus der Zeit 445-700*, 1. Papyri 1-23 ; 3. Tafelband ; 2. Papyri 29-59, Skrifter utgivna av Svenska Institutet i Rom, XIX, Lund, 1. 1955 ; 2. 1982 ; 3. 1954.

Paul Diacre : *Historia Romana*, éd. H. Droysen, Hannover, éd. H. Droysen, 1978 [1^{ère} édition 1879], p. 127 (MGH ssg 49).

– *Histoire des Lombards*, trad. F. Bougard, Turnhout, Brepols, 1994.

Paulin de Nole : *Epistulae*, éd. G. Hartel, Vienne, 1894 (CSEL 29).

Francesco Petrarca : *Le Familiari*, edizione critica per cura di V. Rossi, volume quarto per cura di U. Bosco, libri XX-XXIV, Firenze, G. C. Sansoni, 1942.

Pierre de Celle : *The Letters of Peter of Celle*, edited and translated by J. P. Haseldine, Oxford, Clarendon Press, 2001 (Oxford Medieval Texts).

Pline l'Ancien : *Histoire naturelle*, livre 36, éd. J. Andr É, trad. R. Bloch, comm. A. Rouveret, Paris, Les Belles Lettres, 1981 (CUF).

Pline le Jeune : *Lettres*, t. I à IV, éd. et trad. A.-M. Guillemin, (pour les tomes I à III), éd. et trad. M. Durry (pour le tome IV), Paris, Les Belles Lettres, 1927-1948 (CUF).

Procopé de Césarée : *Opera Omnia*, éd. J. Haury, add. G. Wirth, Leipzig, Teubner, 1968.

Quintilien : *Institution oratoire*, t. I à VII, éd. et trad. J. Cousin, Paris, Les Belles Lettres, 1975-1980 (CUF).

Rationes dictandi, éd. L. Rockinger, dans *Briefsteller und Formelbücher des elfften bis viersehnten Jahrhunderts*, Munich, G. Franz, 1863 (réimpr. New York, Burt Franklin).

Règle de Saint Benoît, texte latin selon le manuscrit S. Gall, trad. H. Rochais, Paris, Desclée de Brouwer, 1980.

Rhétorique à Hérennius, éd. et trad. G. Achard, Paris, Les Belles Lettres, 1989 (CUF).

- Rurice de Limoges : *Ruricii epistularum libri*, éd. A. Engelbrecht, Vienne, 1891 (CSEL 21. 2).
- *Ruricius of Limoges and Friends : A Collection of Letters from Visigothic Gaul*, translated with an introduction and notes by R. W. Mathisen, Liverpool, 1999 (TTH 30).
- Salimbene de Adam : *Cronica*, a cura di F. Bernini, Bari, G. Laterza, 1942.
- Salluste : *Catilina, Jugurtha, Fragments des Histoires*, éd. et trad. A. Ernout, Paris, Les Belles lettres, 1967⁷ (CUF).
- Seneca : *Épîtres*, tomes I à V, éd. F. Pr É chac et trad. H. Noblot, Paris, Les Belles Lettres, 1945-1962 (CUF).
- *Epistulae*, éd. R. D. Reynolds, Oxford, Clarendon Press, 1965.
- Sidoine Apollinaire : *Lettres*, tomes II-III, texte établi, traduit et commenté par A. Loyer, Paris, Belles Lettres, 1970 (CUF).
- Statuta Ecclesiae Antiqua* , éd. Ch. Munier, Paris, Presses universitaires de France, 1960.
- Stace : *Silves*, tomes II-III, éd. H. Fr È re, trad. H. J. Izaac, 1944 (CUF).
- Symmaque : *Q. Aurelii Symmachi quae supersunt*, éd. O. Seeck, Berlin, 1961² (MGH, aa, 6. 1)
- *Lettres*, tomes I-IV, texte établi, traduit et commenté par J. P. Callu, Paris, Belles Lettres, 1972-1982-1995-2002 (CUF).
- Tacite : *Annales*, éd. et trad. P. Wuilleumier, Paris, Les Belles Lettres, 1978 (CUF).
- T É rence : *Comédies*, 3 vols., éd. et trad. J. Marouzeau, Paris, Les Belles Lettres, 1947-49 (CUF).
- Tertullien : *Traité de la prescription contre les hérétiques*, éd. et trad. R. F. Refoul É, et P. de Labriolle, Paris, 1957 (SC 46).
- *De pallio*, éd. V. Bulhart, 1957, Vienne (CSEL 76).
- *Le mariage unique*, éd. et trad. P. Matt É i, Paris, 1988 (SC 343).
- *Le voile des vierges*, éd. et trad. E. Schulz-FI Ü gel et P. Matt É i, Paris, 1997 (SC 424).
- Valerius Maximus : *Facta et dicta memorabilia*, éd. C. Kempf, Teubner, 1888.
- Varron : *De lingua latina*, éd. et trad. P. Flobert, Paris, Les Belles Lettres, 1985 (CUF).
- Virgile : *Bucoliques*, éd. et trad. E. de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 1987² (CUF).
- *Énéide*, éd. et trad. J. Perret, Paris, Les Belles Lettres, 1977-1987 (CUF).
- *Géorgiques*, éd. et trad. E. de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 1956 (CUF).
- Vita Caesaris* dans *Sancti Caesaris episcopi arelatensis opera omnia*, II, *Opera varia*, éd. G. Morin, Maredsous, 1942, p. 296-345 ; trad. J.-C. Giraud, Paris, 1997 (*Les Pères dans la foi*, 67).

III. Dictionnaires et ouvrages généraux

Bibliothecae Apostolicae Vaticanae codices manu scripti recensiti. Codices Urbinates Latini descripsit Cosimus Stornajolo, tomus I., codices 1-500, Romae, Typis Vaticanis, 1902.

Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae regiae Bruxellensis 2, Bruxelles, 1889.

Catalogue général des manuscrits latins, 3, Paris, 1952, p. 134-135.

Clavis Patrum Latinorum, éd. E. Dekkers, Turnhout, *Corpus Christianorum*, 1995³.

Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie, tome 8. 2, art. « Lettres Chrétiennes », éd. F. Cabrol et H. Leclercq, Paris, 1929, col. 2683-2885.

Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien, tomes 1 et 2, sous la direction de A. Di Berardino, adaptation française sous la direction de François Vial, Paris, Cerf, 1990.

Histoire du Christianisme, des origines à nos jours, sous la direction de J.-M. Mayeur, Ch. (†) et L. Pietri, A. Vauchez, M. Venard, tome 3 « Les Églises d'Orient et d'Occident (432-610) », Paris, Desclée, 1998.

Histoire de L'Église, par P. de Labriolle, G. Bardy, L. Brehier, G. de Plinval, Bloud & Gay, 1937, tome 3, « De la mort de Théodose à l'élection de Grégoire le Grand ».

Littérature latine, H. Zehnacker et J.-C. Fredouille (ed.), Paris, PUF, 1993.

J. R. Martindale, *The Prosopography of the Later Roman Empire*, II (A. D. 395-527), Cambridge University Press, 1980.

Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft, A. Pauly - G. Wissowa *et alii* (ed.), Stuttgart, J. B. Metzlerscher Verlag, 1894-

Prosopographie Chrétienne du Bas-Empire, 2, « Prosopographie de l'Italie Chrétienne (313-604) », 2 vols., Ch. et L. Pietri (dir.), Rome, École française de Rome, 1999.

Reallexikon für Antike und Christentum, Th. Klauser - E. Dassmann *et alii* (ed.), Stuttgart, A. Hiersemann, 1950-

M. Schanz, *Geschichte der römischen Literatur*, Munich, C. H. Beck, 1914-1935.

Thesaurus Linguae Latinae, Leipzig, Teubner, 1900-

G. Westermann, *Grosser Atlas zur Weltgeschichte*, Munich, Braunschweig, Westermann, 1991⁹.

IV. Études

V. Abbruzzetti, « La codification du genre épistolaire au Moyen Âge. Un exemple italien : Boncompagno da Signa », dans *Epistulae Antiquae II*, Université François-Rabelais, L. Nadjo, E. Gavaille (ed.), Louvain-Paris, Peeters, 2002, p. 367-377.

L. Alfonsi, « Ennodio letterato (nel XV centenario della nascita) », *Studi Romani* 23, 1975, p. 303-310.

L. Alfonsi, « Ambrogio in Ennodio », *Ambrosius Episcopus. Atti del congresso internazionale di studi ambrosiani nel 16. Centenario della elevazione di Sant'Ambrogio alla cattedra episcopale* (Milano 2-7 dicembre 1974), G. Lazzati (éd.), *Studia Patristica Mediolanensia* 7, Milano, 1976, p. 125-129.

- I. André, « les changements de genre dans les emprunts du latin au grec », *Word*, 24, 1968, p. 1-7.
- Animali Simbolici, Alle origini del Bestiario Cristiano I* (agnello-gufo), a cura di M. P. Ciccarese, Bologne, Centro editoriale dehoniano, 2002.
- C. F. Arnold, *Caesarius von Arelate und die gallische Kirche seiner Zeit*, Leipzig, J. C. Hinrichs, 1894.
- M. Banniard, « La rouille et la lime : Sidoine Apollinaire et la langue classique en Gaule au V^e siècle », *De Tertullien aux Mozarabes, I*, Antiquité tardive et christianisme ancien (III^e-VI^e siècles), *Mélanges offerts à Jacques Fontaine*, Paris, Études Augustiniennes, 1992, p. 413-427.
- M. Banniard, « *Zelum discretionis condire* : langages et styles de Grégoire le Grand dans sa correspondance », dans *Papauté, Monachisme et Théories politiques. Mélanges offerts à M. Pacaut*, « I. Le pouvoir et l'institution ecclésiale », Lyon, P.U.L., 1994, p. 29-46.
- H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, tome 2 « L'époque impériale », Paris, Klincksieck, 1956.
- G. Bardy, « saint Ennode de Pavie », *Le Christianisme et l'Occident barbare*, J. R. Palanque (ed.), Paris, Cerf, 1945, p. 229-64.
- G. Bardy, « copies et éditions au V^e siècle », *Revue des Sciences Religieuses*, 23, 1949, p. 52.
- S. J. B. Barnish, « Sacred Texts of the Secular : Writing, Hearing, and Reading Cassiodorus' *Variae* », *Studia Patristica*, 38, 2001, p. 362-370.
- R. Bartlett, « Aristocracy and Ascetism: The Letters of Ennodius and the Gallic and Italian Churches », *Culture and Society in Late Antique Gaul: Revisiting the Sources*, R. W. Mathisen and D. R. Shanzer (ed.), Aldershot-Burlington, Ashgate Publishing Company, 2001, p. 201-216.
- A. Beccaria, *I codici di medicina del periodo presalernitano, secoli IX-X-XI*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1956.
- D. N. Bell, *The Libraries of the Cistercians, Gilbertines and Praemonstratensians*, London, 1992 (*Corpus of the British Medieval Library Catalogues* 3).
- M. Benasayag, « Le mythe de l'individu », trad. de l'espagnol par A. Weinfeld, Paris, La Découverte, 2004, 177 p.
- R. Beer – J. E. Diaz, « Noticias bibliograficas y catalogo de los codices de la Santa Iglesia Catedral de León », León, 1888, p. 35.
- J. Bignami Odier, *Le fonds de la Reine à la Bibliothèque Vaticane*, Città del Vaticano, 1962 (*Studi e testi* 219).
- J. Bignami Odier, *La Bibliothèque Vaticane de Sixte IV à Pie XI. Recherches sur l'histoire des collections de manuscrits*, Città del Vaticano, 1973 (*Studi e testi* 272).
- B. Bischoff, *Lorsch im Spiegel ihrer Handschriften*, Munich, Arbo-Gesellschaft, 1974.
- B. Bischoff, « Eine Osterpredigt Liudprands von Cremona (um 960) », *Anecdota nouissima*, Stuttgart, 1984, p. 20-34.

- Fr. Biville, « La production de la voix. Anatomie-physiologie des organes phonateurs dans les textes latins », *Docente natura. Mélanges de médecine ancienne et médiévale offerts à Guy Sabbah*, textes réunis par Arm. Debru et N. Palmieri, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2001, p. 15-42.
- J. Boès, *La philosophie et l'action dans la Correspondance de Cicéron*, Collection « Travaux et Mémoires », 5, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1990.
- M. Bonnet, *Le latin de Grégoire de Tours*, Paris, 1890, p. 650.
- J.-B. Bossuet, *Œuvres oratoires*, Paris, Hachette, 1921.
- Ph. Bruggisser, *Symmaque ou le rituel épistolaire de l'amitié littéraire*, Fribourg, éditions universitaires, 1993, 527 p.
- B. Bureau, *Lettre et sens mystique dans l'Historia Apostolica d'Arator. Exégèse et Épopée*, Paris, 1997 (*Collection des Études Augustiniennes*, 153).
- B. Bureau, « Parthenius et la question de l'authenticité de la *Lettre à Parthenius d'Arator* », in *Moussyllanea. Mélanges de linguistique et de littérature ancienne offerts à Claude Moussy*, Louvain-Paris, Peeters, 1998, p. 387-399.
- R. Burnet, *Épîtres et lettres I^{er} - II^e siècle. De Paul de Tarse à Polycarpe de Smyrne*, Paris, Cerf, 2003, p. 28.
- G. Bühner-Thierry, « Lumière et pouvoir dans le Haut Moyen Âge occidental : célébration du pouvoir et métaphores lumineuses », *MEFRM*, 116. 1, 2004 (à paraître).
- P. Buzzetti, *Vita di Sant'Antonio Lerinese*, Como, Tipografia Casa Divina Provvidenza, 1904, p. 9.
- B. Cabouret, « Le rhéteur Libanios au service de ses proches : de la correspondance privée à la correspondance officielle », « *La correspondance, un document pour l'histoire* », textes rassemblés et présentés par A.-M. Sohn, Publications de l'Université de Rouen, 2001, p. 15-27 (*Cahiers du GRHIS* 12).
- J.-P. Caillet, « Le dossier de la basilique chrétienne de Chlef », *Karthago*, 21, 1987, p. 135-161.
- J.-P. Callu, « *Symmachus Nicomachis Filiis* (Vouvoiement ou discours familial ?) », *Colloque Genevois sur Symmaque à l'occasion du 1600^{ème} anniversaire du conflit de l'autel de la Victoire*, Paris, Belles Lettres, 1986, p. 17-40.
- J.-P. Callu, « Être Romain après l'Empire », *Identità e Valori, Fattori di Aggregazione e Fattori di Crisi nell'Esperienza Publica Antica*, A. Barzanò et alii (éds.), Roma, 2001, p. 283-297.
- M.-A. Calvet-Sebasti, « Le portrait du destinataire dans les lettres de Grégoire de Naziance », dans *Epistulae Antiquae I*, Université François-Rabelais, L. Nadjo, E. Gavaille (ed.), Louvain-Paris, Peeters, 2000, p. 191-205.
- A. Cameron, *Procopius and the sixth century*, Berkeley, University of California press, 1996².
- M. Carruthers, *Le livre de la Mémoire. La mémoire dans la culture médiévale*, Paris, Macula, 2002 [édition originale anglaise : Cambridge, 1990].

- M. de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.
- M. de Certeau, *Histoire et Psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1987, 2002².
- J.-L. Charlet, « L'image de Milan dans la poésie latine tardive : Ausone, Ambroise, Claudien, Ennode », *Res Publica Litterarum* 17, 1994, p. 111-121.
- F. Charpin, *L'idée de phrase grammaticale et son expression en latin*, Paris-Lille III, Champion, 1977.
- A. Chastagnol, « Le Sénat romain sous le règne d'Odoacre. Recherches sur l'épigraphie du Colisée au V^e siècle », *Antiquitas*, 3, Bonn, 1966.
- A. Chastagnol, *La fin du monde Antique. De Stilicon à Justinien (V^e siècle et début VI^e)*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1976.
- A. Chastagnol, *Le Sénat romain à l'époque impériale. Recherches sur la composition de l'Assemblée et le statut de ses membres*, Paris, Les Belles lettres, 1992, p. 358-368.
- A. Chauvot, *Opinions romaines face aux Barbares au IV^e siècle ap. J.-C.*, Paris, De Boccard, 1998.
- P. Chuvin, *Chronique des derniers païens. La disparition du paganisme dans l'Empire romain du règne de Constantin à celui de Justinien*, Paris, Les Belles Lettres-Fayard, 1990.
- P. Classen, « Aus der Werkstatt Gerhochs von Reichersberg », *Deutsches Archiv*, 1967, p. 31-92.
- J. Collart, *Varron, grammairien latin*, Paris, Les Belles Lettres, 1954.
- G. Constable, *Letters and Letter-collections*, « Typologie des sources du Moyen Age occidental, 17 », Turnhout, Brepols, 1976.
- G. Constable, « L'échange épistolaire en milieu monastique au Moyen-Age », *Érudition et commerce épistolaire. Jean Mabillon et la tradition monastique*, D.-O. Hurel (ed.), Paris, Vrin, 2003.
- P. Courcelle, *Les Confessions de saint Augustin dans la tradition littéraire. Antécédents et Postérité*, Paris, 1963 (*Collection des Études Augustiniennes*, 15).
- P. Courcelle, *Les lettres grecques en Occident*, Paris, De Boccard, 1943.
- C. Courtois, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, Arts et métiers graphiques, 1955.
- P. Cugusi, *Evoluzione e forme dell'Epistolografia latina nella tarda Repubblica e nei primi due secoli dell'Impero, con cenni sull'epistolografia preciceroniana*, Rome, Herder, 1983.
- E. R. Curtius, *La littérature européenne et le Moyen Age latin*, Paris, PUF, 1956 [édition originale allemande : Bern, 1948].
- G. Dagron, *Naissance d'une capitale. Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, Paris, P.U.F., 1974.
- J. Danielou, *Les symboles chrétiens primitifs*, Paris, Seuil, 1961.

- A. Deissmann, *Licht vom Osten. Das Neue Testament und die neuentdeckten Texte der hellenistisch-römischen Welt*, Tübingen, Mohr-Siebeck, 1908¹, 1923⁴.
- R. Delmaire, *Les Institutions du Bas-Empire romain de Constantin à Justinien, Les Institutions civiles palatines*, Paris, Cerf, 1995 (*Initiations au christianisme ancien*).
- E. Demougeot, *L'Empire romain et les barbares d'Occident (IV^e -VII^e siècles)*, *Scripta varia*, Publications de la Sorbonne, 1988.
- E. Deniaux, *Clientèles et pouvoir à l'époque de Cicéron*, Rome, École française de Rome, 1993 (*Collection de l'École française de Rome*, 182).
- F. Dolbeau, « Trois catalogues de bibliothèques médiévales restitués à des abbayes cisterciennes (Cheminon, Haute-Fontaine, Mortemer) », *Revue d'Histoire des Textes*, 18, 1988, p. 81-108.
- F. Dolbeau, « Critique d'attribution, critique d'authenticité. Réflexions préliminaires », *Filologia Mediolatina*, VI-VII, 1999-2000, p. 33-61.
- F. delle Donne, « Il ruolo storico e politico di Ennodio », *Atti della I Giornata ennodiana*, a cura di F. Gasti, Università di Pavia, 2001, p. 7-19.
- F. Delle Donne, « Le formule di Saluto nella pratica epistolare medievale. La *Summa Salutationum* di Milano e Parigi », *Filologia Mediolatina*, 9, 2002, p. 251-279.
- P. R. Doob, *The Idea of the Labyrinth from Classical Antiquity through the Middle Ages*, Ithaca and London, Cornell University Press, 1990.
- A. Dubois, *La Latinité d'Ennodius. Contribution à l'étude du latin littéraire à la fin de l'Empire romain d'Occident*, Paris, Klincksieck, 1903.
- L. Duchesne, *L'Église au VI^e siècle*, Paris, De Boccard, 1925.
- M. Dumoulin, « Le gouvernement de Théodoric et la domination des Ostrogoths en Italie d'après les œuvres d'Ennodius », *Revue historique*, 78, 1902.
- L. E. Dupin, *Nouvelle bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, A. Pralard, 1686.
- E. Dutoit, *Le thème de l'adynaton dans la poésie antique*, Paris, 1936.
- N. Duval et alii, *Basiliques chrétiennes d'Afrique du Nord*, tomes I-II, Paris, Études Augustiniennes, 1992, (*Collection des Études Augustiniennes*, 129-130).
- M. Eliade, *Le sacré et le profane*, « folio essais, 85 », Paris, Gallimard, 1965.
- A. Ernout et F. Thomas, *Syntaxe latine*, Paris, Klincksieck, 1984.
- N. Ertl, « Diktatoren frühmittelalterlicher Papstbriefe », *Archiv für Urkundenforschung* 15, 1938, p. 56-132.
- Epistulae Antiquae I*, Actes du I^{er} colloque « Le genre épistolaire antique et ses prolongements », Université François-Rabelais de Tours, L. Nadjjo, E. Gavoille (ed.), Louvain-Paris, Peeters, 2000.
- Epistulae Antiquae II*, Actes du II^e colloque « Le genre épistolaire antique et ses prolongements européens », Université François-Rabelais de Tours, L. Nadjjo, E. Gavoille (ed.), Louvain-Paris, Peeters, 2002.

- Epistulae Antiquae III*, Actes du III^e colloque « Le genre épistolaire antique et ses prolongements européens », Université François-Rabelais de Tours, L. Nadjó, E. Gavoille (ed.), Louvain-Paris, Peeters, 2004 (à paraître).
- C. Esteban, « Góngora y argote (Luis de) », *Encyclopaedia Universalis*, t. 10, p. 579b.
- J. Fabri, « Un ami de Juste Lipse : l'humaniste André Schott (1552-1629) », *Les Études Classiques*, 1953, 21, p. 188-208.
- T. Falmagne, « Les Cisterciens et les nouvelles formes d'organisation des florilèges aux 12^e et 13^e siècles », *Archivum Latinitatis Medii Aevi*, 55, 1997, p. 73-176 ; p. 100-101.
- C. Fini, *Il censimento dei codici di Ennodio*, Pise, Rome, Istituti Editoriali Poligrafici Internazionali, 2000.
- B. Fischer, *Lateinische Bibelhandschriften im frühen Mittelalter*, Freiburg, Herder, 1985.
- G. Folliet, « Le monachisme en Afrique de saint Augustin à saint Fulgence », *SEA* 62, « Il monachesimo occidentale », Rome, 1998, p. 291-315.
- M. Foucault, *L'herméneutique du sujet*, Paris, 2001.
- J. Fontaine, « Ennodius », *Reallexikon für Antike und Christentum*, V, 1962, col. 398-421.
- J. Fontaine, « Unité et diversité du mélange des genres et des tons chez quelques écrivains latins de la fin du IV^e siècle : Ausone, Ambroise, Ammien », *Christianisme et formes littéraires de l'Antiquité tardive en Occident*, Genève, 1977, p. 425-482 (*Entretiens de la Fondation Hardt*, 23).
- A. Fougny, « Résultats d'une étude sur les clausules chez Ennodius », *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, 26, 1948, p. 1049-1053.
- J.-C. Fredouille, *Tertullien et la conversion de la culture antique*, Paris, Études Augustiniennes, 1972.
- M. Fruyt, *Problèmes méthodologiques de dérivation à propos des suffixes latins en ... cus*, Paris, Klincksieck, 1986 (*Études et commentaires*, 99).
- H. Fuhrmann, *Einfluß und Verbreitung der pseudoisidorischen Fälschungen. Von ihrem Auftauchen bis in die neuere Zeit*, Stuttgart, 1972-74 (*Schriften der MGH*, 24. 1-3).
- J. Gaudemet, *La formation du droit séculier et du droit de l'Église aux IV^e et V^e siècles*, Paris, Sirey, 1957.
- J. Gaudemet, *Les sources du droit de l'Église en Occident du II^e au VII^e siècle*, Paris, Cerf, 1985 (*Initiations au christianisme ancien*).
- E. Gavoille, « La relation à l'absent dans les lettres de Cicéron à Atticus », dans *Epistulae Antiquae I*, Université François-Rabelais, L. Nadjó, E. Gavoille (ed.), Louvain-Paris, Peeters, 2000, p. 153-176.
- L. Gavoille, « *Epistula* et *litterae* : étude de synonymie », dans *Epistulae Antiquae I*, Université François-Rabelais, L. Nadjó, E. Gavoille (ed.), Louvain-Paris, Peeters, 2000, p. 13-36.

- J. de Ghellinck, *Patristique et Moyen Age*, II, dans *Revue du Moyen Age latin*, 3, 1974.
- A. Gigandet, *Fama deum. Lucrèce et les raisons du mythe*, Paris, Vrin, 1998.
- E. Gibbon, *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*, trad. de M. F. Guizot, présentation de M. Baridon, Paris, R. Laffont, 1990-1991 (London, 1776-1788).
- St. Gioanni, « Fonctions culturelles, sociales et politiques de l'*amicitia* épistolaire dans la *Correspondance* d'Ennode de Pavie », *Lalies*, 21, 2001, p. 165-181.
- St. Gioanni, « La contribution épistolaire d'Ennode de Pavie à la primauté pontificale sous le règne des papes Symmaque et Hormisdas », *MEFRM*, 113, 2001, p. 245-268.
- St. Gioanni, « Les élites italiennes, l'autorité pontificale et la romanité au début du VI^e s. – l'engagement d'Ennode de Pavie », *Atti della II Giornata Ennodiana*, E. d'Angelo (ed.), Università di Napoli 'Federico II', Naples, 2003, p. 37-52.
- St. Gioanni, « Communication et préciosité : le *sermo* épistolaire de Sidoine Apollinaire à Avit de Vienne », *SEA*, 90, *Comunicazione e recezione : protagonisti, tecniche e vie del documento cristiano (IV-VI secolo)*, Rome, 8-10 mai 2003 (à paraître).
- St. Gioanni, « Les ambiguïtés de la 'religion épistolaire' », Actes du colloque *L'ambiguïté volontaire dans les textes grecs et latins*, organisé par l'Université Lumière-Lyon II, Faculté des Lettres, des Sciences du Langage et des Arts (LESLA), Maison de l'Orient Méditerranéen, Institut Courby, à Lyon, 23-24 novembre 2000 (à paraître).
- H. Goelzer, *Le latin de Saint Avit*, Paris, Alcan, 1909.
- H. Goelzer, *Étude lexicographique et grammaticale de la latinité de Saint Jérôme*, Paris, Hachette, 1884.
- W. Goffart, *Barbarians and Romans, A.D. 418-584 : the techniques of accomodation*, Princeton, Princeton university press, 1980.
- D. Gorce, *Les voyages, l'hospitalité et le port des lettres dans le monde chrétien des IV^e et V^e siècles*, Paris, 1925.
- P. Grimal, *Cicéron*, Paris, Fayard, 1986.
- I. Gualandri, *Furtiva lectio, Studi su Sidonio Apollinare*, Milano, Cisalpino-Goliardica, 1979.
- J. de Ghellinck, *Patristique et Moyen Age*, II, dans *Revue du Moyen Age latin*, 3, 1974.
- J. Guyon, « D'Honorat à Césaire. L'évangélisation de la Provence », *Césaire d'Arles et la christianisation de la Provence*, Paris, 1994, p. 75-108.
- W. Haacke, *Die Glaubensformel des Papstes Hormisdas im Acacianischen Schisma*, Rome, Université Grégorienne, 1939.
- I. Hadot, *Arts libéraux et philosophie dans la pensée antique*, Paris, Études Augustiniennes, 1984.
- P. Hadot, *Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris, Albin Michel, 2002².
- A. Häse, *Mittelalterliche Bücherverzeichnisse aus Kloster Lorsch*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2002.

- G. Haverling, « On the 'illogical' *uos* in late latin epistolography », *Latin vulgaire, latin tardif IV*, Actes du 4^e colloque international sur le latin vulgaire et tardif (Caen, 2-5 septembre 1994), L. Callebaut (ed.), Hildesheim-Zürich-New-York, Olms-Weidmann, 1995, p. 337-353.
- L. Havet, *La prose métrique de Symmaque*, Paris, E. Bouillon, 1892.
- B. Hasenstab, *Studien zur Ennodius. Ein Beitrag zur Geschichte der Völkerwanderung*, Munich, 1890 (Programme des K. Luitpold-Gymnasiums in München für das Studienjahr 1889/1890).
- C. J. Hefele, *Histoire des Conciles*, trad. H. Leclercq, Paris, Letouzey et Ané, 1907-1913.
- M. Heinzelmann, *Bischofsherrschaft in Gallien*, Artemis Verlag, Munich, 1976 (*Beiträge der Francia*, 5).
- M. Heinzelmann, « Gallische Prosopographie (260-527) », *Francia*, 10, 1982, p. 531-718.
- M. Heinzelmann, « Prosopographie et recherche de continuité historique : l'exemple des V^e-VII^e siècles », *MEFRM*, 100, 1988, p. 227-39.
- M. Heinzelmann, « *Pater Populi* : langage familial et détention de pouvoir public », in *Aux sources de la puissance : sociabilité et parenté*, Université de Rouen, 1989, p. 47-56.
- E. Hermann-Otto, « Der spätantike Bischof zwischen Politik und Kirche : das exemplarische Wirken des Epiphanius von Pavia », *Römische Quartalschrift*, 90, 1995, p. 198-214.
- L. Holz, « Le contexte grammatical du défi à la grammaire : Grégoire et Cassiodore », *Grégoire le Grand*, Chantilly (15-19 septembre 1982), Actes publiés par J. Fontaine, R. Gillet, St. Pellistrandi, Paris, CNRS, 1986, p. 531-540.
- G. O. Hutchinson, *Cicero's Correspondance. A Literary Study*, Oxford, Clarendon Press Oxford, 1998.
- H. Inglebert, *Les Romains chrétiens face à l'histoire de Rome. Histoire, christianisme et romanités en Occident dans l'Antiquité tardive (III^e - V^e siècles)*, Paris, Études Augustiniennes, 1996 (*Collection des Études Augustiniennes*, 145).
- M. R. James, *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Library of Lambeth Palace*, Cambridge, 1932, 426-427.
- J. Horst-Theodor, *Trauer und Trost. Eine quellen- und strukturanalytische Untersuchung de philosophischen Trostschriften über den Tod*, Munich, Wilhem Fink Verlag, 1968 (*Studia et Testimonia Antiqua*, 5).
- R. Kassel, *Untersuchungen zur Griechischen und Römischen Konsolationsliteratur*, Munich, 1958 (*Zetemata*, 18).
- S. A. H. Kennell, *Magnus Felix Ennodius. A Gentleman of the Church*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2000.
- S. A. H. Kennell, « Ennodius and his Editors », *Classica et Mediaevalia*, 51, 2000, p. 251-270.

- R. Ker, *Medieval Libraries of Great Britain*, Royal Historical Society, 3, 1941.
- H. Kirkby, *The scholar and his public*, dans *Boethius, His life, Thought and Influence*, éd. M. Gilson, Oxford, 1981, p. 44-69.
- J. de Landtsheer, « *Iusti Lipsi Epistolica Institutio* ou l'art d'écrire des lettres », dans *Epistulae Antiquae II*, Université François-Rabelais, L. Nadjo, E. Gavoille (ed.), Louvain-Paris, Peeters, 2002, p. 407-423.
- H. Langenfeld, *Christianisierungspolitik und Sklavengesetzgebung der Römischen Kaiser von Konstantin bis Theodosius II*, « *Abhandlungen zur Alten Geschichte* », 56, Bonn, Rudolf Habelt Verlag, 1977.
- Ch.-V. Langlois, « Formulaires de lettres du XII^e, du XIII^e et du XIV^e siècles », dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. 35. 2, 1897.
- G. G. Lapeyre, *Saint Fulgence de Ruspe : un évêque catholique africain sous la domination vandale*, ale, Paris, P. Lethielleux, 1929.
- M. Lapidge, « The Authorship of the Adonic Verses ad Fidolium Attributed to Columbanus », *Studi Medievali*, 18. 2, 1977, p. 249-314 ; p. 256.
- H. Lausberg, *Handbook of Literary rhetoric. A Foundation for Literary Study*, D. E. Orton et R. D. Anderson (ed.), Leiden-Boston-Köln, Brill, 1998 (traduction de l'édition originale allemande de *Handbuch der literarischen Rhetorik. Eine Grundlegung der Literaturwissenschaft*, 1973²).
- M. Lavency, « L'ablatif de modalité dans les *Lettres* de Pline le Jeune », *Hommages à Carl Deroux, II – Prose et linguistique, Médecine*, P. Defosse (ed.), « Collection Latomus, 267 », Bruxelles, Éditions Latomus, p. 240-251.
- S. Lebecq, *Les origines franques V^e -IX^e siècle*, 1, Seuil, Paris, 1990.
- J. Leclercq, « Un ancien recueil de leçons pour la vigile des défunts », *Revue Bénédictine*, 54, 1942, p. 16-40.
- J. Leclercq, « Le genre épistolaire au Moyen Age », *Revue du Moyen Âge latin*, tome II, 1946, p. 63-70.
- J. Leclercq, *Saint Pierre Damien Ermite et Homme d'Église*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1960.
- St. L'Église, « S. Ennodius et la suprématie pontificale au VI^e siècle », *L'Université Catholique*, 2 (1889), p. 220-242, 400-415, 569-593 ; 3 (1890) p. 513-523 ; 4 (1890), p. 55-66.
- St. L'Église, « S. Ennodius et la haute éducation littéraire dans le monde romain au commencement du VI^e siècle », *Université Catholique*, 5, 1890, p. 209-228 ; 375-397 ; 568-590.
- P. Lehmann, *Franciscus Modius als Handschriftenforscher*, Munich, 1908 (*Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelsalters* 3, 1).
- J. Leland, *De rebus Britannicis collectanea*, ed. T. Hearne (2nd ed.), 6 vols., Londres, 1774.

- C. Leyser, *Authority and Asceticism from Augustine to Gregory the Great*, Oxford, Clarendon Press, 2000.
- G. Lindholm, *Studien zum Mittellateinischen Prosarhythmus. Seine Entwicklung und sein Abklingen in der Briefliteratur Italiens*, Almqvist & Wiksell, Stockholm-Göteborg-Uppsala, 1963.
- F. Lot, « À quelle date a-t-on cessé de parler latin en Gaule ? », *Alma*, 6, 1932, p. 97-159.
- F. Lotter, « Antonius von Lérins und der Untergang Ufernorikums », *Historische Zeitschrift*, 212, 1971, p. 265-315.
- A. Loyer, *Sidoine Apollinaire et l'esprit précieux en Gaule aux derniers jours de l'Empire*, Paris, Belles Lettres, 1943.
- G. Madec, « Savoir, c'est voir. Les trois sortes de « vues » selon Augustin », p. 123-139, dans *Voir les dieux, voir Dieu*, éd. F. Dunand et F. Boespflug, Presses Universitaires de Strasbourg, 2002.
- G. Maggiulli, « Uomo e natura a confronto : le tecniche della riproduzione artificiale delle piante nella letteratura agronomica latina », *Atti del Convegno Nazionale di Studi « L'Uomo Antico e la Natura »*, a cura di R. Uglione, Celid, 1998, p. 233-249.
- A. Marcone, *Commento storico al libro VI dell'epistolario di Q. Aurelio Simmaco*, Pisa, Giardini editori, 1983.
- A. Marcone, *Commento storico al libro IV dell'epistolario di Q. Aurelio Simmaco*, Pisa, Giardini Editori e Stampatori, 1987.
- R. A. Markus, *The End of Christianity*, Cambridge University Press, 1990.
- R. A. Markus, *Gregory the Great and his world*, Cambridge University Press, 1997.
- B. Marotta-Mannino, « Spunti narrativi biblici nelle *Vitae* di Ennodio », *SEA 50, La narrativa cristiana antica*, 1995, p. 607-624.
- H.-I. Marrou, « La technique de l'édition à l'époque patristique », *Vigiliae Christianae*, 3, 1949, p. 28-224.
- H.-I. Marrou, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*, Paris, E. de Boccard, 1958⁴.
- R. W. Mathisen, « Resistance and Reconciliation : Majorian and the Gallic Aristocracy after the Fall of Avitus », *Francia*, 7, 1979, p. 597-627.
- R. W. Mathisen, « Epistolography, literary circles and family ties in late roman Gaul », *Transactions of the American Philological Association*, 111, 1981, p. 95-109.
- R. W. Mathisen, « The letters of Ruticius of Limoge and the passage from Roman to franFrankisch Gaul », *Culture and Society in Late Antique Gaul: Revisiting the Sources*, R. W. Mathisen and D. R. Shanzer (ed.), Aldershot-Burlington, Ashgate Publishing Company, 2001, p. 101-115.
- P. MattÉi, « *Marginalia Lexicalia* : remarques sur quelques éléments du vocabulaire de Tertullien, à l'occasion de deux publications récentes », *Regards sur le monde antique. Hommages à Guy Sabbah*, textes recueillis par M. Piot, P.U.L., 2002, p. 173-186.

- I. Mazzini et N. Palmieri, « L'École médicale de Ravenne : Programmes et méthodes d'enseignement, langue, hommes », *Les écoles médicales à Rome, Actes du 2^{ème} Colloque international sur les textes médicaux latins antiques*, Lausanne, septembre 1986, P. Mudry et J. Pigeaud (ed.), 1991, p. 285-310.
- R. McKitterick, *The Carolingians and the written Word*, Cambridge University Press, 1990.
- R. McKitterick, « Script and book production », dans *Carolingian Culture : emulation and innovation*, R. McKitterick (ed.), Cambridge University Press, 1994.
- C. Merkel, « L'épitaflie di Ennodio e la basilica di S. Michele in Pavia », *Reale Accademia dei Lincei, Classe di Scienze Morali*, Memorie 3, ser. 5, 1896, p. 409-429.
- N. Méthy, « Les secrets de l'âme humaine. Sur une réminiscence cicéronienne dans la correspondance de Pline le Jeune », *Hommages à Carl Deroux, II – Prose et linguistique, Médecine*, P. Defosse (ed.), Bruxelles, Éditions Latomus, p. 302-314 (*Collection Latomus*, 267).
- Ch. Mohrmann, *Études sur le latin des Chrétiens*, 4 vols, Rome, Edizioni di Storia e letteratura, 1961²-1977.
- J. Moorhead, « The Laurentian Schism : East and West in the Roman Church », *Church History*, 47, 1978, p. 125-136.
- J. Moorhead, *Theoderic in Italy*, Oxford University Press, 1992.
- P. von Moos, *Studien zur mittellateinischen Trostliteratur über den Tod und zum Problem der christlichen Trauer*, 4 vols., Munich, Wilhem Fink Verlag, 1971-1972 (*Munstersche Mittelalter-Schriften*, 3/1-4).
- P. von Moos, « Literarkritik im Mittelalter : Arnulf von Lisieux über Ennodius », *Mélanges offerts à René Crozet*, tome II, Poitiers, 1966, p. 929-935.
- C. Moussy, « La correspondance de Rurice, évêque de Limoges », dans *Epistulae Antiquae I*, Université François-Rabelais, L. Nadjo, E. Gavaille (ed.), Louvain-Paris, Peeters, 2000, p. 85-99.
- S. Mratschek, *Der Briefwechsel des Paulinus von Nola. Kommunikation und soziale Kontakte zwischen christlichen Intellektuellen*, Vandenhoeck & Ruprecht, 2002 (*Coll. Hypomnemata*, 134).
- B. Munk Olsen, « Les florilèges et les abrégés de Sénèque au Moyen Âge », *Giornale italiano di Filologia*, 52, 2000, p. 163-183.
- R. A. B. Mynors, *Durham Cathedral Manuscripts to the End of the twelfth Century*, Oxford, Clarendon Press, 1939.
- B. Näf, *Senatorisches Standes Bewusstsein in spätrömischer Zeit*, Universitätsverlag Freiburg Schweiz, 1995 (*Paradosis* 40).
- G. Nauroy, *Ambroise de Milan. Ecriture et esthétique d'une exégèse pastorale*, Bern-Berlin-Bruxelles-Frankfurt am Main-New York-Oxford-Wien, Peter Lang, 2003.
- L. Navarra, « Contributo storico di Ennodio », *Augustinianum*, 14, 1974, p. 315-342.
- J. J. O'Donnell, « Liberius the Patrician », *Traditio*, 37, 1981, p. 31-72.

- A. P. Orban, *Les dénominations du monde chez les premiers auteurs chrétiens*, Nijmegen, Dekker & Van de Vegt, 1970 (*Graecitas Christianorum Primaeva*, 4).
- P. Orth, « Eine vermeintliche Sammlung von Briefen aus dem Ostgotenreich », *Deutsches Archiv für Erforschung des Mittelalters*, 53, 1997, p. 554-561.
- A. Otto, *Die Sprichwörter und sprichwörtlichen Redensarten der Römer*, Hildesheim, Georg Olms, 1964², p. 272-273.
- É. Paoli, « Les notices sur les évêques de Milan (IV^e – VI^e siècle) », *MEFRM*, 100, 1988, p. 207-225.
- E. Perels, *Papst Nikolaus I. und Anastasius Bibliothecarius*, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1920.
- O. Perler, *Les Voyages de saint Augustin*, Paris, Études Augustiniennes, 1969.
- H. Peter, *Der Brief in der römischen Literatur*, Leipzig, Teubner, 1901.
- J.-Ch. Picard, *Le souvenir des évêques. Sépultures, listes épiscopales et culte des évêques en Italie du Nord des origines au X^e siècle*, École française de Rome, 1988 (*BEFAR* 268).
- Ch. Pietri, *Roma Christiana. Recherches sur l'Église de Rome, son organisation, sa politique, son idéologie de Miltiade à Sixte III (311-440)*, École française de Rome, 1976 (*BEFAR* 224).
- Ch. Pietri, *Christiana Respublica. Éléments d'une enquête sur le christianisme ancien*, 3 vols, École française de Rome, 1997 (*Collection de l'École française de Rome* 234). Cette publication, qui regroupe l'ensemble des articles de Ch. Pietri, contient notamment les articles suivants :
- « Le Sénat, le peuple chrétien et les parties du cirque à Rome sous le pape Symmaque », *MEFRA*, 78, 1966, p. 123-139.
 - « Évergétisme et richesses ecclésiastiques dans l'Italie du IV^e à la fin V^e s. : l'exemple romain », *Ktêma*, 3, 1978, p. 317-337.
 - « Aristocratie et société cléricale dans l'Italie chrétienne au temps d'Odoacre et de Théodoric », *MEFRA*, 93, 1, 1981, p. 417-467.
 - « Les aristocraties de Ravenne (V^e-VI^e s.) », *Studi romagnoli*, 34, 1983, p. 643-673.
 - « La conversion de Rome et la primauté du pape (IV^e-VI^e S.) », dans *Il Primato del Vescovo di Roma nel primo Millennio, Atti del Symposium storico-teologico (Roma, 9-13 Ottobre 1989)*, Città del Vaticano, 1991, p. 219-243.
- G. Polara, « La fortuna di Simmaco dalla Tarda Antichità al XVIII secolo », *Vichiana*, 1, 1972, p. 46-59.
- O. Pontal, *Histoire des conciles mérovingiens*, Paris, Cerf, 1989.
- E. Posner, *Archives in the Ancient World*, Cambridge, Harvard University Press, 1972.
- F. PrÉvost, « Notice sur la signification du labyrinthe de la basilique de Reparatus, à Orléansville (Algérie) », *Revue Archéologique*, 8, 1851, p. 566-571

- R. A. Rallo Freni, « La metafora *scribere agros* in Magno Felice Ennodi », *Studi Ardizzoni* Rome, 1978, p. 749-758.
- L. Reekmans, « Les constructions des papes avant la période carolingienne répertoriées dans le *Liber Pontificalis* », dans *Instrumenta patristica XXIII, Aeuum Inter Vtrumque, Mélanges offerts à Gabriel Sanders*, publiés par M. Van Uytvanghe et R. Demeulenaere, The Hague, Nijhoff international, 1991, p. 355-366.
- M. Reydellet, *La Royauté dans la littérature latine de Sidoine Apollinaire à Isidore de Séville*, École française de Rome, 1981.
- P. RichÉ, *Education et culture dans l'Occident barbare VI^e -VIII^e siècle*, Paris, Seuil, 1995⁴.
- O. Riemann et H. Goelzer, *Grammaire comparée du grec et du latin*, Paris, A. Colin, 1901.
- Y. RiviÈre, *Les délateurs sous l'Empire romain*, Rome, École française de Rome, 2002 (BEFAR 311).
- S. Roda, *Commento storico al libro IX dell'epistolario di Q. Aurelio Simmaco, Introduzione, commento storico, testo, traduzione e indici*, Pisa, Giardini editori, 1981.
- S. Roda, « Polifunzionalità della Lettera commendaticia: teoria e prassi nell'epistolario simmachiano », *Colloque Genevois sur Symmaque à l'occasion du mille six centième anniversaire du conflit de l'autel de la Victoire*, F. Paschoud (ed.), Paris, Belles Lettres, 1986, p. 177-207.
- Chr. Rohr, « Zum Theoderich-Panegyricus des Ennodius. Textkritische überlegungen im Rahmen einer Neuedition und übersetzung », *Hermès* 125, 1997, p. 100-117.
- Chr. Rohr, « Ergänzung oder Widerspruch ? Severin und das spätantike Noricum in der *Vita Antonii* des Ennodius », *Eugippius und Severin. Der Autor, der Text und der Heilige*, W. Pohl und M. Diesenberger (hgg.), Wien, Akademie der Wissenschaften, 2001, p. 109-122.
- V. Rose, *Verzeichniss der lateinischen Handchriften der königlichen Bibliothek zu Berlin*, Berlin, A. Asher & co., 1893 (*Collection Die handschriften verzeichnisse der Koniglichen bibliothek zu Berlin*)
- V. Rotolo, *Il Pantomimo*, quaderni dello istituto di filologia greca della Università di Palermo, 1, 1957.
- R. H. & M. A. Rouse, « The *Florilegium Angelicum*. Its Origin, Content and Influence », *Medieval Learning and Literature. Essays presented to Richard William Hunt*, J. J. G. Alexander and M. T. Gibson (ed.), Oxford, 1976, p. 66-114.
- R. H. & M. A. Rouse, « Gerald of Wales and the *Florilegium Angelicum* », *Speculum*, 52, 1977, p. 488-521.
- R. H. & M. A. Rouse, « Ennodius in the Middle Ages : Adonics, Pseudo-Isidore, Cistercians, and the Schools », *Popes, Teachers, and Canon Law in the Middle Ages*, J. R. Sweeney and St. Chodorow, Ithaca-London, 1989, p. 91-113.
- R. H. & M. A. Rouse, *Authentic Witnesses : Approaches to Medical Texts and Manuscripts*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 1991.

- A. Rousselle, *Croire et guérir. La foi en Gaule dans l'Antiquité tardive*, Paris, Fayard, 1990.
- A. Rousselle, *La contamination spirituelle*, Paris, Belles lettres, 1998.
- D. Russo, « La *Vita Antoni* di Magno Felice Ennodio », *Asprenas*, 43, 1996, p. 537-546.
- G. Sabbah, « Rome éternelle et Rome temporelle dans les *Res gestae* d'Ammien Marcellin », *Vita latina*, 73, 1979, p. 22-31.
- G. Sabbah, « La peste d'Amida (Ammien Marcellin XIX, 4) », *Médecins et médecine dans l'Antiquité (Mémoires III)*, Saint Étienne, 1982, p. 131-157.
- G. Sabbah, « Rhétorique et communication politique dans les Panégyriques latins », *Bulletin de l'Association G. Budé*, 4, 1984, p. 363-388.
- G. Sabbah, « Présence de Pline l'Ancien chez les auteurs de l'Antiquité tardive : Ammien Marcellin, Symmaque, Ausone », *Actes du Colloque : Pline l'Ancien témoin de son temps*, Nantes et Salamanque, J. Pigeaud et J. Oroz (ed.), 1987, p. 519-537.
- E. de Saint-Denis, *Le rôle de la mer dans la poésie latine*, Lyon, Bosc et Riou, 1935.
- M.-R. Salzman, *The Making of a christian Aristocracy. Social and Religious Change in the Western Roman Empire*, Havard University Press, 2002.
- T. Sardella, *Società Chiesa e Stato nell'età di Teoderico. Papa Simmaco e lo scisma laurenziano*, Messina, Rubbettino, 1996.
- G. Sauron, *L'histoire végétalisée. Ornement et politique à Rome*, Paris, Picard, 2000.
- H. Savon, « Maniérisme et allégorie dans l'œuvre d'Ambroise de Milan », *REL*, 55, 1977, p. 203-221.
- J. Scheid, *Religion et piété à Rome*, Paris, Albin Michel, 2001.
- T. Schieffer, *Europa im Wandel von der Antike zum Mittelalter*, Stuttgart, Ernst Klett Verlag, 1976 (= *Handbuch der europäischen Geschichte*, I).
- E. Schwartz, *Publizistische Sammlungen zum Acacianischen Streit*, Munich, 1934 (*Abhandlungen der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, phil.-hist.*, 10).
- Chr. Settiani, « Ruricius I^{er} évêque de Limoges et ses relations familiales », *Francia*, 18/1, 1991, p. 195-222.
- Chr. Settiani, *Nos ancêtres de l'Antiquité. Études des possibilités de liens généalogiques entre les familles de l'Antiquité et celles du haut Moyen-Âge européen*, Paris, 1991.
- Chr. Settiani, *Continuité gentilice et continuité familiale dans les familles sénatoriales romaines à l'époque impériale. mythe et réalité*, University of Oxford, 2000. [Voir aussi *Addenda I -III* (juillet 2000- octobre 2002) publiés sur Internet à l'adresse : <http://www.linacre.ox.ac.uk/research/prosop/addrome.doc>].
- Chr. Settiani, « L'ascendance romaine des aristocrates gallo-romains », à paraître.
- D. Shanzer, « Bishops, Letters, Fast, Food, and Feast in Later Roman Gaul » dans *Culture and Society in Late Antique Gaul: Revisiting the Sources*, R. W. Mathisen and D. R. Shanzer (ed.), Aldershot-Burlington, Ashgate Publishing Company, 2001, p. 216-230.

- A. N. Sherwin-White, *The letters of Pliny. A historical and social commentary*, Oxford, Clarendon Press, 1966.
- S. I. C. Silva-Tarouca, *Nuovi Studi sulle Antiche Lettere dei Papi I.*, Rome, Pontificia Università Gregoriana, 1932 [Cette publication rassemble trois articles parus dans la revue *Gregorianum*, 12, 1931, p. 3-56, 349-425, 547-598].
- H. Silvestre, *Scriptorium*, XXXIII, 1979, p. 177*-178*.
- J. Soler, *Ecritures du Voyage dans la littérature latine tardive*, thèse, Paris IV-Sorbonne, 2001, sous la direction du Pr. J.-C. Fredouille.
- Cl. Sotinel, « Les ambitions d'historien d'Ennode de Pavie : la *Vita Epiphani* », *SEA* 50, *La narrativa cristiana antica*, Rome, 1995, p. 585-605
- Cl. Sotinel, « L'évergétisme dans le royaume gothique : le témoignage d'Ennode de Pavie », dans *Committenza e committenti tra antichità e alto medioevo*, Universitat de Barcelona, 1996, p. 213-222.
- E. Stein, *Histoire du Bas-Empire, II : De la disparition de l'empire d'Occident à la mort de Justinien (476-565)*, (édition française par J.-R. Palanque), Paris, Desclée de Brouwer, 1959.
- S. K. Stowers, *Letter Writing in Greco-Roman Antiquity*, Philadelphia, Westminster Press, Library of Ancient Christianity, 1986.
- J. Sundwall, *Abhandlungen zur Geschichte des ausgehenden Römertums*, « I. Die zeitliche Folge der Schriften des Ennodius », Helsingfors, Helsingfors Centraltryckeri och Bokbinderi Aktiebolag, 1919.
- M. Testard, « Observations sur le thème de la *conscientia* dans le *De officiis ministrorum* de Saint Ambroise », *REL*, 51, 1973, p. 219-261.
- C. Tanzi, « La cronologia degli scritti di Magno Felice Ennodio », *Archeografo Triestino*, 15, 1890, p. 339-412
- P. Tcherniajew, *Terentiana II, Apulée, Ausone et Symmaque imitateurs de Térence*, Kazan, 1900.
- S. Teillet, *Des Goths à la nation gothique. Les origines de l'idée de nation en Occident du V^e au VII^e siècle*, Paris, Belles Lettres, 1984.
- K. Thraede, « Sprachlich-stilistisches zu Briefen des Symmachus », *Rheinisches Museum*, 111, 1968, p. 260-289.
- W. T. Townsend, « Councils held under Pope Symmachus », *Church History*, 6, 1937, p. 233-259.
- W. T. Townsend & W. F. Wyatt, « Ennodius and Pope Symmachus », *Classical and Mediaeval Studies in Honor of E. K. Rand*, New-York, 1938, p. 277-291.
- A.-M. Turcan-Verkerk, *Les manuscrits de la Charité, Cheminon, et Montier-en-Argonne. Collections cisterciennes et voies de transmission des textes (IX^e -XIX^e siècles)*, Paris, CNRS, 2000.
- A.-M. Turcan-Verkerk, « Mannon de Saint-Oyen dans l'histoire de la transmission des textes », *Revue d'Histoire des Textes*, 29, 1999, p. 169-243.

- B. L. Ullman, *The Humanism of Coluccio Salutati*, Padua, 1963 (*Medievo e umanesimo* 4).
- Chr. Veyrard-Cosme, *L'œuvre hagiographique en prose d'Alcuin, Vitae Willibrordi, Vedasti, Richarii*, Firenze, Edizioni del Galluzzo, 2003.
- Chr. Veyrard-Cosme, « Saint Jérôme dans les lettres d'Alcuin : de la source matérielle au modèle spirituel », *Revue des Études Augustiniennes*, 49, 2003, p. 323-351.
- J. Veremans, « La présence de Virgile dans l'œuvre de Sidoine Apollinaire évêque de Clermond-Ferrand », dans *Instrumenta patristica XXIII, Aeuum Inter Vtrumque, Mélanges offerts à Gabriel Sanders*, publiés par M. Van Uytfanghe et R. Demeulenaere, The Hague, Nijhoff international, 1991, p. 491-502.
- J. Verger, *La Renaissance du XII^e siècle*, Paris, Cerf, 1996.
- G. Vismara, '*Episcopalis audientia*' : *l'attività giurisdizionale del vescovo per la risoluzione delle controversie private tra laici nel diritto romano e nella storia del diritto italiano fino al secolo nono*, Milano, Pubblicazioni della Università cattolica del Sacro Cuore, 1937.
- A. de VogüÉ, *Histoire littéraire du mouvement monastique dans l'Antiquité*, tome 8, Paris, Cerf, 2003.
- Ch. Vulliez, « Les recueils de lettres carolingiens. Étude de trois spécimens du IX^e siècle », « *La correspondance, un document pour l'histoire* », textes rassemblés et présentés par A.-M. Sohn, Publications de l'Université de Rouen, 2001, p. 41-53 (Cahiers du *GRHIS* 12).
- S. Williams, *Codices Pseudo-isidoriani*, 1971 (*Monumenta iuris canonici*, C.3).
- E. Wirbelauer, *Zwei Päpste in Rom. Der Konflikt zwischen Laurentius und Symmachus (498-514)*, Munich, Tuduv Verlag, 1993.
- E. Wistrand, « Textkritisches und Interpretatorisches zu Symmachus », dans *Opera Selecta*, Skrifter Utgivna av Svenska Institutet i Rom, X, Stockholm, 1972, p. 227-247.
- H. Wolfram, *Geschichte der Goten*, Munich, C.H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1983.
- I. Wood, « Letters and Letter-Collections from Antiquity to the Early Middle Ages: The Prose Works of Avitus of Vienne », *The Culture of Christendom: Essays in Medieval History in Commemoration of Denis L.T. Bethell*, M. A. Meyer (ed), London, Hambledon Press, 1993, p. 29-43.
- F.-J. Worstbrock, « Die Anfänge der Mittelalterlichen *Ars dictandi* », *Frühmittelalterliche Studien*, 23, 1989, p. 1-42.
- Repertorium der Artes dictandi des Mittelalters*. I : « Von den Anfängen bis um 1200 », F.-J. Worstbrock, M. Klaes und J. Lütten (hgg.), *Münstersche MittelalterSchriften*, 66, 1992, p. 1-6.
- V. Zarini, « À la plus grande gloire de Martin ? Deux *epigrammata* de la basilique de Tours au Vème siècle », *L'Épigramme de l'Antiquité au XVII^e siècle : Du ciseau à la pointe*, J. Dion (ed.), Nancy-Paris, De Boccard, 2002, p. 247-262.

- K. Zechiel-Eckes, « Ein Blick in Pseudoisidors Werkstatt. Studien zum Entstehungsprozeß der falschen Dekretalen », *Francia*, 28/1 (Mittelalter), 2001, p. 37-90.
- H. Zehnacker, « La lettre de Pline le Jeune sur la mort de son oncle. Pour une esthétique de la communication », *Hommages à Carl Deroux, II – Prose et linguistique, Médecine*, édités par Pol Defosse, Bruxelles, Éditions Latomus, p. 441-449 (*Collection Latomus* 267).
- M. Zelzer, « Der Brief in der Spätantike. Überlegungen zu einem literarischen Genos am Beispiel der Briefsammlung des Sidonius Apollinaris », *Wiener Studien*, 107-108, 1994-1995, p. 541-545.
- J. E. G. Zetzel, *Latin Textual Criticism in Antiquity*, New York, 1981 (*Monographs in Classical Studies*).
- J. Ziolkowski, « *Nota Bene* : Why the Classics were Neumed in the Middle Ages », *The Journal of Medieval Latin*, 10, 2000, p. 74-114.